UNIVERSITÉ DE REIMS CHAMPAGNE-ARDENNE

ÉCOLE DOCTORALE SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES (555)

THÈSE

Pour obtenir le grade de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE REIMS CHAMPAGNE-ARDENNE

Discipline* : *HISTOIRE, HISTOIRE DE L'ART ET ARCHEOLOGIE

Présentée et soutenue publiquement par

Elise MEYER

Le 7 décembre 2022

L'ECHO DE VALMY : MEMOIRES D'UNE BATAILLE DE LA REVOLUTION FRANÇAISE

Thèse dirigée par M. Philippe BUTON

JURY

M. Michel HASTINGS,	Professeur des Universités,	Institut d'études politiques de Lille,	**Président du jury**
M. Philippe BUTON,	Professeur des Universités,	Université de Reims Champagne-Ardenne,	**Directeur de thèse**
M. Christian AMALVI,	Professeur des Universités,	Université Paul-Valéry Montpellier 3,	**Rapporteur**
Mme Sophie WAHNICH,	Directrice de Recherche,	Centre national de la recherche scientifique	**Rapporteure**
M. Rémi DALISSON,	Professeur des Universités,	Université de Rouen,	**Examinateur**
M. Bernard GAINOT,	Maître de Conférences HDR,	Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne,	**Examinateur**

Remerciements

Je souhaite exprimer ma reconnaissance à toutes les personnes qui, d'une manière ou d'une autre, ont contribué à ce travail de longue haleine, bien que je ne puisse toutes les nommer.

Je tiens en premier lieu à remercier mon directeur de thèse, Philippe Buton, pour avoir accepté de me suivre sur ce projet et d'y avoir cru malgré la durée qu'implique une thèse sans contrat doctoral. Je lui suis reconnaissante pour ses relectures et ses conseils. Je salue également Robert Steegmann, qui a été aux origines de ce sujet de thèse sans le savoir il y a maintenant plus de dix ans.

Je n'aurais pu utiliser autant de sources sans l'aide précieuse des personnels d'archives et de bibliothèques. Étant moi-même bibliothécaire, je souhaite en particulier remercier mes collègues de l'université Rennes 2 pour leur aide concrète, par le PEB, leurs acquisitions et leur tolérance vis-à-vis du temps que j'ai consacré à cette thèse. Je remercie par ailleurs Rennes 2 de m'avoir accordé dix mois de congé de formation professionnelle, qui m'ont été indispensables pour la rédaction. Viennent ensuite tous les personnels qui m'ont aidée pour des questions particulières et que je souhaite saluer ici : le service de numérisation de la bibliothèque Diderot à Lyon pour ses numérisations de manuels scolaires, Benjamin Doizelet pour son aide concernant l'iconographie de Valmy conservée au SHD, Patrick Le Bœuf de la Bibliothèque historique de la ville de Paris pour l'ode de Claretie et Yvonnique Alfred de la Fondation Saint-Louis pour ses conseils sur la consultation des archives de Louis-Philippe. Plusieurs personnels de musées ont certifié des informations sur la conservation de tableaux, parmi lesquels Laetitia Béra, régisseuse des collections des musées de Carcassonne, le personnel du musée Bertrand de Châteauroux et Pauline Ledru, médiatrice culturelle à Valmy. Je souhaite également remercier Serge Moati pour m'avoir autorisée à consulter ses rushes de film aux Archives nationales, Stephen Nichols pour ses photos de la tombe de Dumouriez à Henley-on-Thames et Jean Chérasse, qui a bien voulu me décrire son intérêt pour Valmy.

Le réseau social Twitter m'a permis de m'incorporer dans un réseau d'historiens et de passionnés de la Révolution française, qui m'a conseillée, diffusé mon travail et fait découvrir des sources liées à Valmy. Je remercie sincèrement Paul Chopelin, Côme Simien, Mathilde Larrère, Guillaume Mazeau, Christelle Augris, Dimitri Manessis, Clément Daynac, Julia Ribeiro Thomaz et Octobrun's, qui ont donné du sens à mes recherches. Pendant les derniers mois de la rédaction, les doctorants du laboratoire Tempora à Rennes 2 m'ont en outre fait bénéficier d'un lieu d'échange et de travail au sein de leur bureau. Je tiens en particulier à remercier Pierre, Anthony et Hugo.

Je remercie évidemment mes parents et ma famille proche pour leur support depuis le début de mes études. De plus, cette thèse n'aurait probablement jamais vu le jour sans mes amis auxquels je dois une reconnaissance éternelle et quelques bières. Manon, Heizie, Emilien, vous m'avez fait tenir bon, aidée dans mes recherches et mes relectures. Je remercie aussi Manu, Hélène, Bélinda, Sacha et Gwenn pour leur soutien. Merci aussi à Johanna et Orianne, qui m'ont hébergée à Reims. Et je ne négligerai pas mes petits amis poilus Silène et Saskia pour leur bonne humeur lapinesque. Enfin, je remercie celui qui m'a motivée à entamer cette thèse, celui qui m'a suivie pour le meilleur et pour le pire dans cette aventure et qui m'a conseillée pendant toutes ces années. Merci Aloïs.

Je dédie cette thèse à mes ancêtres, à ces gens de peu qui n'ont pas marqué l'histoire et ont rarement pu faire autre chose que ce que le travail de la terre leur assignait. Je la dédie à tous les membres de ma famille qui n'ont pas pu réaliser les études dont ils rêvaient. À partir de vos rêves, j'ai pu réaliser le mien. Merci.

Sommaire

REMERCIEMENTS 2
SOMMAIRE 4
LISTE DES ABREVIATIONS 6
INTRODUCTION 7

PREMIERE PARTIE – UNE ARCHEOLOGIE DES MYTHES DE VALMY (1792-1830) 25

CHAPITRE 1 : VALMY, UNE VICTOIRE ANONYME ? 27
I. L' « affaire » de Valmy 27
II. La mystérieuse déroute des Prussiens 45
III. Un faux départ dans la reconnaissance de l'événement 63
CHAPITRE 2 : UNE TENSION DES MEMOIRES ENTRE PREMIERS HISTORIENS ET CONTRE-REVOLUTIONNAIRES 81
I. La sauvegarde de Valmy dans les premiers récits de la Révolution française 81
II. La victoire de Valmy, fruit d'un complot ? 92
III. Une mémoire qui peine à exister durant l'Empire et la Restauration 101

DEUXIEME PARTIE – UN ROI, UN PERROQUET ET DES HISTORIENS (1830-1870) 121

CHAPITRE 3 : LES GUERRES REVOLUTIONNAIRES, FAIRE-VALOIR DE LA MONARCHIE DE JUILLET 124
I. « Monsieur de Valmy » : une bataille comme programme politique 124
II. La venue de Louis-Philippe à Valmy 149
III. L'omniprésence des batailles révolutionnaires dans les grands projets de la monarchie de Juillet 161
CHAPITRE 4 : LA REACTION DE L'OPPOSITION REPUBLICAINE : DE LA CRITIQUE A LA LEGENDE DOREE 178
I. Rire de Valmy 178
II. L'apothéose de Valmy dans l'historiographie 200
III. À la recherche du Valmy perdu 217

TROISIEME PARTIE – VIVE LA NATION ! UN CRI D'UNION NATIONALE (1871-1918) 239

CHAPITRE 5 : LE FASTE DU CENTENAIRE DE VALMY ET L'AMENAGEMENT D'UN LIEU DE MEMOIRE PHYSIQUE 241
I. Les prémices du centenaire 242
II. Fêter Valmy 253
III. Les festivités parisiennes : la célébration de la République 267
CHAPITRE 6 : GLOIRE ET MISERE DU PEUPLE EN ARMES 283
I. Un mythe républicain engagé au service de la pensée revancharde 283
II. La puissance d'un lieu de mémoire 306
III. De Valmy à Verdun : le mythe réquisitionné en temps de guerre 326

QUATRIEME PARTIE – DU VACARME AUX MURMURES, L'ASSOURDISSEMENT DES ECHOS DE VALMY (1918-2022) 347

CHAPITRE 7 : REINVENTER VALMY 349
I. Une mémoire usée par la guerre 350
II. Le retour de la symbolique révolutionnaire face à la montée des fascismes 359
III. Valmy, la bataille de la Résistance 378
CHAPITRE 8 : DE L'HISTOIRE A L'ANECDOTE 403
I. Le mythe déconstruit 403
II. Le bicentenaire de la Révolution française 432
III. La lutte pour un souvenir de Valmy patrimonialisé 453
CONCLUSION 478
SOURCES 484
BIBLIOGRAPHIE 504
ANNEXES 521

TABLE DES ANNEXES 572
TABLE DES ILLUSTRATIONS 574
TABLE DES MATIERES 576

Liste des abréviations

AHRF : Annales historiques de la Révolution française

AD : Archives départementales

AN : Archives nationales

BnF : Bibliothèque nationale de France

ECPAD : Établissement de communication et de production audiovisuelle de la Défense

France 3 Ch.-A. : France 3 Champagne-Ardenne

GP Archives : archives Gaumont Pathé

INA : Institut national de l'audiovisuel

JT s. : journal télévisé du soir

Mucem : Musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée

PUF : Presses universitaires de France

PUR : Presses universitaires de Rennes

SHD : Service historique de la Défense

Avertissement : pour éviter de surcharger les citations, nous avons fait le choix de les reporter littéralement, avec leurs fautes, sans la mention (sic).

Introduction

> L'oubli, je dirai même l'erreur historique, sont un facteur essentiel de la création d'une nation, et c'est ainsi que le progrès des études historiques est souvent pour la nationalité un danger.
>
> Ernest Renan, *Qu'est-ce qu'une nation ?*, 1887

UN JOUR pluvieux se lève sur un paysage mal réveillé, empêtré dans le brouillard. À mesure que la brume se disperse, se distinguent deux armées qui se font face. L'une est resserrée sur une butte, à proximité d'un moulin. L'autre semble gigantesque et s'étale en troupes bien ordonnées dans la plaine. Dès l'aube, le canon a commencé à tonner de part et d'autre, le bruit est infernal. Les boulets atteignent rarement leur cible et s'enfoncent dans la terre gorgée par un mois de pluie. Nous sommes le 20 septembre 1792, dans la Marne, en pleine Révolution française. Après de nombreux revers, la perte de Longwy, de Verdun, la France est envahie. Les armées austro-prussienne et émigrée sont aux portes de Paris, où la population, prise de panique, a massacré les potentiels traîtres enfermés dans les prisons, souvent des nobles et des membres du clergé.

Du côté français, les volontaires, constitués de jeunes recrues qui se sont engagées au cours de l'été et de soldats formés en 1791, se serrent sur la colline de Valmy. La peur de se faire faucher par un boulet se lit sur les visages. Soudain, des projectiles tombent sur deux caissons d'artillerie, qui explosent, tuant les soldats à proximité. Peu de temps plus tard, un autre boulet heurte de plein fouet le cheval du général qui commande les troupes, François Christophe Kellermann. La panique commence à gagner les rangs. Le général s'extrait avec peine de sa monture sans vie, mais se relève. Conscient que la débandade est proche, il remonte avec sang-froid sur un autre cheval et tente de faire revenir l'ordre dans ses bataillons. En face, les Prussiens se forment en trois colonnes d'attaque et semblent prêts à gravir la colline. Il est onze heures.

Lorsque Kellermann voit le mouvement se former, il se tourne vers ses troupes et leur donne l'ordre de se préparer à l'affrontement à la baïonnette. Devant la nécessité de les encourager pour leur premier combat et pris d'une soudaine inspiration, il brandit son chapeau au bout de son sabre et s'exclame : « Vive la nation ! ». Ceux qui l'entendent répètent le cri, qui se diffuse ensuite telle une traînée de poudre. Rapidement, l'ensemble des volontaires crient en cœur face aux envahisseurs pour se donner bonne contenance. Le duc de Brunswick, qui dirige l'attaque prussienne, regarde les Français au bout de sa lorgnette. Autour de lui, tout le monde est étonné par l'attitude déterminée des révolutionnaires, que l'on disait mal équipés, lâches et désordonnés. Les Prussiens avancent, mais se font décimer par le feu de l'artillerie française. Brunswick fait sonner le rappel. Vers seize heures, il retente une attaque, qui est

repoussée encore plus fermement. Lorsque la lumière vient à manquer, les canons se taisent et les deux armées se retirent dans leur camp pour la nuit.

Le soir, dans le camp prussien, l'ambiance est morose. Des cercles se forment pour commenter la journée, mais les feux peinent à être allumés à cause de l'humidité. Parmi les personnalités qui ont accompagné le roi de Prusse dans sa campagne et qui prend part aux discussions, se trouve un romancier et poète. Johann Wolfgang von Goethe, figure du *Sturm und Drang* puis du romantisme, est en effet à ce moment-là attaché à la cour du duc de Saxe-Weimar. Il a vu, de loin, le déroulement de la canonnade. Lorsque l'un de ses compatriotes lui demande son avis sur les événements, celui-ci déclare : « De ce lieu et de ce jour date une nouvelle époque dans l'histoire du monde et vous pourrez dire : j'y étais »[1].

Ce récit, avec quelques variations, a maintes fois été raconté en 230 ans. Il n'est cependant pas celui de la bataille de Valmy. Il s'agit ici de sa légende républicaine, véhiculée par le roman national français, qui a de loin supplanté celui de la simple canonnade.

Le contexte de la bataille de Valmy

Le 20 avril 1792, la France déclare la guerre à l'Autriche, ou plus exactement à François II, « roi de Bohème et de Hongrie »[2]. Cette entrée en guerre contre un autre État est alors plus le fruit des luttes intestines au sein de la Révolution que le résultat d'une querelle diplomatique. En effet, une partie des révolutionnaires rêve d'en découdre avec les ennemis de la Révolution, aussi bien intérieurs qu'extérieurs. Les Jacobins, menés alors par Brissot, profitent politiquement de cette exaltation belliciste. Certains hommes politiques ne souhaitent que se débarrasser de l'armée formée par les nobles émigrés sur les bords du Rhin, mais d'autres, comme Dumouriez, se plaisent déjà à imaginer un rattachement de la Belgique[3]. L'entrée en guerre est aussi soutenue par Louis XVI et Marie-Antoinette, qui mènent un double jeu et comptent en réalité sur les monarchies voisines pour rétablir le pouvoir royal. Quelques députés votent contre l'entrée en guerre comme Basire ou Merlin de Thionville, mais ils sont très largement minoritaires[4].

Cependant, les premières nouvelles des frontières sont catastrophiques. De nombreux officiers nobles ayant émigré, la chaine de commandement est mal assurée et les troupes se méfient de leurs chefs. Les premiers engagements contre les troupes autrichiennes au nord de

[1] La citation exacte (« Von hier und heute geht eine neue Epoche der Weltgeschichte aus, und ihr könnt sagen, ihr seid dabei gewesen ») est publiée pour la première fois dans *Kampagne in Frankreich*, Stuttgart und Tubingen, Cottas'che, Buchhandlung, 1822.

[2] François II venant de succéder à son père Léopold II, il n'a pas encore été élu empereur d'Autriche par les électeurs du Saint-Empire romain germanique. Léopold II a tout fait pour éviter la guerre, il n'est donc pas anodin que la déclaration de guerre suit de peu son décès.

[3] Jean-Clément Martin, *Nouvelle histoire de la Révolution française*, Paris, Perrin, 2012, p. 307.

[4] En sachant qu'à cette époque, les plus grands opposants à la guerre, Robespierre et Marat, ne sont pas députés.

la France provoquent des mouvements de panique. En outre, de nouvelles forces se joignent à l'Autriche à partir du 12 mai, comprenant la Prusse, plusieurs princes allemands et les émigrés, la coalition totalisant 165 000 hommes armés[5], même si 100 000 ne sont que réellement envoyés en France[6]. L'invasion est néanmoins lente, les troupes austro-prussiennes et émigrées étant mal coordonnées et souvent attentistes face aux échecs français. À Paris, l'inquiétude monte encore d'un cran au mois de juillet. Le 12, l'Assemblée déclare « la patrie en danger » et appelle les citoyens à s'engager dans l'armée. Le 25, est publié un manifeste destiné au peuple de Paris et officiellement signé par le chef de l'armée prussienne, le duc de Brunswick. Rédigé en réalité par un émigré, le texte menace Paris de la livrer « à une exécution militaire et à une subversion totale » si la sûreté de la famille royale n'est pas assurée[7]. Le manifeste, au lieu de générer de la peur, provoque la fureur de la population parisienne et accélère les préparatifs d'insurrection générale[8], à une période où les conspirations, bien réelles ou imaginaires, se multiplient. Le roi et la reine, déjà étroitement surveillés depuis leur fuite à Varennes, sont emprisonnés après la sanglante journée des Tuileries, le 10 août. La Commune de Paris se forme alors en Commune insurrectionnelle pour assurer sa défense. En parallèle, un Conseil exécutif provisoire est créé le 15 août, avec six ministres, parmi lesquels Servan, ministre de la Guerre, et Danton, ministre de la Justice[9]. La menace d'un complot royaliste visant à libérer le roi et à mâter la population parisienne continue cependant à planer sur les esprits. Le 2 septembre après-midi, sans que l'on sache précisément pour quelles raisons, des tueries commencent dans les prisons où sont enfermés les prêtres réfractaires et les royalistes et durent jusqu'au 6 septembre, après des simulacres de procès. Bien que la connaissance exacte des faits soit encore de nos jours difficile, il est admis qu'au moins 1300 personnes meurent lors des massacres de Septembre, formant l'un des épisodes les plus terribles de la Révolution[10]. Ces massacres sont en outre caractérisés par une absence de réaction politique avant le 4 septembre, puis par la lenteur de celle-ci jusqu'au 7. L'Assemblée et la Commune ont « toléré » la libération de cette violence, probablement à des fins politiques[11] au vu de la situation inextricable devant laquelle le pays se trouve.

Car du côté des armées, les nouvelles sont toujours aussi mauvaises. Après une tentative de coup d'État, La Fayette, qui dirigeait l'armée du Nord, émigre le 19 août. Le 23, après un court siège, la ville de Longwy se rend. Cette capitulation est suivie de celle de Verdun le 2 septembre, où le commandant de la forteresse, Nicolas de Beaurepaire, est retrouvé mort, tué

[5] Louis Bergès, *Valmy, le mythe de la République*, Toulouse, Privat, 2001, p. 18.

[6] *Ibid.*, p. 22.

[7] Éric Hazan, *Une histoire de la Révolution française*, Paris, La Fabrique Éditions, 2012, p. 161.

[8] Annie Jourdan, *La Révolution française*, Paris, Flammarion, 2021, p. 119.

[9] *Ibid.*, p. 131.

[10] Parmi ces personnes, on trouve majoritairement des nobles et des prêtres, mais il y a aussi des prisonniers de droit commun et des femmes emprisonnées à la Salpêtrière. Cf J.-C. Martin, *Nouvelle histoire de la Révolution française*, *op. cit.*, p. 331.

[11] *Ibid.*, p. 335.

d'une balle dans la tête. Bien que son suicide n'ait jamais été prouvé, il est érigé dans les jours qui suivent en martyr révolutionnaire[12]. Danton prononce alors son discours le plus célèbre devant l'Assemblée le matin du 2 septembre, appelant à la mobilisation générale et demandant « de l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace » pour sauver la France[13]. Les armées de la Première Coalition arrivent en Champagne et leur marche vers Paris ne peut être arrêtée que par l'armée du Centre, dirigée par Kellermann, et l'armée du Nord, sous les ordres de Dumouriez.

François Christophe Kellermann est un homme déjà âgé en 1792. Né le 28 mai 1735 à Strasbourg, il aurait déjà pu prendre sa retraite au moment de la Révolution, ayant atteint le grade de maréchal de camp en 1788. Cependant, il n'envisage pas de vie en dehors de l'armée et voit dans les nouveaux événements politiques l'occasion d'exercer plus de responsabilités[14]. Nommé lieutenant-général en mars 1792, il prend le commandement de l'armée du Centre le 1er septembre à la suite de la suspension du maréchal Lückner. Il se trouve à proximité de Valmy le matin du 20 septembre sur ordre de Dumouriez, avec lequel il entretient des relations difficiles. Ne s'attendant pas à tomber en face à face avec les Prussiens, c'est dans la précipitation qu'il installe ses troupes sur un site malcommode[15], car trop resserré, la colline du moulin de Valmy[16].

Même s'il ne participe pas physiquement à la bataille, Dumouriez œuvre également activement pendant la journée du 20. Charles François Dumouriez, né le 26 janvier 1739 à Cambrai, est une personnalité trouble de la Révolution française. Sous l'Ancien Régime, il était même espion, ayant été chargé de missions secrètes à Madrid[17] et en Pologne[18]. Ministre des Affaires étrangères au printemps 1792, il est l'un des partisans les plus ardents de la guerre et c'est lui qui a présenté le décret de la déclaration de guerre contre l'Autriche au roi[19]. Il prend brièvement la tête du ministère de la Guerre, du 12 au 16 juin 1792. Disgracié, il décide de reprendre les armes, ayant été fait lieutenant-général au mois de février. Après la fuite de La Fayette, il devient commandant en chef de l'armée du Nord le 17 août. Au cours du mois de septembre, il voit dans les défilés de l'Argonne les « Thermopyles de la France »[20], même si sa

[12] Jean-Clément Martin, « La Révolution française et la fabrique des héros », *Inflexions*, nº 16, 2011, p. 114.

[13] J.-C. Martin, *Nouvelle histoire de la Révolution française*, *op. cit.*, p. 330.

[14] René Reiss, *Kellermann*, Paris, Tallandier, 2009, p. 85.

[15] Jean-Paul Bertaud, *Valmy, la démocratie en armes*, Paris, Julliard, 1970, p. 16.

[16] *Ibid.*, p. 27.

[17] Jean-Pierre Bois, *Dumouriez : héros et proscrit*, Paris, Perrin, 2005, p. 49.

[18] *Ibid.*, p. 70.

[19] *Ibid.*, p. 199.

[20] Cette expression, qui est reprise de nombreuses fois au cours du XIXe siècle, proviendrait d'une lettre que Dumouriez aurait envoyé au ministère de la Guerre, Servan, le 4 septembre. Elle est citée dans les mémoires du Dumouriez sans que nous puissions affirmer qu'elle soit avérée. Cf Charles-François Dumouriez, *Campagnes du général Dumouriez dans la Champagne et la Belgique écrites par lui-même*, Hambourg, B. G. Hoffmann, 1795, vol.I, p. 93.

stratégie est d'abord un échec. Par faute de moyens et d'hommes, le défilé de la Croix-aux-bois est aisément pris le 12 septembre[21]. Il change ensuite de tactique et au lieu de se replier à Châlons, comme lui demande Paris, il cherche à ce que ses troupes rejoignent celles de Kellermann pour former une armée capable de couper les vivres aux Prussiens. À Valmy, Dumouriez a un rôle de stratège et de soutien, puisqu'il envoie sur les deux ailes de Kellermann ses propres troupes pour l'aider à stopper la deuxième tentative d'attaque des Prussiens[22].

En face, le chef militaire principal est, comme nous l'avons précédemment évoqué, le duc de Brunswick, bien que celui-ci dépende des ordres donnés par le roi de Prusse Frédéric-Guillaume II, également présent. Du même âge que Kellermann, neveu de Frédéric II, il est un prince cultivé, admirateur de la philosophie des Lumières, qui passe pour être le meilleur soldat d'Europe[23]. Les troupes prussiennes, bien que conquérantes, se retrouvent dans une position délicate, les Français coupant leur ravitaillement sur l'axe Verdun-Paris à proximité de Sainte-Menehould, aux Islettes. Elles se retournent donc pour affronter les Français qui sont derrière eux, créant une situation de fronts renversés[24]. Les Autrichiens, dirigés par le comte de Clerfayt, et les émigrés se pressent pour rejoindre les troupes prussiennes, mais n'arrivent pas à temps pour la bataille de Valmy.

Nous ne reporterons pas ici le détail du déroulement du combat, qui a été décrit à de nombreuses reprises[25]. Pour le résumer, il a duré onze heures, de huit heures le matin jusqu'à dix-neuf heures. Il a consisté principalement en une canonnade violente, qui a empêché tout corps-à-corps. L'artillerie est la seule composante de l'armée française à n'avoir que peu pâti de l'émigration des officiers et dispose d'un excellent matériel, les canons Gribeauval[26]. L'une des raisons de la victoire est donc la présence d'artilleurs expérimentés adossée à deux grandes batteries de 18 canons[27]. À côté de cette action principale, il y a eu des actions secondaires comme sur le Mont Yvron, qui a été défendu par l'armée française tout au long de la journée. Les forces en présence sont d'environ 20 000 hommes côté prussien, les émigrés et les Autrichiens étant absents au moment de l'affrontement direct, et de 54 000 côté français, si l'on compte l'ensemble des troupes de Dumouriez et de Kellermann[28]. Toutefois, les troupes prussiennes sont bien plus entraînées que les françaises. La composition des troupes françaises est connue et révèle la faible présence de volontaires – seize bataillons de volontaires de 1791,

[21] J.-P. Bois, *Dumouriez*, *op. cit.*, p. 227.

[22] *Ibid.*, p. 228.

[23] *Ibid.*, p. 224.

[24] J.-C. Martin, *Nouvelle histoire de la Révolution française*, *op. cit.*, p. 337.

[25] Le général Emmanuel Hublot a fait un récapitulatif précis de la campagne de l'Argonne en 1987. Voir Emmanuel Hublot, *Valmy ou la Défense de la nation par les armes*, Paris, Fondation pour les études de défense nationale, 1987.

[26] Jean-Marc Marill, *Histoire des guerres révolutionnaires et impériales : 1789-1815*, Paris, Nouveau monde éditions / Ministère des armées, 2019, p. 34.

[27] *Ibid.*, p. 36.

[28] J.-C. Martin, *Nouvelle histoire de la Révolution française*, *op. cit.*, p. 337.

ceux de 1792 étant restés en réserve, contre vingt de ligne[29]. Il ne s'agit pas pour autant d'une victoire de l'ancienne armée royale, au vu de la jeunesse et du milieu duquel proviennent la majorité des soldats de l'armée de ligne, beaucoup étant d'anciens domestiques de nobles ayant émigré ou des artisans de l'habillement ayant subi la crise de l'industrialisation du textile[30]. On estime qu'un homme sur trois n'est entré dans l'armée royale qu'après 1789[31]. En outre, les troupes présentes sont hétéroclites, mélangeant donc armée de ligne et volontaires, mais aussi des légions étrangères[32] et des bataillons de Fédérés[33]. Le nombre de morts au cours de la canonnade est faible, environ 300 du côté français, 184 du côté prussien, principalement grâce à la pluie et au sol boueux qui ont empêché l'explosion de bon nombre de projectiles[34]. Le soir, aucun des belligérants n'est rassuré des événements de la journée. Brunswick s'installe avec ses troupes au camp de la Lune, tandis que Kellermann fuit pendant la nuit avec les siennes de l'autre côté de Dampierre-sur-Auve, afin de disposer d'une position plus confortable[35]. Le 21, les Prussiens ne tirent aucun avantage du départ de Kellermann, alors que des renforts sont arrivés du côté français. Le même jour, la République est proclamée et la Législative cède la place à la Convention nationale le 22 septembre.

Valmy, lieu de mémoire

Le point de départ de notre réflexion est le fossé entre le récit le plus connu de la bataille de Valmy et les faits, qui sont en réalité plutôt modestes. Notre but n'est cependant pas une simple démystification de la bataille de Valmy. Ce genre d'entreprise a déjà été effectué avec succès par Suzanne Citron dès les années 1980 avec son ouvrage *Le mythe national*, qui retrace la construction et la diffusion du roman national[36], récit dans lequel s'intègre Valmy. En outre, la seule démystification, bien que salutaire pour décortiquer certaines propagandes, peut se révéler bien périlleuse et mener à des excès inverses, puisqu'elle exigerait une suppression pure

[29] Annie Crépin, *Défendre la France : Les Français, la guerre et le service militaire, de la guerre de Sept Ans à Verdun*, Rennes, PUR, 2015, p. 107.

[30] J.-P. Bertaud, *Valmy, la démocratie en armes*, *op. cit.*, p. 182-183.

[31] A. Crépin, *Défendre la France*, *op. cit.*, p. 108.

[32] Il y a des légions belge, liégeoise, allobroge, vandale, batave et germanique, les Belges ayant particulièrement soutenu Kellermann à Valmy. Cf *Ibid.*, p. 226 ; De plus, des personnalités étrangères ont décidé de rejoindre le camp français, montrant la persistance du mercenariat, comme le général vénézuélien Francisco de Miranda, mais aussi Stengel, du Palatinat, Lynch, qui est Irlandais ou bien Miaczinski, un ami polonais de Dumouriez, qui sont tous présents à Valmy. cf L. Bergès, *Valmy, le mythe de la République*, *op. cit.*, p. 29.

[33] Les Fédérés sont une force qui existe jusqu'à la fin du mois de septembre 1792. Ils devaient initialement servir aux interventions à l'intérieur de la France et non aux frontières. Cf J.-P. Bertaud, *Valmy, la démocratie en armes*, *op. cit.*, p. 227.

[34] *Ibid.*, p. 35.

[35] *Ibid.*, p. 33.

[36] L'expression « roman national », popularisée par Pierre Nora, décrit un récit construit à l'échelle d'une nation dont le but est d'unir ses membres autour d'un même imaginaire historique, afin de favoriser leur sentiment d'appartenance à la communauté nationale. Bien qu'il en existe des déclinaisons variées, nous utilisons cette expression dans cette thèse pour désigner le récit élaboré par les historiens du XIX^e^ siècle d'une France glorieuse et éternelle, dont la destinée s'incarne dans des héros depuis Vercingétorix.

et simple du mythe. Or, ce serait une erreur de réduire Valmy aux seuls faits du 20 septembre au vu de ses répercussions. La canonnade et sa légende ont à la fois leur existence propre tout en étant intrinsèquement mêlées. Nous ne chercherons donc pas à établir une version définitive de la bataille, elle ne nous intéresse guère, les éléments essentiels étant connus : Valmy met un coup d'arrêt à l'invasion prussienne et Brunswick disposait de plusieurs raisons valables pour se retirer. Cette bataille demeure, quoi que l'on dise, la première victoire des troupes révolutionnaires.

La première notion au cœur de notre interrogation est la mémoire de l'événement. La mémoire peut être de différents types : ceux qui nous intéressent sont les mémoires individuelle et collective. La mémoire individuelle peut se définir par « la capacité d'acquérir, de conserver et de restituer une information qui a fait trace dans le cerveau, avec la capacité d'adapter son comportement »[37]. Au sein de notre thèse, elle représente les souvenirs et les expériences individuelles, si tant est qu'ils ne soient pas modifiés voire phagocytés par la mémoire collective. Celle-ci a été définie progressivement par les sociologues durkheimiens, puis surtout par Maurice Halbwachs, qui affirme que toute mémoire est insérée au sein d'un cadre social. Chaque mémoire individuelle devient alors un point de vue sur la mémoire collective[38]. Il fait la distinction entre cette dernière et l'histoire, car la mémoire collective serait assimilable à un courant de pensée continu, ne retenant du passé que ce qui est encore vivant et commun au groupe dans laquelle elle s'applique[39]. Cependant, la mémoire ne devient un objet d'étude pour les historiens qu'à partir des années 1970, bien après la mort d'Halbwachs. Dans un contexte de reconnaissance progressive des identités locales et des minorités, ainsi que de la Shoah et des souvenirs des déportés[40], la mémoire surgit dans un article de Pierre Nora dans l'ouvrage collectif *La nouvelle histoire*, paru en 1978 ; celui-ci déclare que « l'analyse des mémoires collectives peut et doit devenir le fer de lance d'une histoire qui se veut contemporaine ». La mémoire collective devient effectivement un enjeu politique essentiel dans les années 1980, malgré sa dépréciation généralement faite par les historiens. Ils doutent de sa légitimité en raison de son incertitude mais aussi des surenchères provoquées par le monde politique[41], la France allant jusqu'à légiférer sur la mémoire d'événements historiques[42]. Toutefois, les mémoires, individuelles et collectives, sont fondamentales pour les études historiques, car son incertitude elle-même est porteuse de connaissances, car les oublis sont aussi porteurs de sens, comme l'a expliqué le philosophe Paul Ricœur dans *La mémoire, l'histoire, l'oubli* (2000).

---

[37] Georges Comet, Antoine Lejeune et Claire Maury, *Mémoire individuelle, mémoire collective et histoire*, Marseille, Solal, 2008, p. 8.

[38] Patrick Garcia, « Mémoire », dans Claude Gauvard et Jean-François Sirinelli (dir.), *Dictionnaire de l'historien*, Paris, PUF, 2015, p. 450.

[39] Maurice Halbwachs, *La mémoire collective*, Paris, Albin Michel, 1997, p. 131.

[40] Philippe Joutard, « Mémoire collective », dans Christian Delacroix et al. (dir.), *Historiographies : concepts et débats. II*, Paris, Gallimard, 2010, p. 780-781.

[41] *Ibid.*, p. 789.

[42] P. Garcia, « Mémoire », dans C. Gauvard et J.-F. Sirinelli (dir.), *Dictionnaire de l'historien*, *op. cit.*, p. 452.

La bataille de Valmy nous intéresse principalement en tant que lieu de mémoire. Ce concept a été théorisé en premier par Pierre Nora. « Les lieux de mémoire, dit-il, ce sont d'abord des restes. La forme extrême où subsiste une conscience commémorative dans une histoire qui l'appelle, parce qu'elle l'ignore. [...] Musées, archives, cimetières et collections, fêtes, anniversaires, traités, procès-verbaux, monuments, sanctuaires, associations, ce sont les buttes témoins d'un autre âge, des illusions d'éternité [...][43]. » Valmy est un lieu de mémoire riche car il a été diffusé via de nombreux vecteurs et dans de nombreuses circonstances, dont les plus évidentes sont les anniversaires à chiffre rond de la bataille, comme son centenaire. Les lieux de mémoire qui ont été jusqu'ici étudiés ont rarement fait l'objet d'études poussées, à l'exception des plus connus et des plus polémiques. La Seconde Guerre mondiale est souvent au cœur des préoccupations, mais aussi les figures qui ont le plus marqué l'imaginaire français, comme Jeanne d'Arc[44], Napoléon[45] ou Robespierre[46]. Depuis la fin des années 2000, un certain nombre d'historiens se sont néanmoins attelés à décrire plus précisément les évolutions des usages des mythes historiques. William Blanc a par exemple analysé la diffusion de la légende arthurienne depuis le Moyen Âge, avec un corpus recensant de nombreuses œuvres issues de la culture populaire[47]. Concernant les souvenirs issus de la Révolution française, on peut citer la thèse de Guillaume Mazeau sur la réception de l'assassinat de Marat par Charlotte Corday et sur l'évolution de sa mémoire jusqu'en 2009[48].

La seconde notion importante, à laquelle nous avons fait référence à plusieurs reprises, est celle du mythe, terme très équivoque. Le mythe renvoie en premier lieu à celui des anthropologues, à l'Antiquité et aux mythes fondateurs qui permettent d'exprimer les peurs et les espoirs de l'humanité, voire d'organiser socialement cette dernière. Le mythe est également teinté d'un sens négatif, lié à la mystification et donc au mensonge, à l'illusion[49]. Au début du XX^{e} siècle, Georges Sorel voit dans le mythe une fonction motrice, des « expressions de volontés »[50], le mythe de la grève générale permettant par exemple aux ouvriers de se soulever. Lorsque nous employons le terme de « mythe », c'est au sens de mythe politique tel qu'employé déjà par Raoul Girardet dans *Mythes et mythologies politiques*, qui est un savant mélange des différents sens du mot : il est à la fois une grille explicative du moment durant lequel il est utilisé, une fabulation et une force mobilisatrice[51]. Si nous n'avons pas la moindre prétention

[43] Pierre Nora (dir.), *Les lieux de mémoire. 1. La République*, Paris, Gallimard, 1984, p. XXIV.

[44] Franck Collard, *La passion Jeanne d'Arc : mémoires françaises de la Pucelle*, Paris, PUF, 2017.

[45] Jean Tulard, *Le mythe de Napoléon*, Paris, A. Colin, 1971.

[46] Jean-Clément Martin, *Robespierre. La fabrication d'un monstre*, Paris, Perrin, 2016.

[47] William Blanc, *Le roi Arthur, un mythe contemporain : de Chrétien de Troyes à Kaamelott en passant par les Monty Python*, Paris, Libertalia, 2020.

[48] Guillaume Mazeau, *Le bain de l'histoire : Charlotte Corday et l'attentat contre Marat, (1793-2009)*, Seyssel, Champ Vallon, 2009.

[49] Raoul Girardet, *Mythes et mythologies politiques*, Paris, Seuil, 1986, p. 13.

[50] Georges Sorel, *Réflexions sur la violence*, 2^{e} éd., Paris, Marcel Rivière & Cie, 1910, p. 39.

[51] R. Girardet, *Mythes et mythologies politiques*, *op. cit.*, p. 13-14.

de nous ériger en mythologue, nous convoquerons tout de même quelques éléments issus de cette discipline, tels que vulgarisés par des historiens ou expliqués par Gilbert Durand[52]. L'étude des mythes de Valmy est à rapprocher également des usages publics de l'histoire, autrement dit aux usages sociaux (non-savants) de l'histoire à diverses échelles, que ce soit à celle de l'État jusqu'à celle des individus[53]. Le recours à un passé mythique se fait particulièrement ressentir dans des situations de crise ou de changement rapide[54], le passé surgissant dans le présent pour pouvoir mieux l'expliquer et l'appréhender, en raison de la terreur qu'implique l'inconnu. Toutefois, il s'agit de l'usage le plus flagrant, le passé étant utilisé également au quotidien, notamment par l'enseignement de l'histoire à l'école, et lors des commémorations.

L'étude de la mémoire ou des mythes de Valmy n'est de loin pas un désert historiographique. La bataille ayant été commentée d'innombrables fois depuis la Révolution, elle est devenue le sujet de prédilection de plusieurs historiens. Le précurseur a été Arthur Chuquet, qui a offert à Valmy ses premières études réalisées avec la méthode historique, un peu à part de l'école méthodique puisqu'il est initialement agrégé en allemand. Il a présenté une thèse sur la campagne de l'Argonne en 1886, dans laquelle Valmy occupe toute la première partie[55]. Par la suite, il a rédigé une série d'ouvrages sur les guerres de la Révolution, dont Valmy est le deuxième tome[56]. Un peu moins d'un siècle plus tard, Jean-Paul Bertaud refait de Valmy un sujet d'étude historique, devenant le premier historien à s'intéresser à sa mémoire et à ses mythes en 1970[57]. Toutefois, *Valmy, la démocratie en armes* s'attache principalement à enquêter sur la composition des troupes françaises présentes le 20 septembre 1792 et plus généralement à questionner le nombre et le comportement des volontaires lors de la campagne. Il ne s'intéresse donc pas à proprement parler au mythe républicain de Valmy, mais à une partie de celui-ci, la participation des volontaires. Dans un article paru dans l'ouvrage collectif intitulé *Révolution et République*, Annie Crépin décrit pour la première fois les grandes étapes de la mémoire de Valmy, même si son étude demeure succincte, s'arrêtant au Front populaire et s'attardant plus particulièrement sur la IIIe République[58]. Enfin en 2001, Louis Bergès consacre un court ouvrage uniquement sur le sujet des mythes de Valmy, accumulant au passage de

[52] Gilbert Durand, « Introduction à la mythodologie » dans *La sortie du xxe siècle*, Paris, CNRS Éditions, 2010, p. 17-186.

[53] Patrick Garcia, « Usages publics de l'histoire », dans Christian Delacroix et al. (dir.), *Historiographies : concepts et débats. II*, Paris, Gallimard, 2010, p. 912-913.

[54] Yves Barel, « Le mythe et le sens : esquisse d'un mythe du mythe », dans Yves Chalas (dir.), *Mythe et révolutions*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1990, p. 47.

[55] Arthur Chuquet, *La campagne de l'Argonne (1792) : thèse présentée à la Faculté des lettres de Paris*, Paris, Librairie Léopold Cerf, 1886.

[56] Arthur Chuquet, *Les guerres de la Révolution. 2. Valmy*, Paris, Librairie Léopold Cerf, 1887.

[57] J.-P. Bertaud, *Valmy, la démocratie en armes*, *op. cit.*

[58] Annie Crépin, « Le mythe de Valmy » dans *Révolution et République, l'exception française*, Paris, Kimé, 1994, p. 467-478.

nombreuses sources sur ceux-ci[59]. Nous suivons par conséquent ce sillon, que nous creusons davantage, notamment au moyen de nouvelles sources, d'un regard sur l'histoire locale et d'analyses sur des périodes jusqu'ici négligées, comme la monarchie de Juillet ou le second XX^e^ siècle.

Enfin, le mythe républicain et la mémoire de Valmy sont liés à un concept qui a traversé l'époque contemporaine, celui de nationalisme. Bien que ce travail ne soit pas à proprement parler sur la nation ou le nationalisme, leur présence diffuse est continue dans l'élaboration et le partage du mythe au sein de la mémoire collective. La nation est un mot qui connaît une soudaine popularité au moment de la Révolution, comme l'illustre le cri de Kellermann à Valmy[60]. À cette époque, les révolutionnaires souhaitent s'unir en nation populaire essentiellement contre la tyrannie monarchique[61], la nation cristallisant une forme de souveraineté perçue comme émancipatrice[62]. Au cours du XIX^e^ siècle, cette notion reste pendant longtemps confuse, proche de celle de patrie[63], et varie fortement d'un État à l'autre. Ce flou sémantique se révèle particulièrement criant au moment du rattachement de l'Alsace et de la Moselle à l'Empire allemand en 1871. Ernest Renan, que nous avons cité au début de cette introduction, forge pour la France une théorie idéaliste où la nation devient un contrat politique défini par un désir de vivre ensemble et un partage de souvenirs communs, à l'opposé de celle des historiens allemands, qui s'appuient sur la continuité de la langue et de la race[64]. La prise de conscience d'un sentiment national va par conséquent de pair avec celle d'un certain passé historique[65]. Renan le mentionne d'ailleurs à plusieurs reprises dans son discours *Qu'est-ce qu'une nation ?*, évoquant une « maison qu'on a bâtie et qu'on transmet »[66]. C'est pourquoi les historiens ont un rapport ambigu avec le nationalisme, puisqu'ils ont initialement contribué activement à l'élaboration du récit national et ont eu tendance, encore récemment, à valoriser le nationalisme républicain occidental par rapport aux autres[67]. C'est dans ce récit que le mythe républicain se trouve sélectionné et évolue pendant plus d'un siècle afin de favoriser les sentiments patriotiques du peuple français. À la fin du XIX^e^ siècle, une nouvelle forme de nationalisme émerge, celui des « nationalistes », comme ils se désignent eux-mêmes mouvement né à gauche au moment du boulangisme mais qui se positionne rapidement à

[59] L. Bergès, *Valmy, le mythe de la République*, *op. cit.*

[60] Georges Gusdorf, « Le cri de Valmy », *Communications*, n° 45, 1987, p. 117-155.

[61] Blaise Wilfert-Portal, « Nation et nationalismes », dans C. Delacroix et al. (dir.), *Historiographies II*, *op. cit.*, p. 1092.

[62] Jean-Pierre Rioux, « Nation/patrie », dans C. Gauvard et J.-F. Sirinelli (dir.), *Dictionnaire de l'historien*, *op. cit.*, p. 485.

[63] Philippe Darriulat, *Les patriotes : la gauche républicaine et la nation*, Paris, Éd. du Seuil, 2001, p. 111.

[64] B. Wilfert-Portal, « Nation et nationalismes », dans C. Delacroix et al. (dir.), *Historiographies II*, *op. cit.*, p. 1092.

[65] Raoul Girardet, *Nationalismes et nation*, Bruxelles, Belgique, Éditions Complexe, 1996, p. 33.

[66] Ernest Renan, *Qu'est-ce qu'une nation ?*, Paris, Éditions Mille et une nuits, 1997, p. 32.

[67] Des spécialistes d'histoire politique y ont été particulièrement sensibles comme René Rémond, Michel Winock ou Serge Berstein. Cf B. Wilfert-Portal, « Nation et nationalismes », dans C. Delacroix et al. (dir.), *Historiographies II*, *op. cit.*, p. 1094.

l'extrême droite. Ce nationalisme se caractérise par la centralité des notions de défense et de protection[68], ce qui explique par exemple sa xénophobie inhérente. Il alimente par la suite le fascisme et essaime pendant tout le XX^e^ siècle jusqu'aux partis d'extrême droite actuels. Au cours de notre travail, nous positionnerons donc la mémoire de Valmy par rapport à ces trois grandes formes de nationalismes. Le renouvellement de l'étude du nationalisme date des années 1980, *Nations and Nationalism* d'Ernest Gellner étant l'un des ouvrages les plus connus. En France, il s'est traduit par exemple par les travaux de Raoul Girardet[69] ou de Gérard Noiriel[70]. En tant que symbole de la nation française, notre thèse a trouvé une source d'inspiration évidente dans les différentes études de la figure de Marianne menées par Maurice Agulhon[71], qui ont permis une première histoire culturelle de la République. Comme ce dernier, nous avons traqué la présence visuelle de Valmy dans les journaux ou le décor urbain, qui sont autant de mises en scène du roman national républicain, cherchant également les discordances d'interprétation selon les mouvements politiques.

Bien que de manière plus secondaire, nous nous inscrivons aussi dans le renouvellement de l' « histoire-bataille », tel que décrit par Nicolas Offenstadt dans *Historiographies et débat*[72]. L'histoire-bataille est une expression généralement péjorative qui sert à déprécier l'histoire politique et chronologique de l'école méthodique, dans laquelle les dates des grandes batailles sont effectivement prépondérantes. Pendant longtemps, l'histoire militaire a principalement consisté à décrire les stratégies et les tactiques lors des affrontements. Était assigné à Valmy, comme aux autres victoires françaises, un rôle crucial pour l'histoire de France en raison de ses suites. L'histoire des batailles a cependant réussi à se renouveler depuis les années 1970 notamment grâce à John Keegan au Royaume-Uni, avec *The Face of Battle* en 1976. Divers sujets se sont développés depuis, en particulier sur l'expérience et le ressenti de la guerre, qui sont en France l'une des spécialités d'Hervé Drévillon[73]. Dans ce renouvellement, une autre œuvre des années 1970 a été celle de Georges Duby sur la bataille de Bouvines[74], qu'il a structurée en trois parties : la mise en rapport de la bataille avec la paix et la guerre au sein du monde médiéval, sa transformation et la diffusion de son récit par les chroniqueurs et enfin ses usages politiques, donc sa mémoire. Après un dimanche à Bouvines, nous allons donc passer

[68] R. Girardet, *Nationalismes et nation*, *op. cit.*, p. 22.

[69] R. Girardet, *Nationalismes et nation*, *op. cit.*

[70] Gérard Noiriel, *État, Nation et immigration. Vers une histoire du pouvoir*, Paris, Belin, 2001.

[71] Maurice Agulhon, *Marianne au combat : l'imagerie et la symbolique républicaines de 1789 à 1880*, Paris, Flammarion, 1979 ; Maurice Agulhon, *Les métamorphoses de Marianne : l'imagerie et la symbolique républicaines de 1914 à nos jours*, Paris, Flammarion, 2001, 320 p ; Maurice Agulhon, *Marianne au pouvoir : l'imagerie et la symbolique républicaines de 1880 à 1914*, Paris, Flammarion, 2001.

[72] Nicolas Offenstadt, « Histoire-bataille », dans Christian Delacroix et al. (dir.), *Historiographies : concepts et débats. I*, Paris, Gallimard, 2010, p. 162-169.

[73] Hervé Drévillon, *Batailles : scènes de guerre de la Table ronde aux tranchées*, Paris, Seuil, 2007.

[74] Georges Duby, *Le dimanche de Bouvines : 27 juillet 1214*, Paris, Gallimard, 1973.

un jeudi[75] à Valmy, même si notre travail est avant tout orienté vers les évolutions de la bataille en tant que lieu de mémoire.

La quête des mythes de Valmy : corpus et méthode

Au vu de l'étendue du sujet, il nous est impossible de recenser toutes les références à Valmy pendant plus de deux siècles. Cependant, beaucoup d'entre elles se ressemblent, ce qui nous permet d'en tirer un propos général et de les regrouper. Nous avons exploré des sources de toute nature, cherchant des références partout où elles auraient pu être, ce qui explique une grande variété des sources.

La source qui a été la plus utilisée pour notre sujet est la presse, que ce soit en termes de volume ou de pertinence. De par son importance pour la période contemporaine, l'exploitation des journaux couvre toute la période étudiée, même si certaines périodes-clés de la mémoire de Valmy ont été plus exploitées, comme l'annonce de la bataille en 1792, l'utilisation de Valmy par Louis-Philippe, les anniversaires de la bataille ou bien encore la presse de la Résistance. Cette source permet d'analyser la diffusion des références à Valmy. Certaines périodes se prêtent moins à l'analyse, comme le Second Empire, en raison de la censure opérée au sein de la presse. Les outils principaux utilisés ont été les bibliothèques numériques Gallica et Retronews, même si quelques documents ont été consultés en archives ou en bibliothèque, notamment les journaux entre 1950 et 2000, qui sont à la fois exclus des bases de données publiques en raison des droits d'auteur, mais également généralement absents des plateformes payantes souscrites par l'université qui donnent rarement des archives antérieures à 2000. Aux journaux quotidiens ou hebdomadaires se rajoutent au cours du XX^{e} siècle quelques exemples de revues.

En revanche, parmi les sources écrites, celle qui se révèle cruciale pour comprendre la conservation et les modifications du mythe républicain de Valmy, est le livre d'histoire. Des premiers livres d'histoire de la Révolution jusqu'aux querelles entre Furet et les historiens communistes, en passant par Thiers, Michelet ou Quinet, cette thèse souhaite faire un panorama de la représentation de Valmy dans l'historiographie de la Révolution française. Il n'y a bien sûr pas que des auteurs connus, mais aussi des historiens locaux ou des militaires. Aux livres écrits par les historiens s'accolent les manuels scolaires, qui leur sont plus ou moins liés. Initialement, nous aurions souhaité faire une étude systématique de ceux-ci, mais la tâche s'est révélée bien trop lourde et mériterait une étude à elle seule. Nous avons donc fait le choix d'utiliser un panel de manuels, répartis sur le temps et dans la mesure du possible ayant connu une large diffusion, depuis la monarchie de Juillet, où sont écrits les premiers manuels qui commentent la Révolution, jusqu'à nos jours. Même si nous nous sommes plutôt attardés sur les livres de l'enseignement primaire, car au cœur de l'enseignement des masses sous la

[75] *Gazette nationale ou Le Moniteur universel*, n° 264, 20 septembre 1792, p. 1.

IIIe République, nous avons également récolté des références de manuels de l'enseignement secondaire, en particulier lorsque l'enseignement de la Révolution française s'y déplace dans la seconde moitié du XXe siècle. La consultation des manuels s'est effectuée par plusieurs moyens : les plus anciens proviennent majoritairement de la Bibliothèque nationale de France et des numérisations à la carte réalisées par la bibliothèque Diderot à Lyon. À partir des années 1920, les manuels consultés proviennent soit de la BnF, soit de manuels conservés à l'ESPE de Rennes.

Nous avons étendu nos recherches à d'autres monographies, avec en premier lieu les mémoires de révolutionnaires et d'émigrés, pour connaître la vision de la bataille de Valmy par les contemporains. En fonction de la date d'écriture de ces mémoires, nous pouvons également analyser la transformation de son souvenir. C'est également la source la plus pertinente pour connaître l'avis des contre-révolutionnaires sur Valmy. Les autres monographies utilisées ont été trouvées majoritairement par sérendipité, notamment en ce qui concerne la littérature. Nous utilisons ainsi des romans, des pièces de théâtre, des poèmes, des beaux livres, des catalogues de vente, des guides. Les romans les plus anciens utilisés sont ceux d'Alexandre Dumas. Une recherche systématique de tous les écrits de fiction s'est révélée impossible ; Gallica a été une aide pour les ouvrages anciens, mais pour ceux du vingtième siècle ils ont été le fruit du hasard et récoltés au fur et à mesure des années. La référence dans *Voyage au bout de la nuit* de Céline l'illustre à merveille, car elle est simplement le fruit d'une relecture. Certains auteurs ont fait l'objet d'une recherche plus méthodique une fois leur appétence pour l'histoire connue, comme chez Aragon. Le résultat de nos recherches cache toutes les œuvres consultées en vain, en particulier dans les romans les plus connus de la Première Guerre mondiale. Pour la période récente s'ajoutent les bandes dessinées, qui sont à la fois intéressantes par leur contenu écrit et iconographique. Nous avons pu en consulter quatre dans leur globalité : *L'Histoire de France en bandes dessinées. De Louis XIV à la Révolution* (1977), *Histoire de la Révolution française en bandes dessinées no 5* (1984), *Champs d'honneur. Valmy* (2016) et *Les mémoires du dragon Dragon. 1. Valmy c'est fini* (2022).

Puisque nous évoquons l'intérêt de l'iconographie, nous avons analysé dans le cadre de cette thèse un vaste corpus d'images très variées. Nous avons tenté de constituer un panorama exhaustif des peintures ayant la bataille de Valmy ou sa mémoire pour objets principaux. Tous les tableaux ne sont plus consultables, certains ayant disparu soit parce qu'ils ont été détruits, soit parce qu'ils ont été achetés par des collectionneurs privés. Les estampes sont également au cœur de la diffusion du mythe de Valmy, car reproductibles en masse. Les premières qui concernent Valmy sont des caricatures de la retraite prussienne réalisées en 1792. Il faut ensuite attendre le début du XIXe siècle, le Premier Empire et surtout la Restauration, pour que fleurissent les premières représentations de la bataille de Valmy. Les premières estampes ont pu être systématiquement recensées, toutefois à partir de la deuxième moitié du XIXe siècle, la tâche se révèle impossible avec l'explosion de la presse, des livres pour enfants et des romans

et manuels scolaires illustrés[76]. Parmi les estampes recensées, une attention particulière a été portée aux caricatures évoquant la mémoire de Valmy au début de la monarchie de Juillet, publiées en majorité dans *La Caricature* et quelques-unes dans *Le Charivari*. Les références aux répétitions du mot « Valmy » par Louis-Philippe sont rarement évidentes dans ces dessins et il a fallu beaucoup de temps pour obtenir un recensement fiable. La numérisation océrisée[77] a énormément simplifié cette tâche, car elle a permis de déceler rapidement les références à Valmy dans les descriptions des caricatures[78]. Les métadonnées présentes sur leur version numérisée[79] sont une aide supplémentaire pour dégager les premiers contours de ce corpus, mais ne sont pas encore suffisantes tant certaines références sont discrètes. Une dernière technique nous a permis d'étoffer le corpus encore de quelques dessins, mais a demandé plus de temps : la comparaison avec des dessins semblables, car une manière d'exécuter une référence est rarement unique et une fois que l'on connaît un motif lié à Valmy, il est plus aisé de le déceler au sein d'autres dessins. Il nous a donc fallu à la fois croiser les descriptions, les métadonnées et rechercher attentivement la récurrence de motifs. En plus des tableaux et des estampes, nous avons enfin analysé des photographies. Celles-ci servent plutôt à documenter des événements et sont rarement isolées, hormis quelques exceptions, comme les cartes postales.

Nous avons également porté notre intérêt sur les images animées, sous plusieurs formes. Les films sont la source à la fois la plus évidente et la plus restreinte en raison de la faible conservation des films de la première moitié du XX^e^ siècle et de la pauvreté des références à Valmy dans la deuxième moitié. Seuls deux films de fiction pertinents ont pu être visionnés, *La Marseillaise* de Jean Renoir (1938) et *La Révolution française* de Robert Enrico et Richard T. Heffron (1989). Les documentaires sont plus nombreux mais tous n'ont pas été cités à cause de leur forte redondance pour les formats courts. Le plus important est *Valmy. 3. Bataille et naissance de la République* de Jean Chérasse, en raison de sa durée (90 min) et de son originalité, en mêlant présent et passé. Nous avons malheureusement manqué de temps pour creuser la piste des dessins animés, mais nous en citons néanmoins un, *Il était une fois… l'Homme* (1979). Nous avons consulté deux films réalisés lors du bicentenaire, *Valmy* de Maurice Dugowson et les rushes du *Journal d'un bicentenaire* de Serge Moati, consultés aux

[76] Dominique Kalifa, *La culture de masse en France*, Paris, La Découverte, 2001, p. 55-59.

[77] Définition de la BnF : « La technique d'OCR (*optical character recognition*) permet de situer et de reconnaître les chaînes de caractères dans une image et donc de faire la conversion des mots qui peuvent ensuite être utilisés pour faire une recherche plein texte. Cette conversion est assurée automatiquement par un logiciel et fait l'économie de la retranscription manuelle, beaucoup plus chère. Les mots et chaînes de caractères stockés dans un fichier texte peuvent être réutilisés pour une nouvelle mise en page, exploités dans une base de données, etc. » [En ligne : https://www.bnf.fr/fr/techniques-et-formats-de-conversion-en-mode-texte]. Consulté le 27 juillet 2022.

[78] Les bibliothèques numériques utilisées ont été celle de la bibliothèque universitaire de Heidelberg *(La Caricature*) et Retronews (*Le Charivari*).

[79] La base de données la plus utilisée dans le cadre des images enrichies de métadonnées a été celle des musées de la ville de Paris.

Archives nationales avec l'accord du réalisateur. Les images animées sont une source de connaissance des événements liés à la mémoire de Valmy, notamment grâce à la base de données de Pathé Gaumont (GP Archives) pour les journaux des années 1930 et surtout grâce à l'INA. Les sources que nous avons les plus exploitées de l'INA sont les journaux télévisés de France 3 Champagne-Ardenne.

Les sources que nous avons évoquées jusqu'ici sont assez conventionnelles. Nous en venons donc à celles qui le sont moins. La mémoire de la bataille de Valmy n'est pas seulement vue, elle est aussi entendue. Nous avons donc été à la recherche en premier lieu de traces écrites et/ou enregistrées de discours, mais nous nous sommes aussi intéressée à la musique. Celle-ci a impliqué deux types de recherches avec d'un côté la recherche de chansons populaires pendant la Révolution et le XIX^e^ siècle qui mettent en scène Valmy, qui vont des chansons sur la maladie des Prussiens en 1792 jusqu'à Aristide Bruant durant la Belle Époque. Il s'agit de textes écrits par des chansonniers, souvent sur des airs préexistants. De l'autre côté, mis à part l'opéra rock, nous avons plutôt des résultats dus aux hasards des recherches pour la période récente, puisqu'il s'agit d'une source bien plus marginale. Pour la période des années 1920 à nos jours, nous disposons de trois chansons : *Le mal de vivre* de Barbara (1965), la chanson *Valmy / La proclamation de la République* intégrée à l'opéra rock *La Révolution française*, *Valmy* d'Isabelle Aubret (1989), *Un jour la liberté* de Michel Sardou (1989), *Les enfants du paradis* de Saez (2016) et enfin *Les Mirabelles* de MC Solaar (2018). Nous avons une facette de l'iconographie que nous n'avons pas encore citée, celle de l'imagerie populaire. Celle-ci regroupe quantité d'images éphémères à partir de la fin du XIX^e^ siècle, souvent liées à la publicité, qui sont encore à ce jour peu étudiées. Le faible nombre d'études sur les chromos nous a notamment étonnée et si nous ne pouvons pallier le manque, nous avons essayé d'en montrer la richesse. La publicité faisant référence à Valmy peut être circonscrite dans la période 1880-1970, même si la plupart date des années 1880-1914. L'imagerie populaire est aussi souvent scolaire, mêlant bons points et affiches. Elle peut être aussi un vecteur de communication, avec l'exemple des cartes postales. L'imagerie populaire est à relier à une autre source, les objets. Ils sont soit les traces de commémorations, comme les médailles ou les timbres, soit le fruit de l'imagerie populaire que nous évoquions et donc utilisés à des fins de décoration ou de distraction. Certains sont conservés dans les archives, nous en avons directement récupéré d'autres, mais la plupart ont été repérés sur la plateforme de vente en ligne Ebay. Ces objets sont souvent encore moins étudiés que les images à l'exception de catégories précises, comme les assiettes par exemple. Nous avons intégré également à nos sources les jeux (jeux de société, jeux de rôle papier), même s'il s'agit de sources très marginales. Si le sujet s'y était plus prêté, nous aurions également utilisé plus amplement les jeux vidéo, toutefois leur utilisation de la mémoire de Valmy est quasi inexistante.

Composer avec des sources de natures aussi diverses entretient la curiosité du chercheur mais ne s'effectue pas sans écueil. Il a été nécessaire de trouver un équilibre permettant à la fois de disposer d'un échantillon assez large pour prouver l'une des formes de la mémoire de Valmy,

tout en ne se noyant pas sous la quantité de sources, parfois répétitives. Cet équilibre concerne aussi l'investissement dans les périodes traitées, où nous avons tâché de trouver les sources à chaque fois les plus pertinentes et originales, en témoigne les caricatures pour la monarchie de Juillet ou bien les cartes postales pour la Première Guerre mondiale. Nous nous sommes parfois heurtée au problème de leur datation et certaines sources ont dû être écartées de notre travail par manque d'informations. Cela concerne particulièrement les objets, mais aussi les images. Nous avons par exemple eu connaissance d'un objet original, un lit en bois décoré de la bataille de Valmy. Cependant, la date indiquée de sa réalisation (1793-1795) ne correspondait en rien à nos résultats concernant les premières représentations de Valmy. Nous pensons donc qu'il s'agit d'un décor réalisé ultérieurement sur un lit datant de la Révolution, mais nous n'avons rien pour le prouver, ce qui a justifié son retrait de nos sources. Nous avons aussi eu le cas d'une aquarelle à la datation si vague qu'elle s'en est révélée inexploitable, la base de données Joconde annonçant une date de création entre la fin du XVIII[e] siècle et 1850[80]. Nous pensons qu'elle daterait de la monarchie de Juillet, mais nous ne pouvons l'affirmer, ce qui justifie également son exclusion du corpus.

Nous avons exclu de notre corpus les propos résidant sur les forums et les réseaux sociaux. Ils ont un intérêt certain, l'histoire étant particulièrement commenté sur Twitter[81] et sur l'un des plus gros forums francophones *Jeuxvideo.com*, mais sont pour l'heure difficilement exploitables et demandent une grande précaution lors de leur analyse. Ils pourront néanmoins faire l'objet d'un travail ultérieur. Nous aurions voulu mener des enquêtes et collecter des témoignages, mais faute de temps et de moyens nous avons également laissé de côté ces sources, avec grand regret. L'intérêt aurait été de prouver, à l'aide d'une enquête rigoureuse, le gouffre générationnel et social actuel sur le souvenir de Valmy, car les deux catégories de personnes semblant encore se remémorer Valmy sont les personnes âgées de plus de 75 ans et les classes aisées bénéficiant d'un fort capital culturel. Les témoignages auraient été quant à eux une source complémentaire pertinente sur l'attachement à Valmy, mais n'étaient pas primordiaux pour notre sujet, nous les avons écartés au vu de la multitude de sources d'ores et déjà utilisées, hormis un court échange avec le réalisateur Jean Chérasse.

Comme nous l'avons brièvement exposé dans la typologie de nos sources, nous avons utilisé pour cette thèse en majeure partie des bases de données. Toutefois, le travail en bibliothèque et en archives n'a pas été négligé. À la Bibliothèque nationale et dans quelques bibliothèques spécialisées, nous avons consulté des sources non numérisées et aussi constitué notre bibliographie. En archives, nous nous sommes concentrée sur des événements précis comme la venue de Louis-Philippe à Valmy ou les organisations et les déroulements des anniversaires. Nous avons majoritairement consulté des archives provenant de ministères ou de

[80] *La bataille de Valmy*, [1820-1850], aquarelle, 29 x 41 cm, musée Thomas Henry, Cherbourg-en-Cotentin, [En ligne : https://www.pop.culture.gouv.fr/notice/joconde/06770007426]. Consulté le 27 juillet 2022.

[81] Frédéric Clavert, « Face au passé : la Grande Guerre sur Twitter », *Le Temps des médias*, vol. 31, n° 2, 2018, p. 173-186.

préfectures. Pour certaines sources, nous nous sommes fiée au travail déjà effectué par nos prédécesseurs, puisque Jean-Paul Bertaud était un fin connaisseur des archives de la Guerre, qui sont à présent celles du Service historique de la Défense et que Louis Bergès était archiviste au sein des archives départementales de la Marne. Toutefois, nous nous sommes rendue dans ces deux services pour les archives qui nous semblaient manquantes pour notre sujet ou pour confirmer certaines informations.

Souhaitant définir une image la plus large possible de la mémoire de Valmy, les bornes chronologiques se sont imposées d'elles-mêmes, en allant du moment de la bataille, le 20 septembre 1792, jusqu'au moment de la rédaction de ce travail, l'été 2022. La question des limites géographiques du sujet se sont posées pendant un temps, car la mémoire de la bataille de Valmy a aussi traversé les frontières en raison de son rattachement à la Révolution française. Toutefois, cela aurait encore alourdi un sujet déjà vaste. Nous avons donc fait le choix de circonscrire majoritairement le sujet à la France métropolitaine. Il y a par conséquent peu de sources étrangères, à l'exception de quelques sources allemandes, belges, russes et anglaises, principalement dans le cadre de l'annonce et de la diffusion de la nouvelle de la bataille de Valmy.

Problématique et plan

Les enjeux autour de la mémoire de Valmy sont multiples ; le choix de ce lieu de mémoire ayant été dicté par son originalité. Sa première caractéristique est d'avoir une origine trouble, ce qui a permis l'émergence de récits différents, voire opposés, qui se sont affrontés dans le temps. Elle est à la fois une victoire éclatante et une victoire achetée, permise par les volontaires, l'armée de l'Ancien Régime ou bien par la maladie et les francs-maçons, offrant une diversité de légendes assez inédite pour un événement de la fin de l'époque moderne. En outre, son mythe républicain a été largement partagé au sein de la société française à une période donnée ; la mémoire de Valmy a par conséquent des évolutions très marquées et a cristallisé un certain nombre d'attentes et d'espoirs pour avoir eu une telle utilité. Enfin, il s'agit d'un souvenir en déclin. À titre personnel, nous avons été marquée par les réponses des membres de notre famille lorsque nous les avons questionnés sur Valmy : nos parents ne connaissaient pas la bataille tandis que notre grand-mère, qui a simplement été à l'école jusqu'en cinquième, a tout de suite su nous dire l'année de son déroulement. Analyser les étapes du déclin d'un mythe et en comprendre les raisons est aussi important que d'en expliquer le succès. Comment la mémoire de la bataille de Valmy a-t-elle émergé ? Comment s'est-elle pérennisée ? Quels ont été ses usages et pourquoi son souvenir s'estompe-t-il ? Telles sont les questions que nous nous sommes posées.

L'organisation de la thèse suit principalement une logique chronologique au vu de l'étalement du sujet sur 230 ans. En fonction des points abordés, cette logique n'empêche pas de comprendre des sujets thématiques liés à la représentation de Valmy dans les arts, dans

l’espace ou lors de certains événements. La thèse est structurée en quatre parties, chacune correspondant à une inflexion majeure de l’utilisation du souvenir de Valmy. La première suit l’émergence difficile de la bataille comme événement, de 1792 jusqu’à 1830. La deuxième montre la montée en puissance de l’utilisation politique de Valmy sous la monarchie de Juillet et l’apport de l’historiographie romantique. La troisième correspond à la période la plus prospère du souvenir de Valmy, de la guerre franco-prussienne à la Première Guerre mondiale. Enfin, la quatrième partie suit le déclin mémoriel de la bataille de Valmy, qui est aussi celui du souvenir des guerres révolutionnaires de manière plus générale.

Première partie
–
Une archéologie des mythes de Valmy (1792-1830)

QUELLES sont les origines des différents mythes entourant Valmy ? C'est ce que nous allons tenter de déterminer dans cette première partie, afin de comprendre pour quelles raisons cette bataille a engendré autant de récits différents. Cette question est d'autant plus essentielle que l'on peut rapidement observer un profond décalage entre le mythe républicain de la nation en armes et la perception de la bataille par les contemporains. La notion même de bataille est importante pour comprendre les enjeux autour de Valmy : à quel moment un événement militaire devient-il une bataille ? Pour Valmy, les réactions sont très mitigées, alors qu'il provoque l'arrêt de l'invasion prussienne, qui semblait inarrêtable. Pire, la canonnade peine à obtenir une quelconque reconnaissance.

Pendant longtemps, cette spécificité de la mémoire de Valmy par rapport aux autres batailles de la Révolution et de l'Empire n'a pas attiré l'œil des historiennes et des historiens. L'ampleur de son mythe a pourtant été étudié par Jean-Paul Bertaud[1], Annie Crépin[2] et Louis Bergès[3], mais il était admis que Valmy a été perçu dès le départ comme une grande victoire par les révolutionnaires. Dans les années 1980, Jean-Paul Bertaud affirme ainsi qu'une lecture attentive de la presse suffit à le démontrer[4], tandis que Philippe Contamine déclare dans *Les Lieux de mémoire* que la bataille de Valmy a été « célébrée sur l'heure par les Français qui la vécurent comme un événement fondateur ayant assuré ou rétabli la paix, la liberté, la société et la patrie, dans et par l'union, la discipline et le respect des lois »[5]. Des incongruités ont pourtant été relevées, comme l'absence d'iconographie entourant la bataille qui a été signalée par Michel Vovelle[6]. Et pour cause : l'existence de Valmy comme événement est bien frêle pendant plusieurs années. Il y a des éléments qui ont néanmoins permis la construction d'une mémoire, d'où l'importance, une fois encore, de la question des origines des mythes. Une première réponse a été apportée dans un article aux *Annales historiques de la Révolution française*[7], qu'il s'agit ici d'approfondir.

[1] Jean-Paul Bertaud, *Valmy, la démocratie en armes*, Paris, Julliard, 1970.

[2] Annie Crépin, « Le mythe de Valmy » dans *Révolution et République, l'exception française*, Paris, Kimé, 1994, p. 467-478.

[3] Louis Bergès, *Valmy, le mythe de la République*, Toulouse, Privat, 2001.

[4] Jean-Paul Bertaud, *C'était dans le journal pendant la Révolution française*, Paris, Perrin, 1988, p. 229.

[5] Philippe Contamine, « Mourir pour la patrie », dans Pierre Nora (dir.), *Les lieux de mémoire. 2. La Nation*, Paris, Gallimard, 1986, vol.III, p. 35-36.

[6] Michel Vovelle, *La Révolution française, images et récits*, Paris, Messidor, 1986, vol. 3, p. 157.

[7] Élise Meyer, « Valmy, la victoire à contretemps », *AHRF*, n° 402, octobre-décembre 2020, p. 59-81.

Chapitre 1 : Valmy, une victoire anonyme ?

Le 20 septembre, la résistance à l'offensive de l'artillerie de l'armée prussienne est un moment inespéré pour les généraux français, après la succession de défaites et la perte des villes de Longwy et de Verdun. Toutefois, la fuite des troupes de Kellermann au cours de la nuit du 20 au 21 prouve la peur d'une nouvelle attaque ennemie. La canonnade intervient dans un contexte où les nobles émigrés sont convaincus que la guerre sera remportée par les armées coalisées, en raison de la grande réputation de l'armée prussienne et de leur mépris des révolutionnaires. Cette assurance semble inébranlable. L'état d'esprit des Autrichiens et des Prussiens semble plus incertain, notamment à cause des pluies continuelles et des difficultés de ravitaillement. Valmy est par conséquent une surprise, qui étonne chacun des belligérants. Les réactions à cette surprise forment les premiers éléments de réception de cette bataille et sont déterminantes dans l'élaboration des mythes qui l'entourent.

Pour reconstituer les origines des différents mythes de Valmy, il est alors nécessaire de répertorier ces réponses, ces premiers échos de l'événement : les premières lettres, les premières annonces, les premiers articles dans les journaux, mais aussi les premiers dessins et les premières chansons. L'ensemble de ces textes doivent nous permettre d'établir la réception de Valmy par les contemporains au cours des mois qui suivent la bataille, mais aussi ses interprétations. Il s'agit à la fois d'établir un *portrait* de Valmy mais aussi de comprendre les difficultés que nous avons pu rencontrer en l'élaborant.

I. L' « affaire » de Valmy

Une fois la canonnade terminée, il s'agit pour les généraux d'en rendre rapidement compte aux représentants de l'État. Les premières références à Valmy voient le jour, mais sont dès le départ plutôt troubles, puisque la canonnade est désignée sous le mot d'*affaire* ou de *journée*. Le terme de bataille aurait pourtant convenu, puisqu'il implique simplement un « combat entre deux armées, en un temps et en un lieu déterminés »[8]. C'est pourtant bien celui d'*affaire*, qui signifie un « engagement de courte durée »[9], qui est la plupart du temps retenu. Une affaire peut être vive et même sanglante, mais elle toujours inférieure à une bataille. Il

[8] « Bataille, n. f. », dans *Dictionnaire de l'Académie française*, 9e édition, [En ligne : https://www.cnrtl.fr/definition/academie9/bataille]. Consulté le 10 mars 2022.

[9] « Affaire, n. f. », dans *Dictionnaire de l'Académie française*, 9e édition, [En ligne : https://www.cnrtl.fr/definition/academie9/affaire]. Consulté le 10 mars 2022.

s'agit du premier signe que la nouvelle de Valmy n'a pas le contenu que l'on croit pour les contemporains.

A. La réception de l'événement

À peine la République est-elle proclamée le 21 septembre, que la nouvelle Assemblée, la Convention, prend place au matin du 22 septembre. C'est aussi ce jour-là qu'arrive la nouvelle de Valmy.

1. La nouvelle de la canonnade

Le matin du samedi 22 septembre, une lettre du ministre de la Guerre, Joseph Servan, est lue durant la séance du matin de la Convention nationale :

> M. LE PRESIDENT,
> J'ai l'honneur de vous adresser un extrait d'une dépêche que j'ai reçue de M. Dumourier ; ce général me mande :
> « Hier 20, après une attaque de huit heures sur le corps du général Kellermann, campé sur les hauteurs de Valmy, les Prussiens, après avoir beaucoup perdu, ont continué leur marche par ma hanche : ils sont suivis de la colonne des Hessois et des émigrés, qui passeront devant moi aujourd'hui. Je vais les serrer de près, et suivre leurs mouvements avec l'armée entière, qui est très-animée.
> Je ne resterai pas long-tems dans la position que j'occupe : je suivrai les ennemis dans leur marche : si elle est dirigée sur Rheims, je les serrerai de près […][10].

La *Gazette nationale de France* commente la dépêche de Dumouriez dès son édition du 23 septembre, avant même sa publication dans *Le Moniteur universel*, qui arrive le lendemain :

> Une lettre du général Dumourier, lue à la fin de la séance, a appris à l'assemblée que les Prussiens avoient attaqué Kellermann et qu'ils avoient perdu beaucoup de monde dans un combat qui a duré 8 heures.
>
> Et les François en ont-ils perdu beaucoup ou peu ? A qui est resté la victoire et s'il n'y a pas eu de victoire, l'avantage ? C'est déjà un grand avantage pour les troupes françoises, neuves aux manœuvres, de s'être battues pendant huit heures contre les troupes prussiennes, dont les manœuvres sont si vantées[11].

À la séance du soir du même jour, une lettre plus détaillée arrive du général Kellermann[12]. Il indique que ses troupes se sont battues depuis une position « désagréable » de sept heures du matin à sept heures du soir. Les Prussiens n'auraient jamais osé attaquer de la journée malgré leur supériorité numérique. Ce fut « une canonnade de quatorze heures de très-

[10] *Gazette nationale ou Le Moniteur universel*, n° 268, 24 septembre 1792, p. 2.

[11] *Gazette nationale de France*, n° 181, 23 septembre, p. 4.

[12] Annexe 1 : Lettre de Kellermann au ministre de la Guerre

près ». Il chiffre ses pertes à 250 morts ou blessés et du côté prussien « on dit que les ennemis ont prodigieusement perdu ». Il félicite plusieurs de ses officiers, valorise la tenue des troupes lors des tirs d'artillerie prussiens et il conclut de la journée que « la nation françoise […] peut être sûre que les soldats les plus aguerris ne doivent pas l'emporter sur ceux qui se sont consacrés à la défense de la liberté »[13]. *Le Moniteur* ne reporte cependant aucune réaction immédiate des députés, que ce soit à la lecture de la lettre de Dumouriez ou celle de Kellermann. Cela ne veut pas pour autant dire qu'elles n'ont pas été applaudies, tant les premières séances de la Convention sont denses. Faute de place, le journal a aussi pu décider de ne pas les noter. Contrairement à d'autres nouvelles, on peut seulement constater que l'absence de réaction sort de l'ordinaire. À titre d'exemple, certaines lettres suscitent à l'époque des commentaires qualifiant leurs auteurs comme ayant « bien mérité de la patrie ». Ce ne semble pas le cas pour Dumouriez ou Kellermann.

L'abbé Grégoire, qui a été élu le 20 septembre 1792 par le département du Loir-et-Cher à la Convention nationale et qui a obtenu dès sa première séance l'abolition de la royauté de concert avec Collot d'Herbois, commente le déroulement de la guerre dans une lettre du 22 septembre aux administrateurs de son département. L'annonce, qu'il a entendue le matin même, le réjouit :

> On annonce en ce moment, que l'armée de Dumouriez est aux prises avec l'ennemi depuis quinze heures et comme on n'a vu aucun fuyard, on augure merveille de l'issue du combat (je ne vous garantis rien). Ce qu'il y a de sûr c'est qu'une lettre de Dumouriez que Pétion m'a montrée donnait des espérances sur l'avantage de sa position[14].

L'événement est relayé à la fois dans la presse visant la pure information, comme *Le Moniteur*, et dans les journaux jouant le rôle de commentateurs. Parmi ces derniers, les plus populaires sont probablement à cette époque les *Révolutions de Paris*, *Le Père Duchesne* tenu par Jacques-René Hébert et le journal de Jean-Paul Marat, qui n'est alors plus *L'Ami du Peuple* mais *Le Journal de la République française*. La presse royaliste ayant été interdite après la prise des Tuileries, la nouvelle de la canonnade fait par conséquent consensus dans la plupart des feuilles parisiennes. *Le Père Duchesne* nomme son numéro du jour « La Grande Joie du Père Duchesne », qu'il justifie par l'invasion par les Français de la Savoie et par l'arrêt des troupes prussiennes. Sa satisfaction est palpable dès la première phrase : « Voilà donc qu'il met les pouces, ce foutu chenapan de Berlin qui devoit tous nous mettre en capilotade ». Il donne déjà un écho au futur mythe des volontaires, en déclarant que c'est grâce aux citoyens armés que les Prussiens ont été arrêtés, donnant une impression d'une France unie face à l'envahisseur vu que

[13] *Gazette nationale ou Le Moniteur universel*, n° 268, 24 septembre 1792, p. 3.

[14] Henri Grégoire, *Correspondance de l'abbé Grégoire avec son clergé du Loir-et-Cher*, Paris, Classiques Garnier, 2017, vol.I 1791-1795, p. 76-77.

c'est son peuple lui-même qui l'a défendue[15]. Néanmoins, il ne fait nulle mention de la canonnade du 20 septembre.

2. La satisfaction de la bonne tenue des troupes

Les informations initiales qui sont diffusées sur Valmy sont positives. On peut toutefois s'interroger sur ce salut unanime : quels éléments de la nouvelle sont-ils réellement acclamés ? Si l'on prend l'exemple de l'article paru dans les *Révolutions de Paris*, même si les pertes humaines sont évoquées, le nom de Valmy n'est même pas cité. Le journaliste indique seulement qu'« on s'est canonné vivement pendant huit heures ». L'information principale est ailleurs. C'est le comportement des troupes qui est au cœur du commentaire :

> Le courage & le sang-froid des volontaires pendant l'action a été étonnant ; des bataillons qui n'avoient jamais vu le feu, sont restés dans une intrépide immobilité ; des lignes entières renversées étoient remplacées sur-le-champ ; on ne demandoit qu'à s'approcher de l'ennemi, qui n'a pas osé engager le combat, & qui s'en est tenu à la canonnade, puis s'est retiré […][16].

La tenue des troupes est aussi l'un des éléments principaux de la lettre que nous avons citée de l'abbé Grégoire, car la nouvelle dont il se réjouit en premier lieu est qu'aucun fuyard n'a été repéré. Ce soulagement révèle des tensions et des inquiétudes autour des troupes de volontaires, en particulier ceux recrutés en 1792, qui sont perçus comme indisciplinés, méfiants, turbulents et cédant facilement à la panique[17]. Depuis le début de la guerre, plusieurs mutineries ont éclaté provoquant la mort d'officiers. Les lettres provenant du camp de Châlons pendant les jours précédant Valmy qui sont lues à l'Assemblée nationale ont par ailleurs souvent comme sujet la discipline les troupes. Le fait que les soldats n'aient pas fui lors de la canonnade était par conséquent une véritable bonne nouvelle. Pour Jean-Paul Bertaud, ce n'était pas faute d'enthousiasme envers la cause, mais essentiellement par manque de formation et manque d'homogénéité au sein des compagnies[18].

Que la bonne tenue des troupes soit l'information primordiale explique aussi les réactions de certains hommes politiques, qui perçoivent les récits de Dumouriez et de Kellermann comme des tentatives de masquer leurs échecs. Le ministre de la Guerre en personne demande des comptes à Dumouriez dans sa lettre de réponse le 23 septembre. S'il

---

[15] « Il [le roi de Prusse] ne s'attendoit pas que les hommes sortiroient de sous terre, que tout ce qui peut porter des armes deviendroit soldat, que tous les citoyens voleroient aux frontières, qu'au lieu d'une armée mal disciplinée, et dont les chefs lui étoient vendus, il trouveroit la France entière pour lui barrer le passage. » cf Jacques-René Hébert, « La grande joie du Père Duchesne », *Je suis le véritable Père Duchesne, foutre !*, n° 174, [1792], p. 4.

[16] « Nouvelles des armées », *Révolutions de Paris*, n° 168, 22-29 septembre 1792, p. 18.

[17] J.-P. Bertaud, *Valmy, la démocratie en armes*, *op. cit.*, p. 216.

[18] *Ibid.*, p. 247-248.

salue l'attitude des troupes, il lui reproche sa stratégie et ne le félicite pas pour l'affrontement en lui-même, qui lui aurait fait perdre du terrain :

> Je vois clairement que les troupes, officiers et soldats, se sont battus avec la bravoure de Français libres et que tous ont bien mérité de la Patrie ; mais je vois aussi qu'en perdant plus ou moins de monde, les ennemis ont fait ce qu'ils ont voulu ; qu'ils ont coupé vos communications et se sont placés entre vous et Chalons, et encore presque entre vous et Reims[19].

Marat quant à lui pense que le seul avantage des Français est que les Prussiens sont en train de mourir de faim et soupçonne qu'on cache la vérité d'une défaite au peuple :

> Une lettre de Kellermann, communiquée par le ministre de la guerre, rend compte de l'action qui a eu lieu le 20 de ce mois entre l'armée à ses ordres et les Prussiens. Il évalue notre perte à 250 hommes : il donne des éloges aux officiers supérieurs, inférieurs, et aux soldats [...] et il ne dit mot de la perte de l'ennemi. On s'attend bien que dans cette lettre notre perte est cachée et nos avantages exagérés. On sait par le rapport de plusieurs témoins de l'action, qu'elle s'est bornée à une vive canonnade de 15 heures, qui nous a coûté onze cent hommes, durant laquelle l'avant garde ennemie a tourné notre armée, et a gagné du terrain[20].

Son avis rejoint celui du député Gorsas, qui relativise, lors d'un discours devant la Convention le 23 septembre, l'ensemble des informations apportées par Dumouriez et Kellermann. La lettre de ce dernier n'aurait même annoncé que des mauvaises nouvelles :

> Des bataillons partent; mais ils ne sont pas organisés, mais parmi eux se sont glissés les plus ardents ennemis de la chose publique. […] Enfin, Messieurs, que vous a dit la lettre de Kellermann ? Que l'ennemi a été vaincu ? qu'il a rétrogradé ? Non ; mais qu'il s'est avancé sur plusieurs colonnes ; qu'il s'est prolongé sur sa droite; que la journée s'est passée en vives canonnades, et qu'on dit qu'il a perdu beaucoup de monde[21].

À la fin de son discours, il demande que la guerre soit mise à l'ordre du jour, soulignant les manques divers au sein de l'armée, comme le manque de munitions. L'accueil de la nouvelle de la bataille de Valmy est par conséquent bien plus tiède que ce que les apparences laissaient suggérer. Le contexte parisien étant bien particulier par ses liens immédiats et directs avec la vie politique, il peut être nécessaire de compléter cet avis en décentrant le regard.

3. La diffusion de la nouvelle à l'extérieur de Paris

Aussi étonnant que cela puisse paraître, la presse locale dans le département de la Marne ne nous est d'aucun secours pour connaître la première diffusion de la nouvelle de la bataille de Valmy. Nous ne pouvons supposer qu'une transmission par voie orale ou par courrier. En

[19] D'après une lettre consultée par Arthur Chuquet, cf Arthur Chuquet, *Les guerres de la Révolution. 2. Valmy*, Paris, Librairie Léopold Cerf, 1887, p. 230.

[20] Jean-Paul Marat, « Séance du soir », *Journal de la République française*, nº 2, 26 septembre 1792, p. 6.

[21] Jérôme Mavidal et al., *Archives parlementaires de 1789 à 1860 : recueil complet des débats législatifs & politiques des Chambres françaises*, Paris, Paul Dupont, 1897, vol. 52, p. 103.

effet, le journal local le plus important incluant le département est le *Journal général des départements de la Marne, de la Haute-Marne, de l'Aube et des Ardennes et de la partie orientale du département de l'Aisne*. Or, au moment de Valmy, le journal n'a guère évolué depuis l'Ancien Régime, où il portait le nom de *Journal de Champagne*, malgré le changement de titre qui prend en compte les départements créés par la Révolution. Il continue à simplement diffuser des annonces de particuliers et de tribunaux, majoritairement des ventes mais aussi des demandes d'emploi. Il n'inclut pas d'avis sur la politique ou des informations sur les événements récents, y compris sur la guerre[22]. On devine à peine l'existence d'une situation anormale pour le journal, à cause de son rythme d'édition, habituellement hebdomadaire et qui devient plus erratique, et par un mot d'excuse aux souscripteurs au vu des « circonstances ». L'autre journal local est la *Correspondance générale de l'Europe*, dont le rédacteur est Nicolas Beaucourt. Ce dernier est un commentateur du déroulement de la Révolution, mais à partir de septembre 1792 les numéros sont principalement composés de retranscriptions de communiqués, de brèves et de lettres. Beaucourt ignore Valmy pendant plusieurs jours pour simplement reprendre la lettre de Kellermann le 27 septembre, alors qu'il avait pourtant commenté l'invasion[23] .

Cependant, il demeure intéressant d'analyser quelques exemples de diffusion de la nouvelle en province, puisqu'en 1792, chaque département dispose au moins d'un titre de journal[24]. Ces journaux relaient l'information parisienne, cette diffusion s'effectue donc dans un deuxième temps. L'un des journaux les plus importants est probablement *La feuille villageoise*, qui a une ambition de diffusion à l'échelle nationale et qui est destiné à la population rurale[25]. Ce périodique paraît de manière hebdomadaire, mais chaque numéro est très riche et contient à l'automne 1792 une vingtaine de pages. Ses journalistes misent sur une diffusion via l'église, incitant les curés à lire chaque nouveau numéro devant leurs paroissiens[26]. Au cours de la guerre, le journal incorpore une section « Nouvelles de nos armées ». Dans l'édition du 27 septembre, la canonnade est annoncée sans qu'un nom y soit associé. Toutefois, le journal souligne que les soldats « ont soutenu ce feu terrible avec une intrépidité admirable »[27]. Dans le numéro suivant, le 4 octobre, les Français sont annoncés comme victorieux, mais non grâce à Valmy, mais grâce à la présence de nombreux soldats, au manque

[22] Georges Clause, *La Presse périodique dans le département de la Marne à l'époque révolutionnaire (1789-1800)*, Thèse de doctorat, Faculté des lettres de Paris, Paris, 1968, p. 122.

[23] *Ibid.*, p. 129.

[24] Hugh Gough, « L'image de la Révolution dans la presse provinciale », dans Michel Vovelle (dir.), *L'image de la Révolution française : communications présentées lors du congrès mondial pour le bicentenaire de la Révolution*, Paris, Pergamon Press, 1990, p. 142.

[25] Chantal Thomas, « La presse devant la Révolution », dans *Ibid.*, p. 94.

[26] Jeremy D. Popkin, *La presse de la Révolution : journaux et journalistes (1789-1799)*, Paris, Odile Jacob, 2011, p. 54.

[27] *La feuille villageoise*, n° 51, 27 septembre 1792, p. 17.

de subsistances du côté prussien et à la prise de conscience des Prussiens face aux mensonges proférés par les émigrés[28].

Le *Journal politique ou Gazette des gazettes*, publié hebdomadairement à Mézières, peut nous informer de la réception de Valmy pour une partie de la population des Ardennes et à proximité du théâtre des opérations militaires, puisque Mézières est à moins de 100 km de Valmy et qu'elle se trouve non loin de la place forte de Sedan. Ce journal cite rarement mot pour mot les débats à l'Assemblée et préfère en écrire des synthèses. Dès lors, on peut donc constater que la lecture de la lettre de Kellermann est perçue comme marquante, car celle-ci est intégralement reprise. Le journaliste en a d'abord cité un extrait à la fin de l'édition du 30 septembre, apparemment dans la précipitation car il n'est même pas introduit, puis il a retransmis une version complète dans l'édition du 7 octobre, qui est cette fois-ci commentée :

> Cette dépêche doit causer beaucoup de satisfaction à tous ceux qui comptent pour un grand succès, le déploiement d'une grande valeur, soumise à la discipline, à tous ceux aussi qui s'attendant à payer par des revers les leçons de la guerre, voient que les instructions que les ennemis nous donnent, leur coutent encore plus cher qu'à nous. Il n'est pas besoin d'être militaire, pour juger que le brave Kellermann a raison, lorsqu'il assure que cette journée garantit que la république françoise est sauvée, & que l'on considère que cette armée des rois, uniquement puissante parce qu'elle est une machine savamment organisée, si elle se désorganise un instant, est perdue. Il semble qu'elle ne peut échapper à la destinée, & qu'elle sera commes ces torrens, engloutis par la terre qu'ils ravagent[29].

Pour ce journal, la lettre détaillée de Kellermann est d'autant plus importante qu'elle permet de contredire les informations provenant des ennemis, que la ville de Mézières reçoit du fait de sa proximité avec la frontière et dont le journal témoigne fréquemment. Elle permet par conséquent de rasséréner la population. À l'est du champ de bataille, en territoire envahi, nous pouvons recueillir les propos publiés dans le *Journal des départemens de la Moselle, de la Meurthe, de la Meuse, des Ardennes et des Vôges.* La nouvelle de Valmy est publiée le 4 octobre, essentiellement sous le prisme de la lettre, rassurante, de Kellermann :

> On a lu l'extrait d'une lettre de M. Kellermann, qui portoit que le 20, après une attaque de 12 heures, dirigée contre le corps qu'il commandoit, et qui étoit campé sur les hauteurs de Valmy, les prussiens, après avoir beaucoup perdu, ont continué leur marche par sa gauche. Ils étoient suivis de la colonne des hessois et des émigrés. Le général, en terminant sa lettre annonçoit qu'il alloit les serrer de près, et suivre leurs mouvements avec l'armée entière, qui est très-animée, et qui a montré le plus grand courage[30].

[28] *La feuille villageoise*, n° 52, 4 octobre 1792, p. 20.

[29] *Journal politique ou Gazette des gazettes*, n° 41, 7 octobre 1792, p. 13-14.

[30] *Journal des départemens de la Moselle, de la Meurthe, de la Meuse, des Ardennes et des Vôges*, n° 40, 4 octobre 1792, p. 4.

L'est de la France étant la première victime de la guerre, les suites données à celle-ci sont des informations primordiales dans cet hebdomadaire, illustré par un ajout de dernière minute dans le même numéro :

> Metz. Au moment de l'impression de cette feuille, il paroît une lettre de M. Dumouriez, du 2 octobre, qui annonce que les ennemis sont en déroute, et se retirent de tous les côtés, &c[31].

À proximité des combats, nous pouvons donc confirmer, malgré l'absence de commentaire de la presse à l'échelle rémoise, que les informations transmises par Paris ont eu un réel écho. En revanche, ces journaux restent dépendants des correspondants parisiens et ne semblent pas disposer de correspondants à proximité des troupes, ce qui allonge la durée de transmission des nouvelles.

Enfin, on peut prendre pour dernier exemple les *Affiches de Toulouse*, un périodique intéressant en raison de l'éloignement géographique de sa production par rapport à l'invasion austro-prussienne et de par son commentaire de la politique parisienne. La nouvelle de l'arrêt des troupes est diffusée dans ce journal six jours après Paris, dans l'édition du 29 septembre. Les informations transmises à Paris par les généraux mettent par conséquent autant de temps à être diffusées au sud de la France qu'à proximité de Valmy… Ce qui est original pour ce journal, c'est la collision entre la retranscription en décalé de la dépêche de Dumouriez annonçant le combat et une nouvelle reçue directement d'un correspondant annonçant le départ imminent des Prussiens. Pour les *Affiches de Toulouse*, Valmy n'a guère d'importance ; la canonnade est à peine commentée. Lorsque le 3 octobre la lettre de Kellermann est retranscrite, le journal déclare :

> Kellermann continue à se louer de son armée ; il assure qu'elle est enhardie par son dernier succès : & certes, ce n'est pas sans raison, car l'ennemi, avec toutes ses forces, n'a pas osé attaquer le front de notre petite armée[32].

La nouvelle de la canonnade se diffuse par conséquent assez rapidement dans toute la France métropolitaine, puisqu'à Toulouse l'information circule à peine une semaine après Paris. Cependant, la circulation de cette information reste inégale sur le territoire ; elle est majoritairement dépendante de la retranscription des informations dans les journaux parisiens, ce qui provoque un délai, mais aussi du bon relais des nouvelles concernant l'invasion austro-prussienne au sein des journaux et du simple accès à ces derniers dans une France majoritairement rurale – cela nécessite un relais postal, un lieu pour pouvoir consulter la presse et qu'au moins une personne de l'entourage ou de la commune sache lire. Le milieu urbain demeure donc un environnement bien plus favorable à la connaissance pour prendre connaissance du déroulement de la guerre, d'autant plus au vu du mépris affiché par la plupart

[31] *Ibid.*, p. 7.

[32] *Journal universel et impartial du département de la Haute-Garonne et affiches de Toulouse*, n° 79, 3 octobre 1792, p. 2.

des journalistes envers la paysannerie[33]. Même en ville, l'accès à des cabinets de lecture reste l'apanage des plus aisés, les plus pauvres n'ont accès qu'à un nombre réduit de titres dans les cafés et les cabarets[34]. L'information circule par conséquent principalement au sein de la bourgeoisie, Jeremy Popkin estime qu'environ un dixième de la population lit ou entend des articles de presse[35]. En outre, nous avons pu constater que le nom de Valmy circule très peu dans tous les journaux durant les deux semaines qui suivent l'événement : il n'est mentionné que lorsque le contenu des lettres de Kellermann et de Dumouriez est retransmis, y compris dans la Marne. Il est certain que peu de personnes retiennent alors ce nom.

B. Le ressenti des protagonistes

Pour tenter de saisir la portée de l'événement en lui-même, il est nécessaire de se rapprocher des protagonistes de la bataille, autrement dit les troupes françaises et prussiennes. Au vu de la déclinaison de Valmy en différents mythes au cours des années suivantes, les sources à privilégier sont celles qui ont été rédigées le moins de temps possible après l'événement. Les lettres et les journaux personnels témoignent le mieux des sentiments des belligérants dans les heures et les jours qui suivent Valmy. Inversement, les mémoires sont une source problématique, car rédigés souvent bien des années après les faits, avec un état d'esprit tout autre par rapport au moment de la campagne, même si les auteurs récusent toute fiction. On l'observe particulièrement dans les mémoires des émigrés, qui s'avèrent souvent plus pertinents pour traiter de leur justification *a posteriori* de leur échec et qui seront analysés ultérieurement.

1. Les témoignages des troupes françaises

Par chance, plusieurs lettres nous sont parvenues de soldats et d'officiers présents à la bataille de Valmy. Nous en avons identifiées cinq, aux avis très proches. Toutes sont des reproductions parues dans les années 1890-1900, mais des originaux subsistent, comme la lettre du duc de Montpensier. Pierre Girardon, un officier du 1er bataillon de volontaires de l'Aube, témoigne de son expérience dans une lettre du 23 septembre 1792 :

[33] Hugh Gough, « L'image de la Révolution dans la presse provinciale », dans M. Vovelle (dir.), *L'image de la Révolution française*, *op. cit.*, p. 143.

[34] J.D. Popkin, *La presse de la révolution*, *op. cit.*, p. 94.

[35] *Ibid.*, p. 88.

> Nous avons eu le 20 une attaque qui a commencé à 6 h du matin, qui a fini à 7 h du soir. On n'en est pas venu à l'arme blanche. Le canon a toujours roulé toute l'attaque. Les anciens serviteurs m'ont dit qu'ils n'avaient jamais entendu le canon de cette manière[36].

Il s'agit d'un commentaire similaire à celui d'un témoignage mis en lumière par Jean-Paul Bertaud, qui est tiré du *Carnet d'étapes du dragon Marquant* :

> L'artillerie fit depuis l'aurore jusqu'au déclin du jour un des feux les plus acharnés que nos vieux guerriers aient jamais vu dans leurs premières campagnes[37].

Les deux mettent en avant les réactions des vieux soldats face au bruit des canons et par conséquent d'une manière moderne de faire la guerre, du fait de la prépondérance de l'artillerie et de l'absence de combat au corps-à-corps. Dans *Les Levées départementales dans l'Allier sous la Révolution (1791-1796)* de Dulac, se trouve une lettre d'un simple fantassin qui montre à la fois le problème qu'a posé la présence du moulin et la peur qu'il a pu ressentir au cours de la canonnade.

> […] il y avait un moulin à vent qui servait de guide à l'ennemi. […] On nous faisait présent de beaucoup d'obus qui éclataient devant nous. Les boulets nous passaient par-dessus la tête dont nous entendions leur sifflement très proche[38].

Nous avons également pu consulter une lettre du lieutenant-colonel Lacoste du 4e régiment de dragons à son épouse, écrite le soir du 24 septembre à Dampierre. Il vante la « fermeté incomparable » des troupes lors de la canonnade « la plus violente qu'on puisse imaginer »[39]. Il évoque le début des négociations, car Dumouriez serait allé dîner avec le roi de Prusse et le 25, Kellermann devait à son tour le voir. Les raisons pour lui sont claires : la Prusse ne souhaite plus la guerre[40].

Néanmoins, la lettre privée la plus longue concernant Valmy qui nous a été donnée de voir a été écrite par un personnage de sang royal, Antoine d'Orléans, duc de Montpensier, frère cadet du duc de Chartres dont il est l'aide de camp et fils de Philippe Égalité. Elle a été écrite au lendemain de la bataille, le 21 à Dampierre[41]. S'il y expose sa fatigue, il est aussi excité de partager sa première véritable expérience de combat avec le benjamin de la fratrie, le duc de

---

[36] Pierre Girardon, Louis Morin (éd.), *Lettres de Pierre Girardon, officier barsuraubois, pendant les guerres de la Révolution : 1791-1799*, Bar-sur-Aube, A. Lebois, 1898, p. 25.

[37] George Vallée, Georges Pariset (éd.), *Carnet d'étapes du dragon Marquant*, Paris, Berger-Levrault, 1898, p. 135, cf J.-P. Bertaud, *Valmy, la démocratie en armes*, *op. cit.*, p. 34.

[38] René Dulac, *Les levées départementales dans l'Allier sous la révolution (1791-1796)*, Paris, Plon, 1911, p. 81.

[39] Jean Laurent Justin Lacoste du Vivier, *Lettre du lieutenant-colonel Lacoste sur la bataille de Valmy*, Paris, Imprimerie nationale, 1903, p. 4.

[40] *Ibid.*, p. 3.

[41] Bibliothèque de l'Institut de France, Ms 2048, « Lettres de Philippe-Antoine, duc de Montpensier à l'armée du Nord, en 1792-1793 […] », pièce n° 293. La lettre a également été imprimée dans Gaston Du Boscq de Beaumont, M. Bernos (éd.), *La famille d'Orléans pendant la Révolution, d'après sa correspondance inédite*, Paris, Emile-Paul frères, 1913, p. 159-160. Annexe 2 : Lettre du duc de Montpensier au duc de Beaujolais

Beaujolais. Il a au moment de Valmy seulement dix-sept ans. Il est bouleversé par la violence du combat et par le fait d'y avoir autant été exposé. Il faut également ne pas négliger sa volonté d'impressionner son frère et de lui apporter de bonnes nouvelles, qui peuvent être lues en outre par d'autres membres de sa famille. Sa lettre condense les avis précédemment cités. Ainsi, il indique que « tous les vieux militaires ont dit ne s'être jamais trouvés à une affaire si chaude », ce qui souligne encore une fois l'importance de l'avis des plus anciens pour juger de la violence d'un combat. Il décrit la présence de sang, de cadavres et de blessés. La vision de ce « spectacle si horrible » qu'il a eu du combat lui fait estimer les morts et les hommes grièvement blessés du côté français à quatre ou cinq cents, ce qui est deux fois supérieur à l'estimation envoyée à l'Assemblée par le général Kellermann. Concernant ce dernier, il indique qu'il a été victime d'un tir qui lui fait perdre un pan de son habit et qui a grièvement blessé son cheval. Mais ce qui l'a le plus impressionné, c'est la posture immobile des troupes :

> […] ce qui m'a touché jusqu'à l'âme, c'est de voir cette infanterie immobile, voyant leurs camarades tomber à tout instant au milieu d'eux et criant : Vive la Nation, ça ira !

Il s'agit de la seule source du mois de septembre évoquant le fameux cri à l'origine de la renommée de Kellermann, mais il ne provient pas de ce dernier : ce sont les troupes elles-mêmes qui le clament, pour garder leur sang-froid malgré leur peur de mourir emporté par un boulet. Nous en analyserons ultérieurement la présence dans une analyse dédiée au cri de « Vive la Nation ! ».

On remarque que si la violence de la canonnade est souvent évoquée, la peur d'une nouvelle attaque des Prussiens l'est quasiment tout autant. Pierre Girardon demande à l'ami auquel il écrit de cacher ce qu'il a de plus précieux car l'ennemi a continué à envoyer des obus le 21 quand il était de piquet[42][43]. Le duc de Montpensier indique quant à lui que l'ennemi est « très en force », mais il est optimiste car après avoir quitté la colline de Valmy, les troupes françaises auraient une bien meilleure position et il espère que cela permettra de ne pas laisser « ces messieurs longtemps tranquilles ».

En plus des écrits des belligérants, il existe également des témoignages rédigés par les habitants des territoires en guerre. À Nancy, Nicolas Durival a notamment consigné les événements qu'il jugeait importants en sachant qu'il se fiait particulièrement aux récits que lui faisaient les « anciens »[44]. Durival est un ancien homme de confiance de Stanislas Leszczynski, roi de Pologne et duc de Lorraine. En 1792, il est très âgé, mais son goût pour l'histoire locale

[42] P. Girardon, *Lettres de Pierre Girardon*, *op. cit.*, p. 26.

[43] « Groupe de cavaliers qui devaient être prêts à partir au premier signal (et dont les chevaux étaient au piquet, prêts à être détachés); petit groupe de soldats devant être disponibles à tout instant ». Cf « Piquet, subst. masc. », *Trésor de la langue française informatisé*, [En ligne : https://www.cnrtl.fr/definition/piquet]. Consulté le 18 septembre 2022.

[44] D'après les informations transmises par Clément Daynac, doctorant à l'université de Lorraine, qui seront publiées dans sa thèse « Vivre et construire la Cité Républicaine : la ville de Nancy aux débuts de la Première République (1792-an IV) ».

et les statistiques le font continuer à tenir un journal des faits qui se sont déroulés à Nancy. Il a commencé ce journal en 1737 dans le but d'en faire un outil de travail[45]. En 1792, les notes sont bien plus brèves qu'à leur début : il note la météo précise du jour, puis écrit à posteriori des résumés d'événements qu'il rajoute aux dates où ils se sont déroulés[46]. Cela explique ce qu'il note pour la journée du 20 septembre :

> Les armées française et prussienne-autrichienne en présence l'une de l'autre ; Le canonnement tout le jour d'une manière terrible et effrayante, même pour d'anciens guerriers[47].

De nombreux soldats sont arrivés à Nancy lors du retrait des troupes prussiennes deux semaines après Valmy, ce qui explique qu'il ait pu avoir connaissance de la bataille. Il rédige également une note à la fin du mois de septembre, sans date précise :

> L'armée prussienne, sous les ordres du Roy de Prusse et du Duc de Brunswick commence à faire sa retraite sur Grandpré dans l'Argonne et laisse son camp couvert de morts et de mourants, comme un cimetière. Elle est suivie par les Généraux français qui font des prisonniers. Des Émigrés sont pris[48].

En sachant que Durival se borne de plus en plus à simplement décrire les conditions météorologiques, nous pouvons en conclure qu'il a certainement discuté avec quelqu'un qui a été sur le champ de bataille, car sa description de la canonnade rejoint celles que nous avons recensées précédemment. De plus, on remarque que l'action des généraux est positive, car ceux-ci suivraient de près les Prussiens et les émigrés dans leur retraite, un avis qui va rapidement se révéler minoritaire à Paris.

2. Les témoignages des Prussiens et des émigrés

Du côté des émigrés de l'armée des Princes[49], les ressentis principaux que les témoins exposent lorsqu'ils évoquent la campagne de l'Argonne sont de l'aigreur et de la frustration, du fait de leur impossibilité de se battre contre les révolutionnaires. Dans les premiers jours qui suivent la bataille, les émigrés croient à un simple contre-temps. Le *Journal d'émigration du comte d'Espinchal* est précieux car il décrit avec beaucoup de précisions chaque journée passée

[45] Bibliothèques de Nancy, *Le journal de Durival*, [En ligne : http://journaldedurival.fr/html/durival.html]. Consulté le 26 janvier 2022.

[46] D'après les informations de Clément Daynac.

[47] Bibliothèques de Nancy, Ms. 863 (12), *Journal de Durival l'aîné*, p. 28 [En ligne : https://galeries.limedia.fr/ark:/31124/d1cr5b18h5qld6h9/p29]. Consulté le 26 janvier 2022.

[48] *Ibid*.

[49] Les Autrichiens et les Prussiens ont scindé les émigrés en deux armées principales : l'armée des Princes qui suit le duc de Brunswick et l'armée de Condé, qui demeure stationnée près du Rhin et qui est de fait mise à l'écart des opérations.

dans l'armée. Le 21, les émigrés se mettent en position et attendent les ordres. Le comte d'Espinchal connaît les détails de ce qui s'est passé la veille :

> Le duc de Brunswick était arrivé le 19 au soir à Valmy, et le lendemain, qui hier 20, il attaqua Dumouriez et Kellermann qui venait opérer sa jonction. Cette affaire, peu importante, a consisté en une faible canonnade, qui a duré sept heures et a coûté peu de monde de part et d'autre[50].

L'armée des Princes attend en vain les ordres, mais le comte s'en inquiète peu car le roi de Prusse ne serait pas venu jusqu'en Champagne « sans avoir le dessein d'acquérir un peu de gloire ». Il dit avoir pleinement confiance dans la suite des événements, car non seulement l'armée de Kellermann et de Dumouriez est en partie « composée de gardes nationales peu aguerries et mal disciplinées », mais elle serait « découragée » et manquerait « de tout ». Elle ne peut que perdre face aux « meilleurs généraux d'Europe »[51].

Les jours suivants, le doute s'installe. Les troupes austro-prussiennes et émigrées manquent de nourriture et les habitants des villages avoisinants sont hostiles, voire « enragés » à leur encontre. Le 23 septembre, le comte signale qu'« il se fait de fréquents messages du camp des patriotes à celui des prussiens ». Une trêve de quelques jours est annoncée et Dumouriez aurait même envoyé du champagne et des fruits au duc de Brunswick. Les premiers germes d'une théorie du complot apparaissent :

> […] on ne peut s'empêcher de se livrer aux plus tristes réflexions. Il semble que les jacobins ont partout des agents secrets et que les cabinets des souverains leur sont tous plus ou moins vendus.

Un point de vue plus nuancé apparaît dans le journal de Jean-Baptiste Antoine de Verges, puisqu'il reconnaît l'importance de la journée du 20 septembre[52]. Cet avis est probablement la conséquence de sa présence dans l'armée prussienne et non dans celle des émigrés, car il s'est mis en 1792 au service du duc des Deux-Ponts[53]. Toutefois, il a été rédigé à posteriori vu qu'il connaît la suite de la campagne – le retrait des Prussiens et l'exécution de Louis XVI – lorsqu'il raconte les événements :

> Le 20,
>
> Ce jour qui décida du sort de la campagne, de celui du Roi, et peut-être de la branche régnante promettant des succès auxquels il parait qu'on s'est refusé avec obstination.

Par une phrase paradoxale, il dénigre Valmy en disant que la journée se « réduit » à une canonnade, mais il indique malgré tout qu'elle était « très vive » et qu'elle a déterminé le sort

[50] Joseph Thomas Anne d'Espinchal et Ernest d'Hauterive, *Journal d'émigration du comte d'Espinchal : publié d'après les manuscrits originaux*, Paris, Perrin et Cie, 1912, p. 426.

[51] *Ibid.*, p. 427.

[52] AN, AB/XIX/3359 dossier 2, Journal de Jean-Baptiste Antoine de Verges pendant la campagne de Valmy.

[53] *Ibid*.

du roi. Son récit confirme les informations sur l'état de l'armée prussienne, puisqu'il mentionne la circulation de maladies.

Il existe d'autres témoignages de la part des émigrés et des Allemands, mais ils sont moins pertinents pour notre étude, car rédigés souvent bien après les faits ou du moins dans un contexte plus flou, ce qui nécessite un traitement particulier. Nous citerons tout de même des mémoires assez surprenants qui sont parus peu de temps après Valmy, en 1795, dans une indifférence quasi générale. Il s'agit d'*Un Allemand en France sous la Terreur*, écrit par Frédéric-Christian Laukhard, un déserteur de l'armée prussienne. Le point de vue de Laukhard est original, vu qu'il a combattu dans l'armée prussienne mais qu'il a pris peu de temps plus tard le parti des Français, tout en ayant regagné la Prusse au moment de la publication de ses souvenirs. En outre, même si son avis demeure et se veut subjectif et plutôt proche des jacobins, Laukhard ne semble pas avoir publié ses mémoires dans le but de favoriser un camp ou une personne, mais plus à cause de sa misère financière. Son récit va même à contre-courant de ceux diffusés par la presse allemande, plutôt conservatrice, ce qui explique probablement le peu d'échos qu'il a pu rencontrer[54]. Il voue une haine aux émigrés, dictée en partie par son affinité pour la Révolution, mais pas seulement : il leur reproche leur mépris de la noblesse prussienne et de la langue allemande et d'avoir répandu des mensonges sur la situation française, ce qui a mené à une guerre catastrophique. Il décrit une campagne difficile dès la traversée de la frontière, à cause de la pluie et d'une mauvaise intendance, cette dernière entrainant des pillages[55]. La situation se dégrade fortement après la prise de Verdun, le matériel des troupes est envahi par l'eau et la boue, y compris dans les tentes. Les soldats manquent de nourriture et d'eau potable et sont rapidement malades de la dysenterie, sans que des solutions concrètes soient apportées par les officiers. Pour lui, ce n'est pas le mauvais temps qui est à l'origine de l'échec de la campagne de France, mais l'état général de l'armée et sa gestion. C'est d'ailleurs un constat qui est présent dans certains mémoires royalistes ultérieurs qui reconnaissent un approvisionnement et des conditions de vie déplorables. Par exemple, le duc d'Enghien rapporte comme Laukhard les tentes remplies de boue et le manque de nourriture[56].

Laukhard décrit peu la bataille de Valmy. En revanche il en conclut que c'est un véritable succès des Français, qui ont démontré leur maîtrise de l'artillerie :

[54] Marita Gilli, « Un déserteur allemand dans les rangs de l'armée française, Friedrich Christian Laukhard (1757-1822) » dans *Partir pour résister : s'expatrier pour sa foi ou ses idées (du XVIIe au XIXe siècle)*, Paris, Éditions du CTHS, 2005, p. 74.

[55] Pillages confirmés par Ghislain de Diesbach, les Prussiens pillant même les propriétés de royalistes notoires. Cf Ghislain de Diesbach, *Histoire de l'émigration : 1789-1814*, Paris, Perrin, 2007, p. 220-221.

[56] Louis Antoine Henri de Bourbon, *Mémoires et voyages du duc d'Enghien. précédés d'une notice sur sa vie et sa mort*, Moulins, P.-A. Desrosiers, 1841, p. 302.

> Les causes de notre échec sont faciles à saisir : l'ennemi était plus en forces que nous ; son artillerie était supérieure à la nôtre par le nombre et sa qualité, et il occupait en outre des positions de premier ordre[57].

Au vu des plaintes de Kellermann, on peut douter que la colline de Valmy était une si bonne position. Toutefois, il est intéressant que Laukhard mette en valeur le rôle de l'artillerie.

De ces quelques sources, nous pouvons en déduire deux éléments : l'animosité réciproque entre les émigrés et les Prussiens et la grande frustration de l'armée des Princes au moment de Valmy. Cette dernière est pourtant obligée de se retirer vers les États allemands avec les Prussiens.

C. L'attente de la véritable bataille

Les émigrés et les troupes révolutionnaires ont un point en commun dans les jours qui suivent Valmy, leur frustration. Celle-ci se diffuse rapidement à Paris, où les joies des premières nouvelles s'éteignent et pour cause : les Parisiens s'attendent à un affrontement d'envergure, glorieux, sanglant, et celui-ci n'arrive pas.

1. L'impatience des hommes politiques

Dans les *Affiches de Toulouse*, on peut se rendre compte que l'attente d'une nouvelle bataille est partagée y compris au sein du ministère de la Guerre, aux dires d'un citoyen de Toulouse qui y occupe un emploi :

> Dumourier, Kellermann, & Bournonville tiennent l'ennemi bloqué, de manière qu'il faut absolument qu'il y ait une bataille que nous désirons[58].

Antoine Merlin de Thionville, qui suit les troupes en Champagne, déplore l'inaction de l'armée dans une lettre qu'il envoie au journal *Révolutions de France et de Brabant*, qu'il codirige avec Camille Desmoulins :

> Contre notre gré, nous attendions à recommencer dès le lendemain et à les [les Prussiens] fouler aux pieds de nos chevaux, mais point d'ordre ; nous sommes enragés de les voir sur notre terre, sans oser les en chasser, ou leur creuser un vaste tombeau[59].

---

[57] Friedrich Christian Laukhard, *Un allemand en France sous la Terreur : souvenirs de Frédéric-Christian Laukhard, professeur d'université saxon et sans-culotte français (1792-1794)*, traduit par Wilhelm Bauer, Paris, Perrin et Cie, 1915, p. 88.

[58] *Journal universel et impartial du département de la Haute-Garonne et affiches de Toulouse*, nº 80, 6 octobre 1792, p. 4.

[59] Antoine Merlin de Thionville, « Du camp de Dumouriez, près de Ste.-Ménéhould », *Révolutions de France et de Brabant*, nº 1, p. 8.

Hébert, dans *Le Père Duchesne*, s'impatiente et passe d'une « grande joie » à une « grande colère ». Il ne comprend pas les agissements de Dumouriez et de Kellermann. Selon ses dires, ceux-ci mettent seulement « de la poudre aux yeux » et « livrent le passage aux Prussiens et aux Autrichiens » alors que le peuple français s'attendait à ce qu'ils apportent « les semelles de leurs souliers »[60]. Marat quant à lui, qui avait fraichement accueilli la nouvelle de Valmy, relaie avec soulagement la retraite des Prussiens le 5 octobre, même s'il ne fait plus aucune référence par la suite à la campagne de l'Argonne :

> Les nouvelles qui nous viennent de nos armées continuent d'être favorables. Les lettres de Dumourier annoncent que les prussiens sont en pleine retraite : Qu'assiégiés par la faim dans les plaines arrides de la campagne, et réduits au deux tiers par le flux de sang, ils ont été forcés de lever leur camp près Châlons, où ils ne pouvoient plus tenir ; que le seul passage ouvert à leur retraite étant la trouée de Grand-Prés, Bournonville, envoyé avec 20, 000 hommes pour le couper, avoit réussi à s'emparer de plusieurs convois de munitions de guerre & à leur faire quatre cent prisonniers. Le général ajoute qu'il va se concerter avec Bournonville, pour achever de les exterminer, il croit qu'ils se retireront dans le duché de Luxembourg ou des Deux-Ponts il compte aller prendre ses quartiers d'hiver à Bruxelles, et il espère, si on a de la confiance en lui, que cette campagne nous débarassera des tyrans conjurés[61].

L'attente semble d'autant plus longue que les généraux annoncent à plusieurs reprises qu'ils entament des mouvements de troupes, sans que cela se suive par des actions plus concrètes. Le camp de Châlons est renforcé progressivement par plusieurs milliers d'hommes, provenant en majorité des troupes du général Dubouquet. Les armées ne manquent par conséquent pas de moyens pour attaquer l'ennemi. Dumouriez persiste, contre l'avis du gouvernement et même de Kellermann, dans sa stratégie de maintenir les troupes près de Sainte-Menehould et de Châlons afin d'imposer la présence française aux Prussiens. Le général croit alors pouvoir convaincre le roi de Prusse de quitter l'alliance avec l'Autriche et les émigrés, ce qui est à l'origine de ses tractations[62]. Il a bien conscience que sa position est décriée à Paris, mais il la justifie auprès du ministre de la Guerre par ses bons résultats : il a réussi à retenir les troupes prussiennes, qui n'ont pas osé attaquer Reims ou Châlons, l'ennemi est affaibli par la faim et les maladies et les Français ressortent vainqueurs des escarmouches. « J'ai eu l'avantage dans tous les combats particuliers, écrit-il ; c'est en quoi ce brave Kellermann m'a aidé. J'ai été le Fabius, il a été le Marcellus, et nous minons sensiblement l'Annibal Brunswick »[63]. L'indécision prussienne se renforce effectivement de jour en jour, de par la pluie, devenue torrentielle dans les jours qui suivent Valmy et l'état dégradé des troupes. Le roi Frédéric-Guillaume perçoit de moins en moins l'intérêt de poursuivre une campagne devenue incertaine, dans un contexte international où il est pour lui bien plus profitable de se consacrer à l'élaboration d'un accord avec Catherine II de Russie sur le partage de la Pologne, qui a lieu à

[60] J.-R. Hébert, « La grande colère du Père Duchesne », *Je suis le véritable Père Duchesne, foutre !*, n° 179, [1792], p. 1.

[61] Jean-Paul Marat, *Journal de la République française*, n° 11, 5 octobre 1792, p. 2.

[62] Jean-Pierre Bois, *Dumouriez : héros et proscrit*, Paris, Perrin, 2005, p. 232.

[63] Lettre de Dumouriez à Servan, 26 septembre 1792, p. 16, citée par Jean-Pierre Bois dans *Ibid.*, p. 234.

la même époque. Le ministre de la guerre, Servan, tente d'apaiser les tensions et rappelle les actes de résistance du peuple français dans une lettre lue devant l'Assemblée le 26 septembre. Pourtant il ne cite pas Valmy, il indique seulement que soixante mille hommes se sont opposés aux Prussiens à Sainte-Menehould[64]. Dumouriez essaye de juguler l'impatience de Paris en prouvant l'effondrement du moral des troupes prussiennes. Il diffuse une lettre qui aurait été trouvée sur le corps du fils du prince de Ligne le 14 septembre[65]. Les échanges entre les deux camps continuent pourtant à être perçues très négativement. Dans les *Annales patriotiques et littéraires*, la colère est certaine :

> Mais comment s'étonner de ces complaisances, qu'il est impossible de qualifier, lorsqu'on apprend qu'en annonçant que les ennemis sont dans la plus grande détresse, on accorde une trève, on retient l'armée dans une inaction dont elle s'indigne, on boit à la santé du roi de Prusse à la table des généraux, tandis que sur une autre partie de la république, les traîtres émigrés […] pillent, brûlent et égorgent les françois […][66].

Carra, qui est l'un des commissaires en mission au camp de Châlons, rappelle à l'ordre son collaborateur aux *Annales patriotiques et littéraires* et lui rappelle qu'il doit se tenir aux rapports qu'il lui fait, étant donné qu'il est témoin direct des événements. Il défend même Dumouriez :

> Dumourier n'a point vu le roi de Prusse, il a refusé deux fois ses rendez-vous ; il s'est joué de l'insolence de Brunswick ; on n'a point bu chez lui à la santé du tyran prussien, on n'y connoit d'autre toast qu'à la république françoise ; et si son armée reste un moment dans l'inaction, c'est reculer pour mieux sauter[67].

Les négociations sont un échec, puisque le roi de Prusse persiste à demander le rétablissement de Louis XVI sur le trône, alors que la République a été proclamée. Il fait même produire un mémoire tout aussi menaçant que le manifeste publié en juillet, ce qui est très mal reçu tant par les généraux français que par l'Assemblée. Le 29 septembre, les troupes prussiennes lèvent le camp et commencent à battre en retraite : la bataille tant espérée n'aura pas lieu. Cette absence laisse un goût amer à certaines hommes politiques et la sensation de ne pas avoir assez poursuivi et puni les Prussiens est vouée à demeurer dans un coin de leur esprit. Si encore l'armée harcelait et tuait l'ennemi dans sa retraite, mais ce n'est pas le cas, ce qui entraîne des remarques sarcastiques comme celle du contributeur désavoué par Carra : « on croiroit vraiment que nos généraux n'ont pas voulu cerner ou exterminer les prussiens, afin de se réserver le plaisir d'une autre campagne quand ils se seront refaits dans leurs quartiers d'hiver »[68].

---

[64] *Gazette nationale ou le Moniteur universel*, nº 271, 27 septembre 1792, p. 4.

[65] *Ibid.*, nº 273, 29 septembre 1792, p. 2.

[66] *Annales patriotiques et littéraires de la France, et affaires politiques de l'Europe*, nº 276, 2 octobre 1792, p. 3.

[67] *Ibid.*, nº 285, 11 octobre 1792, p. 4.

[68] *Ibid.*, p. 3.

2. Les raisons de la négation de Valmy

Bien que la canonnade de Valmy ait été abondement relayée dans la plupart des organes de presse, nous avons constaté qu'elle ne semble pas compter comme un réel affrontement aux yeux des contemporains français. N'étant pas considérée comme une bataille, Valmy est par ailleurs un nom rarement évoqué, la date de la canonnade étant souvent le seul élément permettant de la distinguer, la presse utilisant souvent des périphrases comme « l'affaire du 20 ». Lorsqu'il est nommé, l'événement porte par ailleurs des noms plus ou moins fantaisistes. L'orthographe, comme pour beaucoup de noms de lieux à cette époque, connaît de fortes variations et conforte la sensation de flou ; on retrouve ainsi fréquemment Valmi, mais aussi Walmie[69], Valary[70], Walmÿ[71] voire Valennes[72]. Si les variations sont communes, elles sont ici d'une telle ampleur qu'elles témoignent d'un nom peu reporté car peu copié. Or, la fixation de l'événement dépend fondamentalement de sa nomination[73]. Pour exister au sein de la mémoire, le réel historique a besoin d'être transposé par le langage. Valmy peine par conséquent à s'imposer comme événement à la fin du mois de septembre 1792.

Pourquoi les révolutionnaires pensaient-ils que Valmy n'était qu'un prélude à une bataille plus importante ? L'historien Bernard Gainot a remarqué ce paradoxe et en a expliqué le sens dans le chapitre « Valmy la concordance des temps » paru dans l'ouvrage collectif *1792, entrer en République*. Selon lui, il faut se tourner du côté de l'imaginaire martial. À la fin du XVIII^e^ siècle, une victoire militaire ne peut encore s'obtenir que par l'usage de l'arme blanche, en témoigne les incitations à ce que la population s'arme de piques voire de francisques à la fin de l'année 1792[74]. L'utilisation de l'artillerie n'apporte que peu de gloire, car une bataille ne peut être remportée que si les combattants l'ont physiquement ressentie dans leur chair.

Cet imaginaire n'est pas propre à la période révolutionnaire, il est au contraire très ancien. D'après Hervé Drévillon, la valorisation de la prouesse et du coup d'éclat à l'arme blanche prend ses racines dans les valeurs issues de la chevalerie[75]. Le choc est censé prévaloir sur le feu, d'autant plus que les Français tiennent à leur réputation de *furia francese*. Sous la Révolution et notamment à partir de 1792, la nouveauté réside plutôt dans les parades de blessés et la célébration des martyrs ou perçus comme tels, qui sont des cérémonies patriotiques très

[69] *Suplément à la Gazette de Cologne*, n° 80, 5 octobre 1792, p. 4.

[70] Charles-François Dumouriez, *Mémoires du général Dumouriez, écrits par lui-même*, Hambourg et Leipzig, [s.n.], 1794, p. IX.

[71] AN, AB/XIX/3359 dossier 2, Journal de Jean-Baptiste Antoine de Verges pendant la campagne de Valmy.

[72] *Gazette nationale de France*, n° 182, 24 septembre 1792, p. 2.

[73] François Dosse, *Renaissance de l'événement : un défi pour l'historien*, Paris, PUF, 2010, p. 173.

[74] Bernard Gainot, « Valmy, la concordance des temps » dans Michel Biard, Philippe Bourdin, Hervé Leuwers, Pierre Serna (dir.), *1792, entrer en République*, Paris, A. Colin, 2013, p. 276.

[75] Hervé Drévillon, *Batailles : scènes de guerre de la Table ronde aux tranchées*, Paris, Seuil, 2007, p. 14.

populaires et qui engendrent une sacralisation des cadavres et des blessures[76]. Les morts patriotiques sont sublimées, mourir en citoyen étant gage d'immortalité par la gloire apportée[77]. Les sacrifices prouvent l'étendue de l'engagement des citoyens et sont les actes perçus comme les plus glorieux et dignes d'être célébrés. Or, Valmy n'a été qu'une canonnade peu meurtrière. Ceci explique que, pour la campagne de l'Argonne, la mort de Beaurepaire soit bien plus valorisée que Valmy, qui est pourtant une victoire militaire ! C'est également une clé de compréhension face aux réactions de certains hommes politiques. Le député Gorsas qui demande à ce que la guerre soit mise à l'ordre du jour après Valmy est le même qui a précipitamment fait imprimer dans son journal qu'une action de Dumouriez le 20 aurait fait « tué beaucoup de monde aux ennemis »[78]. Il était ouvertement en attente d'un combat meurtrier. Malgré sa modernité, en instaurant une « supériorité du feu sur le choc »[79] pour reprendre les mots de Bernard Gainot, la bataille de Valmy n'est pas dans l'horizon d'attente des contemporains. En outre, la canonnade ne semble pas décisive quant au prolongement ou non de la guerre, ce qui limite aussi son succès auprès de l'opinion. Bien que Kellermann ait revendiqué une victoire, sur le terrain elle ne se perçoit pas et le moment « entre chien et loup »[80], pour reprendre l'expression d'Olivier Chaline, où chaque camp peine encore à déterminer les conséquences de l'affrontement, est très long concernant Valmy, puisque dix jours s'écoulent entre la canonnade et le début de la retraite prussienne. Ce déséquilibre entre les faits et les désirs et perceptions des contemporains provoque par conséquent de fortes incompréhensions dans les deux camps.

II. La mystérieuse déroute des Prussiens

Le lendemain de Valmy, personne n'aurait cru que plus aucun combat ne serait engagé entre les deux armées hormis quelques échauffourées destinées à harceler l'armée prussienne en pleine retraite. Le reflux des troupes n'est lui-même perçu comme définitif que lorsque les villes de Verdun et de Longwy sont restituées aux Français. Alors que tout semblait amener les Prussiens aux portes de Paris, ceux-ci quittent le pays. Pour les révolutionnaires, le miracle est non loin, tandis que pour ceux qui croyaient en une victoire prussienne, c'est une véritable catastrophe.

---

[76] Annie Jourdan, *Les Monuments de la Révolution, 1770-1804 : une histoire de représentation*, Paris, H. Champion, 1997, p. 112-113.

[77] Elisabeth Guibert-Sledziewski, « Pour la Patrie : mort héroïque et rédemption », dans Centre de recherches révolutionnaires et romantiques (éd.), *La bataille, l'armée, la gloire*, *op. cit.*, vol.I, p. 201.

[78] Antoine-Joseph Gorsas, *Le Courrier des départemens*, nº 17, 23 septembre 1792, p. 16.

[79] B. Gainot, « Valmy, la concordance des temps », dans M. Biard et al., *1792, entrer en République*, *op. cit*, p. 279.

[80] Olivier Chaline, « L'étrange bataille : prendre la mesure de l'événement », dans Ariane Boltanski, Yann Lagadec et Franck Mercier (dir.), *La bataille : du fait d'armes au combat idéologique (XI^e^-XIX^e^ siècle)*, Rennes, PUR, 2015, p. 219.

A. L'heure des célébrations

Le départ des envahisseurs et l'enthousiasme qu'il procure entraîne l'organisation de nombreuses fêtes et en premier lieu en Champagne. La nouvelle se propage rapidement et elle est célébrée en images et en chansons. Mais que fête-on ? La réussite de l'armée française certes, mais quel acte lui a-t-elle permis de remporter la guerre ? Elle a avant tout tenu bon, face à des Prussiens qui somme toute se sont révélés être des ennemis plutôt ridicules. Ils croyaient pouvoir contrer la Révolution ? Ils en sont seulement tombés malades et ont dû fuir honteusement la France. Valmy ne tient aucune place dans ce discours prédominant : ce qui est central, c'est que la nation est sauvée et que l'ennemi est parti.

1. Les fêtes à Châlons et ailleurs

L'annonce de la retraite des Prussiens est confirmée le 2 octobre à l'Assemblée nationale, mais les troupes mettent plusieurs semaines à retraverser les frontières. Les commissaires à l'armée du Centre, Carra, Sillery et Prieur de la Marne, font fréquemment des rapports pour témoigner des dissensions entre émigrés, Prussiens et Autrichiens ainsi que de la dégradation de l'état de leurs armées. Dès que l'intégrité du territoire national est assurée, des célébrations sont organisées un peu partout en France. Dans le premier département à être concerné par l'événement, celui de la Marne, on songe très vite à célébrer le départ de l'ennemi. Le 13 octobre, des soldats de quatre bataillons dansent et chantent la *Carmagnole* autour d'un arbre de la liberté qu'ils ont planté au camp de l'Épine[81]. Les villes de Châlons et de Reims fêtent officiellement la retraite prussienne et l'instauration de la République le 23 octobre, à la suite d'une décision du conseil général du département de la Marne diffusée le 20. Les festivités sont organisées par conséquent en trois jours, le 23 ayant été choisi car il devait être le jour de l'évacuation définitive des troupes prussiennes du territoire français[82]. Le général Alexandre de Sparre, responsable du camp de Châlons, défile dans les rues de la ville du même nom avec ses troupes dès 8 heures le matin. Il est juché sur un char à l'antique tiré par huit chevaux, décoré de cornes d'abondance ainsi que de festons de feuilles de chêne et d'olivier. Il s'agit alors de célébrer le triomphe[83] de la Liberté. Celle-ci est présente physiquement sur le char sous la forme d'une allégorie aux traits d'une femme romaine, mais qui est en réalité une statue de Sainte Catherine à laquelle on a trouvé un nouvel emploi. À Reims, un défilé similaire a lieu, sous la conduite de l'adjudant-général Desbureaux et du commandant Barrachin pour les forces armées. Là encore un char avec une statue représentant la Liberté parcourt les rues et le cortège

[81] Gustave Laurent, *Les échos de Valmy : la mission des conventionnels Prieur (de la Marne), Sillery et Carra et les premières fêtes républicaines dans le département de la Marne, 24 septembre-1er novembre 1792*, Reims, H. Matot, 1900, p. 22.

[82] AD Marne, 1 L 274, « Fête à Chalons ».

[83] *Ibid.*

s'arrête à la place royale, qui est rebaptisée pour l'occasion place de la Liberté, au son de la *Marseillaise*[84]. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, Valmy n'est pas mentionné lors de ces fêtes et l'affrontement qui a eu lieu le 20 septembre est inexistant. La seule référence probable à Valmy est prononcée par le général Sparre, qui évoque la fuite des Prussiens « au bruit de [l']artillerie »[85].

La nouvelle se diffuse même par-delà l'Atlantique et elle est célébrée au cours du mois de janvier 1793, dans des villes très éloignées les unes des autres. Par exemple dans le sud des États-Unis, à Savannah en Géorgie, une grande procession a lieu au son du *Ça ira !* et plusieurs toasts sont portés. Lorsqu'on regarde le détail de ces derniers, Valmy n'est jamais mentionné : parmi des toasts principalement en l'honneur de personnalités américaines et de valeurs comme la liberté, on célèbre la République française, les troupes révolutionnaires et que la retraite prussienne dissuade d'autres actions despotiques envers la France[86]. Une fête très similaire se déroule à Charleston en l'honneur de l'Assemblée nationale et on trouve d'autres célébrations à New York, Princeton, Providence, Lexington[87]. La fête la plus importante a cependant lieu dans le nord des États-Unis, à Boston, soit à 1630 km de Savannah ! Néanmoins, ce sont des célébrations qui une fois de plus mettent à l'honneur la sauvegarde de la Révolution française et la fuite de ses ennemis. En outre, elles ont lieu dans le cadre de tensions politiques spécifiques aux États-Unis, sur fond d'aversion profonde envers les Britanniques, et elles ne sont en définitive qu'un prétexte pour les exacerber[88].

À Paris, Dumouriez va de salon en salon pour profiter de sa gloire toute nouvelle, avant de repartir en campagne, cette fois-ci en Belgique. Certains appellent à la méfiance et à la prudence, comme Marat. S'il est heureux de la retraite des Prussiens, les généraux ont encore beaucoup à faire pour mériter des éloges. Il attend notamment les actes de Dumouriez en Belgique. En cas de réussite, il veut bien devenir son « apologiste »[89].

2. La retraite des Prussiens dans le patrimoine culturel français

Une fois le départ des Prussiens confirmé, l'opinion publique s'intéresse aux raisons qui l'ont provoqué, notamment à la dysenterie qui décime les troupes. Des estampes représentant la défaite prussienne sont produites à la fin de l'année 1792, soit dans un but informatif, celui de montrer la retraite, soit pour susciter le rire, certaines essayant de joindre les deux objectifs.

---

[84] G. Laurent, *Les échos de Valmy*, *op. cit.*, p. 27-28.

[85] *Discours prononcés à la fête civique qui a eu lieu à Châlons, le 23 octobre 1792, à l'occasion des succès des armées de la République françoise*, Châlons, Depinteville-Bouchard, 1792, p. 3.

[86] *The Georgia gazette*, nº 523, 31 janvier 1793, p. 3.

[87] Simon P. Newman, « La Révolution française vue de loin : la célébration de Valmy à Boston, en janvier 1793 », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, nº 58-1, avril 2011, p. 85.

[88] *Ibid.*, p. 97-98.

[89] Jean-Paul Marat, *Le journal de la République française*, nº 11, 5 octobre 1792, p. 8.

Contrairement à Valmy, la maladie fait entrer la retraite des Prussiens dans le patrimoine culturel de l'époque, car la dysenterie, par l'humiliation physique qu'elle inflige, représente une aubaine pour les caricaturistes. En effet, la représentation scatologique est l'une des grandes caractéristiques du grotesque de l'époque révolutionnaire. La représentation du cul nu d'un ennemi est une manière fréquente de le ridiculiser, puisqu'il s'agit à la fois d'une atteinte à l'intimité de son corps, mais aussi d'une pratique qui renvoie aux châtiments corporels qui étaient appliqués sous l'Ancien Régime. Si ces derniers sont abolis sous la Révolution, leur représentation peut servir de défouloir[90]. Montrer des ennemis défroqués, qui sont de plus en train de déféquer, est jugé particulièrement drôle et humiliant. On remarque que la dysenterie ne caractérise que les perdants de la campagne, bien qu'elle ait touchée les deux camps, non seulement parce que ce seraient des images produites par les vainqueurs, mais aussi parce qu'il s'agit de la raison présentée comme déterminante de la défaite prussienne. C'est pourquoi une caricature anglaise d'Isaac Cruikshank, pourtant défavorable aux idées révolutionnaires, a pu être reprise en France, avec différents dialogues et légendes. Les caricaturistes britanniques mènent une charge violente et continuelle contre la Révolution depuis le début de l'année 1792[91]. Il n'est donc guère étonnant que la représentation des sans-culottes de The New Prussian Exercise […] soit péjorative : ils sont dessinés comme des sauvages alcoolisés littéralement sans culotte, c'est-à-dire à moitié nus et en guenilles. Néanmoins, ceux qui sont réellement tournés en ridicule, comme le titre l'indique, ce sont les Prussiens et leur « nouvel exercice » qui consiste à fuir tout en ayant la diarrhée, ce qui explique une réappropriation aisée par les Français et en particulier par le public parisien. Humiliation ultime, certaines caricatures montrent le duc Brunswick en train de déféquer, ne trouvant pour s'essuyer que son Manifeste tant décrié[92].

[90] Michel Biard et Pascal Dupuy, « Entre scatologie et fantasmes sexuels, le cul et son imaginaire », *AHRF*, n° 361, juillet-septembre 2010, p. 5.

[91] Pascal Dupuy, « "Le trône adoré de l'impudeur" : cul et caricatures en Grande-Bretagne au XVIIIe siècle », *AHRF*, n° 361, juillet-septembre 2010, p. 168.

[92] Annexe 3 : Caricatures révolutionnaires

Image 1 : Isaac Cruikshank, The New Prussian Exercise [...], *S. W. Fores, 1792, eau forte, Yale University.*

Une autre caricature anglaise est reprise en France mais est cette fois-ci bien plus symbolique, reprenant le style le plus ancien de la caricature. *The Imperial Quixote and the Generalissimo Sancho's grand, joyfull and triumphant return to Germany after the conquest of France* de William Dent est traduite sous le titre de *Rentrée joyeuse et triomphante des Don-Quichottes prussiens en Allemagne, après la conquête de la France, sous la conduite de l'aigle autrichien*. Ce dessin reprend l'univers d'un roman très populaire au XVIII[e] siècle, *L'Ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche*. Les personnages principaux sont le roi de Prusse (Don Quichotte) et le duc de Brunswick (Sancho Panza), qui sont à l'envers sur leurs montures pour souligner le ridicule de leur retraite. Ils sont tirés par un aigle bicéphale qui représente le Saint-Empire romain germanique. La traduction en français donne un sens supplémentaire à la scène, car une « rentrée joyeuse » fait également écho aux Joyeuses Entrées de l'Ancien Régime en étant tout l'inverse de celles-ci[93]. La présence d'eau de mélisse fait état de la maladie des Prussiens, celle-ci étant un remède encore très populaire, en particulier pour soigner les voies digestives. On peut également observer la présence du « Manifeste » de Brunswick et d'un sac portant la mention « Fromage de 1792 », « fromage » signifiant une situation lucrative et de tout repos[94]. Ces deux éléments renvoient au début de la campagne, lorsque la coalition pensait aisément pouvoir battre les Français et prendre Paris.

[93] Les Joyeuses Entrées marquaient l'entrée solennelle d'un prince dans une ville. C'est au cours de ce rituel monarchique que les villes pouvaient obtenir des privilèges. Voir Daniel Vaillancourt, « La ville des entrées royales : entre transfiguration et défiguration », *Dix-septième siècle*, vol. 212, n° 3, 2001, p. 491-508.

[94] « Fromage, subst. Masc », *Trésor de la langue française informatisé*, [En ligne : https://www.cnrtl.fr/definition/fromage]. Consulté le 18 septembre 2022.

Image 2 : William Dent, Rentrée joyeuse et triomphante des Don-Quichottes prussiens en Allemagne, après la conquête de la France, sous la conduite de l'aigle autrichien*, impr. du Cercle social, [1792-1793], eau forte, BnF.*

Enfin, il existe également des estampes à des fins plus descriptives, qui montrent le désespoir des Prussiens et les cadavres d'hommes et de chevaux qu'ils laissent derrière eux lors de leur retraite. L'exemple le plus détaillé est *La Trouée de Grandpré*. Il existe des versions de cet épisode sous forme de médaillons de taille plus réduite[95], qui prouvent que cette vue macabre est un thème récurrent. *Refrains patriotiques*[96] se situe à la croisée des deux styles, puisque le dessin est plutôt réaliste avec un ton moqueur, montrant les sans-culottes danser la carmagnole autour d'un arbre de la liberté, avec en arrière-plan la cavalerie prussienne en pleine fuite. L'un des sans-culottes les pointe du doigt d'un air narquois. Il est le seul à être armé, de l'arme la plus populaire en 1792, autrement dit la pique, et semble prêt à en découdre, malgré un équipement inadéquat qui sert avant tout à montrer sa condition sociale face aux puissants[97].

Il est très difficile de connaître la diffusion de ces dessins, d'autant plus qu'une conservation en plusieurs exemplaires d'une même estampe n'est pas obligatoirement un gage de popularité[98]. En effet, les collectionneurs privilégient l'originalité et non la banalité. On peut

[95] Annexe 4 : La Trouée de Grandpré sous forme de médaillon

[96] Annexe 3 : Caricatures révolutionnaires

[97] Rolf Reichardt, « The Memory of War through Cartoons: Imagining the French Invasion of Britain », dans Alan Forrest, Étienne François et Karen Hagemann (dir.), *War memories: the Revolutionary and Napoleonic Wars in Modern European Culture*, New York, États-Unis, Palgrave Macmillan, 2012, p. 255.

[98] Annie Duprat, « De la rumeur à l'estampe : la "Grande colère de Capet l'aîné" », dans M. Vovelle (dir.), *L'image de la Révolution française*, *op. cit.*, p. 247.

toutefois gager du succès des caricatures provenant de l'Angleterre, vu qu'elles sont importées, traduites et qu'elles imposent leurs thématiques.

Image 3 : Anonyme, La Trouée de Grandpré*, [1792], eau forte, BnF.*

La déclinaison d'un thème en plusieurs dessins différents peut aussi être une preuve de popularité, celui de la dysenterie évoluant en outre au sein d'un autre média, celui des chansons. Certaines caricatures comportent même en légende les paroles de celles-ci[99] ! Les révolutionnaires se mettent ainsi à chanter *La grande foire combinée des Prussiens et des Autrichiens*, *La gaité patriotique*, ou encore cette « chanson »[100] sur l'air de *Que le Sultan Saladin*, qui semble avoir été la plus diffusée à l'écrit :

> Que le grand roi des hulans,
> Sur la foi des émigrants,
> Ait cru prendre pour ses peines
> La France en quatre semaines,
> Sans obstacle en son chemin,
> C'est bien, fort bien ?
> Cela ne nous blesse en rien.
> Que gagna-t-il au lieu de gloire ?
> Rien que la foire.

[99] Annexe 3 : Caricatures révolutionnaires

[100] *Chanson*, [s.l.], [s.n.], [1792], p. 1.

La raison de la maladie est avant tout le mauvais raisin, c'est même le sujet principal de *La gaieté patriotique*[101] qui en conclut que « Le raisin donne la foire / Quand on le mange sans pain / Pas plus de pain que de gloire / C'est le sort du Prussien ». Parfois, la dysenterie n'est évoquée qu'avec des sonorités, comme dans *Les Capucinades*[102], où le refrain répète en boucle « Des ca, ca, ca, ca / Des pu pu pu pu / Des capu des capu / Des capucinades / Et des plus maussades ». C'est un propos qui demeure dans la chanson au moins jusqu'en 1793, puisque *La Chanson des Sans-Culottes*, écrite par Aristide Valcour, est chantée devant le Club des jacobins le 7 juillet 1793[103]. Celle-ci indique que c'est la prise des Tuileries (le 10 août étant la Saint-Laurent) et donc le pouvoir du peuple qui aurait rendu malade les Prussiens :

> Il nous fallait la saint-Laurent
> Et de ce jour l'événement,
> N'est dû qu'aux sans-culottes. *(bis)*
>
> Ce jour fit reculer Brunswick,
> Donna la chasse à Frédéric,
> À tous les nulsifrottes : *(bis)*
> Adieu le voyage à Paris !
> Mais pourquoi n'avaient-ils pas pris
> Conseil des sans-culottes ?

De Valmy, on ne chante rien. La bataille ne semble en tout cas n'être le sujet principal d'aucune chanson de l'époque révolutionnaire[104]. Les Prussiens ont fui seulement à cause de la dysenterie et de la résistance de la population française. Pire, une chanson reprend la frustration de l'absence d'une grande bataille en reprochant à Dumouriez d'avoir tourné le dos à la gloire dans une reprise de *Cadet Rousselle* :

> Cadet Rousselle est un guerrier
> À la façon de Dumouriez,
> Et quand il marche à la victoire,
> Il tourne le dos à la gloire.
> Ah ! ah ! ah ! mais vraiment,
> Cadet Rousselle est bon enfant[105] !

Une seule chanson semble avoir tout de même mis en avant l'action des généraux, *Aux seigneurs aristocrates*[106], mais dans un contexte de conquête, puisque la chanson souligne la

---

[101] Cette chanson connaît plusieurs titres mais est toujours chantée sur l'air de *C'est la petite Thérèse*.

[102] Une capucinade est un discours platement moralisateur et qui fait surement ici référence au *Manifeste* de Brunswick.

[103] Paul-Édouard Levayer (éd.), *Chansonnier révolutionnaire*, Paris, Gallimard, 1989, p. 279-280.

[104] Valmy ne figure pas dans l'ouvrage de référence de Constant Pierre, qui est un catalogue recensant plus de 3 000 titres de chansons de l'époque révolutionnaire. Cf Constant Pierre, *Les hymnes et chansons de la Révolution : aperçu général et catalogue, avec notices historiques, analytiques et bibliographique*, Paris, Imprimerie nationale, 1904.

[105] Prosper Tarbé (éd.), *Romancero de Champagne.*, Reims, P. Dubois, 1863, vol. 5, p. 110.

[106] *Ibid.*, p. 102.

prise de villes. Les « lauriers » de Dumouriez ainsi que le « sabre républicain » de Kellermann font probablement référence à des événements ultérieurs à Valmy comme Jemmapes ou la reprise des villes de l'est de la France. Brunswick est seulement évoqué comme étant celui qui devait prêter main forte à l'armée de Condé, le lien avec la campagne de l'Argonne est donc faible. On peut toutefois prudemment supposer qu'il y a une référence à Valmy dans *Pot pourri*, même si la chanson sert avant tout à se moquer du duc de Brunswick, qui a voulu « goûter le vin des côteaux de Champagne ». « Un bruit de canon » aurait en effet forcé les Prussiens à « gagner pays »[107] et aurait donc fait reculer l'ennemi.

Par les caricatures et les chansons, on remarque à quel point l'humour a une place importante dans la célébration. Il est même présent à la Convention, puisqu'une personne anonyme propose le 14 octobre d'élever un monument à Varennes, pour consacrer la mémoire des deux « rois fugitifs », Louis XVI et Frédéric-Guillaume II[108]. La retraite prussienne entre dans le patrimoine culturel français sur le ton de la blague. Dans un second temps, elle intègre également la culture légitime[109], *sérieuse*. Le plus bel exemple est qu'un opéra est joué pour célébrer la victoire, mais sans que soit clairement expliqué comment elle a été remportée. La musique du *Triomphe de la République ou le Camp de Grand-Pré* est composée par François-Joseph Gossec, qui s'est forgé une réputation de musicien officiel de la Révolution tandis que les paroles sont écrites par Marie-Joseph Chénier, le frère du poète André Chénier. La pièce est en deux parties, avec dans un premier temps l'appel aux armes et les échos de la bataille, puis dans un deuxième, la fête et les danses dans le village de Grand-Pré lors du retour des troupes. On y chante que les troupes du Rhin, de la Marne et de la Moselle ont été le « cercueil » des « tyrans et de leur fol orgueil »[110]. Mais du combat, on n'apprend finalement que peu de choses et Chénier évoque brièvement un affrontement sanglant au corps à corps impliquant de l'infanterie et de la cavalerie dans la cinquième scène, par la bouche du personnage du général. Pour le décrire, il indique que « le fer étincelle et vole en éclats » et qu'il y a eu une charge meurtrière. L'artillerie est tout de même évoquée par de lourds accords et le son de coups de timbale et de canon[111]. Chénier a par conséquent repris une description classique de bataille, sans apporter d'éléments liés à la campagne de l'Argonne et encore moins des références à Valmy, malgré l'utilisation du village de Grand-Pré. Aucun autre nom n'est mentionné hormis

---

[107] *Ibid.*, p. 109.

[108] *Annales patriotiques et littéraires de la France, et affaires politiques de l'Europe, n° 288, 14 octobre 1792, p. 3.*

[109] « Culture légitime » est ici employée au sens défini par Pierre Bourdieu de la culture approuvée par les élites intellectuelles et qui fait partie intégrante du capital intellectuel. Voir Anne Jourdain et Sidonie Naulin, « Chapitre 3. Sociologie de la culture », dans Anne Jourdain et Sidonie Naulin (dir.), *La sociologie de Pierre Bourdieu,* Paris, Armand Colin, 2019, p. 73-97.

[110] Bibliothèque nationale de France – Bibliothèque-musée de l'opéra, MAT-264 (12-13), *Le Triomphe de la République ou le Camp de Grand-Pré*, 1793, [En ligne : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b525106557]. Consulté le 29 janvier 2022.

[111] Floriane Goubault, « Le Triomphe de la République ou le Camp de Grand Pré de Gossec », Site web de la Philharmonie de Paris, [En ligne : https://pad.philharmoniedeparis.fr/1072113-le-triomphe-de-la-republique-de-gossec.aspx]. Consulté le 29 janvier 2022.

celui de Brunswick, les soldats semblent surtout l'emporter grâce à leur force idéologique : ils terrifient les émigrés et « ont frappé les rois d'épouvante ». Valmy est dans une situation surprenante, puisque cette pièce d'opéra célèbre la victoire que la canonnade a permise sans pour autant mentionner son existence. Après la bataille, les soldats et les villageois honorent la déesse de la Liberté venue du ciel. La fin de la pièce invite les autres pays européens à rejoindre la Révolution et met en scène des danses de divers pays, ce qui montre que cet opéra, tout comme son nom principal l'indique, est plutôt une célébration de l'instauration de la République comme modèle, qui a réussi malgré la guerre. Il s'agit avant tout de rejoindre la danse de la Révolution, dont sont exclus les tyrans. *Le Triomphe de la République* est joué pour la première fois le 27 janvier 1793.

L'une des sources les plus pertinentes pour mettre au jour l'absence de Valmy en tant qu'événement demeure les écrits du for privé, notamment les journaux de particuliers non liés à la bataille et qui ne sont pas confrontés aux troupes. Nous avons pu prendre connaissance d'un exemple, le journal d'un monnayeur à Rouen, Gabriel Le Chandelier, qui note quasiment quotidiennement les faits qu'il a pu observer. Durant l'année 1792, Le Chandelier est très attentif aux questions liées à la guerre : il note les passages de troupes, l'enrôlement de volontaires ou bien les fournitures aux armées. Cet intérêt le pousse à évoquer les batailles dont il entend parler. En août, on trouve par exemple des mentions de Longwy ou bien de Verdun en septembre. Aucune mention à Valmy n'est pourtant présente dans ses notes, ni même de la retraite des Prussiens, alors qu'il prend en compte l'instauration de la République dès le 24 septembre ou bien la levée du siège de Lille le 13 octobre[112]. Jemmapes n'est pas nommément présente, mais Le Chandelier signale bien une « grande bataille » le 10 novembre[113]. La preuve que cet homme n'a été touché par aucun média concernant Valmy.

B. L'heure des incompréhensions

Comme nous l'avons précédemment exposé, les témoignages des émigrés montrent une grande frustration au moment de Valmy. Cette frustration est immédiatement couplée d'un déni, particulièrement pour ceux qui sont loin du champ de bataille. La victoire leur semblait tellement évidente, qu'il a fallu quasiment un mois pour que la nouvelle de la fin définitive de l'invasion prussienne soit acceptée.

[112] J.-B. Gabriel Le Chandelier et Alfred Poussier, « Extrait d'un manuscrit de J.-B. Gabriel Le Chandelier », *Bulletin de la Société libre d'émulation du commerce et de l'industrie de la Seine-Inférieure*, 1910, Exercice 1909, p. 317-318.

[113] *Ibid.*, p. 320.

1. La propagation de la rumeur d'une victoire prussienne

Le prince de Condé, qui est chef de sa propre armée mais tenu à l'écart par les Autrichiens et les Prussiens, écrit une lettre chiffrée à son fils, le duc de Bourbon, le 6 octobre 1792 à Endingen[114]. On y découvre qu'il ne connaît pas encore la nouvelle de Valmy, mais qu'au contraire il pense que Dumouriez a capitulé :

> [...] Nous allons border le Rhin depuis Saspach [Sasbach] jusqu'auprès de Kehl, à attendre les événements, qui ne peuvent pas être bien longs d'après la capitulation de Dumourier. Il en est temps car nous sommes vexés autant qu'il est possible par les pacifiques cordonniers[115] et par les turbulents paysans. Nous ne pouvons plus nous loger que par le sabre et le pistolet à la main.

Il pense encore que ses troupes vont incessamment traverser la frontière, ce qui semble d'autant plus urgent que la population locale n'apprécie guère leur présence. La capitulation de Dumouriez est pour lui un fait établi, ce qui semble étonnant quinze jours après la bataille de Valmy. Il est probable qu'il sache que les Prussiens sont arrêtés et qu'il n'y voie qu'un contretemps, mais il n'est certainement pas au fait de la retraite.

Il n'est de loin pas le seul à émettre cet avis. À la même époque, la rumeur d'une défaite française circule également dans certains périodiques du Saint-Empire romain germanique portant sur les nouvelles européennes. Dans *Le Courier du Bas-Rhin*, on découvre ainsi le 6 octobre la reddition de Reims et de Châlons, voire la capitulation de Dumouriez, par des nouvelles provenant de Bruxelles et de La Haye[116], même si le journal affiche une prudence de façade, déclarant ne pas adopter ou rejeter ces avis. La même information de Bruxelles est également publiée dans la *Gazette de Cologne* :

> De Bruxelles, le 29 septembre. Une lettre particulière, écrite de Verdun le 25 à 10 heures du soir, nous a annoncé hier matin la nouvelle importante que l'armée de Dumourier, entièrement entourée par les armées combinées, ne peut plus échaper à sa destruction totale ; que Dumourier capitule, qu'il demande à se retirer avec toute son armée dans l'intérieur en abandonnant ses armes ; mais que les vainqueurs exigent qu'il se rende à discrétion[117] & qu'il donne sa parole de ne plus servir[118].

Le *Journal politique ou Gazette des gazettes* rapporte que la *Gazette des Pays-Bas* est tout autant persuadée d'une victoire des Prussiens. Elle a en effet annoncé que Dumouriez aurait refusé le combat au duc de Brunswick[119]. Ce dernier serait maître de la Champagne : les Prussiens auraient fait 400 ou 500 prisonniers, tué beaucoup de monde et causé des dégâts

[114] AN, 34AP/1, « Lettres du prince de Condé. 1791-1815 », lettre n° 62.

[115] « Cordonnier » est un surnom péjoratif pour désigner un Autrichien.

[116] *Courier du Bas-Rhin*, n° 80, 6 octobre 1792, p.7-8.

[117] « Se rendre à discrétion » signifiant « se rendre sans condition ».

[118] *Suplément à la Gazette de Cologne*, n° 79, 2 octobre 1792, p. 4.

[119] *Journal politique ou Gazette des gazettes*, n°40, 30 septembre 1792, p. 48.

matériels en détruisant notamment quatre canons. Dumouriez et deux autres généraux auraient fui et se seraient réfugiés à Châlons. Le journaliste du *Journal politique* constate déjà que ce récit diffère des échos qu'il reçoit des rapports faits à l'Assemblée nationale et qui doivent aussi être connus de ces journaux étrangers. Effectivement, l'information concernant Valmy y est bel et bien présente, il peut même y avoir des informations contradictoires au sein d'un même numéro. Dans le *Courier du Bas-Rhin*, une attaque sur les « hauteurs de Valennes » est mentionnée dès le 3 octobre, soit avant même qu'il ne relaye la rumeur d'une capitulation du Dumouriez. L'annonce de celle-ci est en outre faite au sein du même numéro qui décrit la lecture de la lettre de Kellermann à la Convention. La *Gazette de Cologne* fournit l'explication : s'il reste pertinent de diffuser les informations provenant de l'Assemblée nationale et donc des ennemis, il est évident que les rapports de Dumouriez sont faux. La preuve la plus évidente serait la démission du ministre de la guerre, Servan[120]. On remarque cependant que dans toutes ces lettres qui sont retranscrites, il n'y a aucune information directe. La nouvelle provenant de Bruxelles que nous avons détaillée serait elle-même issue d'une lettre de Verdun. Plus il y a d'interlocuteurs entre l'information et sa retransmission, moins celle-ci se révèle fiable.

Le doute s'installe malgré tout dans les jours suivants, avant que la panique ne commence à se propager au sein de l'armée de Condé, panique que l'on retrouve dans une lettre du comte de Romain à son père, datée du 8 octobre :

> Ah ! mon cher papa ! on ne le croit pas encore mais les royalistes sont si malheureux, que beaucoup de nous se persuadent qu'il n'est que trop vrai que le duc de Brunswick vient d'opérer sa retraite. Est-ce croyable ? Le prince de Condé paroit si préoccupé de tout ce qu'on dit a cet égard, comme aussi sans doute des nouvelles particulières qu'il reçoit, que nous sommes très alarmés de ce nouvel et triste état de choses. Non seulement nos projets de passer le Rhin sont évanouis; mais il n'est plus question que d'en défendre le passage à l'ennemi[121].

La retraite des Prussiens devient subitement une réalité, mais qui suscite de prime abord un grand déni dans les pays germaniques, malgré l'invasion du sud de la Rhénanie par les troupes du général Custine dès le 29 septembre.

2. La stupeur des cours européennes à la nouvelle de la retraite prussienne

La marque d'un déni des monarchies avoisinantes est visible par la durée des contradictions présentes dans les journaux qui jusque-là affirmaient une victoire prussienne. Ils préfèrent croire des rumeurs plutôt que leurs correspondants parisiens. Même ceux qui étaient plus prudents vis-à-vis des nouvelles reçues rechignent de prime abord à diffuser la nouvelle

[120] *Suplément à la Gazette de Cologne*, nº 80, 5 octobre 1792, p. 2.

[121] Félix de Romain, *Souvenirs d'un officier royaliste, contenant son entrée au service, ses voyages en Corse et en Italie, son émigration, ses campagnes à l'armée de Condé, et celle de 1815, dans la Vendée*, Paris, A. Égron, 1824, vol.II, p. 244.

de la retraite prussienne, comme le plus connu d'entre eux, la *Gazette de Leyde*, qui est le journal de référence des élites européennes. Jean de Luzac, son fondateur, préfère certainement ne pas commenter les événements de fin septembre en Argonne à cause du mauvais acheminement du courrier mais aussi, selon ses propres mots, parce qu'il n'y aurait que de « faux bruits contradictoires »[122]. Mais il ne croit probablement guère en une victoire française, vu qu'il diffuse malgré tout des lettres insinuant le contraire. Il n'émet officiellement des doutes qu'à partir du 18 octobre, critiquant les émigrés. Ce n'est pourtant que le 19 octobre qu'il diffuse la nouvelle d'une canonnade, mais qui n'aurait entraîné que des négociations. Il faut attendre le numéro du 26 octobre pour qu'il déclare la défaite prussienne et que « la journée du 20 septembre a décidé du sort de la campagne »[123].

Dans les journaux qui annonçaient dès le début du mois d'octobre la capitulation de Dumouriez, le déni est tout aussi présent. Dans la *Gazette de Cologne*, il n'y a progressivement plus de commentaire concernant la campagne une fois les pourparlers confirmés. Elle se borne alors à reproduire des rapports provenant de la Convention, pour finalement commencer un récit de la « canonnade de Valmy » le 23 octobre, sans jamais l'achever[124]. Le refus de croire en une victoire française et la confusion ambiante sont particulièrement flagrants dans le *Courier du Bas-Rhin*. Dans le supplément du numéro du 3 octobre, on découvre qu'une lettre de Clèves annonce une trêve de quatre semaines entre les belligérants. Dans le numéro suivant, le même correspondant annonce qu'elle n'est finalement pas confirmée, bien que l'information provînt d'une source fiable[125]. Le 10 octobre, il revient à nouveau sur ses propos et indique qu'une « espèce de trêve » est en cours. Il tente de rassurer ses interlocuteurs en affirmant que dans le pire scénario, les armées combinées iraient prendre leurs quartiers d'hiver pour reprendre des forces, ce qui rajouterait seulement quelques mois de délais avant une victoire certaine[126]. Pour les lecteurs, la situation devait être difficilement compréhensible... Le manque de considération pour Valmy par les députés alimente la défiance, puisqu'effectivement il est demandé à la Convention que la guerre soit mise à l'ordre du jour, ce qui est perçu comme un aveu de faiblesse dans le *Courrier du Bas-Rhin* malgré la retranscription de la lettre de Kellermann. Cependant, même lorsque la retraite devient évidente, ce journal maintient qu'il ne s'agit que d'un contretemps, Brunswick préférant se retirer à Verdun afin de se ravitailler et de ménager ses troupes avant de frapper un « grand coup »[127]. Le 20 octobre, le correspondant parisien contredit ces théories car pour lui la retraite prussienne ne fait plus aucun doute[128]. Dès lors, le journal n'évoque plus les troupes de Brunswick mis à part pour indiquer la perte

[122] Stéphane Cochet, *La Politique française vue par la gazette de Leyde (10 août 1792-21 janvier 1793)*, Mémoire de maîtrise, Paris I Panthéon-Sorbonne, Paris, 1993, p. 100.

[123] *Ibid.*, p. 103.

[124] *Suplément à la Gazette de Cologne*, nº 85, 23 octobre 1792, p. 1.

[125] *Courier du Bas-Rhin*, nº 80, 6 octobre 1792, p. 7.

[126] *Ibid.*, nº 81, 10 octobre 1792, p. 1.

[127] *Ibid.*, nº 82, 13 octobre 1792, p. 7.

[128] *Ibid.*, nº 84, 20 octobre 1792, p. 7.

progressive des villes qu'elles détenaient, d'autant plus que les Français volent de victoire en victoire, que ce soit à Lille, à Nice ou bien à Mayence. En parallèle, les rapports faits par le correspondant parisien prennent une part bien plus grande au sein du journal, comme s'ils avaient gagné en légitimité. Nous pouvons conclure de l'analyse de ces journaux non seulement la difficulté à recevoir des informations fiables en Allemagne, en Belgique et aux Pays-Bas, mais aussi que dans la confusion il est préférable de diffuser celles qui semblent les plus avantageuses, quitte à ensuite se murer dans le silence.

L'un des premiers contre-révolutionnaires à admettre et à réagir au retrait des troupes, est Edmund Burke. Celui-ci estime dans une lettre datée du 17 octobre que la déroute prussienne recouvre d'une tache indélébile l'armée des forces coalisées. Une telle défaite, face à des troupes révolutionnaires qu'il compare à une troupe de comédiens ambulants, est un déshonneur[129]. Une dizaine de jours plus tard, le 31 octobre, l'impératrice Catherine II réagit elle aussi, dans un langage fleuri, aux nouvelles provenant de France dans une lettre qu'elle écrit à Friedrich Melchior Grimm : « Mais quelle horreur, et quelle cacade que ce duc de Brunswick est allé faire ! Cette Champagne pouilleuse va devenir fertile par le fumier qu'ils y ont laissé. Ah mon Dieu, mon Dieu ! que les deux cousins ont mal conduit leurs affaires et celles des autres ! »[130]. La stupéfaction peut aussi s'observer de manière indirecte, par le silence. Le caricaturiste anglais James Gillray est par exemple étonnamment silencieux face à la retraite prussienne alors qu'il a dessiné des scènes de déroute française pendant les premiers mois de la guerre[131]. À partir du mois de décembre, ses caricatures ont changé de ton vis-à-vis des révolutionnaires et montrent la crainte d'une invasion[132]. Du côté des armées coalisées, Autrichiens et les Prussiens rejettent entièrement l'échec de la campagne sur les émigrés. Ceux-ci seraient responsables d'une mauvaise préparation de la campagne en sous-estimant le rapport de force entre les Français et les Austro-prussiens. Ces derniers étaient censés être accueillis à bras ouvert et leur arrivée devait provoquer des insurrections dans les grandes villes. Au lieu de ça, les armées ont fait face à une population hostile et à des troupes françaises de mieux en mieux organisées. De plus, ils avaient promis, en comptant sur le marquis de la Rouërie, qu'une armée viendrait de l'Ouest pour soutenir l'effort de guerre, or aucun autre front ne s'était déclaré dans le pays. Les émigrés rétorquent qu'il était encore trop tôt et qu'elle était restée dans

[129] "The United military glory of Europe has suffered a Stain never to be effaced. The Prussian and Austrian combined forces have fled before a Troop of strolling Players with a Buffoon at their head." Cf Edmund Burke, Correspondence of the right honorable Edmund Burke between the year 1744 and the period of his Decease, in 1797, Londres, Francis and John Rivington, 1844, vol. 4, p. 20.

[130] La correspondance entre Grimm et Catherine II est en cours de réédition, mais on peut retrouver les lettres de l'impératrice dans la compilation faite par la Société historique impériale russe à la fin du XIX[e] siècle. Cf *Sbornik imperatorskago russkago istoricheskago obshchestva*, Saint-Pétersbourg, Russie, Akademiya Nauk, 1878, vol. 23, p. 578 [En ligne : https://networks.h-net.org/sirio-023]. Consulté le 15 août 2022.

[131] Exemple : James Gillray, *Austrian bugaboo, funking the French army*, Londres, Hannah Humphrey, 12 mai 1792.

[132] Exemple : James Gillray, William Pitt, *John Bull bother'd or the geese alarming the capitol*, Londres, Hannah Humphrey, 19 décembre 1792.

l'ombre[133]. Dans les faits, elle n'était pas encore prête, les tentatives de mobilisation ayant échoué[134]. Dans une lettre au duc de Mecklenburg, le diplomate François-Gabriel de Bray est dépité par ces accusations :

> C'est sur eux [les émigrés] que l'on rejette tout le blâme de cette campagne… on leur impute d'avoir trompé les deux cours par de faux renseignements. Ce reproche n'est pas juste ; si l'on eut fait la guerre six mois plus tôt, tout cela ne serait pas arrivé[135].

Ces accusations sont en partie vraies, puisque les émigrés ont effectivement présenté aux Autrichiens et aux Prussiens l'invasion de la France comme une opération facile. Cependant, nous avons vu que la logistique était également désastreuse, notamment à cause de la pluie. De plus, il a été établi par la suite que les Prussiens n'avaient que peu d'intérêt à continuer une campagne difficile en France alors qu'à l'est de l'Europe un nouveau partage de la Pologne se tramait entre la Russie et la Prusse. Il est plus aisé de rejeter toutes les fautes sur les émigrés, qui sont à présent peu appréciés des cours européennes et progressivement mis à la marge, notamment à cause des dettes accablantes de certains.

3. Le dépit et le silence des contre-révolutionnaires

La retraite des troupes prussiennes est un choc terrible pour les émigrés, qui s'étaient construit une utopie guerrière où les forces coalisées permettraient de sauver le roi. Eux qui s'étaient imaginé une nouvelle croisade[136] se retrouvent subitement démunis. La marquise de Bombelles exprime ce grand désarroi dans une lettre à Mme de Raigecourt : « Notre malheureux Roi et sa famille, tous les miséreux émigrés, que vont-ils devenir ? C'est affreux à quel point le guignon nous poursuit […], je vois tout perdu »[137]. Comme pour les révolutionnaires, le départ des Prussiens représente un événement bien plus important que Valmy, car il marque la fin de l'espoir d'un retour au monde d'avant. Si de nombreux nobles français prennent la plume pour parler de la Révolution, de leurs propres souvenirs ou de la vie sous l'Ancien Régime, c'est qu'ils ressentent de plein fouet la fin de leur monde. Certains, comme Chateaubriand, ont tout perdu. Dès lors, écrire leur donne une consistance et une importance souvent factice[138].

---

[133] Jean-Paul Bertaud, *Le duc d'Enghien*, Paris, Fayard, 2001, p. 139.

[134] Jean-Claude Ménès, *La coalition du marquis de la Rouërie (1791-1792)*, Thèse de doctorat, Rennes 2, Rennes, 2000, p. 190.

[135] G. de Diesbach, *Histoire de l'émigration*, *op. cit.*, p. 225.

[136] Karine Rance, « L'historiographie de l'émigration » dans Philippe Bourdin (dir.), *Les noblesses françaises dans l'Europe de la Révolution*, Rennes, PUR, 2019, p. 355-368.

[137] Anne-Bernard-Antoine Gournay de Raigecourt et Marc de Bombelles, *Correspondance du marquis et de la marquise de Raigecourt avec le marquis et la marquise de Bombelles pendant l'émigration, 1790-1800*, Paris, Société d'histoire contemporaine, 1892, p. 379.

[138] Catriona Seth, « La plume ou l'épée. Réflexions sur quelques mémorialistes » dans Philippe Bourdin (dir.), *Les noblesses françaises dans l'Europe de la Révolution*, *op. cit.*, p. 443-458.

A posteriori, il est plus aisé pour les mémorialistes émigrés de voir en la fin de la campagne de l'Argonne un moment funeste. Pour certains, il y a une fatalité tragique. Ainsi, la marquise de Nadaillac indique ressentir une « crainte vague » devant l'enthousiasme des nobles lors du départ de l'armée de Condé pour la guerre[139]. La plupart d'entre eux persistent à ne pas reconnaître l'événement et à marquer leur incompréhension devant la retraite : pour eux, les Prussiens n'auraient même pas combattu. Ainsi, la même marquise de Nadaillac se plaint que le roi de Prusse « partit si fièrement » s'est retiré « sans combattre devant Dumouriez »[140]. Mais pour beaucoup de mémorialistes, écrire permet autant de faire revivre une époque que d'occulter certains événements, ce qui se ressent particulièrement pour Valmy. La campagne de l'Argonne est parfois entièrement occultée et le ou la mémorialiste passe aisément de la prise des Tuileries à la mort du roi. On observe une véritable volonté d'évitement, certains utilisant des mots très vagues comme lorsque le marquis Louis de Bouillé évoque simplement les « événements qui venaient d'avoir lieu en Champagne »[141]. Certains indiquent explicitement ne pas vouloir en parler, Jeanne-Françoise de Polier de Bottens prétextant par exemple que tout le monde se souviendrait de cet échec cuisant, ce qui ne nécessiterait pas de rappel, donnant l'impression d'un événement encore bien trop douloureux sur lequel elle jetterait un voile pudique :

> […] Théodore s'engagea comme volontaire, et partit bientôt après avec les corps de troupes, qui suivirent l'armée de Brunswick. On n'entrera point dans le détail d'une campagne, qui promettoit d'abord les plus grands succès aux armées étrangères. L'événement est si récent, qu'il n'est personne qui se ne le rappelle[142].

Il est aussi moins aisé d'avoir des souvenirs de nobles s'étant engagés dans l'armée des Princes, car ils ont moins eu de possibilités d'écrire pendant la campagne. Lorsqu'ils décident d'en faire un récit, il y a souvent un décalage temporel important, de nombreux mémorialistes publiant au moment de la Restauration. Toutefois, certains ont tout de même écrit pendant la campagne ou peu de temps après et la plupart de ces récits se rejoignent. On sait ainsi que lorsque l'armée prussienne bat officiellement en retraite, la colère explose dans les rangs de l'armée des Princes. Nombreux sont ceux qui dirigent leur ressentiment envers les Prussiens comme le fait un dénommé Duparc, dans une lettre qu'il écrit le 21 octobre 1792 à une noble de Morlaix, Madame de Breignoux[143]. Aucun journal ne dirait la vérité selon lui, car l'armée des émigrés n'aurait jamais été sollicitée et n'aurait perdu que quatre ou cinq personnes. Il compte cependant encore sur les Autrichiens en Belgique, car « ils valent mieux que les

---

[139] Rosalie de Rancher Escars et François Nicolas René de Peyrusse Escars, *Mémoires de la Marquise de Nadaillac Duchesse d'Escars: suivis des mémoires inédits du Duc d'Escars*, Paris, Emile-Paul, 1912, p. 38.

[140] *Ibid.*, p. 42.

[141] Louis-Joseph-Amour de Bouillé, *Souvenirs et fragments pour servir aux mémoires de ma vie et de mon temps*, Paris, Alphonse Picard et fils, 1908, vol. 2, p. 84.

[142] Jeanne-Françoise de Polier de Bottens, *Mémoires d'une famille émigrée*, Hambourg, Allemagne, Fauche, 1798, vol. 2, p. 6.

[143] Marc Bouloiseau, « Jugement d'un émigré français sur la bataille de Valmy », *AHRF*, nº 202, octobre-décembre 1970, p. 672.

Prussiens ». C'est un sentiment similaire que l'on retrouve bien des années plus tard dans les *Mémoires d'outre-tombe* de François-René de Chateaubriand, ce qui témoigne probablement de sa volonté de demeurer fidèle à ses souvenirs contrairement à de nombreux mémorialistes sur cette période :

> Notre cavalerie était allée rejoindre Frédéric-Guillaume à Valmy. Nous ignorions ce qui se passait, et nous attendions d'heure en heure l'ordre de nous porter en avant ; nous reçûmes celui de battre en retraite[144].

On peut noter que dans les *Mémoires d'outre-tombe*, Chateaubriand semble vouloir mener un travail d'historien à partir de ses souvenirs[145], ce qu'il n'a nullement voulu faire dans l'essai qu'il a écrit quelques années après Valmy, où il n'évoque absolument pas l'événement et seulement « l'incroyable inaction » des Prussiens[146]. S'il est probablement plus objectif dans ses mémoires, l'essai est quant à lui un témoignage supplémentaire de l'amertume ressenti par les émigrés dans un contexte où les nobles français avaient déjà des difficultés à s'entendre avec les Prussiens, puisqu'ils les considéraient comme des ennemis héréditaires[147].

Pour les émigrés, les causes de la retraite semblent floues et Valmy n'est pas conçu comme une raison valable à celle-ci. Le comte d'Espinchal la balaye d'un revers de main en indiquant qu'« on ne sait à quoi attribuer une retraite aussi précipitée » et que les Prussiens n'ont été que faiblement inquiétés à Valmy[148]. Il reconnaît que le mauvais temps a occasionné beaucoup d'inconvénients et que les Prussiens sont particulièrement malades. Cependant, la conduite du duc de Brunswick a été ambiguë dès son arrivée en France et le comte entend de nombreuses rumeurs : Louis XVI aurait envoyé une lettre aux Prussiens et aurait demandé le retrait des armées pour éviter la mort de la famille royale ou alors l'Angleterre aurait retiré son soutien à Berlin, ce qui aurait fortement influencé Brunswick, beau-frère du roi d'Angleterre[149]. Cette information se retrouve également dans une note de l'état-major du corps des Princes qui aurait été rédigée par le marquis de Jaucourt, dont nous n'avons pu réussir à établir la fiabilité.

---

[144] François-René de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, Paris, Penaud frères, 1849, vol. 3, p. 112.

[145] Bien qu'il s'agisse avant tout d'une œuvre romantique, Chateaubriand avait aussi des visées encyclopédiques et avait dérouté ses lecteurs par l'absence de sentiments personnels dans sa vision de l'histoire. Il pense de plus que seules les guerres défensives sont justifiées, ce qui explique sa tolérance vis-à-vis des premières guerres révolutionnaires. Cf Jean-Claude Berchet, « Les Mémoires d'outre-tombe : une "autobiographie symbolique" » dans Damien Zanone et Chantal Massol (dir.), *Le Moi, l'Histoire 1789-1848*, Grenoble, UGA Éditions, 2019, p. 39-69 ; Frans Amelinckx, « Chateaubriand et les guerres », dans Centre de recherches révolutionnaires et romantiques (éd.), *La bataille, l'armée, la gloire : 1745-1871*, Clermont-Ferrand, Faculté des lettres et sciences humaines de l'Université de Clermont-Ferrand II, 1985, vol. 2, p. 317.

[146] François-René de Chateaubriand, *Essai historique, politique et moral sur les révolutions anciennes et modernes, considérées dans leurs rapports avec la Révolution française*, Londres, [s.n.], 1797, p. 333.

[147] Jean-Paul Bertaud, « Armées du roi », dans Jean-Clément Martin (dir.), *Dictionnaire de la Contre-Révolution : XVIIIe-XXe siècle*, Paris, Perrin, 2011, p. 70.

[148] J.T.A. d'Espinchal et E. d'Hauterive, *Journal d'émigration du comte d'Espinchal : publié d'après les manuscrits originaux*, *op. cit.*, p. 433.

[149] *Ibid.*, p. 435.

René Bittard des Portes la recense dans son ouvrage sur l'histoire de l'armée de Condé publié en 1896, sans indiquer ni ses sources, ni de date. La note indique qu'au cours de la journée du 25 septembre, « on parla d'un courrier d'Angleterre arrivé subitement »[150]. Pour le comte Roger de Damas[151], qui joue le rôle d'intermédiaire entre l'armée des Princes et celle du roi de Prusse, Brunswick aurait été trop hésitant du seul fait de sa sensibilité aux idées révolutionnaires, héritées des Lumières. Il aurait eu les velléités d'être un médiateur et de vouloir « calmer les généraux [français] sans les combattre »[152]. Plus que le roi de Prusse, c'est le duc de Brunswick qui est perçu comme le traître de la cause des émigrés par les membres des armées royalistes dans les jours et les mois qui suivent la bataille.

On peut souligner qu'à la marge, certains avis de nobles français rejoignent ceux des Prussiens et des Autrichiens : l'échec proviendrait en grande partie des informations erronées transmises par les émigrés aux Prussiens. Toutefois, il y a là encore un grand décalage temporel, ce qui permet une réécriture de l'histoire vécue. Le comte Joseph de Puisaye, ancien chef de la Chouannerie, écrit par exemple que « la cour de Prusse a été trompée, par des rapports exagérés et faux, sur la situation intérieure de la France », ce qui justifierait entièrement la retraite des troupes[153]. Néanmoins, la plupart des émigrés sont simplement désemparés et beaucoup décident de ne plus jamais évoquer ce moment de leur vie. D'autres méditent sur les raisons de cet échec et trouvent par la suite des raisons de moins en moins rationnelles.

De part et d'autre, les réactions à la nouvelle de Valmy sont par conséquent diamétralement opposées. Du côté Français, on ne perçoit que la retraite des Prussiens, qui serait due à une résistance de la France entière qui aurait effrayée un ennemi ridicule et diarrhéique. Du côté des cours européennes mais surtout des émigrés, c'est un désastre dont l'on cherche vainement la cause. Valmy est quasi absent chez les révolutionnaires, alors que chez les envahisseurs l'événement est présent, mais incompréhensible. Cependant, la canonnade commence timidement à gagner en reconnaissance en France au cours du mois d'octobre.

---

[150] René Bittard Des Portes, *Histoire de l'armée de Condé pendant la Révolution française : 1791-1801*, Paris, Perrin, 2016, p. 54.

[151] Roger de Damas a rédigé un cahier de notes à la suite de la campagne intitulé « Aperçu de la campagne de Champagne en 1792 » qui a été intégré dans ses mémoires en 1912. D'après l'éditeur, le comte ne souhaitait pas être publié et destinait les textes qu'il a rédigé à l'instruction de ses enfants. Les notes sur la campagne auraient été rédigés avant 1806 et n'auraient pas été retravaillées contrairement à d'autres parties des mémoires. Celles-ci évoquant la mort de Louis XVI, elles ne sont cependant pas concomitantes aux événements. Cf Roger de Damas, *Mémoires du comte Roger de Damas*, Paris, Plon-Nourrit Cie, 1912, p. XXV-XXVIII.

[152] *Ibid.*, p. 190.

[153] Joseph de Puisaye, *Mémoires qui pourront servir à l'histoire du parti royaliste français durant la dernière guerre*, Rennes, La Découvrance, 1999, vol.II, p. 50.

III. Un faux départ dans la reconnaissance de l'événement

Certains commentateurs de la campagne de l'Argonne ne sont guère satisfaits des raisons données de la retraite prussienne, que ce soit par calcul politique ou par simple volonté de glorifier la Révolution française. Ils se tournent alors vers le seul événement militaire qui semble avoir décidé du sort de la guerre. En parallèle, les troupes de l'armée des Vosges, menées par le général Custine, envahissent le Palatinat et s'emparent de villes comme Spire, Worms ou Mayence. Ces succès auraient pu définitivement détourner les esprits de la campagne de l'Argonne, mais ils ne semblent pas avoir eu d'effets particuliers sur Valmy. Notre hypothèse est que, chaque armée étant bien distincte l'une de l'autre, en témoignent les sections accordées à chacune dans les journaux, elles doivent toutes remporter des faits de gloire afin de prouver indépendamment leur valeur. Toutefois, Valmy peut servir aux armées qui ont participé à la bataille, l'armée du Nord et l'armée du Centre, devenue armée de la Moselle.

A. Valmy, une « journée mémorable » ?

Malgré les différents obstacles que nous avons cités dans la reconnaissance de Valmy comme événement, on peut malgré tout souligner les quelques tentatives d'exploitation politique de la campagne de l'Argonne au cours du mois d'octobre 1792. Le principal récipiendaire de l'arrêt de l'invasion austro-prussienne devant la Convention est alors le général Dumouriez, auquel on reconnaît « une campagne qui fera époque dans les annales de la France »[154].

1. Les premières transformations du récit de la bataille

Les premiers éléments de mythe apparaissent au cours du mois d'octobre, au moment du retrait des troupes prussiennes. Cela correspond au moment où il devient de plus en plus évident que l'affrontement le plus important pour les révolutionnaires au cours de l'invasion a été « l'affaire du 20 ». Des journalistes aux publications plus sporadiques développent progressivement des avis plus flatteurs sur Valmy. Ainsi, dans le *Journal politique ou Gazette des gazettes*, que nous avons précédemment cité, Valmy est analysé comme un tournant dans la guerre dès le 7 octobre[155]. Cela est aussi dû au lieu de publication de ce journal, qui est proche des opérations militaires et qui donne une valeur plus directe à Valmy : la canonnade a bel et bien stoppé l'avancée prussienne.

---

[154] J. Mavidal et al., *Archives parlementaires de 1789 à 1860 : recueil complet des débats législatifs & politiques des Chambres françaises*, *op. cit.*, p. 293.

[155] *Journal politique ou Gazette des gazettes*, n°41, 7 octobre 1792, p. 13-14.

Ce changement s'observe également auprès des responsables politiques révolutionnaires, qui cherchent à valoriser la bataille en suivant leurs codes. Il leur faut par conséquent des martyrs et des blessés qu'ils puissent exhiber pour témoigner de l'effort des troupes françaises et prouver la violence de la canonnade, ce qui lui donnerait plus de légitimité auprès des contemporains. En plus du récit initial qui met souvent en lumière l'explosion des caissons du munition et la blessure du cheval de Kellermann, d'autres exemples sont activement recherchés. Début octobre, les commissaires Carra, Sillery et Prieur de la Marne se rendent sur l'ancien camp des Prussiens pour constater le nombre de cadavres. Ils visitent aussi les hôpitaux pour veiller au sort des blessés, mais aussi pour collecter des témoignages patriotes. Dans une lettre du 7 octobre, qui est lue devant l'Assemblée le lendemain, ils racontent notamment avoir été ému par un volontaire qui a perdu l'un de ses bras lors de la canonnade :

> Pendant notre séjour à Sainte-Menehould, nous avons visité les hôpitaux militaires : nous ne vous dirons pas combien notre présence a porté de consolation au milieu de nos frères malades et blessés pour la cause de la liberté.
>
> L'un d'eux, jeune volontaire, nommé Pierre-Louis Dubois, chasseur volontaire de la compagnie libre de Lorient, âgé de 23 ans, à qui nous demandions quelle était sa blessure, a répondu : « J'ai perdu un bras dans l'affaire du 20 ; mais j'en ai encore un autre au service de la patrie ». *(Applaudissements réitérés.)*
>
> En disant ces mots, il sortait le bras de son lit pour nous le montrer; l'émotion de nos cœurs était si grande que chacun versait des larmes[156].

L'autre facteur important dans la reconnaissance de Valmy est la popularité du général Dumouriez. Son bref séjour à Paris à la mi-octobre remet le sujet du succès de la campagne de l'Argonne au cœur des discussions des salons. Le 12 octobre, il reçoit un accueil triomphal à la Convention nationale. Il se rend quatre jours plus tard au Club des jacobins, où il est reçu par un discours de Danton. Ce dernier n'est plus ministre de la Justice depuis quelques jours. Cependant, sa présence au gouvernement de la prise des Tuileries jusqu'au 9 octobre le lie à la campagne de l'Argonne. Il cherche par conséquent à unir l'avenir de sa carrière politique à la réussite, bien que tardive, de la défense du territoire français qui est personnifiée par Dumouriez. De son côté, le général est plutôt girondin même s'il arrive à s'entendre avec Danton. Il fréquente principalement le salon de Julie Talma, de tendance girondine. Une fête y est même donnée en son honneur en novembre, après la victoire de Jemmapes, ce qui permet de connaître un peu mieux ses admirateurs ; on y retrouve quelques députés girondins comme Ducos et Vergniaud, ainsi que des acteurs et des écrivains, comme Julie Candeille et Olympe de Gouges[157]. Ces deux cercles, celui de Danton et celui des girondins, sont ceux qui permettent à Valmy de gagner le statut de véritable événement militaire.

---

[156] J. Mavidal et al., *Archives parlementaires de 1789 à 1860 : recueil complet des débats législatifs & politiques des Chambres françaises*, *op. cit.*, p. 390.

[157] Olivier Blanc, « Cercles politiques et « salons » du début de la Révolution (1789-1793) », *AHRF*, n° 344, avril-juin 2006, p. 63-92.

La première véritable mention de Valmy depuis les dépêches de Dumouriez et de Kellermann figure dans les *Révolutions de France et de Brabant* et est signée Fabre d'Églantine, qui est un proche de Danton. Celui-ci déclare que « l'affaire de Valmi, le 20 septembre, a été une superbe manœuvre et une bataille décisive »[158]. Ce numéro n'est certes pas daté, mais au vu des événements cités, il a été publié entre le 2 et le 4 octobre. Le ton employé a changé ; même si le mot « affaire » continue d'être utilisé, l'événement a enfin un nom, « Valmi » et se révèle non seulement être une « bataille », mais qui plus est « décisive » et « superbe ». Le 22 octobre, c'est dans les *Annales patriotiques et littéraires de la France*, de tendance plutôt girondine, que l'on observe également ce changement. Valmy devient alors une journée, qui plus est épique, puisque ce jour-là « le général Kellermann, avec seulement 22 000 hommes, a chassé, pour jamais de la France, toutes les forces combinées de la plus grande partie des despotes du Nord »[159]. Progressivement, de nouveaux héros apparaissent : le lieutenant général Beurnonville devient l'« Ajax » de l'armée du fait de sa haute stature et de son courage et plusieurs comportements et morts héroïques sont rapportés, tels un homme qui brave la canonnade pour embrasser la tête de son frère décédé ou la mort du lieutenant-colonel Lornier, dont les derniers mots auraient été « retournez à l'ennemi, je meurs content, la cause de la liberté triomphe »[160].

Le 28 octobre, le lieutenant général Dillon remet un compte-rendu sur la campagne de l'Argonne au nouveau ministre de la guerre, Jean-Nicolas Pache. Concernant la bataille de Valmy en elle-même, Dillon ne peut être précis car il n'était pas présent sur la colline au moment de l'affrontement, devant tenir une position sur la côte de Biesme. Néanmoins, il mentionne que la canonnade a été longue et très vive. Plus étonnante est son introduction à la journée du 20 septembre :

> Cette journée deviendra mémorable pour la France ; les détails en sont connus[161].

Valmy est un événement dont il est nécessaire selon lui de garder le souvenir, même s'il n'est pas qualifié de bataille, mais seulement de « journée » ou de « canonnade ». Il légitime même l'absence d'une description détaillée du déroulement de l'affrontement par le fait que les détails seraient « connus ». Ce serait possiblement une preuve supplémentaire qu'à la fin du mois d'octobre, Valmy aurait bénéficié d'une plus grande reconnaissance. Il faut toutefois être prudent sur l'utilisation de cet adjectif, car il peut seulement impliquer le fait que le ministre de la guerre dispose de suffisamment d'informations grâce aux comptes-rendus de Kellermann et de Dumouriez.

---

[158] *Révolutions de France et de Brabant*, n° 3, p. 8.

[159] *Annales patriotiques et littéraires de la France, et affaires politiques de l'Europe*, n° 296, 22 octobre 1792, p. 3-4.

[160] *Ibid.*, n° 293, 19 octobre 1792, p. 4.

[161] Arthur Dillon, *Compte rendu au ministre de la Guerre*, Nouvelle éd., Paris, Moreau, 1792, p. 19.

L'adjudant général Jacques Nicolas Gobert fait un constat similaire dans ses *Observations sur la campagne de 1792 dans les départements de la Marne et de la Meuse*, qu'il a publiées à la fin de l'année 1792. Il utilise lui aussi l'adjectif « mémorable »[162] dans sa description de la journée du 20 et insiste sur les pertes des Prussiens, qui seraient « considérables » par rapport à celles des Français. L'une des originalités de son récit est sa description des manœuvres des Prussiens, « un beau spectacle » qui aurait pu terrifier les Français. La tenue des soldats est à nouveau un élément central, puisque selon lui « chacun des soldats de Kellermann a mérité ce jour-là une couronne civique »[163]. Les actions ennemies sont décrites pour montrer les difficultés et les mérites des Français. Il valorise également l'artillerie, par des mots plutôt rares pour l'époque :

> Nos canonniers montrèrent ce jour-là leur supériorité sur les canonniers prussiens ; malgré le vent contraire, qui étoit très-fort, et l'avantage de la position, notre canon fit beaucoup plus de ravages que le leur[164].

La description la plus épique de Valmy au cours de la période a été rédigée dans *Le Républicain ou Journal des hommes libres de tous les pays* ou plus exactement dans un précis historique qui accompagnait son premier numéro le 2 novembre 1792 :

> Bientôt et de toutes parts les Français se lèvent, les soldats naissent, les chemins en sont couverts, tous ont un même but, un même désir, celui de sauver leur patrie ou de mourir pour elle. Leur énergie, leur allégresse, consolent les vieillards, les femmes, les enfants et présagent la victoire. Ils manquent de tout, mais leur courage, leur zèle s'accroît par les difficultés : Kellermann les attend ; Dumouriez les reçoit, et enfin, le 20 septembre, les Prussiens trouvent, non pas des lâches et des conspirateurs comme à Longwy et à Verdun, mais des hommes libres, de vrais Français qui leur apprennent, dans un combat de huit heures, très-vif et très-meurtrier, ce que peut l'amour de la liberté et de la patrie sur des hommes résolus à mourir pour elles. Ce jour, nous devons le dire à la gloire de Kellermann, a été décisif pour le salut de la France à qui il a procuré le double avantage de ralentir l'ardeur des prussiens et d'augmenter celle de nos braves défenseurs.

Cette description multiplie les exagérations ; d'un combat peu sanglant, celui-ci devient « très-meurtrier ». C'est aussi une valorisation des volontaires, l'armée de l'Ancien Régime étant occultée dans ce récit. Seuls les citoyens soldats se seraient levés pour défendre leur patrie. Il s'agit d'un renversement des insultes émises par les émigrés, qui décrivaient les troupes révolutionnaires comme étant constituées de va-nu-pieds. Certes « ils manquent de tout », mais ils sont armés de leur courage et c'est celui-ci qui leur permet la victoire. La bonne tenue des soldats figurant dans les premières lettres est à présent sublimée.

---

[162] Jacques Nicolas Gobert, *Observations sur la campagne de 1792 dans les départemens de la Marne et de la Meuse*, Paris, Desenne, 1792, p. 14.

[163] *Ibid.*, p. 15.

[164] *Ibid.*

2. Vive la nation ?

Ces premières transformations du récit de la bataille en un affrontement plus meurtrier et offensif nous amènent à enquêter sur les origines du fameux cri de Kellermann, qui demeure l'élément le plus commun du mythe républicain de Valmy. Une seule source fiable datant de septembre 1792 mentionne le cri de « Vive la Nation ! » lors de la canonnade et provient de la lettre du duc de Montpensier, que nous avons déjà cité. L'infanterie aurait crié « Vive la Nation, ça ira ! » pour conserver sa position et son courage lors de la canonnade[165]. Il s'agit cependant d'une source privée, qui n'a pu être aisément connue. Dans les journaux, nous avons découvert deux mentions explicites de ce cri à Valmy de septembre à novembre 1792. La première se trouve dans l'article écrit par Fabre d'Églantine. Toutefois, ce ne serait pas un cri prononcé par Kellermann, mais par son propre frère, le colonel Fabre[166]. La deuxième se trouve discrètement dans une copie d'une lettre de Kellermann au ministre des contributions publiques datant du 27 septembre. Il remercie le ministre pour sa lettre de félicitations, mais préfère qu'on salue la bravoure de ses soldats. Pour lui, ils sont désormais sûrs et inébranlables. Le récit de la bataille a aussi changé pour le général, qui adopte un vocabulaire beaucoup plus épique et qui insiste à présent sur le déséquilibre des forces en présence, sous-estimant les siennes et surestimant celles de l'ennemi pour glorifier les résultats de la canonnade. Ils n'auraient été que seize mille Français face à cinquante mille Prussiens ! Il décrit les manœuvres et soudain apparaît un récit familier :

> […] et à mesure que [les colonnes d'infanterie prussiennes] faisoient mine d'avancer, mes soldats se mettoient à crier *vive la nation et nos généraux !* en ajoutant : *voilà le plus beau moment de notre vie si nous sommes attaqués*. Je crois, monsieur, qu'une conduite aussi vigoureuse doit être cité[167].

À la fin de la lettre, Kellermann rend héroïque même sa fuite le soir du 20, en rappelant qu'il a réussi à opérer un mouvement de troupes à la barbe des Prussiens malgré la pluie et les chemins « abominables ». Il est par conséquent possible que le cri rapporté soit fantaisiste, tout comme les chiffres des forces en présence, car le général veut prioritairement et par tous les moyens prouver la valeur de ses troupes afin de rassurer Paris sur la suite de la guerre.

Alors, a-t-on crié « Vive la nation ! » à Valmy ? En vérité, il est très probable que oui, tant ce cri était ordinaire en septembre 1792[168]. Le compte-rendu du lieutenant-général Dillon

---

[165] Annexe 2 : Lettre du duc de Montpensier au duc de Beaujolais

[166] *Révolutions de France et de Brabant*, n° 3, p. 8.

[167] *Annales patriotiques et littéraires de la France, et affaires politiques de l'Europe, n°* 276, 2 octobre 1792, p. 5.

[168] Ce constat est donc bien loin de celui de Georges Gusdorf, qui affirmait en 1987 que « jamais un tel cri de guerre n'avait retenti sur un champ de bataille ». Cf Georges Gusdorf, « Le cri de Valmy », *Communications*, n° 45, 1987, p. 117.

est un bon exemple pour prouver la banalité du cri « Vive la Nation ! » en septembre 1792, puisque c'est le cri que choisissent ses soldats lors d'une échauffourée le 17 septembre :

> Ennuyé de la longueur de cette attaque, que nos soldats supportèrent avec une gaîté extrême, avec des cris de vive la nation, et en défiant l'ennemi de s'approcher plus près, je fis avancer le cinquante-huitième régiment, et je me mis à sa tête[169].

C'est une exclamation qui n'est pas exclusivement circonscrite au domaine militaire, puisque c'est également celle qui est choisie, dans son désespoir, par l'un des voleurs désignés du trésor du Garde-meuble le jour de son exécution. Pour les *Annales patriotiques et littéraires*, « il espéroit sans doute exciter le peuple à le sauver ; mais le peuple a bien senti que ce n'étoit pas le cri du civisme […] »[170].

Ce n'est pas en 1792 que l'origine du « Vive la nation ! » trouve de réelle consistance, tant les sources qui s'y réfèrent sont marginales et peu visibles. D'autres acteurs sont nécessaires et non encore présents pour son incorporation dans la légende dorée de Valmy. On y découvre plutôt les racines du mythe des volontaires, qui sont surexposés alors qu'ils étaient minoritaires au sein de l'armée à ce moment-là, avec une valorisation de leur courage, de leur abnégation et de leurs blessures. Ce sont les débuts du *peuple en armes*, dont l'image essaime au XIX^e^ siècle. Cependant, les récits épiques de Valmy s'estompent bien vite et à une période précise : dans les jours qui suivent le 6 novembre 1792. En outre, ils n'épargnent pas Dumouriez et Kellermann des critiques, car ceux-ci auraient dû poursuivre et harceler les Prussiens dans leur retraite.

B. Jemmapes, la bataille tant espérée

Au moment où Valmy commence à être reconnue comme une véritable victoire par les révolutionnaires, la victoire de Jemmapes est remportée en Belgique le 6 novembre 1792. Cette bataille est cette fois-ci nettement offensive et bien plus meurtrière. Selon l'historien Albert Chuquet, « Valmy n'était qu'un combat de postes, Jemmapes fut une affaire générale, la première bataille mémorable que la France eût livrée depuis longtemps et comme le Rocroi[171] de la République »[172]. C'est du moins ce qu'exposent les révolutionnaires.

---

[169] A. Dillon, *Compte rendu au ministre de la Guerre*, *op. cit.*, p. 19.

[170] *Annales patriotiques et littéraires de la France, et affaires politiques de l'Europe*, n° 291, 17 octobre 1792, p. 4.

[171] La bataille de Rocroi, remportée par les Français le 19 mai 1643 en pleine guerre de Trente Ans, est un point de bascule dans le conflit, car à partir de Rocroi la France s'est de plus en plus renforcée, au détriment du Saint-Empire germanique et de l'Espagne.

[172] Arthur Chuquet, *Les guerres de la Révolution. IV. Jemmapes et la conquête de la Belgique (1792-1793)*, 3^e^ éd., Paris, Librairie Léopold Cerf, 1890, p. 106.

1. Un engouement immédiat

L'Assemblée nationale apprend par la lecture d'une lettre du général Dumouriez la victoire de Jemmapes au début de la séance du 9 novembre 1792[173]. Le ton du général est bien différent de celui que Kellermann et lui avaient eu pour décrire la bataille de Valmy. Cette fois-ci la France « a triomphé par ses deux moyens les plus forts, le canon et l'arme blanche ». Cependant, cette victoire a un coût et il annonce qu' « il n'était point possible qu'une bataille aussi disputée et glorieusement gagnée, ne fut pas accompagnée d'une perte considérable d'hommes ». Le nombre de morts accompagne une fois encore la gloire qui entoure une victoire. Dumouriez minimise à nouveau les pertes françaises en évaluant à 900 les morts et blessés du côté français contre 4 000 du côté autrichien. De plus, cette bataille se conclut par la prise d'une ville, Mons, depuis laquelle Dumouriez écrit sa lettre. Conquérir un nouveau territoire est alors bien plus valorisant qu'une fuite de l'armée au cours de la nuit comme ce fut le cas pour Valmy. Nul doute possible cette fois-ci, la France est victorieuse. La Convention avait chaleureusement accueilli la nouvelle de la canonnade le 22 septembre : pour Jemmapes, il s'agit d'un tonnerre d'applaudissements, qui ne cesse de recommencer, particulièrement lorsque le valet de chambre de Dumouriez se présente à la barre et obtient, pour ses actes de bravoure, le droit de s'engager dans l'armée de Dumouriez, « armé, monté et équipé aux frais de la République »[174].

Dans les jours qui suivent la bataille, l'orthographe employée pour évoquer Jemmapes est hasardeuse, comme pour Valmy, mais connaît qu'une seule grande variation, « Gemmapes ». Les retombées de la nouvelle de la victoire sont radicalement différentes. Des chansons naissent sur la bataille en elle-même mais aussi sur ses héros, comme l'atteste *Aux armes ! aux armes !*, un hymne de T. Rousseau en l'honneur du citoyen-soldat La Bretèche, blessé de quarante-et-un coups de sabre et d'un coup de feu à Jemmapes[175]. Plusieurs estampes sont produites avec pour sujet principal la bataille ou La Bretèche dans les mois qui suivent l'affrontement – nous en avons consulté cinq, mais il est possible qu'il y en est plus.

[173] *Gazette nationale ou Le Moniteur universel*, n° 315, 10 novembre 1792, p.5.

[174] *Ibid.*

[175] C. Pierre, *Les hymnes et chansons de la Révolution*, *op. cit.*, p. 581-582.

Image 4 : Anonyme, Bataille de Gemmape livrée et gagnée par les Francois sur les Autrichiens le 6 novembre 1792, chez Basset, [1792-1793], eau forte, BnF.

Chez les caricaturistes anglais, l'heure n'est pas à se moquer de la défaite des Autrichiens, comme ils l'avaient fait pour les Prussiens. À présent, les troupes françaises sont prises au sérieux et il s'agit de combattre la diffusion de la Révolution française. Isaac Cruikshank publie la caricature *French happiness, English misery* en janvier 1793, qui montre les différences entre une famille de révolutionnaires et une famille anglaise, où les Français sont dépeints comme des êtres sanguinaires, affamés et en guenilles, se battant pour dévorer une grenouille, tandis que les Anglais vivent dans la tranquillité et l'opulence. Cruikshank insère dans le décor de la maison française une liste accrochée au mur, qui recense les morts et les blessés à Jemmapes : 54 090 français contre seulement 690 Autrichiens. Ce coût humain exorbitant tente de discréditer la bataille en montrant que les Français envoient leurs soldats sans sourciller à la mort, un détail supplémentaire qui prouve leur sauvagerie. Ne sachant pas se battre, vu que les volontaires gardent leur image de va-nu pieds, ce n'est que par le nombre qu'ils peuvent remporter des victoires. Mais ce détail démontre également les fortes répercussions à l'étranger et la peur qu'inspire l'armée française, qui conquiert facilement la Belgique, jusqu'à proclamer son annexion en janvier 1793.

2. La mémoire grandissante de Jemmapes

Contrairement à Valmy, la mémoire de la bataille de Jemmapes se constitue rapidement et si elle n'est pas linéaire, elle prend toutefois des formes très diverses au cours de la Ière République. Son existence tend à éclipser celle de Valmy. En janvier 1793, Olympe de Gouges incite par exemple les compagnons d'armes de Dumouriez à venir applaudir sa pièce de théâtre, en les désignant comme les « guerriers de la Bataille de Jemappes » dans sa préface à *L'entrée de Dumouriez ou Les Vivandiers*[176]. Dans cette œuvre, on constate également la place de plus en plus importante des personnages des campagnes de 1792, avec en premier lieu Dumouriez mais aussi les sœurs Félicité et Théophile Fernig, qui fascinent du fait de leur rôle de femmes guerrières et d'aides de camp du général. L'effacement de Valmy tend à confirmer notre hypothèse que la mémoire de Valmy dépend des faits d'armes de l'armée du Nord et de l'armée de Moselle mais reste plutôt hermétique aux événements militaires des autres armées révolutionnaires. Pour écorner la gloire de Valmy, il était nécessaire qu'un événement mené par les troupes présentes à la canonnade vienne la supplanter.

Jemmapes continue même à être célébrée assez tardivement, y compris après la chute des Girondins, des dantonistes, puis des robespierristes, en témoigne la symphonie *La bataille de Jemmapes* de François Devienne, qui est exécutée pour la première fois le 8 avril 1794 et qui est rejouée en octobre et en novembre de la même année[177]. Même les émigrés lui voient une importance, contrairement à Valmy, Chateaubriand comparant par exemple ses effets à la bataille antique de Marathon dans son essai sur les révolutions en 1797[178]. Jemmapes sert également de nom révolutionnaire, plutôt féminin s'il est en premier prénom. On le retrouve dès le 18 novembre 1792 dans l'Eure, où un père décide de nommer son fils *Victor Jemmapes Dumouriez Bruxelles*. La participation à la bataille est une source de fierté puisqu'un caporal décide de la rappeler en appelant sa fille *Victoire Gemmap* le 20 floréal an II[179]. À Lille, la rue Dauphine est renommée « rue de Jemmapes » dès 1793. Après le renommage d'un petit navire corsaire de six canons en *Le Sans-Culotte de Jemmapes* en 1793[180], un autre vaisseau, bien plus imposant avec ses 74 canons, est à son tour nommé *Le Jemmapes* en 1794. La bataille de Valmy ne sert quant à elle jamais en tant que nom pendant la période révolutionnaire, que ce soit pour les hommes, les femmes, les rues ou les bâtiments militaires.

Valmy n'est pour autant pas totalement invisible. Si les références sont rares, il faut souligner qu'elles se maintiennent malgré l'ombre portée par Jemmapes, en témoigne une

[176] Olympe de Gouges, *Théâtre politique*, Paris, Côté-femmes éd., 1991, p. 141.

[177] Joann Élart, « Trois batailles pour la République dans les concerts parisiens (1789-1794) : Ivry, Jemappes et Fleurus », *AHRF*, vol. 379, n° 1, mars 2015, p. 91-92.

[178] F.-R. de Chateaubriand, *Essai historique, politique et moral […], op. cit.*, p. 333-334.

[179] Pierre-Henri Billy, « Des prénoms révolutionnaires en France », *AHRF*, n° 322, octobre-décembre 2000, p. 43.

[180] *Gazette nationale ou le Moniteur universel*, n° 80, 21 mars 1793, p. 1.

députation de patriotes bataves, qui cite les « sans-culottes de Valmy et de Gemmape » le 7 février 1793 à l'Assemblée[181]. Elle se maintient principalement dans les cercles politiques qui l'avaient acclamé au mois d'octobre. Ainsi, Camille Desmoulins mentionne aussi bien Valmy que Jemmapes lorsqu'il demande à ce que le peuple prenne part au procès de Louis XVI :

> Ainsi donc cent mille de nos frères morts n'auront versé leur sang que pour laisser aux aristocrates, le champ libre & la domination des assemblées primaires ! Non, ce n'est point lorsque les plus généreux défenseurs de la république l'ont scellée de leur sang, qu'on peut remettre en question la république. Les choses ne sont plus entières, & quand l'épée est tirée, la discussion ne peut plus ; ou bien, si vous appelez à la nation sur le crime du tyran & sur la république, si vous voulez compter les voix, faites donc revivre les héros du 14 juillet & du 10 août, de Valmy & de Gemmapp[182].

Lors d'une fête patriotique en décembre 1793 à Gannat dans l'Allier, un dénommé Frossard prononce à son tour un discours dans lequel on retrouve encore plus cette accumulation d'événements cités pêle-mêle, mais ici sans véritable cohérence chronologique :

> Pouvait-il [Rousseau] le concevoir, lui qui fit tant pour précipiter le peuple français vers une grande révolution ; lui qui la prédit ; ajoutons même qui l'inspira, pouvoit-il espérer que l'histoire de notre république effaceroit par l'*éclat des vertus* qu'elle recueille, celle des nations les plus illustres de l'antiquité? Avoit-il présens à ses yeux éblouis les triomphes du 14 juillet et du 10 août, de Grand-Pré, de Gemmappe, de Valmy, du Rhin, de la Moselle et du Var, de Furnes et de Dunkerque, quatorze armées de citoyens, luttant simultanément contre tous les esclaves de l'Europe coalisés, et le génie de la liberté planant avec celui de la victoire au-dessus de toutes les trahisons accumulées, de toutes les passions en mouvement, de l'intrigue des cours, de l'orgueil des messieurs de l'ancien régime, et des cruels effets d'un métal corrupteur[183] ?

Toutefois, Valmy persiste à conserver une place à part et quelque peu négligée. La bataille de Fleurus par exemple obtient en 1794 un traitement proche de celui de Jemmapes, puisqu'il s'agit à nouveau d'une bataille jugée glorieuse par les révolutionnaires français.

3. La comparaison avec d'autres événements contemporains

Deux autres événements violents, militaires ou insurrectionnels, et quasiment contemporains de Valmy méritent d'être mentionnés pour démontrer la faible importance mémorielle de Valmy en 1792 : le siège de Lille et la prise des Tuileries.

Le siège de Lille commence peu de temps après la bataille de Valmy. Bien qu'il s'agisse à nouveau d'un événement militaire, les sièges sont bien différents des batailles rangées puisqu'ils s'étalent dans la durée et impliquent la population civile, qui se retrouve prise en

[181] *Le Mercure universel*, n° 702, 7 février 1793, p. 9.

[182] Camille Desmoulin, *Discours de Camille Desmoulins, député du département de Paris, dans le procès de Louis xvi, sur la question de l'appel au peuple*, [Paris], R. Vatar et ass., 1792, p. 14.

[183] Benjamin-Sigismond Frossard, *De l'influence de la liberté sur les moeurs*, Gannat, Landriot, 1793, p. 4-5.

tenailles entre troupes assiégeantes et assiégées. Les récits qui ont été faits des sièges de la Révolution et de l'Empire ne sont guère différents de ceux des XVI^e^ et XVII^e^ siècles, reprenant plusieurs éléments de la poliorcétique, telles que les opérations de sape, les missions de reconnaissance ou bien les tentatives de création de brèche. Le réseau des places fortes occupe cependant un rôle central : il s'agit soit de les éviter, soit de les neutraliser pour affaiblir l'ennemi. Les places fortes ne sont pas seulement un dispositif défensif, puisqu'elles aident également à soutenir les batailles offensives avec des réserves de vivre et de munition ou la présence d'un hôpital[184]. Il est intéressant de comparer Valmy à un siège car, en théorie, les sièges sont souvent bien moins valorisés que les batailles. Napoléon est par exemple perçu comme un champion de la guerre de mouvement et ses sièges sont peu cités, alors que c'est grâce au siège de Toulon qu'il a commencé à être populaire. On pourrait s'attendre par conséquent à ce que la valorisation d'un siège soit proche d'une bataille défensive comme Valmy. Maxime Kaci a démontré que les sièges menés par les Autrichiens dans le nord de la France en 1792 ont pourtant eu des traitements médiatiques très différents en fonction de leur déroulement. Le siège de Lille est notamment original car il a connu un fort retentissement, bien plus fort que celui de Valmy. Le bombardement de Lille commence le 29 septembre, à une période où les Lillois sont peu appréciés à cause de l'assassinat du général Dillon, qui a eu lieu dans cette ville au printemps. Paris appréhende une reddition rapide des Lillois[185]. Pourtant, la ville tient bon. Le 5 octobre, les Autrichiens apprennent le retrait des troupes prussiennes, ce qui mène à un abandon du siège trois jours plus tard. On peut remarquer que les conséquences de Valmy sont l'une des principales causes du retrait des Autrichiens, mais ce n'est pas perçu comme tel. Les gagnants de ce siège sont au contraire les habitants de Lille, dont on salue l'engagement modèle. Certains civils sont héroïsés et on assiste comme pour Jemmapes à une production d'images et de chansons, mais qui valorisent plutôt la dimension sacrificielle des assiégés[186]. Des habitants auraient même ramassé les boulets pénétrant dans les rues et les maisons avec une casserole encore une fois sous les cris de « Vive la Nation ! »[187]. Contrairement aux batailles rangées, il s'agit ici de produire un modèle à suivre pour les éventuels sièges ultérieurs. En outre, les blessures et les morts occasionnées peuvent à nouveau être valorisées pour prouver le courage et le patriotisme des Français et ici particulièrement des plus humbles.

En comparaison des événements militaires, la prise des Tuileries suscite néanmoins un engagement mémoriel incomparable. La prise du palais royal le 10 août 1792, qui aboutit à la fin de la monarchie en France avec l'enfermement de la famille royale, se transforme en un

[184] Bernard Gainot, « Introduction », dans Annie Crépin, Bernard Gainot et Maxime Kaci, *Villes assiégées dans l'Europe révolutionnaire et impériale : actes du colloque de Besançon, 3-4 mai 2017*, Paris, Société des études robespierristes, 2019, p. 7-9.

[185] Maxime Kaci, « La France septentrionale à l'épreuve des sièges : pour une analyse croisée des sièges de Lille, Valenciennes et Dunkerque (1792-1793) », dans *Ibid.*, p. 16.

[186] *Ibid.*, p. 20.

[187] *Annales patriotiques et littéraires de la France, et affaires politiques de l'Europe,* n° 283, 9 octobre 1792, p.1.

événement fondateur, tout comme la Bastille : elle fait partie des grandes *journées*. La production iconographique est très forte, mais les sujets des estampes sont principalement des allégories ou des scènes descriptives. Les hommages sont nombreux, en témoigne par exemple le navire *Dix Août*, qui est un navire similaire au *Jemmapes*. Les révolutionnaires qui se sont battus contre les gardes suisses sont héroïsés, mais les morts y prennent une plus grande place que les vivants. La journée du 10 août provoque le premier hommage envers un héros collectif et anonyme, avec l'édification d'une pyramide à la gloire des martyrs du 10 août[188]. La prise des Tuileries est donc cette fois-ci à l'origine d'un monument. Une pompe funèbre a lieu en leur honneur, qui provoque à nouveau une production d'images. Comme toutes les grandes journées, les révolutionnaires marquent la volonté d'en conserver la mémoire. Encore une fois, à la fin de l'année 1792, les morts prennent plus de place que les vivants dans la fête révolutionnaire. Lors de l'annonce de la victoire de Jemmapes, de nombreuses voix (Barère, Lasource) se sont élevés contre l'organisation d'une fête, en raison des soldats morts au combat qui ne peuvent inspirer de réjouissances, alors qu'en parallèle ce sont bien des fêtes funèbres qui scandent le temps révolutionnaire, avec une succession d'enterrements comme ceux de Mirabeau ou de Lepelletier[189].

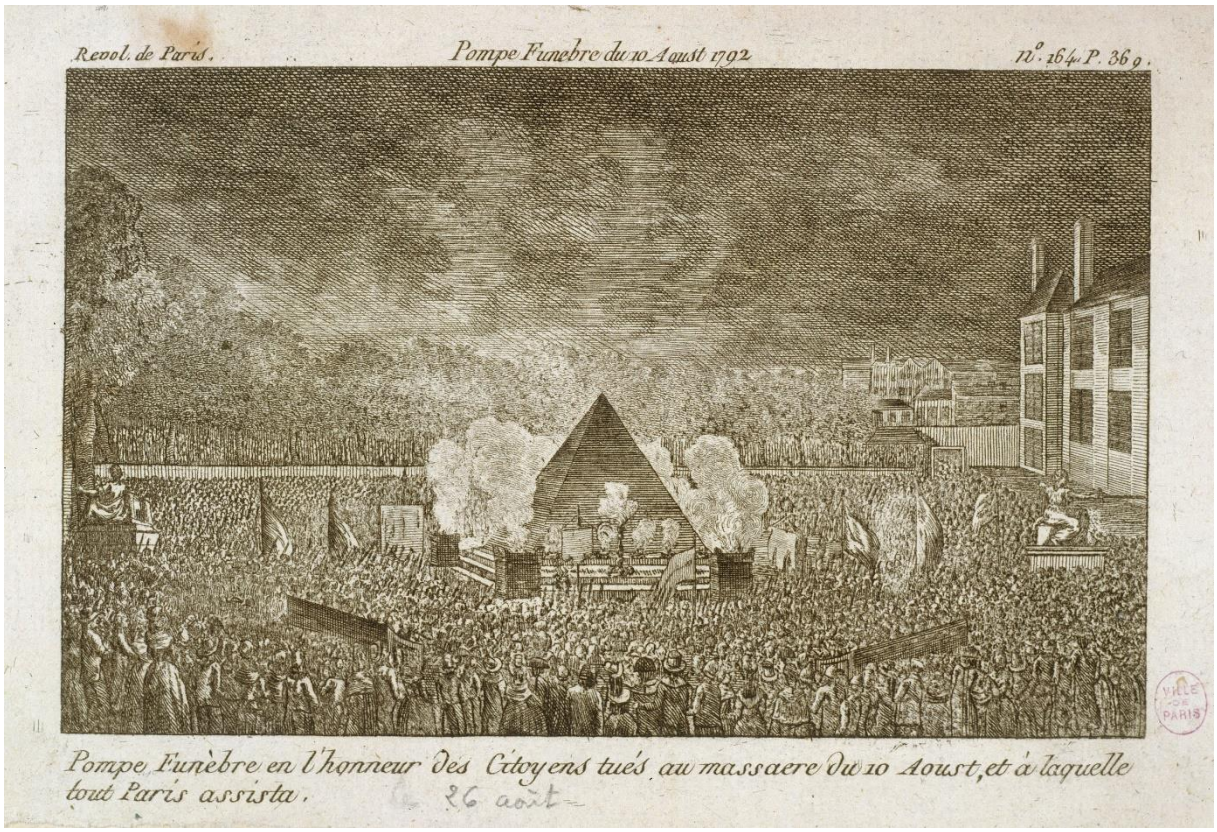


Image 5 : Anonyme, Pompe funèbre du 10 août 1792*, 1792, eau forte, Musée Carnavalet.*

[188] A. Jourdan, *Les Monuments de la Révolution, 1770-1804*, *op. cit.*, p. 106.

[189] Mona Ozouf, *La fête révolutionnaire : 1789-1799*, Paris, Gallimard, 1976, p. 97.

Il nous semblait pertinent de nous attarder quelque peu sur les traitements médiatiques d'événements violents perçus comme glorieux et proches temporellement de Valmy, afin de pouvoir les comparer et mieux juger de l'importance de Valmy. Ces comparaisons confirment l'impact mémoriel minime de la canonnade sur les contemporains, puisqu'elle est bien moins valorisée que les trois autres événements étudiés, Jemmapes, le siège de Lille et la prise des Tuileries. Jemmapes a en définitive bien plus influencé l'imaginaire autour des volontaires au cours de la Révolution que ne l'a fait Valmy, en sachant que la renommée de Jemmapes est elle-même bien moindre par rapport à celle de la prise des Tuileries. Jemmapes témoigne d'une immense volonté des troupes révolutionnaires au point de montrer une véritable *furia francese*, où les Français combattent au corps à corps et se transcendent pour obtenir la victoire. Elle correspond en tous points aux attentes des contemporains, contrairement à Valmy : elle a généré des images, mais aussi plus de martyrs. Autant de raisons qui expliquent le succès de cette bataille offensive et la discrétion de la mémoire de la canonnade défensive du mois de septembre. Une œuvre synthétise la place de Valmy en 1793 par rapport aux autres événements de 1792 : *La France républicaine, ou Le miroir de la Révolution française* de François Pagès, qui a probablement été écrit peu de temps après la mort du général Dampierre, car celui-ci en est le héros central. Constituée de dix chants qui célèbrent la Révolution, cette œuvre loue le sacrifice et le courage de Beaurepaire, la valeur des Lillois pendant le siège, la fureur du combat de Jemmapes ou bien l'héroïsme de La Bretèche. Valmy est simplement évoqué dans l'argument du chant dixième, qui cite les « vainqueurs de Valmi, de Gemmappe, de Spire, de Mayence ». Au sein du chant qui correspondrait à l'événement, le huitième, la déroute austro-prussienne serait le résultat de la « prudence » des généraux français et de la présence en nombre des volontaires. Aucun combat n'aurait même été mené[190].

Cependant, la mémoire de Valmy aurait pu suivre son cours et évoluer en étant associée à celle de Jemmapes, mais un autre événement la mène quasiment à sa disparition : la trahison de Dumouriez. Évoquée dans un supplément la fin des poèmes de Pagès, l'auteur se dédouane d'avoir tant développé ses faits d'armes en le dénigrant sur plusieurs pages. « Dumourier n'a vaincu que pour tromper la France »[191]. Valmy n'était qu'un leurre. On comprend alors mieux pourquoi Dampierre est le héros de ses poèmes : s'étant illustré à Jemmapes, il est aisé de lui attribuer les lauriers de cette bataille. Mais la campagne de l'Argonne, elle, reste orpheline et ne mérite pas d'être développée.

[190] François-Xavier Pagès de Vixouse, *La France républicaine, ou Le miroir de la Révolution française ; poëme en 10 chants*, Paris, J. Grand, 1793, p. 107.

[191] *Ibid.*, p. 149.

C. Les conséquences de la trahison de Dumouriez

Le 4 avril 1793, après la défaite de Neerwinden et une tentative avortée de putsch, le général Dumouriez fuit la France et passe du côté autrichien. Les monarchies européennes réagissent amèrement à cette défection qui est jugée bien trop tardive. « […] Que ne la faisait-il au moulin de Valmi ? » regrette Catherine II. « Le roi serait en vie, et s'il l'a proposé et que ce maudit duc de Br. n'en ait pas profité, il est en vérité bien coupable »[192]. En France, cette trahison marque un coup d'arrêt pour la mémoire de Valmy et Jemmapes, par le lien étroit que ces événements entretiennent avec Dumouriez. Celle de Valmy étant déjà volatile, elle tend à quasiment totalement disparaître après la chute des dantonistes, un an plus tard.

1. Le procès des dantonistes

Lors du jugement de Danton (2-5 avril 1794), celui-ci est accusé d'avoir été en bonne relation avec le général Dumouriez et de lui avoir promis son amitié malgré sa trahison[193]. Celui-ci répond ne l'avoir vu qu'une seule fois, pour lui réclamer de l'argent et pour traiter d'un problème d'une tierce personne. Selon lui, il ne l'aurait pas soutenu au moment de la « victoire remportée à Saint-Ménéhould » puisqu'il ne souhaitait pas qu'il repasse la Marne. S'il lui a fait des promesses par écrit, ce serait avant tout pour caresser son orgueil, parce que Dumouriez avait « la vanité de se faire passer pour général ». Jamais il n'aurait accepté les avances de Dumouriez, bien que celui-ci lui aurait promis un ministère. Un juré lui demande alors s'il sait pourquoi le général n'a pas poursuivi les Prussiens[194]. Danton indique faire de la politique et ne pas se mêler d'opérations militaires et qu'il avait chargé Billaud-Varenne de la surveillance de Dumouriez. Au reste, celui-ci a produit un rapport et bien qu'il trouvât le général suspect, il ne put rien lui reprocher.

De son côté, Westermann met en avant sa participation aux batailles de Jemmapes et de Mons, où il s'est « montré en brave militaire ». En revanche, Valmy n'est jamais nommément cité, alors que ce combat et ses suites sont au cœur de son interrogatoire, car il doit justifier ses actions au moment des négociations avec les Prussiens [195]. Il indique bien l'événement, mais sans le nommer et même la date mentionnée est fausse, puisqu'il évoque que « le 20 octobre les français livrèrent le combat au prussiens ». Pour mettre toutes les fautes sur la tête de Dumouriez, il met en avant son zèle lors de l'arrestation du secrétaire du roi de Prusse, action qui lui aurait été reprochée par Dumouriez. Il dit qu'il ne voit pas précisément en quoi les

[192] *Sbornik imperatorskago russkago istoricheskago obshchestva*, *op. cit.*, p. 582 [En ligne : https://networks.h-net.org/sirio-023]. Consulté le 15 août 2022.

[193] *Bulletin du Tribunal criminel révolutionnaire* établi au Palais, à Paris, par la loi du 10 mars 1793, pour juger sans appel les conspirateurs, part. IV, nº 22, [1794], p. 4.

[194] *Ibid.*, part. IV, nº 23, [1794], p. 1.

[195] *Ibid.*, part. IV, nº 25, [1794], p. 3.

négociations entre Brunswick et Dumouriez poseraient problème, puisque les propositions du roi de Prusse ont été communiquées à Paris. Cependant, Westermann joue la fausse naïveté : en sous-entendant que les conférences entre les généraux français et prussiens étaient bien longues et que Dumouriez ne semblait pas vouloir faire de prisonniers, il affirme que son ancien chef était quasiment complice de Brunswick et du roi de Prusse.

De ces deux interrogatoires portant sur les actions de Dumouriez au cours de la campagne de l'Argonne, on peut remarquer l'absence de mention explicite à Valmy. Danton et Westermann citent pourtant l'événement de manière détournée, le premier le qualifiant de « victoire » et le second de « combat ». Tous deux essayent de faire peser toutes les accusations sur Dumouriez, profitant de sa trahison avérée et de son éloignement. Nous pouvons aussi observer une autre absence, celle du complot impliquant l'achat par Danton de Brunswick par l'intermédiaire de Dumouriez, que nous détaillerons par la suite. Malgré le soupçon de corruption qui pèse sur Danton au cours de son procès, il ne lui est jamais reproché d'avoir dérobé le trésor du Garde-Meuble, volé quelques jours avant Valmy. Cet interrogatoire prouve surtout que la frustration de la campagne de l'Argonne était bien réelle et restée vivace, puisque certains regrettent encore que les Prussiens n'aient pas été plus humiliés lors de leur retraite en 1792.

2. Les souvenirs peu flatteurs des généraux

Les généraux Kellermann et Dumouriez ont assez peu écrit sur Valmy. Pourtant les deux auraient bien eu des occasions de le faire : Kellermann obtient le titre de duc de Valmy grâce à Napoléon I[er] et Dumouriez a passé les premières années de son exil à tenter de convaincre la France de lui pardonner. Nous avons déjà évoqué le récit de la bataille fait par Kellermann en 1792 dans ses lettres, mais il publie également un texte en 1793. Ce texte est un exposé de Kellermann sur ses actes depuis 1790 jusqu'à son arrestation le 18 octobre 1793, publié afin de prouver son innocence et son patriotisme. Il est suivi d'un témoignage favorable à sa libération. Si pour lui Valmy est une preuve de son engagement envers la République et une canonnade au « feu terrible »[196], pendant laquelle les troupes auraient crié « Vive la nation ! », il persiste à qualifier de simple « affaire »[197] la bataille. En outre, il se plaint des ordres de Dumouriez, qu'il lui aurait ordonné de s'installer sur une mauvaise position, non loin de la colline de Valmy. Pour lui, le fait que l'ennemi ait attaqué le 20 septembre est une erreur de sa part car il aurait simplement dû devancer l'armée de Kellermann pour lui couper les vivres. Cet exposé a été produit à partir d'un mémoire écrit de la main de Kellermann et qui est actuellement conservé

[196] François Christophe Kellermann, *Exposé de la conduite de Kellermann, depuis l'année 1790 jusqu'à l'époque de son arrestation au 18 octobre 1793*, [s.l.], [s.n.], 1793, p. 10.

[197] *Ibid.*, p. 9.

aux Archives nationales[198]. Dans le manuscrit original, on découvre que si de nombreuses phrases ont été conservées dans l'exposé final, plus nombreuses sont celles qui ont été modifiées voire tout simplement coupées. Le général se révèle encore plus virulent envers Dumouriez et le combat semble également bien plus critique et difficile pour les troupes françaises. Le mot « affaire » n'apparaît pas, tandis que l'épisode du « Vive la nation ! » est bien plus développé, incluant cette fois-ci la mise des chapeaux sur les baïonnettes. Mieux, on apprend que le cri a eu lieu plusieurs fois dans la journée, sans que Kellermann en soit à l'origine : « [le soldat] attendait [l'ennemi] avec la plus grande gaïeté, en réitérant le même air du matin et élevant les Chapeaux sur les Bayonnettes et sur les Sabres ». Pour l'exposé imprimé, soit Kellermann a décidé de faire une synthèse de son mémoire, soit quelqu'un d'autre a fait les choix pour lui. Il est en tout cas moins élogieux que la version manuscrite, mais le général n'est jamais revenu sur ses souvenirs par écrit durant le reste de sa vie. Néanmoins, notre hypothèse est que l'exposé de Kellermann est la source première du cri « Vive la Nation ! » repris dans le mythe républicain, car contrairement aux documents qui l'évoquaient auparavant, il est non seulement plutôt facile d'accès – il n'est pas privé – mais surtout il comporte plusieurs éléments plutôt constants du mythe, c'est-à-dire le cri et les baïonnettes. L'exposé étant écrit par Kellermann, il est d'autant plus aisé d'attribuer la paternité du cri au général. Une partie de la renommée de Valmy tiendrait donc d'une source décrivant une simple « affaire ».

Du côté de Dumouriez, le constat initial est très différent, même si le résultat est assez similaire. En effet, l'ancien général a beaucoup écrit sur ses actions depuis son exil, ses écrits étant d'ailleurs très diffusés en Allemagne. Cette manière d'opérer se rapprochent de celles des mémorialistes nobles émigrés, puisqu'il tente de se donner une épaisseur au sein de la diplomatie européenne en publiant fréquemment son avis. Cependant, cette stratégie se révèle inefficace en France, voire contreproductive, puisque la plupart de ses écrits y passent inaperçus[199]. En outre, des émigrés réagissent violemment à ses textes, car il demeure à leurs yeux un jacobin ayant contribué à la mort du roi. Certains n'hésitent pas à diffuser de faux écrits pour l'incriminer. Les vrais, quant à eux, sont souvent annotés et parfois censurés en partie par les éditeurs, lorsqu'ils considèrent que les propos du traître sont blasphématoires envers la République. Bien qu'il essaye fréquemment de prouver sa valeur auprès de ses anciens compatriotes ou des cours européennes, Dumouriez ne juge pas pertinent d'utiliser Valmy comme argument politique, ce qui est révélateur de l'estime qu'il avait pour ce combat. Dans ses premiers *Mémoires* en 1794, il ne l'évoque que pour justifier son absence de réaction lors de l'instauration de la République, probablement pour contrer les accusations de jacobinisme. Malgré son soutien au roi et à la reine, il veut prouver que la priorité était à ce moment-là de

[198] AN, AE/II/1315/a, « Mémoire historique de la Campagne militaire de 1792 par les armées de Sarre, de Sarre et Rhin et du Centre, commandées par le général en chef Kellermann ».

[199] J.-P. Bois, *Dumouriez*, *op. cit.*, p. 347.

« chasser l'ennemi et sauver la patrie ». Il ne valorise aucunement l'affrontement en lui-même, qui ressemble plutôt à une attaque avortée des Prussiens qu'à un véritable combat :

> L'histoire de France ne présente pas une seule époque plus dangereuse. Le 20 septembre, jour auquel la Convention déclarait la République, Dumouriez et Kellermann repoussaient les Prussiens, qui avaient voulu les combattre à Valary. Les armées étaient en présence, on s'attendait chaque jour à une bataille ; ce n'était pas le moment d'engager une querelle et une scission sur la forme du gouvernement[200].

La faute sur le nom de Valmy est assez significative : une simple mauvaise retranscription d'un « m » en « ar » prouve que l'événement est inconnu de l'éditeur, d'autant plus qu'elle n'est pas corrigée dans les éditions suivantes. Il faut attendre les rééditions du XIX^e^ siècle pour que « Valary » soit remplacé par « Valmy ».

Quelques mois plus tard, Dumouriez revient sur ses succès militaires dans les *Campagnes du général Dumouriez, dans la Champagne et en Belgique.* Ce récit a de nombreux défauts, l'ancien général insérant volontairement des erreurs et des imprécisions, comme l'a remarqué Arthur Chuquet, l'historien spécialiste de la campagne de l'Argonne, au début du XX^e^ siècle[201]. Il rejette la plupart des fautes commises en Champagne sur Kellermann : ce serait lui par exemple qui n'aurait pas souhaité poursuivre les Prussiens[202] alors que Dumouriez s'est empressé de rejoindre les salons parisiens. Sa vision de Valmy est assez péjorative, puisqu'il reproche à Kellermann l'établissement de ses troupes sur la colline du moulin. Selon lui, d'autres scénarios, bien meilleurs, auraient été possibles si les troupes avaient été réparties autrement. Ils auraient permis une victoire éclatante au lieu d'une simple canonnade, qui seule est bien « inutile » quelle que soit sa violence. Une fois encore, ceci confirme les thèses d'Hervé Drévillon et de Bernard Gainot, car Dumouriez n'envisage pas une victoire militaire sans usage de l'arme blanche. Il concède cependant que la canonnade de Valmy a rassuré les Français, en leur prouvant leur « feu pouvait arrêter [un] ennemi formidable »[203].

Par conséquent, ni Kellermann, ni Dumouriez ne cherchent à glorifier leur participation à la victoire de Valmy. Ils n'y voient pas d'intérêt, ce qui peut sembler d'autant plus étonnant que Kellermann est honoré sous l'Empire du titre de… duc de Valmy.

---

[200] C.-F. Dumouriez, *Mémoires du général Dumouriez, écrits par lui-même*, *op. cit.*, p. IX.

[201] Arthur Chuquet, *Dumouriez*, Paris, Librairie Hachette & Cie, 1914, p. 238.

[202] Charles-François Dumouriez, *Campagnes du général Dumouriez dans la Champagne et la Belgique écrites par lui-même*, Hambourg, B. G. Hoffmann, 1795, vol.I, p. 217.

[203] *Ibid.*, p. 146.

* *

*

Que reste-il de Valmy après avril 1794 ? Peu de choses, tant la bataille semble vouée à n'être qu'un détail mineur des guerres révolutionnaires et sa mémoire disparaît de la presse française. Même ceux qui furent blessés au cours de la bataille ne s'y réfèrent plus, comme en témoigne le plus célèbre, Simon Duplay, le neveu du menuisier qui a hébergé Robespierre du 17 juillet 1791 jusqu'à sa mort. Il a d'ailleurs été le secrétaire bénévole de l'Incorruptible. Lorsque la famille Duplay est arrêtée à la suite du 9 Thermidor, Simon Duplay demande à ce que son infirmité soit prise en compte dans son jugement. Il a en effet perdu une jambe lors de la bataille de Valmy, à laquelle il a participé en tant que volontaire. Dans sa première lettre au Comité de salut public, il demande justice et « la liberté pour laquelle il a perdu un membre »[204]. Un peu moins d'un an plus tard, Simon, Éléonore et Jacques-Maurice Duplay réitèrent leur demande de libération et indiquent que l'un d'entre eux a fourni une preuve de civisme « non équivoque dans les plaines de la Champagne »[205]. Ils sont libérés quelques jours plus tard. Valmy est donc utilisé comme preuve d'engagement républicain, mais sans qu'il soit nommé... Et si un invalide de Valmy ne cite pas le nom de l'endroit où il a été blessé, qui d'autre le ferait ? Il y a cependant quelques personnes qui s'intéressent à la canonnade, particulièrement à la fin de la I^{ère} République : ce sont les premiers historiens français de la Révolution. Du côté des vaincus de Valmy, le souvenir diffère également : les Prussiens concèdent aisément une défaite tandis que le traumatisme des émigrés tend à favoriser de nouveaux récits qui permettraient d'expliquer leur échec. Pour mieux connaître les origines des mythes de Valmy, il est par conséquent nécessaire d'attendre les premières parutions réfléchies autour de cette bataille.

[204] Albert Mathiez, « L'arrestation de Simon Duplay », *Annales révolutionnaires*, n^{o} 11, février 1919, p. 114.

[205] *Ibid.*, p. 115.

Chapitre 2 : Une tension des mémoires entre premiers historiens et contre-révolutionnaires

De 1794 a 1830, nous entrons dans l'une des périodes les plus désertes pour le souvenir de Valmy, du moins officiellement. Rares sont les images ou les références à la bataille révolutionnaire dans la vie publique et politique. En à peine deux ans, la canonnade disparaît de la plupart des mémoires individuelles. Malgré tout, son souvenir se loge dans les récits de quelques personnes, celles qui inscrivent sur le papier leurs souvenirs ou leurs réflexions sur les événements qu'ils ont vécus. Bien qu'il n'y soit pas toujours perçu positivement, sa transmission permet à Valmy sa survie mémorielle. Durant cette période, on ne trouvera ainsi guère de mention de la canonnade dans les journaux ou les discours, hormis lorsque l'on évoque son duc, le maréchal d'Empire Kellermann. En revanche, nombreux sont les nobles et les bourgeois à vouloir faire part de leur expérience de la Révolution, que cela soit dans le cadre de mémoires militaires ou civils, mais aussi dans ce qui devient progressivement les premières histoires de la Révolution. Ce sont dans ces textes qu'apparaissent les éléments mythiques de Valmy, qu'il s'agisse des germes du mythe républicain avec la clameur de « Vive la nation ! » ou bien des premières théories complotistes qui font de la victoire française un simulacre de bataille.

I. La sauvegarde de Valmy dans les premiers récits de la Révolution française

A. La préservation du souvenir chez les militaires

Que cela soit par simple souvenir personnel ou par implication dans la retranscription des actions de l'armée française, les militaires sont pour un temps quasiment les seuls garants du souvenir de Valmy en tant qu'événement. Cela s'explique par l'aspect systématique de la mise en récit des batailles par les militaires au début du XIXe siècle[1]. L'histoire des batailles doit servir à tirer des leçons du passé pour les combats à venir. Cependant, tous les affrontements ont tendance à être héroïsés, ce qui n'est pas sans conséquence pour le souvenir de Valmy[2].

[1] Nicolas Offenstadt, « Histoire-bataille », dans Christian Delacroix et al., *Historiographies : concepts et débats. I*, Paris, Gallimard, 2010, p. 162-163.

[2] *Ibid.*

1. L'importance de Valmy au sein de l'armée française

Très tôt, le souvenir de Valmy semble être respecté au sein de l'armée. Lorsque Pierre Riel de Beurnonville, qui était présent à Valmy, devient ministre de la Guerre, il écrit une lettre assassine au général Custine. L'un de ses griefs est la plainte que Custine a déposé contre Kellermann, qui a été démis de ses fonctions de chef de l'armée de Moselle en novembre 1792. Beurnonville avait alors succédé à Kellermann qu'il désigne comme le « héros de Valmy ». Il lui demande : « Pourquoi avez-vous dénoncé le général Kellermann qui venait de se couvrir de gloire à Valmy et de sauver la capitale par la plus belle résistance[3] ? » Il n'y a dans son esprit aucun doute sur la victoire remportée le 20 septembre.

Si par la suite les militaires deviennent plus discrets en raison des risques politiques qu'ils prennent à s'exprimer sur la conduite de la guerre, on peut remarquer que la fuite de Dumouriez n'a nullement altéré cette vision de Valmy dans les premiers récits sur les guerres révolutionnaires. En 1798, le chef de bataillon A. Liger fait partie des premiers militaires à narrer le déroulement des campagnes militaires françaises pendant la Révolution et à publier son récit, même s'il reste probablement restreint au cercle de l'armée. Cette entreprise lui tient à cœur, car il souhaite « remettre sous les yeux des Militaires de tous les grades les différentes affaires auxquelles chacun d'eux a participé »[4]. Son récit de Valmy est assez sobre, répertoriant essentiellement les actions des généraux, notamment le soutien apporté par Dumouriez pendant la canonnade. Il décrit une canonnade vive et meurtrière dans les deux camps :

> Dumouriez se porta ensuite de sa personne auprès de Kellermann qui l'en fit prier, et passa quelques heures avec lui dans les batteries. La sagesse de ces dispositions et la vigoureuse résistance que faisoit l'armée de Kellermann, déconcerta l'ennemi et l'empêcha d'accepter le combat qui lui étoit offert. La journée se passa en une canonnade de quatorze heures, qui se faisoit de très-près, et qui emporta beaucoup de braves gens de part et d'autre[5].

Toutefois, par rapport aux premiers écrits de Dumouriez et de Kellermann, le zèle des troupes est cette fois sans limite. L'explosion des caissons d'artillerie n'aurait même pas bousculé l'alignement des soldats sur la colline, ces derniers étant restés tranquilles tout au long de la canonnade malgré un feu « très-vif et très-meurtrier », sans que le nombre de victimes ne soit donné. Ce récit montre un Kellermann assez effacé, qui ne joue pas de rôle particulier dans l'attitude des troupes. Nulle mention n'est faite de ses paroles et de ses gestes exhortant les soldats et la perte de sa monture n'est pas évoquée. On retrouve en revanche les négociations, qui sont présentées comme une tentative des armées coalisées de « se tirer du mauvais pas dans

[3] René Reiss, *Kellermann*, Paris, Tallandier, 2009, p. 171-172.

[4] A. Liger, *Campagnes des Français pendant la Révolution*, Blois, Chez J.-F. Billault, 1798, vol. 1. Ces mots sont présents dans la page de titre de l'ouvrage d'A. Liger : « Ouvrage entrepris pour fixer l'opinion sur la guerre que nous soutenons depuis six ans ; et de remettre sous les yeux des Militaires de tous les grades les différentes affaires auxquelles chacun d'eux a participé ».

[5] *Ibid.*, p. 75-76.

lequel [elles s'étaient] fourré[e]s »[6], mais elles n'auraient provoqué que peu de réactions du côté français mis à part des politesses.

Après le coup d'État du 18 Brumaire et l'instauration de l'Empire, le nouveau régime souhaite mieux documenter les campagnes passées afin de pouvoir conserver les différentes stratégies militaires utilisées, pour les réutiliser si le besoin s'en fait ressentir et former les futurs officiers. L'armée réalise par conséquent des plans des batailles récentes. Valmy est ainsi détaillée sur plusieurs plans, dont celui d'Hérisson (entre 1800 et 1805) et celui de Tardieu et Giraldon (1805-1815). Le premier a probablement été le premier, car Hérisson, un habitant des environs a été fait prisonnier par les Prussiens d'après ses propres dires et a assisté à toute la bataille[7]. Le plan est une commande de la préfecture : il a été réalisé avec soin, il est décoré et très coloré. Toutefois, il n'est guère précis dans le détail, car on y distingue surtout les villages de la région et les troupes sont resserrées dans une petite part de la carte. Ce plan donne plus une vue de l'orientation de la canonnade. Le plan de Tardieu et Giraldon est moins coloré mais est beaucoup plus rigoureux et complexe, avec un fond de carte imprimé rappelant les cartes de Cassini[8]. Il est accompagné d'une légende, d'une explication précise des lettres positionnées sur le plan et d'un récit plus général de la bataille. L'autre valorisation de Valmy au sein de l'armée sous l'Empire se fait de manière plus détournée, lors de l'anoblissement de Kellermann.

2. Kellermann, duc de Valmy

Dumouriez ayant trahi, Kellermann est le seul général à pouvoir utiliser le souvenir de Valmy, malgré l'importance moindre qui lui était donnée à l'époque des opérations. Comme nous l'avons précédemment cité, Kellermann a écrit un mémoire sur le récit de la campagne de 1792 à la suite de son arrestation en octobre 1793. Enfermé pendant treize mois, il échappe de peu à la guillotine. Après Thermidor, il est acquitté et retrouve le commandement des armées. Il prend cette fois-ci la tête des armées des Alpes et d'Italie à partir de janvier 1795, avant d'en être écarté quelques mois plus tard, en septembre. On lui reproche son absence d'esprit offensif, ayant l'habitude de mener des opérations lentes et préparées à l'avance, comme sous l'Ancien Régime[9]. Il est alors remplacé par Napoléon Bonaparte, qui commande l'armée d'Italie. Kellermann le seconde avec celle des Alpes et contrairement au jeune général, il n'est guère couronné de lauriers pour ses exploits militaires malgré son soutien constant[10]. D'après Barras, Napoléon a une mauvaise opinion de Kellermann et aurait dit « qu'il était d'une nullité absolue ; que le vainqueur de Valmy était tout au plus capable de passer en revue les troupes qu'on devait

[6] *Ibid.*, p. 77.

[7] Annexe 5 : Plans de la bataille de Valmy de l'époque napoléonienne

[8] *Ibid.*

[9] R. Reiss, *Kellermann*, *op. cit.*, p. 308.

[10] *Ibid.*

envoyer en Italie »[11]. Il vit cette relégation comme une humiliation mais il figure pourtant parmi les premiers soutiens de Bonaparte. La carrière militaire active de Kellermann s'achève par conséquent en 1795 en demi-teinte, même s'il continue encore pendant plusieurs années à participer à l'organisation des armées et notamment à la gestion de l'approvisionnement et de l'équipement, pour laquelle il se distingue.

Par lettres patentes du 10 mai 1808, Napoléon confère au maréchal d'Empire François Christophe Kellermann le titre de duc de Valmy. Il obtient ses armoiries le 3 juin. Officiellement, l'empereur a voulu remercier celui-ci pour son « zèle », sa « fidélité » et certaines missions particulières, comme la réorganisation des armées de réserve[12]. Officieusement pour Joseph Fouché, ministre de la Police depuis 1804, il ne s'agissait que d'un quota de généraux à anoblir : « quant à Pérignon, Serrurier, Kellermann et Mortier, ils n'étaient là que pour faire nombre et pour compléter les dix-huit colonnes de l'Empire, dont l'opinion ratifia le choix »[13]. Par rapport aux autres généraux anoblis, le titre de Kellermann est original, puisqu'il s'agit du seul faisant référence au territoire français. Les autres sont hérités des conquêtes napoléoniennes. Valmy étant le fait d'armes le plus important de Kellermann, ce titre semble rationnel. Toutefois, au vu de la méfiance affichée par Napoléon pour la canonnade et le manque de popularité de celle-ci, on peut tout de même s'en étonner. On peut supposer que c'est Kellermann qui a souhaité ce nom, à défaut d'avoir pu remporter une victoire plus brillante. D'après un commentaire de la duchesse d'Abrantès de 1815, « le maréchal Kellermann était créancier de l'état pour la bataille de Valmy et cette dette n'avait rien de commun avec celle de son fils »[14] – son fils François Étienne ayant mené une action déterminante à la bataille de Marengo sans qu'il obtienne de réelle reconnaissance de la part de Napoléon. On peut donc également émettre l'hypothèse que Napoléon avait aussi cette vision d'une « créance », même s'il n'accordait que peu d'estime militaire au déroulement de la canonnade. L'objet de ce titre est faiblement commenté dans la presse. Lorsque le *Journal de l'Empire* annonce la nouvelle à ses lecteurs en mai 1808, celui-ci précise seulement que « Valmy est un village de la Champagne où il a forcé en 1792 l'armée prussienne à la retraite »[15]. Les armoiries ne comportent quant à elles aucune référence à la bataille.

B. La légitimité nouvelle de Valmy

La sauvegarde du souvenir de Valmy n'est pas du seul fait des militaires, qui conservent sa mémoire dans un cercle restreint. Mais qui d'autre pouvait s'intéresser à la canonnade ? De

[11] Jacques Jourquin, « Préface », dans *Ibid.*, p. 15.

[12] *Ibid.*, p. 433.

[13] Joseph Fouché, *Mémoires de Joseph Fouché, duc d'Otrante, ministre de la police générale. Première partie*, Osnabrück, Allemagne, Biblio-Verlag, 1966, p. 317-318.

[14] R. Reiss, *Kellermann*, *op. cit.*, p. 358-359.

[15] *Journal de l'Empire*, 3e année, 25 mai 1808, p. 2.

toute évidence pas la presse, même à une échelle plus locale. On ne trouve guère de traces de Valmy dans la production écrite marnaise. En l'an VII, la première édition de l'*Almanach historique et chronologique du département de la Marne* évoque toutefois une victoire militaire à Valmy, mais les causes de la retraite demeurent floues pour l'auteur, qui dénigre par ailleurs fortement les actions de Dumouriez, qui n'auraient été d'aucune aide pour Kellermann[16]. Le souvenir de la bataille de Valmy n'intéressant pas les locaux, il nous faut à nouveau porter notre regard sur Paris et plus précisément sur l'élite intellectuelle, qui commence à vouloir étudier les bouleversements de son époque.

1. Un premier regard contre-révolutionnaire

Initialement, les premiers récits de la Révolution française sont écrits par des contre-révolutionnaires. Ces derniers cherchent à comprendre les raisons pour lesquelles la France a remis en cause une royauté millénaire. Ainsi, Edmund Burke écrit *Reflections on the Revolution in France* dès 1790. La campagne de l'Argonne est généralement omise des essais mentionnant l'année 1792, hormis quelques exceptions, comme le deuxième tome du *Dernier tableau de Paris* de Jean-Gabriel Peltier[17]. Le point de vue de Peltier est d'ailleurs original, car il ne prend pour protagonistes positifs ni Dumouriez, ni Kellermann, ni même les émigrés, mais le duc de Brunswick et le roi de Prusse, qui ont pourtant été fortement décriés par la majorité des contre-révolutionnaires français. Peltier décrit un roi de Prusse « remarquable » qui se serait exposé à tous les risques. La défaite serait la cause de ses propres troupes, qui auraient manqué de motivation face à l'ennemi :

> Sa bravoure personnelle & son exemple n'empêchèrent pas son armée d'être vaincue en discipline & en confiance par la ligne de Kellermann qui ne fut point ébranlée par l'artillerie ennemie. Cette infériorité de l'armée du Roi de Prusse détermina la fin de l'action. Pour la rallier entièrement, il fallut que le Roi, le duc, & les coups de bâton se missent à leur tête & sur leur dos[18].

On peut s'étonner de cette description, car habituellement le manque de discipline est reproché aux troupes révolutionnaires et non aux Prussiens, dont on admire l'exécution des manœuvres. Peltier est loin des opérations au moment où il rédige le *Dernier tableau de Paris* et a peut-être inventé les conclusions qu'il pensait pouvoir tirer de cet affrontement. Son indulgence à l'égard du roi de Prusse et du duc de Brunswick peut s'expliquer par le contexte d'écriture de son livre. Celui-ci ayant été publié pour la première fois en septembre 1793, Peltier

[16] Georges Clause, *La Presse périodique dans le département de la Marne à l'époque révolutionnaire (1789-1800)*, Thèse de doctorat, Faculté des lettres de Paris, Paris, 1968, p. 455.

[17] Jean-Gabriel Peltier est le fondateur du journal pamphlétaire royaliste *Les Actes des Apôtres*, arrêté en octobre 1791.

[18] Jean-Gabriel Peltier, *Dernier tableau de Paris, ou Récit historique de la révolution du 10 août 1792, des causes qui l'ont conduite, des évènements qui l'ont précédée, et des crimes qui l'ont suivie*, 3e éd., Londres / Bruxelles, Chez l'auteur / B. Lefrancq, 1794, vol. 2, p. 54.

pouvait encore espérer des victoires des coalisés, qui pourraient réparer les « fautes » commises à Valmy[19].

2. Les premières histoires de la Révolution française

À partir de la fin du Directoire, des journalistes, des écrivains-compilateurs et des hommes politiques de second rang[20] tentent de synthétiser les événements révolutionnaires qu'ils viennent de vivre, faisant des premières tentatives d'histoire immédiate. S'ils se revendiquent historiens, leurs écrits sont à la croisée du témoignage, du journalisme et de l'histoire. Une fois l'Empire instauré, ces livres servent également à promouvoir la prise de pouvoir de Napoléon Bonaparte comme un « aboutissement heureux »[21] de la Révolution. Antoine Fantin-Désodoards, commence à publier une *Histoire philosophique de la Révolution française* à partir de 1796. Cette précocité s'explique par l'intérêt de cet ancien jésuite pour l'histoire, celui-ci ayant publié une *Histoire de France* en 1789[22]. Il s'agit, selon Jacques Godechot, de la première histoire « solide » de la Révolution, malgré ses erreurs et son parti pris envers les Girondins[23]. On y découvre un récit de la bataille de Valmy proche de celui conservé par les militaires, puisqu'il y valorise le rôle de l'artillerie :

> Le 20 septembre, les prussiens découvrirent l'armée française campée sur une éminence et retranchée avec beaucoup d'art, auprès de Valmi, deux lieues avant les bois de Sainte-Menehoult. Le roi de Prusse et le duc de Brunsvick persuadés qu'une action allait décider du succès de la campagne, ne voulant pas d'ailleurs donner le temps aux Français de se rassembler en plus grand nombre, résolurent sur-le-champ de les attaquer.
>
> Les prussiens marchant en colonnes, se déployèrent avec cette précision de tactique que le grand Frédéric leur avait enseignée ; ils avancent avec audace, mais rompus par une artillerie redoutable et supérieurement servie, ils sont contraints de s'arrêter et bientôt de prendre la fuite. Cette bataille de Valmi, qui porta le nom générique de canonnade, avait entièrement changé l'opinion qu'avaient les prussiens des patriotes français en entrant dans le pays[24].

[19] *Ibid.*, p. 56.

[20] Éric Barrault, « Lacretelle et son *Précis historique de la Révolution française*. Quand un publiciste royaliste se transforme en historien de la Révolution », dans Philippe Bourdin (dir.), *La Révolution 1789-1871 : écriture d'une histoire immédiate*, Clermond-Ferrand, Presses Universitaires Blaise-Pascal, 2008, p. 157.

[21] Olivier Ritz, « L'an IX ou l'historiographie de la Révolution en débat », *La Révolution française. Cahiers de l'Institut d'histoire de la Révolution française*, n° 10, 2016 [En ligne : https://doi-org.distant.bu.univ-rennes2.fr/10.4000/lrf.1603]. Consulté le 7 septembre 2022.

[22] Jean-Luc Chappey, « L'*Histoire philosophique de la Révolution de France* de Fantin Desodoards. Dynamiques croisées entre statut d'historien et identité politique », dans P. Bourdin (dir.), *La Révolution 1789-1871*, *op. cit.*, p. 130.

[23] Jacques Godechot, *Les Révolutions (1770-1799)*, Paris, PUF, 1986, p. 257. Cité dans *Ibid.*, p. 132.

[24] Antoine Fantin-Desodoards, *Histoire philosophique de la Révolution de France*, Paris, Au bureau du Journal de Perlet, 1797, p. 53-54.

En plus de cette description rapide de la bataille, il réfléchit aux causes de la défaite prussienne. Il raille les émigrés, mais plus important, malgré l'absence de la plupart des éléments du futur mythe républicain, on y trouve une certaine puissance de l'esprit des révolutionnaires :

> Vaincue autant par l'esprit général des français que par leurs armes, peu s'en fallut que la plus brillante armée de l'Europe ne renouvellât l'exemple de Saragota. Il en périt de misère une partie considérable, le reste fut trop heureux de s'échapper d'un pays dont la conquête ne devait être qu'un jeu pour elle[25].

De manière plus générale, il valorise les campagnes militaires menées à l'extérieur, qu'il perçoit comme une œuvre civilisatrice[26], tandis qu'il rejette la politique intérieure à partir de l'été 1792. Il use par exemple d'un ton pamphlétaire lorsqu'il décrit les massacres de Septembre, dont il se revendique le témoin direct[27]. Valmy ne sert donc pas à contrebalancer les actes de violence extérieures, mais à valoriser la supériorité morale et militaire française par rapport aux autres pays européens.

Une entreprise originale est celle de Charles de Lacretelle, qui continue le *Précis historique de la Révolution française* initié par Jean-Paul Rabaut Saint-Étienne, guillotiné en décembre 1793. Le tome dédié à l'assemblée législative paraît en 1801[28]. Une chronologie est mise à disposition des lecteurs dans les premières pages, qui est présentée comme l'élément le plus important. La présence de Valmy à la date du 20 septembre 1792 pourrait théoriquement donner un premier indice de sa valeur, mais le niveau de détail est tel qu'elle n'est pas significative, Valmy étant noyé parmi les nombreux autres événements cités. Cette place est néanmoins confirmée par les pages dédiées à la campagne de l'Argonne. Malgré des conclusions similaires, le récit est assez différent de celui de Fantin-Désodoards, car c'est avant tout la fermeté des troupes qui est soulignée, comme chez A. Liger mais de manière encore plus exagérée, les tirs de canon faisant rire les soldats :

> Nos soldats s'aperçurent que la plupart des boulets qui leur étaient lancés passaient au dessus de leurs têtes : ils en firent un objet de plaisanterie, et se tinrent inébranlables dans leur position. Les Prussiens lancèrent une quantité innombrable d'obus ; il y en eut un qui tomba sur un caisson. L'explosion fut terrible, et coûta aux Français leur plus grande perte[29].

De plus, Lacretelle fait de « Walmy » la « première journée glorieuse »[30] des guerres de la Révolution, ce qui est étonnant au vu de la réputation de publiciste royaliste qui colle à son

[25] *Ibid.*, p. 114.

[26] J.-L. Chappey, « L'*Histoire philosophique de la Révolution de France* de Fantin Desodoards », dans P. Bourdin (dir.), *La Révolution 1789-1871*, *op. cit.*, p. 134.

[27] *Ibid.*, p. 137.

[28] E. Barrault, « Lacretelle et son *Précis historique de la Révolution française* », dans *Ibid.*, p. 160.

[29] Charles de Lacretelle, *Précis historique de la Révolution française. Assemblée législative*, 2e éd., Paris, Didot jeune, 1804, p. 439-440.

[30] *Ibid.*, p. 438.

personnage[31]. Il explicite clairement les causes de la victoire et de la retraite des Prussiens, donnant à Dumouriez sa part de gloire militaire :

> [Frédéric Guillaume] était arrêté dans les plaines de la Champagne, par les rigueurs d'un ciel ennemi, par ses propres incertitudes, par une armée privée à la vérité de toute expérience et de toute discipline, mais qui se grossissait de toutes parts ; enfin par l'habilité et la fortune de Dumouriez et les talens de Kellermann[32].

On peut expliquer cet avis par l'admiration prononcée de Lacretelle envers Napoléon Bonaparte, qui déteint sur les généraux de l'armée française. Bien qu'en prison au moment de la rédaction du *Précis*, il est censeur de la presse lors de la publication, ce qui témoigne de son implication dans le nouveau régime. Si son ouvrage fait avant tout l'histoire de deux camps, celui des bourreaux, les jacobins, et celui des victimes[33], cela a peu d'influence sur la narration des campagnes militaires, comme chez Fantin-Désodoards.

Parmi ces premiers historiens de la Révolution, celui qui rencontre le plus de succès est probablement François-Emmanuel Toulongeon. Son récit nous intéresse non seulement en raison de ses ventes, mais aussi par sa narration de Valmy. Celui-ci est très détaillé et s'étale sur plusieurs pages. Il reprend des descriptions militaires, comme les mouvements des troupes, mais introduit également des éléments familiers. À l'exception du lien entre Valmy et la proclamation de la République, on y retrouve en effet tous les éléments du futur mythe républicain :

> Dès que [la ligne de Brunswick] se forma en colonnes, Kellermann commanda la même manœuvre, et forma la sienne en colonnes par bataillon, avec ordre d'attendre l'ennemi, sans tirer, et de le charger à la baïonnette dès qu'il commencerait à monter. On lui répondit des cris d'alégresse, *vive la nation !* et les chapeaux furent élevés sur les baïonnettes : cette saillie nationale étonna l'ennemi, et ses colonnes s'arrêtèrent ; en même temps le feu très-vif de la réserve d'artillerie redoubla sur la tête de ces colonnes[34].

Le cri de « Vive la nation ! » a retenti, effrayant les ennemis. Le livre de Toulongeon est par conséquent un élément fondateur de la mythification de Valmy, en devenant une source d'inspiration très probable pour la génération suivante d'historiens. Ce qui a probablement facilité son appropriation est que cette description a été appréciée dès sa publication. Ainsi, le journal la *Décade* déclare que « ce qu'on lit avec un intérêt indépendant de toute opinion et de toute nuance d'opinion, c'est la belle campagne de Dumouriez dans l'Argonne, terminée par la

[31] [31] E. Barrault, « Lacretelle et son *Précis historique de la Révolution française* », dans P. Bourdin (dir.), *La Révolution 1789-1871*, *op. cit.*, p. 160.

[32] C. de Lacretelle, *Précis historique de la Révolution française. Assemblée législative*, *op. cit.*, p. 429.

[33] E. Barrault, « Lacretelle et son *Précis historique de la Révolution française* », dans P. Bourdin (dir.), *La Révolution 1789-1871*, *op. cit.*, p. 163.

[34] François-Emmanuel Toulongeon, *Histoire de France depuis 1789, écrite d'après les mémoires et manuscrits contemporains rassemblés dans les dépôts civils et militaires*, Paris/Strasbourg, Treuttel/Würtz, 1801, p. 330-331.

glorieuse journée de Valmy »[35]. En outre, il est perçu, avec Lacretelle et Ségur, comme l'un des historiens les plus légitimes pour parler de la période[36], ce qui accrédite sa version de Valmy.

Toutes les histoires de la Révolution produites durant le Directoire et l'Empire ne présentent pas Valmy sous le jour d'une victoire majeure. Chez François Pagès, Brunswick « fut battu complètement à Ste-Ménéhould » au cours d'une journée simplement appelée « la canonnade »[37]. Chez Louis-Philippe de Ségur, « Valmies » n'est cité que dans la lettre de Dumouriez envoyée à l'Assemblée[38], malgré une œuvre centrée sur les relations avec la Prusse. On peut encore citer les *Tableaux historiques de la Révolution française*, dans lesquels Valmy ne bénéficie pas d'illustration contrairement aux massacres de Septembre ou la prise de Spire. La description de la canonnade y tient en deux phrases, soit moins que l'explication du départ des troupes prussiennes :

> Le 20 septembre, Kellermann, qui étoit campé sur les hauteurs de Valmy, à la gauche de Dumouriez, fut attaqué par les Prussiens. Il s'établit entre les deux armées une vive canonnade qui dura quatorze heures ; et la supériorité de l'artillerie française sembla décidée dès ce jour pour toute la guerre.
>
> L'armée prussienne étoit alors dans l'état le plus déplorable. Les eaux de la Moselle et de la Meuse, la rigueur de la saison, et la quantité de raisin que les soldats mangèrent en Champagne, avoient introduit parmi eux une dyssenterie qui les mettait sur les dents : leur cavalerie en ressentit surtout les ravages. Cela détermina le roi de Prusse à entrer en conférence avec Dumouriez. On convint d'une trêve de quelques jours, pendant lesquels on fit l'échange des prisonniers ; et le duc de Brunswick en profita pour faire proposer au général français de se charger de rétablir l'ordre dans son pays, en lui promettant qu'il seroit secondé par toutes les forces de la coalition. Dumouriez répondit à ces propositions avec la fierté d'un Français et d'un patriote. Quelque rôle qu'il ait joué depuis, quelque haine que lui ait vouée sa patrie, nous devons avouer qu'alors il aimoit la gloire, qu'il paroissoit même très attaché à la liberté, et qu'il se montra toujours digne du poste important qu'il occupoit[39].

En outre, les contre-révolutionnaires et les royalistes continuent à rédiger leurs propres histoires de la Révolution, comme l'ancien ministre de Louis XVI Antoine-François Bertrand de Molleville. Valmy n'est pas omis, mais n'est pas envisagé comme un réel affrontement ou alors ses conclusions sont négatives pour les révolutionnaires. Bertrand de Molleville évoque par exemple une « vive canonnade » mais qui aurait été en défaveur des troupes de Kellermann :

> Alors, s'engagea entre les deux armées une vive canonnade qui dura toute la journée, sans être très-meurtrière, de part ni d'autre ; […] mais l'armée prussienne réussit à couper l'armée

[35] *La Décade philosophique, littéraire et politique*, nº 16, 10 ventôse an X, p. 401, cité dans O. Ritz, « L'an IX ou l'historiographie de la Révolution en débat », art. cité.

[36] *Ibid.*

[37] François-Xavier Pagès, *Histoire secrète de la Révolution française*, Paris, H. J. Jansen, 1797, vol. 2, p. 43-44.

[38] Louis-Philippe de Ségur, *Histoire des principaux événements du règne de Frederick Guillaume II, roi de Prusse, et tableau politique de l'Europe depuis 1786 jusqu'en 1796, ou l'an IV de la république*, Paris, F. Buisson, 1800, vol. 2, p. 291.

[39] *Tableaux historiques de la Révolution française*, Paris, Pierre Didot l'aîné, 1798, vol. 2, p. 294.

> française de sa communication directe sur Châlons, de manière qu'elle n'en put tirer ses approvisionnemens que par Vitry, ce qui nécessitoit un détour assez considérable. À la chute du jour, l'armée de Kellermann abandonna aux Prussiens le poste qu'elle avoit occupé, et alla camper à la gauche de celle de Dumouriez[40].

Quel que soit leur avis sur le déroulement et les conséquences de Valmy, on peut remarquer que la composition de l'armée n'est alors pas un sujet de discussion pour les historiens, donnant une sensation d'homogénéité des troupes, la place des volontaires pendant l'affrontement n'étant pas évoquée. C'est l'armée tout entière qui est souvent évoquée comme manquant d'expérience et de discipline. Jamais on ne retrouve de lien entre Valmy et la République, même si Lacretelle par exemple souligne l'importance de l'arrêt des troupes prussiennes pour la suite de la Révolution, non pour le régime mais dans l'attitude de Robespierre et de Danton, qu'il surnomme les « deux tyrans »[41]. Valmy bénéficie du contexte dans lequel ces récits sont écrits, ces premières histoires valorisant l'histoire militaire car elle n'implique pas de risque politique[42]. Il est en outre beaucoup plus aisé de parler des gloires militaires que d'essayer de démêler le fil des événements révolutionnaires, la majorité de ces historiens critiquant sans aucune mesure les jacobins, qui sont les méchants utiles de leur récit. Le seul qui réussit à se détacher de l'anecdotique est Toulongeon, qui perçoit la Révolution comme une conséquence de l'histoire du XVIII^e^ siècle, établissant déjà les prémices de la méthode historique en utilisant des sources documentaires[43]. Napoléon I^er^ a d'ailleurs peut-être perçu le potentiel subversif de ces histoires, car hormis les rééditions, les nouvelles publications sur la Révolution déclinent après 1801[44].

3. Une première représentation de Valmy

Le statut de Kellermann, les écrits des officiers et des historiens permettent à Valmy de faire enfin l'objet d'images. D'après nos recherches, l'estampe la plus ancienne représentant la bataille date de 1804. Elle est publiée dans *Fastes de la Nation française*, un livre dédié aux gloires militaires de l'Empire et à ses généraux[45]. Kellermann étant un soutien de l'empereur,

[40] Antoine François Bertrand de Molleville, *Histoire de la Révolution de France. Deuxième partie*, Paris, Guiguet et Michaud, 1802, vol. 10, p. 37.

[41] C. de Lacretelle, *Précis historique de la Révolution française. Assemblée législative*, *op. cit.*, p. 428-429.

[42] O. Ritz, « L'an IX ou l'historiographie de la Révolution en débat », art. cité.

[43] Pierre Serna, « Révolution française. Historiographie au XIX^e^ siècle », dans Christian Delacroix et al. (dir.), *Historiographies : concepts et débats. II*, Paris, Gallimard, 2010, p. 1189.

[44] O. Ritz, « L'an IX ou l'historiographie de la Révolution en débat », art. cité.

[45] F. Ternisien d'Haudricourt, *Fastes de la Nation française, ou tableaux pittoresques gravés par d'habiles artistes, accompagnés d'un texte explicatif*, Paris, Gillé fils, 1804. Il existe d'ailleurs des versions plus luxueuses dans lesquelles les estampes de l'ouvrage sont colorisées.

il est représenté en train de se battre à la bataille de Valmy. D'après une mention du graveur, il s'agit d'une estampe réalisée à l'eau forte[46].

Image 6 : La première estampe représentant Valmy. Louis-François Couché (graveur), Kellermann F. Christophe, Général de Division, Journée de Valmi en Champagne*, [1804], eau forte, BNU de Strasbourg.*

Kellermann est sur son cheval, le chapeau au bout de son sabre, probablement en train de crier « Vive la nation ! », ce qui témoigne du succès précoce de la version de Toulongeon. En revanche, on ne voit ni relief – hormis au loin –, ni moulin. L'artillerie est à peine évoquée, avec un canon à terre et des boulets au premier plan à gauche et un autre canon à droite. Les belligérants s'affrontent même au fusil, probablement par refus de présenter une simple canonnade comme fait d'armes principal d'un général de l'Empire. Les soldats français représentés ne ressemblent pas à des volontaires et nous semblent porter au contraire l'habit des fantassins napoléoniens en raison de leurs couvre-chefs, qui ne sont pas les habituels chapeaux à trois cornes que l'on voit d'ailleurs sur d'autres personnages.

[46] Musée Carnavalet, G.28598, « F. CHRISTOPHE KELLERMANN. / Général de Division. Journée de Valmi en Champagne », 1807, [En ligne : https://www.parismuseescollections.paris.fr/fr/musee-carnavalet/oeuvres/bataille-de-valmy-champagne-troupes-volontaires-du-general-fc-kellermann]. Consulté le 27 septembre 2022 .

Il est par conséquent nécessaire de nuancer l'oubli de Valmy, puisque la bataille est décrite et représentée dans des livres sous l'Empire, grâce à son rattachement à Kellermann. Toutefois, les histoires de la Révolution, même lorsqu'elles sont écrites par des royalistes, sont fondamentalement différentes des autres récits historiques qui commencent à être produits à la même époque, c'est-à-dire les mémoires des révolutionnaires et des émigrés. La plupart des contre-révolutionnaires partagent un avis : les négociations entre Brunswick et Dumouriez sont suspectes, ce qui devient une source inépuisable de fantasmes. Valmy quitte alors son statut de victoire militaire au sein de la noblesse, notamment sous la Restauration.

II. La victoire de Valmy, fruit d'un complot ?

A. Le développement des théories complotistes

1. Ramener l'inouï à l'ordinaire

Le complot[47] est l'un des marqueurs de la période révolutionnaire, tant il imprègne les révolutionnaires et les contre-révolutionnaires. Avant la Révolution, il était plutôt d'usage d'évoquer des trahisons. La généralisation de l'évocation de complots, plus obscurs, serait d'après Gérard Gengembre la preuve d'une complexification de la société, car le complot permet de saisir d'autres questions, qui seraient autant révélatrices de peurs profondes que d'un fort désir d'apprendre[48]. Selon François Furet dans *Penser la Révolution*, il s'agit d'une des conséquences de la politisation soudaine des individus et de l'importance donnée à l'opinion, car il permet de construire la nation et un peuple souverain en créant un imaginaire démocratique où le peuple et ses représentants lutteraient sans cesse contre les ennemis de la Révolution, qui sont initialement les « aristocrates ». L'idée de complot « dynamise l'ensemble de convictions et de croyances caractéristique des hommes de cette époque, et c'est elle aussi qui permet tout à coup l'interprétation-justification de ce qui s'est passé »[49], que ce soit au sein de la politique révolutionnaire ou progressivement auprès des royalistes. Les thèses contre-révolutionnaires ont en effet été abreuvées par le complot jacobin forgé par les thermidoriens[50]. La difficulté à fiabiliser les informations transmises est une autre cause de la force des théories complotistes dans un contexte où la presse commence seulement à se développer. La peur de l'ennemi, et particulièrement celui de l'intérieur, en est souvent l'élément déclencheur. Le

[47] Le mot « complot » est utilisé dans notre thèse au sens de « concertation secrète pour faire du mal ».

[48] Gérard Gengembre, « Barruel, Augustin de », dans Jean-Clément Martin (dir.), *Dictionnaire de la Contre-Révolution : XVIIIe-XXe siècle*, Paris, Perrin, 2011, p. 85.

[49] François Furet, « Penser la Révolution française », dans François Furet, *La Révolution française*, Paris, Gallimard, 2007, p. 67.

[50] *Ibid.*, p. 72.

faible intérêt des révolutionnaires pour Valmy justifie la faiblesse des théories du complot l'entourant dans ce camp, malgré les soupçons qui pèsent sur Dumouriez dès le début des négociations avec les Prussiens. En revanche, l'incompréhension et le désespoir des contre-révolutionnaires forment un terreau fertile pour l'éclosion de légendes noires royalistes. L'usage du complot chez les contre-révolutionnaires sert moins à désigner les ennemis, comme chez les révolutionnaires, qu'à en rassurer leurs membres. La chute de l'Ancien Régime ne remet pas en cause leurs valeurs, car elle serait due à un vaste projet de déstabilisation, une raison tellement prodigieuse qu'elle permet de rendre leur défaite acceptable. L'explication est la véritable fonction sociale du complot, celui-ci rendant le monde plus intelligible[51]. Pour Gérard Gengembre, « le complot n'offre […] à la pensée contre-révolutionnaire qu'une théorie du pauvre », mais « par sa rigueur explicative et sa plasticité d'emploi [elle] se prête à toutes les manipulations », ce qui lui assure son succès[52]. Les complots juif, maçonnique ou jésuite ont tous les trois une structure proche[53], conçue autour du secret, des ombres et du contrôle du pouvoir sur le monde. Valmy n'est dans tout cela qu'un rebondissement supplémentaire d'un vaste « mythe du Complot »[54].

Les thèses complotistes entourant Valmy rejoignent celles bien plus connues de l'abbé Barruel et s'insèrent dans un système similaire. Dans la conspiration antichrétienne qu'il dénonce, Augustin Barruel voit l'ancien roi de Prusse Frédéric II comme l'un des principaux intrigants et reprend en grande partie le complot développé par le comte Ferrand, qui dès 1790 avait fait paraître une brochure, dont le principal protagoniste était alors Necker. Barruel s'intéresse pour sa part plutôt aux francs-maçons et surtout au groupe des Illuminés de Bavière. Selon lui, la plupart des francs-maçons seraient dupés et ne connaitraient pas le réel but poursuivi par leur confrérie de mettre à bas la monarchie et la foi chrétienne, but qui aurait été établi dans l'ombre par les Illuminés. Étonnamment, Barruel sème le doute assez tardivement sur la campagne de l'Argonne, puisqu'elle est seulement mentionnée dans le volume 4 des *Mémoires pour servir l'histoire du jacobinisme*. Par ailleurs, il ne blâme pas le duc de Brunswick, bien qu'il appartienne à la franc-maçonnerie, il le perçoit comme une victime de l'ordre des Illuminés[55]. Surnommant les volontaires les « héros-carmagnoles », Barruel développe la thèse selon laquelle les succès militaires français seraient dus aux « armées souterraines des adeptes » de l'illuminisme. S'il mentionne par exemple Jemmapes, il évite avec soin Valmy, qu'il ne cite pas ; Dumouriez a simplement triomphé du « héros stationnaire à Verdun » avant de se déployer en Belgique[56]. Pour lui, ce qui s'est passé à ce moment-là demeure dans un « abyme impénétrable », ce qui est étonnant pour un récit en plusieurs

[51] Raoul Girardet, *Mythes et mythologies politiques*, Paris, Seuil, 1986, p. 54-55.

[52] Gérard Gengembre, *La contre-révolution ou l'histoire désespérante : histoire des idées politiques*, Paris, Éditions Imago, 1989, p. 50-51.

[53] R. Girardet, *Mythes et mythologies politiques*, *op. cit.*, p. 33.

[54] *Ibid.*, p. 54.

[55] Augustin Barruel, *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme*, Hambourg, P. Fauche, 1803, vol. 5, p. 243.

[56] *Ibid.*, p. 195.

volumes sur les complots les plus mystérieux et terribles entourant la Révolution française. Bien qu'étant l'auteur le plus connu de complots entourant la Révolution, l'abbé Barruel n'invente rien concernant la victoire de Valmy et préfère donc taire cet épisode. Ne connaissait-il pas encore les rumeurs ? On peut aussi supposer que son dessein n'était probablement pas tant de mettre sous silence l'événement, mais plutôt d'exciter les imaginations. Le mystère rend la campagne de l'Argonne d'autant plus incroyable, car il resterait à découvrir ses causes *véritables*.

Le souvenir de Valmy a pourtant bien été en premier lieu associé à un mythe négatif, ce qui est assez original pour l'un des grands moments du roman national français. Faire de Valmy le résultat d'un complot, par sa logique qui semble inflexible et sa clarté, répond à l'angoisse et aux regrets des émigrés de ne pas avoir pu sauver leur roi et permet de penser l'impensable d'une défaite de l'armée jugée comme la plus puissante d'Europe. Il est alors nécessaire pour eux de trouver le coupable idéal.

2. Les différentes légendes noires de Valmy

Les raisons avancées par les contre-révolutionnaires justifiant la défaite prussienne à Valmy peuvent être classées en deux catégories, celle du complot entre les participants à la bataille ou celle du retrait prussien à cause d'une intervention extérieure. Toutes deux sont apparues quelques jours après la canonnade.

La première est celle qui a été la plus diffusée jusqu'à nos jours, mais selon des modalités qui ont varié. Le personnage central est le duc de Brunswick, car il est présenté comme l'instigateur de la retraite. En premier lieu, les émigrés soupçonnent Brunswick de trahison. Celui-ci appréciant la philosophie des Lumières, ils conjecturent qu'il a décidé de la retraite par admiration secrète pour la Révolution. Puis, les récits se chargent d'autres actions et personnages, qui se greffent à la décision de Brunswick. Celle-ci aurait été prise pour des raisons encore plus honteuses, car matérielles. La légende la plus connue relie le vol du Garde-Meuble royal et la victoire de Valmy. L'hôtel du Garde-Meuble est au XVIII[e] siècle l'écrin conservant les collections du roi, qui sont très diverses puisqu'on y trouve aussi bien des bijoux que des armures et des tapisseries. L'intendant du Garde-Meuble a en effet à la fois le rôle de gestionnaire du mobilier royal – il meuble les résidences royales – , et celui de conservateur des plus beaux objets de la Couronne, avec l'apparition progressive de la notion de patrimoine[57]. Après plusieurs problèmes autour de la garde de ce trésor, notamment après la prise des Tuileries, la plupart des bijoux sont volés du 11 au 16 septembre 1792. L'événement est effectivement surprenant, puisque le vol a lieu pendant plusieurs jours sans que les voleurs ne semblent inquiétés. Quelques jours plus tard, des voleurs sont arrêtés, même si tous ne l'ont pas

[57] Stéphane Castelluccio, *Le Garde-Meuble de la Couronne et ses intendants du XVIe au XVIIIe siècle*, Paris, Éditions du CTHS, 2004, p. 265-266.

été, et les premiers bijoux sont retrouvés. Quelques années plus tard, quasiment l'intégralité du trésor est reconstituée, à l'exception de quelques pièces-phares, dont celles de la Toison d'Or, sur laquelle figurait le diamant bleu de la Couronne, qui est au cœur du complot à Valmy. Le diamant bleu est une pierre précieuse acquise par Louis XIV, qui est encore perçue aujourd'hui comme l'une des gemmes les plus exceptionnelles au monde[58]. Sa disparition en fait donc le symbole du vol du Garde-meuble. Le fait que le diamant aurait été dans la succession de la fille du duc de Brunswick met le feu aux poudres : la victoire française à Valmy aurait donc été achetée grâce à ce diamant. Cette coïncidence clarifie d'un seul coup les événements à Valmy, il suffisait seulement de rajouter quelques détails au récit. La plupart du temps, c'est Danton qui est aux commandes de la machination, organisant le vol, puis passant ensuite le butin à Fabre d'Églantine ou directement à Dumouriez. Dumouriez et le duc de Brunswick étant francs-maçons, il est aisé pour les complotistes d'imaginer leur accointance. Au moment du vol, ce n'est pourtant pas du tout vers Danton que le regard se tourne, mais plutôt sur le ministre girondin Roland. L'affaire du vol reste encore de nos jours assez trouble, ce qui favorise encore la diffusion de mythes, particulièrement ceux liés à des complots.

L'histoire du diamant bleu de la Couronne est effectivement mouvementée et ce n'est que récemment que le voile a probablement été définitivement levé. En 1812, un magnifique diamant bleu apparaît chez un joaillier londonien, qui est acheté par Henry Philipp Hope, un grand banquier britannique. Le diamant n'a cependant pas la même forme et fait 23,5 carats en moins que celui qui a disparu. Dès 1856, des doutes sont émis sur la provenance de ce diamant mystérieux et se forme l'hypothèse que ce « diamant Hope » est en fait le diamant bleu, grossièrement retaillé. En 2008, l'étude par François Farges, Scott Sucher et Hebert Horovitz d'un modèle en plomb redécouvert au Museum national d'Histoire naturelle à Paris a permis de décréter que celui-ci était une réplique du diamant bleu et donc de connaître sa forme exacte[59]. En ce qui concerne les rumeurs de la présence du diamant bleu dans la succession de Caroline de Brunswick, troisième enfant du duc et épouse du roi d'Angleterre Georges IV, François Farges, chercheur responsable des collections de minéralogie du Museum, trouve l'idée improbable, car si la fille du duc avait effectivement exhibé le joyau en 1804, cela aurait été très imprudent de sa part et signifierait que le duc de Brunswick aurait pour le prix d'un seul diamant, prestigieux mais reconnaissable, trahi la promesse de réinstaurer la monarchie, mettant potentiellement en péril la stabilité des régimes européens. En outre, il a découvert une note d'un certain Charles Achard, donateur du modèle en plomb et joaillier parisien, qui indique que le modèle sur lequel est basé la réplique en plomb du joyau est un diamant possédé par « Mr Hoppes de Londres ». Ce serait par conséquent Hope lui-même qui aurait demandé la retaille afin que la France ne puisse récupérer le joyau. La date à laquelle le diamant réapparaît ne peut

[58] Même si à l'époque de son acquisition, les diamants colorés de bleu étaient paradoxalement plutôt mal perçus. Cf François Farges, « Les grands diamants de la Couronne de François Ier à Louis XVI », *Versalia. Revue de la Société des Amis de Versailles*, 2014, vol. 17, n° 1, p. 64.

[59] François Farges, Scott Sucher et Herbert Horovitz, « Deux découvertes majeures autour du diamant bleu de la Couronne" », *Revue de gemmologie AFG*, 2008, n° 165, p. 18-19.

être due au seul hasard, car elle correspond précisément à deux jours après la période légale de prescription des crimes commis pendant la Révolution[60]. François Farges émet l'hypothèse que le voyage du diamant a été assez court, s'appuyant sur le trajet connu effectué par un autre joyau de la Toison d'Or, la « Côte de Bretagne », qui a été acheté par l'aristocrate exilé en Angleterre Lancry de la Loyelle. Celui-ci l'aurait obtenu d'un voleur avéré du Garde-Meuble, Cadet Guillot, qui a réussi à gagner Londres et qui pouvait très bien avoir d'autres gemmes difficilement revendables en sa possession. Le diamant bleu lui aurait alors été acheté à bon prix par Hope, ce qui aurait abouti ensuite à sa retaille sauvage entre 1796 et 1804. D'autres noms de propriétaires ont été évoqués, comme Daniel Eliason. Néanmoins pour François Farges, au vu de la preuve qu'il a découverte au Museum, ces noms ne peuvent qu'être des écrans de fumée pour dissimuler le nom du véritable receleur, Hope[61]. Celui-ci aurait même prêté le diamant au roi d'Angleterre Georges IV en échange de « bons services », probablement une exonération de taxes dont Hope était friand, ce qui expliquerait sa probable présence sur un portrait de 1822[62]. Après de multiples ventes, le diamant Hope est aujourd'hui visible à la *Smithsonian Institution* à Washington D. C.

La deuxième catégorie des légendes noires, celle de l'intervention extérieure, est plus rare, mais a suscité le plus de variations et de fantaisies. Comme nous avons déjà pu le lire précédemment, le comte d'Espinchal rapporte qu'il entend des rumeurs sur une lettre provenant de Louis XVI demandant à Brunswick de se retirer pour le bien de la famille royale ou bien encore que l'Angleterre serait mêlée au changement de décision de la Prusse. On rencontre effectivement ces deux théories tout au long du XIX^e^ siècle. La théorie la plus rocambolesque a été avancée bien plus tard, au cours de la monarchie de Juillet, en 1839. D'après le *Journal des villes et des campagnes*, la victoire de Valmy serait celle provoquée par un fantôme[63] ! En effet, d'après le témoignage d'un dénommé Sabatier, le fantôme de Frédéric II dit le Grand serait apparu devant son neveu, le roi de Prusse, pour lui intimer l'ordre de battre en retraite. Effrayé par l'apparition, Frédéric-Guillaume II aurait obtempéré. Le « vieux Fritz » était en réalité incarné par le comédien Fleury, qui s'était glissé dans sa tente. Derrière cette machination, on retrouve son ami Beaumarchais et une fois de plus, Danton. Cette théorie est à rapprocher du goût connu du roi de Prusse pour le mysticisme, lequel aurait provoqué d'autres comportements ridicules pendant la campagne aux dires des Français, comme celui de choisir le champ de bataille près de Valmy après avoir observé le comportement de serins dans une cage[64].

Ces deux catégories de rumeurs, qui peuvent sembler aussi fantaisistes l'une que l'autre, ont en vérité une différence majeure. La première se rattache à une théorie du complot, une notion assez floue mais que la linguiste Evgenia Paparouni distingue par trois traits

[60] *Ibid.*, p. 22.

[61] *Ibid.*

[62] *Ibid.*, p. 23.

[63] Louis Bergès, *Valmy, le mythe de la République*, Toulouse, Privat, 2001, p. 69.

[64] *Ibid.*

caractéristiques : un récit sans faille logique interne apparente, infalsifiable et improuvable en raison du secret des preuves, et une « énorme puissance diffamatoire » sans réelle possibilité de défense[65]. Effectivement, aucune preuve ne peut réellement être donnée sur les intentions prussiennes ou sur le vol des diamants, le tout diffamant à la fois le pouvoir politique français et le duc de Brunswick sans que ceux-ci ne puissent réellement se défendre, la plupart des protagonistes étant décédés – le duc de Brunswick meurt en 1806 – et Dumouriez étant condamné à l'exil. Contrairement aux bruits d'une intervention extérieure, qui ont un récit avec un début et une fin, la théorie de l'achat se rattache à d'autres histoires, qui dépendent du vaste complot que serait la Révolution française.

B. Des théories probablement populaires dès la fin des années 1790

Les premiers éléments du complot surviennent très tôt, du fait de l'hostilité des émigrés envers les Prussiens. Elle est en outre renforcée après l'échec de la campagne de 1792 par leur rancune à l'égard des États allemands, qui les ont chassés de leurs villes par crainte des représailles françaises[66]. Les nobles français s'interrogent sur les intentions du duc de Brunswick dès le début des pourparlers. Ainsi, Jean-Baptiste Antoine de Verges témoigne par exemple de ses soupçons sur des accords entre Dumouriez et Brunswick, sans qu'il ait visiblement d'idées sur leur contenu. Aussi, il est difficile d'affirmer s'il y voit un complot ou de simples négociations entre chefs de guerre :

> Le 29,
>
> Voyant que l'ennemi ne nous attaquait pas, nous nous persuadâmes qu'il existait des arrangements secrets, car autrement il aurait dû nous inquiéter […][67].

Dans ses notes, le comte Roger de Damas laisse également planer le doute, sans jamais dévoiler le fond de ses pensées. Il accuse le duc de Brunswick de trahison du fait de son manque de volonté vis-à-vis des révolutionnaires, cependant un entretien qu'il aurait eu avec le duc au cours de la retraite prussienne ajoute une part mystérieuse à ses intentions. Brunswick lui aurait demandé avec insistance ce que les nobles émigrés pensaient de lui. Celui-ci se serait finalement résolu à lui dévoiler tous les griefs qui ont émergé contre lui :

> Alors je repris sa conduite depuis l'origine de la campagne et, à chaque époque marquante, je lui dis tous les blâmes que l'on se permettait, sans omettre surtout la terrible et indéfinissable catastrophe de Valmy et de sa retraite.

[65] Evgenia Paparouni, « La notion de "théorie du complot" : Plaidoyer pour une méthodologie empirique » dans *Les rhétoriques de la conspiration*, Paris, CNRS Éditions, 2019, p. 97-117.

[66] Karine Rance, « Mémoires de nobles français émigrés en Allemagne pendant la Révolution française : la vision rétrospective d'une expérience », *Revue d'Histoire Moderne & Contemporaine*, 1999, vol. 46, n° 2, p. 260.

[67] AN, AB/XIX/3359 dossier 2, Journal de Jean-Baptiste Antoine de Verges pendant la campagne de Valmy.

> Lorsque dans les plus grands détails je lui eus retracé ses marches et sa conduite, qu'il écoutait, sa tête appuyée sur sa main, avec un air abattu et contrit, il me dit : « Je vous donne ma parole d'honneur que, si j'imprimais ma conduite et que je puisse la rendre publique, personne n'aurait plus rien à me reprocher, mais je suis lié par des devoirs et je ne le puis. Je n'en suis que plus malheureux. »
>
> Je le quittai peu d'instant après en recevant de lui les protestations d'attachement et les révérences, dont il n'était pas avare, et sans avoir varié sur l'opinion que j'avais de ses bévues, malgré le genre d'explication qu'il m'en avait donné[68].

Bien qu'il ne revienne jamais sur ces propos mystérieux du duc de Brunswick, il laisse toute latitude à l'imagination. Pourquoi un personnage aussi important et puissant ne pourrait-il révéler les raisons de sa conduite ? Quelle raison serait supérieure à son honneur ? Dans le cas où cette discussion se serait réellement déroulée, il est possible que le duc ne pouvait pas évoquer devant le comte de Damas le partage de la Pologne entre la Prusse et la Russie, puisqu'il était « lié par des devoirs ». Inversement, il est aisé pour un contre-révolutionnaire de croire en une tractation entre des hommes politiques français et Brunswick. Imaginer et diffuser des théories complotistes sur Valmy est d'autant plus aisé que le duc de Brunswick n'a jamais écrit de mémoire sur la campagne. Le mythe d'une victoire achetée a probablement rapidement émergé car il est déjà présent dans le manuscrit des mémoires de Louis Antoine Henri de Bourbon-Condé, duc d'Enghien. Ayant été exécuté en 1804 par un tribunal militaire français, ce témoignage est par conséquent antérieur à cette date.

> Les émigrés avaient eu longtemps l'espoir que l'armée de Dumouriez détruite mettrait bas les armes dans les plaines de Châlons ; mais au lieu de cette nouvelle, nous apprîmes la retraite précipitée des Prussiens, l'évacuation de Verdun, de Longwy, et le retour des princes et de leur armée à Arlon, de là à Marches où nous allâmes les voir, et de Marches à Liège, où ils s'établirent. Expliquer les causes de cette retraite, en donner quelques bonnes raisons est bien difficile ; le temps seul nous apprendra la vérité et peut-être cet événement sera-t-il longtemps obscur dans l'histoire de notre siècle. Les uns ont accusé M. le duc de Brunswick d'être de connivence avec Dumouriez, et d'avoir reçu une grosse somme de la Convention nationale ; d'autres ont prétendu que le général patriote avait offert à ce prix de sauver le roi. Devait-on s'en rapporter à lui ? Le fait qu'il y a eu des conférences longues et secrètes entre les deux généraux et leurs agents ; et tout le monde s'accorde à dire que si les Prussiens avaient attaqué, Dumouriez était battu, ou obligé de mettre bas les armes[69].

De son côté, le comte de Neuilly écrit pendant environ dix ans sur son émigration et fait aussi part des rumeurs sur la retraite prussienne après la « pétarade »[70] de Valmy qui datent probablement des mois qui suivent la retraite, car son récit est déjà travaillé. Selon lui, les émigrés étaient bien entendu prêts à l'affrontement et n'effectuaient que des actes de bravoure. L'échec de l'invasion ne tiendrait qu'au comportement du roi de Prusse, qui aurait à la fois agi

[68] Roger de Damas, *Mémoires du comte Roger de Damas*, Paris, Plon-Nourrit Cie, 1912, p. 206.

[69] Louis Antoine Henri de Bourbon-Condé, *Mémoires et voyages du duc d'Enghien. précédés d'une notice sur sa vie et sa mort*, Moulins, P.-A. Desrosiers, 1841, p. 302-303.

[70] Ange Achille Charles de Neuilly, *Dix années d'émigration. Souvenirs et correspondance du comte de Neuilly*, Paris, C. Douniol, 1865, p. 50.

par solidarité avec les révolutionnaires et par luxure et appât du gain. Soit il s'agit d'une véritable rumeur, soit il y a ici un effet de déformation, car peu de récits montrent habituellement Frédéric-Guillaume II comme un être corruptible, au contraire. Il peut aussi s'agir d'une haine personnelle envers ce souverain.

> On a dit, et je le crois, que Frédéric-Guillaume, las de la vie des camps et de la guerre, pressé de retourner à Berlin retrouver ses maîtresses et reprendre le cours de ses débauches, avait traité avec les meneurs des comités révolutionnaires, et reçu des millions pour évacuer le territoire français. Ce qui prouverait que ce dont on l'accuse est fondé, c'est que son armée ne fut pas inquiétée dans sa retraite, et qu'il n'y eut que la nôtre qui fut mollement attaquée par les garnisons de Sedan et de Montmédy, que nous repoussâmes, après leur avoir pris leurs canons et leur avoir tué beaucoup de monde dans le bols de Sy[71].

D'autres preuves de cette émergence précoce se trouvent du côté des premiers commentateurs des guerres révolutionnaires. A. Liger défend déjà le comportement des généraux français en 1798, car « certains politiques » auraient décelé une intelligence de ceux-ci avec les Prussiens à cause du ton qu'ils auraient employé avec les Prussiens. Pour lui, tout cela semble bien ridicule car les entrevues cordiales entre chefs de guerre sont communes « dès que le sabre est jeté ou remis dans le fourreau » et qu'un ralliement de Brunswick ou du roi de Prusse aux idées révolutionnaires est « dénu[é] de vraisemblance »[72]. L'un des premiers historiens de la Révolution française, Antoine-François Bertrand de Molleville, qui est pourtant royaliste, a également commenté les théories diffusées par les émigrés. Sur plus de deux pages de son *Histoire de la Révolution de France*, celui-ci s'attaque aux rumeurs qu'il a lues et entendues sur les raisons de la victoire française à Valmy[73]. Il demande à ses lecteurs d'« écarter les suppositions chimériques ou absurdes que l'ignorance et la malignité présentèrent dans le temps à la curiosité publique, comme les motifs de la retraite de Brunswick ». Ces théories ayant gagné la « curiosité publique », elles doivent être répandues. D'après Bertrand de Molleville, plusieurs hypothèses circulent. La première qu'il démystifie est la lettre que Louis XVI aurait envoyée au duc de Brunswick depuis sa prison lui demandant la retraite de son armée. Il existerait également une version où il s'agirait d'une lettre venant de Londres, qui serait selon lui encore plus fantaisiste du fait de l'hostilité de l'Angleterre envers les idées révolutionnaires. L'historien ne pense pas que le gouvernement anglais aurait voulu affaiblir la France en prolongeant la Révolution et donc en payant la retraite prussienne, car il ne voit pas quel intérêt y aurait retiré le duc de Brunswick. Une telle proposition aurait profondément terni son prestige et sa carrière militaire, déjà entachée par Valmy. Il se penche ensuite sur les négociations, qui ne portaient pas sur la retraite selon lui, au vu de la manière abrupte dont elles ont été stoppées. Il ne cherche pas à préserver Dumouriez, qu'il perçoit comme un opportuniste qui aurait voulu livrer le roi dès le début de la guerre, mais plutôt l'honneur du roi de Prusse. Il aurait même probablement préféré une victoire des forces étrangères, afin de sauver le roi. Toutefois, pour

[71] *Ibid.*, p. 51.

[72] A. Liger, *Campagnes des Français pendant la Révolution*, *op. cit.*, p. 79.

[73] A.F. Bertrand de Molleville, *Histoire de la Révolution de France. Deuxième partie*, *op. cit.*, p. 57-60.

lui les origines de la défaite sont avant tout matérielles : la campagne aurait nécessité plus d'hommes, de vivres et d'artillerie pour être menée plus efficacement. Ce manque de moyens serait la conséquence de l'illusion d'une campagne facile[74].

Lacretelle évoque également les rumeurs, dont il voit l'origine dans la déception légitime des émigrés de ne pouvoir aller se battre contre les révolutionnaires[75]. Son lexique est bien plus tranchant que celui de Bertrand de Molleville, qualifiant le supposé achat de Brunswick de « calomnie grossière et délirante »[76]. Il donne plus de poids à la théorie de la lettre de Louis XVI, mais qui serait, si elle a existé, une imitation réalisée par quelqu'un qui connaissait son écriture, comme le duc d'Orléans[77]. Il n'y croit guère et elle aurait été au mieux un prétexte pour les Prussiens qui étaient avant tout exténués par la campagne. Plus étonnant, il déclare que ces rumeurs n'existent plus, « le rapprochement insensé » fait avec le vol du Garde-Meuble n'ayant été que « quelque temps » accrédité[78] et l'écriture de la lettre par le roi démentie[79]. On peut remarquer que ce sont deux anciens partisans de Louis XVI qui expriment un avis aussi détaillé sur les légendes noires de Valmy. Nous supposons par conséquent qu'ils entendaient beaucoup plus facilement ces rumeurs que les révolutionnaires.

Le succès des théories du complot n'est cependant pas un phénomène qui ne toucherait que les émigrés. Napoléon lui-même fait part de ses doutes dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, si tant est que l'on peut se fier aux propos rapportés par Emmanuel de Las Cases. Le 10 novembre 1816, dans son exil, Napoléon aurait discuté de ses lectures sur la campagne de l'Argonne :

> À dîner, il a parlé de la campagne de Dumouriez en Champagne, qu'il venait de lire. Il faisait peu de cas du duc de Brunswick, qui, avec, un projet offensif n'avait fait, disait-il, que dix-huit lieues en quarante jours. Mais d'un autre côté, il blâmait fort Dumouriez, dont il avait trouvé la position trop audacieuse. « Et de ma part on doit prendre cela pour beaucoup, a- t-il ajouté, car je me regarde comme l'homme le plus audacieux, en guerre, qui, peut-être, ait jamais existé ; et, bien certainement, je ne serais pas resté dans la position de Dumouriez, tant elle m'eût présenté de dangers. Je n'explique sa manœuvre qu'en me disant qu'il n'aura pas osé se retirer. Il aura jugé encore plus de périls dans la retraite qu'à demeurer. Wellington s'était mis dans ce cas avec moi le jour de Waterloo.
>
> Les Français sont les plus braves qu'on connaisse ; dans quelque position qu'on les essaye ils se battront ; mais ils ne savent pas se retirer devant un ennemi victorieux. S'ils ont le moindre échec, ils n'ont plus ni tenue ni discipline ; ils vous glissent dans la main. Voilà, je suppose, quel

[74] *Ibid.*, p. 61.

[75] C. de Lacretelle, *Précis historique de la Révolution française. Assemblée législative*, *op. cit.*, p. 443.

[76] *Ibid.*, p. 445.

[77] *Ibid.*, p. 446.

[78] *Ibid.*, p. 444.

[79] *Ibid.*, p. 445.

aura été le calcul de Dumouriez, etc., etc. ; ou bien encore, peut-être, quelque négociation secrète que nous ignorons[80]. »

S'il a effectivement parlé en ces termes de la campagne de l'Argonne, on peut supposer une pointe de jalousie de la part de l'empereur vis-à-vis de l'ancien général, ce qui expliquerait la méfiance de Napoléon Ier à son égard, n'ayant jamais autorisé le retour de Dumouriez en France.

III. Une mémoire qui peine à exister durant l'Empire et la Restauration

La Restauration ouvre une période faste pour la publication des mémoires des émigrés. Pourtant, peu d'entre eux évoquent les théories du complot concernant la canonnade, la plupart ignorant consciencieusement Valmy dans leurs récits, continuant une pratique héritée dès la parution des premiers mémoires pendant l'Empire. Pour les militaires qui en conservent le souvenir, la discrétion est de mise. Toutefois, les royalistes ne peuvent lutter contre l'engouement pour les histoires de la Révolution.

A. Où sont donc passées les guerres révolutionnaires ?

Napoléon est de manière générale peu bavard lorsqu'il s'agit d'évoquer des victoires qui ne sont pas liées aux siennes. Ainsi, seuls ses propres succès, comme la campagne d'Italie, restent fréquemment évoqués. Valmy n'est donc pas la seule bataille touchée par le silence de l'Empereur. Comme nous l'avons écrit précédemment, il a pu céder aux sirènes du complotisme concernant le déroulement de la campagne de l'Argonne. Toutefois, nous doutons quelque peu de son honnêteté au vu de la jalousie ou de l'admiration qu'il a peut-être ressentie vis-à-vis des stratégies de Dumouriez. En outre, il décerne le titre de duc de Valmy à Kellermann et il se rend même sur le champ de bataille pour y décerner la légion d'honneur à J. B. Drouet en 1807[81]. En revanche, un silence particulier touche Valmy, qui se prolonge sous la Restauration.

1. Un processus d'invisibilisation

La bataille de Valmy est ridiculisée par les différentes théories du complot que nous avons évoquées, qui varient selon les préoccupations des royalistes qui écrivent leurs mémoires. Toutefois, le cas le plus courant demeure l'absence pure et simple de la bataille de leurs récits.

[80] Emmanuel de Las Cases, *Mémorial de Sainte-Hélène, ou, Journal où se trouve consigné, jour par jour, ce qu'a dit et fait …*, Paris, Chez l'auteur, 1823, vol. 7, p. 155-156.

[81] Georges Clause, « L'étrange victoire de Valmy », *Horizons d'Argonne*, 1990, nº 60, p. 22.

Nous pouvons prendre pour exemple celui de Madame Campan, dont les mémoires sur Marie-Antoinette paraissent un an après sa mort en 1822. Elle évoque à de nombreuses reprises dans ses notes personnelles l'espoir que la famille royale soit délivrée par les armées étrangères. Toutefois, le sujet disparaît subitement après la prise des Tuileries, sans aucune explication[82]. Nombreux sont celles et ceux qui ne mentionnent à aucun moment l'invasion de la France par l'Autriche et la Prusse, en témoignent les mémoires du comte Alexandre de Tilly[83], pourtant denses. Certains pratiquent à la fois la diffamation et l'ellipse, comme le général Fortuné d'Andigné, qui évoque une « convention » entre Brunswick et les Français sans jamais décrire la bataille, car le déroulement de la campagne serait largement connu :

> Notre petite armée fut concentrée en 1792 dans les environs de Trèves, d'où nous partîmes pour la déplorable campagne de Champagne. Elle est assez connue pour que je m'abstienne d'en rien dire. L'histoire racontera les causes de l'insuccès de cette campagne, dont la réussite semblait assurée. Pour nous, nous n'avions d'autres désagréments que ceux du temps, qui fut pluvieux pendant tout cet automne. Après la convention que fit le duc de Brunswick avec les généraux français, nous battîmes en retraite et fûmes dissous[84].

De même, Louis de Bouillé évoque seulement « les événements qui venaient d'avoir lieu en Champagne »[85] pour expliquer la conduite de l'armée du prince de Condé le long du Rhin, sans jamais les détailler. Cette occultation de Valmy est d'autant plus intentionnelle que beaucoup d'auteurs de mémoires souhaitent que leur récit soit publié uniquement après leur mort[86]. Ceci explique parfois les grands décalages entre la période d'écriture et la publication, la majorité des mémoires étant publiés sous la IIIe République[87]. Ce choix du silence ne s'effectue pas par peur des commentaires sur leur vision de l'invasion de la France. Notre hypothèse est que les mémorialistes écrivant avant tout pour eux-mêmes[88], ils ne vont pas se forcer à décrire les événements qui les ont gênés, voire humiliés. Parmi les quatre types d'oublis définis par Philippe Joutard à partir de la pensée de Paul Ricœur, celui-ci correspond absolument à l'« oubli-occultation », qui évacue ce dont on ne veut pas garder le souvenir, ce qui fait honte[89]. Cette forme d'oubli est selon Ricoeur autant que passive qu'active[90], les anciens

---

[82] Madame Campan, *Mémoires sur la vie de Marie-Antoinette, reine de France et de Navarre : suivis de souvenirs et anecdotes historiques sur les règnes de Louis XIV, de Louis XV et de Louis XVI*, Paris, F. Didot frères, 1849, p. 340.

[83] Alexandre de Tilly, *Mémoires du comte Alexandre de Tilly : pour servir à l'histoire des moeurs de la fin du 18e siècle*, Paris, Chez les marchands de nouveautés, 1828.

[84] Fortuné d'Andigné, *Mémoires du général d'Andigné. Vol. 1 : 1765-1800*, 3e éd., Paris, Librairie Plon, 1900, p. 92.

[85] Louis-Joseph-Amour de Bouillé, *Souvenirs et fragments pour servir aux mémoires de ma vie et de mon temps*, Paris, Alphonse Picard et fils, 1908, vol. 2, p. 84.

[86] K. Rance, « Mémoires de nobles français émigrés en Allemagne pendant la Révolution française », art. cité, p. 250.

[87] *Ibid.*, p. 247.

[88] *Ibid.*, p. 251.

[89] Philippe Joutard, « L'oubli constructeur des mémoires collectives », dans François Dosse et Catherine Goldenstein (dir.), *Paul Ricoeur : penser la mémoire*, Paris, Éd. du Seuil, 2013, p. 242.

[90] Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Editions du Seuil, 2000, p. 580.

émigrés souhaitant ne pas se remémorer cet épisode sans que nécessairement ils ne se le formulent consciemment.

On peut également souligner que les émigrés ne sont pas les seuls à invisibiliser Valmy. D'anciens révolutionnaires ou soutiens de l'Empire, qui commencent timidement à publier leurs mémoires, évitent sciemment de mentionner Valmy, mais aussi Jemmapes, qui sont pourtant des victoires françaises, par rancune envers Dumouriez, le traître. C'est par exemple le cas dans les mémoires de René Levasseur, dit Levasseur de la Sarthe, ancien Montagnard rallié aux Thermidoriens. Dans son récit, il se plaint à plusieurs reprises de Dumouriez, sans commenter ses victoires, cite la défaite de Neerwinden[91] et commente virulemment la trahison du général[92]. À aucun moment, Valmy ou Jemmapes n'apparaissent. C'est une tendance qui se maintient, y compris dans les années suivantes, que ce soit dans les mémoires de Fouché[93], Talleyrand[94] ou Brissot[95]. Cet embarras à l'égard de Dumouriez est particulièrement visible dans les souvenirs de Madame Roland, ancienne personnalité girondine, qui se sent dans l'obligation de reporter toutes ses interactions avec lui et de s'en justifier :

> Dumouriez répondit fort bien [à son mari le ministre Roland], et se battit de même. Il repoussa les Prussiens : je me souviens qu'à cette époque il y eut quelque espérance de le détacher de la ligue, et quelques pourparlers à ce sujet; mais ils n'eurent pas de suite. Il vint à Paris, après que les ennemis eurent évacué notre territoire, pour préparer les opérations de Belgique : Roland le vit au conseil; je le reçus à dîner chez moi, une seule fois, avec beaucoup d'autres personnes. Quand il entra dans mon appartement, il avait l'air un peu embarrassé, et vint m'offrir, assez gauchement pour un homme aussi dégagé, un charmant bouquet qu'il tenait à la main. Je souris, en lui disant que la fortune faisait de plaisans tours, et qu'il ne s'était pas attendu, sans doute, qu'elle me mît dans le cas de le recevoir de nouveau dans ce même hôtel; mais que les fleurs n'en sieyaient pas moins bien au vainqueur des Prussiens, et que je les recevais de sa main avec plaisir. […] J'ai su que Danton et Fabre n'avaient cessé de l'accompagner à tous les autres spectacles où il avait eu la faiblesse de se montrer : quant à moi, je ne l'ai jamais revu. Voilà où se sont bornées nos relations avec un homme dont on a voulu nous supposer complices lors de sa trahison. Dumouriez est actif, vigilant, spirituel et brave, fait pour la guerre et pour l'intrigue[96].

Il y a tout de même des exceptions à ces phénomènes de dénigrement et d'invisibilisation. Ainsi Anne-Henri Cabot, vicomte de Dampmartin, reconnaît l'existence et même l'importance de l'événement, car la canonnade « étonne les étrangers, anime les Français,

---

[91] René Levasseur, *Mémoires de R. Levasseur, de la Sarthe*, Paris, Rapilly, 1829, vol. 1, p. 131.

[92] *Ibid.*, p. 130.

[93] J. Fouché, *Mémoires de Joseph Fouché*, *op. cit.*

[94] Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord, *Mémoires du prince de Talleyrand. I. 1754-1808*, Paris, C. Lévy, 1891.

[95] Brissot cite une fois Valmy mais dans une note de bas de page. Il a été victime d'un pamphlet qui contredisait sa « Déclaration aux puissances étrangères ». « Ma réponse à cette justification est dans les victoires de Valmy, de Spire, de Jemmapes, dans la prise de la Savoie, du Brabant, dans la destruction des armées combinées. L'auteur de ce récit doit voir maintenant que je ne m'étais point trompé en prophétisant que tous les soldats français deviendraient des héros. » Cf Jacques-Pierre Brissot de Warville, *Mémoires de Brissot, membre de l'Assemblée législative et de la convention nationale sur ses contemporains et la Révolution française*, Paris, Ladvocat Librairie, De S.A.R.M. le duc de Chartes, 1830, vol. 3, p. 260-261.

[96] Jeanne-Marie Roland de La Platière, *Mémoires de Mme Roland.*, Paris, Baudoin fils, 1820, vol. 1, p. 385-387.

et s'assure une place dans l'histoire par ses importans résultats »[97]. Il évoque même les différentes théories du complot, qu'il élimine une à une, rejetant à la fois l'achat de Brunswick et la lettre de Louis XVI. Si pour lui l'événement demeure mystérieux[98], il pense que l'état général désastreux de l'armée prussienne est une cause suffisante pour justifier la retraite[99]. Il essaye par conséquent de prendre de la hauteur par rapport à ses souvenirs. Il ne choisit pas la facilité, refusant de désigner des boucs-émissaires pour l'échec de l'invasion et de salir la réputation du duc de Brunswick, qu'il estime tout comme le roi Frédéric-Guillaume II[100], ce qui doit être l'une des raisons de sa prise de position. En ce sens, Dampmartin fait partie des « mémorialistes historiens », décrits par Karine Rance[101], qui considèrent que leur ouvrage autobiographique comme un futur outil pour les véritables historiens. Dampmartin lui-même déclare dès 1799 son impossibilité de retransmettre fidèlement l'histoire : « L'écrivain placé près des grands événements reconnaît l'impossibilité de saisir leur ensemble »[102]. Du côté des anciens révolutionnaires modérés, Germaine de Staël reconnaît la « grandeur » militaire de la France à la fin de l'année 1792, malgré son rejet de la République et de sa « fureur du crime » :

> Cependant la plupart des officiers françois étoient émigrées ce qu'il restoit de troupes n'a voit jamais fait la guerre, et l'administration étoit dans un état affreux. Il y avoit de la grandeur dans une telle résolution prise au milieu des plus grands périls ; bientôt elle fit revivre dans tous les cœurs l'intérêt que l'on prenoit à la nation françoise ; et si, rentrés dans leurs foyers, les guerriers vainqueurs eussent renversé les révolutionnaires, encore une fois la cause de la France étoit gagnée. Le général Dumourier montra dans cette première campagne de 1792, un talent qu'on ne peut oublier. Il sut mettre en œuvre avec habileté la force militaire, qui, fondée par le patriotisme a depuis servi l'ambition. A travers les horreurs dont cette époque étoit souillée, l'esprit public de 1792 avoit quelque chose de vraiment admirable. Les citoyens, devenus soldats, se dévouoient à leur pays ; et les calculs personnels l'amour de l'argent et du pouvoir n'entroient pour rien encore dans les efforts des armées françoises. Aussi l'Europe elle-même éprouva-t-elle une sorte de respect pour la résistance inattendue qu'elle rencontra[103].

En outre, elle ne peut vraiment en vouloir à Dumouriez d'avoir trahi, ayant elle-même quitté le pays en 1793, bien qu'elle lui reproche son ambition. Toutefois, *Considérations sur les principaux événemens de la Révolution françoise* est une œuvre posthume, on ne peut donc savoir si Germaine de Staël comptait réellement faire publier ce passage.

---

[97] Anne-Henri Cabot de Dampmartin, *Mémoires sur divers événemens de la Révolution et de l'émigration*, Paris, Chez Hubert, 1825, vol. 2, p. 154.

[98] *Ibid.*, p. 159.

[99] *Ibid.*, p. 160.

[100] Il souligne à plusieurs reprises le comportement du duc et du roi. Il a par ailleurs écrit un livre sur Frédéric-Guillaume II, *Quelques traits de la vie privée de Frédéric-Guillaume II, roi de Prusse*, en 1811.

[101] K. Rance, « Mémoires de nobles français émigrés en Allemagne pendant la Révolution française », art. cité, p. 255.

[102] Anne-Henri Cabot de Dampmartin, *Événements qui se sont passés sous mes yeux, pendant la révolution française...,* Berlin, 1799, vol. 1, p. 2. Cité dans *Ibid.*

[103] Germaine de Staël-Holstein, *Considérations sur les principaux événemens de la Révolution françoise*, 2e éd., Paris, Delaunay / Bossange et Masson, 1818, vol. 2, p. 79-80.

2. La vision des stratèges militaires

Comme nous l'avons précédemment évoqué, les récits des batailles demeurent archivés et commentés chez les militaires. Au cours de la Restauration, les récits se multiplient, certains livres étant même publiés par des sociétés de militaires, comme l'*Histoire des batailles, des sièges et des combats des Français* de Pierre Blanchard parue en 1818. Leur principale vocation est d'intégrer les séquences révolutionnaires et impériales dans l'histoire de France, en se concentrant essentiellement sur les faits militaires afin d'en occulter toute dimension politique[104]. Ces livres ont probablement du succès même en dehors de la sphère militaire, car certains formats laissent à penser qu'ils sont à destination des classes plus populaires. Ainsi, un minuscule *Victoires des armées françaises* (format in-32) est publié en 1826, dont le but est de devenir un « livre de la famille, sous la chaumière ou dans l'atelier »[105]. Valmy et les prémisses de son mythe y sont bien présents, le cri de « Vive la nation ! » étant répété mille fois, au point d'épouvanter les Prussiens[106]. En raison de leur renommée et pour éviter d'établir une liste trop longue d'ouvrages assez similaires, nous avons sélectionné deux stratèges militaires qui nous ont particulièrement intéressée, Jomini et Clausewitz.

Antoine de Jomini a d'abord servi auprès de Napoléon Ier avant de rejoindre l'armée russe en 1813, où il fait une brillante carrière auprès du tsar. Il écrit beaucoup sur les campagnes passées et rédige une *Histoire critique et militaire des guerres de la Révolution* en quinze volumes entre 1820 et 1824. Son récit de Valmy est dans la lignée de celui de Toulongeon, reprenant par exemple le cri de Kellermann :

> La canonnade s'engagea avec vivacité. Deux obus ayant fait sauter des caissons près du poste de Valmy, causèrent un grand désordre dans l'armée de Kellermann : un mouvement rétrograde de la première ligne, augmenta encore la confusion, et rendit le moment critique. Il était onze heures. [...]
>
> Kellermann ordonna à son armée de se former en colonnes par bataillons ; d'attendre que l'ennemi commençât à gravir la hauteur, et de le charger à la baïonnette : on lui répondit sur toute la ligne par des cris de *vive la nation !* Cet enthousiasme confirma le duc de Brunswick dans l'opinion que l'issue de la bataille était douteuse. Ce prince, voyant la bonne contenance de l'armée et la position avantageuse qu'elle occupait, se rendit auprès du Roi, et l'engagea à ne pas combattre.
>
> Cette canonnade insignifiante en elle-même, puisque la perte des deux côtés ne s'élevait pas à plus de 800 hommes, amena néanmoins dans l'état moral des deux armées, un changement notoire[107].

[104] Hervé Drévillon, *Penser et écrire la guerre : contre Clausewitz*, Paris, Passés composés, 2021, p. 175.

[105] Jean-Marie-Vincent Audin (éd.), *Victoires des armées françaises*, Paris, J.-M.-V. Audin, 1826, vol. 1, p. 2.

[106] *Ibid.*, p. 56.

[107] Antoine de Jomini, *Histoire critique et militaire des guerres de la Révolution*, Nlle éd., Paris, Chez Anselin et Pochard, 1820, vol. 2, p. 129-131.

S'il perçoit la victoire morale des Français à Valmy, l'état moral des Prussiens étant fortement entamé par la canonnade, il persiste à ne voir qu'une « canonnade insignifiante » dans l'affrontement en lui-même et conserve une vision assez classique. C'est pourquoi Jomini est assez représentatif des récits écrits sur Valmy dans ces livres sur les guerres révolutionnaires, dont certains sont d'ailleurs censurés par le régime malgré l'absence de commentaire sur la Révolution à proprement parler[108].

Carl von Clausewitz est quant à lui un théoricien militaire prussien, ce qui rend son avis sur Valmy d'autant plus pertinent. S'il n'a jamais publié de son vivant, il rédige l'ébauche de son œuvre principale, *De la guerre*, au moment des guerres napoléoniennes puis de la Restauration. Son but n'est par conséquent pas de décrire des batailles, mais bien d'élaborer un ouvrage théorique de stratégie militaire. Son influence dans la considération de Valmy chez les officiers et les historiens est majeure. Il est le premier à développer l'idée que l'importance d'une bataille ne dépend pas seulement du nombre de morts, des gains et des pertes matériels, mais surtout de sa place au sein de la campagne militaire et sa capacité à changer une situation. Il déclare ainsi que « la canonnade de Valmy fut plus décisive que la bataille de Hochkirch »[109] en raison de la tension extrême au moment de son déroulement, les affrontements dans un moment d'équilibre entre deux belligérants ayant moins de conséquences. La bataille de Hochkirch citée par Clausewitz, qui s'est déroulée le 14 octobre 1758, a été une défaite cuisante pour la Prusse face à l'Autriche, mais n'a pourtant pas eu de répercussions notables sur la suite de la guerre de Sept ans, contrairement à Valmy pour la campagne de l'Argonne, alors qu'elle a été bien plus impressionnante avec environ 17 000 morts. La vision de ce stratège militaire n'a pas d'impact à court terme, mais elle sème les germes d'une nouvelle perception plus rationnelle de la guerre. Il démontre l'importance de la conscription et de l'implication du peuple dans la guerre, qui en chamboule la conduite du fait des moyens considérables qu'une nation entière met à disposition de l'armée. Pour lui, si l'Europe n'a pas été balayée dès 1793, c'est simplement grâce à « l'imperfection technique »[110] des troupes et du pouvoir. Il voit bien une continuité de « Châlons à Moscou »[111], Napoléon Bonaparte ayant par la suite pris la main.

> Les effets extraordinaires de la Révolution française à l'extérieur provenaient moins des méthodes et conceptions nouvelles introduites par les Français dans la conduite de la guerre que des changements dans l'État et l'administration civile, dans le caractère du gouvernement, dans la condition du peuple […][112].

[108] H. Drévillon, *Penser et écrire la guerre*, *op. cit.*, p. 176.

[109] Carl von Clausewitz, *De la guerre*, Paris, Union générale d'éditions, 1965, p. 327.

[110] *Ibid.*, p. 427.

[111] *Ibid.*, p. 320.

[112] *Ibid.*, p. 461.

Cette vision de Valmy comme point de basculement de la part d'un stratège allemand nous interroge plus largement sur le récit de la campagne de l'Argonne en Prusse, à une époque d'occultation en France.

3. La reconnaissance de Valmy outre-Rhin et la parution de la *Campagne de France* de Goethe

Bien que la diffusion du mythe de Valmy en Allemagne ne soit pas notre sujet, il est tout de même nécessaire de rapidement évoquer la vision de cette bataille outre-Rhin. Valmy ne pose en réalité guère d'interrogation du côté prussien. Comme en France, des mémoires ou des documents y ressemblant concernant les nobles et officiers prussiens sont parus sur les événements révolutionnaires. Le fils du roi de Prusse lui-même a publié des mémoires, bien que l'ouvrage, qui décrit les impressions du roi lors de la campagne de 1792, doive faire l'objet de la plus grande vigilance, puisqu'il est publié en français cinquante ans après les faits et dans un contexte difficilement vérifiable. Il est d'autant plus douteux que, même s'il valorise ses actions, son constat est proche de celui de Laukhard[113] concernant l'artillerie ou la gestion difficile des vivres et par conséquent plutôt favorable aux Français. Une anecdote sur les boulets de canon a attiré notre attention : le futur Frédéric-Guillaume III indique que si la canonnade était violente, elle l'était encore plus du côté prussien car les boulets français auraient fait plus de bruit que ceux des Prussiens, car leur aspect poli les rendait plus sonores[114].

Il nous semble toutefois plus prudent et avisé de nous pencher sur les écrits avérés de Christian von Massenbach qui, même s'ils témoignent peu de la bataille en elle-même, permettent de découvrir l'impression qu'elle lui a laissé. Massenbach est un colonel et professeur de mathématiques prussien. Du fait de la complémentarité de ses compétences, il aurait effectué les relevés topographiques à Valmy[115]. Il publie plusieurs mémoires sur les campagnes de 1792 à 1794 afin d'en conserver les traces de son déroulement. Sur la préparation de l'invasion de la France, il insiste beaucoup sur les encouragements préliminaires à aller combattre, partout on lui promettait une campagne facile et on trinquait d'avance à la prise de Paris. À la fin du mois du mai, un aide de camp du roi de Prusse lui aurait même dit : « N'achetez pas trop de chevaux. La farce ne durera pas assez longtemps. Les fumées de l'ivresse de liberté se dissipent à Paris. L'armée des avocats va être convenablement rossée dans

---

[113] Friedrich Christian Laukhard, *Un allemand en France sous la Terreur : souvenirs de Frédéric-Christian Laukhard, professeur d'université saxon et sans-culotte français (1792-1794)*, traduit par Wilhelm Bauer, Paris, Perrin et Cie, 1915.

[114] Frédéric Guillaume III, *Documents relatifs aux campagnes en France et sur le Rhin, pendant les années 1792 et 1793, tirés des papiers militaires de S. M. le feu Roi de Prusse Frédéric Guillaume III., traduits de l'Allemand par P. Mérat*, traduit par Paul Mérat, Paris, Librairie militaire, maritime et polytechnique de J. Corréard, 1848, p. 49.

[115] « Massenbach, Christian Karl August Ludwig von », *Encyclopædia Britannica*, 1911, [En ligne : https://en.wikisource.org/wiki/1911_Encyclop%C3%A6dia_Britannica/Massenbach,_Christian_Karl_August_Ludwig_von]. Consulté le 26 août 2022.

les Pays-Bas ; en automne nous serons chez nous »[116]. Il confirme donc l'enthousiasme naïf qui précède la campagne et qui n'est pas du seul fait des émigrés, même si ceux-ci alimentent les croyances des Prussiens. Sa description de Valmy est brève, indiquant qu'une bataille « sanglante » a été livrée le 20 septembre, mais dont l'issue n'était pas décisive. Il aurait fallu à nouveau combattre le lendemain, mais selon lui l'armée ne disposait plus assez de munitions, ni pour l'artillerie, ni pour l'infanterie[117]. Le ravitaillement aurait été par conséquent au cœur du début de la retraite prussienne. Par la suite, il aurait également demandé au duc de Brunswick pour quelles raisons il n'a pas été plus offensif à Valmy, ce qui aurait pu permettre la victoire prussienne. Celui-ci lui aurait répondu :

> Connaissez-vous la hauteur de Johannesburg près de Nauheim, non loin de Friedberg ? J'ai eu là une vive affaire avec le prince de Condé ; je ne savais pas ce qu'il y avait derrière la hauteur, je fus battu. Eh bien, Valmy a une grande ressemblance avec Johannesburg. Je ne savais pas ce qu'il y avait derrière ! On devient prévoyant […] lorsqu'on a été malheureux à la guerre[118].

Massenbach parle bien de défaite à Valmy et de véritable bataille et n'a aucun mal à le reconnaître, ce qui semble bien étrange comparé à la situation française. Le manque de reconnaissance de Valmy n'est donc pas la conséquence du dénouement jugé souvent incertain de la bataille, puisque les perdants de l'affrontement avouent volontiers leur défaite. Les Français auraient pu s'approprier cette victoire sans être désavoués par les Prussiens.

La publication la plus marquante sur long terme pour la mémoire de Valmy est *Kampagne in Frankreich* (*Campagne de France*) de Goethe, qui paraît en 1822 à Tübingen. On sait précisément à quelle époque le poète et romancier a dicté l'ouvrage : de janvier à mars 1820 et de février à avril 1822[119]. Ce témoin de la bataille de Valmy a par conséquent bel et bien conçu son texte trente ans après les faits, ce qui introduit un biais temporel évident. Ses souvenirs présentent un début de campagne agréable, Goethe étant francophile il a l'impression d'effectuer un « pèlerinage ». Il profite de l'expédition pour faire des visites et même envoyer des dragées de Verdun à sa future épouse, Christiane[120]. Mais les conditions matérielles se dégradent par la suite, pour devenir catastrophiques. Il assiste de loin à la bataille de Valmy et rapporte la joie des Prussiens lorsqu'ils virent les caissons d'artillerie exploser chez les

---

[116] Obristen von Massenbach, *Memoiren über meine Verhältnisse zum preußischen Staat und insbesondere Herzoge von Braunschweig*, Amsterdam, Im Verlage des Kunst und Industrie Comptoirs, 1809, vol. 1, p. 27.

[117] « Wurde am 20sten September eine Schacht geliefert, die zwar blutig, aber nicht entscheidend war, und wurde es daher nothwendig, das Gefecht am folgenden Tage zu erneuern : so hatte man weder Munition für die Kanonen, noch Patronen für die Infanterie ». Cf *Ibid.*, p. 99.

[118] « Kennen Sie du Höhen von Johannisberg bei Nauheim ohnweit Friedberg ? Ich habe da eine scharfe Affaire mit dem Prinzen Condé gehabt ; ich musste nicht, was hinter den Höhen stand ; ich wurde geschalgen. Die Höhen von Valmy haben eine grosse Aehnlichkeit mit den Höhen bei Johannisberg. Ich musste auch nicht, was dahinter stand ! Man wird vorsichtig, wenn ma Unglük im Kriege gehabt hat, herr Major ! » Cf *Ibid.*, p. 103.

[119] François Genton, « Goethe à Valmy et Christoph Friedrich Cotta » dans *Sçavantes délices. Périodiques souabes au siècle des Lumières*, Paris, Didier-Érudition, 1989, p. 315.

[120] Hedwig Hintze, « Goethe et la Révolution française », *AHRF*, n° 53, septembre 1932, p. 427.

Français, espérant avoir fait beaucoup de dégâts[121]. Il décrit une canonnade très vive qui faisait trembler la terre. Par curiosité, il se serait même avancé pour vivre plus intensément « la fièvre du canon », qu'il juge après coup comme une expérience très désagréable[122]. Ce qui nous intéresse le plus est bien évidemment la conclusion de la bataille, car c'est dans cet ouvrage qu'apparaît la citation la plus connue en lien avec Valmy. Nous l'avons déjà formulée dans l'introduction, mais nous la rappelons ici avec un peu plus de contexte, en prenant cette fois-ci la traduction faite par François Genton[123] :

> Alors que la nuit tombait, nous avions comme par hasard formé un cercle, au milieu duquel on n'était pas même parvenu à allumer un feu – contrairement à ce qui se passait d'habitude ; la plupart d'entre nous se taisaient, certains, parlaient, et pourtant personne n'était en mesure de faire une réflexion ou de porter un jugement. Enfin on me convia à dire ce que je pensais, car de coutume, j'égayais et j'amusais la petite assemblée par de brèves sentences ; mais cette fois-là je prononçai ces paroles : « Ici et maintenant commence une nouvelle époque dans l'histoire de l'humanité, et vous pourrez dire que vous y étiez ».

Cette scène, par sa poésie et sa solennité – une phrase qui éclaire un événement au milieu de la nuit à la place d'un feu –, jure avec la suite du texte qui est bien plus prosaïque, Goethe évoquant les nombreuses privations alimentaires et matérielles et devant même débourser de l'argent pour obtenir une couverture. Le moment paraît donc chimérique et dès sa publication, ses commentateurs sentent qu'il ne provient pas uniquement des souvenirs de Goethe[124]. Il est effectivement probable qu'il se soit inspiré d'un article publié dans un journal révolutionnaire strasbourgeois, même s'il n'y a pas d'autre preuve que leur ressemblance troublante. Il s'agit d'une phrase écrite par le frère aîné de l'éditeur de Goethe, Christoph Friedrich Cotta von Cottendorf, paru en octobre 1792 :

> Ainsi le 21 septembre 1792 sera à tout point de vue l'époque d'où commence une partie tout à fait nouvelle de l'histoire de l'humanité[125].

Ce journal était un organe de propagande révolutionnaire destiné aux États allemands qui pouvait possiblement être lu par Goethe. Cependant, il est plus probable que s'il l'a consulté, ce n'est pas lors de sa publication initiale mais au cours de la rédaction de ses mémoires, plusieurs éditeurs mentionnant qu'il a lu des feuilles politiques à ce moment-là. La version de Goethe est bien mieux écrite[126] et n'est pas non plus un plagiat total, car les lettres du poète écrites en 1792 rendent compte de sa fascination pour les événements révolutionnaires, même s'il les rejette par la suite. Dans les jours qui suivent Valmy, il déclare en effet dans sa

---

[121] Johann Wolfgang von Goethe, *Campagne de France*, traduit par Jacques Porchat, Paris, Librairie Hachette et C^ie^, 1891, p. 60.

[122] *Ibid.*, p. 63.

[123] F. Genton, « Goethe à Valmy et Christoph Friedrich Cotta », art. cité, p. 315-316.

[124] *Ibid.*, p. 316.

[125] *Strasburgisches politisches Journal*, octobre 1792, p. 1059, cité dans *Ibid.*, p. 319.

[126] Jean-René Suratteau, « Goethe et le tournant de Valmy », *AHRF*, juillet 1997, n° 309, p. 479.

correspondance avec Karl Ludwig von Knebel qu'il est « heureux d'avoir vu tout cela avec [ses] propres yeux, heureux de pouvoir dire, quand on parlera de cette époque si importante : *et quorum pars minima fui*[127] ! »[128] De plus, le journal strasbourgeois évoquait la naissance de la République et non la bataille révolutionnaire et malgré les trente ans qui se sont déroulés, Goethe persiste à voir en Valmy un point de basculement. Il semble réellement marqué par la bataille, puisqu'il introduit même ses souvenirs par l'épigraphe « Moi aussi j'ai été en Champagne ! », qui dérive de « Moi aussi j'ai été en Arcadie ! », formule latine popularisée par un tableau de Nicolas Poussin et reprise par de nombreux poètes allemands[129]. On peut en déduire que Valmy possède réellement à ses yeux une immense portée historique.

La célèbre formule de Goethe est une pure création dans le contexte de l'Europe des années 1820, même si l'on peut mettre en avant un certain esprit d'escalier de l'auteur. C'est toutefois cette phrase qui devient emblématique de la mémoire de Valmy. Paradoxalement, il y a bien une phrase prophétique qui a été prononcée par un Allemand en conclusion de Valmy, mais elle n'a pas connu de postérité. Elle a été écrite par Friedrich Laukhard, personnage que nous avions évoqué en raison de la précocité de son témoignage, paru quatre ans après Valmy. À un moment où Napoléon Bonaparte n'a pas encore débuté son ascension, il déclare que « si la France possède à l'avenir un Alexandre, l'Allemagne sera sa conquête »[130]. Il fait preuve d'une clairvoyance certaine…

B. Le décès des généraux vainqueurs à Valmy

En France, la gêne atteint son paroxysme lorsqu'il s'agit d'évoquer les généraux de Valmy, qui décèdent dans les années 1820. Comment parler de leurs faits d'armes sans trop évoquer la Révolution, ni l'humiliation de l'armée des Princes à Valmy ?

1. L'enterrement du général Kellermann

Comme nous avons déjà pu le souligner, pendant la période révolutionnaire, François Christophe Kellermann s'est paradoxalement peu enorgueilli de sa victoire en Champagne, du moins publiquement. Si Napoléon lui décerne le titre de duc de Valmy malgré les rumeurs, c'est que l'empereur y a tout de même perçu un intérêt. De plus, le vieux général, devenu le seul maréchal d'Empire à avoir été général sous l'Ancien régime, ne pouvait avoir honte du titre qu'il portait. Conciliant avec les régimes successifs qu'il connaît au cours de sa vie, se ralliant

[127] Que l'on peut traduire par « à ces grands événements, j'ai eu moi aussi ma petite part ».

[128] H. Hintze, « Goethe et la Révolution française », art. cité, p. 431.

[129] F. Genton, « Goethe à Valmy et Christoph Friedrich Cotta », art. cité, p. 318.

[130] « Wird einst Frankreich einen Alexander haben, so ist Deutschland seine Eroberung! ». Cf Friedrich Christian Laukhard, *Leben und Schicksale*, Leipzig, Allemagne, Gerhard Fleischer dem Jungern, 1796, vol. 3, p. 219.

à la Révolution, puis à l'Empire et enfin à la Restauration, ce n'est qu'à la fin de sa vie qu'il affiche une attitude un peu plus indépendante vis-à-vis du pouvoir[131]. Ayant collaboré avec le camp napoléonien pendant les Cent-Jours, il est écarté de l'armée et rapidement mis à la retraite. Sa vie retirée à Fontaine lui ôte le poids de la vie politique, qu'il a toujours essayé d'éviter. Il continue néanmoins à assister en tant que notable à quelques grands événements parisiens[132]. Bien qu'il n'écrive pas de mémoires, Kellermann profite éventuellement de sa retraite pour jeter un regard introspectif sur sa vie passée. Cela expliquerait que ce soit finalement dans la mort qu'il montre véritablement son attachement à Valmy, peut-être à l'époque où il est le plus difficile de s'en faire l'héritier.

Le 13 septembre 1820, Kellermann décède à Paris. Il laisse un testament pour le moins curieux, puisqu'il demande à ce que son cœur soit placé sous « un monument extrêmement simple [qui] sera érigé aux champs de Valmy », sur lequel doit figurer l'inscription : « Ici sont morts glorieusement les braves qui ont sauvé la France au 20 septembre 1792. Un soldat qui avait l'honneur de les commander dans cette mémorable journée, le maréchal Kellermann, […] a voulu que son cœur fût placé au milieu d'eux[133] ». L'embaumement du cœur est une pratique restreinte en 1820, liée à la Révolution et surtout à l'Empire concernant les militaires. Une grande partie d'entre eux, tant des corps que des cœurs, ont été inhumés aux Invalides, lieu devenu primordial sous Napoléon dans la consécration des héros militaires. Quinze reposent au Panthéon. Toutefois ce n'était pas une pratique systématique[134]. Au moment de la mort de Kellermann, la pratique est redevenue l'apanage de l'aristocratie et notamment de la famille royale. Le duc de Berry, assassiné le 13 février 1820, est embaumé la même année que Kellermann[135], selon un procédé similaire. Cela rend la pratique d'autant plus anachronique. Il y a certes une demande croissante de la part de particuliers, malgré une technique qui se renouvelle peu avant les années 1830[136], mais il est bien plus probable que Kellermann ait souhaité se rattacher à la tradition napoléonienne. On aurait pu croire que cette demande est le fruit d'un testament ancien, mais il a au contraire été rédigé peu de temps avant la mort du vieux maréchal, en août 1820[137].

Son désir de voir placer son cœur à Valmy semble avoir surpris et mécontenté la haute société parisienne. C'est un choix murement réfléchi par Kellermann, puisqu'il a demandé à son secrétaire Béraud d'écrire au maire de Valmy dès le 31 juillet 1820, à l'époque où il sent

---

[131] Gilles Malandain, « L'héroïsme en héritage ? Trois ducs de Valmy sous la monarchie censitaire », *Parlement[s], Revue d'histoire politique*, n° 31, juillet 2020 p. 96.

[132] R. Reiss, *Kellermann*, *op. cit.*, p. 609.

[133] G. Malandain, « L'héroïsme en héritage ? », art. cité, p. 97.

[134] Anne Carol, *L'embaumement, une passion romantique : France, XIXe siècle*, Ceyzérieu, Champ Vallon, 2015, p. 35.

[135] *Ibid.*, p. 36-37.

[136] *Ibid.*, p. 40-43.

[137] R. Reiss, *Kellermann*, *op. cit.*, p. 612.

ses forces décliner. Son intention d'acheter une parcelle de deux pieds carrés a tellement ému les villageois que le maire demande que le fils du Kellermann choisisse l'emplacement car trop de personnes souhaitaient avoir l'honneur d'avoir le cœur du général vainqueur de la bataille sur son terrain[138]. Lorsque l'enterrement a lieu au cimetière du Père-Lachaise, peu de monde se déplace au regard de la carrière du duc de Valmy. Seuls les maréchaux Oudinot et Suchet y assistent, même Beurnonville, qui était avec lui à Valmy, évite la cérémonie. De plus, peu d'hommages sont prononcés sur sa tombe par les hauts-gradés, ce qui surprend l'assemblée elle-même. Son beau-frère, Barbé de Marbois, se contente de lire ce qui aurait été la dernière déclaration de Kellermann. Ce sont finalement des personnages moins importants qui prennent la parole, dont un vieil officier pleurant à chaudes larmes devant son cercueil[139]. D'après le journal que tient le militaire devenu écrivain Jean-Pons-Guillaume Viennet, qui était un ami de Kellermann, « c'est pour ne point parler de Valmy qu'on est resté muet sur cette tombe »[140]. Le contenu de la déclaration de Barbé de Marbois confirme cette théorie : si on ne sait à quel point le texte a été inspiré à Kellermann par son beau-frère, son contenu royaliste a pour but évident de permettre l'inhumation du cœur à Valmy. Il est en effet en deux parties, la première rendant hommage aux Bourbons et la deuxième donnant ses volontés concernant l'inhumation :

> […] Qu'on ne fasse point de vains récits près de mon cercueil ; qu'on dise seulement qu'en combattant pour le maintien de nos libertés et la défense du territoire de France, j'ai adouci autant que je l'ai pu ce que la guerre a d'horrible. J'ai vu nos maux finir au retour du Roi qui nous a donné cette loi fondamentale qu'à son exemple nous avons tous juré de garder fidèlement. Avec cette loi, avec cette famille auguste, la France jouira d'un repos et d'une félicité que les factions ne pourront troubler. […] Près de n'être plus de ce monde, j'y veux laisser quelque souvenir de moi, et j'en confie le soin à mes enfants et à mon gendre. Un monument extrêmement simple sera érigé aux champs de Valmy ; mon cœur y sera déposé sous cette inscription : « Ici sont morts glorieusement les braves qui ont sauvé la France au 20 septembre 1792. Un soldat qui avait l'honneur de les commander dans cette mémorable journée, le maréchal Kellermann, duc de Valmy dictant après vingt-huit ans ses dernières volontés, a voulu que son cœur fut placé au milieu d'eux »[141].

Valmy étant une victoire contre la coalition et donc contre les armées royales, les ultraroyalistes pouvaient se récrier d'une telle volonté. La tentative de Kellermann d'écarter les récriminations en invoquant les nécessités d'écarter la guerre du pays et son soutien à Louis XVIII est bien frêle et c'est sûrement ce qui a provoqué le silence et la gêne lors de l'enterrement. Si les pairs de Kellermann brillent par leur absence, des lettres de condoléances d'autres milieux affluent cependant, notamment du maire de sa ville natale, Strasbourg. Le mort est également célébré dans les mois qui suivent par son ancienne loge maçonnique, la Loge écossaise de la

[138] *Ibid.*

[139] Jean-Pons-Guillaume Viennet, *Journal de Viennet, pair de France témoin de trois règnes, 1817-1848*, Paris, Amiot-Dumont, 1955, p. 51-52.

[140] *Ibid.*, p. 52.

[141] *Courrier du Bas-Rhin*, n° 114, 21 septembre 1820. Cité dans R. Reiss, *Kellermann*, *op. cit.*, p. 614-615.

Grande Commanderie de l'Orient de Paris, lors d'une cérémonie en l'honneur des membres récemment disparus, le 29 juin 1821[142].

Prenant la mesure du scandale, le fils de Kellermann et second duc de Valmy, François-Étienne, décide d'appliquer les dernières volontés de son père avec le plus de discrétion possible. Lorsque qu'il part déposer l'urne contenant le cœur embaumé, il ne prévient qu'au dernier moment le maire de Valmy de son arrivée, le 16 octobre 1820[143]. François-Étienne Kellermann choisit lors de sa visite l'endroit du futur monument en l'honneur de son père. Les villageois, par la voix de leur curé, lui annoncent qu'ils ne souhaitent pas de compensation financière pour l'utilisation du terrain. Pour eux, c'est un privilège d'avoir le cœur du général qui les a sauvés de l'invasion qui a eu lieu sur leurs terres, ce qui témoignerait d'une mémoire locale vivace, malgré les dégâts engendrés alors par la guerre. La Champagne demeure un territoire pauvre, ce qui peut expliquer l'enthousiasme de la population locale peu habituée à voir s'élever un monument en l'honneur d'un maréchal napoléonien ou de toute autre personnalité importante. En attendant l'érection du monument, l'urne est déposée à l'église de la commune.

La cérémonie de translation du cœur se déroule le 3 septembre 1821, soit près d'un an après le décès du maréchal, qui semble être enterré une seconde fois. Seuls quatre proches de Kellermann semblent s'être déplacés de Paris pour lui rendre un dernier hommage, son fils François-Étienne, sa fille Marguerite-Cécile accompagné de son mari, le général de Léry, et le colonel de Tancarville. Toutefois, les notables locaux et les curieux sont nombreux, avec la présence du sous-préfet de la Marne, du maire de Valmy, d'une délégation d'ecclésiastiques et d'habitants des communes avoisinantes, accompagnés de la garde nationale de Sainte-Menehould[144]. Après l'office funèbre dans l'église du village, un cortège se rend sur la butte de Valmy pour y placer et sceller le cœur dans un caveau se situant en dessous d'un monument d'aspect modeste[145], selon le vœu du maréchal défunt. Il se compose d'une pyramide quadrangulaire de 3,35 mètres de hauteur sur 0,85 mètre de côté, elle-même élevée sur trois marches[146]. Aujourd'hui encore, on peut y lire l'inscription voulue par ce dernier, conformément à la déclaration de Barbé de Marbois lors des funérailles.

[142] *Ibid.*, p. 617.

[143] *Ibid.*, p. 616.

[144] *Ibid.*, p. 617.

[145] Annexe 7 : Le monument funéraire de Kellermann à Valmy

[146] AD de la Marne, Chp 15305, L. Gillet, *Notice sur le monument commémoratif de la bataille de Valmy*, Châlons-sur-Marne, Imp. Le Roy, [s. d.].

Image 7 : Partie haute du tombeau de la famille Kellermann, Père Lachaise, Paris. Source : Pierre-Yves Beaudouin, Wikimédia (CC BY-SA 3.0)

Dans la mort, Kellermann fait pleinement sien son titre de duc de Valmy[147], en investissant le lieu même de la bataille mais aussi en faisant figurer sur sa tombe le nom de la bataille de sorte que tous les visiteurs puissent l'admirer au Père-Lachaise. Toutefois, il s'agit là de l'œuvre de son fils qui s'est également illustré dans les armées napoléoniennes et notamment à Marengo. La tombe initiale de Kellermann était simple et faisait le pendant de celle de son épouse décédée en 1812, Marie Barbé de Marbois. Son fils transforme la concession en une sépulture familiale et fait ériger par l'architecte Van Cleemputte un imposant monument avec trois compartiments faisant office de panneau. Le premier duc de Valmy y figure uniquement avec ses titres. Cependant, sont inscrits en haut du monument deux noms, écrits aussi grands que le nom de la famille Kellermann : Valmy et Marengo.

2. La mort de Dumouriez en exil

L'autre grand protagoniste de la bataille de Valmy, Charles François Dumouriez, connaît une vieillesse bien différente de celle de Kellermann. Depuis sa fuite en 1793, aucun des régimes successifs n'a accepté son retour d'exil. Personnage potentiellement dérangeant pour Napoléon et haï des royalistes, il peine également à trouver sa place à l'étranger. Inlassablement, il continue à écrire des essais, très spontanés et principalement de géopolitique, et à proposer ses conseils. Lorsque le Consulat confirme sa proscription, il se range finalement aux côtés de l'Angleterre et coupe tout contact avec la France, y compris avec son épouse. Il sympathise avec le général Nelson et le duc de Kent, conseille William Pitt et fréquente la haute société anglaise plutôt que les émigrés[148]. Progressivement, les généraux anglais se lassent de ses conseils. Il ne lui reste alors plus que l'écriture. En plus de ses essais, il entretient une volumineuse correspondance. Au cours de la Restauration, il reprend contact avec la France et notamment avec le duc d'Orléans. Il habite pendant longtemps à Londres, mais à la fin de sa vie il préfère gagner la campagne et quitte la capitale pour Henley-on-Thames, dans le domaine de Turville Park. Il y décède le 14 mars 1823. Son exil le prive d'une tombe en France. Il ne peut donc prétendre à une cérémonie ou à un monument comme ceux qu'a pu avoir Kellermann,

[147] Une médaille est également produite au moment de sa mort, avec son titre, mais rien qui ne suggère la bataille. Annexe 6 : Les médailles représentant Kellermann

[148] Jean-Pierre Bois, *Dumouriez : héros et proscrit*, Paris, Perrin, 2005, p. 367.

malgré les scandales qu'ils ont provoqués. Son décès n'est d'ailleurs même pas annoncé dans la presse française.

À son enterrement, une semaine plus tard, des envoyés du gouvernement britannique, ainsi que de nombreux amis sont présents, avec des personnalités comme Charles de Hesse-Cassel, le maréchal Macdonald, George Canning ou le duc de Gloucester. Cependant, aucun Français ou membre de sa famille ne s'est déplacé et c'est en anglais qu'est prononcée son éloge funèbre. Les amis de Dumouriez rédigent et signent une déclaration qui permet à la France le droit de réclamer ses restes, mais elle n'est suivie d'aucun effet[149]. En hommage à l'ancien général, une plaque en marbre surmontée d'une pyramide est apposée dans l'aile est de l'église St Mary the Virgin à Henley-on-Thames, qui est toujours visible aujourd'hui[150]. Les inscriptions qui y figurent sont emphatiques ou plutôt anachroniques au vu de la vie de Dumouriez. Du fait de son pays d'adoption, son passé révolutionnaire est quasiment effacé. Son nom ainsi que la longue épitaphe retraçant son parcours en France, en Allemagne et en Angleterre sont en latin[151] et la pyramide est surmontée d'une couronne aux armes de sa famille[152]. Toutefois, à la base de la plaque en marbre, un trophée d'armes en bas-relief vient rappeler les plus hauts faits de Dumouriez, avec les inscriptions « Jemmapes » et « Champagne ». Pourquoi « Champagne » et non « Valmy » ? Il s'agit d'évoquer la campagne de l'Argonne dans son ensemble, ce qui est effectivement plus juste au regard de la stratégie déployée par Dumouriez durant tout le mois de septembre 1792. Il est cependant étonnant de choisir le nom d'une campagne plutôt que d'une bataille. Est-ce le choix de Dumouriez ou celui de ses amis ? Jean-Pierre Bois, qui a rédigé la biographie la plus récente de Dumouriez, ne mentionne pas l'existence d'un testament et donc des dernières volontés du général. L'hypothèse la plus probable est que, contrairement à Kellermann qui souhaite défendre son titre, Dumouriez pouvait avoir plus d'intérêt à être lié au nom le plus connu lié à la défense du territoire français en 1792. Valmy étant peu évoqué au début des années 1820, la Champagne est un nom probablement plus évocateur. La canonnade ne figure d'ailleurs pas dans certaines de ses nécrologies. Dans l'*Annuaire nécrologique* d'Alphonse Mahul, il est indiqué que le génie de Dumouriez a été de réussir à faire perdre du temps aux Prussiens, à leur dresser des obstacles et « à les arrêter presque sans combattre »[153].

Contrairement aux mois qui ont suivi Valmy, c'est à présent Kellermann qui récolte la gloire de la bataille au début du XIX^e^ siècle, ce qu'il fait figurer dans la mort. Dumouriez semble

[149] *Ibid.*, p. 391-392.

[150] D'après les photographies et la description fournies en 2019 par Stephen Nichols, administrateur du site web de St Mary's Henley.

[151] L'épitaphe entière a été retranscrite dans plusieurs livres. Exemple : Louis-François-Joseph Ledieu, *Le général Du Mouriez et la Révolution française*, Paris, Ponthieu, 1826, p. 510.

[152] *Ibid.*, p. 509.

[153] Alphonse Mahul, *Annuaire nécrologique ou Supplément annuel et continuation de toutes les biographies ou dictionnaires historiques*, Paris, Ponthieu, 1824, p. 120.

en avoir perdu jusqu'au nom de la canonnade et s'enorgueillir d'avoir remporté un succès plus éclatant, la campagne de l'Argonne. Jemmapes demeure une victoire bien plus importante, même s'il est difficile de savoir ce qu'il a réellement choisi de faire figurer sur sa tombe. Toutefois, ces mémoires marquent durablement l'historiographie de Valmy, ce qui permet une lutte pérenne entre les deux compagnons d'armes dans le récit de Valmy, même si Kellermann gagne durablement celle de l'appropriation de Valmy dans la pierre et les esprits.

C. L'emballement historiographique des années 1820

Paradoxalement, c'est pendant la Restauration qu'une passion bourgeoise pour l'histoire de France émerge. Pour Pierre Serna, il s'agit d'un nouvel affrontement entre les anciens et les modernes, entre les témoins de la Révolution et ceux qui la découvrent à travers les livres[154].

1. Deux histoires de France irréconciliables

Le régime privilégie officiellement des historiens secondaires qui conservent la tradition monarchique dans leurs récits[155]. Cependant, de jeunes historiens, de tendance libérale, commencent à engranger des succès de librairie. Ils rédigent une toute nouvelle histoire de la Révolution, dont ils jugent positivement l'héritage. Bien qu'elle se soit caractérisée par une violence inédite, celle-ci était inévitable au vu de l'ampleur des bouleversements qu'elle a provoqués. Ce sont ces bouleversements qu'il s'agit pour eux de retenir, en particulier l'accès de la bourgeoisie à la politique[156]. L'engouement est tel que, mis à part Augustin Thierry et François Guizot, les historiens emblématiques de cette nouvelle génération ont tous écrit une histoire de la Révolution française[157]. Leur succès se nourrit probablement aussi de celui de l'histoire-bataille que nous avons précédemment évoqué.

François-Auguste Mignet inaugure le début des publications des historiens romantiques, avec une histoire en deux volumes publiée en 1824. Il souhaite démontrer que les événements de la Révolution ne sont que le fruit d'enchaînements de causes et de conséquences et non pas des accidents de l'histoire. Ainsi, la guerre de 1792 est présentée comme inévitable, car la Révolution ne pouvait cohabiter pacifiquement avec des monarchies[158]. De même, la Terreur n'est pas provoquée par quelques individus, mais est la suite logique des guerres intérieures et

[154] P. Serna, « Révolution française. Historiographie au XIX^e siècle », dans C. Delacroix et al. (dir.), *Historiographies*, *op. cit.*, p. 1192.

[155] Jean Walch, *Les maîtres de l'histoire (1815-1850)*, Genève, Éd. Slatkine, 1986, p. 13.

[156] P. Serna, « Révolution française. Historiographie au XIX^e siècle », dans C. Delacroix et al. (dir.), *Historiographies*, *op. cit.*, p. 1192.

[157] J. Walch, *Les maîtres de l'histoire*, *op. cit.*, p. 28.

[158] *Ibid.*, p. 82.

extérieures[159]. Concernant plus particulièrement Valmy, le récit n'est guère différent de celui de Toulongeon, dont il s'est à l'évidence fortement nourri :

> L'armée prussienne avait suivi les mouvements de Dumouriez. Le 20 elle attaqua Kellermann à Valmy, pour couper à l'armée française la retraite sur Châlons. La canonnade s'engagea vivement de part et d'autre. Les Prussiens se portèrent ensuite en colonnes sur les hauteurs de Valmy, afin de les enlever. Kellermann forma aussi son infanterie en colonnes, lui enjoignit de ne pas tirer, et d'attendre l'approche de l'ennemi pour le charger à la baïonnette. Il donna cet ordre au cri de *Vive la nation !* et ce cri, répété d'un bout de la ligne à l'autre, étonna les Prussiens plus encore que la contenance ferme de nos troupes. Le duc de Brunswick fit rétrograder ses bataillons, déjà un peu ébranlés ; la canonnade continua encore jusqu'au soir ; les Autrichiens tentèrent une nouvelle attaque, et furent repoussés. La journée nous resta, et le succès presque insignifiant de Valmy produisit sur nos troupes et sur l'opinion en France l'effet de la plus complète victoire[160].

Par rapport à la *génération 1800*, on se rend compte que Dumouriez est plus méprisé chez Mignet, peut-être à cause de la consultation des sources révolutionnaires particulièrement virulentes envers lui, les historiens précédents utilisant surtout leur propre mémoire. Pour lui, Dumouriez est déjà moralement un traître en raison de son absence de conviction politique[161], malgré ses talents militaires qu'il reconnait volontiers. Il en fait l'inverse de Roland, un homme qui « aimait la liberté avec enthousiasme, et […] capable de lui consacrer avec désintéressement sa vie entière, ou de périr pour elle sans ostentation et sans regret »[162]. L'autre différence est l'absence de référence aux rumeurs contrerévolutionnaires, l'auteur présentant les négociations comme la suite du découragement des Prussiens. Soit les légendes noires ont perdu en influence, soit Mignet n'y voit pas d'intérêt.

2. Le rôle crucial d'Adolphe Thiers

Dans cette décennie, l'historien qui a eu le plus d'influence sur la diffusion du souvenir de Valmy est assurément Adolphe Thiers. Avant tout connu pour sa longue carrière politique, s'étendant des Trois Glorieuses jusqu'à sa nomination en tant que premier président de la IIIe République, il a été un ministre récurrent de Louis-Philippe, un opposant de Napoléon III et l'un des principaux responsables de la répression sanglante de la Commune de de Paris de 1871. Pourtant, Adolphe Thiers a d'abord gagné sa renommée par son grand succès de librairie, son *Histoire de la Révolution française* en dix volumes. Publiés entre 1823 et 1827, ils deviennent pour toute une génération les livres de référence pour la connaissance de cette période[163]. Contrairement à ses contemporains comme Mignet, il perçoit la Révolution comme le seul

[159] *Ibid.*, p. 84.

[160] François-Auguste Mignet, *Histoire de la Révolution française, depuis 1789 jusqu'en 1814*, Paris, Firmin Didot, père et fils, 1824, p. 287.

[161] *Ibid.*, p. 225.

[162] *Ibid.*, p. 226.

[163] Robert Tombs, « Thiers historien », *Cahiers de l'AIEF*, nº 47, mai 1995, p. 266.

résultat d'un système politique archaïque, négligeant toutes les autres causes, y compris l'émergence de la bourgeoisie ou bien l'influence des idées héritées des Lumières, qui tenaient pourtant à cœur aux autres historiens libéraux[164]. Toutefois, jamais un historien n'a autant pris ses distances avec le sujet brûlant qu'il étudie, son ton détaché choquant ses détracteurs, notamment les royalistes[165]. L'une des raisons provient de sa méthodologie, Thiers s'intéressant à la liberté politique mais aussi économique apportée à la bourgeoisie par la Révolution, qui lui apporte sa supériorité sur toutes les autres. Il s'initie par conséquent à l'histoire fiscale, au droit des transactions, ou bien aux comptes du Trésor public[166]. Il commence à publier son *Histoire de la Révolution* quelques mois avant celle de Mignet, mais la publication des dix tomes s'étale dans le temps, ce qui explique que la version de Valmy de Mignet est antérieure à celle de Thiers[167]. Thiers et Mignet étant amis et solidaires dans leur entreprise de réhabilitation de la Révolution, leur manière d'opérer est proche, même si Thiers obtient une reconnaissance bien supérieure à celle de Mignet. Les deux utilisent des sources similaires : *Le Moniteur*, les mémoires récemment publiés et les témoignages de personnalités parfois très connues comme La Fayette ou Talleyrand. Thiers est cependant plus rigoureux et accumule un plus grand nombre de sources comme le *Journal de Paris* et des mémoires plus anciens dont… ceux de Dumouriez[168]. Il est pourtant plus moraliste[169] que Mignet, jugeant plus les hommes que les événements et désignant la plupart du temps le peuple sous le terme, déjà péjoratif, de populace[170]. Il tente de comprendre les intentions des hommes et des femmes de l'époque, mais invoque la folie quand il ne les comprend pas, comme pour Marat ou Babeuf[171] et, hormis Germaine de Staël, aucune femme active en politique ne trouve de grâce à ses yeux.

Adolphe Thiers est parmi les premiers à instaurer une forme de suspense dans le déroulement de Valmy. Les Français sont initialement en mauvaise posture, Kellermann étant dans une position « très-hasardée »[172] en ayant entassé ses troupes sur la butte du moulin de Valmy et risquant à tout moment d'être « foudroyé »[173] sans que Dumouriez ne puisse le secourir. Il est aussi et surtout le premier historien à narrer tous les éléments de la bataille de Valmy, avec l'explosion des barils de poudre, la chute de cheval du général Kellermann, les

[164] *Ibid.*, p. 267.

[165] *Ibid.*, p. 268.

[166] P. Serna, « Révolution française. Historiographie au XIX^e siècle », dans C. Delacroix et al. (dir.), *Historiographies II*, *op. cit.*, p. 1192.

[167] Olivier Bétourné et Aglaia I. Hartig, *Penser l'histoire de la Révolution : deux siècles de passion française*, Paris, La Découverte, 1989, p. 41.

[168] *Ibid.*

[169] J. Walch, *Les maîtres de l'histoire*, *op. cit.*, p. 180.

[170] *Ibid.*, p. 185.

[171] *Ibid.*, p. 138.

[172] Adolphe Thiers, *Histoire de la Révolution française*, 9^e éd., Paris, Furne et C^ie, 1839, vol. 2, p. 364.

[173] *Ibid.*

deux manœuvres des troupes prussiennes, le peuple en armes et bien évidemment le cri de « Vive la Nation ! » jeté par Kellermann lui-même :

> Kellermann entre dans les retranchemens, dispose ses troupes par colonnes d'un bataillon de front, et leur ordonne, lorsque les Prussiens seront à une certaine distance, de ne pas les attendre, et de courir au-devant d'eux à la baïonnette. Puis il élève la voix et crie : *Vive la nation !* On pouvait dans cet instant être brave ou lâche. Le cri de *vive la nation* ne fait que des braves, et nos jeunes soldats, entraînés, marchent en répétant le cri de *vive la nation !* À cette vue, Brunswick, qui ne tentait l'attaque qu'avec répugnance, et avec une grande crainte du résultat, hésite, arrête ses colonnes, et finit par ordonner la rentrée au camp.
>
> Cette épreuve fut décisive. Dès ce moment, on crut à la valeur de ces *savetiers*, de ces *tailleurs*, qui composaient l'armée française, d'après les émigrés. On avait vu des hommes équipés, vêtus et braves ; on avait vu des officiers décorés et pleins d'expérience, un général Duval, dont la belle taille, les cheveux blanchis inspiraient le respect ; Kellermann, Dumouriez enfin, opposant tant de constance et d'habileté en présence d'un ennemi si supérieur. Dans ce moment, la révolution française fat jugée, et ce chaos, jusque-là ridicule, n'apparut plus que comme un terrible élan d'énergie[174].

Adolphe Thiers rencontre un succès considérable avec son histoire de la Révolution. Rééditée à de nombreuses reprises, elle inspire de nombreux apprentis historiens et leur donne l'envie de rédiger à leur tour leur propre histoire de la Révolution. En 1845, Robert Tombs estime qu'environ 80 000 exemplaires complets, comprenant dix tomes, ont été vendus, ce qui correspond à un tiers de l'électorat de la même époque[175].

* *

*

À mesure que le temps s'écoule, les contre-révolutionnaires tendent même à taire leur propre ressenti de la bataille de Valmy. Après tout, la monarchie a été rétablie, donc mieux vaut dissimuler une honte que de continuer à l'évoquer, même si en parallèle les libéraux rencontrent de plus en plus de succès avec leurs histoires de la Révolution. Les ultraroyalistes ne s'attendent pas à ce qu'à la fin du mois de juillet 1830, la Restauration tombe quinze ans à peine après avoir été établie. Les Trois Glorieuses sont un moment déterminant pour la mémoire de Valmy, où après des années d'ostracisme, elle semble soudainement jaillir. En effet, la mise en récit de Valmy n'était pas suffisante pour que cet événement devienne un lieu de mémoire. Sous la plume des historiens et des militaires, il n'est encore qu'une bataille parmi d'autres, malgré la gloire qu'elle apporte, et demeure bien secondaire par rapport aux grandes batailles

[174] *Ibid.*, p. 366.

[175] R. Tombs, « Thiers historien », art. cité, p. 271.

napoléoniennes. Les livres ont toutefois le mérite d'avoir conservé la mémoire et même de l'avoir travaillée, en témoigne la description faite par Toulongeon qui construit les bases du mythe républicain. Pour que le récit de Valmy soit diffusé et sublimé, il fallait un élément déclencheur d'ampleur. Et cet élément déclencheur, c'est Louis-Philippe.

Deuxième partie
–
Un roi, un perroquet et des historiens (1830-1870)

LA MONARCHIE de Juillet est une période charnière pour la mémoire de la bataille de Valmy. Jusqu'alors, les vétérans de la bataille s'étaient faits plutôt discrets. Mis à part Kellermann à la fin de sa vie, personne ne souhaite se faire l'héritier de sa mémoire alors que son statut a déjà changé chez les historiens. Il y a pourtant un homme, et qui plus est un Bourbon, qui commande des toiles de la bataille de Valmy pour les afficher dans son palais dans les années 1820. Cet homme, c'est le duc d'Orléans.

La maison d'Orléans est l'une des branches cadettes de la maison capétienne de Bourbon, dont les membres descendent de Philippe de France, frère cadet de Louis XIV. Le duché d'Orléans est l'apanage principal de cette dynastie. Au moment de la Révolution, la maison d'Orléans s'est illustrée par son approbation des réformes et par sa participation à la vie politique. Le duc d'Orléans de l'époque, Louis-Philippe-Joseph d'Orléans[1], est l'un des députés de la noblesse qui ont rejoint le tiers état dès le 25 juin 1789 et est l'un des princes les plus riches du royaume. Il devient ensuite membre du club des Jacobins, puis est élu à la Convention en 1792. Les titres princiers ayant été proscrits, il prend le nom de Philippe Égalité. Deux de ses fils, le duc de Chartres, qui se nomme également Louis-Philippe, et le duc de Montpensier s'engagent dans l'armée et prennent part aux victoires de Valmy et de Jemmapes. Lors des votes sur la condamnation de Louis XVI du 16 au 19 janvier 1793, Philippe Égalité vote la mort du roi, ce qui lui a valu le surnom de *régicide*. Cependant, les soupçons sont de plus en plus prégnants vis-à-vis des Orléans, notamment par peur d'une prise de pouvoir de la « faction d'Orléans ». Après la fuite du fils aîné du duc avec le général Dumouriez le 4 avril 1793, tous les membres des Bourbons sont arrêtés le 7 avril. Le 6 novembre 1793, Philippe Égalité est jugé et guillotiné dans la même journée.

Les autres membres de la maison d'Orléans survivent à la Révolution, avec parfois des séquelles, le duc de Montpensier ayant contracté la tuberculose en prison, ce qui entraîne sa mort en 1807. Le fils aîné, le duc de Chartres, est parti en exil en Suisse, où il devient précepteur de mathématiques. Après un passage par la Suède, il obtient la libération de ses deux frères à la condition que tous partent aux Etats-Unis, où ils vivent pendant trois ans[2]. À partir de 1800, les trois frères s'installent en Angleterre, où ils se réconcilient avec la branche aînée des Bourbons, tandis que leur mère et leur sœur résident à Barcelone. Le duc de Chartres se marie en 1809 avec Marie-Amélie de Bourbon-Naples, avec laquelle il s'installe à Palerme. Ils ont dix enfants.

À la Restauration, les Orléans rentrent en France et Louis-Philippe d'Orléans récupère le titre de duc d'Orléans. Sa préoccupation principale est de reconstruire le patrimoine foncier

[1] Il est aussi surnommé Philippe d'Orléans.

[2] Guillaume de Berthier de Sauvigny, « Louis-Philippe Ier », *Encyclopædia Universalis,* [En ligne : https://www.universalis.fr/encyclopedie/louis-philippe-ier/]. Consulté le 20 novembre 2021.

de son père. Il marque parfois sa désapprobation avec le régime, notamment lors de la Terreur blanche. Il passe peu de temps à la Cour, située aux Tuileries ; il préfère son salon au Palais-Royal, le lieu de résidence des Orléans, et sait ainsi entretenir à la fois les inquiétudes de la branche aînée de Bourbons et les espoirs des libéraux. Il affiche un train de vie relativement modeste pour un aristocrate. Il se donne des allures bourgeoises, mettant par exemple ses fils au lycée Henri-IV. Toutefois, cela n'empêche pas le duc de tenir à son rang, d'avoir des ambitions dynastiques et d'obtenir le titre d'Altesse royale de la part de Charles X[3].

Il était nécessaire d'aborder cette partie par quelques éléments biographiques sur Louis-Philippe d'Orléans, afin de contextualiser l'importance soudaine de la bataille de Valmy à la fin du mois de juillet 1830. Pour la mémoire de Valmy s'ouvre, selon le concept de Gilbert Durand, la « période explosive » de son principal mythe[4]. Durand compare cette période à un champignon atomique, image certes brutale mais parlante. Le mythe se déploie et se condense dans les airs avant de retomber bien des années plus tard, devenant soudainement à la mode. C'est exactement ce phénomène que l'on observe pour Valmy.

[3] Sébastien Charléty, *Histoire de la monarchie de Juillet*, Paris, Perrin, 2018, p. 94.

[4] Gilbert Durand, « Introduction à la mythodologie », in *La sortie du xx^e siècle*, Paris, CNRS Éditions, 2010, p. 17-186, p. 137.

Chapitre 3 : Les guerres révolutionnaires, faire-valoir de la monarchie de Juillet

LORS de sa montée sur le trône le 9 août 1830, Louis-Philippe espère pouvoir trouver un *juste milieu* entre les acquis de la Révolution française et la longue tradition monarchique. Cette synthèse a pour but de réconcilier les Français autour de leur histoire et de mettre fin aux troubles qui agitent le pays depuis 1789. Elle est pour Louis-Philippe un prérequis pour fonder un régime stable et pérenne. C'est également la politique du juste milieu qui « ouvre un régime de commémorations et de statuomanie, modèle d'un genre que la IIIe République portera à sa perfection »[5] et qui est donc à la source de la création d'un roman national. Pour prouver son engagement révolutionnaire, le roi n'a que deux souvenirs personnels pour le prouver, Valmy et Jemmapes, ce qui provoque un foisonnement de références à ces batailles.

I. « Monsieur de Valmy » : une bataille comme programme politique

À la suite des barricades des Trois Glorieuses, les 27, 28 et 29 juillet 1830, Louis-Philippe souhaite dans un premier temps plaire prioritairement aux partisans de la Révolution, afin de calmer les tensions au sein de la population parisienne. De plus, il sait pertinemment qu'il doit son intronisation à sa réputation d'homme libéral. La loi votée le 10 avril 1832 condamnant les Bourbons et les parents de Napoléon au « bannissement perpétuel » va en ce sens, bien que le roi s'accapare également le souvenir napoléonien, notamment en faisant transférer les cendres de l'empereur aux Invalides. La monarchie de Juillet doit être « l'unique et légitime héritière de tous les souvenirs dont la France s'enorgueillit » selon le ministre de l'Intérieur Rémusat[6], même si très vite le régime se durcit et n'utilise l'héritage révolutionnaire que pour tenter de sauver les apparences.

[5] Maurice Agulhon, *Marianne au combat : l'imagerie et la symbolique républicaines de 1789 à 1880*, Paris, Flammarion, 1979, p. 61.

[6] Hervé Robert, *L'orléanisme*, Paris, PUF, 1992, p. 27.

A. *L'intronisation d'un roi se proclamant héritier de la Révolution française*

1. Le duc d'Orléans et son passé révolutionnaire

Louis-Philippe, qui porte à l'époque le titre de duc de Chartres, a 16 ans lorsque la Révolution éclate en 1789. Le duc de Chartres s'engage dans l'armée en juin 1791, où il est fait colonel d'un régiment de dragons à Vendôme[7]. Après la déclaration de guerre de la France à l'Autriche en avril 1792, il rejoint l'armée du Nord avec son frère, le duc de Montpensier. Il obtient rapidement le brevet de lieutenant-général, ce qui lui vaut d'être envoyé auprès du général Kellermann. Il fait de son frère son aide de camp. À partir du 15 septembre, les membres de la famille des Orléans ne sont plus désignés par leur fief mais par le nom Égalité, les titres de noblesse étant proscrits. Ce n'est ni Louis-Philippe d'Orléans, ni le duc de Chartres, mais le lieutenant-général Égalité qui participe à la bataille de Valmy, le 20 septembre. Ce nom est rarement mentionné vu que les deux frères eux-mêmes rechignaient probablement à l'appliquer et que Louis-Philippe a toujours été attaché aux apanages. Kellermann continue nonobstant à utiliser leurs titres pour les désigner dans sa lettre à l'Assemblée, où il loue leurs actions :

> Embarrassé au choix, je ne citerai parmi ceux qui ont montré un grand courage, que M. de Chartres et son aide-de-camp, M. Montpensier, dont l'extrême jeunesse rend le sang-froid, à un ces feux les plus soutenus qu'on puisse voir, extrêmement remarquable[8].

Toujours est-il que le jeune lieutenant-général participe activement à la bataille, près du moulin, même si peu de sources permettent de donner un détail précis de ses actions. Par la suite, Danton l'envoie seconder Dumouriez dans l'offensive contre les Autrichiens en Belgique. Il se distingue pendant la bataille de Jemmapes et participe à d'autres opérations militaires sur le territoire belge. Probablement à cause des menaces de plus en réelles qui planent sur sa famille, il n'est cependant pas autant enthousiasmé par la Révolution que son père et il désapprouve progressivement son engagement. Il tente de dissuader son père de voter la mort du roi, en vain. Au moment où il apprend qu'il va être arrêté, il préfère émigrer et fuit avec Dumouriez le 4 avril 1793. Cet événement est l'une des causes de la chute des Girondins et de l'arrestation puis de la mort de Philippe Égalité. Louis-Philippe connaît alors un exil officiel de sept ans.

Le passé révolutionnaire de Louis-Philippe est par conséquent assez succinct et ne comprend que deux événements importants, Valmy et Jemmapes. En outre, il est embarrassé par le poids des actes de son père. Même s'il a pu officiellement se réconcilier avec la branche principale des Bourbons, Louis-Philippe suscite la méfiance des royalistes dès son retour en

[7] Arnaud Teyssier, *Louis-Philippe : le dernier roi des Français*, Paris, Perrin, 2010, p. 50.

[8] Annexe 1 : Lettre de Kellermann au ministre de la Guerre

France et il demeure le fils du « régicide ». Face à cela, les Orléans optent pour une stratégie du silence. Cela ne s'arrête pas au moment de son intronisation, les écrits particulièrement violents et diffamatoires envers les Orléans écrits par Montjoie en 1796 étant par exemple réédités en 1831[9]. Des Orléanistes tentent timidement de laver cette mémoire, en témoigne la parution de *Philippe-Joseph duc d'Orléans et du parti d'Orléans, dans ses rapports avec la révolution française* d'un dénommé Tournois, pour contrer le « roman infâme de Montjoie »[10]. Tournois est en réalité un porte-plume qui reprend des textes écrits par le roi lui-même[11]. Cependant, la légende noire reste tenace et même pendant son règne, Louis-Philippe se refuse à assumer publiquement la réhabilitation de son père, qu'il condamne à l'oubli, celui-ci n'ayant même pas de cénotaphe[12] à son nom. Il n'était donc pas évident que Louis-Philippe ait souhaité utiliser politiquement la Révolution française. C'est le contexte politique qui a déterminé cette utilisation.

Lorsqu'il est appelé pour prendre la place de Charles X, ce qui plait chez cet homme pourtant assez méconnu – Adolphe Thiers ne l'ayant jamais rencontré avant le 27 juillet 1830 sauf à la Cour[13] –, c'est qu'il a la *légitimité* par le sang en étant un Bourbon, tout en étant l'un des rares émigrés à n'avoir jamais combattu contre la France, ayant même servi un temps dans les rangs des révolutionnaires. Cet argument est placardé par Thiers et Auguste Mignet sur leur célèbre affiche en faveur du duc d'Orléans :

> Charles X ne peut plus rentrer dans Paris : il a fait couler le sang du peuple. La République nous exposerait à d'affreuses divisions : elle nous brouillerait avec l'Europe.
> Le duc d'Orléans est un prince dévoué à la cause de la Révolution.
> Le duc d'Orléans ne s'est jamais battu contre nous.
> Le duc d'Orléans était à Jemmapes.
> Le duc d'Orléans est un roi-citoyen.
> Le duc d'Orléans a porté au feu les couleurs tricolores.
> Le duc d'Orléans peut seul les porter encore. Nous n'en voulons point d'autres.
> Le duc d'Orléans ne se prononce pas. Il attend notre vœu. Proclamons ce vœu et il acceptera la Charte comme nous l'avons toujours entendue et voulue. C'est du peuple français qu'il tiendra sa couronne.

Le duc d'Orléans est par conséquent désigné avant tout parce qu'il serait différent de Charles X et il doit faire preuve de cette différence. Pour lui, c'est un jeu d'équilibriste car il doit valoriser son passé révolutionnaire sans trop évoquer celui de son père. Victor Hugo a très

---

[9] *Conjuration de Louis-Philippe-Joseph d'Orléans, surnommé Égalité, d'après l'Histoire qu'en a publiée Montjoie en 1796*, Paris, G.-A. Dentu, 1831.

[10] Tournois, *Histoire de Louis-Philippe-Joseph, duc d'Orléans, et du parti d'Orléans dans ses rapports avec la Révolution française*, 3e éd., Paris, Chez les libraires du Palais-Royal, 1846, p. 1.

[11] Grégoire Franconie, *Le lys et la cocarde : royauté et nation à l'âge romantique (1830-1848)*, Paris, PUF, 2021, p. 41.

[12] Le corps de Philippe Égalité ayant été enterré dans une fosse commune, sa tombe ne pouvait qu'être vide.

[13] Sébastien Charléty, *op. cit.*, p. 93.

bien perçu à quel point Louis-Philippe est avant tout l'homme d'un contexte dans *Les Misérables* :

> Être le prince égalité, porter en soi la contradiction de la restauration et de la révolution, avoir ce côté inquiétant du révolutionnaire qui devient rassurant dans le gouvernant, ce fut là la fortune de Louis-Philippe en 1830 ; jamais il n'y eut adaptation plus complète d'un homme à un événement ; l'un entra dans l'autre, et l'incarnation se fit. Louis-Philippe, c'est 1830 fait homme[14].

Pourtant, on remarque que Valmy n'est pas encore un véritable argument durant les Trois Glorieuses, vu que seule Jemmapes est citée par Thiers et Mignet. D'après Chateaubriand, il y aurait eu des affiches qui l'auraient mentionné :

> Le 30 parurent des proclamations et des adresses, fruit de ce conciliabule : « Évitons la république », disaient−elles. Venaient ensuite les faits d'armes de Jemmapes et de Valmy, et l'on assurait que M. le duc d'Orléans n'était pas Capet, mais Valois[15].

Néanmoins, cet avis est à prendre avec précaution car l'écrivain a pu être influencé par l'abondance des références à Valmy qui ont été faites postérieurement. Nous n'avons pas connaissance de source mentionnant Valmy avant le mois d'août, si ce n'est des propos qu'aurait eu Benjamin Constant lors de la première réunion des députés le 30 juillet 1830, mais à la fiabilité douteuse[16]. Cependant, un propos se dégage, qui sera le même pendant toute la monarchie de Juillet et qui est déjà cité par Thiers et Mignet : « le duc d'Orléans a porté au feu les couleurs tricolores ». Ce propos est apporté comme une caution de la libéralité de Louis-Philippe. L'apparition de Valmy dans le discours du nouveau roi demande par conséquent une analyse plus fine.

2. La place de Valmy dans les premiers discours de Louis-Philippe

Comme nous l'avons évoqué, seul Jemmapes semble nommément cité durant les Trois Glorieuses. Cela est certainement dû à l'oubli mémoriel entourant Valmy, qui semble peu populaire auprès des Français. Il n'y a que peu d'intérêt pour le duc d'Orléans et ses partisans d'utiliser son nom, en revanche la défense de la France lors de la campagne de l'Argonne peut être évoquée plus facilement, ce que fait Louis-Philippe dès son premier discours en tant que lieutenant-général du royaume :

> Je n'ai pas balancé à venir partager vos dangers, à me placer au milieu de votre héroïque population et à faire tous mes efforts pour vous préserver des calamités de la guerre civile et de

[14] Victor Hugo, *Les Misérables. Tome II*, Paris, Classiques Garnier, 2018, p. 18.

[15] François-René de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, vol. 9, Paris, Penaud frères, 1850, p. 276.

[16] « Oui, le Prince que vous investissez de la lieutenance-générale sera, comme il l'a toujours été, fidèle à la cause de la liberté. J'en crois Jemmapes et Valmy. » Dans Auguste Bérard, *Souvenirs historiques sur la révolution de 1830*, Paris, Perrotin, 1834, p. 490.

> l'anarchie. En rentrant dans la ville de Paris, je portais avec orgueil les couleurs glorieuses que vous avez reprises, et que j'avais moi-même longtemps portées[17].

Il se porte en digne héritier du drapeau tricolore, tout comme les Parisiens des barricades en 1830. Louis-Philippe rétablit d'ailleurs ce drapeau comme preuve de son engagement. Quelques jours plus tard, le 5 août, la référence à Valmy se fait plus précise, même si son nom n'est toujours pas cité. Louis-Philippe reçoit alors les représentants de la Cour de cassation, de la Cour des comptes, du Conseil royal de l'instruction publique et de la Cour royale de Paris à sa résidence du Palais-Royal. Le baron Séguier, premier président de la Cour royale, flatte le lieutenant-général en évoquant son passé révolutionnaire. Ce dernier répond :

> Vous me rappelez un souvenir cher à mon cœur, celui du temps où je payais ma dette à ma patrie en la défendant contre une agression étrangère[18].

Cependant, ses interlocuteurs continuent à ignorer cette part de son engagement révolutionnaire pour ne saluer que le soldat de Jemmapes. On peut supposer que des évocations vagues de septembre 1792 n'étaient pas suffisantes pour marquer les esprits. Le 11 août par exemple, l'un des députés de la Seine-Inférieure se déclare rassuré parce que la couronne se pose sur le front d'un homme « décoré des couleurs de Jemmapes »[19]. Lors de l'audience du lendemain, le « soldat de Jemmapes » est à nouveau salué dans un hommage des Angevins[20].

Louis-Philippe change alors de stratégie et commence à désigner Valmy par son nom à partir de la fin du mois d'août. Dès lors, il en fait un ressort commun lors de ses prises de parole. Lors d'une audience datée du 30 août, la députation de la ville d'Orléans évoque les « vieux drapeaux de Jemmapes et d'Austerlitz » pour flatter l'égo du roi, comme dans les audiences précédemment citées. Dans sa réponse, ce dernier corrige pourtant son interlocuteur, pour rappeler que Jemmapes va de pair avec Valmy, ce qu'il n'avait jamais fait jusqu'alors :

> Les vieux drapeaux de Jemmapes et de Valmy, aussi bien que celui d'Austerlitz, ont rempli mon cœur de joie[21].

En peu de temps, les interlocuteurs intègrent Valmy au même titre que Jemmapes lors de leurs allocutions au roi. De « soldat de Jemmapes », le roi devient par conséquent le « soldat de Jemmapes et de Valmy »[22].

---

[17] *Discours, allocutions et réponses de S.M. Louis-Philippe, roi des Français, avec un sommaire des circonstances qui s'y rapportent, extraits du Moniteur. 1830*, vol. 1, Paris, Imprimerie de Madame Veuve Agasse, 1833, p. 2.

[18] *Ibid.*, p. 13.

[19] *Ibid.*, p. 33.

[20] *Ibid.*, p. 40.

[21] *Ibid.*, p. 126.

[22] Exemples dans *Ibid.*, p. 176 et p. 364.

Valmy et Jemmapes jouent un rôle similaire dans le discours du roi. Ces batailles sont la preuve du patriotisme, mais aussi du courage de Louis-Philippe, ce qui est explicitement dit par un dénommé Randouin en novembre 1830 :

> Non, le roi ne fuira pas devant vos odieuses machinations ; Valmy, Jemmapes déposent de son courage, comme la Suisse de ses vertus [...][23].

L'intérêt de les citer toutes les deux est d'amplifier les valeurs portées ces références par un effet d'accumulation, le roi était à Valmy ET à Jemmapes, il s'est donc illustré deux fois, ce qui accroit sa gloire et son patriotisme. À l'inverse, cela masque également qu'il n'a pas d'autre fait d'armes à rapporter. Bien qu'ancienne, la figure idéale du prince dans les années 1830 demeure celle du prince-chevalier[24], qui revient victorieux des champs de bataille, il est donc nécessaire de mettre avant ses hauts faits militaires. Des arcs de triomphe sont d'ailleurs élevés en ce sens sur le passage du roi lorsqu'il voyage à travers la France. Dans une lettre, Louis-Philippe raconte par exemple qu'à Mantes (aujourd'hui Mantes-la-Jolie), un arc lui est dédié le 16 mai 1831 avec cette inscription :

> À Louis-Philippe, Roi des français
> France, il sera longtemps béni dans ton histoire,
> Il a double droit sur ton cœur,
> Autrefois, soldat, pour ta gloire ;
> Aujourd'hui, Roi, pour ton bonheur[25].

Ce « droit » sur le cœur de la France est de plus en plus mis en avant par les partisans du roi et doit lui permettre d'acquérir l'amour et la reconnaissance de son peuple. On remarque d'ailleurs qu'en quelques mois, il y a un basculement du sens de l'engagement du roi : d'une caution de libéralité envers les révolutionnaires, il devient une source de nouveaux droits sur le peuple. Valmy aide plus que Jemmapes à aller dans ce sens, puisqu'il s'agissait d'une victoire défensive. À Valmy, le roi s'est exposé pour la défense du territoire national, ce qui montré comme étant de l'ordre du sacrifice, auquel le peuple français est redevable. La bataille de Jemmapes, elle, est plus une preuve de son génie militaire et le rapproche de Napoléon. Le courage, le patriotisme et le sens du sacrifice du roi sont ensuite les qualités continuellement mises en avant lors des évocations de Valmy, comme nous allons le voir dans une étude des biographies de Louis-Philippe.

[23] A. Randouin, *De l'État des partis en France et de la marche à suivre par le gouvernement*, Paris, Alexandre Mesnier, 1830, p. 14.

[24] Grégoire Franconie, *op. cit.*, p. 83.

[25] AN, AP/300(III)/85, Archives privées de la Maison de France (branche Orléans), Dossier 2 : Lettres de Louis-Philippe à Marie-Amélie, feuillet 15.

B. Un épisode modifié en faveur du nouveau roi

Le passé du roi devant être reconnu par sa population, de nombreux textes en faisant la promotion sont publiés au cours de la monarchie de Juillet. Toutefois, c'est un passé corrigé, lavé, notamment sa filiation avec Philippe Égalité, car Louis-Philippe était avant tout le « duc de Chartres ». Il est d'ailleurs toujours mentionné ainsi dans les récits de sa participation à Valmy, qui est évidemment valorisée, mais avec des nuances selon les périodes.

1. Les biographies de Louis-Philippe avant la monarchie de Juillet

Le duc d'Orléans étant un personnage incontournable de la vie politique sous la Restauration, de par son titre et ses origines, des livres paraissent à son sujet bien avant les Trois Glorieuses. La différence notable entre les textes parus avant 1830 et ceux de la monarchie de Juillet se trouve dans la plus grande valorisation de la victoire de Jemmapes, au détriment de celle de Valmy. Leurs récits étant très proches, on peut seulement citer un exemple, celui de la biographie d'Agricol-Hippolyte de Châteauneuf. Celui-ci défend en 1826 que la bataille de Jemmapes a été une victoire plus « éclatante » que celle de Valmy[26]. On peut noter également que Dumouriez est perçu comme un personnage positif, ce qui est assez surprenant pour l'époque, puisqu'il est dans le texte « vaillant, actif comme César »[27] . Concernant le récit du déroulement de la canonnade, le ton employé est moins dithyrambique qu'après l'intronisation de Louis-Philippe, même si le jeune duc aurait eu la position « la plus importante » de la bataille :

> Les armées ennemies occupaient la Champagne ; le roi de Prusse, ayant sous lui le duc de Brunswick, commandait en personne soixante-dix mille combattans ; l'armée autrichienne, de trente-six mille hommes, était conduite par le prince de Hohenlohe ; le maréchal de Clairfait, à la tête de vingt mille soldats, était encore suivi de dix mille Hessois, Kellermann ne pouvait leur opposer que vingt-deux mille hommes. On peut lire par quel art, secondé de l'ardeur de ses soldats, il arrêta les Prussiens à Valmy. Le duc fut placé à la tête de la seconde ligne, près des hauteurs de Valmy ; c'était la position la plus importante. C'est là que se dirigèrent les efforts de l'ennemi et le feu de son artillerie. Le duc de Chartres s'y maintint jusqu'au soir, et contribua puissamment au succès de cette mémorable journée. Une victoire aussi inespérée arrêta l'ennemi formidable qui s'avançait sur Paris, certain d'arriver et de s'y partager nos provinces, d'après le fameux traité de Pilnitz. Kellermann distribuait, sur le champ de bataille, ces éloges qui sont le plus beau prix du courage ; cent voix unanimes confirmèrent ce qu'il avait vu, et ce que ce premier juge de la valeur de l'armée venait d'écrire à Paris. « Embarrassé du choix, disait-il dans sa dépêche, je ne citerai, parmi ceux qui ont montré un grand courage, que M. de Chartres et son aide-de-camp M. de Montpensier, dont l'extrême jeunesse rend le sang froid, à l'un des feux les plus soutenus qu'on puisse voir, extrêmement remarquable. » (*Moniteur*, 22 septembre 1792)

[26] Agricol-Hippolyte de Châteauneuf, *Le Duc d'Orléans, essai historique*, Paris, Jehenne, 1826, p. 31.

[27] *Ibid*.

> Après la bataille de Valmy, la contenance du soldat devint plus fière ; elle promit à ceux qui savent lire sur le front de l'homme ce que les Français seraient capables d'exécuter un jour[28].

Les sources utilisées semblent être limitées à la lettre parue dans *Le Moniteur* du 24 septembre 1792, que l'auteur cite mal par ailleurs, en déclarant qu'elle aurait été publiée le 22, mais il s'agit d'une véritable erreur et non d'une modification volontaire. Châteauneuf n'a en réalité guère d'intérêt pour la bataille de Valmy, qu'il narre en trois pages, contre cinq pour Jemmapes, preuve qu'il s'agit pour les contemporains d'un événement secondaire. En août 1830, ce sont des récits proches qui sont publiés à la va-vite, en témoigne la *Vie anecdotique de Louis-Philippe duc d'Orléans* qui est directement produite par les libraires du Palais-Royal[29]. Mais le récit se transforme radicalement peu de temps après les Trois Glorieuses.

2. *Une veillée au corps-de-garde du Palais-Royal ou Louis-Philippe*, roi des Français d'Eugène Boutmy

La biographie la plus élogieuse concernant la participation du duc de Chartres à la bataille de Valmy est probablement celle écrite par Eugène Boutmy en 1831. *Une veillée au corps-de-garde du Palais-Royal ou Louis-Philippe, roi des Français* montre le jeune Louis-Philippe d'Orléans comme le protagoniste de la bataille, ce qui mérite d'en faire une description plus détaillée.

Eugène Boutmy indique en premier lieu que le duc de Chartres aurait eu le « poste le plus important de la bataille »[30], ce qui suscite une note très longue de la part de l'éditeur :

> Sur les douze bataillons qui composaient l'infanterie de la division commandée par le duc de Chartres, il n'y en avait qu'un seul de volontaires nationaux, qui était le 1er bataillon de Saône-et-Loire. Ce bataillon était animé d'un si bon esprit, et d'une telle émulation avec les troupes de ligne, que les soldats commandés pour la garde des équipages refusèrent de faire ce service, et que le commandant n'en trouva point qui voulussent les remplacer. Lorsqu'on en rendit compte au duc de Chartres, devant le front du bataillon, un soldat sortit des rangs et lui dit, au nom de ses camarades : « Mon général, nous sommes ici pour défendre la pairie, et nous vous demandons de ne pas exiger qu'aucun de nous quitte le drapeau de notre bataillon pour aller garder des équipages. » — « Eh bien ! mon camarade, lui répondit le duc de Chartres, je ne l'exigerai point, vos équipages se garderont tout seuls aujourd'hui, et votre bataillon marchera tout entier avec nos camarades de la ligne, auxquels vous montrerez que vous êtes aussi bien qu'eux des soldats français. » On l'en remercia par les cris de vive le général Philippe. C'était ainsi que l'appelaient les soldats. L'ardeur des troupes était même si grande ce jour-là que tous

[28] *Ibid.*, p. 28-30.

[29] Émile Marco de Saint-Hilaire, *Vie anecdotique de Louis-Philippe duc d'Orléans, lieutenant général de ce royaume... par un grenadier de la Garde nationale*, Paris, Mansut fils, 1830.

[30] Eugène Boutmy, *Une Veillée au corps-de-garde du Palais-Royal, ou Louis-Philippe, roi des Français*, Paris, Imprimerie d'Éverat, 1831, p. 47.

> les cavaliers, carabiniers et dragons, dont les chevaux étaient tués ou blessés couraient aussitôt, la carabine sur l'épaule, se placer dans les rangs de l'infanterie[31].

Cette note, qui met en exergue le bataillon de volontaires que le duc de Chartres a commandé, sert à démontrer la bonne entente du futur roi avec les volontaires et par conséquent qu'il était un bon général « révolutionnaire » et non de métier. On peut remarquer que si le « général Philippe » enflamme l'ardeur des volontaires, celui qui joue habituellement ce rôle dans le récit de Valmy, c'est-à-dire Kellermann, est quasiment absent, tout comme Dumouriez. Les cris de « Vive la Nation ! » semblent même spontanés, car ils se font seulement « entendre », l'élément déclencheur étant la préparation d'une attaque par les Prussiens[32]. La seule mention de Kellermann intervient lorsque son cheval est blessé par un tir de boulet. Son rôle de meneur est effacé et sa présence devient passive. Cet effacement s'effectue au profit de celui qui est perçu comme le seul véritable héros de la bataille, le futur Louis-Philippe. Non seulement il entretient l'enthousiasme, mais il permet la cohésion des troupes :

> [...] il n'y eut qu'un instant de désordre dans deux bataillons de la division commandée par le duc de Chartres, entre lesquels un obus fit sauter deux caissons pleins de cartouches. Cette explosion les dispersa momentanément, mais le jeune prince, malgré le feu auquel il était exposé, arrêta et répara aussitôt le désordre, avec un sang-froid et un courage qui ne se démentirent pas un instant[33].

Pour appuyer cette position, Boutmy se sert de l'extrait du *Moniteur universel* du 24 septembre 1792 qui vante le courage du duc de Chartres et de son frère, qu'il recopie. Il prolonge son propos par une longue réflexion sur la portée de la bataille de Valmy, ce qui lui permet d'en conclure qu'il s'agissait d'une véritable victoire :

> Considéré en lui-même, on peut n'y voir qu'une canonnade où chacune des armées belligérantes se maintint dans sa position; mais l'armée prussienne manqua son but, tandis que l'armée française atteignit le sien ; et lorsqu'on raisonne sous le point de vue stratégique, lorsqu'on considère l'époque, les circonstances, l'effet moral et politique de cette canonnade, les conséquences qu'elle a entraînées, on doit reconnaître qu'elle a bien mérité d'être considérée comme une bataille et comme une victoire[34].

Bien entendu, il était nécessaire pour l'auteur de tirer cette conclusion au vu de l'implication du duc de Chartres. Cependant, son récit ne s'arrête pas là, ce qui prouve qu'une bataille purement défensive n'était guère satisfaisante pour l'auteur. Il la prolonge par plusieurs anecdotes impliquant Louis-Philippe. La première qu'il rapporte est une occasion pour dénoncer l'attitude des Prussiens, notamment leur arrogance :

> La suffisance des étrangers était même telle que le lendemain de la bataille, un officier, venant de Berlin en parlementaire, et qui ignorait ce qui s'était passé la veille, dit au duc de Chartres,

[31] *Ibid.*, p. 47-48.

[32] *Ibid.*, p. 57.

[33] *Ibid.*, p. 50-51.

[34] *Ibid.*, p. 53-54.

> sans le connaître, qu'il avait des lettres de recommandation pour tous les châteaux sur la route de Paris. Il y comptait chasser et passer joyeuse-vie, toutefois sans trop se retarder, car il voulait arriver à Paris à temps pour voir pendre M. de Lafayette. « Ce que vous avez de mieux à faire, lui répondit le prince, c'est de retourner à Berlin, où je souhaite que vous ne voyiez pendre personne ; » et il lui apprit l'événement de la veille. L'officier en doutait ; le général se nomma. Il fut cru alors sur parole, et l'officier s'empressa de reprendre la route de Berlin[35].

C'est également une histoire qui renforce l'aura du duc de Chartres, dont le simple nom fait autorité : l'officier prussien fuit lorsqu'il apprend son identité. La seconde anecdote permet de tourner en ridicule les émigrés :

> L'émigration se montra aussi plus sensible à l'échec que cette victoire faisait éprouver à son orgueil qu'aux pertes de ses alliés. Dans le but de rabaisser la victoire des Français, elle chercha à faire soupçonner la coalition d'avoir honteusement abandonné ses premiers desseins. On m'a raconté que lorsqu'il se rendait à Reims pour son sacre, Charles X, passant en Champagne, dit au duc d'Orléans :
>
> « Nous nous sommes vus autrefois dans ces mêmes plaines ?
>
> - Oui, sire, mais ce n'était pas sous les mêmes drapeaux.
>
> - Je n'ai jamais bien su, ajouta le roi, si Brunswick avait ou non reçu de l'argent ou des ordres pour se retirer.
>
> - Sire, répondit le duc, le courage de l'armée française a tout fait, et je ne suis pas surpris qu'après la bataille de Valmy le duc de Brunswick n'ait pas été d'humeur à marcher sur Paris[36]. »

Cette anecdote est intéressante à plus d'un titre. Elle permet à l'auteur de relier Valmy à l'opposant direct de Louis-Philippe, le roi Charles X, et de dénigrer celui-ci en rappelant qu'il s'est battu contre les Français et qu'il préfère céder au complotisme plutôt que de reconnaître la victoire des révolutionnaires. Les réponses du duc d'Orléans sont sèches, il se permet de lui parler quasiment d'égal à égal, seule la marque de politesse « sire » marquant sa subordination. Il se pose par conséquent en opposant. Pour la mémoire de la bataille de Valmy, cette anecdote très probablement fantasmée est aussi une preuve de la diffusion de l'hypothèse d'un achat de Brunswick et d'une fausse victoire. Narrer un épisode tournant en dérision cette théorie, c'est lutter contre celle-ci, ce qui est important pour les orléanistes qui cherchent justement à légitimer Valmy comme une grande victoire.

Le livre d'Eugène Boutmy est assez représentatif de la production de biographies du roi pendant le début des années 1830, d'autant plus qu'il est constitué en partie d'emprunts à d'autres ouvrages. En effet, l'auteur a probablement visé la rapidité afin de pouvoir vendre plus d'exemplaires de sa biographie du nouveau roi que ses concurrents. Pour la bataille de Valmy, Boutmy a plagié le commentaire du tableau d'Horace Vernet faite par Jean Vatout[37]. Toutefois,

---

[35] *Ibid.*, p. 55.

[36] *Ibid.*

[37] Jean Vatout, *Notices historiques sur les tableaux de la galerie de S.A.R. Mgr. le duc d'Orléans. Tome 4*, Paris, s. n., 1826, p. 484-496.

il a supprimé les passages qui n'avaient pas de lien avec Louis-Philippe et ceux qui mentionnaient les actions des généraux et en a modifié la conclusion. Les deux anecdotes ont également été rajoutées par Boutmy. La rédaction et les contenus plus originaux sont par conséquent entièrement tournés vers la mise en valeur du roi.

3. Valmy dans les autres biographies et textes de propagande

Les autres biographies de Louis-Philippe parues sous la monarchie de Juillet demeurent proches dans leur discours de celle d'Eugène Boutmy, car il s'agit de textes de propagande, au sens ancien de communication politique dans le but de faire adhérer à un discours, ici l'adhésion au régime de Louis-Philippe. Inversement, ces biographies servent également à flatter le roi. Les inspirations des auteurs sont souvent flagrantes au point que l'on peut deviner quels livres ils ont lu avant de rédiger – voire de copier – leur description de la bataille de Valmy, ce qui favorise aussi la persistance d'erreurs vu que la consultation de sources reste marginale dans les pratiques. Eugène d'Auriac, qui publie *Louis-Philippe, prince et roi* en 1843, reprend par exemple l'information erronée sur la date du *Moniteur* présente déjà dans la biographie d'Agricol-Hippolyte de Châteauneuf en 1826. Dans une note, il reprend la deuxième anecdote d'Eugène Boutmy au mot près[38]. Le récit est tout de même moins hagiographique que dans ce dernier, mais Auriac insiste sur la fermeté déterminante du jeune duc :

> Dans ces circonstances, le duc de Chartres, nommé lieutenant-général, reçut de Kellermann le commandement de la seconde ligne, composé de douze bataillons d'infanterie et de six escadrons de cavalerie. Ce fut à la tête de ces troupes qu'il combattit à Valmy, le 20 septembre 1792. Chargé de la défense du moulin, le point le plus élevé de ces côteaux, près duquel on avait établi une assez forte batterie, le duc de Chartres prit position à huit heures du matin en remplacement du général Stengel, et il parvint à s'y maintenir jusqu'au soir, malgré les tentatives de l'ennemi dont tous les efforts étaient dirigés sur ce point. Par sa fermeté il contribua puissamment au succès de cette mémorable journée qui fit avorter les projets de la coalition, et sa conduite lui mérita l'éclatant témoignage de Kellermann (*Moniteur* du 22 septembre 1792)[39].

Ce qui mérite d'être souligné dans ce livre, c'est qu'il est directement imprimé par un libraire affilié aux Orléans, Ildefonse Rousset, qui se présente comme le « libraire de S.A.R. Madame la duchesse d'Orléans ». La visée propagandiste est donc évidente.

En 1846, paraît une *Histoire anecdotique de Louis-Philippe d'Orléans* dont l'auteur a voulu rester anonyme. On pourrait croire à un livre diffusé par l'opposition, mais l'anonymat de l'auteur semble avant tout avoir des visées commerciales, car le ton général de son récit reste proche des biographies classiques. On peut même supposer qu'il s'agit de l'éditeur lui-même, Grégoire. Néanmoins, comme son titre l'indique, le but de ce livre est moins de construire une histoire linéaire du roi que de fournir des anecdotes et donc de séduire les potentiels lecteurs. Il

[38] Eugène d'Auriac, *Louis-Philippe, prince et roi*, Paris, Ildefonse Rousset, 1843, p. 77.

[39] *Ibid.*, p. 77-78.

a été composé probablement très rapidement, comporte de nombreuses fautes d'orthographe et n'a d'autre prétention que de distraire tout en louant le roi. Le public était probablement différent de celui des biographies plus officielles. Cela se ressent dans la description de Valmy, qui ne comporte ni date précise, ni véritable fait au cours de la bataille :

> Ce fut dans le mois de septembre 1792, que se donna la bataille de Valmy ; le duc s'y distingua tellement qu'il aima toujours depuis à rattacher son nom à cet évènement mémorable. Il commandait douze bataillons d'infanterie et déploya tant de bravoure et de valeur que dans son rapport, le général Kellermann s'exprimait ainsi : « Embarrassé dans le choix parmi ceux qui ont fait preuve de bravoure, je ne citerai particulièrement que M. Chartres, et son aide-de-camp M. Montpensier ; leur extrême jeunesse a rendu leur sang-froid d'autant plus remarquable, qu'il se manifestait au milieu d'une des plus effroyables canonnade qu'on ait jamais entendu[40]. »

Même la citation du *Moniteur* n'a pas été correctement reproduite, « un des feux les plus soutenus qu'on puisse voir » devenant par exemple « une des plus effroyables canonnade qu'on ait jamais entendu ». Un détail attire toutefois notre attention, puisque l'auteur fait une référence aux habitudes de Louis-Philippe au temps de la monarchie de Juillet. En effet, il indique que le roi se serait tellement distingué à Valmy, qu'il aime « toujours depuis à rattacher son nom » à cette bataille, ce qui prouve qu'il est commun de savoir que Louis-Philippe utilise Valmy dans ses discours.

D'autres textes en l'honneur de Louis-Philippe paraissent pendant la monarchie de Juillet. Les cinq premières années de la monarchie de Juillet sont synonymes de grande liberté au théâtre, où les références révolutionnaires, auparavant proscrites, fleurissent[41]. Une pièce entière est dédiée aux guerres révolutionnaires auxquelles a participé le duc de Chartres, Le *Moulin de Jemmapes* de Villeneuve, Masson et Leuven, joué pour la première fois en 1831. S'il n'y a pas de scène à proprement parler à Valmy et que Jemmapes est au cœur de l'action, ce vaudeville fait plusieurs fois référence à la bataille. C'est un « beau nom »[42] qui est accolé à celui du duc de Chartres, qui est présenté comme un grand chef de guerre :

> C'est un de ceux qui, par leur rang et leur naissance, devaient craindre, plus que tout autre, les suites de notre révolution, et qui, cependant, l'un des premiers, embrassa avec chaleur la cause de la liberté... C'est le compagnon d'armes de Dumouriez, de Kellermann : enfin, celui qui partagea sa victoire à Valmy[43]...

---

[40] G***, *Histoire anecdotique de Louis-Philippe d'Orléans, roi des Français, depuis sa jeunesse jusqu'à nos jours*, Paris, A. Grégoire, 1846, p. 47-48.

[41] Odile Krakovitch, « La Révolution à travers le théâtre de 1815 à 1870 : À chaque génération sa peur », dans Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIXe siècle, *Le XIXe siècle et la Révolution française*, Paris, Éd. Créaphis, 1992, p. 61.

[42] Ferdinand de Villeneuve, Adolphe de Leuven et Alexandre Frédéric Jacques de Masson, *Le moulin de Jemmapes. Vaudeville historique en un acte par MM. de Villeneuve, A. de Leuven et Masson*, Paris, J.N. Barba, 1831, p. 33.

[43] *Ibid.*, p. 18.

Il ne faut pas non plus négliger les documents éphémères, souvent de courts textes, destinés à être lus puis jetés, prenant quelques fois la forme de poèmes. Au vu de leur nature, seule une maigre partie a probablement été conservée. Les ephemera qui font le plus l'éloge des faits d'armes du roi datent de 1831, tout comme le livre d'Eugène Boutmy.

Les *Chants français […]* consacrent deux références à Valmy. La première se trouve dans la préface et exalte à la fois la guerre révolutionnaire et la présence de Louis-Philippe comme gage de paix, car il assure la défense de la France :

> Tranquilles désormais dans nos paisibles demeures, et savourant les douceurs de la paix, nous n'avons pas à craindre que des antres du Nord il ne fonde sur nous de farouches étrangers, et que Lutèce résonne encore du bruit de leurs coursiers sauvages, ou que ces ravisseurs altérés de nos dépouilles ne ravagent nos temples, nos moissons et nos biens. Philippe, quoique élevé au rang suprême, est toujours le héros de Valmy, et le drapeau tricolore flottant sur la frontière serait bientôt le signal de la liberté de tous les peuples, et de la destruction générale des trônes des tyrans[44].

La deuxième référence apparaît dans le chant « Les conscrits », qui met en valeur le sacrifice du duc de Chartres envers la France et ses talents pendant la guerre à la fin d'un poème qui appelle les grognards à soutenir le nouveau roi :

> Louis-Philippe, à Jemmape, à Valmy,
> En exposant sa précieuse vie
> Pour délivrer notre France asservie,
> Par ses talens a vaincu l'ennemi[45].

La même année paraît *L'amour raisonné du roi et de la patrie*, qui est constitué d'un seul et long poème annoté. Le roi y paraît divinisé, car il était pendant la guerre un « sage » au-dessus des héros, dont Valmy représente les heureux auspices de son règne à venir :

> Vers le côté du Nord, la Patrie entamée,
> Oppose aux ennemis une puissante armée ;
> En peu de jours elle eut des chefs et des soldats,
> Qui furent des Héros au moment des combats :
> Mais faut-il s'étonner des traits de leur courage,
> Lorsque parmi leurs rangs il existait un sage. […]
>
> Ayant, par sa valeur, à peine à son aurore,
> Enlassé de lauriers le Drapeau tricolore !
> Aux jeux sanglans de Mars, le traître Dumourier
> L'a vu se distinguer à titre d'officier ;
> Déjà il signalait sa future puissance,

[44] *Chants français publiés à l'occasion de la fête de Sa Majesté Louis-Philippe Ier. Dédiés à la Garde nationale*, Chez Delaunay, Paris, 1831, p. 7.

[45] *Ibid.*, p. 20.

En chassant les Prussiens du beau sol de la France[46].

Figure également un étrange compliment, qui met en exergue les talents militaires de Louis-Philippe, mais dont la reconnaissance provient d'un traître, Dumouriez. Dans une note quasiment illisible, l'auteur indique que le duc de Chartres serait resté presque toute une nuit devant le moulin, « sous le feu d'un ennemi très-supérieur en nombre »[47], une vision totalement fantasmée du déroulement de la bataille. Ce poème est d'autant plus intéressant qu'il a sûrement été largement distribué dans Paris, vu qu'il était offert chez les « principaux libraires » à tous les « français citoyens », sa gratuité lui donnant un fort potentiel de diffusion.

Quelques années plus tard, en 1840, parait un texte similaire aux *Chants français* et à *L'amour raisonné du roi et de la patrie*, vu qu'il s'agit à nouveau d'un poème. *Au roi. Discours en vers* est cependant moins expansif sur les actions du roi, celui-ci ayant simplement participé à la défense de la patrie face aux envahisseurs :

Aux premières lueurs de notre indépendance,
L'Europe conjurée ose envahir la France,
Et tu veux des premiers marcher à l'ennemi
Que ton bras combattit aux plaines de Valmy[48].

Dans le même poème, l'auteur anonyme fustige les poètes qui ne font plus de vers pour louer leur roi et sa « vertu », ce qui expliquerait l'absence de poème citant le roi et Valmy entre 1831 et 1840[49]. Un an plus tard, un autre poème y faisant référence est néanmoins publié, mais de manière moins directe vu qu'il s'agit officiellement de glorifier le régime et non le roi, même si l'incarnation de la monarchie de Juillet est évidemment Louis-Philippe. Ce texte de Charles de Beaumont, *Le Trente et quarante du peuple français, ou le Onzième anniversaire de la Révolution de 1830*, est étonnant car il met le roi en opposition avec la Révolution et ses représentants les plus éminents :

Nul des tiens n'invoqua le code de Barère,
Le niveau de Marat, le dieu de Robespierre,
Ni la faux de Danton.
Il sut se contenter de sa triple auréole,
Ce drapeau de Valmy, de Jemmapes, d'Arcole,
Qui vengeait ses revers.
Tel-que l'arc éclatant, qui, céleste interprète,
Ceint d'un bandeau de paix le front d'une tempête,

[46] A.-J.-B.-P. Courtin, *L'amour raisonné du roi et de la patrie, offert en exemple à tous les français citoyens*, Paris, Chez l'auteur et tous les principaux libraires, 1831, p. 12-13.

[47] *Ibid.*, p. 33.

[48] *Au Roi. Discours en vers*, Paris, s. n., 1840, p. 2.

[49] *Ibid.*, p. 1.

Il brilla dans les airs[50].

Ainsi, Louis-Philippe a « su se contenter » de défendre la patrie mais ne s'est pas impliqué dans les « errements » de la Révolution, ni lié d'amitié avec des terroristes, ce qui peut sembler assez ironique avec un père jacobin ayant voté la mort du roi. Valmy et Jemmapes sont ici cités de manière vague. La référence à Arcole est inédite, puisque le duc de Chartres avait depuis longtemps émigré au moment de la bataille en 1796, mais l'auteur ayant également écrit un poème pour Napoléon dans le même ouvrage, on peut supposer qu'il s'agit d'une simple référence à l'héritage de ce dernier.

L'ensemble de ces documents, qu'il s'agisse des biographies ou des poèmes, prouvent non seulement qu'il est devenu commun de flatter le roi à propos de sa présence à Valmy dès 1831, mais qu'il y a eu également des périodes différentes dans la manière d'y faire référence. En effet, durant les premières années du règne, les références à Valmy sont beaucoup plus guerrières et révolutionnaires que celles des années 1840. En outre, le roi est considéré comme un digne représentant de la Révolution, voire comme un héros. Les descriptions des faits d'armes de Louis-Philippe sont moins dithyrambiques dans les années suivantes, voire absentes, preuve que le roi souhaite moins mettre en avant son passé révolutionnaire ou plus généralement la Révolution. Valmy et Jemmapes continuent à être cités comme preuves du courage du roi, mais on leur enlève leur appartenance à la guerre révolutionnaire contre les tyrans, devenue trop problématique pour le régime, ce qui leur faire perdre beaucoup de sens. Le public que l'on souhaite attirer n'est plus le même, ou plutôt on en exclut progressivement une partie : les républicains étaient ciblés au début des années 1830 et sont rejetés par la suite.

4. Les mémoires de Louis-Philippe

Pour compléter ce tour d'horizon des biographies du roi, il nous a semblé nécessaire de traiter également l'autobiographie. Louis-Philippe aurait très tôt commencé à rédiger ses mémoires, dès 1802[51]. Il les augmente et les corrige jusqu'à sa mort en 1850, mais ne réussit pas à dépasser la date de son exil dans la narration de sa vie. Ses mémoires ne sont par conséquent pas publiés de son vivant et ce n'est qu'en 1973 qu'une version approuvée par l'un de ses descendants, Henri d'Orléans, est publiée chez Plon. Son frère, le duc de Montpensier, a également écrit des mémoires qui ont été publiés de manière posthume, mais ils débutent à la date de son emprisonnement, en 1793. Les manuscrits des mémoires de Louis-Philippe sont aujourd'hui conservés aux Archives nationales. Concernant le récit de la bataille de Valmy, la version publiée des mémoires est fidèle à la version qui semblait définitive pour Louis-Philippe,

[50] Charles de Beaumont, *Le Trente et quarante du peuple français, ou le Onzième anniversaire de la Révolution de 1830, ode (suivie de « Napoléon » et de « la Vérité »)*, L. Vincenot, Nancy, 1841, p. 17.

[51] Louis-Philippe I, *Mémoires de Louis Philippe, duc d'Orléans, tome premier*, Paris, Plon, 1973, p. VII.

qui a été rédigée proprement et élégamment. Cependant, il existe des brouillons de ce récit qui diffèrent de la version finale.

Dans le récit que l'on peut qualifier de définitif, le récit du déroulement de la bataille s'étale sur six pages et prend une place équivalente à Jemmapes. En outre, Louis-Philippe complète ce récit par des réflexions ou des anecdotes dans les pages suivantes. Ce que l'on peut en retenir, c'est qu'il souhaite donner l'impression d'un récit historiquement véridique ; comme les historiens, il expose des sources et dans le cas de Valmy, il s'agit principalement du *Moniteur* et des *Mémoires* de Dumouriez. Pour ces derniers, il les cite soit pour corriger les propos du général, soit pour appuyer son propos, auquel cas il en indique la page précise. Pour raconter les tractations entre les Français et les Prussiens, il en insère même un extrait car il le juge « fort exact »[52]. Il a parfois mené des recherches plutôt longues pour confirmer une date face à des informations contradictoires, comme pour la date exacte de la retraite des Prussiens[53]. Il se présente comme un lieutenant-général courageux, qui aurait aimé faire carrière dans l'armée[54], qui apprécie ses troupes et qui s'est détourné de la politique sur le conseil de Danton – qui l'impressionne et le terrifie à la fois[55]. Quelques faits sont toutefois étonnants : il déclare par exemple que c'est lui-même qui aurait ordonné la destruction du moulin, mais une fois la bataille terminée, en pleine nuit, car il risquait de s'écrouler tant il aurait été troué par les boulets de canon. Il cherche également à valoriser la bataille par les chiffres, évoquant la présence de cent-mille prussiens, le tir de quarante mille coups de canon du côté français et jugeant le nombre de morts supérieur à celui calculé par Dumouriez[56]. Il indique que les Prussiens étaient très malades et affamés, contrairement aux Français qui étaient en bonne santé et manquaient seulement parfois de pain.

Le déroulement de la bataille est en lui-même assez habituel, il insiste sur le caractère très vif de la canonnade aux environs de dix heures du matin. Il évoque les cris de « Vive la Nation ! », mais pour lui ils étaient spontanés, à la suite des manœuvres des troupes de Brunswick – comme chez Boutmy :

> Le déploiement de l'armée fut très lent, et ce n'est que vers deux heures, quelque temps après qu'il eut été complètement achevé, que nous la vîmes se rompre en colonnes d'attaque. Nous crûmes alors qu'elle allait marcher à nous et engager le combat, et des cris de Vive la Nation et Vive la France se firent entendre aussitôt dans tous les rangs de notre armée ; mais soit que la belle contenance de nos troupes ait fait pressentir au duc de Brunswick qu'il éprouverait plus de résistance qu'il ne l'avait calculé d'abord, soit (ce qui est assez probable) qu'il ait voulu attendre le corps autrichien du général Clairfayt qui n'arriva que dans la nuit, les colonnes prussiennes

[52] Louis-Philippe I, *Mémoires de Louis Philippe, duc d'Orléans, tome second*, Paris, Plon, 1974, p. 185.

[53] *Ibid.*, p. 197.

[54] Ce vœu est d'ailleurs assez étonnant au vu du pacifisme avéré du roi pendant la monarchie de Juillet, mais il met avant tout en avant son goût du commandement, non de la guerre en elle-même.

[55] Louis-Philippe I, *op. cit.*, *tome second*, p. 219-225.

[56] Il indique d'ailleurs qu'il ne connaît pas de relevé exact des morts à Valmy et avoue qu'il ne « répond nullement de l'évaluation qu'[il] en donne ».

> se formèrent et se déployèrent trois fois successivement, comme elles auraient pu le faire sur une esplanade, sans jamais se décider à nous attaquer, et la bataille se réduisit à une simple canonnade qui dura toute la journée, et qui ne cessa que lorsque l'obscurité de la nuit eut rendu impossible de la continuer davantage[57].

On ressent l'admiration du roi pour Dumouriez durant cette bataille. Ce serait avant tout grâce à lui que les Prussiens se seraient retirés, car il a refusé de quitter Sainte-Menehould après la bataille et empêché Kellermann de se retrancher derrière la Marne.

On remarque rapidement que les mémoires du roi avaient également pour but de dédouaner les actes de son père, qu'il présente comme une victime des mauvais esprits de la Révolution. Son changement de nom en Philippe Égalité est présenté comme totalement contraint. À le lire, seul son père aurait porté ce nom, qu'il juge ridicule, et il aurait appris la nouvelle quelques jours avant Valmy[58]. Sans doute qu'il aurait également souhaité exposer ses propres choix lors de son règne et donc de faire un récit global du rôle des Orléans de la Révolution jusqu'à 1848. Son récit de Valmy corrobore les biographies parues à ce sujet mais de manière moins sensationnelle, puisqu'il montre son respect de la stratégie de Dumouriez et au commandement de Kellermann et qu'aucune des anecdotes présentes dans les biographies de propagande le concernant ne sont présentes. C'était pour lui un « insigne honneur » d'avoir pu commander la seconde ligne à la bataille de Valmy[59].

Dans les brouillons de ses mémoires, Louis-Philippe a dans un premier temps essayé d'établir une chronologie exacte des faits avec si possible des chiffres, comme le nombre de soldats présents à un moment donné. Ces brouillons confirment d'ailleurs la recherche d'informations dans le *Moniteur*. Parmi eux, figure une page volante, jamais terminée et très raturée, qui diffère des autres car il s'agit d'un propos général sur Valmy :

> Considéré seulement en lui-même, on peut n'y voir qu'une canonnade où chacune des armées se maintint dans sa position, mais l'armée prussienne manqua son but tandis que l'armée française atteignit le sien & si l'on raisonne sous le point de vue stratégique, lorsqu'on considère l'époque, les circonstances, l'effet moral & politique de cette canonnade, les conséquences qu'elle a entraînées, on doit reconnaître qu'elle a bien mérité d'être célébré comme une bataille et comme une victoire[60].

Cette phrase, elle figure dans le livre d'Eugène Boutmy. S'agissait-il d'une recherche faite par le roi ou l'un de ses secrétaires et donc d'une simple copie ? C'est probable, mais il est difficile de comprendre dans ce cas pourquoi cette feuille comporte autant de ratures. Nous pouvons également émettre l'hypothèse, audacieuse certes, mais pas totalement incertaine, que Boutmy ait repris un propos d'un discours du roi qui nous serait inconnu, voire que Boutmy

[57] Louis-Philippe I, *op. cit., tome second*, p. 178-179.

[58] *Ibid.*, p. 207.

[59] *Ibid.*, p. 203.

[60] AN, AP/300(III)/8, Archives privées de la Maison de France (branche Orléans), « Valmy, relation autographe ».

soit un porte-plume des Orléans. Louis-Philippe n'a néanmoins pas conservé le ton élogieux de la bataille et ce brouillon semble bien antérieur à la version définitive des mémoires. Il est probable que, si Louis-Philippe a revu son texte lors de son exil, peut-être n'était-il alors plus nécessaire de réhabiliter le souvenir de la bataille de Valmy. Le récit de cette victoire, propagé tant par le roi lui-même que dans les descriptions faites par ses partisans à partir de 1830, avait permis un développement de ses représentations et un enracinement de sa mémoire.

C. L'imprégnation de Valmy au sein de la société de la monarchie de Juillet

S'il est difficile de déterminer l'imprégnation du souvenir de Valmy au sein de la population, on peut toutefois constater qu'il se diffuse sur de nombreux supports dont le plus important est la presse. C'est un nom constamment évoqué dans les journaux nationaux, que ce soit par exemple dans *Le Temps*, *Le National* ou *La Presse*, qui mentionnent les anniversaires de la bataille ou les discours du roi. De ces références assez évidentes, on remarque qu'il y en a également des plus étonnantes en dehors de la presse et des livres, qui témoignent de la diffusion de la mémoire de Valmy.

1. Valmy dans les arts

Durant la première moitié des années 1830, la représentation de la bataille de Valmy se développe, particulièrement en tant que sujet d'estampe. Jusqu'à l'avènement de Louis-Philippe, cette bataille restait discrète. Néanmoins, son exposition publique par le roi donne au sujet une soudaine célébrité. La liberté de la presse, associée au succès de la lithographie, qui permet de reproduire facilement et à bas coût des dessins, offre une large diffusion aux images des guerres révolutionnaires et napoléoniennes. Les artistes qui utilisent le plus le procédé lithographique sont Horace Vernet, Hippolyte Bellangé, Nicolas Toussaint Charlet et son élève Auguste Raffet[61]. Or, la plupart se sont intéressés à Valmy. Horace Vernet ayant déjà peint un tableau de la canonnade, la diffusion de son image s'en trouve facilitée et sa manière de représenter l'affrontement semble influencer d'autres dessins, en témoigne la place importante que commence à prendre le moulin et souvent à gauche des images. Deux estampes très proches sont par exemple produites en 1833 : l'une est une eau-forte d'un graveur nommé Joliot et l'autre a été dessinée par le peintre et dessinateur Hippolyte Bellangé[62]. Si le style diffère, les plans sont exactement les mêmes, avec au premier plan les morts et les blessés, puis Kellermann et ses troupes criant « Vive la nation ! » avec leur chapeau au bout de leur baïonnette et en

[61] Alan Forrest, Étienne François et Karen Hagemann (dir.), *War Memories: the Revolutionary and Napoleonic Wars in Modern European Culture*, New York, Etats-Unis, Palgrave Macmillan, 2012, p. 324-325.

[62] Annexe 8 : Estampes de Joliot et Bellangé

arrière-plan le moulin avec la maison du meunier à gauche et la fumée émise par le duel d'artillerie. Il existerait également un tableau sur la bataille de Valmy peint par Eugène Lami durant cette période, qui est peut-être encore actuellement dans une collection privée. *La Gazette de l'hôtel Drouot* en signale en tout cas la vente à deux reprises, en 1897 et en 1902[63]. Valmy peut être également une simple référence dans le titre, comme *Le Soldat de Valmy* de Nicolas Charlet, qui montre un volontaire posant avec une baïonnette.

Auguste Raffet est le dessinateur qui a le plus représenté Valmy pendant la période. Principalement connu pour ses lithographies retraçant l'épopée napoléonienne, Raffet se plaisait à utiliser Valmy comme sujet d'étude. Dans les trois dessins que nous avons pu voir[64], on peut remarquer qu'il ne cherche pas à représenter des personnages reconnaissables, mais plus l'atmosphère de la bataille. Cela est particulièrement visible sur son étude à l'aquarelle qui laisse avant tout la place à la fumée des canons et où le moulin est même absent. Les dessins encore visibles aujourd'hui ne semblent pas avoir abouti à des peintures définitives ou à des reproductions sous formes d'estampes, ce qui explique l'absence de Valmy dans les catalogues sur Raffet. Il est d'ailleurs étonnant qu'il n'ait pas illustré Valmy dans le *Musée de la Révolution*, l'un des premiers livres illustrés de la Révolution où il réalise la plupart des eaux-fortes[65], alors qu'il y représente Jemmapes. Peut-être n'a-t-il jamais été satisfait par ses tentatives de représentation de la bataille ou bien l'occasion ne s'est simplement pas présentée pour en faire une gravure. L'hypothèse la plus probable est que le ou les dessins définitifs représentant Valmy ont été vendus à des particuliers, tout comme le montre la vente de d'un quatrième dessin en 1941[66]. Il s'agissait de *Kellermann et son état-major à la bataille de Valmy*, une aquarelle réalisée avec un lavis de sépia et rehaussée de gouache blanche, qui est datée de 1833.

Toutefois, l'apport le plus surprenant de cet artiste se trouve non dans une représentation de la bataille de Valmy, mais sur une de ses planches des guerres napoléoniennes les plus célèbres. *Ils grognaient, et le suivaient toujours*, réalisée en 1836, représente Napoléon et ses troupes marchant silencieusement sous une pluie battante. Au travers des gouttes, on aperçoit la silhouette fantomatique d'un moulin. Le moulin est en soi un sujet banal dans la représentation de la campagne, toutefois celui-ci est probablement une référence à Valmy[67] car cela renforce le sens de cette estampe : c'est un renvoi aux premières guerres révolutionnaires, aux soldats de l'an II, aux débuts d'une guerre interminable. Napoléon est ici représenté comme un guide imperturbable, malgré la pluie et l'humeur maussade de son armée. Raffet indique une

[63] *La Gazette de l'hôtel Drouot*, n°152 et 153, 1er et 2 juin 1897, p. 1 et n°126-127, 6 et 7 mai 1902, p. 2.

[64] Annexe 9 : Dessins de Raffet

[65] *Raffet, 1804-1860*, Paris, Herscher, 1999, p. 26.

[66] Edmond Petit, Jean Cailhac, *Catalogue des estampes anciennes et modernes*, Paris, Drouot, p. 19.

[67] *Raffet, 1804-1860*, *op. cit.*, p. 40.

continuité depuis la Révolution jusqu'à Napoléon et celui-ci prolonge l'héritage de Valmy, quelles que soient les conditions.

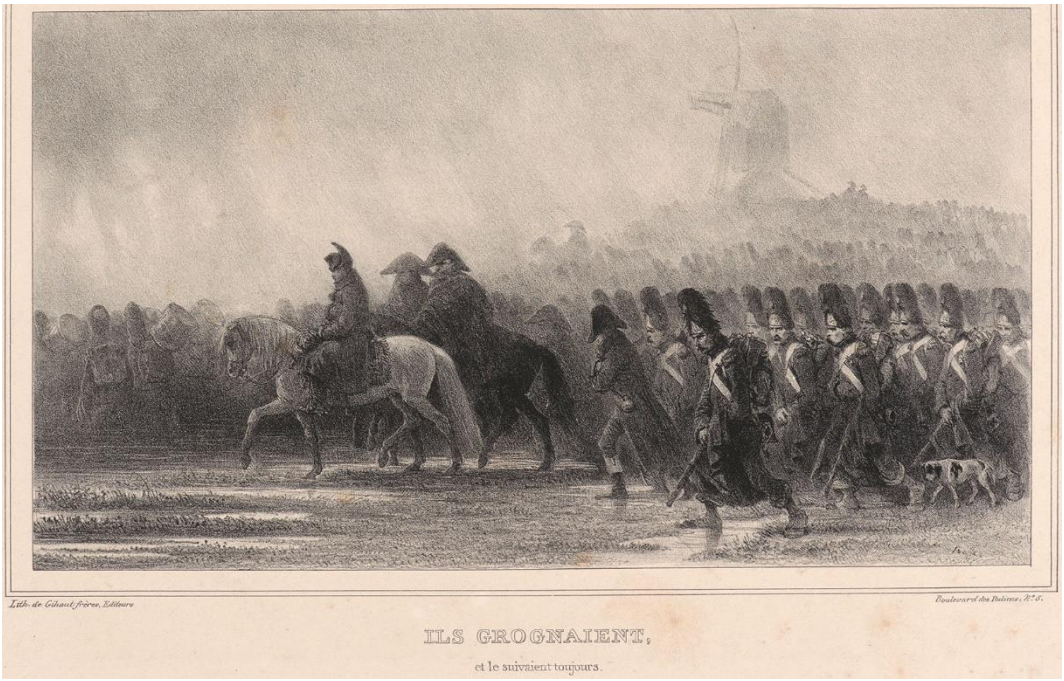


Image 8 : Auguste Raffet, Ils grognaient, et le suivaient toujours*, Gihaut frères, [1836], lithographie, BnF.*

La monarchie de Juillet est également une époque où sont produits de nombreux portraits des généraux de la Révolution et de l'Empire. Concernant ceux présents à Valmy, on recense au moins trois portraits majeurs de Kellermann, contre un seul pour l'ambigu Dumouriez – et encore, celui-ci est une commande de Louis-Philippe pour Versailles. Les représentations de Kellermann sont différentes de celles qui étaient réalisées de la Révolution jusqu'à la Restauration, car c'est seulement à partir de 1830 que des références à Valmy sont insérées dans ses portraits. Jean Rouget fait une mention explicite à la bataille dans son tableau de 1835 : le général pointe du doigt l'emplacement de ses troupes sur une carte militaire mentionnant Valmy. Dans celui peint par Claude-Jules Ziegler aux environs de 1834, la référence est encore plus subtile puisqu'on distingue la silhouette d'un moulin à la droite du général. Le dernier tableau, bien que non daté, a probablement été peint au cours de cette période. Signé Lucile Foullon-Vachot, il reprend en réalité une gravure réalisée par Pierre Martinet et Louis-François Charon au début des années 1830. La gravure initiale représentait un Kellermann assis, assuré et détendu, avec une carte militaire en main. En arrière-plan, se déroule la bataille de Valmy près du moulin. Lucile Foullon-Vachot a seulement repris la pose du général et le montre assis au milieu du champ de bataille vide, dans une ambiance bucolique, avec à sa gauche le moulin et à ses pieds une lettre mentionnant la victoire à Valmy.

Image 9 : Lucile Foullon-Vachot, François-Christophe Kellermann (1735-1820)*, huile sur toile, Musée historique de la ville de Strasbourg*

En plus des représentations iconographiques, Valmy apparaît timidement dans la fiction, notamment chez Alexandre Dumas. Dans *Cécile ou La robe de mariée*, court roman destiné à un public féminin, l'écrivain y fait une référence ainsi qu'à Fleurus :

> La baronne priait pour son mari et pour le roi qui étaient morts, pour la reine et pour le dauphin qui allaient mourir ; puis de temps en temps, on entendait dire que les armées républicaines avaient remporté quelques grandes Victoires, et les noms de Fleurus et de Valmy venaient retentir jusqu'au fond du cottage[68].

On peut noter qu'il y a une anormalité temporelle dans le récit, puisque la baronne prie pour Louis XVI qui est déjà mort, seule Fleurus correspondrait à cette temporalité, comme si déjà Valmy viendrait retentir en tant que souvenir et non comme événement, d'autant plus que

[68] Alexandre Dumas, *Cécile*, [Paris], Le Siècle, 1848, p. 283.

son nom vient après Fleurus. La preuve est trop ténue pour le démontrer, mais cela ressemble plutôt à un écho aux contemporains de Dumas, qui entendent depuis des années les références à Valmy. Il peut aussi s'agir d'une simple erreur de l'écrivain.

2. Valmy au sein de l'armée

Le SHD à Vincennes possède un fonds iconographique surnommée « la collection du Ministre ». Il s'agit d'une collection d'arts graphiques, avec environ quatre mille dessins, aquarelles, estampes et peintures. Le but de ces œuvres était de représenter les champs de bataille autrement que par les cartes. Le fonds a commencé à se former au moment des guerres napoléoniennes, mais c'est sous la monarchie de Juillet qu'il se développe, d'abord pour illustrer la conquête de l'Algérie, puis les campagnes de la Révolution et de l'Empire. Les artistes sont soit des officiers ingénieurs-géographes, soit des civils employés par le Dépôt de la Guerre[69]. Théodore Jung fait partie de cette seconde catégorie. Il peint deux tableaux pour renseigner visuellement le déroulement de la bataille de Valmy, probablement dans les années 1840, l'une pour un état de la bataille à onze heures du matin et l'autre pour un état entre quinze et seize heures. Ces aquarelles sont particulièrement intéressantes pour l'histoire de la représentation de Valmy, car elles ont été réalisées dans un but documentaire, historique et stratégique, et non pour servir directement un intérêt politique ou pour plaire à un public. D'un autre côté, elles ne sont pas dépourvues de vision artistique, en témoigne la place importante prise à chaque fois par le ciel. Il n'est pas question ici d'y voir des participants célèbres mais de documenter le placement des troupes. La fumée des canons montre où se trouve l'artillerie et s'il on est attentif, on peut même distinguer un minuscule moulin. Le sujet plaisait probablement à Théodore Jung, car il a également peint une scène plus proche de la peinture historique avec Kellermann devant le moulin et les troupes au loin[70]. Ces aquarelles sont signalées, sans leur auteur, dans l'inventaire du ministère de la guerre réalisée en 1901, ce qui nous permet de nous assurer de leur but initial[71]. Plusieurs versions de ces tableaux ont été réalisées, les plus descriptives étant laissées à l'état de dessins[72].

---

[69] Mathilde Meyer-Pajou, « Collection du ministre : Représenter les champs de bataille autrement que par les cartes. Histoire de la collection », Site web *Mémoire des hommes*, [En ligne : https://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/fr/article.php?laref=305&titre=representer-les-champs-de-bataille-autrement-que-par-les-cartes-histoire-de-la-collection]. Consulté le 22 novembre 2021.

[70] Ce tableau, réalisé en 1842, appartient à une collection privée. Il existe une représentation de mauvaise qualité grâce à une vente effectuée en 1999 qui nous permet de la décrire : le moulin est cette fois-ci à droite, la plupart des Français sont dos aux spectateurs car tournés vers la plaine, vers les Prussiens. Le général Kellermann est sur un cheval blanc il est probablement en train d'essuyer le tir qui lui a fait perdre sa monture. Comme sur ses peintures réalisées pour l'armée, la fumée de l'artillerie est très présente.

[71] État-major des armées (Service historique), *Liste chronologique des tableaux formant la collection du ministère de la guerre (peintures, aquarelles, dessins), représentant les batailles, combats et sièges livrés par l'armée française, 1628-1887*, Paris, Imprimerie nationale, 1901, p. 8-9.

[72] Il s'agit des cotes B206, B206bis, B207, C398, C399, C778 et C779.

Image 10 : Tableaux de Théodore Jung.
La bataille de Valmy, 20 septembre 1792, 11 heures du matin*, [1840], 63 x 99 cm, Musée national des châteaux de Versailles et de Trianon*
La bataille de Valmy, de trois à quatre heures du soir, le 20 septembre 1792*, [1840], aquarelle, 63 x 99 cm, musée national des châteaux de Versailles et de Trianon.*

La volonté de mieux documenter la bataille de Valmy se retrouve également dans les mémoires déposés au Service historique de l'armée. Les témoignages du déroulement de la bataille conservés par ce service sont en effet très tardifs et ont été effectués sous la monarchie de Juillet, comme d'autres événements de la campagne de l'Argonne. On retrouve ainsi un mémoire du siège de Verdun écrit en 1835 à la demande de Louis-Philippe. L'abbé Massieu, bibliothécaire au dépôt de la guerre, rédige un rapport sur la bataille de Valmy qu'il évoque encore sous le nom d'« affaire de Valmi »[73]. Le récit est toutefois fortement influencé par celui qui a été fait par les historiens, car on y découvre le fameux cri de Kellermann :

> Kellermann commanda la même manœuvre et forma son armée en colonnes par Bataillon, avec ordre d'attendre l'Ennemi sans tirer, et de charger à la Bayonnette dès qu'il commencerait à monter. On lui répondit par des cris d'allegresse, Vive la Nation ! Et les chapeaux furent élevés sur les Bayonettes. Cette saillie nationale étonna l'Ennemi, et ses colonnes s'arrêtèrent ; en même tems le feu très vif de la réserve d'artillerie redoubla sur la tête de ces colonnes. Un mouvement d'hésitation et de flottement annonça leur retraite qui s'effectua cependant sans désordre.

Un mémoire a également été produit par le général Leclaire, qui était colonel au moment de la bataille de Valmy[74]. Il y fait brièvement mention à la date du 20 septembre :

> Le Canon se fit entendre de très bonne heure. Je fis seller mes bagages sur Ste Menhould, la canonnade vive et nourrie continua avec la même vivacité jusqu'à 5 heures du soir, le plus fort était à la gauche de l'Armée de Kellerman. à la nuit Tombante le Bataillon rentra au Village laissant de forts avant-Postes.

Ce rapport est probablement le plus fidèle et peut être une copie d'un document d'époque. Son intérêt réside également dans la perception de la guerre, car on ressent que la

[73] SHD, GR 1 M 260, 1790, 1791, 1792, jusqu'au 21 7bre inclus. Armée du Nord. Rédaction de Mgr l'abbé Massieu, bibliothécaire du dépôt de la guerre.

[74] SHD, GR 1 M 270, *Mémoire du colonel, depuis Général Leclaire*.

crainte du colonel réside plutôt dans la propagation de la dysenterie, notamment lorsqu'il croise des cadavres de chevaux de l'armée ennemie.

Un autre rapport semble être majoritairement directement copié d'ouvrages parus sous la monarchie de Juillet, celui du chef d'escadron d'État-major Kieffer, qui reproduit par exemple des extraits de *l'Histoire de la ville de Sainte-Ménehould* de Claude Buirette. Toutefois, celui-ci est daté contrairement aux deux précédents, ce qui nous permet d'apprendre qu'il a eu l'ordre de rédiger un rapport sur la campagne de l'Argonne en 1838. Il s'appuie également sur des documents préparatoires comme le récit du colonel Miot, qu'il recopie également en grande partie, et produit des copies de sources, comme une reproduction de la lettre de Kellermann. L'action française est fortement mise en avant, car selon Kieffer, il n'y aurait quasiment pas eu de morts côté français hormis les soldats tués au moment de l'explosion des caissons d'artillerie, mais que du côté prussien, les pertes ont dû être « considérable[s] en hommes et en chevaux »[75]. Il fait également une synthèse des forces en présence, avec un détail des divisions, des corps et des généraux présents, avec leur positionnement.

Concernant le souvenir même de la bataille au sein de l'armée, il semble valorisé, puisque des fêtes commémoratives ont lieu en son honneur, sans que le roi ne s'y implique. Ainsi, des militaires qui ont assisté aux batailles de Jemmapes et de Valmy se retrouvent le 6 novembre 1839 lors d'un banquet destiné à célébrer l'anniversaire de ces deux batailles[76]. On remarque la date retenue reste cependant celle du fait d'armes perçu comme étant le plus impressionnant, Jemmapes. Les militaires ont même demandé au roi s'il pouvait leur envoyer un représentant, mais cette demande est restée sans réponse.

3. Valmy dans les relations avec la Belgique

La mémoire de la bataille de Valmy est utilisée par les Belges, ce qui peut sembler au premier abord étonnant puisque la bataille de Jemmapes, qui s'est déroulée peu de temps après Valmy, a eu lieu sur le sol belge et dans le but de conquérir le territoire belge. Au début de la monarchie de Juillet, la relation franco-belge est à la fois forte et tumultueuse, car la Belgique a elle aussi fait sa révolution en 1830, de la fin du mois d'août à octobre, notamment pour prendre son indépendance vis-à-vis de la Hollande à laquelle elle avait été unie en 1814. Certains patriotes belges souhaitent même un rattachement à la France. Cependant, Louis-Philippe est un fervent défenseur de la paix et une annexion l'aurait fortement compromise. Il ne pouvait pas non plus se résigner à une nouvelle intervention des signataires des accords de Vienne. Talleyrand, ambassadeur au Royaume-Uni, et le roi lui-même se sont par conséquent engagés à favoriser un accord des grandes puissances européennes qui garantirait l'indépendance belge sans provoquer de conflit armé autre que celui entre les Belges et les

[75] SHD, GR 1 M 304, Mémoire sur la campagne de 1792, comprenant la bataille de Valmy, p. 45.

[76] *Messager de Gand*, n°316, 12 novembre 1839, p. 3.

Hollandais. Souhaitant établir une monarchie constitutionnelle, les Belges rencontrent toutefois des difficultés pour choisir leur souverain, car leur candidat favori n'est nul autre que le deuxième fils du roi des Français, le duc de Nemours, qui participe activement aux combats contre les Hollandais. Celui-ci obtient même le vote du Congrès national belge, ce qui est jugé inacceptable par le Royaume-Uni[77]. Le duc de Nemours est donc obligé de refuser la proposition des Belges et c'est Léopold Ier, de la maison Saxe-Cobourg, qui occupe le trône. Les Orléans gardent un pied en Belgique de manière détournée puisque la fille aînée de Louis-Philippe, Louise, se marie avec Léopold Ier en 1832. L'alliance franco-belge permet de créer un bloc plus libéral face aux restes de la Sainte-Alliance[78]. Le journal satirique *Le Charivari* s'est d'ailleurs moqué du mariage en déclarant que la dot de Louise serait composée de tableaux de Jemmapes et de Valmy sorties des collections de Louis-Philippe :

> Hier on a chargé deux ou trois voitures de tableaux tirés de la galerie du Palais-Royal, et qu'on disait destinés à être envoyés en Belgique. Est-ce que le roi-citoyen se serait décidé à payer à son gendre Léopold, la dot de sa femme avec des Jemmapes et des Valmy ? Ce ne serait pas cher[79].

On comprend dans ce contexte que les Belges s'intéressent à la vie des Orléans et qu'elle soit non seulement évoquée lors d'échanges officiels mais aussi au sein même de la vie politique belge. Le journal *L'Indépendant* relate par exemple qu'à Namur, le 28 septembre 1833, des officiers qui fêtent l'anniversaire des journées de septembre 1830 portent plusieurs toasts, dont un en l'honneur de la reine Louise :

> Le colonel Dandelin a porté un toast à la reine. Il a dit, en substance, que ce n'était pas seulement à cause de ses vertus personnelles que nous devions lui être attachés, mais que c'était principalement comme fille d'un soldat de la liberté, qui avait porté le drapeau tricolore à Valmy et à Jemmapes qu'elle avait droit à tout notre amour[80].

Ce journal commente par ailleurs souvent la vie politique française et particulièrement quand Louis-Philippe se rapproche des frontières belges, lors de visites à Metz ou Lille exemple. Il témoigne également de l'influence de la France sur l'imaginaire des Belges francophiles puisque ces derniers mêlent leurs souvenirs récents de la révolution et de la lutte contre les Hollandais avec ceux de la Révolution française, car ils se sentent redevables de leur soutien et notamment de leur appui militaire lors du siège d'Anvers. On retrouve par exemple un poème sur le siège d'Anvers, où l'auteur rend hommage à l'intervention française en citant le duc de Nemours et en rappelant Valmy :

> Bien d'autres se rendront !!! devant la citadelle
> L'Europe a vu la France et se souviendra d'elle ;
> La France de Juillet, jeune comme à Valmy ;

[77] Sébastien Charléty, *op. cit.*, p. 118.

[78] Grégoire Franconie, *op. cit.*, p. 186.

[79] « Carillon », *Le Charivari*, 8 juillet 1834, 3e année, no 188, p. 4.

[80] *L'Indépendant*, 3e année, no 274, 1er octobre 1833, p. 3.

Qui dans ses bras d'airain étouffe l'ennemi,
Et s'il faut qu'en vingt ans sa liberté se fonde
Met sa ceinture aux reins et fait le tour du monde[81].

Valmy n'est pas seulement évoqué dans un cadre positif, certains patriotes étant déçus de l'attitude conciliatrice de la France avec le Royaume-Uni. Le *Messager de Gand* se plaint par exemple que les Français acceptent la présence d'un commissaire anglais lors du siège d'Anvers, ce qui ternirait « les trois couleurs de Jemmapes et de Valmy »[82]. Néanmoins, il s'agit d'une référence habituelle de la part des journaux belges pendant la monarchie de Juillet. Cela peut être illustré par une anecdote rapportée par le *Messager de Gand*, pourtant moins admirateur des Orléans que *L'Indépendant*, qui, pour décrire la répression d'une émeute à Gand en 1839, affirme que cela a pris « trois fois plus de temps qu'il n'en a fallu pour gagner la bataille de Jemmapes ou de Valmy »[83]. Il s'agit par conséquent de références banales et il nous semblait pertinent de souligner cette originalité et cette diffusion de la mémoire de Valmy par-delà les frontières.

Au vu de ces différents exemples de la diffusion de la mémoire de Valmy, on remarque qu'elle semble restreinte à un cercle de nobles et de bourgeois, principalement parisiens. Toutefois, le roi a essayé de valoriser son engagement révolutionnaire en province, lors d'un voyage à Valmy en 1831.

II. La venue de Louis-Philippe à Valmy

Lorsque Louis-Philippe I[er] devient roi, celui-ci sait qu'il doit prouver son attachement à la Révolution française par de nouveaux faits et non seulement par son passé. Sitôt intronisé, il montre son intention de se rendre sur le champ de bataille de Valmy, comme le prouve le rapport d'une audience, qu'il accorde à la députation de la commune de Valmy le 18 octobre 1830 :

[...] Vous avez dû voir, dans ma galerie, le tableau de la bataille de Valmy[84] ; vous y aurez reconnu votre moulin, qui est devenu si célèbre. La commune de Valmy a souffert dans cette glorieuse journée, et je me ressouviens de l'avoir bien regretté ; mais c'était, comme vous le dîtes, un moment critique où les dangers de la patrie empêchaient presque de compatir aux maux particuliers. Au reste, le nom de Valmy est glorieux pour la France, puisque c'est là que l'invasion de 1792 a été arrêtée et repoussée par la force nationale. Il me tarde d'avoir revu Valmy, et quand je passerai dans vos contrées, je ne manquerai pas d'aller voir MON MOULIN. J'ai quelques droits de l'appeler ainsi, puisque je l'ai défendu pendant toute la bataille, et si j'ai

[81] *L'Indépendant*, 3ème année, n° 9, 9 janvier 1833, p. 2.

[82] *Messager de Gand*, n° 334, 6 décembre 1832, p. 2.

[83] *Messager de Gand*, n° 140 et 141, 20 et 21 mai 1839, p. 1.

[84] Il s'agit du tableau peint par Horace Vernet.

dû le faire abattre le soir, c'est qu'il avait tellement été criblé par les boulets, qu'il menaçait de nous tomber sur la tête[85].

La visite est effectivement rapidement programmée : elle a lieu lors du premier grand voyage du roi, qui se rend en Alsace. Le 7 juin 1831, Louis-Philippe arrive à Châlons-sur-Marne[86] avec ses deux fils les plus âgés, le duc d'Orléans et le duc de Nemours.

A. Le déroulement de la visite du champ de bataille

Le roi étant arrivé la veille à Châlons, il passe la journée entière à Valmy et dans ses environs immédiats, ce qui représente beaucoup de temps pour un point d'étape et démontre déjà l'importance de la visite[87], d'autant plus qu'il ne s'arrête même pas à Reims, qui est non seulement la plus grande ville de Champagne, mais surtout l'un des lieux primordiaux dans l'histoire de la royauté française. L'heure n'est pas à l'Ancien Régime, mais à la Révolution.

La journée débute par une revue militaire à Châlons, à dix heures. A midi, le roi quitte la ville avec ses fils et s'arrête une première fois pour admirer l'église gothique Notre-Dame de l'Épine. Il débute ensuite sa visite du champ de bataille, en compagnie du maréchal de France Étienne Maurice Gérard et du lieutenant-général Louis Tirlet, qui ont tous deux pris part à la campagne de l'Argonne en tant que volontaires. Le roi se rend tout d'abord à l'emplacement du camp des Prussiens, au lieu-dit de La Lune, où l'attend le sous-préfet de Sainte-Menehould. Puis, il s'arrête à Dampierre-sur-Auve, là où Kellermann avait établi son camp après la bataille. De là, Louis-Philippe se rend à son principal objectif, la colline du moulin de Valmy, qu'il arpente longuement. Il inspecte notamment l'emplacement des batteries d'artillerie qu'il commandait. Ensuite, il part se recueillir devant la pyramide contenant le cœur de Kellermann. À cet endroit, se trouve un vétéran des armées révolutionnaires qui a perdu son bras lors de la bataille de Valmy. Il demande au roi le rétablissement du montant initial de sa pension, qui avait été fixée par la Convention nationale à 800 francs et qui a été réduite à 177 francs. Louis-Philippe le décore pour le remercier de ses services de la croix de la Légion d'honneur. Des salves sont tirées en honneur du roi par la garde nationale de Châlons et de Reims.

Prenant le chemin de Sainte-Menehould, Louis-Philippe fait une halte à Dammartin-la-Planchette pour visiter la maison dans laquelle il s'était reposé la nuit précédant la bataille avec son frère, le duc de Montpensier. Il y rencontre le propriétaire, qui s'était habillé d'un vêtement vert qu'il avait prêté au duc de Chartres le temps que ses vêtements sèchent. Il remonte en

[85] *Discours, allocutions et réponses de S.M. Louis-Philippe […], op. cit.*, p. 437-438.

[86] Châlons-sur-Marne est l'ancien nom de Châlons-en-Champagne et est ordinairement surnommée « Châlons ».

[87] À titre de comparaison, les autres arrêts effectués par la famille royale à proximité de Valmy sont beaucoup plus courts.

voiture et est vivement accueilli à Sainte-Menehould, où il passe sous un arc de triomphe. Une revue de la garde nationale est organisée sur la place d'Austerlitz.

Pendant la journée, les maires et quelques notables des communes avoisinantes sont venues présenter leurs hommages à Louis-Philippe. Celui du maire de Valmy, auquel le roi répond, est fortement imprégné par le souvenir de la bataille :

> Sire,
>
> Permettez à un maire de village de présenter à Votre Majesté les respectueux hommages de la population de sa commune. Notre amour et notre reconnaissance pour vous sont aussi vifs que sincères.
>
> Nous n'avons pas oublié, Sire, avec quel dévouement vous vous êtes exposé au jour du danger pour sauver nos libertés, qui sont maintenant impérissables.
>
> Sire, nous faisons des vœux pour la conservation de vos précieux jours et ceux de votre aimable famille, laquelle fait notre espoir et celui de nos enfants.
>
> Puisse la Providence seconder les efforts que fait Votre Majesté pour la gloire et la prospérité de la France. Vive le Roi !

Réponse du roi :

> C'est avec une grande émotion que je me retrouve à Valmy, et que je me rappelle avec orgueil que j'ai contribué à sa célébrité, par la part que j'ai eu le bonheur de prendre au combat glorieux auquel votre village a donné son nom. Mais que d'évènements se sont passés depuis lors, et combien la défense de cette colline a influé sur le sort de la France ! Que de guerriers, qui alors étaient dans nos rangs, le fusil sur l'épaule, et qui depuis se sont élevés aux plus hautes dignités par leur valeur et par les victoires éclatantes qui ont illustré nos armes ! J'en ai deux avec moi en ce moment, le maréchal Gérard et le lieutenant-général Tirlet, qui l'un et l'autre se trouvaient ici comme simples volontaires, le 20 septembre 1792. Quoique bien jeune alors, j'avais déjà le bonheur d'y être comme général : c'est ce qui m'a donné l'avantage de servir utilement mon pays, et c'est un des souvenirs les plus chers à mon cœur[88].

Le soir, un bal est organisé en l'honneur du roi. La nuit a aussi son importance dans le déroulement de la visite, car Louis-Philippe dort dans la chambre qu'il aurait partagée avec Dumouriez en 1792. Le lendemain, il continue son voyage vers l'est de la France.

B. Une journée à fort aspect mémoriel et politique

Ce qui frappe dans le déroulement de cette journée, c'est sa préparation et sa mise en scène. Dès le matin du 6 juin, des membres de la Bouche du Roi, c'est-à-dire le département en charge de la cuisine et du ravitaillement du Palais-Royal, viennent à Sainte-Menehould pour

[88] « Le voyage du roi Louis Philippe à Valmy en 1832 », *Horizons d'Argonne*, 1984, p. 17-22, p. 19.

préparer l'arrivée du roi et de ses fils, puis le linge arrive dans la même journée par diligence[89]. Chaque détail est bien déterminé à l'avance, les préfets veillant à la sécurité de la famille royale, mais aussi à des détails aussi triviaux que la vaisselle disponible. La demande du vétéran a été choisie parmi de nombreuses requêtes[90] et sa présence à côté du monument de Kellermann a été mûrement réfléchie. Les actes du roi sont prévus plusieurs jours à l'avance, ce qui est en soit compréhensible et habituel pour un homme d'État. Mais il est tout de même important de le rappeler, car ce sont la spontanéité et l'émotion du roi qui sont mises en avant lors de cette journée à Valmy, dans le but de montrer Louis-Philippe sous un jour favorable.

1. Les lettres de Louis-Philippe à Marie-Amélie

Lorsque Louis-Philippe entame son premier grand voyage en tant que roi, il écrit quasiment tous les jours à son épouse, Marie-Amélie[91]. C'est une correspondance *semi-privée*, dans le sens où elle peut être lu par l'entourage de la famille royale et qu'elle n'est pas confidentielle, elle est donc soignée, tant par la forme que sur le fond – le roi ne va pas se confier dans ces lettres. Toutefois, elle recèle de détails plus personnels que dans les mémoires du roi et permet de mieux contextualiser ses émotions. Il y décrit des paysages, des bâtiments, mais surtout l'accueil que lui réservent les populations, auquel il attache une grande importance. Il semble fortement craindre l'intervention de républicains et est très sensible aux acclamations. À la fin de chaque lettre, Louis-Philippe écrit un mot chaleureux à son épouse, à sa sœur ou à ses enfants, le couple royal étant très attaché à leur vie de famille – ils la perçoivent comme un idéal domestique[92]. À son arrivée le 7 juin à Châlons, il écrit une première courte lettre à la reine, lui indiquant qu'il est très bien reçu et que beaucoup de monde est venu l'accueillir. La bataille de Valmy est déjà dans les esprits :

> Le souvenir de Valmy vibre fortement dans tout ce pays, où ils le regardent comme une gloire pour la Champagne. Il y avait à l'hôtel de ville une grande inscription « 20 sept. 1792 Les Prussiens arrêtés dans nos plaines » et des vers très flatteurs pour moi[93].

Le lendemain, il rédige un compte-rendu détaillé de sa journée à Valmy dans une très longue lettre, la plus longue parmi celles qui ont été conservées[94]. Les épisodes principaux que sont la revue militaire, la décoration du vétéran et la discussion avec le paysan y sont narrés

[89] AD de la Marne, 31 M 5.

[90] *Le Moniteur universel*, nº 162, 11 juin 1831, p.1.

[91] Ces lettres ont été saisies lors du sac des Tuileries en 1848 et sont retournées dans les archives des Orléans en 1879.

[92] Les Orléans mettent en scène leur vie de famille afin de servir de modèle à la bourgeoisie. Cf Grégoire Franconie, *op. cit.*, p. 70-73.

[93] AN, AP/300(III)/85, Archives privées de la Maison de France (branche Orléans), Dossier 2 : Lettres de Louis-Philippe à Marie-Amélie, feuillet 22.

[94] Annexe 10 : Lettre de Louis-Philippe à Marie-Amélie

comme dans les rapports officiels qui en ont été faits. Ce qui en ressort en premier lieu, ce ne sont non pas les événements racontés, mais l'émotion affichée du roi.

> Tu imaginerais difficilement les sensations que m'a fait éprouver ma longue promenade sur ce premier théâtre de nos victoires nationales. Quand je me suis retrouvé sur l'emplacement identique de ma division, que je revoyais tout le pays environnant, comme ma mémoire locale en avait conservé le souvenir depuis quarante ans, & que je montrais, tant à mes enfans qu'à mes excellens compagnons, parmi lesquels se trouvaient un Maréchal de France (Gérard) & un Lieutenant-Général (Tirlet) qui étaient tous deux simples soldats à cette bataille, l'emplacement des batteries ennemies, & celui des notres, aussi bien que tout le développement des positions des deux armées, je faisais des réflexions sur l'importance de ces mamelons de craye dont la défense avait sauvé la France & décidé le sort de la guerre[95] !

Il rapporte avoir longuement fait part de ses souvenirs à ses interlocuteurs, ce que confirme une lettre du comte d'Argout[96], qu'ils soient de son entourage ou des habitants des environs. Il souhaite par conséquent prouver son attachement à son passé révolutionnaire tant par l'exhibition d'une mémoire précise des événements que par l'émotion et une certaine nostalgie. Il ne rechigne pas à utiliser le lexique de l'émotion, ce qui pourrait surprendre de la part d'un roi. Il affirme à deux reprises qu'il a été touché par sa visite, une fois au début de la lettre lorsqu'il évoque les sensations que lui a fait éprouver sa promenade, puis une deuxième fois en fin de lettre lorsqu'il évoque sa rencontre avec le vieux paysan :

> Je regrette de n'avoir pas le temps de te raconter pendant que j'en suis tout rempli, & et je dois le dire, encore tout ému, tous les détails de ma visite dans toutes ces localités qui fourmillent de souvenirs pour moi ; j'ai revu toutes les chambres où j'ai couché, & les vieux & les vieilles qui m'ont vu. Un d'entr'eux avait sur le corps un habit vert pomme qu'il m'a dit m'avoir prêté quand j'étais mouillé & que je n'avais pas de quoi changer, & c'est vrai. Un autre m'a dit, « Ah çà mais je vous connaissais bien vous & votre frère, car il avait deux Orléans dans notre armée, & je sais, pardonnés-moi, qu'il y en a un de mort, mais je voudrais bien savoir lequel des deux vous êtes. » « Je suis l'ainé, celui qui était Général. » « Ah j'y suis, vous étiés le Général, je m'en ressouviens, & votre frère est-il mort depuis longtemps ? » « Depuis bien longtemps, il n'a pas revu la France. » « Ah j'en suis fâché, car ma foi, vous étiés tous les deux de bien braves gens, voilà tout qu'on peut dire, & une fois, j'ai déjeuné avec vous deux sur l'herbe devant le camp. »

Ce dialogue semble plutôt honnête, car le paysan pose des questions un peu abruptes au roi, notamment sur son frère. Louis-Philippe, lui, semble heureux d'avoir été reconnu et apprécié et il a certainement été réellement touché par cette scène, même si son entourage et lui-même l'ont utilisée par la suite. Il semble en quête de légitimité auprès de la population et recherche de réels contacts chaleureux avec celle-ci, qu'il puisse ensuite brandir dans la presse contre ses détracteurs comme le montre la diffusion de la visite du roi à Valmy.

---

[95] *Ibid.*

[96] Annexe 11 : Lettre du Comte d'Argout à la Reine Marie-Amélie, sur le voyage du Roi sur les lieux de la Bataille de Valmy. 9 juin 1831

2. Le relais de l'épisode dans l'art et la presse

Une lettre du comte d'Argout met en lumière la manière dont le roi et son gouvernement créent de la publicité autour de l'événement[97]. Antoine d'Argout est à l'époque le ministre du Commerce et des Travaux publics et accompagne Louis-Philippe dans son déplacement. Le 9 juin, il envoie une lettre à la reine pour la renseigner sur le déroulement du voyage et la santé de son époux. À la fin de son récit, il indique comment la journée à Valmy va être médiatisée :

> Je prends la liberté d'envoyer à Votre Majesté une relation que j'ai dictée à la hâte. Le Roi y a fais quelques changements dans une double qui dois être envoyé au moniteur, mais ces changements ne portens que l'indication de quelques positions et de quelques mouvements militaires que j'avais mal indiqués. Je vais commander un tableau de la scène touchante de la décoration. Il faudra que le vétéran pose devant le peintre, car ce vieux soldat a une très belle figure et tout doit être exact. Le Roi désire que Votre Majesté fasse mettre dans un journal la conversation du Roi avec un paysan qui avais déjeuné à Valmy avec lui et avec Monsieur le duc de Montpensier.

Ainsi, c'est le comte qui a écrit l'article pour *Le Moniteur universel*, qui a été relu et corrigé par le roi. Ce n'est donc pas un journaliste qui s'en charge, mais directement le pouvoir exécutif, ce qui prouve le contrôle étroit de la *propagande* officielle[98]. De plus, le roi demande à ce qu'un épisode particulier de la journée soit publié dans un autre journal et D'Argout demande la commande d'un tableau, autant de moyens pour assurer une plus vaste diffusion. L'épisode du paysan est intéressant pour Louis-Philippe car il le montre proche et à l'écoute du peuple, puisqu'il a discuté avec un simple paysan avec lequel il a même des souvenirs en commun, ce qui est atypique pour un prince. Concernant la scène avec le vétéran, D'Argout indique que c'est l'émotion qui s'en dégage qui lui importe – elle est « touchante ». Pour le récit des deux scènes, le but avoué est de toucher le cœur des lecteurs ou des spectateurs. C'est d'ailleurs plutôt ironique pour le vétéran, qui demandait avant tout un rétablissement de sa pension et qui se retrouve avec une décoration, même s'il est possible que sa demande ait ultérieurement abouti.

On remarque qu'il y a une concurrence entre les thèmes évoqués. Le roi préfère celui de sa discussion avec le paysan, mais le thème qui s'impose est celui de la décoration du vétéran. En effet, la commande du tableau de d'Argout se concrétise, alors qu'une autre commande, faite peut-être par Louis-Philippe, a été abandonnée. En effet, Eugène Delacroix devait peindre « Le roi visitant la chaumière où il logea près de Valmy », mais la commande a été annulée[99].

[97] Annexe 11 : Lettre du Comte d'Argout à la Reine Marie-Amélie, sur le voyage du Roi sur les lieux de la Bataille de Valmy. 9 juin 1831

[98] Dans *Le Moniteur*, on parle simplement de « lettres » qui sont attendues afin d'en publier « l'analyse », cf *Le Moniteur universel*, n° 159, 8 juin 1831, p. 1.

[99] AN, F/21/496/A, dossier 1, pièce 3.

Est-ce que c'est parce que le moulin commence à avoir une vraie symbolique et que par conséquent cela améliore la lisibilité du tableau ? Ou est-ce à cause d'une raison plus triviale ?

Le tableau représentant Louis-Philippe à Valmy est finalement peint par Jean-Baptiste Mauzaisse. Le roi est aisément reconnaissable car il est au centre, sur un cheval blanc. Ses deux fils sont à ses côtés, l'un à cheval et l'autre debout, les deux écoutant attentivement leur père. Tous les trois sont symboliquement entre le moulin et la pyramide de Kellermann, qui ont été rapprochés pour pouvoir figurer dans le tableau. Le vétéran est devant la pyramide et se fait décorer. L'autre élément important de cette scène est la présence de la foule, une foule bigarrée avec des hommes, des femmes, des enfants et des personnes âgées. Certains curieux se juchent sur le moulin pour mieux voir le roi. C'est par conséquent un tableau avec une charge symbolique, avec de nombreuses références à la Révolution (la pyramide, le moulin, la décoration du vétéran), et qui montre un moment de communion entre le peuple et son roi. Autrement dit, il s'agit d'un tableau de propagande, vu que son but est d'afficher le succès et la popularité de Louis-Philippe. Le tableau fait partie des œuvres prêtées par l'État au moment de l'ouverture du musée des Beaux-Arts de Carcassonne, en 1836.

Image 11 : Jean-Baptiste Mauzaisse, Louis-Philippe visite le champ de bataille de Valmy le 8 juin 1831*, 1837, huile sur toile, 80 x 88 cm, Musée national des châteaux de Versailles et de Trianon*

Le récit de l'événement est publié le 11 juin 1836[100]. Dans une première partie dite « officielle », la pétition entière de François-Isidore Jametz, le vétéran de Valmy, est publiée et

[100] *Le Moniteur universel*, n° 162, 11 juin 1831.

l'on apprend que le roi a reçu d'autres pétitions de ce type mais que seule une autre a attiré son attention, celle d'un vétéran de Waterloo. Par une ordonnance, Louis-Philippe officialise que Jametz et Tailleur sont nommés chevaliers de l'Ordre royal de la Légion d'honneur. Non seulement cela prouve aux lecteurs que le roi tient ses promesses, mais aussi qu'il se pose également en héritier de Napoléon en décernant une décoration instituée par celui-ci, même si la Légion d'honneur a été conservée également pendant la Restauration. De plus, la signature de l'ordonnance le jour même et la mise en scène donnent l'impression que Louis-Philippe a décidé sur le moment de donner cette décoration créent un effet de spontanéité qui rendent le roi sympathique aux yeux des lecteurs. La deuxième partie, dite « non-officielle » même si le correspondant est en réalité un ministre relu par le roi, fait le récit détaillé de la journée jusqu'au soir. Ce récit insiste sur les démonstrations de joie et d'affection de la part des habitants des environs de Valmy et de Sainte-Menehould (scènes d'allégresse, pavoisement, arcs de triomphe) et sur l'émotion du roi. Ce dernier est même « dominé par ses émotions »[101], ce qui pourrait être perçu négativement mais sert ici sa politique, qui est de se montrer attaché aux souvenirs révolutionnaires et de faire bonne impression auprès des habitants. Le dernier paragraphe du récit est d'ailleurs représentatif des intentions du roi, qui prête aux habitants des propos qui sont aussi ceux désirés par le régime :

> Cette excursion dans les plaines de Valmy laissera des souvenirs ineffaçables dans le cœur des habitans de ces contrées. En voyant le Roi parcourir ce champ de bataille, la foule, empressée de suivre ses pas, répétait à chaque instant : « Celui-là s'est battu pour nous. »

Dans la dernière partie du journal figurent les différentes audiences du roi au cours de la journée avec les maires de Valmy, de Sainte-Menehould, de Dommartin-la-Planchette et de Vertus, le juge de paix et le clergé de Sainte-Menehould ainsi que du principal du collège d'Epernay. Ces audiences accordées aux représentants des notables locaux ainsi que les réponses du roi sont des moments d'expression de dévouement et de fidélité envers le régime. Comme pendant le récit de la journée, Louis-Philippe a une attention particulière envers ses souvenirs, qu'il expose aux maires. Cette édition du *Moniteur* remplit donc sa mission de montrer un roi fier de son héritage révolutionnaire, aimé et proche de son peuple.

L'épisode est relayé par d'autres journaux que *Le Moniteur*. Le *Journal des débats politiques et littéraires* fait par exemple une synthèse de deux journées du voyage du roi dans son édition du 11 juin et porte son attention davantage sur la mémoire de Louis-Philippe, qui reconnaît par exemple les habitants chez qui il a séjourné, que sur ses émotions[102]. Le 12 juin, il publie l'ensemble du récit paru dans *Le Moniteur*. Le comte d'Argout avait mentionné que la discussion du roi avec le paysan devait paraître dans un autre journal que le *Moniteur* ; ce journal se trouve être *Le Constitutionnel* :

[101] *Ibid.*, p. 2.

[102] *Journal des débats politiques et littéraires*, 11 juin 1831, p. 2.

> Le lendemain, le Roi a visité le champ de bataille de Valmy, où le peuple français remporta en 1792 sa première victoire sur les rois coalisés contre son indépendance.
>
> Parmi tant de souvenirs glorieux et touchans qui entouraient le Roi en se retrouvant sur ce champ de bataille, son cœur a été ému par la conversation suivante qui s'est établie entre S. M. et un vétéran de ce temps là. Le vieillard en s'approchant du Roi, lui a dit :
>
> « Ah ça, mais, je vous connaissais bien, vous et votre frère, car il y avait deux Orléans dans notre armée, et je sais, pardonnez-moi, qu'il y en a un de mort, mais j'aimerais bien savoir lequel des deux vous êtes ?
>
> - Je suis l'aîné, celui qui était général.
> - Ah ! j'y suis, vous étiez le général, je m'en ressouviens, et votre frère, est-il mort depuis longtemps ?
> - Depuis bien longtemps ; il n'a pas revu la France.
> - Ah ! j'en suis bien fâché, car, ma foi, vous étiez tous les deux de bien braves gens, voilà tout ce qu'on peut dire : et une fois j'ai déjeuné avec vous deux sur l'herbe devant le camp[103]. »

Le dialogue est exactement le même que celui mentionné dans la lettre de Louis-Philippe à Marie-Amélie, la seule différence est que le vieil homme n'est plus un simple paysan, mais un vétéran. Si cette conversation est le seul événement rapporté de la journée du roi à Valmy, avant un report des propos du *Moniteur* dans l'édition du 12 juin, c'est qu'à elle seule elle synthétise là encore l'intention du roi, qui veut montrer non seulement qu'il était à la bataille de Valmy, mais qu'il a combattu avec le peuple français et qu'il continue de parler directement avec lui, ce qui en fait un digne héritier de la Révolution.

On peut noter qu'à l'échelle locale, l'événement est relayé par l'*Annuaire de la Marne*. Si le récit est proche de celui du *Moniteur,* Louis-Philippe y est peut-être encore plus glorifié, puisqu'à Valmy, il ne peut être blessé – restes des pouvoir surnaturels de la royauté ? – et ne craint rien de l'artillerie :

> Il examina pendant longtemps l'emplacement des batteries qu'il commandait en avant et à l'ouest du moulin. Pendant ce temps, les artilleurs châlonnais simulaient le combat de 1792, en dirigeant leur feu sur la Lune La rapidité et la précision de leur manœuvre [...] fut remarquée par le roi [...]. En se préparant à partir, il passa devant les pièces ; le lieutenant Bellois, craignant quelque accident, lui dit : « Sire, il y a du danger, nos pièces sont chargées » ; le roi, continuant sa marche, répondit : « Ah ! mes amis, je suis bien tranquille, celles-là ne me feront jamais de mal ! »[104].

Louis Buirette a également raconté la visite du roi dans son *Histoire de la ville de Sainte-Ménehould et de ses environs* en 1837, sur un peu plus d'une page. C'est également la scène de conclusion de son livre, ce qui lui donne d'autant plus d'importance. Là encore, le roi est perçu

[103] *Le Constitutionnel, journal du commerce, politique et littéraire*, n° 162, 11 juin 1831 p. 3.

[104] « Le voyage du roi Louis Philippe à Valmy en 1832 », art. cité, p. 17.

comme le maître du champ de bataille, car il n'accepte pas l'offre du sous-préfet de Sainte-Menehould de lui faire visiter les environs car il les connaîtrait par cœur :

> Dans ce moment, le sous-préfet s'étant présenté pour servir de guide : « Je suis ici sur mon terrain, dit le Roi, c'est moi qui en servirai »[105].

La visite du roi est par conséquent un moment fort dans l'histoire locale. Mais a-t-elle laissé une trace pérenne dans la mémoire de la maison d'Orléans ?

C. Un lieu ancré dans la tradition orléaniste ?

1. La destruction du moulin

Louis-Philippe a déclaré que le moulin de Valmy était « son » moulin et qu'il lui vouait un certain attachement mémoriel. Cependant, il ne chercha pas à le conserver et il ne fit pas long feu après la visite du roi, puisqu'il est détruit la même année. Son dernier propriétaire, Edmond Nollet, le juge obsolète, comme d'ailleurs de nombreux autres moulins à vent de la région, car bien moins productifs que ceux de la Bionne.

Ce moulin n'était pas celui présent à la bataille, car il avait été détruit sur l'ordre de Kellermann, l'édifice étant un bon point de mire pour l'artillerie prussienne. Le général ordonna néanmoins que le meunier qui en était le propriétaire, Nicolas Thomas, soit rapidement indemnisé de sa perte[106]. Grâce à son intervention et contrairement aux autres dommages de guerre de la région, Nicolas Thomas fut indemnisé sur les fonds de guerre de la République, car s'il s'agissait d'une destruction provoquée par l'armée française et reconnue par celle-ci. C'est pourquoi un architecte fut dépêché dès le 28 novembre 1792 pour faire l'expertise de l'immeuble et juger du montant de l'indemnisation. La procédure fut tout de même longue, car l'indemnisation ne fut versée qu'en l'an VII[107]. Entretemps, le meunier avait abandonné l'idée de faire reconstruire le moulin, mais il changea finalement d'avis.

Lorsque le deuxième moulin est abattu, la célèbre colline de la bataille de Valmy se retrouve privée de moulin pendant plus d'un siècle, à l'époque même où se développent les représentations de la bataille où la place du moulin est majeure, car elle permet de reconnaître quasiment instantanément l'événement. Face à ce paradoxe, il est nécessaire de revenir à la notion de patrimoine historique telle qu'elle était pensée durant la monarchie de Juillet. À cette époque, deux types d'objets sont visés par cette notion : les chefs d'œuvre des collections

[105] Claude Buirette, *Histoire de la ville de Saint-Ménehould et de ses environs*, Sainte-Menehould, Chez Poignée-Darnauld, 1837, p. 631.

[106] René Gandilhon, « Le moulin de Valmy », *AHRF*, n° 193/1, 1968, p. 401.

[107] Just Berland, *Les dommages de guerre après Valmy, op.cit.*, p. 125.

royales et privées, qui commencent à être exposés dans des musées dès le XVIII^e siècle, et les monuments institutionnels. Ces derniers commencent à être mis en valeur à partir de la Révolution et gagnent réellement en importance sous la monarchie de Juillet, où des inventaires commencent à être réalisés[108]. Cependant, les monuments concernés sont souvent anciens et considérés comme proches des œuvres d'art. Un moulin, bâtiment utilitaire, n'était pas digne d'être patrimonialisé avant le XX^e siècle. De plus, même si cela avait été le cas, Prosper Mérimée, qui était inspecteur à la Commission des monuments historiques, a conclu de son expérience que les populations locales étaient encore généralement indifférentes à la notion de patrimoine, il n'y avait donc pas de raison qu'un moulin obsolète ne soit pas détruit. L'attachement hypothétique qu'aurait pu avoir le roi pour cet édifice manque par conséquent de pertinence pour juger du réel intérêt qu'il portait à Valmy. En revanche, si la tendance est au monument, on remarquera que Louis-Philippe n'en a réalisé aucun dédié spécifiquement à Valmy, l'événement étant toujours utilisé pour y illustrer la libéralité et la bravoure du roi et jamais en tant qu'événement seul. De plus, on peut nuancer le propos de Prosper Mérimée par un article d'un journaliste du *Journal de Rheims* datant de 1839. Celui-ci y raconte la visite qu'il a faite du champ de bataille en 1837 et évoque la disparition du moulin :

> Le but principal de notre visite, c'était le champ de bataille de Valmy. Il fallut nous porter vers l'emplacement de l'ancien moulin-à-vent. En passant, nous demandons bien pardon au peintre du tableau […] qui représente la scène royale du 8 juin 1831. Nous lui dirons que le moulin-à-vent a disparu. Peut-être a-t-il voulu le faire revivre en peinture comme souvenir, à la bonne heure[109].

Le tableau de la visite de Louis-Philippe se retrouve donc avec une fonction mémorielle supplémentaire, celle de garder le souvenir du moulin, qui avait de toute évidence une importance et qui a pu être conservé « à la bonne heure » (« heureusement »).

2. Les visites des autres membres de la famille royale

Malgré les incohérences dans la volonté de Louis-Philippe de faire de Valmy un lieu mémoriel important, on peut remarquer que son fils aîné Ferdinand-Philippe, qui a hérité du titre de duc d'Orléans, semble instaurer une tradition autour de la bataille. En effet, lors du voyage de la princesse Hélène de Mecklembourg-Schwerin, qui se rend à Fontainebleau pour se marier avec le duc d'Orléans, celle-ci émet le souhait de s'arrêter à Valmy avant d'arriver à Châlons, où elle doit rencontrer le duc[110]. Ce souhait a probablement été préparé à l'avance, le

[108] François Cadiou, Clarisse Coulomb, Anne Lemonde, [et al.], *Comment se fait l'histoire*, Paris, La Découverte, 2011, p. 291.

[109] *Journal de Rheims*, n° 250, 3 octobre 1839, p. 1.

[110] « M. le duc d'Orléans est parti hier matin pour Châlons-sur-Marne. S. A. R. doit s'arrêter à la dernière poste en avant de cette ville et y passer la nuit. Demain matin, le prince ira, dit-on faire une visite à Mme la grande duchesse douairière de Mecklembourg et à la princesse Hélène qui doivent arriver ce soir à Châlons », dans *Le Siècle*, 2^e année, n°146, 29 mai 1837, p. 3.

duc d'Orléans ayant envoyé une liste de recommandations et de notes biographiques confidentielles sur les personnalités à rencontrer entre son passage de la frontière à Forbach et la fin de son voyage à Fontainebleau[111]. Elle arrive à Sainte-Menehould le 27 mai 1837 à 15h30. Les autorités l'honorent par un arc de triomphe et des fleurs. Lorsqu'elle se rend à Valmy, les habitants lui demandent essentiellement de leur prêter secours. À 22h, la princesse reprend sa route vers Châlons. Sa visite permet à Hélène de Mecklembourg-Schwerin de prouver sa libéralité et son acceptation des valeurs prônées par les Orléans, d'autant plus qu'il s'agit pour elle d'un mariage risqué, la majeure partie de sa famille ayant boudé la cérémonie par conservatisme. Elle cherche à être appréciée et acceptée des Français, dont il est probable qu'elle devienne la souveraine. Le récit officiel de cette visite le prouve, la princesse étant déjà qualifiée de « Française par affection » :

> Arrivée à quelque distance des plaines de Valmy, S. A., déjà Française par affection, voulut visiter le théâtre d'une action glorieuse à nos armes ; elle s'y rendit en calèche, et après avoir recueilli des souvenirs précieux et laissé des témoignages de sa manificence et de sa charité, elle rejoignit la route au pont de la Lune[112].

La duchesse repasse à proximité de Valmy le 18 juin 1838 en faisant une halte à Châlons[113]. Le duc, lui, se rend à Châlons puis à Sainte-Menehould le 24 septembre 1838, où il passe la nuit avant de partir pour Metz. La dernière visite probable d'un membre de la famille d'Orléans aurait eu lieu le 29 octobre 1843. Le duc de Montpensier, Antoine d'Orléans, a passé la nuit à Sainte-Menehould pour se rendre le lendemain à Châlons. On peut supposer, que comme son frère quelques années auparavant, qu'il a voulu dormir dans la même chambre que son père au moment de Valmy ou du moins à proximité. Cette visite était imprévue et par conséquent non-officielle, car le préfet de la Marne a été prévenu la veille seulement de son passage[114].

Toutefois, la famille royale passe la plupart du temps sans s'arrêter dans le département, notamment après 1838. Lorsqu'elle s'arrête à Reims, elle ne fait pas d'excursion à proximité, comme lorsque la princesse Adelaïde, le duc d'Aumale et la princesse Clémentine y firent une halte le 8 juillet 1840. Le duc d'Orléans aurait peut-être souhaité voir des manœuvres en juillet 1842, mais le préfet lui a déconseillé à cause des récoltes qui n'étaient pas encore rentrées[115]. Si la venue de la princesse de Mecklembourg-Schwerin ressemblait à une sorte de *rite de passage* orléaniste, la pratique ne se perpétue pas. Seuls le duc et la duchesse d'Orléans ont réellement tenté de faire de Valmy un lieu ancré dans la tradition orléaniste pendant la première moitié du règne de Louis-Philippe, mais le décès du duc le 13 juillet 1842 enterre définitivement

---

[111] Grégoire Franconie, *op. cit.*, p. 287-288.

[112] X. Véron, *Le voyage de la princesse d'Hélène de Mecklembourg, duchesse d'Orléans*, Paris, Audot, 1837, p. 56. Des phrases quasiment identiques sont présentes dans un rapport fait au préfet (AD de la Marne, 31 M 5).

[113] AD de la Marne, 31 M 5.

[114] *Ibid.*

[115] *Ibid.*

cette tentative. La monarchie de Juillet n'a par conséquent laissé aucune trace de son passage sur le site même de la bataille de Valmy. Pourtant, il y a eu une présence physique du souvenir de la bataille qui a été instaurée par Louis-Philippe et qui s'est perpétué jusqu'à nos jours : sa présence sur les monuments et dans les musées, même si la mémoire de Valmy y a toujours été secondaire par rapport aux intentions initiales du roi.

III. L'omniprésence des batailles révolutionnaires dans les grands projets de la monarchie de Juillet

Pour assoir son pouvoir, le roi compte sur un culte des souvenirs révolutionnaires et impériaux qu'il matérialise par la construction de monuments, comme l'Arc de triomphe, le fronton du Panthéon, la colonne de Juillet à Paris et la décoration de la porte d'Aix à Marseille[116]. Cette politique s'étend dans l'odonymie et dans les constructions militaires.

A. L'arc de triomphe de l'Étoile

Bien que l'arc de triomphe de l'Étoile soit à l'origine un projet napoléonien, celui-ci porte les marques de la politique commémorative de la monarchie de Juillet.

1. Une construction chaotique mais cohérente

Le caractère militaire de la place de l'Étoile à Paris s'est affirmé dès la Révolution française et témoigne d'une volonté ancienne d'y élever un monument colossal pour célébrer les victoires de la nation armée[117]. Initialement, Napoléon Ier est assez rétif à l'édification d'un arc de triomphe pérenne, préférant passer sous des arcs provisoires lors de ses retours de campagnes. Cédant à la pression de ses suivants, il choisit finalement de faire construire un arc mais qui serait non pas à sa gloire, mais à celle de la Grande Armée. Cela lui permet d'assoir sa popularité tout en ménageant l'opinion jacobine[118]. La construction de l'Arc débute en 1806, mais subit une longue interruption pendant la Restauration entre la chute de l'Empire en 1814 et 1823, date à laquelle Louis XVIII décide de reprendre les travaux pour en faire un monument

[116] Christian Amalvi, « Villes sculptées au XIXe siècle. Les représentations de la Révolution française dans l'espace public, de 1830 à 1899 », dans Anne de Mathan, *Mémoires de la Révolution française : enjeux épistémologiques, jalons historiographiques et exemples inédits*, Rennes, PUR, 2019, p. 299.

[117] Isabelle Rouge-Ducos, *L'Arc de triomphe de l'Étoile : panthéon de la France guerrière*, Dijon, Ed. Faton, 2008, p. 51.

[118] *Ibid.*, p. 58.

à la gloire de la monarchie restaurée[119]. Le monument était déjà édifié jusqu'aux voûtes, l'aspect général de l'Arc est donc conservé. Toutefois, le programme sculpté est entièrement revu pour laisser majoritairement place à des allégories de la monarchie. Cette reprise des travaux est cependant lente. Cette lenteur permet à Louis-Philippe de pouvoir à nouveau entièrement changer la décoration et le caractère commémoratif de l'Arc de triomphe après son intronisation. En effet, profitant de la renommée de Napoléon auprès de la population, le roi redonne à l'arc sa vocation première, mais la modifie quelque peu : l'arc est dédié certes aux armées de l'Empire, mais aussi à celles de la Révolution française.

2. Les hommages à Valmy

L'architecte Guillaume-Abel Blouet est nommé en 1832 à la place de Jean-Nicolas Hulot pour diriger l'achèvement des travaux. Le principe instauré à la Restauration d'y faire participer les différentes tendances de la sculpture contemporaine est maintenue ; vingt-trois sculpteurs contribuent ainsi à la création du programme sculpté[120]. Sur les piédroits extérieurs du monument, quatre imposants hauts-reliefs sont sculptés dont le plus célèbre, *Le départ des volontaires de 1792* de François Rude. Son thème renvoie officiellement à la défense de la patrie et à la bataille de Valmy, bien qu'il soit rapidement perçu comme une allégorie républicaine, d'où provient son surnom de « La Marseillaise ». L'originalité de ce haut-relief réside à la fois dans l'expression de la figure ailée représentant le génie de la victoire et dans le choix de représenter les volontaires dans une antiquité fantasmée, renvoyant à l'idée, de plus en plus diffusée, d'une origine gauloise du peuple français, qui aurait déjà existé en tant que nation face aux Romains[121]. Cette sculpture rattache l'Arc à la culture révolutionnaire et affiche ostensiblement la volonté de Louis-Philippe de se faire l'héritier des guerres révolutionnaires. Cela explique également que l'un des six bas-reliefs retraçant des scènes de la Révolution et de l'Empire soit une représentation de la bataille de Jemmapes, où le duc de Chartres s'est le plus illustré. Ce dernier est même physiquement présent sur l'Arc, sur la frise *Le Départ des armées en 1792* de Sylvestre-Joseph Brun. Une rumeur disait que le roi aurait prêté au sculpteur son costume de 1792[122]… Sur la même frise, on remarque la présence de Kellermann, dont le portrait est jugé très réaliste, mais surtout l'absence de Dumouriez. Bien que ce dernier ait une réputation sulfureuse, on peut s'étonner de ce choix car le général figure bien sur *La Bataille de Jemmapes*. Peut-être qu'à choisir entre différentes personnalités de la Révolution, il a été préféré d'en mettre les plus consensuelles sur cette frise ?

[119] *Ibid.*, p. 167.

[120] *Ibid.*, p. 191.

[121] Cette idée a été popularisée par Amédée Thierry à partir de 1828 au moyen de son *Histoire des Gaulois*. Pour aller plus loin : André Burguière, « L'historiographie des origines de la France. Genèse d'un imaginaire national », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 58, n°1, 2003, p. 41-62.

[122] Isabelle Rouge-Ducos, *op. cit.*, p. 227.

Blouet est également chargé d'un programme d'inscriptions de noms des batailles jugées majeures, qui débute en 1835 et qui concerne les boucliers de l'attique. Une période historique précise est attribuée à chaque face de l'Arc[123]. C'est ainsi qu'on retrouve l'inscription « Valmy » sur l'un des boucliers de la face de Paris, qui est consacrée aux batailles de la Révolution, où figurent également Jemmapes et Fleurus. D'autres inscriptions sont ultérieurement ajoutées, d'abord sur décision de Thiers en 1836 pour les piédroits intérieurs qui étaient jugés trop peu décorés, puis par Napoléon III. Les ajouts décidés en 1836 concernent des batailles moins connues, mais aussi les noms des généraux, dont Kellermann et Dumouriez. Les batailles révolutionnaires sont par conséquent présentes à divers endroits de l'Arc, ce qui est le changement majeur par rapport au projet initial napoléonien et permet à Louis-Philippe de s'approprier un double héritage, ce qui lui semble un bon calcul politique : il permet de ne pas donner une importance démesurée aux bonapartistes tout en profitant du souvenir napoléonien et d'afficher une iconographie révolutionnaire qui rappelle les propres origines du roi et satisfait l'opinion républicaine.

3. Une inauguration en demi-teinte

L'inauguration de l'arc de triomphe de l'Étoile, prévue le 28 juillet 1836, devait être un grand moment militaire : le roi avait prévu d'y effectuer une revue militaire mais aussi d'y convier les vétérans des campagnes de la Révolution de l'Empire. Une place particulière était faite aux invalides, qui devaient monter dans les tribunes d'après *Le Journal de Paris*[124]. Là encore, une rumeur circulait sur le costume du roi. « Le roi lui-même, dit-on, eût porté l'uniforme de Valmy et de Fleurus », rapporte-on mot pour mot dans *Le Siècle* et *La Gazette de France*[125]. Cependant, tous ces préparatifs sont avortés à la suite de l'attentat d'Alibaud, le 25 juin 1836. L'auteur étant républicain, le roi décide de réduire grandement les festivités et n'est même pas physiquement présent lors de l'inauguration. Le 29 juillet matin, les ministres Thiers et d'Argout font découvrir le monument, qui avait été recouvert de toiles, devant un « petit nombre de spectateurs »[126].

L'Arc est par la suite utilisé systématiquement pour les commémorations des anniversaires de la Révolution. En 1840, les cendres de Napoléon y passèrent, pour souligner une fois encore l'apport de Louis-Philippe à l'héritage napoléonien. Néanmoins, la monarchie de Juillet ne retenta plus jamais d'y faire défiler des troupes militaires[127]. La crainte d'un soulèvement de l'armée en est probablement la cause, ce qui est ironique pour un monument militaire, auquel on lui préfère un rôle d'embellissement de la ville. Louis-Philippe perd donc

[123] *Ibid.*, p. 197.

[124] *Ibid.*, p. 247.

[125] *Le Siècle*, 25 juillet 1836, p. 3 et *La Gazette de France*, 26 juillet 1836, p. 3.

[126] *L'Indépendant*, n° 214, 1er août 1836, p.2.

[127] Isabelle Rouge-Ducos, *op. cit.*, p. 247.

en partie son pari de s'attribuer la construction de l'Arc de triomphe, puisqu'il est resté rattaché en définitive aux souvenirs républicain et napoléonien. Toutefois, il a réussi, sans le vouloir, à lui donner une aura républicaine qui n'était pas voulu originellement par Napoléon, notamment avec la popularité quasi immédiate de la sculpture du *Départ des volontaires* de Rude.

B. Le musée de l'Histoire de France à Versailles

1. Le goût de Louis-Philippe pour la peinture d'histoire

Lorsque le duc d'Orléans retourne vivre à Paris durant la Restauration, il constitue sa propre galerie privée d'œuvres d'art, qui sert de vitrine pour les visiteurs du Palais-Royal, le lieu de résidence des Orléans. Cette galerie contient de nombreuses peintures d'histoire, qu'il apprécie. Il lui semble utile de garder le souvenir des événements importants car d'après lui, « on ne sait plus l'histoire de France » à son époque[128]. Le duc possède déjà des représentations de la bataille de Valmy, qu'il a achetées. On sait qu'il détient deux tableaux sur ce sujet en 1824 grâce au catalogue fait de sa collection par le bibliothécaire du duc, Jean Vatout[129]. Le premier tableau est en réalité plutôt une esquisse, dessinée par Monfin en 1820. Le deuxième a été réalisé par Victor Schnetz et mesure 60 x 84 pouces[130], soit environ 162 x 227 cm[131]. Ces tableaux ont soit disparu soit été conservés dans des collections privées.

En 1819, il commande au peintre Horace Vernet quatre tableaux supplémentaires représentant des batailles de la Révolution et de l'Empire, qui sont aujourd'hui conservées à Londres[132]. Ils ont été réalisés dans cet ordre : Jemmapes (1821), Montmirail (1822), Hanau (1824) et enfin Valmy (1826). Les batailles Montmirail et Hanau ont été proposées par Vernet, car il s'agit des dernières victoires de l'Empire et font donc écho aux deux premières de la Révolution, ce qui donne l'impression d'un ensemble, d'un bloc, dans lequel s'inscrit le duc d'Orléans. On pourrait croire qu'il s'agit à chaque fois de grands tableaux, celui sur Valmy faisant 175 x 287 cm, mais les scènes historiques ont habituellement des dimensions gigantesques, Vernet est donc plus proche de la peinture militaire de Louis-François Jeune. Cependant, contrairement à ce dernier, il accroit sur ses tableaux l'échelle des personnages centraux, qui sont alors reconnaissables et rendant ses peintures plus proches des scènes de genre. Or, on reconnait très bien le duc d'Orléans dans *La bataille de Valmy* et c'est ce qui lui

[128] Anne Martin-Fugier, *La vie quotidienne de Louis-Philippe et de sa famille : 1830-1848*, Paris, Hachette, 1992, p. 23.

[129] Jean Vatout, *op. cit.*, p. 572.

[130] Pouces basés sur la toise du Châtelet.

[131] *Ibid.*, p. 378.

[132] Valérie Bajou, « Horace et monsieur de Valmy », dans Valérie Bajou (dir.), *Louis-Philippe et Versailles*, Paris, Musée national du Château de Versailles et de Trianon et Somogy éditions d'art, 2018, p. 56.

aurait valu le surnom de « Monsieur de Valmy », même si cette anecdote est probablement fausse[133]. Elle illustre toutefois la place que celui-ci prend au sein du tableau, puisque le duc et son frère Montpensier y ont autant d'importance que Kellermann qui tombe de son cheval. L'autre détail important est la place prise par le moulin : ce tableau a fortement influencé l'imagerie autour de Valmy, donnant au moulin le rôle de symbole immanquable pour la représenter. Bien que réalisé en 1826, le tableau est mis à l'honneur au salon de 1831 afin que le nouveau roi y affiche son empreinte[134]. Les tableaux de Vernet, fortement endommagés lors du sac du Palais-Royal en 1848, sont rachetés en 1851 par Lord Hertford lors de la vente après décès de Louis-Philippe. Ils ont pu être restaurés par Vernet en personne[135] et appartiennent à présent à la National Gallery.

Image 12 : Horace Vernet, Bataille de Valmy*, 1826, huile sur toile, 174,6 x 287 cm, National Gallery.*

Par conséquent, le duc avait au moins trois œuvres représentant Valmy pour très tôt garder et exposer le glorieux souvenir de sa participation. Même si à l'époque ses chances de devenir roi sont minces, il cultive sa réputation de libéral en montrant dans sa galerie son attachement à la Révolution et aux événements auxquels il a participé. Le choix d'Horace Vernet dans la commande de peintures le prouve également : peintre ouvertement bonapartiste, son atelier est très fréquenté et rassemble des détracteurs des Bourbons. C'est toutefois au moment de son intronisation que sa galerie privée prend soudainement une importance inattendue, car c'est dans le salon où sont exposés les quatre tableaux de Vernet qu'est discutée la lieutenance générale du royaume le 31 juillet 1830. Dès septembre 1830, Louis-Philippe

[133] Bruno Chénique, « Géricault avec et sans Louis-Philippe », dans Valérie Bajou, *op. cit.*, p. 140.

[134] Valérie Bajou, « Horace et monsieur de Valmy », *op.cit.*, p. 58.

[135] *Ibid.*

demande à Joseph-Désiré Court de peindre cette scène[136]. À voir le résultat final, le but de ce tableau est moins de représenter les personnes présentes au moment de la signature de la proclamation de la lieutenance générale que de montrer l'héritage proclamé par Louis-Philippe. En effet, on voit ce dernier assis sous les tableaux de Valmy et de Jemmapes. Ces tableaux dans le tableau sont reconnaissables tant ceux-ci prennent de la place au sein de la peinture. Très rapidement, le nouveau roi veut déployer ce qu'il a créé dans sa résidence privée dans un lieu plus facilement accessible au public et donc à son peuple : il souhaite créer un véritable musée dont le cœur même serait la peinture d'histoire, qui représenterait tant les événements anciens que les récents, dont bien entendu les batailles révolutionnaires.

2. La galerie des Batailles et la salle de 1792

Le musée historique de Versailles est probablement le projet qui a le plus tenu à cœur à Louis-Philippe, puisqu'il s'y est rendu plus de quatre cent fois entre 1833 et 1848[137]. Dès son accession au trône, il rêve de restaurer les hauts lieux de l'Ancien Régime, laissés à l'abandon pour la plupart depuis la Révolution. C'est à la fois une manière de s'approprier l'héritage des Bourbons, au grand dam des légitimistes, et le reflet d'une volonté de « réparation » des monuments et des palais français qui serait dans l'intérêt de la nation française, afin que celle-ci puisse se saisir de la portée de son passé[138]. Sa première action est de faire restaurer le château de Fontainebleau, dans lequel il marie Ferdinand-Philippe, son fils aîné qui possède le titre de duc d'Orléans, avec la princesse de Mecklembourg-Schwerin, en 1837. Il s'intéresse ensuite au sort du château de Versailles. Selon Fontaine, l'un des architectes du roi, l'idée lui serait venu de le transformer en un musée de l'histoire de France lorsqu'il se rend à l'Hôtel des Invalides et qu'il découvre les portraits des maréchaux de France, qui y sont entassés pêle-mêle[139].

La restauration de Versailles est un véritable défi politique pour Louis-Philippe, puisqu'il instaure que ce lieu sera dorénavant dédié à « toutes les gloires de la France », comme le proclame l'inscription sur la façade du château. En le transformant en monument patriotique, il tente d'appliquer son programme de réconciliation des deux Frances, celles de l'Ancien Régime et celle de la Révolution, en les réunissant dans le haut-lieu de la monarchie, qu'il ouvre symboliquement au peuple. L'idée d'y installer un musée de l'histoire de France devait également lui assurer une utilité pérenne, qui permettrait sa conservation, et de rétablir son image de l'absolutisme comme l'un des sommets de l'histoire de France[140]. Preuve de son

[136] Jean Garrigues, « Les images de la Révolution de 1830 à 1848 : enjeux politiques d'une mémoire », dans Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIXe siècle, *op. cit.*, p. 95.

[137] Émilie Biraud, « Frédéric Nepveu, architecte au service de Louis-Philippe », dans Valérie Bajou (dir.), *op. cit.*, p. 202.

[138] Arnaud Teyssier, *Louis-Philippe : le dernier roi des Français*, Paris, Perrin, 2010, p. 19.

[139] *Ibid.*, p. 308.

[140] Thomas W. Gaehtgens, « Le musée historique de Versailles », dans Pierre Nora (dir.), *Les lieux de mémoire. 2. La Nation*, III, Paris, Gallimard, 1986, p. 149.

engagement, le roi finance entièrement la restauration avec ses propres revenus, dépensant au total 23,5 millions de livres[141]. Il se fait architecte, participe à l'élaboration des plans des salles[142] et choisit même l'emplacement des peintures et des sculptures au sein du musée. Si l'on peut douter du témoignage de son ministre Montalivet, qui assure que l'ensemble des emplacements des milliers d'œuvres d'art présentes aurait été désigné par Louis-Philippe[143], il s'y est assurément investi ne serait-ce que pour valider ou modifier les propositions de ses architectes et en particulier de Frédéric Nepveu.

La galerie des Batailles est pensée pour être le clou du musée historique : occupant la quasi-totalité du premier étage de l'aile du Midi, elle est la pièce la plus vaste du palais depuis sa rénovation avec la destruction de cloisons. Imaginée par Louis-Philippe dès septembre 1833[144], celle-ci contient trente-trois tableaux de batailles françaises, de Tolbiac (496) à Wagram (1809). Bien qu'il ne s'agisse officiellement que de batailles, elles sont en réalité toutes des victoires. Louis-Philippe va à rebours de l'historiographie de l'époque qui glorifie certaines défaites françaises, comme Alésia ou Azincourt[145]. Toutes ne sont pas pour autant des représentations de batailles ; pour Bouvines, c'est le mythe de Philippe Auguste déposant sa couronne avant la bataille qui est représenté, ce qui est une allusion au régime de Louis-Philippe, dont les fondations seraient également l'approbation du peuple[146]. Certains tableaux représentent des personnages héroïsés comme Jeanne d'Arc. On ne trouve dans cette galerie que deux batailles de la Révolution, Fleurus et Rivoli. L'explication se trouve dans une petite salle à proximité, à côté de l'escalier des Princes.

Le roi a en réalité choisi de consacrer toute une salle à l'année 1792, d'en faire une salle de transition qui annonce la galerie des Batailles. 1792, c'est un point de basculement : c'est la chute de la monarchie et l'avènement de la République, c'est la défense de la patrie en danger. Célébrer une telle année montre une fois de plus l'ambition politique de Louis-Philippe, d'autant plus qu'on y retrouve son portrait en tant que jeune duc de Chartres. Valmy et Jemmapes y ont une place fondamentale, étant chacun en vis-à-vis. Il s'agit de copies des tableaux de Vernet présents au Palais-Royal, celle de Valmy étant réalisée par Jean-Baptiste Mauzaisse. On peut également noter la présence dans cette salle de nombreux portraits de généraux, dont Kellermann et Dumouriez. Une référence subtile à Valmy a d'ailleurs été dessinée par Georges Rouget, l'auteur du portrait de Kellermann, car ce dernier pointe du doigt

[141] Munro Price, *Louis-Philippe : le prince et le roi*, trad. Isabelle Hausser, Paris, De Fallois, 2009, p. 307.

[142] Émilie Biraud, « Frédéric Nepveu, architecte au service de Louis-Philippe », dans Valérie Bajou (dir.), *op. cit.*, p. 203.

[143] Montalivet aurait déclaré : « Lui-même [le roi] il a discuté et tracé le plan de toutes les salles, de toutes les galeries, qui contiennent plus de quatre mille tableaux ou portraits et environ mille œuvres de sculptures. Il a désigné lui-même la place qui devait être attribuée à chaque époque, à chaque personnage ». Cf Arnaud Teyssier, *op. cit.*, p. 308.

[144] Aude Déruelle, « Galerie des Batailles et histoire-bataille », *Romantisme*, n° 169, octobre 2015, p. 55.

[145] *Ibid.*, p. 59.

[146] Thomas W. Gaehtgens, « Le musée historique de Versailles », dans Pierre Nora (dir.), *op. cit.*, p. 153.

le mot « Valmy » sur son plan de bataille, comme nous l'avons évoqué dans la première partie de ce chapitre. Cette salle annonce aussi la place donnée au récit napoléonien au sein du musée, avec un portrait du jeune Napoléon Bonaparte. On sait que cette salle a été réalisée entièrement selon les goûts du roi. Nepveu avait proposé par exemple que certains éléments du décor soient peints en faux marbre de couleur, ce que le roi refusa, alors qu'il avait accordé beaucoup plus de libertés à son architecte dans d'autres salles, comme celle du Sacre[147]. Son attachement à cette salle est surtout politique, puisque c'est celle-ci qui permet en un seul lieu de contempler l'engagement du roi envers sa patrie. Il est toujours aujourd'hui possible de visiter la salle de 1792, elle fait partie des salles du musée originellement conçu par Louis-Philippe qui ont été conservées.

3. Les autres représentations de Valmy

Dans la salle de 1792 figure la seule représentation de la bataille de Jemmapes commandée pour Versailles, mais il n'en est pas de même pour Valmy. Une autre œuvre a été commandée pour le musée pour figurer dans la deuxième galerie de l'Histoire de France[148], au premier étage de l'aile nord, où étaient rassemblés des tableaux recensant les événements qui se sont déroulés entre 1796 et 1836. Il ne s'agit cependant pas de la bataille en elle-même, mais d'une copie du tableau de Louis-Philippe visitant le champ de bataille en 1831 par Mauzaisse, que nous avons déjà évoqué. Initialement, le tableau prêté par le roi à la ville de Carcassonne devait simplement intégrer le nouveau musée à Versailles, Carcassonne étant même dédommagée par le don d'un portrait de Louis-Philippe. Néanmoins, le tableau est fortement abimé pendant le voyage en juin 1837 et n'est plus présentable dans une galerie[149]. Au mois de décembre, Mauzaisse propose alors d'en faire une copie, qu'il réalise en 1838. Elle a été ensuite accrochée dans la salle 86.

La volonté du roi de montrer ce tableau prouve une fois encore l'importance politique de sa visite à Valmy au début de son règne. Un cartel très long y est accolé, pour expliquer précisément la scène au public : « Le roi visitant le champ de bataille de Valmy y rencontre un vieux soldat amputé à cette bataille, auquel il donne la croix de la légion d'honneur et une pension. Juin 1831 ». Alexandre de Laborde, dans *Versailles ancien et moderne*, a bien compris l'intention de Louis-Philippe : c'est « un tableau qui se rattache particulièrement » à son règne et qui « en a fait d'avance le programme »[150]. Le roi est ici le personnage central, comme sur

[147] Émilie Biraud, « Frédéric Nepveu, architecte au service de Louis-Philippe », Valérie Bajou (dir.), *op. cit.*, p. 203.

[148] Cette information se trouve dans les guides de l'époque. Exemple : *Indicateur des tableaux, portraits et sculptures du musée de Versailles, par salles et par ordre de dates dans chacune d'elles ; suivi de la Description des statues, bronzes, bosquets et pièces d'eau du parc : avec un plan*, Versailles, Impr. de Marlin, 1837, p. 14.

[149] AN, 20144790/61, Archives des musées nationaux, Département des peintures du musée du Louvre (série P), Commandes et acquisitions acceptées, 1836-1839.

[150] Alexandre de Laborde, *Versailles ancien et moderne*, Paris, Chez Gavard, 1841, p. 433.

de nombreux autres tableaux de la galerie, le tout formant le récit de la geste de Louis-Philippe. Ce tableau est un programme au sens qu'il prouve l'attachement du roi à la Révolution tant par sa visite du champ de bataille que par l'anecdote du vétéran qui montre un souverain empathique envers les anciens soldats de la Révolution et de l'Empire. Ce tableau appartient toujours au musée du château de Versailles, mais n'est plus visible du public car les galeries de l'Histoire de France ont été démontées. La salle 86 fait à présent partie des salles Louis XIV. L'original a quant à lui été restauré et restitué au musée des Beaux-Arts de Carcassonne, où il est conservé aujourd'hui dans ses réserves[151].

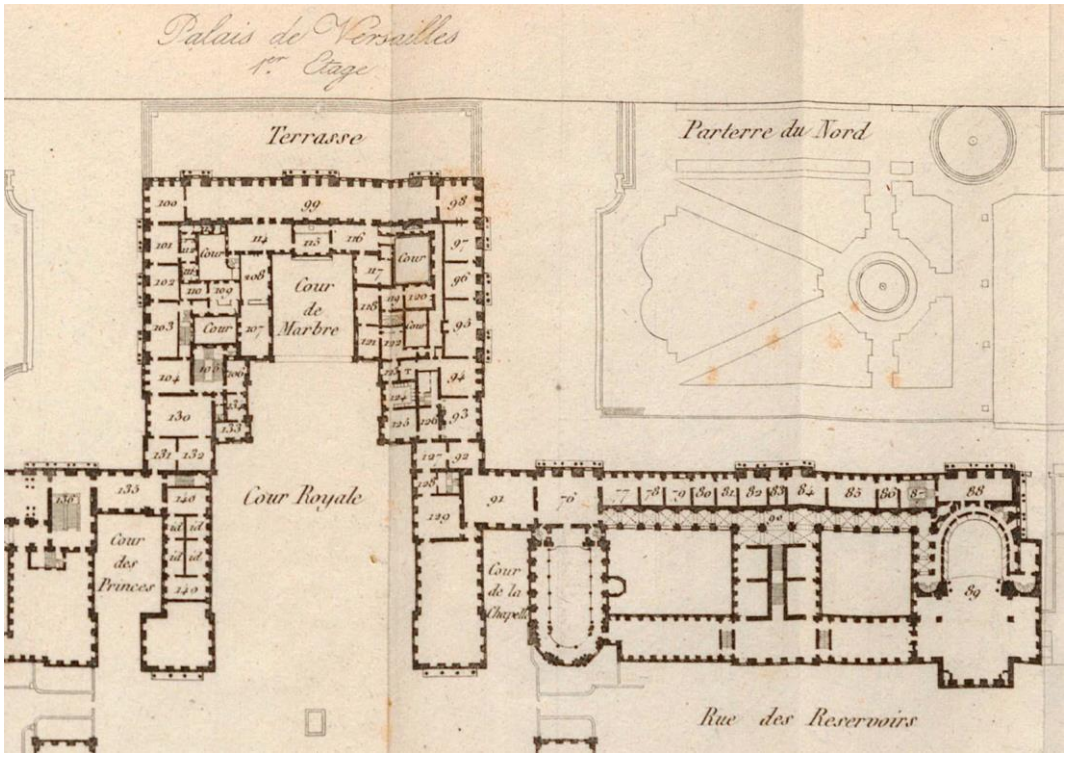


Image 13 : Extrait du plan du 1er étage du château de Versailles à la fin des années 1830, avec la salle n° 135 (salle 1792) à gauche et la salle n° 86 à droite.
Source : Notice historique des peintures et des sculptures du palais de Versailles. 4ème partie, Tables de bronze de la Galerie des batailles*, Paris, Vinchon, 1839.*

Se retrouvent également au musée historique des peintures dont le but premier n'était pas de figurer à Versailles, bien qu'elles aient été réalisées sous la monarchie de Juillet – beaucoup d'œuvres présentes sont d'ailleurs antérieures au régime et réquisitionnées pour la création du musée, mais ce n'est habituellement pas le cas pour celles postérieures à 1830. Il s'agit des tableaux les plus aboutis de Théodore Jung. Créées à des fins militaires, les scènes représentées n'ont rien de politique ou d'héroïque et n'ont pas non plus été peintes dans un but artistique, on peut donc s'étonner de leur présence. Ils sont en tout cas signalés dans plusieurs

[151] L'information a été confirmée par la régisseuse des collections du musée.

guides à partir de la fin des années 1840 et étaient exposés dans la salle des aquarelles, au rez-de-chaussée (salle n°146), avec des peintures militaires similaires[152].

Image 14 : Éloi Firmin Féron, Le Duc de Chartres à Valmy. 1792*, 1848, huile sur toile, 64 x 98 cm, ministère des Armées.*

Enfin, une autre œuvre représentant le roi et Valmy semble avoir été spécialement commandée par Louis-Philippe pour le musée de Versailles à la fin de son règne, en 1847[153]. *Le duc de Chartres à Valmy (1792)* a été peint par Éloi Firmin Féron, un autre peintre habitué des commandes pour les galeries historiques. On y voit le futur roi, qui se tient debout, et son frère le duc de Montpensier, à cheval, en train de rendre compte du déroulement de la bataille à un haut-gradé. Celui qui est évoqué est le maréchal Rochambeau, car le personnage y ressemble fortement, toutefois ce maréchal a pris sa retraite quelques mois avant Valmy ! Soit il s'agit d'une réécriture de l'histoire, Rochambeau étant proche des Orléans, soit il s'agit d'une erreur et le général serait plutôt Dumouriez ou Kellermann. Le tableau ayant été réalisé en 1848, on ne sait pas où il aurait dû prendre place. On peut toutefois remarquer qu'il forme un diptyque avec *Le roi visitant le champ de bataille de Valmy*, le tableau de Mauzaisse faisant écho à la participation à la bataille peinte par Féron. On peut supposer que le roi aurait souhaité les mettre en vis-à-vis, car il est peu probable qu'il ait souhaité le rajouter à la salle de 1792. Une autre

[152] Eudore Soulié, *Notice du Musée impérial de Versailles. Partie 2*, 2e éd., Paris, Charles de Mourgues Frères, 1860, p. 275.

[153] « LE DUC DE CHARTRES A VALMY.1792 », Notice n°000PE011756, Base de données *Joconde*. Consulté le 11 novembre 2021.

hypothèse envisageable est que le tableau aurait pu simplement être rajouté à la chronologie des galeries de l'Histoire de France. Ce tableau est à présent en dépôt au ministère des Armées.

4. La réception de la restauration de Versailles

La réception des tableaux dévolus à la galerie des Batailles et les salles annexes est mitigée. D'après les comptes-rendus des Salons de peinture et de sculpture, on leur reproche de ne pas véritablement représenter de batailles mais plutôt des anecdotes, notamment à ceux de Horace Vernet. Valmy et les autres batailles ne seraient que des « portraits historiques entourés de fumée et de poussière »[154]. De manière générale, les critiques d'art apprécient alors peu la peinture de bataille, car elle ne serait qu'une « bouture demi-stérile d'une des branches fécondes de l'art »[155], notamment par le choix de vouloir présenter des héros et non plus des mêlées d'hommes. Cependant, cet accueil plutôt froid est restreint aux salons et à l'élite intellectuelle et artistique.

Le 10 juin 1837, soit quelques jours à peine après le mariage du duc d'Orléans à Fontainebleau, le château restauré de Versailles est inauguré. Contrairement à l'échec que fut l'inauguration de l'Arc de triomphe, celle du château nouvellement restauré est un succès éclatant pour le roi. 1 500 invités sont conviés pendant une journée entière : ils assistent entre autres à une représentation du *Misanthrope* de Molière et découvrent les galeries au cours d'une promenade aux flambeaux. Le programme musical se veut l'illustration du programme politique du roi, puisque des airs allant de la Régence à la révolution de 1830 sont joués, y compris *Le Chant du Départ* et *La Marseillaise*, montrant ainsi que le musée accueille toute l'histoire de France[156]. Parmi les invités, on retrouve tous les ambassadeurs et ministres des puissances étrangères accrédités auprès du gouvernement français ainsi que des personnages de renom, comme Alexis de Tocqueville, Victor Hugo, Charles-Augustin de Sainte-Beuve, Alexandre Dumas ou bien Jules Michelet[157]. Pour renforcer la portée de l'événement, tous les journalistes qui le souhaitent ont également été conviés[158].

Dès le lendemain, le musée ouvre ses portes. Les galeries historiques sont ouvertes au public les dimanches, lundis et mardis, de onze heures à seize heures. Le mercredi est dédié au nettoyage tandis que le reste de la semaine le musée n'est accessible que pour les hôtes de marque : le jeudi est le jour des visites du roi et il est nécessaire d'avoir des billets particuliers pour les deux jours restants[159]. Le succès semble pérenne : d'après le témoignage de Fontaine

[154] Aude Déruelle, art. cité, p. 64.

[155] Alfred Desessarts, « Salon de 1837 », *L'Écho français*, n° 91, 30 mars 1837, p.2.

[156] Grégoire Franconie, *op. cit.*, p. 277.

[157] D'après la liste que donne *Le Siècle*, n° 159, 11 juin 1837, p.3.

[158] Anne Martin-Fugier, *op. cit.*, p. 134.

[159] D'après les propos reportés par *Le Siècle*, n° 159, 11 juin 1837, p.3.

du 24 décembre 1841, de nombreux visiteurs demandent des reproductions des tableaux et le musée connait à ce moment-là sa 260ème livraison de gravures[160].

Un véritable travail de diffusion et d'archivage du musée est organisé avant même l'inauguration. De 1836 à 1854, l'éditeur Charles Gavard entreprend de publier la représentation graphique de l'ensemble des œuvres contenues dans le musée ainsi que des vues intérieures des salles. Louis-Philippe, premier souscripteur des *Galeries historiques du palais de Versailles*, s'engage à en prendre à lui seul trois cents exemplaires de l'ensemble des volumes. Gavard commente également les œuvres. Lorsque les événements représentés ont trait au régime, la description se transforme en louanges, en témoigne le commentaire sous le tableau de la visite du roi à Valmy, qui est selon Gavard une « scène inattendue et touchante »[161]. Concernant la copie du tableau d'Horace Vernet, Gavard traite de l'événement sur dix pages[162] et cite évidemment les félicitations de Kellermann au duc de Chartres parues dans *Le Moniteur*, alors que le tableau précédent, sur les défilés de l'Argonne, ne suscite aucun commentaire. À leur parution, les *Galeries historiques* rencontrent un grand succès. D'autres auteurs décrivent précisément le musée, comme Alexandre Laborde dans son *Versailles ancien et moderne* et des guides de visite sont fréquemment actualisés selon les nouvelles acquisitions du musée jusqu'en 1848. Si par la suite les visiteurs viennent en priorité y admirer le souvenir du style de vie du Roi-Soleil, l'entreprise de Louis-Philippe permet une ouverture pérenne du château à la population, bien qu'on puisse douter de la présence des classes populaires.

En définitive, le musée de l'Histoire de France aura tellement imprégné la vie de Louis-Philippe que lorsque celui-ci fuit Paris en 1848, il emmène avec lui le meuble contenant les dix-neuf volumes de l'édition de luxe des *Galeries Historiques* de Gavard[163]. Même en exil, il continue à visiter et faire visiter dans son salon ce qu'il considère avant tout comme son musée, bien qu'il soit censé être celui de tous les Français.

C. Valmy et Jemmapes, des noms convenus jusqu'en 1848

1. Une utilisation dans l'odonymie

L'affection affichée pour Valmy par Louis-Philippe n'a pas popularisé le nom de Valmy en tant qu'anthroponyme[164]. Néanmoins, la monarchie de Juillet a bouleversé les pratiques dans

[160] Anne Martin-Fugier, *op. cit.*, p. 132.

[161] Charles Gavard, *Galeries historiques du palais de Versailles*, vol. 5, 1840, p. 212-213.

[162] *Ibid.*, vol. 3, p. 261-271.

[163] Claire Bastin, « Les Galeries historiques de Charles Gavard, l'autre chantier de Versailles », dans Valérie Bajou (dir.), *op. cit.*, p. 344.

[164] Valmy Féaux, *Valmy, une bataille, un prénom, une réflexion*, Bruxelles, Ed. Labor, 1988, p. 120.

le choix dans les noms de places et de rue en recourant à la référence révolutionnaire et particulièrement aux noms de batailles de la Révolution française et de l'Empire. À Lille, la rue Dauphine, qui avait été renommée rue de Jemmapes en 1793, regagne son nom révolutionnaire en 1831[165]. Les lieux renommés les plus emblématiques de cette politique sont les quais de Valmy et de Jemmapes le long du canal Saint-Martin à Paris. Les deux quais sont en vis-à-vis et se nommaient respectivement sous la Restauration « quai Louis XVIII » et « quai Charles X ». Louis-Philippe choisit de marquer son arrivée au pouvoir en renommant ces quais dès l'année 1830. En outre, ces deux quais étaient plus longs à l'époque qu'aujourd'hui car ils s'étendaient jusqu'à la place de la Bastille, faisant plus de trois kilomètres. Depuis 1859, plusieurs tronçons ont été supprimés, ce qui fait que le quai de Valmy ne fait plus que 1,72 km aujourd'hui. On peut donc s'imaginer le poids symbolique d'un tel renommage au cœur de Paris en 1830, d'autant plus pour une voie qui se rend jusqu'à la Bastille, lieu révolutionnaire par excellence. Louis-Philippe a supprimé les noms des Bourbons de la Restauration pour y afficher les noms des batailles révolutionnaires auxquelles il a participé pour marquer l'entrée dans une nouvelle ère qui accepte un tel héritage.

À part pour ce quai parisien, il ne semble pas y avoir de nouveaux lieux portant le nom de Valmy en France métropolitaine sous la monarchie de Juillet, même s'il est souvent difficile de connaître la date des nommages. Cela peut aussi être une preuve que la valorisation de Valmy reste un phénomène surtout parisien. Louis-Philippe semble de plus privilégier le poids symbolique dans ses renommages plutôt que la quantité, car il y a bien un autre lieu qui s'appelle Valmy, mais en Algérie.

2. Valmy en Algérie

Le dernier hommage à Valmy par la monarchie de Juillet, qui est à quelques jours de sa chute, est bien particulier puisqu'il a lieu en dehors du territoire métropolitain, en Algérie. Si la conquête de l'Algérie a été initiée par Charles X et le gouvernement Polignac, Louis-Philippe la prolongea, d'abord de manière désordonnée en absence de décision claire sur le devenir du pays, puis de manière planifiée à partir de 1840. Toutefois, la conquête est longue car les Algériens résistent, notamment dans les rangs d'Abd el-Kader. Pour Louis-Philippe, cette conquête a également l'avantage de permettre à ses fils de se former à l'art de la guerre, sans qu'il y ait de conflit en Europe. L'Algérie est donc un terrain de manœuvres pour les princes français en quête de légitimité militaire. La province d'Oran est conquise tardivement, en 1844[166]. C'est au sein de celle-ci que s'installe un camp de colons au lieu-dit du Figuier. Son nom d'origine est « El Kerma » venant probablement du mot arabe « *karmous* », qui signifie « figuier », car un figuier centenaire s'élevait au milieu de la plaine désertique dans les années

[165] Jean-Claude Bouvier, *Les noms de rues disent la ville*, Paris, C. Bonneton, 2007, p. 112.

[166] Sébastien Charléty, *Histoire de la monarchie de Juillet*, Paris, Perrin, 2018, p. 400.

1830 d'après ses habitants[167]. Le village est renommé officiellement « Valmy » par un décret du 14 février 1848 :

> Art. 1 – Il est créé un village de 52 feux dans la circonscription civile d'Oran, au lieu-dit le Figuier, sous le nom de Valmy.
>
> Art. 2 – Territoire, 500 hect[168].

Au XX^e^ siècle, Valmy se retrouve intégré à la banlieue d'Oran. Lorsque l'Algérie obtient son indépendance en 1962, les Français *pieds-noirs* quittent la commune, qui retrouve son nom d'origine, El Kerma. Par la suite, les anciens habitants de Valmy revenus en métropole fondent leur propre association, « Les Grognards de Valmy ». Ses membres ont tissé des liens avec le village marnais de Valmy, le maire de Valmy Patrick Brouillard rédigeant par exemple l'introduction d'un livre sur El Kerma paru en 2005[169].

D'autres villes et villages d'Algérie sont renommés en fonction du goût orléaniste, comme Philippeville ou Jemmapes dans le Constantinois, dans le nord-est du pays. La création d'un autre Valmy est l'un des derniers actes de la monarchie de Juillet, Louis-Philippe s'est par conséquent réclamé de cette bataille du début à la fin du régime qu'il a créé, même si les occurrences se raréfient dans les dernières années de son règne. Parmi les derniers hommages à Valmy, un autre que le village algérien a également marqué, dans un tout autre domaine.

3. Le *Valmy*, la vitrine de la flotte française

Les noms des batailles révolutionnaires sont également utilisés dans le nommage des bâtiments militaires de la marine. Le *Jemmapes*, un vaisseau de ligne de 100 canons entre par exemple en service en 1840. Cependant, Valmy est utilisée pour un projet de grande envergure, celui d'un navire gigantesque de 118 canons. Les plans de ce bateau ont été en grande partie dessinés par l'ingénieur Leroux sous la Restauration et celui-ci devait s'appeler à l'époque le *Formidable*. Ce projet, avorté, a été repris par la monarchie de Juillet et le vaisseau adopte en 1836 un nom plus évocateur du régime, le *Valmy*. Sa construction débute le 1er mars 1838 à Brest et dure presque dix ans[170].

---

[167] Claude Pédrotti, « Valmy, un fleuron de la colonisation », *Revue PNHA*, (s.d.).

[168] Charles-Louis Pinson de Ménerville, *Dictionnaire de la législation algérienne, code annoté et manuel raisonné des lois, ordonnances, décrets, décisions et arrêtés : publiés au « Bulletin officiel des actes du gouvernement »*, Alger, Bastide, 1867, p. 668.

[169] Cf René Fonroques, *Valmy d'Algérie (El Kerma). Un beau village… de France (1792-1830-1848-1962)*, Chemillé-sur-Indrois, Hugues de Chivré, 2005.

[170] « Borda (A 792) », Site web de La Défense, [En ligne : https://www.defense.gouv.fr/marine/equipements/batiments-de-patrouille-surveillance/batiments-specialises/hydro-oceanographique/borda-a-792]. Consulté le 3 novembre 2021.

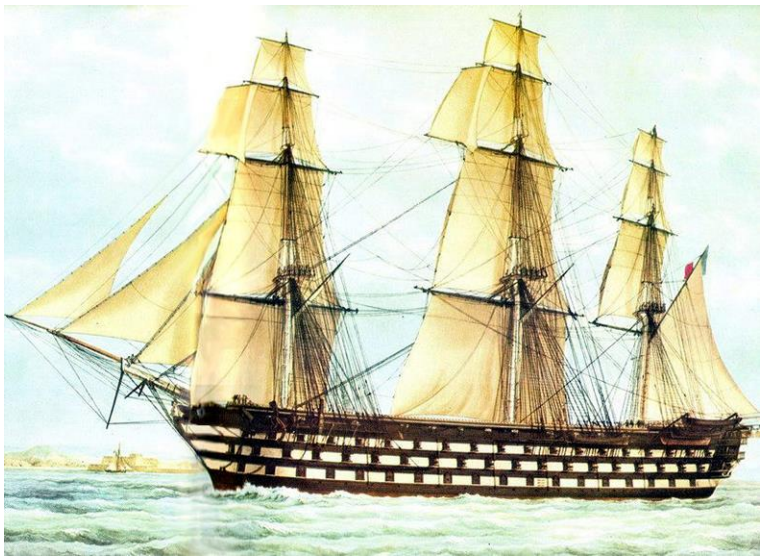


Image 15 : François Geoffroy Roux, Le *Valmy, [1850], aquarelle, Musée national de la marine.*

À sa mise à l'eau, le *Valmy* devient et demeure à ce jour le plus grand vaisseau à voiles jamais construit en France[171]. C'est un grand événement pour la marine française qui y voit un nouvel essor au niveau européen après des décennies de crise. La mise à flot attire un très large public à Brest et est relayée à l'échelle nationale. Des estrades sont construites pour accueillir les notabilités locales civiles, militaires et religieuses, avec le soutien de la marine[172]. Le *Journal politique et littéraire* a fait le récit de cette journée, qui a impressionné les foules :

> Cette imposante solennité nautique, dirigée par M. Le Jouteux avec un calme et une précision remarquables, a parfaitement réussi à trois heures et demie, le Valmy, orné de pavillons aux couleurs nationales, couvert de feuillages et dont les formidables batteries ressortaient peintes en blanc, a pris possession de l'Océan aux acclamations de la population, augmentée d'une affluence considérable d'étrangers qui, de tous les points du département et de beaucoup de villes éloignées, s'étaient rendus à Brest pour assister à la mise à l'eau de ce gigantesque navire, qui atteint en poids le chiffre énorme de 2 millions 500,000 kilos[173].

Cependant, malgré ce succès apparent, le navire devient rapidement obsolète. Le *Valmy* est emblématique des constructions navales durant la monarchie de Juillet, qui se caractérisent par une course au gigantisme, rendant par la même occasion les navires de plus en plus difficilement manœuvrables et, selon leurs détracteurs, pour un rendement militaire bien moindre par rapport aux navires précédents[174]. D'autres trois-ponts ont vu le jour à la même époque, le *Friedland* et la *Ville de Paris*. Ils marquent l'entrée dans une ère où les investissements dans les constructions navales sont de moins en moins avantageux, car chaque amélioration coûte de plus en plus cher pour de faibles résultats. Plusieurs autres navires

[171] *Ibid.*

[172] Carole Espinosa, *L'armée et la ville en France : 1815-1870*, Paris, L'Harmattan, 2008, p. 430.

[173] Journal des débats politiques et littéraires, 30 septembre 1847, p.2.

[174] Michèle Battesti, « L'innovation et la marine de guerre (1815-1850) », dans Jean Baechler (dir.), *Guerre et Histoire*, Paris, Hermann, 2019, p. 337.

mastodontes devaient voir le jour, mais les projets ont été abandonnés. De plus, ces voiliers gigantesques ne tiennent pas compte des innovations des bateaux à vapeur, qui se sont pourtant développés dès 1830 en Grande-Bretagne[175], et de la généralisation du boulet explosif.

Le *Valmy*, actif à partir de 1849, est utilisé en tant que navire amiral à la guerre de Crimée entre 1854 et 1855 et s'illustre lors du bombardement de Sébastopol le 17 octobre 1854. Mais dès 1856, son utilisation se raréfie. Il est renommé *Borda* en 1863, pour être utilisé, comme son prédécesseur du même nom, par l'École d'application de la marine en rade de Brest[176]. Il est rayé des listes en 1890 pour être finalement condamné et démoli un an plus tard. Par conséquent, son implication au sein de la marine a été très faible au regard des promesses qu'il était censé tenir. Le *Valmy* est un symbole de la marine en tant que « fait artificiel imposé par l'Etat »[177] : seul son gigantisme a fait parler de lui, la marine française ne pouvant plus depuis longtemps rivaliser avec celle de sa voisine anglaise. Une maquette à l'échelle 1/40, réalisée à partir de matières nobles et précieuses, est visible au musée national de la Marine.

* *

*

Ce chapitre montre donc que les références à la bataille de Valmy sont omniprésentes tout au long de la monarchie de Juillet, même si elles sont particulièrement nombreuses lors de la première année du règne de Louis-Philippe, pour décroitre ensuite. Comme l'exposent très tôt les partisans de Louis-Philippe, le but est moins de mettre en valeur les événements en eux-mêmes que de montrer un duc de Chartres mythifié qui possède à la fois du courage, du patriotisme et du génie militaire, pendant que la plupart des autres nobles s'étaient engagés contre la France. Il s'agissait en somme de dessiner un roi au passé idéal, ce qui explique probablement certaines incohérences dans la manière de faire le récit de Valmy, notamment dans les représentations de Dumouriez, qui peuvent aussi bien être positives que négatives, voire absentes. Mais si l'exaltation des victoires révolutionnaires et napoléoniennes réussit initialement à Louis-Philippe, la fréquence de ses évocations de Valmy et de Jemmapes est rapidement tournée en ridicule par ses opposants, comme nous allons le voir dans le chapitre suivant, ce qui engendre en partie leur raréfaction progressive. Car l'autre raison est politique : les républicains acceptent de moins en moins qu'un roi, qui instaure des mesures de plus en plus répressives, utilise à des fins de propagande un souvenir de la Grande Révolution et

[175] *Ibid.*

[176] *Le Livre d'or du contre-torpilleur Valmy*, éd. Pierre Leconte, Cherbourg, Presses de A. Mouville, 1929, p. 14.

[177] Jean Meyer, « État, industrie et innovations technologiques », *Cahiers STS Science-Technologie-Société*, n° 3, Éditions du CNRS, 13 janvier 1984, p. 45, cité par Michèle Battesti, « L'innovation […] », dans Jean Baechler (dir.), *op. cit.*, p.337.

l'héritage de Valmy devient contesté. Très vite, le roi prend plus de précautions dans son apologie des guerres révolutionnaires, car ce qui l'intéressait, c'est l'exaltation d'une unité nationale qu'il souhaite cultiver pour pérenniser son régime, et non la valorisation des valeurs et du patrimoine républicains. Le contrôle de la symbolique révolutionnaire se fait tellement étroit que certains tableaux sont décommandés ou finissent par ne jamais être exposés[178]. C'est le cas de la toile commandée à Court représentant le roi en train de signer la proclamation de lieutenance générale du royaume : destinée à être accrochée à la Chambre des députés, elle n'y fut jamais accrochée, ce qui est bien la preuve que l'utilisation de Valmy et de Jemmapes est loin d'être consensuelle.

[178] Jean Garrigues, « Les images de la Révolution de 1830 à 1848 : enjeux politiques d'une mémoire », dans Société d'histoire de la révolution de 1848 […], *op. cit.*, p. 94-95.

Chapitre 4 : La réaction de l'opposition républicaine : de la critique à la légende dorée

Au cours de son règne, Louis-Philippe a implanté une mémoire de la bataille de Valmy au sein de la population française lettrée. Toutefois, cette nouvelle reconnaissance de la canonnade n'est pas toujours bien accueillie, entraînant rapidement une forme de lassitude. La redondance et le manque de subtilité des références aux exploits militaires de Louis-Philippe desservent sa quête de légitimité révolutionnaire et agacent de nombreux contemporains. Comment peut-on être certain de cette affirmation ? Simplement en consultant les journaux de l'opposition. Deux périodiques nous intéressent particulièrement, en raison de leur production lithographique au succès inédit jusqu'alors en France : *La Caricature* et le *Charivari*. Persuadé d'avoir instauré un équilibre entre les héritages de l'Ancien Régime et la Révolution française, le nouveau régime est pourtant perçu comme une escroquerie par la gauche, essentiellement constituée de républicains. Rapidement, la récupération politique de Valmy et de Jemmapes sonne très mal à l'oreille des nostalgiques de la Révolution. Progressivement, la légitimité de l'utilisation des batailles révolutionnaires devient un enjeu pour les républicains. Avec l'essor des livres d'histoire sur la Révolution française, la gauche républicaine souhaite s'emparer de son souvenir et en fait un programme politique. Si elle a parfois du mal à les différencier, la nation et la patrie lui deviennent deux notions centrales, dont le cri de Kellermann serait la parfaite définition[1]. Dès lors, le roi n'est plus le seul à revendiquer la gloire de Valmy.

I. Rire de Valmy

Comme nous l'avons décrit en introduction, réaliser un corpus de caricatures n'est pas aisé, car les références à Valmy y sont rarement évidentes. Le croisement des descriptions, des métadonnées, ainsi qu'un visionnage attentif de caricatures aux sujet semblables, nous a permis d'aboutir à un corpus que nous jugeons fiable de vingt-cinq planches parues dans *La Caricature* entre 1831 et 1835. Elles sont complétées par leurs descriptions parues au sein du même hebdomadaire et par les commentaires et quelques dessins du *Charivari*. Ces planches témoignent de l'inventivité des artistes dans leur critique du discours du roi, qui ont dessiné

[1] Philippe Darriulat, *Les patriotes : la gauche républicaine et la nation*, Paris, Éd. du Seuil, 2001, p. 111-112.

plusieurs motifs différents et récurrents pour railler et décrédibiliser l'appropriation par le régime des batailles de Jemmapes et de Valmy.

A. Une présence discrète mais constante dans la caricature politique républicaine

1. L'ampleur de la caricature politique entre 1830 et 1835

Les Trois Glorieuses ont pour origine plusieurs mois de fortes tensions politiques marquées par des tentatives de retour à l'absolutisme, qui se sont matérialisées dans les quatre ordonnances du 25 juillet 1830, dont la première suspendait la liberté de la presse[2]. Lorsque Louis-Philippe monte sur le trône, l'une de ses prérogatives pour bénéficier du soutien des libéraux et des républicains est de réinstaurer et même d'étendre la liberté de la presse. S'ouvre ainsi à partir d'août 1830 une période de liberté d'expression sans précédent depuis la Révolution française. Si des caricatures ont continué à être produites sous l'Empire et la Restauration, comme l'illustre la figure du Nain jaune, la liberté d'expression instaurée par les Trois Glorieuses leur donnent un formidable tremplin. Lorsque Louis-Philippe perd le soutien des républicains, quelques mois à peine après son intronisation, la caricature et les rires qu'elle suscite deviennent une arme politique redoutable[3]. Avant Louis-Philippe, aucun souverain n'a connu un feu aussi nourri de critiques[4], les satires allant parfois jusqu'à l'appel au régicide. *La Caricature,* hebdomadaire fondé par Honoré de Balzac et Charles Philipon, est le journal où paraissent initialement les dessins satiriques, dès 1830. Toutefois, c'est un journal essentiellement destiné à la bourgeoisie. En plus du journal, les estampes sont également vendues à la pièce. Les lithographies produites sont, en raison de leur qualité, vendues à un prix élevé et dans peu d'endroits à Paris[5]. Chaque édition de *La Caricature* se vend, au mieux, à mille exemplaires, chiffre honorable mais bien faible au regard des trente millions de Français et Françaises de l'époque. Pour rendre la caricature politique plus accessible, Philipon crée en 1832 *Le Charivari*, une version plus populaire de *La Caricature* qui en outre parait quotidiennement. Les dessins publiés dans les deux journaux sont affichés dans la devanture de leur lieu d'impression, la librairie Aubert, qui attire de nombreux badauds.

Face à ces dessins, le pouvoir réagit par des procès et progressivement par une censure de plus en plus sévère. En 1831, à la suite de la caricature de Louis-Philippe en Gargantua par Honoré Daumier, la réaction est immédiate : les numéros de *La Caricature* sont brûlés, les

[2] Sébastien Charléty, *Histoire de la monarchie de Juillet*, Paris, Perrin, 2018, p. 53.

[3] Annie Duprat, *Histoire de France par la caricature*, Paris, Larousse, 1999, p. 91.

[4] Fabrice Erre, *Le règne de la poire : caricatures de l'esprit bourgeois de Louis-Philippe à nos jours*, Seyssel, France, Champ Vallon, 2011, p. 65.

[5] *Ibid.*, p. 179.

pierres lithographiques qui servaient à reproduire le dessin, détruites. Daumier est condamné le 23 février 1832 pour son outrage, puis incarcéré pendant six mois[6]. Loin de freiner les ardeurs des artistes, la menace de la censure devient une nouvelle source d'inspiration, la manière de dessiner le roi nécessitant sans cesse de se renouveler pour réussir à duper les censeurs. La transformation du visage du roi par Philipon en poire provient de ce processus créatif fait sous la contrainte et obtient un succès immédiat. La poire n'était jusqu'alors chargée d'aucun sens particulier et le caricaturiste réussit le tour de force d'en faire l'image même du visage mou de la bourgeoisie, qui est par la suite déclinée à l'envie par les organes de presse satiriques de toutes les obédiences politiques, y compris les légitimistes[7]. Le dessin réaliste de Daumier dénonçant le massacre de la rue Transnonain[8] convainc le gouvernement de la nécessité de brider les caricatures. Profitant de l'attentat de Fieschi, il interdit définitivement la satire politique, le 9 septembre 1835. Des mesures sont spécialement prises contre les dessins, offenser l'image royale devenant un « attentat à la sécurité de l'État »[9]. *La Caricature* se saborde dès la fin du mois d'août, tandis que *Le Charivari* se reconvertit dans les caricatures de mœurs à partir du mois d'octobre. À partir de cette date, la satire politique devient donc quasiment silencieuse jusqu'en 1848.

Pendant ces cinq années intenses en dessin, les faits et gestes du roi ont été ridiculisés, ce qui implique également ses discours. Dès 1831, l'usage politique de la participation du roi aux batailles de Valmy et de Jemmapes est tourné en dérision par *La Caricature*, puis devient un sujet récurrent de moquerie. L'une des biographies de Louis-Philippe en fait même l'écho :

> Depuis que Louis-Philippe est monté sur le trône, il s'est propagé une foule de caricatures, de bons mots et de chansons satyriques pour tourner en ridicule les batailles de Valmy, de Jemmapes ; mais ceux qui connaissent l'histoire mémorable des guerres de la Révolution, et surtout ceux qui peuvent se souvenir de l'effet que ces deux batailles ont produit sur l'esprit public, ne partageront pas cet injuste dénigrement, ils soutiendront au contraire avec raison que ces évènements furent grands, remarquables et décisifs[10].

2. Les inscriptions mentionnant Valmy

La manière la plus évidente de faire figurer une mention à Valmy est d'inscrire simplement son nom. La bataille apparaît pour la première fois sur la caricature connue de Louis-Philippe déguisé en maçon, intitulée « Le Replâtrage »[11]. Les inscriptions sur ce dessin

[6] A. Duprat, *Histoire de France par la caricature*, *op. cit.*, p. 78.

[7] F. Erre, *Le règne de la poire*, *op. cit.*, p. 138.

[8] En avril 1834, une insurrection populaire éclate dans un quartier pauvre de Paris, au cours de laquelle les troupes de Louis-Philippe ont tué douze Parisiens, y compris des enfants, dans l'immeuble du 12 rue Transnonain.

[9] F. Erre, *Le règne de la poire*, *op. cit.*, p. 174.

[10] G***, *Histoire anecdotique de Louis-Philippe d'Orléans, roi des Français, depuis sa jeunesse jusqu'à nos jours*, Paris, A. Grégoire, 1846, p. 49.

[11] Annexe 12 : Caricature « Le replâtrage »

sont nombreuses, c'est pourquoi il a suscité des commentaires de la part des historiens, car on peut y déceler par exemple l'un des graffitis les plus répandus de la Monarchie de Juillet, « Credeville est un voleur ». Valmy et Jemmapes sont des tatouages sur le bras droit du roi, Valmy étant orthographiée « Walmy ». L'auteur de cette caricature, officiellement anonyme, est probablement le fondateur de *La Caricature* et du *Charivari*, Philipon, qui est jugé pour cette planche le 14 novembre 1831 en tant que directeur de la publication. C'est lors de son audience qu'il présente sa caricature le plus célèbre, la métamorphose du visage du roi en poire en quatre dessins[12].

Cependant, ce qui est simple à faire figurer n'est pas pour autant facile à déceler, car le mot peut être minuscule. L'exemple le plus notable est la caricature des « Trois Parques »[13], publiée le 20 mars 1834, qui représente Louis-Philippe, Antoine d'Argout, ministre de l'Intérieur et Jean-Charles Persil, nommé ministre de la Justice deux semaines plus tard. Ce détournement de la mythologie romaine montre les trois hommes grimés en Parques, les divinités filant et découpant le fil des vies humaines, le fil étant dans ce contexte celui de la censure. Le roi est la plus jeune des trois Parques, Nona, qui fabrique le fil. Sur l'extrémité de sa manche droite, on peut lire un minuscule « Valmy » et sur celle de gauche, une partie des lettres de Jemmapes. Seule une attention extrême ou une excellente indexation[14] peuvent permettre de distinguer ces références, car la description de cette planche est succincte et ne mentionne pas les détails du dessin[15]. Ce procédé semble être un moyen de compliquer la censure. Sur les plus grandes planches, qui s'étalent sur l'équivalent de deux pages de *La Caricature*, ce n'est pas tant la taille de l'inscription que la multitude de détails qui rend discrètes les mentions à Valmy. En outre, elle peut figurer sur l'un des attributs du roi et pas seulement sur le roi lui-même. Dans « La chasse à la Liberté » de Grandville[16], qui montre une impressionnante scène de chasse où de nombreux personnages tentent d'abattre les lettres du mot « liberté », « Le Walmy » est le nom du cheval de Louis-Philippe, au vu du nom inscrit sur la fesse gauche de l'animal. Le roi, qui le monte, est reconnaissable à son allure et à son visage

Image 16 : Détail de « La chasse à la liberté »

[12] « Procès du n° 35 de *La Caricature* », *La Caricature morale, religieuse, littéraire et scénique*, n° 55, 17 novembre 1831, p. 6.

[13] Annexe 13 : Caricature « Les trois Parques »

[14] Ce qui est le cas sur le site web des Musées de la ville de Paris, cf François-Fortuné-Antoine Ferogio, *Les trois Parques*, 1834, [En ligne : https://www.parismuseescollections.paris.fr/fr/maison-de-balzac/oeuvres/les-trois-parques#infos-principales]. Consulté le 1er août 2022.

[15] *La Caricature* […], 4e année, n° 176, 20 mars 1834, p. 4.

[16] Annexe 14 : Caricature « La chasse à la Liberté »

dissimulé – pour tenter de contrer la censure. Jemmapes est ici absent, ce qui est assez rare.

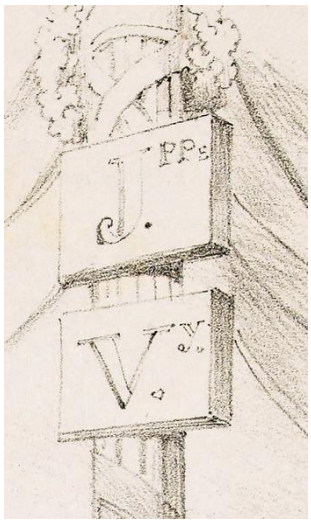


Image 17 : Détail de « Très humbles et très dévoués Gardes Nationaux […] ».

Les allusions à Valmy et Jemmapes sont tellement fréquentes que rapidement, certains caricaturistes ne prennent plus la peine d'écrire leurs noms sur certains dessins. Les simples initiales des batailles peuvent figurer sur des caricatures déjà souvent riches en références et en symboles. L'utilisation de ce motif est principalement faite par le dessinateur Grandville. Les initiales peuvent être grandes, comme sur les boules servant de jambes au bonhomme de neige réalisé à l'image de Louis-Philippe, reconnaissable à son visage en forme de poire, sur la caricature « Ô soleil de Juillet, viens vite !! »[17] . Cependant, elles peuvent être bien plus discrètes, figurant par exemple en arrière-plan sur un faisceau d'armes sur les « Très humbles et très dévoués Gardes Nationaux […] »[18].

3. Les tableaux et les moulins

Une autre manière efficace, mais très discrète, de faire référence à Valmy, est la présence d'un moulin ou de tableaux représentant un moulin dans les décors des caricatures. Dans leur dessin à quatre mains sur les cadeaux à offrir pour le nouvel an 1833[19], Grandville et Eugène Forest dessinent par exemple les « joujoux » qu'ils souhaitent offrir au roi, dont une petite maquette de moulin. La description d'époque est erronée, puisqu'elle mentionne un « moulin de Jemmapes »[20], car les caricaturistes pensent en théorie plutôt à Valmy, à moins qu'il ne s'agisse d'une référence à la pièce de théâtre du même nom à la gloire des faits d'armes du duc de Chartres[21]. Tout comme les inscriptions, les tableaux ou les gravures servent à rajouter un propos secondaire à la caricature. Ainsi, on retrouve Valmy et son moulin sur le socle de l' « Obélisque élevé à la gloire d'une révolution, et découvert en 1830, au juste milieu de l'Arabie heureuse, par une caravane d'épiciers doctrinaires ». Le monument, en forme de poire, compte trois bas-reliefs, Valmy étant complété de Jemmapes et du pistolet de l'attentat

[17] Annexe 15 : Caricature « Ô Soleil de Juillet, viens vite !! »

[18] Annexe 16 : Caricature « Très humbles et très dévoués Gardes Nationaux […] »

[19] Annexe 17 : Caricature sans titre

[20] *La Caricature* […], nº 112, 27 décembre 1832, p. 3.

[21] Ferdinand de Villeneuve, Adolphe de Leuven et Alexandre Frédéric Jacques de Masson, *Le moulin de Jemmapes. Vaudeville historique en un acte par MM. de Villeneuve, A. de Leuven et Masson*, Paris, J.N. Barba, 1831.

du 19 novembre 1832. Dans « Pauvre liberté, qu'elle queue !! », « Le cauchemar de la poire »[22] et « Hé bien ! Vous devez être content ! », un tableau de Valmy est dessiné au sein du décor plus par clin d'œil à une blague récurrente au sein d'un stéréotype d'intérieur bourgeois que par réelle critique. Il y a toutefois deux exceptions à cette règle.

« Encore une fois… Madame, voulez-vous ou ne voulez-vous pas divorcer, vous êtes parfaitement libre »[23], est à nouveau le fruit du duo Forest et Grandville. L'ensemble du décor alimente le thème du travestissement de l'histoire par les orléanistes[24], l'intérieur étant « d'excellent goût », « tout parfumé de popularisme et de patrioterie »[25]. On y retrouve Valmy et Jemmapes, celui de Jemmapes étant en grande partie caché par un coq, symbole de la nation française. Cet oiseau emblématique est privé de sa liberté, attaché à un perchoir de perroquet. Louis-Philippe est représenté comme un mari violent, qui tente de divorcer de sa femme allégorique, Françoise Liberté. Le roi menace son épouse d'un gourdin, avec lequel il a déjà fracassé plusieurs objets, qui représentent ses trahisons, comme le buste de La Fayette et les journaux de l'opposition républicaine. Valmy et Jemmapes ne sont pas directement menacés, leur statut est donc incertain. Tous les objets ont été installés de manière à les rendre inutilisables, comme le pavé des barricades des Trois Glorieuses mis sous une cloche de verre. Les batailles ne servent-elles qu'à habiller le discours du roi, tout comme son intérieur bourgeois, ou ont-elles la même valeur subversive originelle que ce pavé ?

L'utilisation de tableaux de Valmy et de Jemmapes permet également de ridiculiser les princes, au travers d'une caricature montrant de manière explicite les batailles révolutionnaires. Celle-ci ne met pas en scène le roi, mais l'un de ses fils, probablement Ferdinand-Philippe. D'un air rêveur, le jeune duc d'Orléans regarde les tableaux de Valmy et de Jemmapes, celui de Valmy étant reconnaissable non seulement par son nom mais par la présence bien visible du moulin. Il s'exclame : « Philippe mon père, ne me laissera donc plus de gloire [à] acquérir !... ». Grâce à la description faite par le journal[26], on apprend que cette exclamation est une référence au jeune Alexandre le Grand, qui se serait écrié « Il ne me laissera rien de grand ni de glorieux à faire ! » en apprenant les faits d'armes de son père, qui s'appelle également Philippe. Si nous ne connaissions pas le contexte, il serait aisé de conclure de cette image à une moquerie de *La Caricature* vis-à-vis de Jemmapes et de Valmy en tant que batailles. Il y aurait un gouffre entre les conquêtes de Philippe II de Macédoine et les deux modestes victoires auxquelles Louis-Philippe a contribué, gouffre agrandi par Ferdinand-Philippe qui ne sait pas comment dépasser

[22] À noter que cette caricature ainsi que l' « Obélisque » semblent être indépendantes du journal, elles n'ont d'ailleurs pas les mêmes en-têtes. Elles ont tout de même été produites chez Aubert (Annexe 18 : Caricature « Obélisque élevé à la gloire d'une révolution » / Annexe 20 : Caricature « Le cauchemar de la poire »).

[23] Annexe 22 : Caricature « Encore une fois […] »

[24] Gerhard Schneider, « L'allégorie de la liberté dans *La Caricature* », dans Philippe Régnier et al., *La caricature entre République et censure : l'imagerie satirique en France de 1830 à 1880, un discours de résistance ?*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1996, p. 106.

[25] *La Caricature* […], n° 67, 9 février 1832, p. 2.

[26] *La Caricature* […], n° 178, 3 avril 1834, p. 2.

le maigre bilan de son père. Cet aspect de la satire est bien présent, mais n'est pas suffisant pour en comprendre son sens profond. Nous avons évoqué la nécessité pour Louis-Philippe de continuer à promouvoir l'idéal du prince-chevalier, ce qui justifie en partie le rappel constant de ses faits d'armes[27]. Dans l'imaginaire des contemporains, les princes doivent aussi justifier leur statut par le combat, or Louis-Philippe évite la guerre. L'absence de grande bataille remportée deviendrait à terme une honte pour les princes d'après les dessinateurs et les chroniqueurs de *La Caricature* et du *Charivari*. Ils se moquent à la fois de la quête en elle-même, les princes cherchant des miettes de gloire, mais ils critiquent aussi le pacifisme du roi. Lorsque que le duc d'Orléans part se battre à Compiègne en août 1834, *Le Charivari* assure « qu'il y a des Jemmapes dans son bras droit et des Valmy dans son bras gauche »[28], tant le prince souhaite faire ses preuves. Louis-Philippe laisse par la suite à ses fils la conquête de l'Algérie comme pourvoyeuse de gloire. La critique du pacifisme du roi par la mention à Valmy se poursuit également dans un autre motif, celui du sabre.

4. Le sabre de Valmy

Les armes sont parfois une référence aux guerres révolutionnaires, mais les descriptions des planches sont nécessaires pour réussir à en être certain. La figure de l'épée surnommée « la Rouillarde » renvoie en particulier à Valmy, la rouillarde étant à la fois une épée rouillée et une bouteille de vin, habituellement de champagne[29]. Le 4 juin 1835, le journal fait paraître un dialogue entre les ustensiles de cuisine des Tuileries, dans lequel la « vieille Rouillarde de Valmy » occupe une place centrale. Face aux hésitations du roi dans l'attitude qu'il compte adopter face à l'Espagne, les ustensiles s'étonnent qu'il ne cesse de prendre le « Riflard », le pistolet de 1830, pour déposer la Rouillarde et inversement. Ils essayent d'obtenir une réponse auprès de la Rouillarde. Celle-ci ne prend pas garde à la question et préfère narrer le récit de Jemmapes à ses voisins. Elle finit par expliquer les hésitations de son propriétaire, ce qui exaspère le Bistouri et la Truelle :

> Le Bistouri. —Ah ! pardieu ! vous lui servirez à grand'chose en cas de guerre; vous qui vous êtes rouillée dans votre fourreau, et qui n'avez jamais servi qu'à éplucher les choux du bivouac et les carottes du camp! Moi qui ne suis qu'un simple bistouri, j'ai versé à coup sûr plus de sang que vous. *(Rire général des autres ustensiles royaux. Le Vieux claque et la Truelle se réveillent en sursaut).*
>
> La Truelle. — Sans compter, ma foi ! que si vous faites une nouvelle guerre, je plains sincèrement les malheureux qui vous écouteront ensuite! C'est déjà bien assez d'avoir à vous entendre rabâcher sans cesse votre Jemmapes et votre Valmy, que j'en suis embêtée, et le vieux

[27] Grégoire Franconie, *Le lys et la cocarde : royauté et nation à l'âge romantique (1830-1848)*, Paris, PUF, 2021, p. 83.

[28] « Salmis », *Le Charivari*, 3e année, no 242, 31 août 1834, p. 1.

[29] « Rouillarde, n. f. », dans *Trésor de la Langue Française informatisé (TLFI)*, [En ligne : https://www.cnrtl.fr/definition/rouillarde]. Consulté le 2 août 2022.

> claque aussi, nous qui avons le guignon d'être placés à côté de vous! Dieu! que vous êtes embêtante quand vous vous mettez à parler de ces cochonneries-là[30] !

Dans le numéro suivant, le commentaire de la planche n° 498 permet de connaître le sort définitif de la Rouillarde, qui est à nouveau rangée sans servir et transformée en couteau de cuisine :

> On n'a pas oublié qu'après avoir brandi, avec une audace indomptable, sa rouillarde de Valmy, dans le *Journal des Débats*, en attendant la permission de l'Angleterre, le glorieux Système s'est empressé, sur un signe du télégraphe de Calais, de mettre de l'eau dans son vin, ce qui, d'ailleurs, rentrait dans ses habitudes ordinaires d'économie. La rouillarde a donc été restituée à M. Marmitonlivet[31], afin qu'elle continuât à lui servir de couteau de cuisine, et le Système a donné ordre qu'on remît son cheval de bataille à l'écurie[32].

Le sabre de Valmy est également une image que l'on retrouve dans une parodie du poème « La douleur du Pacha » de Victor Hugo, dans un numéro du *Charivari* en 1833. Le sabre serait encore neuf s'il n'avait pas été utilisé comme cercle de tonneau – et donc définitivement inutilisable au combat) :

> Qui nous révélera le malheur qui le frappe?
> Aurait-il ébréché le briquet de Jemmape,
> Ou le coupe-choux de Valmy ? […]
>
> Ce n'est pas que le temps ou la rouille dévore
> Le sabre de Valmy, qui serait neuf encore
> S'il n'en avait fait faire un cercle de tonneau[33].

Dans un autre article, le sabre devient cette fois-ci une broche à rôti, cercle de tonneau et broche à rôti étant des usages qui démontrent son inutilité en tant qu'arme[34]. Le nettoyage du sabre de Valmy fait également partie du cérémonial imaginaire inventé par *Le Charivari* pour la réception des ambassadeurs, au même titre que le retapage du chapeau à claques, autre attribut jugé ridicule du roi[35].

Visuellement, on retrouve ce sabre sur deux caricatures, sur la planche n° 498 que nous avons déjà évoquée, « Départ pour l'Espagne » de Honoré Daumier[36], mais aussi d'une certaine manière la planche n° 277, « L'étalagiste » d'Eugène Forest[37]. Le dessin de Daumier montre le

---

[30] A. C., « L'anarchie dans l'armoire », *La Caricature* […], 5e année, n° 239, 4 juin 1835, p. 3.

[31] Surnom de Camille de Montalivet, ami de Louis-Philippe et en 1835 ancien ministre de l'Intérieur.

[32] *La Caricature* […], 5e année, n° 240, 11 juin 1835, p. 2.

[33] « Le désespoir de Cassette, occidentale fantastique, imitée de La douleur du Pacha, *Orientale*, par Victor Hugo », *Le Charivari*, 2e année, n° 177, 26 mai 1833, p. 2.

[34] « Salmis », *Le Charivari*, 4e année, n° 152, 11 juin 1835, p. 2.

[35] « Salmis », *Le Charivari*, 4e année, n° 84, 4 avril 1835, p. 1.

[36] Annexe 24 : Caricature « Départ pour l'Espagne »

[37] Annexe 25 : Caricature « L'étalagiste »

roi imitant Don Quichotte, celui-ci essayant de monter avec peine sur un cheval trop maigre avec l'aide de Persil et Thiers. Louis-Philippe, en costume militaire, brandit maladroitement le grand sabre dans sa main droite. Sur « L'étalagiste », le roi cherche au contraire à se débarrasser de tous les symboles le raccrochant à la Révolution. Le premier objet qu'il tente de vendre est « la lame dont l'aide-de-camp de Dumouriez était armé à Valmy et à Jemmappe ». *La Caricature* précise à nouveau que « cette arme est toute neuve, n'ayant pas encore servi »[38].

L'une des particularités des moqueries liées à l'utilisation de Valmy et de Jemmapes dans les discours du roi, c'est qu'elles peuvent facilement intégrer des caricatures avec des motifs plus connus, comme celui de la poire. *Le Charivari* déclare ainsi que s'il fallait élever un monument commémorant les Trois glorieuses, il faudrait qu'il ait une forme de poire et qu'il soit « orné d'une sorte de bas-reliefs représentant de sujets très variés : au nord, Jemmapes; au midi, Valmy; au levant, Valmy ; au couchant, Jemmapes, et ainsi de suite »[39]. La satire concernant l'utilisation de Valmy et de Jemmapes est telle qu'un voyageur anglais, Bulwer, écrit en 1834 que « tout le monde connaît cette pièce de plus de quarante vers, où Jemmapes rime toujours avec Jemmapes et Valmy avec Valmy », qui commencerait ainsi :

> Vous souvenez-vous de Jemmapes,
> Vous souvenez-vous de Valmy
> C'était en hiver à Jemmapes,
> C'était en hiver à Valmy…
> Et quoique je fisse à Jemmapes
> Ce que je faisais à Valmy,
> Je ne reçus comme à Jemmapes
> Aucune blessure à Valmy, etc.[40]

Un moyen a pourtant plus marqué les esprits que ceux que nous avons déjà évoqué dans la manière de tourner en ridicule les répétitions et le passé révolutionnaire du roi : l'utilisation d'un animal chatoyant, le perroquet.

B. La création d'un motif satirique récurrent : le perroquet

En août 1831 paraît une caricature d'aspect très simple. Un seul personnage y figure, un perroquet tricolore, qui ne cesse de répéter « Valmy, Jemmapes » lorsqu'on lui pose la question « As-tu déjeuné Jacquot ? ». Ce dessin marque les débuts d'un motif fréquent entre 1831 et 1835. Ainsi, la critique des allusions abusives aux guerres révolutionnaires par Louis-Philippe se retrouve animalisée pour mieux la moquer.

---

[38] *La Caricature* […], n° 30 mai 1833, p. 1.

[39] « Plan commémoratif », *Le Charivari*, 1ère année, n° 20, 20 décembre 1832, p. 2

[40] Henry Lytton Bulwer, *La France sociale, politique, et littéraire*, Paris, Librairie de Fournier, 1834, vol. 1, p. 126.

1. « As-tu déjeuné Jacquot ? »

Image 18 : Anonyme, As-tu déjeuner Jacquot ?*, Aubert, 1831, lithographie, Maison de Balzac.*

Le perroquet dessiné de manière anonyme en août 1831 montre, à lui seul, que les répétitions de Louis-Philippe concernant ses faits d'armes de 1792 sont déjà connus du public à ce moment-là. En effet, contrairement à de nombreuses autres caricatures, celle-ci ne nécessite pas de donner un attribut physique du roi – les cheveux ou le parapluie par exemple – pour comprendre qu'il s'agit bien de lui ou de son gouvernement. La description parue dans *La Caricature* permet d'ailleurs de le confirmer :

> L'on se persuade facilement ce qu'on désire. Le ministère Croupion devait, il y a quelques mois, croire à la paix ; aussi la disait-il assurée. Il avait une certitude d'assurance. Alors chaque discours commençait par un superbe Valmy et finissait par un magnifique Jemmapes. Les

> Valmy et les Jemmapes ronflaient caporalement dans toutes les IMPROVISATIONS. C'était merveille. Et l'étranger disait : « Quel gaillard que ce M. Jemmapes ! »
>
> *La Caricature*, miroir fidèle des singeries de l'époque, grimaçait aussi son Valmy, son Jemmapes. Mais un jour le vent du nord apporte un bruit de guerre... Pst!... adieu Jemmapes, plus de Valmy ! Le Dupin les a-t-il emportés dans sa cave, ou M. de Sémonville dans ses souterrains ? Enfin sont-ils morts de peur ? — N'en sais... Mais *la Caricature* qui au flaire voluptueux du canon laissait aussi inachevée l'ébauche de son Jemmapes, s'apprêtait, joyeuse, à suspendre sa guerre de terroir pour la porter sur le sol ennemi. Mais jusqu'à la guerre (ce besoin d'une nation béante) devient une chimère aujourd'hui. Plus d'ennemis au dehors ! Ils sont dedans. Recommençons donc pacifiquement : Jemmapes ! — Valmy ! — Jemmapes ! — Valmy ! Seulement cette fois l'étranger ne dira certes plus : « Quel gaillard que ce M. Jemmapes[41] ! »

Ce n'est donc pas seulement le roi qui ne cesse d'utiliser Valmy et Jemmapes, mais tout son cercle, puisqu'ils « ronflent caporalement » dans tous les discours du gouvernement jugé fantoche. Grâce au commentaire, on comprend également que ce n'est pas seulement la répétition de l'argument de Valmy et de Jemmapes qui hérissent le poil des républicains, mais à nouveau le pacifisme affiché du roi, le « M. Jemmapes ». La guerre effrayerait le roi et ses ministres, alors que le souvenir de Valmy et de Jemmapes devrait inciter à celle-ci, ce « besoin d'une nation béante ». Pour *La Caricature*, si la France ne se bat pas, les références à Valmy et à Jemmapes ne peuvent qu'être ridicules du point de vue de l'étranger. Ce point de vue revient dans d'autres textes parus dans le journal, avec les commentaires sur la Rouillarde de Valmy par exemple. Dans les « pochades », on trouve également des remarques qui vont en ce sens :

> Il y a des personnes pacifiques qui se formalisent d'entendre le héros de Jemmapes et de Valmy parler à tout propos de ses faits d'armes. Nous en sommes surpris, car ils n'ont jamais blessé personne[42].

Quelques mois avant la caricature de Jacquot, une autre a intégré un perroquet tricolore sans qu'il n'y ait de référence à Valmy. La planche n° 71 du numéro du 7 juillet 1831 de *La Caricature* montre Louis-Philippe animalisé en « Vert-Vert » aux côtés d'un grenadier de la garde nationale[43]. Le sous-titre est de prime abord mystérieux, le caricaturiste intimant au garde national de ne plus rien demander au roi, reconnaissable à la perruque portée par le perroquet : « Cessez-vos vœux, vert-vert n'en est plus digne ». La description de la planche est une fois de plus primordiale pour comprendre le propos. *La Caricature* souhaite ici se moquer du gouvernement qui ne cesse de répéter qu'il va apporter la paix intérieure. Pour le journal, il serait temps que la garde nationale arrête de protéger le roi, qui est un « sot », un « perroquet ». Ceci ne nous indique pas cependant l'identité de Vert-Vert. Ce personnage provient d'un poème comique, *Vert-Vert ou les Voyages du perroquet de la Visitation de Nevers*, qui a été écrit par

[41] *La Caricature* […], n° 43, 25 août 1831, p. 2.

[42] « Pochades », *La Caricature* […], 3e année, n° 51, 26 septembre 1833, p. 4.

[43] *La Caricature* […], n° 36, 7 juillet 1831, p. 3. Annexe 26 : Caricature « Cessez-vos vœux, vert-vert n'en est plus digne »

Jean-Baptiste Gresset en 1734. Le poème raconte l'histoire d'un perroquet élevé par des sœurs visitandines dans un couvent de Nevers, où il apprend à parler. Il atteint une telle renommée que des religieuses nantaises de la même congrégation demandent à l'emprunter pendant un temps, ce qui amène Vert-vert à voyager sur un bateau, en empruntant la Loire. Cependant, il répète les jurons qu'il a appris auprès des matelots à bord du navire, ce qui épouvante les sœurs nantaises, qui le renvoient aussitôt à Nevers. De retour chez lui, il réapprend difficilement la politesse et le latin, mais il continue à être gâté par les sœurs, au point de mourir d'indigestion[44]. Ce poème est très connu dans les années 1830, il bénéficie de plusieurs adaptions au cours du XIX^e^ siècle[45], ce qui explique son utilisation au sein de la caricature. La note en dessous du titre de la caricature indique qu'il s'agit d'une citation du troisième chant, ce qui est exact. Vert-vert est perçu comme un perroquet, gras, qui répète tout ce qu'on lui dit. Sa propension au luxe fait de lui une incarnation de la bourgeoisie, le rajout de la perruque le transformant en roi-bourgeois. Nous ne pouvons savoir si cette caricature a eu du succès, mais le thème de Vert-vert continue à apparaître dans les années suivantes au sein du journal, comme dans un long poème en première page de l'édition du 19 mars 1835[46]. Il semble très probable que ce dessin ait inspiré visuellement celui de Jacquot. Les deux estampes étant anonymes, on peut émettre l'hypothèse qu'elles soient du même auteur, en émettant cependant des réserves au vu du style du dessin, bien plus fin et précis sur celui de Jacquot.

L'autre source d'inspiration de Jacquot est soit une chanson, soit une simple expression courante. *Le déjeuner* semble être une chanson ancienne, datant au moins de la Révolution française dans laquelle on trouve le refrain « As-tu déjeuné Jacquot ? / L'entendez-vous comme il répète : / As-tu déjeuné Jacquot ? / Mon perroquet n'est pas un sot »[47]. Jacquot est le nom le plus commun donné aux perroquets et l'expression « As-tu déjeuner Jacquot » essaime tout au long du XIX^e^ siècle et en particulier dans la deuxième moitié[48]. Christian de Trogoff fait de l'expression le nom d'une nouvelle chanson, où à la place de Valmy et de Jemmapes, le perroquet chante *Au clair de la lune* lorsqu'on lui pose la question de son déjeuner[49]. Dans cette version, Vert-vert et Jacquot ont en commun le goût pour les liqueurs, ce qui cause d'ailleurs la mort de Jacquot. Au XIX^e^ siècle, il y a par conséquent un imaginaire clair et partagé autour

[44] Jean-Baptiste Gresset, *Ver-vert ou Le voyage du perroquet de Nevers . Poëme héroïque*, 5^e^ éd., [s. l.], [s. n.], 1735, p. 30 [En ligne : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6124502s]. Consulté le 10 juillet 2022.

[45] Un opéra-comique, *Les Visitandines*, a été créé en 1792, puis remanié sous la Restauration avec une nouvelle version en 1825. La comédie *Vert-Vert*, écrite par Adolphe de Leuven et Auguste Pittaud de Forges, est jouée sur les planches parisiennes en 1832. Bien des années plus tard, en 1869 Offenbach crée son propre opéra-comique *Vert-Vert*.

[46] *La Caricature* […], 5^e^ année, n^o^ 228, 19 mars 1835, p. 1-2.

[47] *Les Diners du Vaudeville*, Paris, Huet, 1796, p. 22.

[48] On la retrouve même dans un livre de Théophile Gauthier. Cf Théophile Gauthier, *Ménagerie intime*, Paris, Alphonse Lemerre, 1869, p. 14.

[49] Christian de Trogoff, *As-tu déjeuné Jacquot ? chansonnette*, Paris, J. Hiélard, 1876, p. 3.

du perroquet, qui est un mélange de Vert-vert et de Jacquot, ce que synthétise la caricature de 1831.

2. Un motif apprécié et pérennisé grâce à Grandville

À partir des deux caricatures de perroquet de 1831, l'animal devient l'une des nombreuses formes de Louis-Philippe, dépassant le stade de la simple provocation satirique éphémère et anonyme. Trop souvent, seule la poire est évoquée, car forte d'un immense succès populaire, le motif étant intensément relayé par des graffitis dans les grandes villes. L'engouement est tel que des poires géantes sont même brandies dans des cortèges[50]. Néanmoins, lorsque l'on parcourt les planches du *Charivari* et de *La Caricature*, on se rend rapidement compte de la diversité des images et de l'imagination employées pour contrer la censure. Comme le remarque le journal légitimiste *Le Revenant,* le roi a une multitude de formes et de surnoms, dont fait partie le perroquet :

> Voici les noms dont on a baptisé quelqu'un : Chose, Poire, Harpagon, Claude, Déserteur, Gangneros, Araignée, Budgetophage, Perroquet, Magister, etc., etc[51].

Le dessinateur Grandville devient progressivement l'utilisateur exclusif du motif de Jacquot, au point de nous demander si les premières apparitions du perroquet ne seraient pas également de sa main, ou au vu de ses talents de dessinateurs d'animaux, au moins celle de Jacquot. Le perroquet est souvent secondaire dans le propos général des caricatures qu'il dessine, mais jamais anodin. Dans le dessin publié conjointement avec Eugène Forest le 27 décembre 1832 pour célébrer la nouvelle année à venir, il n'y a pas seulement la maquette de Valmy, que nous avons précédemment signalé. On y trouve aussi le dessin d'un perroquet tricolore avec pour titre Jemmapes[52] ! C'est la première fois que l'on retrouve l'image du perroquet depuis 1831. En avril 1833, le perroquet prend cette fois-ci plus de place, puisque c'est à nouveau le roi qui est animalisé dans « Le règne animal », qui dévoile un cabinet d'histoire naturelle. Une description fleuve de la planche a été rédigée par Louis Derville, qui se termine par la présentation du perroquet :

> Or donc, celui-là vous représente le grand *Kakatoès*, vulgairement connu sous le nom de perroquet. C'est le plus grand de tous les oiseaux de son espèce, disent les naturalistes, et le plus magnifiquement paré. La pourpre, l'or et l'argent brillent sur son plumage, qui est de couleur changeante. On les distingue aisément des autres, surtout par la huppe dont sa tête est ornée. Ce volatile a des mœurs singulièrement remarquables. Il est faux, astucieux, méchant, glouton, et même avare autant qu'un animal de cette espèce peut l'être ; c'est-à-dire qu'il ne refuse jamais rien, qu'il reçoit toujours tout avec un nouveau plaisir, et qu'il demande sans cesse, non pour user des choses qu'on lui donne, mais pour les cacher, les entasser, les empiler dans des trous

[50] F. Erre, *Le règne de la poire*, *op. cit.*, p. 199.

[51] *Le Revenant*, 1ère année, n° 111, 20 avril 1832, p.3.

[52] Annexe 17 : Caricature sans titre

> que lui seul connaît. Avec ça, qu'à l'exemple de la pie voleuse, il aime particulièrement tout, ce qui brille : bijoux, diamants, pierreries, or, argent, monnaie, etc., n'importe ! cela lui est égal, quoi que ce soit, pourvu que ce soit riche ; il n'est pas difficile !... Il va même jusqu'à s'en gorger lui-même, à en crever. Ce qui le prouve, c'est que *la Caricature* ayant ouvert celui-là , pour s'assurer s il avait un cœur, comme tout autre animal, il n'en est tombé qu'une immense quantité de pièces de cent sous. Du reste , ce volatile n'aime pas la liberté, et craint, par dessus tout, la lumière. Cela tient, sans doute, au peu d'intelligence dont l'a doué la nature, qui l'a traité en vraie marâtre sous le rapport des qualités morales. A sa structure épaisse, à sa physionomie pâteuse, à son regard hébété, et à son front déprimé qui se termine en pointe de même qu'un pain de sucre, on voit tout de suite que ce volatile-là doit être stupide. En effet, quoiqu'il soit très-bavard et qu'il ait le fil de la langue très-délié, on a beau l'instruire à bien dire, il ne répond jamais que des sottises, des niaiseries, comme par exemple : *Jemmapes !... Valmy !... Valmy !... Jemmapes !* sauf le respect que je dois à l'honorable société ; et autres imbécillités incohérentes. Or donc, que si celui-là ne vit pas, ce ne sera point par trop d'esprit[53].

De manière à peine déguisée, Louis-Philippe est présenté sous les traits d'un animal superbe mais qui collectionne les défauts, dont les plus amplement soulignés sont l'avarice et la stupidité. Valmy et Jemmapes sont « des sottises, des niaiseries » qu'il répète. Ce portrait à charge montre à quel point la caricature zoomorphique se révèle corrosive à l'image d'un prince.

En 1834, le perroquet figure dans trois caricatures de Grandville, qu'il publie en l'espace de trois mois. La première, « Le temps l'amène, patience, patience ! » montre à nouveau le roi animalisé, mais à taille humaine, dans l'édition de *La Caricature* du 27 mars. Assis au loin sous un dais en forme de gigantesque poire, il n'est reconnaissable qu'à ses attributs royaux, une couronne et un sceptre avec une fleur de lys. La caricature dénonce la censure et la répression politiques exercées par le régime, l'allégorie de la presse attendant que le temps apporte enfin la liberté. La deuxième caricature, publiée quinze jours plus tard, est l'« Imitation libre d'un tableau de Mr. Horace Vernet, représentant le massacre des Janissaires ». Il s'agit par conséquent d'une attaque directe contre l'un des peintres parmi les plus proches des Orléans, Horace Vernet, et plus généralement contre ses peintures historiques. Le dessin est une parodie du *Massacre des Mamelouks ordonné au Caire en 1811 par Méhémet Ali*, peint en 1819, mais qui a connu plusieurs copies. Le perroquet est cette fois-ci représenté comme un animal emblématique de la monarchie de Juillet, prenant le rôle de gardien aux côtés du roi, à la place habituellement dévolue à un animal majestueux, comme le lion[54]. La référence à Valmy est peut-être aussi un clin d'œil aux autres œuvres de Vernet, dont la représentation la plus connue de la bataille de Valmy. Enfin, la troisième caricature, qui est aussi la plus impressionnante, est « La Grande Croisade contre la Liberté », un long cortège de personnages qui a été publié en sept fois ! Cette croisade contre la presse est ouverte par la personnification du journal officiel

[53] *La Caricature* […], 3e année, no 128, 18 avril 1833, p. 3.

[54] « Au lieu de ce perroquet de Valmy, mettez un lion, emblème de la force », cf *La Caricature*, 4e année, no 179, 10 avril 1834, p. 2.

Le Moniteur, qui est juché sur « son perroquet officiel »[55]. Valmy réapparait sur la deuxième planche de la série, à proximité du roi. On retrouve en effet les lettres V et J, l'autre manière que Grandville utilise pour rappeler les répétitions du discours officiel, sur le tapis de selle du crocodile que monte Louis-Philippe. Cette série de caricatures est surtout un prétexte à un tour de force de Grandville, qui dissimule dans ces dessins une multitude d'objets piriformes. À elle seule, la personnification du *Moniteur* en compte par exemple au moins cinq.

Grandville exporte le motif du perroquet dans *Le Charivari*, au travers de deux bandeaux utilisés en première page du quotidien[56]. Le premier, utilisé du 18 mai 1834 au samedi 31 mai 1834, montre Louis-Philippe et plusieurs de ses ministres sous formes d'oiseaux accrochés à des perchoirs. Le deuxième représente toujours le roi sous la forme du perroquet, qui surplombe la Chambre des députés, ces derniers ayant l'apparence d'oies, tandis que les huissiers sont des singes. Ce bandeau a été utilisé plus longtemps, du 1er janvier au 28 février 1835. *Le Charivari* étant un quotidien, la présence du perroquet sur des bandeaux offre une grande visibilité à celui-ci. C'est également dans *Le Charivari* que l'on trouve probablement la dernière référence illustrée du perroquet avant l'interdiction de la caricature politique. Le 18 septembre 1835, le journal publie un panel de petites vignettes, de fleurons et de culs-de-lampe, dans laquelle figurent des vides, montrant le passage par la censure[57]. Les images manquantes sont remplacées par un texte descriptif, mentionnant souvent la présence de poires. Un perroquet se tient parmi les vignettes, sans que l'on puisse affirmer avec certitude qu'il s'agisse d'une moquerie. En effet, la planche montre non seulement les interdits, mais aussi des images qui ont échappé à la censure, ce qui renforce l'absurdité des attaques subies par le quotidien. Elles sont donc plus ou moins naïves et banales, sans que l'on puisse appréhender tous les sous-entendus, la partie des vignettes se concluant par exemple par des ciseaux, nouvelle allusion à la censure.

En 1843, nous trouvons la dernière référence explicite à Jacquot qui répète les noms des guerres révolutionnaires, dans *Le Charivari*. Un faux hommage funèbre est publié en l'honneur du perroquet fictif dans un article intitulé « Un courtisan comme on en voit guère, ou plutôt comme on n'en voit pas ». Les années passant, le perroquet aurait été mal vu des ministres, car malgré quelques concessions, il aurait continué à chanter des vers de la *Marseillaise* comme en 1830. Guizot aurait tenté de lui faire dire autre chose que les mots appris lors des Trois glorieuses. Mais ses efforts sont vains et le perroquet persiste à répéter « Valmy, Jemmapes » au lieu de « la politique modeste et tranquille »[58]. De temps en temps, il s'exclame même « As-tu déjeuné Jacquot ? ». Le perroquet exaspérant toute la cour, il a fini par être exilé dans la loge

[55] « La monture du bavard officiel est un perroquet ; celui, sans doute, qui répète si bien : Valmy, Jemmapes, Valmy, Jemmapes ». Cf *La Caricature* […], 4e année, no 184, 15 mai 1834, p. 2.

[56] Annexe 33 : Bandeaux du Charivari

[57] *Le Charivari*, 4e année, no 261, 18 septembre 1835, p. 3. Annexe 31 : Planche de clichés du *Charivari*

[58] « Un courtisan comme on en voit guère, ou plutôt comme on n'en voit pas », *Le Charivari*, 12e année, no 326, 22 novembre 1843, p. 1.

de l'un des portiers du château, où il a terminé tranquillement sa vie. En somme, c'est un conte qui se veut l'inverse de celui de Vert-vert : Jacquot, lui, n'a jamais changé de vocabulaire et est resté fidèle aux principes de 1830.

Peu de contemporains se rendent compte de la prolifération du motif du perroquet, ce qui est un phénomène habituel selon le spécialiste de la presse satirique Fabrice Erre[59]. Les caricatures sont perçues comme futiles, elles sont rarement vues comme dignes d'intérêt et on ne connaît principalement la diffusion d'un motif que par l'agacement qu'il génère. Jacquot a connu une forte diffusion, car il est même connu outre-rhin. Heinrich Heine commente en effet la figure du perroquet, qu'il voit comme le résultat de la promesse bafouée de rétablir les valeurs révolutionnaires :

> Je ne veux, en vérité, me faire nullement le défenseur de ces scandaleuses pauvretés, moins encore quand elles s'attaquent à la personne du prince. Mais leur foule incessante est peut-être une voix du peuple, et elle signifie quelque chose. De semblables caricatures sont en quelque sorte pardonnables, quand, sans avoir pour but l'offense de la personne, elles répandent le blâme sur la déception dont le peuple a été dupe. Alors l'effet en est sans bornes. Depuis qu'on a publié une caricature où un perroquet tricolore répond continuellement à tout ce qu'on lui dit : Valmy ou Jemmapes, Louis-Philippe se garde bien d'employer ces paroles aussi fréquemment qu'autrefois. Il sent bien qu'il y avait dans ces mots une promesse et que celui qui les proférait ne devait ni déterrer une quasi-légitimité, ni maintenir d'institutions aristocratiques, ni mendier la paix, ni laisser impunément outrager la France, ni abandonner la liberté du reste du monde à ses bourreaux[60].

D'autres indices laissent suggérer le succès de la caricature. Le dessinateur anonyme est par exemple présenté comme « l'auteur du Perroquet qui répète, à toutes les questions qu'on lui adresse, Valmy ! Jemmapes ! » plus d'un an plus tard pour annoncer une de ses prochaines réalisations[61]. Le perroquet est en outre repéré par la presse légitimiste, comme l'illustre une liste de vœux pour l'année 1834 établie par le journal *La Quotidienne*, où le cadeau destiné au roi est un perroquet « car il n'y a qu'un mot qu'il dise aussi bien que Jemmapes, et ce mot c'est Valmy »[62]. Le même journal a aussi apprécié l'hommage fait par *Le Charivari* en 1843[63], tout comme *La Gazette du Languedoc*, une autre feuille légitimiste, publiée pourtant à Toulouse :

> Se rappelle-t-on encore le fameux perroquet qui, dans les premières années de l'Établissement de Juillet, répondait alternativement à toutes les questions : Jemmapes, Valmy, Valmy,

[59] Fabrice Erre, « Provocations satiriques éphémères anonymes », *Fabula - Les colloques*, 14 décembre 2015, [En ligne : http://www.fabula.org/colloques/document2930.php]. Consulté le 21 juillet 2022.

[60] Heinrich Heine, *Historisch-kritische Gesamtausgabe der Werke*, éd. Manfred Windfuhr (DHA), XII/1, p. 124-125, cité dans P. Régnier et al., *La caricature entre République et censure*, *op. cit.*, p. 149.

[61] *La Caricature* […], nº 100, 4 octobre 1832, p. 2.

[62] *La Quotidienne*, nº 364, 30 décembre 1833, p. 4.

[63] *La Quotidienne*, nº 327, 23 novembre 1843, p. 3.

> Jemmapes! et qui de plus avait une superbe voix de ténor? Eh bien ! ce bel oiseau a passé de vie à trépas […][64].

Bien sûr, nous sommes ici face à un phénomène bien moindre par rapport à celui de la poire, mais il n'est tout de même pas anodin. En reprenant la méthodologie de Fabrice Erre[65], nous constatons qu'il y a eu à la fois prolifération du motif, puisqu'il a suscité des commentaires, et qu'il a été reproduit à plusieurs reprises au sein de *La Caricature*. Cependant, il ne s'agit pas d'un motif purement éphémère : non seulement il a été utilisé de 1831 à 1835, mais il connaît une brève réapparition en 1848.

3. La résurrection de Jacquot en 1848

Avec l'interdiction de la caricature politique, le perroquet louis-philippard disparaît. L'une des raisons qui nous prouve que cet animal a eu une importance médiatique est que malgré le temps écoulé, soit treize années, il ressurgit dans les dessins dès la liberté de la presse retrouvée, en février 1848. Deux caricatures, *Les voyageurs errants* et *Parades par le fameux Guizotin*, représentent Jacquot répétant les noms de Valmy et de Jemmapes, produites dans un contexte tout autre, celui de la Révolution de 1848 et de l'exil de Louis-Philippe. La fuite précipitée du roi et sa nouvelle vie hors de France sont dessinées abondamment dans la presse. Or, il semblerait que dans ses valises la famille royale ait également emporté un perroquet, qui n'a toujours pas appris de nouveaux mots depuis 1831. Ce ne sont pourtant pas les mêmes caricaturistes qui reprennent le motif du perroquet : Grandville est décédé en 1847 et certains anciens de *La Caricature* et du *Charivari* refusent de s'attaquer au roi, puisqu'il a quitté le pouvoir. Pour Philipon, qui est à la tête du *Journal pour rire*, il est indigne de « frapper un ennemi par terre »[66].

La première caricature, « Les voyageurs errants », est une parodie du roman *Robinson Crusoé* de Daniel Defoe, qui est paru quelques années auparavant[67]. Louis-Philippe se promène, probablement sur une île déserte tropicale, en compagnie de deux personnages dont Guizot. L'ancien roi porte des sandales et un costume rapiécé, dont le pantalon a été transformé en short et tient dans sa main une ombrelle pour se protéger du soleil. Sur l'ombrelle, se tient perché un perroquet, qui émet de minuscules « Jemmapes » et « Valmy ». Sur la deuxième caricature, « Parades par le fameux Guizotin », Louis-Philippe et sa famille sont obligés de devenir des objets de foire pour pouvoir survivre[68]. Assis sur un coffre-fort, il tient sur ses épaules ses quatre fils encore vivants, l'un au-dessus de l'autre, le plus au-dessus tenant lui-même dans ses bras

[64] *Gazette du Languedoc*, n° 2345, 23 novembre 1843, p. 3.

[65] F. Erre, « Provocations satiriques éphémères anonymes », art. cité

[66] *Le Journal pour rire*, n° 4, 26 février 1848, cf F. Erre, *Le règne de la poire*, *op. cit.*, p. 220.

[67] Annexe 34 : Le retour du perroquet en 1848

[68] *Ibid.*

les petits-fils, le duc de Chartres et le duc de Paris. Sur la tête du dernier fils, en haut de la « pyramide déloyale », on retrouve à nouveau le perroquet, mais qui est cette fois-ci muet. Enfin, pas totalement, puisque à son niveau figure de chaque côté des banderoles où sont inscrits Valmy et Jemmapes.

C. Un dégoût de Valmy ?

Ces nombreuses caricatures sur les références faites à Valmy par Louis-Philippe laissent suggérer une désillusion sur la politique du Juste Milieu, qui était censée garder l'héritage révolutionnaire. Cependant, elles ne permettent pas de juger d'emblée l'intérêt des caricaturistes pour l'objet de leur raillerie, qui semble à première vue bien limité.

1. Les guerres révolutionnaires, un simple attribut du roi

Au premier abord, les critiques de Valmy et du roi sont si bien mêlées qu'il est difficile de connaître l'opinion de *La Caricature* et du *Charivari* sur la bataille de Valmy. Valmy et Jemmapes sont des attributs du roi, au même titre que son chapeau ou son parapluie, ce qui s'observe particulièrement dans les premières caricatures, comme celle de Louis-Philippe en maçon, qui possède un tatouage de Valmy. Ces batailles font intrinsèquement partie du roi, au point que ce seraient les seules choses dont le roi discuterait avec le peuple pour être bien vu d'après un texte de 1831, comme le montre aussi la première apparition de Jacquot à la même époque :

> Sa présence [celle du roi] devint le signal de l'allégresse la plus spontanée. Le vieil invalide balbutia quelques humbles variantes sur *Jemmapes* et *Valmy*, et la marchande de pain d'épice fit retentir les échos de *vivat* mille fois répétés, pendant que le propriétaire du jeu de Siam, se multipliant, battait des mains, sanglo[t]ait, éternuait, et se mouchait vigoureusement par manière de feu d'artifice[69].

On peut aussi percevoir ce lien dans des références très discrètes, comme une fausse lettre du roi qui est signée « Le très-humble Louis-Fils-Lippe, Rue de Jemmapes, hôtel Valmy »[70]. Valmy et Jemmapes sont des éléments de langage qui reviennent tellement souvent dans les discours du roi et de ses représentants, que *Le Charivari* conçoit une manière de créer aléatoirement des discours à partir de phrases. On peut s'imaginer certains opposants jouer à l'équivalent d'un bingo, où l'on cocherait tous les clichés :

> […] Quant à la forme, c'est toujours la même chose. Prenez les mots de : — « *nouveau plaisir*, — *Jemmape et Valmy*, — *je reçois avec*, — *l'hydre de l'anarchie*, — *j'ai combattu dans ma*

[69] Henri B., « Croquis », *La Caricature* […], n° 48, 29 septembre 1831, p. 4.

[70] « Correspondance », *La Caricature* […], n° 67, 9 février 1832, p. 3.

> *jeunesse, — braves bataillons sortis de, — mes chers camarades, — trône auquel m'a appelé le vœu national, — domination des factions, — paix extérieure, — prospérité croissante, — j'ai entrepris cette tâche sans ambition, sans* AUCUNE VUE *personnelle, sans autre objet que celui d'assurer le bien de ma patrie*, etc. » ; mettez tous ces lambeaux de phrase dans un sac à loto, mêlez, secouez, battez, et tirez au hasard : vous êtes certain de composer ainsi une répartie fine, n'importe laquelle, ni pour quelle occasion[71].

Valmy et Jemmapes sont même parfois assimilés à des titres de noblesse du roi. La caricature « Le grand assaut d'armes » surnomme le roi anonymisé par un masque d'escrime « M. Valmy », ce qui rend Louis-Philippe instantanément reconnaissable – en plus de ses attributs physiques[72]. Du mois d'août 1834 à février 1835, soit du numéro 199 au numéro 222, une chronique intitulée « Petite lanterne magique hebdomadaire » débute à chaque fois en déroulant tous les titres dont *La Caricature* affuble le roi, dont celui d'« ancien vainqueur de Jemmapes et de Valmy » :

> Pour servir à l'histoire du glorieux règne de Très-haut, très-puissant et très-excellent *saigneur*, Louis-Philippe 1[er], potentat des Français *Quoique*, loueur de boutiques au Palais-Royal, père de pas mal d'enfans en bas âge, fabuliste, prétendu Valois, Bourbon malgré lui, ex-professeur de calcul, propriétaire d'une *honnêteté superlative* et d'une quantité surprenante de *vertus chrétiennes*, ancien vainqueur de Jemmapes et de Valmy, grand pacificateur de Lyon et de la rue Transnonain, intime ami de M. Viennet, demeurant présentement aux Tuileries, près le théâtre du Vaudeville , porteur d'un chapeau à claque, entouré du grand ruban de la Légion-d'Honneur orné du mouton de la Toison-d'Or, membre honoraire de l'ordre grec du Sauveur, et de plusieurs autres sociétés savantes autorisées par la police, etc., etc., etc., et vacciné[73].

L'utilisation de « Faire son Valmy » ou « son Jemmapes » devient dans certains textes une expression pour tourner en ridicule le sacrifice envers la patrie, comme l'illustre l'article sur un perruquier qui aurait sacrifié sa queue-de-cheval sur « l'autel de la patrie »[74] et qui aurait ainsi eu « son » Valmy. Valmy et Jemmapes donnent même lieu à des articles satiriques entiers, comme celui sur la « recrudescence du Valmy » paru au moment de l'anniversaire de Valmy en 1833 :

> La royauté semblait avoir renoncé depuis quelque temps à sa gloire de Jemmapes et de Valmy ; on eût dit, au silence qu'elle gardait sur ces deux batailles, qu'elle ne les regardait plus que comme deux erreurs de sa jeunesse; et qu'ennuyée de ses lauriers, elle les avait définitivement remis à M. de Montalivet pour être employés aux sauces de sa cuisine, les jours où sa cuisine commet quelques sauces.

---

[71] « L'enthousiasme va toujours croassant et l'éloquence royale aussi », *Le Charivari*, 2[e] année, n[o] 284, 11 septembre 1833, p. 2.

[72] *La Caricature* […] , 3[e] année, n[o] 119, 14 février 1833, p. 2.

[73] [Louis Desnoyer] Derville, « Petite lanterne magique hebdomadaire », *La Caricature morale, religieuse, littéraire et scénique*, 4[e] année, n[o] 199, 28 août 1834, p. 3.

[74] « C'est mon Jemmapes et mon Valmy, à moi ! », dans « Réclamation du perruquier du Gymnase », *Le Charivari*, 2[e] année, n[o] 199, 26 septembre 1833, p. 1.

> Mais c'était une erreur. Malgré la modestie qui la caractérise, la royauté n'a pu s'empêcher de faire part aux départemens des deux actions d'éclat dont elle avait daigné instruire si souvent Paris. Il n'était pas juste que Paris fût plus mal traité, sous ce rapport, que ne l'avaient été jusqu'alors les autres localités. Tous les Français sont égaux devant la loi, et devant Jemmapes et Valmy ; et la Charte dit que les charges publiques doivent être équitablement réparties.
>
> Cela vous explique suffisamment pourquoi, dans la plupart de ses harangues, la royauté a refourré sa gloire avec plus d'emportement que jamais. La seule variation quelle se soit permise, c'est de mettre Jemmapes avant Valmy, ou bien Valmy avant Jemmapes ; mais cette légère coquetterie de style a suffi pour empêcher que la répétition devînt trop monotone.
>
> Cependant, qu'est-il résulté de celte recrudescence du Jemmapes, et de ce rereronflement du Valmy ? C'est que chaque localité a été bien aise de juger par ses propres yeux de la gravité des deux faits d'armes en question, et en a demandé une copie, comme on demande à un auteur ses œuvres complètes[75].

L'année 1833 est d'ailleurs celle avec le plus de références à Valmy dans *Le Charivari*, avec vingt-quatre occurrences avérées. Et la plupart décrivent Valmy comme un attribut burlesque du roi et non comme un événement révolutionnaire. Elles sont malgré tout un témoignage de la diffusion de la mémoire de Valmy, certes déformée par la satire, mais qui nous permet de pouvoir dresser quelques constats. La production en masse d'images de Valmy est par exemple confirmée par *Le Charivari* à plusieurs reprises. Le journal prouve également que le symbole du moulin est associé étroitement à la bataille au cours des années 1830, puisque dans un dialogue entre le personnage fictif de Pensée et les ministres de Louis-Philippe, Pensée cherche un endroit dans Versailles où poser le moulin de Valmy[76]. Une autre fois, après avoir été une nouvelle fois saisi, le journal se demande si c'est parce que le parquet aurait jugé offensant pour le « respectable moulin de Valmy » la présence d'un dessin d'un vieux moulin à eau dans le numéro précédent[77]. Les localités demandeuses auraient alors reçu n'importe quelle lithographie ou peinture représentant une bataille voire un quelconque affrontement, « excepté toutefois le Don Quichotte, qui ne peut guère représenter qu'un Valmy, à cause des moulins à vent »[78]. L'image qui représente le mieux Valmy en tant qu'attribut royal est le perroquet, par sa précocité et le message qu'il renvoie, Valmy et Jemmapes n'étant que des références vides de sens répétées à tout va.

2. Le caractère contesté de l'héritage révolutionnaire du roi

Une dissociation se fait progressivement entre Valmy et l'exploitation politique de Valmy. Ainsi *Le Charivari* déclare en 1835 que les opposants aux orléanistes ont voulu remettre

[75] « Recrudescence du Valmy, rereronflement du Jemmapes », *Le Charivari*, 2e année, 21 septembre 1833, no 294, p. 1-2.

[76] « Funeste quiproquo », *Le Charivari*, 4e année, [no 94], 14 avril 1835, p. 2.

[77] *Le Charivari*, 4e année, no 145, 4 juin 1835, p. 1.

[78] *Ibid.*, p. 2.

en cause l'appropriation des guerres révolutionnaires, mais sans affadir les événements en eux-mêmes :

> Lorsqu'on voulut dépouiller Louis-Philippe des exploits de Jemmapes et de Valmy, on ne nia point qu'il y eût eu des exploits à Valmy et à Jemmapes[79].

Les auteurs souhaiteraient avant tout de la nouveauté, un « nouvel os à ronger » :

> Le bouilli est une excellente chose sans doute, ainsi que le Jemmape et le Valmy ; et dans les premiers temps, cela peut suffire à la consommation; mais toujours du Valmy, toujours du bouilli, toujours du Jemmapes ! vous conviendrez qu'à la longue cela devient diablement fadasse ! Permis au 9 août de n'avoir rien commis d'héroïque pendant les premières années de ce règne, qui pût faire suite à ces deux éternels faits d'armes ; c'était suffisant pour un début. Mais enfin c'est assez de repos comme cela ; c'est trop longtemps croiser les bras après ces deux œuvres immenses[80].

Ce qui n'empêche pas *Le Charivari* d'avoir déclaré moins d'un an auparavant qu'il aimerait que les nouvelles victoires remportées par la France soient plus « dignes » que Valmy et Jemmapes[81]. Le processus de distinction entre Valmy et son utilisation met en réalité plusieurs années. Il se concrétise autour d'une question que nous avons précédemment évoquée, le pacifisme du roi, dont le sabre rouillé serait cette fois-ci la représentation. Ce n'est pas par amour de la Révolution que les journaux satiriques commencent à critiquer l'appropriation des guerres révolutionnaires par le roi, mais bien par bellicisme révolutionnaire. Ce tournant a lieu en 1833, en présentant Valmy et Jemmapes non comme des souvenirs glorieux bénéfiques, mais comme des pièges. Ces batailles seraient des illusions dangereuses que l'on montrerait au peuple pour le berner, en témoigne la caricature « La lanterne magique », qui montre Louis-Philippe en train de montrer des images dans son appareil[82]. « Vous voyez à gauche le général Dumouriez et son aide de camp », dit-il aux badauds, l'aide de camp le désignant lui-même[83]. L'histoire que présente le roi est un récit falsifié, entièrement écrit à sa gloire. Ce que ne supportent pas les dessinateurs et les chroniqueurs des journaux satiriques illustrés, c'est que Louis-Philippe exhibe ses souvenirs révolutionnaires tout en refusant tout conflit avec les voisins de la France. Les intentions pacifiques du roi ont été l'une des raisons principales de son acceptation par les cours européennes[84]. Toutefois, plusieurs pays se sont soulevés peu de

---

[79] « Où l'on croit prouver péremptoirement que la famille d'Orléans n'a aucun rapport avec la légitimité », Le *Charivari*, 4e année, no 72, 13 mars 1835, p. 1.

[80] « Des causes qui ont fait perdre à S. M. le rang de première capitainesse du siècle », *Le Charivari*, 2e année, no 307, 4 octobre 1833, p. 2.

[81] « Chambre basse », *Le Charivari*, 3e année, no 105, 15 avril 1834, p. 2.

[82] Une lanterne magique est un instrument d'optique qui, au moyen de lentilles et de verres peints, permet de projeter des images sur une toile ou sur un mur blanc. Cf « Lanterne, n. f. », dans *Dictionnaire de l'Académie française*, 9e édition, [En ligne : https://www.cnrtl.fr/definition/academie9/lanterne]. Consulté le 2 août 2022.

[83] Annexe 32 : Caricatures avec les lanternes magiques

[84] David Delpech, Stella Rollet et Jean-Claude Yon, *La France dans l'Europe du XIXe siècle (1802-1914)*, Paris, Armand Colin, 2017, p. 95.

temps après son intronisation, comme l'Italie ou la Pologne, et espéraient un soutien de la France[85]. Hormis pour la Belgique, les espoirs des patriotes sont déçus, malgré les attentes d'une partie des Français, dont *La Caricature* et *Le Charivari* font l'écho. Ainsi, se revendiquer de Valmy et de Jemmapes, est une trahison si en parallèle la France ne permet à d'autres pays de faire leur révolution. Le sabre de Valmy ajoute une critique supplémentaire, vu qu'il est souvent décrit comme neuf mais rouillé. La rouille indique seulement le temps écoulé et son manque d'utilité, mais le fait qu'il n'aurait jamais été utilisé prouve un changement supplémentaire : le roi n'aurait pas combattu même à Valmy et à Jemmapes, il n'y aurait été que pour faire bonne impression. Et s'il n'a pas vraiment combattu à Valmy et à Jemmapes, il en devient par conséquent un héritier indigne, ces batailles ne peuvent lui appartenir. Il n'est donc pas anodin que la dernière caricature faisant référence à Valmy avant la loi de 1835 soit une représentation de la Rouillarde.

En 1842, à un moment où nous avons pu observer la rareté des références révolutionnaires dans les biographies et la propagande de Louis-Philippe, paraît un texte dans *Le Charivari* sur l'appropriation des batailles. L'utilisation de Valmy et de Jemmapes pose alors le problème des « droits d'auteur » sur les batailles[86]. Nous y apprenons plusieurs informations sur l'exploitation politique des guerres révolutionnaires, avec en premier lieu la lassitude de certains contemporains vis-à-vis du rappel constant de la participation du roi aux batailles de Valmy et de Jemmapes, dont nous avions déjà des témoignages au début des années 1830 :

> […] La bataille de Jemmapes et Valmy sont des sujets bien usés et bien rebattus, dont chaque Français a plein ses oreilles sous forme de harangues officielles, quand il n'en a pas encore plein ses murs sous forme d'*aqua tinta* ou de lithographie.

Cela nous permet de confirmer la diffusion de l'image de Valmy, puisque celle-ci a apparemment envahi même les murs des maisons. Toutefois, l'originalité du propos est dans la suite du texte, qui a pour sujet central les camps de plaisance. Ceux-ci sont des camps militaires, qui sont destinés à accueillir et impressionner les nobles, notamment les dames. Au XVIII[e] siècle, ils précédaient « ceux qu'on arrose de sang »[87], mais sous la monarchie de Juillet, ils semblent plutôt servir de divertissement. Valmy et Jemmapes seraient l'objet de reconstitutions militaires précieuses, qui horripilent l'auteur du texte du *Charivari*. C'est la seule mention que nous avons trouvée de ce phénomène, mais elle prouverait une utilisation des guerres révolutionnaires au sein l'étiquette affichée de la noblesse. Il peut aussi s'agir de jeunes officiers nobles qui reproduisent ce qu'ils ont vu à l'école militaire. L'auteur préférerait encore que le roi mette un droit d'auteur sur Valmy et Jemmapes pour qu'il soit l'unique personne à les utiliser et que ces

[85] *Ibid.*

[86] « Question de légalité guerrière ou des droits d'auteur en matière de batailles », *Le Charivari*, 11[e] année, n°146, 5 juin 1842, p. 2.

[87] Xavier Rochel, Anne Hecker et Jean-Pierre Husson, « Les tranchées routières dans la France de l'Est au XVIIIe siècle. Contribution géohistorique à la question de l'insécurité rurale », *Histoire & Sociétés Rurales*, n° 53, 2020, p. 77.

spectacles disparaissent. Dans sa réflexion, on se rend compte qu'il a de l'estime pour les batailles en elles-mêmes, car elles demeurent « des morceaux assez friands », « malgré l'assaisonnement nauséabond dont les marmitons de cour les ont gâtées ». Une fois de plus, l'utilisation des guerres révolutionnaires est dissociée des événements en eux-mêmes.

L'une des preuves les plus probantes de cette dissociation se trouve dans l'hommage funèbre de Jacquot paru un an plus tard dans le même journal, que nous avons cité précédemment. En effet, le perroquet s'est finalement totalement dissocié de celui dont il était initialement l'animalisation, en devenant un personnage à part entière. L'auteur salue alors le caractère inébranlable de l'animal, qui a continué à être fidèle au discours révolutionnaire, ne voulant pas en apprendre un autre :

> Exemple vraiment inouï dans ce local ! Vous me direz qu'il ne manque pas de perroquets à la cour ; oui, mais ceux-là sont loin d'être immuables dans leur langage[88].

Par conséquent, la vision par l'opposition républicaine de Valmy et de Jemmapes a profondément changé. Même le perroquet, qui était une figure ridicule, est finalement devenu sympathique. En parallèle, un autre phénomène a pu influencer les deux journaux, la profusion de publications sur l'histoire de la Révolution française.

II. L'apothéose de Valmy dans l'historiographie

Depuis la Révolution, la mémoire de Valmy doit beaucoup aux historiens, que cela soit d'abord aux premiers historiens de la Révolution, puis ensuite à Thiers et Mignet. Cependant, leur influence était marginale sur le développement de la légende républicaine de Valmy, même si tous ses éléments étaient déjà écrits. À partir des années 1830 et surtout de 1847, s'ouvre pour la canonnade l'époque de son appropriation au sein de la culture républicaine, histoire et politique étant intrinsèquement liées. Valmy devient partie intégrante d'une nouvelle mythologie.

A. La mode des histoires de la Révolution française

D'un point de vue historiographique, la monarchie de Juillet est dans la continuité de la Restauration. Il s'agit de la même génération d'historiens qui publient entre 1820 et 1860, pour deux raisons principales. D'une part, ils sont souvent d'un âge proche. La plupart sont nés dans

[88] « Un courtisan comme on en voit guère, ou plutôt comme on n'en voit pas », *Le Charivari*, 12e année, no 326, 22 novembre 1843, p. 1.

un intervalle réduit[89], Mignet étant né en 1796, Thiers en 1797, Michelet en 1798 et Quinet en 1803. D'autre part, ils ont tous connus, adolescents ou jeunes adultes, le *silence* qui suit la fin de l'épopée révolutionnaire et guerrière en 1815, qu'ils vivent comme une sorte de trauma. La Restauration, le sentiment d'un retour en arrière, est l'une des clés pour comprendre l'envie de passer de l'oral à l'écrit, chez une génération nostalgique d'une époque dont ils se sentent privés avec le retour des Bourbons[90]. Les histoires de la Révolution de Mignet et de Thiers ont donc été écrites par de jeunes hommes, ce qui explique l'accroissement de nouveaux récits à mesure que cette génération gagne en maturité. Les Trois Glorieuses ont été un rappel de cette Révolution fantasmée. Certains se satisfont très bien de la Monarchie de Juillet, comme Thiers qui y participe activement, mais pour d'autres, l'instauration d'une nouvelle monarchie en lieu et place d'une république est une cruelle désillusion. Tous ne sont pas de fervents républicains et quelques-uns connaissent une longue évolution politique, mais tous partagent une fascination pour la période révolutionnaire. Celle-ci n'est pas perçue comme une période close, mais comme le moteur des progrès à venir. L'étudier doit permettre de pouvoir la rejouer et de l'améliorer, ce qui devient l'un des enjeux centraux du XIX^e^ siècle en France[91]. Dès lors, écrire une histoire de la Révolution française devient un passage obligé pour la gauche à mesure qu'une *corporation* des historiens se forme.

Cette fascination est également le fruit d'une évolution du romantisme. Originellement plutôt réactionnaires, les romantiques rêvaient de la noblesse du XVIII^e^ siècle. Cependant, la nouvelle génération se lasse des atermoiements des nobles de la Restauration et s'intéresse à la vie en dehors des châteaux. Du rejet de la Révolution, ils passent à l'admiration face aux espoirs qu'elle suscite parmi la population des villes[92]. Du passé, ils se tournent donc vers l'avenir, ce qui explique par exemple les changements profonds de la vision politique de Victor Hugo, de sa jeunesse proche des ultras jusqu'à sa mort en républicain convaincu.

Au cours de la monarchie de Juillet, Valmy suscite par conséquent de nombreux commentaires et pas seulement ceux des biographes de Louis-Philippe. En outre, certains historiens républicains voient cet événement d'un œil nouveau grâce aux écrits qu'ils reçoivent d'outre-Rhin, comme le récit de Goethe, qui démontrent l'importance de Valmy dans la campagne de l'Argonne. Ces commentaires ne sont pas uniformes et on observe de nombreuses variations dans le récit, bien qu'ils s'influencent les uns les autres et que certains mots ou phrases soient souvent repris. Dans les années 1830, les historiens ont tendance à maintenir une vision de Valmy où seules ses conséquences importent, la canonnade n'étant pas assez glorieuse pour bénéficier du statut de réelle victoire militaire, malgré l'épisode du cri de Kellermann et

[89] Patrick Cabanel, « Jules Michelet », dans Stéphane Audoin-Rouzeau et al., *Les historiens*, Paris, Armand Colin, 2003, p. 12.

[90] *Ibid.*

[91] Pierre Serna, « Révolution française. Historiographie au XIX^e^ siècle », dans Christian Delacroix et al. (dir.), *Historiographies : concepts et débats. II*, Paris, Gallimard, 2010, p. 1192.

[92] P. Darriulat, *Les patriotes*, *op. cit.*, p. 112.

de ses troupes qui aurait épouvanté les Prussiens. Ainsi, Théophile Lavallée juge en 1838 que la canonnade a été « insignifiante » même si elle a eu « l'effet d'une grande victoire »[93]. Si la « victoire morale » demeure la part la plus importante du récit, notamment avec l'utilisation de la *Campagne de France* de Goethe, Valmy se transforme progressivement en moment de grâce du peuple en armes. Les rumeurs diffusées par les légitimistes sont soit ignorées, soit vertement critiquées. Jules Ferrand et Jules de Lamarque dénoncent fermement les manœuvres des émigrés et les jugent coupables d'avoir sciemment inventé les théories de l'achat de Brunswick et de la lettre de Louis XVI :

> On supposa, et cette version a été longtemps accréditée, que les révolutionnaires avaient acheté la retraite du roi de Prusse, et que le produit d'un vol considérable, commis à cette époque au Garde-Meuble, avait servi à payer la rançon de la France, rien ne prouve qu'un pareil marché, déshonorant pour tout le monde, ait jamais eu lieu. On a dit aussi que Frédéric-Guillaume, en évacuant le territoire, avait cédé aux instances de Louis, qui, du fond de sa prison, lui avait écrit pour lui représenter que ses jours et ceux de toute sa famille étaient compromis, si l'armée prussienne faisait un pas de plus vers la capitale. Pétion, Manuel et Kersaint avaient, disait-on, joignant les menaces aux promesses, arraché cette lettre au roi captif. Mais ce prince nia positivement le fait à M. de Malesherbes. Enfin, Cléry, le fidèle serviteur de Louis XVI dément à son tour cette absurde supposition. Voici comment il s'exprime dans son Journal « Je puis affirmer que Manuel n'est venu au Temple que le 3 septembre et le 7 octobre que, chaque fois, il fut accompagné d'un grand nombre de municipaux, et qu'il ne parla point au roi en particulier. » Quel que soit le mystère qui couvre la convention faite entre Dumouriez et le roi de Prusse, la retraite de ce dernier peut s'expliquer par d'autres motifs plus déterminants ; d'abord il s'exposait à une ruine complète en restant au milieu d'un pays en révolution, et où le général français avait tout l'avantage de la position ; il devait aussi regretter la fausse démarche qu'il avait tentée à l'instigation de l'empereur, et d'après les faux rapports des émigrés enfin il ne songeait plus qu'à prendre sa part de la Pologne, qui allait devenir la proie de la Russie et de l'Autriche[94].

Parmi toutes ces histoires de la Révolution qui paraissent sous la monarchie de Juillet, un courant se distingue par son influence ultérieure déterminante pour la mémoire de Valmy, celui des historiens proches du socialisme utopique.

B. L'apport des premières histoires socialistes

En raison de son appropriation par le roi, les hommes politiques républicains s'intéressent de prime abord assez peu à la bataille de Valmy, préférant les batailles offensives telles que Jemmapes ou Fleurus pour la République et Austerlitz pour l'Empire. Depuis le succès éditorial de Thiers, ce sont les premiers historiens proches des socialistes, comme Tissot,

[93] Théophile Lavallée, *Histoire des Français : depuis le temps des Gaulois jusqu'en 1830*, 3e éd. revue et corrigée., Paris, Librairie J. Hetzl et Paulin, 1841, p. 89.

[94] Jules Ferrand et Jules de Lamarque, *Histoire de la Révolution française, du Consulat, de l'Empire, de la Restauration et de la Révolution de Juillet*, Paris, D. Cavaillès, 1845, vol. 2, p. 361-362.

Cabet, Laponneraye et le duo Buchez et Roux qui promeuvent plutôt Valmy comme une victoire majeure. Ces hommes cherchent à diffuser l'histoire de la Révolution auprès des classes populaires pour leur donner l'espoir d'un meilleur avenir. Ils effectuent à la fois un effort de vulgarisation et de nouvelles recherches déterminantes, même si leur but est avant tout de promouvoir la période révolutionnaire, ce qui explique la présence de biais multiples et une subjectivité assumée.

1. Albert Laponneraye

Albert Laponneraye, fervent admirateur de Robespierre[95] et républicain convaincu qualifié parfois de communiste, est l'un des promoteurs de l'instruction populaire durant la monarchie de Juillet. C'est un auteur prolifique sur la Révolution française, ayant écrit des cours ainsi que plusieurs histoires sur la période, afin de continuer « la lutte engagée en 1789 »[96]. Il a également écrit des histoires plus générales, comme une *Histoire universelle* et une *Histoire de France*. Malgré cela, son avis sur Valmy est resté relativement stable au cours du temps, comme nous allons le voir au travers de trois exemples.

Le *Cours public d'histoire de France* est le premier livre d'histoire que Laponneraye publie. Ses conditions de rédaction ont été très particulières, puisque l'auteur l'a écrit en utilisant ses sources de mémoire lorsqu'il est enfermé avec d'autres républicains en 1831. Il diffuse ce cours sous forme de brochures afin de toucher un plus large public avant de l'éditer en un seul tome. Son contenu lui vaut des poursuites judiciaires qui l'amènent à être de nouveau condamné à la prison, jusqu'en 1837[97]. Valmy y est brièvement décrit :

> Le résultat de la journée de Valmy fut insignifiant pour les Français comme pour les Prussiens. Cependant, par cela seul qu'ils ne furent pas vaincus, les Français obtinrent un incalculable avantage.
>
> Dans la position presque désespérée où ils se trouvaient, résister à des troupes supérieures en nombre et qui avaient la réputation d'être les meilleures de l'Europe, fut une victoire. Du moins l'opinion publique en France regarda l'affaire de Valmy comme telle; et il faut croire que les Prussiens eux-mêmes pensèrent ainsi, puisqu'ils abandonnèrent leur projet d'invasion et songèrent à rentrer promptement dans leurs foyers[98].

[95] Il est d'ailleurs l'auteur principal des mémoires de Charlotte Robespierre. Cf Philippe Darriulat, *Un enfant du siècle : Albert Laponneraye, révolutionnaire, historien et journaliste (1808-1849)*, Rennes, PUR, 2019, p. 118.

[96] *Ibid.*, p. 53.

[97] Sudhir Hazareesingh, « Une profonde haine de la tyrannie : Albert Laponneraye et les paradoxes de la mémoire républicaine » dans Marc Deleplace (dir.), *Les discours de la haine : Récits et figures de la passion dans la Cité*, Villeneuve d'Ascq, France, Presses universitaires du Septentrion, 2019, p. 227-228.

[98] Albert Laponneraye, *Cours public d'histoire de France, depuis 1789 jusqu'en 1830*, Paris, impr. de David, [s. d.], p. 165-166.

Bien que la résistance des Français soit synonyme d'une victoire, la vision de Laponneraye est ancrée dans les récits anciens de la bataille de Valmy, puisqu'elle demeure une simple « affaire », sans coup d'éclat, au résultat « insignifiant ». Seules ses conséquences importent. La conscience et la politisation du peuple ainsi que la nouvelle tyrannie imposée par la bourgeoisie étant au cœur de ses préoccupations[99], cela prouve bien que si Valmy ne l'intéresse guère, c'est que la canonnade n'est pas encore perçue comme une émanation du peuple en 1831. De plus, Laponneraye ne cherche pas l'originalité, il souhaite avant tout démocratiser l'accès à l'histoire[100] et il synthétise par conséquent ses lectures, ce qui explique aussi sa vision un peu ancienne de Valmy. Dans son *Histoire de la Révolution française*, son récit reste proche, même si on voit apparaître l'image de « jeunes soldats », probablement une préfiguration des volontaires :

> Le résultat de la journée de Valmy fut immense pour la France ; on peut dire que nos jeunes soldats, par cela seul qu'ils ne furent pas vaincus, obtinrent l'avantage sur les Prussiens. Dans la position désespérée où ils se trouvaient, résister à des troupes supérieures en nombre et qui avaient la réputation d'être les meilleures de l'Europe, c'était presque une victoire. Du moins telle fut l'opinion de la France et des Prussiens eux-mêmes, puisque ce derniers renoncèrent à leur projet d'invasion et songèrent à rentrer promptement dans leurs foyers[101].

Si l'on prend une publication plus tardive de Laponneraye, on constate tout de même une évolution. En 1847, il fait publier une *Histoire des guerres civiles en Europe*. Bien que le récit de Valmy ait été fortement raccourci, Laponneraye préserve ses compliments à l'égard de Dumouriez. A contrario, il évoque à peine Kellermann et supprime la conclusion. Cependant, on peut remarquer que le terme péjoratif d' « affaire » a été remplacé par celui de « combat » et que Valmy est devenu un « grave échec » pour les Prussiens, ce qui serait tout de même la preuve d'un changement de son regard sur la bataille :

> Attaqués à Valmy par la majeure partie des forces prussiennes, les Français, sous les ordres de Kellermann, leur firent essuyer un grave échec[102].

2. Étienne Cabet

Étienne Cabet est l'un des principaux chefs de file des précurseurs du communisme en France, en étant l'un des représentants du socialisme utopique, comme Charles Fourier. S'il est surtout connu pour sa description d'une cité communiste idéale, *Voyage en Icarie* (1840), il est également l'auteur de deux ouvrages portant sur la Révolution française. Le premier est un

[99] P. Darriulat, *Un enfant du siècle*, *op. cit.*, p. 58-60.

[100] *Ibid.*, p. 125.

[101] Albert Laponneraye, *Histoire de la Révolution française, depuis 1789 jusqu'en 1814*, 3e éd., Paris, Chez l'éditeur, 1838, vol. 1, p. 101.

[102] Albert Laponneraye et Hippolyte Lucas, *Histoire des guerres civiles de France : depuis les temps mérovingiens jusqu'à nos jours*, Paris, Bureau de la Société de l'industrie fraternelle, 1847, vol. 2, p. 163-164.

commentaire de la révolution de 1830 et des insurrections de son temps, qu'il explique en les comparant aux épisodes insurrectionnels du passé, qui ont eu lieu en 1789, 1792, 1799, 1804 et durant la Restauration. La guerre n'y est donc pas un sujet central, ce qui explique qu'il ne s'attarde pas sur Valmy. Cependant, son évocation est représentative de sa pensée, car elle replace Valmy dans un mouvement populaire beaucoup plus large, les citoyens auraient afflué de Paris et d'ailleurs pour spontanément aller arrêter les Prussiens :

> 40,000 Parisiens s'enrôlent en trois jours ; 600,000 citoyens partent de tous côtés ; on court au-devant des Prussiens au cri de *vive la nation* ; on les force à regagner précipitamment la frontière ; on s'empare de la Belgique à pas de course, et le pays est une première fois sauvé[103].

Cabet développe bien plus sa vision de Valmy dans l'ouvrage qu'il consacre entièrement à la Révolution, l'*Histoire populaire de la Révolution française*, véritable « bréviaire de l'action populaire »[104]. Sa manière de présenter les événements ne suit pas toujours l'ordre chronologique, car l'annonce de la victoire à Paris précède le récit du déroulement complet de la bataille :

> C'est dans cette soirée qu'on apprend une grande nouvelle, une bataille à Valmy, dans laquelle les jeunes soldats ont deux fois, à la baïonnette, chargé, arrêté et repoussé les Prussiens, au cri de *vive la Nation !*
>
> En annonçant cette nouvelle au Ministre, Kellermann désigne le Duc de Chartres, son aide-de-camp, et Montpensier, parmi les officiers dont la conduite mérite d'être citée[105].

Chez Cabet, Valmy se transforme même en combat à la baïonnette :

> Le 20, l'armée prussienne, soutenue par une effroyable canonnade dans laquelle on a tiré plus de 20,000 coups de canon, a attaqué la hauteur ; deux fois les vieux soldats prussiens sont montés comme à l'assaut, et deux fois les jeunes soldats français les ont culbutés à la baïonnette au cri de *vive la Nation*[106] !

Par conséquent, son récit semble être le premier à profondément changer le déroulement de la bataille de Valmy, une tendance que l'on trouve ensuite de manière régulière jusqu'en 1914.

---

[103] Étienne Cabet, *Révolution de 1830, et situation présente (septembre 1832), expliquées et éclairées par les révolutions de 1789, 1792, 1799 et 1804, et par la Restauration*, 3e éd., Paris, Deville-Cavellin, 1833, p. 34.

[104] P. Serna, « Révolution française », dans C. Delacroix et al. (dir.), *Historiographies II*, *op. cit.*, p. 1194.

[105] Étienne Cabet, *Histoire populaire de la Révolution française de 1789 à 1830*, Paris, Pagnerre, 1840, vol. 3, p. 183.

[106] *Ibid.*, p. 208.

3. Pierre-François Tissot

Pierre-François Tissot est déjà âgé[107] lorsqu'il écrit son *Histoire complète de la Révolution française*, qu'il commence à publier en 1833. Il fait partie des rares historiens à avoir encore connu la période révolutionnaire, dont il a embrassé ardemment les idéaux et demeure un fervent admirateur. On ne peut le qualifier de socialiste, étant plus proche dans ses idées des positions libérales de Thiers et Mignet. Cependant, il a un rapport à l'instruction populaire qui le rapproche des historiens socialistes. Dès la Restauration, il s'intéresse à la diffusion de livres d'histoire peu chers dans les foyers, ayant par exemple écrit la préface du minuscule *Victoires des armées françaises*. Lui-même a publié dès 1819 *Trophées des armées françaises depuis 1792 jusqu'en 1815*, où il retrace toutes les victoires de la République et de l'Empire. Dans ce livre, qui ressemble plus à de l'histoire militaire fantasmée, Valmy est essentiellement abordé sous l'angle des manœuvres et de la stratégie. Il y rapporte toutefois les éléments essentiels du mythe, comme l'explosion des caissons d'artillerie, la mort du cheval de Kellermann, ainsi que le cri de ce dernier. Le livre étant à la gloire de la Révolution et de l'Empire, la prose et les actions y sont fortement exagérées, Tissot citant Corneille et inventant une dispersion des troupes prussiennes en fin de journée à la baïonnette[108]. Valmy étant la première victoire abordée dans son livre, il se devait probablement de frapper les esprits. En 1821, il a dirigé la publication d'un *Précis ou Histoire abrégée des guerres de la Révolution française* avec une société de militaires. La description de Valmy y est très brève et se réduit essentiellement à la harangue de Kellermann et à son cri[109]. Son apologie des succès militaires remportés par le Comité de salut public a provoqué sa censure[110], ce qui prouve encore une fois les tensions autour de l'histoire de la Révolution pendant la Restauration.

Sa manière d'exposer Valmy change lorsqu'il entreprend d'écrire son *Histoire complète de la Révolution*, qu'il aborde avec moins d'exaltation. Probablement en raison de son âge, il persiste dans son *Histoire complète* à ne lire en Valmy que « ce qu'une patriotique exagération appelait une victoire »[111]. Il y enlève l'extravagante attaque à la baïonnette et la plupart des effets dramatiques. Cependant, tout comme Thiers, il demeure admiratif devant la clameur de « Vive la nation ! » :

> La vue de ses masses profondes d'infanterie, du sang-froid intrépide des artilleurs, électrise le général Kellermann. « Camarades, s'écrie-t-il, le moment de la victoire est venu, laissons arriver l'ennemi sans tirer un seul coup, et chargeons-le à la baïonnette ! » Puis, mettant son chapeau

[107] Il est né en 1768.

[108] Pierre-François Tissot, *Trophées des armées françaises depuis 1792 jusqu'en 1815. Première partie*, Paris, Le Fuel, 1819-1820, p. 11.

[109] Pierre-François Tissot (dir.), *Précis, ou Histoire abrégée des guerres de la Révolution française, depuis 1792 jusqu'à 1815*, Paris, Raymond, 1821, p. 2.

[110] Hervé Drévillon, *Penser et écrire la guerre : contre Clausewitz*, Paris, Passés composés, 2021, p. 175.

[111] Pierre-François Tissot, *Histoire complète de la Révolution française*, Paris, Baudoin, 1834, vol. 3, p. 338.

> au bout de son épée : *Vive la nation ! allons vaincre pour elle !* La ligne française se raffermit. Un cri immense : *Vive la nation !* s'élève sur tout notre front, et porte l'étonnement chez les Prussiens. Ils hésitent, et semblent s'arrêter devant la clameur inattendue qui leur annonce que cette France insultée par les émigrés, possède, sur le plateau de Valmy, des enfans prêts à mourir ou à vaincre pour elle[112] !

On peut percevoir un rapprochement avec les socialistes dans sa valorisation des soldats par rapport aux généraux, même si elle est bien moindre par rapport à celle que l'on trouve dans l'œuvre de Laponneraye et de Cabet. Il est vrai que Tissot est bien moins revendicatif, car en vieillissant il a accédé un certain confort bourgeois, ayant été élu à l'Académie française en 1833. L'absence totale du duc de Chartres dans son récit montre cependant son opposition à la monarchie de Juillet.

4. L'*Histoire parlementaire* de Buchez et Roux

L'œuvre la plus marquante de ces écrivains socialistes est *l'Histoire parlementaire de la Révolution française* de Philippe Buchez et Pierre-Célestin Roux. Cette somme de quarante volumes est celle qui s'écoule le mieux des quatre exemples que nous avons donnés, malgré une écriture parfois laborieuse. Elle a cependant le mérite, selon François Furet, de présenter pour la première fois un vaste ensemble documentaire compilé dans une seule œuvre[113], ce qui satisfait les passionnés et les curieux de la Révolution française. L'*Histoire parlementaire* pose les jalons d'une culture catholique de gauche et devient par sa richesse un outil de travail pour de nombreux historiens[114]. Selon Buchez, la Révolution, notamment la Terreur, est une application des principes chrétiens égalitaires ; 1793 annonce l'avènement d'une communauté jugeant à égalité les hommes, contrairement à 1789 qui favorisait encore les plus aisés, segmentant les communautés[115]. Néanmoins, cette vision de la Révolution n'a guère d'influence sur le récit de la bataille de Valmy. Certes, on y lit une canonnade vive, avec ses rebondissements habituels comme l'explosion des caissons d'artillerie et la mort du cheval de Kellermann[116], mais on peut être étonné par la faible place occupée par le peuple. Hormis dans les cris de « Vive la nation ! », qui auraient duré un quart d'heure, on entrevoit peu les soldats-citoyens. Les généraux conservent une certaine importance, Kellermann étant à l'origine de la résistance française sur la colline :

> Kellermann, voyant ce mouvement, forme lui-même son infanterie sur trois colonnes correspondantes d'un bataillon de front, avec défense de tirer afin de pouvoir tomber à la baïonnette sur l'ennemi au moment où il monterait la hauteur, et, par une heureuse inspiration,

[112] *Ibid.*, p. 295-296.

[113] François Furet, *La Révolution française II : de Louis XVIII à Jules Ferry (1814-1880)*, Paris, Hachette, 1988, p. 159.

[114] P. Serna, « Révolution française », dans C. Delacroix et al. (dir.), *Historiographies II*, *op. cit.*, p. 1192.

[115] F. Furet, *La Révolution française II*, *op. cit.*, p. 155.

[116] Philippe-Joseph-Benjamin Buchez et Pierre-Célestin Roux-Lavergne, *Histoire parlementaire de la Révolution française, ou Journal des assemblées nationales depuis 1789 jusqu'en 1815*, Paris, Paulin, 1835, vol. 18, p. 67.

> il crie « Vive la nation ! ». Ce cri aussitôt répété d'un bout de la ligne à l'autre et prolongé pendant un quart d'heure, électrise les troupes, et fait succéder l'allégresse et la confiance à la morne inquiétude qui auparavant les dominait. Cependant les colonnes prussiennes foudroyées par l'artillerie commencèrent à flotter et enfin se replièrent précipitamment sans attaquer. On recommença à se canonner des deux parts d'une hauteur à l'autre. Vers six heures, les Prussiens recommencèrent leur mouvement du matin. On leur opposa les mêmes dispositions; les mêmes cris témoignèrent de l'impatience de combattre de près mais le feu de l'artillerie eut le même succès que le matin. À sept heures la canonnade cessa. Les Français eurent à peu près neuf cents hommes tués ou blessés la perte des Prussiens fut évaluée à un nombre à peu près semblable. Telle fut la fameuse canonnade de Valmy[117].

Que retenir de ces quatre œuvres ? En premier lieu, tous les auteurs s'accordent à dire que Valmy est une véritable victoire et donc ni une simple affaire, ni un arrangement. Si certains étaient initialement plus sceptiques, comme Laponneraye, aucun n'évoque un quelconque complot, ce qui peut s'expliquer par la bataille qu'ils mènent contre les mémoires contre-révolutionnaires. Leur vision de Valmy diverge cependant en fonction de la place qu'ils accordent au mythe des volontaires. Chez Buchez et Roux, sa présence n'est décelable que dans le cri de Kellermann répété par les troupes. Les nouvelles recrues gagnent en importance chez Tissot et Laponneraye, par leur sang-froid et leur enthousiasme, bien que le commandement des généraux reste primordial dans l'obtention de la victoire. Cabet promeut le récit le plus radical des quatre, en mettant en scène de jeunes volontaires culbutant à la baïonnette de vieux Prussiens, faisant des soldats-citoyens la clé de la victoire. Par le truchement de la mémoire du peuple en armes, Valmy devient par conséquent sous leur plume un moment déterminant de l'histoire populaire, puis par la suite de l'histoire républicaine. L'importance de Valmy chez les premiers socialistes explique d'ailleurs que le souvenir de cette bataille soit même évoqué positivement chez des théoriciens révolutionnaires comme Pierre-Joseph Proudhon, précurseur de l'anarchisme[118].

C. Le succès des historiens quarante-huitards

Si l'histoire de la Révolution française devient un sujet d'intérêt majeur à gauche pendant la monarchie de Juillet, elle demeure dans un certain entre-soi. *L'Histoire parlementaire* de Buchez et Roux est le livre de chevet de nombreux romantiques, Lamartine l'avouant volontiers[119]. À l'échelle de l'Europe, des penseurs de gauche étudient la Révolution

[117] *Ibid.*, p. 68.

[118] Proudhon fait par exemple référence à Valmy dans sa critique du rejet du peuple des instances de la IIe République. Il mentionne la bataille dans sa liste d'événements où la notion abstraite de peuple a surgi sans que cela ne puisse être remis en question, citant également Jemmapes et Mayence pour les guerres révolutionnaires. Cf Pierre-Joseph Proudhon, *Solution du problème social*, Paris, Pilhes, 1848, p. 61.

[119] Antoine Court, « Les Girondins de Lamartine. Un incendie. Un feu de paille », *Cahiers de l'AIEF*, n° 47, mai 1995, p. 307.

grâce à ces écrivains, comme Marx qui lit Laponneraye et Buchez et Roux dans sa jeunesse[120]. On demeure cependant dans le cercle d'une pensée de gauche plutôt radicale. Les écrivains socialistes sont par conséquent l'inspiration des histoires de la Révolution qui sont publiées à la fin des années 1840. Celles-ci, écrites pas des auteurs plus modérés, connaissent cette fois-ci une diffusion beaucoup plus large, popularisant la mythologie républicaine à la faveur de la révolution de 1848. Nous avons fait le choix d'étudier les plus connues, celles d'Alphonse de Lamartine, Jules Michelet, Louis Blanc et Edgar Quinet.

1. Le romantisme d'Alphonse de Lamartine

Le premier à véritablement populariser l'histoire de la Révolution depuis Thiers est Alphonse de Lamartine, qui publie à la veille de la révolution de février l'un des plus grands succès de librairie du XIX^e^ siècle[121] : l'*Histoire des Girondins*. Ce succès est la conséquence de son contexte d'édition, mais aussi de la célébrité bien installée de l'auteur, ce dont ne pouvaient bénéficier les premiers historiens socialistes. Lamartine n'est pas un historien, il est avant tout connu pour son rôle de poète et d'homme politique depuis les débuts de la monarchie de Juillet, dont il s'est érigé en opposant dès le milieu des années 1830. Contrairement aux précédentes histoires de la Révolution, il parvient même à toucher un lectorat qui était jusqu'ici peu concerné par les histoires de la Révolution, les jeunes et les femmes[122], qui sont attirés par ses talents littéraires et par l'aspect *complet* de son travail, contrairement à celui de Jules Michelet et Louis Blanc, qui mettent plusieurs années à terminer leurs histoires de la Révolution.

Concernant sa vision de Valmy, Lamartine utilise une narration romanesque, créant des péripéties, des effets de suspense et entrecoupant l'action de portraits de héros, comme celui de Miranda. Narrateur omniscient, il reporte même les pensées de Dumouriez. Ses habitudes de poète transparaissent quant à elles dans ses descriptions du paysage, dont la désolation accentue la tonalité dramatique de la canonnade, ainsi que celle du cri de « Vive la nation ! », qui est l'une des plus originales que nous ayons pu lire, la clameur semblant prendre vie pour devenir l'esprit de la Révolution :

> Ce cri du général, porté de bouche en bouche par les bataillons les plus rapprochés, court sur toute la ligne ; répété par ceux qui l'avaient proféré les premiers, grossi par ceux qui le répètent pour la première fois, il forme une clameur immense, semblable à la voix de la patrie animant elle-même ses premiers défenseurs. Ce cri de toute une armée, prolongé pendant plus d'un quart d'heure et roulant d'une colline à l'autre, dans les intervalles du bruit du canon, rassure l'armée

[120] Jean-Numa Ducange, *La Révolution française et la social-démocratie : transmissions et usages politiques de l'histoire en Allemagne et Autriche (1889-1934)*, Rennes, PUR, 2012, p. 29.

[121] A. Court, « Les Girondins de Lamartine. Un incendie. Un feu de paille », art. cité, p. 305.

[122] *Ibid.*, p. 310.

> avec sa propre voix et fait réfléchir le duc de Brunswick. De pareils cœurs promettent des bras terribles[123].

Cette description prouve par ailleurs que le poète a effectivement lu Buchez et Roux, puisqu'il en reprend la notion du « quart d'heure ». Lamartine ne critique l'action d'aucun des Français présents à la bataille, avec les images d'un Kellermann humble qui sert fidèlement sa patrie[124] et d'un Dumouriez inspiré par le « génie » révolutionnaire[125]. Le récit s'ancre profondément dans le contexte de la monarchie de Juillet, puisque Lamartine consacre un portrait de plusieurs pages au duc de Chartes[126]. Ce n'est pas un portrait à sa gloire, même s'il reconnaît des qualités au futur roi, comme son rôle dans la bataille, son intrépidité raisonnée et sa familiarité avec les soldats. Cependant, « on apercevait au fond de son regard une arrière-pensée de prince de sang » et Lamartine se demande à quel point Louis-Philippe a consciemment réussi à guider les événements qui l'ont amené au trône.

L'Histoire des Girondins réalise la majeure partie de ses ventes dans les premières années qui suivent sa sortie, notamment grâce à une campagne de publicité sans précédent[127]. Valmy est d'ailleurs un argument de vente pour le quatrième tome :

> Les éditeurs Furne et Coquebert mettent en vente aujourd'hui le tome IV de l'Histoire des Girondins, par M. de Lamartine. Ce volume contient le récit de la bataille de Valmy et la captivité de Louis XVI et de sa famille dans la tour du Temple[128].

Cependant, elle pâtit de son manque de méthode et par conséquent du faible nombre de sources qu'elle utilise[129]. Elle est rapidement jugée démodée par rapport à d'autres œuvres jugées plus sérieuses, en particulier les *Histoire de la Révolution française* de Jules Michelet et de Louis Blanc.

2. L'épopée micheletienne

Jules Michelet n'est pas un républicain de la première heure. Pendant plusieurs années, les Orléans l'ont même soutenu, puisque le roi en personne lui a demandé d'enseigner l'histoire à sa fille, Clémentine, ce qu'il a accepté[130]. En 1839, il a obtenu le titre de « professeur d'histoire des jeunes princes » parallèlement à ses enseignements au Collège de France. Ce n'est qu'en

[123] Alphonse de Lamartine, *Histoire des Girondins*, Paris, Furne et C^ie^ / W. Coquebert, 1847, vol. 4, p. 40-41.

[124] *Ibid.*, p. 3.

[125] *Ibid.*, p. 18 et 31.

[126] *Ibid.*, p. 32-36.

[127] A. Court, « Les Girondins de Lamartine. Un incendie. Un feu de paille », art. cité, p. 306.

[128] *Le Journal des débats politiques et littéraires*, 21 avril 1847, p. 2.

[129] A. Court, « Les *Girondins* de Lamartine. Un incendie. Un feu de paille », art. cité, p. 317.

[130] Anne Martin-Fugier, *La vie quotidienne de Louis-Philippe et de sa famille : 1830-1848*, Paris, Hachette, 1992, p. 183.

1843 qu'il démissionne auprès de la famille royale, non en raison de ses convictions politiques, mais plus probablement pour se libérer de ses obligations. Il souhaite disposer de plus de temps pour ses recherches et pour sa lutte contre les jésuites, qu'il mène avec son ami Edgar Quinet[131]. Néanmoins, il devient progressivement convaincu de la nécessité d'une république, ce qui fait que son *Histoire de la Révolution*, qu'il commence à publier en 1847, est en quelque sorte son manifeste républicain.

Contrairement à Guizot et Quinet, qui sont proches de la philosophie de l'histoire, ou bien Augustin Thierry, pour qui l'histoire est avant tout de la narration, Jules Michelet choisit une troisième voie, qu'il nomme selon ses propres mots « la résurrection »[132]. La pure analyse est pour lui une impasse, car disséquer l'histoire ne permet pas de la reconstituer. Pour autant, il ne souhaite pas faire de l'histoire une chronique, il n'est donc pas suffisant de la narrer. Il tente par conséquent de faire revivre l'histoire et la conçoit comme un organisme[133] qui se développe. Il ne recherche pas l'objectivité mais bel et bien la subjectivité[134], car faire revivre les faits demande de la passion, ce qui ne l'éloigne pas selon lui d'une quête de la vérité. Bien que son récit manque par conséquent de fiabilité, ses personnages ont l'avantage d'être humains, y compris ceux qui sont habituellement détestés, comme Marat dont l'image commune est celle d'un fou[135]. Michelet se fait également juge de l'histoire et n'hésite pas à émettre de très nombreux avis. Il est connu pour s'investir tellement dans son récit qu'il en reçoit des stigmates, ses indignations le rendant physiquement malade. Il souhaitait initialement écrire une histoire de France chronologique, mais l'effervescence politique le pousse à abandonner temporairement la Renaissance pour s'adonner à la Révolution française[136].

C'est donc sous le regard totalement subjectif de Michelet que la bataille de Valmy est narrée. Il se fait son propre avis sur les généraux et prend le parti de Dumouriez. En effet, il ne perçoit Kellermann que comme un « vieux soudart alsacien de la guerre de sept ans, fort jaloux de Dumouriez », et qui « n'avait nullement suivi ses intentions »[137]. À l'inverse, malgré ses trahisons à venir, Dumouriez est un homme « éminemment brave et spirituel », à l'activité et à l'intelligence « extraordinaires ». Il n'est pourtant pas le véritable vainqueur de la bataille, même s'il loue ses talents de stratège. Mais ce ne sont pas non plus les volontaires. L'originalité de Michelet est d'ériger la population locale au rang de défenseuse de la patrie, contre laquelle les Prussiens ne peuvent lutter :

---

[131] *Ibid.*, p. 185.

[132] Paule Petitier, *Michelet : rythme de la prose, rythme de l'histoire*, Villeneuve-d'Ascq, France, Presses universitaires du Septentrion, 2010, p. 50.

[133] *Ibid.*, p. 51.

[134] Jean Walch, *Les maîtres de l'histoire (1815-1850)*, Genève, France, Éd. Slatkine, 1986, p. 205.

[135] *Ibid.*, p. 228.

[136] *Ibid.*, p. 204.

[137] Jules Michelet, *Histoire de la Révolution française*, Paris, Chamerot, 1849, vol. 4, p. 253-254.

> Ce corps, de soixante-dix-mille Allemands, qu'était-ce en comparaison ? Il se perdait comme une mouche, dans cet effroyable océan de populations armées[138].

Le harcèlement des paysans, additionné au manque de vivres et à la pluie, auraient déjà grandement démoralisé les troupes prussiennes bien avant Valmy. En outre, contrairement à ce que disaient les généraux eux-mêmes, les troupes françaises n'étaient pas inférieures en nombre, puisque selon Michelet, en rejoignant Kellermann, Dumouriez disposait de 76 000 hommes, contre 70 000 Prussiens. L'historien invite donc à une plus grande humilité face aux faits, s'attaquant aux récits glorifiant les actes d'un seul homme, que ce soit Kellermann, Dumouriez ou le jeune duc de Chartres :

> Nous supprimons d'un récit sérieux les circonstances épiques dont la plupart des narrateurs ont cru devoir orner ce grand fait national, assez beau pour se passer d'ornements. À plus forte raison, écarterons-nous les fictions maladroites par lesquelles on a voulu confisquer au profit de tel ou tel individu ce qui fut la gloire de tous[139].

Cependant, le ton de son récit change subitement lorsqu'il en vient à décrire l'affrontement en lui-même. Puisque les Prussiens étaient déjà moralement vaincus, on aurait pu imaginer une bataille de Valmy plutôt sobre. C'est en réalité tout l'inverse qui se produit et lorsque la canonnade commence, Michelet quitte ses raisonnements pour passer au registre de l'épopée. Ce changement influence même les personnages, qui se métamorphosent soudainement en héros, à la faveur d'un moment de grâce :

> Non le cœur avait grandi chez tous ; ils furent au-dessus d'eux-mêmes. Dumouriez ne fut plus l'homme douteux, le personnage équivoque ; il fut magnanime, désintéressé, héroïque [...]. Et Kellermann ne fut point l'officier de cavalerie, le brave et médiocre général qu'il a été toute sa vie. Il fut un héros, ce jour-là, et à la hauteur du peuple ; car c'était le peuple, vraiment, à Valmy, bien plus que l'armée[140].

À défaut d'être la description la plus fidèle de la bataille de Valmy, celle de Michelet en est l'une des plus littéraires, l'une des plus travaillées. Il dépeint à Valmy une victoire à laquelle toute la France aurait contribué, dans une union parfaite entre les troupes de l'Ancien Régime, les volontaires et les habitants des campagnes. Des écrits socialistes, on ressent qu'il en retient l'idée des masses qui œuvrent au bon déroulement de la Révolution. Comme chez Lamartine, on observe également qu'il a été inspiré par Buchez et Roux dans sa description du cri de Kellermann, reprenant la durée du quart d'heure :

> Brunswick dirigea sa lorgnette, et il vit un spectacle surprenant, extraordinaire. À l'exemple de Kellermann, tous les Français, ayant leurs chapeaux à la pointe des sabres, des épées et des baïonnettes, avaient poussé un grand cri... Ce cri de trente mille hommes remplissait toute la vallée : c'était comme un cri de joie, mais étonnamment prolongé ; il ne dura guère moins d'un

[138] *Ibid.*, p. 253.

[139] *Ibid.*, p. 254.

[140] *Ibid.*, p. 255.

> quart d'heure ; fini, il recommençait toujours, avec plus de force ; la terre en tremblait... C'était : *Vive la Nation*[141] !

Cependant, le véritable morceau de bravoure, celui qui marque durablement l'imaginaire des républicains, n'est pas l'épisode du cri, mais celui de la conclusion de la bataille, aux lueurs somme toute fantastiques, les volontaires étant baignés dans la lueur de la République qui s'annonce :

> Brunswick arrêta le massacre inutile, et fit sonner le rappel. Le spirituel et savant général avait très-bien reconnu, dans l'armée qu'il avait en face, un phénomène qui ne s'était guère vu depuis les guerres de religion : une armée de fanatiques et, s'il l'eût fallu, de martyrs [...].
>
> Le roi était extrêmement mécontent, mortifié. Vers quatre ou cinq heures, il se lassa de cette éternelle canonnade qui n'avait guère de résultat que d'aguerrir l'ennemi. Il ne consulta pas Brunswick, mais dit qu'on battît le change. Lui-même, dit-on, approcha avec son état-major pour reconnaître de plus près ces furieux, ces sauvages. Il poussa sa courageuse et docile infanterie sous le feu de la mitraille, à l'escalade du plateau de Valmy. En avançant, il reconnut la ferme attitude de ceux qui l'attendaient là-haut. Ils s'étaient déjà habitués au tonnerre qu'ils entendaient depuis tant d'heures, et ils commençaient à s'en rire. Une sécurité visible régnait dans leurs lignes. Sur toute cette jeune armée planait quelque chose, comme une lueur héroïque, où le roi ne comprit rien. Cette lueur était la Foi.
>
> Et cette joyeuse armée qui d'en haut le regardait, c'était déjà l'armée de la REPUBLIQUE.
>
> Fondée le 20 septembre, à Valmy, par la victoire, elle fut, le 21, décrété à Paris, au sein de la Convention[142].

Preuve de l'importance de cette conclusion, celle-ci marque la fin à la fois du chapitre et du septième livre de ce tome, le huitième s'ouvrant sur l'instauration de la République. Le lexique religieux (« fanatiques », « martyrs », « foi ») peut étonner au vu de l'anticléricalisme de Michelet. Selon Roland Barthes, il aurait effectué un transfert de la foi chrétienne vers celle qu'il a pour les acquis de la Révolution ; il aurait construit celle-ci comme une incarnation chrétienne, avec ses miracles, sa Cène (les fédérations de 1790), ainsi que ses larmes et son sang[143]. Michelet écrit même à Quinet, qui aurait voulu que la France passe au protestantisme pendant la Révolution, que c'est un vain regret, car la Révolution « était une Église »[144]. De ce point de vue, Valmy est effectivement décrit comme une théophanie. Chez Michelet, l'armée est porteuse d'un messianisme universel, propos que l'on retrouve également dans *Les soldats de la Révolution*. Toutefois, de son propre aveu, l'armée en tant que représentante du peuple est une légende dorée destinée à remplacer celles héritées du Moyen Âge. Le génie de l'armée

[141] *Ibid.*, p. 257.

[142] *Ibid.*, p. 258-259.

[143] Roland Barthes, *Michelet*, Paris, Seuil, 1995, p. 52-54.

[144] Lettre de Michelet à Quinet du 8 mai 1866. Cf Patrick Cabanel, « Jules Michelet », dans S. Audoin-Rouzeau, et al., *Les historiens*, *op. cit.*, p. 17.

révolutionnaire viendrait essentiellement de ses généraux[145]. C'est toutefois un parti pris qu'il n'avait pas encore pour la bataille lorsqu'il rédige sa première version de Valmy. On découvre en effet dans ses brouillons un récit légèrement différent, encore plus profondément marqué par le divin. Cette fois-ci, il rejette les actions des généraux et en particulier celle de Dumouriez, dont il pense qu'elle est avant tout tournée vers la formation du jeune duc de Chartres pour qu'il puisse un jour monter sur le trône[146]. Il n'y aurait que l'intervention divine qui aurait permis la victoire à Valmy : « Là fut le ridicule, le sublime de la chose. Tout fut préparé de travers, et tout alla bien »[147]. Il s'agit par conséquent bel et bien d'un miracle, qu'il a ensuite tenté de temporiser. Sa vision chrétienne de la Révolution va à l'encontre de l'esprit des écrits socialistes, que Michelet méprise par ailleurs[148] alors qu'elles ont de toute évidence été une source d'inspiration, comme nous venons de le voir pour Valmy.

3. L'inspiration révolutionnaire de Louis Blanc

Avec l'*Histoire de la Révolution française* de Louis Blanc, longue saga de douze volumes parus entre 1847 et 1862, le socialiste propose une vision radicalement différente de celle de Michelet, puisque son récit entend notamment réhabiliter la figure de Robespierre[149]. Son approche de Valmy est pourtant assez proche de la sienne, à quelques exceptions près. Il reprend pour désigner la canonnade le mot « affaire », ce qui prouve peut-être ses recherches ou son imprégnation des premiers récits de la Révolution. Son écriture s'inscrit dans la tradition révolutionnaire. On y retrouve des airs de 1792, Louis Blanc n'hésitant pas à faire des références à l'histoire antique, comparant le champ de bataille de Valmy à des « champs catalauniens » et donc Brunswick à Attila[150]. Sa manière d'écrire l'histoire est dans une veine épique proche de celle de Michelet, sans son aspect mystique. « Bientôt l'air s'ébranla, les échos de la vallée mugirent, et le front des deux armées parut tout en feu », écrit-il ainsi pour débuter le récit de la canonnade. Étonnement pour un socialiste, il impute le cri mythique de Valmy à Kellermann et non aux volontaires :

> De son côté, après avoir tout préparé en vue d'un choc décisif, Kellermann, le visage rayonnant d'enthousiasme, s'écrie : Vive la patrie ! allons vaincre pour elle ! Ce cri, qui remporta, depuis tant de victoires, retentit aussitôt sur toute la ligne d'une manière formidable. Les colonnes ennemies, qui s'avançaient en bon ordre, s'étonnent et commencent à flotter. Brunswick, son

[145] Annie Crépin, « L'image de l'armée dans l'historiographie du XIXe siècle », dans Michel Vovelle (dir.), *L'image de la Révolution française*, Paris, Pergamon Press, 1989, vol. 2, p. 1102.

[146] T5-156V-01, Site web *Papiers Michelet*, [En ligne : https://lafabrev-michelet.lac.univ-paris-diderot.fr/article/3964]. Consulté le 23 septembre 2022.

[147] *Ibid*.

[148] François Furet et Mona Ozouf, *Dictionnaire critique de la Révolution française. 5. Interprètes et historiens*, Paris, Flammarion, 2017, p. 194.

[149] Élisabeth Cazenave, « Blanc Louis (1811-1882) », *Encyclopædia Universalis, [En ligne : https://www.universalis.fr/encyclopedie/louis-blanc/]. Consulté le 6 août 2022.*

[150] Louis Blanc, *Histoire de la Révolution française*, 2e éd., Paris, Pagnerre / Furne et Cie, 1864, vol. 7, p. 234.

> télescope à la main, examinait attentivement, du haut de sa position, la contenance des Français ; découragé, il laisse tomber ces mots : Nous ne nous battrons point ici[151].

Son récit, dans les faits qu'il narre, est tellement proche de Michelet qu'il reproduit l'exemple de Brunswick qui regarde dans son télescope. Par ailleurs, il cite très fréquemment Goethe, qui lui sert de témoin. S'il rejette le statut de bataille à Valmy, il ne néglige pour autant pas sa portée et montre des volontaires glorieux, mais aux airs presque effrayants :

> L'affaire de Valmy, sans être précisément une victoire, eut toute l'importance d'une grande bataille gagnée. Là venaient d'apparaître, la face éclairée par la lueur des canons, ces hommes au cœur indomptable, aux muscles d'airain, qu'on allait voir parcourir l'Europe au pas de charge, et chasser devant eux, comme autant de faibles troupeaux, les plus puissantes armées[152].

Tout comme Michelet et Lamartine, son *Histoire de la Révolution française* rencontre un succès immédiat. Les trois histoires de la Révolution, publiées la même année, ne semblent guère en concurrence, malgré leurs sensibilités différentes. Un certain M. Baudry de Rouen, en écrivant à l'assistant de Michelet, déclare qu'il est « bien remarquable » que les trois livres paraissent au même moment et que « sauf les nuances, ces trois livres aient la même conclusion démocratique et révolutionnaire »[153]. Pour lui, c'est la preuve que plus personne ne conteste la Révolution française, ce qu'on peut étendre dans notre cas à la bataille de Valmy.

4. La prudence poétique d'Edgar Quinet

Si les trois histoires de la Révolution que nous venons d'évoquer ont toutes été publiées dans le même intervalle de temps, il n'en est pas de même de la dernière. Nous avons tout de même souhaité la joindre à cette comparaison, car Edgar Quinet a été pendant longtemps un ami proche de Michelet. De plus, son œuvre permet d'y lire les effets de l'échec de la IIe République et d'y voir en quelque sorte un « après-Michelet ». Sa *Révolution*, publié en 1865, soit quinze ans après la saga de Michelet, n'a pas le même ton épique que celui-ci. Au contraire, Quinet est très critique vis-à-vis du déroulement de la Révolution malgré son républicanisme, qui l'a par ailleurs contraint à l'exil. Il ne critique pas tant la violence de la Terreur en elle-même, mais la continuité de celle infligée par l'État depuis l'Ancien Régime, dont l'origine serait une culture politique imprégnée par le catholicisme[154]. En somme, cet historien fait part d'un certain désenchantement après les événements de 1848 et 1852 : il ne s'agit plus seulement de raconter les triomphes, mais aussi de comprendre les échecs, comme il l'annonce dès le

[151] *Ibid.*, p. 236.

[152] *Ibid.*

[153] Bibliothèque historique de la ville de Paris, Papiers Dumesnil, t. 88. Cf A. Court, « Les Girondins de Lamartine. Un incendie. Un feu de paille », art. cité, p. 309-310.

[154] P. Serna, « Révolution française », dans C. Delacroix et al. (dir.), *Historiographies II*, *op. cit.*, p. 1195.

préambule[155]. En outre, les actes héroïques ont pour Quinet bien moins d'importance que chez Michelet, Blanc ou Lamartine, car il croit que l'histoire obéit à des lois et n'est pas du seul fait des individus, même si ces derniers demeurent importants pour tendre vers le progrès[156]. Tous ces éléments ont marqué la rupture entre Michelet et Quinet en 1868, à la suite de leurs discussions sur l'ouvrage de Quinet. Michelet souhaite avant tout une histoire conquérante, alors que Quinet n'adhère pas au positivisme[157].

Quinet demeure favorable au symbole de la bataille de Valmy, mais la description de cette dernière est bien plus courte et exclut les éléments de langage liés au christianisme par rapport à la version de Michelet. Plus troublant, elle évite quasiment tous les éléments du mythe républicain, ce qui ne l'empêche pas d'être d'une surprenante poésie pour une description de bataille, les volontaires résistant fièrement à une « pluie de boulets ». La plume de Quinet est l'une des traces de son amitié avec Michelet, puisque tout comme lui, il promeut une part de fiction dans la narration des événements historiques[158], ce qui se ressent dans sa description de la canonnade :

> Le 20 septembre la terrible canonnade commence. Les deux armées, immobiles, l'arme au pied, se mesurent des yeux, à travers la pluie de boulets de Valmy. La plus forte de ces armées par le cœur, non par le nombre, obligera l'autre de reculer sans combat. Il semble que ce soit une convention tacite ; on éprouvera les âmes plutôt que les bras, car on n'en vint pas aux mains. On n'attaque pas à l'arme blanche, ni avec les petites armes. Le canon seul décida tout. Mais, ô miracle ! après une journée entière, les volontaires français n'ont ni fui, ni acclamé les princes légitimes ; ils ont tenu à la mitraille, ils ont reçu le baptême du feu ; ces volontaires sont des hommes, ils sont toujours là, à leurs rangs, commandés par Kellermann. L'expérience parue complète au duc de Brunswick. Il ne chercha pas à engager la bataille, mais il se résolut à la retraite.
>
> Goethe, spectateur indifférent entre les deux armées, prononça cette parole qui ne fut contredite par personne : « Aujourd'hui commence une époque nouvelle de l'humanité. »
>
> Alors on comprit l'héroïsme de Beaurepaire qui s'était brûlé la cervelle au moment de la reddition de Verdun[159].

Contrairement aux auteurs précédents, qui présentent les armées de l'Empire comme une continuation des armées révolutionnaires, Quinet met un point d'honneur à différencier les deux. La seule part mythique de son récit, la surreprésentation des volontaires, vient de sa

---

[155] Edgar Quinet, *Œuvres complètes d'Edgar Quinet. La Révolution ; précédé de La critique de la Révolution*, 8e éd., Paris, Librairie Germer-Baillière et C[ie], 1879, vol. 1, p. 29-35.

[156] J. Walch, *Les maîtres de l'histoire*, *op. cit.*, p. 247.

[157] Laure Lévêque, « Michelet et Quinet dans le greffe de l'histoire. Usages publics du passé et politique de la postérité », dans Anne Le Guellec-Minel (dir.), *La mémoire face à l'histoire : traces, effacement, réinscriptions*, Rennes, PUR, 2019, p. 130.

[158] *Ibid.*, p. 132-133.

[159] Edgar Quinet, *Œuvres complètes d'Edgar Quinet. La Révolution ; précédé de La critique de la Révolution*, 8e éd., Paris, Librairie Germer-Baillière et C[ie], 1879, vol. 2, p. 115-116.

conception des troupes révolutionnaires, qui sont à ses yeux avant tout constituées de citoyens, alors que celles de l'Empire sont entièrement dévouées à un chef[160]. Dans le récit complet de Valmy, Quinet mentionne peu les généraux et principalement Dumouriez, qu'il perçoit comme le stratège de la campagne de l'Argonne[161]. Reprenant les propos initiaux des députés de septembre 1792, il met principalement en avant le courage des volontaires face à la canonnade. Le personnage de Dumouriez montre par ailleurs ses efforts d'objectivité, car s'il lui voue une véritable haine en raison de sa trahison, qu'il voit comme l'une des principales causes de la chute des Girondins, il reconnaît ses talents à Valmy et à Jemmapes. Sa manière de narrer Valmy est par conséquent proche de sa pensée sur la guerre révolutionnaire, qui ne peut être bien menée selon Quinet que s'il y a un échange fécond entre les généraux et les masses[162].

Les quatre historiens ont des points communs. Généralement, ils ignorent sciemment les légendes noires de Valmy. Louis Blanc impute par exemple les rumeurs sur les implications de personnalités politiques à de basses manœuvres politiciennes[163]. Michelet est le seul à y faire exception : selon lui des négociations ont été entamées entre Brunswick et des agents de Danton, mais rien n'indique qu'elles aient abouti[164]. Aucun ne semble mentir délibérément sur le déroulement de la bataille, les faits rapportés étant essentiellement les mêmes. Toutefois, elles possèdent toutes un souffle épique, aux tonalités différentes, mais qui vise à susciter l'admiration. Rien d'étonnant lorsque l'on sait que Quinet et Michelet ont une passion de jeunesse pour les épopées médiévales[165]. Valmy n'est plus une simple « affaire », mais une source d'inspiration.

III. À la recherche du Valmy perdu

Avec la chute de Louis-Philippe, Valmy se trouve à un moment de déclin. La IIe République a à peine le temps d'être instaurée que ses principes sont déjà sabotés de l'intérieur, ce qui ne lui laisse pas la possibilité de réinventer les usages de la mémoire de la bataille de Valmy par rapport aux pratiques de la monarchie de Juillet. Le coup d'État de Louis Napoléon Bonaparte signe pour les souvenirs révolutionnaires une longue traversée du désert, notamment dans les discours officiels, qui ne valorisent plus que le Premier Empire. De manière fulgurante,

[160] A. Crépin, « L'image de l'armée […] », dans M. Vovelle (dir.), *L'image de la Révolution française*, *op. cit.*, p. 1103.

[161] E. Quinet, *Œuvres complètes […]*, *op. cit.*, p. 115.

[162] Simone Bernard-Griffiths, « Révolution française et mythe du héros dans l'imaginaire d'Edgar Quinet », dans Yves Chalas (dir.), *Mythe et révolutions*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1990, p. 203.

[163] L. Blanc, *Histoire de la Révolution française*, *op. cit.*, p. 216.

[164] J. Michelet, *Histoire de la Révolution française*, *op. cit.*, p. 380.

[165] Michelet et Quinet ont tenté à partir de 1825 de promouvoir les épopées médiévales comme sources historiques. Cf L. Lévêque, « Michelet et Quinet dans le greffe de l'histoire », dans A. Le Guellec-Minel (dir.), *La mémoire face à l'histoire*, *op. cit.*, p. 125.

Valmy disparait de la presse. Du moins, le récit de la bataille disparaît, car son nom est déjà tellement implanté, que ce soit avec le duc de Valmy[166], le quai de Valmy ou bien le navire Valmy, que les occurrences chutent mais un certain nombre demeurent inévitables. De plus, bien que marginalisés de la vie politique, les républicains continuent à édifier leur mythologie républicaine face au régime dictatorial du Second Empire.

A. La culture de Valmy par les républicains pendant le Second Empire

La IIe République aurait probablement utilisé Valmy, mais ce n'est qu'une supposition. On remarque par exemple que l'iconographie se maintient un temps, comme en témoigne l'aquarelle de Clément-Auguste Andrieux, *Soldats de la République à Valmy*, peinte en 1851[167]. Mais très vite, la bataille révolutionnaire disparaît à partir du coup d'état de Louis-Napoléon Bonaparte. Pour souligner cet effacement, nous prendrons l'image du débat sur le symbole du Second Empire. En 1853, Napoléon III demande les conseils d'une commission composée d'hommes politiques et d'artistes. Un certain nombre d'entre eux proposent le coq, un assistant le recommandant car il symbolise « les premières victoires de Jemmapes et de Valmy, si chères aux souvenirs du peuple ». Mais l'empereur rejette virulemment la proposition, déclarant qu'il préfère encore la poule-au-pot d'Henri IV, car elle représenterait des souvenirs bien plus « respectables »[168]. Il est pour lui hors de question d'avoir en emblème un animal de basse-cour : son choix se porte finalement sur l'abeille. La Révolution est belle et bien mise au placard, du moins officiellement.

1. L'affermissent de la légende républicaine

Avec l'avènement d'un nouvel empire, la presse républicaine disparait, à l'exception de quelques titres en province, comme *Le Progrès* à Lyon ou Le *Phare de la Loire* à Nantes[169]. À partir de 1861, l'opposition républicaine arrive tout de même à investir les colonnes du *Temps*, un journal libéral originellement proche des orléanistes[170]. Même au sein de ce journal, c'est avec peine que l'on trouve des références à Valmy, neuf références en tout et pour tout entre

[166] Edmond de Valmy, petit-fils de Kellermann et figure légitimiste, n'est plus actif politiquement mais il écrit encore plusieurs essais, mène des opérations spéculatives souvent malheureuses et s'intéresse à l'architecture. Dernier duc de Valmy, il décède en 1868.

[167] *Collection de M. Frédéric Mallet. Tableaux modernes, aquarelles, pastels, dessins, sculptures*, Paris, Imprimerie Georges Petit, 1920, p. 37.

[168] Propos rapportés dans le premier numéro de l'*Abeille impériale* et cités dans *Journal de Rennes. Écho de la Bretagne*, 10e année, no 55, 10 mai 1853, p. 1.

[169] Sylvie Aprile, *1815-1870. La Révolution inachevée*, Paris, Gallimard, 2020, p. 415.

[170] *Ibid.*, p. 515.

1861 et 1869, dont une qui sert à retracer l'histoire de Louis-Philippe et une autre pour dévaloriser la présence des volontaires à Valmy et à Jemmapes.

Toutefois, la censure de la presse perturbe peu l'édition des livres d'histoire, qui devient même favorisée par le régime avec la légitimation de l'apprentissage de l'histoire de France par Victor Duruy. Sous la monarchie de Juillet déjà, les lois Guizot (1833 et 1836) avaient permis de doubler le nombre d'écoles et d'introduire des notions d'histoire dans l'instruction publique pour les élèves « les plus avancés »[171], même si la Révolution est majoritairement exclue de l'enseignement. Celle-ci apparaît progressivement dans les premiers manuels scolaires, apportant avec elle les premières références à Valmy[172], dans lesquelles on ne voit poindre aucun élément de l'historiographie républicaine. Malgré son absence officielle dans l'enseignement primaire et secondaire, la Révolution se généralise dans les manuels même après 1852, en témoigne l'actualisation de Victor Duruy de son *Abrégé de l'Histoire de France* de 1848, qui lui ajoute la période révolutionnaire après la réforme de l'enseignement secondaire en 1852[173]. Duruy fait d'ailleurs publier plusieurs variations de son ouvrage, de sa célèbre *Histoire de France* destinée à un public large et non-académique, qui connaît vingt-trois éditions en cinquante-cinq ans[174], à la *Petite histoire de France* pour les écoliers de l'enseignement primaire. Cette dernière étant bien plus courte, on peut s'intéresser aux choix éditoriaux concernant Valmy à cette époque. Dans l'*Histoire de France*, le récit de Valmy se fait en trois temps. Le premier permet de faire une transition depuis les massacres de Septembre, tout en évoquant le sacrifice de Beaurepaire et l'invasion de la France. Duruy revient ensuite plus en détails sur la victoire :

> Kellermann avait pris position avec ses conscrits, que les émigrés appelaient des tailleurs et des cordonniers ; mais il se trouva que ces courtauds de boutique respiraient, comme de vieux soldats, l'odeur de la poudre. Ces conscrits supportèrent le feu avec un sang-froid sur lequel l'ennemi ne comptait pas. L'action ne fut guère qu'une canonnade de plusieurs heures. […] Brunswick en profita pour lancer son infanterie en colonnes d'attaque. Kellermann les laisse avancer sans tier un coup de feu, puis se met au premier rang, et, au cri de *Vive la nation !* que tout la ligne répètent s'apprête à charger l'ennemi à la baïonnette. Ce cri immense qui se prolonge durant plusieurs minutes, cette fière attitude, arrêtent les Prussiens […][175].

---

[171] Patrick Garcia et Jean Leduc, *L'enseignement de l'Histoire en France*, Paris, Armand Colin, 2003, p. 62.

[172]« Cependant le danger de la patrie avait appelé de nombreux bataillons de volontaires. Dumouriez, ministre de la guerre, se mit à la tête de l'armée. Les Prussiens, vaincus à Valmy, le 20 septembre 1792, par Kellermann, qui commandait une partie de l'armée française, furent forcés à la retraite ». Cf Auguste Michelot et Meissas, *Manuel d'histoire de France : contenant les tableaux d'histoire des mêmes auteurs*, Paris, Hachette et Firmin Didot frères, 1834, p. 130 ; « Une canonnade de plusieurs heures, dirigée d'une manière habile, décida de l'action (20 septembre 1792) ». Cf Émile Lefranc, *Histoire de France, depuis la Gaule primitive jusqu'en 1830. 2. De l'avènement des Valois, 1328, à la révolution de 1830*, 9e éd., Paris / Lyon, Périsse frères, 1836, p. 536.

[173] Jean-Charles Geslot, *Histoire d'un livre : L'*Histoire de France *de Victor Duruy (1858)*, Paris, CNRS Éditions, 2022, p. 39.

[174] *Ibid.*, p. 214.

[175] Victor Duruy, *Histoire de France*, Nlle éd., Paris, Librairie Hachette et Cie, 1876, vol. 2, p. 502.

Enfin, l'historien revient après son récit de Jemmapes sur la réaction de Goethe, prouvant que les premières victoires révolutionnaires changent effectivement l'histoire du monde. Valmy est par conséquent à la fois un grand moment, qui fait la part belle aux conscrits, tout en n'étant « qu'une canonnade de plusieurs heures », le propos se révélant être un mélange d'un point de vue ancien et de mythes plus récents, avec le peuple en armes et la phrase de Goethe. C'est cependant le point de vue ancien qui prédomine, comme en témoigne la *Petite histoire de France*, qui ne conserve que la première évocation de Valmy, très courte, insérée entre les massacres de Septembre et Beaurepaire :

> Victoire de Valmy. – Le courage de nos soldats permet heureusement de détourner les yeux de la Saint-Barthélemy révolutionnaire. Dumouriez gagna, le 20 septembre, la bataille de Valmy, qui sauva la France. Quelques jours auparavant, les Prussiens assiégeaient Verdun ; Beaurepaire y commandait. Le conseil municipal, refusant de se défendre, signa une capitulation? « J'ai juré, s'écria le commandant, de sauver la place ou de périr : je tiendrai mon serment ; » et, tirant un pistolet, il se fit sauter la cervelle dans la salle même du conseil[176].

Si nous mentionnons autant Duruy, c'est parce qu'il est probablement l'historien le plus influent du Second Empire. Bien qu'ayant voté contre Louis-Napoléon Bonaparte, il entretient avec l'empereur une relation ambiguë, ce dernier l'admirant pour ses talents d'universitaire. Lorsque le régime se libéralise dans les années 1860, Napoléon III décide de nommer Duruy au ministère de l'Instruction publique en signe d'ouverture, poste auquel il demeure pendant six ans. Le 10 avril 1867, Victor Duruy rend obligatoire l'enseignement de l'histoire de France à l'école. Son ministère est le premier à véritablement organiser le programme de cette discipline, qui s'étend de l'Antiquité jusqu'au très contemporain.

Ce sont dans les livres d'histoire et les manuels scolaires que l'iconographie de Valmy continue à prospérer malgré l'absence de commande officielle, même s'il faut souligner que dans les meilleures ventes figurent encore de très vieux ouvrages, comme l'*Histoire de France* d'Anquetil, publiée sans discontinuité depuis 1805, ou les premiers manuels d'histoire des années 1830[177]. C'est à cette époque que Dumouriez recommence chez certains auteurs à être perçu comme un personnage central du récit de Valmy, comme nous avons pu déjà le lire dans celui de Quinet. L'*Histoire populaire de la France* éditée par Charles Lahure en est un exemple frappant, puisque l'illustration principale de la bataille est un portrait de Dumouriez, accompagné d'une petite estampe de Valmy – la bataille ne serait guère reconnaissable sans son titre, les seuls éléments distinctifs renvoyant à bataille étant un canon et un personnage, probablement Kellermann, qui tient dans ses mains un drapeau et son chapeau[178]. Le récit de la bataille de Valmy se stabilise. Dans ces livres, on trouve peu de traces des complots, tout

[176] Victor Duruy, *Petite histoire de France, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, Nlle éd., Paris, Librairie de L. Hachette et Cie, 1866, p. 182.

[177] J.-C. Geslot, *Histoire d'un livre*, *op. cit.*, p. 31.

[178] Charles Lahure (dir.), *Histoire populaire de la France*, N^lle^ éd., Paris, Ch. Lahure, imprimeur-éditeur, 1863, vol. 4, p. 112.

comme dans l'historiographie républicaine. Dans l'*Histoire populaire* par exemple la France aurait répondu fermement lors des négociations et la Prusse n'aurait guère eu le choix, au vu de l'état de ses troupes « cruellement décimé[e]s par la disette et les maladies »[179].

En outre, le nom de Valmy demeure associé à la bataille et non seulement aux lieux ou aux personnes qu'il désigne, ce qui perturbe la censure. Ainsi, lorsque le duc de Valmy finance un « prix Valmy » pour récompenser un mémoire d'architecture à l'Académie des Beaux-Arts en 1865, *Le Figaro* rapporte qu'à la remise du prix à Alexandre-Thomas d'Agonit, un membre du parterre blague à voix haute et déclare « Jemmapes croire qu'il est mérité »[180].

2. Le développement de Valmy dans la fiction

Bien que le sujet des guerres révolutionnaires devienne marginal dans les arts, des auteurs de pièces de théâtre et d'opéra semblent profiter du lien qu'ils peuvent faire avec le Premier Empire pour réussir à évoquer la Révolution. Anicet Bourgeois monte ainsi une pièce sur l'histoire des maréchaux de l'Empire[181]. Le thème initial ne peut que plaire aux autorités, mais il parvient à montrer des scènes de la Révolution qui auraient formé les futurs maréchaux, dont Valmy. Les débuts des maréchaux sont une excuse pratique et rarement vraies historiquement. Anicet Bourgeois prête ainsi à Valmy un rôle de canonnier à Claude-Victor Perrin, dit Victor, alors que celui faisait partie d'un bataillon absent à la bataille mais qui s'illustre plus tard, pendant la campagne d'Italie[182]. Toutes ne réussissent pas à investir les planches, en témoigne la pièce *Les fiancés de Valmy* qui est restée à l'état de projet en 1867-1868, où la première partie se déroule à Valmy, la deuxième à Austerlitz, avant de consacrer la troisième au mariage des protagonistes[183]. En 1855, trois tableaux d'une pièce de Paul Meurice sur l'histoire de Paris, de l'Antiquité jusqu'au Premier Empire, sont censurés. Il s'agit des saynètes sur Voltaire, les enrôlements volontaires et sur la Conciergerie. On observe par conséquent que ce qui est au cœur du problème de la représentation des guerres révolutionnaires est celle des volontaires. Pour *Paris*, les censeurs ont précisé que « les enrôlements volontaires de 92 pouvaient et devaient présenter des scènes militaires acceptables pour tout le monde. L'auteur ne s'était pas maintenu dans cette limite, il montrait exclusivement des hommes du peuple s'enrôlant pour sauver leur pays »[184]. Il serait dangereux de montrer au peuple son

[179] *Ibid.*, p. 113.

[180] *Le Figaro*, 12e année, no 1108, 28 septembre 1865, p. 5.

[181] *Le Journal amusant*, no 17, 26 avril 1856, p. 5-6.

[182] Il est adjudant-major capitaine dans le 5e bataillon de volontaires des Bouches-du-Rhône.

[183] AN, F/21/1324, *Les fiancés de Valmy*.

[184] AN, F/21/975, Procès-verbal de censure, cité par Odile Krakovitch, « La Révolution à travers le théâtre de 1815 à 1870 : à chaque révolution sa peur », dans Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIXe siècle, *Le XIXe siècle et la Révolution française*, Paris, Éd. Créaphis, 1992, p. 69.

potentiel guerrier, qui possède une dimension insurrectionnelle : il pourrait en effet choisir de lui-même les raisons pour lesquelles il aurait envie de se battre et surtout… contre qui.

Au sein des romans, peu d'œuvres s'intéressent à l'ensemble de la période révolutionnaire et donc à l'année 1792. La plupart se bornent à citer quelques événements ou alors s'épanchent sur la Terreur, par voyeurisme macabre ou par fascination pour les sombres dénouements, puisque le cœur des intrigues est la guerre de Vendée, Robespierre et les condamnations à mort. Il y a toutefois quelques exceptions, comme Alfred Assollant qui, parmi ses premières publications destinées à la jeunesse, écrit *Deux amis en 1792*. L'un des deux protagonistes, Reynier, s'est engagé comme volontaire et écrit une longue lettre depuis Valmy, où il décrit trois attaques repoussées au cri de « Vive la nation ! »[185]. Deux grands écrivains de romans populaires ont également cherché à embrasser l'ensemble de la période révolutionnaire.

La première de ces entreprises littéraires a été en partie condamnée par la réaction de plus en plus vigoureuse de la II^e^ République, qui devient ensuite le Second Empire. Il s'agit des *Mystères du Peuple* (1849-1857), roman-fleuve d'Eugène Sue peu connu de nos jours, qui retrace l'histoire sur plusieurs siècles d'une famille de prolétaires. Contrairement aux *Mystères de Paris,* Sue se résigne à ne publier que sous la forme d'un abonnement, ne souhaitant pas que son œuvre finisse dans un journal conservateur. Persécuté par l'État, qui enchaine menaces et saisies, le roman n'a pu se conclure comme le souhaitait son auteur[186], qui décède en 1857. L'époque de la Révolution française y est tout de même développée dans l'aventure « Le sabre d'honneur », qui s'étend sur les quatre derniers tomes. En abordant la Révolution, l'influence des historiens devient prégnante, les membres de la famille ayant plus le rôle de témoins que de réels protagonistes par rapport aux histoires précédentes[187]. La fiction se calque sur les événements révolutionnaires et Valmy n'y fait pas défaut. Dumouriez y est présenté comme un général arrogant, comme toutes les personnes « nourri[e]s sous la monarchie », qui a failli perdre à force de vouloir récolter les lauriers à lui seul[188]. Le déroulement de la bataille est fantaisiste, puisqu'il s'agit d'une victoire remportée essentiellement par les volontaires dans des affrontements à la baïonnette. Certaines formulations laissent entrevoir qu'Eugène Sue a lu des livres d'histoire[189], mais qu'il a décidé de rendre plus sanglante cette victoire « d'une médiocre importance d'un point de vue militaire »[190] :

---

[185] Alfred Assollant, *Deux amis en 1792*, Paris, L. Hachette, 1860, p. 175-180.

[186] Laure Lévêque, « Les Mystères du peuple d'Eugène Sue, une politique fiction de 1848 : de quoi demain sera-t-il fait ? », *Babel. Littératures plurielles*, n° 30, juillet 2014, p. 303-326.

[187] Aude Déruelle et Jean-Marie Roulin (dir.), *Les romans de la Révolution : 1790-1912*, Paris, Armand Colin, 2014, p. 154.

[188] Eugène Sue, *Les mystères du peuple ou Histoire d'une famille de prolétaires à travers les âges*, Paris, Administration de librairie, 1850, vol. 14, p. 273.

[189] L'utilisation de noms de lieux et de personnages très précis, des formules comme « Thermopyles de la France » ou les paroles de Kellermann prouvent les lectures d'Eugène Sue.

[190] E. Sue, *Les mystères du peuple*, *op. cit.*, p. 277.

> [Kellermann] donne l'ordre aux volontaires et aux soldats de ne pas tirer un coup de fusil, d'attendre l'ennemi d'un pied ferme, immobiles, et lorsque l'on sera presque corps à corps de le charger impétueusement à la baïonnette. De cette attaque foudroyante Kellermann donne lui-même l'exemple au cri de : *Vive la nation !* répété par des milliers de voix palpitantes d'ardeur civique. Ces cris inaccoutumés dans une armée, toujours silencieuse dans les rangs ; ces cris frappent les Prussiens d'une sorte de stupeur et les déconcertent. La furie de cette charge à la baïonnette, lutte corps à cops, où l'élan de la bravoure individuelle doit toujours triompher de la régularité d'une manœuvre automatique, ébranle, déroute la vieille infanterie prussienne, la meilleure de l'Europe ; elle hésite, recule et est bientôt culbutée des hauteurs de Valmy dans la plaine. Deux fois les Prussiens sont ramenés à la charge, deux fois ils sont refoulés à coups de baïonnette dans le ventre ou dans les reins, aux cris de *Vive la nation*[191] !...

Cette permission que lui donne la fiction fait de cette description de Valmy un cas d'école sur ce que les commentateurs de Valmy auraient voulu lire sur cette bataille, avec la promotion des actes héroïques individuels à l'arme blanche[192], qui plus est la baïonnette, arme emblématique de la Révolution française.

Hormis chez Eugène Sue, les références à Valmy dans des romans à succès sont principalement le fait d'un seul homme, Alexandre Dumas. En 1847, il avait déjà écrit et monté la pièce *Le Chevalier de Maison rouge*, dont le propos est plus monarchique que républicain, mais au lieu de dégoûter le public de la Révolution, la pièce suscite son engouement pour les événements révolutionnaires[193]. Par la suite, Dumas continue à faire de la Révolution l'un de ses sujets de romans, devenant fasciné par cette période historique à mesure qu'il est gagné par l'idéologie républicaine[194]. Ceci explique que la lecture de ses romans, très populaires, soient interdite par la congrégation de l'Index en 1863[195]. De l'instauration du Second Empire à sa mort en septembre 1870, il mentionne Valmy dans plusieurs œuvres, dont les plus notables sont *La Comtesse de Charny*, *Les Blancs et les Bleus* et *Le docteur mystérieux*. Dans *La Comtesse de Charny* (1852-1855), l'écrivain fait une longue description de Valmy, inspirée de celle de Michelet, qu'il cite et dont il demeure très proche. Il reprend d'ailleurs une partie de son vocabulaire, en gardant la notion de « fanatiques » ou de « foi » :

> Brunswick vit que c'était une journée perdue, et fit sonner le rappel. Le roi ordonna de battre la charge, se mit à la tête de soldats, et poussa sa docile et vaillante infanterie sous le double feu de Kellermann et de Dumouriez : il se brisa contre les lignes françaises.
>
> Quelque chose de lumineux et de splendide planait sur cette jeune armée: c'était la foi !

---

[191] *Ibid.*, p. 276-277.

[192] Hervé Drévillon, *Batailles : scènes de guerre de la Table ronde aux tranchées*, Paris, Seuil, 2007, p. 14-15.

[193] Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIX^e^ siècle, *Le XIX^e^ siècle et la Révolution française*, *op. cit.*, p. 65.

[194] Michel Autrand, « Le roman d'Alexandre Dumas à l'épreuve de la Révolution », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1990, vol. 90, n° 4-5, p. 681.

[195] Loïc Artiaga, « Lu, critiqué, consommé : le roman populaire et ses lecteurs » dans Loïc Artiaga (dir.), *Le roman populaire*, Paris, Autrement, 2008, p. 123.

- Je n'ai pas vu de fanatiques pareils depuis les guerres de Religion ! dit Brunswick.

Ceux-là, c'étaient des fanatiques sublimes, les fanatiques de la liberté. Ils venaient, les héros de 92, de commencer cette grande conquête de la guerre qui devait se terminer par la conquête des esprits.

Le 20 septembre, Dumouriez sauvait la France.

Le lendemain, la Convention nationale émancipait l'Europe en proclamant la République[196] !

Avant la bataille de Valmy, Dumas a décrit les massacres de Septembre. Valmy lui permet de faire une transition de l'horreur à la gloire de la République, montrant la double face de la Révolution. En reprenant Michelet, l'écrivain fait un choix que l'on retrouve par la suite chez les autres romanciers républicains, celui d'établir un lien entre l'éloge du héros, Dumouriez à Valmy, et la célébration du peuple, les volontaires « fanatiques ». Il construit une épopée où le héros finit par transmettre sa gloire au collectif[197].

L'histoire du roman *Les Blancs et les Bleus* (1867) commence un an après Valmy, à l'automne 1793. Cependant, les personnages citent souvent Valmy et Jemmapes, quatre fois au total. Dans un passage du livre, un réfugié polonais cite par exemple Valmy lorsqu'il voit le drapeau tricolore, ce qui montre une association entre le drapeau, le patriotisme et les batailles de 1792. La référence la plus originale à l'intérieur du roman est celle qui a lieu lors de la description de la préparation des républicains face aux sections royalistes lors de l'insurrection du 13 vendémiaire an IV :

> Alors, comme s'ils n'eussent attendu que cette motion, trois ou quatre cents patriotes envahissent la salle en demandant des armes. Ce sont les vétérans de la Révolution, l'histoire vivante des six années qui viennent de s'écouler ; ce sont les hommes qui se sont battus sous les murs de la Bastille, qui ont foudroyé, au 10 août, ce même château qu'ils demandent à défendre aujourd'hui, ce sont des officiers généraux couverts de cicatrices ; ce sont les héros de Jemappes et de Valmy, proscrits parce que les actions éclatantes appartenaient à des noms obscurs, parce qu'ils avaient vaincu les Prussiens sans méthode, et battu les Autrichiens sans savoir les mathématiques et l'orthographe[198].

Il s'agit d'une exaltation des volontaires, ce qu'abhorre le Second Empire, d'autant plus qu'ici Dumas montre que ces derniers reviennent quand le destin les appelle. Valmy est à nouveau du seul fait des volontaires, des hommes illettrés qui ont « vaincu les Prussiens sans méthode ».

Le cas du *Docteur mystérieux* est un peu particulier, puisque s'il a été imaginé dès 1853 et publié sous forme de roman-feuilleton dans *Le Siècle* en 1869-1870, Dumas meurt avant l'édition de sa forme définitive, qui devient une partie du roman *Création et rédemption*, publié

[196] Alexandre Dumas, *Mémoires d'un médecin : La comtesse de Charny, Le chevalier de Maison-Rouge. Quatrième partie : La comtesse de Charny*, Paris, Robert Laffont, 1990, p. 1147-1148.

[197] A. Déruelle et J.-M. Roulin (dir.), *Les romans de la Révolution*, *op. cit.*, p. 288.

[198] Alexandre Dumas, *Les Blancs et les Bleus*, N^lle^ éd., Paris, Calmann Lévy, 1895, vol. 2, p. 82-83.

en 1872. Dans ce roman, Valmy est à nouveau narré. L'épisode de la canonnade est bien plus long encore que dans *La Comtesse de Charny*, dont il est pourtant une variation, puisqu'on retrouve le terme de « fanatiques » dans la bouche de Brunswick[199]. Cependant, la narration ressemble moins à celle de Michelet et Dumas en profite pour critiquer le futur Louis-Philippe, en réaction à sa réappropriation de Valmy :

> Le jeune duc de Chartres n'avait rien fait et n'avait rien pu faire de remarquable. Il était resté bravement au milieu du feu. C'est tout ce que lui demandait Dumouriez, et cela suffisait à ce que son nom fût dans le bulletin de la bataille[200].

Si dans aucun de ses livres Dumas ne fait l'apologie de la Révolution, utilisant cette dernière avant tout comme un matériau romanesque en témoigne son utilisation de la Terreur, il prend la période historique très au sérieux, refusant toute grande fantaisie. On ne trouve pas de trace de complot, que ce soit à Valmy ou ailleurs, alors qu'il était par ailleurs fasciné par la légende du Masque de fer, ce qu'on peut relier à son goût de plus en plus prononcé pour les sciences historiques[201]. Il a rencontré certains acteurs de la Révolution et visité beaucoup de lieux[202], dont Valmy, ce qu'il raconte dans *Le Docteur mystérieux* :

> J'ai gravi la colline de Valmy, véritable *Scala santa* de la révolution, que tout patriote devrait monter à genoux. J'ai baisé cette terre sur laquelle, pendant une de ces journées qui décident des destins du monde, battirent tant de vaillants cœurs et où le vieux Kellermann, l'un des deux sauveurs de la patrie, voulut que le sien fût enterré[203].

En 1869, Dumas n'a plus à craindre la censure en déclarant son amour de Valmy. En effet, Napoléon III a concédé des réformes libérales afin de se maintenir au pouvoir, dont une plus grande liberté de la presse à partir de mai 1868[204].

3. La séduction du mythe, le rejet du terrain

Dès 1866, Ernest Renan analyse la part prise par la nouvelle mythologie provenant de l'histoire de France qui est utilisée pour exacerber le patriotisme. Pour lui, on assiste depuis la Révolution, comme l'a annoncé Michelet, à la constitution d'une nouvelle forme de religion, entièrement tournée vers l'État, mais qui ne peut que se solder par un échec selon Renan, en raison de la nature humaine et de l'importance de la religion :

---

[199] Alexandre Dumas, *Le docteur mystérieux*, N^lle^ éd., Paris, Calmann Lévy, 1887, vol. 2, p. 21.

[200] *Ibid.*, p. 22.

[201] M. Autrand, « Le roman d'Alexandre Dumas à l'épreuve de la Révolution », art. cité, p. 683.

[202] *Ibid.*, p. 684.

[203] A. Dumas, *Le docteur mystérieux*, *op. cit.*, p. 23.

[204] S. Aprile, *1815-1870*, *op. cit.*, p. 514.

> Grande est la patrie, et saints sont les héros de Marathon, des Thermopyles, de Valmy et de Fleurus. La patrie, cependant, n'est pas tout ici-bas. On est homme et fils de Dieu, avant d'être Français ou Allemand[205].

En mars 1870, quelques mois à peine avant l'éclatement de la guerre franco-prussienne, Camille Rousset fait paraître ses recherches historiques sur les volontaires. Au moment de Valmy, il rapporte notamment le mauvais comportement du bataillon des Lombards, décrit par Westermann[206] ou l'équipement quasi-inexistant de certains volontaires, dont Kellermann ne sait que faire[207]. À Valmy, la fermeté des troupes s'explique seulement pour Rousset par un encadrement approprié :

> Ce fut à l'exemplaire fermeté des bataillons de ligne que les premiers volontaires de 1791, encadrés parmi eux, durent l'honneur qu'ils acquirent, le 20 septembre, sous la canonnade de Valmy[208].

Le fait qu'il démontre que les volontaires n'étaient pas toujours bien perçus des généraux et des hommes politiques, particulièrement en 1792, fait scandale dans les rangs des républicains, qui ne peuvent admettre la remise en cause de l'intégrité du peuple en armes. C'est du moins ce que rapporte la *Semaine des familles* à la mort de Camille Rousset, en 1892 :

> Le monde lettré se souvenait des commentaires furibonds que le livre de M. Camille Roussel avait suscités vers la fin de l'Empire parmi la presse républicaine. Les recherches de l'auteur infligeaient un si cruel démenti aux théories révolutionnaires ! À l'époque où parurent les *Volontaires*, les orateurs de gauche ne négligeaient aucune occasion de s'élever à la tribune du Corps législatif contre le système des armées permanentes. Aux yeux de ces hommes d'État, la France au moment du péril n'aurait besoin que défaire appel à la nation qui défendrait victorieusement le sol contre les envahisseurs. Les « Volontaires de 92 » n'avaient-ils pas donné l'exemple d'une résistance aussi glorieuse qu'improvisée ? Le refrain de la Marseillaise, entonné par ces héros sur les champs de bataille de Jemmapes et de Valmy, avait suffi pour terroriser les vétérans de la Prusse et décider la victoire[209].

Le journal républicain[210] *La Cloche*, qui a commencé à paraître à la fin de l'année 1869, fait écho effectivement de ces critiques, bien qu'elles ne soient pas aussi exagérées que ce que déclare la chronique funéraire de la *Semaine des familles*. Eugène Sémérie déclare que le comportement des volontaires était déjà connu et qu'il était avant tout l'une des conséquences du manque d'entraînement et d'organisation des nouvelles recrues. Mais surtout, il affirme que

---

[205] Ernest Renan, *Histoire des origines du christianisme. 2. Les apôtres*, Paris, Michel Lévy frères, 1866, p. 375.

[206] Camille Rousset, *Les volontaires : 1791-1794*, 2e éd., Paris, Didier et Cie, 1870, p. 81.

[207] *Ibid.*, p. 100.

[208] *Ibid.*, p. 102.

[209] Oscar Havard, « Camille Rousset », *La Semaine des familles*, nº 33, 12 novembre 1892, p. 1-2.

[210] Le journal se veut devenir un « *Figaro* républicain ». Cf Ferragus, « Coups de cloche », *La Cloche*, nº 1, 19 décembre 1869, p. 1.

la partie légendaire n'est pas un problème, mais une belle composante de l'histoire des volontaires :

> Tout phénomène social est mélangé à doses inégales de grandeur et de bassesse. De 1789 à 1794, c'est la grandeur qui a dominé en France. Qu'il y ait eu parmi les volontaires, des lâches, des pillards, des paresseux, des indisciplinés, je l'accorde. Toujours est-il acquis à l'histoire que dans la crise la plus terrible qu'une nation ait jamais traversée, la plupart de ces jeunes gens, quoique mal nourris et mal vêtus, ont fait preuve d'un ardent patriotisme, et que beaucoup pour attester leur foi révolutionnaire ont laissé leur vie sur le champ de bataille. Ils ont remporté des victoires et sauvé la France. De là est née la légende des volontaires. Puissions-nous avoir souvent, dans notre histoire, des légendes comme celle-là[211].

Le journal demeure ambivalent, car s'il défend les volontaires, sa position officielle demeure la démilitarisation et Eugène Sémérie demande aux républicains dans le même article d'inscrire dans leur programme la suppression de la conscription[212]. Il n'y a rien d'étonnant à cette demande, car les républicains s'opposent aux campagnes militaires menées par Napoléon III. Leur position a bien évolué depuis la monarchie de Juillet, où ils se moquaient du pacifisme de Louis-Philippe. Dans les années 1830, les républicains auraient voulu que le roi soutienne les tentatives de révolution dans les anciennes monarchies européennes. Cependant, la répression des journées de juin 1848 et surtout le coup d'État du 2 décembre 1852 n'auraient pas pu se produire sans le soutien inconditionnel de l'armée, ce qui bouleverse le rapport des républicains avec l'institution[213]. Le respect du soldat, perçu comme le représentant de la nation et de la liberté, s'étiole alors qu'il devient en parallèle un modèle pour le Second Empire. Contrairement à la monarchie de Juillet, l'Empire n'est pas la paix et la France retrouve une posture belliqueuse, profitant de l'aura d'ordre qu'elle dégage dans l'Europe de l'après-printemps des peuples. Pour maintenir sa politique intérieure, Napoléon III flatte la fierté de son peuple en faisant remporter des victoires à ses armées, que ce soit en Crimée, en Italie et même au Mexique. Dans un premier temps, les républicains ont soutenu par chauvinisme ce retour de la guerre. Cependant, ces victoires sont sanglantes et s'inscrivent dans des contextes qui sont bien loin de la libération des peuples ou de la défense de la patrie. Napoléon III s'est notamment fait le défenseur de l'Église catholique lors de la guerre de Crimée, au cours de laquelle meurent 31% des troupes, principalement à cause du choléra[214]. Une intervention du député Louis-Antoine Garnier-Pagès à l'Assemblée permet de mieux comprendre comment Valmy demeure un souvenir pertinent dans le camp républicain. Il distingue deux notions, « l'esprit militaire » et le « militarisme » :

> Messieurs, il y a deux sentiments bien distincts : l'esprit militaire et le militarisme. L'esprit militaire, c'est lui qui a sauvé la Franco en 1792, à Jemmapes et à Valmy, qui a soutenu nos

[211] Eugène Sémérie, « La légende des volontaires », *La Cloche*, nº 165, 3 juin 1870, p. 2.

[212] *Ibid*.

[213] P. Darriulat, *Les patriotes*, *op. cit.*, p. 240.

[214] S. Aprile, *1815-1870*, *op. cit.*, p. 439.

> grandes guerres on 1793, 94, 95 et 96. C'est lui qui, en 1813, portait nos populations dans la Champagne pour empêcher l'ennemi d'arriver à Paris ; c'est lui qui règne dans nos écoles polytechnique et de Saint-Cyr, et anime ces jeunes gens qui travaillent pour porter dignement l'épée, c'est lui enfin qui, suivant l'expression de M. le maréchal Niel, Inspire ces hommes dévoués qui meurent ignorés pour le salut de la patrie. Mais malheureusement, il a sa contre-partie dans le militarisme, le militarisme qui conduit à Moscou, qui fait qu'au nord de l'Europe un peuple comprime un autre peuple, que le fort opprime le faible; le militarisme qui exploite les peuples, qui sème la division entre eux et les empêche de s'unir ; qui amène ces fatales émulations des dépenses ; qui, à Valparaiso, a poussé les Espagnols à bombarder une ville sans défense ; qui, dans une situation terrible et horrible pour nous, a inspiré des ordres du jour déplorables. Je ne veux pas revenir sur dos faits passés, mais je voudrais, dans un moment où nous jouissons des bienfaits de la paix, inspirer l'horreur de la guerre […][215].

Ce député, comme de nombreux républicains, est favorable à la suppression de l'armée permanente tout en entretenant une grande méfiance à l'égard de la conscription. En cas de conflit, les républicains comptent sur l'improvisation populaire, réutilisant leur version mythifiée de Valmy comme argument d'autorité[216].

4. L'improbable visite de George Sand

À ces considérations assez générales sur la place de Valmy dans l'imaginaire républicain, nous souhaitons adosser une anecdote précise sur le champ de bataille. Bien que celui-ci ne soit pas investi, n'ayant ni stèle, ni moulin, il semble visité par la bourgeoisie libérale ou proche du républicanisme, comme l'illustre la correspondance de la romancière George Sand. Celle-ci entreprend un voyage avec des amis en septembre 1869, où elle s'arrête à proximité de Valmy. Elle écrit le 18 septembre à son fils, Maurice, depuis Sainte-Menehould :

> Bonne santé et bon voyage ! J'ai vu Reims, la cathédrale ; la Champagne pouilleuse, très laide ; les bords de l'Aisne, charmants ! Nous avons très bien dormi dans le pays des pieds de cochon et joué aux dominos en wagon toute la journée d'hier, première de notre voyage.
>
> En ce moment, Adam visite le champ de bataille de Valmy, qu'il a étudié avec soin (la bataille, dans l'histoire, et, dans *André Bauvray*, la campagne).
>
> Après déjeuner, nous partons en calèche pour les défilés de l'Argonne et nous coucherons à Verdun. Il fait un temps délicieux. Rien de très intéressant pour moi jusqu'ici ; mais on quitte le chemin de fer et la promenade commence.
>
> Je vous bige mille fois tous[217].

George Sand rapporte que son ami Adam a non seulement visité Valmy, mais qu'il a étudié le déroulement de la bataille. La romancière ne s'est elle-même pas déplacée, pour une

[215] *Le Temps*, 8e année, no 2605, 2 juillet 1868, p. 2.

[216] Annie Crépin, *Histoire de la conscription*, Paris, Gallimard, 2009, p. 193.

[217] George Sand, *Correspondance : 1812-1876.*, Paris, Calmann Lévy, 1883, vol. 5, p. 319-320.

raison qui peut aussi bien être son âge que les conventions sociales. Qui est Adam ? Après quelques recherches, nous avons trouvé un souvenir similaire dans le journal de Juliette Adam, une autre écrivaine[218]. Adam est par conséquent son mari, Edmond Adam, un proche d'Adolphe Thiers. Celui-ci semble passionné par Valmy, car lorsqu'il revient du champ de bataille, il reconstitue l'affrontement avec ses auditeurs : « ce ne sont qu'ailes droites et ailes gauches, tout un exposé stratégique intéressant pour Mme Sand qui est colonel et Plauchut qui est fusilier »[219]. L'autre information présente dans la lettre de Sand est qu'Edmond aurait lu *André Bauvray*[220], un livre de Maurice Sand, paru initialement sous la forme d'un roman-feuilleton en 1868 dans le journal *L'Opinion nationale*[221], puis publié intégralement en 1870. Dans le cinquième chapitre, le fils de George Sand décrit une canonnade frisant avec l'horreur, où le protagoniste voit les têtes de ses camarades emportées par des boulets.

> Se sentir plein de vie, jeune, bien portant, et se voir forcé d'attendre, immobile, l'arme au bras, la mort qui va vous frapper sans défense. Si vous pouviez au moins courir au-devant d'elle… Mais non !... l'honneur vous ordonne de rester là. Vous êtes une muraille de chair qu'un projectile aveugle, inévitable, doit abattre. J'eus tout le temps, pendant deux minutes que dura mon supplice, de charger Jolibois de faire connaître ma mort à mon père. Puis je recommandai mon âme à Dieu[222].

Un boulet l'effleure et il manque de s'évanouir, l'auteur voulant faire ressentir à ses lecteurs toute l'angoisse d'une canonnade lorsqu'il faut rester dans les rangs. Il prouve ainsi le courage des volontaires, dont fait partie André Bauvray. La suite du récit rapporte le cri de Kellermann :

> Le général Kellermann passe devant notre front de bandière et nous crie :
>
> - Ne tirez-pas ! laissez monter les Prussiens et jetez-les en vas à coups de baïonnettes.
>
> Puis, le visage rayonnant d'enthousiasme, il met son chapeau à plumes au bout de son épée et crie :
>
> - Vive la patrie ! Il faut vaincre pour elle !
>
> Aussitôt tous les chapeaux sont placés à la pointe des baïonnettes au cri de « Vive la nation ! » Ce cri, poussé par trente mille hommes, dura un quart d'heure. Quand c'était fini, cela recommençait avec plus de force. La terre en tremblait.
>
> Les Prussiens s'arrêtèrent indécis, stupéfaits, effrayés peut-être[223].

[218] Juliette Adam, *Mes sentiments et nos idées avant 1870*, Paris, Alphonse Lemerre, 1905, p. 298.

[219] *Ibid.*

[220] Ou selon les versions *André Beauvray*.

[221] Maurice Sand, « André Beauvray. Souvenirs d'un Volontaire de 92 », *L'Opinion nationale*, 10e année, no 112, 23 avril 1868, p. 1.

[222] Maurice Sand, « 1792 en Argonne selon le fils de George Sand », *Horizons d'Argonne*, juillet 1988, no 56, p. 43.

[223] *Ibid.*

Le récit de Valmy se cultive par conséquent au sein de la bourgeoisie libérale, malgré son absence du discours officiel, ce qui explique qu'il réapparaît aussitôt que la censure se disperse et qu'après cinquante-cinq ans de paix sur le territoire métropolitain, la guerre approche à nouveau à grands pas.

B. L'espoir d'un nouveau Valmy

Le 19 juillet 1870, la France déclare la guerre à la Prusse. Malgré quelques signes d'appréhension, les Français sont plutôt confiants et le départ des troupes vers la frontière entraîne souvent des scènes de liesse. Mais très rapidement, l'armée française enchaîne les échecs. Dès le début du mois d'août, l'Alsace est considérée comme perdue par l'état-major[224]. On en appelle alors à l'engagement et au nationalisme de la population face à l'envahisseur, afin qu'elle le repousse comme en 1792.

1. Un sentiment de déjà-vu

L'invasion de la France au début du mois d'août fait apparaître un certain nombre de poètes et chansonniers, débutants ou confirmés[225], qui souhaitent inspirer et donner du courage aux Français dans leur épreuve. Valmy étant historiquement la dernière bataille à avoir réussi à repousser des envahisseurs, Napoléon ayant échoué en 1814, la canonnade devient une incantation contre le mauvais sort qui semble s'acharner sur les troupes. Celles-ci sont en réalité insuffisantes en nombre et surtout mal organisées, les principales causes de la déroute étant la médiocrité et les incohérences du haut commandement français[226]. Le poème « Ainsi que l'alouette » d'Albert Glatigny fait l'apologie de ces apprentis troubadours distributeurs d'espoir (v. 21-40) :

> Des bois, sombres dédales,
> Et des buissons,
> S'envoleront des balles
> Et des chansons.
> Son ode échevelée,
> Au souffle pur,
> Sur la noire mêlée
> Fera l'azur.

[224] Nicolas Bourguinat et Gilles Vogt, *La guerre franco-allemande de 1870*, Paris, Flammarion, 2020, p. 68.

[225] À un moment où le lyrisme n'est plus à la mode, des poètes parnassiens s'engagent avec un zèle souvent maladroit. Cf Marie-Claude Mioche, « Les poètes et la guerre », dans Gérard Gâcon et Claude Latta (dir.), *Les républicains & la guerre de 1870-1871*, Lyon, Jacques André Éditeur, 2014, p. 228.

[226] N. Bourguinat et G. Vogt, *La guerre franco-allemande de 1870*, *op. cit.*, p. 111.

Tambour, clairon sonore,
Comme à Valmy,
Il crîra dès l'aurore :
— à l'ennemi !
Nos ardents volontaires
Rafraîchiront
À ses ondes austères
Leur jeune front,
Et dominant l'orage
Aux bruits moqueurs,
Il répandra la rage
Dans tous les cœurs[227] !

On retrouve principalement les guerres révolutionnaires dans les chansons et la poésie populaires. Elles sont à ce moment-là absentes chez François Coppée, Théodore de Banville ou Victor Hugo, bien qu'elles planent sur leur écriture. Valmy hante par exemple « Les Paysans de l'Argonne » d'André Theuriet[228] sans que la bataille ne soit jamais vue ou nommée. Ce poème décrit une attaque paysanne en septembre 1792. Une improvisation populaire face à l'ennemi est donc au cœur de l'action, reprenant le thème de la résistance des campagnes cher à Michelet. Dans *La Chanson illustrée*, les chansons patriotiques faisant référence aux volontaires et à 1792 sont légion, avec des titres comme « L'Hymne des volontaires » ou « La Patrie en danger ». On vante la force instinctive du peuple en armes dans les situations désespérées et plus encore au moment de l'invasion. La rubrique « Chansons de campagne » donne la parole à des hommes engagés sur le front, en laissant cours à leurs revendications guerrières, un certain Ernest, garde mobile, demandant par exemple à multiples reprises dans sa chanson « Vite ! en guerre ! Tapons d'sus ! »[229]. Valmy est cité plusieurs fois, dont voici quatre exemples :

Extrait de « Aux armes France ! »[230]

Dans le vent de la Marseillaise,
Volez, ô drapeaux triomphants !
Les géants de quatre-vingt-treize
Revivent dans leurs fiers enfants.
Héros, de Valmy, de Jemmapes,
Ils nous ont tracé le chemin
Dont les glorieuses étapes
Par Iéna vont à Berlin.

Debout ! pour la grande hécatombe,
O bataillons improvisés !

[227] Albert Glatigny, *Le Fer rouge : nouveaux châtiments*, Paris, [Poulet-Malassis], 1870, p. 30-33.

[228] André Theuriet, *Les paysans de l'Argonne. 1792*, Paris, Alphonse Lemerre, 1870.

[229] Ernest, « Champ du camp », *La Chanson illustrée*, 2e année, no 76, [1870], p. 3.

[230] Ch. Desforges de Vassens, « Aux armes France ! », *La Chanson illustrée*, 2e année, no 77, [1870], p. 3.

Il faut passer comme la trombe
Sur nos ennemis écrasés !
Il faut que la France outragée,
Buvant leur sang, gardant leurs corps,
Dise au monde : Je suis vengée !
Tous les envahisseurs sont morts !

Extrait de « Prévenons le danger »[231]

De nos aïeux recommençant l'histoire,
Nous trouverons Kellermann à Valmy
Et Dumouriez se couronnant de gloire,
En terrassant un terrible ennemi.
Brunswick, Bismark, Guillaume à mine altière,
Ni vous, ni nous ne saurions déroger.
Français, debout ! courons à la frontière,
Prévenons le danger !

Extrait de
« Chanson des volontaires du Tarn »[232]

Enfants, debout ! la France nous appelle !
Sous ses drapeaux, allons tous nous ranger.
Puisqu'il le faut, sachons mourir pour elle ;
Courons pour elle au-devant du danger,
Debout, debout ! les fils des volontaires,
De ces héros, les vainqueurs de Valmy !
Dans notre cœur bout le sang de nos pères
Et devant nous c'est le même ennemi !

Que tout Français prenne les armes,
La victoire ou bien le tombeau !
Pas de regrets et pas de larmes...
Que tout Français prenne les armes,
Il faut venger notre drapeau !

Extrait de « Sus aux Prussiens ! »[233]

Que Sadowa ne vous enorgueillisse !
Un Autrichien n'est plus votre ennemi.
C'est avec nous que vous entrez en lice,
Nous les vainqueurs d'Iéna, de Valmy !
De nos succès perdez-vous souvenance ?
Oubliez-vous nos antiques exploits ?
Napoléon, marchant avec la France,

[231] Paul Poyaud, « Prévenons le danger », *La Chanson illustrée*, 2e année, no 74, [1870], p. 4.

[232] Armand Bosc, « Chant des volontaires du Tarn », *La Chanson illustrée*, 2e année, no 76, [1870], p. 3.

[233] Alex. Desmoulins, « Sus aux Prussiens ! » *La Chanson illustrée*, 2e année, no 72, [1870], p. 3-4.

A fait trembler et l'Europe et ses rois.

Sus aux Prussiens ! exterminons les, traîtres !
Non, les Français ne souffrent pas de maîtres.
Craignez, craignez notre courroux lassé !...
Tremble, Bismark, car ton règne est passé.

Dans le même journal, on rivalise en anecdotes sur Valmy, où on aurait combattu le ventre vide, les volontaires n'ayant rien eu à manger durant les quinze heures précédentes[234], et où certains seraient arrivés « juste à temps pour se réchauffer à la canonnade »[235]. Ces chansons plutôt populaires, s'adressant à la classe moyenne, sont doublées de poèmes encore plus grandiloquents dans les revues du lectorat bourgeois, comme *La Revue des Deux-Mondes*. Auguste Barbier y demande à ce que Valmy et Mayence, « si beaux, si glorieux », reviennent à la mémoire des Français pour y ranimer leurs « fronts valeureux »[236].

Chansons et poèmes sont déclamés en place publique. Le dramaturge Édouard Pailleron compose par exemple un poème qui est récité par « M. Delaunay sur la scène du Théâtre-français, venu au bénéfice de la caisse des souscriptions patriotiques ». « Le départ » ne cite pas à proprement parler Valmy, mais évoque l'invasion de 1792, qui aurait provoqué le surgissement des volontaires, comme s'ils sortaient de terre pour protéger la France. Tous les stéréotypes sont présents, les volontaires étant tous similaires, déguenillés et en sabots, perdant par ce processus leur humanité en se transformant en une armée de créatures mythiques :

La Patrie en danger, du fonds de ses entrailles,
Poussa ce dernier cri qui mit le monde en rut…
Or, Dieu ne voulait pas que sa France mourût.
Et voilà que l'on vit, dans un élan superbe,
Pressé, touffu, sortant de terre comme l'herbe,
Tout un peuple surgir au cri de Liberté.
Ah ! c'était une armée étrange, en vérité,
et ses soldats n'avaient ni l'âge ni la taille,
Mais tous ils étaient bons pour la sainte bataille :
Ceux qui ne savaient pas tuer savaient mourir,
On les voyait à flots et sans trêve accourir
Comme la mer, pareils aux Barbares antiques,
Hâves, déguenillés, farouches, magnifiques,
Le bonnet rouge en tête et la paille aux sabots…
Ah ! comme en ces jours-là nos pères étaient beaux[237].

[234] Alexandre Flan, « Souvenirs guerriers de mon grand-père », *La Chanson illustrée*, 2e année, no 76, [1870], p. 2.

[235] Tony Révillon, « La légende du bataillon de la Moselle », *La Chanson illustrée*, 2e année, no 75, [1870], p. 2.

[236] Auguste Barbier, « Devant l'ennemi », 1870, [En ligne : https://crisco2.unicaen.fr/~stage/Verlaine_5/]. Consulté le 10 août 2022.

[237] Édouard Pailleron, « Le départ », 1870, [En ligne : https://crisco2.unicaen.fr/~stage/Verlaine_5/]. Consulté le 10 août 2022.

L'omniprésence du culte des volontaires dans la presse fait réagir un jeune poète de seize ans, qui en écrit un sonnet le 3 septembre 1870 à la prison de Mazas, où il se retrouve à la suite d'une fugue[238]. La lecture d'un article de Paul de Cassagnac dans *Le Pays* inspire en effet Arthur Rimbaud, qui décrit les fantômes des soldats de 1792 et 1793 comme autant de Christs qui sont allés se sacrifier pour leurs idéaux :

> « ... Français de soixante-dix, bonapartistes,
> républicains, souvenez-vous de vos pères en 92 ; etc... ; »
> Paul de Cassagnac
> *Le Pays*.

Morts de Quatre-vingt-douze et de Quatre-vingt-treize,
Qui, pâles du baiser fort de la liberté,
Calmes, sous vos sabots, brisiez le joug qui pèse
Sur l'âme et sur le front de toute humanité ;

Hommes extasiés et grands dans la tourmente,
Vous dont les cœurs sautaient d'amour sous les haillons,
Ô Soldats que la Mort a semés, noble Amante,
Pour les régénérer, dans tous les vieux sillons ;

Vous dont le sang lavait toute grandeur salie,
Morts de Valmy, Morts de Fleurus, Morts d'Italie,
Ô million de Christs aux yeux sombres et doux ;

Nous vous laissions dormir avec la République,
Nous, courbés sous les rois comme sous une trique.
- Messieurs de Cassagnac nous reparlent de vous !

La dernière strophe montre le surgissement de cette mémoire des volontaires, qui avait été enterrée avec la République. La référence aux « Messieurs de Cassagnac », ainsi que la citation de Paul de Cassagnac au début du poème prouvent la présence d'un sous-texte bien plus riche que les autres chansons et poèmes patriotiques. L'article que cite Rimbaud fait référence à l'offre de réconciliation faite par Paul Cassagnac aux légitimistes, aux orléanistes et aux républicains face à la guerre qui se prépare[239]. *Le Pays* étant un journal notoirement bonapartiste, la proposition sonne faux. « Messieurs de Cassagnac » renvoie également au père de Paul Cassagnac, Granier, sombre personnage qui méprisait le prolétariat, qu'il voyait comme l'engeance des voleurs[240]. Si Rimbaud reprend à nouveau le mythe des volontaires en « haillons », le ton de son poème n'est en réalité pas enjoué, mais plutôt grinçant. Maintenant qu'il faut aller se battre, les bonapartistes veulent bien le soutien de ceux qu'ils ont réprimés pendant vingt ans. Pour Rimbaud, on ne peut comparer les défenseurs de la République et de la

[238] M.-C. Mioche, « Les poètes et la guerre », dans G. Gâcon et C. Latta (dir.), *Les républicains & la guerre de 1870-1871*, *op. cit.*, p. 232.

[239] Steve Murphy, *Rimbaud et la ménagerie impériale*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1991, p. 47-49.

[240] *Ibid.*

liberté et la chair à canon que l'empereur envoie pour le protéger[241]. Ce sonnet ne vise donc pas à l'exaltation de la force de l'armée française, mais se révèle être une critique de la réappropriation opportuniste du souvenir de 1792 par le régime. Sans se douter que le lendemain de la rédaction de ces vers, le Second Empire tombe officiellement.

2. La grande désillusion

Le 2 septembre, les troupes de Napoléon III capitulent à Sedan et l'empereur est fait prisonnier. Le 4 septembre, la République est proclamée. Certains y voient la dernière chance pour contrer l'invasion prussienne, avec le retour de la symbolique de la « Patrie en danger », mais l'héroïsme demandé dans les poèmes en devient désespéré à mesure que les jours passent. Ainsi, dans le poème d'Auguste Lacaussade qu'il écrit au cours du mois de septembre, la fin de l'Empire signe un nouvel élan pour la défense de la patrie :

> Après vingt ans, la France, asservie et flétrie,
> A reconquis son âme avec sa liberté !
> Elle s'apprête au grand combat de la patrie :
> Elle y retrouvera la gloire et sa fierté !
>
> De Valmy, d'Iéna, de cent autres batailles,
> Vous les héros, grands morts à vaincre accoutumés,
> Que votre âme guerrière au jour des représailles,
> Que votre âme revive en nos cœurs enflammés[242] !

Toutefois, la deuxième partie du poème devient bien plus amère et se conclut par trois strophes qui supplient Dieu de venir en aide à la France, preuve d'une perte d'espoir. Pendant le siège de Paris, on invoque encore les soldats de l'an II, dans l'attente d'un miracle. Le romancier Albert Delpit, volontaire lors du conflit, persiste à croire en octobre que la France va repousser l'ennemi, car il n'envisage tout simplement pas qu'elle puisse perdre. « Il faut lutter toujours, résigné, mais terrible »[243]. Il rêve de réveiller les morts présents sur l'Arc de triomphe pour contribuer à la victoire :

> Ce cri va réveiller nos aïeux endormis,
> Et, de l'Arc-de-Triomphe, ils vont aux ennemis.
> La Grande Armée est là, marchant, clairons en tête !
> Comme aux jours où chantaient la gloire et la conquête,
> Comme aux jours d'Austerlitz, de Valmy, d'Iéna,
> La France que jamais le ciel n'abandonna,
> Pour donner à ses fils la suprême victoire,

[241] A. Déruelle et J.-M. Roulin (dir.), *Les romans de la Révolution*, *op. cit.*, p. 121.

[242] Auguste Lacaussade, « Cri de guerre », 1870, dans *Les Épaves*, 1876, [En ligne : https://crisco2.unicaen.fr/~stage/Verlaine_5/]. Consulté le 10 août 2022.

[243] Albert Delpit, « La vision », dans *L'Invasion*, 1870, [En ligne : https://crisco2.unicaen.fr/~stage/Verlaine_5/]. Consulté le 10 août 2022.

Émeut la pierre où Rude a sculpté son histoire[244] !

Depuis Sedan, la vision d'une défaite française se fait de jour en jour plus nette, malgré un surcroît de patriotisme provoqué par la capitulation de Bazaine à Metz[245]. Cependant, le miracle d'un second Valmy ne se produit pas, malgré les appels à la guerre à outrance par Gambetta. L'accueil de la IIIe République est tiède, parce que le « gouvernement de la Défense nationale », bien qu'intégrant quelques révolutionnaires comme Rochefort, reste dirigé par le général conservateur Trochu[246]. À gauche, on s'exaspère du compromis et on ne voit guère de changement par rapport au Second Empire. Le 30 octobre 1870, Auguste Blanqui compare les différences entre 1792 et 1870, pour comprendre le pourquoi de l'absence d'un second Valmy :

> Que vient-on nous parler de 92, en criant « Hosannah au Gouvernement de la défense ! » Ce sont les deux antipodes. 92 a sauvé la Révolution et fondé la République ; l'Hôtel de ville est en train de les anéantir. Il a pour auxiliaires tous ces monarchiens qui hurlent « Vive la République » après l'avoir égorgée et proscrite durant vingt années, et en se préparant à l'égorger, à la proscrire avec plus de rage encore[247].

Le manque de radicalité du gouvernement provisoire, compromis avec les légitimistes et les bonapartistes, serait donc aux origines des défaites françaises. La nouvelle République se préparerait à donner le pouvoir aux royalistes et creuserait « le tombeau de la France ». Si son explication sur la déroute française manque de pertinence, Blanqui est conscient que le conservatisme initial du nouveau régime n'augure rien de bon.

La désillusion provoquée par la défaite provoque également une nostalgie de la « guerre d'avant », la guerre fantasmée du corps-à-corps. Un franc-tireur, Auguste Foubert, fait le constat qu'« avec la terrible puissance de l'artillerie moderne, nous ne pouvons plus gagner de batailles en chargeant à la baïonnette comme à Valmy, Fleurus et Jemmapes »[248] :

> République, liberté chérie, mène à la victoire nos volontaires comme tu as menés ceux de 92, combats avec tes défenseurs. Les Prussiens ne se rappellent peut-être plus de Valmy, où dorment de l'éternel sommeil vingt mille des leurs, moissonnés par les baïonnettes républicaines de Kellerman ! Frappe d'assez terribles coups pour que l'épais cerveau de Guillaume se remémore ce combat prodigieux, où vingt-cinq mille hommes libres se ruant à l'arme blanche sur les quatre-vingt mille mercenaires de Brunswick les mettent honteusement en déroute !
>
> Alors, c'était encore le temps chevaleresque. On pouvait lutter homme à homme, bataillon à bataillon, et le courage héroïque d'une poignée de soldats pouvait l'emporter sur une armée. Aujourd'hui, la matière remplace la vie ; les canons à longue portée tiennent lieu de valeur et de

[244] *Ibid*.

[245] N. Bourguinat et G. Vogt, *La guerre franco-allemande de 1870*, *op. cit.*, p. 97.

[246] Éric Anceau, « Les députés républicains du Second Empire face à la guerre de 1870 », dans G. Gâcon et C. Latta (dir.), *Les républicains & la guerre de 1870-1871*, *op. cit.*, p. 22.

[247] Auguste Blanqui, *La patrie en danger*, Paris, A. Chevalier, 1871, p. 188-189.

[248] Auguste Foubert, *Vandales et vautours ou l'invasion, par un franc-tireur du corps Lipowski*, Rennes, Imprimerie Alphonse Leroy fils, 1871, p. 127.

> stoïcisme; on tue à une lieue de distance, presque sans voir et sans être vu; et suivant les principes du grand Frédéric, on fait la guerre avec des espions[249].

À la tête de l'État, on se résigne à passer un accord avec l'Allemagne. Lorsque Paris se soulève en mars 1871, refusant de rendre les armes après quatre mois de siège, Valmy n'est plus évoqué. La Commune de Paris, qui doit pourtant son nom au gouvernement révolutionnaire insurrectionnel de 1792, fabrique ses propres martyrs et légendes.

* *

*

L'armistice conclu le 28 janvier 1871, puis le traité de Francfort signé le 10 mai 1871, entérinent la défaite de la France, qui concède l'Alsace et la Moselle à l'Empire allemand. L'échec cuisant de la guerre franco-prussienne marque un traumatisme dans l'imaginaire républicain, à une époque de poussée exponentielle des nationalismes en Europe. Cette blessure de l'ego national, loin de rendre inopérant le mythe de Valmy, le nourrit. Les républicains oublient rapidement leur pacifisme du Second Empire, la défaite de 1871 les poussant à réaffirmer la puissance guerrière de la France, en utilisant la mythologie qu'ils ont forgée progressivement depuis la Révolution. De 1830 à 1870, le souvenir de Valmy s'est entièrement transformé dans la pensée républicaine, passant d'un argument politique orléaniste assez risible à l'un des moments fondateurs de la nation, qui doit servir d'exemple aux plus jeunes générations. Car pour eux, s'il n'y a pas eu de second Valmy, c'est avant tout parce que les couches populaires ne souhaitaient plus que l'honneur de la patrie surplombe toutes les autres causes, du moins c'est le constat fait par Michel Chevalier en 1866 :

> En France, s'il le fallait, il n'y aurait qu'à frapper du pied la terre pour en faire sortir une armée innombrable et dévouée d'ouvriers et de paysans qui se précipiteraient à la frontière, comme la France entière le fit au temps de Valmy, de Jemmapes et de Fleurus ; mais de nos jours et dans ces derniers temps, l'ouvrier et le paysan ont dépouillé l'humeur agressive contre l'étranger. La guerre ne serait acceptée d'eux que si l'honneur national le commandait hautement. L'ouvrier et le paysan n'admettent plus qu'on les considère comme de la chair à canon, et qu'un gouvernement ambitieux ait le droit de les envoyer à la boucherie pour l'accomplissement de ses projets, ce n'est pas eux qui diraient : *Morituri te salutant,* à moins que le salut de la patrie ou sa dignité n'exigeât qu'ils lui lissent tous les grands sacrifices. Toute l'Europe occidentale en est là aujourd'hui. L'ouvrier et le paysan y apprécient la paix, la bénissent comme l'instrument de leur progrès, comme le palladium des libertés nationales qui sont leurs garanties,

[249] *Ibid.,* p. 37-38.

> comme le génie bienfaisant sous les auspices duquel ils arriveront, moyennant d'énergiques efforts, à avoir leur part de tous les bienfaits moraux et matériels de la civilisation[250].

Cette déclaration n'a rien d'exceptionnel dans les années 1860, d'autres constats similaires ayant été dressés à la même période[251]. Pour des intérêts économiques, la population n'est plus intéressée par la guerre en 1870, à l'opposé de son fervent enthousiasme au début de la guerre de Crimée. En outre, même les plus belliqueux redoutent la conscription, ce qui en fait un système généralement mal perçu, la plupart des appelés préférant payer la compensation financière prévue par la loi s'ils en ont les moyens[252]. Tant que la guerre était critiquable, ce constat n'était pas un problème pour les républicains. Cependant, en y voyant la raison de la débâcle de 1870-1871, la IIIe République décide de réapprendre le sens du devoir et du sacrifice à sa population et de redonner à l'armée son statut de représentante du peuple. Valmy, bataille défensive, est alors tout indiqué pour donner l'exemple. Mais avant de rentrer plus en détails dans la période la plus faste de la mémoire de Valmy, nous allons brièvement faire un détour de quelques années, après l'instauration de la IIIe République, pour mieux comprendre les enjeux du souvenir de la canonnade. Nous allons nous plonger dans le centenaire de la bataille de Valmy, en 1892.

[250] *Le Temps*, 6e année, no 1856, 4 juin 1866, p. 1.

[251] A. Crépin, *Histoire de la conscription*, *op. cit.*, p. 221.

[252] *Ibid.*, p. 222-223.

Troisième partie
–
Vive la nation ! Un cri d'union nationale (1871-1918)

Dans cette troisième partie, nous nous attaquons à présent au cœur du sujet, autrement dit au succès du mythe de Valmy au sein de la population française. L'âge d'or de la mémoire de la canonnade du 20 septembre 1792 est le fruit d'une blessure et d'une rancœur, la défaite de la France lors de la guerre-franco prussienne. Pourquoi la population n'a-t-elle pas affluée des villes et des campagnes pour s'enrôler et défendre leur patrie ? Pourquoi n'y a-t-il pas eu de nouveau Valmy ? Persuadés déjà que la défense de la France en 1792 a été permise par l'enthousiasme des volontaires, les républicains tentent, à partir de la stabilisation de la IIIe République en 1879, de renforcer le patriotisme des Français. Valmy devient alors une référence incontournable dans un pays préoccupé par la Revanche, même si celle-ci est le plus souvent simplement fantasmée. Cette bataille est en outre fondamentale dans le contexte d'une harmonisation de la mythologie républicaine, du fait du large consensus qu'elle génère. Son récit continue à se transformer, se teintant de germanophobie et gagnant encore en héroïsme. Pour reprendre les mots de Maurice Agulhon, « tout se passe en tout cas comme si la République abstraite avait dû s'animer et s'héroïser, pour ne pas dire se diviniser »[1]. Valmy devient d'une certaine manière une bataille aussi mythique que celles de l'Antiquité et son image prolifère jusqu'à se retrouver dans les objets du quotidien. Cependant, une telle utilisation à outrance peut aussi engendrer à terme du rejet pour celles et ceux qui ne se reconnaissent pas ou plus dans les projets et les valeurs de la République.

[1] Maurice Agulhon, *Marianne au combat : l'imagerie et la symbolique républicaines de 1789 à 1880*, Paris, Flammarion, 1979, p. 232.

Chapitre 5 : Le faste du centenaire de Valmy et l'aménagement d'un lieu de mémoire physique

APRES avoir appréhendé le regain de la mémoire de Valmy au moment de la guerre-franco-prussienne, nous recentrons notre regard sur l'année 1892, date du premier anniversaire *officiel* de Valmy. Nous abordons pour la première fois une commémoration officielle de la bataille, un « geste de mémoire »[2] volontaire, qui se distingue de la simple réminiscence fortuite. Seul chapitre de notre thèse s'attardant en particulier sur une année, son intérêt est double : il nous permet à la fois de valoriser l'histoire locale du souvenir de Valmy à travers une commémoration d'ampleur ayant mobilisé la population champenoise et de pouvoir analyser de manière fine la mémoire de Valmy à l'échelle nationale à un instant précis. Cet anniversaire mérite d'être détaillé car il n'a été que peu abordé, la plupart des historiens et des historiennes ayant abordé les commémorations du centenaire de la Révolution s'étant intéressés exclusivement à l'année 1889[3]. Contrairement aux anniversaires ultérieurs, l'État décide de commémorer la Révolution sur plusieurs années, en respectant les dates précises des événements, dans le but notamment de montrer que l'histoire de la Révolution est acceptée en un bloc.

Le centenaire de la bataille est également l'occasion de traiter plus en détail du lieu de mémoire physique de Valmy. Longtemps négligé, il gagne soudainement une importance inédite en 1892. Il s'agit par conséquent d'expliquer les aménagements successifs qui ont permis la matérialisation de la victoire sur l'ancien champ de bataille. Ces aménagements font partie intégrante de l'originalité de la mémoire de Valmy, car rares sont les événements militaires qui en entraînent et qui ne soient pas entièrement tournés vers le souvenir des morts au combat. Beaucoup de victoires napoléoniennes bénéficient de monuments commémoratifs sur leur champ de bataille – Austerlitz, Iéna et bien d'autres – mais ils ont été construits par l'Empire lui-même, dans le contexte de territoires occupés et sont souvent de simples plaques. Un certain nombre ont même été enlevés après 1815, bien que certains aient été remis en place au XX^{e} siècle avec le développement du tourisme, comme la colonne présente à Marengo. Concernant les batailles révolutionnaires, celles-ci ont été mieux valorisées physiquement si

[2] Jean Davallon, Philippe Dujardin et Gérard Sabatier (dir.), *Politique de la mémoire : commémorer la Révolution*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1993, p. 228.

[3] Jacques Bariéty (dir.), *1889, centenaire de la Révolution française : réactions et représentations politiques en Europe*, Berne, Suisse, P. Lang, 1992, 328 p ; Pascal Ory, *Une nation pour mémoire : 1889, 1939, 1989, trois jubilés révolutionnaires*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1992, 282 p ; Pascal Ory, « Le centenaire de la Révolution française. La preuve par 89 », dans Pierre Nora (dir.), *Les lieux de mémoire. 1. La République*, Paris, Gallimard, 1984, p. 523-560.

elles ont été liées à Napoléon, comme Arcole. Aucun monument ne figure par exemple à Jemmapes avant le début du XX^{e} siècle. Ce qui facilite l'appropriation du champ de bataille de Valmy, c'est sa présence sur le territoire français, ce qui évite les heurts mémoriels qui peuvent aller de pair avec des batailles offensives ayant eu lieu sur des sols étrangers, qui ont été envahis. Il est toutefois dans un endroit isolé, dans une campagne pauvre et peu fertile, éloigné d'une cinquantaine de kilomètres de la Champagne viticole. Il possède un intérêt touristique extrêmement limité, n'étant pas à proximité de paysages remarquables ou de grandes villes, la plus proche étant Châlons-sur-Marne, à une trentaine de kilomètres. Nous étudierons par conséquent dans ce chapitre ce qui permet malgré tout la multiplication du nombre de visites du champ de bataille, en parallèle d'une description fine des célébrations.

I. Les prémices du centenaire

La valorisation exacerbée du souvenir de la bataille sous la III^{e} République provoque une extension de l'intérêt pour les objets ou les lieux qui lui sont attachés. C'est pour cette raison que le champ de bataille attire subitement le regard de la préfecture de la Marne. Sans réellement l'anticiper, les autorités commencent à préparer la commémoration de la bataille dix ans en avance, puisque ce nouvel intérêt amène des réflexions sur de nouveaux projets, qui se retrouvent ensuite liés au centenaire.

A. Le constat de l'abandon du champ de bataille et les premiers travaux

En 1882, le sous-préfet du département de la Marne demande au maire de Valmy, Louis-Adolphe Regnault, de lui dresser un état des lieux sur la pyramide de Kellermann et celui-ci est accablant[4]. Il souligne en premier lieu que le monument n'a pas de véritable existence légale. Le terrain qui aurait été cédé à la famille Kellermann ne l'aurait pas été formellement, mais seulement à l'oral. Dans les faits, la pyramide dépend donc du propriétaire du champ sur laquelle elle se trouve, qui appartient en 1882 à Godart Petit, car ce dernier paye la taxe foncière de la parcelle. Le maire n'a trouvé ni titre de session, ni mutation de propriété. La deuxième remarque de Regnault concerne l'état du monument. D'après lui, aucun entretien n'est effectué par la famille Kellermann, les seuls travaux réalisés ont été effectués par la commune de Valmy. Les derniers ont eu lieu en 1875, mais ils sont jugés bien insuffisants. « L'indifférence de la famille Kellermann, le désintéressement du département à la conservation du monument en question sont les seules causes de l'état déplorable dans lequel il se trouve » [5]. Ce constat n'est

[4] AD de la Marne, 35 M 13, lettre du maire de Valmy au sous-préfet, 15 mars 1882.

[5] *Ibid*.

guère étonnant lorsqu'on connaît l'évolution politique de la famille Kellermann, le petit-fils du général et dernier duc de Valmy François Christophe Edmond Kellermann, mort en 1868, ayant été un fervent légitimiste.

Dès le 20 avril, le préfet fait voter à la cinquième commission départementale le projet de rénover ce lieu. Un premier devis est établi à 6000 francs et présenté à une session du mois d'août à l'assemblée départementale. Il inclut la création d'un chemin d'accès au monument bordé de plantations, l'acquisition de terrains pour permettre cet accès et les réparations de la pyramide. Seuls 4000 francs sont finalement concédés par l'assemblée, du fait de l'aridité et de la faible attractivité du lieu :

> La restauration de la pyramide dans ce qu'il y a de strictement nécessaire pour un monument qui n'a aucun caractère artistique et qui, en rappelant un glorieux souvenir, n'est que très rarement visité, et son isolement à l'aide d'une grille légère, suffiraient. De plus, il a semblé à la commission qu'à l'égard du chemin d'arrêt on pourrait simplifier encore la dépense en se bornant à le construire sans le pourvoir de pourvoir de trottoirs, de pavage, et surtout de plantations, qui, dans un terrain comme celui où est placé le monument, n'auront aucun avenir[6].

La commune de Valmy souhaite également donner 400 francs. Le préfet cherche en parallèle à obtenir des fonds de la part de la dernière descendante de Kellermann, la princesse Henriette Caracciolo Ginnetti, qui habite en Italie. Celle-ci répond favorablement à sa demande dans une lettre du 22 août 1882. L'argent voté en août étant jugé suffisant, la princesse souhaite alors faire un don aux pauvres qui serait distribué le jour de l'inauguration, car elle « désire faire quelque chose pour la mémoire de [son] arrière-grand-père »[7]. Au cours de l'automne, la moitié de la subvention accordée par le département est dédiée aux travaux et il est demandé à l'agent voyer de réduire encore les coûts de l'aménagement de l'allée, ce qui signale peut-être un revirement de l'intérêt pour le site. Finalement, seuls 1400 francs sont dépensés pour la simple création d'un chemin terrassé et bordé de fossés[8].

Cette restauration s'effectue ainsi en demi-teinte. D'un côté le monument renfermant le cœur de Kellermann connaît sa première véritable restauration, sans que l'on sache quelles actions précises ont été entreprises derrière ce terme, mais de l'autre les travaux d'aménagement autour de la pyramide ont été réduites au strict nécessaire. Les instances départementales ne pensent alors pas au centenaire et croient que le lieu est voué à n'être que peu visité. On peut se demander quelle était l'intention première de la préfecture en initiant ces travaux, car leur réalisation semble avoir suscité des réactions chez les habitants de Valmy. Y aurait-il eu une plainte de la part de la population locale ou du maire de Valmy ? Il serait nécessaire de pouvoir replacer cette volonté de restauration dans un cadre plus large, celle des monuments

[6] AD de la Marne, 35 M 13, rapport de la 5e commission lu par M. de Barthélémy, 9 août 1882.

[7] *Ibid.*, lettre de la princesse Ginnetti du 22 août 1882 retranscrite par la préfecture.

[8] *Ibid.*, rapport de l'agent voyer de l'arrondissement à l'appui du projet modifié d'établissement d'une avenue d'accès à la colonne de Valmy.

révolutionnaires et napoléoniens de manière plus générale, mais l'histoire de la restauration monumentale n'en est qu'à ses débuts[9]. En outre, des preuves de la restauration sont apportées par la préfecture à la commission, ce qui témoigne de l'enjeu mémoriel que celle-ci a suscité : cinquante photos sont tirées du monument « en raison surtout du souvenir historique qu'il rappelle[10] », pour les conseillers généraux et les musées.

Image 19 : Photographie de la pyramide restaurée. Source : AD de la Marne, 35 M 13.

Un article d'un journal de Châlons-sur-Marne, conservé aux archives de la Marne mais sans provenance identifiée, démontre qu'il y a une véritable demande de mise en valeur du champ de bataille. Il commente l'octroi des 4000 francs auprès du conseil général de la Marne :

[9] L'histoire de la restauration monumentale s'intéresse pour l'instant prioritairement aux monuments historiques – et ayant obtenu ce label – notamment médiévaux. Cf Fabienne Chevallier et Bruno Phalip (dir.), *Pour une histoire de la restauration monumentale (XIXe-début XXe siècles) : un manifeste pour le temps présent*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise-Pascal, 2021.

[10] AD de la Marne, 35 M 13, « séance du 18 août 1884 ».

> Le conseil général de la Marne a bien voulu voter quatre mille francs pour la restauration du monument élevé en 1821, merci à nos représentants. La commune de Valmy, malgré ses faibles ressources, offre aussi quatre cents francs pour le même emploi, mais est-ce suffisant ? Nous qui avons vu l'invasion étrangère souiller notre sol, nous tous, Français qui pleurons nos glorieuses défaites de 1870, ne sentirons-nous pas combien on aime à se rappeler tels que ceux de Valmy ? Ne sentirons-nous pas quel devoir nous impose le mérite de ceux qui les ont accomplis ?

L'article se conclut par la nécessité d'une souscription pour qu'il y ait non seulement la pyramide, probablement jugée trop austère, mais une statue à la gloire de Kellermann. Cet article préfigure par conséquent la préparation du centenaire à l'échelle locale et l'accès de Kellermann au qualificatif de *grand homme* nécessitant d'être commémoré par une statue. Cette demande est usuelle par son objet, la période étant connue pour sa statuomanie, mais elle marque une certaine originalité par son emplacement, les statues étant en grande majorité des éléments du décor urbain[11].

Dans les années qui suivent, d'autres aménagements ont lieu. Bien qu'à la première restauration il avait été souligné que la terre était trop stérile pour y permettre des plantations, on peut observer un certain acharnement dans la végétalisation du chemin menant au monument, puisque des arbres sont malgré tout plantés en 1884. D'après un rapport de l'agent voyer en 1888, les épicéas qui ont été plantés le long de l'avenue « ne prospèrent pas ». Il serait nécessaire de creuser le long des arbres pour y déverser de la terre végétale, tant le sol est infertile[12]. Cela n'empêche pas l'agent voyer de continuer à recommander la plantation d'épicéas autour du monument, peut-être parce qu'il était habituel qu'un monument ne reste pas *nu* et qu'il soit accompagné de plantations. On peut aussi soumettre l'idée que la commune souhaite proposer à ses habitants une promenade plantée, comme à la ville, où locaux et voyageurs se plairaient à déambuler le dimanche. La pratique de la promenade, très aristocratique au XVIII^e^ siècle, est devenu l'un des grands loisirs quotidiens urbains au XIX^e^ siècle[13]. Par conséquent, nous pouvons imaginer que le processus de démocratisation touche ensuite le milieu rural et que de petites communes souhaitent disposer de leurs propres lieux de promenade, comme la colline de Valmy.

B. 1889, un pré-anniversaire ?

Le premier centenaire de la Révolution bénéficie de la politique du régime en place, une république qui se revendique de son héritage mais qui a encore besoin d'ancrage, comme le

[11] Maurice Agulhon, « La "statuomanie" et l'histoire », *Ethnologie française*, vol. 8, n° 2/3, 1978, p. 145.

[12] AD de la Marne, 35 M 13, Rapport de l'agent voyer de canton sur l'emploi d'un crédit pour l'entretien du monument commémoratif de Valmy, 7 juin 1888.

[13] Robert Beck, « La promenade urbaine au XIX^e^ siècle », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, n° 116-2, juin 2009, p. 165-190.

prouve le mouvement politique boulangiste qui vient l'ébranler au début de l'année 1889. La commémoration de la Révolution est alors une revendication politique majeure, dans un contexte où la République française demeure isolée diplomatiquement au milieu des monarchies européennes. De prime abord, l'importance des cérémonies du centenaire pourrait laisser croire à des références massives à Valmy au cours de l'année. En vérité, elles sont secondaires pour plusieurs raisons. Le gouvernement français choisit de fêter strictement les dates des centenaires, ce qui étale les commémorations sur plusieurs années au lieu de condenser les fêtes sur l'année 1889. Pour reprendre la formule de Georges Clemenceau, même si elle n'a été prononcée qu'en 1891[14], la Révolution est un « bloc » dont il faut s'approprier l'histoire, y compris quand elle est sombre. Théoriquement, Valmy n'y a donc pas sa place.

L'absence de Valmy des célébrations de 1889 s'explique aussi et surtout par les fortes polémiques auxquelles se heurte le centenaire, en France mais aussi à l'étranger, exacerbées par la tenue de l'Exposition universelle à Paris. Certains pays interdisent toute célébration de la Révolution et refusent de venir à l'Exposition universelle, comme le Vatican, certains États allemands ou la Pologne sous tutelle russe[15]. Politiquement, deux visions des commémorations s'affrontent en France, avec d'un côté les républicains opportunistes, partisans de la *Realpolitik* souhaitant effacer autant que faire se peut les divisions nées de la Révolution française, et de l'autre les radicaux, qui défendent de manière intransigeante le patrimoine révolutionnaire et qui récusent les subtilités diplomatiques qui pourraient l'atteindre[16]. Dans ce contexte, les discussions se focalisent sur les éléments de la Révolution française qui méritent d'être célébrés ou non et la bataille consensuelle de Valmy ne fait pas partie des débats. En outre, l'instabilité gouvernementale, inhérente à la III^{e} République mais exacerbée en 1889 par le boulangisme et les scandales politiques successifs, n'incite pas à commémorer des événements ultérieurs à 1789. Les célébrations devaient initialement être bien plus ambitieuses, en témoigne un premier projet de musée pérenne de la Révolution française soutenu par les républicains radicaux qui est finalement abandonné par l'État. D'un pavillon-musée au Champ-de-Mars, le projet se réduit à une exposition temporaire en dehors de l'Exposition universelle, dans la salle des États du musée du Louvre[17]. On y trouve cependant au moins un objet en lien avec Valmy, un drapeau, qui aurait été brandi par les volontaires de Longeville-en-Barrois[18]. Cette commune dans la Meuse conserve ce drapeau comme l'on conserve une relique : caché pendant la guerre de 1870, il est apporté par une délégation de pompiers en 1889. Comme les reliques, son origine

[14] Placé à l'extrême gauche de l'échiquier politique de l'époque, Clemenceau lance cette formule lors du débat à l'Assemblée sur la pièce de théâtre Thermidor, le 29 janvier 1891.

[15] Patrick Garcia, « L'État républicain face au centenaire : raisons d'État et universalisme dans la commémoration de la Révolution française », dans J. Bariéty (dir.), *1889, Centenaire de la Révolution française*, *op. cit.*, p. 149.

[16] *Ibid.*, p. 154.

[17] P. Ory, *Une nation pour mémoire*, *op. cit.*, p. 86.

[18] Baptiste Bize, « Le drapeau blessé à Valmy », *L'Est républicain*, 19 septembre 2009, p. MEU05.

est également erronée, car le drapeau n'est pas assez vieux pour avoir flotté à Valmy[19], mais il a en revanche connu d'autres batailles révolutionnaires, probablement Fleurus.

Toutefois, 1889 est une année riche pour l'historiographie de la Révolution française. Les publications sont nombreuses, y compris chez les contre-révolutionnaires. On peut par exemple citer le livre d'Ernest Daudet, le frère d'Alphonse, qui publie cette année-là une histoire de l'émigration qui présente Valmy comme une fatalité, car les conditions de l'invasion lui étaient bien trop défavorables[20]. Les livres de Michelet, Quinet et Henri Martin sont cependant majoritaires[21], l'État décidant même pour le centenaire de publier une édition « nationale » de l'*Histoire de la Révolution française* de Michelet[22]. Le pivot du réseau des historiens républicains est la revue *La Révolution française*, dirigée depuis 1888 par Alphonse Aulard, et donc l'équipe fondatrice s'est beaucoup investi dans les commémorations[23]. En plus des livres érudits sont publiés des ouvrages plus accessibles, comme des albums du centenaire destinés soit à des collectionneurs pour les plus belles éditions, soit à un large public pour les plus communs. Valmy y est toujours présenté comme un moment décisif de la période. Dans *La Révolution française : album du centenaire*, publié par les éditeurs Jouvet et C^{ie}, l'héroïsme est de mise et la victoire, incontestable et un « brillant succès »[24]. Kellermann en est l'acteur principal, mais est étonnement suivi non de Dumouriez mais du duc de Chartres. Par sa position dangereuse, « il fallait vaincre ou mourir » pour l'armée du général. Le cri de « Vive la nation » a provoqué une « terrible canonnade », pendant laquelle « l'artillerie française riposta pendant plusieurs heures, avec autant de fureur que de précision ». Le roi de Prusse est présenté comme capricieux, car c'est un prince qui envoie son infanterie vers la butte de Valmy par simple « irritation ». La maîtrise de l'artillerie par les François « foudroie » cette tentative prussienne. Il s'agit par conséquent d'une période où le mythe républicain de Valmy bénéficie d'une diffusion exceptionnelle.

C. Préparer et financer le centenaire à Valmy

À l'approche du centenaire de Valmy, les élites politiques locales dans la Marne voient dans cet événement un moyen de mettre en lumière leur département, notamment vis-à-vis de Paris. Un comité du centenaire est créé en 1891 pour organiser les célébrations et en particulier

[19] *Ibid.*

[20] Ernest Daudet, *Coblentz, 1789-1793 (d'après des documents inédits) : histoire de l'émigration*, Paris, Ernest Kolb, 1889, p. 287.

[21] P. Ory, *Une nation pour mémoire*, *op. cit.*, p. 143.

[22] *Ibid.*

[23] *Ibid.*, p. 144.

[24] *La Révolution française : album du centenaire*, Paris, Librairie Furne, Jouvet et C^{ie} éditeurs, 1889, p. 88.

le projet qui a été imaginé quelques années plus tôt, le nouveau monument de Valmy. Cependant, les préparations ne s'effectuent pas sans heurts.

1. L'engagement des personnalités politiques locales

Organiser une fête nationale dans un endroit isolé comme Valmy en 1892 peut sembler assez incongru. Cependant, la Champagne est une région qui s'est fortement appropriée les valeurs républicaines, en témoigne sa pratique enracinée des banquets, communs dans la sociabilité républicaine[25]. Ce partage d'une culture républicaine facilite grandement les préparations. Cette région n'est de plus guère éloignée de Paris, ce qui peut permettre la venue de personnalités parisiennes. Toutefois, ce sont surtout l'engagement des personnalités locales, maires, députés et sénateurs, qui permet au projet d'aboutir.

Le comité du centenaire, présidé par le maire de Valmy, Eugène Camille Jesson, comprend un trésorier, Lefert, un secrétaire, Noailles, tous deux conseillers d'arrondissement, et seize membres. Ces derniers sont des conseillers d'arrondissement et maires des communes avoisinantes, comme Sainte-Menehould, à l'exception de M. Gillet, architecte[26]. À ce comité d'exécution est adossé un comité de patronage, constitué de membres d'honneur : deux sénateurs de la Marne, Camille Margaine et Victor Diancourt ; six députés, Léon Bourgeois, Paul-Charles Bertrand, Jean-Baptiste Langlet, Alfred Thomas et Léon Morillot ; un conseiller général, Claude-Gabriel Guillain ; trois personnalités militaires, le général Appert, le général Feillet-Pilatrie et le comte de Dampierre[27]. L'engagement de Camille Jesson est représentatif des fêtes républicaines de l'époque, où le maire joue un rôle central au sein des commémorations officielles, tant par son pouvoir de décision que par son statut de représentant de l'État[28]. Cheville ouvrière du centenaire de Valmy, Camille Jesson est omniprésent durant toute la durée du centenaire. L'autre grande personnalité qui joue en 1892 un rôle décisif dans la commémoration est le ministre de l'Instruction publique, Léon Bourgeois. Initialement député de la Marne dans la circonscription de Châlons, sa promotion ministérielle permet d'obtenir le soutien gouvernemental.

Certains conseils municipaux de la Marne cherchent à se démarquer et à réutiliser la ferveur pour le centenaire pour des actions locales. En septembre 1892, le conseil municipal de Châlons-sur-Marne décide ainsi de renommer l'Allée des Mariniers en Avenue de Valmy. Il

[25] Olivier Ihl, « Convivialité et citoyenneté. Les banquets commémoratifs dans les campagnes républicaines à la fin du XIXe siècle », dans Alain Corbin et al. (dir.), *Les usages politiques des fêtes aux XIXe - XXe siècles*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1994, p. 150.

[26] *Le centenaire de Valmy*, Reims, Matot-Braine, 1892, p. 3.

[27] AD de la Marne, J 5324, Tract pour le centenaire de la bataille de Valmy.

[28] Rémi Dalisson, *Célébrer la nation : les fêtes nationales en France de 1789 à nos jours*, Paris, Nouveau Monde éditions, 2009, p. 260.

s'agit d'une voie plutôt récente puisqu'elle correspond à un fossé de l'ancien rempart comblé quelques années plus tôt. *Le Journal de la Marne* tourne en dérision la proposition faite par un conseiller municipal[29] :

> *Un membre scrupuleux sur la grammaire.* – Mais pourquoi voulez-vous qu'on dise désormais *Avenue* au lieu d'*Allée* ?
>
> *L'auteur de la proposition.* – C'est plus XVIII^e^ siècle ! …
>
> *Le membre précédent.* – C'est vrai.
>
> *Un Fauteuil jaloux.* – Croyez-vous être le seul à penser à Valmy ?
>
> *Réponse de l'auteur piqué.* – L'Histoire appartient à tous. Et l'idée m'est venue d'attacher mon nom à cette glorieuse journée. Est-ce que vous seriez jaloux, par hasard, que j'aie eu cette idée avant vous ? En ce cas, il faut le dire.
>
> *Le Fauteuil.* – Nullement, nullement.
>
> La proposition est naturellement adoptée. Mais, sur le visage de quelques-uns, se trahit le dépit d'avoir été devancés par un collègue.

La popularité apparente du centenaire à venir est cependant à nuancer au vu des problèmes de financement que rencontre le comité du centenaire et les différents élus locaux. Initialement, le projet semble avant tout avoir convaincu plus les hommes politiques que les habitants de la Marne.

2. La statue de Kellermann

Les statues de généraux de la Révolution et de l'Empire ne sont pas un phénomène nouveau durant la III^e^ République. Toutefois, aucune statue de Kellermann n'existait encore, probablement parce que Valmy n'était pas un événement promu sous le Second Empire. Au cours des années 1880-1910, tous les grands personnages militaires de la Révolution qui n'avaient pas encore été honorés gagnent leur statue, comme Beaurepaire à Angers en 1889 ou Desaix à Thonon-les-Bains en 1910[30]. La statue de Kellermann s'insère de plus dans une dynamique plus large d'érection de statues de grands hommes, qui prolifèrent entre 1879 et 1939, Jacqueline Lalouette recensant 1791 sculptures de ce genre sur la période[31].

Pour financer la statue de Kellermann, une souscription nationale est lancée par le comité. Des tracts sont envoyés dans les mairies qui expliquent l'importance du centenaire de Valmy. La canonnade est définie comme l'« un des événements les plus mémorables des temps modernes » qu'il ne s'agirait pas d'oublier, malgré les grandes fêtes de 1889, car « sans Valmy

[29] *Le Journal de la Marne*, 85^e^ année, n° 11787, 17 septembre 1892, p. 2.

[30] Jacqueline Lalouette, *Un peuple de statues : la célébration sculptée des grands hommes (France 1801-2018)*, Paris, Mare & Martin, 2018, p. 66.

[31] *Ibid.*, p. 62.

nos revendications étaient étouffées peut-être pour de longs siècles encore »[32]. Elle fixe d'ores et déjà la date du 20 septembre 1892 pour l'inauguration. D'autres moyens de financement sont utilisés, comme la vente d'un livre sur l'histoire de la bataille de Valmy à 1 franc 50. Le livre a été composé à partir d'ouvrages récents, comme celui d'Arthur Chuquet, mais aussi grâce à des témoignages locaux. Un dénommé Achille Varin serait un passionné de la bataille[33]. Des quêtes sont également organisées, même si elles ne permettent de recueillir que des sommes modestes, à l'image des 25 francs obtenus lors d'une réunion du comice agricole de Châlons[34].

Le choix du sculpteur se porte sur Théophile Barrau, un artiste à la renommée grandissante. Médaillé d'argent à l'Exposition universelle de 1889, il est professeur de dessin à Paris et a déjà réalisé plusieurs sculptures acquises par l'État ou par des municipalités, comme Paris, Carcassonne ou Toulouse. La statue de Kellermann représente un tournant dans sa carrière, car elle lui permet d'obtenir la légion d'honneur. Il reçoit par la suite la médaille d'or de l'Exposition universelle de 1900.

Cependant, la souscription pour le monument est un échec. D'après un article paru dans le *Courrier de la Champagne* le 5 octobre 1892, elle n'aurait permis d'obtenir que 7 000 francs sur les 30 000 escomptés[35]. Pour le journaliste, c'est « un signe des temps », qui serait représentatif de l'apathie généralisée des peuples envers leur patrimoine historique, car d'autres souscriptions à la même époque auraient échoué, comme la tentative de rachat par les Anglais de la coque du navire sur lequel se trouvait le général Nelson à Trafalgar. La majorité du financement de la statue s'effectue en fin de compte par l'implication directe de l'État. Le député Dreyfus se fait le rapporteur d'une loi à l'Assemblée, qui permet l'obtention de 20 000 francs pour le centenaire de Valmy en étant rattachée à la proclamation du centenaire de la République comme fête nationale. Par 182 voix contre une, le Sénat confirme le projet de loi, l'unique opposant étant le frère d'un historien royaliste[36]. La loi est promulguée le 21 juin 1892 dans le *Journal officiel* :

> Loi relative à la célébration du centenaire de la proclamation de la République. […]
>
> Art. 1er. — La journée du 22 septembre 1892, centenaire de la proclamation de la République, est déclarée fête nationale.
>
> Art. 2. — Les crédits nécessaires à la célébration de cette fête seront prélevés sur les ressources générales de l'exercice 1892. En particulier, une somme de vingt mille francs (20,000 fr.) sera

[32] AD de la Marne, J 5324, Tract pour le centenaire de la bataille de Valmy.

[33] *Valmy. Essai historique sur la journée du 20 septembre 1792*, s. l., s. n., p. 5.

[34] *Le Journal de la Marne*, 85e année, no 11784, 14 septembre 1892, p. 2.

[35] *Courrier de la Champagne : journal de Reims*, 58e année, 5 octobre 1892, p. 2.

[36] Alphonse Aulard, « Chronique et bibliographie », *La Révolution française, revue d'histoire moderne et contemporaine*, tome 22, janvier-juin 1892, p. 570.

allouée au comité du centenaire, pour contribuer à l'érection du monument commémoratif de la victoire de Valmy[37].

Le conseil général de la Marne accorde 10 000 francs supplémentaires le 26 août 1892[38]. Ils sont répartis entre le comité d'organisation du centenaire et de l'érection de la statue de Kellermann et celui de l'exposition des souvenirs de l'époque révolutionnaire[39].

Image 20 : Statue de Kellermann à Valmy. Source : Wikimedia (CC BY-SA 3.0).

[37] *Journal officiel de la République française*, 24e année, nº 167, 21 juin 1892, p. 1.

[38] *Courrier de la Champagne : journal de Reims*, 58e année, 12 septembre 1892, p. 3.

[39] AD de la Marne, 35 M 13, Centenaire de la bataille de Valmy, répartition de la subvention départementale.

La statue en bronze de Kellermann peut donc voir le jour. Théophile Barrau fait le choix surprenant de sculpter un Kellermann au visage jeune. Bien qu'ayant 57 ans au moment de la bataille, le général se retrouve représenté sous les traits d'un trentenaire, plus conformes à l'imagerie des guerres révolutionnaires. Il est victime du mythe des volontaires, qui donne à voir des recrues éternellement jeunes et dont l'ardeur même au combat provient de la fougue de leur âge. Sa position est dynamique ; brandissant son chapeau et la bouche grande ouverte il semble crier « Vive la Nation » à jamais. Ce monument dédié initialement à la bataille de Valmy fige l'instant le plus légendaire et connu de la canonnade à travers la figure d'un seul homme, ce qui fait de Kellermann la personnification de Valmy. Cette statue est l'incarnation de la transfiguration de Valmy en mythe républicain, puisque de la bataille ne reste plus que le légendaire. Afin qu'elle puisse être vue de loin, la statue est installée sur un grand piédestal sur lequel figurent de nombreuses inscriptions, dont les noms de Théophile Barrau, le maire Camille Jesson, l'architecte Gillet et le ministre Léon Bourgeois. Le monument est dédié « à Kellermann et aux défenseurs de la patrie » et l'une des faces du piédestal contient la citation de Goethe, afin d'ancrer encore un peu plus le monument dans le récit républicain. La statue est unanimement appréciée, que ce soit lors des festivités ou dans la presse nationale et locale. La revue *L'Illustration* choisit de reproduire son « allure superbe »[40] en gravure dans ses pages.

3. La cantate de Valmy

La préparation du centenaire s'ouvre tardivement aux particuliers, pour deux occasions, l'exposition, que nous traiterons en détail dans un point dédié, et un concours artistique. Quelques jours avant le centenaire, ce concours est ouvert par l'Académie artistique et littéraire de Paris-Province, contenant plusieurs catégories : musique, littérature, peinture. Beaucoup de participants sont marnais, ce qui explique leur forte présence dans les prix décernés. Le 1er prix musical est attribué à la cantate qui a été choisie pour être jouée au centenaire, *1792, La patrie en danger*. Son compositeur est Paul Darthu, rédacteur de première classe au ministère de la Guerre, dont la famille vit à Sézanne. L'auteur des vers de la pièce, M. Sassot, habite la même ville. Selon un article qui est diffusé dans le *Courrier de la Champagne* et *Le Journal de la Marne*, « la musique est d'un très bel élan. Sombre et farouche d'abord, elle passe bientôt aux accents plus attendris de l'hommage rendu aux aïeux. L'effet qu'elle produira à Valmy, où M. Paul Darthu en dirigera lui-même l'exécution, sera des plus grands »[41]. Le contenu des vers est en réalité un appel aux armes belliqueux et dégradant envers la Prusse, ce qui l'inscrit pleinement dans le contexte de la Revanche. Dans la première strophe, les Prussiens sont des « hordes sanguinaires » qui hurlent, la « honte de l'humanité » :

[40] *L'Illustration*, 50e année, no 2587, 24 septembre 1892.

[41] *Courrier de la Champagne : journal de Reims*, 58e année, 6 septembre 1892, p. 2 et *Le Journal de la Marne*, 85e année, no 11779, 8 septembre 1892, p. 2.

Du fond de la Germanie,
On entend hurler contre nous :
À mort, c'est son agonie,
Nous la tenons sous nos genoux.
Et ces hordes sanguinaires,
La honte de l'humanité,
Lancent tous leurs mercenaires
Pour égorger la Liberté.

Seules les deux dernières strophes sont réellement dédiées à Valmy, ce « nom magique ». Kellermann en est le héros, car il est le premier à y percevoir la victoire[42]. Le premier prix littéraire a été remporté par Louis Oppepin, de Gurigny dans la Nièvre. La plupart des participants ont soumis des poésies, en sachant qu'il y avait le thème imposé de Valmy ou un sujet libre. On peut remarquer la présence d'une femme dans les prix, le 3e prix de l'aquarelle décerné étant à Jeanne Trouillet, de Blesme dans la Marne[43].

La cantate de Paul Darthu joue un rôle primordial pendant tout le centenaire, puisqu'elle est chantée à plusieurs reprises, que ce soit par des écoliers ou des sociétés musicales. Elle va de pair avec la statue de Kellermann dans la représentation artistique du mythe républicain. Néanmoins, la célébration de Valmy ne se fait pas qu'avec des œuvres : elle est avant tout une grande messe patriotique.

II. Fêter Valmy

Les représentants de la IIIe République ayant pris position pour un respect strict des dates anniversaire de la Révolution française, les références à Valmy sont faibles en 1889, ce qui est compensé par la volonté d'instaurer une fête officielle sur le lieu même de la bataille en 1892, avec l'aval de Paris. Cette célébration à Valmy est d'une ampleur inédite, le champ de bataille n'accueillant jusqu'alors que peu de curieux. Elle est composée de deux grands moments, avec d'un côté la mise en place d'une grande exposition sur la Révolution française s'étalant sur plus d'un mois et de l'autre une fête officielle le 20 septembre.

[42] *Le Journal de la Marne*, 85e année, no 11789, 20 septembre 1892, p. 3.

[43] *Ibid.*, no 11784, 14 septembre 1892, p. 2.

A. L'exposition du centenaire

1. La constitution de l'exposition

Les responsables de l'exposition sont Henri Menu, présenté comme « bibliophile à Paris », et Henri Matot, libraire-éditeur à Reims. Châlons et Reims dispose de délégués pour la réception des objets. À Châlons, il s'agit de l'archéologue Auguste Nicaise et d'un dénommé M. Rivière, greffier au tribunal civil. À Reims, il s'agit du médecin Octave Guelliot, de M. Morel, antiquaire, et de Théodore Petitjean, qui est maître-verrier ainsi que le vice-président de la Société des Amis des Arts[44]. Elle est patronnée par le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-arts, Léon Bourgeois. L'idée d'une exposition semble avoir germé au cours du printemps 1892. Initialement, les responsables de l'exposition souhaitaient monter celle-ci à Valmy, mais le maire Jesson a décliné la proposition au mois de juin, faute de locaux adaptés[45]. Pour permettre une plus large diffusion de l'exposition, ils décident alors de la constituer en deux temps : du 20 septembre au 1er octobre à Châlons-sur-Marne et du 9 au 26 octobre à Reims.

Un appel est lancé à la fin du mois d'août auprès de « tous les collectionneurs qui voudront par le prêt augmenter l'intérêt de cette exposition »[46]. Les organisateurs se sont interrogés sur le contenu de l'exposition. Devait-elle exclusivement montrer des objets liés à la bataille de Valmy ? Pour les organisateurs, il était évident qu'il en existait trop peu et qu'ils « auraient été insuffisants pour constituer une exposition attrayante, malgré tout l'intérêt qu'ils présentent aux amateurs et malgré la valeur historique qu'ils peuvent avoir »[47]. Ils décident en conséquence que les objets doivent simplement être de l'époque révolutionnaire. L'exposition doit servir à en montrer une grande variété, « des gravures, autographes, faïences, armes, placards, insignes, éventails, bijoux, les portraits politiques et des généraux, ceux des députés en mission, et des illustrations de la Marne en tous les genres, de 1789 à 1800 ». L'appel est ensuite régulièrement relayé dans les journaux locaux et les types d'objets recherchés se précisent encore, ou plutôt dévoilent leur diversité, le comité déclarant accepter les « tableaux, miniatures, dessins, pastels, gravures, portraits peints, gravés, dessinés, fixés sur verre ; statuettes, boîtes en céramique ou en métal, monnaies, médailles, ornements, bijoux, montres, pendules, éventails, lettres, autographes, pièces historiques, armes, vases, cachets, drapeaux,

[44] AD de la Marne, 35 M 13, Exposition du centenaire de Valmy.

[45] *Les fêtes du centenaire de Valmy, septembre-octobre 1892*, Reims, Matot-Braine, 1893, p. 21.

[46] *Le Journal de la Marne*, 85e année, no 11772, 31 août 1892, p. 2.

[47] *Courrier de la Champagne : journal de Reims*, 58e année, 13 octobre 1892, p. 2.

insignes, costumes, etc., etc. »[48]. Les envois d'objets sont possibles dans les deux communes jusqu'au 14 septembre[49].

La préparation des expositions de Châlons et de Reims s'effectue grâce à ces propositions spontanées des habitants du département. C'est assez tardivement que la mairie de Reims décide de mettre à disposition l'une des plus vastes salles de l'hôtel de ville, la salle dite des mariages, puisque l'annonce paraît dans le *Courrier de la Champagne* le 7 septembre 1892[50]. L'exposition devait initialement avoir lieu à l'École des Beaux-Arts, mais le prêt d'objets de l'époque révolutionnaire rencontre un tel succès qu'il est nécessaire quelques jours avant le centenaire de disposer d'une salle plus grande. À Châlons, l'exposition prend place dans le grand salon de l'hôtel de ville. Le profil des participants semble divers, même si la mention du métier n'est indiquée la plupart du temps que pour les notables. Nous y rencontrons ainsi des maires, le secrétaire archiviste du commerce des vins de Champagne, un orfèvre, un abbé, un commissaire-priseur, un commandant, le sénateur de la Marne, un ancien conseiller général, un professeur de chimie, un antiquaire, un dentiste, le rédacteur en chef de *Paris-Province*, le suppléant du juge de paix, un archiviste, un sculpteur, un ancien notaire, le gardien du musée de Châlons… Les seules femmes à officiellement prêter des objets sont veuves. Quelques collectionneurs aisés prêtent une grande collection d'objets, d'autres des archives familiales ou de simples livres sur la Révolution. Certains ne fournissent qu'un objet, plus ou moins précieux, comme M. Lhermitte, de Soissons, qui envoie un sabre de cavalerie prussienne ou M. Collins, qui fournit des boucles de souliers époque Louis XVI[51]. La plupart des objets sont catalogués, avec plus ou moins de rigueur.

Ces objets issus de collections privées attisent la curiosité et sont parfois amplement décrits dans les journaux avant même l'ouverture de l'exposition. Dans la plupart des numéros de septembre du *Journal de la Marne*, on énumère l'arrivage des nouveaux objets. Dans le *Courrier de la Champagne*, la collection d'une personnalité parisienne est notamment commentée, celle d'Etienne Charavay[52]. Etienne Charavay est un libraire et historien passionné par la Révolution française, qui n'est autre que l'un des secrétaires généraux de la Société de l'histoire de la Révolution française. Sa participation au centenaire de Valmy est donc un gage de l'engagement de la société dans une manifestation du centenaire de la Révolution en province. Sa collection est riche et variée et seule une partie a été recensée par le journal. Pour illustrer la campagne du côté prussien et autrichien, Charavay prête une caricature du roi Frédéric-Guillaume, une lettre de celui-ci, un autographe de Clerfayt, des lettres du prince de Hohenlohe et de celui de Nassau-Siegen et un exemple du manifeste du duc de Brunswick. Du

[48] *Le Journal de la Marne*, 85e année, no 11773, 1er septembre 1892, p. 2.

[49] *Courrier de la Champagne : journal de Reims*, 58e année, 9 septembre 1892, p. 2.

[50] *Ibid*., 7 septembre 1892, p. 2.

[51] *Courrier de la Champagne : journal de Reims*, 58e année, 9 septembre 1892, p. 2.

[52] *Ibid*., 18 septembre 1892, p. 2.

côté révolutionnaire, la collection comporte un appel placardé à Paris en réponse au manifeste, un portrait de Kellermann, un cahier comportant le récit de Valmy écrit par les commissaires Baillot et Naissant le lendemain de la bataille, des autographes de plusieurs personnalités de la Révolution comme Danton, Servan ou d'officiers présents à la canonnade. Ce qui intéresse le plus le *Courrier de la Champagne*, c'est une lettre de Dumouriez datant du 12 août 1792 au frère des sœurs Fernig et qui l'informe de l'héroïsme de celles-ci. Cet intérêt témoigne de la fascination des contemporains du centenaire pour les sœurs Fernig en tant que femmes combattantes[53]. Cette lettre serait très convoitée par les collectionneurs selon le journal. L'autre mythe alimenté est celui des volontaires, l'exposition mettant en avant deux hallebardes perçues comme étant du XVI^e^ siècle, qui auraient été ramassées sur le champ de bataille par le grand-père de M. Béral, maire de Saint-Pierre aux-Oies. Selon le *Courrier de la Champagne*, elles « montrent de quelle façon primitive étaient armés une partie des volontaires qui se trouvaient à Valmy »[54]. Elles sont la preuve pour le public du dénuement des volontaires qui ont su malgré tout vaincre l'adversaire et par conséquent du miracle de Valmy. On peut également remarquer la présence de la mémoire du passage de Louis-Philippe dans la région, puisque parmi les objets montrés figure la croix de la Légion d'honneur qui avait été donnée par le roi au vétéran Jametz devant le moulin, qui appartient en 1892 à son petit-neveu[55].

Parmi les objets les mieux mis en valeur se trouvent les assiettes patriotiques, en raison de leur grand nombre. Un certain M. Habert, habitant de Troyes, en aurait prêté au moins deux cents[56]. On retrouve aussi fréquemment dans la presse les objets prêtés par la commune de Valmy, en particulier une taque de cheminée en fonte et le boulet de canon qui l'a en partie brisée. Mais l'objet qui attire le plus la curiosité est le sabre de Kellermann, propriété d'un négociant de Reims, M. Goerg. Celui-ci aurait hérité de ce sabre par son grand-père, Sergent de Gaude, qui lui-même l'aurait reçu d'un ami, le général Rigault, aide de camp de Kellermann. Enfin, des souvenirs de famille sont confiés par la princesse Ginnetti, dont le contenu n'est dévoilé dans la presse qu'à la fin de l'exposition. Dans le catalogue, on découvre que ces « souvenirs » comprennent un portrait de Kellermann et… son sabre de maréchal de France, avec son nom gravé sur la lame[57]. Plus étonnant, la presse indique par la suite qu'il s'agit d'un sabre qui a simplement été offert au général et dont l'intérêt résiderait principalement dans son esthétique[58]. Notre hypothèse est que le sabre prêté par un habitant local a tellement été mis en valeur qu'il n'était guère compréhensible qu'il y ait un deuxième sabre, même si celui-ci a été

[53] Maria Goupil-Travert, *Braves combattantes, humbles héroïnes : trajectoires et mémoires des engagées volontaires de la Révolution et de l'Empire*, Rennes, PUR, 2021, p. 164 et 174.

[54] *Courrier de la Champagne*, 13 octobre 1892, p. 2.

[55] *Ibid*.

[56] *Ibid*., 9 septembre 1892, p. 2.

[57] Henri Menu et Henri Matot, *Catalogue de l'exposition historique & militaire du centenaire de Valmy*, Reims, Imprimerie et lithographie de l'Indépendant rémois, 1892, p. 5.

[58] *Courrier de la Champagne : journal de Reims*, 58^e^ année, 13 octobre 1892, p. 2.

prêté par la famille de Kellermann et possède une origine certifiée par rapport au premier. Bien qu'il n'y ait pas de preuve de son emploi à Valmy, il est présenté comme tel, car une inscription sur la lame le mentionnerait. Il est possible qu'il s'agisse du sabre exposé de nos jours au musée historique de la ville de Strasbourg, dont l'inscription sur la lame mentionne le général Kellermann, « l'homme du 20 7bre 1792 ». Toutefois, elle mentionne également que le sabre a été offert par la ville de Vienne, ce qui incite à la prudence.

À côté des objets fréquemment commentés, on peut aussi remarquer que quelques-uns sont passés sous silence. Au vu du nombre d'objets, il est évident que tous ne sont pas recensés dans la presse, toutefois certains semblent écartés de manière plus subjective. Gustave Laurent, historien de la Révolution française et spécialiste de l'histoire de la Marne, note ainsi que dans les souvenirs et les tableaux des Conventionnels, il y a une vitrine réalisée par Alfred Dorin qui comprend de nombreux objets qui auraient appartenu à Robespierre[59]. Ces objets ne sont pas signalés par la presse locale, probablement à cause de la légende noire qui entoure le personnage[60].

2. Le déroulement de l'exposition

L'inauguration doit avoir lieu le 19 septembre, mais est finalement reportée au lendemain, pour bénéficier de la venue de Léon Bourgeois. L'exposition attire beaucoup de curieux, y compris dans les jours qui suivent le centenaire. Même si le chiffre est probablement exagéré, le *Courrier de la Champagne* estime le nombre moyen de visiteurs quotidiens à 10 000[61]. Des photographies sont prises par l'un des exposants, Ernest Moignan[62]. On peut en découvrir une partie dans le livre sur le centenaire de Valmy paru en 1893 dans l'imprimerie de l'un des organisateurs, Henri Matot. Bien que leur représentation sur papier soit médiocre, elles permettent aujourd'hui de se représenter concrètement l'exposition à Châlons. À Reims, des photographies sont prises par un professionnel, Rothier[63]. L'exposition est prolongée de deux jours du fait de son succès à la demande du maire de Châlons[64]. À sa fermeture le 3 octobre, les objets sont transférés à Reims le soir même.

[59] AD de la Marne, fonds Gustave Laurent, J 610, « Notes et copies d'articles sur la Révolution de 1789, principalement dans la Marne ».

[60] Voir par exemple Jean-Clément Martin, *Robespierre : la fabrication d'un monstre*, Paris, Perrin, 2016.

[61] *Courrier de la Champagne : journal de Reims*, 58e année, 27 septembre 1892, p. 2.

[62] *Les fêtes du centenaire de Valmy, septembre-octobre 1892*, *op. cit.*, p. 46.

[63] *Ibid.*, p. 47.

[64] *Courrier de la Champagne : journal de Reims*, 58e année, 2 octobre 1892, p. 2.

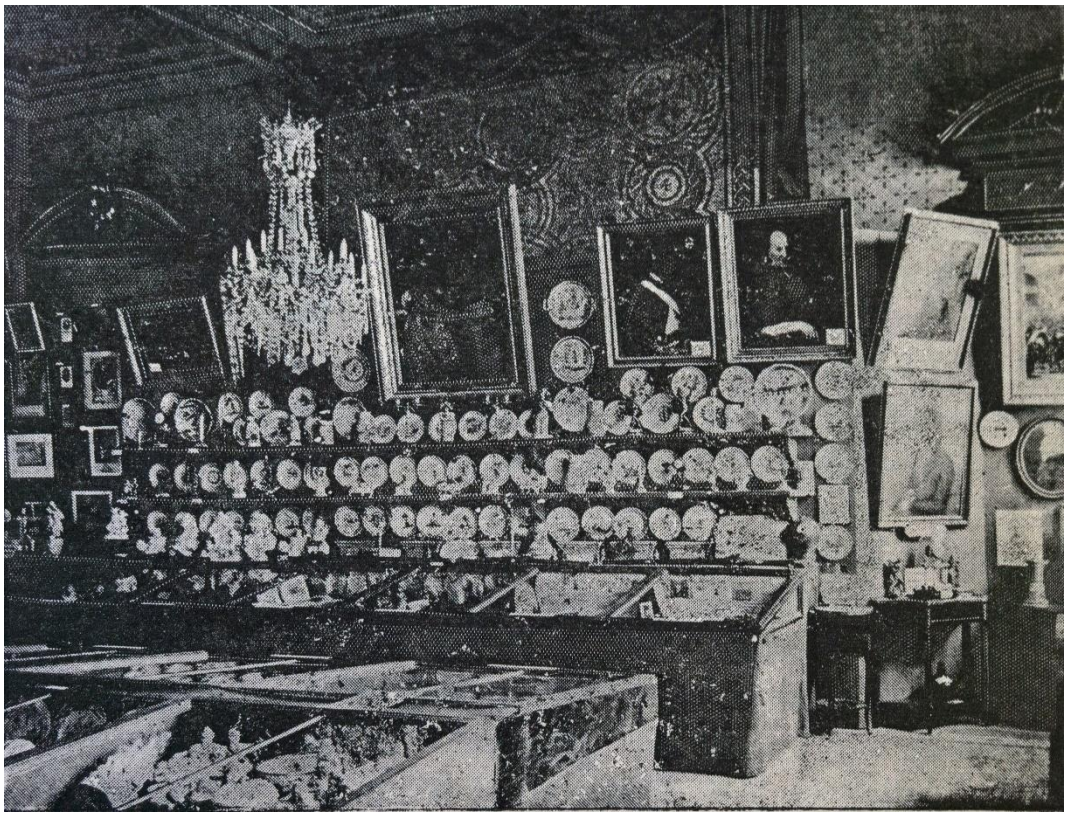


Image 21 : Exposition de Reims, côté droit.
Source : Les fêtes du centenaire de Valmy, septembre-octobre 1892*, p. 44.*

L'exposition de Reims n'est pas exactement la même que celle de Châlons, pour plusieurs raisons. Certains exposants ne souhaitent exposer que dans la municipalité où ils habitent ou dont ils sont le plus proche, probablement par crainte de ne pouvoir récupérer leurs biens. Reims apporte en outre une surface plus grande qu'à Châlons, ce qui permet à celles et ceux qui n'ont pu exposer dans un premier temps, faute de place, de pouvoir tout de même montrer leurs objets à Reims[65]. Enfin, les objets envoyés après la date initiale du 14 septembre se trouvent dans la mesure du possible exposés à Reims. Par conséquent, l'exposition est plus riche à Reims qu'à Châlons. Le déplacement de l'exposition entraîne une nouvelle inauguration officielle le 9 octobre, même si celle-ci est moins impressionnante que la première, n'accueillant aucun invité de marque. L'entrée de l'exposition historique est payante les mardi, mercredi et vendredi (50 centimes), et gratuite les autres jours de la semaine. Elle est ouverte de dix heures du matin à cinq heures de l'après-midi. Pour que le public puisse découvrir l'ensemble des objets présentés, un catalogue est mis à disposition à l'entrée[66].

À Reims, l'exposition aurait reçu en dix-huit jours d'ouverture environ 75 000 visiteurs. Elle a été ponctuée d'animations. Le 19 octobre, l'exposition est exceptionnellement ouverte le

[65] *Ibid.*, 27 septembre 1892, p. 2.

[66] *Ibid.*, 16 octobre 1892, p. 2.

soir, afin que le public puisse entendre la cantate de Darthu chantée par l'Orphéon des enfants de Saint-Rémi[67] ainsi que d'autres chansons patriotiques. Le 21 octobre, une « conférence humoristique » sur Valmy est donnée par le sénateur de la Marne Victor Diancourt et est suivie d'une nouvelle récitation de l'ode écrite par Jules Claretie, déclamée cette fois-ci par Fernand Vast, artiste au Grand-Théâtre de Reims[68]. De la musique du XVIII[e] siècle est également jouée au cours de la soirée. La conférence de Diancourt doit également servir à expliquer aux habitants les origines et l'importance de l'exposition, tout en utilisant un ton léger. Elle s'apparente à de la vulgarisation historique, bien que subjective :

> On peut, à l'avance, prédire le plus grand succès à la causerie intime de l'honorable sénateur. Pleine d'humour, semée d'anecdotes, la conférence d'un maître en l'art de bien dire, promet une soirée agréable à nos concitoyens. Elle rappellera à tous les Rémois l'œuvre immense de nos grands-pères et les conséquences heureuses pour la France de l'immortelle journée de Valmy.[69]

Cette conférence est l'occasion de raconter au public les mérites des Rémois pendant la Révolution et le déroulement de la bataille de Valmy, en insistant sur l'importance des jeunes volontaires, leur « ferme contenance », leur « crânerie », leur « solidité au feu ». Il affirme en conclusion : « il y eut depuis des rencontres plus sanglantes, des batailles plus meurtrières, il n'y en eut pas de plus fécondes »[70].

Les organisateurs sont fiers du succès de l'exposition. L'objet qui a le plus intéressé le public était le sabre de Kellermann que celui-ci aurait brandi à Valmy. Pour eux, plus de cent mille personnes auraient vu et touché l'objet[71], ce qui le rapproche d'une relique républicaine, que l'on admire et que l'on veut honorer.

La dernière journée est réservée au public scolaire, comme à Châlons[72], même si d'après la presse les instituteurs et leurs classes ont été nombreux à d'autres moments, puisqu'on leur recommande de venir le matin pour éviter d'encombrer les allées[73]. Il y a un pan de l'exposition qui est tourné vers l'éducation. D'après Henri Matot, l'exposition avait pour but de raviver le sentiment patriotique et se revendique de l'éducation populaire, car elle s'est adressée à toutes les classes de la population en donnant des « leçons de choses » « fécondes en enseignement »[74]. La volonté de montrer des objets variés au public est également un témoin du développement et de l'institutionnalisation des sciences historiques[75]. On peut par exemple

[67] *Ibid*.

[68] *Ibid.*, 20 octobre 1892, p. 2.

[69] *Ibid*., 14 octobre 1892, p. 2.

[70] *Ibid.*, 22 octobre 1892, p. 2.

[71] *Les fêtes du centenaire de Valmy, septembre-octobre 1892*, *op. cit.*, p. 45.

[72] *Ibid.*, p. 38.

[73] *Courrier de la Champagne : journal de Reims*, 58[e] année, 19 octobre 1892, p. 2.

[74] *Les fêtes du centenaire de Valmy, septembre-octobre 1892*, *op. cit.*, p. 47.

[75] Patrick Garcia et Jean Leduc, *L'enseignement de l'Histoire en France*, Paris, Armand Colin, 2003, p. 90.

y lire des chansons de la Révolution ou découvrir des objets du quotidien, comme les assiettes. Concernant le patrimoine bâti, une transformation de sa perception est sensible dans les photographies ou les témoignages ; les visiteurs sont déçus de ne pas voir de moulin et le dernier bâtiment de la colline de Valmy ayant servi lors de la canonnade est valorisé. Il s'agit de la ferme de la Lune, qui avait été occupée par les états-majors, qui est photographiée par son propriétaire, Émile Collomb, pour en garder l'image dans l'ouvrage sur les fêtes du centenaire[76]. D'ailleurs, cet ouvrage ainsi que les catalogues illustrent le besoin ressenti de faire passer l'exposition à la postérité, même si tous les objets n'ont pu être décrits en détail. Les organisateurs pensent par conséquent non seulement au passé, mais aussi à l'avenir, car personne ne doute de l'immortalité de Valmy comme lieu de mémoire, ce qui amène une conclusion ouverte d'ores et déjà sur le bicentenaire :

> Il faudrait un volume pour décrire les curiosités artistiques confiées aux organisateurs de l'Exposition, heureux d'avoir groupé un ensemble de richesses et de merveilles qui ne se reverra plus, sinon au prochain Centenaire de Valmy, le 1er vendémiaire, an 201 de la République[77] ?

B. Les festivités de la journée du 20

Du matin jusqu'au soir, le jour du centenaire de Valmy est entièrement investi. Le jour du centenaire, la presse locale parle pourtant peu de Valmy. *Le Journal de la Marne* publie en première page un article intitulé « Souvenirs de 1792 », qui cite des extraits du journal de Goethe pour exalter l'intégrité de la population champenoise et faire des parallèles avec l'invasion de 1870. Étonnamment, il n'y a pas de récit de la bataille de Valmy[78]. Dans le *Courrier de la Champagne,* il n'y a pas de place particulière donnée à Valmy le jour même de son centenaire, ce dernier n'est même pas évoqué. En revanche, un long reportage est dédié à la commémoration le 21, qui fourmille de détails. *L'Indépendant rémois* fait même du centenaire la une de son édition du 21. L'événement que représente le centenaire de Valmy est donc d'une certaine manière plus important que le moment commémoré.

1. Les attentes et l'arrivée des visiteurs

Dans les jours qui précèdent la commémoration, on peut se figurer l'attente des habitants locaux par les anecdotes qui sont diffusées dans la presse. On apprend ainsi qu'une auberge décide par opportunisme de s'appeler « Au grand Kellermann » ou qu'une dame centenaire habitant à Louverey, près de Châlons, souhaite assister à la commémoration car « le canon de

[76] *Les fêtes du centenaire de Valmy, septembre-octobre 1892*, *op. cit.*, p. 11.

[77] *Ibid.*, p. 39.

[78] *Le Journal de la Marne*, 85e année, no 11789, 20 septembre 1892, p. 1.

Valmy lui a porté bonheur »[79]. On apprécie également de faire des parallèles entre 1792 et 1892. Les brochures rappellent la composition des gouvernements, les noms des députés et des maires de Valmy à ces deux dates. Des rumeurs circulent que le duc de Chartres se rendrait à la commémoration pour représenter la famille d'Orléans, ce qui aurait créé un parallèle évident avec Louis-Philippe[80], d'autant plus que ce ne serait pas la première fois qu'il tenterait de réactiver Valmy comme lieu de mémoire orléaniste, car il y aurait effectué des manœuvres militaires en 1875. Une anecdote racontée au mois d'octobre pousse la comparaison entre 1792 et 1892 encore plus loin :

> Un de nos confrères raconte qu'un caporal du 133e de ligne, régiment qui se trouvait à l'inauguration de Valmy, avait son grand-père qui avait assisté en 1792 à la bataille de Valmy. Ce vieux brava était aussi caporal à cette époque. En outre, ce qu'il y a de plus curieux, c'est que tous deux portaient le même prénom ; ils se nommaient Firmin Faucheron[81].

Beaucoup de monde est attendu aux célébrations. La population se mobilise pour que plus de trains puissent se rendre à Valmy, qui possède alors une gare. Des demandes qui vont en ce sens sont publiées dans *Le Journal de la Marne* et le *Courrier de Champagne*. Plusieurs trains vers Valmy sont alors affrétés spécialement pour l'occasion par la Compagnie des chemins de fer de l'Est[82], principalement de Châlons mais aussi d'autres localités comme Verdun. Cela nous permet de souligner l'importance du chemin de fer pour que ce centenaire ait lieu, puisqu'il permet tant la venue d'officiels parisiens que de curieux habitant la région. Le voyage se fait souvent en plusieurs étapes, les visiteurs se rendant principalement à la gare de Châlons. D'après le *Courrier de la Champagne*, « tous les trains qui arrivent dans la matinée à Châlons sont bondés de voyageurs, on peut compter que chaque train amène douze à quinze cents personnes, et il en est arrivé au moins sept ou huit »[83], ce qui est perçu comme exceptionnel. Les voyageurs continuent ensuite soit le voyage en train, soit par d'autres moyens, beaucoup de personnes s'y rendant en voiture ou en bicyclette, les routes étant noires de monde[84]. En tout, 389 personnes auraient pris un billet de train entre Châlons et Valmy le matin du 20 septembre 1892.

De la gare jusqu'au village, la route est bordée d'arbres et de drapeaux. Les visiteurs découvrent à l'entrée du village un arc de triomphe en verdure portant les inscriptions « Vive la Nation » et « Vive la France ». Deux autres sont dressés sur la route jusqu'à la statue. Tout le village est décoré avec des drapeaux, des symboles républicains, des fleurs et de verres de couleur. En attendant l'arrivée du ministre Léon Bourgeois, les spectateurs s'installent un peu

[79] *Courrier de la Champagne : journal de Reims*, 58e année, 20 septembre 1892, p. 3.

[80] *Le Journal de la Marne*, 85e année, no 11789, 20 septembre 1892, p. 2.

[81] *Courrier de la Champagne : journal de Reims*, 58e année, 1er octobre 1892, p. 3.

[82] *Ibid.*, 15 septembre 1892, p. 2.

[83] *Ibid.*, 21 septembre 1892, p. 2.

[84] *Courrier de la Champagne : journal de Reims*, 58e année, 22 septembre 1892, p. 3.

partout à Valmy, déjeunant dans les auberges mais également dans l'herbe. Des curieux vont d'ores et déjà voir la statue de Kellermann[85], même si celle-ci est recouverte d'un voile en attendant l'inauguration.

2. Le programme officiel

La journée du 20 débute par l'inauguration de l'exposition par Léon Bourgeois, à 9 heures du matin à Châlons. La société musicale châlonnaise, dirigée par Louis Mook, joue *La Marseille* et le *Chant du départ*, avec chœurs et orchestre. La délégation ministérielle prend ensuite le train pour arriver peu après midi à la gare de Valmy. De là, elle se rend au banquet, installé en plein air sous une vaste tente. Au cours de la III^e^ République, les grands banquets officiels étaient souvent en plein air, faute de salle suffisamment grande, peu de salles des fêtes existant alors[86]. Celui de Valmy accueille quatre cent personnes[87]. Un banquet a lui aussi été financé grâce à des souscriptions, chaque participant devant s'inscrire à l'avance contre une somme de 6 francs[88]. Pendant le déjeuner, les écoles et l'orphéon de Saint-Rémi chantent sur la musique du 106^e^ régiment de ligne. Au moment du dessert, comme à chaque banquet républicain, les toasts sont prononcés. Le premier à prendre la parole en tendant un verre de champagne est le préfet de la Marne. Celui-ci souligne la différence de la bataille de Valmy par rapport aux autres victoires révolutionnaires, car ce ne serait pas des soldats qui y auraient combattu mais la nation elle-même. « Valmy, c'est l'affirmation héroïque de la souveraineté de la nation, de l'indépendance de la patrie. »[89] Il faut par conséquent que ce soit à nouveau la nation tout entière qui la commémore. Il porte son toast au président de la République et à tous les « cœurs patriotes ». Le sénateur Margaine porte ensuite un toast en l'honneur de l'armée. Vient ensuite celui du député de Sainte-Menehould, M. Bertrand, destiné à Léon Bourgeois et à Camille Dreyfus, puis celui de M. Niel, qui prend la parole au nom de la presse parisienne et qui salue le maire de Valmy et son village. Enfin, le ministre de l'Instruction prend la parole et porte un toast très général, mais aussi militariste, remerciant tout d'abord tous les participants du centenaire, et boit à ceux qui sont morts, à ceux qui ont laissé leur vie sur d'autres champs de bataille, puis aux soldats de 1792, aux nouveaux conscrits et à l'armée de l'avenir. Il conclut son discours en dévoilant le sabre de Kellermann à l'assistance et en le remettant au général Cœuret de Saint-Georges, commandant de la 24^e^ brigade d'infanterie, afin qu'il le brandisse lors de la revue militaire qui doit suivre l'inauguration.

---

[85] *Ibid.*

[86] O. Ihl, « Convivialité et citoyenneté […] » dans A. Corbin et al., *Les usages politiques des fêtes*, *op. cit.*, p. 143.

[87] Ferdinand Réal, « À Valmy », *L'indépendant rémois*, 25^e^ année, n^o^ 7393, 21 septembre 1892, p. 1.

[88] *Le Journal de la Marne*, 85^e^ année, n^o^ 11777, 6 septembre 1892, p. 2.

[89] Ferdinand Réal, « À Valmy », *L'indépendant rémois*, 25^e^ année, n^o^ 7393, 21 septembre 1892, p. 1.

Après le banquet, les participants se dirigent vers la statue de Kellermann, qui est entourée d'un côté par les régiments mobilisés pour l'événement et de l'autre les sociétés de musique et de gymnastique, avec un peu plus loin un régiment de cuirassiers. En face de la statue, se dressent les tribunes, y compris la tribune officielle. Au moment où le voile est enlevé du monument, le canon tonne, puis *La Marseillaise* est chantée et jouée. On peut noter que le jour du centenaire, c'est un plâtre peint de la statue de Kellermann qui est mis en place, en attendant qu'elle puisse être fondue. Pour le *Journal de la Marne,* « cette œuvre, de l'éminent sculpteur, est pleine de vie, remplie d'ardeur »[90]. Le maire de Valmy prend alors la parole et remercie les souscripteurs. On comprend au travers de la synthèse de son discours faite par *L'Indépendant rémois* que l'élévation d'une statue d'un général ayant vaincu les Prussiens est aussi un message envers les Allemands, Kellermann devant veiller sur la frontière. « C'est là pour Valmy une garde d'honneur à quelques pas de la frontière. Il saura s'en montrer digne[91] ». Le sénateur Margaine prolonge ensuite le parallèle avec la guerre de 1870 :

> Sedan ! C'est la nuit lugubre.
> Valmy ! C'est le rayonnement de la France affranchie et victorieuse[92].

Comme lors des toasts, c'est à nouveau le député Bertrand qui prend la parole, faisant une apologie du général Kellermann, tout en félicitant le sculpteur. Il salue en Kellermann le « soldat du devoir », qui a fait reculer l'invasion, qui est loin des figures de conquérants insatiables qui ont provoqué des batailles sanglantes et inutiles. Par ce discours, il détache le général de la légende napoléonienne et des guerres continuelles de l'Empire en le transformant en personnage purement républicain. Les discours se terminent par le plus important d'entre eux, celui de Léon Bourgeois. Il relie le centenaire de Valmy à celui de la République prévu à Paris deux jours plus tard, rappelant que, selon de le mot de Michelet, c'est à Valmy que la République a été « fondée par la victoire », avant de l'être par la Convention. Il reprend d'ailleurs peu ou prou le récit de Michelet pour détailler son déroulement, partant du manifeste de Brunswick jusqu'au dénouement de la canonnade. Au cours des discours, Goethe est cité à plusieurs reprises, prouvant son ancrage dans le mythe de Valmy.

Le défilé militaire est dirigé par le général Cœuret de Saint-Georges. Plusieurs milliers de militaires sont attendus, provenant des différents régiments de la région : 600 hommes du 94e régiment de ligne, 640 du 106e de ligne, 600 hommes du 132e de ligne, 500 hommes du 7e régiment de cuirassiers, une batterie du 25e d'artillerie[93]. La musique militaire est jouée par des membres du 106e régiment de ligne. Pour l'occasion, le général commande les troupes en tenant le sabre authentifié comme celui de Kellermann qui figure dans l'exposition.

---

[90] *Le Journal de la Marne*, 85e année, no 11785, 15 septembre 1892, p. 2.

[91] Ferdinand Réal, « À Valmy », *L'indépendant rémois*, 25e année, no 7393, 21 septembre 1892, p. 1.

[92] *Ibid*.

[93] *Le Journal de la Marne*, 85e année, no 11781, 10 septembre 1892, p. 2.

Albert Lambert, acteur membre de la Comédie française, déclame l'ode rédigée en l'honneur de Valmy par Jules Claretie, « avec un souffle patriotique des plus puissants »[94].

> Salut Valmy ! salut berceau de la victoire !
> Premier pas en avant des étape de gloire !
> C'est ici qu'en septembre, au brouillard du matin,
> Une aube se leva – sourire du Destin[95] !

L'ode, divisée en huit actes, s'ouvre sur un hommage à la bataille, puis enchaîne sur une description des Prussiens, puis de la canonnade. Le quatrième acte est dédié à Kellermann et fait un lien avec le présent :

> Et tandis qu'au Père La Chaise,
> Repose ton corps endormi,
> Aux accents de la Marseillaise
> Là, sous le tertre de Valmy,
> Ce cœur, rajeuni par la gloire,
> Bat encore pour notre histoire,
> Duc de Valmy, fils de Strasbourg !

Les quatre actes restants sont déclamés pour célébrer les conséquences de la canonnade, d'abord immédiates avec une référence à Goethe, puis plus lointaines. Claretie salue les sacrifices des soldats morts pour la France et termine son ode avec une ouverture sur l'avenir et de futurs Valmy :

> Et des hommes sont nés – et dans les jours d'orage
> La France trouverait – rien n'est près de finir ! –
> Et de nouveaux héros et de nouveaux courages
> Pour les Valmy de l'Avenir !

Plusieurs décorations sont ensuite annoncées par le délégué national : la croix de la légion d'honneur à l'artiste Barrau, les palmes d'officier d'Académie au maire de Valmy, M. Jesson ; et la décoration du Mérite agricole à l'agent voyer principal Bellanger et à l'ancien maire de Sainte-Marie-à-Py, M. Rouannez. La dernière décoration est remise par la princesse Ginnetti. Une fois les discours terminés, le défilé militaire commence, avec en premier les sapeurs-pompiers, puis les bataillons de ligne, les gendarmes à cheval, l'artillerie, pour se clore par les cuirassiers. Le général Cœuret de Saint-Georges prononce un court discours de remerciement, déclarant que ce moment a été « l'éternel honneur de sa vie »[96]. La cérémonie officielle se conclut par le défilé des sociétés chorales, musicales et de gymnastique. Le cortège ministériel regagne ensuite la gare au son des salves d'artillerie.

---

[94] *Les fêtes du centenaire de Valmy, septembre-octobre 1892*, *op. cit.*, p. 18.

[95] Bibliothèque historique de la ville de Paris, Fonds Claretie, 4-MS-FS-07-182, Jules Claretie, *Valmy*, 1893.

[96] *Le Journal de la Marne*, 85e année, no 11791, 22 septembre 1892, p. 2.

La fête n'est toutefois pas terminée, même si nous disposons de moins de témoignages sur la suite, car une forte distinction est faite entre les célébrations officielles, qui sont perçues comme dignes d'intérêt, et la fête dite « populaire » qui n'attire que très peu de commentaires. Sur les affiches de promotion de la commémoration figurent en effet trois animations supplémentaires : l'ascension d'un aérostat monté « Le Valmy » à seize heures et demi, ainsi qu'un « grand feu d'artifice » et un bal public accompagné d'illuminations en soirée[97]. La presse locale n'a pas détaillé ces animations, toutefois la météo a peut-être au moins compromis le feu d'artifice, puisque le *Journal de la Marne* indique que « la fête populaire […] se fut prolongée longtemps encore si elle n'avait pas été gâtée par une pluie abondante qui tomba dans la soirée »[98]. Valmy demeure définitivement un événement associé à la pluie. Le lendemain matin, un service religieux a lieu à l'église de Valmy le matin du 21 septembre à la mémoire des soldats français morts à Valmy[99], auquel assiste la princesse de Ginnetti. Une messe qui montre à la fois le ralliement progressif des catholiques à la République[100] et la sacralité qui entoure les mythes fondateurs républicains.

La présence tout au long des célébrations de la princesse de Ginnetti nous amène à la vision qu'avaient les contemporains de celle-ci. Une description de la princesse parue dans *La Libre Parole* circule à la fin du mois du mois de septembre[101]. Bien qu'il s'agisse d'un élément éloigné au centenaire de Valmy, on peut remarquer que ses traits physiques et intellectuels seraient liés à la participation de son ancêtre à la bataille de Valmy ; puisque Kellermann a choisi de combattre pour la République, sa descendante ne peut qu'être belle et intelligente. Elle dispose d'une « physionomie éminemment sympathique », qui aurait fait « ombrage à la future reine d'Italie ». « Très finement spirituelle », elle écrit des romans en français, ce qui prouverait son attachement à son pays d'origine, et serait bonne et charitable. Il est bien vu qu'elle continue à fréquenter les bonapartistes italiens. L'ensemble de cette description et ce relais dans la presse témoigne de la fierté de la région d'avoir pu accueillir une personne aussi exceptionnelle et que d'une certaine manière, sa physionomie *transpire* Valmy.

Pour les Marnais, la célébration de Valmy puis de la République entraîne des fêtes sur plusieurs jours, puisqu'après les festivités du 20, les communes mettent en place de nouvelles animations pour la journée du 22, mais qui tendent plus au divertissement qu'à la

[97] Cf la publicité figurant à la fin de l'ouvrage *Le centenaire de Valmy*, *op. cit.*

[98] *Le Journal de la Marne*, 85e année, no 11791, 22 septembre 1892, p. 2.

[99] *Courrier de la Champagne : journal de Reims*, 58e année, 17 septembre 1892, p. 2.

[100] L'encyclique *Au milieu des sollicitudes* est publiée par le pape Léon XIII en français en 1892. Cf Arnaud-Dominique Houte, *Histoire de la France contemporaine. 4. Le triomphe de la République*, Paris, Éd. du Seuil, 2014, p. 221.

[101] *Courrier de la Champagne*, 29 septembre 1892, p. 2.

commémoration, avec par exemple la mise en place de courses en sac et d'un mât de cocagne à Châlons[102] ou bien d'un concours de tir à Sainte-Menehould[103].

3. Le centenaire de Valmy, un archétype de la fête républicaine

L'ensemble des festivités à Valmy rassemble tous les critères d'une fête républicaine classique. D'après la typologie réalisée par Rémi Dalisson, une fête républicaine se caractérise par l'implication du maire, de l'armée, de l'école et des associations[104]. Nous avons déjà détaillé le rôle de Camille Jesson et des autres élites politiques locales. L'armée est particulièrement visible au cours de la journée du 20, tant par la revue militaire, présente dans trois-quarts des fêtes républicaines, que par les éléments liés spécifiquement à la commémoration de Valmy, comme le brandissement du sabre de Kellermann par le général Cœuret de Saint-Georges. L'école est en arrière-plan, mais est active tout au long des commémorations, y compris à l'exposition. Ce sont les écoliers du voisinage qui chantent la cantate de Darthu lors du centenaire. Enfin, les associations s'investissent dans la fête principalement au travers des sociétés musicales, qui sont présentes tant le 20 septembre qu'à de nombreuses reprises pendant l'exposition du centenaire. De même, la scénographie est représentative à l'extrême de ce type de commémoration et on y retrouve les décors civiques et toute la symbolique républicaine, avec un arc de triomphe, le pavoisement des rues et de l'intérieur des bâtiments, des feux d'artifice, un aérostat. On peut d'ailleurs noter que, selon Dalisson, les noms les plus fréquemment donnés à des aérostats à cette période sont Valmy, République et Patrie[105]… Le déroulement est lui aussi sans surprise, avec le banquet, les discours, la revue militaire et enfin le bal public, le moment le plus attendu de la population. Cette programmation codifiée est entièrement tournée vers l'édification des foules et leur ralliement au programme républicain, y compris les moments de défoulement et de divertissement. Lors du bal par exemple, plusieurs classes sociales se mélangent dans un décor, rappelons-le, tricolore et dans un contexte excluant de fait les prêtres, alors ennemis désignés de la République[106]. De plus, aux festivités elles-mêmes s'ajoutent au stéréotype l'objet célébré, puisque les inaugurations de statues des *grands hommes* sont usuelles durant la Belle Époque[107]. Il s'agit en définitive d'un gigantesque rituel populaire et civique.

---

[102] *Le Journal de la Marne*, 85e année, no 11776, 4 septembre 1892, p. 2.

[103] *Ibid.*, no 11782, 11 septembre 1892, p. 2.

[104] R. Dalisson, *Célébrer la nation*, *op. cit.*, p. 260-266.

[105] *Ibid.*, p. 269.

[106] *Ibid.*, p. 275.

[107] Maurice Agulhon, « Nouveaux propos sur les statues de "grands hommes" au XIXe siècle », *Romantisme*, vol. 28, no 100, 1998, p. 13.

Les conséquences du centenaire pour la commune de Valmy ne sont pas strictement positives. En effet, la commune rencontre des problèmes financiers à cause des sommes engagées, du fait notamment du manque de succès de la souscription. Après un traitement à l'amiable avec les propriétaires des terrains où a été élevé la statue de Kellermann, le village peine à en payer l'acquisition. Ce n'est qu'en juin 1895 qu'un agent voyer cantonal rend compte de la situation à la préfecture. Un arrangement est conclu entre Valmy et le département, ce qui a permis l'acquisition définitive par l'État des terrains en août 1895[108]. En revanche, le centenaire donne un élan à l'aménagement du lieu de mémoire pendant une vingtaine d'années. En 1895, douze canons donnés par l'État sont installés sur l'esplanade de la statue de Kellermann afin de décorer les abords du monument. Cela prouve que le comité d'organisation est encore actif trois ans après le centenaire, puisqu'il demande à la préfecture de payer les affuts en pierre qui soutiennent les canons[109].

III. Les festivités parisiennes : la célébration de la République

En 1889, le centenaire de la Révolution française avait engendré des réactions internationales, exacerbées par la tenue de l'exposition universelle à Paris. Les fêtes de 1892 en comparaison suscitent peu de débats vigoureux. Elles ne connaissent ni le même retentissement, ni la même ampleur, les plus grandes commémorations de la Révolution française ayant déjà eu lieu, ce qui a pu également engendrer une certaine lassitude. Les faibles polémiques proviennent aussi de la teneur des événements commémorés et d'une certaine prudence politique : Lille célèbre par exemple le centenaire de son siège en mentionnant à peine la République[110]. Valmy étant un événement consensuel, son anniversaire ne provoque pas de débat, ce qui finalement le dessert car on l'évoque moins, d'autant plus que la fête du centenaire est décentralisée. Toutefois, l'anniversaire de la République à Paris permet de rappeler à l'envie les liens entre sa naissance et l'arrêt des troupes prussiennes.

A. Le 20 septembre à Paris

Avant de commenter l'anniversaire de la République, un détour par la journée du 20 est nécessaire pour témoigner de la présence de Valmy dans la presse. Malgré l'absence d'événement officiel le 20 septembre à Paris, le centenaire de Valmy fait l'objet de nombreux

[108] AD de la Marne, 35 M 13, Rapport de l'agent voyer cantonal relatif à l'acquisition des terrains de l'esplanade du monument de Valmy, 10 juin 1895.

[109] AD de la Marne, 35 M 13, Lettre au préfet de l'architecte au département Gillet, 13 mars 1895.

[110] Intervention de Patrick Garcia dans les débats à la fin du colloque sur le centenaire de la Révolution en avril 1889, cf. J. Bariéty (dir.), *1889, Centenaire de la Révolution française*, *op. cit.*, p. 300.

articles, indépendamment des célébrations dans la Marne, qui sont seulement commentées le lendemain. La diffusion du récit de la bataille de Valmy se retrouve aussi bien dans les grandes feuilles parisiennes comme *Le Petit Parisien* que dans des journaux plus confidentiels.

Les descriptions de la bataille reprennent souvent le récit micheletien, le cri de « Vive la nation ! » étant central, effrayant les Prussiens. Le rôle de Dumouriez est variable, *Le Petit Parisien* soulignant l'importance des préparations faites par le général et l'habilité de ses manœuvres[111]. Elles manquent parfois de rigueur. Dans *Le Petit Parisien*, on signale qu'un monument commémoratif en l'honneur des artilleurs de Valmy a été érigé en 1819, alors qu'il s'agit de la pyramide de Kellermann construite en 1820. Les journaux plus à gauche saluent quant à eux la victoire du peuple plus que celle des généraux. Pour *Le Radical*, le génie de Kellermann n'est là que pour sublimer celui du peuple, il a été « un héros ce jour-là et à la hauteur du Peuple, car c'était vraiment le Peuple à Valmy »[112].

Le récit de Valmy se trouve également dans des périodiques antirépublicains, comme *Le Soleil*. Selon Édouard Hervé, « Valmy est une date qui doit être chère à tous les patriotes français, quelle que soit leur opinion politique »[113]. Pour lui, célébrer une victoire remportée par la France révolutionnaire n'est pas antinomique avec ses convictions, car « Valmy n'est […] pas une victoire républicaine, pas plus que Denain n'est une victoire monarchique. C'est une victoire de la France repoussant l'étranger et sauvant son indépendance nationale, grâce au talent de ses généraux et à la bravoure de ses soldats ».

Si l'on décentre le regard de la journée du 20 pour l'étendre à l'ensemble du mois de septembre, on peut constater qu'il s'agit d'un mois anniversaire plutôt qu'une date anniversaire. De nombreux articles en lien avec la bataille sont diffusés tout au long du mois. *Le Figaro* diffuse un supplément littéraire le 24 septembre avec un récit de Valmy rédigé par Henri Flamans, s'appuyant sur le livre d'Arthur Chuquet et accompagné de la reproduction d'un plan de la bataille de la collection Charavay – le même homme que celui de l'exposition dans la Marne[114]. Sous le pseudonyme de Jean Frollo, un journaliste du *Petit Parisien* s'intéresse aux jours qui ont suivi Valmy dans l'éditorial du 26 septembre. Il tente de réhabiliter la stratégie adoptée par Dumouriez de laisser s'affaiblir l'ennemi et souhaite prouver que c'est par leur résistance, que ce soit aux boulets de canon à Valmy ou à la faim, que les Français ont remporté la victoire plus que par héroïsme guerrier[115]. Plus original encore, une interrogation de l'académicien Alfred Mézières sur la nécessité de commémorer Valmy parait dans *La Revue*

[111] *Le Petit Parisien*, 17e année, no 5807, 20 septembre 1892, p. 2.

[112] Louis Lucipia, « Valmy », *Le Radical*, 12e année, no 265, 21 septembre 1892, p. 1.

[113] [Édouard Hervé], « La bataille de Valmy », *Le Soleil*, 20e année, no 264, 20 septembre 1892, p. 1.

[114] Henri Flamans, « Valmy », *Le Figaro, supplément littéraire*, 18e année, no 39, 24 septembre 1892, p. 1.

[115] *Le Petit Parisien*, 17e année, no 5813, 26 septembre 1892, p. 1.

des Familles[116] quelques jours avant Valmy et est commentée par plusieurs journaux le jour du centenaire. Si l'article, intitulé « Valmy et l'unité française », comporte majoritairement un simple récit de la bataille, l'introduction rappelle l'importance mémorielle de Valmy, qui est indépendante de ses résultats matériels, c'est-à-dire du nombre de morts ou d'actions glorieuses :

> Qu'est-ce que la journée de Valmy? Pourquoi d'un bout à l'autre de la France allons-nous en célébrer le souvenir? Au point de vue militaire, elle ne paraît pas d'une importance capitale. Dans la longue succession des campagnes sanglantes et glorieuses de la Révolution et de l'Empire, peu d'engagements ont été moins meurtriers. Les Français y perdirent à peine trois cents hommes et les Prussiens moins de deux cents. On n'y mit des deux paris aucun acharnement ; ni l'infanterie ni la cavalerie des deux armées n'en vinrent aux mains. On se borna à se canonner de loin. Aussi la journée s'appelle-t-elle plutôt la canonnade que la bataille de Valmy. Et cependant il n'y a pas d'événement qui, dans les dernières années du XVIII[e] siècle, ait eu une portée plus considérable que ce simple combat.

Le commentaire de cet article par un journaliste du *Soir* conduit ce dernier à reconnaître que l'événement a été déformé par le mythe et été grossi par l'imagination[117]. Mais pour lui, le mythe est salutaire, car il contribue à son succès mémoriel. Il salue en Valmy la faible part des morts et des blessés, vantant une canonnade aux résultats formidables tout en étant peu sanglante.

Malgré les échecs passés depuis 1848, les Orléans continuent de leur côté à essayer de s'approprier Valmy, ce qui s'observe le jour du centenaire et notamment au travers d'une lettre du comte de Paris au comte d'Haussonville qui est publiée dans la presse. Celle-ci permet de montrer que l'héritier de Louis-Philippe souhaite rester dans les traces de son grand-père. Le comte aurait même fait un pèlerinage à Valmy avant son expulsion officielle du territoire française, due à la loi d'exil des membres des familles ayant régnées en France[118] :

> Pour renouer cette tradition, les monarchistes, qui répudient de funestes anniversaires comme celui du 22 septembre 1792, réclament au contraire toutes nos gloires comme un bien commun de la Nation. Aussi, avez-vous dû, comme je l'ai fait du fond de mon exil, vous associer avec une patriotique satisfaction aux souvenirs qu'à éveillés dans le cœur de tous les Français, sans distinction d'opinion, le centenaire de Valmy, Valmy ! date glorieuse et qui brille d'un pur éclat entre les massacres de Septembre et le décret du 21. Peu de mois avant la loi cruelle qui m'a chassé du sol de la Patrie, j'ai tenu, vous vous en souvenez sans doute, à profiter du répit dont je jouissais encore pour accomplir avec mon fils un double pèlerinage. Après avoir visité Domremy et les lieux consacrés à la mémoire de Jeanne d'Arc, j'ai été chercher auprès du moulin de Valmy les traces de mon grand'père, du jeune général qui, ayant trouvé un asile dans l'armée française sous Dumouriez et Kellermann, défendait la patrie menacée sans se mêler à ses dissensions intestines. C'est l'un des plus précieux souvenirs que j'aie emportés de cette

[116] Nous n'avons pas consulté l'article original, mais il a entièrement été retranscrit dans *Le Courrier de la Champagne* des 14 et 15 septembre 1892.

[117] *Le Soir*, 25[e] année, n[o] 8445, 20 septembre 1892, p. 2.

[118] Loi du 22 juin 1886.

> terre de France, de cette terre arrosée du sang de tant de princes de ma famille. Et j'aime à me le rappeler surtout lorsque je vois célébrer, d'une façon qui ne peut que diviser les Français, des anniversaires glorieux qui devraient, au contraire, les réunir[119].

De manière plus officielle, le jour du centenaire de Valmy est la date à laquelle le ministère de la Guerre choisit officiellement de renvoyer dans leurs foyers les hommes qui étaient forcés de rester un temps supplémentaire sous les drapeaux à cause d'infractions punies de prison pendant leur service militaire, à l'exception de ceux qui ont commis des fautes graves[120]. Le même ministère choisit pour célébrer Valmy de faire grâce d'une troisième année aux vingt-quatre redoublants de Saint-Cyr, qui sont faits sous-lieutenants[121]. Toutefois, la commémoration de Valmy par les autorités semble majoritairement noyée dans celle de la République, le 22 septembre.

B. Le défilé de chars

La journée du 22 septembre, contrairement à celle de Valmy, porte officiellement le statut de fête nationale et est exceptionnellement fériée partout en France. Ce choix a suscité quelques questionnements. Charles-Étienne Le Senne s'est vu retoquer sa proposition en 1890 d'une fête nationale pour le centenaire de la République, pour ne pas donner un jour chômé supplémentaire à la population, dont il faudrait veiller à ne pas trop interrompre le labeur[122]. Dix-huit mois plus tard, la proposition, refaite par Camille Dreyfus, est cependant acceptée avec enthousiasme grâce au soutien des radicaux[123]. Quelques mois plus tard, l'extrême gauche demande à ce que le 10 août et le 21 septembre soient aussi déclarés fêtes nationales et un débat s'ouvre sur la légitimité du 22 septembre pour célébrer la République plutôt que le 21. Le programme initial est tout de même maintenu et la date du 22 septembre permet alors de rassembler la célébration de Valmy, de la République et du premier rattachement de la Savoie, la célébration de Valmy, le 22, étant légitimité par le fait que la nouvelle de la victoire soit arrivée à Paris ce jour-là. Là encore, quelques voix discordantes se font entendre à l'Assemblée. Un radical-socialiste reproche que l'on ne fête pas Valmy le jour anniversaire de son déroulement : « C'est la première fois, en vérité, qu'on émettra cette singulière idée de commémorer un fait deux jours après qu'il s'est produit, sous le prétexte qu'on ne l'a connu que ce jour-là… les habitants de Valmy n'en sont pas réduits à de tels expédients : c'est le 20

[119] *Courrier de la Champagne : journal de Reims*, 58e année, 1er octobre 1892, p. 1.

[120] *Le Petit Parisien*, 17e année, no 5807, 20 septembre 1892, p. 1.

[121] *Le Radical*, 12e année, no 263, 19 septembre 1892, p. 1.

[122] Olivier Ihl, *La fête républicaine*, Paris, Gallimard, 1996, p. 129 et 141.

[123] *Ibid.*, p. 130.

qu'ils nous ont invités à fêter avec eux l'anniversaire de la victoire de Valmy »[124]. Cependant, ces récriminations n'ont aucune conséquence sur la commémoration.

Le programme de la journée du 22 septembre s'effectue en deux temps, avec tout d'abord une cérémonie au Panthéon à dix heures, en présence du président de la République Sadi Carnot, puis le défilé d'un grand cortège au début de l'après-midi. En parallèle, deux grâces présidentielles sont accordées le 22 septembre : des remises de peine pour Culine et Fouroux. La cérémonie du Panthéon étant entièrement tournée vers la commémoration de la naissance de la République, Valmy ne faisant l'objet d'aucun discours particulier[125], c'est le défilé de chars qui est au centre de notre attention.

1. Une grande fête populaire

Absent du centenaire de 1889, malgré son importance dans l'essor du mouvement festif de la fin du XIX^e^ siècle[126], le cortège historique fait son entrée dans les commémorations de la Révolution française en 1892. Officiellement, le cortège défile en l'honneur du centenaire de la bataille de Valmy et de la proclamation de la République. Dans les faits, le second anniversaire prend bien plus de place que le premier, comme l'illustrent les réclames qui mentionnent en priorité la commémoration de la I^ère^ République, même si on relève au moins une exception, la chapellerie A Voltaire qui mentionne prioritairement Valmy.

Beaucoup de monde se presse pour voir le cortège, le journal *La Presse* parlant de « foule considérable »[127]. Les places aux fenêtres et sur les balcons donnant sur les rues où passe le cortège se vendent à prix d'or, beaucoup s'installent sur les toits ou même dans les arbres et les journalistes constatent même un trafic d'échelles[128]. La sécurité mise en place est très forte, à tel point qu'elle suscite des plaintes car elle entrave la libre circulation, empêchant la traversée des boulevards, ce qu'un journaliste de *La Presse* trouve pour le moins ironique le jour d'une fête de la liberté[129]. Cette sécurité est probablement à rapprocher de la vague d'attentats anarchistes qui a commencé au printemps[130].

---

[124] *Journal officiel*, 10 mars 1892, p. 271, cité dans *Ibid.*

[125] La bataille a été citée, par exemple dans le discours du président de la chambre des députés, Charles Floquet, ou dans celui d'Émile Loubet, président du Conseil, mais son évocation est secondaire et utilisée comme un événement parmi d'autres. On peut retrouver la retranscription du discours de Floquet et de Loubet dans plusieurs journaux, comme *Le Rappel*, n° 8233, 24 septembre 1892, p. 2 (pour Floquet) et *La Presse*, 9e année, n° 125, 23 septembre 1892, p. 1 (pour Loubet).

[126] P. Ory, *Une nation pour mémoire*, *op. cit.*, p. 100-101.

[127] *La Presse*, 9e année, n° 125, 23 septembre 1892, p. 2.

[128] *Ibid.*

[129] *Ibid.*

[130] A.-D. Houte, *Histoire de la France contemporaine. 4. Le triomphe de la République*, *op. cit.*, p. 196.

Image 22 : Publicité A Voltaire, impr. Laas, 1892, Chromolithographie, Musée Carnavalet.

Afin de satisfaire le plus de monde possible et de séparer les lieux de rassemblement, deux cortèges rigoureusement identiques défilent en même temps, l'un sur la rive gauche et l'autre sur la rive droite. Ils sont organisés par l'architecte Joseph-Antoine Bouvard. Par conséquent, tous les chars ont été réalisés en double exemplaire. Les chars suscitent beaucoup d'enthousiasme, mais plusieurs problèmes apparaissent au cours du défilé, avec en premier lieu leur lenteur. Il règne également au sein du défilé une certaine cacophonie à cause des différents airs qui sont exécutés simultanément, qui sont *La Marseillaise*, *Le Chant du départ* et l'*Ode triomphale*. Tous les Parisiens ne sont pas ravis du spectacle. *Le Figaro* relève par exemple un homme qui se plaint des dépenses engagées, se demandant ce qu'il y aura lors des centenaires de Castiglione, de Rivoli, de Marengo d'Iéna ou d'Austerlitz : « quelle folie trouvera-t-on pour fêter ces anniversaires autrement plus glorieux que Valmy[131] ? » Le souvenir des campagnes napoléoniennes étant très vivant chez cet homme, une telle fête pour Valmy suscite de l'incompréhension à cause certainement de son statut de canonnade.

Il est difficile de juger du succès du défilé au vu du nombre d'avis contradictoires. Le public était massivement présent, toutefois le déroulement a été éprouvant. Pour *Le Figaro*, l'avis sur les chars est unanime : « tout le monde les a trouvés très beaux, mais trop grands ». Cependant, au vu des critiques émises dans la presse, cet avis n'a pas été aussi général, du moins chez l'élite intellectuelle. D'après Olivier Ihl, la manifestation réveille « une suspicion

[131] *Le Figaro*, 38e année, no 267, 23 septembre 1892, p. 1.

entretenue de manière presque continue depuis la Restauration : l'idéal républicain pourrait se réduire à un jeu d'apparences et d'illusions[132] ». Certains bourgeois perçoivent donc le défilé comme une farce. En outre, la foule présente aurait pu être bien plus nombreuse s'il n'y avait pas eu un facteur extérieur, le choléra, l'Europe connaissant sa dernière grande épidémie de cette maladie meurtrière de 1892 à 1894[133]. L'événement aurait attiré plus de provinciaux s'il n'y avait pas eu cette épidémie, dont on retrouve souvent la trace dans les journaux de septembre 1892, tant celle-ci engendre de l'angoisse. En effet, le Conseil d'hygiène décide d'annuler de nombreux trains affrétés pour le centenaire dans toutes les compagnies ferroviaires du pays pour tenter de freiner la propagation du choléra[134].

Concernant la structure du défilé en lui-même, le cortège est constitué de six chars, de figurants costumés, de musiciens et de soldats. Sa composition est réalisée selon un ordre chronologique, avec tout d'abord un char sur les précurseurs de la Révolution avec de nombreuses figures historiques des Lumières, dont les plus valorisées sont des statues de Voltaire et de Rousseau. Ce cortège est d'ailleurs le dernier d'ampleur qui promène des statues dans Paris, la pratique étant déjà raillée en 1848, mais rappelant les défilés de l'époque révolutionnaire[135]. Les chars les plus commentés et montrés sont ceux de *La Marseillaise* et du *Chant du départ*. Ce dernier est tellement imposant qu'il nécessite d'être tiré par vingt chevaux. Le char dédié à Valmy, qui est le troisième à défiler, est tellement petit par rapport aux autres qu'il est plutôt appelé « monument de Valmy ». Il est même totalement ignoré par *Le Petit Parisien*, qui préfère commenter les soldats représentant les volontaires de Valmy, s'attachant à décrire avec force détails les costumes des cavaliers et des fantassins[136]. Serait-ce une preuve que Valmy en temps qu'événement ne serait pas aussi important que la naissance de la République ?

2. Le questionnement de la place de Valmy au sein du défilé

Par leur succès, ce sont surtout les plus grands chars qui ont été représentés dans la presse. Cependant, le cortège a été dessiné en entier sur une estampe publiée par *Le Monde illustré*, ce qui nous permet effectivement de constater l'écart de grandeur entre le char dédié à Valmy (2e ligne à gauche) et les autres :

---

[132] Olivier Ihl, « Les territoires du politique. Sur les usages festifs de l'espace parisien à la fin du XIXe siècle », *Politix. Revue des sciences sociales du politique*, vol. 6, no 21, 1993, p. 25.

[133] Patrice Bourdelais et Jean-Yves Raulot, *Une peur bleue : histoire du choléra en France (1832-1854)*, Paris, Payot, 1987, p. 85.

[134] *Le Soir*, 25e année, no 8445, 20 septembre 1892, p. 1.

[135] Maurice Agulhon, *Marianne au pouvoir : l'imagerie et la symbolique républicaines de 1880 à 1914*, Paris, Flammarion, 2001, p. 151.

[136] *Le Petit Parisien*, 17e année, no 5810, 23 septembre 1892, p. 2.

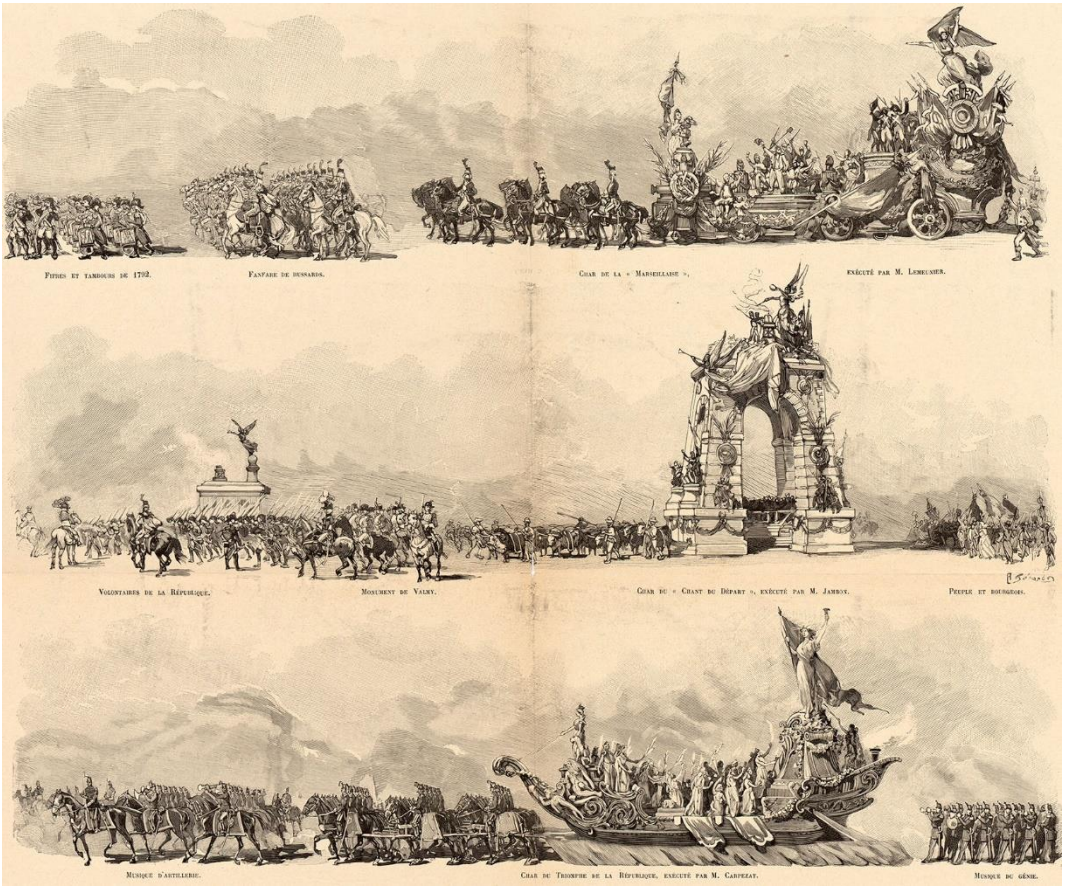


Image 23 : L. Mouligné, La fête du 22 septembre - cortège du centenaire de la bataille de Valmy et de la proclamation de la République*, 1892, Eau forte, Musée Carnavalet. Extrait d'une planche du* Monde illustré*, [En ligne : https://www.parismuseescollections.paris.fr/fr/musee-carnavalet/oeuvres/le-monde-illustre-la-fete-du-22-septembre-cortege-du-centenaire-de-la].*

Petit et peu élaboré, ce char détonne par rapport aux gigantesques chars lourdement décorés de dorures et d'éléments tricolores. Il n'est constitué que d'une statue entourée de deux lampadaires. Le seul réel lien avec le mythe républicain de Valmy est réalisé à l'aide des figurants, qui sont des soldats qui ont revêtu l'habit des volontaires de 1792. Le constat fait par *L'Intransigeant* est à l'image de son titre :

> [Le char de Valmy] est le moins réussi, et de beaucoup. Ce qu'il y a de mieux dans ce char — ce sont les superbes hussards qui le précèdent et que les organisateurs de la fête ont recrutés dans la garnison de Paris. Nos soldats ont vraiment une superbe allure, sous l'éclatant uniforme de leurs aînés.
>
> Pour célébrer la victoire de Valmy, on a promené hier, dans nos rues, une Minerve en carton-pâte doré de l'effet le plus disgracieux, devant laquelle brûlaient deux lampadaires également dorés. Le tout, juché sur un socle doré comme tout le reste, et portant aux angles des écussons sur lesquels se trouvaient les noms des troupes victorieuses.
>
> Franchement, on eût pu trouver mieux[137].

[137] A.-H. Montégut, « Le centenaire de la République », *L'Intransigeant*, n° 4455, 24 septembre 1892, p. 1.

Une raison de la médiocrité du char de Valmy a été le manque de temps et de préparation, mais le char a semble-t-il aussi été victime d'une censure de la part du comité ayant pris en charge l'érection de la statue de Kellermann. D'après le sculpteur, Théophile Barrau, celui-ci aurait proposé de mettre sur le char un moulage de la statue de Kellermann. Le comité, ayant appris la proposition par la presse, s'y serait fermement opposé[138]. De plus, dans plusieurs journaux, le char de Valmy a été annoncé comme comprenant la statue de Kellermann. Dans *Le Journal de la Marne* du 31 août, on trouve ainsi cette description du futur cortège historique pour ce qui suit le char de *la Marseillaise* : « une grande fanfare militaire, en uniformes de l'armée républicaine, précédera *l'Armée de Valmy*, composée de fantassins, de cuirassiers, de canonniers entourant la statue de Kellermann, portée sur un énorme pavois »[139]. Quelques paragraphes plus loin, le journaliste relate que la reproduction de la statue aurait même été proposée pour être mise devant l'Hôtel de ville, mais que cette idée s'est heurtée au refus des organisateurs de la fête parisienne, au motif que Kellermann n'est pas qu'un général républicain, mais aussi un maréchal de l'Empire. *Le Figaro* rapporte la déception du public et les problèmes liés aux statues, celles-ci ayant été récupérées en urgence à l'Hippodrome et non fabriquées pour l'occasion :

> On a été surpris de ne voir personne sur le char de Valmy. Ce char a une histoire. Il a été improvisé en trois jours. On espérait mettre la statue de Kellermann. Impossible de se la procurer. À la fin M. Jambon, pris à court, est allé à l'Hippodrome, y a demandé une des statues qui figuraient dans la pantomime de Néron... Le public s'est étonné aussi de ne voir sur ce petit char aucun figurant. On n'eût pu en placer, à cause des deux lampadaires qui ont brûlé durant le défilé et dont la flamme allait à droite, à gauche, à son gré[140].

Ne disposant pas de l'avis du comité du centenaire de Valmy, il nous est impossible d'être formel sur les raisons de son refus d'effectuer des copies de la statue de Kellermann. Serait-ce par volonté jalouse de garder pour la Marne l'exclusivité d'un monument qui est, pour une fois, en province et non à Paris ?

Malgré ce déséquilibre au sein du défilé, on observe que la part de l'anniversaire de Valmy lors de la journée du 22 est fluctuante en fonction des affinités historiques et politiques. *Le Figaro* rapporte qu'au départ du cortège de la rive gauche aux Invalides, « le petit monument de Valmy est très regardé[141] ». L'illustration du supplément du *Petit Parisien* est probablement

[138] *Courrier de la Champagne : journal de Reims*, 58e année, 6 septembre 1892, p. 2.

[139] *Le Journal de la Marne*, 85e année, no 11772, 31 août 1892, p. 1.

[140] *Le Figaro*, 38e année, no 267, 23 septembre 1892, p. 2.

[141] *Ibid.*

assez représentative de l'avis général présent dans les esprits, celui inscrit déjà dans les manuels scolaires, où la naissance de la République est intrinsèquement reliée à la victoire de Valmy.

Image 24 : Le Petit Parisien : supplément littéraire illustré, *4e année, no 190, 25 septembre 1892, p. 8.*

D'après *L'Intransigeant*, « il aurait surtout fallu, dans cette journée commémorative, exalter la France armée, en souvenir de l'écrasante défaite que les volontaires de Kellermann infligèrent aux Prussiens et aux émigrés combattant contre leur propre pays »[142]. Le rédacteur de l'article, A.-H. Montégut, aurait conseillé à l'État de sortir pour une journée les drapeaux et les oriflammes de 1792 pour les montrer à la population dans les rues de Paris. Pour lui, une manifestation plus patriotique et mettant mieux en valeur la défense de la patrie aurait été « une consolation pour le présent et des espérances pour l'avenir » pour la population, qui serait encore traumatisée par la perte de l'Alsace et de la Moselle. En plus d'un surplus de patriotisme, il aurait été bienvenue d'amnistier les communards lors de cette journée.

Étonnement, certains choisissent délibérément de ne retenir que Valmy. Dans le journal personnel de Léon Bloy, seul le centenaire de Valmy est mentionné. La journée du 20 septembre, il écrit ainsi :

[142] *Ibid.*

> Après-demain les Demay et de Groux viendront chez nous. C'est le 22. On célèbre *nationalement* le centenaire de Valmy et par une étonnante coïncidence, c'est la grande fête juive, le Rosch-Haschanah[143]. Je suis comme dans un rêve[144].

Il pense que Valmy et la fête juive de Roch Hachana lui portent chance car un article encensant son nouveau livre vient de paraître. Le 21, il est attristé car aucun journal ne mentionne l'article écrit par *Le Figaro* et pense que c'est à cause du centenaire de Valmy, qui « prend toute la place »[145]. C'est aussi un témoignage de l'importance de l'événement dans la presse, qui est corroborée par le nombre de mentions que nous pouvons à présent constater dans les bases de données liées à la presse du XIX^e^ siècle. Son absence d'évocation de l'anniversaire de la République n'est pas anodine, puisque Léon Bloy est un écrivain catholique, plutôt royaliste. Dans une lettre qu'il envoie à l'auteur de l'article du *Figaro*, il mentionne l' « exécration[146] » de la fête qui se prépare… Il ne retient par conséquent que ce qui l'arrange, et le centenaire de la République en l'occurrence ne l'arrange pas.

C. Les autres célébrations de Valmy

Comment le centenaire de Valmy a-t-il été célébré ailleurs dans le pays et l'a-t-il également été de manière non officielle ? Des pistes nous sont suggérées dans un article du *Courrier de la Champagne* qui rapporte que le sculpteur de la statue de Kellermann, Théophile Barrau, a été très sollicité dans les jours précédents la commémoration[147]. Celui-ci se serait confié sur le succès de sa statue auprès du journaliste et plus particulièrement sur les photographies de celui-ci :

> Je constate avec plaisir, me disait-il, que la province se soucie comme il convient des préparatifs de la journée du 20. De tous côtés, je reçois des lettres de personnes qui me demandent de leur envoyer la photographie du monument de Valmy. Voici une lettre d'Épernay où M. Armand Bourgeois sollicite l'autorisation de reproduire l'image de Kellermann en tête d'une cantate composée pour la fête. M. Matot-Braine, de Reims, m'écrit de son côté. Je sais d'autre part que le curé de Valmy a préparé un opuscule où il raconte la bataille. Comme de juste, il ajoutera à sa publication un dessin représentant le héros de Valmy.
>
> Ce sont surtout les artificiers qui m'assiègent en ce moment. Ils veulent tous avoir la silhouette du général. On comptera par centaines les feux d'artifices qui seront tirés en l'honneur de Kellermann les 20 et 22 septembre, et qui reproduiront en lignes de feu cette martiale figure. M.

[143] Léon Bloy, catholique fervent, mentionne positivement le Roch Hachana car 1892 est une année où il prend particulièrement position en faveur des Juifs. Le livre qu'il a publié est *Le salut des Juifs* en réponse à *La France juive*, écrit antisémite publié par Édouard Drumont, ce qui explique qu'il puisse voir un signe dans une fête juive.

[144] Léon Bloy, Michel Malicet et Pierre Glaudes, *Journal inédit*, Lausanne, Suisse, 1996, vol. 1. 1892-1895, p. 204.

[145] *Ibid.*

[146] *Ibid.*, p. 205.

[147] *Courrier de la Champagne : journal de Reims*, 58^e^ année, 6 septembre 1892, p. 2.

> Pinet, qui prend le titre d'artificier du gouvernement, m'écrit qu'il monte un feu pour Vitry-le-François.

Matot-Braine étant une imprimerie, liée à l'un des organisateurs de l'exposition du centenaire Henri Matot, la diffusion de l'image de Kellermann demeure proche des cérémonies officielles. De plus, au vu des communes citées (Épernay, Reims, Vitry-le-François), la bataille de Valmy semble surtout célébrée au sein du département de la Marne. Toutefois, cela peut être aussi liée à l'inauguration de la statue et donc à la fierté des habitants du département concerné. Cette demande en photographies est nonobstant une preuve supplémentaire de l'implication de la population marnaise, puisque des centaines de feux d'artifice sont programmés et elle n'exclut pas d'autres célébrations en France.

Nous avons pu trouver trace dans la presse de divers événements en lien avec la commémoration de Valmy, principalement à Paris mais aussi en province. Dans la capitale, Valmy bénéficie d'un hommage discret par la princesse de Ginnetti quelques jours avant le centenaire. Elle a en effet visité la tombe de son aïeul pour s'y recueillir, ce qui a été raconté en détail par *Le Figaro*[148]. Si peu de monde assiste à cette scène, son relais dans la presse confirme une préparation minutieuse par la princesse de sa venue en France. Son attitude pieuse envers son arrière-grand-père tout au long de son voyage montre sa volonté de se présenter en héritière humble et respectueuse, ce qui a eu beaucoup de succès comme nous avons déjà pu le constater. Si, le 20 septembre, Valmy ne fait pas l'objet de célébrations particulières à Paris, plusieurs groupes et comités ont organisé leurs propres célébrations durant la journée du 22. La Libre Pensée du XI^e^ arrondissement et le Comité central républicain socialiste se sont par exemple donnés rendez-vous en fin de matinée pour défiler de la place du Trône jusqu'à la place de la République, en passant par celle de la Bastille, refaisant la chronologie de la Révolution française dans le choix de ses étapes. Lorsque le groupe de cinq cents personnes arrive à la place de la République, des orateurs prennent la parole pour célébrer à la fois Valmy et la République[149]. Dans la même journée, en plus de la récitation de l'ode de Claretie à la Comédie française, qui fait salle comble, une pièce de théâtre est jouée à l'Odéon. Intitulée *Marianne*, elle montre la réception de la nouvelle de la proclamation de la République par une jeune fille. Les vers qu'elle prononce illustre parfaitement le lien fait entre Valmy et la proclamation du nouveau régime, puisqu'au moment où elle laisse éclater sa joie, elle dit que « les succès de Valmy partout sont proclamés »[150]. L'armée de son côté célèbre également la canonnade. Les officiers de réserve et ceux de l'armée territoriale sont conviés notamment à un punch au Cercle militaire le soir du 21 septembre en l'honneur de la bataille[151].

[148] *Le Figaro*, 38^e^ année, n° 262, 18 septembre 1892, p. 1.

[149] *La Lanterne*, 16^e^ année, n° 5635, 24 septembre 1892, p. 1.

[150] *Le Petit Parisien*, 17^e^ année, n° 5810, 23 septembre 1892, p. 3.

[151] *Le Soir*, 25^e^ année, n° 8445, 20 septembre 1892, p. 1.

S'il est plus laborieux de trouver des traces des célébrations ayant eu lieu en dehors de Paris et de la Marne, nous en avons trouvé quelques exemples. Dans la Somme, le comte et la comtesse de Douville Maillefeu invitent de nombreuses personnes à un gigantesque déjeuner en l'honneur de Valmy en septembre 1892[152]. Les expatriés français à Bruxelles organisent quant à eux leur propre soirée de commémoration de Valmy et de la 1ère République, comme dans les autres ambassades françaises. On y lit une lettre du ministre de France[153], Frédéric-Albert Bourée, qui ne peut être présent. Cette lettre est originale car au lieu de relier Valmy à la guerre franco-prussienne de 1870, le ministre préfère relier la bataille aux succès récents de la France au Dahomey[154]. Le centenaire de la République et de Valmy est aussi la date choisie pour l'inauguration de la fontaine de Bartholdi sur la place des Terreaux à Lyon[155], même si la fontaine n'est pas liée à l'imaginaire révolutionnaire. Enfin, la maison Laroche-Joubert, fabriquant de papier à Angoulême, crée un nouveau papier à lettres pour l'occasion appelé « Papier Valmy »[156]. Une ville qui aurait eu intérêt à fêter Valmy brille néanmoins par son absence : Strasbourg, la ville de naissance de Kellermann. Rattachée à l'Empire allemand, elle ne peut célébrer l'un de ses héros militaires, par ses liens avec la Révolution française et Napoléon.

Le centenaire de la Révolution se prolongeant jusqu'en 1893, on retrouve des hommages à Valmy ultérieurs au 22 septembre 1892. Le 6 octobre 1892 est marqué par le lancement à Saint-Nazaire du navire *Valmy*, qui est un navire quasiment identique au *Jemmapes*, mis à l'eau le 27 août. Il s'agit d'un cuirassé d'escadre dessiné à partir des plans de De Bussy, qui n'est en réalité totalement achevé qu'en 1894[157]. Il fait 6592 tonnes et 86 m 50 de long. Ce garde-côte cuirassé est entièrement éclairé à l'électricité, ce qui doit prouver aux Français sa grande modernité[158]. Il sillonne les côtes françaises jusqu'en 1911[159]. Toutefois, l'hommage le plus important est probablement une pièce de théâtre dédiée à la bataille écrite par Paul Mahalin. Ce drame patriotique en cinq actes et onze tableaux se joue au théâtre de l'Ambigu en juillet 1893 et est l'adaptation d'un roman-feuilleton du même auteur dans les pages de *La Cocarde*[160], journal boulangiste. Le dernier tableau représente la bataille en elle-même, où se joue un « duel au patriotisme[161] » entre deux hommes épris de la même femme et dont l'un des deux meurt au

[152] *Courrier de la Champagne : journal de Reims*, 58e année, 19 septembre 1892, p. 1.

[153] Un ministre de France est à la tête d'une mission diplomatique moins importante que celle d'un ambassadeur. Il s'agit d'un ministre plénipotentiaire, un représentant accrédité par la France, mais hiérarchiquement en dessous d'un ambassadeur.

[154] *La Presse*, 9e année, no 125, 23 septembre 1892, p. 3.

[155] *Le Monde illustré*, 36e année, no 1853, 1er octobre 1892, p. 5.

[156] *Les fêtes du centenaire de Valmy, septembre-octobre 1892*, *op. cit.*, p. 46.

[157] Pierre Leconte (éd.), *Le Livre d'or du contre-torpilleur Valmy*, Cherbourg, Presses de A. Mouville, 1929, p. 14.

[158] *Le Soleil*, 20e année, no 275, 1er octobre 1892, p. 2.

[159] P. Leconte (éd.), *Le Livre d'or du contre-torpilleur Valmy*, *op. cit.*, p. 14.

[160] *La Cocarde*, 5e année, no 1633, 25 septembre 1892, p. 1.

[161] Francisque Sarcey, « Chronique théâtrale », *Le Temps*, 33e année, no 11734, 10 juillet 1893, p. 1.

cours du combat contre les Prussiens. On ne voit toutefois pas Kellermann crier avec ses troupes. D'après un journaliste de *La Lanterne*, le décor est « tout à fait réussi » et montre le moulin[162]. Le rôle de Dumouriez est central et le personnage est perçu comme positif, même si le personnage le plus apprécié de la pièce demeure Danton, interprété par l'acteur Chelles. Si la presse salue généralement la mise en scène et notamment son dynamisme, le public n'est pas toujours satisfait. Un chroniqueur du *Tintamarre* assiste à une représentation accueillie selon lui très froidement par les spectateurs[163]… *La Cravache parisienne*, qui apprécie la pièce et la présente comme un succès, rappelle que ces « douze tableaux […] n'ont peut-être que le défaut d'arriver en pleine canicule[164] », ce qui peut expliquer une certaine apathie du public. Il peut aussi ne pas être séduit par une pièce dont le scénario reste banal pour plusieurs critiques, les scènes étant « rarement originales » (*Le Monde illustré*[165]) et faisant preuve de « naïveté » (*Le Tintamarre*) et d' « illogisme dans les sentiments intimes des personnages » (*La Libre Parole*). La pièce bénéficie cependant de critiques élogieuses dans des quotidiens influents et largement diffusés comme *Le Temps*[166] ou *Le Matin*[167], ce qui illustre le goût de l'époque pour les pièces liées à l'histoire militaire. Celle de Charles Oudart, de *La Gazette Drouot*, est dithyrambique, son avis sur la pièce lui faisant même déclarer que Valmy aurait dû être le jour de la fête nationale, *Valmy* étant joué aux alentours du 14 juillet :

> C'était là une date à choisir pour notre Fête nationale ; date qui n'eût froissé personne et eût au contraire réuni tous les suffrages ; date, dans tous les cas, plus glorieuse que celle de l'assassinat de quelques pauvres invalides par une multitude altérée de sang[168].

Cette déclaration rappelle à quel point le choix du 14 juillet, même s'il permet à la fois de célébrer la prise de la Bastille et la fête de la Fédération, n'est pas encore accepté par tous les conservateurs en 1892. Valmy est une date qui serait bien plus consensuelle pour eux… En définitive, la pièce est plutôt un succès, ce qui prouve que Valmy est un thème pouvant remporter l'adhésion populaire, du moins s'il est lié à une histoire romantique et patriotique.

* *

*

[162] *La Lanterne*, 17e année, no 592511, juillet 1893, p. 3.

[163] *Le Tintamarre*, 52e année, 9 juillet 1893, p. 6.

[164] *La Cravache parisienne*, 13e année, no 648, 22 juillet 1893, p. 3.

[165] *Le Monde illustré*, 37e année, no 1894, 15 juillet 1893, p. 14.

[166] Francisque Sarcey, « Chronique théâtrale », *Le Temps*, 33e année, no 11734, 10 juillet 1893, p. 1.

[167] *Le Matin*, 10e année, no 3416, 7 juillet 1893, p. 3.

[168] Charles Oudart dit Charlot, « Chronique théâtrale », *La Gazette Drouot,* no 196, 18 juillet 1893, p. 3.

L'acte de commémorer est avant tout celui de sélectionner[169]. Le choix du 20 septembre en 1892 parmi les quelques autres événements commémorés pour le centenaire (le 4 mai, le 20 juin, le 14 juillet, le 4 août et le 21 septembre) indique quelles valeurs sont publiquement célébrées par la société de la IIIe République, Valmy impliquant celles du patriotisme et du sens du sacrifice pour la défense de la nation. Commémorer à la fin du XIXe siècle équivaut dans le langage de l'époque à « se délivrer d'une dette de reconnaissance »[170] selon Olivier Ihl, mais pour Valmy on se rend bien compte que cette dette contractée auprès des volontaires persiste après 1892. L'engouement pour Valmy est tel au moment de son centenaire que l'élite bourgeoise est bien plus zélée que l'État dans sa volonté de le commémorer. Que ce soient pour un quotidien qui s'est rallié au boulangisme comme *L'Intransigeant*, pour un bourgeois de droite traditionnelle comme Charles Oudart dans la *Gazette Drouot* ou pour le journal *Le Radical*, Valmy est le moment incritiquable de la Révolution car il symbolise la défense de la patrie. L'anniversaire de Valmy est certainement l'événement célébré de la Révolution qui témoigne le mieux du ralliement progressif des catholiques à la République : encore frileux à l'idée de célébrer le régime républicain, ils n'hésitent pourtant pas à saluer l'événement qui a permis de l'instaurer en 1792. Cet événement correspond à la fois à la volonté de revanche face à la perte de l'Alsace-Moselle et à un consensus fort autour de cet événement. Le fantôme de la guerre de 1870 est omniprésent dans les mémoires, que ce soit dans les mots ou dans les actes pendant le centenaire. Un appel aux anciens volontaires de 1870 est par exemple lancé afin qu'ils viennent déposer une couronne de fleurs au pied de la statue de Kellermann[171]. Dans le texte de Mézières, la comparaison entre 1792 et 1870 représente presque la moitié du propos sur la nécessité de commémorer Valmy. L'auteur pense aux Alsaciens et aux Mosellans qui « n'ont pas eu leur Valmy »[172]. Comme pendant les guerres révolutionnaires, il faut continuer la lutte contre la domination étrangère, car « l'esprit de Valmy vit encore en eux ». Cependant, quels Français souhaitent réellement engager une guerre contre l'Allemagne en 1892 ? La France commence seulement à sortir de l'isolement diplomatique, en se rapprochant de la Russie. Le sentiment revanchard est en réalité faible chez la majorité des Français et les déclarations des politiques sont le plus souvent de l'ordre du bluff, y compris chez Boulanger pourtant surnommé « général Revanche ». Si en 1886 le chauvinisme ambiant lié au boulangisme inquiète brièvement la diplomatie allemande, la guerre n'est jamais réellement

[169] Patrick Garcia, « Usages publics de l'histoire », dans Christian Delacroix et al. (dir.), *Historiographies : concepts et débats. II*, Paris, Gallimard, 2010, p. 915.

[170] O. Ihl, *La fête républicaine*, *op. cit.*, p. 131.

[171] *Le Journal de la Marne*, 85e année, no 11778, 9 septembre 1892, p. 2.

[172] Alfred Mézières, « Valmy et l'unité française », *Courrier de la Champagne : journal de Reims*, 58e année, 16 septembre 1892, p. 3.

envisagée[173]. Paradoxalement, cela n'empêche pas le désir de revanche d'être fréquemment évoqué ; selon Bertrand Joly, il est « à la fois bien réel et totalement platonique[174] ».

Le centenaire prouve aussi le succès mémoriel de Kellermann, que ce soient dans les livres, dans l'iconographie ou la statuaire. Certains essayent de revaloriser le rôle de Dumouriez, à l'exemple du général Thoumas qui rappelle son aide cruciale dans les colonnes du numéro sur le centenaire dans le *Journal de la Marne*[175]. Mais cet effort semble vain tant Kellermann occupe de place au sein des célébrations. Paradoxalement, le centenaire de Valmy ne bénéficie pas d'une grande cérémonie à Paris, mais remporte un franc succès dans le département de la Marne. Il s'agit d'un grand moment pour ce département au vu de l'implication de la population et des moyens déployés. Qualifiée de fête nationale, il s'agit en définitive d'une grande célébration locale, puisque malgré tout Paris monopolise l'attention avec la célébration de la République. La commémoration du centenaire sur le champ de bataille permet à Valmy de devenir un lieu de mémoire physique ; contrairement à l'oubli qui a succédé à la construction de la pyramide de Kellermann ou à la visite de Louis-Philippe, les fêtes de 1892 ainsi que les débuts du tourisme contribuent à transformer le champ de bataille en un lieu de visite. En 1909, un rapport de l'architecte du département de la Marne informe le Conseil général de la nécessité de mieux protéger le monument de Kellermann. En effet, « ce monument […] est visité par des touristes ; ceux-ci commettent parfois des dégradations et grimpent sur le piédestal[176] ». Le maire, qui est toujours Camille Jesson, note que de nombreuses inscriptions ont été gravées dans le fut du monument et demande à ce qu'une grille protectrice entoure le monument, preuve que Kellermann est quelque peu victime de son succès… D'un endroit désolé, la colline de Valmy devient donc un lieu visité, ne serait-ce que pour des promenades, l'aménagement et l'érection d'une statue l'ayant rendues attrayante. À une date inconnue, une éolienne en métal est même installée pour combler l'absence du moulin, prouvant une attente des visiteurs, probablement déçus de pas trouver le moulin en bois mythique[177].

[173] Bertrand Joly, « La France et la Revanche (1871-1914) », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 46, n° 2, avril-juin 1999, p. 332.

[174] *Ibid.*, p. 337.

[175] *Le Journal de la Marne*, 85e année, n° 11791, 22 septembre 1892, p. 1.

[176] AD de la Marne, 35 M 13, Rapport de l'architecte du département, 10 août 1909.

[177] Annexe 40 : Deux exemples de cartes postales

Chapitre 6 : Gloire et misère du peuple en armes

SI LE mythe républicain de Valmy pouvait être résumé à une période, ce serait celle qui commence au moment de la défaite française en 1871, jusqu'à la fin de la Première Guerre mondiale. La diffusion du mythe a été quelque peu empêchée pendant le Second Empire, mais l'espoir d'une mobilisation générale des citoyens en 1870 a provoqué une seconde période d'explosion, pour reprendre à nouveau la terminologie de Gilbert Durand[1]. Dix ans plus tard, Valmy est un mythe à la mode, que l'on retrouve partout. Comme nous avons pu le lire à de multiples reprises au moment du Centenaire, le souvenir de la bataille de Valmy est alors étroitement associé à la Revanche et donc à la volonté de reprendre les territoires perdus, l'Alsace et la Moselle. La fin du XIX^e^ siècle est la période qui stabilise l'image de Valmy à partir d'éléments précis : au moulin et au général Kellermann brandissant son chapeau au bout de son sabre s'ajoute la présence pérenne des volontaires. Ceux-ci sont reconnaissables à leur habit bleu et à leur culotte blanche, mais sont souvent représentés comme dépareillés, avec des habits raccommodés, des chapeaux divers ou des sabots à la place des bottes pour souligner à la fois leur origine populaire et leur engagement malgré le manque de moyens de l'armée. Valmy se retrouve associé au peuple en armes, pour le meilleur et pour le pire, en témoigne son exploitation pendant la Première Guerre mondiale.

I. Un mythe républicain engagé au service de la pensée revancharde

Au cours de la III^e^ République, le récit de la bataille de Valmy se transforme pour aboutir à un modèle de comportement citoyen en cas de nouvelle invasion. La canonnade incarne l'un des devoirs des Français, celui de défendre la nation. Ce devoir devient au centre de deux institutions, l'armée et l'école. Celles-ci enseignent par conséquent Valmy comme un exemple à suivre.

A. S'inspirer de Valmy dans l'armée

Après le changement de régime politique et la défaite militaire, l'armée devient un instrument de la reconstruction intérieure. Elle n'est donc plus isolée et se tourne vers la société,

[1] Gilbert Durand, « Introduction à la mythodologie » dans *La sortie du xx^e^ siècle*, Paris, CNRS Éditions, 2010, p. 137.

ce qui implique un rôle dans le maintien de l'ordre, rôle auparavant assumé du bout des lèvres par la bourgeoisie[2]. L'armée doit diffuser des valeurs d'ordre, de discipline, d'abnégation[3] et devenir pour les républicains les plus conservateurs une garantie d'ordre social[4]. Cependant, le fichage des officiers demandé par Léon Gambetta révèle en 1876 que les trois quarts des généraux et des colonels sont royalistes, bonapartistes ou plus généralement réactionnaires[5]. Les relations entre la IIIe République et l'armée sont ainsi bien plus houleuses que ce que le régime avait escompté, de nombreux officiers ayant été favorables à un coup d'état en 1877. Par la suite, lorsqu'un général plus républicain comme Boulanger devient populaire, le spectre d'un coup d'État militaire se profile à nouveau. Enfin, quelques années plus tard, l'affaire Dreyfus et son débat sur la prévalence de la raison d'État sur l'individu déchire la société française[6]. L'armée comme institution républicaine n'a par conséquent rien d'évident.

Cette demande de républicanisation de l'armée est formulée par Gambetta dès 1871, qui propose une double action pour ancrer la République dans les mœurs lors de son discours prononcé le 26 juin à Bordeaux[7]. Il souhaite à la fois instruire le peuple et lui apprendre à combattre, afin qu'il puisse à la fois développer son esprit et son corps. L'imaginaire des volontaires est proche lorsqu'il recommande le maniement des armes à tous les citoyens, pour que ceux-ci puissent à terme « supporter vaillamment toutes les épreuves de la patrie ». La présence des conscrits doit permettre de régénérer l'armée. Ce processus s'effectue sur le long terme, avec ses avancées et ses échecs. Trois lois principales ont structuré le service militaire. La loi du 27 juillet 1872 instaure la conscription et le principe des réserves, mais les services long (5 ans) et court (1 an) sont désignés par tirage au sort. Plusieurs catégories de la population en sont exemptées, comme le clergé concordataire. La loi du 15 juillet 1889 supprime la plupart des dispenses, mais le tirage au sort avec des services de durées variables est maintenu. Enfin, la loi André ou Berteaux du 21 mars 1905 impose un service militaire de deux ans pour tous les Français[8]. D'autres expériences témoignent de la forte militarisation de la société, comme les bataillons scolaires pour les enfants de dix à douze ans mis en place en 1882 et abandonnés en 1885 faute d'organisation et de pédagogie de la part des instructeurs[9]. En outre, la pénétration du fait militaire devient visible dans l'espace dès les années 1870, avec l'élévation de

[2] Annie Crépin, *Histoire de la conscription*, Paris, Gallimard, 2009, p. 276.

[3] *Ibid.*, p. 277.

[4] Xavier Boniface, « L' "arche sainte" et ses limites : l'armée, la société et la République », dans Hervé Drévillon et Olivier Wieviorka (dir.), *Histoire militaire de la France*, Paris, Perrin, 2022, p. 164.

[5] *Ibid.*, p. 170.

[6] Arnaud-Dominique Houte, *Histoire de la France contemporaine. 4. Le triomphe de la République*, Paris, Éd. du Seuil, 2014, p. 247.

[7] A. Crépin, *Histoire de la conscription*, *op. cit.*, p. 289.

[8] X. Boniface, « Les hommes de l'armée nouvelle », dans H. Drévillon et O. Wieviorka (dir.), *Histoire militaire de la France, op. cit.*, p. 68.

[9] Annie Crépin, *Défendre la France : Les Français, la guerre et le service militaire, de la guerre de Sept Ans à Verdun*, Rennes, PUR, 2015, p. 358.

monuments dédiés aux morts de la guerre franco-prussienne. Les combattants tendent à être de plus en plus honorés, dans les régions qui ont le souvenir de l'occupation mais aussi dans les communes de naissance des soldats[10]. En outre, le territoire français devient quadrillé de casernes. Celles-ci correspondent à la nécessité de s'adapter aux nouveaux usages de la guerre, les établissements militaires étant pour la plupart vétustes, mais aussi à celle d'accueillir les nouveaux conscrits particulièrement après la loi de 1889[11]. Ce nouveau réseau facilite les échanges entre les civils et les militaires.

En 1882, le député du Gard Adolphe Pieyre propose de renommer les régiments avec les noms de militaires illustres ou de « faits d'armes célèbres », dont Valmy, qui figure au milieu de Malakoff, Austerlitz ou Marignan. D'après le journaliste du *Courrier de la Champagne*, cette proposition n'avait aucune chance d'être acceptée, car il proposait des noms plutôt dérangeants pour les républicains comme Napoléon Bonaparte[12]… Mais cette proposition montre les liens de plus en plus étroits entre l'armée, la nation et l'histoire à laquelle elles se rattachent. Le service militaire ne devient jamais réellement similaire ni à l'image des volontaires, ni à celle de la démocratie, demeurant un apprentissage obligatoire et rude, se confondant souvent à du dressage[13]. Cependant, la loi de 1905 uniformise la conscription, la rendant plus équitable, et ancre définitivement au sein de l'armée la notion de nation armée[14].

À la veille de la guerre, une vieille bataille révolutionnaire devient paradoxalement l'idéal à atteindre de toute l'armée, comme en témoigne un échange étonnant en 1908 entre Ferdinand Foch, général de brigade qui vient d'être nommé à la direction de l'école de guerre, et Georges Clemenceau, alors président du Conseil. Cette discussion aurait été retranscrite par Foch lui-même au sortir de la réunion, elle peut être inexacte voire exagérée, mais elle donne probablement une idée juste de l'aura quasiment surnaturelle de Valmy chez les militaires et les hommes politiques républicains de l'époque :

> F. – Précisément la Révolution nous donne de grands enseignements à approfondir. Rien n'est plus suggestif et inexpliqué peut-être encore que la journée de Valmy…
>
> C. – Ah ! oui, cette bataille qui n'en est pas une…
>
> F. – Et dont les effets comme les conséquences sont si profondes. Si nous pouvions en refaire une moitié même, par tiers ou par quart !

[10] *Ibid.*, p. 354-355.

[11] *Ibid.*, p. 356.

[12] *Courrier de la Champagne*, 48e année, 2 septembre 1882, p. 2.

[13] A. Crépin, *Défendre la France*, *op. cit.*, p. 362.

[14] *Ibid.*, p. 374.

> C. – Valmy, vous ne l'expliquez pas, vous ne le referez pas, ni de loin, ni de près... c'est une aurore, une aurore d'espérances... un phénomène moral ; à présent les ressorts sont cassés, il faut les refaire[15].

Par sa métaphore des ressorts cassés à refaire, Clemenceau montre qu'il ne perçoit pas encore l'état de l'armée comme étant suffisant pour refaire Valmy. Il souhaite néanmoins réparer la machine militaire française, probablement au moyen de la constitution d'une armée puissante, avancée, composée de nombreux conscrits habités par un fort sentiment national. La prégnance des guerres révolutionnaires dans l'imaginaire militaire se mesure également par les exercices pratiqués par les soldats et même par les armes qu'ils utilisent. Contrairement aux pratiques qui avaient cours dans les années suivant la défaite de 1871, la baïonnette reprend son aura d'arme populaire à cause de son rattachement à la Ière République et l'assaut ainsi que l'escrime à la baïonnette redeviennent des exercices courants[16]. Bien qu'elle ait démontré son inefficacité, elle est perçue comme l'arme des Français, notamment l'épée baïonnette Lebel.

B. Apprendre l'amour et la défense de la patrie aux enfants

L'école n'est pas la seule matrice de la nation. En plus de l'armée, toutes les institutions et les lieux de la vie quotidienne acculturent à l'État-nation, que ce soit le foyer par le biais de la famille, le travail, le sport ou même l'église[17]. C'est à l'inverse la nation qui construit une école à son image[18], une image qui intègre celle de Valmy. Cette institution est, avec l'armée, le deuxième moteur de la propagation du mythe de Valmy et probablement le plus puissant des deux au vu du nombre de publications faisant l'éloge de la canonnade publiées pendant la IIIe République.

1. La multiplication des manuels scolaires

Les manuels scolaires, dont les leçons sont souvent apprises par cœur, contribuent à amplifier et à imposer la mythologie républicaine profondément dans les consciences des jeunes enfants français[19]. D'un peu moins de 200 titres par an pendant les dernières années du Second

[15] Maxime Weygand, « Foch et l'école de guerre », *Revue des Deux Mondes*, n° 10, mai 1958, p. 206.

[16] Cédric Marty, *"A la baïonnette en ! ": approche des imaginaires à l'épreuve de la guerre 1914-1918*, Thèse de doctorat, Université Toulouse-Jean Jaurès, Toulouse, 2014, p. 153.

[17] Olivier Loubes, « L'école et les deux corps de la nation en France (1900-1940) », dans Benoît Falaize, Charles Heimberg et Olivier Loubes, *L'école et la nation : actes du séminaire scientifique international, Lyon, Barcelone, Paris, 2010*, Lyon, ENS éditions, 2013, p. 95.

[18] Antoine Prost, « Introduction », dans *Ibid.*, p. 18.

[19] Manuela Semideï, « De l'Empire à la décolonisation à travers les manuels scolaires français », *Revue française de science politique*, n° 16, 1966, p. 56.

Empire, le nombre de manuels scolaires triple en 1873 et quadruple en 1876[20]. L'école obligatoire mise en place par les lois Ferry (1882) change en outre profondément la place de l'instruction primaire dans la structuration des mentalités. Cependant, leur utilisation comme sources ne va pas sans poser de nombreux problèmes de méthode, car certains sont plus diffusés que d'autres et ils peuvent connaître des modifications parfois profondes au cours de leurs rééditions successives. Nous utilisons par conséquent prioritairement des manuels dont il est certain qu'ils aient été utilisés dans le milieu scolaire, grâce à la base de données *Emmanuelle* qui recense les manuels scolaires français[21].

On peut au préalable distinguer les manuels de l'enseignement public de ceux de l'enseignement privé, majoritairement catholique. Dans ces derniers, la cueillette des références à Valmy s'avère souvent compliqué, du fait de l'absence de la Révolution dans de nombreux manuels écrits par les membres du clergé, l'enseignement de l'histoire s'arrêtant souvent en 1789. Certains manuels catholiques peuvent même prétendre à une histoire jusqu'au très-contemporain alors qu'ils s'arrêtent au XVIII[e] siècle[22]. Cela s'explique en partie par les rééditions de livres très anciens, provenant parfois encore de la monarchie de Juillet, voire du Premier Empire ! Ainsi, *Histoire de France à l'usage de la jeunesse* de Jean-Nicolas Loriquet est publié pour la première fois en 1810 et est réédité 66 fois, jusqu'en 1875[23]. En outre, quand ils décrivent la période révolutionnaire, Valmy n'y figure pas obligatoirement, comme les émigrés le faisaient en leur temps dans leurs mémoires. Nous pouvons prendre l'exemple d'une autre *Histoire de France à l'usage de la jeunesse*, cette fois-ci rédigée par l'abbé Courval, qui décrit avec horreur des massacres de Septembre puis l'instauration de la République sans jamais mentionner Valmy, alors qu'il évoque une invasion allant « jusqu'au cœur de la Champagne »[24] ; Toutefois, pour les catholiques moins conservateurs et à mesure que ces derniers se rallient à la République, la description de Valmy se rapproche de celles des manuels de l'enseignement public, comme l'illustre la leçon faite dans le manuel de Charles-Désiré Marie après celle sur les massacres de Septembre :

> XII. Victoire de Valmy (20 septembre). – Il faut détourner les yeux de ce spectacle horrible pour admirer la savante campagne de Dumouriez dans l'Argonne, et la victoire mémorable que Kellermann, son lieutenant, remporta sur les Prussiens à Valmy (20 septembre 1792) : ce fut le lendemain de cette victoire que l'Assemblée législative termina ses séances. Deux mois plus

[20] Annie Bruter, « Lavisse pédagogue », dans Étienne Bourdon, Patrick Garcia et François Pernot, *Lavisse : le roman national comme patrimoine scolaire ?*, Montreuil, Les Éditions de l'oeil, 2016, p. 58.

[21] L'historien Alain Choppin supervise l'alimentation de cette base. Cf Bibliothèque Diderot de Lyon, Base de données *Emmanuelle*, [En ligne : http://emmanuelle.bibliotheque-diderot.fr/]. Consulté le 11 septembre 2022.

[22] Exemple : Paul Gagnol, *Histoire moderne : classe de seconde (Sections A, B, C, D). x^e siècle à nos jours*, Alliance des maisons d'éducation chrétienne, 1903.

[23] Bibliothèque Diderot de Lyon, Base de données *Emmanuelle*, [En ligne : http://emmanuelle.bibliotheque-diderot.fr/]. Consulté le 11 septembre 2022.

[24] Gessner-Albéric-Lehoult Courval, *Histoire de France à l'usage de la jeunesse*, 10[e] éd., Paris, Poussielgue frères, 1877, vol. 2, p. 202.

> tard, le 6 novembre, Dumouriez gagna sur les Autrichiens la bataille de Jemmapes, qui nous valut la conquête de la Belgique[25].

La plupart des nouveaux manuels produits au cours de la IIIe République sont destinés à l'enseignement public. Dans ces manuels, la IIIe République est présentée comme le régime du bien absolu, la réalisation finale et parfaite de la Révolution après tous les essais plus ou moins malheureux du XIXe siècle[26]. Les manuels du secondaire ressemblent beaucoup aux livres d'histoire habituels, étant détaillés et peu illustrés. Valmy y figure souvent. Paradoxalement, on remarque plus l'importance de la bataille de Valmy dans les manuels qui la décrivent le moins, c'est-à-dire ceux destinés aux écoliers des classes de primaire. Il est en outre spécifié dans les programmes que Valmy doit être étudié en cours élémentaire, la bataille étant par exemple nommément citée pour les cours de septième dans un plan d'étude de 1913[27].

2. L'importance de Valmy à l'école primaire publique

Visuellement, l'importance de Valmy se mesure le plus aisément en parcourant les manuels scolaires courts, qui sont par conséquent ceux destinés au cours élémentaire. Le manuel de Gauthier et Deschamps, est par exemple un manuel scolaire retraçant l'histoire de la Gaule jusqu'à la IIIe République en 95 pages. Il a en outre été abondamment diffusé par Hachette, Yves Gaulupeau estimant que 60 000 exemplaires étaient produits en moyenne par an entre 1904 et 1914[28], ce qui en fait un exemple significatif. Au vu de la place accordée à la Révolution, celle de Valmy est grande, car la bataille prend quasiment un quart de la page où figurent également les journées des 5 et 6 octobre 1789, la fuite et l'arrestation du roi en 1791 et la journée des Tuileries le 10 août 1792. Les notions importantes sont celles de la patrie en danger et les engagés volontaires, Valmy n'étant même pas spécialement décrit mais « célèbre » :

> **1ère Victoire de la Révolution, Valmy ! — 20 septembre 1792.** — Pour venger Louis XVI, l'Autriche et la Prusse pénétrèrent en France et marchèrent sur Paris. Mais, à l'approche de l'ennemi, la Législative déclara « ***la Patrie en danger !*** » De toutes parts accoururent les *Engagés Volontaires*. Ils furent placés sous les ordres des généraux Dumouriez et

[25] Charles-Désiré Marie, *Histoire de France*, Nlle éd. revue et augmentée, Paris, Maison Gédalge jeune, 1874, p. 203.

[26] Suzanne Citron, *Le mythe national : l'histoire de France revisitée*, Ivry-sur-Seine, France, Les Éditions de l'Atelier / Les Éditions Ouvrières, 2019, p. 45.

[27] *Plan d'études et programmes d'enseignement dans les lycées et collèges de garçons*, Paris, Librairie Hachette et Cie, [1913], p. 25.

[28] Yves Gaulupeau, « L'histoire en images à l'école primaire. Un exemple : la Révolution française dans les manuels élémentaires (1870-1970) », *Histoire de l'éducation*, mai 1986, p. 32.

> Kellermann ; ils remportèrent sur Brunswick la célèbre victoire de ***Valmy***, qui sauva la France de l'invasion[29].

Dans la partie de la leçon réservée aux questions, il est à nouveau déclaré que les volontaires ont battu les Prussiens à Valmy « avec une ardeur patriotique incomparable »[30].

Si l'on consulte l'un des plus célèbres de ces manuels à l'usage du cours élémentaire, l'*Histoire de France* d'Ernest Lavisse, on est confronté à un récit tout aussi élogieux mais adoptant cette fois le registre du pathos de manière plus marqué :

> **1. Une belle victoire.** Vous avez vu qu'avant la mort de Louis Seize, les ennemis étaient entrés en France. C'étaient des Prussiens et des Autrichiens. Un jour du mois de septembre 1792, notre armée était rangée sur une colline près de *Valmy*, un petit village du pays de Champagne. Beaucoup de nos soldats étaient très jeunes ils n'avaient pas encore été à la guerre, au lieu que les ennemis étaient tous de vieux soldats, habitués à se battre.
>
> Le général Kellermann commandait notre armée. L'Image vous le montre à cheval près d'un moulin. Il voit les ennemis marcher vers la colline il a mis son chapeau au bout de son épée, et crie « Vive la France ! » Nos canons tirent ; les musiques jouent ; nos soldats crient « Vive la France ! »
>
> Les ennemis furent très étonnés, car ils avaient cru que les Français se sauveraient tout de suite. Ils s'arrêtèrent, et les deux armées se battirent de loin à coups de canon.
>
> Nos soldats ne bronchèrent pas. Un d'eux apprit que son frère, qui était au premier rang, venait d'être tué. Il demanda la permission d'aller l'embrasser. Il y alla, embrassa son frère, puis il se releva en pleurant, cria : « Vive la France ! » et retourna à sa place.
>
> À la fin, les Prussiens s'en allèrent. Ils retournèrent dans leur pays, honteux d'avoir été vaincus.
>
> *Nos jeunes soldats furent courageux, et ils furent victorieux parce qu'ils aimaient de tout la France notre patrie*[31].

Les volontaires et les victoires militaires de 1792 sont loués sans réserve par Lavisse dans tous ses manuels scolaires pour l'enseignement primaire[32]. Nous pouvons aussi constater la place prise par les images au sein de cet ouvrage. Depuis *Le Petit Lavisse* de 1886, les éditions des manuels d'Ernest Lavisse se distinguent par le grand soin apporté à sa présentation matérielle. Initialement élaborée par Armand Colin, la variation dans la typographie (utilisation de gras, d'italique) et le choix d'un grand nombre d'estampes donne un avantage esthétique mais surtout pédagogique certain à ces livres[33]. Ainsi, Pierre Nora estime que les manuels de Lavisse sont

[29] Gauthier et Deschamps, *Cours élémentaire d'histoire de France*, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1904, p. 70.

[30] *Ibid.*, p. 71.

[31] Ernest Lavisse, *Histoire de France : cours élémentaire*, Paris, Librairie Armand Colin, 1913, p. 140-142.

[32] Jean Leduc, « L'histoire de France au tribunal des manuels d'histoire de Lavisse pour l'enseignement primaire », dans É. Bourdon, P. Garcia et F. Pernot, *Lavisse*, *op. cit.*, p. 74.

[33] Pierre Nora, « Lavisse, instituteur national. Le "Petit Lavisse", évangile de la République », Pierre Nora (dir.), *Les lieux de mémoire. 1. La République*, Paris, Gallimard, 1984, p. 266.

quasiment sans rivaux jusqu'en 1914[34]. La place prise par l'image de Kellermann criant devant le moulin n'est encore une fois pas anodine : il s'agit d'une pleine page alors que la plupart des images n'occupent qu'un tiers de page. On retrouve cet usage pour Vercingétorix ou Jeanne d'Arc, ce qui élève Valmy au rang des références historiques majeures du récit national.

Les récits de Valmy dans les manuels scolaires à l'usage du cycle élémentaire se ressemblent beaucoup, en raison de leur taille réduite et probablement de l'influence des ouvrages qui engendrent les plus gros succès éditoriaux, Lavisse lui-même partageant la plupart des jugements sur l'histoire présents dans l'édition scolaire laïque[35]. Parmi les différences que l'on peut noter, on peut s'interroger sur la position occupée par Valmy au sein du déroulement de l'année 1792. Le plus souvent, la bataille intervient directement après les massacres de Septembre, mais elle peut aussi être insérée dans un récit plus large sur la guerre ou alors elle dissimule les massacres de Septembre et suit directement la prise des Tuileries. Deux cas sont illustrés par un même auteur, Désiré Blanchet, qui a écrit de nombreux manuels d'histoire entre 1870 et la Première Guerre mondiale pour l'éditeur Belin[36]. Dans son *Petit cours d'histoire*, il présente les massacres de Septembre comme le fait d'une « bande de lâches égorgeurs soudoyés par la commune de Paris ». Valmy permet de laver ces crimes, un procédé que l'on retrouve fréquemment :

> *10. Succès des armées françaises*
>
> Tandis que ces lâches attentats s'accomplissent au nom de la justice et de la fraternité, la jeune armée française, composée en grande partie de volontaires, conduite par Dumouriez, arrête l'invasion ennemie en remportant sur 160,000 Prussiens et Impériaux réunis les glorieuses victoires de Valmy (20 septembre 1792) et de Jemmapes (7 octobre) qui nous donnaient les Pays-Bas.
>
> Le lendemain de la victoire de Valmy, l'Assemblée législative se séparait pour faire place à la Convention nationale[37].

Dans son *Histoire de France* publiée conjointement avec Jules Pinard, qui a connu de multiples rééditions entre 1877 et 1902[38], les massacres ont disparu. Il ne demeure plus que la prise des Tuileries.

> **Valmy**. – Le duc de Brunswick, maître de Verdun, marchait sur Paris par la route de Châlons. Dumouriez, qui était à Sedan, se porta sur les défilés de l'Argonne, tandis que

[34] *Ibid.*, p. 267.

[35] Jean Leduc, « L'histoire de France […] », dans É. Bourdon, P. Garcia et F. Pernot, *Lavisse*, *op. cit.*, p. 72.

[36] Olivier Poncet, « La génération transfigurée », dans Yann Potin et Jean-François Sirinelli, *Générations historiennes : XIXe-XXIe siècle*, Paris, CNRS éditions, 2019, p. 76.

[37] Désiré Blanchet, *Petit cours d'histoire : à l'usage des écoles primaires, des institutions et autres établissement d'instruction publique. Histoire de France*, 2e éd., Dijon, Librairie classique et d'éducation de Manière-Loquin, 1872, p. 247-248.

[38] Bibliothèque Diderot de Lyon, Base de données *Emmanuelle*, [En ligne : http://emmanuelle.bibliotheque-diderot.fr/]. Consulté le 25 septembre 2022.

> Kellermann occupait les hauteurs de Valmy. Les Prussiens engagèrent d'abord une violente canonnade qui fut sans résultat ; alors ils s'avancèrent en colonnes d'attaque vers les retranchements des Français. Kellermann, les voyant approcher mit son chapeau au bout de son sabre, et cria : « Vive la Nation ! » Ses soldats se précipitèrent la baïonnette en avant, et repoussèrent deux fois les Prussiens. Cette victoire, peu meurtrière, donna confiance aux troupes et rebuta l'ennemi. Le duc de Brunswick battit en retraite (20 septembre 1792). Quelques jours après, l'Assemblée législative, qui avait succédé à l'Assemblée constituante, faisait elle-même place à la Convention[39].

Ce récit permet également de voir les nuances possibles dans le déroulement de la canonnade, qui est la plupart du temps considérée comme une victoire de Kellermann et des volontaires. Dans l'extrait que nous venons de lire, nous pouvons découvrir que certains manuels comportent des attaques directes à la baïonnette pour rendre l'affrontement plus héroïque. Cette bataille est un événement tellement connu que l'on peut connaître sa popularité en lisant les intitulés des leçons : il n'y a plus besoin de citer une « victoire », une « bataille » ou bien une « canonnade de Valmy », « Valmy » se suffit à lui-même.

Quelle que soit l'obédience des manuels scolaires, tous ont pour point commun de présenter une version définitive de l'histoire, qui n'est troublée par aucune forme de doute. C'est pourquoi les négociations entre les Prussiens et les Français ne sont que rarement évoquées et lorsque c'est le cas, les révolutionnaires les rejettent rapidement[40]. De plus, la bataille de Valmy se cantonne à la journée du 20 septembre, journée qui décide seule de la victoire. Ce récit glorieux de Valmy n'est pas seulement destiné aux petits Français, il est également progressivement exporté dans les colonies à partir de 1903, afin de gommer le passé des peuples colonisés[41]. On peut également souligner que la description de Valmy, et plus généralement l'histoire de France, n'est pas cantonnée aux seuls manuels d'histoire à l'école : les exemples édifiants du roman national servent également à l'apprentissage du français. Pour reprendre les mots d'Olivier Loubes, « à l'école de la nation patriotique, la langue s'apprend par l'histoire nationale »[42]. C'est pourquoi la bataille de Valmy sert par exemple de dictée[43] et la description de la canonnade écrite par Michelet peut être étudiée au même titre qu'un extrait

[39] Désiré Blanchet et Jules Pinard, *Histoire de France : récits et entretiens cours élémentaire première année d'enseignement*, 21e éd., Paris, Librairie Classique d'E. Belin, 1879, p. 111-112.

[40] Ex : Léonce Anquez, *Histoire de France*, 3e éd., Paris, J. Hetzel et Cie, [1884], p. 238.

[41] Gilles Boyer et al., *L'école aux colonies, les colonies à l'école*, Lyon, ENS éd., 2013, p. 85-86.

[42] O. Loubes, « L'école et les deux corps de la nation en France (1900-1940) », dans B. Falaize, C. Heimberg et O. Loubes, *L'école et la nation*, *op. cit.*, p. 97.

[43] Musée national de l'éducation, 1984.01440.2 « Recueil de 25 cahiers-correspondance / École de garçons de Pont-du-Drac (Isère) », 1897 ; Id., 2013.01676 (1-22), Paul Eugène Corsange, « Collection de 22 cahiers de devoirs », 1898 ; Id., 1982.01222.2, Fernand Aufort, « Cahier journalier / École de Prissac », 1901 ; Id., 2014.00245 (1-2), Marcel Suffren, « Deux cahiers journaliers », 1916.

d'une pièce de Molière[44]. À la même époque, la bataille envahit également les imaginaires au moyen des romans.

3. Les livres de fiction pour enfants et la littérature populaire

Parmi les romans scolaires les plus connus, on peut s'étonner de l'absence de Valmy dans le *Tour de France par deux enfants*. La bataille est cependant évoquée dans une scène de *La France en zigzag*, écrit par Eudoxie Dupuis. Lorsque les enfants du livre, Louise et Savinien, se rendent en Champagne, ils discutent tout d'abord de Domrémy, où serait née Jeanne d'Arc. Louise raconte ensuite que, lors de son précédent voyage avec sa tante, elle a fait route dans la Marne avec un homme âgé qui lui a raconté les souvenirs de son père sur les guerres de la Révolution et de l'Empire et a commenté les lieux du trajet :

> « C'est Sainte-Menehould, nous a-t-il dit, qui a été prise et reprise si souvent ; bientôt nous serons à Valmy, où Kellermann a vaincu les Prussiens ; plus au nord sont les défilés de l'Argonne, où Dumouriez arrêta les ennemis. À l'autre extrémité du département de la Marne se trouvent Champ-Aubert et Montmirail, où Napoléon I^er^ remporta deux grandes victoires sur les armées de l'Europe coalisée, c'est-à-dire réunie contre lui. » Il a nommé bien d'autres endroits encore, mais je n'en ai pas retenu les noms[45].

Malgré cette discrétion dans les romans scolaires, Valmy est un sujet régulier de la littérature enfantine et plus généralement populaire.

Les romans d'Erckmann-Chatrian[46], bien qu'écrits pour la plupart sous le Second Empire, bénéficient d'une popularité continue à partir des années 1860. Ils font incontestablement partie des *bestsellers* du XIX^e^ siècle en France[47], changeant progressivement de sujet, pour passer des campagnes napoléoniennes qui ont fait leur succès[48] à des thématiques plus républicaines et revanchardes, la guerre franco-prussienne ayant encore élargi leur lectorat[49]. Ces livres intègrent un système de littérature de propagande républicaine dont les

[44] Musée national de l'éducation, 2015.8.1847, Jalabert, « Cahier de "Lecture expliquée" / "Cours de Français" », 1911-1912.

[45] Eudoxie Dupuis, *La France en zigzag : livre de lecture courante à l'usage de toutes les écoles*, 3^e^ éd., Paris, Librairie Ch. Delagrave, 1882, p. 132.

[46] Erckmann-Chatrian est le pseudonyme d'un duo, Émile Erckmann, le principal conteur, et Alexandre Chatrian, son relecteur et diffuseur à Paris. Cf Jean Massin, « Erckmann-Chatrian », *Encyclopædia Universalis*, [En ligne : https://www.universalis.fr/encyclopedie/erckmann-chatrian-emile-erckmann-et-alexandre-chatrian/]. Consulté le 23 août 2022.

[47] Martyn Lyons, *Le Triomphe du livre*, Paris, Éditions du Cercle de la Librairie, 1987, p. 77.

[48] Lise Dumasy-Queffélec, « Univers et imaginaires du roman populaire », dans Loïc Artiaga (dir.), *Le roman populaire*, Paris, Autrement, 2008, p. 91.

[49] M. Lyons, *Le Triomphe du livre*, *op. cit.*, p. 163.

écoliers et les citoyens en sont les destinataires[50]. Valmy est fréquemment cité dans la série des *Romans populaires* – on trouve des mentions dans *Madame Thérèse* ou *L'Invasion* – mais le roman qui décrit le plus la bataille est *Histoire d'un paysan*, publié pour la première fois en 1867 sous la forme d'un feuilleton, puis ensuite réédité à plusieurs reprises tout au long de la IIIe République sous forme de roman. C'est l'histoire de Michel Bastien, un paysan de Lorraine, région d'origine d'Erckmann-Chatrian, raconté par le protagoniste une fois vieux. Il s'agit par conséquent d'un point de vue provincial des événements révolutionnaires. En septembre 1792, il est engagé volontaire et cantonné à Phalsbourg, où il attend fébrilement les nouvelles de l'invasion. Coupé des nouvelles du pays pendant vingt jours, il apprend en même temps vers le 25 septembre la capitulation de Longwy et de Verdun, les massacres de Septembre, la victoire de Valmy et la proclamation de la République[51]. Il relate que tous les Prussiens sont malades à cause du raisin et qu'ils se font tuer par « douzaines » par les paysans, reprenant la théorie de Michelet sur le rôle de la campagne pendant l'invasion[52]. Suivant ensuite Custine à Mayence, Michel Bastien regrette que Dumouriez n'ait pas écrasé les Prussiens après Valmy, ce qui lui aurait évité de devoir les affronter[53]. Le plus étonnant est l'utilisation de Valmy comme argument répressif contre les royalistes, puisque la bataille aurait permis de réprimer les velléités de conspirations chez les nobles encore présents en France[54]. Erckmann-Chatrian arrive même à justifier les massacres de Septembre, par la bouche du personnage de Maresco qui dit que, malgré la mort probable d'innocents, les tueries étaient nécessaires à cause des propos du manifeste de Brunswick :

> Mais si les Prussiens avaient gagné la bataille de Valmy au lieu de la perdre ; s'ils étaient entrés à Paris avec les émigrés, crois-tu qu'ils se seraient donné la peine de juger les patriotes ? Non ! ils les auraient fusillés en masse, comme Brunswick l'avait annoncé dans sa proclamation ; on aurait vu d'autres massacres que ceux de Septembre. Eh bien, ce que les Prussiens et les émigrés voulaient faire contre la nation, pour rétablir l'ancien régime et les privilèges de toute sorte, le peuple l'a fait contre mille ou douze cents conspirateurs, pour sauver la révolution et les droits de l'homme ! Si tu ne comprends pas cela, c'est que tu n'es pas un bon sans-culotte[55] !

Dans les romans populaires, Valmy sert souvent comme l'une des premières péripéties de romans initiatiques de guerre, où le héros va figurer en tant que jeune tambour. C'est par exemple le cas dans *Jean Tapin* du capitaine Danrit, où le protagoniste s'engage à douze ans à Valmy pour terminer colonel à Waterloo. Valmy est aussi au cœur des intrigues de plusieurs romans. Nous allons en analyser deux exemples. Le premier est celui d'un roman publié en

[50] Loïc Artiaga, « Lu, critiqué, consommé : le roman populaire et ses lecteurs », dans Loïc Artiaga (dir.), *Le roman populaire*, *op. cit.*, p. 124.

[51] Erckmann-Chatrian, *Histoire d'un paysan (1789-1815). 2. La patrie en danger*, Paris, Bibliothèque populaire d'éducation et de récréation J. Hetzel et Cie, 1886, p. 11.

[52] *Ibid.*, p. 22.

[53] *Ibid.*, p. 27.

[54] *Ibid.*, p. 77.

[55] *Ibid.*, p. 20-21.

1882 par une autrice, Nelly Hager. L'histoire du *Drapeau de Valmy* tourne autour de deux personnages, Cyprien et sa tutrice Franziella, au cours du Premier Empire. Le père de Cyprien est mort pendant les guerres révolutionnaires, sans que l'on sache où et quand, et sa mère a conservé un drapeau tricolore tâché de son sang qui est surnommé « le drapeau de Valmy », qu'elle lègue ensuite à son fils. Au grand dam de Franziella, qui est très patriotique, Cyprien n'est guère intéressé par le drapeau. Franziella essaye de lui expliquer la gloire qu'il porte, lui faisant un récit exagéré de la bataille de Valmy :

> À Valmy, les conscrits français, sans pain, à peine vêtus, ont été sublimes. Au nombre de 96,000 ils ont vaincu 160,000 Prussiens : le patriotisme supplée au nombre et ils ont inspiré à l'armée vaincue une admiration sans égale[56].

Le jeune homme, d'abord rustre, se transforme progressivement par amour pour Franziella. Pensant au fait qu'il avait failli brûler le drapeau, il en a ensuite des larmes de honte qui semblent éveiller un pouvoir à l'intérieur de la relique révolutionnaire. « […] Le souffle héroïque des conscrits de Valmy semblait s'échapper de ce lambeau d'étoffe », ce qui éveille soudainement « son âme aux nobles aspirations ». Il s'engage alors dans l'armée et il confie le drapeau à la femme qu'il aime en secret. Il lui indique qu'il lui laisse ce trésor jusqu'à ce qu'il devienne officier décoré, projet qu'il exécute. Lorsqu'il revient, il demande Franziella en mariage, ce qu'elle accepte. Dans la dernière scène, elle déploie pieusement le drapeau :

> Puis déployant le drapeau de Valmy, elle le porta pieusement à ses lèvres :
>
> – Objet précieux, tu as été le noble symbole des premières victoires de la République française et pour moi un magique talisman. Mon ami a recouvré sa liberté, mon amour est partagé, ma patrie triomphante ! Tu seras dans notre famille le plus cher, le plus vénéré, le plus glorieux souvenir. Tu couvriras de ton ombre sacrée le berceau de mes fils afin qu'en le voyant, ils apprennent à aimer, à servir, à défendre, à illustrer la France. L'amour de la Patrie fait, seul un grand peuple[57].

Notre deuxième exemple est celui des *Bottes de Valmy* d'Octave Aubert, publié au début des années 1900 au sein d'une librairie d'éducation à la jeunesse. La bataille de Valmy est narrée dès le début du livre. Elle est dépeinte comme une situation désespérée, où l'armée française se fait massacrer par l'artillerie prussienne. Des paysans, un père et ses sept fils, viennent rejoindre les rangs des volontaires[58]. Le cri de « Vive la nation ! », lancé par Kellermann, effraye les Prussiens, qui finissent par reculer :

> Un silence d'une seconde suivi le cri solennel, répercuté par les coteaux voisins ? Et soudain une clameur étrange, surhumaine, s'éleva qui frappa d'effroi les vétérans prussiens.

[56] Nelly Hager, *Le drapeau de Valmy*, Paris, Maurice Dreyfous, 1882, p. 50.

[57] *Ibid.*, p. 346.

[58] Il s'agit peut-être d'une des conséquences de la glorification de la paysannerie au moment de Valmy par Michelet.

- Vive la Nation ! vive la Nation ! hurlaient des milliers de poitrines et l'âme de la France et l'âme de la Révolution grondaient dans ce cri mille fois répété.

Ce fut un déchainement indescriptible, magique, miraculeux. Rien ne peut résister à l'impétuosité des volontaires de Kellermann. Les Prussiens, surpris, frappés de stupeur, s'arrêtent, se laissent émouvoir, ils reculent[59].

Mais dans la bataille, le paysan de Valmy, qui se nomme Jean Ferret, a perdu tous ses fils et tient encore le corps du plus jeune dans ses bras. Kellermann vient le réconforter et, puisque les Prussiens ont également tué son épouse et brûlé son foyer, il le fait sergent. La patrie et le désir de vengeance sont les seules choses qui maintiennent le vieil homme en vie. Cette situation, qui joue dans la surenchère et ne pourrait être plus exagérément tragique, rappelle d'une certaine manière la chanson réaliste dans les scènes tragiques qu'elle dépeint. La compagnie qui accueille et qui respecte Jean Ferret, lui trouve une peau de cuir de veau, dans laquelle les cordonniers de l'armée lui taillent de superbes bottes, surnommées les « bottes de Valmy ». Après Jemmapes, le sergent retourne à Valmy où il recueille deux enfants orphelins. L'auteur du livre dénonce tous les régimes qui suivent celui de la République, fustigeant les guerres constantes et le fait que le pouvoir puisse être aux mains d'un seul homme. Jean Ferret meurt en 1814 au moment où des royalistes pillent sa maison. Les bottes de Valmy disparaissent alors. Son fils adoptif, François, qui a subi de plein fouet les campagnes napoléoniennes, puis la réaction royaliste, finit par les retrouver chez un collectionneur anglais qui croit avoir acheté les bottes du maréchal Ney. Après plusieurs tentatives, François obtient les bottes, ce qui lui permet de pouvoir enfin se marier sereinement. Quelques années plus tard, il les porte sur les barricades parisiennes lors des Trois Glorieuses, mais se retrouve mortellement blessé. Il demande à ses camarades de l'enterrer avec les bottes et meurt en murmurant « Vive la République ! »[60].

Le ton du deuxième roman est bien plus sombre, l'histoire se structurant autour de plusieurs personnages tragiques que nous n'avons pas tous mentionnés, principalement dans le contexte de la campagne pauvre de Valmy, alors que l'histoire de Cyprien et Franziella se déroule dans un cadre bourgeois. De plus, Nelly Hager admire l'Empire alors qu'Octave Aubert l'exècre. Toutefois, on remarque plusieurs points communs dans leur traitement des objets révolutionnaires. Ces deux exemples donnent à voir des reliques républicaines représentant le sacrifice patriotique, avec d'une part le drapeau imbibé du sang du père et d'autre part les bottes fabriquées après la mort des fils de celui qui les porte. Les objets hérités sont les gages d'une vie de famille heureuse pour celles et ceux qui les conservent, les deux conditionnant un mariage. Les reliques révolutionnaires sont une part importante de l'histoire, Cyprien voulant être du digne du drapeau et François retrouver l'héritage de son père adoptif. Ces histoires prouvent en définitive la sacralisation de Valmy et des souvenirs laissés par la bataille, qui est

[59] Octave Aubert, *Les bottes de Valmy*, Paris, Librairie Félix Juven, [1905], p. 12.

[60] *Ibid.*, p. 317.

perçue comme un *miracle laïc*. Le dernier paragraphe des *Bottes de Valmy* prend d'ailleurs la forme d'une morale qui rappelle la dette des Français de la IIIe République envers ceux de la Révolution :

> Mais l'exemple des modestes héros, perdus dans la foule obscure, à qui nous devons aujourd'hui la République pour laquelle ils ont lutté et souffert autrefois, doit être rappelé, car leur œuvre ne fut pas vaine, et leur vie et leur mort nous apprennent le prix qu'il faut attacher à la liberté quand on a pu la conquérir[61].

Il ne faut pas non plus négliger l'aspect illustratif des romans populaires dans la diffusion des messages patriotiques. Le dessinateur Jacques Onfroy de Bréville, dit Job, illustre par exemple à plusieurs reprises la bataille de Valmy dans des livres pour enfants patriotiques, comme *La Cantinière* de Georges Montorgueil (1898), où l'une des images montre la cantinière, personnification de la France, en train d'écrire une lettre sur un tambour à l'ombre du moulin, après la canonnade. Elle rend compte des succès des troupes et date sa lettre de l'an I de la République[62]. Il illustre également *Gloires militaires de Lorraine et d'Alsace* (1909), livre édité par Pellerin, donc par l'imagerie d'Épinal, où il dessine cette fois-ci Kellermann à pied, marchant de manière déterminée avec les soldats derrière lui, montrant l'ennemi en brandissant son chapeau sur son sabre. Paul de Sémant à quant à lui richement illustré le roman *Jean Tapin* que nous avons déjà mentionné. Ces illustrations ont pu frapper l'imagination des enfants et des adultes qui y ont été confrontés.

Image 25 : Job, illustration pour La Cantinière*, 1898.*

Les romans qui ont fait de Valmy un sujet central de leur histoire ne sont pas passés à la postérité. Valmy n'inspire pas les grands écrivains de l'époque, même si on peut trouver quelques mentions chez Victor Hugo, notamment dans *Quatrevingt-treize*, son dernier roman[63]. La mention la plus remarquable se

[61] *Ibid.*

[62] Georges Montorgueil, Job (ill.), *La Cantinière. France : son histoire*, Paris, Charavay, Mantou, Martin, 1898, [p. 32].

[63] Victor Hugo, *Quatrevingt-treize*, Paris, Gallimard, 1979, p. 32, 167 et 459.

trouve probablement chez Gustave Flaubert, dans son roman inachevé *Bouvard et Pécuchet*, dans lequel l'histoire en tant que recherche de la vérité est questionnée[64].

Dans tous ces ouvrages, qu'il s'agisse de manuels ou de fictions, Valmy ne sert pas à faire naître un sentiment national, car il est déjà présent au sein de la population. Il sert plutôt à le renforcer et à l'unifier, en montrant une bataille où ce n'est ni la race, ni la langue qui permettent à un peuple de s'unir pour remporter une victoire. C'est bien la volonté de vivre ensemble qui triomphe à Valmy, avec une nation qui inclue des jeunes (Jean Tapin), des vieux (Jean Ferret), des pauvres (les paysans) et des étrangers (Franziella ou le général Miranda). Valmy s'inscrit par conséquent pleinement dans la nation au sens du contrat social décrit par Ernest Renan que nous avons défini en introduction. Dès le plus jeune âge, Valmy prépare le futur conscrit à servir sa patrie.

C. Quelques nuances au consensus autour de Valmy

Si la morale qui se dégage du récit de Valmy semble être adoptée par la plupart des hommes politiques de l'époque, elle est tout de même débattue dans quelques cercles. Les trois principaux sont celui des socialistes, celui des royalistes et dans une certaine mesure, celui des historiens.

1. Les débats des socialistes

Aborder la « Grande révolution » reste complexe chez les socialistes. Paris étant l'une des villes européennes où viennent vivre les militants persécutés dans leur pays, 1789 garde une certaine aura dans leur pensée. Lénine n'hésite pas célébrer la Révolution française dans plusieurs de ses écrits[65]. Pierre Kropotkine a même dédié un livre entier à la période historique, *La Grande révolution*, dans lequel il développe une vision étrange de la bataille de Valmy, orientée à la fois par le pacifisme de l'auteur et la théorie d'une victoire achetée, même si elle demeure une « victoire importante des peuples sur les rois »[66]. La Commune de 1871 est une source supplémentaire d'inspiration. De cette importance de l'histoire française en découle l'impression pour les socialistes français que leur pays a une place à part à l'échelle

[64] Annexe 35 : Gustave Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*

[65] Jean-Numa Ducange, *Quand la gauche pensait la nation : nationalités et socialismes à la Belle Époque*, Paris, Fayard, 2021, p. 221.

[66] Pierre Kropotkine, *La grande révolution : 1789-1793*, Paris, P. V. Stock, 1909, p. 417-418.

internationale[67]. Mais pour beaucoup de militants, la Révolution française représente une gloire à dépasser et entretiennent par conséquent un rapport ambivalent avec elle[68].

La France représente au moment de la IIIe République un cas unique, son régime républicain s'accompagnant d'un développement du socialisme organisé[69]. La majeure partie des militants socialistes ont conservé leur patriotisme hérité des années 1830 et 1840 et continuent à défendre la nation parce qu'elle est républicaine, ce qui explique leur appréciation de Valmy[70]. Jean Jaurès illustre cette tradition, passant d'un républicanisme modéré dans les années 1880 à un socialisme de plus en plus radical. Ce qui le préoccupe, comme de nombreux socialistes, ce sont les éventuelles alliances avec le bloc républicain contre les réactionnaires[71]. Dans les autres pays européens, la continuité entre république et socialisme est une abstraction[72]. C'est dans ce contexte que Jaurès écrit l'*Histoire socialiste de la Révolution française*, dont le but affiché est d'aider les prolétaires à « méditer utilement »[73]. Dans son troisième volume, il rédige un chapitre sur la campagne de l'Argonne intitulé « Longwy, Verdun, Valmy », qui est à part des événements politiques parisiens. Jaurès perpétue le mythe républicain, faisant peser une forme de destin sur la bataille. Dès son engagement, les Prussiens manquent d'élan, comme si le poids de leurs anciennes défaites pesait sur eux[74]. Face à eux se trouvent « les forces toutes neuves qui vont vers la vie », l'avenir ne pouvant que l'emporter face aux ombres du passé. Comme chez Michelet, le cri de « Vive la nation ! » dégage des « énergies radieuses » qui dissipent à la fois les nuages du ciel et le « cauchemar » de l'invasion. Les troupes prussiennes prennent conscience que ce n'est pas une armée qu'elles combattent mais « toute une Nation ». C'est la raison pour laquelle, même si la scène ressemble « à peine [à] une défaite », Valmy décourage profondément les Prussiens. Si le lexique divin reste très présent, avec l'omniprésence de la lumière et des énergies, il s'agit d'une puissance provenant entièrement de la nation. À la fin de son récit épique ordinaire, Jaurès fait une remarque peu commentée mais pourtant très pertinente en lien avec la citation habituelle de Goethe :

> Comme la défaite était au cœur de l'envahisseur, beaucoup plus que dans ses rangs, Kellermann et Dumouriez ne saisirent point d'abord tout le sens de cette grande journée[75].

[67] J.-N. Ducange, *Quand la gauche pensait la nation*, *op. cit.*, p. 224.

[68] *Ibid.*, p. 225.

[69] *Ibid.*, p. 227.

[70] *Ibid.*

[71] *Ibid.*

[72] *Ibid.*, p. 228.

[73] Mona Ozouf, « Jaurès », dans François Furet et Mona Ozouf, *Dictionnaire critique de la Révolution française. 5. Interprètes et historiens*, Paris, Flammarion, 2017, p. 142.

[74] Jean Jaurès, *Histoire socialiste de la Révolution française. 3. La République*, Paris, Editions sociales, 1970, p. 246.

[75] *Ibid.*, p. 249.

Contrairement à beaucoup d'historiens de l'époque, Jaurès a donc constaté l'absence de reconnaissance initiale de la victoire de Valmy par les généraux français. Mais son récit global de Valmy est peu différent de ceux écrits par les républicains modérés de l'époque.

Jaurès voit également dans l'armée une institution importante, qui serait un gage d'éducation du prolétariat. Il rejoint en grande partie la réflexion de Gambetta et croit fortement dans le peuple en armes :

> Mais il savait dès lors, et il proclamait en pleine tourmente, que la France était inséparable de la République. Il savait et il proclamait que seule la République pouvait offrir un centre de ralliement et d'action à toutes les énergies nationales. Les gloires du passé ne sont vivantes que pour les pays vivants. Ainsi la France républicaine et démocratique pouvait seule étant la vie, la passion, la flamme, concilier et fondre pour la défense de la patrie les partis, les classes, les époques. Ce que Gambetta, si large que fût sa pensée, reprochait aux timides et inertes défenseurs de Paris, c'est précisément de n'avoir pas fait appel, pour le salut de la capitale investie, à l'élan républicain du peuple[76].

Valmy serait un modèle de bataille défensive, la France ayant su faire preuve de « fermeté et de sang-froid »[77]. Comme dans son *Histoire socialiste*, les volontaires sont au cœur de la victoire, les bataillons ayant réussi à tenir lors de la canonnade malgré leur inexpérience grâce à leur « âme enthousiaste et jeune »[78]. Mais Jaurès pense que la guerre a bien changé depuis la Révolution et qu'il est nécessaire de l'éviter à tout prix car les enjeux ne sont pas les mêmes. Auparavant, la guerre était nationale pour « conquérir et garantir l'indépendance des peuples » lorsque les peuples défendaient leur pays, comme les Français à Valmy, mais aussi d'autres peuples face à Napoléon. Elle se serait ensuite transformée pour « conquérir l'unité de race, la nationalité », comme les Italiens en 1866 et les Prussiens en 1871, pour ensuite avoir des buts essentiellement commerciaux[79]. Pour Jaurès, il est nécessaire de réformer l'armée pour mieux y inclure les citoyens, ce qui améliorerait la défense de la nation[80]. Cette dernière est la seule situation où les prolétaires devraient accepter de prendre les armes.

Tous les socialistes s'accordent à être contre une hausse de la durée du service militaire et à refuser la guerre capitaliste. Cependant, le socialisme français n'est cependant pas homogène et tous les militants ne rejoignent pas la position de Jaurès, bien que celle-ci soit majoritaire. Gustave Hervé et ses partisans revendiquent par exemple leur antimilitarisme à partir de 1906, Hervé allant jusqu'à se proclamer « sans-patrie »[81]. Il publie également des

---

[76] Jean Jaurès, *L'armée nouvelle*, Paris, L'Humanité, 1915, p. 13.

[77] *Ibid.*, p. 144.

[78] *Ibid.*, p. 162.

[79] *Ibid.*, p. 525.

[80] J.-N. Ducange, *Quand la gauche pensait la nation*, *op. cit.*, p. 233.

[81] Vincent Chambarlhac, Maxime Dury et Thierry Hohl (éd.), *Histoire documentaire du Parti Socialiste. 1. L'entreprise socialiste (1905-1920)*, Dijon, Editions universitaires de Dijon, 2005, p. 162.

manuels iconoclastes qui indignent le gouvernement mais aussi d'autres intellectuels socialistes[82]. Malgré son pacifisme, il ne remet pas fondamentalement en question la victoire de Valmy[83], même s'il est l'un de seuls à avoir écrit, en collaboration avec Gustave Clémendot, que c'est la France qui a déclaré la guerre à l'Autriche et non l'inverse[84]. Ce n'est pas le cas du philosophe Georges Sorel. Dans ses *Réflexions sur la violence*, le philosophe Sorel ne décèle dans l'*Histoire socialiste* que du « ridicule »[85] et voit dans les guerres révolutionnaires une fraude qui a servi à éblouir le peuple et à faire oublier les morts :

> Cette épopée militaire donna une couleur épique à tous les événements de la politique intérieure ; les compétitions des partis furent ainsi haussées au niveau d'une Iliade, les politiciens devinrent des géants et la Révolution, que Joseph De Maistre avait dénoncée comme satanique, fut divinisée. Les scènes sanguinaires de la Terreur étaient des épisodes sans grande portée à côté des énormes hécatombes de la guerre, et on trouvait moyen de les envelopper d'une mythologie dramatique ; les émeutes étaient mises sur le même rang que les batailles illustres ; et c'est vainement que des historiens plus calmes cherchaient à ramener la Révolution et l'Empire sur le plan d'une histoire commune. Les triomphes prodigieux des armées révolutionnaires et impériales rendaient toute critique impossible[86].

Si à gauche les critiques de Valmy sont majoritairement fondées sur une remise en cause des guerres, il n'en est pas de même à l'extrême droite.

2. Le rejet des royalistes et des « nationalistes »

La contre-révolution manquait d'historiens et de penseurs reconnus pour pouvoir lutter contre la mythologie républicaine. Ce manque devient en partie comblé par l'académicien Hippolyte Taine, qui tire des conclusions radicalement différentes de la défaite de la France en 1871. Contrairement aux républicains, pour lesquels il manquait les ingrédients nécessaires à un nouveau Valmy, Taine pense au contraire que la France s'est progressivement affaiblie depuis et à cause de la Révolution[87]. Dans *Les origines de la France contemporaine*, il cherche à expliquer ce mal et compare la France au modèle de l'Angleterre, qu'il préfère[88]. Si l'on se penche sur sa vision de la bataille de Valmy, Hippolyte Taine continue à utiliser la stratégie habituelle des contre-révolutionnaires, c'est-à-dire l'omission. Bien qu'il mentionne la guerre

[82] Sergio Luzzatto, *L'impôt du sang : la gauche française à l'épreuve de la guerre mondiale, 1900-1945*, traduit par Simone Carpentari-Messina, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1996, p. 60.

[83] Son récit demeure assez classique dans celui que nous avons consulté. Cf Gustave Hervé, *Histoire de France pour les grands*, Paris, Editions populaires de *La Guerre Sociale*, 1910, p. 285.

[84] S. Luzzatto, *L'impôt du sang*, *op. cit.*, p. 61.

[85] Georges Sorel, *Réflexions sur la violence*, 2e éd., Paris, Marcel Rivière & Cie, 1910, p. 116.

[86] *Ibid.*, p. 114.

[87] Jean-Paul Cointet, *Hippolyte Taine*, Paris, Perrin, 2012, p. 273.

[88] *Ibid.*, p. 279.

et qu'il consacre toute une section au mauvais comportement des volontaires[89], jamais il ne mentionne l'arrêt des troupes prussiennes à Valmy et la honte infligée aux émigrés.

Certaines contributions sont plus étonnantes. Nous avons ainsi l'orientaliste Léon Pagès, dont la spécialité est le Japon[90], qui écrit en 1877 sur l'achat de la victoire de Valmy. Il décrit des armées complètement désorganisées, avec des volontaires qui s'enfuient vers les villes les plus proches et des hussards. Les tractations auraient commencé bien avant Valmy, les instigateurs étant Dumouriez, Lebrun et Danton, ce qui expliquerait qu'il n'y ait pas eu d'affrontement majeur au cours du mois de septembre, depuis la prise de Verdun. Un chapitre entier est dédié au vol du Garde-meuble, où il réhabilite Roland et incrimine la Commune insurrectionnelle et surtout Danton. Pagès est persuadé qu'il faut ajouter à ce vol ceux qui auraient été commis le 10 août et pendant les massacres de Septembre, le tout formant un butin dont la valeur serait « de plus de deux cents millions »[91]. Cependant, les plus belles pièces n'auraient pas été données aux Prussiens, mais déposées chez eux le temps que la France puisse les racheter à un prix déjà déterminé. Pagès effectue ce subterfuge administratif pour expliquer le retour de la plupart des diamants sous le Directoire et le Premier Empire. À Valmy, si le roi de Prusse n'avait pas été influencé par les francs-maçons et donc par le duc de Brunswick, il aurait pu remporter une victoire totale. Mais le duc fit simplement « simuler une attaque »[92]. Lorsqu'il se rend compte que, malgré la mollesse de son assaut, celui-ci suffit à effrayer les Français à cause de l'explosion des deux caissons d'artillerie, Brunswick demande le retrait de ses troupes. Ce serait ce mouvement qui aurait fait crier les volontaires, ce qui ridiculise ce moment-clé du mythe républicain :

> Les Français, fiers d'un succès aussi inattendu, poussèrent des cris de victoire. L'enthousiasme eut sur les recrues une influence fortifiante, et en fit, comme on le vit plus tard, d'assez bons soldats[93].

Le seul aspect positif de Valmy serait donc qu'il aurait donné le sentiment d'une victoire aux volontaires… La diffusion de la brochure de Pagès bénéficie de la collaboration de l'auteur avec le journal catholique *L'Univers*[94]. À la manière des feuilletons, elle est scindée sur plusieurs numéros, mais est diffusée irrégulièrement dans la section « Variétés » selon

[89] Hippolyte Taine, *Les origines de la France contemporaine. La Révolution. 2. La conquête jacobine*, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1881, p. 330-334.

[90] Seiichi Iwao et al., « 1. Pagés, Léon (1814-1886) », *Dictionnaire historique du Japon*, 1990, vol. 16, nº 1, p. 153-153.

[91] Il s'agit probablement de deux cents millions de francs, mais l'auteur ne précise pas l'unité employée. Cf Léon Pagès, *Valmy. Les diamants de la couronne de France et les dépouilles des victimes des 2 et 3 septembre, rançon de la République*, Paris, Taranne et Olmar, 1877, p. 39.

[92] *Ibid.*, p. 42.

[93] *Ibid.*

[94] S. Iwao et al., « 1. Pagés, Léon (1814-1886) », art. cité.

l'importance des actualités, le chapitre sur la bataille de Valmy étant publié le 26 août 1877[95]. Preuve que la brochure circule essentiellement dans les milieux catholiques, on la retrouve également promue dans la *Revue catholique des institutions et du droit*[96], qui nous informe par ailleurs d'une réédition, preuve d'un petit succès.

La théorie de l'achat de Valmy par les diamants de la Couronne, discrète depuis la Restauration, gagne effectivement en reconnaissance à la fin du XIX^e^ siècle, devenant de plus en plus partagée par l'extrême droite. Contrairement aux rumeurs d'une intervention extérieure, qui tendent à s'effacer, la vision d'une victoire achetée est séduisante en raison de son rattachement à une théorie du complot et donc à un système plus vaste. Au cours des années 1890, on assiste à un phénomène apparemment paradoxal : au moment où il se forme un parti « nationaliste », après l'affaire Boulanger, la mémoire de Valmy est exclue de cette nouvelle mouvance politique. Le complot devient au contraire l'explication officielle de la bataille par l'Action française, le comte Jean de Cossé Brissac y consacrant par exemple un article en 1910, où il accable le mythe républicain :

> Valmy : c'est enfin pour une bien grande partie des braves et honnêtes gens, qui constituent au fond la masse de la nation française, une noble page de gloire patriotique, un témoignage de la valeur française, un symbole de résistance à l'invasion, de libération du territoire qui trouve sa place dans les dithyrambes et élans patriotiques, même à la suite des invocations à la grande Libératrice du beau pays de France, à la bienheureuse vierge de Domrémy !
>
> Eh bien, Valmy, ce n'est pas cela ; c'est tout autre chose !
>
> Valmy, c'est un coup monté de toutes pièces, une scène artificielle de théâtre à grande mise en scène, dont les rôles sont déterminés d'avance et surveillés dans les coulisses par un régisseur invisible.
>
> Valmy, c'est une immense mystification au milieu de la plus colossale et de la plus monstrueuse de toutes les mystifications humaines : la Révolution elle-même […][97].

Le duc de Brunswick se serait non seulement laissé corrompre, mais il aurait activement provoqué la chute de la royauté en jouant le rôle d'agent provocateur en faisant publier son manifeste[98]. L'auteur refuse même de qualifier les troupes présentes à Valmy de « françaises », car la seule armée française est pour lui les armées émigrées et vendéennes. Comme Léon Pagès, il déclare que les troupes de Kellermann sont terrifiées par les coups de canon et par l'explosion des caissons d'artillerie sur la colline de Valmy.

---

[95] *L'Univers*, n° 3609, 26 août 1877, p. 4.

[96] « M. Léon Pages fait complètement justice de la Légende de Valmy, et dévoile toute la trame des négociations maçonniques, qui s'échangèrent entre le duc de Brunswick et Dumouriez. Les diamants de la couronne en furent le prix. » Cf *Revue catholique des institutions et du droit*, 6^e^ année, mai 1878, p. 359.

[97] Jean de Cossé Brissac, *La légende de Valmy*, [s.l.], Groupe d'action française de Fontainebleau, 1910, p. 4.

[98] *Ibid.*, p. 9-10.

Alors que les partisans de Boulanger, dont certains étaient initialement de gauche, auraient facilement utilisé Valmy comme gloire nationale, ce n'est plus du tout le cas des nationalistes quelques années plus tard, ce qui était latent au vu de l'alliance de Boulanger avec les royalistes[99]. Avec le ralliement d'une partie des catholiques à la République et des monarchistes au système électoral au cours des années 1890[100], un glissement idéologique s'opère, entraînant ce rejet mémoriel. L'extrême droite se structure progressivement autour de la notion de défense, ses militants étant persuadés que différentes menaces planent sur la France, notamment des menaces intérieures[101]. La popularité croissante de l'antisémitisme, que l'on peut particulièrement voir chez Drumont, devient l'une des caractéristiques de l'extrême droite, alors qu'il était absent du boulangisme[102]. L'Action française est par exemple un mouvement qui naît officiellement en 1899, en pleine affaire Dreyfus. Cet antisémitisme et la xénophobie engendrent un recours accru aux théories du complot, y compris pour le déroulement de la Révolution. Le polémiste d'extrême droite Édouard Drumont, dans son obsession antisémite, rajoute les Juifs aux protagonistes du complot à Valmy, en plus de Danton, Fabre d'Églantine et des francs-maçons. Pour lui, « tous les Juifs de Paris étaient dans l'affaire »[103] du vol des diamants du Garde-meuble, par pur intérêt pécunier. Les bijoux étaient nécessaires à l'achat du duc de Brunswick parce que celui-ci aurait vraiment voulu sauver le roi, le prix de sa retraite était donc élevé :

> Comme l'affaire du Collier montée par Cagliostro, le vol du Garde-Meuble eut le caractère propre à toutes les entreprises juives ; il se rattacha par en haut à la politique supérieure de la Franc-Maçonnerie, il servit en bas à faire gagner un peu d'argent à Israël.
>
> Les négociations engagées depuis longtemps entre les Francs-Maçons allemands et les Francs-Maçons français, pour obtenir la retraite de l'armée prussienne, restaient en suspens faute de ressources pécuniaires ; les diamants du Garde-Meuble fournirent les sommes nécessaires à acheter Brunswick[104].

Il y a toutefois des tensions dans ce courant. L'extrême droite est d'abord influencée par la pensée de Maurice Barrès, au nationalisme conservateur[105]. Toutefois, à partir de la

---

[99] A.-D. Houte, *Histoire de la France contemporaine. 4. Le triomphe de la République*, *op. cit.*, p. 182.

[100] Ils sont contre la République mais profitent des élections pour diffuser leur propagande avec leurs candidats. Cf Laurent Joly, *Naissance de l'Action française : Maurice Barrès, Charles Maurras et l'extrême droite nationaliste au tournant du xxe siècle*, Paris, Bernard Grasset, 2015, p. 308-309.

[101] Raoul Girardet, *Nationalismes et nation*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1996, p. 22.

[102] L. Joly, *Naissance de l'Action française : Maurice Barrès, Charles Maurras et l'extrême droite nationaliste au tournant du xx^e siècle*, *op. cit.*, p. 28.

[103] Édouard Drumont, *La France juive*, 13^e éd., Paris, C. Marpon & E. Flammarion, 1886, p. 297.

[104] *Ibid.*, p. 295.

[105] Son nationalisme est d'abord d'ordre éthique, ne remettant fondamentalement en cause la République. Cf Jean-Jacques Becker et Stéphane Audoin-Rouzeau, *La France, la nation, la guerre : 1850-1920*, Paris, SEDES, 1995, p. 202-205. Les souvenirs révolutionnaires demeurent pour lui glorieux, ce qui explique qu'on retrouve des références à Valmy chez Barrès pendant la Grande Guerre. Cf Maurice Barrès, *L'âme française et la guerre. 1. L'Union sacrée*, Paris, Émile-Paul frères, 1915, p. 148.

fondation du parti de l'Action française, c'est le « nationalisme intégral » de Charles Maurras qui l'emporte[106]. Ce dernier souhaite un retour de la monarchie qui effacerait les souvenirs de la Révolution et de l'Empire. La cause légitimiste est morte à ce moment-là, son dernier héritier officiel, le duc de Chambord, étant décédé en 1883. La majorité des royalistes se rallie au duc d'Orléans, qui jusqu'alors utilisait encore Valmy comme ses ancêtres, comme nous l'avons évoqué au moment de la guerre franco-prussienne et du centenaire. Cependant, le parti politique de l'Action française se fonde en 1905 sur la base de l'antirépublicanisme et donc dans le rejet de ses symboles. De plus, Louis Philippe Robert d'Orléans, duc d'Orléans à partir de 1894, récuse l'héritage de son arrière-grand-père. Il se fait appeler Philippe VIII pour renouer avec la tradition des Bourbons[107] ; il essaye toutefois de ménager les courants modérés et plus radicaux de son camp, mais perd progressivement en influence face à Maurras, qui devient la tête pensante du parti[108]. Les partisans du duc d'Orléans rejettent par conséquent Valmy au début du XX^e siècle. Cette bataille, qui représente habituellement le sentiment national, est exclue du « parti nationaliste ». Toutefois, à la veille de la Première Guerre mondiale, les royalistes demeurent dans une crise profonde et ne représentent qu'une part très minoritaire de la droite.

3. Arthur Chuquet et les progrès de la méthode historique

L'institutionnalisation des sciences historiques à l'école s'adosse à un développement des recherches historiques. Comme les régimes précédents, la III^e République tente d'exorciser les violences de la Révolution française, mais cette fois-ci en les apprivoisant[109]. Dans ces présentations globalement positives de la Révolution, l'une des voies utilisées pour apprivoiser la période demeure l'histoire militaire. Les biographies populaires de héros révolutionnaires sont dominées par trois généraux, Hoche, Kléber et Carnot[110]. En plus de son illustration de la nation en action, Valmy a par conséquent l'avantage d'être un événement militaire, ce qui renforce sa position au sein du roman national. La figure républicaine majeure de l'historiographie de la Révolution est Alphonse Aulard, qui est le premier à tenir la chaire dédiée à l'explication de cette période à la Sorbonne à partir de 1886[111] et écrit une *Histoire politique de la Révolution française* en 1901. Dans celle-ci, il opère un choix étonnant concernant Valmy, puisqu'il annonce dès l'introduction qu'il laisse de côté l'histoire militaire,

[106] L. Joly, *Naissance de l'Action française*, *op. cit.*, p. 11.

[107] *Ibid.*, p. 192.

[108] *Ibid.*, p. 309.

[109] Christian Amalvi, *Les héros des Français : controverses autour de la mémoire nationale*, Paris, Larousse, 2011, p. 83.

[110] *Ibid.*, p. 84-85.

[111] Christian Amalvi, « L'Entre-Trois-Guerres », dans Y. Potin et J.-F. Sirinelli, *Générations historiennes*, *op. cit.*, p. 82.

même si les batailles ont eu une influence sur la vie politique. Il prend alors l'exemple de la canonnade de 1792 :

> D'autres faits eurent une influence, mais moins directe ce sont par exemple les batailles, les actes diplomatiques, les actes financiers. Il est indispensable de ne les pas ignorer, mais il suffit de les connaître en gros et dans les résultats. Ainsi la victoire de Valmy, connue au moment de l'établissement de la République, facilita cet établissement, parce qu'elle amena la retraite des Prussiens. Si vous connaissez cet effet de la célèbre canonnade, vous en savez assez pour comprendre la partie de l'histoire politique qui en fut contemporaine, et il est inutile que je mette sous vos yeux le tableau des opérations militaires de Dumouriez[112].

Valmy serait ainsi devenu un sujet trop commun. Cependant, la campagne de l'Argonne suscite l'intérêt d'un agrégé d'allemand, Arthur Chuquet. Il présente une thèse sur celle-ci en 1886[113]. Un an plus tard, il commence à publier *Les guerres de la Révolution*, dont le deuxième volume est consacré à Valmy. Si Chuquet reprend plusieurs éléments du mythe comme le « Vive la nation ! », il est le premier à en voir les limites, remettant en cause les versions les plus héroïques du récit républicain :

> On lit dans les relations françaises de la bataille que les cris poussés par l'armée de Kellermann arrêtèrent les Prussiens. Ils avaient quelque chose de barbare, assure sérieusement un des meilleurs historiens de la campagne, et ne sont plus d'usage chez les peuples civilisés; ils étonnèrent l'ennemi et ralentirent son ardeur. Il est peu vraisemblable que les Prussiens aient été intimidés par les clameurs de l'adversaire. Mais ce qu'ils virent avec surprise, ce fut l'attitude fière et déterminée de l'armée française, qui formait une masse imposante et restait inébranlable, comme certaine de sa force. Ils ne croyaient pas livrer un combat long et disputé; ils comptaient qu'à leur approche et après quelques volées de canon, les patriotes céderaient le champ de bataille. Nos attaques, déclarait superbement Mollendorf, ont lieu par plusieurs décharges générales; puis nous marchons et notre infanterie, étant la plus maniable et la plus aguerrie, fait aisément ployer l'infanterie opposée[114].

Il tient également à rédiger un récit nuancé, comme on peut l'observer dans sa description des protagonistes, soulevant les qualités et des défauts de Dumouriez et de Kellermann. Dumouriez aurait ainsi du génie militaire tout en ayant fait des erreurs et Kellermann est un homme courageux, mais qui manque quelque peu de clairvoyance. Toutefois, cette manière d'appréhender la bataille de Valmy n'est de loin pas la norme, que ce soit au sein de l'école méthodique ou ailleurs. On peut même remarquer qu'avec le temps, le récit de Valmy se déforme encore, devenant de plus en plus agressif avec des volontaires qui dévalent les pentes de la colline de Valmy ou des attaques à la baïonnette. Ce sont des récits que l'on retrouve à la même époque dans certains manuels scolaires ou les romans populaires

---

[112] François-Alphonse Aulard, *Histoire politique de la Révolution française. Origines et développement de la démocratie et de la République (1789-1804)*, Paris, Librairie Armand Colin, 1901, p. VIII.

[113] Arthur Chuquet, *La campagne de l'Argonne (1792) : thèse présentée à la Faculté des lettres de Paris*, Paris, Librairie Léopold Cerf, 1886.

[114] Arthur Chuquet, *Les guerres de la Révolution. 2. Valmy*, Paris, Librairie Léopold Cerf, 1887, p. 255.

comme dans *Les Bottes de Valmy*. On peut citer Jean Bernard qui, dans son *Histoire anecdotique de la Révolution*, déclare que les hommes de Kellermann auraient couru au-devant l'ennemi en criant « Vive la Nation ! »[115] ou bien Louis Madelin, qui décrit en 1911 des volontaires qui s'élancent à la conquête du monde, à la suite d'un événement « quasi miraculeux »[116]. Le lieu de mémoire l'emporte sur l'érudition de Chuquet.

II. La puissance d'un lieu de mémoire

Durant le dernier quart du XIX^e^ siècle, la mémoire du souvenir de Valmy devient sacrée. Comme tout lieu de mémoire, les objets, les anniversaires, les images, les récits lui donnent une apparente éternité[117].

A. Le commerce des images des guerres révolutionnaires

Le temps de l'apogée du mythe républicain de Valmy est aussi celui d'une explosion des images, que ce soit dans les livres ou dans les rues. Les images de Valmy se diffusent à grande échelle, certains illustrateurs connus comme Caran d'Ache se pliant à l'exercice d'une représentation de la bataille[118]. On peut donc parler d'un commerce des images des guerres révolutionnaires.

1. L'imagerie d'Épinal

Contrairement à ce que l'on pourrait imaginer, la production des véritables images d'Épinal de la bataille de Valmy est assez tardive et toutes ne correspondent pas exactement au mythe républicain habituel. En effet, on ne trouve pour la première fois une image de Valmy, sous forme de vignette, qu'en 1879. Auparavant les presses Pellerin, à l'origine de l'imagerie d'Épinal, ont produit des estampes ayant pour sujet la Révolution et mêmes les batailles

[115] « […] au commandement de Kellermann, les lignes s'ébranlèrent et coururent sur l'ennemi en le chargeant à la baïonnette, poussant les cris mille fois répétés de : Vive la Nation ! » Cf Jean Bernard, *Histoire anecdotique de la Révolution française. 1792*, Paris, Georges Maurice, 1892, p. 482.

[116] Louis Madelin, *La Révolution*, Paris, Librairie Hachette et C^ie^, 1911. Cité dans Louis Bergès, *Valmy, le mythe de la République*, Toulouse, Privat, 2001, p. 106.

[117] P. Nora « Entre Mémoire et Histoire. La problématique des lieux », dans P. Nora (dir.), *Les lieux de mémoire. 1. La République*, *op. cit.*, p. XXIV.

[118] Annexe 36 : Illustration de Caran d'Ache

révolutionnaires, avec une représentation de Fleurus au début de la monarchie de Juillet[119], mais de Valmy, on ne trouve point de trace. Cela s'explique en partie par les choix éditoriaux du fondateur de l'Imagerie et par la grande prudence politique de l'entreprise. Jean-Charles Pellerin, jusqu'à sa mort en 1836, a en effet produit beaucoup d'images sur l'histoire de Napoléon, délaissant la Révolution. Quelques images de la Révolution ont ensuite été produites au début de la monarchie de Juillet, afin de prouver sa libéralité. Pendant la IIe République et le Second Empire, aucune image de la Révolution n'est produite à l'exception de celles déjà au catalogue. Ce n'est qu'à partir de 1875, que l'imagerie d'Épinal publie à nouveau des images en lien avec l'iconographie révolutionnaire, lorsque les républicains prennent réellement le pouvoir[120]. Dans les années qui suivent, la production d'images républicaines sous forme de feuilles volantes s'intensifie et sert le nouveau régime.

Image 26 : Première image d'Épinal représentant Valmy. Les Grandes journées qui ont fait la France nº 2*, Pellerin et Cie, 1875, lithographie.*

La première image de Valmy fait partie d'une série de vignettes sur les « Grandes journées de la Révolution française ». Elle figure sur la deuxième planche, en compagnie de la fête de la Fédération, de *La Marseillaise* et de « la patrie en danger ». Ces images sont une commande de la Société d'instruction républicaine, l'éditeur assume par conséquent pleinement la production et la distribution d'images de propagande républicaine[121]. La présence de Valmy sous le terme des « grandes journées » montre l'importance prise par Valmy et reflète l'historiographie républicaine. On discerne quatre éléments sur la vignette :

[119] Jean-Paul Rothiot, « La Révolution française vue par les images d'Épinal : entre patriotisme et propagande républicaine », dans Christian Amalvi (dir.), *Images militantes, images de propagande*, Paris, Éd. du CTHS, 2010, p. 53-54.

[120] *Ibid.*, p. 57-58.

[121] *Ibid.*, p. 61.

les morts et les blessés au premier plan, au centre les officiers à cheval, dont Kellermann, qui brandissent leur chapeau en criant « Vive la nation ! », puis en arrière-plan se trouve à gauche le moulin et à droite des volontaires. Ces derniers sont une masse que l'on distingue à peine, en marge de l'image, ce qui montre peut-être les habitudes de l'Imagerie de plutôt représenter les batailles napoléoniennes, qui valorisent l'empereur et les généraux.

Une autre évocation de Valmy est publiée ensuite dans les années 1880, sur une planche de seize vignettes intitulée « Nobles et Paysans ». Contrairement à l'image précédente, celle qui a un lien ici avec Valmy est entièrement tournée vers les volontaires, la planche soulignant la dichotomie entre l'engagement des paysans dans la défense de leur patrie et la trahison des nobles. La planche part du cas général pour glisser vers le particulier, avec l'exemple de Jean, fils du paysan de M. de la Melonnière. Reprenant le début des histoires larmoyantes de sacrifices d'enfants-soldats, Jean commence en tant que tambour, mais il fait carrière, jusqu'à devenir général sous l'Empire. À Valmy, sa première bataille, il bat la charge en étant au premier rang – même si l'on peut se demander de quelle charge il est question…

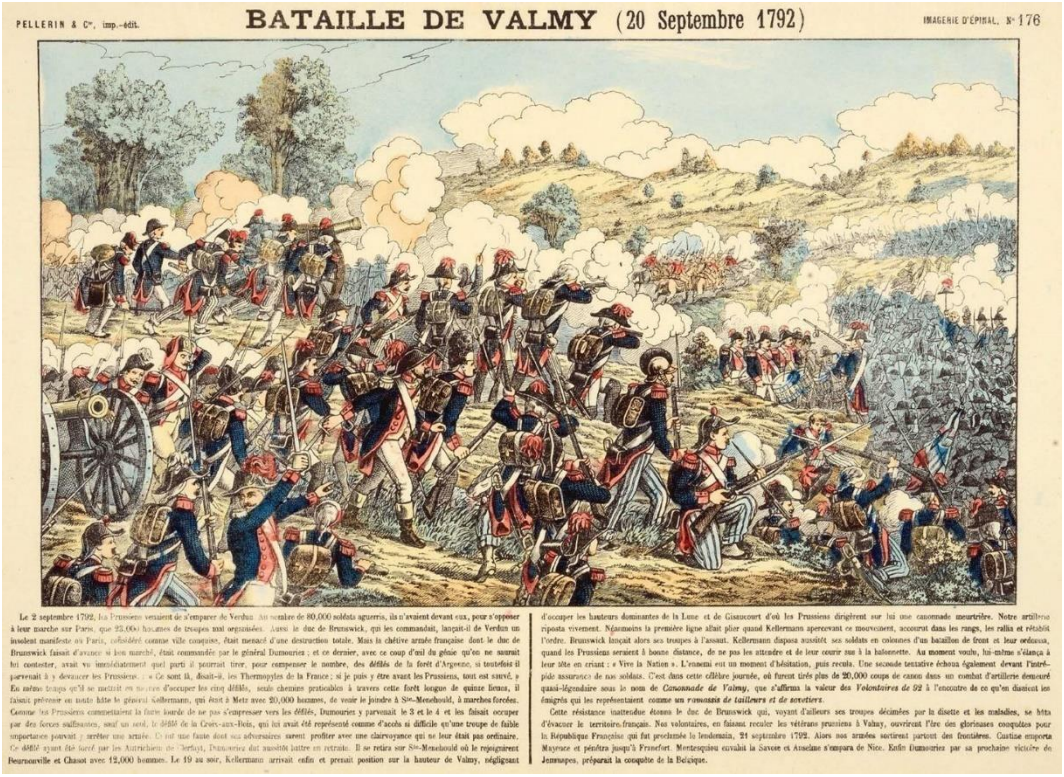


Image 27 : Deuxième image d'Épinal. Bataille de Valmy*, Pellerin et C^ie^, [1890], lithographie.*

La première image détaillée de Valmy faisant l'objet d'une seule planche n'est pas datée, mais nous pouvons nous rattacher à l'hypothèse de Jean-Paul Rothiot d'une édition

dans les années 1890, pour le centenaire[122]. Valmy fait partie d'une série de cinq batailles, dont deux sont des réactualisations des estampes de la monarchie de Juillet, Fleurus et *Le Vengeur*. Jemmapes, Valmy et la *Prise de la flotte hollandaise par les hussards de Pichegru* sont de nouvelles créations. Valmy est représentée de manière étonnante car, à l'exception de l'omniprésence des volontaires, les éléments habituels du mythe républicain sont peu visibles, voire absents. Au premier regard, seuls les volontaires, la présence de canons et le paysage vallonné suggèrent la canonnade. La représentation est toutefois dynamique, la marche des soldats étant soulignée par des effets de couleur et de perspective. Tout à droite et au loin, un minuscule Kellermann, accentué par de la couleur, brandit son bicorne au bout de son sabre. Que Kellermann soit ainsi un simple détail de l'estampe est d'autant plus étonnant lorsque que l'on compare cette illustration avec celle de Jemmapes. On y observe que Dumouriez effectue le même geste, cette fois-ci de manière bien plus visible, alors qu'on assiste à une bataille offensive à la baïonnette. On peut se demander s'il n'y a pas eu une confusion entre les imaginaires des deux batailles, qui se seraient mélangés. Que ce soit à Jemmapes ou à Valmy, la présence marquée des volontaires est l'élément le plus notable, ce qui est aussi souligné dans les légendes. Pour Valmy, il est ainsi indiqué que « nos volontaires, en faisant reculer les vétérans prussiens à Valmy, ouvrirent l'ère des glorieuses conquêtes pour la République française qui fut proclamée le lendemain ». Ces images sont par conséquent avant tout une promotion du peuple en armes.

L'imagerie d'Épinal n'est pas la seule à produire des vignettes et des images de propagande, elle est seulement la plus connue. À la fin du XIX^e^ siècle, la technique de la chromolithographie marque un tournant dans l'imagerie populaire, faisant exploser le nombre d'images à collectionner.

2. Les chromos

Les chromos sont des images qui sont désignées par le nom de la technique utilisée pour les produire : la chromolithographie. Celle-ci permet un recours aux couleurs avec un procédé de reproduction en série efficace et à moindre coût[123]. Grâce à cette technique, les images colorées conquièrent la rue et entrent dans les foyers. L'un de ses usages les plus connus est celui des cartes-réclames, qui sont de petites vignettes abondamment diffusées de 1870 à la Première Guerre mondiale. Des enseignes comme le Bon Marché, la Belle Jardinière et bien d'autres les utilisent massivement, les chromos faisant partie de leur identité de marque.

[122] *Ibid.*, p. 65.

[123] Isabeau de Rouffignac et Aude de Rouffignac, *Les chromos : album d'une collection*, Paris, Éditions de La Martinière, 2016, p. 9.

Certaines denrées sont particulièrement représentées comme la chicorée, le chocolat ou l'extrait de viande Liebig. Pour renforcer leur diffusion, ces vignettes sont souvent élaborées pour constituer des séries de six images sur un thème particulier[124]. La clientèle peut aussi vouloir les collectionner et donc consommer plus de produits. Les thèmes choisis sont variés mais sont souvent liées à la diffusion du savoir, devenant des « encyclopédies populaires ». On y trouve ainsi des mathématiques, l'alphabet, des épisodes tirés de la Bible mais aussi des faits historiques provenant de l'histoire régionale, de France ou du monde, que ce soient des découvertes ou des conquêtes. C'est dans ce cadre que s'insèrent les chromos liés à Valmy.

Les chromos utilisés à des fins commerciales ont été généralement mal conservés. Cependant, les collections réalisées par des particuliers ont permis la sauvegarde de certains. Le Mucem en conserve également un certain nombre. Nous constatons qu'effectivement les marques qui ont le plus utilisé la mémoire de la bataille de Valmy sont des marques de chocolat (Chocolat du Planteur, Louit ou Guerin Boutrin), mais aussi des biscottes (Exona), de l'alcool, l'un d'entre eux ayant même le nom de Valmy (Valmy Quina). L'entreprise Liebig, qui a commencé à produire des chromos en 1872, a exploité à plusieurs reprises les guerres révolutionnaires, y compris après la Première Guerre mondiale. Leurs vignettes sont reconnaissables par la mention du contrôle du produit avec une signature bleue Liebig, qui est un gage de sérieux[125]. Valmy est également associée aux courtes descriptions sur les vignettes qui concernent Louis-Philippe. Nous avons également un exemple de chromo utilisé pour un fabricant de chaussures, Convain frères[126].

Image 28 : Carte-réclame pour le chocolat Le Planteur*, Mucem.*

Certaines images représentant Valmy peuvent revenir à plusieurs reprises pour des marques différentes, en particulier une qui est présentée comme un extrait de tableau de Vernet au musée de Versailles. Il n'est pas rare en effet qu'un même chromo soit utilisé plusieurs fois

[124] *Ibid.*, p. 11.

[125] *Ibid.*, p. 85.

[126] Annexe 38 : Valmy dans la publicité

car les entreprises choisissent l'image qui leur plaisent le plus auprès des imprimeurs. Ces derniers ont des représentants qui parcourent la France pour trouver de la clientèle et vendent souvent des chromos dits « passe-partout », destinés à être répliqués au nom et à l'adresse d'une boutique ou d'une marque, souvent accompagnés d'une devise[127]. Le verso des vignettes doit convaincre d'acheter le produit, avec une recette par exemple[128].

Les chromos ne se trouvent pas que dans le milieu publicitaire. Ces images entretiennent un lien étroit avec le milieu scolaire, via le système des bons points donnés comme récompenses qui peuvent être parfois simplement des vignettes, qui sont souvent les mêmes que celles des cartes-réclames. L'un des exemples que nous avons recensé qui montre la bataille de Valmy est d'ailleurs assez surprenant, car la canonnade y est difficilement reconnaissable. Certaines publicités sont aussi à double emploi, celle pour les biscuits Exona pouvant servir de papier buvard. Les chromos permettent également le développement de planches à découper, permettant de recréer en carton des scènes historiques ou des personnages, dont « le volontaire de Valmy »[129]. La simplicité de reproduction de ces images nous fait croire que la plupart des images non datées que nous possédons sont des chromos qui proviennent probablement de cette époque de diffusion de masse de l'image de Valmy.

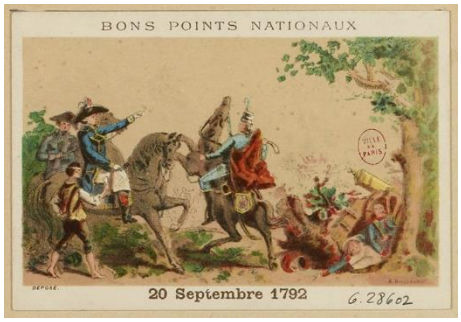


Image 29 : Bons points nationaux, Musée Carnavalet.

3. Les objets

Valmy se décline en une multitude d'objets grâce à l'image des volontaires, dont les planches à découper que nous venons d'évoquer font déjà partie. La bataille devient, plus encore que sous la Monarchie de Juillet, un objet de décoration, avec des toiles plus ou moins bien reproduites. Les volontaires peuvent être transformés en statuettes en bronze ou en soldats de plomb accompagnés d'un moulin, souvent réalisés par CBG Mignot. Elles peuvent donc simplement servir de décoration, mais aussi de jouets. Certaines statuettes sont des contrefaçons

[127] I. de Rouffignac et A. de Rouffignac, *Les chromos*, *op. cit.*, p. 20.

[128] *Ibid.*, p. 22.

[129] Annexe 37 : Planche à découper avec le soldat de Valmy

qui imitent les marques de la manufacture de Sèvres[130]. En plus des jouets, Valmy est intégré à d'autres objets du quotidien comme nous l'avons évoqué pour le centenaire de Valmy avec l'édition d'un papier à lettres spécial. Le centenaire ouvre de manière générale une ère d'objets patriotiques aux motifs révolutionnaires guerriers, dont les assiettes de Sarreguemines en sont un parfait exemple.

Image 30 : Faïencerie de Sarreguemines, 8. Bataille de Valmy, *[1889], Assiette d'une série sur la Révolution française. Source : collection personnelle.*

À partir du centenaire et dans les années qui le suivent, la faïencerie de Sarreguemines, dirigé par Paul de Geiger, édite une série d'assiettes mettant en avant les généraux et les batailles révolutionnaires, malgré le rattachement de la commune à l'Allemagne en 1871. Celle sur Valmy tient particulièrement à cœur à l'entreprise, car Paul Utzschneider, le fondateur de la

[130] C'est du moins ce qu'estiment certains marchands d'art. Exemple : un volontaire en bronze en 2013, [En ligne : https://www.coutaubegarie.com/lot/17755/3378451]. Consulté le 30 septembre 2022.

faïencerie, aurait participé à la bataille selon le récit entretenu par la famille de Geiger[131]. L'assiette sur les généraux de la Révolution montre aussi l'attachement de l'entreprise à la France car les généraux représentés sont soit alsaciens, comme Kellermann, soit représentatifs de combats menés dans l'est, comme Hoche qui a libéré Landau en 1793 ou Latour d'Auvergne et Marceau qui sont morts respectivement à Oberhausen et à Altenkirchen[132].

Toutefois Valmy peut être décliné aussi sur des plats, des boîtes à savon… Encore une fois, de nombreux objets restent liés au milieu scolaire, tels que les boîtes de plumes Sergent Major. On trouve également du matériel pédagogique comme des cahiers décorés[133] et même des vues sur verre[134] qui permettaient de projeter le tableau de Vernet avec de la lumière, à la manière de diapositives. En dehors de l'école, le mythe républicain de Valmy se diffuse par conséquent essentiellement par les images. Les artistes participent activement à cette diffusion et non seulement dans les salons d'art.

B. La glorification des volontaires de Valmy dans les arts

Nous ne détaillerons pas ici toutes les peintures et sculptures représentant Valmy mais seulement les plus notables, le sujet étant très répandu et faisant l'objet de nombreuses représentations. Les tableaux et les illustrations les plus populaires de Valmy, anciens et contemporains, sont ensuite déclinés dans l'imagerie populaire, l'art militaire étant très en vogue en raison de la montée du nationalisme.

1. Valmy au service du peuple en armes dans la peinture

La route de la gloire est une œuvre peinte au moins à deux reprises. Pierre-Victor Robiquet en a peint la version la plus connue, réalisée en 1906. Il semble cependant qu'elle soit une copie, quoique bien plus grande, d'une toile antérieure réalisée par Alphonse de Neuville, intitulée *L'Armée républicaine en marche après la bataille de Valmy*[135]. Cette dernière ayant été pendant longtemps au sein d'une collection privée, seule celle de Robiquet était connue et

[131] Philippe Hamman, « Une entreprise de mobilisation patriotique : la production de la faïencerie de Sarreguemines (1871-1918) », *Genèses*, n° 47, 2002, p. 143.

[132] *Ibid.*, p. 144.

[133] Annexe 39 : Matériel scolaire pédagogique

[134] *Ibid.*

[135] Ce tableau a refait surface en 2019 lors d'une vente aux enchères et a été acheté par le musée de Sainte-Ménehould. En mauvais état, il doit faire l'objet une restauration assez lourde. Cf Alexis Bouzin, « Le musée achète deux tableaux sur Valmy », *L'Union*, 27 juillet 2019, [En ligne sur Europresse]. Consulté le 17 août 2022.

commentée. Conservée actuellement au musée de la Révolution française à Vizille, elle est habituellement décrite comme une scène se déroulant avant la bataille[136].

Image 31 : Pierre-Victor Robiquet, La route de la gloire*, 1906, huile sur toile, 155 x 283 cm, Musée de la Révolution française de Vizille.*

On y voit effectivement une armée en marche sous la pluie battante, qui lutte pour faire avancer ses canons dans la boue. L'heure n'est pas à la joie et les soldats semblent fourbus et abattus. Au loin on distingue le moulin emblématique de Valmy, dans la lueur de ce qu'il semble être l'aube. Cette interprétation permet de donner à la canonnade toute la part de doute qui assaillait les Français jusqu'ici en déroute. Loin de l'enthousiasme redondant du « Vive la nation ! », montrer cette scène n'enlève rien à la tonalité épique du récit de Valmy, puisqu'elle montre l'étendue du miracle, les troupes quittant le désespoir pour atteindre la victoire. Cependant, cette interprétation est remise en question par la peinture d'Alphonse de Neuville. En effet, sur cette toile le titre mentionne que la scène se déroule après Valmy, ce qui lui donne un tout autre sens. Deux hypothèses s'affrontent : soit Neuville a cherché à représenter le doute qui suit la bataille, qui est véridique, soit ils montrent la froide détermination des troupes révolutionnaires. Nous penchons plutôt pour la deuxième option, car le mythe révolutionnaire tend à faire disparaître dans l'historiographie les craintes de Kellermann dans la soirée du 20, Valmy devenant une victoire éclatante. Un peintre habitué à l'art militaire n'aurait que peu de raisons de dessiner un moment si peu présent dans les livres de l'époque. Néanmoins, si nous avons raison, ce tableau de Valmy se teinte de tonalités plus effrayantes, préfigurant les campagnes napoléoniennes, en montrant une armée prête à envahir l'Europe.

[136] « La route de la gloire (1792) », *Collections.Isère, le portail des collections du département de l'Isère*, [En ligne : https://collections.isere.fr/fr/museum/document/la-route-de-la-gloire-1792/f25f57c6-e890-430c-b73f-686d18f625f2?q=route%20de%20ma%20gloire&pos=1]. Consulté le 17 août 2022.

Robiquet a rendu hommage à Valmy également dans une autre toile, peinte un an après, qui s'intitule simplement *Bataille de Valmy, 20 septembre 1792*. Elle est actuellement conservée au musée de l'Armée. L'ambiance est ici radicalement différente, puisqu'on fait face au mythe de la *furia francese*. Un autre tableau montre également cette transformation de Valmy en bataille offensive, signe de la montée du nationalisme au cours des années 1900 : *La Charge de Valmy* de Bernard Naudin, réalisé en 1901 et conservé au musée Bertrand de Châteauroux. Ces deux tableaux ont également pour point commun d'être entièrement tournés vers la glorification des volontaires, le moulin de Valmy n'étant même plus présent pour pouvoir identifier aisément la bataille. Celle-ci s'efface par conséquent au profit du peuple en armes.

Image 32 : Bernard Naudin, La Charge de Valmy, *1901, huile sur toile, 181 x 251 cm, musée Bertrand de Châteauroux.*

Notre dernier exemple est un peu particulier, car il ne montre pas la bataille, mais la célébration de celle-ci. *Fête révolutionnaire célébrant la bataille de Valmy* de Joseph Navlet est la représentation fantasmée de l'accueil de la nouvelle de la victoire à Valmy à Paris. Des volontaires, reconnaissables à leur costume, paradent près de la fontaine des Innocents, accompagnés d'enfants portant des bonnets phrygiens et des branches de lauriers. La foule autour d'eux est compacte à l'exception d'un espace au premier plan, qui présente des étalages de nourriture, montrant la jeune République comme un régime d'abondance. Cette aquarelle n'est pas datée. Estimée comme ayant été peinte entre 1860 et 1889[137], année de la mort de Navlet, elle peut effectivement dater de l'époque de la guerre franco-prussienne. Ce tableau est

[137] Estimation effectuée par le personnel du Musée d'Art et d'Histoire de Sainte-Ménehould.

original car il témoigne de l'imaginaire autour de la bataille de Valmy. Contrairement à ce que nous avons pu détailler dans notre premier chapitre, les contemporains de la IIIe République ne pouvaient croire qu'en une victoire largement célébrée par les révolutionnaires. En outre, Joseph Navlet est un peintre aux origines chalonnaises. Bien que la Révolution soit l'un de ses thèmes de prédilection, cette peinture est probablement aussi une preuve de l'ancrage régional de la mémoire de Valmy. Son aquarelle appartient aujourd'hui au Musée d'Art et d'Histoire de Sainte-Ménehould.

Image 33 : Joseph Navlet, Fête révolutionnaire célébrant la bataille de Valmy*, [1860-1889], aquarelle, Centre d'interprétation de la bataille de Valmy.*

L'un des tableaux de peinture militaire les plus populaires de l'époque est *Le rêve* d'Édouard Detaille. Cette œuvre épique, peinte en 1888, représente des conscrits contemporains de l'artiste en train de se reposer après des manœuvres d'été dans un paysage de plaines[138]. Dans le ciel, on quitte le registre réaliste pour contempler une vision onirique, une nuée de soldats français d'époques différentes. Les plus anciens sont les volontaires de l'an II, dont l'un est en tête de l'équipée fantomatique. Ce rêve lointain qui plane sur les jeunes recrues symbolise leur espérance d'être dignes de leurs ancêtres et de prendre leur revanche sur le passé[139]. Ce tableau n'est donc pas une représentation de Valmy, mais il permet de recréer l'imaginaire dans lequel cette bataille s'insère, 1792 étant de plus l'origine des gloires militaires républicaines.

[138] Claire Maingon, « Rêver la victoire », dans Bertrand Tillier (dir.), *Cartes postales illustrées en guerre : 1914-1918*, Paris, CNRS Editions, 2021, p. 224-225.

[139] *Ibid.*, p. 225.

Image 34 : Édouard Detaille, Le rêve*, 1888, huile sur toile, 400 × 300 cm, Musée d'Orsay.*

2. L'implantation de Valmy dans la statuaire parisienne

La III[e] République est une époque faste pour la statuaire publique, comme nous l'avons déjà évoqué pour l'érection de la statue de Kellermann. Entre 1871 et 1914, les statues prolifèrent à Paris comme jamais auparavant[140]. Ces statues doivent permettre d'afficher dans l'espace public les idées et les grands hommes promus par la République, afin que tout un chacun puisse en être imprégné au quotidien. En 1878, le conseil municipal de Paris demande pour la première fois à ce qu'une statue monumentale de la République soit érigée en son honneur, mais il se heurte aux problèmes liés à sa représentation. Durant sa présidence, Thiers a par exemple interdit toute représentation publique de la République portant un bonnet phrygien[141], probablement parce que celui-ci rappelle l'imagerie utilisée par la Commune. Il faut attendre l'éviction des monarchistes pour que le projet puisse prendre forme, ce qui arrive un an plus tard. Un concours est alors ouvert sans qu'il n'y ait de restriction dans la représentation des attributs de la République. Il est également mentionné que la statue peut être

[140] Jacqueline Lalouette, *Un peuple de statues : la célébration sculptée des grands hommes (France 1801-2018)*, Paris, Mare & Martin, 2018, p. 62.

[141] Janice Best, « Une Statue monumentale de la République », *Nineteenth-Century French Studies*, 2006, vol. 34, n° 3/4, p. 308.

accompagné d'autres symboles et allégories sur son piédestal[142]. Léopold Morice remporte le concours en 1880, mais la statue de Jules Dalou, ancien communard, est celle qui a été le plus remarquée par le public. Elle a en revanche le malheur de porter un bonnet phrygien. Face à ce succès, l'État se décide à l'acheter quelques années plus tard et l'installe sur la place de la Nation pour le centenaire de la Révolution en 1889. La statue de Léopold Morice porte initialement une couronne d'épis, mais elle est finalement transformée en bonnet phrygien partiellement dissimulé par les cheveux de l'allégorie lors de sa version définitive en 1883[143].

Image 35 : Léopold Morice, Bataille de Valmy, 1883, haut-relief en bronze, Monument à la République (Place de la République, Paris). Source : Wikimedia (CC BY-SA 3.0).

Sur le piédestal figurent douze scènes historiques en bronze allant du serment du jeu de paume à la première fête nationale de la IIIe République, le 14 juillet 1880, pour souligner l'ancrage dans le temps du régime républicain. Elles synthétisent le récit national promu par la République, avec trois dates en 1792 : la proclamation de la Patrie en danger, la bataille de Valmy et la première séance de la Convention. Les événements insurrectionnels sont lissés ou gommés, puisqu'on ne retrouve que la prise de la Bastille et les Trois Glorieuses. La représentation de Valmy est assez étonnante car sans son titre, on ne reconnaîtrait pas la bataille. On voit un officier à cheval, probablement Kellermann, qui donne des ordres à un hussard. Un volontaire, que l'on reconnait à ses pieds nus, tend un message à l'officier, peut-être l'annonce de la proclamation de la République, car bien qu'anachronique elle permettrait de symboliser Valmy comme première victoire républicaine. À droite, un cadavre et un soldat agonisant à côté

[142] *Ibid.*, p. 309.

[143] *Ibid.*, p. 310.

d'un canon rappellent la violence de la canonnade. On ne distingue cependant ni moulin, ni cri, on aperçoit même un semblant de combat à la baïonnette en arrière-plan.

Les projets d'embellissement de Paris, que ce soient ses rues ou ses monuments, s'étalent au-delà de 1914, en raison de la durée de sa mise en œuvre. L'exemple le plus visible concernant Valmy est la décoration à l'intérieur du Panthéon. Cet édifice était initialement une église, qui a été dédiée aux grands hommes pendant la Révolution, d'où provient son nom de Panthéon, en référence à celui des Grecs et des Romains[144]. Par la suite, en fonction des régimes, l'édifice alterna entre sa fonction de mausolée et celle d'église connue sous le nom de Sainte-Geneviève. Durant la IIIe République, la mort de Victor Hugo en 1885 entraîne sa désacralisation. Le Panthéon devient alors un temple républicain, permettant de célébrer la nouvelle mythologie républicaine ; le régime sélectionne les personnages qu'il souhaite commémorer selon les valeurs que ceux-ci incarnent. Mais sans son mobilier lié au culte, l'intérieur du Panthéon se révèle dépouillé, malgré les peintures et les sculptures religieuses. C'est pourquoi un important programme de sculptures est lancé à partir de 1889, programme qui doit permettre aux visiteurs de voir les grandes époques de l'histoire de France et encore une fois ses grands hommes[145]. L'exécution de ce programme est cependant laborieuse. Sur les 92 statues prévues, seule une vingtaine entre au Panthéon et parfois seulement après la Première Guerre mondiale, comme la représentation de Valmy. Aujourd'hui, seule une dizaine de statues du programme initial sont toujours visibles au Panthéon, dont *Valmy, 1792*. Le haut-relief se trouve du côté gauche de la nef, juste avant la croisée du transept. En face, se trouve un haut-relief du *Vengeur* réalisé par Ernest Dubois datant de la même époque. La sculpture de Valmy est commandée par l'État à Jules Desbois le 21 août 1913[146]. Il ne rejoint le Panthéon qu'en 1927 et n'est officiellement achevé qu'en 1929[147]. Avec ses quatre mètres de hauteur, il s'agit de la plus grande statue représentant Valmy – et non simplement la figure d'un général. La scène en elle-même est assez chaotique, car elle doit réussir à faire figurer les différents éléments de la bataille sur un espace vertical. Le moulin exerce une présence tutélaire, surplombant les hommes et auréolé de fumée. L'allégorie de la gloire descend des cieux pour couronner de lauriers les combattants et se penche vers un canonnier avec un message enroulé, qui annonce à nouveau probablement la République. L'armée entière est symbolisée par des représentants des différents corps et la violence du combat est suggérée par la présence d'un mort, aux pieds des autres combattants. Au centre, se tient un homme qui ressemble fort peu à Kellermann, mais qui tient un sabre surmonté d'un bicorne.

[144] Maurice Ricolleau, *Histoire du Panthéon : de l'église Sainte-Geneviève au temple républicain*, Paris, Éditions Beauchesne, 2019, p. 37.

[145] *Ibid.*, p. 160.

[146] Marion Girard, « Valmy 1792 », Notice n° 10920001625, Base de données *Joconde*. Consulté le 23 août 2022.

[147] *Ibid*.

Ces deux exemples montrent que Valmy est, pour la sculpture, un sujet purement officiel, contrairement à la peinture. Ces représentations n'ont par conséquent que peu de valeur sur le plan artistique, car les commandes publiques ne laissent que peu de liberté aux artistes.

3. L'intérêt du cinéma naissant pour les guerres révolutionnaires

Valmy est cité dans tous les arts de la IIIe République. On retrouve la bataille dans un opéra-comique, *La vivandière* de Godard et Vidal, mais aussi dans la musique, comme la *Marche lorraine*, dont les paroles ont été écrites par Jules Jouys et Octave Pradels[148]. La bataille se loge même dans les paroles du chansonnier Aristide Bruant, dans « Le Peuple »[149] et parmi les premières chansons enregistrées[150]. Cependant, nous avons fait le choix de nous focaliser plutôt sur un nouvel art, le septième.

Le cinéma naît à la fin des années 1890 et se développe très rapidement. Les films historiques sont très appréciés autour de 1910 et la thématique révolutionnaire assez fréquemment abordée, même si aucun épisode sanglant n'est toléré à l'écran. La plupart ont une vision mécaniste de l'histoire, avec un enchaînement sans faille d'actions et des causes qui les mettent en branle[151]. On voit apparaître alors les premières mises en scène de batailles. La cinématographie de la Belle époque se spécialise sur l'année 1792 pour les films les plus libéraux, principalement la prise des Tuileries et Valmy, mais surtout sur la Terreur et le Directoire. Ces films sont moralisateurs et pour la plupart conservateurs et même réactionnaires. S'ils n'osent préconiser un retour à l'Ancien Régime, la population étant attachée au legs révolutionnaire, des personnages symboliques (la mère ou le juste) sont souvent présents pour illustrer le calvaire provoqué par la Révolution[152]. Ce conservatisme s'explique par l'adaptation d'œuvres littéraires écrites par des académiciens, qui sont souvent à droite sur le spectre politique, voire royalistes.

On ne peut recenser les films qu'à partir de leur titre, le contenu de la plupart des films de la Belle époque ayant été perdus. Comme l'on peut s'en douter, le thème de Valmy est essentiellement utilisé par des réalisateurs français. Le premier film qui montre assurément Valmy ou l'une de ses évocations est toutefois un film italien, Romano Luigi Borgnetto ayant

---

[148] *Marche lorraine*, Montréal, Canada, Albert Turcotte, [s. d.].

[149] Jean Gillequin (éd.), *La Chanson française du XVe au XXe siècle*, Paris, La Renaissance du livre, 1910, p. 299-300.

[150] H. Dérouville et PLAIRE Joseph Plaire, *Valmy : chanson marche*, [1910], [En ligne : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1311319m.media]. Consulté le 30 septembre 2022.

[151] Sylvie Dallet, *La Révolution française et le cinéma : de Lumière à la télévision*, Paris, Ed. des Quatre-Vents, 1988, p. 38.

[152] *Ibid.*, p. 29.

réalisé *L'eroe di Walmy* (Le Héros de Valmy) en 1908[153]. En 1909, Louis Feuillade est l'auteur du *Petit Tambour de 92*, un film produit par Gaumont[154]. Au vu du titre, ce film reprend probablement l'histoire d'un enfant-soldat qui soit se sacrifie pour la patrie au moment de Valmy ou Jemmapes, soit qui débute une glorieuse carrière aux mêmes dates. Enfin, il est certain qu'une reconstitution de Valmy a été réalisée dans *Vive la nation – 1792*, un long-métrage qui indique retracer la bataille de Valmy et dont un rôle est officiellement attribué à Kellermann. D'autres films devaient certainement faire référence à Valmy, mais sans une indexation précise ou leurs scénarios, il est peu aisé de les retrouver.

C. Valmy, un nom, un prénom et un odonyme

La banalité de Valmy dans l'imaginaire national transforme la canonnade en nom consensuel, ce qui favorise sa dissémination dans des domaines très divers. Ainsi, on trouve même des chevaux de course répondant au nom de Valmy au début du XX^e^ siècle[155]. Cependant, nous avons concentré notre attention sur deux domaines en particulier, l'odonymie ainsi que l'anthroponymie.

1. Valmy à la conquête des villes françaises

Au cours de la monarchie de Juillet, Louis-Philippe a renommé un seul lieu en l'honneur de Valmy en France métropolitaine, le quai de Valmy dans le 10^e^ arrondissement de Paris. Depuis, la seule ville ayant choisi une rue de Valmy est Lille, en 1867[156]. Avec l'instauration de la III^e^ République, on assiste à une explosion onomastique, qui concerne également les autres batailles révolutionnaires, comme Jemmapes et Fleurus. En France métropolitaine, 103 voies[157] portent le nom de la bataille de Valmy et sont réparties quasi uniformément sur le territoire[158].

---

[153] Romano Luigi Borgnetto, *L'eroe di Walmy* (Le Héros de Valmy), Torino, Itala Film, 120 m. Cité sur Hervé Dumont, *Encyclopédie du film d'histoire*, [En ligne : http://www.hervedumont.ch/]. Consulté le 15 août 2022.

[154] Roger Icart, *La Révolution française à l'écran*, Toulouse, Milan, 1988, p. 115.

[155] Nous avons repéré l'un d'entre eux dans une vente de chevaux de course de l'écurie de M. Soubeyran à l'établissement Chéri, signalée par la *Gazette Drouot*. Cf *Gazette de l'hôtel Drouot*, 4^e^ année, n^o^ 62-63, 3-4 mars 1894, p. 3.

[156] Jean-Claude Bouvier, *Les noms de rues disent la ville*, Paris, C. Bonneton, 2007, p. 114.

[157] Les voies incluent des rues, mais aussi des allées, des impasses, des avenues, des places, des boulevards, mais aussi un quai, un espace, un square, un clos et un jardin. Castres est un cas particulier puisqu'il s'agit de l'allée Jean-Jacques Bertrand Volontaire à Valmy, que nous avons conservée car la participation de cet homme à la bataille est l'élément central. En revanche, nous avons exclu les noms faisant référence à des groupes armés Valmy pendant la Seconde Guerre mondiale, car ce sont ces groupes qui sont honorés et non Valmy.

[158] Nous avons récupéré ce chiffre grâce au site national des adresses. Des noms ont pu disparaître, mais nous pensons que leur nombre est marginal au vu du consensus mémoriel autour de Valmy. Cf *Site national des adresses*, [En ligne : https://adresse.data.gouv.fr/]. Consulté le 11 septembre 2022.

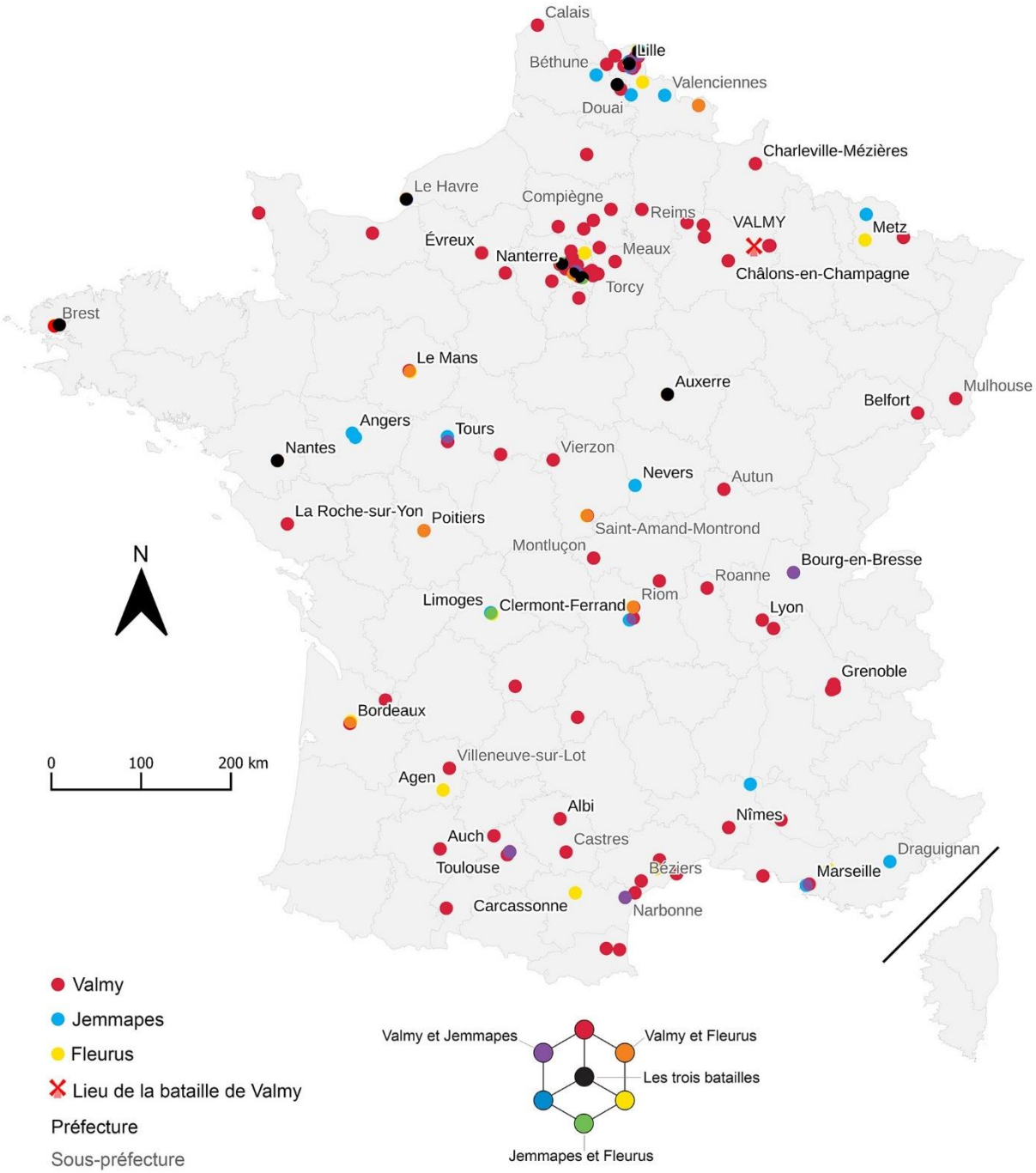


Image 36 : Carte. Odonymie de trois batailles révolutionnaires en France métropolitaine.
Carte réalisée par E. Meyer et A. Peiffer.

S'il nous a été impossible de vérifier les dates de nommage de toutes les rues, nous pouvons affirmer que la grande majorité des noms de voies actuelles liés à Valmy ont été instaurés entre 1871 et 1914. En effet, la IIIe République utilise les événements révolutionnaires pour nommer de nouveaux noms de lieux. Hormis le 14 juillet, les autres événements demeurent peu présents

d'un point de vue quantitatif, mais ils possèdent tous une forte présence symbolique[159]. Les villages et les petites villes portant rarement des noms d'événements historiques, à l'exception des événements très locaux, on retrouve majoritairement le nom de Valmy dans des préfectures, des sous-préfectures ou en banlieue de Paris et des grandes métropoles. Une répartition somme toute attendue, mais que nous pouvons légèrement affiner en comparant avec la répartition des noms de voies dédiés à Jemmapes et à Fleurus. Cette comparaison nous montre en premier lieu la montée en puissance mémorielle de la bataille de Valmy, qui est bien plus utilisée dans l'onomastique que Fleurus ou Jemmapes. Un siècle plus tôt, Fleurus et Jemmapes étaient bien plus célébrés et reconnus, ce qui prouve une inversion mémorielle. On peut remarquer également les villes qui ont décidé de donner les noms des trois batailles à leurs rues : Paris, Nantes, Le Havre, Auxerre, Lille, Tourcoing, Sartrouville et les petites villes de Harnes, en périphérie de Lens, et de Relecq-Kerhuon dans le Finistère. Le cas de Nantes a été bien renseigné, ce qui nous permet d'apprendre que ces rues ont toutes été nommées en 1901, à la suite de la création de nouvelles rues en 1900[160]. Lorsqu'une ville possède plusieurs rues aux noms de batailles révolutionnaires, elles sont fréquemment proches les unes des autres, car la cohérence des dénominations des rues est appréciée.

Valmy semble assez présent dans les villes de gauche et ouvrières, avec une forte présence dans les régions parisiennes, lilloises et dans une certaine mesure le Midi rouge (Toulouse, Béziers, Nîmes). La métropole la plus originale est Grenoble, qui a donné le nom de la bataille à de multiples reprises, avec une avenue de Valmy à Grenoble et d'autres lieux dans des communes de banlieue, comme Échirolles. Au vu de ce regroupement des dénominations, il y a probablement une influence entre la métropole et les communes alentours. La canonnade bénéficie assez logiquement d'un ancrage local, avec cinq rues au nom de Valmy dans le département de la Marne. Cependant, les frontières du département sont plutôt hermétiques, puisqu'on ne trouve aucune mention, ni en Haute-Marne, ni même en Meuse, pourtant très proche géographiquement de Valmy. Les batailles révolutionnaires brillent généralement par leur absence dans l'ouest. On peut supposer dans ce cas que le poids du catholicisme dans certaines régions a limité l'utilisation de noms de rue héritées de la Révolution. Les seules villes de Bretagne à posséder une rue de Valmy sont Relecq-Kerhuon, ville en grande partie ouvrière, et Brest. Pour cette dernière, au vu de sa situation géographique, une rue entre les limites de l'ancien Brest et de l'ancienne commune de Saint-Marc, il semble certain que le nommage a eu lieu ultérieurement à 1914[161], peut-être lors de la reconstruction de la ville à partir de 1944. Non loin figurent d'autres noms révolutionnaires, dont Fleurus, Viala ou Bara, mais aussi une rue de Verdun, ce qui nous oriente encore plus vers un nommage

[159] *Ibid.*, p. 121.

[160] Édouard Pied, *Notices sur les rues de Nantes*, Nantes, A. Dugas, 1906, p. 102, 156 et 305.

[161] La carte des années 1950 sur la base de données Géoportail ne montre en tout cas pas le tracé de la rue de Valmy.

d'après-guerre. Il est étonnant de constater que dans le Nord, qui compte pourtant de nombreuses références aux guerres révolutionnaires, Cambrai, ville de naissance de Dumouriez, à défaut d'honorer directement le général traître, n'est attribué à aucune de ses rues les noms de ses victoires. Quelques villes témoignent d'une affirmation ultérieure de leur patriotisme, comme l'illustrent le cas de Metz et de Mulhouse qui était allemandes entre 1871 et 1914. On peut aussi être surpris de ne pas trouver de rue de Valmy à Strasbourg, ville de naissance de Kellermann. Cette absence est probablement la conjugaison d'un manque de volonté politique et d'une onomastique par ailleurs assez particulière dans la capitale alsacienne, qui reste attachée aux dénominations médiévales et modernes, même à l'extérieur du centre historique.

À l'onomastique liée à Valmy peut s'ajouter les noms liés à Kellermann ou les groupes s'étant nommés Valmy au cours de la Résistance, mais nous avons choisi de les écarter car ils ne renvoient pas forcément à la mémoire de Valmy mais bien à celle qui est propre aux individus cités. Ainsi, le Second Empire qui a effacé les traces de Valmy dans la vie publique, a honoré Kellermann en tant que maréchal d'Empire d'un boulevard dans le 13e arrondissement de Paris[162].

Cette incursion dans la toponymie nous permet également de mettre en garde vis-à-vis de certains noms, qui sont des faux-amis. Dans le sud, plusieurs lieux-dits sont dénommés « Valmy » dans les campagnes, dû à la déformation de noms plus anciens, dont l'exemple le plus connu est le château de Valmy, sur les hauteurs d'Argelès, dont l'origine du nom reste trouble. Cependant, le château datant de la Belle Époque, le propriétaire a pu être influencé par la prégnance du nom de Valmy.

2. Le choix d'un nom ou d'un prénom révolutionnaire

Valmy n'est pas à proprement parler un nom ou un prénom révolutionnaire, puisqu'il n'existe tout simplement pas pendant la Révolution. Cependant, il fait son apparition en 1848 dans les Antilles, au moment de l'abolition de l'esclavage. En effet, les esclaves étant jusqu'alors considérés comme des « biens meubles » et ne se sont pas inscrits à l'état civil. En 1848-1849, ils sortent donc du néant administratif pour obtenir une identité civile et le « droit d'avoir des droits »[163]. Étant pour la plupart seulement désignés sous un numéro de matricule et un prénom, voire un surnom, il leur est alors nécessaire d'avoir un patronyme. Bien qu'officiellement ce soient les « nouveaux libres » qui décident de leur nom, nombre d'entre

[162] Jeu de données « Dénominations des emprises des voies actuelles », Site *Paris Data*, [En ligne : https://opendata.paris.fr/explore/dataset/denominations-emprises-voies-actuelles/]. Consulté le 11 septembre 2022.

[163] Silyane Larcher, « Tu seras une personne, mon enfant ! La citoyenneté pour les "nouveaux libres" des Antilles françaises après 1848 », *Sociologie*, 2014, vol. 5, no 2, p. 160-161.

eux sont attribués sans le consentement des personnes par les officiers d'état civil, lorsqu'ils les inscrivent dans les registres dans les années qui suivent l'abolition[164]. L'attribution de « Valmy » provient probablement de ces officiers, pétris des images de la monarchie de Juillet dont Valmy faisait partie, ceux-ci piochant souvent dans les références historiques, mythologiques et bibliques, du moins lorsqu'ils n'attribuaient pas de surnoms péjoratifs[165]. Parmi les noms tirés de l'histoire de France, c'est majoritairement des références médiévales, révolutionnaires et napoléoniennes qui sont choisies, probablement en raison de l'influence de l'histoire romantique[166]. Au moins 22 Martiniquais et Guadeloupéens reçoivent le nom de famille « Valmy » en 1848. L'un des descendants de ces anciens esclaves[167], René Valmy, devient célèbre en France au cours de la Seconde Guerre mondiale pour ses talents de sprinteur.

Sous la IIIe République, Valmy devient le pseudonyme d'artistes, même si nous ne disposons que rarement de témoignages prouvant le lien avec la bataille. La romancière Pauline Valmy, de son vrai nom Marguerite Jacques, est la première à utiliser ce nom pour publier ses livres en 1889, choix qu'elle a peut-être fait en raison du centenaire de la Révolution. L'auteur et parolier Edmond décide lui de se renommer Jean Valmy lorsqu'il commence à se faire connaître dans les années 1920. Nous disposons tout de même du témoignage de l'acteur André Valmy, dont le véritable nom de famille est Dugenet. Dans un entretien avec Rémi Carémel, il indique qu'il a changé de nom lors d'une de ses premières participations artistiques : « On m'a demandé comment je m'appelais. Je trouvais que Dugenet était un nom de vieux con, alors j'ai dit au hasard "Valmy" car j'étais passionné par l'Histoire »[168]. Des personnes se prénomment aussi progressivement Valmy, la première datant probablement de 1869[169]. En France, quelques enfants portent ce prénom entre 1890 et 1910, avant de disparaître. Mais en Belgique, il s'agit d'un prénom bien plus populaire, environ 200 nouveaux nés le portant rien que pour l'année 1900. Il est principalement donné au sein du milieu ouvrier et dans la région du Hainaut, contiguë à la France et sur laquelle on retrouve les villes de Fleurus et de Jemmapes. Valmy Féaux suppose que ceci est lié au régime monarchique de la Belgique et que ce prénom pouvait représenter une forme de lutte contre le pouvoir royal, d'autant plus dans le Hainaut où les idées

---

[164] Priska Degras, « Littérature et Histoire : le nom-du-père », dans Marie-Christine Rochmann (dir.), *Esclavage et abolitions. Mémoires et systèmes de représentation*, Paris, Karthala, 2000, p. 141.

[165] Guillaume Durand, *Les noms de famille de la population martiniquaise d'ascendance servile: origine et signification des patronymes portés par les affranchis avant 1848 et par les « nouveaux libres » après 1848 en Martinique*, Paris, L'Harmattan, 2011, p. 451-458.

[166] *Ibid.*, p. 407.

[167] Il est le fils d'un père guadeloupéen, André Valmy. Cf Jean-Philippe Leclaire, « René Valmy, le roi métis de Vichy », *L'Équipe*, 73e année, no 23 395, 15 août 2018, p. 26.

[168] Rémi Carémel, « Adieu André Valmy », *Dans l'ombre des studios...*, 20 novembre 2015, [En ligne : http://danslombredesstudios.blogspot.com/2015/11/adieu-andre-valmy.html]. Consulté le 24 août 2022.

[169] Valmy Féaux, « Quand Valmy devient un prénom », dans Association pour la promotion du Moulin de Valmy, *Inauguration du moulin de Valmy : 20 septembre 1792 - 20 septembre 2005 (actes du colloque de l'inauguration)*, Langres, D. Guéniot, 2006, p. 88.

républicaines sont vives[170]. Encore aujourd'hui, ce prénom reste porté dans ce pays, même s'il est devenu plus rare.

Au cours des années 1900, Valmy est par conséquent un lieu de mémoire amplement partagé par la population. Cette bataille passe de la « mémoire-nation » décrite par Pierre Nora[171], c'est-à-dire de la nation qui prend conscience d'elle-même et qui souhaite conservée la mémoire de ses actions, à la « mémoire-citoyen », qui est la « retombée active » de la première, son enracinement social. Cette forme de mémoire nationale est une mémoire de masse, elle ne se perçoit pas tant dans la pierre que dans le quotidien, dans les pratiques scolaires et dans les noms de rue. On peut même affirmer que la bataille de Valmy est un élément typique de cette mémoire en France à la veille de la Première Guerre mondiale.

III. De Valmy à Verdun : le mythe réquisitionné en temps de guerre

À partir de 1911, l'éducation patriotique et républicaine ainsi que le souvenir des moments héroïques de la nation française constituent des thèmes centraux abordés à l'école, mais aussi dans des interventions publiques comme celle du président de la République, Raymond Poincaré[172]. La militarisation de la France s'accélère à partir de 1913. Le début de l'été 1914 est pourtant tranquille, mais lorsque la France décrète la mobilisation générale le 1er août, celle-ci s'effectue dans la résolution. Contrairement aux images des soldat partant au front la fleur au fusil, ce n'est pas tant par volonté belliciste que les Français s'engagent massivement dans la guerre, mais parce que celle-ci s'est imposée dans l'opinion publique sans laisser d'alternative[173]. Selon François Cochet, la résignation est d'autant plus aisée que pour la population, la guerre sera forcément courte[174], comme l'était finalement la campagne de l'Argonne.

[170] *Ibid.*, p. 89.

[171] P. Nora, « La nation-mémoire », dans Pierre Nora (dir.), *Les lieux de mémoire. 2. La Nation*, Paris, Gallimard, 1986, vol.III, p. 647-650.

[172] Jakob Vogel, « Commémorer 1870-1871 sous les auspices de la guerre ? Les vétérans de la guerre franco-allemande et la mobilisation patriotique de 1870 jusqu'à la veille de la Première Guerre mondiale », dans Jean-François Chanet et al., *D'une guerre à l'autre : que reste-t-il de 1870-1871 en 1914 ?*, Paris, Riveneuve éditions, 2016, p. 57-58.

[173] François Cochet, *La grande guerre : fin d'un monde, début d'un siècle*, Paris, Perrin, 2018, p. 61-62.

[174] *Ibid.*, p. 66.

A. Valmy, ciment de l'Union sacrée

L'Union sacrée est une expression qui apparaît dans le discours du président de la République le 4 août 1914. La formule connaît un succès quasi immédiat et signifie initialement la trêve entre les partis lors de l'entrée en guerre et une union pour la défense nationale[175]. Pour souder des partis politiques différents, certains n'acceptant même pas la notion de République, le patriotisme et ses images deviennent primordiales, quitte à ce que cette union soit superficielle[176].

1. Le ralliement des socialistes

Depuis 1913, avec l'armement de plus en plus massif de la France, Jaurès et les socialistes entendent contrer le militarisme du régime et se positionnent contre une augmentation du service militaire à trois ans[177]. Lors des rassemblements, le pacifisme du parti est sans cesse rappelé et le journal de la SFIO, *L'Humanité*, appelle au désarmement. Après l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand, une partie des militants socialistes manifeste dans les rues de Paris, Lyon, Montluçon ou Brest[178] pour maintenir la paix, donnant l'illusion à certains que Jaurès est le dernier rempart à l'entrée en guerre[179]. Son assassinat le 31 juillet enterre le pacifisme des socialistes : on assiste en quelques jours à d'importants changements de doctrine, dont le plus impressionnant est celui de Gustave Hervé, qui était antimilitariste encore quelques années auparavant. Ce changement serait probablement lié à la ferme conviction de la plupart des Français d'être attaqués et de la nécessité de protéger le territoire[180].

Dès le 1er août, Gustave Hervé déclare que le premier devoir sacré du socialiste était certes de sauver la paix, mais que s'il n'y arrivait pas, il est nécessaire de sauver au moins le pays de l'invasion[181]. Le lendemain, il rédige un texte onirique dans lequel défile plusieurs personnages historiques, dont Danton, devant l'allégorie de la nation en larmes.

> À ce moment, une immense clameur retentit à travers les airs. De ces millions de poitrines, s'échappait un seul cri, le cri qui déjà avait retenti en 1792 à Valmy : « Vive la Nation ! » Devant

[175] J.-J. Becker et S. Audoin-Rouzeau, *La France, la nation, la guerre : 1850-1920*, *op. cit.*, p. 272-273.

[176] Chaque courant spirituel ou politique était persuadé de ressortir gagnant de la guerre. Cf *Ibid.*, p. 278.

[177] A.-D. Houte, *Histoire de la France contemporaine. 4. Le triomphe de la République*, *op. cit.*, p. 388-389.

[178] F. Cochet, *La grande guerre*, *op. cit.*, p. 64.

[179] A.-D. Houte, *Histoire de la France contemporaine. 4. Le triomphe de la République*, *op. cit.*, p. 392.

[180] F. Cochet, *La grande guerre*, *op. cit.*, p. 65.

[181] Gustave Hervé, « Haut les cœurs ! », *La Guerre sociale*, 1er août 1914. Cf Gustave Hervé, *La Patrie en danger*, Paris, Bibliothèque des ouvrages documentaires, 1915, p. 43.

> le spectacle de cette union nationale, dont on n'avait jamais vu un pareil exemple, le spectre de la guerre recula, épouvanté[182].

Le 4 août, dans son discours lors de l'enterrement de Jaurès, il détourne définitivement engagement de l'ancien dirigeant de la SFIO, dénaturant sa vision du pacifisme et par extension de Valmy, qui est plus facilement exploitable à gauche en raison de son aspect purement défensif :

> N'est-ce pas vrai enfin qu'aujourd'hui le drapeau tricolore porte dans ses plis glorieux les mêmes espérances qu'il portait à Valmy, et qu'aujourd'hui il vous [Jaurès] semble aussi beau, aussi sublime que le drapeau rouge de notre internationale[183] !

Aux funérailles de Jaurès, la plupart des ministres sont présents, mais aussi des nationalistes, notamment Maurice Barrès, preuve de la transformation de la cérémonie en messe de l'Union sacrée[184].

La position de Gustave Hervé reflète celle prise également par *L'Humanité*. Le journal fondé par Jaurès fait des références systématiques à la Révolution française dès l'entrée en guerre et pendant de longs mois[185]. Il va jusqu'à faire des parallèles pour le moins étonnants, découvrant des origines techniques et militaires à la guerre de tranchées dans les guerres de 1792 dans un article de la fin du mois de décembre 1914[186]. On remarque dans le même numéro le retour des romans-feuilletons patriotiques, avec un extrait de *L'invasion* d'Erckmann-Chatrian. *L'Humanité* ne ressemble alors guère à un journal socialiste, tant son contenu est similaire à celui des feuilles patriotiques de l'été 1870. Paul Adam, ancien écrivain libertaire et anarchiste, s'engage sur le terrain pour soutenir le moral des troupes. Le 20 mai 1915, il publie une tribune vibrante dans *L'indépendant du Pas-de-Calais* où il célèbre « l'élan de Valmy » qui animait ses ancêtres et qui a permis la vengeance d'Arras, en ruines à cause des « ogres germaniques », qui serviraient à présent à engraisser les « champs de betteraves »[187]. Les socialistes, y compris son aile la plus à gauche, se rallient par conséquent à l'Union sacrée, croyant s'engager dans une guerre pour le droit, la civilisation et la possibilité d'instaurer un jour le socialisme dans un climat de paix[188].

---

[182] G. Hervé, « L'âme de la patrie », *La Guerre sociale*, 2 août 1914. Cf *Ibid.*, p. 46.

[183] G. Hervé, « Adieu à Jaurès », *La Guerre sociale*, 4 août 1914. Cf *Ibid.*, p. 49.

[184] J.-J. Becker et S. Audoin-Rouzeau, *La France, la nation, la guerre : 1850-1920*, *op. cit.*, p. 272.

[185] S. Luzzatto, *L'impôt du sang*, *op. cit.*, p. 18.

[186] François Le Botry, « La guerre de tranchées », *L'Humanité*, 28 décembre 1914, p. 3.

[187] AD du Pas-de-Calais, PG 229/30, Paul Adam, « Le sang d'Arras », 20 mai 1915.

[188] A. Crépin, *Défendre la France*, *op. cit.*, p. 389.

2. Le souvenir de Valmy confronté à la guerre

Dans les premiers temps de la guerre, Valmy reste un point de repère historique qui sert de comparaison, en témoigne les commentaires depuis Paris de la bataille de la Marne. Cette dernière est une victoire commode à célébrer pour les autorités, car elle reste dans la lignée des préceptes de Valmy avec une défense quasi-miraculeuse de la France par le peuple en armes[189]. Ainsi, Gustave Hervé s'empresse d'écrire un article intitulé « Un nouveau Valmy » dans son journal *La Guerre sociale* pour annoncer la victoire, qu'il introduit par un mélange de références au roman national, passant des Champs catalauniques à Jeanne d'Arc. Il met ensuite en garde les Allemands :

> Vous qui fuyez devant la furie française déchaînée, par les chemins tortueux et ombragés de l'Argonne, quand vous passerez près du village de Valmy ; que vous trouverez sur votre route, du côté de Sainte-Menehould, arrêtez-vous.
>
> Là, il y a plus d'un siècle, nos pères déjà ont arrêté les vôtres.
>
> Là déjà la civilisation a arrêté la barbarie.
>
> C'est là que, le soir de la grande bataille, Goethe, votre Goethe immortel, qui avait compris le sens de notre victoire, dit aux officiers prussiens : « En ce jour, en ce lieu, un monde nouveau vient de naître. »
>
> Prêtez l'oreille; Goethe n'est pas mort : si vous êtes dignes de l'entendre, il vous dira : « Réjouissez-vous; le militarisme prussien vient d'être frappé à mort ; une ère nouvelle va commencer sur la terre pour les hommes de bonne volonté. En ces jours, en ces lieux, saluez l'aurore des Etats-Unis d'Europe[190] ! »

L'historien Alphonse Aulard voit également dans la victoire de la Marne « la suite lointaine mais directe » de Valmy[191]. Cette comparaison entre les batailles de Valmy et de la Marne dure un certain temps puisqu'on la trouve même dans le *New-York Tribune* après le voyage du maréchal Joffre aux États-Unis en 1917[192].

Valmy continue à être utilisé dans les discours officiels dans les années qui suivent, bien qu'avec moins de vigueur. Ainsi Paul Deschanel, président de la chambre des députés, fait

---

[189] Rémi Dalisson, « Champs de batailles et mémoire de guerre. L'exemplarité de la célébration de la victoire de la Marne de 1916 à 1939 », *Revue du Nord*, vol. 82, n° 337, octobre-décembre 2000, p. 764.

[190] G. Hervé, « Un nouveau Valmy », *La Guerre sociale*, 14 septembre 1914. Cf G. Hervé, *La Patrie en danger*, *op. cit.*, p. 176-177.

[191] *La Paix future d'après la Révolution française et Kant,* conférence faite à la Sorbonne, 7 mars 1915, p. 5, cité dans S. Luzzatto, *L'impôt du sang*, *op. cit.*, p. 21.

[192] « La bataille de la Marne prendra sa place à côté de Valmy dans l'histoire de la France, et de Marathon dans l'histoire du monde, puisque Valmy sauva la démocratie en Europe et que Marathon sauva la civilisation pour l'humanité. Elle fut la victoire du génie français sur la force allemande. » Cf Ministères de la Guerre et des Affaires étrangères*, Bulletin quotidien de presse étrangère*, n° 452, 27 mai 1917, p. 3.

placarder le discours qu'il a prononcé devant la chambre le 5 août 1915, qui débute par un rappel de la grandeur de la France :

> Un an a passé depuis le jour où l'ennemi, avant même de nous avoir déclaré la guerre, a violé notre territoire ; un an plein d'une gloire si pure, qu'elle éclaire à jamais toute l'histoire du genre humain ; un an d'où la France, la France de Jeanne d'Arc et de Valmy, sort, s'il se peut, encore plus grande[193].

Deschanel est même un habitué des références à Valmy dans ses discours[194]. On peut également citer Aristide Briand, qui rend hommage aux soldats de la nation armée « toujours animés du souffle de Valmy »[195] lors d'un banquet en l'honneur des Américains, le jour de leur fête nationale en 1916. Malgré l'installation d'une guerre de position, le souvenir de Valmy continue par conséquent à être employé tout au long de la période. Il l'est d'autant plus qu'en 1915, plusieurs opérations ont lieu entre Reims et l'Argonne, donc à proximité de Valmy, dont les deux batailles de Champagne (15 février - 30 mars 1915 et 25 septembre - 10 octobre 1915)[196]. L'ancien champ de bataille devient par conséquent un lieu de passage et de visite des régiments français.

3. Envoyer un souvenir de Valmy

Bien que l'envoi de cartes postales soit devenu commun avant la Première Guerre mondiale, nous avons fait le choix d'évoquer plus particulièrement sa pratique en temps de guerre, car à bien y regarder, bon nombre de ces cartes postales en vente ou archivées ont été envoyées entre 1914 et 1918. La pratique s'est effectivement intensifiée une fois les hommes envoyés au front et ce sont 4 à 5 milliards de cartes postales qui ont été produites au cours du conflit selon Clémentine Vidal-Naquet[197]. Une partie des cartes postales sur Valmy ont dû être imprimées avant la guerre[198], car après 1900, les bâtiments principaux d'un village et d'un village sont systématiquement photographiés, quelle que soit leur qualité architecturale[199]. On retrouve d'ailleurs différentes vues de Valmy, son église, ses rues, en plus du monument dédié à Kellermann. Elles ont pu également connaître des réimpressions. Cependant, nous trouvons aussi des cartes postales avec des photos prises pendant la guerre, certaines montrant des soldats

[193] Musée Carnavalet, AFF4467, « Extrait du Procès-Verbal de la Séance du Jeudi 5 Août 1915. Discours de M. Paul Deschanel », 1915.

[194] Un an plus tard, il cite par exemple Valmy, Jemmapes et Fleurus au même titre que les grandes victoires grecques antiques devant l'Académie française. Cf *Le Matin*, 33e année, no 11 930, 26 octobre 1916, p. 1.

[195] *Le Matin*, 33e année, no 11 817, 5 juillet 1916, p. 3.

[196] F. Cochet, *La grande guerre*, *op. cit.*, p. 144.

[197] Clémentine Vidal-Naquet, « Derrière l'image, les mots. Cartes postales et pratiques d'écriture dans la Grande Guerre », dans B. Tillier (dir.), *Cartes postales illustrées en guerre*, *op. cit.*, p. 57.

[198] Annexe 40 : Deux exemples de cartes postales

[199] Aline Ripert et al., *La carte postale : son histoire, sa fonction sociale*, Paris, Éditions du CNRS, 1983, p. 79.

ou insérant des légendes patriotiques liées à la guerre. Avec le front qui se situe non loin, le site de Valmy est très visité, même si cela peut être par défaut, lors d'un mouvement de troupes. Des cérémonies militaires ont également lieu devant la statue de Kellermann, comme des remises de décorations et des défilés[200].

Le choix d'une carte postale parmi d'autres, en plus des goûts personnels, relève souvent de l'endroit où la personne est passée ou a séjourné, l'expéditeur s'appropriant l'image qu'il envoie[201]. La transformation de Valmy en lieu de passage provoque par conséquent un usage spécifique des cartes postales du champ de bataille entre 1914 et 1918. On peut les classer en deux catégories principales : la vue simple de la statue de Kellermann et du monument qui renferme son cœur et celles qui impliquent des personnes en train de poser. Cet usage des cartes postales va de pair avec la prise de photos par les soldats eux-mêmes pour leurs souvenirs personnels[202].

Image 37 : Exemple de carte postale de Valmy éditée pendant la guerre, vers 1915.
Source : AD de la Marne, 2 Fi 588/26.

Les cartes postales peuvent aussi être des illustrations ou des reproductions de tableaux anciens. *Le rêve* d'Édouard Detaille est une carte postale déclinée de diverses manières : le

[200] Annexe 41 : Extrait du journal *Excelsior*, 1915

[201] A. Ripert et al., *La carte postale*, *op. cit.*, p. 158.

[202] ECPAD, SPA 19 N 697, Pierre Alphonse Pansier, « Valmy (Marne), la statue de Kellermann et la pyramide, 29-11-1916 », [En ligne : https://imagesdefense.gouv.fr/fr/valmy-marne-la-statue-de-kellermann-et-la-pyramide-29-11-1916-legende-d-origine.html]. Consulté le 19 août 2022.

tableau peut servir de toile de fond à une photographie[203], faire l'objet de photomontages[204] ou être envoyé tel quel. Étonnamment, on peine à trouver des représentations de Valmy, alors que des dessinateurs ou des peintres comme Alphonse de Neuville ou même Bellangé[205] sont à la mode. Cependant, parmi les cartes postales illustrées, le volontaire de l'an II manque à l'appel, alors que Pierre Serna fait cet étonnant constat, remarquant que l'on trouve à la place une surreprésentation de Napoléon[206]. L'historien émet l'hypothèse que ce n'est pas tant les victoires remportées pendant la Révolution qui poseraient soudainement problème, vu qu'elles sont valorisées par ailleurs, mais la représentation de généraux jeunes, à une époque où les généraux sont vieux, voire très vieux[207]. Son commentaire s'appuie sur la censure des historiens Albert Mathiez et Alphonse Aulard, qui ont demandé à ce que les généraux démissionnent pour laisser place à la jeunesse, comme pendant la Révolution[208]. Hormis une reproduction d'une illustration de Lalaude que nous analyserons ultérieurement, les mentions sont par conséquent à Valmy sont discrètes et sujettes à interprétation. *Vive la nation !* d'Adolphe Willette, qui représente une femme tambour, est-elle par exemple une référence à la canonnade au vu des habits révolutionnaires du personnage et du titre du dessin ?

Les références spontanées à Valmy s'étiolent quelques mois après le début du conflit devant l'ampleur des événements, qui n'ont rien de commun avec les guerres révolutionnaires. La deuxième bataille de Champagne provoque à elle seule 126 000 morts du côté français[209], la comparaison aux 300 morts de Valmy et à sa seule journée d'affrontement en devient indécente. Gustave Hervé, qui a cité à de multiples reprises Valmy dans son journal durant l'été 1914, ne l'utilise plus du tout à partir de la fin du mois d'octobre. De plus, nous n'avons pas trouvé de récits individuels de poilus mentionnant Valmy, ce qui ne signifie pas leur inexistence, mais leur marginalité. En revanche, la canonnade de 1792 demeure une référence au service d'une intense propagande belliciste. Comme nous l'avons vu avec Deschanel, les guerres révolutionnaires se maintiennent dans les discours politiques, mais aussi dans la presse et dans une certaine littérature de propagande.

B. Une propagande outrancière

Tout au long de la guerre, mais surtout durant les deux premières années, Valmy s'affiche partout pour justifier l'effort de guerre. Les parallèles entre la mobilisation des

[203] C. Maingon, « Rêver la victoire », dans B. Tillier (dir.), *Cartes postales illustrées en guerre*, *op. cit.*, p. 218.

[204] *Ibid.*, p. 227.

[205] *Ibid.*, p. 221.

[206] Pierre Serna, « Mais où est passée la compagnie de l'an II ? », dans *Ibid.*, p. 194-195.

[207] *Ibid.*, p. 208.

[208] *Ibid.*, p. 209.

[209] F. Cochet, *La grande guerre*, *op. cit.*, p. 144.

conscrits à se battre contre les *barbares* germaniques comme les volontaires au temps de la Première Coalition fleurissent sur différents supports. Plus que jamais, les représentations de Valmy sont avant tout le fruit du contexte dans lequel elles sont produites. Elles sont fantasmées mais transportent une part de réel[210], celui de l'espoir de la victoire mais aussi du nationalisme effréné de l'époque.

1. Les fantômes du passé aux côtés des poilus

Image 38 : Hansi, Leçon d'histoire*, 1914. Source : Musée national de l'Éducation.*

Le dessinateur alsacien Hansi, passe du côté français en 1914, laisse libre court à son ressentiment vis-à-vis de l'Allemagne. Dans ses dessins patriotiques, on peut entrevoir déjà une référence à Valmy dans son hommage à Rouget de L'Isle. Il représente le créateur de la *Marseillaise* en train de chanter pour la première fois sa nouvelle création à Strasbourg. Son chant se transforme dans le ciel nocturne en volontaires suivant la statue *La Marseillaise* de

[210] Laurent Gervereau, « La guerre invisible », dans Philippe Buton (dir.), *La guerre imaginée*, Paris, S. Arslan, 2002, p. 248.

Rude. Une référence plus certaine apparaît dans un dessin satirique reprenant l'affaire de Saverne. Durant cette affaire, le sous-lieutenant Forstner avait traité de *Wackes*, terme péjoratif signifiant « voyous » et désignant les Alsaciens et les Mosellans, les habitants de Saverne et ses propres recrues alsaciennes et mosellanes. Hansi retourne ici l'injure, en présentant à Forstner les Wackes d'Alsace les plus illustres. On y retrouve les généraux révolutionnaires Rapp, Kléber, Lefèbvre et bien sûr Kellermann. Les titres des portraits se terminant généralement par « rosse les Allemands/Prussiens à […] », même si celui de Kellermann est caché, on peut imaginer qu'il y en a un de similaire, ce qui donnerait « Le maréchal Kellermann, duc de Valmy, rosse les Prussiens à Valmy ». Sur le dessin, on arrive même à distinguer un minuscule moulin.

L'iconographie de Valmy est aussi convoquée sur les affiches promouvant les emprunts nationaux. Une lithographie d'Adolphe Willette de 1899 est réutilisée pour le quatrième emprunt national, « pour que la France soit victorieuse comme à Valmy ». On retrouve Kellermann au milieu d'autres généraux révolutionnaires sur une affiche moins connue pour « l'emprunt de la libération » réalisée par Roger Broders et imprimée en 1917.

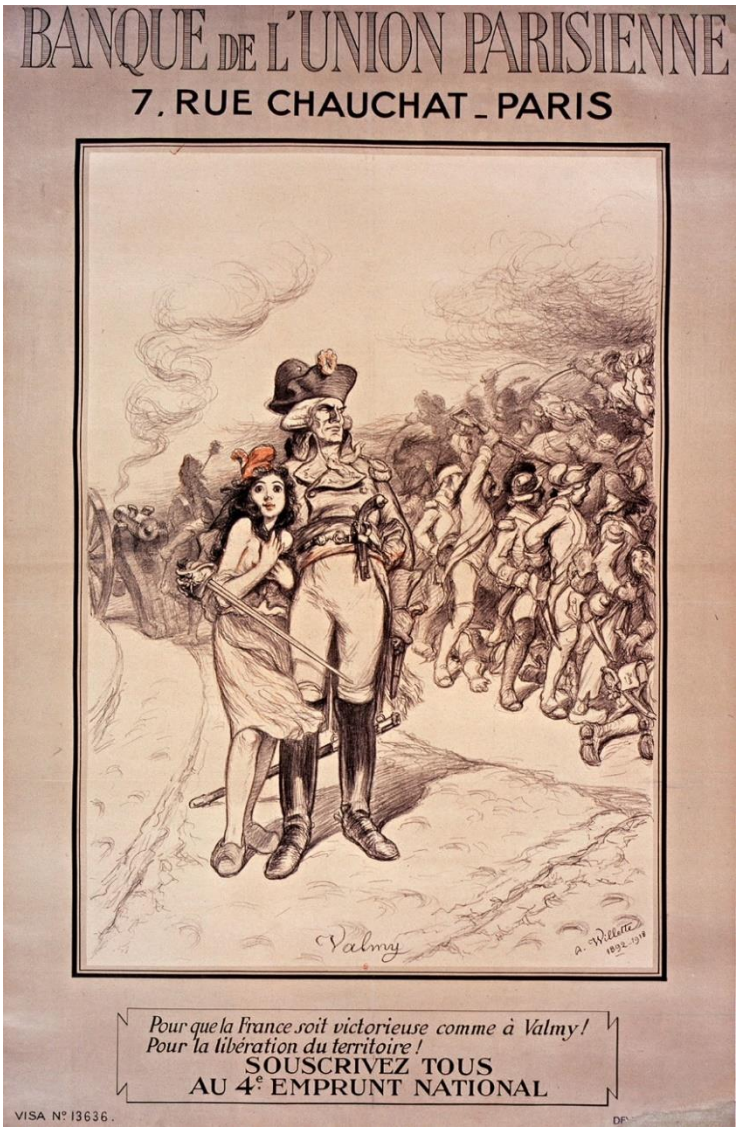


Image 39 : Utilisation d'une lithographie de Willette pour le 4e emprunt national, 1918. Source : site de vente en ligne.

Des images faisant le rapprochement entre le conflit et l'époque révolutionnaire paraissent également dans la presse. La plus marquante est probablement celle paraissant à la une du *Petit Journal* en 1915, qui demande étrangement de charger à la baïonnette comme à Valmy, ce qui montre le basculement qui s'est opéré dans le mythe diffusé : les Français ne sont pas seulement défendus, ils ont attaqué. Cette exaltation du combat au corps-à-corps est pourtant largement dépassé à ce moment de la guerre, déjà marqué par l'enlisement du conflit dans les tranchées. Pourtant, une percée de la ligne allemande au moyen de l'infanterie obsède le gouvernement et

les généraux, la France croyant encore à une guerre courte. Dans l'opinion publique règne l'idée, amplement partagée, qu'il suffirait simplement d'apporter un dernier coup de butoir pour renverser l'ennemi[211].

Le Petit Journal

ADMINISTRATION
61, RUE LAFAYETTE, 61
Les manuscrits ne sont pas rendus
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste

5 CENT. SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ 5 CENT.

26me Année — Numéro 1.273

DIMANCHE 16 MAI 1915

ABONNEMENTS

	SIX MOIS	UN AN
SEINE et SEINE-ET-OISE	2 fr.	3 fr. 50
DÉPARTEMENTS	2 fr.	4 fr. »
ÉTRANGER	2 50	5 fr. »

COMME A VALMY

La charge à la baïonnette au chant de la " Marseillaise "

Image 40 : Une du Petit journal, n° 1273, 16 mai 1915. Source : BnF.

[211] F. Cochet, *La grande guerre*, *op. cit.*, p. 131.

Comme nous l'avons précédemment expliqué, les volontaires apparaissent peu sur les cartes postales, mais il existe malgré tout un exemple qui souligne la transmission de l'héritage de la sauvegarde de la patrie. L'illustration « Hommage aux anciens » d'Alphonse Lalauze, élève d'Édouard Detaille[212], est reproduite par métallographie au cours de la guerre, au moins pendant l'année 1915[213]. Sur cette image, on assiste à un passage de témoin entre deux générations de combattants, les volontaires acclamant devant le moulin de Valmy[214] les poilus blessés au combat.

Cet amalgame est également visible au quotidien, puisque Valmy devient un nom commun de quartier ou de caserne militaire dans les villes de garnison[215]. Les historiques des régiments sont également assez frappants par leurs références à Valmy, y compris aux moments les plus meurtriers de la guerre. Le 122e régiment d'infanterie territorial en campagne décrit février 1916 comme « le mois à jamais fameux où la constance et l'abnégation françaises arrêtèrent la ruée des barbares devant Verdun-Valmy, […] deux lieux sacrés qui voisinent deux terres trempées du même sang pour la cause de l'humanité »[216]. Valmy est souvent perçu comme l'origine de leurs actions, y compris hors de France, un lieutenant-colonel rappelant par exemple à ses soldats durant la campagne de Serbie de 1915 qu'ils sont les « arrières petits-fils des héros de Valmy et de Jemmapes »[217]. Mais parfois, la violence des affrontements est reconnue comme étant supérieure à celle connus par les troupes françaises du passé, comme l'illustre le 234e

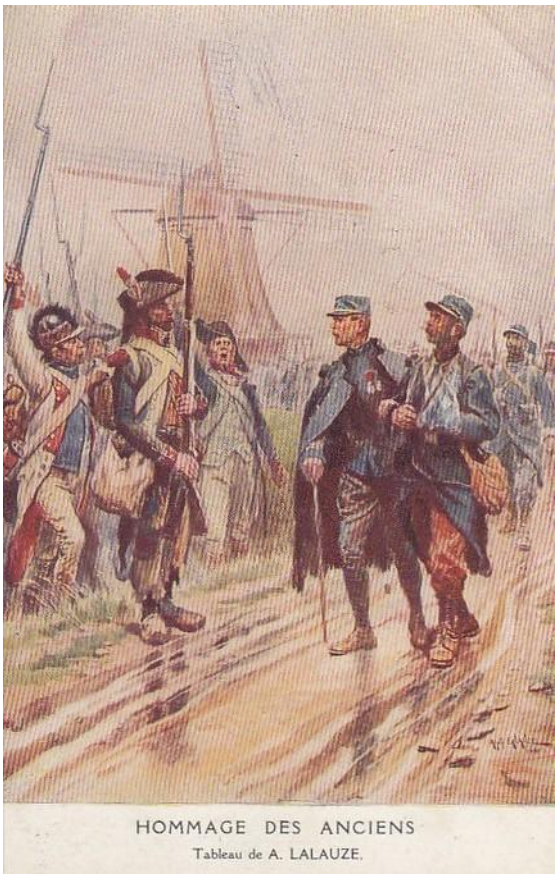


Image 41 : Carte postale représentant le tableau de Lalauze, 1915.
Source : Images de 1917*, p. 192.*

[212] Laurent Gervereau et Christophe Prochasson (dir.), *Images de 1917*, Paris, Musée d'histoire contemporaine, 1987, p. 198.

[213] *Ibid.*, p. 192.

[214] On peut remarquer par ailleurs que Lalauze s'est fortement inspiré des moulins hollandais, ce qui donne un air étrange à la scène, qui ne semble pas se passer en France.

[215] L. Bergès, *Valmy, le mythe de la République*, *op. cit.*, p. 107.

[216] *122e régiment d'infanterie territorial en campagne*, Montpellier, Imprimerie Firmin et Montane, 1920, p. 7.

[217] *Historique du 1er régiment de marche d'Afrique : bataillons C. et E. du 4me zouaves, bataillon du 3me zouaves, bataillon de marche d'Orient des 1er et 2me régiments étrangers*, Bizerte, Tunisie, Imprimerie française, [s. d.], p. 32.

régiment d'infanterie, qui déclare qu'à Verdun, « les poilus de la IIIe République furent plus grands encore que les soldats de l'An II »[218], l'amalgame étant fréquent entre les volontaires de 1792 et les soldats de 1794 (l'an II).

Valmy accompagne les soldats jusque dans la mort. Un monument en mémoire des « défenseurs de l'Argonne » est dressé dans le cimetière militaire de Sainte-Ménehould en 1916[219]. En raison de sa proximité géographique avec Valmy, on retrouve le lien entre les Poilus tombés au combat et l'hommage aux volontaires de 1792 au travers d'une plaque apposée sur le monument qui érige les morts au rang de « descendants valeureux » des « héros de Valmy ».

2. Valmy dans la poésie de guerre

Pendant longtemps, la poésie de 1914-1918 a été en grande partie négligée, et pour cause : c'est une poésie engagée en faveur de la guerre, qui exalte les sacrifices des soldats. Or, les vers et le patriotisme exacerbé font rarement bon ménage, à part sous terre. La poésie de la Grande Guerre a donc pendant longtemps été méconnue[220]. Valmy y est un symbole fréquemment évoqué, de 1914 jusqu'à la fin de la guerre. Le plus précoce est celui de Charles Berjole, qui est publié à la fin de l'année 1914 :

> Je voyais fulgurer dans la mêlée immense,
> Le glaive sans reproche et sans peur de la France
> Et, comme le Poète à Valmy, frémissant,
> Regardait l'Avenir mûrir au fond du Temps,
> J'eus cette certitude absolue et profonde
> Qu'un matin fabuleux se levait sur le Monde[221]… !

La veillée d'armes de René Fauchois est un dialogue lyrique qui a été récité sous le titre du Veilleur de Saint-Cyr au théâtre de la Porte-Saint-Martin le 22 juin 1915, lors d'un événement caritatif au bénéfice des familles des Saint-Cyriens tombés au champ d'honneur[222]. Odette Lyssan et Albert Lambert (fils) se sont chargés de l'interpréter.

> Je vois passer les vainqueurs de Bouvines…
> Le camp poudreux des Croisés pèlerins…
> Et Jeanne d'Arc avec ses Voix divines…
> Et le Vengeur avec tous ses marins…
>
> Ils sont tous là, les héros de ma race…

[218] *Historique du 234e régiment d'infanterie : guerre 1914-1918*, Mont-de-Marsan, Impr. nouvelle, [s. d.], p. 18.

[219] AD de la Marne, 2 Fi 507/275, Carte postale « Monument érigé au Cimetière Militaire », [1917].

[220] Laurence Campa, *Poètes de la Grande Guerre. Expérience combattante et activité poétique*, Paris, Classiques Garnier, 2020, p. 14.

[221] Charles Berjole, *Le voyage de Bonhomme Noël*, Angers, Contrat d'initiative de l'Anjou, 1914, [p. 3].

[222] L'information figure en couverture sur René Fauchois, *La veillée des armes*, Paris, Chez l'auteur, 1915.

Du Guesclin sort de son manoir breton…
Là-bas, Montluc essaye une cuirasse…
Et Kellermann offre à boire à Crillon[223] !

Le rêve du jeune chef se conclut par le souhait ardent de mourir au combat, car « tomber pour la justice et pour la liberté » serait « la plus belle mort », voire « l'immortalité »[224]. Au mois de septembre, c'est au tour du poète symboliste Henri « de Régnier de décrire un ange de la victoire, qui, après Bouvines et Valmy, serait venu se pencher sur la Marne[225]. Malgré la désillusion et l'installation de la guerre, la poésie de guerre continue à utiliser les mêmes ressorts. En 1916, Théodore Botrel publie une chanson intitulée *Les Coqs d'or* :

Coq d'or, clocher de Vitry,
Que vois-tu là-bas dans l'Argonne ?
Je vois la forêt qui frissonne
Comme pour un second Valmy.

En 1917 encore, Marc Villan fait publier un recueil de « poèmes épiques » dans lequel on ne trouve pas moins de trois poèmes qui citent Valmy. Ils sont dédiés aux généraux qui mènent la guerre. Il y a notamment deux occurrences dans un long poème dédié au général Pétain :

Et les soldats prêts à mourir.
Comprenant que l'heure était grave,
Qu'il fallait quand même tenir,
Se firent l'âme grande et brave.

Comme leurs aïeux à Valmy,
Ils savaient qu'ils portaient un monde,
Que s'ils repoussaient l'ennemi,
La lumière serait plus blonde. [...]

Nous tomberons comme nos pères,
Soldats de Marceau, de Valmy,
Baignant de notre sang ces terres,
Interdites à l'ennemi[226]. [...]

On retrouve des références similaires dans les poèmes « La Marne » et « Verdun » :

La Marne
Au général Joffre

La Marne, ce nom de Victoire,
Comme Châlons, Poitiers, Valmy,
Restera dans notre mémoire,

[223] *Ibid.*, p. 9.

[224] *Ibid.*, p. 12.

[225] Henri de Régnier, « La victoire » , *1914-1916, poésies*, Paris, Mercure de France, 1918, p. 97.

[226] Marc Villan, *Au souffle de la Grande guerre (première série) : poèmes héroïques*, Paris, 61 rue Madame, 1917, p. 6-8.

Quelque chose dans l'infini.

Un point lumineux dans l'histoire :
Un miracle, un fait inouï,
Comme un autre soleil de gloire :
Sans cela, nous aurions péri.

La Marne, c'est la délivrance,
Et c'est comme un autre berceau,
Point de départ d'une autre France.

C'est l'aurore d'un temps nouveau.
Que cette Victoire féconde,
Car la Marne a sauvé le Monde[227] !

Verdun
Au général Nivelle

Devant ce formidable nom
Qui grandit dans le temps, l'espace,
Syllabes de fer, de canon,
Saluez, c'est toute la race!

La même qui fut à Bouvines,
La même qui fut à Denain ,
Qui fit Valmy, les Guillotines.
Celle d'aujourd'hui, de demain.

La même qui toujours se donne,
Qui maintenant comme autrefois,
Ne connait, quand le canon tonne,
Qu'un mot : celui du Navarrois

Sonore, puissant et magique,
Que chaque génération,
Redit du même geste épique,
Vaincre ou mourir, ô nations[228]

Certains poèmes de guerre sont même édités dans des versions luxueuses à la fin de la guerre, sans que l'on puisse connaître leur succès. Jean Richepin, de l'Académie française, publie ainsi *Allons, Enfants de la Patrie !...*, un recueil richement illustré par Job[229]. Chaque poème correspond à un moment glorieux de l'histoire de France, réel ou fantasmé. Ce livre est par conséquent à la croisée de la poésie et d'un manuel Lavisse. Un sonnet entier est dédié à Valmy :

Valmy, c'est la victoire entre toutes fleurie,
Où la guerre féroce abdiqua ses rigueurs,
Où le droit prit sa force au seul élan des cœurs,

[227] *Ibid.*, p. 10.

[228] *Ibid.*, p. 13.

[229] Annexe 42 : Illustration de Job dans *Allons, enfants de de la Patrie !*

Où la gloire n'eut pas pour autel la tuerie.

Goethe, qui sentait là s'effondrer sa patrie,
N 'en conçut contre nous ni honte ni rancœurs.
Ce vaincu stupéfait admira ces vainqueurs
Tels des Grecs d'autrefois chassant la Barbarie.

Dans leur triomphe il vit poindre un monde nouveau
Dont l'horizon futur emplissait son cerveau
De rêves aux splendeurs magnifiques et nettes ;

Et c'est ce monde encor que de toi l'on attend,
Victoire des chapeaux au bout des baïonnettes,
Victoire si française et gagnée en chantant[230] !

Le ton employé est différent des autres poèmes que nous avons analysés jusqu'alors, preuve probable que la guerre a tout de même laissé son empreinte. Ce que Richepin admire en Valmy, c'est son absence de « tuerie ». C'est un idéal qui a vaincu un autre. Le Français du XX^e^ siècle est à nouveau interpellé mais pas expressément pour se sacrifier, mais pour contribuer à faire poindre le monde nouveau entrevu par Goethe. Toutefois, plusieurs anthologies poétiques d'après-guerre ignorent les souvenirs révolutionnaires. Dans *Le livre épique, anthologie des poèmes de la Grande Guerre*, les mentions à la Révolution sont rares et encore plus celles à Valmy. Au vu de l'intense propagande républicaine, manquent-elles alors de poésie ou sont-elles perçues comme démodées pour évoquer le traumatisme ? Le peu de références historiques est plutôt tourné vers l'Antiquité et le Moyen Âge. Un poème de 1914 d'Edmond Rostand compare les troupes françaises à des abeilles bourdonnant l'hymne de la *Marseillaise* pour protéger leurs ruches et « le miel du monde »[231], ce qui prouve que les volontaires révolutionnaires étaient bels et bien dans l'imaginaire des poètes. La seule mention à Valmy dans ce long recueil se trouve dans « Aux femmes en deuil » de S. Mac Daret, dont la narratrice est la victoire :

Et mon goût est resté jusqu'en votre pain blanc.
Le pain des clairs épis qui germent, qui murissent
Aux pays de Valmy, de Soissons, de Châlons[232] !

Contrairement aux chansons parues en 1870, les poèmes guerriers de 1914-1970 dégagent un sérieux républicain et quelque chose de déjà suranné, les plus grands auteurs de la Première Guerre mondiale n'utilisant pas les souvenirs des guerres révolutionnaires.

[230] Jean Richepin, Job (ill.), *Allons, Enfants de la Patrie !...*, Tours, A. Mame et fils, 1920, p. 50.

[231] Ernest Prévost et Charles Dornier (éd.), *Le livre épique : anthologie des poèmes de la grande guerre*, Paris, Librairie Chapelot, 1920, p. 253.

[232] *Ibid.*, p. 294.

3. Historiens et romanciers au service du mythe

Si la plupart des arts et des disciplines ont été réquisitionnés en temps de guerre, nous souhaitons nous attarder sur les effets de cette réquisition sur l'histoire et la littérature. Pour les sciences historiques, nous allons prendre l'exemple d'Arthur Chuquet, le premier véritable historien spécialiste de Valmy. Chuquet, qui montrait une vision modérée de Valmy basée sur l'étude de sources, souvent allemandes, diffuse à son tour un discours de propagande antigermanique. Pour lui, les projets allemands ne peuvent qu'échouer et pour le prouver il prend pour exemple l'histoire, comme dans son recueil *1914-1915 : De Valmy à la Marne* qu'il publie en 1915. Il cite la déclaration de Bamberg faite par Napoléon pour comparer l'échec des Allemands lors de la bataille de la Marne en 1914 aux invasions stoppées en 1792 et 1806 :

> En 1914, comme en 1806, comme en 1792, « la même faction, le même esprit de vertige dominait l'esprit des Prussiens », car « les leçons de l'expérience s'effacent, et il est des hommes chez lesquels le sentiment de la haine et de la jalousie ne meurt jamais ». C'est pourquoi, en 1914 comme en 1792, les Prussiens « trouvèrent la défaite dans les plaines de Champagne », et « leurs projets furent confondus ». Mais il nous faut davantage[233].

À ses yeux, les seuls bons Allemands sont ceux du passé, comme Goethe. Ceux de 1915 « ne lui ressemblent pas » car ils « sont incapables de pitié »[234]. Ce recueil fait également la part belle aux descriptions d'atrocités commises par les Allemands[235] ou de leur admiration cachée vis-à-vis de la France, qu'il révèle au travers de lettres à la provenance douteuse[236]. On pourrait croire que Chuquet publie ce type de texte simplement pour pouvoir continuer son travail d'historien, malgré la censure, mais son cas n'est pas isolé. La guerre bouleverse les comportements des historiens, qui sont de plus fortement réquisitionnés par l'Union sacrée pour utiliser la mythologie nationale pour faire une histoire partisane de la guerre en cours[237]. Un historien profondément de gauche comme Albert Mathiez devient un va-t-en-guerre convaincu, tout comme son rival en histoire Alphonse Aulard[238]. Le premier publie en 1916 un ouvrage intitulé *La victoire de l'an II* à partir des articles qu'il a publiés dans le quotidien *Le Rappel*, dont la plupart contiennent de forts relents xénophobes. Le but principal de ces articles est de démontrer la filiation entre volontaires des batailles de 1792-1794 et les conscrits de 1914[239]. Alphonse Aulard quant à lui rédige également des articles sur les liens entre la Révolution

[233] Arthur Chuquet, *1914-1915 : De Valmy à la Marne*, Paris, Fontemoing et C[ie], 1915, p. 33-34.

[234] *Ibid.*, p. 26.

[235] *Ibid.*, p. 222.

[236] *Ibid.*, p. 125.

[237] Y. Potin et J.-F. Sirinelli, *Générations historiennes*, *op. cit.*, p. 121.

[238] Bertrand Müller, « Génération Lucien Febvre ? », dans *Ibid.*, p. 120.

[239] S. Luzzatto, *L'impôt du sang*, *op. cit.*, p. 26-27.

française et la guerre en cours, allant jusqu'à déclarer que les deux seraient « le même événement »[240].

L'exaltation du sentiment national touche également des écrivains. À l'automne 1914, Gabriel Faure fait paraître un article sur ses réflexions de guerre « De Montmirail à Valmy », où il décrit les sentiments qu'il a éprouvés en se rendant à Valmy. Il se rend bien compte que tout a changé dans la manière de combattre. « Qu'il devait être délicieux de faire alors la guerre ! » s'exclame-t-il lorsqu'il raconte ses souvenirs de *La Campagne de France* de Goethe. Les récits du poète lui font songer à une sorte de « guerre d'opéra-comique », les affrontements étant des « jeux d'enfans à côté du moindre duel de nos artilleries »[241]. À présent, la guerre est sérieuse, meurtrière, et il se demande pourquoi les Allemands, sur lesquels il rejette toute la faute, ont changé depuis 1792. Il voit les prémices de leur *barbarie* dans leurs actes de pillage, mais s'interroge sur « la sorte de folie collective qui s'est emparée des cerveaux germaniques ». Les dernières lignes de son article sont entièrement tournées vers Valmy, qui nous permettent également de confirmer la venue fréquente de régiments :

> Qu'elles sont émouvantes à méditer, ces leçons du passé, sur cette colline de Valmy, au pied de la pyramide où fut scellé le cœur de Kellermann ! Quelques coloniaux déchiffrent les inscriptions qui y sont gravées ; ils appartiennent au régiment dont le drapeau, la veille, fut décoré de la Légion d'honneur par le général de Langle de Cary, commandant d'armée. L'un d'eux me donne quelques détails. Cinq régiments étaient rangés sur l'emplacement même où se tenaient les soldats de la Révolution. Quand le général s'approcha du drapeau et lui parla comme à un brave : « Drapeau du 24e régiment d'infanterie coloniale, je te décore de la Légion d'honneur ! » bien des larmes coulèrent sur les rudes visages des coloniaux. Pas un ne leva la tête vers le Taube dont les bombes maladroites ne parvinrent pas à troubler la cérémonie…
>
> Jamais encore je n'avais senti si profondément l'orgueil d'être Français. C'est ici, tandis que la canonnade ébranlait cette colline, que Goethe prononça, — ou prétend avoir prononcé, — les paroles prophétiques saluant l'ère qui naissait. Devant ce même horizon, tandis que les canons font rage dans cette forêt de l'Argonne derrière laquelle, par-delà Verdun, il y a Metz, je me dis que nous aussi, nous vivons des journées historiques. Déjà luit l'aurore d'un monde nouveau, sous les auspices de celle qui ne nous quitta jamais que pour nous revenir plus belle : la Victoire[242].

Des années plus tard, la vision des soldats attaquant en s'encourageant au souvenir de Valmy continue à être diffusée, même si on peut très fortement douter de tels récits. Le romancier Jules Romains invente par exemple un dernier discours d'un lieutenant aux accents révolutionnaires lors de la contre-attaque et le sacrifice du 9 avril 1916 de la classe 16 au Mort-Homme près de Verdun :

---

[240] Alphonse Aulard, *La guerre actuelle commentée par l'histoire*, 1916, p. 10, cité dans *Ibid.*, p. 21.

[241] Gabriel Faure, « De Montmirail à Valmy » dans *Revue des deux mondes : recueil de la politique, de l'administration et des mœurs. Période 6*, Paris, Revue des deux mondes, 1914, vol. 24, p. 758.

[242] *Ibid.*, p. 759.

> S'il faut faire une contre-attaque, nous irons avec courage, n'est-ce pas mes amis ? Nous sommes les soldats de la République. Nous sommes ici pour défendre Verdun parce que la chute de Verdun pourrait entraîner la défaite de la France. Nous ne voulons pas que notre pays, qui est une démocratie, qui est une république d'hommes libres, soit vaincu et asservi par les gens d'en face, qui ne sont pas des hommes libres, qui sont encore soumis par des féodaux. Non loin d'ici, à Valmy, il y a un peu plus de cent vingt ans, vos ancêtres ont repoussé les étrangers qui venaient pour écraser la grande Révolution française. Un de mes ancêtres, le comte Voisenon de Pelleries, y était aussi, avec le grade de capitaine. Il n'avait pas émigré. Alors, quand nous nous élancerons tout à l'heure, je vous demanderai, mes amis, de crier d'abord avec moi : « vive la nation ! » comme nos ancêtres l'ont crié à Valmy, et ensuite d'avancer vers l'ennemi en chantant la Marseillaise[243].

D'autres récits apparaissent à la fin du conflit, qui contredisent la mythologie révolutionnaire mise en avant par la presse. Henry Brongniart consacre tout un chapitre à Valmy dans *Les travailleurs de la nuit*. Un régiment passe devant la statue de Kellermann et la plupart de ses membres peinent à comprendre le sens de la présence d'une statue au beau milieu de la campagne. L'un d'entre eux croit d'abord qu'il s'agit Napoléon. Lorsqu'ils s'approchent et découvrent son nom, il se fait insulter de « boche » à cause de son nom à consonnance alsacienne[244]. Les deux protagonistes, Pierre et Jacques, n'interviennent pas, bien qu'ils connaissent bien tous deux la bataille de Valmy. Pierre est royaliste, tandis que Jacques est républicain. Ils s'éloignent un peu pour regarder le paysage :

> Valmy ! A ce souvenir Jacques sent se dilater son cœur de démocrate. Et il s'écrie lyrique :
>
> « C'est ici que des enfants du peuple, des volontaires improvisés ont, par la seule vertu de l'enthousiasme révolutionnaire, mis en fuite les armées des rois !
>
> - Mon pauvre Jacques, dit Pierre, ceux qui ont voulu nous bourrer le crâne avec cette ridicule légende ont vraiment bien réussi, puisque même des gens instruits comme toi s'en font l'écho [...] »[245].

Pierre ne voit dans les volontaires que des éléments de désordre. En royaliste convaincu, il est persuadé que Valmy n'a été qu'un simulacre et que la légende a été diffusée pour que les républicains disposent d'un « argument d'apparence historique contre les armées permanentes »[246]. Jacques lui reproche d'être aussi virulent, car la Révolution française mettait la France au-dessus de tout, ce que Pierre devrait apprécier. Ce dernier lui rétorque qu'il ne sert que la France de Tolbiac et de Patay. Les propos du personnage de Pierre et le comportement du régiment suscitent la critique de la revue littéraire du *Mercure de France*, qui les juge « subversifs »[247]. Cependant, l'ironie de Brongniart sur la propagande républicaine et sa

[243] Jules Romains, *Les hommes de bonne volonté. 16. Verdun,* 1938, cité dans Emmanuel Hublot, *Valmy ou la Défense de la nation par les armes*, Paris, Fondation pour les études de défense nationale, 1987, p. 404.

[244] Henri Brongniart, *Les travailleurs de la nuit*, Paris, Edition de "la revue des indépendants", 1918, p. 47.

[245] *Ibid.*, p. 48.

[246] *Ibid.*, p. 49.

[247] *Mercure de France*, nº 487, 1er octobre 1918, p. 148.

réception par les soldats correspond à l'arrivée de nouveaux récits sur la guerre. Dès 1916, des romans dépeignant l'horreur du conflit, comme *Le feu* d'Henri Barbusse, commencent à être publiés et à rencontrer de francs succès.

On peut supposer, qu'une fois l'été meurtrier de 1914 passé, les guerres révolutionnaires utilisées comme propagande ont plus d'impact sur les civils que sur les soldats. Malgré les désillusions, continuer à mobiliser le passé pour donner du courage aux conscrits demeure primordial, mais maintenir le « front intérieur » devient un nouvel enjeu à partir de 1915[248]. La société en guerre doit pouvoir continuer à fournir l'effort nécessaire, notamment industriel, sans que de troubles sociaux n'éclatent en raison de la baisse de la qualité de vie que cet effort engendre[249]. Il est par conséquent vital pour le gouvernement de maintenir un moral et un patriotisme élevés chez les civils, à l'aide d'images fortes comme Valmy.

* *
*

Grâce à l'outil de lexicométrie récemment développé Gallicagram[250], qui moissonne les livres et les périodiques numérisés par la BnF, nous pouvons fournir une image de la présence de Valmy dans les sources imprimées. Cette image est imprécise, non en raison de l'outil mais des termes recherchables. Comme nous l'avons décrit, Valmy devient un nom fréquent dans l'odonymie, ce qui engendre beaucoup de bruit à cause des adresses – en particulier le quai de Valmy à Paris. Nous sommes donc obligée d'utiliser des expressions plus restrictives (« victoire de Valmy » et « bataille de Valmy »), ce qui exclut tous les documents qui citeraient simplement le terme « Valmy ». Cette recherche démontre malgré tout l'importance du centenaire : elle comptabilise 1094 documents rien que pour l'année 1892, soit 2% du corpus de Gallica de cette année-là. Elle met également en valeur les années 1870 et 1915, même si pour la Première Guerre mondiale, cet outil est moins pertinent en raison de l'utilisation de sources souvent extérieures à Gallica.

[248] F. Cochet, *La grande guerre*, *op. cit.*, p. 197.

[249] *Ibid.*, p. 199.

[250] Gallicagram, [En ligne : https://shiny.ens-paris-saclay.fr/app/gallicagram]. Consulté le 30 septembre 2022.

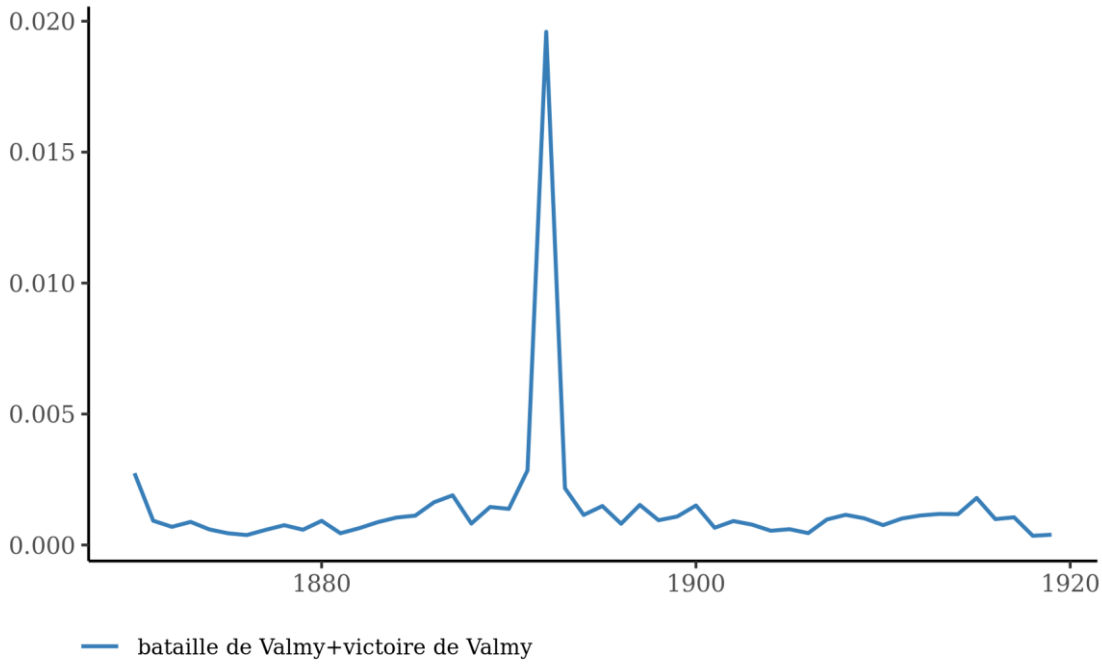


Image 42 : Graphique. Fréquence des termes « bataille de Valmy » et « victoire de Valmy » dans la bibliothèque numérique Gallica entre 1870 et 1918. L'axe des valeurs sert avant tout à donner un ordre de grandeur.

À partir de 1870, la mémoire de Valmy se caractérise essentiellement, comme de nombreuses autres batailles, par le processus d'endettement social qu'elle doit produire auprès de la population française. Elle s'insère pleinement dans la notion de don et de contre-don de Marcel Mauss, les vivants devenant les débiteurs des morts[251]. Puisque les ancêtres se sont sacrifiés pour qu'ils puissent naître et vivre en paix, un nouveau sacrifice peut à nouveau être demandé. Cette demande surgit le 3 août 1914, lorsque l'Allemagne déclare la guerre à la France.

Au lieu de retrouver les ailes du moulin de Valmy, les conscrits sont plutôt confrontés de 1914 à 1918 aux « moulins de la mort »[252]. Malgré des échecs militaires qui se sont traduits en milliers de vies humaines, les généraux ne changent pourtant guère d'avis sur leurs actes passés. En 1929, dans un entretien qu'il donne au commandant Bugnet pour la revue *L'Illustration*, Ferdinand Foch, devenu maréchal malgré sa catastrophique doctrine de l'offensive à outrance, n'en démord pas sur l'importance de Valmy, persuadé que la victoire demeure une histoire d'enthousiasme partagé :

> La situation de l'Allemagne, en 1918, est analogue à celle de la France impériale en 1814. L'enthousiasme qui animait les Français à Valmy, en 1792, et qui fit sur Gœthe une si forte

[251] Sébastien Ledoux, *La nation en récit : des années 1970 à nos jours*, Paris, Belin, 2021, p. 26.

[252] Surnom donné aux mitrailleuses dans un poème de Paul Costel. Cf E. Prévost et C. Dornier (éd.), *Le livre épique*, *op. cit.*, p. 120-121.

> impression, est passé du côté des Alliés en 1814. D'où une force invincible, celle qui animait l'Entente en 1918[253].

Le 11 novembre 1918, le géographe Raoul Blanchard note à la fin de ses *Carnets de Guerre* qu' « un monde nouveau se lève »[254]. Cette paraphrase de Goethe, peut-être inconsciente, symbolise effectivement un tournant : désormais, mourir pour la patrie n'est plus un accomplissement. De Verdun, on ne retient pas les discours sacrificiels, mais le nombre de morts. La dette macabre envers les volontaires de 1792 a été acquitté, au centuple.

[253] Barthelémy-Edmond Palat, *La part de Foch dans la victoire*, Paris, Charles-Lavauzelle & C[ie], 1930, p. 273.

[254] D'après l'historien Dominique Lejeune dans une prépublication figurant sur HAL. Cf Dominique Lejeune, *Ordre ou désordre : Les relations internationales au xxe siècle (de 1918 à la fin du xxe siècle)*, 2021, p. 3, [En ligne : https://halshs.archives-ouvertes.fr/hal-01568812]. Consulté le 31 juillet 2022.

Quatrième partie
–
Du vacarme aux murmures, l'assourdissement des échos de Valmy (1918-2022)

LA PARTIE précédente a mis en lumière l'importance du succès du mythe républicain de Valmy ainsi que l'ensemble de ses variations. Celle-ci propose de n'être rien de moins que son contraire, puisqu'elle se veut l'analyse de son déclin. Nous passons ainsi progressivement d'une utilisation excessive des batailles révolutionnaires au cours de de la Première Guerre mondiale aux quelques références actuelles, souvent incomprises de leur public. Il est rare de commenter la disparition d'un mythe républicain, en témoigne sa faible présence dans les ouvrages de référence que sont *Les Lieux de mémoire*. Au travers du cas de la bataille de Valmy, il s'agit donc également de découvrir comment un lieu de mémoire aussi amplement partagé peut s'effacer et pour quelles raisons. Ce n'est pas pour autant un récit linéaire, parce qu'un lieu de mémoire qui semble mort peut soudainement reprendre vie selon sa pertinence dans un contexte donné. Après 1918, les évocations de Valmy deviennent plus chaotiques, ce qui paradoxalement renforce leur intérêt, car l'affaiblissement d'un mythe permet à d'autres de ressurgir. Bien plus qu'au cours de la première moitié de la III^{e} République, Valmy fait l'objet de luttes d'appropriation, même si elles s'étiolent ou se marginalisent à partir des années 1950. Et pour cause : le vacarme de références pendant les guerres s'atténue en quelques faibles échos en temps de paix.

Chapitre 7 : Réinventer Valmy

DEPUIS 1830, le mythe républicain de la bataille de Valmy n'a fait que s'amplifier en France. Il a conquis la plupart des partis politiques, il est enseigné dès l'école primaire à tous les enfants, en somme, tout le monde le connaît en 1914. Cependant, il ne faut jamais perdre de vue les intérêts qui sont liés à ce mythe et Valmy est intrinsèquement lié au nationalisme. Lorsque les nationalismes s'affrontent au moment de la Grande Guerre, la référence à Valmy n'est plus qu'un mythe agressif et belliciste vis-à-vis des Allemands. De plus, les conscrits se rendent rapidement compte que la guerre telle qu'elle était menée en 1792 n'existe plus. L'assaut à la baïonnette, pratique incontournable pendant l'instruction militaire afin de perpétuer l'héritage des guerres révolutionnaires et napoléoniennes, se révèle totalement inopérant face au matériel moderne[1]. L'armée avait pourtant déjà constaté en 1870 que le corps à corps et la politique de la charge et du choc n'étaient plus efficaces contre une armée comme celle de l'Allemagne, mais les conflits coloniaux ont biaisé le regard des généraux face à des peuples peu équipés et avec une culture de guerre différente de celle des Européens[2]. Pire, les stratégies militaires s'acharnent à les conserver et à les promouvoir sous le commandement du général Joffre, car la seule manière honorable de se battre pour un Français serait de conclure une attaque par un assaut à la baïonnette[3], ce qui marque la persistance de la gloire liée au combat à l'arme blanche. Cette persistance se solde surtout par des assauts très meurtriers, se mesurant en milliers de morts français du fait des mitrailleuses en 1914, année proportionnellement la plus meurtrière[4], puis de l'artillerie pendant la guerre de position (La Somme, Verdun).

Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, les références aux guerres révolutionnaires s'épuisent malgré tout progressivement, plus à cause de leur redondance et de leur usage à outrance que par leur anachronisme. Une fois épuisée, la référence à Valmy n'a logiquement plus rien à offrir, notamment une fois la paix revenue. Pour redevenir pertinente, il est nécessaire qu'elle soit mémoriellement rechargée. Cette charge mémorielle se reconstitue par la renaissance de la menace, qui est cette fois-ci tant idéologique que territoriale, avec le

[1] Cédric Marty, *"A la baïonnette en ! ": approche des imaginaires à l'épreuve de la guerre 1914-1918*, Thèse de doctorat, Université Toulouse-Jean Jaurès, Toulouse, 2014, p. 181.

[2] Julien Garry, « Au sabre ou au feu, quelle forme pour les conflits de la Troisième République (1871-1914) ? », Université de Bourgogne, 2020, [En ligne : https://hal-univ-bourgogne.archives-ouvertes.fr/hal-02864558]. Consulté le 16 avril 2022.

[3] C. Marty, *A la baïonnette en ! , op. cit.*, p. 207.

[4] François Cochet, *La grande guerre : fin d'un monde, début d'un siècle*, Paris, Perrin, 2018, p. 104.

succès des thèses du fascisme italien, puis celles du nazisme. Ironiquement, c'est par conséquent le spectre de la guerre qui redonne au mythe de Valmy son actualité.

I. Une mémoire usée par la guerre

La violence et la longueur de la Première Guerre mondiale laissent toute une génération traumatisée par la guerre et le nombre de ses morts. D'une infime minorité en 1914, les pacifistes deviennent majoritaires au cours des années 1920 et 1930. Dans ce cadre, c'est la mémoire de la Grande Guerre qui supplante toutes les autres.

A. La fin annoncée du mythe du peuple en armes ?

Ceux qui ont été envoyés au front sont les premiers à être confrontés à l'absence de réalité de la force du peuple en armes dans les tranchées, où à chaque affrontement meurtrier se succède de longues attentes angoissantes. Lorsque les premiers adversaires de l'Union sacrée se déclarent à l'Assemblée en 1916, avec le refus des députés Pierre Brizon, Jean-Pierre Raffin-Dugens et Alexandre Blanc de voter à nouveau les crédits de guerre en pleine bataille de Verdun, une centaine de poilus socialistes leur envoient des lettres dans lesquelles ils témoignent de leur désillusion et de leur envie d'un retour à la paix[5]. Étant imprégnés par les mythes historiques qui leur ont été inculqués, les comparaisons et le lexique liés à la Révolution persistent – l'un demande par exemple à prendre la « Bastille moderne »[6] que seraient les usines d'armement. L'une des lettres, qui émane d'un civil profondément anticlérical, dénonce les officiers qui seraient réactionnaires et fondamentalement catholiques. Ils ne seraient pas légitimes pour diriger les troupes françaises, car ils sont les héritiers des aristocrates émigrés :

> Tous ces nobles dont les grand pères étaient émigrés à Coblentz tandis que les nôtres étaient à Valmy ont ainsi un quartier de noblesse de moins que les républicains pour commander les Français[7] !

Un soldat socialiste retourne même le mythe des volontaires : pour lui les tyrans sont à la tête de chaque pays belligérant et ce n'est pas une guerre contre l'oppresseur qui est menée, comme à Valmy, mais bel et bien un moyen d'éliminer le socialisme et les prolétaires en les faisant se battre entre eux :

---

[5] Sergio Luzzatto, *L'impôt du sang : la gauche française à l'épreuve de la guerre mondiale, 1900-1945*, traduit par Simone Carpentari-Messina, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1996, p. 71.

[6] Thierry Bonzon et Jean-Louis Robert, *Nous crions grâce : 154 lettres de pacifistes, juin-novembre 1916*, Paris, Les éditions ouvrières, 1989, p. 116.

[7] *Ibid.*, p. 158.

> C'est à croire, - et beaucoup de soldats le pensent et le disent, - que cette destruction systématiquement est voulue par tous les gouvernants d'Europe, par cette clique de rois et d'empereurs, qui voyaient, avec crainte, monter peu à peu « La Vague Rouge »[8].

Le sentiment de cette lassitude, voire de cette trahison, vis-à-vis de la Révolution française a été également décrit par le personnage de Bardamu dans *Voyage au bout de la nuit*, où très vite celui-ci se rend compte que son exaltation première lors de la déclaration de la guerre était une escroquerie et que le champ de bataille, loin de lui apporter de la gloire, n'est qu'un cauchemar. Cela lui amène une réflexion amère sur la conscription, qui a permis de transformer la guerre en boucherie grâce à des soldats peu chers, les citoyens-soldats :

> Danton n'était pas éloquent pour des prunes. Par quelques coups de gueule si bien sentis, qu'on les entend encore, il vous l'a mobilisé en un tour de main le bon peuple ! Et ce fut le premier départ des premiers bataillons d'émancipés frénétiques ! Des premiers couillons voteurs et drapeautiques qu'emmena le Dumouriez se faire trouer dans les Flandres ! Pour lui-même Dumouriez, venu trop tard à ce petit jeu idéaliste, entièrement inédit, préférant somme toute le pognon, il déserta. Ce fut notre dernier mercenaire… Le soldat gratuit ça c'était du nouveau… Tellement nouveau que Goethe, tout Goethe qu'il était, arrivant à Valmy en reçut plein la vue. Devant ces cohortes loqueteuses et passionnées qui venaient se faire étripailler spontanément par le roi de Prusse pour la défense de l'inédite fiction patriotique, Goethe eut le sentiment qu'il avait encore bien des choses à apprendre. « De ce jour, clama-t-il, magnifiquement, selon les habitudes de son génie, commence une époque nouvelle ! » Tu parles ! Par la suite, comme le système était excellent, on se mit à fabriquer des héros en série, et qui coûtèrent de moins en moins cher, à cause du perfectionnement du système. Tout le monde s'en est bien trouvé[9].

Le propos de Céline dans les réflexions de Bardamu est original, car cette fois-ci Goethe n'a pas entrevu un avenir tendu vers les idéaux des Lumières lorsqu'il voit la France gagner. Au contraire, ce serait le « soldat gratuit » la véritable nouveauté. Ce qui est en partie vrai, comme le montre l'histoire de la conscription[10], mais qui est éclairé d'un jour nouveau avec l'hécatombe de la Grande Guerre.

Cette désillusion n'a pas frappé l'ensemble de la population, du moins pas au même degré. Pour ceux qui ne sont pas directement touchés par l'expérience de la guerre, il est plus facile de continuer à maintenir un récit héroïque, en particulier pour les hommes âgés. Sergio Luzatto illustre ce gouffre générationnel dans *L'impôt du sang* par un témoignage. Édouard Coeurdevey, un poilu, rend visite à Albert Mathiez pendant une permission en 1916[11]. Pendant leurs discussions, il lui fait part de ses réflexions sur l'inutilité de l'héroïsme, l'inefficacité des ruses tactiques qu'il constate dans les tranchées et lui déclare que « la guerre d'autrefois est morte ». Pour lui, seul un concours des forces politiques et civiles peut permettre de trouver une issue au conflit. Mathiez est scandalisé et lui cite la phrase éculée de Danton sur l'audace, alors qu'il déteste pourtant le personnage. Il préférerait que cent mille soldats meurent pour remporter

[8] *Ibid.*, p. 104.

[9] Louis-Ferdinand Céline, *Voyage au bout de la nuit*, Paris, Gallimard, 2010, p. 69-70.

[10] Annie Crépin, *Histoire de la conscription*, Paris, Gallimard, 2009, 528 p.

[11] S. Luzzatto, *op. cit.*, p. 72-73.

la victoire plutôt que de faire la paix avec l'ennemi. De cet épisode, il en conclut : « cette stratégie puérile ou sénile me fait de la peine ». Il ne s'attendait pas à ce qu'un professeur qu'il admire soit aussi peu sensible au nombre de morts, campe autant sur ses positions et conserve sa vision archaïque de la guerre, hantée par les volontaires de l'an II. Ce gouffre générationnel explique aussi pourquoi Valmy continue à être utilisé pour des dénominations officielles à la fin de la guerre alors qu'elle disparaît des discours militants. À la fin des années 1920, Georges Leygues, ministre de la Marine âgé de près de 80 ans, décide par exemple d'appeler *Valmy*, *Vauban* et *Verdun* une série de trois contre-torpilleurs de la classe Guépard[12].

Malgré les conséquences de la guerre, la République ne change pas de stratégie dans ses manuels scolaires concernant les guerres révolutionnaires. Le « Lavisse » est réédité avec une histoire allant jusqu'en 1919 et les nouveaux manuels ne changent guère de propos. Dans le manuel de Gaillard et Roman d'Amat à destination des classes de première, Valmy demeure une « violente canonnade » où les Français ont intimidé la « première armée d'Europe » par ses cris alors qu'ils n'étaient que des « va-nu-pieds »[13]. C'est un immense succès moral, car « le patriotisme républicain naissait sur les coteaux dénudés de la Champagne »[14]. Le mythe est tout de même moins valorisé par certains. Il est parfois grandement raccourci, comme dans l'*Histoire de France* de Faubert et Huleux de 1923 où il tient en deux phrases, mais la guerre révolutionnaire demeure une « épopée » dans laquelle Valmy est remporté grâce à l'« ardent patriotisme » de volontaires « mal vêtus »[15]. Le mythe peut être atténué, comme dans le manuel de Vial-Mazet de 1926, où il est simplement indiqué qu'après un début de campagne difficile, « la situation fut rétablie par Kellermann et Dumouriez à Valmy »[16]. La suite de la guerre ne serait pas la faute des Français, mais des Anglais, qui seraient jaloux de leurs succès et qui n'ont cessé de lutter contre eux pendant vingt-cinq ans. Malgré un aspect anodin, ce point de vue est une preuve subtile du pacifisme ambiant : la France ne souhaiterait jamais la guerre, elle ne fait que la subir et y répondre. Elle serait une victime de l'humeur belliqueuse de ses voisins.

À l'échelle locale, Valmy suscite encore de l'intérêt, comme en témoigne trois événements, qui se concrétisent en monuments : la mort de la princesse Ginnetti, le bicentenaire de la naissance de Kellermann et l'inauguration de la statue en l'honneur de Miranda. La princesse Henriette Caracciolo Ginnetti, née Kellermann de Valmy, dernière descendante de la famille Kellermann à avoir porté le titre décerné par Napoléon, décède le 29 juillet 1920 à Paris. Son fils demande au ministre de l'Intérieur, via une lettre confiée au sénateur Théodore Steeg,

[12] Pierre Leconte (éd.), *Le Livre d'or du contre-torpilleur Valmy*, Cherbourg, Presses de A. Mouville, 1929, p. 16.

[13] Henri Gaillard et Jean-Charles Roman d'Amat, *Histoire contemporaine (1789-1848), classe de première*, Paris, Librairie A. Hatier, 1928, p. 131.

[14] *Ibid.*, p. 132.

[15] Charles Faubert et E. Huleux, *Histoire de France et notions d'histoire générale : cours supérieur*, Paris, Librairie d'éducation nationale, publications A. Picard, 1923, p. 276.

[16] Georges Vial-Mazel, *Histoire de France : cours moyen*, Paris, PUF, 1926, p. 112.

s'il serait possible de l'inhumer dans la chapelle qu'elle avait fait édifier[17]. Le ministre accepte et les cendres de la princesse y sont déposées le 7 août à 15h. Sa volonté de reposer sur un champ de bataille, hors d'un caveau familial, est peu commune pour une femme en 1920. D'après son fils, elle avait répété ce désir à plusieurs reprises, même si elle n'a jamais explicité son intention derrière ce geste. Elle souhaitait reposer dans ce « lieu de souvenirs », ce qui avait abouti à la construction de la chapelle à proximité de la statue de son aïeul. Le lieu lui était effectivement cher au vu de son implication au cours du centenaire. Après l'inhumation de la princesse, 12 000 F sont donnés aux pauvres, selon les volontés de la défunte[18].

Image 43 : L. Blanchot, Monument à Kellermann*, 1935, Place Broglie, Strasbourg.*
Source : Wikimédia (CC BY-SA 3.0)

Le deuxième événement local en lien avec Valmy a lieu quinze ans plus tard, à Strasbourg cette fois-ci, lieu de naissance du général Kellermann. Il s'agit d'une initiative de la Société des Lettres, des Sciences et des Arts de Sélestat, qui souhaite commémorer à la fois le bicentenaire de la naissance du général et le centenaire de la mort de son fils. Un comité d'action se forme en novembre 1934 pour faire honneur au « duc de Valmy, fils de Strasbourg »[19]. Cette commémoration consiste en l'apposition d'une plaque de marbre sur la maison natale de Kellermann et l'érection d'une statue à son effigie, sculptée par Blanchot et inaugurée le 1er

[17] AN, F 2 2536, « Inhumation de la Princesse Caracciolo Ginnetti dans la chapelle du champ de bataille de Valmy (1920) ».

[18] René Reiss, *Kellermann*, Paris, Tallandier, 2009, p. 654.

[19] *Ibid.*, p. 655.

décembre 1935. Elle est toujours visible aujourd'hui place Broglie. De nombreuses inscriptions figurent sur son socle : on y retrouve la citation de Goethe et deux citations qui proviendraient de Kellermann lui-même, dont une fait écho à l'entre-deux-guerres dans sa mention de la guerre : « […] COMBATTANT POUR LE MAINTIEN DE NOS LIBERTES ET LA DEFENSE DU / TERRITOIRE DE FRANCE / J'AI ADOUCI AUTANT QUE / JE L'AI PU CE QUE / LA GUERRE A D'HORRIBLE ». Kellermann bénéficie par conséquent, bien qu'assez tardivement, des deux statues habituelles pour *un grand homme* selon Maurice Agulhon : une dans sa ville natale et une à l'endroit où il s'est le plus illustré, l'usage étant qu'une statue de personne s'érige prioritairement dans un lieu fortement lié à sa biographie[20]. Il aurait pu, éventuellement, avoir une statue à Paris, où tout se commémore, mais il y dispose déjà d'un boulevard.

Enfin, une nouvelle statue est érigée à Valmy, mais cette fois-ci en l'honneur du général Francisco de Miranda. La demande d'une reconnaissance de la bravoure de Miranda au sein de l'armée française a été formulée par le Comité franco-vénézuélien, comité composé de notables des colonies françaises et syriennes au Venezuela[21], donc principalement des Français et non des Vénézuéliens. L'initiative est lancée en 1925 et le comité commande à ses frais une statue au sculpteur vénézuélien Lorenzo Gomez Cabrices, qui réside en France. La commune de Valmy accepte officiellement l'érection d'une nouvelle statue à proximité du champ de bataille le 11 février 1926. Le 25 mai 1930, la statue est inaugurée avec faste en présence de Paul Painlevé au nom du gouvernement français[22], un ministre vénézuélien, qui serait César Zumeta[23], du préfet de la Marne et du maire de Valmy. Un peu à l'écart du site de la bataille, elle est toujours visible aujourd'hui au bord de la route qui monte vers le moulin de Valmy.

Dans les années qui suivent l'armistice, les jeunes gens de gauche rejettent tout ce qui a trait aux militaires[24] et sont souvent favorables à un pacifisme intégral[25] à partir de la fin des années 1920. Pour cette nouvelle génération, la Première Guerre mondiale symbolise la faillite de leurs ainés et le combat pour le pacifisme est aussi une manière de remettre en cause l'ordre établi[26]. Du fait de son engagement dans les valeurs de gauche, elle découvre parfois avec stupeur certains écrits d'avant-guerre. Pierre Boivin, rédacteur en chef de *L'Étudiant Socialiste*,

[20] Maurice Agulhon, « Nouveaux propos sur les statues de "grands hommes" au XIXe siècle », *Romantisme*, 1998, vol. 28, no 100, p. 13.

[21] AD de la Marne, 34 M 3, « Inauguration du monument Francisco de Miranda à Valmy ».

[22] En mai 1930, Paul Painlevé n'est plus ministre mais simple député. Il était ministre de la Guerre jusqu'au 26 juillet 1929 et redevient ministre, mais cette fois-ci de l'Air, le 13 décembre 1930.

[23] La personnalité vénézuélienne est simplement désignée comme « ministre du Vénézuela [sic] » et n'est appelée qu'une seule fois par son nom, Zumeta, dans les archives conservées.

[24] Annette Becker, « La gauche et l'héritage de la Grande Guerre » dans Jean-Jacques Becker et Gilles Candar (dir.), *Histoire des gauches en France*, Paris, La Découverte, 2005, vol. 2, p. 334.

[25] Le pacifisme intégral ou radical refuse toute guerre. Par principe, il préfère encore la servitude à la guerre, car il ne peut y avoir de guerre juste.

[26] Jean-François Sirinelli, « La France de l'entre-deux-guerres : un *trend* pacifiste ? », dans Maurice Vaïsse (dir.), *Le pacifisme en Europe : des années 1920 aux années 1950*, Bruxelles, Bruylant, 1993, p. 45-46.

s'offusque par exemple en 1931 « des accents presque guerriers » qu'il trouve sous la plume de Jaurès. Pour fonder la paix, il est nécessaire pour eux de faire table rase. À la fin de la guerre, ce ne sont donc plus que les vieillards qui conservent la légende dorée de Valmy. Elle ne disparaît pas pour autant des manuels scolaires, mais elle a perdu son écho auprès d'une génération traumatisée par le conflit.

B. Le rejet en bloc de la Révolution française par les communistes dans les années 1920

Valmy a principalement perdu en légitimité auprès de la population à cause de son utilisation outrancière pendant la guerre. Toutefois, un autre événement, bien loin de la France, provoque aussi une interrogation de l'aura de la Révolution française chez les partisans de gauche et surtout d'extrême gauche : la révolution russe de 1917.

1. La recherche vaine d'un nouveau Valmy soviétique

Au moment de la révolution de Février, beaucoup de socialistes francophones voient dans la révolution russe une nouvelle manifestation de la Révolution française et fondent l'espoir d'un nouveau régime, socialiste et pérenne, dont les valeurs essaimeraient dans le monde entier. Les historiens sont les premiers à s'en enthousiasmer, à l'image d'Albert Mathiez, qui compare Lénine à Robespierre. Si l'on ne trouve pas de référence à Valmy dans ses textes sur la révolution russe, il estime tout de même que « c'est sur le champ de bataille que le sort des deux révolutions s'est décidé »[27]. Les comparaisons entre les deux révolutions sont constantes chez les intellectuels de gauche. Le ministre socialiste belge Émile Vandervelde compare à de nombreuses reprises l'Armée rouge contre les Blancs aux volontaires de 1792 et 1793 et leurs victoires à Valmy et Jemmapes. Il déclare que la réminiscence s'impose d'elle-même :

> Nous garderons longtemps le souvenir de ce paysage épique et de scènes qui, irrésistiblement, nous firent songer aux jours héroïques de 1792. Avec quelle ferveur souhaitions-nous, ce soir-là, en voyant les drapeaux rouges guider ces hommes vers le couchant, qu'ils les conduisissent à une grandiose répétition de Jemmapes et de Valmy ! La réminiscence s'imposait tellement que l'un de nous cita les paroles de Goethe à son entourage, le soir de Valmy : « De ce jour date une ère nouvelle dans l'histoire du monde, et vous pourrez dire : j'y étais. »
>
> Mais, serait-ce Valmy ? ou serait-ce Neerwinden ? Quelques semaines après, l'événement devait nous fixer : cela commença comme Valmy ; cela finit comme Neerwinden[28].

[27] Paru pour la première fois dans « Lénine et Robespierre », *Floréal*, 12 juin 1920, cf Albert Mathiez, *Révolution russe et Révolution française*, Paris, Éditions Critiques, 2017, p. 64.

[28] Émile Vandervelde, *Trois aspects de la Révolution russe, 7 mai-25 juin 1917*, Paris/Nancy, Berger-Levrault, 1918, p. 215-216.

Quand elle commence à en décevoir certains, principalement après la révolution d'Octobre, là aussi c'est la Révolution française qui sert d'étalon. Lorsque le ministère des Affaires étrangères français fait sa revue de presse sur les journaux suisses, il déclare par exemple que la presse romande juge sévèrement la révolution russe, car la bataille de Riga, perdue par les Russes, est vue comme « l'antipode de Valmy »[29].

L'épisode qui paraît le plus comparé à Valmy est la bataille de Sviajsk, près de la ville de Kazan. Lors de cet événement, Léon Trotski et son état-major faillirent être capturés par les Russes blancs, c'est-à-dire les opposants monarchistes, mais l'Armée rouge put tenir ses positions grâce à la ruse, en faisant croire à la présence de troupes nombreuses et fraîches, ce qui a fait fuir les Blancs, alors qu'il n'y avait en réalité que quelques dizaines d'hommes[30]. Quelques jours plus tard, Trotski et ses troupes reprirent Kazan. C'est l'issue inespérée de ce qui s'est passé à Sviajsk qui lui a donné le surnom de « Valmy russe ». De nos jours, certains historiens français continuent de comparer Sviajsk à Valmy, comme Jean-Jacques Marie dans *La guerre civile russe (1917-1922)* en 2005[31]. Les spécialistes d'histoire locale à Kazan évoquent également cette bataille comme un Valmy russe, car c'est ainsi qu'un journal l'aurait désignée en 1918[32]. L'événement demeure tout de même méconnu et cette comparaison semble rare. L'utilisation de Valmy est avant tout faite par la gauche française et pour un public français dans le but de pouvoir s'approprier les événements russes en y apposant une grille de lecture qui leur soit connue, même si les bolchéviques ont fait beaucoup de références à la Révolution, en comparant par exemple les menchéviques aux Girondins.

2. Le refus de la Révolution bourgeoise

Lors du congrès de Tours en 1920, qui signe la naissance de la Section française de l'Internationale communiste, les références à la Révolution française sont encore nombreuses, car la plupart des adhérents au nouveau parti sont d'anciens socialistes et l'on y retrouve des historiens de la Révolution comme Mathiez. En outre, l'histoire occupe une place essentielle dans l'idéologie marxiste et dès la création du parti, des livres d'histoire sont publiés par la librairie de *l'Humanité*, dont des histoires de la Révolution comme celle de Jaurès[33]. Mais très rapidement, ces références sont remises en question. Le 27 octobre 1921, le journaliste Victor

[29] Ministère des affaires étrangères, *Bulletin périodique de la presse suisse*, n° 56, 3 octobre 1917, p. 1-2.

[30] Jean-Jacques Marie, *La guerre civile russe (1917-1922). Armées paysannes rouges, blanches et vertes*, Paris, Éditions Autrement, 2005, p. 74-75.

[31] *Ibid.*, p. 72.

[32] D'après la présentation faite des événements dans la région de Kazan durant l'été 1918 par le journal local [En ligne : http://history-kazan.ru/6421-931]. Consulté le 17 janvier 2022.

[33] Marie-Cécile Bouju, « L'Histoire dans la culture militante communiste en France, 1921-1939 », *Cahiers du CRHQ*, 2012, p. 5. [En ligne : https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00337816]. Consulté le 18 mai 2022.

Serge décrit déjà dans le *Bulletin communiste* la désillusion qui le saisit lorsqu'il est confronté au récit de la Révolution française tel qu'il est enseigné par la IIIe République :

> Danton, Robespierre, Marat. La Patrie en danger, Valmy, Thermidor ! L'adolescent ferme son manuel d'histoire (ou « quatre-vingt-treize ») et voit défiler dans son imagination grisée un lumineux cortège de héros, environnés d'éclairs et de lumière. Mme Roland meurt en lisant une très belle phrase... Au fond, et c'est une vérité absolue, la littérature a complètement faussé dans nos esprits l'idée de la révolution française[34].

Les tensions autour de l'histoire sont telles que de nombreux historiens quittent le parti – dont Mathiez[35]. Entre 1923 et 1925, le rejet de la Révolution française s'affirme au sein de l'Internationale communiste (ou Komintern), malgré la prégnance du souvenir de 1789 tant chez l'intelligentsia russe que par la suite chez les bolchéviques[36]. Ce rejet est le produit de plusieurs problèmes qui se croisent au début des années 1920. Il y a d'une part le conflit ancien au sein du socialisme sur la finalité de la Révolution française, qui avait été mis entre parenthèses par Jaurès, avec une volonté de construire une histoire purement ouvrière. D'autre part la bolchévisation, c'est-à-dire le changement de politique du Komintern qui amène à une uniformisation autoritaire de tous les partis qui en sont membres, explique la réponse officielle apportée par les communistes. Si tous les partis communistes doivent promouvoir une seule et même vision de l'histoire, aucune particularité nationale ne peut être promue. La seule révolution réellement prolétarienne ne peut donc être que celle d'Octobre, qui est à l'origine de l'Internationale communiste, tandis que la Révolution française devient intrinsèquement bourgeoise. Seule la Commune de Paris de 1871 est perçue comme précurseuse des événements de 1917 en Russie. Cette révision de l'histoire s'accompagne d'une mise à l'écart des intellectuels, y compris des historiens, l'écriture de l'histoire ne nécessitant pas de méthode particulière selon la direction du Parti[37]. Les analyses marxistes de la symbolique républicaine deviennent alors acerbes et sont quasiment les seules références à la Révolution française qui apparaissent dans les feuilles de l'*Humanité* entre 1923 et 1934, hors compte-rendu de lecture[38]. Le 14 juillet est notamment à plusieurs reprises critiqué comme une « mascarade alcoolisée »[39], ce qui s'explique également par l'appropriation de la droite de la fête nationale depuis la

[34] Victor Serge, « Révolution-légende et révolution-réalité », dans *Bulletin communiste*, 2e année, nº46-47, 27 octobre 1921, p. 3.

[35] Albert Mathiez publie par ailleurs son histoire de la Révolution française à partir de 1922, dans laquelle il revient à une vision classique de la bataille de Valmy, peu épique, dans laquelle il souligne la « victoire morale » en l'absence de « victoire stratégique ». Cf Albert Mathiez, *La Révolution française*, 3e éd., Paris, Bartillat, 2012, p. 282-283.

[36] Alexandre V. Tchoudinov, « Le culte russe de la Révolution française », *Cahiers du monde russe*, 15 avril 2007, vol. 48, nº 2-3, p. 485-498.

[37] M.-C. Bouju, « L'Histoire dans la culture militante communiste en France, 1921-1939 », art. cité, p. 10.

[38] François Hincker, « La lecture de la Révolution française par le Parti communiste français », *Communisme*, 1989, nº 20-21, p. 102.

[39] Marie-Claire Lavabre, *Le fil rouge : sociologie de la mémoire communiste*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1994, p. 52.

célébration de la victoire le 14 juillet 1919[40]. Valmy disparaît alors du répertoire des textes officiels communistes, dans les discours et les journaux.

La philosophe Simone Weil, qui est proche du marxisme mais antistalinienne convaincue, s'attaque de son côté directement aux guerres révolutionnaires dans la revue *La Critique sociale* en 1933. Elle y fait un constat de l'impact du mythe du peuple en armes :

> La guerre de 1792 apparaissait, en contradiction absolue avec la vérité historique, comme un élan victorieux qui, tout en dressant le peuple français contre les tyrans étrangers, aurait du même coup brisé la domination de la Cour et de la grande bourgeoisie pour porter au pouvoir les représentants des masses laborieuses. De ce souvenir légendaire, perpétué par le chant de la *Marseillaise*, naquit la conception de la guerre révolutionnaire, défensive et offensive, comme étant non seulement une forme légitime, mais une des formes les plus glorieuses de la lutte des masses travailleuses dressées contre les oppresseurs. Ce fut là une conception commune à tous les marxistes et à presque tous les révolutionnaires jusqu'à ces quinze dernières années[41].

Pour elle, ce mythe est d'autant plus infondé que la guerre a été voulue par la cour du roi et la haute bourgeoisie girondine, et non par le peuple, et qu'elle a abouti au despotisme militaire avec l'instauration du Premier Empire. Elle reproche à Kerenski d'avoir recréé exactement la même situation que les Girondins en appelant à la guerre lors de la révolution de Février, au nom même des souvenirs de 1792. Il est temps pour elle que les marxistes développent enfin une vraie stratégie contre la guerre, quelle qu'elle soit, car elle est toujours « le tombeau de la révolution ». Valmy est par conséquent un mirage qui détourne le peuple des vraies luttes, qui ne sont pas militaires. En rappelant comment se finissent la Révolution française, la Commune ou la révolution russe, elle demande à ce que tout soit misé sur une révolution sans guerre, même si les chances sont très faibles. Ce n'est pas tant la violence qu'elle dénonce, mais le fait que les guerres finissent toujours par renforcer « l'appareil de l'État » et son emprise sur les masses au lieu de libérer le peuple, car elles nécessitent un pouvoir autoritaire. Le triomphe d'Adolf Hitler, qui a eu lieu l'année où elle publie son article, l'inquiète profondément, mais elle craint aussi la réaction des marxistes qui recommencent à utiliser la même rhétorique que pendant la révolution russe. Effectivement, Simone Weil est absolument visionnaire concernant la stratégie antifasciste des communistes des années qui suivent.

[40] Danielle Tartakowsky, « La Révolution française du Front populaire », dans Anne de Mathan, *Mémoires de la Révolution française : enjeux épistémologiques, jalons historiographiques et exemples inédits*, Rennes, PUR, 2019, p. 329.

[41] Simone Weil, « Réflexions sur la guerre » dans *Écrits historiques et politiques*, Paris, Gallimard, 1960, p. 229-230.

II. Le retour de la symbolique révolutionnaire face à la montée des fascismes

Quinze ans à peine après la Grande Guerre, dans une société où le pacifisme est devenu majoritaire, il est difficile d'imaginer un retour du mythe républicain de Valmy. Ce n'est pas le fascisme en lui-même qui permet son retour, vu que Mussolini a fait sa marche sur Rome dès octobre 1922, ni même directement la nomination d'Hitler à la tête de la chancellerie allemande, mais la crise du 6 février 1934, où une manifestation tourne à l'émeute par des ligueurs d'extrême-droite. Fortement réprimée, elle entraîne la démission du gouvernement le lendemain. La gauche prend peur d'un danger fasciste français et du sort jeté sur la République de Weimar. Face aux ligues d'extrême-droite, les hommes politiques, y compris à gauche, reviennent aux idées fondamentales héritées de la Révolution. Ils réutilisent à nouveau le nationalisme révolutionnaire pour tenter de contrer celui qui est promu par le fascisme.

A. Valmy et le Front populaire

Dès la journée de grève du 12 février 1934, un timide rapprochement s'opère entre la SFIO et le Parti communiste, qui finissent par manifester ensemble malgré des mots d'ordre séparés. En quelques mois, les contours d'une union de la gauche face au fascisme se dessinent, comprenant plusieurs partis politiques dont les plus importants sont la SFIO, le Parti radical et le PC. Cette alliance aboutit à la création du Front populaire, qui remporte les élections législatives en mai 1936. Pour les différents partis de gauche, en particulier le PC, il a été nécessaire de légitimer cette alliance aux moyens d'arguments fondés sur l'histoire de France.

1. Le basculement du discours communiste sur la Révolution française

La double lecture de la Révolution française se fait particulièrement ressentir au début des années 1930 au sein du PC. Alors qu'en 1933, Paul Vaillant-Couturier affirme encore que les seules fêtes communistes sont les commémorations de la Commune de 1871 et la révolution d'Octobre[42], de nombreuses municipalités communistes organisent leurs propres célébrations lors du 14 juillet, non seulement car il s'agit d'une fête populaire, mais aussi car de nombreux membres du parti pensent que les journées révolutionnaires restent le fait du peuple et non de la seule bourgeoisie[43]. À la suite de la crise du 6 février et avec l'aval de Staline, les cadres du

[42] Paul Vaillant-Couturier s'exclame dans l'*Humanité* du 14 juillet 1933 : « Laissons le 14 juillet aux bourgeois, leur fête est aussi morte, aussi stérilisée que le Palais-Royal d'où partaient les premiers "à la Bastille !". Notre fête, c'est, avec le 18 mars 1871, l'avènement de la Révolution soviétique ».

[43] M.-C. Lavabre, *Le fil rouge*, *op. cit.*, p. 52.

PC autorisent la réappropriation critique de la République française et de son histoire lors de la conférence d'Ivry en juin 1934, mais cette déclaration n'est suivie que de peu d'effets[44]. En juillet 1934, la fête nationale n'est toujours pas officiellement célébrée et les revues du 14 juillet sont fortement critiquées, officiellement à cause des fortes chaleurs qui ont rendu malades les soldats. Le basculement s'opère en réalité un an plus tard.

Le 14 juillet 1935, une grande manifestation se déroule à l'appel de la SFIO, du Parti radical, du Parti communiste, de la CGT, de la CGTU et de nombreuses associations dont la Ligue des droits de l'homme. Cette manifestation, qui débute symboliquement place de la Bastille, rencontre un succès historique, avec la présence de 500 000 personnes[45] dans les rues de Paris. D'autres manifestations ont lieu simultanément partout en France. Le même jour, le Comité national de lutte contre la guerre et le fascisme organise les Assises de la paix et de la liberté au stade de Buffalo, durant lesquelles les orateurs qui se succèdent reconnaissent l'urgence de se réapproprier la symbolique révolutionnaire que l'extrême-droite exhibe dans un but nationaliste et belliciste. Le scientifique Jean Perrin rappelle ainsi que les ligueurs ont « essayé de […] prendre le drapeau de 89, drapeau tricolore des victoires de Valmy, Hohenlinden, Verdun […] ». Jacques Duclos, qui représente le PC aux Assises, affirme alors que même si le drapeau du parti est le drapeau rouge, il n'est pas incohérent pour lui de défendre également le drapeau tricolore, « symbole des luttes du passé ». De même, les communistes seraient légitimes à chanter *La Marseillaise* en raison de son origine révolutionnaire[46].

Ainsi, même si elle a abouti à des régimes bourgeois, la Révolution retrouve ses accents populaires, ce qui est légitimé par le fait qu'elle ne serait pas terminée : selon une expression répandue alors, « des Bastille restent à prendre »[47]. Le 14 juillet redevient une fête légitime, car elle appartient à nouveau au peuple. Le tournant politique dans la conception de la Révolution française est particulièrement visible dans l'*Humanité* : près de 200 articles la prennent pour thème dans les pages politiques du journal de juillet 1935 à août 1939[48]. En parallèle, le PC édite treize titres sur la Révolution française entre 1936 et 1939, aux thèmes et aux auteurs très variés[49], ce qui signe également un retour des intellectuels au sein du Parti. Le tournant politique des communistes s'observe également dans les tracts des élections de 1936, où la référence à la Révolution est clairement affichée, l'un d'entre eux ayant pour titre « Liberté, liberté chérie, combats avec tes défenseurs ». Le texte au dos affirme que « c'est la gloire du Parti Communiste Français d'avoir repris aux ennemis du peuple *La Marseillaise* et le drapeau tricolore de nos

[44] D. Tartakowsky, « La Révolution française du Front populaire », dans A. de Mathan, *Mémoires de la Révolution française*, *op. cit.*, p. 330.

[45] Danielle Tartakowsky, « Stratégies de la rue 1934-1936 » dans Jean Bouvier (dir.), *La France en mouvement (1934-1938)*, Seyssel, Champ Vallon, 1986, p. 54.

[46] A. de Mathan, *Mémoires de la Révolution française*, *op. cit.*, p. 332.

[47] F. Hincker, « La lecture de la Révolution française par le Parti communiste français », art. cité, p. 105.

[48] *Ibid.*, p. 103.

[49] M.-C. Bouju, « L'Histoire dans la culture militante communiste en France, 1921-1939 », art. cité, p. 23.

aïeux, les soldats de l'an II »[50]. Si le PC abreuve ses sympathisants de références à la Révolution, c'est pour leur apporter une culture historique rudimentaire sur la période, qui doit ensuite pouvoir être convoquée dans les combats immédiats contre le fascisme. Le Parti maintient malgré tout sa ligne sur le pacifisme : seul le Front populaire permettra de sauvegarder la paix.

Ce n'est donc pas tant le type de contenu – les propos sont proches des socialistes d'avant-guerre – que l'abondance des références qui caractérise cette période allant de 1935 à 1939 au PC. En définitive, le PC et la SFIO redeviennent proches sur cette question, car tous deux reprennent le discours jauressien.

2. Valmy, garant de la sauvegarde de la démocratie

La ligne du Front populaire concernant l'utilisation de Valmy est d'en faire le gage de la protection de la République en cas d'attaque, tant physique que morale. En d'autres mots, Valmy est une menace brandie face aux pays voisins qui chercheraient à envahir la France, comme lors de la Belle Époque, mais elle est aussi un signal envoyé dans la bataille des idéaux politiques : la gauche défendra la démocratie et la paix face aux ligues d'extrême droite.

C'est ainsi qu'on retrouve les guerres révolutionnaires dans les cérémoniaux militaires, le plus important étant la commémoration du centenaire de l'inauguration de l'arc de triomphe de l'Étoile en mai 1937, durant lequel un cortège étale les évolutions de l'équipement de l'armée de 1792 aux années 1930 et qui s'ouvre avec la reconstitution d'un groupe de soldats de l'an II[51]. Valmy plane également sur la commémoration du centenaire de la mort de Rouget de Lisle organisée par le Parti communiste. Thorez, dans un discours prononcé le 27 juin 1936[52], analyse les apports de *La Marseillaise* dans la lutte des peuples contre l'oppression et appelle à « l'union de la nation contre les émigrés de Coblence », donc les traîtres à la patrie que sont les partisans du fascisme. La victoire du Front populaire peu de temps auparavant est pour lui l'équivalent d'un nouveau Valmy, car elle signifie « comme en 1792, la levée du peuple de France pour le pain, la liberté et la paix ».

Par conséquent, le Front populaire provoque une réactivation politique de la mémoire de la Révolution française, qui retrouve une intensité proche de celle d'avant-guerre, mais avec une nouvelle écriture et de nouveaux codes, que l'on peut particulièrement observer dans la production audiovisuelle. Il ne s'agit plus d'invoquer Valmy par bellicisme, mais par volonté de sauvegarder la démocratie et l'indépendance nationale. Cependant, ce retour de Valmy a

[50] AD de la Lozère, M 12815, « Élections législatives de 1933 et 1936 ».

[51] GP Archives, 3722EJ 26971, « Centenaire de l'Arc de triomphe », 26 mai 1937.

[52] Maurice Thorez, *La Marseillaise, discours prononcé par Maurice Thorez, Secrétaire Général du Parti Communiste, député de la Seine, à l'occasion du centenaire du Rouet de Lisle, les 26, 27, 28 juin 1936*, Paris, Éditions du Comité Populaire de Propagande, 1936, p. 7.

parfois des conséquences étonnantes, qui sont très différentes du message initial du Front populaire. Après les accords de Munich en 1938, certaines personnes affirment que symboliquement il s'agit d'un nouveau Valmy, comme dans le journal *Novosti* de Zagreb qui envoie un message trouble sur le devenir des démocraties en reprenant une citation de Talleyrand. Pour l'auteur, la démocratie ne peut que s'effacer car ce serait le sens de l'histoire. Valmy ne serait plus l'annonce d'un monde nouveau, mais l'incarnation périmée de l'ancien, qui ne serait plus suffisant pour protéger la démocratie :

> Que peuvent faire les petites nations pour surmonter, sans danger pour leur situation internationale et leur paix intérieure, cette période critique ? Elles ne peuvent que profiter de l'expérience de ces dernières années et se servir de ces enseignements comme régulateur de leur politique extérieure et intérieure. Le processus qui se développe en Europe n'est qu'à ses débuts. Il y a déjà eu des victimes qui n'ont pas voulu voir à temps que les nations, aussi, bien que les individus, doivent s'adapter aux réalités et non aux idéologies quand elles ne contiennent plus ces éléments qui les ont soutenues et conduites à la victoire.
>
> C'est l'enseignement de ce nouveau Valmy. Vaines sont les prophéties des idéologues démocratiques : la démocratie triomphera dans toute sa force. Nous inclinons plutôt à croire qu'une nouvelle forme de démocratie surgira, qui sera libérée de toutes les faiblesses qui l'ont minée. C'est Talleyrand qui a dit : « Personne n'a jamais encore détruit la démocratie. C'est elle-même qui toujours s'est détruite. » Nous avons vu comment s'usa la démocratie à Rome. Nous assistons aujourd'hui à la transformation des dernières démocraties en démocraties dirigées. Ce serait une grande erreur que de vouloir s'opposer au cours fatal des événements qui apportent un ordre nouveau. Munich et Valmy, deux dates historiques, qui signifient une nouvelle ère de l'histoire. Munich a éclipsé Valmy, et, dans cette nouvelle ère, il faut savoir s'adapter en regardant en avant et non en arrière[53].

D'après le bulletin confidentiel fait par le ministère des Affaires étrangères, cet avis est représentatif de ceux présents dans les journaux italiens et allemands, qui voient dans les accords de Munich une nouvelle ère qui s'ouvre, mais qui est bien différente de celle imaginée par Goethe pour le Valmy de 1792[54].

B. L'empreinte de Valmy dans les arts au cours des années 1930

1. L'appel des historiens et des écrivains

Si le traumatisme de la Première Guerre mondiale reste prégnant et majoritaire au sein de la littérature, les références positives aux guerres révolutionnaires reviennent timidement face à la montée des fascismes. C'est le cas dans *L'espoir* d'André Malraux, paru en 1937, qui relate les débuts de la Guerre d'Espagne. Le roman se clôt par la bataille de Guadalajara,

[53] Ministère des affaires étrangères, « Après l'accord de Munich », *Bulletin périodique de la presse yougoslave*, décembre 1938, p. 9-10.

[54] *Ibid*.

remportée par le camp républicain, qui a eu lieu du 8 au 23 mars 1937. L'un des personnages, Garcia, déclare :

> N'exagérons pas notre victoire ; cette bataille n'est nullement une bataille de la Marne. Mais enfin, c'est tout de même une victoire. Il y avait ici contre nous plus de chômeurs que de chemises noires, c'est pourquoi j'ai fait faire comme vous le savez, la propagande des haut-parleurs. Mais enfin, les cadres étaient fascistes. Nous pouvons regarder ce patelin en agitant les sourcils, mon bon ami, c'est notre Valmy. Pour la première fois, ici, les deux vrais partis se sont rencontrés[55].

Les conséquences de la Première Guerre mondiale sont visibles dans l'écriture de cette vision de Valmy. Si pendant la guerre, on comparait aisément la bataille de la Marne avec celle de Valmy, ce n'est plus le cas pendant l'entre-deux-guerres, où la première a gagné une aura bien supérieure au vieux combat de 1792. Toutefois, Valmy garde un poids symbolique, celui de la victoire morale. Pour Garcia, Guadalajara n'est pas une victoire éclatante, mais elle a permis une vraie confrontation entre ceux qui ont pris le parti de Franco – ici un corps expéditionnaire italien aidé par d'autres unités nationalistes – et le camp républicain. Ce dernier a su y résister, c'est pourquoi il s'agit d'un nouveau Valmy.

L'auteur qui évoque de plus en plus Valmy dans ses œuvres à cette époque est Louis Aragon. Dans son cycle romanesque du *Monde réel*, la référence à Valmy est un moyen qu'il juge réaliste pour instaurer dans son récit l'ambiance des années précédant la Première Guerre mondiale. Dans le roman *Les Beaux quartiers*, paru en 1936, Valmy est le seul argument valable pour partir en guerre, selon le maire de la commune imaginaire de Sérianne :

> Le lendemain, à Sérianne, une réunion contradictoire où Barbentane et Delangle se trouvaient à la tribune, le candidat modéré, avec son beau gilet gris, avait parlé de la France d'une manière très touchante, agité le spectre allemand, la loi votée récemment au Reichstag. Il y avait eu quelques sifflets quand le maire s'était levé pour répondre. Il était visiblement ému : « Nous sommes, dit-il, résolument contre tout ce qui peut mener à la guerre, contre l'aggravation de ce qu'on appelle d'une façon sinistre l'impôt du sang. Mais si on nous démontre que la loi du Reichstag met en danger la patrie des libertés républicaines, si l'Empire allemand menace notre terre de démocratie, croyez-vous, citoyens, que nous refuserons à la République, à la France républicaine, les armes dont elle a besoin ? Nous n'oublierons pas, j'en fais ici le serment, nos ancêtres de Valmy, nos pères de 93 ! » La barbe du docteur se perdit dans les applaudissements[56].

Cependant, cette déclaration a un arrière-goût de ridicule, de par son air convenu qui suscite une émotion exagérée parmi l'auditoire. Le fils du docteur reste de marbre et espère de son côté pouvoir parler avec le seul socialiste de la commune. Elle témoigne également de la militarisation de la société, même si ici le maire est contre la prolongation du service militaire (« l'impôt du sang »). Dans *Les Beaux quartiers*, Aragon minore le nationalisme ouvrier et néglige le consentement généralisé à la guerre en août 1914, probablement par

[55] André Malraux, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1996, vol.II, p. 428.

[56] Louis Aragon, *Œuvres romanesques complètes*, Paris, Gallimard, 2000, vol.II, p. 138-139.

internationalisme[57]. Ce ton change dans le roman suivant, *Les Voyageurs de l'impériale*. Bien que paru pour la première fois en 1942, il a entièrement été écrit avant la déclaration de guerre de 1939. Sa manière d'évoquer Valmy est alors bien plus proche de celles des autres communistes pendant le Front populaire. Le souvenir de la bataille est rappelé en deux occasions au cours du récit. La première fois, dans un passage assez connu du roman, il semble écrire ses propres impressions concernant la fin du XIX[e] siècle en France :

> On liquidait le vieux siècle et ses luttes périmées, on ouvrait le nouveau sur une grande parade publicitaire, l'Exposition Universelle qui nécessitait la confiance, on relançait la République avec ses filiales à chicote, comme une affaire où l'assassin et la victime se pardonnaient mutuellement dans l'idylle des temps nouveaux, où on ne comptait plus, enfin, que le profit, la grande loi de l'histoire. Un instant on avait pu craindre que, mêlant ses sourdes colères et ses exigences, le peuple se souvînt de son passé de l'autre fin de siècle, quand les va-nu-pieds gagnèrent des batailles et les têtes poudrées roulaient dans des paniers au son du tambour. Un instant, on avait cru que les terribles scandales des dernières années, loin de servir les desseins des hommes de la tradition et de la poigne, avaient réconcilié les forces profondes de la France contre ceux qui avaient pensé la mener toujours. De grands songes avaient flotté dans les rues de Paris même, où par centaines de milliers les gens sans nom avaient chanté ensemble autour de la place de la Nation. Cela avait certes convenu à une fraction politique qui avait besoin de cet appui populaire, après le discrédit qu'elle avait connu dans le krach du Panama. Mais il ne fallait pas aller trop loin. La République, bon : mais pas la Sociale[58].

Aragon regrette ici que le mythe colonial ait anesthésié les désirs de progrès sociaux des Français, même face à des scandales comme le krach du Panama[59]. Son regret est particulièrement visible dans sa reprise anaphorique d'« un instant », où il fait par ailleurs sa référence aux victoires de 1792 par une reprise du mythe du peuple en armes, puisque ce sont des « va-nu-pieds » qui les ont remportées.

La deuxième référence semble faire écho à celle des *Beaux quartiers*, car elle est à nouveau utilisée dans un discours d'avant-guerre. Cependant, l'orateur craint que Valmy ne suffise pas dans l'affrontement qui s'annonce, mais son argument sert avant tout à critiquer le gouvernement qui n'investirait pas assez d'argent dans l'armement :

> « Certes, – s'écrie à la tribune du Sénat l'orateur qui parle depuis près d'une heure, – nous avons vaincu à Valmy avec une armée de va-nu-pieds, mais croyez-vous que les guerres modernes soient compatibles avec une tradition, héroïque peut-être, qui, je le crains, n'a été perpétuée que par une incurie criminelle ? »
>
> Le sénateur Brécy rejette en arrière sa belle tête un peu bovine. Il tient la haute assemblée en haleine, le tableau qu'il a fait de l'impréparation de notre armée est dramatique. Clemenceau,

[57] Marie-France Boireau, *Aragon, romancier de la Grande Guerre et penseur de l'Histoire*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2013, p. 74-75.

[58] Louis Aragon, *Les Voyageurs de l'impériale*, Paris, Gallimard, 2002, p. 461.

[59] M.-F. Boireau, *op. cit.*, p. 93.

> debout à son banc, suit l'exposé et applaudit. La peur et le patriotisme se mêlent parmi ces crânes chauves, ces têtes blanches[60].

Le lecteur peut percevoir un double discours dans cette déclaration ; au premier degré, se lit la critique de la préparation à la guerre, mais pour celui ou celle qui connaît la réalité de la Première Guerre mondiale, plane l'ombre de la guerre industrielle et des morts de masse. Effectivement, la « tradition héroïque » n'a pas suffi. Pour Aragon, Valmy est par conséquent un beau souvenir, une histoire dont le peuple français peut être fier et qu'il ne doit pas oublier, mais il expose également sa surutilisation par la IIIe République. Il faut retourner au sens premier de la guerre révolutionnaire contre les oppresseurs, quels qu'ils soient.

De son côté, Romain Rolland aimerait fortement rappeler cette leçon et particulièrement face à la menace nazie. Ce grand promoteur du pacifisme[61], prix Nobel de littérature de 1915, compagnon de route des communistes, est probablement l'écrivain français le plus connu dans le monde à la fin des années 1930[62]. Il n'est donc pas anodin qu'un tel homme décide que le fascisme est une raison cette fois-ci suffisante pour prendre les armes par rapport à celle qui a déclenché la Première Guerre mondiale. Il accepte alors entièrement l'héritage révolutionnaire, y compris sa violence, si elle permet de valoriser l'engagement face au nazisme. Il publie en 1938 un court ouvrage destiné à la jeunesse, au nom opportun de *Valmy*. Ce livre ressemble à une simple vulgarisation du déroulement de la bataille de Valmy, mais ne présente aucune volonté d'objectivité historique, Rolland n'hésitant pas à renier le pacifisme de Robespierre pendant l'hiver 1791-1792. Il ne cache pas son parti pris dès l'introduction :

> L'histoire n'est pas un recueil d'anecdotes et de récits romancés. Elle est une somme d'expériences humaines, dont la connaissance exacte éclaire non seulement le passé, mais le présent, et doit guider nos pas.
>
> L'histoire de la France pendant la Révolution française a beaucoup de rapports avec celle de la France, de la Russie et de l'Espagne d'aujourd'hui. Qu'elle nous instruise et nous inspire[63] !

Pourquoi un tel sujet alors que Romain Rolland n'est pas historien ? Comme il le précise, il souhaite *inspirer*. Cela explique que le ton épique qui est affiché dans le récit du déroulement même de la bataille, qui est finalement proche de celui d'un Michelet :

> Le trouble entra dans l'armée prussienne... Quel était ce peuple armé, qu'on lui avait dépeint comme prêt à s'enfuir, ou à se rendre au premier coup de feu ? Il se dressait comme une muraille, et il lui jetait à la face son chant de défi, comme un rire sauvage. Et la montagne retentissait, de haut en bas, de sa clameur à la nation... L'armée prussienne découvrait la Révolution[64] !...

---

[60] Louis Aragon, *Œuvres romanesques complètes*, *op. cit.*, p. 731-732.

[61] Il a fui la France pendant la Première Guerre mondiale, ce qui lui a valu d'être dénigré par ses pairs, cf Jean-Louis Crémieux-Brilhac, *Les Français de l'an 40*, Paris, Gallimard, 2020, p. 620.

[62] *Ibid.*

[63] Romain Rolland, *Valmy*, Paris, Éditions sociales internationales, 1938, p. 1.

[64] *Ibid.*, p. 26.

Et que souhaite-t-il *inspirer* ? Une volonté d'engagement auprès des jeunes générations face à la montée des fascismes, qui comme les volontaires, doivent faire barrage :

> Fils de la Révolution, vous d'aujourd'hui, êtes-vous encore capables d'entendre, sans gêne et sans peur, ces fiers échos de la canonnade de Valmy[65] ?

À la publication de *Valmy*, le journaliste Georges Sadoul en fait immédiatement l'éloge dans les *Cahiers du bolchévisme* et juge que c'est un livre qui devrait être distribué à tous les enfants français en prix à la fin de l'année scolaire[66]. Si cette proposition ne se concrétise pas, *Valmy* rencontre toutefois une vaste diffusion dans les milieux proches du communisme. Il est offert par certains conseils municipaux lors du 150e anniversaire de la Révolution et est en partie publié dans le magazine illustré *Mon Camarade*. Il est même édité deux fois en URSS dès 1939 et connaît de multiples rééditions dans ce pays au cours des années suivantes[67].

Cet appel à se remémorer Valmy, Romain Rolland le lance également au président du conseil Édouard Daladier, qui fait suite à sa grande déception lors des accords de Munich, puis son atterrement face au pacte germano-soviétique. Il lui affirme son soutien et le somme de combattre l'Allemagne nazie, lui assurant que « la cause est aussi bonne qu'à Valmy »[68]. Mais ce dernier préfère apaiser la droite française plutôt que de prêter un tel serment, même une fois la guerre déclarée, ne voulant être perçu comme antifasciste[69].

Un autre intellectuel, historien cette fois, lance un appel similaire un an après Rolland :

> Jeunesse de 1939 ! La Déclaration aussi est une tradition, et une tradition glorieuse. Entends, en la lisant, la voix des ancêtres qui te parlent, ceux qui ont combattu à Valmy, à Jemappes, à Fleurus, au cri de « Vive la Nation ! ». Ils t'ont faite libre ; apprécie la noblesse du présent : dans l'univers, l'homme seul peut l'être. Ils te répètent que ton sort est entre tes mains et que de toi, de toi seul, dépend le sort de la cité future. Aperçois le risque : puisqu'il est un attrait pour toi, il ne te fera pas reculer. Mesure la grandeur de la tâche, mais aussi la dignité dont elle te revêt. Renoncerais-tu ? Tes Anciens ont confiance en toi ; tu seras bientôt la Nation : « Vive la Nation ! »

Il s'agit de la conclusion de *Quatre-vingt-neuf* de Georges Lefebvre, un ouvrage de synthèse sur l'année 1789 et sur les origines de la Révolution qui marque l'historiographie de la Révolution française. Il s'agit par ailleurs du seul livre d'histoire publié aux frais de l'État dans le cadre du 150e anniversaire de la Révolution[70]. Il est assez étonnant de lire un appel direct à l'action de la part d'un historien, qui plus est titulaire d'une chaire à la Sorbonne, dans un livre

---

[65] *Ibid.*, p. 30.

[66] S. Luzzatto, *L'impôt du sang*, *op. cit.*, p. 135.

[67] Rachel Mazuy, « Jean Trubert et Romain Rolland – circulations et transferts franco-soviétiques dans la littérature jeunesse », *Circulations, transferts et engagements politiques* [carnet de recherches], 11 janvier 2019, [En ligne : https://cturss.hypotheses.org/2045]. Consulté le 5 janvier 2022.

[68] J.-L. Crémieux-Brilhac, *Les Français de l'an 40*, *op. cit.*, p. 691.

[69] S. Luzzatto, *op. cit.*, p. 148.

[70] *Ibid.*, p. 136.

universitaire, preuve s'il en est du sentiment d'urgence. L'écrit n'a pas été le seul support de ce retour de Valmy dans les arts, c'est aussi son heure de gloire au cinéma.

2. *La Marseillaise* de Jean Renoir

Pendant l'entre-deux-guerres, aucun film n'évoque les guerres révolutionnaires avant la réalisation de *La Marseillaise* par Jean Renoir, non par dégoût pour la Révolution française mais pour les guerres en général[71]. Le verbe « évoquer » est ici fondamental, car le récit de *La Marseillaise* s'arrête juste avant que les protagonistes rejoignent la bataille de Valmy, ce qui est plutôt paradoxal pour la représentation la plus célèbre de cette bataille au cinéma. Si elle n'a pas été représentée depuis la Première Guerre mondiale, la canonnade a tout de même été citée, en témoigne une scène dans *L'Aiglonne* d'Émile Keppens et René Navarre en 1922, où un soldat indique à Napoléon qu'il a été blessé à Valmy[72].

La Marseillaise est à l'origine un pur produit du Front populaire, puisque le synopsis est présenté pour la première fois à une réunion du secrétariat de Ciné-Liberté en décembre 1936[73]. Lorsque Renoir imagine le film, probablement grâce aux lectures de Noémie Martel, il compte sur un soutien total du gouvernement, composé de radicaux et de socialistes. Il lance en parallèle l'idée originale d'un financement au moyen d'une souscription populaire, avec des parts de deux francs récupérables lors d'un achat de place pour la projection du film. La souscription et l'aide du gouvernement devaient permettre la réalisation d'une superproduction historique, qui serait « le premier film fait pour le peuple et par le peuple ». Le but officiel était de le présenter à l'Exposition universelle. Renoir prévoyait de recruter les grands noms de l'époque tant pour les acteurs que pour la musique, comme Jean Gabin ou Erich von Stroheim[74]. Dans son esprit, l'armée française elle-même devait jouer son propre rôle dans la reconstitution de la bataille de Valmy, il avait même souhaité faire appel à des officiers de carrière pour certains rôles[75]. Le nom même du titre du film est déjà un programme[76], le chant de *La Marseillaise* ayant été réhabilité peu de temps auparavant par l'extrême gauche. Pourquoi un tel choix de période alors que Ciné-Liberté favorise l'actualité du Front populaire ? Pour Renoir lui-même, le film n'aurait jamais pu sortir en salles s'il avait porté sur les grèves de 1936, donc

[71] Sylvie Dallet, *La Révolution française et le cinéma : de Lumière à la télévision*, Paris, Ed. des Quatre-Vents, 1989, p. 128.

[72] *Ibid.*, p. 78.

[73] Pascal Ory, « De Ciné-Liberté à la Marseillaise : espoirs et limites d'un cinéma libéré (1936-1938) » dans Jean Bouvier (dir.), *La France en mouvement : 1934-1938*, Paris, Champ Vallon, 1986, p. 286.

[74] Chantal Thomas, « *La Marseillaise* de Jean Renoir : naissance d'un chant », dans Jean-Claude Bonnet, Philippe Roger et Centre culturel international, *La légende de la Révolution au XX^e^ siècle : de Gance à Renoir, de Romain Rolland à Claude Simon*, Paris, Flammarion, 1988, p. 118.

[75] *Ibid.*, p. 117.

[76] P. Ory, « De Ciné-Liberté à la Marseillaise : espoirs et limites d'un cinéma libéré (1936-1938) », dans Jean Bouvier (dir.), *op. cit.*, p. 286.

il a préféré « [se rabattre] sur l'époque qui avait le plus de similitudes avec la [sienne] : la Révolution française »[77].

Cependant, lorsque l'Exposition universelle ouvre en mai 1937, le film n'est toujours pas tourné ; le tournage se concrétise du 23 août au 6 décembre de la même année. La chute du ministère Blum achève d'enterrer l'espoir d'un soutien inconditionnel du gouvernement, les communistes s'éloignant de plus en plus des autres partis de gauche. La souscription est toutefois un succès et permet à Renoir de disposer de 700 000 francs sur les trois millions que coûte le film, l'autre principal investisseur étant la CGT. La désunion des forces de gauche provoque le départ d'une partie des socialistes présents dans son équipe. Par conséquent, *La Marseillaise* devient un film réalisé entièrement en accord avec les communistes, ce qui l'éloigne du projet initial de Renoir[78]. Cela explique en partie les réactions mitigées à la sortie du film en février 1938, qui sont finalement plutôt des réactions idéologiques : c'est un échec commercial en France, mais un franc succès en URSS (sept millions de spectateurs en deux semaines[79]). La seule presse qui soutient ardemment le film est celle qui est favorable aux communistes, comme le journal *Ce soir* dirigé par Jean-Richard Bloch et par Aragon. Pour ce dernier, *La Marseillaise* serait « un film si actuel, si brûlant, si humain, qu'on est pris, emporté, entraîné pendant plus de deux heures comme si c'était notre propre vie qui se débattait là sous nos yeux. Et, de ce fait, c'est notre propre vie »[80].

L'originalité du film est de vouloir représenter le peuple, par conséquent des anonymes. On n'y voit peu de grandes figures et lorsqu'elles apparaissent, les figures populaires auprès des communistes sont privilégiées, comme Robespierre. L'histoire décrite est celle vécue par des Marseillais qui s'engagent dans l'armée révolutionnaire et résume les grands événements survenus en France de 1789 à 1792. Certains événements violents sont toutefois évincés : le 14 juillet est à peine évoqué et après une longue séquence sur la prise des Tuileries, on retrouve directement les protagonistes en route pour Valmy, sans évocation des massacres de Septembre. C'est, nous l'avons dit, la dernière scène du film[81]. On voit préalablement marcher des soldats fermement dans une campagne nue, avec au loin les bruits du canon. Puis, la caméra se tourne vers le groupe de camarades marseillais, dont l'un se plaint tout d'abord d'avoir froid aux pieds, tandis qu'un autre, Ardisson, demande : « dis, c'est encore loin cette colline de Valmy ? ». Honoré Arnaud lui répond que « ça doit être cette petite butte, avec un moulin dessus ». Ils cherchent des yeux les Prussiens, puis voient la canonnade en cours. Arnaud explique que l'ennemi cherche à gagner la route de Châlons, pour ensuite se rendre à Paris. Cuculière laisse alors exprimer sa détresse : « Ce sera la fin de notre Révolution et notre pauvre Bomier, il sera mort pour rien ! » Arnaud le rassure en lui disant que jamais les Prussiens ne pourront écraser

[77] *Ibid.*, p. 289.

[78] *Ibid.*, p. 288.

[79] J.-C. Bonnet, P. Roger et Centre culturel international, *La légende de la Révolution au xx^e siècle*, *op. cit.*, p. 125.

[80] *Ibid.*, p. 123.

[81] Elle commence à 2 heures 7 minutes 45 secondes et dure environ quatre minutes.

ce qu'ils ont apporté au monde, comparant la conquête de la liberté par les peuples à une romance heureuse où les amoureux se retrouveront quoi qu'il leur en coûte. Pour lui, maintenant que les Français ont connu la liberté, ils ne pourront plus vivre sans elle. Pendant sa tirade, la musique de la Marseillaise commence à résonner, pour atteindre le refrain au moment où Javel s'exclame : « Eh bien moi je dis que les vingt mille esclaves et les cinq mille traîtres qui sont là-bas en face ne viendront jamais à bout de vingt millions d'hommes libres ! Vive la liberté ! ».

Image 44 : L'une des affiches de La Marseillaise *de Jean Renoir, comprenant une illustration de Valmy.*

Le film se clôt sur la marche des troupes de volontaires vers le champ de bataille au son des tambours, pour souligner l'importance des volontaires anonymes dans la sauvegarde de la Révolution. On ne voit jamais par conséquent Valmy, même si la bataille est décrite. « Je n'ai pas montré la bataille de Valmy, a dit par la suite Renoir, parce qu'il m'a semblé que tout le monde la connait, tout le monde sait que les Français ont été victorieux à Valmy, je n'aurais donc pu montrer que quelque chose auquel les gens s'attendent peut-être un peu trop[82] ». Cela

[82] Entretien avec Jean Renoir, RTF, 10 octobre 1967, [En ligne : https://www.ina.fr/ina-eclaire-actu/audio/phd99203885/entretien-avec-jean-renoir]. Consulté le 16 mai 2022.

peut effectivement être l'une des raisons, tant la légende est à l'époque prégnante au sein de la société française, mais on peut également lui adosser la nécessité de réduire les coûts du film, vu qu'une scène était initialement prévue.

La présence de Valmy en séquence de fin ainsi que sur l'une des affiches promotionnelles montre l'importance du mythe des volontaires à la fin des années trente chez les communistes. De plus, ce sont les volontaires du film qui sont à la source de la victoire et non pas des membres de l'ancienne armée de métier, que l'on ne voit pas dans la dernière scène. Quand la menace d'une nouvelle guerre se précise, Valmy dépasse les frontières du PC pour être repris chez un républicain de circonstance, Maurice de Canonge.

3. *Les Trois Tambours* de Maurice de Canonge

À la fin de l'année 1939, alors que la guerre a déjà éclaté, un autre film fait de Valmy l'une des scènes principales de l'intrigue, dans un ultime sursaut républicain : *Les Trois Tambours* ou *Vive la Nation* de Maurice de Canonge. Ce film revisite la symbolique du héros enfant qui, dans le cadre de la Révolution française, est habituellement incarnée dans les mythes des morts de Joseph Bara, d'Agricol Viala ou de Pierre Bayle. Un romancier a été engagé pour rédiger le scénario, Henry Dupuy Mazuel. On retrouve donc la thématique du peuple en armes, exacerbée par la présence d'enfants dans l'armée, qui certes ne combattent pas directement, mais se mettent en danger en jouant ici le rôle de tambours. Les tambours servent dans l'armée du XVIII^{e} siècle à transmettre les ordres au sein de l'armée en frappant sur un tambour, comme leur nom l'indique. L'intrigue tourne autour de trois enfants de douze ans qui, fascinés par le passage des volontaires dans leur ville natale de Vienne et passionnés par le patriotisme de leur instituteur, fuguent pour rejoindre l'armée. Quelques jours plus tard, ils se retrouvent à Valmy et l'un des enfants, Armand, meurt au combat. Le récit est proche de celui présent dans le roman *Les Bottes de Valmy*, paru quelques années avant la Première Guerre mondiale, même si ce ne sont pas des bottes mais des baguettes de tambour, celles d'Armand, qui sont cette fois-ci transmises à un autre enfant. Il n'y a pas de copie connue conservée de ce film, seules quelques photographies sont aujourd'hui conservées à la BnF[83], dont aucune ne rappelle directement Valmy, son contenu est donc avant tout connu par son scénario.

La scène qui se déroule à Valmy est longue, puisqu'elle commence au pied du moulin par les réflexions de Kellermann sur le plan de bataille à adopter et qu'elle s'achève par la mort d'Armand et du vieil officier De Baynes. La veille de la bataille, Kellermann propose à Armand de le mettre à l'abri, mais celui-ci refuse. Ayant dormi le jour, c'est lui qui donne le signal aux troupes françaises de l'arrivée des Prussiens, ce qui provoque sa mort mélodramatique :

[83] Bibliothèque nationale de France – site Richelieu, 4-ICO CIN-5704.

Plan moyen : Devant Armand un immense Prussien. De tous les côtés sortent maintenant des soldats Prussiens qui entourent le petit tambour. Sous la clarté de la lune, les ombres s'allongent démesurément. Ils sont armés de fusils et de baïonnettes.

L'Allemand : Reste tranquille, laisse-nous passer, tu n'as rien à craindre.

Plan américain, de haut en bas, Armand, par dessus l'épaule du Prussien, le regard levé.

L'Allemand : Tu as compris ? Tiens-toi tranquille.

Le vent siffle.

Travelling avant, jusqu'au très gros plan d'Armand. Dans le vent, il entend : « Nous jurons de mourir pour la patrie » et « Ta mère peut être fière d'un fils tel que toi ».

Alors il lève les bras et ses baguettes et les abaisse immédiatement. TAMBOUR

Plan moyen la scène, Armand battant le rappel. Les Prussiens épaulent et tirent.

Plan américain, Armand blessé tombe en murmurant.

Armand : Maman !

Volet rapide

Décor : intérieur : logis d'Armand

Plan américain : La mère d'Armand, couchée, se dresse soudain et répond :

La mère : Armand[84] !

Le récit de sa mort est à rapprocher de celui d'autres jeunes tambours héroïsés sous la IIIe République, plus ou moins fictifs. « Le petit tambour de Wattignies » serait par exemple décédé d'une manière très similaire, encerclé par des grenadiers qui lui ont intimé de se rendre, mais au combat de Dourlers, le 15 octobre 1793[85]. On ne voit donc pas, une fois de plus, la canonnade à proprement parler, ce qui conforte une tendance au cinéma à ne pas montrer les batailles contre les armées étrangères pendant la Révolution[86].

Maurice de Canonge est ce que l'on peut appeler un républicain de circonstance, puisque son film, s'il n'annonce pas la propagande de Vichy, est finalement très conservateur en montrant l'alliance du peuple et de l'Église[87]. Il ressuscite un personnage historique issu du clergé, l'abbé Pessonneaux, et c'est lui qui convainc le jeune Armand de s'enrôler dans l'armée ainsi que d'autres enfants. Sa mère en est d'ailleurs bien consciente vu qu'à la mort du garçon, elle demande à faire condamner le curé, avant de se raviser face aux arguments passionnés des autres tambours. Le nationalisme de Canonge est différent de celui montré par Renoir : chez ce dernier la nation apporte la joie de vivre ensemble et si l'un des Marseillais meurt, c'est à cause d'un Garde suisse donc à cause de la guerre civile et de la lutte contre l'Ancien Régime. Valmy annonce un monde nouveau et enviable. Chez Canonge, le nationalisme est mortifère, protéger

[84] Bibliothèque nationale de France – site Richelieu, 4 MY 1677, « Vive la nation ! Scénario », p.135-136.

[85] « Le petit tambour de Wattignies », *Revue pédagogique*, vol. 47, nº 2, 1905, p. 292-296.

[86] Roger Icart, *La Révolution française à l'écran*, Toulouse, Milan, 1988, p. 116.

[87] S. Dallet, *La Révolution française et le cinéma*, *op. cit.*, p. 131.

la nation est avant tout un devoir. Le film se clôt sur un plan d'Armand, qui demeure en surimpression, et sur un fondu très long avec des mères chantant « Mourir pour la patrie ». Le chant disparaît progressivement pour laisser place à celui de la Marseillaise, dont les derniers mots sont « Aux armes ! »[88], ce qui fait écho à la France de 1939. Ce mélodrame rend compte également du pessimisme ambiant. Pour l'historienne Sylvie Dallet, il s'agit d'un « film hybride »[89], où l'on sent à la fois la marque du pacifisme avec l'aspiration de la population à un retour à la paix et un général Kellermann qui ne cesse de rendre hommage aux morts, mais ce même peuple envoie ses propres enfants à la guerre. On peut dire qu'il s'agit d'une suite tragique de *La Marseillaise*, les volontaires marseillais y faisant écho au début du film, mais d'une suite médiocre, les acteurs manquant de « souffle patriotique » selon Roger Icart[90]. Les Français sont dans l'obligation de faire face à la guerre, bien qu'elle soit absurde selon les mots de l'officier De Baynes : « Nous vivons dans l'absurde… […] L'absurdité fait la foi »[91].

Le film est initialement peu diffusé, car interdit par les Allemands. Il est toutefois très rapidement repris dans des cinémas lors de la Libération, trois cinémas marseillais le mettant à l'affiche dès août 1944[92]. La symbolique de Valmy a alors bien changé.

C. Une commémoration manquée ? Le cent-cinquantenaire de la Révolution

Le 150e anniversaire de la Révolution correspond à l'année 1939, année qui se prête peu aux commémorations avec la déclaration de guerre à l'Allemagne le 3 septembre 1939. Cependant, plusieurs événements ont tout de même eu lieu et d'autres étaient programmés, ce qui rend possible l'analyse de cet anniversaire, y compris pour celui de Valmy.

1. Le malaise des manifestations officielles

La guerre a empêché trois des six événements programmés par l'État : après la célébration des États généraux le 5 mai, l'anniversaire de la création de l'Assemblée nationale le 23 juin et une grande fête du 13 juillet, étaient prévus la commémoration de Valmy sur le site même de la bataille le 20 septembre, puis celle de la proclamation de la République à Paris le 21 septembre et pour finir un événement en novembre autour du thème « La Révolution et le

[88] Bibliothèque nationale de France – site Richelieu, 4 MY 1677, « Vive la nation ! Scénario », p.153-154.

[89] S. Dallet, *op. cit.*, p. 131.

[90] R. Icart, *La Révolution française à l'écran*, *op. cit.*, p. 116.

[91] Bibliothèque nationale de France – site Richelieu, 4 MY 1677, « Vive la nation ! Scénario », p.121.

[92] Bibliothèque nationale de France – site Richelieu, 4 MY 1677, note jointe au scénario.

mouvement intellectuel »[93]. La volonté du gouvernement était d'affirmer plus fermement qu'en 1889 l'acceptation du *bloc* révolutionnaire en mêlant les années 1789 et 1792, espérant par ce procédé éviter les débats sur 1793. Une tonalité « front-pop » est encore présente, en témoigne la forte présence de la thématique du travail. À Valmy, il était par exemple prévu un « défilé du travail régional »[94].

Toutefois, les célébrations marquent aussi par leur prudence, leur timidité, voire leur discrétion, ce qui fait dire à l'écrivain et critique Jean Guéhenno en juillet 1939 : « La France fête le 150e anniversaire de la Révolution. Mais tout se passe comme si elle en avait un peu honte »[95]. Cela s'explique par un malaise politique prononcé à différentes échelles de l'État. Certaines manifestations sont boudées par la population, comme lors du spectacle lumineux pourtant original et impressionnant le soir du 13 juillet à la colline Chaillot, qui était réalisé avec des projecteurs et des oriflammes[96]. Inversement la manifestation du 21 septembre était déjà fortement compromise dès l'été, car les autorités craignaient qu'elle se transforme en manifestation politique d'extrême gauche. Des tensions entre les communes de Paris et de Marseille provoquent même l'annulation de l'un des événements les plus ambitieux, le *Vol de la Marseillaise*, qui devait permettre à un avion de faire symboliquement un trajet Strasbourg-Marseille-Paris-Strasbourg[97]. On peut également mentionner l'ambiance particulière de l'année 1939, hantée par le spectre de la guerre, qui donne une tonalité particulière aux discours, plus martiale et moins festive. Ainsi, le Pathé-journal du 10 mai 1939 déclare sur un ton menaçant que « quiconque oserait aujourd'hui attenter aux libertés françaises ferait surgir à l'instant même le peuple de 1789 », en montrant *Le Départ des volontaires* de Rude[98].

Le seul succès massif pour une manifestation est la revue militaire du 14 juillet, qui prouve surtout une droitisation de la société française, à l'heure d'une potentielle remobilisation. Contrairement au défilé devant l'Arc de Triomphe en 1937, il ne s'agit pas ici de faire un historique de l'équipement de l'armée française, mais bien d'exhiber la puissance militaire française. De plus, l'influence fasciste des pays voisins se fait ressentir dans l'esthétique générale de la manifestation, comme on peut le constater dans le reportage sur la cérémonie par l'Éclair-journal [99]. Au palais de Chaillot, une tribune a été construite entourée de gigantesques faisceaux, qui sont certes des emblèmes révolutionnaires mais qui, par leur taille et leur allure, rappellent aussi l'emblème du fascisme italien. Dans les discours, les événements

[93] Pascal Ory, *Une nation pour mémoire : 1889, 1939, 1989, trois jubilés révolutionnaires*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1992, p. 166.

[94] *Ibid.*, p. 167.

[95] Il s'agit d'une note inédite jusqu'à sa publication dans *Le Monde* le 15 juillet 1989, cf S. Luzzatto, *L'impôt du sang*, *op. cit.*, p. 136.

[96] Pascal Ory, « Le cent-cinquantenaire, ou comment s'en débarrasser », dans J.-C. Bonnet, P. Roger et Centre culturel international, *La légende de la Révolution au xxe siècle*, *op. cit.*, p. 149.

[97] P. Ory, *Une nation pour mémoire*, *op. cit.*, p. 167-168.

[98] GP Archives, PJ 1939 496 19, « Les 150 ans de la Révolution française », 10 mai 1939.

[99] GP Archives, 3929EJ 30645BIS, « Les fêtes nationales du 14 juillet », 1939.

révolutionnaires sont à peine mentionnés, la prise de la Bastille n'est même pas évoquée au cours de l'événement[100]. Ce qui semble importer, c'est la célébration des couleurs du drapeau français, l'Éclair-journal décrivant la montée le long d'un mas du drapeau tricolore « le plus vaste du monde ». Si Daladier affirme dans son discours que « la France ne menace personne », mais qu'elle se tient prête en cas d'agression extérieure[101], il n'en profite pas pour faire une quelconque référence à la bataille de Valmy, alors qu'elle était dans ce contexte toute désignée. Il se peut qu'il y ait eu un rappel de son existence lors d'une énumération des victoires de l'armée française, mais celles qui sont valorisées par la télévision sont celles de la Première Guerre mondiale, qui par sa proximité et sa violence est le seul conflit qui compte réellement aux yeux de la population en 1939.

La commémoration sur le site de Valmy aurait probablement été organisée d'une manière similaire, si l'on en croit le programme des festivités. Malgré une présence de la thématique du travail, que nous avons précédemment évoquée, l'attraction principale est à nouveau une revue militaire. Une reconstitution de la bataille est également prévue grâce aux mille figurants du film *Vive la Nation !* de Maurice de Canonge, dont huit cents sont des soldats issus du 24e régiment d'infanterie[102]. Sur le site, un nouveau moulin, qui aurait dû être inauguré lors de la journée du 20 septembre, est érigé à l'initiative du maire de la commune, André Procureur[103], grâce à la contribution de particuliers mais aussi de différentes instances de l'État. Le département de la Marne apporte notamment une subvention de 50 000 francs, car le préfet juge que le moulin aura un intérêt touristique et qu'il donnera « un cachet spécial à la cérémonie militaire projetée »[104]. Son image est effectivement rapidement reprise par la presse, le journal *Excelsior* diffusant même des nouvelles autour de la figure du moulin, plusieurs jours d'affilée, dans lesquelles Louis Garros imagine par exemple un Louis XVI demandant des renseignements sur le « joli moulin » de Valmy à un garde national lors de son retour de Varennes[105]. Le moulin présent n'est pas une reconstitution historique, mais un ancien moulin venu d'Attiches qui arrive sur le site le 8 juin 1939 : le but n'est pas tant de montrer un moulin proche de celui de

[100] P. Ory, *Une nation pour mémoire*, *op. cit.*, p. 191.

[101] *Journal des débats politiques et littéraires*, nº 168, 15-16 juillet 1939, p. 3.

[102] Jany Casanova, « Devant le Pont-Neuf, privés de la statue d'Henri IV, les descendants des soldats de l'an II tournent "Vive la Nation !" », *Paris-soir*, nº 5821, 21 août 1939, p. 6.

[103] « Le moulin de Valmy », *Le Monde*, 16 août 1947, [En ligne : https://www.lemonde.fr/archives/article/1947/08/16/le-moulin-de-valmy_1895286_1819218.html]. Consulté le 29 juillet 2022.

[104] *Rapport de M. A. Jozon, chevalier de la Légion d'Honneur, préfet du département et délibérations du conseil*, Châlons-sur-Marne, Imprimerie et librairie de l'Union républicaine, 1939, p. 520.

[105] Louis Garros, « Valmy, la victoire sous les ailes d'un moulin ou Louis XVI pose une question », *Excelsior*, nº 10459, 5 août 1939, p.2.

1792 que d'en trouver un rapidement, qui est plus correspondant à l'image que l'on pouvait avoir d'un moulin ancien. Il n'est finalement inauguré qu'en 1947[106].

Comme lors du centenaire, un projet de musée de la Révolution est esquissé et prouve à nouveau la réserve de l'État, car il est cette fois-ci entièrement construit par le PC, qui inaugure un musée d'histoire vivante le 23 mars 1939 à Montreuil. Il est par conséquent d'autant plus difficile de comparer les célébrations de 1889 et de 1939 que de nombreuses célébrations se réalisent hors du cadre officiel.

2. Un souvenir vivant de Valmy à gauche

Au-delà des manifestations officielles, d'autres étaient ou voulaient être organisées par d'autres comités et en particulier le PC. Les intellectuels communistes souhaitent en effet faire du cent-cinquantenaire une manifestation de l'antifascisme, mais se retrouvent relativement isolés. Cela ne les empêche pas de lancer continuellement de nouvelles propositions pour la commémoration jusqu'à l'été 1939, parmi lesquelles on trouve l'organisation partout en France de conférences sur l'histoire de la Révolution, l'érection d'un nouveau monument à Paris, la pose d'une plaque sur le site de la tribune de la Convention ou bien… l'organisation d'un « pèlerinage » à Valmy[107]. On peut s'étonner de l'utilisation par des communistes de ce terme emprunté au lexique religieux. Celui-ci est par exemple cité par l'historien très engagé au sein du PC Jean Bruhat dans les *Cahiers du bolchévisme* ; s'il ne détaille pas le contenu de ce pèlerinage, on comprend à quel point il est lié au contexte international, puisque pour lui la Révolution française donne des solutions aux grands problèmes que rencontre la France. C'est pourquoi à la question « s'agit-il aujourd'hui de la défense inséparable de la nation et des libertés ? », il déclare « c'est la Révolution qui vous répond : Valmy, Jemmapes, Fleurus et la victoire de l'An II »[108]. Si le mot « pèlerinage » peut initialement être une forme de second degré, il a une grande part de sérieux : au lieu de l'espoir du miracle purement religieux, comme l'apparition d'un saint ou d'une sainte, on espère le miracle militaire. D'autres actions sont proposées pour valoriser Valmy lors du 150e anniversaire, comme la construction d'une table d'orientation sur le champ de bataille et la signalisation de l'emplacement de ce dernier sur « toutes les routes de la région de l'Est »[109].

---

[106] « L'histoire du moulin, parti pour Valmy en 1939 ! », *La Voix du Nord*, 9 février 2018, [En ligne : http://www.lavoixdunord.fr/314165/article/2018-02-09/l-histoire-du-moulin-parti-pour-valmy-en-1939]. Consulté le 12 janvier 2022.

[107] S. Luzzatto, *L'impôt du sang*, *op. cit.*, p. 136.

[108] Jean Bruhat, « Le peuple de France célébrera le 150e anniversaire de la Grande Révolution », *Cahiers du bolchévisme*, février 1939, dans *Cahiers du Bolchévisme, 1939* – I, Nendeln, Liechtenstein, Kraus Reprint, 1977, p. 193.

[109] « 150e anniversaire de la Révolution française : propositions communistes », *L'Humanité*, no 14303, 25 février 1938, p. 1.

Le 25 juin 1939, une fête est organisée au stade Buffalo par les communistes, durant laquelle Maurice Thorez prononce un discours vibrant en faveur de l'héritage de la Révolution face aux fascistes, « ennemis déclarés de la classe ouvrière et du peuple en général » et file une longue comparaison avec l'année 1792 :

> Hitler proclame que « la démocratie n'est qu'un mensonge ». Son nabot Goebbels a écrit : « L'an 1792 sera rayé de l'Histoire ». Goebbels ne connaît pas, ou il veut faire oublier au peuple allemand, la pensée exprimée au soir de Valmy, le 20 septembre 1792, par Goethe, le plus grand de ses poètes : « Ici et aujourd'hui commence une ère nouvelle de l'histoire du monde et vous pourrez dire que vous y avez été ». […] Les hommes du P.S.F. et du P.P.F., les de La Rocque, les Henriot, les Darquier de Pellepoix, les Doriot, sont naturellement dans la tradition des émigrés de Coblentz, des traîtres à la nation qui complotaient avec l'étranger et servaient le roi de Prusse contre les armées de la Première République[110].

Les communistes s'illustrent également par leur quantité d'écrits sur la Révolution française, en témoigne la transformation de l'*Humanité* en quasi manuel d'histoire sur la période tout au long de l'année 1939, même si le parti ne valorise essentiellement que les années 1789-1792, moins polémiques[111]. En juillet 1939, un numéro des *Cahiers du bolchévisme* est entièrement dédié au cent-cinquantenaire. Il débute par le discours de Thorez pour ensuite traiter de divers sujets en lien avec la Révolution, tels que la paysannerie, les impôts ou la musique. Assez étonnamment, on y trouve un article qui reprend une vision complotiste, quoique dans une version atténuée, de la victoire de Valmy. Le secrétaire du Parti communiste, Jacques Duclos, écrit en effet « La conspiration de l'étranger contre la Révolution française », dans lequel il dénonce entre autres les généraux, dont Dumouriez. Duclos étant le plus proche des Soviétiques parmi tous les dirigeants du parti, cet article est à relier directement avec les procès de Moscou et la purge de l'Armée rouge au même moment[112]. Si Valmy demeure une véritable victoire, Duclos reprend les plaintes qu'on pouvait retrouver dans *Le Père Duchesne* pour critiquer le manque d'actions des généraux après la bataille. Il ne peut y avoir de nuances dans le personnage de Dumouriez, il ne peut qu'être intrinsèquement un traître, ses actes du printemps 1793 étant représentatifs de sa personnalité tout entière. D'après lui, on aurait même eu la preuve d'un arrangement de celui-ci avec les Prussiens, qui est en réalité entièrement fictive :

> Commandant de l'armée de la République à Valmy, le 20 septembre 1792, au lieu de tirer avantage de la victoire emportée, il négocie avec les Prussiens, interrompt les hostilités et laisse les Prussiens battre en retraite sans organiser la poursuite. Quelques semaines plus tard, le 20 novembre 1792, on découvrait dans un placard secret du château des Tuileries les preuves de la corruption de Dumouriez et aussi de Mirabeau[113].

---

[110] Maurice Thorez, « Le 150e Anniversaire (Discours à Buffalo – 25 juin 1939) », *Cahiers du bolchévisme*, juillet 1939, dans *Cahiers du Bolchévisme, 1939 – I*, *op.cit*., p. 900.

[111] F. Hincker, « La lecture de la Révolution française par le Parti communiste français », art. cité, p. 106.

[112] Roger Martelli, Jean Vigreux et Serge Wolikow, *Le Parti rouge*, Paris, Armand Colin, 2020, p. 69.

[113] Jacques Duclos, « La conspiration de l'étranger contre la Révolution française », *Cahiers du bolchévisme*, juillet 1939, dans *Cahiers du Bolchévisme, 1939 – I*, *op.cit.*, p. 919.

Valmy est ensuite cité dans l'article de Gabriel Péri sur la politique extérieure des Jacobins comme la bataille qui « sauva la Patrie ». On y retrouve également une reproduction de l'estampe de Bellangé de 1833, pour souligner son importance[114]. En vérité, la bataille de Valmy est le seul combat de référence réellement évoqué par le PC jusqu'en 1939, ce qui rend la guerre assez abstraite et cache tant bien que mal la peur qu'inspire la perspective d'un nouveau conflit armé. L'empreinte de la Première Guerre est telle que la bataille de Verdun n'est par exemple jamais évoquée comme une illustration de l'héroïsme français. Les communistes, malgré leur engagement contre les fascismes, ont du mal à se résoudre à une préparation concrète de la guerre, le pacifisme et l'antimilitarisme étant au cœur du parti depuis le début des années 1920[115].

La Ligue de l'enseignement essaye également de combler les lacunes de l'État en organisant un grand événement populaire de gauche le 2 juillet 1939 à Paris. La journée fait écho aux cérémonies de 1889, avec un grand cortège, un discours au pied de la statue de Jules Ferry ou bien la plantation d'un arbre de la liberté[116]. Le soir, un spectacle est donné au théâtre du palais de Chaillot, durant lequel des centaines d'écoliers, accompagnés d'une cinquantaine d'acteurs, interprètent dix tableaux imaginés par Paul Gsell, dont l'un d'eux est la victoire de Valmy[117]. Il ne faut oublier également les initiatives en province, qui célèbrent parfois Valmy en étant bien loin de Paris ou de la Champagne. À Cadours en Haute-Garonne, un ballon géant « Le Valmy » est par exemple lâché au-dessus de la commune[118].

Plus que lors du centenaire, la référence à la bataille est omniprésente à gauche dans un contexte d'organisation de la défense nationale, même au sein du parti radical. L'un de ses représentants les plus connus, Édouard Herriot, qui est président de la commission chargée des célébrations du cent-cinquantenaire, encourage à admirer le souvenir des « admirables soldats » de l'an II face à la théorie de l'espace vital, au racisme et aux crimes perpétrés en Allemagne[119]. L'utilisation des guerres révolutionnaires ne plait pas pour autant à tous les militants de la gauche, en particulier aux pacifistes jusqu'au-boutistes pour lesquels la préservation de la paix est le seul combat digne d'être mené[120]. Pour le vieux Gustave Clémendot, on ne peut comparer le contexte de 1792 avec celui de 1939 et il serait nécessaire de résister à la guerre quoi qu'il

[114] Gabriel Péri, « La politique extérieure des Jacobins », *Cahiers du bolchévisme*, juillet 1939, dans *Cahiers du Bolchévisme, 1939 – I*, *op.cit.*, p. 931-932.

[115] En 1920, les Jeunesses communistes déclarent que « du fait de la guerre récente, la propagande antimilitariste et anti-guerrière est une des meilleures armes dont disposent les révolutionnaires ». Cf Yves Santamaria, « Passions pacifistes, violence révolutionnaire », *Communisme*, n° 67-68, 2001, p. 59.

[116] P. Ory, *Une nation pour mémoire*, *op. cit.*, p. 174.

[117] « Enfin une commémoration populaire du cent-cinquantenaire de la Révolution », *L'Œuvre*, n° 8675, 4 juillet 1939, p. 6.

[118] *Le Midi socialiste*, n° 133434, 14 juillet 1939, p. 5.

[119] S. Luzzatto, *L'impôt du sang*, *op. cit.*, p. 131.

[120] A. Becker, « La gauche et l'héritage de la Grande Guerre », art. cité, p. 335.

en coûte[121]. Le Parti frontiste, qui est encore à gauche en 1939 avant un rapprochement avec le Parti populaire de Doriot, se refuse quant à lui à l'utilisation belliciste de la Révolution. Pour l'un de ses fondateurs, Gaston Bergery, les mythes révolutionnaires ne sont bons qu'à « agrémenter les murs des maisons de campagne »[122].

Lors de la défaite de la France en 1940, les intellectuels se plaignent du manque d'échos que l'appel à prendre les armes aurait eu auprès de la jeunesse. Que ce soit pour Jean Zay, pour Daladier, Marc Bloch ou encore Jean Guéhenno, la IIIe République n'aurait pas réussi dans ses dernières années à transmettre aux nouvelles générations une assez forte conscience démocratique. Elles ne seraient plus attachées aux valeurs républicaines. Cette idée a été réfutée après la guerre, mais ce sentiment d'un clivage des générations où la plus jeune aurait été incapable d'entendre le cri de Valmy alors que c'est la même qui s'est le plus illustrée au combat, est prégnante chez les intellectuels républicains[123]. Valmy a pourtant son importance dans les années qui suivent, celles de l'Occupation.

III. Valmy, la bataille de la Résistance

Les références à Valmy s'effondrent rapidement après l'entrée en guerre, contrairement à ce qui s'est déroulé en 1914, pour plusieurs raisons. Tout d'abord, le déroulement de la guerre permet peu la comparaison, puisque le conflit se transforme en « drôle de guerre », marquée par un calme apparent de plusieurs mois à la frontière franco-allemande. L'autre raison, tout aussi importante, est le pacte germano-soviétique. Cet accord de non-agression signé par l'Allemagne et l'URSS le 23 août 1939 et qui a pour conséquence directe l'invasion de la Pologne, provoque l'interdiction de la presse communiste en France, puis la dissolution du parti. De nombreux militants communistes sont déchirés entre la lutte antifasciste, elle-même reliée à leur sentiment patriotique – favorisé, rappelons-le, par le parti lui-même – et les ordres provenant de Moscou, qui sont censés amener la paix[124]. Leur passage à la clandestinité et le soutien à l'URSS impliquent de fait la fin des mentions à la Révolution française. La défaite française de juin 1940 et la présence allemande en zone nord achèvent d'enterrer les glorieux mythes des guerres révolutionnaires. Du moins, jusqu'à ce que de nouvelles forces s'organisent pour reconquérir le territoire.

[121] Olivier Loubes, « A contre histoire. Gaston Clémendot, instituteur pacifiste (1904-1952) », *Histoire@Politique*, vol. 3, nº 3, 2007, p. 131.

[122] S. Luzzatto, *op. cit.*, p. 131.

[123] *Ibid.*, p. 150 et 153.

[124] Georges Vidal, « Le Parti communiste français et la défense nationale (septembre 1937-septembre 1939) », *Revue historique*, nº 630, 2004, p. 333-369.

A. *Les effets du régime de Vichy et de l'Occupation sur le récit de Valmy*

Le territoire métropolitain est morcelé en plusieurs zones après l'armistice de 1940 : la zone sud, surnommée la zone libre, où un État français continue de subsister, une zone occupée militairement par les Allemands au nord, elle-même divisée en plusieurs types de zones (occupée, réservée, interdite, etc.). Les Italiens occupent pendant un temps le sud-est de la France et la Corse[125]. Les départements du Haut-Rhin, du Bas-Rhin et de la Moselle sont eux directement rattachés au Reich. Ces derniers connaissent un traitement à part puisqu'ils sont contraints à une germanisation et par conséquent à une défrancisation rapide, ce qui inclut la disparition des références à la Révolution française. La statue de Kellermann à Strasbourg est par exemple déposée par les Allemands[126], tout comme celle de Kléber.

1. Faire oublier la Révolution française au profit de la Révolution nationale

Lorsque Pétain prend le pouvoir et qu'il fonde le régime de Vichy dans la zone libre, il souhaite mener une « révolution » en France, qui s'inspirerait de celles qui ont eu lieu en Italie et en Allemagne. Cette révolution doit renverser un régime républicain qu'il juge périmé[127]. Il ne souhaite donc pas se faire l'héritier de la Révolution française, mais bien devenir un dictateur charismatique comme ses voisins. Par rapport au nazisme et au fascisme, la Révolution nationale est plus antimoderne, ce qui explique son rejet de la révolution industrielle et des idéaux de 1789. Par ses liens étroits avec le nationalisme, elle conserve ironiquement le drapeau tricolore, mais fait disparaître les autres symboles provenant de la Révolution comme le 14 juillet, *La Marseillaise* ou la devise française, qui de « Liberté, égalité, fraternité » se transforme en « Travail, famille, patrie ». Les valeurs issues de la Révolution française seraient même à l'origine de la défaite de 1940, en témoigne Charles Maurras dans *La seule France* qui affirme que la démocratie aurait à la fois permis le désordre intérieur du pays et le renforcement de l'unité allemande, provoquant des invasions depuis 1792[128]. Pétain et ses soutiens ne peuvent cependant effacer aussi facilement le culte de la Révolution française qui a été intériorisé par la population. Il s'agit par conséquent de faire disparaître progressivement ce pan de l'histoire, en remplaçant une révolution par une autre. C'est ce qui explique par exemple que certains vichystes, malgré leur haine de la démocratie, puissent utiliser la référence révolutionnaire,

[125] Éric Alary, *Nouvelle histoire de l'Occupation*, Paris, Perrin, 2019, p. 116.

[126] Monument à Kellermann – Strasbourg, Base de données E-monument, [En ligne : https://e-monumen.net/patrimoine-monumental/monument-a-kellermann-strasbourg/]. Consulté le 21 janvier 2022.

[127] Henry Rousso, *Le régime de Vichy*, Paris, PUF, 2019, p. 24.

[128] Tanguy L'Aminot, « La Révolution française vue par les collaborateurs », dans Michel Vovelle (dir.), *L'image de la Révolution française : communications présentées lors du congrès mondial pour le bicentenaire de la Révolution.*, Paris, Pergamon Press, 1989, vol. 3, p. 1644.

comme Marcel Bucard qui n'hésite pas en 1942 à comparer les résistants aux ennemis de l'intérieur de 1792, ce qui justifie de les passer au « couperet »[129].

Au niveau universitaire, cette politique d'effacement du souvenir révolutionnaire se concrétise par la fin de la parution des *AHRF*, la rétrogradation de plusieurs professeurs spécialistes de la période (Marcel Reinhard, Jean Guéhenno), voire leur suspension ou leur révocation (Gaston Zeller, Jacques Godechot)[130]. En ce qui concerne l'instruction publique et en particulier l'enseignement à l'école primaire, des directives sont très tôt prises pour les livres enseignant la langue allemande et les manuels d'histoire-géographie. Dès le 30 juillet 1940, une première liste de manuels interdits est constituée et le décret du 21 août 1940 modifie le rôle de l'État, qui ne propose plus simplement des ouvrages conseillés mais qui établit une liste de manuels autorisés. Les Allemands établissent également leurs propres listes de livres interdits. L'enseignement de la Révolution française continue, mais la période est bien moins valorisée. Cette période n'est d'ailleurs pas un argument en tant que tel dans le choix des manuels, les auteurs qui sont censurés l'étant avant tout pour leurs opinions politiques, leur ton et leur vision de l'histoire ou bien par leur manière de désigner les Allemands. L'*Histoire de France* de Léon Brossolette, qui fait partie des quatre manuels dénoncés par le chef de l'administration militaire allemande en France le 30 août 1940 « en raison des propos offensants et injustifiés qu'ils contiennent contre le peuple allemand et son armée », utilise effectivement un vocabulaire dégradant pour les Allemands même dans son récit de la bataille de Valmy, où les Français les « culbutent » :

> Les Prussiens sont entrés en Champagne. Ils croient arriver vite à Paris. Au cri de « Vive la nation ! » les volontaires de la Révolution les culbutent à Valmy, les reconduisent jusqu'au Rhin[131].

Si le vocabulaire reste neutre vis-à-vis des Allemands, Valmy n'est pas particulièrement visé par Vichy. Dans les rares nouveaux manuels parus sous ce régime, Valmy reste présent, même si légèrement amoindri, en témoigne le manuel d'Albert Troux et Albert Girard où la dysenterie qui affecte les troupes prussiennes est vue comme l'une des raisons principales de la victoire[132]. Le régime de Vichy n'a pas duré assez longtemps et n'a pas disposé d'assez de moyens pour qu'il puisse diffuser une véritable nouvelle histoire officielle. Les manuels d'histoire interdits ont dans les faits continué à être utilisés dans les écoles car, faute de papier, ils ne pouvaient être remplacés par de nouveaux manuels et n'ont donc pas été détruits. En effet, la crise de la production du papier freine les velléités de Vichy dès 1941, ce qui amène le régime en 1943 à conseiller aux familles de se regrouper pour l'achat d'un manuel scolaire pour

[129] *Ibid.*, p. 1643.

[130] S. Luzzatto, *L'impôt du sang*, *op. cit.*, p. 154.

[131] L. Brossolette, *Histoire de France: cours élémentaire des origines à 1610, de 1610 à nos jours (histoire résumée)*, Nouvelle édition, Paris, Librairie Delagrave, 1937, p. 132.

[132] Albert Troux et Albert Girard, *Histoire de la France : des origines à 1919 second cycle, certificat d'études*, Paris, Hachette, 1942, p. 344.

plusieurs enfants. Les instituteurs préfèrent massivement recourir aux anciennes éditions face à la pénurie, malgré la demande du ministre Abel Bonnard de faire contrôler les écoles par les recteurs[133]. De plus, la majorité des textes réglementaires concernant l'instruction ne connurent même pas un semblant d'application[134].

Toutefois, la bataille demeure une véritable victoire militaire même dans les manuels de Vichy. La véritable délégitimation de cette bataille ne passe donc pas par les manuels scolaires.

2. Saboter Valmy

Si Valmy était quelque peu tombé en disgrâce pendant l'entre-deux-guerres, cela n'avait pas pourtant contribué à un retour des différentes théories contre-révolutionnaires qui ont germé autour de son déroulement. En revanche, ce retour est acté pendant la Seconde Guerre mondiale. Dès lors, les plus ultras de la collaboration, à l'image de Jacques Doriot, associent la Révolution française à la franc-maçonnerie, aux Juifs et à l'ennemi anglais[135]. Lors du 150e anniversaire de Valmy, un article d'un certain Henri de Rolland paraît dans *La Revue universelle*, revue nationaliste et royaliste fondée par Jacques Bainville et devenue vichyste. L'argumentaire développé est trompeur, car Henri de Rolland se drape des méthodes de la recherche historique pour en réalité donner du crédit aux théories complotistes. Il souhaite s'attaquer au mythe républicain et dévoiler le véritable déroulement de Valmy, en donnant l'illusion d'une véritable recherche – il indique qu'il est un serviteur de la science et qu'il « cherche ». De Rolland reprend même pendant plusieurs pages un récit plutôt traditionnel de la bataille, avant de vouloir y regarder « de plus près ». Contre le mythe du peuple en armes, les premiers arguments sont valables, comme la présence d'officiers et de troupes de l'Ancien Régime, qui sont effectivement majoritaires à Valmy, ou bien la faible estime pour les bataillons de 1791, dont la tenue lors des combats était de fait souvent décriée avant Valmy. Un basculement s'opère tout de même lorsque l'auteur change de lexique, pour se tourner vers le mystérieux : « tout […] à Valmy est bizarre, étonnant, incompréhensible »[136]. L'argument concernant les diamants de la Couronne surgit peu de temps après et provient du livre de Léon Pagès, vieux de plus de soixante ans. Il s'appuie ensuite exclusivement sur les apparents traits de caractère de Brunswick, de Dumouriez et de Danton ainsi que sur des faits *potentiels*, qui auraient été possibles, comme les actes qu'auraient dû *normalement* faire les Prussiens pour gagner. Il tente de renforcer son argumentaire en accumulant ces faits potentiels et en les numérotant. De

[133] Pascal Fouché, « Les listes Otto pendant l'Occupation allemande » dans *Censures: de la Bible aux « Larmes d'Éros »*, Paris, Éditions du Centre Georges Pompidou, 1987, p. 16.

[134] Alain Choppin, « Le cadre législatif et réglementaire des manuels scolaires. II, De 1940 à nos jours », *Histoire de l'éducation*, 1987, vol. 34, nº 1, p. 17.

[135] T. L'Aminot, « La Révolution française vue par les collaborateurs », dans M. Vovelle (dir.), *L'image de la Révolution française*, *op. cit.*, p. 1644.

[136] Henri De Rolland, « Ce que fut la victoire de Valmy », *La Revue universelle*, 25 septembre 1942, nº 42, p. 299.

Rolland en tire une conclusion faussement floue, donnant l'impression au lecteur qu'il peut se faire son propre avis :

> En résumé, nous pouvons donc dire que dans ces mémorables journées de septembre, tout s'est passé : avant la bataille, comme si Brunswick, lancé à la poursuite de Dumouriez, avait peur de le rattraper ; une fois le contact pris, comme si le général prussien craignait une bataille heureuse ; et pendant la retraite des coalisés, comme si Dumouriez eût désiré ne pas gêner son adversaire dans son mouvement de repli[137].

Le plus fallacieux dans cet article est la citation de nombreux historiens et de sources, ce qui le rend en apparence crédible. Seul un historien ou une historienne peut rapidement se rendre compte de leur détournement. De Rolland utilise ainsi un historien communiste comme Mathiez pour accabler Danton d'un potentiel vol des bijoux du Garde-Meuble, sans preuve si ce n'est sa moralité[138]. Le détournement est facile vu qu'il était connu que Mathiez cherchait tous les arguments possibles pour abaisser la figure de Danton, valorisée par le régime républicain, pour rehausser celle honnie de Robespierre. Inversement, il cite sur la même page Aulard, profondément attaché à la figure de Danton ! De Rolland utilise aussi des généralisations, car pour lui, toutes les personnes qui ont essayé de comprendre la victoire à Valmy n'ont pu que conclure à des tractations secrètes, sous-entendant que le lecteur tirerait exactement les mêmes conclusions[139]. Après cette démonstration, il souhaite tirer des enseignements sur les conséquences de Valmy et probablement imprégné du pacifisme de l'entre-deux-guerres, reproche à cette victoire d'avoir provoqué les années de guerre qui ont suivi, qui ont imposé à la France des « sacrifices écrasants » jusqu'à Waterloo. L'ensemble de ce propos nous fait supposer que l'auteur est royaliste.

Un autre exemple très concret de ce *sabotage* de Valmy se trouve dans un numéro des *Documents maçonniques*. Il s'agit d'une revue mensuelle dirigée par Henri Coston, dont le but est de lutter contre l'action des francs-maçons, ennemis désignés de la nation pour les fascistes et particulièrement détestés par Pétain[140]. Le numéro de juin 1943, dirigé par son principal contributeur Bernard Faÿ, intègre un article intitulé « L'énigme de Valmy », qui est écrit par Émile Herbillon. Ce dernier reprend en partie l'argumentaire d'Henri de Rolland, qu'il a lu et qu'il cite, mais il va bien plus loin. Henri de Rolland avait conclu à des tractations mais dont il ne précisait pas le contenu, laissant plusieurs pistes, et le rôle de la franc-maçonnerie était cité, mais secondaire. D'après Herbillon, tout est explicable par la franc-maçonnerie, y compris le succès de la Révolution après Valmy :

---

[137] *Ibid.*, p. 302.

[138] *Ibid.*, p. 300.

[139] *Ibid.*, p. 299.

[140] *La franc-maçonnerie sous l'Occupation : Persécution et Résistance (1939-1945)*, Paris, Éditions du Rocher, 2005, p. 53.

> [La Grande Nation] ne fut-elle pas aidée dans ce bond fantastique non seulement par la « courée » dont se gaussèrent longtemps les pays meusiens, mais aussi par l'attitude d'un chef qui n'aurait pas été sans subir l'action de certaines forces occultes[141] ?

Comme de Rolland, il s'échine à rendre crédible son propos et utilise de nombreux auteurs, dont à nouveau Mathiez et Pagès. Il cite également à plusieurs reprises Louis Madelin (*Danton* et *La Révolution*). Il tente de rendre scientifique sa vision des loges maçonniques, en décrivant par exemple précisément les différences entre les loges, le plus cynique étant son utilisation de livres écrits par des francs-maçons révoqués et internés par Vichy, comme Gaston Martin. Pour Herbillon, la question n'est plus si la franc-maçonnerie a organisé la victoire à Valmy mais quels actes elle a concrètement réalisés. Une question qui reste sans réponse, faute de sources à apporter, et la conclusion est en grande partie plagiée sur celle d'Henri de Rolland, telle que nous l'avons citée[142]. Ce qui est assez étonnant, ce sont les griefs de l'auteur contre Louis-Philippe. Selon lui, si Kellermann le met en avant dans sa lettre à l'Assemblée nationale, c'est que Danton le prédestine déjà au trône[143]. Ainsi, les deux protagonistes que sont Dumouriez et Brunswick seraient tous deux satisfaits par un accord bénéfique pour leurs deux loges. Dumouriez permet à Danton d'établir une république conservatrice qui serait par la suite dirigée par Louis-Philippe tout en endossant le rôle du vainqueur. Brunswick de son côté peut laisser la France se détruire d'elle-même et perdre son rôle de grande puissance.

Ces deux articles montrent que les vichystes ont bien conscience que Valmy ne peut être effacé des mémoires après tant d'années d'instruction républicaine et qu'ils cherchent donc, sous couvert d'une volonté de démythifier, à imposer un autre déroulement de la bataille qui lui ôte toute grandeur, vu que la victoire était déterminée à l'avance. S'ils consentent à affirmer des effets considérables à Valmy dans la suite de la Révolution, c'est pour mieux ensuite réduire l'affrontement comme une peau de chagrin. Ils donnent l'illusion que leur démonstration est scientifique et ils se donnent l'allure d'historiens, ce qui est d'autant plus aisé qu'aucun véritable historien de la Révolution ne peut y répondre. À côté de cette délégitimation de Valmy, une autre stratégie est de faire régner la confusion autour des références révolutionnaires, certains personnages politiques, cette fois-ci de tendance plutôt fasciste, n'hésitant pas à les utiliser ouvertement, y compris Valmy. Cette vision implique que l'arrivée au pouvoir d'Hitler est l'accomplissement de la Révolution française, ce dernier étant comparé à Napoléon, voire à Robespierre[144]. Hitler lui-même, s'il rejette les idéaux révolutionnaires, admire la radicalité de cette période historique, qu'il considère proche de celle du nazisme[145]. La Révolution est par conséquent avant tout perçue comme une immense énergie ou une force de volonté et son

[141] Émile Herbillon, « L'énigme de Valmy », *Les documents maçonniques*, juin 1943, n° 9, p. 263.

[142] *Ibid.*, p. 268.

[143] *Ibid.*, p. 267.

[144] T. L'Aminot, « La Révolution française vue par les collaborateurs », dans M. Vovelle (dir.), *L'image de la Révolution française*, *op. cit.*, p. 1644-1645.

[145] Bertram M. Gordon, « National movements and the French Revolution: the justification of the French Revolution in fascist Italy, nazi Germany and Vichy France», dans *Ibid.*, p. 1664.

accomplissement se ferait dans l'armée. Les droits qu'elle a apportés ne sont jamais évoqués. Pour Marcel Déat, qui est favorable au totalitarisme, il est évident de rapprocher les soldats de l'an II aux Waffen-SS, les premiers étant des soldats-citoyens et les seconds des soldats politiques[146]. Cela est peut-être un vestige de son ancienne culture socialiste[147]. Drieu La Rochelle fait une comparaison similaire entre les fascistes et les « héros de Jemmapes », qui se ressemblent selon lui car mus par des idéaux supérieurs à ceux de l'ordre et de la propriété individuelle[148]. Jean Herold-Paquis, qui est connu pour ses chroniques en faveur des nazis sur Radio-Paris, évoque lors de l'une de ses émissions les volontaires de Valmy qui ont réussi à faire trembler le monde. Cette stratégie est celle de Goebbels qui souhaite intégrer les guerres révolutionnaires au *Waffenmythos*[149]. C'est la même politique qui pousse les Allemands à utiliser des personnages issus de l'imagerie républicaine, comme Victor Hugo ou Clemenceau, dans leur propagande à destination des Français[150].

B. Valmy, un symbole précoce de résistance

Que ce soit par nationalisme ou par conviction envers l'idéal démocratique et républicain, de nombreux mouvements de la Résistance font une utilisation massive du souvenir de la Révolution française et utilisent son répertoire dans la contre-propagande. Dès l'instauration du régime de Vichy, elle est omniprésente dans leur rhétorique, leurs programmes et dans les noms de leurs journaux[151]. Valmy a une place de choix dans cet imaginaire « car, enfin, pourrait-on comprendre la Révolution sans Valmy ? », d'après les mots du général de Gaulle, qu'il écrivit dans *Le fil de l'épée* en 1932[152]. En étant une bataille remportée d'après la légende par des va-nu-pieds, donc par des gens du peuple avec peu de moyens, Valmy séduit les résistantes et résistants. Elle a de plus permis de conserver le territoire national face aux Prussiens, donc aux Allemands, ce qui rencontre un fort écho dans le contexte de l'Occupation.

[146] S. Luzzatto, *L'impôt du sang*, *op. cit.*, p. 165.

[147] Robert Soucy, *Fascismes français ?*, Paris, Autrement, 2004, p. 94-97.

[148] T. L'Aminot, « La Révolution française vue par les collaborateurs », dans M. Vovelle (dir.), *L'image de la Révolution française*, *op. cit.*, p. 1646.

[149] S. Luzzatto, *L'impôt du sang*, *op. cit.*, p. 167.

[150] Dominique Rossignol, *Histoire de la propagande en France de 1940 à 1944 : l'utopie Pétain*, Paris, PUF, 1991, p. 65.

[151] S. Luzzatto, *L'impôt du sang*, *op. cit.*, p. 154.

[152] Charles de Gaulle, *Le fil de l'épée*, Paris, Berger-Levrault, 1944, p. 11.

1. *Valmy*, l'un des premiers journaux de la Résistance

La plupart des premiers mouvements de résistance préfèrent en premier lieu développer des organes de presse clandestins[153]. Il s'agit à la fois de lutter contre la propagande nazie et vichyste tout en utilisant une méthode relativement simple à appliquer, du moins lorsqu'on trouve de l'encre et du papier. De plus, les risques de dénonciation sont minimes dès lors que la distribution se fait à petite échelle ou auprès de personnes de confiance. Dès le 26 novembre 1940, le régime de Vichy tente de juguler cette forme de résistance en interdisant par exemple la vente sans autorisation de la police de machines à dupliquer. La Ronéo, qui reproduit le texte préalablement frappé sur un stencil au moyen d'un duplicateur à alcool ou à encre est la machine la plus connue de ce type. Toutefois, cela n'empêche pas la production de tracts et de journaux.

C'est ce mode d'action que choisit d'utiliser un groupe de jeunes gens issus du Parti de la Jeune République, un mouvement rassemblant les partisans du catholicisme social qui s'est montré très tôt hostile à Pétain[154]. Ce groupe est dirigé par un professeur de lettres du lycée Buffon à Paris profondément catholique[155], Raymond Burgard. Le 20 septembre 1940, jour-anniversaire de Valmy, il s'entoure de quatre amis Paulin Bertrand, surnommé Paul Simon pendant la guerre, Alcide Morel, Jules Ballaz et André Vellay. Tous les cinq, ils distribuent des tracts républicains et antiallemands dans Paris et collent des papillons sur les affiches nazies. Quelques semaines plus tard, le groupe souhaite diffuser son propre journal et décide de l'appeler *Valmy*. D'après le témoignage de Paul Simon à la BBC le 3 septembre 1942, la date de leur première réunion n'est pas déterminante dans ce choix, mais plus une preuve supplémentaire de leur attachement à la première bataille remportée par les troupes révolutionnaires. En effet, ce choix est uniquement motivé parce que « la bataille de Valmy est la première de la Révolution où les Français [ont] repoussé les Prussiens »[156].

La réalisation du premier numéro, paru en janvier 1941, a été faite à partir d'une imprimerie pour enfant. Ce jouet est composé de caractères en caoutchouc qui peuvent être placés dans un petit composeur de quatre lignes[157]. Les ajouts sont réalisés à la main et les titres au pochoir, ce qui explique la lenteur de la production des tirages. D'après Paul Simon, il leur a fallu un mois pour tirer cinquante exemplaires. De plus, pour se fournir en papier, en encre et en stencil, le groupe doit parfois voler du matériel dans des bureaux occupés par des Allemands[158]. La technique des numéros suivants s'améliore, puisqu'ils deviennent

[153] Olivier Wieviorka, *Histoire de la Résistance : 1940-1945*, Paris, Perrin, 2013, p. 71.

[154] Les quatre députés présents du parti ont notamment voté contre les pleins pouvoirs à Pétain le 10 juillet 1940.

[155] O. Wieviorka, *Histoire de la Résistance*, *op. cit.*, p. 422.

[156] Jean-Louis Crémieux-Brilhac, *Ici Londres : 8 décembre 1941-7 novembre 1942*, Paris, La Documentation française, 1975, p. 44-45.

[157] Claude Bellanger, *Presse clandestine : 1940-1944*, Paris, Armand Colin, 1961, p. 59.

[158] *Ibid.*, p. 60.

dactylographiés et polycopiés. Le septième numéro, à la date symbolique du 14 juillet 1941, est particulièrement soigné car il est non seulement réellement imprimé pour la première fois, mais en plus sur quatre pages de papier bleu avec des bandes blanches et rouges. Le reste du papier est utilisé pour le numéro du mois d'août[159]. Progressivement, d'autres volontaires rejoignent le groupe, qui se structure en pentagones cloisonnés[160] pour en protéger ses membres. À la fin de l'année 1941, le groupe est très connu dans les réseaux de résistance, à tel point que lorsque Paul Simon se rend en Angleterre en décembre 1941, son accueil est tel qu'il donne des conférences dans tout le pays[161]. Pour Alcide Morel, le journal permet de fédérer un public d'horizons divers :

> En se développant, Valmy rassembla une masse de Français et de Françaises de toutes opinions, croyances ou situations, connus ou inconnus, qui acceptaient notre devise : « un seul ennemi : l'envahisseur »[162].

Cette devise était effectivement accolée au titre « Valmy ». Cette bataille est donc avant tout un rappel menaçant vis-à-vis des Allemands : comme en 1792, ils devront faire demi-tour et passer la frontière. C'est également cette devise qu'Alcide Morel choisit pour la publication de son livre, qui est préfacé par de Gaulle. Progressivement, d'autres formules dans le journal sont ajoutées comme la manchette « organe de résistance à l'oppression » en mai 1941 et un détournement de la devise officielle du régime vichyste à partir du deuxième numéro : « L'ORDRE NOUVEAU / TRAVAIL forcé / Loin de la FAMILLE / Contre la PATRIE ». Le journal, fidèle à son titre, évoque fréquemment la Révolution française dans ses numéros, même si ce n'est pas le cas dans le tout premier, et rappelle le sens de son nom. Ainsi dans le cinquième numéro, le journal déclare que « le souffle révolutionnaire de "Valmy" est passé sur le peuple de Paris » lors de la manifestation en l'honneur de Jeanne d'Arc le 11 mai. Dans le numéro spécial du 14 juillet, le journal appelle à déclarer la patrie en danger, voire en « péril mortel » et rappelle qu' « en 1792, la Nation tout entière défendait la République, première image de la Patrie UNE ET INDIVISBLE ». D'autres figures sont également évoquées dans ses lignes, comme Gambetta, pour évoquer la résistance pendant le siège de Paris en 1870. Le but est donc moins d'afficher un héritage révolutionnaire que de mettre en avant la patrie en danger et les intérêts propres de la Résistance[163].

---

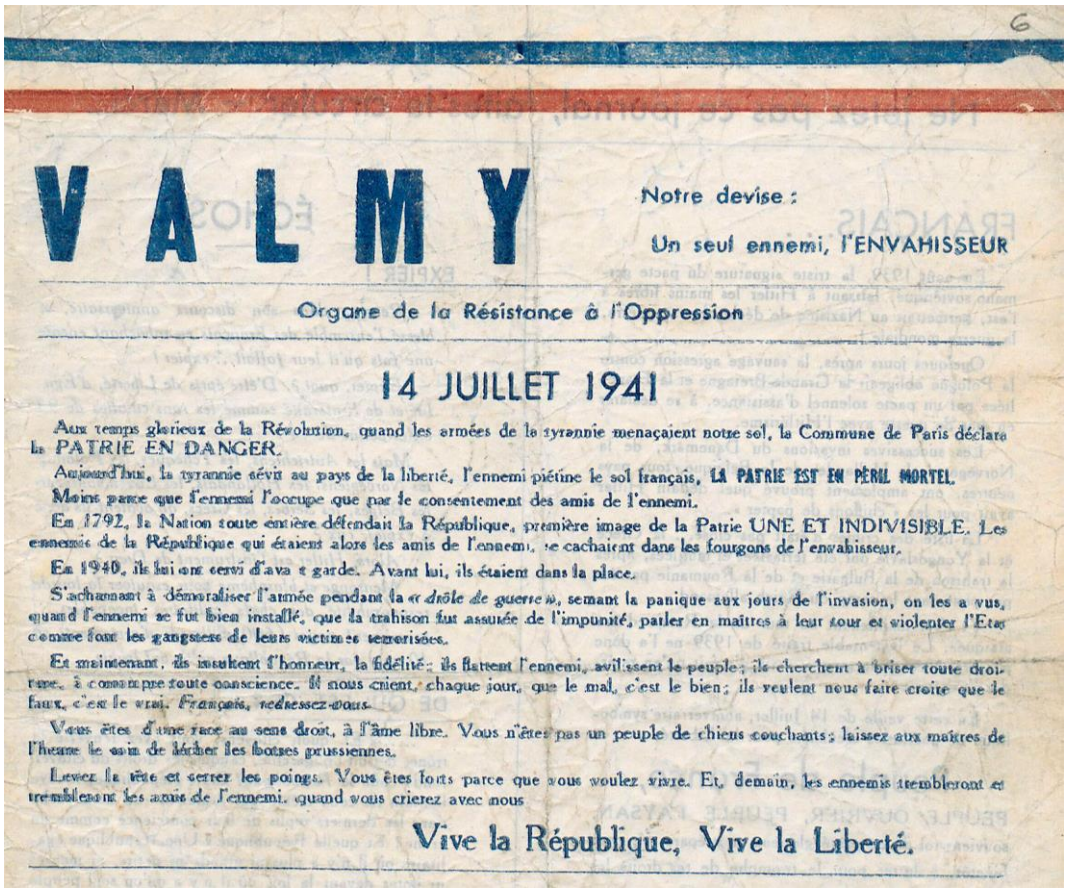
[159] J.-L. Crémieux-Brilhac, *Ici Londres*, *op. cit.*, p. 45.

[160] Cécile Vast, « Valmy », dans François Marcot (dir.), *Dictionnaire historique de la Résistance: résistance intérieure et France libre*, Paris, Robert Laffont, 2006, p. 141.

[161] *Ibid.*

[162] Henri Noguères, *Histoire de la Résistance en France : juin 1941-octobre 1942*, Paris, R. Laffont, 1981, p. 253.

[163] Laurent Douzou, « L'histoire de la Révolution française dans la mémoire et les pratiques de la Résistance », dans A. de Mathan, *Mémoires de la Révolution française*, *op. cit.*, p. 347.



VALMY

Notre devise :

Un seul ennemi, l'ENVAHISSEUR

Organe de la Résistance à l'Oppression

14 JUILLET 1941

Aux temps glorieux de la Révolution, quand les armées de la tyrannie menaçaient notre sol, la Commune de Paris déclara la PATRIE EN DANGER.

Aujourd'hui, la tyrannie sévit au pays de la liberté, l'ennemi piétine le sol français, LA PATRIE EST EN PÉRIL MORTEL.

Moins parce que l'ennemi l'occupe que par le consentement des amis de l'ennemi.

En 1792, la Nation toute entière défendait la République, première image de la Patrie UNE ET INDIVISIBLE. Les ennemis de la République qui étaient alors les amis de l'ennemi, se cachaient dans les fourgons de l'envahisseur.

En 1940, ils lui ont servi d'avant-garde. Avant lui, ils étaient dans la place.

S'acharnant à démoraliser l'armée pendant la *« drôle de guerre »*, semant la panique aux jours de l'invasion, on les a vus, quand l'ennemi se fut bien installé, que la trahison fut assurée de l'impunité, parler en maîtres à leur tour et violenter l'Etat comme font les gangsters de leurs victimes terrorisées.

Et maintenant, ils insultent l'honneur, la fidélité ; ils flattent l'ennemi, avilissent le peuple ; ils cherchent à briser toute droiture, à corrompre toute conscience. Il nous crient, chaque jour, que le mal, c'est le bien ; ils veulent nous faire croire que le faux, c'est le vrai. *Français, redressez-vous.*

Vous êtes d'une race au sens droit, à l'âme libre. Vous n'êtes pas un peuple de chiens couchants ; laissez aux maîtres de l'heure le soin de lécher les bottes prussiennes.

Levez la tête et serrez les poings. Vous êtes forts parce que vous voulez vivre. Et, demain, les ennemis trembleront et tremblerons les amis de l'ennemi, quand vous crierez avec nous

Vive la République, Vive la Liberté.

Image 45 : journal Valmy*, extrait de l'édition du 14 juillet 1941. Source : BnF*

Cependant, le groupe commence à être menacé à partir de l'automne 1941. Un numéro est prévu en octobre, mais il est brûlé en urgence à la suite d'une alerte inquiétante. Le groupe n'arrive ensuite plus à trouver d'imprimeur et doit revenir aux anciens procédés. Le numéro doit alors paraître quelques jours avant Noël. La veille de la publication, le groupe échappe de peu à l'arrestation, ce qui marque la fin de *Valmy*. Raymond Burgard est finalement arrêté le 2 avril 1942. Enfermé dans la prison de Fresnes, puis de Sarrebruck, il est exécuté le 15 juin 1944 à Cologne. Certains membres continuent à participer activement à la presse clandestine comme André Bossin, Henri Féréol et Alcide Morel, qui rejoignent l'équipe du journal *Demain*[164]. De plus, l'activité du journal se prolonge dans d'autres activités clandestines qu'il avait mises en œuvre comme la fabrication de faux papiers, jusqu'à une formation paramilitaire créée en novembre 1942, les Jeunes Gardes de Valmy, qui participe aux opérations de parachutage et aux combats de la Libération[165].

Un autre groupe utilise également le nom de Valmy de manière précoce au sein d'un groupe de l'Armée des Volontaires, l'une des premières organisations de résistance parisiennes[166]. Ce groupe Valmy rassemble des résistants présents au sein de la police et exécute

[164] C. Bellanger, *Presse clandestine*, *op. cit.*, p. 63.

[165] C. Vast, « Valmy », dans F. Marcot (dir.), *Dictionnaire historique de la Résistance*, *op. cit.*, p. 141.

[166] Antoine Prost (dir.), *La résistance, une histoire sociale*, Paris, les Éd. de l'atelier / les Éd. ouvrières, 1997, p. 125.

un Allemand en 1942[167]. De plus, d'autres journaux utilisent dès 1941 le répertoire de la Révolution française dans leur titre, comme *Le Père Duchesne* et la référence de Valmy apparaît discrètement sur certaines feuilles. On peut citer *La Vérité* qui décrit la résistance de la population à Rouen au moment du 14 juillet 1941, celle-ci pavoisant ses rues « aux couleurs des héros de Valmy » malgré les menaces de la Gestapo[168]. *L'Enchaîné* en septembre 1941 indique quant à lui que « la résistance des soldats rouges qui se battent tels des héros de la Marne, de Valmy doit permettre de chasser [le gouvernement de vendus] »[169]. Mais l'utilisation de Valmy comme marque de résistance n'en est qu'à ses débuts.

2. Le *vrai* cent-cinquantenaire

C'est un événement peu évoqué dans l'histoire de la Résistance, mais il y a pourtant eu une célébration du cent-cinquantenaire de Valmy le 20 septembre 1942. À cette époque, son souvenir est utilisé par des branches diverses de la Résistance, par les catholiques de gauche comme on a pu le voir avec le journal *Valmy*, par les communistes ou par *Libération-Sud*, un mouvement aux tendances politiques diverses. Ce dernier, qui crée également un journal, rédige notamment au moment de l'anniversaire de l'année précédente un éditorial intitulé « Vive la Nation ! » qui se conclut ainsi :

> Les Volontaires de Valmy et de Jemmapes, unis dans une même foi nouvelle, chargeaient au cri de « Vive la Nation ! ». C'est le cri que nous reprenons aujourd'hui pour l'assaut qui peut durer, mais par quoi nous sommes sûrs d'atteindre, si nous nous y mettons tous, une jeune et nouvelle Révolution française, porte-drapeau des idées généreuses qui feront de nouveau le tour de l'Europe[170].

L'anniversaire de septembre 1942 est dans la continuité des mobilisations du 1er mai et du 14 juillet 1942. C'est le Mouvement ouvrier français (MOF), qui regroupe des syndicalistes de la CGT et de la CFTC, qui est à l'origine de la commémoration du 1er mai. Un appel a été diffusé dans les organes de presse de la Résistance, puis a été relayé par la BBC. Charles de Gaulle a également invité à y participer. 23 manifestations eurent lieu dans 18 départements, la plupart en zone libre, moins réprimée, et la manifestation a été particulièrement suivie à Lyon où environ 50 000 personnes auraient défilé dans les rues[171]. Malgré l'Occupation, 20 000 personnes auraient manifesté à Paris[172]. Les Françaises et les Français ayant répondu à l'appel,

---

[167] André Mastor, *Des réseaux et des hommes : Félix Orsini, Paris, 1er septembre 1940*, Ajaccio, Lettres sud, 1993, p. 85-86.

[168] *La Vérité : bulletin de la Section rouennaise*, juillet 1941, p.1.

[169] Georges Sentis, « La Révolution française, une des sources de la Résistance », dans M. Vovelle (dir.), *L'image de la Révolution française*, *op. cit.*, p. 1636.

[170] *Libération*, n° 3, septembre-octobre 1941, p.1.

[171] Aurélie Luneau, *Radio-Londres (1940-1944). Les voix de la liberté*, Paris, Perrin, 2005, p. 155, cité dans O. Wieviorka, *Histoire de la Résistance*, *op. cit.*, p. 206.

[172] *Ibid.*

les différents mouvements de Résistance organisèrent la célébration de la fête nationale, le 14 juillet. Ils engagèrent des moyens plus importants pour diffuser leur nouvel appel à manifester : en plus des tracts et des rappels dans les journaux, des mots d'ordre sont relayés jusqu'à huit fois par jour par la BBC. Malgré d'imposants dispositifs policiers, les rassemblements eurent lieu en zone libre mais également en zone occupée, engendrant 66 cortèges[173]. Plus que le 1er mai, cette manifestation arbore de nombreux liens avec le passé révolutionnaire, qui est générateur de patriotisme, que ce soit par la date ou par l'incitation à chanter *La Marseillaise*. Il s'agissait de manifestations très risquées, particulièrement en zone occupée et en Alsace-Moselle : il y eut des morts et des déportés.

La commémoration de Valmy devait être similaire, mais il s'agit cette fois-ci d'un appel des forces résistantes communistes exclusivement. À cette époque, le Front national de lutte pour l'indépendance de la France, surnommé Front national, essaye de fédérer autour de lui les différents mouvements de résistance, y compris non communistes. La fin du pacte germano-soviétique le 22 juin 1941 a réactivé les références à la Révolution française, qui deviennent de plus en plus fréquentes. Depuis plusieurs mois, le mode d'action des communistes est principalement fondé sur la propagande, mais aussi sur les manifestations[174]. Valmy est perçu comme un événement fédérateur qui inciterait à une vaste mobilisation. Les incitations à manifester ont majoritairement concerné la ville de Paris, toutefois on en trouve dans d'autres régions comme la Somme, où des papillons communistes demandent à « venger leurs villes et villages » lors de la journée du 20, les représentants communistes étant les « descendants de Kellermann »[175]. À Paris, *L'Humanité* clandestine appelle à un « nouveau Valmy » dès le 21 août et réitère son appel le 28[176]. De nombreux papillons sont également distribués quelques jours avant la date anniversaire, qui invitent à un rassemblement de la population à 18h30 sur la place de la République. On retrouve aussi le mot d'ordre dans d'autres journaux clandestins, comme *Le Sellier* qui indique « 20 septembre 1792 : victoire de la France à Valmy / 20 septembre 1942 : pour la victoire de la France sur Hitler / Tous à la République à 18h30 »[177]. Il s'agit de célébrer la « victoire de la liberté sur les hordes germaniques », donc en réalité de manifester une opposition à la présence allemande, ce qui est particulièrement visible sur certains tracts qui indiquent aux manifestants ce qu'ils doivent chanter, avec une reproduction des paroles du *Chant du départ* et de *La Marseillaise*, puis ce qu'ils doivent revendiquer, comme « hors de France les Boches », « pas un ouvrier français pour l'Allemagne » ou « Laval

[173] *Ibid.*, p. 207.

[174] *Ibid.*, p. 143.

[175] Julien Cahon, « Commémorations et représentations communistes de la Résistance : le département de la Somme » dans Robert Vandenbussche (dir.), *Mémoires et représentations de la Résistance*, Lille, Publications de l'Institut de recherches historiques du Septentrion, 2018, p. 37-50, [En ligne : http://books.openedition.org/irhis/2395]. Consulté le 16 mai 2022.

[176] Frank Lestringant, « De Munich à Valmy. La Révolution Française au miroir de l'*Humanité* clandestine, 1939-1942. », *Histoire, économie & société*, vol. 12, n° 4, 1993, p. 581.

[177] *Le Sellier : organe du Comité populaire des ouvriers selliers de la RP*, n° 1, 29 juillet 1942, p. 2.

au poteau »[178]. D'après Abraham Lissner, Paris est inondé dès le 15 septembre de tracts appelant à commémorer Valmy, ce qui apeure les Allemands, d'autant plus qu'une attaque à la bombe a eu lieu le même jour. Pour lui, ce sont ces deux événements conjoints qui provoquent l'instauration d'un couvre-feu de trente heures par le commandant du Grand-Paris[179].

Image 46 : Papillon appelant à manifester place de la République à Paris le 20 septembre 1942. Source : Musée de la Résistance nationale / Champigny.

Le couvre-feu empêche cette fois-ci la manifestation, personne n'ayant droit de circuler dans la capitale à partir de quinze heures durant la journée du 20 septembre. Cela peut être considéré comme un échec cuisant, puisque le rassemblement n'a non seulement pas eu lieu, mais il a conduit à l'assassinat de cent-seize otages[180] (quarante-six au mont Valérien et soixante-dix à Bordeaux[181]). Cependant, l'anniversaire de Valmy a provoqué une véritable crainte de soulèvement chez l'occupant nazi, ce qui était le but premier de cette commémoration. Sans avoir lieu, en étant un simple mirage, elle a forcé les Allemands à un confinement de la capitale, ce qui est un aveu de faiblesse et donc malgré tout une petite victoire pour les communistes. Selon *L'Humanité* du 2 octobre, « l'esprit de Valmy vaincra l'esprit de Munich » et un an plus tard, quand les communistes veulent à nouveau célébrer la bataille en zone occupée, notamment en chantant *La Marseillaise* dans les usines, ils rappellent les raisons du couvre-feu du 20 septembre 1942 :

> Nos ennemis redoutent la célébration de Valmy, car ils ont peur de voir revivre en nous l'esprit qui anima nos aïeux, cet esprit de Valmy, qui est l'esprit de l'audace,

[178] AD de la Marne, J 5393, « Tracts clandestins du PCF pour le 150e anniversaire de la bataille de Valmy ».

[179] Abraham Lissner, *Un Franc-tireur juif raconte...*, Paris, A. Lissner, 1969, p. 38.

[180] F. Lestringant, « De Munich à Valmy […] », art. cité, p. 581.

[181] G. Sentis, « La Révolution française, une des sources de la Résistance », dans M. Vovelle (dir.), *L'image de la Révolution française*, *op. cit.*, p. 1 637.

> l'esprit de la lutte à mort contre l'ennemi, l'esprit de l'union de la Nation contre l'envahisseur, l'esprit de la liberté en lutte contre l'oppression[182].

Aragon a même évoqué cet anniversaire dans « Les Rencontres », l'une de ses nouvelles écrites sous l'Occupation et parue dans le recueil *Servitude et grandeur des Français. Scènes des années terribles* en 1945 :

> Dans la ville voisine, pour l'anniversaire de Valmy, le 20 septembre, il y a eu une grève. Les Boches ont pris trois cents ouvriers, et ils les ont emmenés on ne sait où[183].

Le 20 septembre 1942 est également la date choisie par Claude Morgan[184] pour faire paraître le premier numéro clandestin des *Lettres françaises*, qui donne par la suite naissance au Comité national des écrivains. Ce journal est l'un des organes de presse du Front national et est donc proche du Parti communiste, même si des écrivains résistants d'obédiences politiques plus diverses y participent, comme François Mauriac. À l'origine, la publication du journal devait être assurée par Jacques Decour, mais son arrestation, puis son assassinat, empêche la parution du premier numéro en juillet 1942. Claude Morgan a été missionné par le Parti communiste pour le remplacer et celui-ci arrive par chance à retrouver l'atelier de Decour. Le premier numéro, comme pour le premier journal *Valmy*, est créé avec les moyens du bord. Il est tiré à la Ronéo, ce qui est à l'époque le moyen le moins coûteux pour reproduire des textes et des dessins. Le sujet principal de ce numéro est l'appel à la création d'un front national des écrivains, qui utilise la date anniversaire de Valmy pour inciter à lutter contre l'oppresseur :

> Aujourd'hui, les signataires de cet appel créent ce journal, *Les Lettres françaises*, qui est l'expression même du Front national. Les Lettres françaises sera notre instrument de combat et par sa publication, nous entendons nous intégrer, à notre place d'écrivains, dans la lutte à mort engagée par la Nation françaises pour se délivrer de ses oppresseurs. Vivent les peuples libres ! Vive la France[185] !

Ce premier numéro incorpore également un extrait de « Ceux qui dorment », un poème de Victor Hugo issu des *Châtiments* qui fait explicitement référence aux guerres révolutionnaires de 1792[186].

À partir de 1942, l'utilisation de la référence à Valmy devient par conséquent plus systématique, même si elle est à nouveau majoritairement exploitée par les communistes,

---

[182] *La Vie du Parti : bulletin bi-mensuel réservé aux sections et cellules du Parti communiste français*, septembre 1943, p. 8.

[183] L. Aragon, *Œuvres romanesques complètes*, *op. cit.*, p. 1135.

[184] Pierre Seghers, *La Résistance et ses poètes : France 1940-1945*, Paris, Seghers, 1974, p. 208.

[185] *Ibid.*, p. 212.

[186] G. Sentis, « La Révolution française, une des sources de la Résistance », dans M. Vovelle (dir.), *L'image de la Révolution française*, *op. cit.*, p. 1637.

comme en 1938-1939, car il s'agit pour ce groupe d'une simple réactivation d'une référence utilisée dans leurs combats politiques antérieurs[187].

C. Un mot d'ordre fédérateur dans la reconquête du territoire

Valmy est un mot qui essaime à partir de 1942, atteignant un pic en 1943, au point que quelques chars d'assaut portent le nom de la bataille de 1792 lors de la reconquête du territoire par les Alliés[188]. Cette popularité est principalement le fruit de la presse clandestine.

1. Valmy au sein des Francs-tireurs et partisans

Dès la dissolution du pacte germano-soviétique, l'imaginaire de la Révolution française inonde à nouveau la propagande communiste. Cet imaginaire touche également son organisation de lutte armée, les Francs-tireurs et partisans (FTP), qui regroupe dès la fin 1941 et officiellement à partir de 1942 les anciennes organisations armées communistes indépendantes. Pour plusieurs groupes de FTP, le moment du cent-cinquantenaire de Valmy est une occasion pour organiser des attentats symboliques contre les Allemands. La compagnie Francs-tireurs de Franche-Comté, dirigée par le colonel Fabien, a notamment fait dérailler un train à quinze kilomètres de Baume-les-Dames et se fait appeler « Valmy ». L'année suivante, une nouvelle série d'opérations sont dirigées les 20 et 21 septembre contre du matériel ferroviaire pour commémorer Valmy : déraillements de trains et de locomotives à Fourmies, sur les lignes Paris-Laon et Valenciennes-Douai, ainsi que près de Nemours[189].

Au cours de la guerre, certains FTP utilisent la mémoire de la Révolution de manière superstitieuse et s'y accrochent comme à une amulette qui les préserverait du danger. Il est possible de s'en rendre compte par certains rituels, dont un concernant Valmy qui est raconté par Auguste et Simone Gillot :

> Dans le X^e^ arrondissement, nous avions aussi le militant nommé « Père Louis ». Il tenait à ce que nos rendez-vous se tiennent sur les quais, tantôt de Valmy, tantôt de Jemmapes. Les noms

[187] L. Douzou, « L'histoire de la Révolution […] », A. de Mathan, *Mémoires de la Révolution française*, *op. cit.*, p. 345.

[188] Il y a plusieurs exemples, comme le char léger M3A3 Stuart « Valmy » du 501e RCC. Cf Établissement de communication et de production audiovisuelle de la Défense, TERRE 364-8694, Gabriel Raphel, « Le char léger M3A3 Stuart "Valmy" du 501e RCC aux environs de Strasbourg », 1944 [En ligne : https://imagesdefense.gouv.fr/fr/le-char-leger-m3a3-stuart-valmy-du-501e-rcc-aux-environs-de-strasbourg-1.html?fbclid=IwAR1V-SAiFgJrilTSX3mhgfYnRKx-hoFvKLwVvIdbXgkG2QBgA265IYWG5dg]. Consulté le 23 septembre 2022. Certains ont même connu des reproductions, le Sherman M4A2 « Valmy » existant sous la forme de jouet vendu par la marque Corgi.

[189] *Front national : organe de liaison du Comité directeur du Front national pour la libération de la France, avec ses comités départementaux, locaux, d'entreprises*, octobre 1943, p. 2.

> glorieux lui rappelaient les victoires décisives de nos aïeux sur les ennemis de la France en 1792 et il disait que se rencontrer dans ces rues nous porterait bonheur[190].

Cependant, la référence majeure à Valmy au sein des FTP est plus sombre, puisqu'il désigne le nom choisi pour le détachement spécialement constitué afin de « liquider les traîtres », c'est-à-dire d'anciens membres du PC qui sont passés du côté de la collaboration. Cette formation est composée d'une trentaine de membres[191]. Elle passe pour la première fois à l'action le 4 septembre 1941 aux Lilas, où elle tue Marcel Gitton, ex-secrétaire national de l'organisation du PC et fondateur du Parti ouvrier et paysan français (POPF), qui est un parti politique collaborationniste. Le groupe monte par la suite un attentat contre le sénateur-maire de Bobigny, Jean-Marie Clamamus, dont celui-ci réchappe le 28 avril 1942. Jusqu'au mois d'avril 1942, le détachement Valmy est la seule formation dédiée au châtiment des traîtres[192]. Au total, il exécute onze Français et en blesse quarante-quatre autres lors de divers attentats[193]. Plusieurs historiens comme Olivier Wieviorka[194] s'interrogent sur la méthode suivie par le PCF, qui a préféré en premier lieu s'attaquer aux traîtres – principalement d'anciens membres ayant rejoint le PPF ou le POPF[195] – plutôt que de combattre directement l'occupant, ce qu'il fait à partir de l'été 1942. On peut également se demander quel sens apportait le PC à Valmy pour l'utiliser dans ce cadre. Il est en réalité assez simple à la lumière des textes parus au moment du 150e anniversaire et pendant la guerre, puisque le PC a fréquemment rapproché les traîtres des émigrés à Coblence pendant la Révolution. De plus, tout diviseur est rapidement catégorisé de traître, si l'on reprend un argumentaire paru dans *Russie aujourd'hui* en août 1944, ce qui crée une opposition entre les héritiers de Valmy et les traîtres :

> Aujourd'hui que l'unité française se reforme contre l'envahisseur comme aux heures les plus glorieuses de notre histoire, comme au temps de Jeanne d'Arc, comme au temps, des volontaires de Valmy, les diviseurs, c'est-à-dire les traîtres, sont, comme à ces mêmes époques vomis par la Nation, et de même que la France est une et indivisible dans sa volonté de chasser les nazis de son sol et de rebâtir une République plus juste, plus fière et heureuse, de même elle est unanime dans sa volonté de consolider ses amitiés, à les concrétiser en alliances solides et durables[196].

Autrement, la référence à Valmy est utilisée par les FTP eux-mêmes, qui sont désignés comme des fils de Valmy ou des soldats de l'an II. *Les Mariannes*, un journal féminin du Nord et du Pas-de-Calais désigne par exemple les FTP comme « les dignes fils de ceux de Valmy, de

---

[190] Auguste et Simone Gillot, *Un couple dans la Résistance*, Paris, Éditions Sociales, 1975, p. 45, cité dans Jean-Pierre Bernard, *Paris rouge 1944-1964 : les communistes français dans la capitale*, Seyssel, Champ Vallon, 1991, p. 16.

[191] O. Wieviorka, *Histoire de la Résistance*, *op. cit.*, p. 144.

[192] Franck Liaigre, *Les FTP : nouvelle histoire d'une résistance*, Paris, Perrin, 2015, p. 253.

[193] O. Wieviorka, *Histoire de la Résistance*, *op. cit.*, p. 146.

[194] *Ibid.*

[195] F. Liaigre, *op. cit.*, p. 253.

[196] *Russie d'Aujourd'hui : organe de l'Association française des amis de l'Union soviétique,* édition d'Auvergne, nº 1, août 1944, p. 1.

Reischoffen, de la Marne, dont le sang généreux a abreuvé les terres de France »[197]. Dans *Le Chant du grillon*, on indique que « les F.T.P. veulent être les dignes continuateurs des héros de Valmy, les "va-nus pieds superbes" des sans-culottes qui il y a 150 ans étonnèrent le monde par leur patriotisme et leurs victoires »[198]. Nombreuses sont les comparaisons qui datent de la fin de la guerre, avec un pic en juillet 1944, au moment de la fête nationale.

2. Le fer de lance d'Aragon

Comme nous l'avons précédemment évoqué, Louis Aragon citait déjà la bataille de Valmy dans ses romans des années 1930 et a même évoqué le 150e anniversaire de Valmy dans une nouvelle. Il s'agit de l'auteur communiste qui s'approprie le plus le souvenir des guerres révolutionnaires au cours de la Résistance, alors que la plupart des écrivains rechignent à citer l'histoire devant l'horreur nouvelle vécue, notamment face aux récits provenant des camps de concentration. De manière plus générale, il insère volontiers des références historiques dans ses romans ou dans ses poèmes, il n'hésite pas à utiliser fréquemment la figure de Jeanne d'Arc ou à comparer les résistants strasbourgeois à des Kléber. Les renvois à la Révolution sont fréquents, en particulier au chant de *La Marseillaise*.

Aragon s'investit très tôt dans la Résistance, malgré le pacte germano-soviétique, en écrivant une « poésie de contrebande »[199] et en créant avec Elsa Triolet le Comité national des écrivains pour la zone sud. Dans le recueil de poèmes le plus connu de la Résistance, *L'honneur des poètes*, qui a été publié pour la première fois en juillet 1943 par les Éditions de minuit, on observe que son hommage à Valmy a gagné en puissance depuis ceux parus dans ses précédents romans. Sous le pseudonyme de Jacques Destaing, choisi par Paul Éluard[200], il publie le poème *Prélude à la Diane française*, qui se termine par ces vers[201] :

> Entendez, Francs-tireurs de France
> L'appel de nos fils enfermés…
> Formez vos bataillons, formez,
> Le carré de la délivrance,
> O notre insaisissable armée !
>
> Renaisse de votre colère,
> Comme un voile dans le vent,
> Vannant l'univers à son van,
> La grande force populaire

[197] *Les Mariannes : organe des Femmes patriotes du Nord et du Pas-de-Calais*, n°2, juillet 1944, p. 1.

[198] *Le Chant du grillon : journal du 1er Bataillon FTP Région I.3*, juillet 1944, p. 1.

[199] C'est ainsi qu'il décrit ses poèmes. Cf Guy Belzane, « *Les Yeux d'Elsa*, Louis Aragon », *Encyclopædia Universalis*, [En ligne : https://www.universalis.fr/encyclopedie/les-yeux-d-elsa/2-une-oeuvre-de-contrebande/]. Consulté le 23 août 2022.

[200] Louis Aragon, *Œuvres poétiques complètes*, Paris, Gallimard, 2007, vol.I, p. 966.

[201] *L'honneur des poètes*, Paris, Le Temps des cerises, 2016, p. 12-14.

Unie et plus pure qu'avant…

Des armes, où trouver des armes ?
Il faut les prendre à l'ennemi.
Assez d'attendre l'accalmie !
Assez manger le pain des larmes !
Chaque jour peut être Valmy.

Ce poème est populaire au sein de la Résistance, car il est cité sur certaines feuilles de la presse clandestine. La dernière strophe est par exemple présente dans un numéro de *La Patriote*[202] ou bien dans le numéro de mai 1944 de *Volontaire. Francs-tireurs et partisans français*[203]. Il rejoint l'horizon d'attente des FTP, qui reprennent des références à la Révolution, en témoigne le journal précédemment cité qui a mis un encart à côté du titre pour y insérer la devise révolutionnaire « Vivre libre ou mourir ! ».

Un poème resté longtemps inédit, *Chanson du sixième hiver*, cite également Valmy et a probablement été écrit peu de temps avant la fin de la guerre, puisqu'il traite de l'épuration et de l'espoir d'un grand nettoyage politique. À nouveau, Valmy figure à la fin du poème :

Quand reviendront nos camarades
Quand tomberont les barbelés
Croyez-vous que la mascarade
Mêlera voleurs et volés
Quand reviendront nos camarades
Qu'il vente ou qu'il ne vente pas

Il ne faut pas qu'on l'on s'endorme
Tant qu'il nous reste un ennemi
La France est une tâche énorme
Un Valmy doit suivre un Valmy
Il ne faut pas que l'on s'endorme
Qu'il vente ou qu'il ne vente pas[204]

Quel sens faut-il donner au vers « un Valmy doit suivre un Valmy » ? Le premier Valmy correspond à la retraite des Allemands du territoire français, qui a déjà eu lieu. Il en faut un second pour que les ennemis de l'intérieur, c'est-à-dire celles et ceux qui ont collaboré, soient punis. Ce second Valmy rejoint en quelque sorte celui proclamé par le détachement Valmy, puisqu'il s'agit à nouveau de châtier les traîtres.

Enfin, Aragon rédige en 1946 un troisième poème qui cite Valmy dans *Le Nouveau Crève-cœur*, un recueil qui a encore pour principal objet la Seconde Guerre mondiale, puisqu'il fait suite au premier *Crève-cœur* qui témoignait de la drôle de guerre et de la débâcle de 1940. Cette fois-ci, il s'agit d'une première tentative de synthèse et prise de recul sur les souvenirs,

[202] *La Patriote : organe des femmes dans la lutte armée*, [1944], p. 5.

[203] *Volontaire. Francs-tireurs et partisans français. Région de la Corrèze et du Lot*, mai 1944, p. 2.

[204] L. Aragon, *Œuvres poétiques complètes*, *op. cit.*, p. 966.

puisque le conflit est terminé. *La Comptine du quai aux fleurs* est un hommage au peuple français et à ses sacrifices :

> Comme on tresse avec la paille
> Des paniers de deux couleurs
> Je mêle aux noms des batailles
> Les brins noirs de nos douleurs
>
> La Bastille et la Commune
> Les Bouvines les Valmy
> Jeanne et Péri ce n'est qu'une
> Longue histoire mes amis

La légende dorée semble au premier abord s'effriter, puisqu'Aragon déclare que toutes les batailles sont source de douleurs, puisqu'elles engendrent la mort. Toutefois, malgré les massacres comme celui d'Oradour, l'ensemble du poème salue le courage du peuple et annonce le retour du printemps, métaphore de l'espoir. C'est par conséquent à la fois un poème rempli d'espérance mais aussi de douleur, car l'histoire se répète selon Aragon. Cette répétition lie des personnages et des événements pourtant éloignés dans le temps, comme Jeanne d'Arc et Gabriel Péri. Bouvines et Valmy vont ici de pair en tant que victoires perçues de la nation française face à l'envahisseur, un propos qui semble tout droit surgir de la fin du XIX^e^ siècle.

De ces trois poèmes et plus généralement de la manière dont Aragon invoque l'histoire de France pendant la Résistance, on peut conclure qu'il apprécie le souffle épique qui est inhérent à Valmy. La Seconde Guerre mondiale a fait évoluer sa vision de l'histoire, ainsi que son patriotisme, comme il le reconnaît dans le poème *Du poète à son parti*. Dans ce poème, il parle du ralliement du parti communiste à la France et à son histoire au cours des années 1930. Selon son ressenti, le parti lui a rendu les « yeux », la « mémoire », le « sens de l'épopée » et les « couleurs de la France »[205]. Ce sens de l'épopée est particulièrement important, car il implique qu'il souscrit entièrement à un *roman national*, mais de gauche, qui lui a permis de garder espoir pendant la guerre. Ce *roman national* promeut selon Marie-France Boireau une France dont l'histoire serait continue depuis le XII^e^ siècle, où la Révolution française ne serait pas une rupture[206] – ce qui est bien visible dans *La Comptine du quai aux fleurs*. Ce n'est donc pas l'histoire en tant que telle qui l'intéresse dans les années 1940, mais la légende, le mythe. Cela se ressent particulièrement dans le poème *Légende de Gabriel Péri*. Outre son titre évocateur, ce poème se veut devenir une nouvelle *Chanson de Roland*, mais qui mettrait cette fois-ci au centre la mort de Gabriel Péri. Il y développe des faits qu'il sait pertinemment faux, mais qui se sont rapidement propagés par la rumeur au cours des années qui ont suivi son assassinat[207]. La véritable mort de Gabriel Péri n'est pas le propos, mais sa transformation en figure légendaire par la tradition orale. Pour Aragon, il s'agit en outre de répondre aux mythes

[205] L. Aragon, *Œuvres poétiques complètes*, *op. cit.*, p. 1031.

[206] M.-F. Boireau, *Aragon, romancier de la Grande Guerre et penseur de l'Histoire*, *op. cit.*, p. 273-279.

[207] L. Aragon, *Œuvres poétiques complètes*, *op. cit.*, p. 1026.

nazis, centrés sur la race, par des mythes qu'il juge positifs et qui permettent de faire nation, parce qu'ils ont « force non seulement de faire rêver, mais de faire agir, de donner à l'action et aux songeries de chez nous cette cohésion, cette unité qui paraissaient alors, en 1941, si hautement désirables »[208]. L'intérêt d'Aragon pour Valmy est par conséquent avant tout dirigé vers son mythe et son aspect fédérateur en temps de guerre. Aussi, il nous permet de comprendre l'étendue de la diffusion du mythe du peuple en armes dans la presse clandestine : il n'est pas seulement présent pour « faire rêver », mais bien pour « faire agir ».

3. Une référence qui essaime dans la presse clandestine ?

La Révolution est d'un grand secours pour la contre-propagande résistante par les valeurs qu'elle symbolise et qu'elle a portées, bien que tout semble opposer les années révolutionnaires de celles de l'Occupation, en témoigne la lutte armée, qui doit se dérouler dans le secret pour les résistants, de plus sur un sol occupé par l'ennemi, alors qu'elle était menée par les représentants de la Révolution en 1792, dans de véritables batailles à ciel ouvert[209]. À partir de 1942, les références à Valmy se généralisent pour illustrer la défense du territoire, y compris dans les réseaux plus proches du gaullisme. Pierre Brossolette fait par exemple référence aux soldats de l'an II dans un discours en hommage aux morts à l'Albert Hall à Londres le 18 juin 1943. C'est une référence facile d'utilisation car, même si les différences entre les deux époques sont colossales, Valmy a l'aura d'une victoire remportée par des gens mal équipés, mal armés, ce qui permet un rapprochement avec les membres de la Résistance.

Lorsque l'on utilise l'outil Gallicagram, on se rend compte que le pic des références à Valmy est atteint en 1943, au tournant de la guerre. Ce graphique n'est pas exhaustif, les références n'étant en réalité pas nulles en 1945, mais le résultat de l'impossibilité d'utiliser les termes « Valmy » ou « à Valmy » à cause du bruit qu'ils entraînent. Cette courbe permet plutôt d'illustrer une tendance. Cela s'illustre par des références au sein d'une grande variété de journaux, aussi bien sur le territoire métropolitain que dans les colonies, comme dans *Le Petit Marocain* ou dans *La Vigie d'Alger*. La revue *La Tradition française* aurait publié le chapitre entier de la bataille de Valmy de l'*Histoire de la Révolution française* de Michelet[210]. On retrouve également ces références dans la presse féminine de la Résistance, qui sont alors tournées de manière originale pour pouvoir y inclure les femmes. Dans *La Voix des femmes*, on note ainsi qu'elles sont des « Jeanne d'Arc » qui préparent l'insurrection aux côtés des « soldats

[208] « De l'exactitude en poésie », dans *Ibid.*, p. 864-865.

[209] L. Douzou, « L'histoire de la Révolution […] », dans A. de Mathan, *Mémoires de la Révolution française*, *op. cit.*, p. 350.

[210] *Le Petit Marocain*, nº 7300, 11 août 1943 p. 2.

de l'an II » mais aussi auprès des enfants-soldats comme Viala[211]. Elles ont une position avant tout de soutien, puisqu'on trouve également des appels à parrainer des soldats FTP[212] :

> Nous serons des Jeanne d'Arc aux côtés des Viala, des Barra, des Marceau, des Foch, comme nos aïeule de 1792 auprès des soldats de Valmy. Nous préparons par nos actions la gigantesque Insurrection Nationale qui, déjà en 92, libéra la France des Prussiens et des traîtres et fit rayonner aux yeux du monde entier l'espérance sublime de la Liberté.

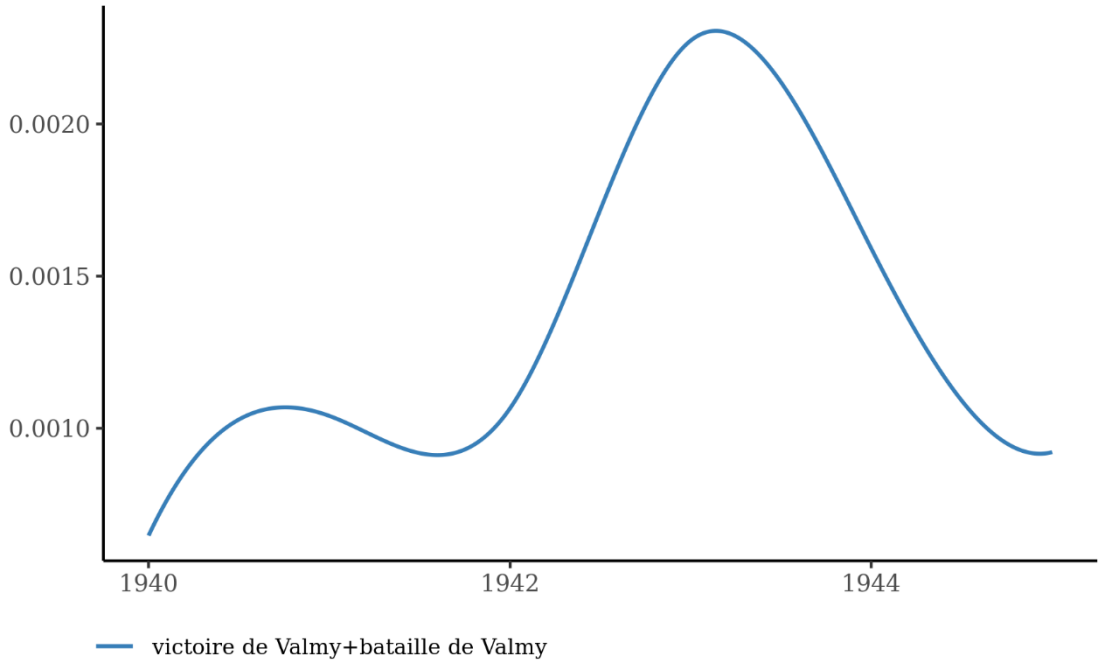


Image 47 : Graphique. Évolution du nombre de références à Valmy de 1940 à 1945 dans Gallica

Dans de rares occasions, la référence à Valmy se fait dans une autre langue que le français, en témoigne une occurrence en allemand dans la version alsacienne de *L'Humanité*, où la citation de Goethe à Valmy est rappelée, ainsi que l'engagement des généraux alsaciens au sein des armées révolutionnaires[213].

De nouveaux journaux intitulés « Valmy » prennent la relève du titre de 1941, même s'ils sont souvent éphémères. Ainsi, ce nom est utilisé dans le département d'origine de la bataille, avec un journal *Les Fils de Valmy* dans la Marne, qui annonce dans son premier numéro, en février 1944 : « comme nos aïeux à Valmy, nous combattons nos ennemis au cri de

[211] *La Voix des femmes : organe de l'Union des comités des femmes de France*, juillet 1944, p. 1.

[212] *Les Mariannes*, art. cité.

[213] *Humanité : Organ der Kommunistischen Partei von Elsass-Lothringen*, été 1941, p.1.

"Vive la nation " »[214]. À la fin de l'année 1944, ce journal publie une chanson à son nom, sur l'air de la Marseillaise, appelant à nouveau à combattre « comme à Valmy, avec furie »[215]. On retrouve également un *Valmy, organe du Front National* en 1944 publié régulièrement à Périgueux en Dordogne. Le numéro du 21 septembre 1944 est même majoritairement consacré au souvenir de la bataille de Valmy[216]. Il rappelle notamment l'engagement des volontaires limousins en 1792 et cite le récit de la bataille écrit par Jaurès. L'éditorial, intitulé « Vive la Nation ! » donne le ton, en essayant d'établir un pont entre 1792 et 1944 : « À un siècle et demi de distance, c'est la même guerre qui se livre, avec le même enjeu, contre le même ennemi ». Tout un article est ensuite dédié à ce parallèle, qui se révèle d'autant plus aisé à cette date que l'Allemagne est en train de perdre la guerre et que selon l'auteur « le miracle de Valmy » s'est à nouveau reproduit. On note également la publication d'un *Valmy* en Haute-Garonne, un supplément au journal *44* qui a paru au moins une fois, en juillet 1944, et qui se veut être le « bulletin des milices patriotiques ». Il y a aussi le cas d'un *Valmy* dans l'Allier, qui est en fait un renommage très tardif du *Progrès de l'Allier*, probablement pour tenter de soustraire le journal d'une possible épuration. Il fait effectivement partie des journaux qui continuent à paraître après l'ordonnance du 30 septembre 1944 sur la restructuration de la presse, qui ordonne la fin de parution de tous les titres ayant paru après le 25 juin 1940, sauf à quelques rares exceptions pour services rendus à la Résistance. La typographie du titre y est d'ailleurs originale, car elle reprend la forme des ailes d'un moulin dans le *y* de Valmy.

Tous les journaux résistants n'affectionnent pas les références à la Révolution, y compris parmi les titres diffusés les plus importants. On ne trouve guère de références à Valmy dans *Le Franc-tireur*, qui fédère pourtant des résistants de divers bords politiques[217], et certains groupes de droite évitent tout lien avec des événements révolutionnaires (y compris ceux du XIX^e^ siècle). Le journal *Défense de la France* fait majoritairement des références à Dieu et évoque peu l'histoire de France. Quand il le fait, il utilise majoritairement les figures de Jeanne d'Arc, de Hoche et de Napoléon, la seule ayant un lien avec la Révolution étant Carnot. On trouve quelques allusions dans *Combat*, mais elles sont plutôt rares, comme celle-ci, dans un article sur la formation des combattants de la Résistance à Lyon, *Combat* indique que ces derniers sont guidés par « l'esprit de Valmy » :

> Les Jeunes officiers, qui lui créent une industrie de guerre, qui lui forgent une artillerie et lui préparent une aviation FFI, sont animés par le souffle de Carnot, comme leurs hommes le sont par l'esprit de Valmy. Leur foi fait lever l'espérance[218].

[214] AD de la Marne, Delta 468/1, Les Fils de Valmy : organe interdépartemental du Front National marnais, n° 1, février 1944, p. 1.

[215] *Ibid.*, *Les Fils de Valmy : hebdomadaire régional du Front national*, n° 5, 9 décembre 1944, p. 2.

[216] AD de la Dordogne, PRE 329, *VALMY, organe du Front National*, 21 septembre 1944.

[217] On trouve parmi les rédacteurs des communistes, des socialistes, des radicaux et des démocrates chrétiens. Cf Dominique Veillon, *Le Franc-tireur*, Paris, Flammarion, 1977, p. 48.

[218] *Combat*, édition de Paris, n°128, 7 novembre 1944, p.1.

Les références à Valmy se trouvent principalement dans des petits journaux locaux ou liés étroitement aux FTP, donc encore une fois au Parti communiste – devenu Parti communiste français en 1943 pour souligner son intégration à la France. Il s'agit par conséquent d'une source d'inspiration inégale et l'on remarque une forte disparité entre les journaux clandestins issus de partis politiques ayant ancré la Révolution dans leur discours depuis les années 1930 et les autres, qui sont créés *ex-nihilo*[219], même si le journal *Valmy* de 1941 montre également que des exceptions existent. Contrairement à ce qui a longtemps été relayé par les historiens – Alain Corbin parle par exemple de « la préciosité et de l'ampleur de la référence à Valmy » dans la synthèse d'une séance du congrès mondial sur l'image de la Révolution française en 1989 – l'utilisation de Valmy n'est pas représentative de la Résistance et appelle à être nuancée, même si elle s'est disséminée dans des mouvements très divers et partout sur le territoire, y compris dans les colonies. Elle demeure avant tout une référence appartenant à l'imaginaire communiste et parfois de gauche de manière plus générale.

La nuance est telle que, malgré les apparences, les références à la Révolution française ne font même pas consensus au sein des communistes, si l'on reprend un entretien mené par Marie-Claire Lavabre dans le cadre de sa thèse sur la mémoire communiste. Elle a interrogé un certain Edgar, qui lorsqu'il raconte son vécu lors de la Seconde Guerre mondiale, fait une seule référence à la Révolution, en l'occurrence Valmy, mais d'une manière étrange pour un ancien instituteur, comme si c'était une référence étonnante :

> On avait fait un journal, il voulait que ça s'appelle *Le fils de Valmy*… [...] *Le fils de Valmy*… ça a tombé à la Libération, ça n'a pas tenu [...] *Le fils de Valmy*, oh ben c'était le journal du Front national… oh… ça a paru deux trois fois, vous savez, c'est une feuille, c'était une feuille plutôt forcément [...] Pourquoi ce titre ? Surtout donné par un PCF hein ! ça aurait été donné par un archi-républicain encore… ben pourquoi ? parce que… ah ! parce qu'il était entrepreneur de serrurerie… de maçonnerie, je crois, je crois me souvenir, parce que ça fait loin ça, et qu'il avait été chargé de la réfection de quelque chose qui avait été cassé, vous savez à Valmy, il y a un monument… à la gloire de Kellermann, de Dumouriez et Kellermann, vous connaissez l'histoire de Valmy, où personne n'a tiré, il n'y a pas eu de morts je crois, [...] alors naturellement, on a fait une grande victoire, on a fait un monument… c'est, c'est bien d'ailleurs parce que ça a sauvé la Révolution hein, que ce soit pour ça ou pour une bataille saignante, on s'en fout, l'essentiel c'est que les autres se soient sauvés… alors il devait avoir eu du travail à Valmy, à la réfection du monument à la gloire de Kellermann et Dumouriez, et c'est pour ça probablement qu'il voulait appeler ça le…, vous savez, le gars, c'était une allégorie quoi, voyez, c'est un peu une allégorie de la Résistance dans le fond, ça n'est pas si sot que ça son raisonnement… c'était tout de même déjà la Résistance à ce moment-là plutôt qu'une armée… parce que l'armée française en 92 c'était Valmy hein ? L'armée française, c'était plutôt des godelureaux que des vrais troufions… Enfin, c'était le journal du Front national… il a paru deux ou trois fois, pas plus[220]…

On retrouve le contexte que l'on a précédemment évoqué : Edgar mentionne l'un des journaux éphémères proche du PCF qui a choisi d'utiliser Valmy dans son titre. Pourtant,

[219] L. Douzou, « L'histoire de la Révolution […] », dans A. de Mathan, *Mémoires de la Révolution française*, *op. cit.*, p. 345.

[220] M.-C. Lavabre, *Le fil rouge*, *op. cit.*, p. 85-86.

comme le souligne Marie-Claire Lavabre, « tout se passe comme si, à l'époque comme ultérieurement, Edgar n'avait jamais rencontré cette culture spécifiquement communiste de la Révolution »[221]. Il ne s'agit pas pour lui d'une référence commune, évidente, et le nom proviendrait de prime abord d'une anecdote liée au monument de Kellermann. Il reconnaît ensuite que ce serait une « allégorie de la Résistance », mais faite de manière spontanée par son ami et qu'elle n'était pas si mauvaise car l'armée en 1792 n'était pas composée de soldats de métier mais de « godelureaux », comme au sein de la Résistance. Nous pouvons comparer ce souvenir à celui de l'un des fondateurs du journal, Jacquinot, qui réalise un historique du journal en novembre 1944, dans le deuxième numéro de la version officielle du journal :

> Jean suggère de choisir un nom local, le nom d'une belle figure…, d'une période héroïque. « Valmy ! Les fils de Valmy », s'écrie M… Le titre du journal est trouvé. Valmy ! Chacun évoque les bataillons rangés dans la plaine derrière les drapeaux claquant au vent… Et déjà, en pensée, nous voyons les fils de ces « va-nu pieds superbes », reprendre le même combat devant le même ennemi, avec le même chant sur les lèvres[222]…

La référence à Valmy était une évidence, mais Edgar ne semble pas vouloir le reconnaître. Certes, il s'agit peut-être de mauvaise foi, car Edgar est un homme cultivé qui connaît bien l'histoire, mais ce rejet est explicable. Contrairement à d'autres anciens résistants communistes du même âge interrogés par Marie-Claire Lavabre, Edgar n'était pas communiste avant la guerre et n'a donc pas connu le *réenchantement* de la Révolution pendant le Front populaire. Ce n'est donc pas un héritage réactivé pendant le conflit et il témoigne probablement de ce qu'il devient après 1945.

* *
*

À la fin de la guerre, Valmy l'a finalement emporté sur Munich et la démocratie a pu être sauvée. Le cri de Kellermann a retenti et a été entendu parmi les résistants, mais une fois l'ennemi défait, la référence à la bataille révolutionnaire perd instantanément son utilité, à l'image des journaux qui portent son nom qui disparaissent ou sont renommés, comme le journal communiste *L'Écho* dans le Limousin. On le remarque dans les références sur Gallicagram : elles s'écroulent en 1945. La Première Guerre mondiale avait déjà donné un coup décisif au souvenir de Valmy en donnant à la conscription un rôle terriblement meurtrier dans la guerre de masse. Si le mythe du peuple en armes se dressant contre les tyrans a pu à nouveau retrouver du sens dans la lutte contre l'Occupation nazie, il répond à un contexte très particulier

[221] *Ibid.*, p. 87.

[222] AD de la Marne, Delta 468/1, *Les fils de Valmy : hebdomadaire régional du Front national*, n° 2, 13 novembre 1944, p. 1.

et n'en demeure pas moins un mythe usé. L'apparition des armes nucléaires à la fin de la Seconde Guerre mondiale rend l'idéal de la nation en armes d'autant plus obsolète[223]. Valmy l'a donc emporté sur Munich, mais s'incline devant Bruxelles et la naissance d'une union politique et économique entre la France et l'Allemagne porteuse de paix.

Comme après chaque guerre, de nouveaux mythes apparaissent en 1945, dont les plus importants en France sont ceux qui entourent la Résistance. Il y a eu également des batailles, mais aucune ne retrouve l'aura d'un Verdun. La bataille de Bir Harkeim est un cas intéressant, parce qu'il s'agit de l'*antithèse* de Valmy : elle rencontre de suite un franc succès et prend une place importante dans la mémoire gaullienne en tant que première victoire des Forces françaises libres[224]. On nomme des rues ainsi qu'un pont et une station de métro à son nom à Paris. Cependant, son souvenir s'effrite très rapidement car le mythe résistancialiste gaullien finit par prendre toute la place : toute la France aurait été résistante et c'est elle qu'il convient de célébrer et non les seuls FFL. Bir Harkeim est à présent discrètement évoqué dans les manuels et sur le site même de la bataille, le cimetière français est mal entretenu contrairement à celui des Allemands. La trajectoire de sa mémoire est par conséquent exactement inverse à celle de Valmy.

[223] S. Luzzatto, *L'impôt du sang*, *op. cit.*, p. 171.

[224] Jean-François Muracciole, « Bir Hakeim, construction d'un mythe imparfait », Frédéric Rousseau et Jean-François Thomas, *La fabrique de l'événement*, Paris, M. Houdiard, 2008, p. 188-190.

Chapitre 8 : De l'histoire à l'anecdote

Analyser la période allant de 1945 à nos jours est probablement l'exercice le plus périlleux de cette thèse. Les mythes entourant Valmy sont sujet à de nombreuses réinterprétations, majoritairement négatives, en raison de la remise en cause du roman national. La mémoire de Valmy s'efface, ce qui complexifie la vision globale que l'on peut avoir de celle-ci, alors que les sources s'amplifient, tant dans leur nombre, avec la massification des médias, que dans leur nature, avec notamment le développement de la télévision, de la bande dessinée, des genres musicaux ou bien encore des jeux de société. Bien que les références à Valmy se raréfient, encore faut-il les trouver dans un océan d'œuvres, d'émissions et de journaux. Classer ces références de natures très variées est un autre défi dans un contexte de perte de sens mémoriel. Beaucoup d'entre elles ne possèdent que peu d'importance au vu de la faiblesse des usages politiques. Elles méritent pourtant que l'on s'y attarde autant que sur celles produites par la III^{e} République, car elles permettent de dresser ses lieux de résistance mémorielle, mais aussi de faire le constat du vide laissé par le roman national. Valmy est un souvenir qui témoigne tout à la fois des tensions scolaires sur l'enseignement de l'histoire et des questionnements sur la notion de nation. Sa mémoire rejoint donc des interrogations complexes qui la dépassent, liées à l'identité nationale, d'autant plus difficiles à cerner avec l'œil de l'historien pour les années très récentes.

I. Le mythe déconstruit

Dès la fin des années 1950, le roman national est remis en question, tant au sein de l'historiographie qu'auprès du grand public. Le mythe républicain de la bataille de Valmy se retrouve questionné, mais sa déconstruction, loin d'apporter un récit plus objectif, tend à faire revenir un discours complotiste, proche de celui qui était tenu par les vichystes. Si l'affection pour le souvenir de Valmy demeure chez les héritiers de la Résistance et notamment chez les communistes, son récit tend à devenir de plus en plus flou.

A. Quand un mythe en cache un autre

1. L'effet Malraux

La bataille de Valmy continue dans les années qui suivent la guerre à être un mythe utilisé par le pouvoir politique français. La Libération signe le dernier grand moment de nommage de lieux en l'honneur de la bataille, comme Lyon qui renomme la place de la Pyramide en place de Valmy[1]. Son nom se retrouve impliqué jusque dans la guerre d'Algérie, le gouvernement de Guy Mollet souhaitant susciter une grande ferveur patriotique par le plan « Valmy », qui apporte à l'armée de terre un renfort de 188 000 hommes en avril 1956[2]. La bataille demeure un lieu de mémoire pour les résistants qui, dans le Doubs, vont jusqu'à faire de l'opportunisme mémoriel en investissant le rocher de Valmy pour des commémorations depuis 1946[3], alors que la dénomination du lieu n'a aucun lien avec la Révolution[4]. Avec constance, Valmy est cité par les hommes politiques français, souvent en étant associé à d'autres batailles. Le président Valéry Giscard d'Estaing l'évoque par exemple dans ses discours de manière très similaire. En 1976, il l'utilise lors de son discours en hommage à la bataille de Verdun, souhaitant que cette dernière soit inscrite « à tout jamais dans notre histoire longue de plus d'un millénaire à côté des dates de la bataille de Poitiers, de la bataille de Bouvines, de la libération d'Orleans, de la bataille de Valmy, de la bataille d'Austerlitz »[5]. En 1978, en faisant cette fois-ci un hommage à Georges Clemenceau, il énumère à nouveau ces batailles, mais en rajoutant quelques-unes pour faire le lien avec l'histoire contemporaine : « Poitiers, Bouvines, Orléans, Rocroi, Fontenoy, Valmy, Austerlitz, Verdun, Bir-Hakeim et Strasbourg, l'Italie, le Rhin et le Danube, l'Indochine et l'Afrique du Nord » [6].

Cependant, le mythe se retrouve progressivement écorné. On pourrait penser à une infusion lente des théories de l'extrême-droite promues sous Vichy, mais le phénomène se révèle bien plus général. Certes, les complotistes continuent à œuvrer, mais toujours dans les mêmes cercles, en témoigne un extrait d'un livre de 1955 écrit par l'ancien directeur de la

---

[1] « 1944-2016 : la place Valmy », *Le Progrès*, 9 août 2016, [En ligne : https://www.leprogres.fr/lyon/2016/08/09/1944-2016-la-place-valmy]. Consulté le 5 août 2022.

[2] Raphaëlle Branche, *L'embuscade de Palestro: Algérie 1956*, Paris, La Découverte, 2018, p. 43.

[3] « Pavoisement d'un écusson au rocher de Valmy », *L'Est républicain*, 19 juin 2021, p. 25a5.

[4] Sur la carte de l'état-major (1820-1866) de la base de données Géoportail, l'emplacement se nomme déjà ainsi, ce qui exclut un quelconque lien avec la bataille.

[5] Valéry Giscard d'Estaing, « Allocution de monsieur Valéry Giscard d'Estaing à l'occasion du 60ème anniversaire de la bataille de Verdun », Site web vie-publique.fr, 13 juin 1976, [En ligne : https://www.vie-publique.fr/discours/263070-allocution-de-monsieur-valery-giscard-destaing-loccasion-du-60eme]. Consulté le 5 juillet 2022.

[6] Valéry Giscard d'Estaing, « Allocution prononcée par M. Valéry Giscard d'Estaing, devant la statue de Georges Clemenceau », Site web vie-publique.fr, 11 novembre 1978, [En ligne : https://www.vie-publique.fr/discours/262758-allocution-prononcee-par-m-valery-giscard-destaing-devant-la-statue-d]. Consulté le 5 juillet 2022.

Bibliothèque nationale pendant l'Occupation et ancien président des *Documents maçonniques*, Bernard Faÿ. Il y développe une version moins sulfureuse de l'achat de la bataille par rapport aux écrits de sa revue pendant la Seconde Guerre mondiale, reprenant cette fois-ci la théorie d'une intervention du roi Louis XVI : « Le recul de l'ennemi servait sa cause [...]. On murmurait que Brunswick partait sur son intervention secrète[7]. » Au début des années 1950, la théorie du complot est à plusieurs reprises battue en brèche dans le quotidien *Le Monde*, un lecteur envoyant même un courrier pour défendre Valmy et expliquer que le duc de Brunswick a cru pouvoir mener en France une « opération de police » contre une « poignée d'énergumènes » et qu'il a simplement reculé en constatant son erreur[8]. La dévalorisation de Valmy vient donc d'ailleurs. Le tournant semble avoir lieu en 1958, année où le ministre et écrivain André Malraux insère la légende noire dans un discours du mois de juin, où il la présente comme un fait établi similaire à la *fraternisation* entre musulmans et pieds noirs après la manifestation du 13 mai 1958[9]. Provoquer artificiellement un événement serait raisonnable selon lui, si cela permet de mieux préparer l'avenir :

> Un événement capital s'est produit après le 13 mai : c'est la fraternisation. Ce mouvement fut-il organisé à l'origine ? C'est assez probable. La bataille de Valmy a bien été payée, et l'armée française, alors, ne l'a pas su. Il n'est pas sûr que Danton ait mal servi la France en le faisant. Et si Valmy a été payé, en tout cas Jemmapes et Fleurus ne l'ont pas été, non plus d'ailleurs que l'immense cortège dense qui suivit les armées de la République à travers l'Europe. Même si on a commencé par « payer », par organiser la fraternisation, un moment est venu où on a cessé de le faire[10].

Cette déclaration suscite de vives réactions, le journaliste et historien Albert Mousset dans *Le Monde* est très critique envers les propos du ministre. Celui-ci « ranimerait une vieille polémique », popularisée par Édouard Drumont. Mousset rappelle que les bijoux provenant du vol du Garde-Meuble que l'on croyait présents dans la succession de Brunswick ont pu s'y retrouver pour bien d'autres raisons, en particulier le Diamant bleu retaillé. Il en conclut que « jusqu'à plus ample informé, il ne s'agit donc là que d'une simple hypothèse propre à fournir l'explication d'une bataille gagnée dans des conditions stratégiquement déconcertantes »[11].

C'est également en 1958 que paraît un numéro du *Crapouillot* sur les énigmes de l'histoire. Un article, signé par le directeur de la revue, Jean Galtier-Boissière, a pour titre

---

[7] Bernard Faÿ, *Louis XVI ou la fin d'un monde*, 1955, cité par Louis Bergès, *Valmy, le mythe de la République*, Toulouse, Privat, 2001, p. 121.

[8] L. Dillemanx, « L'énigme de Valmy », *Le Monde*, 7 octobre 1950, [En ligne : https://www.lemonde.fr/archives/article/1950/10/07/l-enigme-de-valmy_2050468_1819218.html]. Consulté le 29 juillet 2022.

[9] Voir : Malika Rahal, « *Les manifestations de mai 1958 en Algérie ou l'impossible expression d'une opinion publique "musulmane"* », *dans Jean-Paul Thomas, Bernard Lachaise et Gilles Le Béguec* (dir.), *Mai 1958 : Le retour du général de Gaulle*, Rennes, PUR, 2010, p. 39-58.

[10] « Après la définition de l'action gouvernementale par le ministère de l'information », *Le Monde*, n° 4175, 26 juin 1958, p. 3.

[11] Albert Mousset, « La victoire de Valmy a-t-elle été achetée ? », *Le Monde*, n° 4175, 26 juin 1958, p. 3.

« Valmy, victoire postfabriquée ». Valmy y est perçu comme un événement monté de toute pièce qui a alimenté le bellicisme, devenant l'une des raisons des guerres napoléoniennes :

> Valmy, fausse victoire, a provoqué, pour employer la terminologie actuelle, un complexe de supériorité chez les Français et un complexe d'infériorité chez leurs ennemis, ces deux complexes devant durer vingt ans, de 1792 à 1812[12].

La déclaration de Malraux provoque des répercussions à long terme pour la mémoire de Valmy, en témoigne la parution d'un article particulièrement favorable à la théorie de l'achat de Brunswick par Danton écrit par Robert Christophe. Celui-ci fait la une d'un numéro de la revue *L'Histoire pour tous*, dirigée par Alain Decaux. Le chapeau de l'article annonce vouloir clarifier les propos de Malraux :

> Lorsque M. André Malraux, dans une allocution récente, fit allusion à la possibilité d'un « achat » de la victoire de Valmy, il étonna beaucoup de ses auditeurs - et même des journalistes. Des discussions s'ouvrirent qui, souvent, manquaient de bases et d'informations. L'auteur de la belle biographie de Danton que vient de publier la Librairie académique Perrin, M. Robert Christophe, fait le point de cette question dont la portée est incalculable[13].

L'article cherche à affirmer de manière universitaire la corruption du duc par Danton, l'auteur s'appuyant sur des sources tout en essayant de dévoyer les preuves du manque de consistance de sa théorie. Robert Christophe ne voit notamment aucune contradiction dans la présence d'un Diamant bleu bien mutilé par rapport à celui d'origine dans les affaires du duc de Brunswick, car ce dernier aurait bien pu choisir de l'amputer de lui-même[14] – même si on voit mal l'intérêt d'altérer grandement la valeur d'un joyau seulement pour en masquer la provenance. Cet article est un exemple de l'écho de la respectabilité grandissante d'une victoire de Valmy achetée. Les réactions outrées ne suffisent donc plus en 1958 à contenir la théorie du complot, et pour cause : le mythe républicain ne fonctionne plus.

2. La multiplication des « démystifications » de Valmy

À partir de 1958, une boîte de Pandore semble ouverte et les articles et livres remettant en cause le mythe de Valmy sont légion. Ainsi, la vision de Valmy passe d'un extrême à un autre ; la soif de vérité concernant la bataille fait aboutir les auteurs aux complots contre-révolutionnaires, qu'ils adoptent quasiment tous sans précaution aucune. Cependant, il est nécessaire de prendre garde aux titres de ces enquêtes sur Valmy, qui peuvent se révéler trompeurs. Nous allons nous attarder sur les exemples les plus significatifs.

[12] Jean Galtier-Boissière, « Valmy, victoire postfabriquée », *Le Crapouillot*, juillet 1958, n° 41, p. 33.

[13] Robert Christophe, « Les bijoux de la couronne ont-ils permis de remporter la victoire de Valmy ? », *L'Histoire pour tous*, n° 59, mars 1965, p. 414.

[14] *Ibid.*, p. 423.

En 1967, un professeur d'histoire de lycée, Bernard L. Boisantais consacre un livre entier à Valmy, présenté à la manière d'un roman d'aventures, générant ses moments de révélations et de suspense, le récit étant sectionné en de brèves séquences se déroulant à une heure et un emplacement précis. Certains acteurs sont plutôt fantaisistes, puisqu'on y retrouve le meunier de Valmy, Nicolas Thomas, qui assure que son moulin est présent sur la colline depuis l'Empire romain[15] ou bien un Chateaubriand grabataire qui voudrait absolument participer au combat et qui écrirait déjà ses mémoires[16]. Sa vision du cri de « Vive la nation ! » est originale, car très humaine, les volontaires étant terrifiés d'être « hachés menus » par les canons prussiens et répondant très mollement au cri de Kellermann, qu'ils n'entendent d'ailleurs pas directement à cause du bruit environnant[17]. Le récit aurait pu être une version simplement plus romancée et nuancée du mythe républicain, s'il n'y avait pas eu son titre, *La bataille de Valmy n'a pas eu lieu,* dépréciatif puisqu'il nie l'existence de Valmy comme bataille, et la conclusion, qui laisse entendre que Danton aurait peut-être trouvé un arrangement avec Brunswick pour que celui-ci quitte le territoire[18]. Boisantais cite très rarement des sources, mais pour la négociation avec Brunswick, il cite Robert Christophe, même s'il rajoute prudemment que le duc a peut-être obtenu le diamant bleu de la Toison d'Or par un autre moyen. On peut conclure de cet ouvrage que le titre provocateur sert avant tout à être vendeur et que Boisantais ne souhaite finalement pas tant « démystifier » mais raconter Valmy sur un autre ton que celui des livres d'histoire. Ce choix de titre et la prise en compte de la thèse de Robert Christophe témoignent cependant que remettre en cause le déroulement de Valmy intéresse bien plus les contemporains qu'un autre type de récit.

L'année suivante, surfant sur la vague des révélations de mystères historiques, Bernard Michal publie son deuxième dossier sur les « grandes énigmes du temps jadis », qui est constitué d'articles aux titres racoleurs sur les cathares, Valmy et l'assassinat de Lincoln. « Valmy : vraie canonnade ou bataille truquée ? » est rédigé par Claude Couband présente un récit assez classique de Valmy, si ce n'est qu'il évince l'aspect le plus repris du mythe républicain, le cri de Kellermann. Les Français ne crient pas, mais surprennent Brunswick par leur fermeté[19]. Contrairement à ce que le titre laissait présager, Couband ne donne pas le moindre crédit aux théories du complot et ne trouve aucune bizarrerie dans les comportements français et prussiens, y compris lors des négociations. Son seul regret est que ces dernières n'aient pas abouti, puisqu'après Valmy, il n'y a plus qu'« une interminable succession de

[15] Bernard L. Boisantais, *La Bataille de Valmy n'a pas eu lieu*, Paris, Éditions France-Empire, 1967, p. 175.

[16] *Ibid.*, p. 199.

[17] *Ibid.*, p. 214-215.

[18] *Ibid.*, p. 263.

[19] Claude Couband, « Valmy : vraie canonnade ou bataille truquée ? » dans Bernard Michal (dir.), *Les Grandes énigmes du temps jadis,* Paris, Éditions Les Amis de l'histoire, 1968, p. 162.

batailles »[20]. Preuve avec ce deuxième exemple que le proverbe anglais de ne pas juger un livre à sa couverture est bien réel.

Cependant, au cours des années 1960 et dans un but de démystification toujours, la bataille de Valmy devient un sujet de controverse touchant même certains historiens non spécialistes de la Révolution, ceux-ci faisant part de leur désillusion. Henri Guillemin, historien et vulgarisateur suisse, déclare ainsi en 1967 à la radiotélévision belge que « pendant des années, [il a] cru, comme le croient encore beaucoup de Français, que ça avait été une très grande victoire remportée par les troupes républicaines françaises. En vérité, il n'y a eu à Valmy qu'un duel d'artillerie, il n'y a jamais eu de corps à corps »[21]. Guillemin déclare vouloir rétablir la vérité sur cette victoire et devient à notre connaissance le seul historien ancré à gauche[22] à envisager Valmy sous l'angle du complot, en partie par haine pour le personnage de Danton. Dans cette émission, il développe une vision de Valmy qui mélange arguments pertinents et fallacieux. D'un côté, il analyse sérieusement le point de vue prussien, notamment sur la question du partage de la Pologne qu'il voit, avec la dysenterie, comme les raisons principales du retrait des Prussiens. Il casse le mythe républicain en détruisant la corrélation entre Valmy et la proclamation de la République en affirmant, avec raison, que la Convention n'était pas au courant de la victoire lors de sa première réunion[23]. De l'autre, il n'hésite pas à pratiquer le sophisme du *Cum hoc ergo propter hoc*, c'est-à-dire de mettre ensemble deux éléments corrélés pour en déduire une causalité. Partant du fait que Louis-Philippe a valorisé sa présence à Valmy, que celui-ci y était effectivement présent et que les Orléans connaissaient Danton, Guillemin en conclut que Danton a arrangé la présence du duc de Chartres pour que les Orléans puissent se réapproprier la victoire[24]. En 1792, Dumouriez et Danton auraient en effet partagé l'idée, selon Guillemin, de mettre les Orléans sur le trône. En outre, toujours pour discréditer Danton, il n'exclut pas que celui-ci ait corrompu Brunswick, sous le simple argument du caractère et des pratiques de Danton :

> Vous connaissez la politique de Danton, vous savez comment il faisait, toujours à essayer par tous les moyens d'obtenir des avantages. Il dispose, à cette époque, de fonds secrets, puisqu'il est encore ministre de la Justice ; il a peut-être répandu de l'argent du côté des Prussiens pour les pousser à se retirer[25].

Dans les années qui suivent, son avis se radicalise encore, négligeant toute source fiable pour confirmer ses propos lorsqu'il écrit *Silence aux pauvres*. Il reprend alors les arguments de la théorie du complot plus classique, Valmy devenant un « simulacre », un « conte martial » et

[20] *Ibid.*, p. 173.

[21] Henri Guillemin, *1789-1792, 1792-1794 : les deux révolutions françaises*, Bats, Editions d'Utovie, 2013, p. 147.

[22] Henri Guillemin se revendique catholique social. Cf « GUILLEMIN Henri, Philippe, Joseph », *Le Maitron*, [En ligne : https://maitron.fr/spip.php?article88884]. Consulté le 27 septembre 2022.

[23] *Ibid.*, p. 149.

[24] *Ibid.*, p. 148.

[25] *Ibid.*, p. 156.

une « légende assez bouffonne »[26], puisqu'il n'y a pas eu de corps-à-corps et parce que cela aurait une nouvelle fois arrangé Danton :

> Quelle qu'ait pu être la part respective des raisons diverses qui l'emportèrent dans la décision du roi de Prusse, toujours est-il que Danton réussit son coup. Le combat que Danton cherchait avec angoisse le moyen d'esquiver, ô merveille il n'aura pas lieu et sera remplacé, c'est entendu, par un simulacre. L'infanterie prussienne n'attaquera pas, attendant de pied ferme un assaut français qui ne se produira pas davantage. Et c'est ainsi que s'étirera la journée dite de Valmy, 20 septembre 1792 : l'armée française et l'armée prussienne sont restées du matin au soir face à face, sans que ni l'une ni l'autre ne s'avance pour un corps à corps[27].

Cette vision complotiste de la bataille de Valmy essaime jusqu'à nos jours, puisqu'elle figure dans la plupart des écrits souhaitant dévoiler les mystères autour de la Révolution française. Les auteurs souhaitent avant tout susciter la curiosité des lecteurs en créant des unes ou des titres alléchants, reprenant la théorie d'une histoire dissimulée qui aurait pendant longtemps été soustraite au commun des mortels. La légende de l'utilisation du vol des diamants est utilisée à la fois dans des romans, puisqu'elle rend l'histoire de Valmy surprenante, aussi bien que dans des livres qui se revendiquent comme étant des livres d'histoire. C'est ce que l'on trouve par exemple dans l'*Histoire secrète de la Révolution française* de Philippe Valode, parue en 2010, qui nomme l'une de ses sections « La fausse victoire militaire à Valmy, triomphe de la propagande »[28]. Le titre est finalement bien plus vindicatif et accrocheur que le contenu, puisque l'auteur ne traite presque que des maladies des Prussiens et d'une éventuelle négociation par Dumouriez[29]. Le qualificatif de « fausse » victoire tient principalement au fait qu'il y ait peu de morts, ce qui prouve encore une fois que l'imaginaire guerrier où les batailles ne peuvent qu'être meurtrières est bien persistant… Dans la fiction, le vol des diamants est au cœur d'un roman d'Yves Amiot paru en 1988, intitulé *Les diamants de l'Argonne*. Par ailleurs, Dumouriez y est dépeint comme un génie, qui aurait dû prendre le pouvoir avant que Bonaparte ne le fasse[30]… La diffusion de cette théorie a même engendré la production d'un téléfilm, *Les diamants de la victoire* de Vincent Monnet, diffusé une seule fois à la télévision le 18 septembre 2010[31].

Les théories du complot qui entourent Valmy dépassent médiatiquement le mythe républicain à partir des années 1960, du moins si l'on se fie aux titres des livres et des articles. Les contenus se révèlent cependant plus nuancés, ce qui indique que les titres correspondent

---

[26] Henri Guillemin, *Silence aux pauvres !*, Paris, Arléa, 1989, p. 88-89.

[27] *Ibid.*, p. 87-88.

[28] Philippe Valode, *Histoire secrète de la Révolution française*, Alphée, 2010, p. 251.

[29] *Ibid.*, p. 254.

[30] « Valmy, ou le prix d'une victoire », *Le Monde*, 22 avril 1988 [En ligne : https://www.lemonde.fr/archives/article/1988/04/22/valmy-ou-le-prix-d-une-victoire_4095437_1819218.html]. Consulté le 16 août 2022.

[31] Vincent Monnet, *Les diamants de la victoire*, Exilene Film / France 3 / TV5 Monde, 2010, 90 min, *cf Internet Movie Database*, [en ligne : https://www.imdb.com/title/tt1721016/]. Consulté le 15 août 2022.

avant tout à une attente de la part du public. La remise en question de Valmy ne provient donc pas de quelques auteurs isolés.

B. Un changement de paradigme dans l'appréhension de l'histoire de la Révolution française

1. De nouvelles façons d'enseigner l'histoire de France

Après la Seconde Guerre mondiale, il devient difficile d'effectuer une chronologie précise de l'évolution de la culture scolaire, car le décalage entre les débats sur le contenu, les recommandations pédagogiques et les résultats présents dans les cahiers de classe s'accentue[32], principalement dans le primaire. En 1945, il n'y a pas de césure nette pour les contenus, comme il n'y en a finalement pas eu au cours du régime de Vichy[33]. Les manuels scolaires classiques, comme les Malet-Isaac, continuent à être actualisés et réédités. Cependant, une modification en profondeur du rapport à l'histoire s'effectue[34]. Les programmes du 17 octobre 1945 donnent en effet les directions majeures de l'enseignement à l'école primaire pendant trente ans et impliquent de fortes conséquences sur la place de l'histoire[35]. Celle-ci manque de peu de disparaître des cours élémentaire et moyen et est réduite à des récits simples et concrets. Cette simplification des contenus, qui s'adapte à l'âge des élèves, laisse une plus grande place aux documents originaux comme les gravures et à l'histoire locale, en témoignent les recommandations d'utiliser au maximum les ressources de la commune ou des communes avoisinantes, comme les ruines ou les églises[36]. La leçon d'histoire demeure une leçon de morale, de civisme et de patriotisme, mais la vie matérielle et sociale des Français et des Françaises prend une plus grande part pour tendre à un équilibre avec l'histoire-bataille. Cependant, les programmes pour les classes de fin d'études ne sont guère modernisés avec une pédagogie qui reste plutôt abstraite, dogmatique et livresque[37].

Le roman national est progressivement remis en question, même si la volonté de former des citoyens persiste. La guerre a de nouveau produit un désenchantement national, qui creuse encore l'adhésion à une France glorieuse et sans reproche. Dès la Libération, Roger Cousinet se positionne contre l'apprentissage de dates et explore d'autres voies d'entrée dans la découverte de l'histoire de France, comme l'examen de la vie quotidienne[38]. Certains manuels

[32] Benoît Falaize, *L'histoire à l'école élémentaire depuis 1945*, Rennes, PUR, 2016, p. 10.

[33] *Ibid.*, p. 29.

[34] *Ibid.*, p. 30.

[35] *Ibid.*, p. 35.

[36] *Ibid.*

[37] *Ibid.*, p. 37.

[38] *Ibid.*, p. 42.

des années 1960 évoluent et tentent de chasser l'anecdotique et la légende de leurs contenus[39]. Cependant, l'historien Benoît Falaize a observé que l'évolution est très lente dans les cahiers de composition qu'il a pu étudier, peu d'entre eux font par exemple écho à l'histoire locale[40]. Les enseignants semblent le plus souvent appliquer le cours qui se trouve dans leur manuel, ce dernier étant parfois le seul moyen d'assurer une leçon d'histoire pour un instituteur démuni[41]. Les pratiques routinières, constituées principalement d'exercices de simple mémorisation, restent de mise, surtout chez les instituteurs à la campagne qui ont souvent des classes uniques[42]. À cela s'ajoute la ténacité du mythe républicain de Valmy. Suzanne Citron constate qu'à la fin des années 1960, les manuels scolaires sont encore profondément marqués par une écriture de l'histoire lavissienne[43]. En 1969 par exemple, *Images et récits d'histoire de France* de M. et S. Chaulanges, qui est à destination du cours élémentaire, reprend dans ses 45 thèmes illustrés de nombreuses batailles, dont Valmy avec le cri de Kellermann[44].

Image 48 : Bataille de Valmy, école Rossignol, 76 x 56 cm, affiche scolaire, collection personnelle.

[39] *Ibid.*, p. 113.

[40] *Ibid.*, p. 61.

[41] *Ibid.*, p. 67.

[42] *Ibid.*, p. 70-71.

[43] Suzanne Citron, *Le mythe national : l'histoire de France revisitée*, Ivry-sur-Seine, Les Éditions de l'Atelier/Les Éditions Ouvrières, 2019, p. 19.

[44] M. Chaulanges et S. Chaulanges, *Images et récits d'histoire de France, cours élémentaire - première année*, Paris, Librairie Delagrave, 1969, p. 37.

D'après Yves Gaulupeau, Valmy fait partie des scènes traditionnelles ayant le plus longtemps résisté dans l'imagier patriotique au CE et au CM[45]. C'est effectivement dans les années 1960 que l'on trouve les affiches scolaires les plus diffusées concernant Valmy, dont la plus connue est celle de la collection Rossignol, réalisée par Herouard[46]. Celle-ci reprend encore tous les codes du mythe républicain de Valmy, avec la présence du moulin, du général Kellermann brandissant son chapeau au bout de son sabre ou bien encore les volontaires en guenilles et en sabots. Les mêmes codes sont également utilisés pour une affiche réalisée par les éditions MDI (Maison des Instituteurs).

On peut tout de même entrevoir les conséquences de la remise en cause du roman national sur l'apprentissage de l'histoire de la Révolution française et même de Valmy grâce à une étude parue dans le *Bulletin du Laboratoire de Pédagogie de la Sorbonne* dans son numéro d'avril-septembre 1966 et commentée par Marcel Reinhard dans les *AHRF*. Il s'agit d'une enquête menée auprès d'élèves de cours moyen 2e année et de collèges d'enseignement technique de l[ère] année par J. Gontou, R. Delchet, A. Léon et J. Vial[47]. Plus de mille élèves ont été interrogés dans 24 classes de collèges techniques et 14 classes de cours moyens différents[48], mais l'étude ne précise pas lesquels, ce qui biaise en partie ses résultats – on ne connait pas le milieu social de ces classes par exemple. Les questions posées demeurent pertinentes pour mesurer l'intérêt des élèves pour l'histoire. Plusieurs questions portaient sur la Révolution française, ce qui permet d'avoir un bref aperçu de ce que des élèves des années 1960 pouvaient retenir de cette période. Si la notion de révolution semble majoritairement comprise, seuls 45% des élèves de cours moyen rattachent l'année 1789 à cette période[49]. Cependant, les collégiens l'ont assimilé pour 79% d'entre eux. Pour les deux niveaux, les dates de 800 et de 1914 récoltent bien plus de réponses justes. Il leur a fallu ensuite classer chronologiquement la bataille de Bouvines, la paix de Westphalie, la prise de la Bastille et… Valmy. La Bastille est la plupart du temps mise en dernier, ce qui prouve probablement que les élèves ont une idée de la période de l'événement. Valmy, au contraire, semblait être placée au hasard. Une autre question confirme que la mémoire de l'événement se perd dans les classes, car elle montre que 26% des élèves prennent cette bataille pour une défaite et que 20% de cet échantillon ne savait tout bonnement pas ce dont il s'agissait[50].

Au collège et au lycée, l'évolution est moins prononcée. Les enseignements restent classiques pendant l'après-guerre et ont peu changé depuis 1902. Le cours est magistral et est

[45] Yves Gaulupeau, « La Révolution en images à l'école primaire », dans Michel Vovelle (dir.), *L'image de la Révolution française*, Paris, Pergamon Press, 1989, vol. 2, p. 1315.

[46] Musée national de l'Éducation, 1978.05844.27, « Tableaux muraux. Tableaux d'histoire C.E. : 53- Valmy. 54- Assassinat de Bara par les Vendéens », [1960].

[47] Marcel Reinhard, « L'enseignement de l'histoire de la Révolution aux enfants des écoles », *AHRF*, octobre-décembre 1967, n° 190, p. 514.

[48] *Ibid.*, p. 516.

[49] *Ibid.*, p. 515.

[50] *Ibid.*

articulé autour du manuel, qui est très dense, avec peu d'illustrations et de documents. Il faut attendre 1957 pour qu'une méthodologie plus active à destination des élèves se développe, ces derniers réalisant des exposés. Le récit de Valmy change peu, en témoigne les manuels de Chaulanges et Hoop[51] ou de Bonifacio et Michaud[52]. Toutefois des documents sont effectivement incorporés, comme une caricature dans le Chaulanges et Hoop. À partir des années 1970, les exposés s'accompagnent de travaux dirigés. Les images et les documents originaux gagnent en importance et en variété tout au long de la période ; ils prennent de plus en plus de place dans les manuels, tandis que le texte, s'il reste structuré, devient plus aéré[53]. Le récit de la bataille de Valmy se réduit, jusqu'à tenir en une ou deux phrases, laissant la place à l'essentiel et évinçant de fait le mythe républicain. Ainsi, dans *Petite histoire des grandes nations : Histoire de France* de Jacques Levron (1976), Valmy est seulement décrit ainsi : « Verdun capitule, mais Kellermann et Dumouriez remportent la victoire de Valmy en Champagne (20 septembre 1792) et arrêtent l'invasion »[54]. La suppression du mythe n'ôte toutefois pas tout patriotisme, car la défense du territoire national est très souvent l'occasion dans les manuels de traiter de l'histoire de l'hymne national, *La Marseillaise* étant souvent reliée à des documents d'époque, contrairement à Valmy qui disparaît des travaux pratiques.

Alors que l'enseignement de l'histoire peine à trouver un équilibre à l'école primaire, il est derechef questionné entre 1969 et 1978. 1969 correspond à l'année de l'instauration de la politique de « l'éveil » en France, avec la mise en place obligatoire du tiers-temps pédagogique, qui distingue les disciplines fondamentales (mathématiques et français) et l'éducation physique des autres disciplines qui sont regroupées sous le terme d' « activités d'éveil »[55]. Parmi ces activités, seule l'histoire pose un réel problème[56]. Faute de préparation des instituteurs à l'exercice, qui implique des recherches préalables sérieuses, la discipline se retrouve évincée dans l'enseignement de nombreuses classes. Cette époque correspond à un désamour des instituteurs pour l'histoire ; ceux-ci comptent sur le secondaire pour qu'elle soit enseignée ou perpétuent leurs anciennes pratiques, ce qui peut expliquer des survivances du récit imaginé par la IIIe République jusqu'aux élèves des années 2000[57]. Si la politique de l'éveil casse définitivement l'apprentissage du roman national, elle laisse ainsi souvent simplement du

[51] M. Chaulanges et J.-M. Hoop, *Histoire contemporaine (1789-1848), classe de seconde*, Paris, Librairie Delagrave, 1960, p. 82-84.

[52] Antoine Bonifacio et Jean Michaud, *1789-1970 L'époque contemporaine*, Paris, Librairie Hachette, 1971, p. 37-38.

[53] Nicole Lucas, *Enseigner l'histoire dans le secondaire : manuels et enseignement depuis 1902*, Rennes, PUR, 2001, p. 235-238.

[54] Jacques Levron, *Petite histoire des grandes nations : Histoire de la France*, Nyon, Suisse, Media Books, 1976, p. 81.

[55] Jean-François Marcel, « De l'évolution socio-historique du travail de l'enseignant du primaire », *Les Sciences de l'éducation - Pour l'Ère nouvelle*, 2005, vol. 38, n° 4, p. 42-43.

[56] B. Falaize, *L'histoire à l'école élémentaire depuis 1945*, *op. cit.*, p. 185.

[57] *Ibid.*, p. 311.

vide[58]. Valmy disparaît définitivement de l'enseignement à l'école primaire, disparition qui va de pair avec celle de la Révolution française comme cadre ontologique de référence[59].

La remise en cause de l'enseignement de l'histoire et l'émergence de mémoires auparavant tues, comme celle de l'esclavage ou de la Shoah, créent de nombreux débats au cours des années 1980. La déchéance du roman national s'accompagne en parallèle d'une grande nostalgie pour ce récit qui semblait simple, lumineux et immuable[60] pour la France masculine, catholique et blanche, face à une histoire devenue bien plus sombre et difficile à appréhender, qui commence à incorporer les histoires multiples des minorités. En 1985, le ministre de l'éducation Jean-Pierre Chevènement décide de « lutter contre la désaffection vis-à-vis de la Nation ». Il redonne une plus grande place à l'histoire à l'école primaire au moment-même où il supprime l'enseignement de l'histoire des civilisations en Seconde[61]. De 1985 à 1995, les gouvernements successifs tentent de répondre au sentiment d'un délitement de l'identité nationale, ce qui signe le retour d'une découverte de l'histoire majoritairement par la mémorisation de dates et de noms de personnages illustres[62]. C'est le retour de l'histoire politique et d'un récit plus linéaire de la Révolution française[63]. Cependant, il ne s'agit pas non plus d'un retour en arrière en termes de contenus, car de nouveaux thèmes sont progressivement introduits, comme l'islam ou l'Europe. La mise en activité autour de documents se confirme et l'enseignement de l'histoire à l'école primaire se professionnalise, grâce à la présence de nombreux professeurs des écoles diplômés en histoire et aux formations dispensés dans les Institut universitaire de formation des maîtres (IUFM)[64]. On assiste donc à un retour de méthodes anciennes avec du contenu nouveau, souvent exigeant, qui paradoxalement enracine certaines démarches critiquées par la politique d'éveil, ce qui empêche la réapparition du roman national. Le panthéon scolaire a en outre fortement évolué entre 1945 et les années 1990 ; les figures du XIX[e] siècle ont disparu, phagocytées par la mémoire des deux guerres mondiales[65].

[58] *Ibid.*, p. 186.

[59] *Ibid.*, p. 315.

[60] *Ibid.*, p. 225.

[61] *Ibid.*

[62] *Ibid.*, p. 267.

[63] Marc Deleplace, « Comment on enseigne la Révolution française – Quelques questions à l'écriture scolaire de l'histoire », dans Laurence De Cock, Emmanuelle Picard et Suzanne Citron, *La fabrique scolaire de l'histoire : illusions et désillusions du roman national*, Marseille, Agone, 2009, p. 163.

[64] B. Falaize, *L'histoire à l'école élémentaire depuis 1945*, *op. cit.*, p. 268.

[65] *Ibid.*, p. 293 et 305.

2. La fin de l'histoire-bataille et la remise en cause de l'adhésion de l'historien à la Révolution française

L'école des Annales, qui a commencé à publier ses travaux pendant l'entre-deux-guerres, voit ses méthodes se diffuser au cours des années 1950. Dans ce cadre, l'événementiel perd profondément en intérêt, les historiens préférant d'une part analyser les changements sociétaux sur le temps long, comme Fernand Braudel, et d'autre part s'intéresser à de nouvelles questions, notamment économiques et sociales. Après la Seconde Guerre mondiale, Valmy perd par conséquent sa pertinence, les études sur la Révolution s'infléchissant en faveur de celles sur l'action des mouvements populaires par exemple[66]. Dans les histoires de la Révolution française, le changement est parfois radical : la bataille ne figure tout simplement plus dans la synthèse sur la Révolution française d'Albert Soboul, publiée dans la collection « Que sais-je ? » en 1965[67]. Même lorsque l'histoire événementielle est utilisée à des fins de vulgarisation comme dans la collection « Trente journées qui ont fait la France », Valmy n'est plus évoquée comme un événement central. Pourtant, c'est dans cette même collection que commence à s'interroger Georges Duby sur la mémoire et l'utilisation politique des batailles, à travers celle de Bouvines. Ce sujet essaime jusqu'à toucher Jean-Paul Bertaud, qui publie son étude sur Valmy en 1970, avant même l'invention de la notion de lieu de mémoire.

De nombreux historiens de la Révolution française des années 1950 et 1960 étant de sensibilité communiste, ceux-ci conservent une sympathie pour la période, héritée de Jaurès et de Mathiez, mais aussi plus largement des historiens républicains de la III^e^ République. Ils ne revendiquent pas une objectivité totale envers leur sujet d'étude et au contraire adhèrent aux valeurs qui y ont été défendues. Il faut *aimer* la Révolution pour la comprendre. Les historiens y puisent un véritable engagement pédagogique, souhaitant transmettre à d'autres les grands principes de la Révolution française. Ils se perçoivent comme ses défenseurs. Cette adhésion à l'événement révolutionnaire et le sentiment d'être investis d'une mission le concernant caractérisent plusieurs générations d'historiens[68], de celle d'Alphonse Aulard à celle d'Albert Soboul et de Michel Vovelle. Dans ce cadre, et depuis Jaurès, la vision classique qui est défendue est celle d'une « révolution bourgeoise à soutien populaire »[69].

Dans les années 1960 et 1970, cette tradition est remise en question. À l'origine de ce bouleversement se trouve un historien anglais, Alfred Cobban. Celui-ci met le feu aux poudres

---

[66] Jean-Numa Ducange, « L'historiographie face à l'histoire enseignée (1989-années 2000) », dans Philippe Bourdin et Cyril Triolaire, *Comprendre et enseigner la Révolution française : actualité et héritages*, Paris, Belin, 2015, p. 15.

[67] Albert Soboul, *La Révolution française*, 4^e^ éd., Paris, PUF, 2015.

[68] Olivier Bétourné et Aglaia I. Hartig, *Penser l'histoire de la Révolution : deux siècles de passion française*, Paris, La Découverte, 1989, p. 217.

[69] J.-N. Ducange, « L'historiographie […] », dans P. Bourdin et C. Triolaire, *Comprendre et enseigner la Révolution française*, *op. cit.*, p. 16.

dans une conférence en 1954, au titre évocateur « The Myth of the French Revolution », puis surtout en publiant le livre *The Social Interpretation of the French Revolution* en 1964[70]. Au cours de ses démonstrations, il réfute l'historiographie du XX^e^ siècle français, qui persisterait à envisager cette période historique sous l'angle d'un « conte de fée »[71]. Cependant, il semble lui-même victime d'un mythe, en percevant la révolution anglaise comme supérieure à la française en raison de son « pacifisme », la France échouant ses révolutions successives car elle n'arriverait pas à fonder une monarchie constitutionnelle stable, comme l'Angleterre[72]. Il s'agit d'un point de vue conservateur et ancien, puisque proche de celui d'un Edmund Burke[73] ou d'un Hippolyte Taine. En parallèle, l'idée de la Révolution comme mythe est débattue chez les marxistes en dehors du cercle des historiens, par des philosophes comme Jean-Paul Sartre et Michel Foucault, mais aussi par l'anthropologue Claude Levi-Strauss, ce qui initie déjà une prise de distance des intellectuels avec la période révolutionnaire[74]. La conférence de Cobban inspire les historiens François Furet et Denis Richet, qui critiquent à leur tour cette manière de percevoir l'histoire de la Révolution française, qui serait une entrave à la connaissance réelle de la période. En 1965, ils publient une première synthèse sur la Révolution française où apparaît la notion de « dérapage » pour décrire les années postérieures à 1790. François Furet continue ensuite seul ce travail critique, remettant en cause tant la « vulgate jacobino-bolchevique » que l'histoire économique et sociale, ce qui marque le retour de l'histoire politique[75]. Ces critiques, dont certaines étaient justifiées et bienvenues pour améliorer la qualité des travaux historiques sur la Révolution française, n'amènent cependant pas de débat scientifique permettant un renouvellement historiographique. François Furet gagne principalement en autorité et en visibilité médiatique sans que de nouvelles pratiques ou qu'une nouvelle école n'émergent réellement[76], bien qu'il ait des partisans. L'idée selon laquelle « la Révolution est terminée » et qu'il serait nécessaire d'en condamner les excès fait cependant son chemin dans les mentalités pour atteindre les manuels[77] et les œuvres culturelles à la fin des années 1980. Elle a donc gagné les espaces publics plutôt que les espaces savants, entraînant avec elle une vision plutôt pessimiste de la Révolution française, diabolisant l'année 1793. De plus, les révélations des exactions soviétiques dans les années 1970 et 1980 apportent une

[70] Marvin R. Cox, « Furet, Cobban and Marx: The Revision of the "Orthodoxy" Revisited », *Historical Reflections / Réflexions Historiques*, 2001, vol. 27, n° 1, p. 52.

[71] Pierre Serna, « Les deux corps du mythe révolutionnaire », dans Dominique Kalifa (dir.), *Les historiens croient-ils aux mythes ?*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2016, p. 218.

[72] *Ibid.*, p. 219.

[73] Ben James Taylor, « Reflections on the Revolution in England: Edmund Burke'uses of 1688 », *History of Political Thought*, vol. 35, n° 1, 2014, p. 91-120.

[74] Sophie Wahnich, *La Révolution française n'est pas un mythe*, Paris, Klincksieck, 2017, p. 12-13.

[75] Patrick Garcia, « Révolution. Historiographie au XX^e^ siècle », dans Christian Delacroix et al. (dir.), *Historiographies: concepts et débats. II*, Paris, Gallimard, 2010, p. 1207-1208.

[76] O. Bétourné et A.I. Hartig, *Penser l'histoire de la Révolution*, *op. cit.*, p. 218 ; J.-N. Ducange, « L'historiographie […] », dans P. Bourdin et C. Triolaire, *Comprendre et enseigner la Révolution française*, *op. cit.*, p. 17.

[77] J.-N. Ducange, « L'historiographie […] », dans P. Bourdin et C. Triolaire, *Comprendre et enseigner la Révolution française*, *op. cit.*, p. 18.

grande désillusion vis-à-vis des idéaux révolutionnaires[78]. La Révolution française tend à être perçue comme une gigantesque fiction, où l'on juge ses épisodes progressistes comme largement inventés et où l'on fantasme à l'inverse sur ses épisodes violents. Dans un tel contexte, les volontaires de Valmy ont perdu toute crédibilité.

C. L'effritement du mythe de Valmy dans la vie quotidienne française

Comme nous avons pu le constater, le mythe républicain de la bataille de Valmy ne disparaît pas du jour au lendemain. Cependant, sa remise en question dans la presse et son éviction progressive des enseignements ont des conséquences culturelles immédiates, en raison de l'amenuisement de sa mémoire dans l'imaginaire collectif.

1. Une faible appropriation de l'ancien champ de bataille

La fin de la guerre permet à la colline de Valmy d'enfin retrouver son moulin. Le *nouveau moulin*, qui provient d'Attiches, une commune du nord de la France, était en activité jusqu'en 1938[79]. Initialement voué à la destruction, sa reconstruction à Valmy lui donne une seconde vie. Son inauguration, prévue en septembre 1939, a finalement lieu le 20 septembre 1947. Le retard est la conséquence non seulement de la Seconde Guerre mondiale, mais aussi de la déportation suivie de la mort de l'entrepreneur qui devait reconstruire le moulin, M. G. Dompmartin[80]. Le chantier n'est repris qu'en 1946, par l'entreprise Auguste Bister. Le moulin n'est pas reconstruit sur le lieu exact du premier moulin, afin qu'il puisse être implanté sur un terrain communal, ce qui permet d'éviter des expropriations. L'inauguration est plutôt modeste, le projet des célébrations du 150e anniversaire n'étant pas repris. Un ministre est présent, celui de la Marine Louis Jacquinot, mais initialement c'était le président lui-même qui devait se déplacer[81]. En revanche, on peut noter la présence des ambassadeurs du Venezuela et de l'Équateur[82], qui viennent manifester leur attachement à la mémoire de Miranda.

La généralisation de la pratique de la photographie permet également d'avoir des preuves de l'utilisation du site de Valmy comme lieu pédagogique. Le Musée national de l'Éducation conserve notamment des photographies de Pierre Allard d'un retour de voyage

[78] P. Serna, « Les deux corps du mythe révolutionnaire », art. cité, p. 220.

[79] F. G., « L'histoire du moulin, parti pour Valmy en 1939 ! », *La Voix du Nord*, 9 février 2018, [En ligne : http://www.lavoixdunord.fr/314165/article/2018-02-09/l-histoire-du-moulin-parti-pour-valmy-en-1939]. Consulté le 19 juin 2022.

[80] René Gandilhon, « Le moulin de Valmy », *AHRF*, 1968, vol. 193, nº 1, p. 404.

[81] « Le moulin de Valmy », *Le Monde*, 16 août 1947, [En ligne : https://www.lemonde.fr/archives/article/1947/08/16/le-moulin-de-valmy_1895286_1819218.html]. Consulté le 29 juillet 2022.

[82] R. Gandilhon, « Le moulin de Valmy », art. cité, p. 405.

scolaire en 1953 en Allemagne, pendant lequel les élèves font une halte à Valmy pour marcher jusqu'au moulin[83]. Hormis lors les sorties scolaires et au moment du 20 septembre, le site semble peu visité. Aucun nouvel aménagement directement lié à la bataille n'est ajouté pendant plus de quarante ans. Le site est complété par l'installation d'un char américain, un M47 Patton de la Seconde Guerre mondiale, à proximité de la statue de Miranda, qui n'est donc pas lié à l'histoire de la bataille de Valmy. Le char d'assaut permet au village de commémorer la libération de Valmy le 30 août 1944. En 1982, une statue de Bolivar est placée en face de celle de Miranda, les deux étant régulièrement fleuries par l'ambassade du Venezuela[84]. Ces deux objets renforcent l'aspect mémoriellement étrange du lieu, avec ses statues de Kellermann et de héros d'Amérique latine, son char, sa pyramide renfermant un cœur, sa chapelle avec les restes d'une descendante de Kellermann et enfin son moulin du nord de la France.

Deux anecdotes assez éloquentes prouvent l'insignifiance du lieu. La première est la venue en Champagne du président Charles de Gaulle en octobre 1962, pour assister à des manœuvres militaires. Celles-ci sont baptisées « Valmy » pour l'occasion, mais le général ne visite pas le champ de bataille, pourtant non loin[85]. Nous n'avons par ailleurs trouvé aucune preuve d'une visite officielle de celui-ci à Valmy, malgré son importance mémorielle au sein de la Résistance. La deuxième est un bref émoi de la région et du ministère de l'Intérieur en septembre 1984. Cette année-là, le moulin de Valmy est la cible d'un acte de malveillance, à quelques jours de l'anniversaire de la bataille. Avait-il une visée politique, comme le croient les autorités au moment du signalement ? Absolument pas. La préfecture a en effet mené l'enquête pour le ministère de l'Intérieur et a rapidement découvert les auteurs des dégradations. Il s'agit simplement « de jeunes gens originaires de communes avoisinantes, légèrement pris de boisson après une fête locale, dont l'action ne peut être analysée en termes politiques »[86]. Hormis les anniversaires de la bataille, aucune prise de position politique ne s'effectue sur la colline de Valmy, preuve que sa mémoire n'est plus un symbole politique fort.

Certains habitants sont néanmoins sensibles à ce désamour. Dans les années 1960, un groupe d'amis forme l'association des « Sans-culottes », avec pour but de « perpétuer l'esprit de Valmy » et de préserver le moulin[87]. À partir du mois d'août 1968, un comité Francisco de Miranda se charge quant à lui de veiller à la restauration de la statue de Miranda[88]. Les « Sans-

[83] Musée national de l'Éducation, 1978.05290.3365, « Voyage scolaire : le voyage en Allemagne. Le retour vers Corbeil : arrêt à Valmy (le moulin) », 1953. Voir Annexe 43 : Photographie d'un voyage scolaire

[84] INA, France 3 Champagne Ardennes, JT Reims, « Moulin de Valmy : club de sans culottes », 22 mars 1969.

[85] « Le général de Gaulle assiste à Mourmelon à la deuxième journée des grandes manœuvres de Champagne », *Le Monde*, 6 octobre 1962, [En ligne : https://www.lemonde.fr/archives/article/1962/10/06/le-general-de-gaulle-assiste-a-mourmelon-a-la-deuxieme-journee-des-grandes-man-uvres-de-champagne_2357675_1819218.html]. Consulté le 5 juillet 2022.

[86] AN, 19870798/4, Marne/1984, Lettre de la préfecture de la région Champagne-Ardenne et du département de la Marne, 2 octobre 1984.

[87] INA, France 3 Champagne Ardennes, JT Reims, « Moulin de Valmy : club de sans culottes », 22 mars 1969.

[88] *Ibid.*

culottes » de Valmy organisent dans un premier temps un événement le 14 juillet 1966 avec le concours des anciens combattants de la région. Puis ils se rendent à nouveau sur la colline de Valmy pour le 175e anniversaire de la bataille. Ils souhaitent alors organiser une fête républicaine chaque année. Ces événements doivent permettre de sensibiliser le public à la restauration du moulin et de récolter des dons, l'association souhaitant le remettre en état de marche. Pour obtenir des fonds supplémentaires, elle fait produire des cartes postales à partir de peintures réalisées en 1966 par Rolland Irolla. Le « club des Sans-culottes » est aussi à l'origine d'une production artisanale de souvenirs, avec notamment des maquettes de moulins. Les thèmes du moulin, et de la Révolution plus généralement, sont déclinés sur d'autres objets, avec des thermomètres, des coupe-cigares en forme de guillotine ou bien des petits canons. Au moment de leur entretien avec la télévision locale en 1969, les membres de l'association souhaitent mettre une reproduction du moulin de Valmy réduite au 1/10e devant le siège social des « Sans-culottes ». Ce moulin serait également musical, puisqu'il égrènerait toutes les heures les premières notes du chant du départ[89]. Nous ne savons pas si ce projet a pu voir le jour, mais l'association a été dissoute tardivement, en 2015[90]. En 1971, peut-être grâce à la demande locale, un timbre postal dédié à Valmy est édité[91], ce qui permet la tenue à Valmy de journées philatéliques et la venue de nombreux visiteurs pour obtenir le cachet avec la mention « Premier jour »[92].

2. La disparition de Valmy au cinéma, au théâtre et à la télévision et la tentative de réhabilitation de Jean Chérasse

On aurait pu s'attendre à une reprise de l'élan initié par le Front populaire dans la représentation de la Révolution française au cinéma, mais le sujet n'intéresse plus. Hormis dans les documentaires, la disparition de Valmy est rapide. En 1967, Jean Renoir admet avoir dû rajouter un sous-titre lors de la reconstitution de *La Marseillaise*, qu'il a effectué cette année-là. Il y cite la parole de Goethe afin de rappeler l'importance de la bataille aux spectateurs, Renoir constatant déjà l'effacement de son souvenir. « C'est étrange, dit-il, mais il y a certaines personnes qui ne savent pas ce qu'est Valmy. Alors j'ai ajouté, à la fin du film, c'est le seul ajout que j'ai fait, la citation de Goethe »[93]. L'essor de la télévision permet pourtant de développer les séries documentaires sur l'histoire de France, autour de grands événements ou d'anecdotes plus ou moins légendaires susceptibles de plaire au public – comme le Masque de fer par exemple. *La Caméra explore le temps* est l'une des plus connues. Celle-ci n'a pourtant

[89] *Ibid*.

[90] D'après le site https://assoce.fr/waldec/W515000416/CLUB-DES-SANS-CULOTTES. Consulté le 22 juin 2022.

[91] Annexe 43 : Photographie d'un voyage scolaire

[92] INA, France 3 Champagne Ardennes, JT Reims, « Sortie du nouveau timbre à Valmy, rétrospective », 18 septembre 1871.

[93] « Entretien avec Jean Renoir », Office national de radiodiffusion télévision française, 10 octobre 1967, [En ligne : https://www.ina.fr/ina-eclaire-actu/audio/phd99203885/entretien-avec-jean-renoir]. Consulté le 22 juin 2022.

pas vu en Valmy une potentielle source de divertissement, bien que les volontaires et le canon, sur fond de *Marseillaise*, soient en introduction du double épisode « La Terreur et la Vertu » en 1964[94].

Toutefois, « Les Journées qui ont fait la France », après avoir permis de mettre les premiers jalons de la mémoire des batailles avec *Un dimanche à Bouvines* de Georges Duby, rencontrent un autre écho, cette fois-ci chez le réalisateur Jean Chérasse. Celui-ci est chargé par Claude Contamine de créer pour l'ORTF une série documentaire historique qui doit remplacer *La Caméra explore le temps*, avec l'École des Annales comme ligne historiographique. Il propose, selon ses dires, une première liste de sujets à traiter dans l'esprit des « Journées qui ont fait la France »[95]. Cette liste, coproduite avec Jean Mauduit, Bernard Revon et Jean Tulard, implique un épisode sur la bataille de Valmy, qui est diffusé sur le petit écran en 1967.

Valmy est divisé en trois parties : « La Chute de la royauté », réalisé par Abel Gance, « Chronique de l'été 1792 » et « Bataille de Valmy et naissance de la République », réalisés par Jean Chérasse. Pour le troisième épisode, Jean Chérasse prend le parti de filmer les volontaires en costume d'époque au milieu du présent, à l'image de fantômes qui rejouent le déroulement de leur vie. Ainsi, lorsqu'ils marchent vers Valmy, on les voit longer une route bordée d'immeubles, de rails ou d'un cimetière de la Première Guerre mondiale et sur laquelle défilent voitures et camions. On y suit le brigadier Bricard, incarné par Lény Escudéro. Le film mélange fiction et documentaire ; il se transforme parfois en véritable leçon d'histoire, le réalisateur montrant des plans, des documents d'époque et les mouvements de troupes, qui sont directement dessinés sur une carte. Des chansons sont également insérées pour alléger le récit ; dans la troisième partie, il s'agit d'un *Ça ira* interprété par Monique Morelli.

Dumouriez est présenté comme un fin stratège, qui a observé attentivement toute la bataille. Le présentateur Georges Penchenier fait le rapprochement avec Bouvines et déclare sarcastiquement qu' « on a fait mieux depuis » lorsque le nombre de morts est évoqué, avec des images de cimetières militaires (59 min) . Au cours de l'émission, il est admis qu'on ne sait pas si Goethe a réellement dit ce qu'il a écrit par la suite dans la *Campagne de France,* mais cela n'a guère d'importance car la bataille de Valmy « représente un moment de l'histoire » (59 min 30). Les contraintes temporelles sont prises en compte, car les annonces de la victoire de Valmy et la proclamation de la République prennent du temps à se diffuser, la deuxième ne dépend donc pas de la première. Cependant, « Valmy a sauvé la France et a sauvé la République », car sans cette victoire, le nouveau régime « n'aurait pas duré plus d'une semaine » (70 min 15).

L'une des originalités de ce film est qu'il laisse brièvement la parole aux habitants de la commune de Valmy. Une femme âgée récite Goethe, tandis qu'un homme d'une trentaine d'années avoue ne pas avoir d'affection particulière pour la bataille et penser que « les gens des

[94] Stellio Lorenzi, « La Terreur et la vertu – Danton », *La Caméra explore le temps*, ORTF, 1964.

[95] Annexe 45 : Mail du réalisateur Jean Chérasse

autres pays de France ils en ont peut-être plus que nous ». La dame âgée lui rétorque : « Oh ben non tout de même, on a quand-même une fierté alors ! ». L'homme hausse les épaules, pour lui « c'est une bataille, c'est tout ». Ces témoignages nous interpellent car ils montrent déjà un fossé générationnel. Les réalisateurs s'intéressent ensuite au champ de bataille lui-même et à son aménagement, étant déçus du peu d'entretien de celui-ci. S'informant auprès de la mairie des dates de deux monuments à proximité du moulin, ceux-ci décident de vérifier que le cœur de Kellermann demeure bel et bien sous la pyramide. L'homme qui creuse déclare ne pas être affecté par cet acte. « Kellermann, qu'est-ce que tu veux, il a fait la bataille de Valmy, on ne sait jamais ce qui s'y est passé. » (73 min 45). Il dit tout de même qu'il y a eu des morts, car ils en ont retrouvé, mais ils sont « peut-être morts de la dysenterie ». Des badauds viennent assister à l'événement, mais par simple curiosité car selon le narrateur, comment peut-on prendre au sérieux une bataille qui a fait moins de 500 tués (74 min) ? Le silence se fait lorsque les terrassiers tombent sur le réceptacle. Les réalisateurs montrent la découverte de la boîte : celle-ci est fracturé et l'un des terrassiers brandit le cœur qu'il y a à l'intérieur, avant de le replacer. « Cette victoire, si petite, est l'une des plus importantes de l'histoire du monde » (75 min 45). On peut s'étonner que cette exhumation sauvage, demandée à la va-vite à la mairie, n'ait ému personne…

Le film permet brièvement à Valmy de faire partie de l'actualité, pour le meilleur et pour le pire. Le film et la bataille sont par exemple commentés dans le magazine *Lectures pour tous* de mars 1967. On y commente « cette drôle de bataille » et surtout les légendes qui lui sont liées. L'auteur de l'article évoque même, sans le savoir, la remise en cause du roman national, puisque les historiens critiqueraient la vision « trop sentimentale » de Valmy :

> Les sabotiers, tailleurs, tapissiers et boulangers de Paris, tous enrôlés volontaires, ont peut-être eux aussi contribué à la victoire. Mais aujourd'hui cet argument n'est pas retenu par les spécialistes de la Révolution pour être « trop sentimental ». Pourtant, nous le verrons, la Télévision, tout en réhabilitant Dumouriez, donne aussi le bon rôle dans les événements de Valmy à l'enthousiasme des patriotes[96].

La « Télévision », avec une majuscule, aurait ici le beau rôle et présenterait les choses sous un meilleur angle que les historiens. Inversement, des tenants de la théorie du complot profitent de la sortie du film pour faire la promotion de leurs écrits, sans que l'on puisse connaître leur portée réelle. L'éditeur de Boisantais présente son livre en quatrième de couverture comme un contre-récit, qui serait plus crédible du fait de la profession de l'auteur :

> À l'heure où Abel Gance, Jean Chérasse, Jean Mauduit et Bernard Revon nous exposent à la Télévision, leur version de ce surprenant jour de gloire de la Révolution française, Bernard L. Boisantais qui enseigne l'Histoire dans un lycée de l'Ouest de la France, tente, avec *La bataille de Valmy n'a pas eu lieu* de démystifier cette étrange « victoire » française […][97].

[96] André Coutin, « Valmy, cette drôle de bataille », *Lectures pour tous*, n° 159, mars 1967, p. 98.

[97] Bernard L. Boisantais, *La Bataille de Valmy n'a pas eu lieu*, *op. cit.*, (cf. quatrième de couverture).

Le succès de la théorie du complot semble bien présent puisqu'il légitime la tenue d'un débat télévisé au sujet du film de Chérasse entre l'historien Albert Soboul et Robert Christophe, le promoteur de l'hypothèse d'un achat de la victoire de Valmy, les deux étant présentés avec le même degré de légitimité[98]. D'après *Le Monde*, le public se méfie de l'émission, car il aurait mal vécu l'arrêt de *La Caméra explore le temps* et percevrait l'émission comme un point de vue officiel, ce qui explique son goût pour les explications occultes[99].

Malgré ce coup de projecteur de la part de Chérasse, là encore Valmy finit par disparaître. Trois ans après le *Valmy* de Chérasse, Claude Vermorel souhaite réaliser une fiction autour de la bataille, mais ne trouve cette fois-ci aucun distributeur. D'après lui, les films historiques ne sont plus perçus comme vendeurs :

> On aurait pu penser que le *Moulin de Valmy* film vraiment historique et à grand spectacle réalisé cependant avec un budget de film moyen, tenterait les distributeurs. […] J'ignore sur quels exemples ils se fondent pour dire qu'au cours des dernières années les films historiques « n'ont pas marché »[100].

Il s'appuie sur le succès du film *Austerlitz* d'Abel Gance et de *La Caméra explore le temps*, mais en vain et le film ne voit pas le jour. Valmy n'est plus alors un sujet principal des productions télévisuelles ou cinématographiques, jusqu'à nos jours.

Malgré tout, Valmy continue à figurer dans des documentaires historiques sur la Révolution ou dans des émissions de vulgarisation de l'histoire. Depuis la démocratisation de la télévision, celle-ci permet en effet de transmettre des contenus pédagogiques, y compris pour les enfants. L'émission *Il était une fois… l'Homme*, série en dessins animés diffusée pour la première fois du 30 septembre 1978 au 14 avril 1979, consacre par exemple son vingt-deuxième épisode à la Révolution française. L'épisode commence au moment des États généraux et se conclut à une période floue, à la croisée de la fin du Directoire et de l'annonce du Premier Empire. Valmy y est brièvement mentionné[101], le narrateur contant rapidement les événements de septembre 1792, marquant une pause plus prononcée au moment de la proclamation de la République. Il confond également les gardes nationaux avec les volontaires :

> Alors arrive l'inespéré, les gardes nationaux confrontent les Prussiens et c'est la victoire de Valmy. Goethe, qui assiste à l'événement, dira : « Ici commence une nouvelle époque dans l'histoire de l'humanité et vous pourrez dire "J'y étais" ».

---

[98] Jacques Siclier, « Valmy et les émissions historiques », *Le Monde*, 12 avril 1967, [En ligne : https://www.lemonde.fr/archives/article/1967/04/12/valmy-et-les-emissions-historiques_2624822_1819218.html]. Consulté le 29 juillet 2022.

[99] *Ibid*.

[100] AN, 20090131/271, Lieux de tournages, « Le moulin de Valmy » (Claude Vermorel), 4 février-1 avril 1970.

[101] Albert Barillé, « La Révolution française », *Il était une fois… L'Homme*, 1979, 16 min 22, [En ligne : https://youtu.be/0Z01AezACcE]. Consulté le 7 juin 2022.

Au théâtre, Valmy disparaît totalement. La bataille n'est plus citée dans les films de fiction historique, y compris dans *Les Mariés de l'an II* où le héros devient engagé volontaire mais se bat dans des combats locaux et anonymes[102]. Hormis dans quelques documentaires historiques, Valmy s'évanouit donc bel et bien.

3. La résistance de Valmy à l'écrit

Nous pouvons supposer que l'idéal politique plutôt de gauche de nombreux écrivains permet à Valmy d'être encore cité pendant un temps dans les œuvres littéraires. C'est le cas par exemple d'Aragon. Celui-ci continue à utiliser Valmy et on retrouve deux références à la bataille dans le roman *Les voyageurs de l'Impériale*, publié en 1948. Cependant, le manuscrit a en grande partie été écrit pendant la guerre, ce qui biaise son statut d'œuvre d'après-guerre. Les deux références permettent d'argumenter deux critiques bien différentes. La première ne cite pas précisément Valmy, mais est un renvoi clair à la bataille, dans une remise en question de l'inertie du peuple dans les années qui ont précédé la Première Guerre mondiale :

> On liquidait le vieux siècle et ses luttes périmées, on ouvrait le nouveau sur une grande parade publicitaire, l'Exposition Universelle qui nécessitait la confiance, on relançait la République avec ses filiales à chicote, comme une affaire où l'assassin et la victime se pardonnaient mutuellement dans l'idylle des temps nouveaux, où une ne comptait plus, enfin, que le profit, la grande loi de l'histoire. Un instant on avait pu craindre que, mêlant ses sourdes colères et ses exigences, le peuple se souvînt de son passé de l'autre fin de siècle, quand les va-nu-pieds gagnèrent des batailles et les têtes poudrées roulaient dans des paniers au son du tambour. Un instant, on avait cru que les terribles scandales des dernières années, loin de servir les desseins des hommes de la tradition et de la poigne, avaient réconcilié les forces profondes de la France contre ceux qui avaient pensé la mener toujours. De grands songes avaient flotté dans les rues de Paris même, où par centaines de milliers les gens sans nom avaient chanté ensemble autour de la place de la Nation. Cela avait certes convenu à une fraction politique qui avait besoin de cet appui populaire, après le discrédit qu'elle avait connu dans le krach du Panama. Mais il ne fallait pas aller trop loin. La République, bon : mais pas la Sociale[103].

La deuxième référence, cette fois-ci explicite, est mise par Aragon dans la bouche d'un sénateur, Brécy. Dans un discours, il remet violemment en cause la préparation de l'armée française à quelques jours de la déclaration de guerre :

> « Certes, - s'écrie à la tribune du Sénat l'orateur qui parle depuis près d'une heure, - nous avons vaincu à Valmy avec une armée de va-nu-pieds, mais croyez-vous que les guerres modernes soient compatibles avec une tradition, héroïque peut-être, qui, je le crains, n'a été perpétuée que par une incurie criminelle ? »
>
> Le sénateur Brécy rejette en arrière sa belle tête un peu bovine. Il tient la haute assemblée en haleine, le tableau qu'il a fait de l'impréparation de notre armée est dramatique. Clemenceau,

[102] Roger Icart, *La Révolution française à l'écran*, Toulouse, Milan, 1988, p. 116.

[103] Louis Aragon, *Les Voyageurs de l'impériale*, Paris, Gallimard, 2002, p. 461.

> debout à son banc, suit l'exposé et applaudit. La peur et le patriotisme se mêlent parmi ces crânes chauves, ces têtes blanches[104].

Cependant, comme pour beaucoup d'artistes résistants, ses références au roman national s'étiolent après la guerre. Valmy réapparait tout de même dans *La semaine sainte*, roman paru en 1958, dont l'intrigue se déroule au moment où Napoléon Bonaparte s'échappe de l'île d'Elbe et remonte vers Paris pour reprendre le pouvoir en mars 1815. L'un des personnages, le maréchal Berthier, se dit « poursuivi par le souvenir de Dumouriez »[105] et repense aux guerres révolutionnaires, dont Valmy. Il s'interroge sur ce qui distingue le héros militaire du traître. Amère, il fait un constat : « Les victoires sont vite oubliées, il suffit d'un Nerwinde pour qu'on ne pense plus ni à Valmy, ni à Jemmapes »[106]. Au moment de ses réflexions, Berthier ne sait quoi faire de sa propre situation personnelle, étant un maréchal d'empire ayant rallié Louis XVIII. Il préfère finalement suivre le roi dans sa fuite à Gand.

Des auteurs ont souhaité tout de même écrire de grandes sagas historiques, dont Robert Margerit pour l'histoire de la Révolution. Valmy est décrit dans *Les autels de la peur*, le deuxième tome de *La Révolution*, avec le cri des volontaires :

> Cette voix prodigieuse couvrit pendant un moment le fracas de l'artillerie. Et quand ce tonnerre humain se tut, tout le centre français, en colonnes par bataillons, baïonnettes pointées, s'élança au pas de charge, avec la cavalerie dans les intervalles, à la rencontre des lents carrés prussiens. « Allons-y ! En avant ! » s'écriaient les volontaires de Bernard, électrisés et oubliant la discipline. […]
>
> Brunswick comprit que jamais son attaque n'atteindrait la position ennemie, que des troupes déjà flottantes se feraient hacher inutilement dans cette vallée. Il les rappela. Avant même que la charge française les eût atteintes, la retraite sonnait, les colonnes royales se retiraient, abandonnant le terrain rougi de sang et semé de cadavres[107].

Valmy est aussi présent dans un roman jeunesse de l'écrivain britannique Geoffrey Trease, *Thunder of Valmy* (1960). Le livre est traduit puis publié en France aux éditions G. P. en 1970. Plus surprenant, la bataille est mentionnée par San-Antonio, le commissaire de police héros d'une série de romans policiers à succès. Son créateur, Frédéric Dard, a en effet choisi de faire un ouvrage hors-série sur l'histoire de France avec ses personnages habituels.

> « Et alors, mon Béru on assista à une chose magnifique : dans un élan sublime, de toutes parts des volontaires prirent les armes pour défendre le pays. Ce fut un ramassis de savetiers, comme disait Brunswick, le général ennemi qui en rigolait. Mais cette armée de savetiers réussit le miracle de battre les armées de métier, équipées et entraînées. Si nous devions en France ne plus célébrer qu'une victoire, c'est Valmy qu'il faudrait glorifier. Parce que Valmy est une victoire vraiment née de la volonté populaire. Au cours des siècles, le populo a toujours combattu contraint et forcé après avoir été convenablement conditionné. Mais pas à Valmy. On n'a eu ni

[104] *Ibid.*, p. 731-732.

[105] Louis Aragon, *Œuvres romanesques complètes*, Paris, Gallimard, 2000, vol.II, p. 820.

[106] *Ibid.*

[107] Robert Margerit, *La Révolution. 2. Les autels de la peur*, Paris, Phébus, 2012, p. 453.

> à le forcer, ni à le payer, ni à lui promettre des médailles. Il est allé spontanément à la castagne parce qu'il voulait préserver sa liberté. Il a pris son fusil comme un mari trompé décroche le sien pour aller filer du plomb dans les miches des godelureaux de sa bourgeoise. Il venait de découvrir, le Français, que la France était une aimable personne prénommée Marianne et il voulait lui faire l'amour tout seul. »
>
> Survolté par mon lyrisme, Béru devient tricolore et des refrains de Marseillaise lui bloquent la pomme d'Adam entre deux étages[108].

Certes, Frédéric Dard utilise l'argot et un humour gras, mais il reprend en définitive le mythe républicain. Il rompt quelques lignes plus loin le quatrième mur en s'adressant directement à ses lecteurs au travers du dialogue entre San-Antonio et Béru, profitant au passage pour se moquer de la germanité des Alsaciens…

> – J'eusse voulu t'y être à Valmy, s'étrangle le Patriote.
>
> – Si tu t'y étais trouvé, mon Gros, tu aurais vu le général Kellermann mettre son chapeau à la pointe de son épée et crier « En avant ! Vive la Nation » !
>
> – C'était un général prussien ?
>
> – Non, Béru, un général français.
>
> – À cause du blaze, j'eusse pas cru.
>
> – Il était strasbourgeois, mon fils. Et Paris continue de l'honorer en donnant son nom à un central téléphonique. Je suis heureux et fier, notons-le au passage, que ce central soit celui de mon éditeur, et pour le célébrer pleinement, je suis prêt à offrir un exemplaire gratuit de cet ouvrage à l'abonné dont le numéro de téléphone est Kellermann 1792[109] !

La diffusion de la critique du mythe s'infiltre cependant doucement. En 1964, *Les canons de Valmy* de Léonce Bourliaguet prennent Valmy comme sujet central, mais critiquent l'importance du combat. Le protagoniste, Moses, déclare ainsi :

> Mais on ne s'était pas taillé en pièces ! On ne s'était pas vraiment battus ! Ç'avait été une bataille semblable à celles de ces grosses marchandes des halles de nos villes, qui se jettent à la tête des œufs ou des oignons accompagnés d'injures effroyables et de fiers défis, mais sans pour autant en venir aux mains[110].

On le voit, malgré une certaine résistance, le nombre de références à Valmy n'est pas comparable à celui des années 1900-1945.

[108] Frédéric Dard, *L'histoire de France vue par San-Antonio*, Éditions Fleuve noir, Paris, 1964, p. 356-357.

[109] *Ibid.*, p. 357.

[110] Léonce Bourliaguet, *Les Canons de Valmy*, illustré par et René Péron, Paris, Société nouvelle des Éditions G. P., 1964, p. 184.

4. Les références à Valmy dans la musique

Si la Révolution française est un thème mineur de la musique française d'après-guerre, elle n'en est pas pour autant absente. Elle demeure un marqueur d'imaginaire pour le public, lui permettant de reconnaître les références lorsqu'un groupe prend un nom en lien avec celle-ci – comme le fit le groupe des Lafayettes – ou lorsqu'elle est évoquée dans une chanson[111]. Valmy est citée dans plusieurs chansons d'artistes à succès depuis les années 1950. La première est une chanson de Barbara, *Le mal de vivre*, dans l'album éponyme datant de 1965. Ce mal de vivre, qu'elle décrit tout au long de la chanson, « c'est pas Valmy, c'est pas Verdun », mais il est suffisant pour donner « les larmes aux paupières » à toute heure du jour et de la nuit. Si finalement la joie de vivre revient, cette chanson est avant tout la narration poétique de la dépression dont la chanteuse a été victime et une tentative de donner espoir aux autres personnes qui en souffrent. Verdun et Valmy sont utilisées pour signifier que la dépression n'est pas au quotidien comme le cataclysme que peut engendrer une bataille, mais qu'à force elle affaiblit par sa présence constante. Valmy et Verdun commençant par la même lettre et étant de plus des noms courts, leur facile utilisation en binôme détermine le choix de Valmy parmi d'autres batailles bien plus meurtrières, Verdun étant ici le nom le plus important dans l'imaginaire du public pour renvoyer à l'imaginaire de l'horreur des tranchées. Cette chanson a ultérieurement été reprise plusieurs fois, particulièrement depuis une vingtaine d'années, en France (Florent Pagny, Patrick Bruel) mais aussi aux États-Unis (Stacey Kent), ce qui témoigne de sa popularité[112].

En 1973, le premier opéra-rock est produit en France pour répondre au succès des comédies musicales de Broadway[113]. Mélangeant l'histoire de France avec les codes américains de la mise en scène, il a pour thème central la Révolution française. Le projet est mis sur pied par Claude-Michel Schonberg et réunit plusieurs jeunes stars de la chanson française, comme Alain Bashung, les Charlots, Antoine, Dani et Martin Circus. Un double album précède la tournée et rencontre un franc succès puisqu'il s'écoule à 200 000 exemplaires[114]. Ce succès permet à la troupe de l'opéra-rock de tenir pendant un mois et demi des représentations au Palais des sports à Paris. C'est à nouveau un triomphe, qui annonce la vogue des comédies musicales en France. Au sein de l'album et du spectacle, Valmy bénéficie de sa propre chanson, la treizième, au sein d'une chanson double, qui célèbre à la fois la bataille et la proclamation de la République. Composée par Alain Boublil et Jean-Max Riviere, *Valmy / La proclamation de*

[111] Pascal Dupuy, « La Révolution française dans la musique populaire ou l'instrument symbolique sans frontière (1950-2010) », dans Martial Poirson, *La Révolution française et le monde d'aujourd'hui : mythologies contemporaines*, Paris, Classiques Garnier, 2014, p. 437.

[112] D'après la base de données https://www.lyrics.com/. Consultée le 6 juin 2022.

[113] P. Dupuy, « La Révolution française dans la musique populaire […] », dans M. Poirson, *La Révolution française et le monde d'aujourd'hui*, *op. cit.*, p. 446.

[114] *Ibid.*, p. 447.

la République est le mythe républicain chantée dans une comédie musicale. Valmy est présentée comme une victoire du peuple :

> Soldats, soldats, ce jour de gloire nous fait entrer dans l'histoire
> Soldats, soldats, c'est la victoire de notre révolution,
> Serrons les rangs et vive la Nation...
> Par son courage, dans la plaine de Valmy,
> L'armée du peuple a vaincu l'ennemi
> Et repoussé les armées étrangères
> Qui voulaient nous faire la guerre
> À l'appel du Roi

L'implication de Louis XVI dans la guerre est également posée comme une justification de la fin de la royauté, mais aussi de son futur procès et donc de sa condamnation à mort, car les soldats souhaitent ensuite « lui faire payer sa trahison ». La musique est très martiale, puisque le chanteur Cyril Azzam, qui incarne le général Kellermann, est uniquement accompagné de chœurs masculins et de tambours, rappelant ceux de l'armée. Par la suite, d'autres comédies musicales ont tenté de reprendre la formule d'un spectacle sur la Révolution française, d'abord en 1990, puis à nouveau en 2012 avec *1789 Les amants de la Bastille*. Cependant, elles ne ressemblent guère à l'opéra-rock de 1973 car elles perdent tout caractère politique[115]. L'histoire de la Révolution n'est plus que la toile de fond d'une histoire d'amour impossible. Beaucoup d'événements historiques ne sont alors plus évoqués, dont Valmy.

5. L'asséchement des représentations iconographiques de Valmy

Après la Seconde Guerre mondiale, l'esthétique des publicités change en profondeur. D'une part, Raymond Savignac y introduit de l'humour et invente l'affiche-gag, qui doit avant tout divertir le public avec une image forte et drôle[116]. D'autre part, la publicité à l'américaine se développe, ce qui modifie l'organisation de la création des publicités, qui passent de plus en plus par des agences et des directeurs artistiques. Peu de personnages historiques survivent à ces changements, hormis Jeanne d'Arc, François Ier, Louis XIV et Napoléon et quelques autres. Des personnages contemporains, comme De Gaulle ou Mitterrand apparaissent. Valmy fait malgré tout l'objet d'une publicité de la Loterie nationale en 1960, réalisée par Jean-Albert Carlotti. La Loterie nationale a recouru à plusieurs reprises à l'imaginaire de l'histoire de France au cours de années 1950 et 1960. Elle utilise notamment le courage de personnages historiques, qualité qui leur a permis d'accomplir de hauts faits, qu'elle raccroche à celui du public qui

[115] *Ibid.*

[116] Claudine Chevrel et Béatrice Cornet, *L'histoire de France racontée par la publicité*, Paris, Paris bibliothèques, 2013, p. 9.

prend le risque d'acheter un billet. Le but est par conséquent de susciter une certaine émulation[117].

Image 49 : Albert Carlotti, Dumouriez a forcé la chance […], *[1960], affiche Loterie nationale, collection privée.*

Bien qu'il s'agisse de l'une des plus belles publicités originales faisant référence à Valmy, elle témoigne déjà d'un effritement du mythe républicain, par l'utilisation de Dumouriez. En effet, la publicité évite d'utiliser des personnages sulfureux[118] – à l'exception notable de Napoléon I^er^, en raison de sa popularité. Dumouriez étant un traître et étant connu pour cela, il ne figurait d'ailleurs pas sur les précédentes publicités qui utilisaient Valmy. Par sa présence, à la place de Kellermann, il montre que sa réputation n'importe guère aux

[117] *Ibid.*, p. 29.

[118] Christian Amalvi, « L'Histoire de France racontée par la publicité : les affiches du roman national, au xx^e^ siècle, exposées à la bibliothèque Forney du 30 janvier au 28 avril 2013 », *Sociétés & Représentations*, 2013, n^o^ 36, p. 219-235 [En ligne : https://www.cairn.info/revue-societes-et-representations-2013-2-page-219.htm]. Consulté le 27 juin 2022.

contemporains, la *chance* que les Français ont eue à Valmy étant la seule information que le public est censé comprendre. De plus, le message apporté est plutôt flou, car ce serait par la seule chance que les Français auraient été victorieux à Valmy, et non grâce à la stratégie de Dumouriez.

La remise en cause du roman national explique également la disparition de références à des événements historiques précis, en plus des raisons marketing. Si la Révolution française continue par la suite à être un motif utilisé par la publicité, elle est symbolisée par les images et les objets les plus connus - la Bastille, la guillotine ou encore *La Liberté guidant le peuple* de Delacroix, bien qu'elle fasse initialement référence à la révolution de 1830. Pour qu'une référence historique fonctionne dans la publicité, il faut qu'elle soit comprise par tous les publics[119]. L'histoire étant de moins en moins mise en scène à l'école, un certain nombre d'événements et de personnages historiques deviennent moins connus et perdent leur potentiel comme argument de vente. Valmy se retrouve dans cette situation.

De manière plus générale, Valmy est de moins en moins présente dans des illustrations, des peintures ou des estampes originales. Bernard Buffet réalise une lithographie en couleur de la bataille de Valmy de 48 cm x 105 cm au sein d'une série d'estampes qu'il a conçues autour du thème de la Révolution française en 1978. Il s'agit de la seule œuvre d'ampleur faisant référence à Valmy entre 1945 et 1988, bien que Valmy continue à être un sujet pour les peintres amateurs dans la Marne. La lithographie de Valmy, très colorée, reprend les codes habituels de la représentation de la bataille, mais avec l'esthétique de Buffet. On y retrouve le moulin, des morts et des blessés, la fumée et les boulets produits par l'artillerie et des volontaires. Fait plus étonnant, les volontaires brandissent leur chapeau directement avec leur bras et non sur leur baïonnette et Kellermann n'apparaît pas. C'est une représentation qui pousse à l'extrême le mythe de la victoire du peuple en armes, puisque seuls les volontaires, tous pieds nus, probablement pour montrer leur condition de va-nu-pieds, sont montrés. Cent copies, numérotées, ont été produites par Buffet[120].

Une autre forme d'illustration et de littérature gagne en popularité : la bande dessinée. Valmy y apparaît très tôt, dans une courte série nommée « Le Fifre de Valmy » parue dans les numéros 111 à 117 de la revue *Vaillant* en 1947[121]. La bataille apparaît également sous le crayon d'Albert Uderzo en 1954 dans « Le fils du tonnelier », qui décrit le parcours du maréchal Ney, dans le journal de bande dessinée *Spirou* n° 866.

---

[119] *Ibid.*

[120] D'après le site de vente aux enchères Auction, qui a signalé une vente de l'un des exemplaires en 2014. [En ligne : https://www.auction.fr/_fr/lot/bernard-buffet-1928-1999-la-bataille-de-valmy-1978-nbsp-lithographie-couleur-7159395]. Consulté le 27 juin 2022.

[121] D'après les informations que nous avons pu croiser à partir de plusieurs sites et forums dédiés aux bandes dessinées anciennes, dont le site *BDoubliées* [En ligne : https://bdoubliees.com/]. Consulté le 22 juillet 2022.

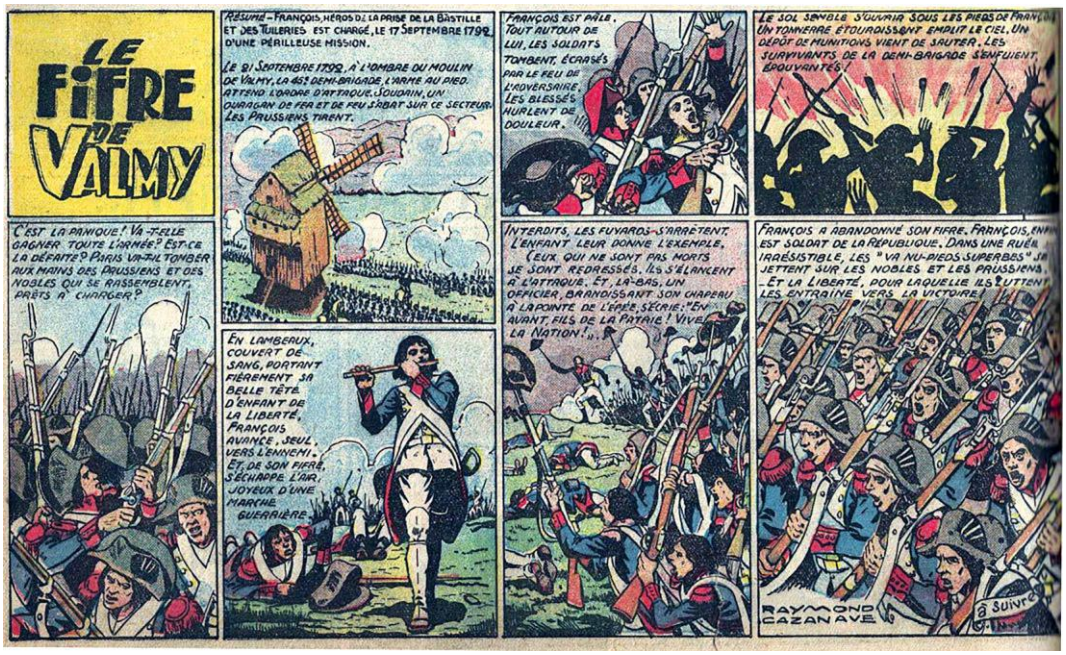


Image 50 : « Le fifre de Valmy », Vaillant, 1947.

Cependant, la présence de Valmy devient rapidement marginale et sert principalement au propos des grandes fresques historiques, dont la plus connue est *L'Histoire de France en bandes dessinées* publiée aux éditions Larousse de 1976 à 1977, qui a mobilisé une douzaine de dessinateurs[122]. L'histoire de France mise en dessins renoue avec le roman national, à contre-courant de son éviction progressive de l'enseignement public et en réaction à celle-ci. Valmy figure dans le fascicule « La nation ou le roi, vive la nation ! », qui est lui-même une partie du tome *De Louis XIV à la Révolution*, paru en 1977. La bataille est représentée sur deux planches visuellement très chargées. Marie, l'une des protagonistes, rédige ses souvenirs récents et se remémore la nouvelle de l'arrêt de l'invasion. C'est pourquoi on assiste dans l'ordre tout d'abord à l'abolition de la monarchie, puis à un condensé des événements de Valmy, avec Kellermann criant « Vive la nation ! », puis à la mort théâtrale d'un volontaire typique… par un tir d'un fusil. Toutefois, cette série est un succès public, qui a connu plusieurs rééditions[123]. *L'Histoire de France en bandes dessinées* a véritablement initié le goût pour les bandes dessinées historiques, dont la part des nouvelles créations n'a depuis cessé d'augmenter au sein de la production française[124]. Ce succès syncrétise le changement de statut de la bande dessinée, qui de danger pour la jeunesse devient progressivement une opportunité pédagogique, à la qualité historiographique variée, même si elle promeut souvent une histoire lavissienne[125].

[122] Pascal Ory, « L'histoire par la bande ? », *Le Débat*, n° 177, novembre-décembre 2013, p. 92.

[123] P. Ory, « L'histoire par la bande ? », art. cité, p. 92.

[124] Paul Chopelin, « La Révolution française en bande dessinée. Actualité de l'édition », *AHRF*, n° 398, octobre-décembre 2019, p. 147.

[125] Sylvain Lesage, « Écrire l'histoire en images. Les historiens et la tentation de la bande dessinée », *Le Mouvement Social*, octobre 2019 - mars 2020, n° 269-270, p. 51.

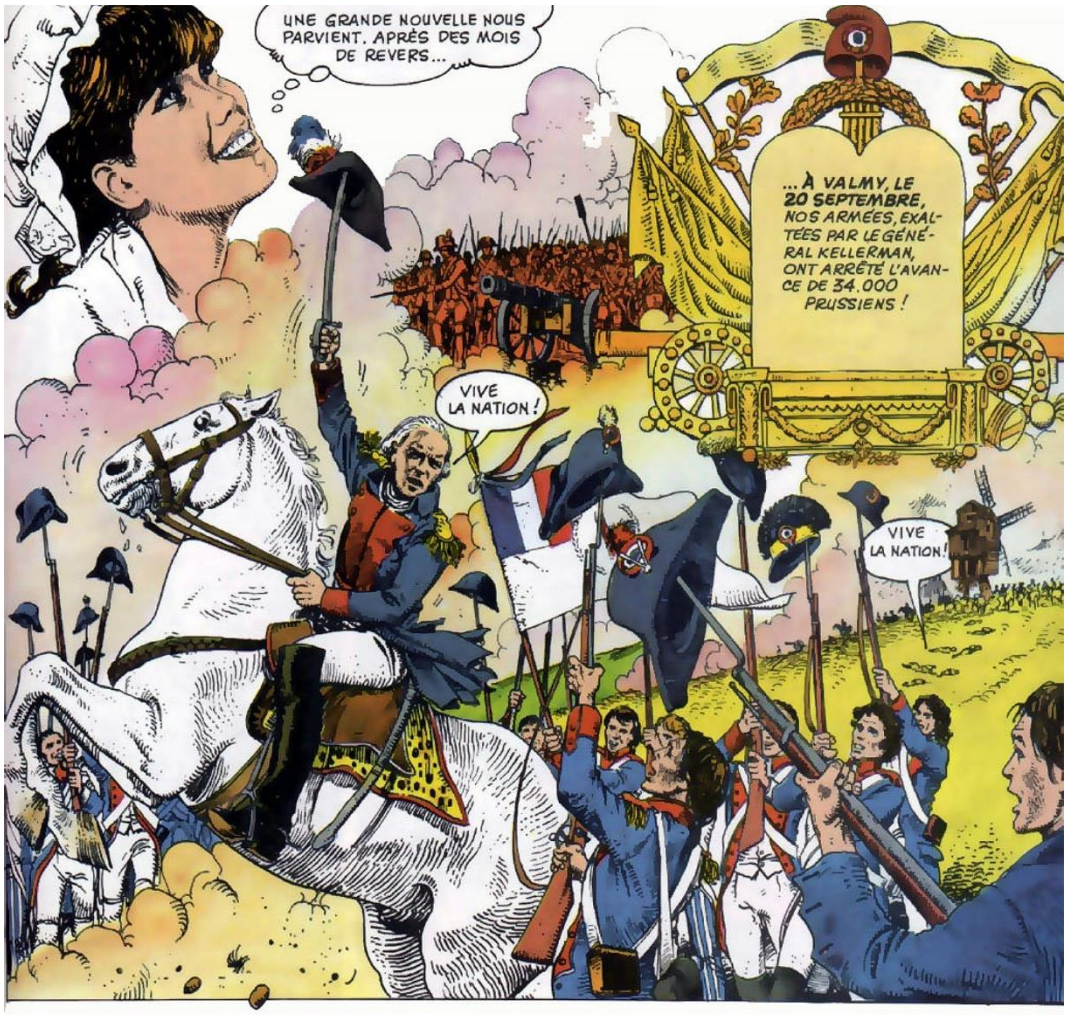


Image 51 : Jean Ollivier et Raphaël, L'Histoire de France en bandes dessinées. De Louis XIV à la Révolution*, Larousse / France loisirs, [1980], p. 701.*

Si les références à Valmy perdent en intensité en comparaison avec leur usage sous la IIIe République, elles demeurent très diverses. Malgré leur marginalité, on les trouve sur tout type de support et à partir de 1980, on en retrouve même dans le domaine du jeu, avec le jeu de simulation *Valmy*, imaginé par Jean-Jacques Petit et édité par Jeux Descartes en 1981[126]. Elles témoignent encore pour un temps de la résistance de l'événement dans l'imaginaire hérité de l'enseignement primaire, mais s'appauvrissent avec les années. De ce panorama culturel que nous venons de dresser, nous pouvons en déduire que le désintérêt envers la bataille de Valmy a précédé sa réelle disparition des manuels scolaires, qui n'est pas effective avant les années 1970. Or, elle perd sa place au sein de l'imaginaire collectif bien avant, notamment auprès de la nouvelle génération, comme le montre les témoignages dans le film de Jean Chérasse. Ce n'est donc pas l'école qui est cette fois-ci la cause de l'évolution de la mémoire de Valmy, mais bien le contexte plus général de la Guerre froide et de la guerre d'Algérie, la jeunesse se reconnaissant de moins en moins dans l'idée de nation et dans les souvenirs qui lui sont liées.

[126] Laurent Trémel, *Jeux de rôles, jeux vidéo, multimédia. Les faiseurs de mondes*, Paris, PUF, 2001, p. 36.

Valmy n'est plus vendeur, Valmy ne fait plus rêver et commence à prendre la poussière. Son souvenir revient toutefois sous le feu des projecteurs en 1989.

II. Le bicentenaire de la Révolution française

Le bicentenaire de la Révolution se déroule sous l'égide d'un gouvernement socialiste, dirigé par Michel Rocard depuis 1988. François Mitterrand étant président de la République depuis 1981, on pourrait légitimement croire que la commémoration est préparée sous les meilleurs auspices, en raison de l'attachement historique des socialistes au souvenir de la Révolution française. C'est pourtant l'inverse qui se produit. Dès 1986, plusieurs grands médias parisiens dénigrent les célébrations avant même qu'elles n'aient lieu[127]. À mesure que le bicentenaire approche, les débats se tendent entre la gauche et la droite, mais aussi entre historiens, sur la nécessité de commémorer la Révolution française.

A. Comment fêter Valmy en 1989 ?

Dans le contexte de 1989, la bataille de Valmy n'est plus un élément majeur de la mémoire révolutionnaire. La France est en temps de paix et pleinement investie dans le développement de l'Union européenne. Contrairement aux précédentes grandes commémorations de 1889 et 1939, la notion de nation n'est plus au cœur des fêtes républicaines et semble dépassée. Pourtant, Valmy fait partie des événements choisis officiellement par la Mission du bicentenaire de la Révolution française et de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen.

1. Un contexte de commémoration tendu

Lorsque la Mission du Bicentenaire est investie, elle est rapidement perturbée par plusieurs événements. Elle doit dans un premier temps faire face aux décès de ses deux premiers présidents, Michel Barouin et Edgar Faure[128]. La Mission est en outre entravée par une conjoncture politique très particulière, celle de la cohabitation, entre 1986 et 1988. L'arrivée au gouvernement de la droite freine grandement le projet, nombre de ses partisans ayant une vision de la Révolution globalement négative, en témoigne la nomination de Philippe de Villiers, créateur et promoteur du parc d'attraction contre-révolutionnaire du Puy-du-Fou, en tant que secrétaire d'État auprès du ministre de la culture et de la communication. Ce dernier, François

[127] Pascal Ory, *Une nation pour mémoire : 1889, 1939, 1989, trois jubilés révolutionnaires*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1992, p. 197.

[128] *Ibid.*, p. 32.

Léotard, marque même un désintérêt inédit pour la Révolution de la part d'un républicain, signifiant à un député socialiste qu'il aurait préféré que l'on porte plus d'attention au millénaire des Capétiens[129]. Ce désintérêt n'est pas anodin et est au contraire représentatif d'un retour de l'imaginaire contre-révolutionnaire. Le débat qui a permis aux contre-révolutionnaires d'être à nouveau dans la lumière est celui de la thèse du *génocide* vendéen, ardemment commenté par écrit et à la télévision. Parmi les 800 ouvrages d'histoire de la Révolution française édités entre début 1988 et fin 1989, ce sont les plus virulents à l'égard de cette période qui sont le plus exposés, bien que la majorité continue à adopter un point de vue plutôt positif[130].

Lorsque l'historien Jean-Noël Jeanneney reprend le flambeau, le 25 mai 1988, il est nécessaire de tout reprendre depuis le début[131]. Aucune stratégie de communication n'est encore à ce moment-là clairement établie, ce qui brouille le message initial tourné vers la promotion des droits de l'Homme face à l'historien François Furet, qui proclame dans les médias que « la Révolution est terminée »[132]. Jean-Noël Jeanneney entend affirmer et assumer l'héritage révolutionnaire, dont les valeurs représenteraient un idéal encore désirable. Le président François Mitterrand est quant à lui plutôt discret, ne souhaitant pas occuper physiquement une place importante dans les manifestations, à l'exception de la cérémonie du Panthéon. Il s'est cependant beaucoup impliqué dans le bicentenaire, certains soupçonnant même qu'il a été l'un des motifs dans son choix de se présenter à nouveau à la présidence de la République[133].

L'historien Michel Vovelle coordonne de son côté l'organisation de la commémoration scientifique du bicentenaire de la Révolution, en tant que directeur de l'Institut historique de la Révolution française. En 1989, 375 colloques sont organisés dans le monde dont 133 en France[134]. On peut d'ailleurs y constater l'essoufflement de l'histoire militaire, avec seulement trois interventions sur l'armée en France. La mémoire de la Révolution prend quant à elle la plus grosse part dans les colloques, notamment la thématique de l'historiographie[135].

La bataille de Valmy est le seul événement qui ne se soit pas déroulé en 1789 qui est officiellement commémoré par l'État durant les fêtes du bicentenaire, une « ruse » selon Michel Vovelle[136] pour éviter toute polémique avec la suite de la Révolution, qui n'est plus acceptée en un « bloc ». Pour souligner son importance, le site de la bataille devient classé aux

[129] Rapporté par Pascal Ory dans *Ibid.*, p. 34.

[130] *Ibid.*, p. 198.

[131] *Ibid.*, p. 33.

[132] Patrick Garcia, *Le bicentenaire de la Révolution française : pratiques sociales d'une commémoration*, Paris, CNRS éditions, 2000, p. 51.

[133] *Ibid.*, p. 61.

[134] Michel Vovelle, *La bataille du bicentenaire de la Révolution française*, Paris, La Découverte, 2017, p. 114.

[135] Danielle Le Monnier et Michel Vovelle, *Les colloques du Bicentenaire : répertoire des rencontres scientifiques nationales et internationales*, Paris, La Découverte / Société des études robespierristes, 1991, p. XXIX.

[136] M. Vovelle, *La bataille du bicentenaire de la Révolution française*, *op. cit.*, p. 129.

monuments historiques en mai 1989[137]. La préparation de la commémoration par les trois institutions organisatrices, qui sont la Mission du bicentenaire, le ministère de la Culture et de la Communication et le ministère de la Défense, est difficile, car chacun tente de s'ériger en maître d'œuvre. Pour simplifier, l'historien Jean-Clément Martin explique par une formule que « la Défense payait, la Mission conseillait et la Culture orientait »[138], même si la Mission apporte en réalité un tiers des fonds[139]. C'est un moment qui aurait particulièrement intéressé Jean-Noël Jeanneney, pour pouvoir évoquer les événements ultérieurs à 1789, mais il semble que l'organisation ait avant tout été l'affaire du ministre Jean-Pierre Chevènement[140].

Au niveau local, la commémoration suscite de grandes attentes. L'association « Les Fils de Valmy » se constitue en 1987 afin de mieux faire connaître la bataille et l'histoire de la Révolution française de manière plus générale. La commune de Valmy espère de son côté que le bicentenaire et la classification aux monuments historiques du site permettront de transformer le village en étape touristique. En 1989, on s'arrête beaucoup plus à proximité du moulin et un Mémorial européen de la bataille de Valmy, contenant entre autres un gigantesque diorama, ouvre dans une maison de la commune pour accueillir les touristes[141]. Plusieurs visites d'hommes politiques ponctuent l'année, dont la plus importante avant les célébrations est celle de Laurent Fabius au mois de mai[142]. L'engagement des habitants de Valmy est fort et est remercié par le droit de ces derniers à assister avec leur famille à la répétition générale, par un match de foot opposant villageois et militaires et par un grand bal animé par un groupe de musique martiniquais.

2. Le choix de confier Valmy à des plasticiens

> Fait nouveau en la matière, il n'y aura ni reconstitution, ni défilé grandiose. « Ça fait ringard […] Il faut être de son temps », a dit Jean-Pierre Chevènement qui, au mois d'août, s'est rendu sur les lieux pour tester tous ces ingrédients devant concourir au faste de la fête[143].

Comme l'indique cet extrait issu d'*Ouest France*, le bicentenaire de Valmy doit être une manifestation moderne selon les vœux du ministre de la Défense. Celui-ci souhaite mettre

---

[137] Anne Muratori-Philip, « Beaucoup de vent pour un moulin », *Le Figaro*, n° 14002, 2 et 3 septembre 1989, p. 30.

[138] Jean-Clément Martin, « Valmy ou l'embarras des souvenirs » dans *La machine à fantasmes. Relire l'histoire de la Révolution française*, Paris, Vendémiaire, 2012, p. 55.

[139] Anne Muratori-Philip, « Beaucoup de vent pour un moulin », art. cité.

[140] Steven Laurence Kaplan, *Adieu 89*, traduit par André Charpentier et Rémy Lambrechts, Paris, Fayard, 1993, p. 446.

[141] Anne Muratori-Philip, « Beaucoup de vent pour un moulin », art. cité.

[142] « M. Laurent Fabius au moulin de Valmy », *Le Monde*, 26 mai 1989, [En ligne : https://www.lemonde.fr/archives/article/1989/05/26/m-laurent-fabius-au-moulin-de-valmy_4146655_1819218.html]. Consulté le 29 juillet 2022.

[143] Georges Duvivier, « "Valmy, naissance d'une nation", les fastes d'une commémoration », *Ouest France*, n° 13649, 15 septembre 1989, p. 3.

l'armée au cœur de la manifestation, afin de la rassurer sur le destin du service militaire, auquel participent de moins en moins de jeunes gens, en particulier les plus aisés, ce qui bafoue l'idéal de creuset républicain en réinstaurant insidieusement un traitement inégalitaire[144]. Une commémoration en partenariat avec des artistes contemporains lui a été suggéré par Marie-Annick Duhard, l'une de ses conseillères[145]. Cependant, le rapprochement entre la culture et l'armée est une volonté ancienne au sein des gouvernements socialistes successifs, Jack Lang la souhaitant dès 1983[146] et étant à nouveau ministre de la Culture en 1989. C'est d'ailleurs à l'un de ses anciens conseillers qu'est confiée la mise en œuvre du parcours, Patrick Bouchain. Le but affiché est de « (ré)esthétiser le national »[147], les artistes contemporains étant chargés de créer avec les armées « les signes volontairement neufs » [148] de l'union réaffirmée du peuple et de son armée au service de l'idée de république. Il s'agit d'une tâche difficile, à une époque où la violence d'une bataille n'est plus un motif digne de célébration, qu'il faut de plus rattacher au concept désuet de nation selon la demande de Jean-Pierre Chevènement. Une note du ministère de la Culture à celui de la Défense du 25 janvier 1989 précise tout de même l'importance du projet, qui « se doit d'être un apogée » en tant que dernier temps fort des manifestations du bicentenaire. Le public visé n'est pas toute la population française, mais principalement « les écoles, les élus, les entreprises locales, l'armée »[149]. Officiellement, ce n'est pas l'histoire même de Valmy qui est célébrée, mais « la réflexion civique » qu'elle implique, autrement dit la défense de la nation et l'idéal républicain :

> La Mission a souhaité inscrire l'évocation de la bataille de Valmy parmi les temps forts du Bicentenaire. Évocation : le terme est délibéré. Il ne s'agit pas en effet d'une reconstitution passéiste mais bien, selon notre vœu, d'un dialogue entre jadis et aujourd'hui. Il ne s'agit pas d'une leçon d'histoire mais, selon notre préoccupation, d'une incitation à la réflexion civique[150].

Cinq artistes principaux sont recrutés : Daniel Buren, Sarkis, Ange Leccia, Bartabas et Jean-Luc Vilmouth. Un sixième artiste faisait initialement partie du groupe, le compositeur et musicien Michel Portal, mais celui-ci semble avoir été évincé en juin 1989 à cause de ses demandes trop élevées, notamment en termes de rémunération[151]. On peut supputer que son remplaçant a été René Koering, mais qui ne participe qu'à une seule séance de la manifestation,

---

[144] Près d'un tiers des jeunes gens de 20 ans évitent le service militaire, cf François Cochet, *Les Français en guerres*, Paris, Perrin, 2017, p. 91.

[145] P. Garcia, *Le bicentenaire de la Révolution française*, *op. cit.*, p. 136.

[146] AN, 19930213/15, Ministère de la Culture, Dossier 2 Valmy.

[147] P. Garcia, *Le bicentenaire de la Révolution française*, *op. cit.*, p. 136.

[148] Préfecture de région Champagne-Ardenne, *Valmy, l'âme de la République*, La Mothe-Achard, Offset 5, 1989, p. 11.

[149] AN, 19930213/15, Ministère de la Culture, Dossier 2 Valmy.

[150] Ministère de la défense, de la communication, Ministère de la culture et Mission du bicentenaire de la Révolution française et de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, *Valmy : 20 septembre 1792. Célébration de la bataille de Valmy, 16, 17, 20, 23, 24 septembre 1989*, Mâcon, Éd. W, 1989, p. 5.

[151] AN, 89/5370, lettre à Michel Portal, 14 juin 1989.

celle du 16 septembre, qui a été retransmise à la télévision. Les artistes recrutés se prennent au jeu de l'exploitation du site. Buren fait part de son expérience :

> Ce qui est intéressant c'est de travailler à cette échelle sur un lieu qui existe et qui se trouve pour un temps très court entièrement remodelé par le son, par des équipes différentes, par d'autres artistes. C'est aussi un travail non pas en commun mais où il y a beaucoup de relations les uns avec les autres, ce qui je crois est un genre d'expérience qui est assez rare[152].

Buren fait le choix de préparer une mise en scène qui permettrait de cadrer le paysage. Il s'est inspiré du site en lui-même, qui serait compliqué car ouvert à tous les vents. En plaçant ses toiles avec des fenêtres sur des morceaux précis du paysage, il souhaite réguler l'espace, la colline laissant voir « trop de choses » en même temps. Il obstrue quasiment tout le parcours, pour ne laisser que quelques fenêtres représentant « des fragments de cet espace dans lequel s'est passé cette bataille »[153].

René Koering, compositeur et chef d'orchestre du concert donné pour la venue de Mitterrand et ancien directeur de France musique[154], avoue ne pas avoir été inspiré par le lieu de Valmy. « Ce lieu n'a rien du tout » dit-il. Cependant, il s'agit pour lui de la seule bataille *commémorable* par un artiste.

> Je pense que c'est la seule bataille qu'un artiste peut commémorer à part celles que, par exemple Stalingrad que Chostakovitch a commémoré ou Prokofiev avec Potemkine ou des choses comme ça. On a envie de participer disons à ce genre de choses. Les autres batailles, c'est un peu difficile d'accepter facilement l'idée même de milliers de morts[155].

La Mission a également souhaité associer un historien à l'événement, Jean-Paul Bertaud, qui est rémunéré 50 000 francs pour sa participation à la conception du spectacle et au livret[156]. En dehors des intervenants, mille personnes travaillent de près ou de loin à la préparation de l'événement[157]. Parmi eux, environ deux cents militaires et deux cents civils se seraient beaucoup investis dans le projet. Le coût de l'ensemble de la manifestation est estimé à 25 millions de francs[158].

---

[152] AN, 19900519/119, Rushes du film *Journal d'un bicentenaire* de Serge Moati, « Valmy, répétitions », 19 min 20.

[153] *Ibid.*, (18 min 41).

[154] René Koering, « Évoquer son parcours et sa carrière musicale... René Koering, fondateur du festival Radio France & Montpellier », *Étonnez-moi Benoît*, France musique, 28 janvier 2017, 1h28, [En ligne : https://www.radiofrance.fr/francemusique/podcasts/etonnez-moi-benoit/evoquer-son-parcours-et-sa-carriere-musicale-rene-koering-fondateur-du-festival-de-radio-france-montpellier-5748057]. Consulté le 13 juin 2022.

[155] AN, 19900519/120, Rushes du film *Journal d'un bicentenaire* […], (29 min 40).

[156] AN, 19930213/15, Ministère de la Culture, Dossier 2 Valmy.

[157] AN, 19900519/119, Rushes du film *Journal d'un bicentenaire* […], (40 min).

[158] AN, 19930213/15, Ministère de la Culture, Dossier 2 Valmy.

L'organisateur, Patrick Bouchain, se prépare aux critiques. Il sait que cette commémoration ne fera pas l'unanimité et déclare en assumer les risques : « le succès c'est qu'on parle de Valmy […] et que Valmy soit associé à une victoire démocratique, à la déclaration de la République, à ce qu'on a toujours dit. » L'échec pour lui serait qu'on ne parle pas du « fond », de l'événement initial et qu'on ne parle que de la façon dont on a représenté la bataille et pas de l'aspect commémoratif, de la célébration de la République et de la Révolution. Il évoque devant la caméra de Serge Moati la comparaison avec le défilé de Jean-Paul Goude, qui a rencontré un franc succès pour la célébration du 14 juillet. Il pense qu'on dira du bicentenaire à Valmy que « ça ne veut rien dire ». Il ne souhaite pas faire de cette commémoration un événement aussi accessible que celui de Goude, qui était synonyme de véritable fête et de spectacle. Valmy au contraire doit être une célébration et non un moment d'émerveillement[159]. Est-ce déjà pour se préparer en amont à un certain échec ?

B. « Valmy, naissance d'une nation »

Le spectacle est joué treize fois. Les séances sont gratuites mais accessibles uniquement sur invitation, et ont lieu les 16, 17, 20, 23 et 24 septembre. Si le parcours de la manifestation du bicentenaire a été abondement décrit, deux sources nous permettent de nous plonger véritablement dans « Valmy, naissance d'une nation » : deux films, réalisés l'un par Maurice Dugowson (*Valmy*) et l'autre par Serge Moati (*Journal d'un bicentenaire*). Le film de Dugowson est quasiment intégralement en musique, le seul moment où une personne parle étant le moment où un militaire décrit avec précision la recette de la soupe aux choux servie aux mille personnes du public[160]. Il permet de se plonger dans l'ambiance d'une séance « normale », la séance avec le président ayant été retransmise en direct à la télévision. Le film de Serge Moati et surtout ses rushes nous permettent d'avoir l'avis des artistes et d'assister aux préparations.

1. Le déroulement de la commémoration

Chaque séance de la manifestation accueille entre 800 et 1000 personnes[161] et dure environ deux heures. Le parcours débute au niveau des arbres qui bordent le bas de la colline de Valmy. Les spectateurs sont invités à marcher au rythme du pas de deux bœufs dans l'installation de Sarkis, disséminée dans le bois. Le chemin est ponctué par douze stations, qui met en avant le nom de combats ayant eu lieu partout dans le monde dans le but de garantir la liberté des peuples : Valmy, Madrid, Afrika, Marsala, Ayacucho, Che/Pancho Villa/Viva

[159] AN, 19900519/119, Rushes du film *Journal d'un bicentenaire* […], (48 min 27).

[160] Maurice Dugowson, *Valmy*, MK2 / Le Monde, 1989, (15 min 40).

[161] AN, 19900519/119, Rushes du film *Journal d'un bicentenaire* […], (35 min 50).

Zapata, Potemkine, Stalingrad, Vercors, Budapest, Tien Anmen, Hué[162]. Ensuite, les spectateurs débouchent sur l'installation de Buren et son recadrage du paysage par des toiles rayées, les rayures étant la signature de l'artiste. Les parois en tissu font trois mètres de hauteur et cachent, en plus du paysage, les militaires musiciens qui jouent essentiellement des percussions. Le couloir s'élargit au bout de quelques mètres pour aboutir sur des escaliers faisant face à un rideau. Une fois le public installé, le rideau tombe. Des chevaux, dressés par Bartabas, arrivent au galop et frôlent quasiment le public. Ces chevaux, qui laissent voir une énergie sauvage, symbolisent les volontaires de Valmy. Les spectateurs sont ensuite dirigés vers le moulin, où sur le chemin se dresse une haie d'honneur formée par des chevaux de la Garde républicaine. Le moulin, qui n'a pas été rénové pour l'occasion, ne fonctionne toujours pas et ses ailes sont figées. Le mouvement des ailes du moulin est repris par la grande roue installée par Vilmouth, qui s'illumine la nuit pour que Valmy soit vu aux alentours. La grande roue est également une représentation d'une « machine temporelle qui mêlerai[t] le passé à l'avenir »[163] et peut-être aussi de l'aspect festif de la victoire[164]. À proximité du moulin ont été dressées des tables où une collation est servie aux spectateurs, la fameuse soupe aux choux filmée par Dugowson. À la fin du repas, les conversations des visiteurs sont interrompues par des bruits de détonations, qui marquent l'intervention d'Ange Leccia. De la fumée noire, des lumières vives et des déflagrations évoquent la bataille qui a eu lieu quasiment deux cents ans auparavant. Des hélicoptères s'élèvent et représentent la menace prussienne par la force et leur équipement, qui détonnent par rapport aux chevaux de Bartabas. Lorsque les hélicoptères repartent, le public peut encore découvrir deux installations : le bivouac d'époque dressé par la Garde républicaine et la statue de Kellermann, à laquelle un escalier a été adossé et qui permet de se rapprocher du visage du général. Les visiteurs repartent ensuite vers un train qui les emmène jusqu'au point de départ de la visite, au bruit d'une fanfare. Tout au long du parcours, l'accompagnement sonore est réalisé par « Les Trois Huit », avec la participation de soixante musiciens du 602e Régiment de circulation routière de Dijon[165]. Lors de la venue du président François Mitterrand le 16 septembre, le parcours est complété par des discours et le concert sous la direction de René Koering. Celui-ci a voulu prendre en compte dans sa musique le fait qu'elle soit jouée en plein air et s'est grandement inspiré de *La symphonie funèbre* de Berlioz[166]. Cependant, le concert se veut moderne et la musique jouée est peu accessible pendant la majorité du concert à cause d'effets voulus de cacophonie. L'orchestre est exclusivement masculin et est à nouveau composé de militaires, avec l'orchestre de la garde républicaine et

[162] Préfecture de région Champagne-Ardenne, *Valmy, l'âme de la République*, *op. cit.*, p. 15.

[163] *Ibid.*, p. 16.

[164] Michel Nuridsany, « La jeunesse et l'élan », *Le Figaro*, no 14 016, 19 septembre, p. 37.

[165] Préfecture de région Champagne-Ardenne, *Valmy, l'âme de la République*, *op. cit.*, p. 17.

[166] INA, Antenne 2 Direct, « Valmy naissance d'une nation ».

celui de l'Armée de l'air[167]. Le concert se conclut par le survol du site par les avions de chasse de la Patrouille de France et des feux d'artifice projetant des fumées colorées.

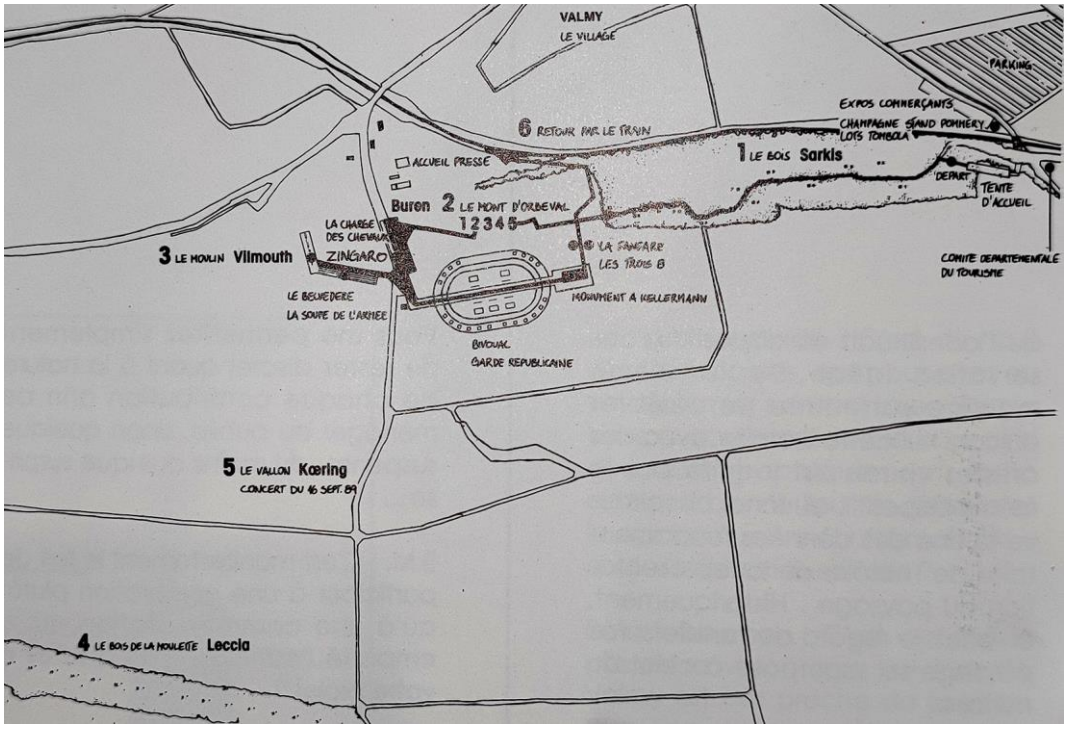


Image 52 : Plan du parcours du bicentenaire. Source : Valmy, l'âme de la République*, p. 14.*

Une fois l'enthousiasme dû au passage des avions retombé, cinquante drapeaux de régiments sont installés afin qu'ils reçoivent officiellement le nom de Valmy de la part du président lors de son discours. François Mitterrand prononce son dernier discours des célébrations du bicentenaire de la Révolution à Valmy. Ce discours déroge à la règle qu'il semble s'être formulée de renoncer à faire le récit de la Révolution pendant les manifestations du bicentenaire. En effet, au cours de l'année 1989, il n'a raconté le déroulement d'événements révolutionnaires qu'une seule autre fois, devant des lycéens le 20 juin[168]. Le discours de Valmy est perçu comme une tentative d'apaiser les cadres de l'armée, après un début de fronde au mois de juillet, marqué par la publication de plusieurs lettres anonymes démontrant les désaffections à l'égard du service militaire[169]. Nous allons tout de même nous attarder sur son utilisation du récit de Valmy, qui est à la fois empreint de la remise en question du roman national et du mythe de la nation en armes, utilisé ici pour flatter l'armée. Il commence par un rappel de la composition de l'armée à Valmy, où les volontaires étaient en faible nombre par rapport à l'armée de métier. « Chaque génération doit savoir que c'est grâce à la fidélité et à l'élan de Valmy que la France est restée et restera elle ». Il décrit ensuite le lieu de la bataille, dans une région qui a été labourée par la guerre, puis les événements qui ont précédé Valmy, c'est-à-dire

[167] *Ibid*.

[168] P. Garcia, *Le bicentenaire de la Révolution française*, *op. cit.*, p. 71.

[169] S.L. Kaplan, *Adieu 89*, *op. cit.*, p. 448.

le 10 août et les massacres de Septembre. Il évoque rapidement la citation célèbre de Danton sur l'audace et les défauts de la I[ère] République, qui exclut les femmes du suffrage universel. Il évoque Dumouriez comme un appui de Kellermann. Valmy est pour Mitterrand un grand duel d'artillerie, annonciateur des guerres modernes. Il y salue la tenue admirable des soldats. S'il cite le cri de « Vive la nation ! », il ne le relie pas à Kellermann. Retournant à une vision plus classique de Valmy, il cite Goethe, et plus de manière plus surprenante Laukhard. Il met en avant la dévotion des troupes françaises pour la Révolution et leur grande diversité, avec l'exemple de Miranda. Citant Jaurès, il décrit leur « énergie radieuse ». Il profite ensuite de cette description pour faire une histoire de la conscription, avec notamment la loi Jourdan et de l'intérêt de la mobilisation des citoyens sous les drapeaux, qui serait un héritage de l'armée de la République. Faisant le lien avec le présent, il souhaite que l'armée et ses armes, que ce soient les canons de l'époque révolutionnaire ou la bombe nucléaire en 1989, ne soient utilisées que pour un usage défensif, voire purement dissuasif. Il appelle de ses vœux à empêcher les guerres et à continuer le désarmement des pays lorsque celui-ci est possible. Pour lui, la critique faite à Valmy ne n'avoir généré que peu de morts est stupide et qu'au contraire, Valmy est une belle représentation de la dissuasion[170]. Il rappelle le sacrifice d'intérêt général effectué par les militaires, leur obligation d'excellence même en temps de paix.

Le discours terminé, 68 régiments portent officiellement le nom de Valmy sur leur drapeau, alors qu'ils n'étaient que 18 auparavant[171]. Pour le président, le bicentenaire est l'occasion de réparer un oubli et de pouvoir mieux ancrer Valmy dans les mémoires.

2. Les sarcasmes des journalistes

Si le spectacle se déroule sans encombre malgré une météo plutôt mitigée, il n'en est pas de même de sa réception. Il est perçu comme une « cavalcade branchée »[172], selon les mots du géopoliticien Yves Lacoste, prétentieuse et éloignée des attentes du public. Pour l'historien Jean-Clément Martin, c'est un sentiment de malaise qui se dégage de ce « parcours ésotérique »[173]. La droite est particulièrement virulente envers la manifestation et les journaux conservateurs sont dubitatifs face à l'absence de reconstitution historique. « On attendait Péguy, ce fut Buren » s'écrie ainsi *Le Quotidien de Paris*[174]. De son côté, *Sud Ouest* raille la manifestation en déclarant que « seul le ciel était d'époque » :

> Symbole aussi, la vingtaine d'hélicoptères aux phares allumés qui simulent les troupes ennemies donnant l'assaut, puis tournant les talons en débandade. Le tout dans un grand renfort de fumigènes, feux d'artifice, canonnades enregistrées et clameurs électroniques. C'est là où l'on a

[170] INA, Antenne 2 Direct, « Valmy naissance d'une nation ».

[171] *Ibid*.

[172] Yves Lacoste, *Vive la nation : destin d'une idée géopolitique*, Paris, Fayard, 1998, p. 100.

[173] J.-C. Martin, « Valmy ou l'embarras des souvenirs », *op. cit.*, p. 57.

[174] P. Garcia, *Le bicentenaire de la Révolution française*, *op. cit.*, p. 140.

> entendu le cri « Minable ! » N'est pas Victor Hugo qui veut, ni Stendhal, ni Berlioz quand il s'agit d'évoquer une bataille, surtout si l'on se refuse à décrire la bataille... Du 20 septembre 1792, seul le ciel était d'époque hier[175].

De manière générale, la presse nationale « ne s'est pas fait prier pour publier ses sarcasmes »[176]. La critique se tourne particulièrement contre l'art contemporain, très valorisé par les mandats de Mitterrand. Le *ballet* des hélicoptères, qui attire le plus de critiques, serait « du Coppola sans les moyens » selon un journaliste du *Monde*[177]. L'universitaire Michel Leter a produit une synthèse de ces critiques :

> En septembre dernier, nos dirigeants ont cru pouvoir faire oublier les gabegies de la rue de Valois en offrant au peuple une célébration de la bataille de Valmy. Seulement, à trop battre tambour, c'est le contemporain qui se trouve démasqué. Sous couleur de Révolution française, la nouvelle alliance du sabre et de la cimaise a maculé de bleu horizon notre seule révolution bleue : l'International Klein Blue. [...]
>
> Et nos mystiques du ministériat de s'extasier sur « ces hélicoptères-œuvres d'art qui s'évanouiront, tels des cavaliers prussiens dans les brumes de Valmy ». Jack Lang nous donne la clef des glossolalies de son homologue : « Jean-Pierre Chevènement et moi-même avons souhaité retrouver le fil d'une ancienne lignée républicaine qui ne dissociait pas les arts et l'armée, qui n'opposait pas intellectuels et militaires, qui réunissait toutes les expressions artistiques et culturelles à tous les moments importants de la vie nationale civile ou militaire . »
>
> À l'heure où le mythe de l'égalité devant le service national s'effondre, ce que notre monarchie élective a célébré comme la rencontre de l'armée et de la nation fut celle de l'énarchie et de ses courtisans : Buren, Leccia, Sarkis, Vilmouth, Bartabas… Lorsque l'État passe commande, nos artistes savent taire leur dégoût pour le salut aux couleurs[178].

Cependant, une reconstitution historique aurait été un échec, en raison de ses aspects suranné et belliciste. Malgré sa transformation en manifestation artistique, la manifestation a d'ailleurs recueilli des critiques acerbes du fait de sa symbolique nationaliste, comme l'illustre l'article de Claude Sarraute dans *Le Monde*, intitulé « Rigolade patriotarde », qui reprend en outre les thèses contre-révolutionnaires, probablement par pacifisme :

> À quoi ça rime, la célébration d'une victoire sur des pays à qui on a commencé par déclarer la guerre ? Une victoire achetée à prix d'or [...], l'or versé aux officiers autrichiens et prussiens en les priant de détaler aussi vite que leurs soldats, pris de coliques... Pas la trouille, non, la dysenterie ! Une victoire contre l'ennemi de l'extérieur qui va tourner un an plus tard, avec la Terreur, à la guerre contre l'ennemi de l'intérieur[179].

---

[175] Germain Chambost, « Bicentenaire de Valmy. Spectacle autour d'une "non-bataille" », *Sud Ouest*, samedi 16 septembre 1989, p. 40.

[176] Nicolas Weill, « L'oraison de Valmy », *Le Monde de la Révolution française*, nº 11, novembre 1989, p. 29.

[177] S.L. Kaplan, *Adieu 89*, *op. cit.*, p. 447.

[178] Michel Leter, *Tout est culture : chroniques (1989-1999)*, Paris, Les belles lettres, 2015, p. 11-12.

[179] Claude Sarraute, « Rigolade patriotarde », *Le Monde*, 19 septembre 1989, [En ligne : https://www.lemonde.fr/archives/article/1989/09/19/rigolade-patriotarde_4131256_1819218.html]. Consulté le 29 juillet 2022.

Toutes les critiques ne sont cependant pas sarcastiques. Le journaliste de *Libération*, François Reynaert, tente de défendre l'entreprise, qui « demande une petite gymnastique intellectuelle », car « qui s'y prête […] n'est pas déçu »[180]. Sa modernité est différente de celle affichée par le défilé de Goude, il est nécessaire de s'ouvrir à l'expérience sans attentes particulières, même s'il avoue à demi-mot que le succès du 14 juillet est un horizon inatteignable pour une commémoration à Valmy. *La Croix* fait le choix de consacrer sa une ainsi que deux pages de son édition du 16 septembre à la commémoration. Contrairement aux autres quotidiens nationaux, ce journal, pourtant catholique, prend le temps d'expliquer le déroulement de la commémoration, y compris des détails autrement peu relayés, comme le match de football et le bal populaire organisés pour remercier les bénévoles des communes alentours. Il justifie ce reportage par l'importance de Valmy, qui « mérit[e] sans doute qu'on s'arrête pour réfléchir à un moment où, selon Goethe, commence "une nouvelle époque dans l'histoire du monde" », même s'il juge le spectacle imparfait et décousu[181]. Étonnement, *Le Figaro* commente peu la manifestation, alors que le journal reprochait au gouvernement de faire « beaucoup de vent pour un moulin » pour un événement qui ressemblerait à une « garden-party » dirigée par « les délires des artistes plasticiens »[182]. Anne Muratori-Philip commente seulement le jour de la répétition générale à laquelle étaient conviés journalistes et militaires le 15, en annonçant un « désastre », bien que cette représentation ait fortement pâti du mauvais temps[183]. Dans la section dédiée aux arts du même journal, on trouve pourtant la seule critique réellement élogieuse du parcours, écrite par Michel Nuridsany. Pour lui, les artistes devaient avant tout réussir à recréer l'imaginaire autour de Valmy, « l'aspiration à la liberté », « l'élan, l'allégresse d'une république jeune qui s'affirme dans sa pulsion de vie contre les puissances de mort acharnées à sa perte »[184] et c'est un pari réussi. S'il a aussi pensé à *Apocalypse Now* de Francis Ford Coppola face aux hélicoptères de Leccia, il y voit un geste artistique intelligent car l'émotion suscitée chez les spectateurs pourrait être assez proche de celle des volontaires en 1792 qui découvrent les troupes prussiennes si renommées par leur entraînement et leur expérience.

Plus étonnant, des remarques rejoignent celle de Patrick Bouchain sur le champ de bataille en lui-même, qui déçoit ceux qui s'y rendent, ce qui nous interroge sur les attentes vis-à-vis de l'aspect d'un champ de bataille. Le journaliste de *Libération*, qui a pourtant défendu le projet, indique que « le site est d'une banalité qui réussirait à faire pleurer le syndicat d'initiative de Waterloo. Il reste un moulin, une statue de Kellermann et un horizon bas et lourd spleenant

[180] François Reynaert, « Valmy célèbre la naissance de la nation », *Libération*, n° 937, 16 et 17 septembre 1989, p. 24.

[181] François Ernenwein, « Un parcours spectacle tout en symboles », *La Croix*, n° 32 395, 16 septembre 1989, p. 3.

[182] Anne Muratori-Philip, « Beaucoup de vent pour un moulin », art. cité.

[183] Anne Muratori-Philip, « Valmy 89 : le désastre », *Le Figaro*, n° 14014, 16 et 17 septembre 1989, p. 40.

[184] Michel Nuridsany, « La jeunesse et l'élan », art. cité.

comme du Baudelaire »[185]. Au vu de la déception du public, les coûts engagés sont aussi critiqués, soit ils sont décrits comme exorbitants[186], soit ils n'ont pas été suffisants pour garantir le succès, la journaliste Geneviève Beerette soulignant que si les intentions ont été louables, les moyens n'ont pas été suffisants, ce qui a laissé le grand tableau au stade de « l'ébauche »[187].

3. Un bicentenaire raté ?

Ce qui met d'accord les journalistes, quelle que soit leur opinion définitive, est le décalage suscité par le spectacle. « Valmy, naissance d'une nation » est déroutant. Selon l'universitaire Steven Kaplan, il a le défaut d'étonner sans pour autant susciter de moments de grande émotion, ce qui laisse un simple sentiment d'incompréhension[188]. Le public qui a assisté aux différentes séances du spectacle semble lui aussi déconcerté, puisque la réponse au questionnaire envoyée au conseil général de la Marne mentionne un accueil « mitigé » du public, « l'évocation symbolique » de Valmy n'ayant pas su gagner « l'adhésion populaire »[189]. La manifestation suscite majoritairement une certaine indifférence au sein de la population, puisque le seul véritable moyen de la voir a été sa retransmission à la télévision, contrairement au défilé de Goude qui a permis la venue des Parisiens dans les rues. Cette indifférence peut être constatée dans l'absence de véritable moquerie dans *Le Bébête Show*, l'émission satirique sur la vie politique française librement inspirée du *Muppet Show*. La manifestation est citée dans un dialogue, où la marionnette parodiant Mitterrand, Kermitterrand, se plaint surtout d'avoir attrapé un rhume à Valmy et de s'y être ennuyé[190]. Elle est donc perçue comme relevant du simple protocole. La méconnaissance de l'événement en lui-même a pu renforcer le désintérêt. Une enquête a été menée par plusieurs chercheurs en 1988 pour obtenir un aperçu de l'imaginaire révolutionnaire de la population française. Les guerres révolutionnaires sont très peu évoquées par les enquêtés. Hormis quelques rares mentions de Valmy, de la République et de l'exécution du roi[191], ceux-ci ne citent que rarement des événements ultérieurs à 1789, l'un des enquêtés glorifiant les Sans-Culottes « qui ont mis les étrangers dehors »[192]. Selon l'enquête, « la période révolutionnaire n'est jamais spontanément présentée comme une période

---

[185] François Reynaert, « Valmy célèbre la naissance de la nation », *Libération*, n° 937, 16 et 17 septembre 1989, p. 24.

[186] P. Garcia, *Le bicentenaire de la Révolution française*, *op. cit.*, p. 140.

[187] G. Breerette, « "Naissance d'une nation" à Valmy : L'ébauche d'un grand tableau », *Le Monde*, 17-18 septembre 1989, [En ligne : https://www.lemonde.fr/archives/article/1989/09/17/commemoration-naissance-d-une-nation-a-valmy-l-ebauche-d-un-grand-tableau_4131210_1819218.html]. Consulté le 29 juillet 2022.

[188] S.L. Kaplan, *Adieu 89*, *op. cit.*, p. 447.

[189] P. Garcia, *Le bicentenaire de la Révolution française*, *op. cit.*, p. 140.

[190] « Je vais à Valmy samedi, je prends froid et je m'emmerde ». Cf INA, TF1, *Le bébête show*, 18 septembre 1989, 5 min 15.

[191] P. Garcia, *Le bicentenaire de la Révolution française*, *op. cit.*, p. 38.

[192] Collectif d'analyse de l'enquête, « Passé présent : les Français et leur Révolution. Une enquête qualitative », *Espace Temps*, 1988, n° 38-39, p. 27.

de guerre extérieure »[193]. Elle a disparu du récit révolutionnaire au profit des grands personnages et des moments plus consensuels de 1789.

Pour Pascal Ory, le sens profond de ce bicentenaire est non pas « la naissance » d'une nation, mais plutôt « l'inquiétude »[194], avec le thème de plus en plus affirmé de la peur du déclin, qui se cristallise dans le succès du Front national dans les urnes. Si l'on parcourt le discours de Mitterrand sous cet angle, la présence du mot « nation » y est effectivement frappante. Deux des trois « leçons » que l'on doit tirer de Valmy d'après le président sont directement liées aux questionnements sur la Nation. « […] La France qui l'emporte à Valmy est une nation capable, à l'heure du danger et pour une grande tâche de rassembler les siens » et « […] pour rester souveraine, la nation doit être forte »[195] sont des assertions qui répondent aux inquiétudes d'une partie de la population. Valmy devait être un moment rassurant pour les Français et les Françaises, mais une simple commémoration ne pouvait pas à elle seule répondre au malaise de l'identité nationale, qui n'a cessé de croître dans ces années-là. En outre, il s'agit d'une signification qu'il a été nécessaire de deviner et qui n'était pas explicite au moment de la commémoration. D'après Jean-Clément Martin, ce serait l'erreur la plus grave, celle qui aurait vraiment conduit à l'échec de la manifestation auprès de l'opinion. « Se saisir d'un pareil lieu de mémoire nécessitait, de la part de l'État commémorateur, une lecture très précise et très déterminée. C'est précisément ce qui ne se fit pas […] »[196]. Valmy étant un événement trouble, une vision claire de sa mémoire en est d'autant plus impérieuse. Jean-Paul Bertaud a bien été sollicité, mais hormis les pages consensuelles[197] qu'il a produites pour le livret distribué au public, on ne trouve guère de véritable lien avec l'histoire pendant les célébrations[198]. Les interventions des historiens dans la presse n'ont pas permis d'heffroapporter d'éclairage supplémentaire, ceux-ci se bornant à reprendre le mythe républicain[199]. Les traces de l'histoire présentes sur le site ont même souvent été ignorées, comme la chapelle, la pyramide, la statue de Miranda[200] ou la présence proche du front de la Première Guerre mondiale. Or, à vouloir éviter la mémoire et plaire sans adresser de message politique fort, la commémoration n'a finalement plu à personne. Le souvenir de Valmy n'est rattaché à aucune « famille

[193] *Ibid.*

[194] P. Ory, *Une nation pour mémoire*, *op. cit.*, p. 214.

[195] Préfecture de région Champagne-Ardenne, *Valmy, l'âme de la République*, *op. cit.*, p. 22-23.

[196] J.-C. Martin, « Valmy ou l'embarras des souvenirs », art. cité, p. 54.

[197] En effet, Jean-Paul Bertaud n'évoque pas les éléments embarrassants de la mémoire de Valmy, comme la trahison de Dumouriez ou le ralliement de Kellermann à l'Empire, cf *Ibid.*, p. 59.

[198] *Ibid.*, p. 58.

[199] L'exemple le plus flagrant se trouve dans les pages du *Monde de la Révolution française*, avec les commentaires de Pierre Nora sur l'idée de nation et de Jacques Godechot sur les volontaires de l'an II, qui présentent tous deux Valmy selon les critères habituels du mythe républicain, cf *Le Monde de la Révolution*, n° 9, septembre 1989, p. 19 et 21.

[200] Buren a ouvert l'une de ses fenêtres sur sa statue dans un but purement esthétique, sans qu'il n'y ait de commentaire.

mémorielle »[201], que ce soit à celle de l'armée ou de la gauche et elle a perdu celle de la Résistance. Ce ressenti est perçu et analysé dès novembre 1989 dans la première synthèse de l'événement faite par Nicolas Weill dans *Le Monde de la Révolution*, qui indique également que la grogne de l'armée s'est intensifiée par l'envoi de nombreux courriers anonymes de militaires :

> […] Comme dans un véritable cauchemar, tout ce qui avait été organisé pour célébrer l'unité dans et par la « nation »… mécontenta tous et chacun ! La participation des Champenois fut sinon subalterne, du moins très discrète, et l'on offrit à l'assistance un spectacle suffisamment décalé pour agacer les militaires et la presse locale, et insuffisamment, pour séduire la nombreuse délégation du monde des arts[202].

À la déception s'ajoute des problèmes financiers. En effet, les coûts engagés pour le centenaire sont épinglés par la Cour des Comptes. Celle-ci dénonce « l'absence d'appel d'offres dans le choix des prestations […], le montant élevé et faiblement justifié des prestations et l'imputation irrégulière d'une partie des dépenses »[203]. D'après le *Canard Enchainé*, une partie des fonds auraient été utilisés pour payer des sondages[204]. Dans le sujet réalisé par le journal télévisé de France 3 Champagne-Ardenne, le journaliste déplore en outre l'absence de structures pérennes sur le site de la bataille. En effet, aucune des installations du bicentenaire n'est demeurée et le site semble « abandonné », sensation que l'on pouvait déjà ressentir à la fin du film de Dugowson qui montre un site nu et désolé après les manifestations[205]. Désillusion ressentie rapidement par les habitants, tant la communication avec Paris a été difficile[206]. Même le mémorial qui avait ouvert pour l'occasion dans le village a dû fermer, car en déficit. Le journaliste conclut qu'à Valmy, « quelques touristes s'y arrêtent et repartent très vite »[207], ce qui est probablement le plus gros échec de ce bicentenaire.

La commémoration à Valmy n'est pas représentative des autres célébrations ayant eu lieu en 1989. En effet, contrairement aux craintes exprimées pendant plusieurs années dans la presse, le bicentenaire de la Révolution a été un succès populaire, dont les temps forts ont été le défilé de Goude ainsi que les manifestations à l'échelle locale[208], qui ont suscité l'engagement

---

[201] J.-C. Martin, « Valmy ou l'embarras des souvenirs », *op. cit.*, p. 66.

[202] Nicolas Weill, « L'oraison de Valmy », art. cité.

[203] INA, France 3 Ch.-A., JT Reims, « Valmy (51) : Spectacle du Bicentenaire épinglé par la Cour des Comptes », 7 août 1991.

[204] *Ibid.*

[205] Maurice Dugowson, *Valmy*, MK2 / Le Monde, 1989, (25 min 30).

[206] D'après le syndicat d'initiative local, le bal a été l'événement qui s'est le mieux déroulé. Les militaires présents pendant plusieurs mois ont globalement entretenu de bonnes relations avec les habitants, mais il y aurait eu très peu de consultation entre Paris et Valmy. Cf Carmela Vicente, « Dans les coulisses locales », *La Croix*, n°32 395, 16 septembre 1989, p. 3.

[207] INA, France 3 Ch.-A., JT Reims, « Valmy (51) : Spectacle du Bicentenaire épinglé par la Cour des Comptes », 7 août 1991.

[208] P. Garcia, *Le bicentenaire de la Révolution française*, *op. cit.*, p. 303-305.

de beaucoup de Français et de Françaises. C'est pourquoi il est aussi nécessaire de montrer les autres références à Valmy durant l'année 1989.

C. Les autres références à Valmy aux alentours de 1989

En raison de l'ampleur des festivités en lien avec le bicentenaire de la Révolution française, 1989 est une année riche en références à Valmy au sein de la culture française. Nous les dissocions en trois catégories principales : celles qui sont réalisées dans le but de commémorer la bataille de Valmy, celles qui sont faites par opportunisme, autrement dit des œuvres truffées de références à la Révolution française créées dans le contexte du bicentenaire dans un intérêt pécuniaire et enfin une qui est un peu à part, présente dans un roman de Claude Simon.

1. Les références volontaires dans le contexte commémoratif de Valmy

Au cours de l'année 1989, les commémorations ne s'organisent pas qu'à l'échelle de l'Etat, mais aussi à celle des communes. Des petites communes organisent parfois leur propre célébration de Valmy. C'est le cas de Noyal-sur-Seiche, en périphérie de Rennes dans l'Ille-et-Vilaine, qui organise une fête ainsi qu'un vol en montgolfière[209]. À Reims, le bicentenaire est l'occasion d'un spectacle, *La levée*, monté par Denis Guénoun. L'auteur s'est inspiré pour sa pièce de théâtre des témoignages de Goethe, d'un soldat, des épouses des écrivains Friedrich et Auguste Schlegel et de celui de Napoléon Bonaparte[210]. Ce spectacle sur Valmy a été réalisé avec l'aide de cinq mille enfants[211] et montre Valmy au travers du regard d'un Prussien. Un extrait de la pièce, publié dans le livret rétrospectif de la commémoration à Valmy édité par la préfecture de Champagne-Ardenne, permet de constater que le roman national reste présent, malgré le point de vue de l'ennemi, car le protagoniste aime la France et admire les troupes révolutionnaires, dont l'apparition se teinte de fantastique, à la manière micheletienne :

[209] INA, France 3 Bretagne, JT s. Rennes, « Commémoration de Valmy à Noyal-sur-Seiche », 23 septembre 1989.

[210] INA, Fonds divers, « Bicentenaire de la Révolution française : La levée », 17 mai 1989.

[211] *Ibid.*

> Alors, le brouillard s'est dissipé.
> J'ai vu l'armée des Français, devant.
> Calme, nombreuse, massée sur les pentes, comme la foule dans un théâtre, au pied du petit moulin.
> Je me suis demandé : qui sont-ils, ceux-là qui nous arrêtent ?
> J'aurais voulu approcher, voir.
> Seulement une armée, face à une autre ?
> Seulement cela[212] ?

Valmy est également présent dans le film sur la Révolution française soutenu par le gouvernement. *La Révolution française* de Robert Enrico et de Richard T. Heffron est composé de deux volets, dont la totalité dure 360 minutes, de la réunion des États généraux à l'exécution de Robespierre. La première partie, « Les Années lumière », est réalisée par Robert Enrico, tandis que la seconde, « Les Années terribles » est l'œuvre de Richard T. Heffron. Devant l'ampleur de l'entreprise, certaines parties du film sont déléguées à d'autres professionnels, ce qui a été le cas à Valmy, où c'est en réalité John Guillermin qui s'occupe de la réalisation[213]. Le tournage s'est effectué à 30 kilomètres de Nevers, car selon le réalisateur les environs de Valmy étaient « trop plats »[214]. L'équipe du tournage est bien consciente que l'uniforme blanc de l'armée de métier était bien plus visible que celui des volontaires à Valmy. D'après la costumière, Catherine Leterrier, le choix a été fait de valoriser les « gardes nationaux » et les volontaires afin de symboliser une victoire de la République[215]. De grosses dépenses ont été engagées pour reconstituer douze canons Gribeauval[216]. L'épisode de Valmy se situe dans la deuxième partie et dure en tout trois minutes[217]. Trois minutes durant lesquelles on assiste à une canonnade couplée à des tirs de fusils, où les Français semblent écraser les Prussiens, devant un moulin recréé en arrière-plan. Kellermann, interprété par Bernard Celeyron, passe devant les troupes en criant « Vive la nation ! », mais plus pour célébrer le recul des Prussiens que pour resserrer les troupes. La victoire est totale et sans ambiguïté, un choix que l'on peut comprendre au vu de la longueur du film, mais fait de la bataille un élément fade, servant uniquement à expliquer la fin de l'invasion. Elle donne même l'illusion d'une attaque à la baïonnette. Entre les costumes et la manière de filmer le combat, il est visible que la véracité historique est bien loin des préoccupations du réalisateur. Il cherche avant tout à donner à voir « une belle bataille de cinéma »[218].

---

[212] Préfecture de région Champagne-Ardenne, *Valmy, l'âme de la République*, *op. cit.*, p. 7.

[213] INA, France 3 Bourgogne, Grand écran, « Le tournage du film la bataille de Valmy », 21 octobre 1988.

[214] *Ibid.*

[215] *Ibid.*

[216] *Ibid.*

[217] Richard T. Heffron, *La Révolution française, 2e partie : Les Années terribles,* Les Films Ariane, 1989, (18 min 23 – 21 min 21).

[218] Danielle Heymann, « On tourne "la Révolution française". La victoire de Valmy », *Le Monde*, 26 août 1988 [En ligne : https://www.lemonde.fr/archives/article/1988/10/26/on-tourne-la-revolution-francaise-la-victoire-de-valmy_4119897_1819218.html], consulté le 29 juillet 2022.

Image 53 : Extrait de La Révolution française, 2e partie : Les Années terribles.

Valmy fait également l'objet d'une pièce de théâtre par Maurice Yendt, *Les tambours de Valmy*. On peut y voir à la fois un hommage à la bataille, mais aussi une remise en cause du mythe, avec le personnage de Goethe qui est détourné en devenant un élément comique de la pièce. Il erre sur le champ de bataille, rêveur et parlant essentiellement à lui-même.

> GOETHE. Attendez ! Écoutez ! À cet instant précis voici ce qu'il faut dire... De ce lieu, de ce jour, date une nouvelle époque dans l'histoire du monde ! Assez bien dit... J'espère que vous vous en souviendrez...
>
> JULIEN. Tu vois Nicolas... Encore un mot historique... Nous, on se bat dans la boue, sous la mitraille, au risque de se faire trouer la peau... Et il y a des gens qui font des phrases[219].

L'artiste Sigmar Polke, lui, décide de commémorer la Révolution française, non lors d'une commande comme la plupart des artistes en 1989, mais par passion personnelle pour ce sujet. La représentation de l'histoire dans l'art est en effet l'une des thématiques revenant régulièrement dans son travail[220], en partie en raison de sa propre histoire, celle d'un transfuge de la République démocratique allemande. En 1988, il vient organiser sa première grande exposition dans un musée français. Sigmar Polke est alors saisi par l'ambiance de la préparation du bicentenaire et se passionne pour le sujet. Pendant deux ans, il élabore vingt-deux peintures sur le thème de la Révolution française, qu'il traite sur une période chronologique allant de la Bastille à la Terreur. Pour Guy Tosatto, cette série constitue « la quintessence de l'art de Sigmar Polke de cette période »[221]. L'artiste semble avoir apprécié manier les détails d'estampes d'époque. On y trouve plusieurs images macabres de la Terreur, mais aussi des traits d'humour, avec une reprise d'une caricature de la famille royale en cochons. *Valmy* (1989) est l'une des œuvres les plus abstraites. Il s'agit d'un détail du *Plan de la bataille de Valmy donnée le 20 7.bre 1792*, gravé par Antoine-François Tardieu entre 1805 et 1815, qui est aujourd'hui conservé à la BnF[222]. On distingue avec peine la topographie et le mouvement des troupes, le tableau jouant avec les couleurs vives de l'autre œuvre figurant au dos, *Tambour*, grâce à un

[219] Maurice Yendt, *Les tambours de Valmy*, Paris, Actes Sud, 1989, p. 35.

[220] Alain Chevalier, « Introduction », dans Alain Chevalier et Guy Tosatto, *Sigmar Polke et la Révolution française*, Vizille, Musée de la Révolution française, 2001, p. 13.

[221] Guy Tosatto, « La peinture à l'envers », dans *Ibid.*, p. 17.

[222] Annexe 5 : Plans de la bataille de Valmy de l'époque napoléonienne

effet de transparence du tissu utilisé. D'une certaine manière, Valmy vibre au son du tambour. Une partie des œuvres de la série sur la Révolution est par la suite présentée dans une galerie à Paris, dont le tableau double *Valmy*/*Tambour* en 1990[223], mais l'ensemble n'a pu être présenté qu'une seule fois dans une exposition, en 2001 au musée de Vizille dans l'Isère. Beaucoup d'œuvres de cette série ont été achetées par des privés et sont à présents dispersées aux quatre coins du monde. C'est le cas du tableau dédié à Valmy, qui serait à présent dans une collection privée parisienne[224].

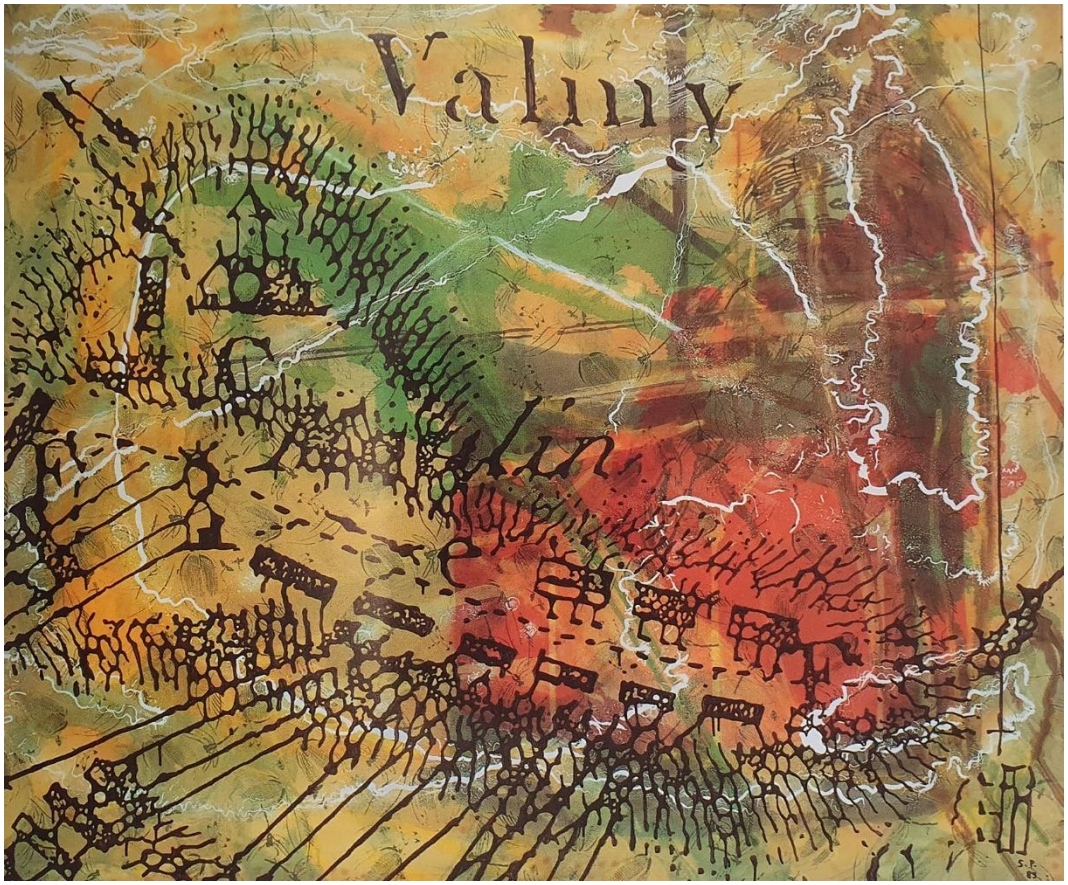


Image 54 : Sigmar Polke, Valmy, *1989, Mixed media sur tissu transparent, 150 x 130, collection privée.*

2. Les références opportunistes

Le bicentenaire de la Révolution est l'occasion pour plusieurs artistes français d'utiliser les références révolutionnaires dans leurs œuvres à des fins commerciales[225]. C'est aussi cet événement qui entraîne la publication d'œuvres de vulgarisation ou des rééditions d'écrits sur la Révolution.

[223] « Catalogue », dans A. Chevalier et G. Tosatto, *Sigmar Polke et la Révolution française*, *op. cit.*, p. 108.

[224] *Ibid.*

[225] P. Ory, *Une nation pour mémoire*, *op. cit.*, p. 207.

Isabelle Aubret a pour sa part chanté une chanson entièrement dédiée à Valmy, sur une musique composée par Tony Rallo, dans le contexte du bicentenaire de la Révolution, la chanson appartenant à un album intitulé *1989*. Les paroles ont été écrites par Patrick Bousquet et Philippe Canovas et exaltent le mythe des soldats-citoyens, qui « avançaient nu pieds et vêtus de haillons » :

> Quand ils virent se dresser le moulin de Valmy
> Comme la proue d'un navire sur la mer démontée
> Quand ils virent se dresser au-dessus de Valmy
> Les couleurs de la France qu'ils venaient de sauver

C'est dans le même contexte que Michel Sardou écrit avec Pierre Barret *Un jour la liberté*. Toutefois le ton est différent et montre le succès du thème de la guerre civile en Vendée, le chanteur choisissant ce qu'il juge bon de la Révolution et jetant le reste :

> Si la patrie est en danger,
> Je fais serment de m'engager.
> J'irai au moulin de Valmy,
> Au pont d'Arcole, à Rivoli,
> Mais qu'on touche un cheveu des miens,
> Et je me ferai vendéen.

La bande dessinée est un autre support de la transmission du souvenir de Valmy. Après le grand succès de l'*Histoire de France en bandes dessinées* en 1976, les éditeurs souhaitent rééditer la formule pour l'histoire de la Révolution. Les éditions Atlas publient douze fascicules en 1984, reliés en album en 1985. Le thème de la patrie en danger et Valmy font l'objet du cinquième fascicule, la bataille étant dessinée par Brice Goepfert. Le moment du cri de « Vive la Nation ! » est à nouveau représenté, mais avec cette fois-ci au même instant le point de vue prussien[226]. En outre, il est mentionné que ce sont à la fois « les soldats de l'armée royale et les volontaires enthousiastes » qui ont permis la victoire, mais le scénariste, Georges Castellar, choisit de faire un raccourci en leur faisant « créer » la République. D'autres bandes dessinées ont également retracé dans un but principalement pédagogique le déroulement de la bataille de Valmy l'année même du bicentenaire, comme le troisième et dernier tome de *Noël et Marie*[227].

3. Une référence non liée directement au bicentenaire : *L'acacia* de Claude Simon

Claude Simon, écrivain issu du mouvement littéraire du Nouveau Roman, publie *L'acacia* le 1er septembre 1989, huit ans après son dernier roman. Composée de douze chapitres, cette œuvre présente les récits entremêlés de deux époques. La première est celle de parents à

[226] Brice Goepfert et Georges Castellar, *Histoire de la Révolution française en bandes dessinées*, Paris, Éditions Atlas, 1984, vol. 5, p. 32.

[227] François Corteggiani, Jean Ollivier, Jean-Yves Mitton, *Noël et Marie. 3. Valmy 1792*, Pif/La Farandole, 1989.

l'époque de leur jeunesse, la deuxième celle de leur fils, les deux étant des périodes de guerre, avec d'un côté la Première Guerre mondiale et de l'autre la Seconde. L'épisode qui cite Valmy est lié au sort tragique d'un régiment, qui est quasiment décimé en août 1914. Pour remercier le régiment de son sacrifice, une cérémonie est organisée sur la butte de Valmy :

> Sur la soie du drapeau préservé à travers les combats (à la faveur d'une contre-attaque, une poignée d'audacieux avait même réussi à s'emparer d'un drapeau ennemi) le chef de l'État ordonna par décret que serait épinglée la plus haute décoration qui pût être attribuée. La cérémonie eut lieu un peu plus tard, comme octobre finissait, à l'arrière du front, sur le plateau de Valmy où devant un ciel gris se découpait en noir la statue du général qui cent vingt ans auparavant avait mis en déroute au même endroit une armée d'envahisseurs. Il tombait une petite pluie, et le vent d'automne qui balayait en rafales l'esplanade dénudée faisait claquer avec un bruit de soie mouillée les drapeaux des autres régiments du corps d'armée envoyés en délégation, leurs hampes obliques oscillant par à-coups, difficilement maintenues par leurs porteurs au garde-à-vous, la main gauche posée à hauteur de la cuisse sur la coquille du sabre dont le fourreau rigide s'étirait derrière eux, les officiers supérieurs au garde-à-vous également, les lames luisantes de leurs sabres dégainés et verticaux à hauteur de leurs visages, les jugulaires des képis coupant leurs mentons, leurs éperons aux talons des bottes luisantes et noires jetant dans l'herbe détrempée des éclats d'argent, comme des sortes d'échassiers, d'oiseaux bizarres, cambrés, rigides, à la fois rogues, sévères et fragiles[228].

Cette cérémonie est sinistre, voire absurde, à l'image de la guerre. L'officier qui dirige la cérémonie peine à se faire entendre à cause du vent et de la pluie. Un régiment entier a quasiment été anéanti pour qu'il soit félicité par un simple discours au son du clairon. Avec brutalité, la réalité ensuite revient : « le général commandant l'armée remontait dans son automobile qui s'éloigna en cahotant sur le sol inégal du plateau, et ce fut tout »[229]. L'œuvre de Claude Simon étant marquée par la concomitance du présent et du passé[230], le renvoi à Valmy permet, en rappelant la place occupée par le passé révolutionnaire, de souligner l'absurdité de la guerre. Le cri de Kellermann s'est éteint, la statue est muette, elle n'est plus qu'une image illusoire d'une gloire fanée, certes immortelle, mais figée à jamais :

> Au-dessus du groupe des cavaliers, le soldat de bronze continuait à élever vers le ciel son épée, impassible sous la pluie, la bouche ouverte, poussant son cri de bronze, figé, avec son bicorne et sa redingote de bronze, dans une attitude d'élan d'enthousiasme et d'immortalité[231].

Cette référence à un événement révolutionnaire n'est pas inédite dans l'œuvre de Claude Simon, la Révolution française est au contraire un motif récurrent chez cet auteur. Sa présence dans ce roman n'est donc pas une conséquence du bicentenaire, dans un récit qui est avant tout celui des deux guerres mondiales. Valmy est ici plutôt représentatif du recours de l'auteur à la période révolutionnaire, qu'il utilise à la fois pour marquer un désenchantement mais aussi une

[228] Claude Simon, *L'acacia*, Paris, Éditions de Minuit, 2003, p. 56-57.

[229] *Ibid.*, p. 60.

[230] Ralph Sarkonak, « Un drôle d'arbre : *L'Acacia* de Claude Simon », *Cahiers Claude Simon,* nº 11, juillet 2016, p. 54.

[231] C. Simon, *L'acacia*, *op. cit.*, p. 58.

certaine attente de sa résonance sur le présent[232]. La Révolution française intervient par réminiscence chez Claude Simon, ce qui est le cas dans cet extrait de *L'acacia*, où elle se manifeste sous la forme d'une statue battue par les vents et la pluie, un vieux rêve oublié. Par cette référence discrète, l'écrivain réalise l'une de celles qui représente le mieux la mémoire de Valmy en 1989, la bataille ayant à la fois perdu de son sens tout en étant encore un point de repère auxquels les politiques demeurent attachés.

D. Le bicentenaire en 1992 : le choix entre Valmy et Maastricht ?

Pour le bicentenaire de 1989 organisé par le gouvernement, on ne souhaitait pas de commémoration en costume, perçue comme démodée. Sortie par la porte, cet usage revient par la fenêtre lors du véritable bicentenaire de Valmy, en 1992. Si celui-ci a bien moins d'écho, les organisateurs souhaitent tout de même faire descendre « le musée dans la rue »[233]. Ce retour du costume à Valmy bénéficie probablement du renouveau en France des reconstitutions historiques[234], que l'État ne perçoit pas encore. À partir de cette date, Valmy devient d'ailleurs de plus en plus fréquemment un site de reconstitution historique.

Les hommages dans les médias sont discrets, mais présents. Sur France 3 Lorraine, un documentaire de 13 min est diffusé le 12 septembre, réalisé avec l'historien Pierre Clémendot[235]. Nicolas Weill, qui était déjà l'auteur du reportage sur Valmy dans *Le Monde de la Révolution*, écrit une synthèse équilibrée et documentée sur la bataille et sur ses enjeux dans *Le Monde*. Il balaye d'un revers de la main, comme le faisait Albert Mousset dans le même quotidien 34 ans auparavant, les accusations de complot :

> « Enfin, nous voici au grand air. » Ce soupir de soulagement poussé par un historien résume bien l'attitude de presque tous, de Taine à Quinet, qu'ils soient hostiles ou favorables à la Révolution. Avec son brio et son issue somme toute heureuse, Valmy fait consensus. Seuls ceux qui font du complot un principe d'explication systématique voudront, sans guère de preuves, expliquer la volte-face de Brunswick en accusant Danton d'avoir corrompu le général prussien à l'aide des bijoux de la couronne dérobés au garde- meuble[236].

---

[232] Louis Hincker, « Claude Simon et la Révolution : écrire l'opacité et la désaffiliation », *La Révolution française. Cahiers de l'Institut d'histoire de la Révolution française*, 25 juin 2021, n° 20 [En ligne : https://journals.openedition.org/lrf/5105]. Consulté le 1er juillet 2022.

[233] INA, France 3 Ch.-A., JT Reims, « Valmy (51) : reconstitution historique pour le bicentenaire de la bataille », 19 septembre 1992.

[234] Maryline Crivello, « Les reconstitutions historiques (*Reenactment*). Pratiques sociales et imaginaire du passé », MUSE [carnet de recherches], 6 août 2014, [En ligne : https://muse.hypotheses.org/59]. Consulté le 29 juillet 2022.

[235] INA, France 3 Lorraine, « Valmy, de ce jour, de ce lieu », 13 min 23.

[236] Nicolas Weill, « Il y a deux cents ans : La bataille de Valmy », *Le Monde*, 20 septembre 1992, [En ligne : https://www.lemonde.fr/archives/article/1992/09/20/dates-il-y-a-deux-cents-ans-la-bataille-de-valmy_3902533_1819218.html]. Consulté le 29 juillet 2022.

Cependant, les références à Valmy ne sont pas aussi consensuelles que l'on pourrait le croire. Certains utilisent Valmy comme étendard face au traité de Maastricht, qui fonde l'Union Européenne, signé quelques mois plus tôt. Un groupe souverainiste se nommant « Comité Valmy » se forme, drainant des personnalités initialement issues aussi bien du PCF que du gaullisme[237]. Les communistes s'expriment également majoritairement contre le traité européen. *L'Humanité* demande par exemple le maintien des frontières au cri de Kellermann afin d'éviter une uniformisation des cultures :

> C'est au cri de « Vive la Nation ! » que les soldats du peuple exprimèrent avec une force radicalement neuve et exceptionnelle, il y a deux cents ans à Valmy, tout à la fois l'exigence d'unité et d'indépendance nationale et l'affirmation de la souveraineté populaire au travers de luttes pour de profondes transformations démocratiques. C'est ainsi, dans ce processus révolutionnaire, que s'est affirmée la nation française dans son acception moderne. Pour la première fois dans l'histoire de l'Humanité commencent de s'exprimer, intimement mêlés, le fondement de la souveraineté nourrie de citoyenneté avec l'exigence de coopérations entre peuples et nations souveraines. Cela est d'autant plus vrai aujourd'hui que jamais n'ont été aussi fortes les possibilités d'intervention, de création, de formation, de communication et aussi grandes les exigences d'intervention des citoyens à la maîtrise de la vie économique, sociale et culturelle de la nation.
>
> C'est dire combien est rétrograde, réactionnaire, le traité de Maastricht, qui conduit à l'uniformisation et à l'étouffement des cultures, à une intégration européenne porteuse d'inégalités et de domination qui ampute le droit souverain de chaque peuple à coopérer avec les autres à partir du rayonnement de ses atouts et de ses différences[238].

Le bicentenaire réel de Valmy reste cependant bien fade, au grand dam d'historiens de la Révolution qui auraient voulu une célébration officielle de certains événements de 1792, comme la prise des Tuileries et la proclamation de la Ière République, accolée à la bataille de Valmy[239].

III. La lutte pour un souvenir de Valmy patrimonialisé

Après le rejet de sa légende dorée, son oubli progressif et un étrange bicentenaire, le souvenir de la bataille de Valmy aurait pu doucement s'évanouir. De plus, la suspension du service militaire en 1997 met fin à l'idéal du peuple en armes avec la professionnalisation officielle de l'armée, mesure qui s'adapte à une demande de la population française[240]. Les

---

[237] J.-C. Martin, « Valmy ou l'embarras des souvenirs », *op. cit.*, p. 67.

[238] « Vive la Nation ! », *L'Humanité*, 10 septembre 1992, [En ligne : https://www.humanite.fr/vive-la-nation-39298]. Consulté le 29 juillet 2022.

[239] M. Vovelle, *La bataille du bicentenaire de la Révolution française*, *op. cit.*, p. 129.

[240] F. Cochet, *Les Français en guerres*, *op. cit.*, p. 91-92.

années les plus récentes de notre sujet sont pourtant denses, la canonnade cristallisant à nouveau des luttes symboliques.

A. Beaucoup de vent pour un moulin

Ce titre, issu initialement d'un article du *Figaro* lors du bicentenaire à Valmy[241], s'accorde bien plus à la période qui s'ouvre après le 26 décembre 1999, date de la tempête Lothar qui a dévasté la partie nord de la France. La violence de la tempête a abattu le troisième moulin de Valmy, le réduisant à l'état d'un tas de planches. Si la question de sa reconstruction fait initialement consensus au sein du département de la Marne, la perspective de gains financiers complexifie très rapidement le projet, au point de susciter des tensions jusqu'à Paris.

1. La destruction du moulin en 1999

Au printemps 1998, le moulin connaît sa première rénovation depuis son installation à Valmy. 900 000 francs (HT) sont dépensés (dont 30% sont fournis par la commune), car il est alors nécessaire de changer la pièce maîtresse, le pivot[242]. Le 19 septembre, le ministre de la Défense Alain Richard vient inaugurer l'édifice flambant neuf[243]. Cependant, à peine un an plus tard, le moulin subit de plein fouet la tempête du 26 décembre 1999 et s'effondre. Le jour même, des images sont diffusées au journal télévisé du soir sur France 3 Champagne-Ardenne, montrant « le symbole de la République qui a été emporté par le vent »[244]. Le moulin réduit à un tas de planches émeut la population de la Marne, mais aussi de nombreux élus et des historiens, comme Emmanuel Le Roy Ladurie qui affirme très tôt son soutien au site de Valmy[245]. La mobilisation est rapide et un comité de souscription pour la reconstitution du moulin se forme. Lors d'une action donnée dans le cadre de la campagne de souscription par l'Association de Prévention pour une Meilleure Citoyenneté de la Jeunesse (APMCJ), Alain Decaux vient à Valmy pour raconter le déroulement de la bataille devant un public composé en partie d'élèves de banlieue parisienne. Alain Decaux confie à la télévision locale que le récit de

[241] Anne Muratori-Philip, « Beaucoup de vent pour un moulin », art. cité.

[242] INA, France 3 Ch.-A., JT midi Reims, « Travaux de rénovation du moulin de Valmy », 26 mai 1998.

[243] Jean-Michel François, « Après la tempête de 1999, la quatrième vie du moulin de Valmy », *L'Union*, 24 décembre 2019, [En ligne : https://abonne.lunion.fr/id118691/article/2019-12-24/apres-la-tempete-de-1999-la-quatrieme-vie-du-moulin-de-valmy]. Consulté le 29 juillet 2022.

[244] INA, France 3 Ch.-A., JT s. Reims, « Image du jour : Moulin de Valmy », 26 décembre 1999.

[245] INA, France 3 Ch.-A., JT s. Reims, « Première réunion du comité de souscription pour la reconstruction du moulin de Valmy », 15 janvier 2000.

la bataille de Valmy l'a « suivi toute sa vie »[246], déclaration que l'on peut juger ironique puisque Decaux a contribué au succès des théories conspirationnistes dans les années 1960.

La souscription permet de récolter environ cinq millions de francs (environ 762 000 euros), dont 800 000 provenant du ministère de l'Intérieur. C'est un budget confortable, qui permettrait en plus de créer une zone d'accueil pour les visiteurs[247]. Les élus pensent alors que le moulin sera reconstruit pour le 20 septembre 2001[248].

2. Valmy, un parc d'attraction ?

Malgré la rapidité de la mobilisation, le moulin n'est pas reconstruit aussi rapidement que prévu. Le succès de la souscription pousse au contraire certains élus à tempérer la reconstruction, car ils y voient la possibilité d'un projet touristique pouvant rapporter de l'argent au département. La rentabilité du site historique devient alors un nouvel objectif. En mai 2001, le conseil d'administration de l'Association pour la reconstruction du moulin de Valmy annonce à ses souscripteurs que le moulin ne sera pas immédiatement reconstruit :

> Avec l'ensemble de ces partenaires et dans un souci de saine gestion des finances publiques, il nous est apparu plus judicieux de ne pas procéder à la reconstruction immédiate du Moulin, afin d'étudier toutes les possibilités pour le mettre en valeur et pour développer un projet touristique ambitieux, associant le respect du site et la mise en valeur de ce symbole républicain[249].

Le premier appel d'offre auprès des architectes aurait été entaché par des irrégularités, ce qui lui vaut d'être cassé par la préfecture[250]. Cependant, le deuxième appel d'offre reconduit la même entreprise à la tête du projet, Xlargo. Celle-ci l'intitule « Valmy en Argonne, pour la mise en valeur du pays d'Argonne Champenoise »[251]. Le but affiché est de pouvoir attirer le plus de monde possible, ce qui implique de « s'axer sur les éléments de la région argonnaise au plus fort potentiel ». Pour appâter les élus, le projet promet l'utilisation de « technologies contemporaines ». La Révolution française n'est pas privilégiée, l'entreprise étendant la visite du site à la pratique de la meunerie et à l'histoire de l'Europe et de la Première Guerre mondiale. Le parc d'attraction serait structuré en plusieurs espaces. La « spirale du temps » serait un puits avec une rampe inclinée pour accéder à l'espace inférieur et où les « grands moments de

[246] INA, France 3 Champagne Ardennes, JT s. Reims, « Leçon d'histoire donnée en plein air à des scolaires par l'historien Alain Decaux », 20 septembre 2000.

[247] AN, 20040408/5, « Les moulins à Valmy », lettre du président de l'association « Les fils de Valmy » Jean Rélinger au ministre de la Culture à propos du chantier du nouveau moulin, 24 juin 2001.

[248] INA, France 3 Champagne Ardennes, JT s. Reims, « Projet de mise en valeur du site de la Bataille de Valmy », 21 avril 2001.

[249] AN, 20040408/5, lettre envoyée aux souscripteurs, 21 mai 2001.

[250] INA, France 3 Champagne Ardennes, JT s. Reims, « Projet de mise en valeur du site de la Bataille de Valmy », 21 avril 2001.

[251] AN, 20040408/5, « Les moulins à Valmy », photocopie du diaporama de présentation d'XLargo.

l'histoire sont évoqués, de la Révolution à nos jours ». Un espace de l'Argonne serait dédié aux associations et « aux atouts du pays d'Argonne », avec un équipement interactif et ludique pour découvrir la région. Une vidéothèque doit permettre de donner accès à un catalogue composé de films de reconstitutions historiques, à des images d'archives et à des documentaires historiques. Un espace appelé « le chemin du meunier » doit mener au moulin. Le clou du parc serait le « Chronorama », mais celui-ci n'est jamais clairement défini. Xlargo prévoit une salle de spectacle de capacité moyenne qui deviendrait « Chronorama » grâce à des « systèmes de projection et de spectacle originaux » sans qu'il n'y ait plus de précisions. Il serait associé à un « pendulaire », qui permettrait de mettre en place « un grand manège constitué d'un axe portant à un extrémité un écran et à l'autre une tribune d'une vingtaine de places, l'ensemble tournant dans le paysage »[252]. Une salle spécifique est prévue pour accueillir les classes pendant les sorties scolaires. Le projet inclut des zones de services et des locaux techniques, une cafétéria permettrait au public de se restaurer en profitant d'une baie vitrée donnant sur la plaine de Valmy[253].

Ce qui choque le plus l'association des Fils de Valmy, qui assiste à la présentation du projet devant la communauté de communes, c'est la privatisation de l'entièreté de la butte de Valmy. Michel Delaître indique qu'il est prévu que le site soit entouré de fossés. Questionnant le promoteur sur la gratuité pour les scolaires, rappelant le principe de la gratuité de l'enseignement, celui-ci indique qu'au vu de l'importance de la fréquentation projeté du public scolaire (25%), il est primordial que l'entrée soit payante pour toutes et tous pour assurer l'équilibre financier, qui est le cœur du projet[254]. Pendant la réunion, une personne du public s'indigne de « rendre payant l'accès à un site symbolique de la fondation de la République ». Le même argument revient pourtant dans la bouche du promoteur, qui invoque la nécessité de remboursement de l'investissement de 30 à 35 millions de francs[255]. Cette privatisation ne heurte pas les élus, qui sont plutôt séduits par le projet. Bernard Rocha, conseiller général de Ville-sur-Tourbe déclare : « Il y a unanimité : avec ce projet, on sort des sentiers battus… il va réveiller les Argonnais »[256].

La polémique enfle et atteint les médias au cours du mois de juin. Un article du journaliste Dominique Charton paraît dans *L'Union* qui annonce les remous : « Valmy : tempête en 1999, brouillard en 2001 »[257]. Le 23 juillet 2001, elle fait l'objet d'un sujet au journal télévisé de France 3 Champagne-Ardenne. Des images du projet y sont diffusées et le président des Fils

[252] AN, 20040408/5, « Les moulins à Valmy », compte-rendu par Michel Delaître de la réunion de la communauté de communes de Sainte-Menehould où le projet a été exposé.

[253] AN, 20040408/5, « Les moulins à Valmy », photocopie du diaporama de présentation d'XLargo.

[254] AN, 20040408/5, « Les moulins à Valmy », compte-rendu par Michel Delaître de la réunion de la communauté de communes de Sainte-Menehould où le projet a été exposé.

[255] *Ibid.*

[256] *Ibid.*

[257] Dominique Charton, « Valmy : tempête en 1999, brouillard en 2001 » *L'Union*, édition Sainte-Menehould, 13 juin 2001, présent dans AN, 20040408/5, « Les moulins à Valmy ».

de Valmy est interviewé. L'association demande une audience au secrétaire d'État au Patrimoine, Michel Duffour. Elle est soutenue par de nombreux historiens, dont Claude Mazauric qui appelle directement le secrétariat d'Etat au patrimoine. Dans les archives du ministère de la Culture, on découvre ainsi une note manuscrite de la secrétaire particulière du secrétaire d'État Duffour, au haut-fonctionnaire Alain Van der Malière :

> Il [Claude Mazauric] a rappelé, par ailleurs, pour un autre sujet : il voulait te signaler, ainsi qu'à Michel Duffour, une demande de rendez-vous qu'a dû faire l'Association « Ceux de Valmy » (Mr Delaitre) à propos du Moulin de Valmy. Ce moulin devrait être réhabilité mais avec un projet proposant d'en faire payer l'entrée, ce contre quoi cette association s'insurge… Il dit bien connaître ce dossier et être concerné en tant qu'historien par ce sujet et souhaite vivement que ces gens soient reçus. Il est à ta disposition pour t'en parler si tu veux plus de renseignements[258].

Alain Van der Malière répond alors qu'il va recevoir l'association. Si nous ne disposons pas de l'ensemble des discussions, le projet de parc d'attraction est finalement disjoint de celui de la reconstruction du moulin à la fin de l'année 2002[259]. Après plusieurs retards accumulés lors des travaux, le quatrième moulin de Valmy se dresse sur la colline du champ de bataille lors du printemps 2005.

3. L'inauguration du nouveau moulin

Le nouveau moulin à vent de Valmy n'est pas la reconstruction à l'identique du précédent, qui avait été importé du nord de la France. Il s'agit cette fois-ci de réaliser une reconstitution de ce qu'avait pu être le moulin abattu en septembre 1792 et de pouvoir montrer aux visiteurs le fonctionnement d'un moulin champenois au XVIII^e^ siècle. Les travaux pour la reconstitution, commencé en 2004, s'élèvent au total à 740 000 euros, fournis en partie par un millier de souscripteurs, mais aussi par les indemnités des assurances[260].

Le nouvel édifice est inauguré par la ministre de la Défense Michelle Alliot-Marie le jour du 213^e^ anniversaire de la bataille, le 20 septembre 2005. Trois cents personnes[261] sont présentes pour écouter les discours de la ministre et ceux des personnalités locales comme le maire de Valmy Patrick Brouillard ou le député Bruno Bourg-Broc. L'APMCJ a également rassemblé six cents collégiens marnais et franciliens, comme elle le fait à chaque anniversaire de Valmy depuis une dizaine d'année selon Jean Religner et Michel Delaître[262]. Des

[258] AN, 20040408/5, « Les moulins à Valmy », Secrétariat d'État au Patrimoine et à la Décentralisation culturelle, note de la secrétaire particulière « Gaby » à Alain Van der Malière, 26 juin 2001.

[259] Jean Relinger et Michel Delaitre, « La victoire de Valmy bien vivante dans la mémoire des populations champenoise et argonnaise », *AHRF*, n° 343, janvier-mars 2006, p. 252.

[260] « Le nouveau moulin de Valmy inauguré mardi par Michèle Alliot-Marie », *AFP Infos françaises*, 15 septembre 2005.

[261] J. Relinger et M. Delaitre, « La victoire de Valmy bien vivante dans la mémoire des populations champenoise et argonnaise », art. cité, p. 251.

[262] *Ibid.*

conférences historiques sont organisées avec pour invités Jean-Pierre Chevènement, le sociologue et ancien ministre belge Valmy Féaux et les historiens Jean-Paul Bertaud et Jean-Pierre Bois. Chacun parle de ses spécialités, Jean-Pierre Chevènement vitupère contre l'Union Européenne et brandit Valmy comme symbole de la souveraineté nationale[263], Valmy Féaux explique l'histoire de son prénom[264], Jean-Pierre Bois retrace le parcours de Dumouriez[265] et Jean-Paul Bertaud évoque l'importance du cri de Valmy et du sens de la victoire pour la nation armée[266]. Ces conférences historiques déroulent un récit quasiment hagiographique de la bataille de Valmy et de son retentissement, reprenant avec peu de distance le roman national. Jean-Pierre Bois prend le temps d'expliquer les négociations et la période de doute qui ont suivi la canonnade, mais pour les mettre au profit de Dumouriez qui serait le véritable vainqueur de l'affrontement. Les zones d'ombre ou les légendes noires ne sont pas évoquées, offrant au public un pur produit de l'ancienne historiographie républicaine, Valmy en tant que mythe étant exclu de l'ordre du jour, probablement par gêne à un moment de réhabilitation de l'événement.

Une stèle est érigée en l'honneur des donateurs, où l'on trouve des noms comme celui du président de la République en exercice, Jacques Chirac[267]. L'événement suscite peu de commentaires dans la presse nationale, qui signale brièvement l'inauguration dans ses pages. Au cours du mois de septembre, des timbres postaux sont toutefois édités en l'honneur du moulin de Valmy[268].

B. Un lieu de mémoire appartenant à tous les Français ?

La faible place tenue par la bataille de Valmy dans l'enseignement de l'histoire, ainsi que la remise en cause du mythe républicain, a atténué la mémoire de ce souvenir de la Révolution française. Cependant, il n'a pas disparu et pose encore question. Paradoxalement, s'il est plus consensuel que jamais, étant utilisé par les membres de l'intégralité du spectre politique français, son appartenance politique fait débat, chaque courant se prétendant plus légitime qu'un autre pour utiliser sa mémoire.

---

[263] Association pour la promotion du Moulin de Valmy, *Inauguration du moulin de Valmy : 20 septembre 1792 - 20 septembre 2005 (actes du colloque de l'inauguration)*, Langres, D. Guéniot, 2006, p. 47-56.

[264] *Ibid.*, p. 85-91.

[265] *Ibid.*, p. 67-84.

[266] *Ibid.*, p. 57-66.

[267] Celui-ci aurait donné un chèque à titre personnel d'environ 2500 euros, cf Jean-Michel François, « Après la tempête de 1999, la quatrième vie du moulin de Valmy », art. cité.

[268] INA, France 3 Ch.-A., JT Reims, Édition de timbres postaux avec le moulin de Valmy pour illustration, 2 septembre 2006.

1. Un lieu de manifestation

Valmy devient pour la première fois un lieu de revendication politique pour une raison mémorielle, mais de prime abord très éloignée de la Révolution française : la commémoration du baptême de Clovis en 1996. Cet anniversaire doit être accompagné d'une visite du pape Jean-Paul II de la cathédrale de Reims le 22 septembre, ce qui est vécu comme une provocation par les partisans de la laïcité. Selon le journal *Libération*, « la venue de Jean Paul II, sur fond de commémoration du 1500e anniversaire du baptême de Clovis, a, en effet, le don de ressusciter les vieux clivages des "deux France". La France des "Lumières" et de Valmy d'un côté. La France de la foi chrétienne, de Clovis et de Jeanne d'Arc de l'autre[269] ». La provocation est d'autant plus grande que cette venue du pape est accompagnée par la création de comités Clovis par l'extrême droite et de célébrations par les catholiques intégristes[270]. En outre, la mairie de Reims a octroyé plus d'un millier et demi de francs pour l'installation du podium sur lequel le pape doit officier lors de la messe. Plusieurs collectifs antipapistes se forment, dont le plus important est « Contre la venue du pape »[271]. Un défilé est organisé à Paris, qui fait venir 15 000 personnes selon les organisateurs et 5 200 selon la police[272]. Le Grand Orient de France appelle de son côté les francs-maçons à se rendre à Valmy, pour contester une visite qui serait le symbole d'une France qui serait encore « la fille aînée de l'Église ». Un millier de personnes[273] viennent manifester le jour anniversaire de la proclamation de la République, pour rappeler le contenu symbolique de cette journée – en sachant que 150 000 personnes se sont retrouvées à la messe du pape[274]. Les francs-maçons critiquent le gaspillage d'argent public pour un événement religieux, la France étant un pays laïque. L'un d'entre eux déclare que la nation française est née à Valmy et non lors du « pseudo-baptême » de Clovis[275]. C'est également le ton que l'on retrouve dans l'annonce initial du Grand Orient : « les musulmans, les protestants, les agnostiques, les athées et tous les autres savent désormais officiellement que "la France est la fille aînée de l'Église" par la grâce d'un coup de goupillon sur la tête d'un barbare

[269] François Devinat, « " La fille aînée de l'Église " divisée. Droite nationaliste et laïques s'opposent sur la prochaine venue du pape », *Libération*, [En ligne : https://www.liberation.fr/france-archive/1996/06/12/la-fille-ainee-de-l-eglise-diviseedroite-nationaliste-et-laiques-s-opposent-sur-la-prochaine-venue-d_174668/]. Consulté le 11 juin 2022.

[270] *Ibid.*

[271] *Ibid.*

[272] « Fin de la visite de Jean-Paul II en France: Jacques Chirac exprime sa "gratitude" », *Les Échos*, 23 septembre 1996, En ligne : https://www.lesechos.fr/1996/09/fin-de-la-visite-de-jean-paul-ii-en-france-jacques-chirac-exprime-sa-gratitude-841594]. Consulté le 11 juin 2022.

[273] *Ibid*.

[274] « Sur fond de polémiques, le pape entame aujourd'hui sa cinquième visite en France », Les Echos, 19 septembre 1996, [En ligne : https://www.lesechos.fr/1996/09/sur-fond-de-polemiques-le-pape-entame-aujourdhui-sa-cinquieme-visite-en-france-841408]. Consulté le 11 juin 1996.

[275] INA, France 3 Ch.-A., Émission spéciale, « Émission spéciale pour la venue du pape », 22 septembre 1996.

sanguinaire »[276]. Pour Jean-Clément Martin, leur venue est une preuve de la transformation de Valmy en symbole de la France laïque[277]. Dans son discours, le grand maître du Grand Orient, Jacques Lafouge, fustige l'intégrisme catholique et appelle à la vigilance face à la montée du parti d'extrême droite du Front national[278]. Sans se douter que, dix ans plus tard, le candidat à l'élection présidentielle de ce parti allait venir à Valmy.

« La prochaine élection présidentielle doit être un nouveau Valmy[279] » selon le candidat du Front national en 2006. Cette campagne, la dernière de Jean-Marie Le Pen, entame le début du processus de dédiabolisation du parti. L'idée vient de sa fille, Marine Le Pen, qui est également vice-présidente du FN[280]. Se rendre à Valmy, même si le 20 septembre 1792 représente l'un des événements les mieux acceptés de la Révolution française à l'extrême droite, fait passer le message que désormais le parti prend en compte l'ensemble de l'histoire de France, y compris républicaine, et non plus seulement celle qui l'arrange. À cette venue s'ajoute un changement de ton inédit dans le discours du parti, invitant les Français d'origine étrangère à voter pour lui, tant sur les affiches que dans le discours du candidat[281]. Cependant, cette réappropriation du souvenir républicain de Valmy provoque des remous au sein de l'opinion publique. Dès le mois de juillet, des élus UMP, dont le député-maire Bruno Bourg-Broc, protestent contre la venue du candidat FN en septembre[282]. Le président de l'APMCJ Gérard d'Andréa conteste les propos de Pascal Erre, secrétaire départemental de la Marne du FN, qui affirme que Valmy appartient à tous les Français. Selon lui, seuls les militants de la République universelle des droits de l'homme peuvent se prétendre les héritiers de Valmy[283]. Une tribune, « Le Pen, un étranger à Valmy », est signée dans *Libération* par les historiens Jean-Paul Bertaud, Michel Biard, Philippe Bourdin, Jean-Pierre Jessenne, Claude Mazauric et Michel Vovelle[284]. Cette tribune a été écrite pour rappeler le sens initial du mot nation pour les révolutionnaires. Communauté « ouverte et généreuse », composée d'hommes et de femmes

[276] « Le 22 septembre, les francs-maçons manifesteront à Valmy », *La Croix*, 11 septembre 1996, [En ligne : https://www.la-croix.com/Archives/1996-09-11/Le-22-septembre-les-francs-macons-manifesteront-a-Valmy-_NP_-1996-09-11-412129]. Consulté le 11 juin 2022.

[277] Jean-Clément Martin dans Christophe Focari, « La nation en armes y portait un message universel de liberté », *Libération*, 20 septembre 2006, [En ligne : https://www.liberation.fr/france/2006/09/20/la-nation-en-armes-y-portait-un-message-universel-de-liberte_51867/]. Consulté le 10 juin 2022.

[278] INA, France 3 Ch.-A., Émission spéciale, « Émission spéciale pour la venue du pape », 22 septembre 1996.

[279] INA, France 3 Ch.-A., JT s. Reims, « Polémique en ce qui concerne la venue prochaine de Jean-Marie Le Pen à Valmy », 17 septembre 2006.

[280] Christophe Focari, « La virée de Le Pen à Valmy hérisse le FN », *Libération*, 20 septembre 2006, [En ligne : https://www.liberation.fr/france/2006/09/20/la-viree-de-le-pen-a-valmy-herisse-le-fn_51868/]. Consulté le 10 juin 2022.

[281] INA, France 2, 20 heures, « Les nouvelles affiches du Front National », 11 décembre 2006.

[282] « Des élus contre Le Pen à Valmy », *Libération*, 13 juillet 2006, [En ligne : https://www.liberation.fr/france/2006/07/13/des-elus-contre-le-pen-a-valmy_45971/]. Consulté le 10 juin 2022.

[283] *Ibid*.

[284] Jean-Paul Bertaud et al., « Le Pen, un étranger à Valmy », 19 septembre 2006, [En ligne : https://www.liberation.fr/tribune/2006/09/19/le-pen-un-etranger-a-valmy_51682/]. Consulté le 10 juin 2022.

« de toutes origines et de toutes confessions » souhaitant volontairement vivre ensemble, la nation de 1792 n'est pas celle totalement fermée du Front national. Ils illustrent leur propos en démontrant qu'il n'y avait pas que des Français à Valmy, mais aussi des Belges, des Hollandais, des Allemands, des Suisses, des Piémontais, des hommes libres de couleur venant des Antilles ou le général vénézuélien Miranda. Le jour de la venue du FN à Valmy, un autre historien, Jean-Clément Martin, donne une interview dans laquelle il fait part de son avis sur la bataille de Valmy, symbole qu'il juge « plutôt de gauche ». « La nation en armes présente à Valmy, commente-t-il, cette collectivité unanime, porte un message universel de liberté, de libération des peuples. Cette dimension nationale n'est absolument pas celle de l'Ancien Régime »[285].

Le 20 septembre, Jean-Marie Le Pen se déplace avec tous les cadres du parti, pour un discours à onze heures. À la question de l'intérêt d'un début de campagne à Valmy, Marine Le Pen déclare que « les soldats qui se sont battus à Valmy au cri de "vive la nation" symbolisent pour nous la réconciliation de la république et de la nation, du patriotisme ». Un autre membre important, Bruno Gollnisch, réussit à rattacher la bataille à la xénophobie affichée du parti, car « Valmy, c'est aussi le rejet d'une invasion étrangère »[286]. Pendant son discours, Jean-Marie Le Pen qualifie ses sympathisants de « dignes héritiers des combattants de 1792 », qui comme pendant la Révolution doivent « vaincre ou périr, se relever ou se soumettre » au moment des élections. Rompant avec l'héritage contre-révolutionnaire, il affirme que « Valmy est une vraie victoire qui remit une France vacillante, menacée, divisée, sur le chemin de la grandeur »[287].

Contrairement à l'attitude affichée par les cadres du parti, les membres du FN ne sont pas tous favorables à un début de campagne placé sous le signe de la Révolution française. On ne saurait y célébrer la Révolution, un « véritable désastre », selon les dires de Pascal Erre, qui a pourtant officiellement défendu le choix de Valmy[288]. Bruno Gollnisch avait même désapprouvé initialement cette visite, au vu de son utilisation par les francs-maçons :

> Je regarde l'utilisation que font nos adversaires de Valmy. Quand les francs-maçons, symboles au vent, s'y réunissent en 1996 pour protester contre la venue du pape Jean Paul II à Reims pour le 1500e anniversaire de la naissance de Clovis, on peut y voir une certaine forme d'anticléricalisme ou d'antireligion primaire[289].

Le rejet de ce choix par les militants se mesure au faible nombre qui se déplace pour assister au discours de Jean-Marie Le Pen[290], une « petite centaine » d'après *Libération*[291]. Certains

[285] Jean-Clément Martin dans Christophe Focari, « La nation en armes y portait un message universel de liberté », art. cité.

[286] Christophe Focari, « Le Pen fait sa parade à Valmy », *Libération*, n° 7 891, 21 septembre 2006, p. 13.

[287] *Ibid*.

[288] Jean-Baptiste de Montvalon, « Jean-Marie Le Pen accommode à sa façon le symbole républicain de Valmy », *Le Monde*, 62e année, n°19 178, 22 septembre 2006, p. 10.

[289] Christophe Focari, « La virée de Le Pen à Valmy hérisse le FN », art. cité.

[290] INA, France 3 Ch.-A., JT s. Reims, Visite de Jean-Marie Le Pen à Valmy, 20 septembre 2006.

[291] Christophe Focari, « Le Pen fait sa parade à Valmy », art. cité.

auraient préféré le symbole de la bataille de la Marne[292]. En outre, la venue du candidat d'extrême droite provoque une mobilisation physique de plusieurs courants politiques. Une quarantaine de jeunes du Parti socialiste viennent manifester en chantant la *Marseillaise*, mais les provocations de part et d'autre restent verbales. Leur petit groupe a cependant suffi à mobiliser massivement les forces de l'ordre, que ce soit au moulin ou sur les chemins menant à Valmy[293]. La CGT et plusieurs syndicats viennent sur le site deux heures après le départ du FN pour maintenir une exclusion physique du parti. Ils prononcent plusieurs discours pour rappeler l'importance du souvenir de la bataille de Valmy, en présence à nouveau de francs-maçons[294].

En 2006, cette venue du Front national à Valmy a suscité des controverses au point de questionner ce choix de Jean-Marie Le Pen, au vu de son score à l'élection présidentielle de 2007[295] (10,44 % contre 16,86 % en 2002). Seize ans plus tard, on peut pourtant dire que le pari a été réussi. Valmy a marqué l'entrée du FN dans une nouvelle stratégie de communication, sa dédiabolisation. Sa républicanisation de façade permet à certaines personnalités d'assumer publiquement leur passage à l'extrême droite, comme le comédien et humoriste Dieudonné, qui a entendu l'appel de Jean-Marie Le Pen « à tous les Français d'origine étrangère à communier sur les valeurs de la République »[296]. La stratégie de Marine Le Pen a porté ses fruits : verrait-on aujourd'hui une aussi forte contestation à la venue du FN sur le site de Valmy ? Nous pouvons affirmer sans peine que ce ne serait plus le cas. Cette venue a en outre marqué durablement le site ; le candidat à l'élection présidentielle du Parti socialiste, François Hollande, a songé un temps commencer sa campagne à Valmy en 2012, sur recommandation du maire de Quimper Bernard Poignant. Cependant, l'idée a été abandonnée à cause de la campagne de 2006 de Jean-Marie Le Pen[297].

2. Un éparpillement du sens mémoriel de la bataille de Valmy

Dans le discours politique, Valmy reste évoqué comme un grand moment de l'histoire de France et reste apprécié tant chez les personnalités politiques que par les hauts

[292] Christophe Focari, « La virée de Le Pen à Valmy hérisse le FN », art. cité.

[293] Christophe Focari, « Le Pen fait sa parade à Valmy », art. cité.

[294] INA, France 3 Ch.-A., JT s. Reims, Visite de Jean-Marie Le Pen à Valmy, 20 septembre 2006.

[295] Camille Vigogne, « Quand Marine Le Pen se prend pour Angela Merkel », *L'Express*, 15 décembre 2021, [En ligne : https://www.lexpress.fr/actualite/politique/quand-marine-le-pen-se-prend-pour-angela-merkel_2164437.html]. Consulté le 10 juin 2022.

[296] Christophe Focari, « Dieudonné se fait l'avocat de Le Pen », *Libération*, 14 novembre 2006, [En ligne : https://www.liberation.fr/france/2006/11/14/dieudonne-se-fait-l-avocat-de-le-pen_57232/]. Consulté le 10 juin 2006.

[297] Élise Karlin, « Hollande renonce à Valmy » *L'Express*, 16 novembre 2011, [En ligne : http://www.lexpress.fr/actualite/indiscrets/hollande-renonce-a-valmy_1051415.html]. Consulté le 11 juin 2022.

fonctionnaires, en témoigne la promotion Valmy (1996-1998) chez les énarques[298]. Cependant son utilisation politique laisse parfois perplexe. La bataille est souvent liée à d'autres événements de l'histoire militaire. Certains élus l'utilisent encore par tradition, comme le communiste Jean-Pierre Brard au cours des années 2000, qui apprécie particulièrement les références à la période révolutionnaire. Pour lui, le clivage entre la gauche et la droite est aisément explicable : « deux France s'affrontent, comme tout au long de l'histoire, celle de Coblence contre celle de la Révolution[299] ». En 2011, il cite expressément Valmy lors d'un échange vigoureux avec Charles de Courson, député centriste membre de l'UDF (Union pour la démocratie française) :

> Il n'y a pas transmission génétique, mais ce qui compte vraiment, cher collègue, c'est l'intensité de la conviction, ce puissant levier pour changer la face du monde (« Oh ! » sur les bancs du groupe UMP). À Valmy, nos ancêtres étaient inférieurs en nombre ; de même le général de Gaulle était seul le 18 juin 1940[300] !

Valmy demeure plus généralement un événement mécaniquement évoqué par les communistes et leur journal *L'Humanité*. Dans la version papier ou sur les réseaux sociaux, la date anniversaire reste fréquemment rappelée[301].

Jean-Luc Mélenchon, membre dissident du Parti socialiste qui fonde son propre parti en 2009, affectionne les évocations de la Révolution française et se revendique comme un admirateur de Robespierre. Ce goût pour cette période de l'histoire se ressent également auprès de son entourage, que ce soit au Parti de Gauche puis à La France Insoumise à partir de 2016. Le secrétaire national du Parti de Gauche entre 2012 et 2016, Guillaume Etiévant, rapporte ainsi que le 20 septembre 2013, le parti a organisé une soirée en l'honneur de Valmy[302]. Comme au PCF, le Parti de Gauche assume reprendre le mythe républicain et socialiste de la victoire du peuple contre les tyrans, le secrétaire national évoquant un « miracle » qui « représente le grand essor des classes populaires contre la grande bourgeoisie » :

> Hier soir, le Parti de Gauche se réunissait en l'honneur de la grande victoire de Valmy lors d'une soirée organisée par l'association Les amis de l'usine et la Commission Défense de notre parti. Au-delà du plaisir de se retrouver entre camarades pour célébrer la Nation, ce moment constitue pour nous un symbole politique fort. Car Valmy, ça n'est pas uniquement la première victoire

[298] Ce choix de prendre un événement comme nom de promotion est resté d'ailleurs assez inédit, cf « Les promotions de 1945 à nos jours », Site web de l'ENA, [En ligne : https://www.ena.fr/eng/Ecole/Qui-sommes-nous/Histoire/noms-promotions]. Consulté le 29 juillet 2022.

[299] Assemblée nationale, 2 mai 2006, cité dans Michel Biard, « "Vous ressemblez à Saint-Just ! Vous êtes prêt à faire marcher la guillotine ?" Les références à la Révolution dans les débats parlementaires français des années 2000 », dans M. Poirson, *La Révolution française et le monde d'aujourd'hui*, *op. cit.*, p. 137.

[300] Assemblée nationale, 3 mai 2011, cité dans *Ibid.*, p. 149.

[301] Exemple : Hervé Leuwers, « Le 22 septembre 1792, premier jour de la République française », *L'Humanité*, 26 septembre 2014, [En ligne : https://www.humanite.fr/en-debat/histoire/le-22-septembre-1792-premier-jour-de-la-republique-francaise-552866]. Consulté le 24 juillet 2022.

[302] Guillaume Etiévant, « En l'honneur de Valmy », Le blog de Guillaume Etiévant, 21 septembre 2013, [En ligne : https://guillaumeetievant.com/2013/09/21/en-lhonneur-de-valmy/]. Consulté le 7 juin 2022.

> de la République contre les armées prussiennes. Valmy, ça n'est pas seulement ce miracle qui donna assez de force à la Convention Nationale pour abolir dès le lendemain la monarchie en France. Si, au Parti de Gauche, nous célébrons avec tant d'enthousiasme le nom de cette petite ville de la Marne, c'est aussi et peut-être surtout parce que la victoire qui s'y déroula représente le grand essor des classes populaires contre la grande bourgeoisie.

Jean-Luc Mélenchon a pris l'habitude de faire des discours ou d'écrire sur son blog au moment de l'anniversaire de Valmy et a évoqué très tôt cette bataille dans ces discours, depuis au moins 2001[303]. Lors de la célébration du 220e anniversaire de la Première République le 21 septembre 2012 au Panthéon, à laquelle seuls des partis de gauche se sont déplacés (Parti socialiste, PCF et Parti de Gauche), il raconte le déroulement de la bataille, reprenant le récit de Jaurès et tous les éléments du mythe[304]. Il insiste sur l'internationalisme des troupes françaises et sur la présence en face des émigrés, ce qui lui permet de rattacher Valmy aux luttes sociales contemporaines, car les ennemis seraient « toujours les mêmes »[305].

Les présidents de la République ont continué à évoquer Valmy, mais plus au sein de successions de noms et d'événements que pour la bataille de 1792 en elle-même, souvent dans le but de tracer une continuité de l'histoire de France, comme nous l'avons déjà vu pour les discours de Valéry Giscard d'Estaing. Par exemple, Emmanuel Macron y associe Bouvines, le chemin des Dames, Jeanne d'Arc ou bien le serment de Koufra lors d'une allocution en l'honneur du dernier des compagnons de la Libération, Hubert Germain, le jour anniversaire de l'armistice du 11 novembre 1918[306]. Partisan du roman national, celui-ci affirme qu'« il y a dans les grands événements de l'Histoire de France quelque chose de nous, un éternel français, un *toujours-déjà-là* qui dit beaucoup de ce que nous sommes ». Dans un texte au *Figaro* lors de l'entre-deux-tours des élections présidentielles de 2022, il déroule sa vision de l'histoire de France et déclare que la fraternité se crée par des références partagées, avec des « lieux de mémoire » comme « Gergovie, Valmy, Verdun [qui] évoquent quelque chose à tous les Français même à ceux qui ne s'y sont jamais rendus »[307].

---

[303] Jean-Luc Mélenchon, « Déclaration de M. Jean-Luc Mélenchon, ministre délégué à l'enseignement professionnel, sur l'éducation civique dans l'enseignement professionnel, la mission républicaine de l'école et l'émission "Loft Story" », 18 mai 2011, [En ligne : https://www.vie-publique.fr/discours/199196-declaration-de-m-jean-luc-melenchon-ministre-delegue-lenseignement]. Consulté le 5 juillet 2022.

[304] « Discours de Jean-Luc Mélenchon devant le Panthéon pour le 220e anniversaire de la naissance de la République », Public Sénat, 21 septembre 2012, 11 min 20 - 19 min 42 [En ligne : https://youtu.be/6217-j2-K8E]. Consulté le 7 juin 2022.

[305] « En face, il y a vingt-six mille traîtres à la patrie, officiers royalistes, émigrés fiscaux et des privilèges de toute sorte, toujours les mêmes , qui n'ont jamais eu d'autre patrie que leurs privilèges », *Ibid.*, 16 min 21.

[306] Guillaume Tabard, « L'image de la continuité mémorielle de la France », *Le Figaro*, no 24 021, 12 novembre 2021, p. 6.

[307] Emmanuel Macron, « Ma France », *Le Figaro*, no24 155, 20 avril 2022, p. 18.

La bataille de Valmy continue à être utilisée pour illustrer la souveraineté du peuple français. Par exemple, un contributeur au journal *L'Humanité* reproche à l'Allemagne de trop se mêler des affaires politiques françaises et utilise Valmy comme un argument d'autorité :

> Mes ancêtres se sont battus à Valmy pour que les puissances étrangères ne dictent pas à la France ce qu'elle avait à faire. La Révolution déclara la souveraineté du peuple français[308].

Valmy se retrouve également employé pour qualifier la recherche d'un miracle fédérateur. Le journal *Libération* parle ainsi du « Valmy de Nicolas Sarkozy » pour évoquer le pari de l'ancien président de réussir à attirer plus de monde dans son parti, en refondant ce dernier sous la dénomination « Les Républicains » en 2015[309]. Depuis le début du processus de dédiabolisation du Front national, tous les partis politiques français sont susceptibles d'évoquer Valmy. C'est pourquoi la bataille se retrouve glorifiée même dans un journal d'extrême droite comme *Valeurs actuelles*, qui l'inclut dans les quinze « victoires mythiques des armées françaises », avec Poitiers, Marignan ou Verdun[310]. Les liens avec la franc-maçonnerie demeurent, puisque selon l'avis d'une journaliste du *Point* en 2012, le président de la République Nicolas Sarkozy aurait truffé à dessein ses discours de « références maçonniques », dont Valmy, pour plaire aux loges[311].

Toutefois, qui sait encore ce qu'est la bataille de Valmy ? À qui ces discours parlent-ils ? Un sondage qui mêlerait à la fois âge et niveau d'études permettrait de donner un état des lieux sur cette question. Nous soupçonnons que peu de monde pourrait y répondre au vu de notre expérience personnelle et des résultats obtenus en 1966 et en 1988, mais cet avis mériterait d'être confronté à une véritable enquête. Connaître Valmy est devenu à plus forte raison difficile, car les émissions de vulgarisation à la télévision et à la radio ont majoritairement diffusé les théories du complot ; en témoigne la narration de la bataille par Franck Ferrand en 2015, qui annonce d'emblée qu'« on ne s'est pas battus » à Valmy[312]. L'émission de vulgarisation française la plus regardée, *Secrets d'Histoire*, qui est animée par une personnalité ouvertement royaliste, Stéphane Bern, propage quant à elle que Danton aurait peut-être acheté la victoire avec les diamants de la Couronne. L'hypothèse est à peine contredite, car même s'il n'y a pas de preuve cela « lui ressemble[rait] terriblement » selon l'intervenant Alain-Jacques Tornare[313].

---

[308] « Indignations sélectives », *L'Humanité*, 9 février 2012, [En ligne : sur Europresse], 11 juin 2022.

[309] Alain Auffray, «"L'appel du 29 mai", ou le Valmy de Nicolas Sarkozy », *Libération*, 30 mai 2015, [En ligne : https://www.liberation.fr/france/2015/05/30/l-appel-du-29-mai-ou-le-valmy-de-nicolas-sarkozy_1319545/]. Consulté le 10 juin 2022.

[310] Arnaud Folch, « Toujours du panache ! 15 victoires mythiques des armées françaises », *Valeurs actuelles. Hors-série*, nº 17, 14 décembre 2018, p. 86-93.

[311] Sophie Coignard, « Francs-maçons, les infiltrés », *Le Point*, nº 2054, 26 janvier 2012, p. 53.

[312] Franck Ferrand, « Le récit - Le mythe de Valmy », *Au cœur de l'histoire*, Europe 1, 18 juin 2015, (18 min 50).

[313] « Danton : aux armes citoyen ! », *Secrets d'Histoire*, France Télévisions, 14 juillet 2014, (22 min 13).

C. Une revanche mémorielle depuis 2010

Les risques de la disparition et de la privatisation passés, le souvenir de Valmy gagne en reconnaissance officielle, bénéficiant pour la première fois d'un musée pérenne, après l'échec du mémorial de 1989.

1. Un nouveau départ pour la valorisation du lieu depuis la construction du centre d'interprétation historique

La polémique sur l'aménagement du site de la bataille de Valmy bloque temporairement tout projet autre que celui de la reconstruction du moulin, ce que ne souhaitaient pas les opposants au parc d'attraction, au contraire. Pour l'association des Fils de Valmy, il aurait été bienvenu d'avoir un « équipement d'interprétation historique » et de mieux valoriser le site de la bataille[314]. Toutefois, un nouveau projet émerge, celui de construire un centre d'interprétation historique souterrain qui ne dégraderait pas la vue sur la colline de Valmy. Si les gestionnaires de ce musée demeurent privés, le projet est cette fois-ci uniquement lié au souvenir de la bataille de Valmy et n'empêche pas l'accès à la colline et au moulin.

L'esprit du premier projet persiste dans certains points, non seulement la volonté affichée par les élus d'en faire un lieu rentable pour la région, mais aussi dans la mise en scène, qui se veut moderne, avec de nouvelles technologies, et divertissante, faisant appel aux émotions. Le maire de Sainte-Menehould explique ainsi qu'il souhaite « faire revivre l'émotion de Valmy grâce aux nouvelles technologies du son et de la lumière[315] ». Cela passe par des tableaux animés de personnages historiques ou la diffusion d'azote pour simuler le brouillard du 20 septembre 1792. Le projet est conduit par l'architecte parisien Pierre-Louis Faloci, qui est habitué des aménagements de sites mémoriels, ayant par exemple pris en charge la scénographie du Centre européen du résistant déporté à proximité de l'ancien camp de concentration de Natzweiler-Struthof en Alsace[316]. Celui-ci mise sur l'interactivité du centre et réalise un travail qui compte sur les sens du visiteur, principalement la vue et l'ouïe mais aussi l'odorat, avec la diffusion de l'odeur de la poudre à canon.

---

[314] J. Relinger et M. Delaitre, « La victoire de Valmy bien vivante dans la mémoire des populations champenoise et argonnaise », art. cité, p. 253.

[315] Dominique Charton, « Valmy : une révolution touristique en Argonne », *Les Échos*, 20 juillet 2010, [En ligne : https://www.lesechos.fr/2010/07/valmy-une-revolution-touristique-en-argonne-1086823]. Consulté le 2 juin 2022.

[316] Sabine Audrerie, « Le Grand Prix d'architecture à Pierre-Louis Faloci », *La Croix*, 22 octobre 2018, [En ligne : https://www.la-croix.com/Culture/Le-Grand-Prix-darchitecture-Pierre-Louis-Faloci-2018-10-22-1200977715], consulté le 2 juin 2022.

Si le contenu du musée est centré sur la bataille de Valmy, le musée sert également à expliquer le déroulement de la Révolution française, avec un récit allant de 1788 à 1802[317]. Un espace permet également de parler du mythe républicain, avec plusieurs objets qui en montrent sa déclinaison, comme une boîte d'allumettes, ou des reproductions d'images, tels que le tableau de la visite de Louis-Philippe à Valmy ou l'affiche pour le quatrième emprunt pendant la Première Guerre mondiale. L'espace le plus important est pris par le plan relief animé sur lequel est montré l'action des troupes pendant la bataille, accompagné d'un film. À ses côtés est exposé un canon prêté par le Musée de l'armée. La plupart des objets proviennent d'ailleurs de ce musée. Les œuvres du centre historique sont toutes des reproductions, hormis l'aquarelle de Joseph Navlet, *Fête révolutionnaire célébrant la bataille de* Valmy, qui provient des collections du Musée d'Art et d'Histoire de Sainte-Ménehould[318].

Le musée ouvre ses portes en mai 2014. Les débuts du centre sont cependant difficiles, celui-ci souffrant d'un manque de visibilité. Le déficit de fonctionnement du centre atteint 40 000€ en 2015 et la tendance ne s'est pas inversée l'année suivante[319]. Pour limiter le déficit, le centre est fermé pendant les périodes de faible fréquentation, notamment plusieurs mois en hiver[320]. Bien que proche de l'autoroute A4, Valmy interpelle peu et est mal connu. Il est en outre impossible de s'y rendre sans véhicule motorisé. Sur Internet, le centre est initialement promu sur la page l'Allée des couleurs, un dispositif de l'office du tourisme, ce qui renforce le flou sur le statut de l'endroit et ne donne pas de visibilité pour les touristes. Fin 2016, le manque de lisibilité des informations concernant le centre est reconnu par le président de l'intercommunalité, Bertrand Courot[321]. L'une des premières actions est de matérialiser l'itinéraire de Sainte-Ménehould au centre historique par des poteaux indicateurs[322]. Une autre piste avancée par Bertrand Courot est de faire la promotion du centre sur des sites touristiques déjà bien fréquentés, comme ceux liés à l'histoire de la Première Guerre mondiale. La crise liée à l'épidémie de Covid à partir de 2020 a empêché l'ouverture du centre pendant plusieurs mois supplémentaires[323]. Cependant, l'investissement dans ce musée n'est pas remis en cause et tend à être de mieux en mieux valorisé. En effet, une première rénovation du centre d'interprétation

[317] Catherine Daudenhan, « Le nouveau souffle du moulin de Valmy », *L'Est républicain*, 21 août 2020, [En ligne : https://www.estrepublicain.fr/magazine-tourisme-et-patrimoine/2020/08/21/le-nouveau-souffle-du-moulin-de-valmy]. Consulté le 2 juin 2022.

[318] D'après une réponse par mail de la médiatrice culturelle du centre, Pauline Ledru, le 27 novembre 2021.

[319] Nancy Gouin, « Valmy plombe les finances de la Société des couleurs », *L'Union*, 29 octobre 2016, [En ligne : sur Europresse]. Consulté le 21 juin 2022.

[320] *Ibid*.

[321] Stephen Thiebault, « Le centre historique manque de visibilité », *L'Union*, 3 novembre 2016, [En ligne : sur Europresse]. Consulté le 21 juin 2022.

[322] *Ibid*.

[323] Alexis Bouzin, « Argonne : musée, médiathèque, office de tourisme... on fait le point sur les ouvertures au temps du Covid », 15 décembre 2020, [En ligne : https://www.lunion.fr/id215923/article/2020-12-15/argonne-musee-mediatheque-office-de-tourisme-fait-le-point-sur-les-ouvertures-au]. Consulté le 6 juillet 2022.

a été annoncée[324] et une labellisation « architecture contemporaine remarquable » est attendue[325].

À partir de la reconstruction du moulin, mais encore plus après l'ouverture du centre d'interprétation, Valmy se retrouve à nouveau bien plus investi lors des anniversaires de la bataille qu'il ne l'était les années précédentes. Chaque année, des représentants de l'Éducation nationale, des armées ou bien des anciens combattants viennent se recueillir sur le lieu. En 2016, décrétée année de la *Marseillaise* par la présidence de la République, la Patrouille de France survole Valmy à l'occasion du 20 septembre[326]. La présence du centre améliore l'accueil du public scolaire, ce qui explique la venue de deux-cent-cinquante élèves le même jour pour réaliser des ateliers « défense et citoyenneté » et chanter l'hymne national. C'est le moment qui est également choisi pour que ces élèves puissent rencontrer des anciens combattants, ces derniers leur donnant leurs drapeaux pour signifier la transmission de leur mémoire aux nouvelles générations[327]. En outre, la construction du centre favorise les sorties scolaires tout au long de l'année[328], ce qui permet aux Argonnais et aux Argonnaises de mieux connaître le site. À partir de 2017[329], les associations « Pays d'Argonne » et « Les Amis de la Route de Goethe 1792 » sont à l'origine de célébrations récurrentes au mois d'août et de septembre, plus festives, qui mêlent reconstitutions historiques, conférences, randonnées, animations, expositions et marchés de produits régionaux. Valmy fait en outre partie de l'itinéraire labellisé de la route de Goethe, un itinéraire culturel européen allant de Weimar à Valmy[330]. Localement, le nom est devenu très commun, parfois pour des raisons obscures, comme l'entreprise de masques Valmy, mais pour d'autres l'héritage est explicitement mis en avant, comme pour la bière Valmy, actuellement brassée par la brasserie Orgemont, dont les premières étiquettes laissaient voir apparaître Kellermann et le moulin[331].

---

[324] Cécile Massin, « Coup de fraîcheur prévu pour le centre d'interprétation », *L'Union*, 7 juin 2022, [En ligne : https://abonne.lunion.fr/id378993/article/2022-06-07/la-peinture-exterieure-du-centre-dinterpretation-de-valmy-devra-etre-refaite]. Consulté le 6 juillet 2022.

[325] Kévin Monfils, « Le centre historique Valmy 1792 est en bonne voie pour obtenir une labellisation », *L'Union*, 1er juillet 2022, [En ligne : https://abonne.lunion.fr/id387259/article/2022-07-01/le-centre-historique-valmy-1792-est-en-bonne-voie-pour-obtenir-une-labellisation]. Consulté le 6 juillet 2022.

[326] Hervé Chabaud, « La Patrouille de France à Valmy », *L'Union*, 15 septembre 2016, [En ligne : sur Europresse]. Consulté le 21 juin 2022.

[327] *Ibid*.

[328] Exemple : Catherine Paquet, « Les écoliers à la découverte du site historique de Valmy », *L'Union*, 10 juillet 2021, [En ligne : sur Europresse]. Consulté le 6 juillet 2022.

[329] « Argonne 1792 prend forme », *L'Union*, 3 novembre 2016, [En ligne : sur Europresse]. Consulté le 21 juin 2022.

[330] Site web de « La route de Goethe », [En ligne : https://www.routedegoethe.fr/]. Consulté le 6 juillet 2022.

[331] Annexe 38 : Valmy dans la publicité

2. Un retour plus prononcé dans les manuels scolaires

Valmy a quasiment disparu des manuels scolaires dans les années 1980. Au cours des années 2010, la bataille fait sa réapparition, y compris au collège dans les manuels d'histoire de quatrième. Elle ne fait plus partie des dates importantes, mais elle sert à illustrer les thèmes de la guerre et de la patrie en danger. Les informations demeurent parfois maigres. Ainsi, dans *Histoire-géographie 4e* aux éditions Magnard en 2011, Valmy est mentionné sur une carte présentant « La République en danger (1792-1794) » sans la moindre explication[332]. La canonnade fait toutefois partie d'un dossier « La Révolution, l'Empire et la Guerre » quelques pages plus loin, dans lequel une analyse du tableau de Horace Vernet est proposée, portant à la fois sur la description de l'œuvre mais aussi sur son interprétation[333]. La même année, le manuel publié par les éditions Nathan est assez similaire dans sa présentation de Valmy, qui figure explicitement sur une carte, mais qui n'est pas cette fois-ci choisi pour illustrer le dossier sur la guerre. Elle est toutefois mieux présentée dans le cours principal[334]. Les éditions Belin de leur côté mentionnent seulement Valmy sur une carte[335]. La bataille demeure dans tous les cas évoquée, ce qui n'est pas le cas des massacres de Septembre, totalement absents. À partir de 2016, la leçon sur la Révolution française se réduit fortement. Le manuel publié par Belin ne cite plus du tout Valmy, alors que l'entrée en guerre et les défaites qui ont suivi y figurent[336]. Dans celui de Hachette Éducation, il n'y a plus de dossier sur la guerre et simplement un seul cours sur la Révolution, mais qui mentionne Valmy[337]. Par conséquent, la bataille de Valmy reste peu citée mais se maintient malgré une forte réduction de l'apprentissage de la période révolutionnaire en quatrième et l'apparition de nouveaux thèmes. On peut cependant douter de son enseignement, tant sa place est mineure. L'évolution semble bien plus visible au lycée.

Au lycée, la Révolution française est traitée de 2010 à 2019 en fin d'année de seconde, ce qui en fait un sujet susceptible d'être traité rapidement, comme le serait tout thème traité à la fin d'un lourd programme, composé de cinq grands thèmes radicalement différents allant de l'Antiquité à l'époque contemporaine[338]. Si le sujet a été complété pour intégrer des thématiques comme l'histoire des femmes, la guerre est très peu évoquée et ne bénéficie pas de dossier thématique. Dans le manuel de 2014 des éditions Nathan par exemple, Valmy est brièvement mentionné dans le troisième cours de la leçon, inscrit sur une grande carte avec Jemmapes et

---

[332] Rachid Azzouz et Marie-Laure Gache (dir.), *Histoire-Géographie 4e*, Paris, Magnard, 2011, p. 73.

[333] *Ibid.*, p. 93.

[334] « La victoire française à Valmy éloigne la menace étrangère », dans Anne-Marie Hazard-Tourillon et Armelle Fellahi, *Histoire-Géographie 4e*, [Paris], Nathan, 2011, p. 68.

[335] Stéphan Arias et Eric Chaudron (dir.), *Histoire-géographie 4e*, Paris, Belin, 2011, p. 59.

[336] Éric Chaudron et al., *Histoire-Géographie, enseignement moral et civique, 4e*, Paris, Belin, 2016, p. 49.

[337] Cristhine Lécureux et Alain Prost (dir.), *Histoire-géographie 4e*, Paris, Hachette Education, 2016, p. 38.

[338] « Programme d'enseignement d'histoire-géographie en classe de seconde générale et technologique », *Bulletin officiel spécial*, n°4, 29 avril 2010, [En ligne : https://www.education.gouv.fr/bo/2010/special04/mene1007258a.htm]. Consulté le 14 juin 2022.

Fleurus et est malgré tout le seul événement militaire présent sur la frise chronologique de la période révolutionnaire[339]. La présence de Valmy est similaire dans le manuel publié par les éditions Hatier en 2014, où l'on retrouve également Valmy sur une carte – ainsi que Fleurus mais pas Jemmapes – et dans une phrase du deuxième cours[340]. Lorsque la Révolution française devient un thème étudié en classe de première, les guerres révolutionnaires gagnent en importance. Dans le manuel publié par les éditions Belin en 2019, Valmy reste discret, les seules mentions étant dans une phrase du deuxième cours sur les difficultés de la I^{ère} République et sur une carte « La République en guerre (1792-1794) avec Jemmapes[341]. Ce manuel se distingue cependant par une étude sur la mémoire de la Révolution avec l'exemple du bicentenaire. La présence de Valmy gagne en ampleur dans le manuel publié par Hachette Éducation, qui consacre une étude à l'armée intitulée « De la Nation en armes à la grande Armée », où Valmy est insérée sur une frise[342], en plus d'être évoqué dans la deuxième cours. Néanmoins, il est surtout nécessaire de souligner la place qu'occupe Valmy dans le manuel publié par Hatier, qui consacre une étude entière à cette bataille[343]. La problématique posée, « En quoi la bataille de Valmy est-elle une victoire de la " nation en armes " ? », pourrait laisser croire à une explication de la guerre en 1792 puis à une remise en question des termes, mais l'étude reste très proche de l'enseignement de la III^{e} République. Les documents proposés sont une carte – interactive dans la version numérique – des extraits du chant de la *Marseillaise* et du livre de Chuquet citant l'épisode du « Vive la nation ! » et le tableau de Horace Vernet. Les questions posées sur ces documents demeurent très factuelles et n'exigent aucun sens critique ; il est ainsi demandé de décrire les formes du combat, ses raisons et d'expliquer « l'attachement de l'armée française à la Révolution ». Le tableau de Vernet, contrairement au manuel destiné aux élèves de quatrième de Magnard en 2011, n'est pas questionné. Le mythe n'est jamais évoqué et est pris au pied de la lettre, contrairement aux manuels de Belin et de Hachette qui font des études sur l'utilisation politique de l'histoire, comme le musée d'histoire de la France à Versailles[344]. Le retour prononcé de Valmy chez Hatier semble par conséquent être un marqueur de conservatisme.

3. Un potentiel renouveau des guerres révolutionnaires dans les récits de la culture populaire

En 1993, l'historien Marc Ferro fait un constat : les révolutions font peur à l'écran, particulièrement aux dirigeants, et les cinéastes s'en méfient, quelle que soit leur sensibilité

[339] Sébastien Cote (dir.), *Histoire 2nde*, Paris, Nathan, 2014, p. 245 et 272.

[340] Marielle Chevallier et Xavier Lapray (dir.), *Histoire 2nde*, Paris, Hatier, 2014, p. 260 et 274.

[341] David Coulon (dir.), *Histoire 1ère*, Paris, Belin Education / Humensis, 2019, p. 18 et 24.

[342] Michaël Navarro et Henri Simonneau (dir.), *Histoire 1ère. Nations, empires, nationalités de 1789 aux lendemains de la Première Guerre mondiale*, Paris, Hachette Education, 2019, p. 44.

[343] Martin Ivernel et Matthieu Lecoutre (dir.), *Histoire 1ère*, Paris, Hatier, 2019, p. 24-25.

[344] D. Coulon (dir.), *Histoire 1ère*, *op. cit.*, p. 63.

politique[345]. Depuis 1936 et *La Marseillaise* de Renoir, aucun film projeté au cinéma n'a montré une image positive de la Révolution française. Souvent dépolitisés et très centrés sur les histoires individuelles des protagonistes, les films en lien avec cette période historique l'utilisent plus souvent comme un prétexte plutôt que comme un sujet central. Aucun ne s'est avéré plus nuancé sur la figure de Robespierre[346] ou n'a conçu le contexte révolutionnaire comme autre chose qu'une période d'excès. Après 1989, Valmy disparaît totalement de la production cinématographique. *Un peuple et son roi* de Pierre Schoeller (2018), casse toutefois les récits conservateurs ou purement mercantiles en se situant dans la continuité de *La Marseillaise* dans sa représentation de la Révolution. Ce film, qui se veut plus sensible aux travaux des historiens, souhaite offrir à nouveau une place centrale à la Révolution dans son scénario. Cependant, la guerre y est encore à la marge, seule la déclaration de la guerre en avril 1792 est mentionnée. Valmy, qui était un aboutissement pour Renoir, n'est pas utilisé par Schoeller. Ce réalisateur, qui revendique son engagement politique à gauche comme le faisait Renoir avant lui, s'intéresse dans son film au transfert progressif du pouvoir du roi au peuple, mais sans mentionner les volontaires. Ils sont pourtant précieux dans la création du sentiment d'appartenance nationale, avec la transformation des guerres faites par le roi en guerres menées par le peuple[347]. Même si Renoir et Schoeller représentent tous deux le peuple sous un jour positif, le deuxième veut se détacher de l'héritage du premier, en déclarant ne pas aimer « le naturalisme »[348].

Bien qu'elle soit présente dans l'esprit du peuple français et dans celui de ses hommes politiques de 1792 jusqu'à la chute du Premier Empire, la guerre est inexistante dans la fiction récente, alors qu'elle est l'une des raisons des politiques violentes qui ont pu être menées. Ainsi, malgré le goût prononcé pour la période de la Terreur, tant dans le cinéma, les livres ou les jeux-vidéos, seule la Vendée et sa guerre civile sont évoquées. Toutes les batailles de l'époque révolutionnaire sont ainsi effacées. On assiste ainsi à une éviction de Valmy dans des contextes où la bataille serait même nécessaire d'être évoquée, à l'image du jeu de plateau édité en 1995 *La Révolution française : la patrie en danger (1791-1792)* où Valmy ne figure même pas sur la carte où se déplacent pourtant les troupes de Brunswick ! À cette disparition s'ajoute un mélange mémoriel, puisque le souvenir de Valmy reste tout de même présent dans l'espace public et qu'il peut donc encore être sujet à interprétation. En 2015, la compagnie de transports SYTRAL à Lyon a lancé un concours de jeux de mots à partir des noms des stations du métro lyonnais. Pour la station Valmy, celui qui est retenu est « Veni, vidi, Valmy », ce qui démontre

[345] Marc Ferro, « Le film, une contre-analyse de la société ? », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, janvier-février 1973, n° 1, p. 113.

[346] Hugo Orain, *Images et révolution en mouvement : représentations fictionnelles de la Révolution française au cinéma, à la télévision et dans le jeu vidéo entre 2000 et 2020*, Thèse de doctorat, Université Rennes 2, Rennes, 2022, p. 362.

[347] Jean-Yves Guiomar, « Du roi de guerre au peuple de guerre », dans Laurent Bourquin et al. (dir.), *La politique par les armes : Conflits internationaux et politisation (XVe-XIXe siècle)*, Rennes, PUR, 2019, p. 127-137.

[348] H. Orain, *Images et révolution en mouvement […], op. cit.*, p. 364.

à la fois que la phrase mythique de Jules César est bien implantée dans la culture populaire[349], tandis que le mot Valmy est quant à lui complètement vidé de son sens.

Nathalie Alzas fait l'hypothèse que la disparition des guerres révolutionnaires de la culture populaire est l'une des conséquences de la modification du dualisme présent dans la plupart des histoires portant sur la Révolution concernant la représentation du peuple. En effet, du XIX^e^ siècle à la moitié du XX^e^ siècle, le peuple était souvent divisé entre le *bon peuple* et la *populace*, qui serait intrinsèquement violente et dangereuse. Évoquer les soldats-citoyens à Valmy était synonyme d'une valorisation du *bon peuple* et de l'exaltation de son patriotisme. Certains romanciers ou réalisateurs se sont attachés plus que d'autres à valoriser les actions du peuple, *La Marseillaise* de Renoir étant l'exemple le plus parlant, face à des représentations du peuple souvent négatives et conservatrices, en particulier dans le cinéma américain. Une évolution s'opère ensuite, d'une part à cause de la Guerre froide mais aussi en raison du succès de la théorie du génocide vendéen dans les années 1980. Celle-ci imprègne progressivement et durablement la vision de la Révolution française dans les œuvres populaires[350]. Le dualisme entre le bon et le mauvais peuple se transforme alors en une confrontation entre le bourreau et sa victime. Ces deux types de dualismes ne sont pas interchangeables, car si le *bon peuple* peut être victime de la *populace*, le *bon peuple* n'est pas une entité passive, contrairement à la victime qui par définition subit son sort et n'agit pas ou très peu[351]. Le *bon peuple* pouvait être à l'origine d'événements comme le 14 juillet ou Valmy : les victimes de la guerre civile en Vendée ne peuvent que souffrir. Par conséquent, les soldats-citoyens ne sont plus une figure de la mythologie actuelle de la Révolution française, ce qui pourrait expliquer la disparition de Valmy dans les fictions. À ce phénomène s'ajoute la progression de l'idée de François Furet comme quoi la Révolution serait terminée.

Quelques signaux annoncent, peut-être, un changement de paradigme. En effet, après vingt-cinq ans de disparition totale (hors reprises), Valmy fait son retour dans des paroles de chansons. Plus récemment en 2016, le chanteur Saez a composé une chanson sur l'attentat du Bataclan intitulée *Les enfants du paradis*, qui utilise Valmy comme une référence culturelle majeure comme Molière, Léonard de Vinci ou Voltaire :

> Mais tu sais ma culture non ne mourra jamais
> Toi mon pays Molière, toi mon pays Vinci
> Toi mon pays Voltaire, toi mon pays Valmy
> Toi mon pays la Terre, toi mon pays Paris
> Toi mon pays par terre, relève-toi mon pays

[349] Catherine Psilakis, « Veni, Vidi, Valmy – TCL / Veni, Vidi, Vici – Madonna », *Antiquipop* [carnet de recherches], 4 septembre 2015, [En ligne : https://antiquipop.hypotheses.org/988]. Consulté le 6 juillet 2022.

[350] Nathalie Alzas, « Du roman-feuilleton à "l'animé" japonais, l'image mythique du peuple en révolution », dans M. Poirson, *La Révolution française et le monde d'aujourd'hui*, *op. cit.*, p. 394.

[351] *Ibid.*, p. 395.

Deux ans plus tard, c'est le rappeur MC Solaar qui évoque Valmy dans sa chanson *Les Mirabelles*. L'artiste choisit ici de narrer l'histoire d'un village disparu à cause de la Première guerre mondiale, dont les seuls témoins sont « les mirabelles ». En décrivant les combats, MC Solaar rappelle la propagande faite auprès des soldats de combattre « comme à Valmy », laissant supposer qu'il a vu l'image de la une de 1915 du *Petit Journal* :

> La grosse Bertha fait face au Crapouillot
> Le flot de feu est continu, soutenu par les artiflots
> Comme à Valmy nous répétait l'académie
> Une bataille, des acclamations et c'est l'accalmie

Les deux chansons qui évoquent Valmy sont radicalement différentes : l'une veut glorifier la culture et l'histoire française face au terrorisme, l'autre critique la propagande pendant la Grande Guerre.

Un autre signal est la réapparition de Valmy au sein de la littérature. L'invasion de la France par les Prussiens est par exemple utilisée comme toile de fond d'un roman policier d'Anne Villemin-Sicherman, *1792, La femme rouge* (éditions 10/18, 2021). Les références reviennent plus particulièrement dans la bande dessinée, au sein de laquelle la Révolution a fait un retour marqué à partir de 2015[352]. En 2016, les éditions Delcourt créent la série « Champs d'honneur », qui doit permettre aux lecteurs de mieux appréhender les batailles du « roman national » français selon les mots de l'éditeur. Le premier opus est dédié à Valmy, avec un scénario qui ne prend donc aucune distance avec le récit hérité de la III[e] République. L'album est dessiné par Emiliano Zarcone, colorisée par Dimitri Fogolin, avec un scénario écrit par Thierry Gloris, un habitué des récits historiques[353]. Il choisit ici de dépeindre les aventures et l'engagement révolutionnaire de Martin, un jeune Provençal. Emiliano Zarcone s'embarrasse peu des détails historiques, tandis que Thierry Gloris reprend sans aucune critique l'année 1792 telle qu'elle était dépeinte en 1892[354], à l'exception des massacres de Septembre, qui brillent par leur absence. La bataille de Valmy est présentée sous un jour dramatique, avec des morts, des blessés et des retournements de situation, dont le plus évident est le cri de Kellermann[355]. Le dessin et le récit manquent d'originalité, à l'exception de la présence de décalques de tableaux, dont un lors de la bataille en elle-même. Celui-ci reprend le cadre du tableau d'Horace Vernet, mais avant que la bataille n'éclate.

[352] P. Chopelin, « La Révolution française en bande dessinée. Actualité de l'édition », art. cité, p. 147-172.

[353] *Ibid.*, p. 151.

[354] *Ibid.*, p. 152.

[355] Thierry Gloris et Emiliano Zarcone, *Champs d'honneur. Valmy, septembre 1792*, Paris, Delcourt, 2016, p. 51.

Image 55 : Extrait de Thierry Gloris et Emiliano Zarcone, Champs d'honneur. Valmy, septembre 1792*, Paris, Delcourt, 2016, p. 3.*

En 2022 paraît une autre bande dessinée ayant Valmy pour sujet, qui sort cette fois-ci du cadre des grandes fresques pédagogiques dans lesquelles la canonnade était circonscrite. Son but est tout autre, vu qu'il s'agit d'un scénario comique en majeure partie fictive. Le premier tome des *Mémoires du dragon Dragon*, intitulé « Valmy, c'est fini » en écho à la chanson « Capri, c'est fini » d'Hervé Villard, est l'histoire d'un antihéros, Pierre-Marie Dragon, engagé comme dragon dans l'armée française, et dont les seuls intérêts sont l'argent et l'acte sexuel. Malgré sa lâcheté, il demeure dans les troupes françaises, mais son comportement l'amène à être mêlé à la tentative d'achat des troupes de Brunswick. L'originalité du scénario de Nicolas Juncker est de prendre la légende contre-révolutionnaire pour la détourner, le dragon Dragon ne remettant jamais le diamant bleu, qui finit dans les décombres du moulin que le protagoniste a été obligé de détruire, sur l'ordre de Kellermann[356]. Dumouriez est perçu comme un personnage intelligent, froid et calculateur, tandis que Kellermann est un général zélé, incorruptible et un peu stupide. Tous les personnages sont moqués, ce qui amène un consensus sur le déroulement de la canonnade, avec un mélange de conspiration et de véritable bataille, de légende noire et de mythe républicain ; le dragon Dragon charge les Prussiens en criant « Vive la nation ! » au moment où il apprend que seule une partie des troupes est présente et qu'il peut donc récolter la gloire d'une victoire avec une grande facilité. Il prend par conséquent la place de Kellermann, qui a essayé de motiver ses troupes quelques instants auparavant, sans succès, et qui poursuit ensuite le dragon en le suppliant de l'attendre. Les Prussiens, convaincus d'avoir conclu un accord de paix, sont furieux : « Ces abrutis viennent de relancer la guerre pour deux décennies au bas mot ». Néanmoins, l'auteur reste très évasif dans la fausse interview du dragon à la fin de l'album, présentant la bataille de Valmy comme étant indubitablement le

[356] Nicolas Juncker et Simon Spruyt, *Les mémoires du dragon Dragon. 1. Valmy c'est fini*, Bruxelles, Le Lombard, 2022, p. 59.

fruit d'un arrangement tout en déclarant que la plupart des arguments utilisés sont faux ou non-démontrés, comme la lettre du roi aux émigrés ou le don du diamant bleu[357]. On peut reporter quelques incohérences, qui n'ont que peu d'importance dans un scénario comique, mais dont une est tout de même problématique : les personnages parlent fréquemment de la « République » alors qu'elle n'existe pas encore, si bien qu'à sa réelle proclamation, un lecteur non-averti peut être déboussolé. En outre, on ne sort pas des caricatures habituelles de certaines personnalités, comme Danton, un corrompu au visage monstrueux, et Robespierre, dont l'imaginaire terrifiant est évoqué alors qu'il n'intervient jamais au cours de l'histoire. A contrario, les auteurs ont aussi souhaité insérer des éléments historiques vérifiés, comme l'assassinat de Dillon, la présence du futur Louis-Philippe ou une chanson paillarde conservée à la BnF.

Image 56 : Nicolas Juncker et Simon Spruyt, Les mémoires du dragon Dragon. 1. Valmy c'est fini, Bruxelles, Le Lombard, 2022, p. 54.

On observe même une timide apparition de Valmy dans les jeux vidéo, avec l'adaptation du jeu de plateau « Levée en masse », où il faut sauver Paris de l'invasion étrangère dans un jeu se jouant en solitaire[358]. La réapparition de références dans la deuxième moitié des années 2010 est néanmoins insuffisante pour qu'on puisse y percevoir un phénomène significatif, du

[357] *Ibid.*, p. 62-63.

[358] Damien Leloup, « Cinq jeux pour revivre la Révolution française », *Le Monde*, 13 juillet 2015, [En ligne : https://www.lemonde.fr/pixels/article/2015/07/14/cinq-jeux-pour-revivre-la-revolution-francaise_4682159_4408996.html]. Consulté le 29 juillet 2022.

moins pour le moment. Valmy demeure essentiellement une référence utilisée pour les discours officiels d'hommes politiques et demeure assez éloigné du quotidien des Françaises et des Français. Son utilisation plus marquée peut néanmoins être soit un signe supplémentaire de crispation autour de l'identité nationale, soit être le témoin d'un intérêt renouvelé pour l'imagerie de la Révolution française en période de crise sociale profonde.

* * *

Depuis 1945, la bataille de Valmy a perdu son rôle d'événement central de la Révolution, qui servait de modèle à la fois dans la vision de la composition de l'armée et dans celle du citoyen français. Rarement figure-t-elle encore sur les frises chronologiques de l'enseignement secondaire, tandis qu'elle a complètement disparu de l'école primaire. Elle devient ce que nous avons choisi de dénommer un lieu de mémoire dormant. Comme le montrent les usages récents de la bataille et sa réapparition dans certains médias, il serait faux de signer l'acte de décès de la mémoire de Valmy. Certes, son pouls est bas, mais si l'on reprend l'outil Gallicagram, cette fois-ci appliqué aux récurrences des expressions « bataille de Valmy » et « victoire de Valmy » dans *Le Monde*, on observe bien que l'électrocardiogramme est loin d'être plat. Cette courbe remet d'ailleurs en perspective la visite de Jean-Marie Le Pen à Valmy, qui ne semble pas avoir laissé une forte empreinte médiatique, contrairement au bicentenaire. Contrairement à Jemmapes, qui disparaît quasiment totalement après 1955, la mémoire de Valmy demeure évoquée à intervalles réguliers, étant citée au moins 116 fois entre 1949 et 2020[359].

En vérité, l'historien ne peut prophétiser ce que deviendra un lieu de mémoire, puisqu'il étudie le passé. Ce n'est souvent que de très longues années après les dernières occurrences qu'il constate qu'un lieu de mémoire semble définitivement mort, car oublié de la population. À l'échelle de Valmy par exemple, on peut sans prendre aucun risque affirmer que le mythe des sœurs Fernig, très populaire au cours de la Révolution et qui persiste au cours du XIX^e^ siècle, est à présent entièrement tari. Malgré tout, un nouveau roman national ou international pourrait ressusciter artificiellement le mythe des femmes guerrières.

[359] À nouveau, nous sommes obligés d'exclure le terme simple « Valmy » sous lequel la bataille est fréquemment désignée au vu du bruit qu'il engendre, ce qui nous fait perdre des occurrences. Cf *Gallicagram*, [En ligne : https://shiny.ens-paris-saclay.fr/app/atraverslemonde]. Consulté le 15 septembre 2022.

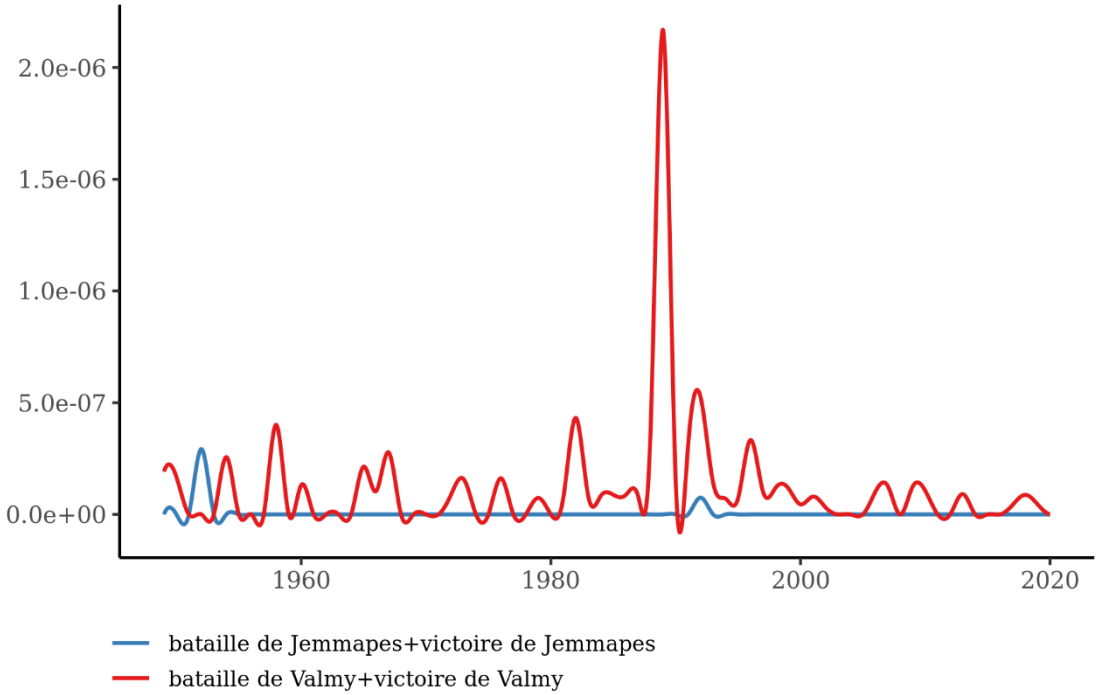


Image 57 : Graphique. Comparaison des références à Valmy dans Le Monde *entre 1949 et 2020 avec Gallicagram. L'axe des valeurs est celui de la fréquence des termes dans le corpus et sert avant tout à donner un ordre de grandeur.*

Nous préférons pour cette raison introduire la notion de « dormance », qui marque un arrêt temporaire, puisque nous ne pouvons jamais établir ce qui relève de la mort mémorielle définitive ou non. L'état de dormance, qui définit la forme de vie ralentie, est le terme qui nous semble le plus proche de cette forme de mémoire, à la fois endormie mais potentiellement mobilisatrice. Comme les plantes qui subissent une dormance conséquentielle, c'est-à-dire à la suite d'une situation critique comme une sécheresse ou un refroidissement, de bonnes conditions, ici des événements favorables, peuvent soudainement réactiver la mémoire. De plus, la mémoire de la bataille de Valmy semble opérer un rebond, sans que nous ne puissions établir en 2022 s'il témoigne d'un véritable retour, ce qui pourrait devenir un objet d'analyse d'ici quelques années.

Conclusion

Nous venons de parcourir plus de deux siècles d'histoire française par le prisme de la mémoire de Valmy. En introduction, nous avions cité une phrase d'Ernest Renan qui préfigurait d'une certaine manière l'utilisation du souvenir de cette bataille révolutionnaire ; la transformation de la canonnade défensive aux conséquences floues de la journée du 20 septembre 1792 en affrontement héroïque a effectivement contribué, à son échelle, à la création de la nation française et à son identification à un récit fantasmé de son passé. Valmy suit par conséquent en grande partie le destin de l'idée de nation, bien que leurs itinéraires ne se rejoignent qu'à partir de la monarchie de Juillet. Comme l'a suggéré Renan, la remise en question du mythe national par les historiens et la société a fortement abimé sa mémoire.

Nous avons pu démontrer qu'à la fin de la canonnade, il y a une inadéquation entre l'événement en lui-même et l'image qu'il projette dans l'imaginaire des contemporains. Étonnement, malgré ses conséquences sur la suite de la guerre, il n'obtient qu'une maigre reconnaissance, qui s'évapore après la trahison de Dumouriez en avril 1793. Il est encore affirmé de nos jours que Valmy serait une bataille exploitée politiquement par la Convention nationale, mais il n'en est rien, n'ayant même pas été représentée avant le Premier Empire. Contrairement à la majorité des récits de bataille, celui de Valmy n'a réellement été écrit que des années après l'affrontement, par des militaires et par les premiers historiens de la Révolution. La survie de la mémoire de la bataille de Valmy a été dépendante de ces écrits, qui l'ont instauré comme événement à part entière. Ce sont eux qui ancrent les éléments du mythe républicain, initialement les éléments purement descriptifs, qui ne sont pas forcément inventés – l'explosion des caissons d'artillerie ou le cri de Kellermann pour redonner du courage à ses troupes par exemple. Ils ont ensuite servi de sources d'inspiration à des historiens plus reconnus, la génération des écrivains romantiques comme Thiers, Lamartine, Michelet. À mesure que le récit se républicanise, les protagonistes de la canonnade se modifient, étant de plus en plus assimilés aux volontaires, qui sont perçus comme la représentation du peuple français. En parallèle de cette mise en récit, l'intronisation de Louis-Philippe a précipité le succès de la bataille, en lui donnant une visibilité jusque-là inédite. Le roi des Français joue un rôle de détonateur dans la période d'explosion du mythe, Valmy commençant à être plus largement représenté dans l'iconographie. Son utilisation politique de Jemmapes et de Valmy suscite l'intérêt du camp républicain ; d'abord moquée, principalement dans la caricature, elle lui est ensuite reprise. C'est à ce moment-là que la mémoire de Valmy et l'idée de nation se rejoignent pleinement, Valmy permettant d'illustrer aisément la nation, notamment grâce au cri entonné par Kellermann et ses troupes.

Valmy en tant qu'illustration de la puissance nationale française facilite son succès auprès des républicains en pleine montée des nationalismes en Europe. La canonnade a aussi l'avantage de détourner le regard des événements violents d'août et septembre 1792 dans les récits de la Révolution française et les premiers manuels scolaires. La victoire joue un rôle compensatoire particulièrement face aux massacres de Septembre. De manière générale, l'épopée des guerres révolutionnaires permet de passer sous silence bon nombre d'éléments gênants pour les rédacteurs de manuels scolaires, les historiens ou les hommes politiques. Bien que de manière exagérée, Georges Sorel en avait fait le constat dès 1908, cette fois-ci concernant l'effacement de l'histoire populaire :

> Mais alors, que reste-t-il de la Révolution, quand on a supprimé l'épopée des guerres contre la coalition et celle des journées populaires ? Ce qui reste est peu ragoûtant : des opérations de police, des proscriptions et des séances de tribunaux serviles[1].

À partir de la guerre franco-prussienne et encore plus après la stabilisation du régime républicain en 1879, Valmy intègre pleinement la « mémoire-nation », puis la « mémoire-citoyen » conceptualisées par Pierre Nora[2]. Les références à la bataille sont déclinées dans les discours, les éditoriaux des journaux, les manuels scolaires, la littérature populaire, les objets patriotiques du quotidien et même dans une certaine mesure la publicité. Le centenaire cristallise l'intérêt des représentants de l'État français envers l'événement. Symboliquement, le moment de Valmy représente la dette des Français envers ceux qui ont combattu pour maintenir l'intégrité du territoire français et protéger les nouvelles valeurs érigées par la Révolution.

La Première Guerre mondiale est le point de basculement de la mémoire de Valmy. Quelque chose rompt dans la mémoire-citoyen et même si le changement est à peine perceptible dans les années qui suivent la guerre, il est pourtant définitif ; la dette envers les volontaires de l'an II n'a plus lieu d'être après les sacrifices de la population française pendant le conflit. La menace du fascisme et l'Occupation raniment de manière vive et éphémère la puissance du lieu de mémoire, d'autant plus que l'ennemi est allemand. Il incarne alors pleinement la fonction motrice du mythe exprimée par George Sorel, Aragon étant par exemple tout à fait conscient qu'il exploite l'imaginaire national dans le but de fédérer la population et d'entraîner celle-ci à la résistance face à Vichy et aux Nazis. Il n'y a en définitive rien d'étonnant à ce que notre grand-mère connaisse encore Valmy alors que nos parents non : Valmy disparaît au cours des années 1960-1970 des manuels scolaires des primaires et se réduit ensuite comme une peau de chagrin dans les manuels du secondaire. À présent, Valmy n'est plus un lieu de mémoire partagé par l'ensemble des Français et des Françaises. Il ne l'est que par une minorité lettrée, à un niveau qui n'est finalement pas si éloignée de la monarchie de Juillet, mais dans un contexte tout autre. Par conséquent, même si cette bataille continue d'être citée dans les discours

[1] Georges Sorel, *Réflexions sur la violence*, 2e éd., Paris, Marcel Rivière & Cie, 1910, p. 130.

[2] P. Nora, « La nation-mémoire », dans Pierre Nora (dir.), *Les lieux de mémoire. 2. La Nation*, Paris, Gallimard, 1986, vol.III, p. 647-650.

politiques, elle ne renvoie plus à un imaginaire aussi familier qu'auparavant. Au mieux, elle garde un aspect militaire car citée au milieu d'autres batailles, mais elle est loin de l'impact mémoriel que provoque par exemple la référence à Verdun. Le plus souvent, elle sert de référence maladroite aux hommes et aux femmes politiques de tout bord souhaitant flatter la nation française.

L'étude des références à Valmy nous a montré que cette victoire est rarement citée de manière isolée. Sous la monarchie de Juillet, elle va de pair avec celle de Jemmapes. Fleurus peut leur être adjoint pour former le trio le plus connu des batailles révolutionnaires. Cependant, nous avons pu observer des rapprochements plus étonnants, qui servent à dresser des parallèles rassurants face à l'inconnu, comme lors de la bataille de la Marne ou la révolution russe de 1917. Dans d'autres situations, elle est au panthéon des batailles jugées grandioses et patriotiques, parfois anciennes. Nous y retrouvons par conséquent le mythe de Bouvines décrit par Georges Duby. Valmy est en effet fréquemment associée à cette bataille, l'auteur des *Rois maudits*, Maurice Druon, qualifiant même cette dernière « Valmy du Moyen Âge »[3]. Étudier les connexions entre ces différents événements historiques serait un prolongement intéressant pour comprendre l'élaboration de l'imaginaire guerrier.

La gloire du souvenir de Valmy a façonné le site du champ de bataille, depuis la pyramide renfermant le cœur de Kellermann dressée en 1821 jusqu'au centre d'interprétation ouvert en 2014. Lorsque l'on se rend à Valmy, on est par conséquent confronté à plusieurs strates mémorielles[4], incluant un monument discret de la Restauration, les vestiges du mythe républicain de la IIIe République avec les statues de Kellermann et de Miranda, une touche religieuse avec la chapelle Ginnetti et le rappel des guerres mondiales avec le char d'assaut, finalement plus proche de Valmy qu'on ne le croit au vu de l'utilisation de son souvenir pendant le conflit. Les installations récentes servent principalement à la patrimonialisation du lieu, le moulin devant rappeler celui de 1792 et le centre expliquer aux nouvelles générations ce qui s'est passé à Valmy. L'ensemble de ces strates forment un lieu original, riche en histoire et en mémoire.

Il n'y a cependant pas qu'une seule mémoire de Valmy, comme nous l'avons suggéré dès notre titre. D'autres mythes se développent en parallèle, alimentés par des théories complotistes. Il s'agit de la mémoire des émigrés, où leur propre version du déroulement de Valmy circule entre eux sous forme de rumeurs, puis par écrit de manière plus large lorsqu'ils transmettent leurs souvenirs de la période révolutionnaire et de leur exil. Sous leur plume, Valmy devient souvent une partie d'une vaste machination franc-maçonne ; la victoire française

[3] Maurice Druon, « La France, une volonté », discours à la séance publique annuelle des cinq Académies, 27 octobre 1987, [En ligne : https://www.academie-francaise.fr/la-france-une-volonte]. Consulté le 30 septembre 2022.

[4] Jean-Clément Martin, « Valmy ou l'embarras des souvenirs » dans *La machine à fantasmes. Relire l'histoire de la Révolution française*, Paris, Vendémiaire, 2012, p. 64.

se retrouve niée par la mise en place d'un arrangement entre le duc de Brunswick et le général Dumouriez, guidé dans l'ombre par Danton. D'autres légendes existent et beaucoup d'émigrés taisent simplement la déroute prussienne dans leurs mémoires. Ceci explique la faible place prise globalement par ces rumeurs pendant le XIX^e^ siècle, jusqu'à ce que les théories du complot gagnent en puissance à la fin du siècle et que les royalistes, et l'extrême droite de manière plus générale, renouvellent leurs théories sur la Révolution. Dans les années 1880-1890, se forme ainsi un nouveau corpus de légendes noires, se nourrissant des précédentes. Sous Vichy, le complot franc-maçon comme explication officielle de Valmy est à son paroxysme. La diffusion des nouveaux mythes issus de la Résistance aurait pu faire taire ces théories complotistes, mais l'affaiblissement de la légende républicaine leur profite. Elles essaiment depuis et jusqu'à nos jours dans des titres racoleurs au lectorat difficilement identifiable. Nous pouvons en tout cas constater que la vision d'une bataille truquée se retrouve fréquemment sur Internet lorsque Valmy est mentionné, mais il faudrait une étude plus élargie pour en comprendre la réelle portée. On se heurte au paradoxe d'un mythe républicain battu en brèche par la réalité de la guerre, mais aussi par les sciences historiques comme l'annonçait Ernest Renan, tout en ayant d'un autre côté une légende noire indéracinable par la raison. Cette situation s'explique par la nature même des théories complotistes, qui entraînent un phénomène de croyance tenace, même s'il ne l'est que dans une part minoritaire de la population[5].

Depuis les années 2010, le sommeil du souvenir de Valmy semble être quelque peu troublé, mais les références plus nombreuses à la bataille sont difficilement analysables au vu de leur proximité avec le présent. Il faut se garder de surinterpréter ce mouvement de réveil, compte tenu de la tendance des historiens à entretenir un rapport mystique à la Révolution. La Révolution française n'est plus un objet « chaud »[6] de l'histoire, elle est à présent souvent méconnue et rarement un moteur de l'action des luttes sociales[7], même si son imaginaire perdure. En outre, plusieurs problèmes demeurent actuellement pour Valmy en tant que lieu de mémoire. Premièrement, la bataille pâtit dans la fiction de l'année de son déroulement. En effet, depuis la Seconde Guerre mondiale, la littérature, les films et même les jeux-vidéos demeurent majoritairement cloisonnés dans les années auxquelles la Révolution est généralement résumée, c'est-à-dire 1789 et la Terreur en 1793-1794. Le sujet des guerres révolutionnaires intéresse peu. Il est étonnement absent du contexte révolutionnaire dans les fictions, c'est pourquoi il est difficile pour Valmy de bénéficier de nouvelles représentations. Deuxièmement, pour se pérenniser, la mémoire de Valmy doit nécessairement se renouveler, du moins tant que l'Union

[5] Evgenia Paparouni, « La notion de "théorie du complot" : Plaidoyer pour une méthodologie empirique » dans *Les rhétoriques de la conspiration*, Paris, CNRS Éditions, 2019, p. 97-117 [En ligne : https://doi.org/10.4000/books.editionscnrs.16256]. Consulté le 28 août 2022.

[6] Pour reprendre le vocabulaire, bien que dépassé, de Claude Lévi-Strauss qui distingue l'histoire froide de l'histoire chaude, cette dernière ayant les fonctions du mythe en étant utilisée par les sociétés pour tendre vers une société plus désirable. Cf Sophie Wahnich, *La Révolution française n'est pas un mythe*, Paris, Klincksieck, 2017, p. 134.

[7] *Ibid.*, p. 246.

européenne demeure. En effet, Valmy est encore avant tout une relique du roman national, ce qui facilite ces dernières années sa réappropriation par l'extrême droite. Le souvenir de cette bataille ne peut être plus largement partagé tant qu'il conserve ses oripeaux nationalistes, bien qu'il soit encore cité par des courants politiques très divers. Un lieu de mémoire peut se charger de sens nouveaux et Valmy peut devenir une image plus allégorique, comme celle de la défense des valeurs démocratiques. On retrouve cette idée par exemple dans le discours d'investiture de François Sureau à l'Académie française en mars 2022, puisqu'il cite Valmy comme l'antithèse de la dérive sécuritaire de l'État français[8]. Si le sens de Valmy ne change pas, le lieu de mémoire peut tout de même regagner en importance, probablement dans un contexte sombre de guerre ou d'attaque du territoire. C'est ainsi que l'on a vu Valmy ressurgir dans la bouche de l'ambassadeur de la France en Ukraine, au début de l'invasion russe dans ce pays. Pour lui, la population allait se défendre comme pendant la Révolution française, d'après les propos rapportés dans *Le Figaro* :

> « C'est un peu Valmy: les citoyens s'arment, ils ont des gros besoins en munition, en carburant, mais apparemment ils utilisent très bien leurs armes et infligent des dégâts forts aux forces russes », a-t-il ajouté en décrivant des Ukrainiens « qui défendent leur terre, comme pendant la Révolution française», estimant qu'« il y aura des guérillas, parce que la détermination est là »[9].

Par conséquent, trois devenirs principaux nous semblent possibles pour la mémoire de Valmy : soit elle mute et se charge d'une symbolique supplémentaire dans un contexte de remise en cause des nationalismes, soit elle renaît avec sa signification habituelle du fait d'une guerre ou d'une crispation identitaire. La dernière possibilité est qu'elle continue à rester dans son état de dormance, jusqu'à ne plus être invoquée, hormis dans un contexte patrimonial renvoyant plutôt à l'histoire de l'événement initial. Et dans ce dernier cas, il est difficile d'imaginer un tricentenaire aussi suivi que les deux premiers…

Cette année, nous fêtons les 230 ans de Valmy. Derrière ce chiffre honorable se cache un anniversaire pour le moins étrange. Le 4 mai 2022, moins de vingt ans après leur installation, les ailes du moulin de Valmy tombent[10]. Quelques mois plus tard, Argonne 1792, la grande reconstitution historique de la bataille organisée par l'association Pays d'Argonne, est reportée

---

[8] « Je ne crois pas que Gallo eût souscrit à cette substitution du lapin de garenne au citoyen libre que nous prépare cette formule imbécile, répétée à l'envi depuis vingt ans, que la sécurité est la première des libertés. À cette aune, pas de pays plus libre sans doute que le royaume de Staline ou celui de Mussolini. Après Rocroi, après Valmy, après Bir Hakeim, voici *la sécurité,* comme la ceinture du même nom, comme le rêve de l'escargot ! Max Gallo se souvenait que nos prédécesseurs avaient créé, maintenu, défendu le trésor de la liberté dans des époques autrement plus dangereuses que la nôtre. » Cf François Sureau, « Discours d'investiture de François Sureau », Site de l'Académie française, [En ligne : https://www.academie-francaise.fr/discours-de-reception-de-m-francois-sureau]. Consulté le 27 août 2022.

[9] « "Une crise grave et durable", estime Jean Castex à la cellule de crise du Quai d'Orsay », *Le Figaro*, 4 mars 2022, [En ligne : https://www.lefigaro.fr/international/direct-guerre-en-ukraine-l-incendie-de-la-centrale-est-eteint-20220304]. Consulté le 27 août 2022.

[10] Tom Wattier, « Une nouvelle épreuve de reconstruction pour le moulin de Valmy », *L'Union*, 6 mai 2022, [En ligne : https://abonne.lunion.fr/id368479/article/2022-05-05/une-nouvelle-epreuve-de-reconstruction-pour-le-moulin-de-valmy]. Consulté le 7 août 2022.

à l'année prochaine, par manque de budget des collectivités territoriales[11]. L'image d'ensemble donne l'impression d'un effondrement de la mémoire de Valmy, même si, une fois de plus, elle comporte des nuances. La reconstitution suscite en effet un fort engagement chez les bénévoles, l'anniversaire de la bataille engendrant de plus en plus d'activités, ainsi qu'une hausse progressive du nombre de visiteurs. Les 230 ans de de la canonnade ont un air maussade, mais à défaut d'une fête, Valmy se dote d'une thèse sur ce qui est devenu la majeure partie de lui-même, ses mythes et les vestiges qu'ils ont laissés derrière eux. En somme, une pierre de plus à l'édifice de sa tentaculaire mémoire.

[11] David Leduc, « Rendez-vous dans un an pour Argonne 1792 », *L'Union*, 20 juillet 2022, [En ligne : https://www.lunion.fr/id389414/article/2022-07-08/la-reconstitution-argonne-1792-prevue-en-aout-est-annulee]. Consulté le 7 août 2022.

Sources

ARCHIVES

Archives nationales (site de Pierrefitte-sur-Seine)

AB/XIX/3359 dossier 2, Journal de Jean-Baptiste Antoine de Verges pendant la campagne de Valmy.

AE/II/1315/a, Mémoire historique de la Campagne militaire de 1792 par les armées de Sarre, de Sarre et Rhin et du Centre, commandées par le général en chef Kellermann.

AP/300(III)/8, Archives privées de la Maison de France (branche Orléans), « Valmy, relation autographe ».

AP/300(III)/85, Archives privées de la Maison de France (branche Orléans), Dossier 2

F/2/2536, Marne, Cimetières : concessions, « Inhumation de la Princesse Caracciolo Ginnetti dans la chapelle du champ de bataille de Valmy (1920) ».

F/21/496/A, dossier 1.

F/21/1324, *Les fiancés de Valmy*.

34AP/1, Lettres du prince de Condé. 1791-1815 », lettre n° 62.

89/5370, Lettre à Michel Portal.

19870798/4, Marne/1984.

19900519/119 et 19900519/120, Rushes du film *Journal d'un bicentenaire* de Serge Moati.

19930213/15, Ministère de la Culture, Dossier 2 Valmy.

20040408/5, Champagne-Ardenne. Moulin de Valmy. Projet de reconstruction : courriers de l'association Les Fils de Valmy, compte rendu de réunion, lettre ouverte, documentation (juin 2001).

20090131/271, 4 février 1970-28 novembre 1975, Lieux de tournage.

20144790/61, Archives des musées nationaux, Département des peintures du musée du Louvre (série P), Commandes et acquisitions acceptées, 1836-1839.

Service historique de la Défense

GR 1 M 260, 1790, 1791, 1792, jusqu'au 21 7bre inclus. Armée du Nord. Rédaction de Mgr l'abbé Massieu, bibliothécaire du dépôt de la guerre.

GR 1 M 270, *Mémoire du colonel, depuis Général Leclaire*.

GR 1 M 304, Mémoire sur la campagne de 1792, comprenant la bataille de Valmy

1 M 263 Notes sur la campagne de 1792 par le général Pully

Archives départementales de la Marne

Chp 15305, L. Gillet, *Notice sur le monument commémoratif de la bataille de Valmy*, Châlons-sur-Marne, Imp. Le Roy, [s. d.].

Delta 468/1, *Les Fils de Valmy : organe interdépartemental du Front National marnais*.

J 5324, Tract centenaire de la bataille de Valmy.

J 5393, Tracts clandestins du PCF pour le 150e anniversaire de la bataille de Valmy.

1 L 274, Fête à Chalons.

2 Fi 588, Cartes postales de Valmy.

31 M 5, Préséances - Voyages et passages de souverains et personnalités diverses.

34 M 3 Inauguration de monuments et établissements divers : Palais de justice de Reims ; maison de retraite des cheminots à Saint-Martin-d'Ablois (1928) ; pont de Compertrix (1929) ; monument du général Francisco de Miranda à Valmy […].

35 M 13, Valmy. Érection d'une statue de Kellermann et d'un monument commémoratif. Fête du centenaire de la bataille. Restauration des monuments et des avenues d'accès.

Autres centres d'archives

Archives départementales de la Dordogne, PRE 329, *VALMY, organe du Front National.*

Archives départementales de la Lozère, M 12815, Élections législatives de 1933 et 1936.

Archives départementales du Pas-de-Calais, PG 229/30, Paul Adam, « Le sang d'Arras ».

GP Archives, PJ 1939 496 19.

GP Archives, 3929EJ 30645BIS.

INA, Journaux télévisés diffusés sur les chaines de service public entre 1950 et 2010, principalement France 3 Champagne-Ardenne.

Bibliothèques et musées

Bibliothèque de l'Institut de France, Ms 2048, « Lettres de Philippe-Antoine, duc de Montpensier à l'armée du Nord, en 1792-1793 […] », pièce n°293. La lettre a également été imprimée dans Gaston Du Boscq de Beaumont, M. Bernos (éd.), *La famille d'Orléans pendant la Révolution, d'après sa correspondance inédite*, Paris, Émile-Paul frères, 1913, p. 159-160.

Bibliothèques de Nancy, Ms. 863 (12), *Journal de Durival l'aîné*, [En ligne : https://galeries.limedia.fr/ark:/31124/d1cr5b18h5qld6h9/p29]. Consulté le 26 janvier 2022.

Bibliothèque historique de la ville de Paris, Fonds Claretie, 4-MS-FS-07-182, Jules Claretie, *Valmy*, 1893

BnF – Bibliothèque-musée de l'opéra, MAT-264 (12-13), Le Triomphe de la République ou le Camp de Grand-Pré, 1793.

BnF – site Richelieu, 4-ICO CIN-5704, Photographies du film *Vive la Nation !*

BnF – site Richelieu, 4 MY 1677, « Vive la nation ! Scénario ».

ECPAD, SPA 19 N 697, Pierre Alphonse Pansier, Valmy (Marne), la statue de Kellermann et la pyramide.

Musée Carnavalet, AFF4467, Extrait du Procès-Verbal de la Séance du Jeudi 5 Août 1915. Discours de M. Paul Deschanel.

Musée national de l'éducation, 1984.01440.2 « Recueil de 25 cahiers-correspondance / École de garçons de Pont-du-Drac (Isère) », 1897 ; Id., 2013.01676 (1-22), Paul Eugène Corsange, « Collection de 22 cahiers de devoirs », 1898 ; Id., 1982.01222.2, Fernand Aufort, « Cahier journalier / École de Prissac », 1901 ; Id., 2014.00245 (1-2), Marcel Suffren, « Deux cahiers journaliers », 1916.

Musée national de l'éducation, 2015.8.1847, Jalabert, « Cahier de "Lecture expliquée" / "Cours de Français" », 1911-1912.

PERIODIQUES

Remarque préalable : au vu du nombre de périodiques utilisés, grâce aux bases de données *Gallica* et *Retronews* pour les périodiques anciens et *Europresse* pour les récents, nous n'indiquons pas de période de consultation. Les journaux sont classés selon leur période d'utilisation dans la thèse et sont mis dans la catégorie la plus récente en cas de chevauchement.

Révolution Française – Premier Empire

Annales patriotiques et littéraires de la France, et affaires politiques de l'Europe (1789-1796)

Courier du Bas-Rhin (1767-1809)

Gazette de Cologne (1734-1794)

Gazette nationale de France (1792-1800)

Gazette nationale ou Le Moniteur universel (1789-1901)

Journal de l'Empire (1805-1814)

Journal des départemens de la Moselle, de la Meurthe, de la Meuse, des Ardennes et des Vôges (1790-1806)

Journal politique ou Gazette des gazettes (1773-1795)

Journal universel et impartial du département de la Haute-Garonne et affiches de Toulouse (1789-1793)

La feuille villageoise (1790-1795)

Mercure universel (1791-1795)

DESMOULINS Camille, *Révolutions de France et de Brabant* [1792]

HEBERT, Jacques-René, *Je suis le véritable père Duchesne, foutre !* (1790 -1794)

MARAT Jean-Paul, *Journal de la République française* (1792)

De la Restauration jusqu'au Second Empire

Journal de Rennes. Écho de la Bretagne (1844-1915)

Journal de Rheims (1838-1848)

Journal des débats politiques et littéraires (1815-1944)

La Caricature morale, religieuse, littéraire et scénique (1830-1835)

La Chanson illustrée : paraissant tous les dimanches (1870)

La Cloche (1868-1872)

Le Charivari (1832-1937)

Le Constitutionnel, journal du commerce, politique et littéraire (1815-1914)

L'écho français (1829-1847)

Le Journal Amusant (1856-1933)

Le Revenant (1831-1833)

Le Siècle (1836-1932)

L'Indépendant (1846-)

III^e^ République

Cahiers du bolchévisme (1924-1999)

Courrier de la Champagne : journal de Reims (1854-1921)

Excelsior (1910-1940)

La Cocarde (1888-1895)

La Cravache parisienne (1881-1898)

La Gazette Drouot (1891-)

La Lanterne (1868-1876)

La Presse (1836-1952)

La Semaine des familles (1858-1896)

Le Journal de la Marne [1888 -1914]

Le Matin (1883-1944)

Le Midi socialiste (1908-1944)

Le Monde illustré (1857 à 1940)

Le Petit Journal (1863-1944)

Le Petit Parisien (1876-1944)

Le Radical (1881-1931)

Le Soir (1869-1932)

Le Soleil (1873-1922)

Le Temps (1861-1942)

Le Tintamarre (1843-1893)

L'Illustration (1843-1944)

L'Intransigeant (1880-1940)

L'Univers (1833-1919)

Paris-Soir (1923-1944)

Revue catholique des institutions et du droit (1873-1939)

Journaux de la Résistance

Combat (1941-1974)

Défense de la France (1941-1944)

Humanité : Organ der Kommunistischen Partei von Elsass-Lothringen (1941)

Front national : organe de liaison du Comité directeur du Front national pour la libération de la France, avec ses comités départementaux, locaux, d'entreprises (1943)

La Patriote : organe des femmes dans la lutte armée [1944]

La Vérité : bulletin de la Section rouennaise (1941-1943)

La Voix des femmes : organe de l'Union des comités des femmes de France (1941-1944)

Le Chant du grillon : journal du 1er Bataillon FTP Région I.3 (1943-1944)

Le Franc-tireur (1941-1957)

Le Petit Marocain (1934-1951)

Le Sellier : organe du Comité populaire des ouvriers selliers de la RP (1942)

Les Fils de Valmy : hebdomadaire régional du Front national (1944)

Les Mariannes (1944)

L'Humanité clandestine (1940-1944)

Libération (1941-1964)

Valmy (1941)

Volontaire. Francs-tireurs et partisans français. Région de la Corrèze et du Lot (1944)

De 1945 à nos jours

La Croix (1883-)

La Gazette Drouot (1891-)

La Voix du Nord (1941-)

Le Figaro (1854-)

Le Monde (1944-)

Le Monde de la Révolution française (1989)

Le Républicain Lorrain (1919-)

Les Échos (1908- *)*

L'Humanité (1904-)

Libération (1973-)

L'Union (1943-)

Ouest France (1944-)

Sud Ouest (1944-)

Valeurs actuelles (1966-)

MONOGRAPHIES IMPRIMEES ET ARTICLES SPECIFIQUES

Sources de 1792 à 1794

Discours prononcés à la fête civique qui a eu lieu à Châlons, le 23 octobre 1792, à l'occasion des succès des armées de la République françoise, Châlons, Depinteville-Bouchard, 1792.

Sbornik imperatorskago russkago istoricheskago obshchestva, Saint-Pétersbourg, Russie, Akademiya Nauk, 1878, vol. 23.

DESMOULIN Camille, *Discours de Camille Desmoulins, député du département de Paris, dans le procès de Louis XVI, sur la question de l'appel au peuple*, [Paris], R. Vatar et ass., 1792.

DILLON Arthur, *Compte rendu au ministre de la Guerre*, Nouvelle éd., Paris, Moreau, 1792.

FROSSARD Benjamin-Sigismond, *De l'influence de la liberté sur les moeurs*, Gannat, Landriot, 1793.

GOBERT Jacques Nicolas, *Observations sur la campagne de 1792 dans les départemens de la Marne et de la Meuse*, Paris, Desenne, 1792.

GOUGES Olympe de, *Théâtre politique*, Paris, Côté-femmes éd., 1991.

GREGOIRE Henri, *Correspondance de l'abbé Grégoire avec son clergé du Loir-et-Cher*, Paris, Classiques Garnier, 2017, vol.I 1791-1795.

KELLERMANN François Christophe, *Exposé de la conduite de Kellermann, depuis l'année 1790 jusqu'à l'époque de son arrestation au 18 octobre 1793*, [s.l.], [s.n.], 1793.

KELLERMANN François-Étienne-Christophe, *Relation de ce qui s'est passé le 20 septembre 1792 entre l'armée commandée par M. le duc de Brunswick, et celle du Centre*, Metz, chez J.-B. Collignon, 1792.

LE CHANDELIER J.-B. Gabriel et POUSSIER Alfred, « Extrait d'un manuscrit de J.-B. Gabriel Le Chandelier », *Bulletin de la Société libre d'émulation du commerce et de l'industrie de la Seine-Inférieure*, 1910, Exercice 1909, p. 283-368.

MAVIDAL Jérôme, LAURENT Émile, CLAVEAU Louis et PIONNER Constant, *Archives parlementaires de 1789 à 1860 : recueil complet des débats législatifs & politiques des Chambres françaises*, Paris, Paul Dupont, 1897, vol. 52.

PAGES DE VIXOUSE François-Xavier, *La France républicaine, ou Le miroir de la Révolution française ; poëme en 10 chants*, Paris, J. Grand, 1793.

Mémoires, correspondances et journaux personnels

Mémoires et écrits du fort privé sur la Révolution française postérieurs à 1794

ANDIGNE Fortuné d', *Mémoires du général d'Andigné. Vol. 1 : 1765-1800*, 3e éd., Paris, Librairie Plon, 1900.

BOUILLE Louis-Joseph-Amour de, *Souvenirs et fragments pour servir aux mémoires de ma vie et de mon temps*, Paris, Alphonse Picard et fils, 1908, vol.2.

BOURBON Louis Antoine Henri DE, *Mémoires et voyages du duc d'Enghien. précédés d'une notice sur sa vie et sa mort*, Moulins, France, P.-A. Desrosiers, 1841.

BRISSOT DE WARVILLE Jacques-Pierre, *Mémoires de Brissot, membre de l'Assemblée législative et de la convention nationale sur ses contemporains et la Révolution française*, Paris, Ladvocat Librairie, De S.A.R.M. le duc de Chartes, 1830, vol.3.

BURKE Edmund, *Correspondence of the right honorable Edmund Burke between the year 1744 and the period of his Decease, in 1797*, Londres, Francis and John Rivington, 1844, vol. 4.

CAMPAN Madame, *Mémoires sur la vie de Marie-Antoinette, reine de France et de Navarre : suivis de souvenirs et anecdotes historiques sur les règnes de Louis XIV, de Louis XV et de Louis XVI*, Paris, F. Didot frères, 1849.

CHATEAUBRIAND François-René de, *Mémoires d'outre-tombe*, Paris, Penaud frères, 1849, vol.3.

CHATEAUBRIAND François-René de, *Mémoires d'outre-tombe*, Paris, Penaud frères, 1850, vol.9.

CHATEAUBRIAND François-René de, *Mémoires d'outre-tombe*, Paris, Penaud frères, 1850, vol. 11.

DAMAS Roger Joseph Elisabeth, *Mémoires du comte Roger de Damas*, Paris, Plon-Nourrit Cie, 1912.

DAMPMARTIN Anne-Henri Cabot de, *Mémoires sur divers événemens de la Révolution et de l'émigration*, Paris, Chez Hubert, 1825, vol.2.

DUMOURIEZ Charles-François, *Campagnes du général Dumouriez dans la Champagne et la Belgique écrites par lui-même*, Hambourg, B. G. Hoffmann, 1795, vol.I.

DUMOURIEZ Charles-François, *Mémoires du général Dumouriez, écrits par lui-même*, Hambourg et Leipzig, [s.n.], 1794.

ESCARS Rosalie de Rancher et ESCARS François Nicolas René de Peyrusse, *Mémoires de la Marquise de Nadaillac Duchesse d'Escars : suivis des mémoires inédits du Duc d'Escars*, Paris, Emile-Paul, 1912.

ESPINCHAL Joseph Thomas Anne d' et HAUTERIVE Ernest d', *Journal d'émigration du comte d'Espinchal : publié d'après les manuscrits originaux*, Paris, Perrin et Cie, 1912.

FOUCHE Joseph, *Mémoires de Joseph Fouché, duc d'Otrante, ministre de la police générale. Première partie*, Osnabrück, Allemagne, Biblio-Verlag, 1966.

FREDERIC GUILLAUME III, *Documents relatifs aux campagnes en France et sur le Rhin, pendant les années 1792 et 1793, tirés des papiers militaires de S. M. le feu Roi de Prusse Frédéric Guillaume III., traduits de l'Allemand par P. Mérat*, traduit par Paul Mérat, Paris, Librairie militaire, maritime et polytechnique de J. Corréard, 1848.

GIRARDON Pierre, *Lettres de Pierre Girardon, officier barsuraubois, pendant les guerres de la Révolution : 1791-1799*, Bar-sur-Aube, A. Lebois, 1898.

GOETHE Johann Wolfgang von, *Campagne de France*, traduit par Jacques Porchat, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1891.

LACOSTE DU VIVIER Jean Laurent Justin, *Lettre du lieutenant-colonel Lacoste sur la bataille de Valmy*, Paris, Imprimerie nationale, 1903.

LAS CASES Emmanuel de, *Mémorial de Sainte-Hélène*, Paris, Chez l'auteur, 1823, vol. 7.

LAUKHARD Friedrich Christian, *Un allemand en France sous la Terreur : souvenirs de Frédéric-Christian Laukhard, professeur d'université saxon et sans-culotte français (1792-1794)*, traduit par Wilhelm Bauer, Paris, Perrin et Cie, 1915.

LAUKHARD Friedrich Christian, *Leben und Schicksale*, Leipzig, Allemagne, Gerhard Fleischer dem Jungern, 1796, vol. 3.

LEJEUNE Louis-François et JOURQUIN Jacques, *Mémoires du général Lejeune*, Paris, Éditions Jacob-Duvernet, 2011.

LEVASSEUR René, *Mémoires de R. Levasseur, de la Sarthe*, Paris, Rapilly, 1829, vol. 1.

LOUIS-PHILIPPE I, *Mémoires de Louis Philippe, duc d'Orléans,* Paris, Plon, 1973-1974, 2 vol.

MASSENBACH Obristen von, *Memoiren über meine Verhältnisse zum preußischen Staat und insbesondere Herzoge von Braunschweig*, Amsterdam, Im Verlage des Kunst und Industrie Comptoirs, 1809, vol. 1.

NEUILLY Ange Achille Charles de, *Dix années d'émigration. Souvenirs et correspondance du comte de Neuilly*, Paris, C. Douniol, 1865.

POLIER DE BOTTENS Jeanne-Françoise de, *Mémoires d'une famille émigrée*, Hambourg, Fauche, 1798, vol.2.

PUISAYE Joseph de, *Mémoires qui pourront servir à l'histoire du parti royaliste français durant la dernière guerre*, Rennes, La Découvrance, 1999, vol. II.

RAIGECOURT Anne-Bernard-Antoine Gournay de et BOMBELLES Marc de, *Correspondance du marquis et de la marquise de Raigecourt avec le marquis et la marquise de Bombelles pendant l'émigration, 1790-1800*, Paris, Société d'histoire contemporaine, 1892.

ROLAND DE LA PLATIERE Jeanne-Marie, *Mémoires de Mme Roland.*, Paris, Baudoin fils, 1820, vol. 1.

ROMAIN Félix DE, *Souvenirs d'un officier royaliste, contenant son entrée au service, ses voyages en Corse et en Italie, son émigration, ses campagnes à l'armée de Condé, et celle de 1815, dans la Vendée*, Paris, A. Égron, 1824, vol.2.

STAËL-HOLSTEIN Germaine de, *Considérations sur les principaux événemens de la Révolution françoise*, 2e éd., Paris, Delaunay / Bossange et Masson, 1818, vol.2.

TALLEYRAND-PERIGORD Charles-Maurice de, *Mémoires du prince de Talleyrand. I. 1754-1808*, Paris, C. Lévy, 1891.

TILLY Alexandre de, *Mémoires du comte Alexandre de Tilly : pour servir à l'histoire des moeurs de la fin du 18e siècle*, Paris, Chez les marchands de nouveautés, 1828.

Autres mémoires et écrits du fort-privé

ADAM Juliette, *Mes sentiments et nos idées avant 1870*, Paris, Alphonse Lemerre, 1905.

BLOY Léon, MALICET Michel et GLAUDES Pierre, *Journal inédit*, Lausanne, Suisse, 1996, vol.I. 1892-1895.

CAREMEL Rémi, « Adieu André Valmy », *Dans l'ombre des studios...*, 20 novembre 2015, [En ligne : http://danslombredesstudios.blogspot.com/2015/11/adieu-andre-valmy.html]. Consulté le 24 août 2022.

DE GAULLE Charles, *Le fil de l'épée*, Paris, Berger-Levrault, 1944.

SAND George, *Correspondance : 1812-1876*, Paris, Calmann Lévy, 1883, vol.5.

VIENNET Jean-Pons-Guillaume, *Journal de Viennet, pair de France témoin de trois règnes, 1817-1848*, Paris, Amiot-Dumont, 1955, 354 p.

Écrits militaires

AUDIN Jean-Marie-Vincent (ed.), *Victoires des armées françaises*, Paris, J.-M.-V. Audin, 1826, vol. 1.

CLAUSEWITZ Carl von, *De la guerre*, Paris, Union générale d'éditions, 1965.

JOMINI Antoine de, *Histoire critique et militaire des guerres de la Révolution*, Nlle éd., Paris, Chez Anselin et Pochard, 1820, vol.2.

LIGER A., *Campagnes des Français pendant la Révolution*, Blois, France, Chez J.-F. Billault, 1798, vol. 1.

Écrits complotistes

BARRUEL Augustin, *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme*, Hambourg, P. Fauche, 1803, vol.5.

BOISANTAIS Bernard L., *La Bataille de Valmy n'a pas eu lieu*, Paris, Éditions France-Empire, 1967.

CHRISTOPHE Robert, « Les bijoux de la couronne ont-ils permis de remporter la victoire de Valmy ? », *L'Histoire pour tous*, nº 59, mars 1965, p. 413-424.

COSSE BRISSAC Jean de, *La légende de Valmy*, [s.l.], Groupe d'action française de Fontainebleau, 1910.

COUBAND Claude, « Valmy : vraie canonnade ou bataille truquée ? » dans *Les Grandes énigmes du temps jadis : présentées par Bernard Michal*, Paris, Amis de l'histoire, 1968.

DRUMONT Édouard, *La France juive*, 13e éd., Paris, C. Marpon & E. Flammarion, 1886.

GALTIER-BOISSIERE Jean, « Valmy, victoire postfabriquée », *Le Crapouillot*, nº 41, juillet 1958, p. 24-34.

GUILLEMIN Henri, *1789-1792, 1792-1794: les deux révolutions françaises*, Bats, Éditions d'Utovie, 2013.

GUILLEMIN Henri, *Silence aux pauvres !*, Paris, Arléa, 1989.

HERBILLON Émile, « L'énigme de Valmy », *Les documents maçonniques*, nº 9, juin 1943, p. 262-268.

PAGES Léon, *Valmy. Les diamants de la couronne de France et les dépouilles des victimes des 2 et 3 septembre, rançon de la République*, Paris, Taranne et Olmar, 1877.

ROLLAND Henri de, « Ce que fut la victoire de Valmy », *La Revue universelle*, 25 septembre 1942, nº 42, p. 292-303.

Écrits socialistes, anarchistes et communistes

BLANQUI Auguste, *La patrie en danger*, Paris, A. Chevalier, 1871.

JAURES Jean, *L'armée nouvelle*, Paris, L'Humanité, 1915.

KROPOTKINE Pierre, *La grande révolution: 1789-1793*, Paris, P. V. Stock, 1909.

MATHIEZ Albert, *Révolution russe et Révolution française*, Paris, Éditions Critiques, 2017.

PROUDHON Pierre-Joseph, *Solution du problème social*, Paris, Pilhes, 1848.

ROLLAND Romain, *Valmy*, Paris, Éditions sociales internationales, 1938.

SOREL Georges, *Réflexions sur la violence*, 2e éd., Paris, Marcel Rivière & Cie, 1910.

THOREZ Maurice, *La Marseillaise, discours prononcé par Maurice Thorez, Secrétaire Général du Parti Communiste, député de la Seine, à l'occasion du centenaire du Rouet de Lisle, les 26, 27, 28 juin 1936*, Paris, Éditions du Comité Populaire de Propagande, 1936.

VANDERVELDE Émile, *Trois aspects de la Révolution russe, 7 mai-25 juin 1917*, Paris / Nancy, Berger-Levrault, 1918.

WEIL Simone, « Réflexions sur la guerre » dans *Écrits historiques et politiques*, Paris, Gallimard, 1960.

Historiographie

Historiographie de la Révolution française (1792-1820)

Tableaux historiques de la Révolution française, Paris, Pierre Didot l'aîné, 1798, vol.2.

BERTRAND DE MOLLEVILLE Antoine François, *Histoire de la Révolution de France. Deuxième partie*, Paris, Guiguet et Michaud, 1802, vol. 10.

BERTRAND DE MOLLEVILLE Antoine-François, *Histoire de la Révolution de France. Deuxième partie*, Paris, Guiguet et Michaud, 1802, vol. 10.

CHATEAUBRIAND François-René de, *Essai historique, politique et moral sur les révolutions anciennes et modernes, considérées dans leurs rapports avec la Révolution française*, Londres, [s.n.], 1797.

FANTIN-DESODOARDS Antoine, *Histoire philosophique de la Révolution de France.*, Paris, Au bureau du Journal de Perlet, 1797.

LACRETELLE Charles de, *Précis historique de la Révolution française. Assemblée législative*, 2e éd., Paris, Didot jeune, 1804.

PAGES François-Xavier, *Histoire secrète de la Révolution française*, Paris, H. J. Jansen, 1797, vol.2.

PELTIER Jean-Gabriel, *Dernier tableau de Paris, ou Récit historique de la révolution du 10 août 1792, des causes qui l'ont conduite, des évènements qui l'ont précédée, et des crimes qui l'ont suivie*, 3e éd., Londres / Bruxelles, Chez l'auteur / B. Lefrancq, 1794, vol.2.

SEGUR Louis-Philippe de, *Histoire des principaux événements du règne de Frederick Guillaume II, roi de Prusse, et tableau politique de l'Europe depuis 1786 jusqu'en 1796, ou l'an IV de la république*, Paris, F. Buisson, 1800, vol.2.

TERNISIEN D'HAUDRICOURT F., *Fastes de la Nation française, ou tableaux pittoresques gravés par d'habiles artistes, accompagnés d'un texte explicatif*, Paris, Gillé fils, 1804.

TOULONGEON François-Emmanuel, *Histoire de France depuis 1789, écrite d'après les mémoires et manuscrits contemporains rassemblés dans les dépôts civils et militaires*, Paris/Strasbourg, Treuttel/Würtz, 1801.

Historiographie de la Révolution française (1820-1870)

BLANC Louis, *Histoire de la Révolution française*, 2e éd., Paris, Pagnerre / Furne et Cie, 1864, vol.7.

BUCHEZ Philippe-Joseph-Benjamin et ROUX-LAVERGNE Pierre-Célestin, *Histoire parlementaire de la Révolution française, ou Journal des assemblées nationales depuis 1789 jusqu'en 1815*, Paris, Paulin, 1835, vol. 18.

BUIRETTE Claude, *Histoire de la ville de Saint-Ménehould et de ses environs*, Sainte-Ménehould, Chez Poignée-Darnauld, 1837.

CABET Étienne, *Histoire populaire de la Révolution française de 1789 à 1830*, Paris, Pagnerre, 1840, vol.3.

CABET Étienne, *Révolution de 1830, et situation présente (septembre 1832), expliquées et éclairées par les révolutions de 1789, 1792, 1799 et 1804, et par la Restauration*, 3e éd., Paris, Deville-Cavellin, 1833.

DURUY Victor, *Histoire de France*, Nlle éd., Paris, Librairie Hachette et Cie, 1876, vol.2.

FERRAND Jules et LAMARQUE Jules de, *Histoire de la Révolution française, du Consulat, de l'Empire, de la Restauration et de la Révolution de Juillet*, Paris, D. Cavaillès, 1845, vol.2.

LAHURE Charles (dir.), *Histoire populaire de la France*, N^lle éd., Paris, Ch. Lahure, imprimeur-éditeur, 1863, vol.4.

LAMARTINE Alphonse de, *Histoire des Girondins*, Paris, Furne et cie / W. Coquebert, 1847, vol.4.

LAPONNERAYE Albert, *Histoire de la Révolution française, depuis 1789 jusqu'en 1814*, 3e éd., Paris, Chez l'éditeur, 1838, vol. 1.

LAPONNERAYE Albert, *Cours public d'histoire de France, depuis 1789 jusqu'en 1830*, Paris, impr. de David, [s. d.].

LAPONNERAYE Albert et LUCAS Hippolyte, *Histoire des guerres civiles de France : depuis les temps mérovingiens jusqu'à nos jours*, Paris, Bureau de la Société de l'industrie fraternelle, 1847, vol.2.

LAVALLEE Théophile, *Histoire des Français : depuis le temps des Gaulois jusqu'en 1830*, 3e éd. revue et corrigée, Paris, Librairie J. Hetzl et Paulin, 1841.

LEDIEU Louis-François-Joseph, *Le général Du Mouriez et la Révolution française*, Paris, Ponthieu, 1826.

LEFRANC Émile, *Histoire de France, depuis la Gaule primitive jusqu'en 1830. 2. De l'avènement des Valois, 1328, à la révolution de 1830*, 9e éd., Paris / Lyon, Périsse frères, 1836.

MAHUL Alphonse, *Annuaire nécrologique ou Supplément annuel et continuation de toutes les biographies ou dictionnaires historiques*, Paris, Ponthieu, 1824.

MICHELET Jules, *Histoire de la Révolution française*, Paris, Chamerot, 1849, vol.4.

MIGNET François-Auguste, *Histoire de la Révolution française, depuis 1789 jusqu'en 1814*, Paris, Firmin Didot, père et fils, 1824.

QUINET Edgar, *Oeuvres complètes de Edgar Quinet. La Révolution ; précédé de La critique de la Révolution*, 8e éd., Paris, Librairie Germer-Baillière et Cie, 1879, vol.2.

ROUSSET Camille, *Les volontaires : 1791-1794*, 2e éd., Paris, Didier et Cie, 1870.

THIERS Adolphe, *Histoire de la Révolution française*, 9e éd., Paris, Furne et Cie, 1839, vol.2.

TISSOT (DIR.) Pierre-François, *Précis, ou Histoire abrégée des guerres de la Révolution française, depuis 1792 jusqu'à 1815*, Paris, Raymond, 1821.

TISSOT Pierre-François, *Histoire complète de la Révolution française*, Paris, Baudoin, 1834, vol.3.

TISSOT Pierre-François, *Trophées des armées françaises depuis 1792 jusqu'en 1815. Première partie*, Paris, Le Fuel, 1819.

Historiographie de la Révolution française (1871-1965)

AULARD François-Alphonse, *Histoire politique de la Révolution française. Origines et développement de la démocratie et de la République (1789-1804)*, Paris, Librairie Armand Colin, 1901.

BERNARD Jean, *Histoire anecdotique de la Révolution française. 1792*, Paris, Georges Maurice, 1892.

DAUDET Ernest, *Coblentz, 1789-1793 (d'après des documents inédits) : histoire de l'émigration*, Paris, Ernest Kolb, 1889.

JAURES Jean, *Histoire socialiste de la Révolution française. 3. La République*, Paris, Éditions sociales, 1970.

MATHIEZ Albert, *La Révolution française*, 3e éd., Paris, Bartillat, 2012, 658 p.

SOBOUL Albert, *La Révolution française*, 4e édition., Paris, PUF, 2015.

TAINE Hippolyte, *Les origines de la France contemporaine. La Révolution. 2. La conquête jacobine*, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1881.

Manuels scolaires et autres documents en lien avec l'enseignement

Plan d'études et programmes d'enseignement dans les lycées et collèges de garçons, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1913.

ANQUEZ Léonce, *Histoire de France*, 3e éd., Paris, J. Hetzel et Cie, 1884.

ARIAS Stéphan et CHAUDRON Éric (dir.), *Histoire-géographie 4e*, Paris, Belin, 2011.

AZZOUZ Rachid et GACHE Marie-Laure, *Histoire-Géographie 4e*, [Paris], Magnard, 2011.

BLANCHET Désiré, *Petit cours d'histoire : à l'usage des écoles primaires, des institutions et autres établissements d'instruction publique. Histoire de France*, 2e éd., Dijon, Librairie classique et d'éducation de Manière-Loquin, 1872.

BLANCHET Désiré et PINARD Jules, *Histoire de France : récits et entretiens cours élémentaire première année d'enseignement*, 21e éd., Paris, Librairie Classique d'E. Belin, 1879.

BONIFACIO Antoine et MICHAUD Jean, *1789-1970 L'époque contemporaine*, Paris, Librairie Hachette, 1971.

BROSSOLETTE L., *Histoire de France : cours élémentaire des origines à 1610, de 1610 à nos jours (histoire résumée)*, Nlle édition, Paris, Librairie Delagrave, 1937.

CHAUDRON Eric, MARTINETTI Françoise, ARIAS Stéphan et CHAUMARD Fabien, *Histoire-Géographie, enseignement moral et civique, 4e*, Paris, Belin, 2016.

CHAULANGES M. et CHAULANGES S., *Images et récits d'histoire de France, cours élémentaire - première année*, Paris, Librairie Delagrave, 1969.

CHAULANGES M. et HOOP J.-M., *Histoire contemporaine (1789-1848), classe de seconde*, Paris, Librairie Delagrave, 1960.

CHEVALLIER Marielle et LAPRAY Xavier (dir.), *Histoire 2nde*, Paris, Hatier, 2014.

COTE Sébastien (dir.), *Histoire 2nde*, Paris, Nathan, 2014.

COULON David (dir.), *Histoire 1ère*, Paris, Belin Education / Humensis, 2019.

COURVAL Gessner-Albéric-Lehoult, *Histoire de France à l'usage de la jeunesse*, 10e éd., Paris, Poussielgue frères, 1877, vol.2.

DURUY Victor, *Petite histoire de France, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, Nlle éd., Paris, Librairie de L. Hachette et Cie, 1866.

FAUBERT Charles et HULEUX E., *Histoire de France et notions d'histoire générale : cours supérieur*, Paris, Librairie d'éducation nationale, publications A. Picard, 1923.

GAILLARD Henri et ROMAN D'AMAT Jean-Charles, *Histoire contemporaine (1789-1848), classe de première*, Paris, Librairie A. Hatier, 1928.

GAUTHIER et DESCHAMPS, *Cours élémentaire d'histoire de France*, Paris, Librairie Hachette et C^ie^, 1904.

HAZARD-TOURILLON Anne-Marie et FELLAHI Armelle, *Histoire-Géographie 4^e^*, [Paris], Nathan, 2011.

HERVE Gustave, *Histoire de France pour les grands*, N^lle^ éd. revue et Corrigée, Paris, Éditions populaires de *La Guerre Sociale*, 1910.

IVERNEL Martin et LECOUTRE Matthieu (dir.), *Histoire 1^ère^*, Paris, Hatier, 2019.

LAVISSE Ernest, *Histoire de France : cours élémentaire*, Paris, Librairie Armand Colin, 1913.

LECUREUX Cristhine et PROST Alain (dir.), *Histoire-géographie 4^e^*, Paris, Hachette Éducation, 2016.

LEVRON Jacques, *Petite histoire des grandes nations : Histoire de la France*, Nyon, Suisse, Media Books, 1976.

MALET Albert, *Histoire contemporaine : ouvrage illustré de 160 gravures d'après les documents et de 46 cartes et plans. 1789-1900*, Paris, Librairie Hachette, 1908.

MALET Albert, *XVIII^e^ siècle, Révolution, Empire : (1715-1815)*, 3^e^ éd. revue, Paris, Librairie Hachette, 1918.

MARIE Charles-Désiré, *Histoire de France*, Nouvelle édition revue et Augmentée., Paris, Maison Gédalge jeune, 1874.

MICHELOT Auguste et MEISSAS, *Manuel d'histoire de France : contenant les tableaux d'histoire des mêmes auteurs*, Paris, Hachette et Firmin Didot frères, 1834.

NAVARRO Michaël et SIMONNEAU (DIR.) Henri, *Histoire 1^ère^. Nations, empires, nationalités de 1789 aux lendemains de la Première Guerre mondiale*, Paris, Hachette Éducation, 2019.

TROUX Albert et GIRARD Albert, *Histoire de la France: des origines à 1919 second cycle, certificat d'études*, Paris, Hachette, 1942.

VIAL-MAZEL Georges, *Histoire de France : cours moyen*, Paris, PUF, 1926.

Littérature

Romans

ARAGON Louis, *Les Voyageurs de l'impériale*, Paris, Gallimard, 2002.

ARAGON Louis, *Œuvres poétiques complètes*, Paris, Gallimard, 2007, vol.I.

ARAGON Louis, *Œuvres romanesques complètes*, Paris, Gallimard, 2000, vol.II.

ASSOLLANT Alfred, *Deux amis en 1792*, Paris, L. Hachette, 1860.

AUBERT Octave, *Les bottes de Valmy*, Paris, Librairie Félix Juven, 1905.

BOURLIAGUET Léonce et PERON René (ill.), *Les Canons de Valmy*, Paris, Société nouvelle des Éditions G. P., 1964.

CELINE Louis-Ferdinand, *Voyage au bout de la nuit*, Paris, Gallimard, 2010.

DARD Frédéric, *L'histoire de France vue par San-Antonio*, Paris, Éditions Fleuve noir, 1964.

DUMAS Alexandre, *Cécile*, [Paris], Le Siècle, 1848.

DUMAS Alexandre, *Les Blancs et les Bleus*, N^lle^ éd., Paris, Calmann Lévy, 1895, vol. 2.

DUMAS Alexandre, *Le docteur mystérieux*, N^lle^ éd., Paris, Calmann Lévy, 1887, vol. 2.

DUMAS Alexandre, *Mémoires d'un médecin : La comtesse de Charny, Le chevalier de Maison-Rouge. Quatrième partie : La comtesse de Charny*, Paris, Robert Laffont, 1990.

DUPUIS Eudoxie, *La France en zigzag : livre de lecture courante à l'usage de toutes les écoles*, 3e éd., Paris, Librairie Ch. Delagrave, 1882.

ERCKMANN-CHATRIAN, *Histoire d'un paysan (1789-1815). 2. La patrie en danger*, Paris, Bibliothèque populaire d'éducation et de récréation J. Hetzel et Cie, 1886.

FLAUBERT Gustave, *Bouvard et Pécuchet, œuvre posthume*, 2^e^ éd., Paris, Bibliothèque Charpentier, 1891.

HAGER Nelly, *Le drapeau de Valmy*, Paris, Maurice Dreyfous, 1882.

HUGO Victor, *Les Misérables. Tome II*, Paris, Classiques Garnier, 2018.

HUGO Victor, *Quatrevingt-treize*, Paris, Gallimard, 1979.

MALRAUX André, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1996, vol. II.

MARGERIT Robert, *La Révolution. 2. Les autels de la peur*, Paris, Phébus, 2012.

MONTORGUEIL Georges et JOB (ill.), *La Cantinière. France : son histoire*, Paris, Charavay, Mantou, Martin, 1898.

RICHEPIN Jean et JOB (ill.), *Allons, Enfants de la Patrie !...*, Tours, A. Mame et fils, 1920.

SAND Maurice, « 1792 en Argonne selon le fils de George Sand », *Horizons d'Argonne*, juillet 1988, n^o^ 56, p. 37-44.

SIMON Claude, *L'acacia*, Paris, Éditions de Minuit, 2003.

SUE Eugène, *Les mystères du peuple ou Histoire d'une famille de prolétaires à travers les âges*, Paris, Administration de librairie, 1850, vol. 14.

YENDT Maurice, *Les tambours de Valmy*, Paris, Actes Sud, 1989.

Poésie

L'honneur des poètes, Paris, Le Temps des cerises, 2016.

BERJOLE Charles, *Le voyage de Bonhomme Noël*, Angers, Contrat d'initiative de l'Anjou, 1914.

FAUCHOIS René, *La veillée des armes*, Paris, Chez l'auteur, 1915.

GLATIGNY Albert, *Le Fer rouge : nouveaux châtiments*, Paris, [Poulet-Malassis], 1870.

PREVOST Ernest et DORNIER Charles (éd.), *Le livre épique : anthologie des poèmes de la grande guerre*, Paris, Librairie Chapelot, 1920.

REGNIER Henri de, *1914-1916, poésies*, Paris, Mercure de France, 1918.

THEURIET André, *Les paysans de l'Argonne. 1792*, Paris, Alphonse Lemerre, 1870.

VILLAN Marc, *Au souffle de la Grande guerre (première série) : poèmes héroïques*, Paris, 61 rue Madame, 1917.

Bandes dessinées

Corteggiani François, Ollivier Jean, Mitton Jean-Yves, *Noël et Marie. 3. Valmy 1792*, Pif/La Farandole, 1989.

GLORIS Thierry et ZARCONE Emiliano, *Champs d'honneur. Valmy, septembre 1792*, Paris, Delcourt, 2016.

GOEPFERT Brice et CASTELLAR Georges, *Histoire de la Révolution française en bandes dessinées*, Paris, Éditions Atlas, 1984, vol.5.

JUNCKER Nicolas et SPRUYT Simon, *Les mémoires du dragon Dragon. 1. Valmy c'est fini*, Bruxelles, Le Lombard, 2022.

OLLIVIER Jean et RAPHAËL, *L'Histoire de France en bandes dessinées. De Louis XIV à la Révolution*, Larousse / France loisirs, [1980].

Chansons

DEROUVILLE H. et PLAIRE Joseph, *Valmy : chanson marche*, [1910], [En ligne : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1311319m.media].

GILLEQUIN Jean (éd.), *La Chanson française du XV^e^ au XX^e^ siècle*, Paris, La Renaissance du livre, 1910.

LEVAYER Paul-Édouard (éd.), *Chansonnier révolutionnaire*, Paris, Gallimard, 1989.

PIERRE Constant, *Les hymnes et chansons de la Révolution : aperçu général et catalogue, avec notices historiques, analytiques et bibliographique*, Paris, Imprimerie nationale, 1904.

TARBE Prosper (ed.), *Romancero de Champagne.*, Reims, P. Dubois, 1863, vol.V.

Les chansons récentes ont toutes été trouvées sur la base *Lyrics*, https://www.lyrics.com/.

Monarchie de Juillet

Au Roi. Discours en vers, Paris, s. n., 1840.

Discours, allocutions et réponses de S.M. Louis-Philippe, roi des Français, avec un sommaire des circonstances qui s'y rapportent, extraits du Moniteur. 1830, Paris, Imprimerie de Madame Veuve Agasse, 1833, vol. 3/1, 599 p.

Chants français publiés à l'occasion de la fête de Sa Majesté Louis-Philippe Ier. Dédiés à la Garde nationale, Chez Delaunay, Paris, 1831.

Indicateur des tableaux, portraits et sculptures du musée de Versailles, par salles et par ordre de dates dans chacune d'elles ; suivi de la Description des statues, bronzes, bosquets et pièces d'eau du parc : avec un plan, Versailles, Impr. de Marlin, 1837, 88 p.

AURIAC Eugène d', *Louis-Philippe, prince et roi*, Paris, Ildefonse Rousset, 1843.

BEAUMONT Charles de, *Le Trente et quarante du peuple français, ou le Onzième anniversaire de la Révolution de 1830, ode (suivie de « Napoléon » et de « la Vérité »)*, L. Vincenot., Nancy, 1841.

BERARD Auguste, *Souvenirs historiques sur la révolution de 1830*, Paris, Perrotin, 1834.

BOUTMY Eugène, *Une Veillée au corps-de-garde du Palais-Royal, ou Louis-Philippe, roi des Français*, Paris, Imprimerie d'Éverat, 1831.

BULWER Henry Lytton, *La France sociale, politique, et littéraire*, Paris, Librairie de Fournier, 1834, vol. 1.

CHATEAUNEUF Agricol-Hippolyte de, *Le Duc d'Orléans, essai historique*, Paris, Jehenne, 1826.

COURTIN A.-J.-B.-P., *L'amour raisonné du roi et de la patrie, offert en exemple à tous les français citoyens*, Paris, Chez l'auteur et tous les principaux libraires, 1831.

État-major des armées (Service historique), *Liste chronologique des tableaux formant la collection du ministère de la guerre (peintures, aquarelles, dessins), représentant les batailles, combats et sièges livrés par l'armée française, 1628-1887*, Paris, Imprimerie nationale, 1901.

G***, *Histoire anecdotique de Louis-Philippe d'Orléans, roi des Français, depuis sa jeunesse jusqu'à nos jours*, Paris, A. Grégoire, 1846.

GAVARD Charles, *Galeries historiques du palais de Versailles*, s.l., 1840, vol.5.

LABORDE Alexandre de, *Versailles ancien et moderne*, Paris, Chez Gavard, 1841.

MICHELOT Auguste et MEISSAS, *Manuel d'histoire de France : contenant les tableaux d'histoire des mêmes auteurs*, Paris, Hachette et Firmin Didot frères, 1834.

PINSO DE MENERVILLE Charles-Louis, *Dictionnaire de la législation algérienne, code annoté et manuel raisonné des lois, ordonnances, décrets, décisions et arrêtés : publiés au « Bulletin officiel des actes du gouvernement »*, Alger, Bastide, 1867.

RANDOUIN A., *De l'État des partis en France et de la marche à suivre par le gouvernement*, Paris, Alexandre Mesnier, 1830.

SAINT-HILAIRE Émile Marco de, *Vie anecdotique de Louis-Philippe duc d'Orléans, lieutenant général de ce royaume... par un grenadier de la Garde nationale*, Paris, Mansut fils, 1830.

SOULIE Eudore, *Notice du Musée impérial de Versailles. Partie 2*, 2e éd., Paris, Charles de Mourgues Frères, 1860.

TOURNOIS, *Histoire de Louis-Philippe-Joseph, duc d'Orléans, et du parti d'Orléans dans ses rapports avec la Révolution française*, 3e éd., Paris, Chez les libraires du Palais-Royal, 1846.

VATOUT Jean, *Notices historiques sur les tableaux de la galerie de S.A.R. Mgr. le duc d'Orléans, par J. Vatout. Tome 4*, s. l., s. n., 1826.

VERON X., *Le voyage de la princesse d'Hélène de Mecklembourg, duchesse d'Orléans*, Paris, Audot, 1837.

VILLENEUVE Ferdinand de, LEUVEN Adolphe de et MASSON Alexandre Frédéric Jacques de, *Le moulin de Jemmapes. Vaudeville historique en un acte par MM. de Villeneuve, A. de Leuven et Masson*, Paris, J.N. Barba, 1831.

IIe République et Second Empire

Collection de M. Frédéric Mallet. Tableaux modernes, aquarelles, pastels, dessins, sculptures, Paris, Imprimerie Georges Petit, 1920.

FOUBERT Auguste, *Vandales et vautours ou l'invasion, par un franc-tireur du corps Lipowski*, Rennes, Imprimerie Alphonse Leroy fils, 1871.

RENAN Ernest, *Qu'est-ce qu'une nation ?*, Paris, Éditions Mille et une nuits, 1997.

RENAN Ernest, *Histoire des origines du christianisme. 2. Les apôtres*, Paris, Michel Lévy frères, 1866.

Première Guerre mondiale

122e régiment d'infanterie territorial en campagne, Montpellier, Imprimerie Firmin et Montane, 1920.

Historique du 1er régiment de marche d'Afrique : bataillons C. et E. du 4me zouaves, bataillon du 3me zouaves, bataillon de marche d'Orient des 1er et 2me régiments étrangers, Bizerte, Tunisie, Imprimerie française, [s. d.].

Historique du 234e régiment d'infanterie : guerre 1914-1918, Mont-de-Marsan, Impr. nouvelle, [s. d.].

BARRES Maurice, *Les souvenirs révolutionnaires demeurent pour lui*, Paris, Émile-Paul frères, 1915.

BONZON Thierry et ROBERT Jean-Louis, *Nous crions grâce : 154 lettres de pacifistes, juin-novembre 1916*, Paris, Les éditions ouvrières, 1989.

BRONGNIART Henri, *Les travailleurs de la nuit*, Paris, Édition de « la revue des indépendants », 1918.

CHUQUET Arthur, *1914-1915 : De Valmy à la Marne*, Paris, Fontemoing et Cie, 1915.

FAURE Gabriel, « De Montmirail à Valmy » dans *Revue des deux mondes : recueil de la politique, de l'administration et des moeurs. Période 6*, Paris, Revue des deux mondes, 1914, vol.24, p. 746-759.

HERVE Gustave, *La Patrie en danger*, Paris, Bibliothèque des ouvrages documentaires, 1915.

PALAT Barthelémy-Edmond, *La part de Foch dans la victoire*, Paris, Charles-Lavauzelle & Cie, 1930.

WEYGAND Maxime, « Foch et l'école de guerre », *Revue des Deux Mondes*, mai 1958, no 10, p. 193-210.

Commémorations de Valmy

Les fêtes du centenaire de Valmy, septembre-octobre 1892, Reims, Matot-Braine, 1893.

Le centenaire de Valmy, Reims, Matot-Braine, 1892.

La Révolution française : album du centenaire, Paris, Librairie Furne, Jouvet et C^{ie} éditeurs, 1889.

Rapport de M. A. Jozon, chevalier de la Légion d'Honneur, préfet du département et délibérations du conseil, Châlons-sur-Marne, Imprimerie et librairie de l'Union républicaine, 1939.

Valmy. Essai historique sur la journée du 20 septembre 1792, [s. l.], [s. n].

ASSOCIATION POUR LA PROMOTION DU MOULIN DE VALMY, *Inauguration du moulin de Valmy : 20 septembre 1792 - 20 septembre 2005 (actes du colloque de l'inauguration)*, Langres, France, D. Guéniot, 2006.

LETER Michel, *Tout est culture : chroniques (1989-1999)*, Paris, Les belles lettres, 2015.

MENU Henri et MATOT Henri, *Catalogue de l'exposition historique & militaire du centenaire de Valmy*, Reims, Imprimerie et lithographie de l'Indépendant rémois, 1892.

MINISTERE DE LA DEFENSE, MINISTERE DE LA CULTURE de la communication et MISSION DU BICENTENAIRE DE LA REVOLUTION FRANÇAISE ET DE LA DECLARATION DES DROITS DE L'HOMME ET DU CITOYEN, *Valmy : 20 septembre 1792. Célébration de la bataille de Valmy, 16, 17, 20, 23, 24 septembre 1989*, Mâcon, France, Éd. W, 1989.

Préfecture de région Champagne-Ardenne, *Valmy, l'âme de la République*, La Mothe-Achard, Offset 5, 1989.

SOURCES AUDIOVISUELLES

Films

HEFFRON Richard T., *La Révolution française. 2^{e} partie : Les Années Terribles*, Les Films Ariane, 1989, (154 min).

RENOIR Jean, *La Marseillaise*, Compagnie Jean Renoir, Société d'exploitation et de distribution de films et Confédération générale du travail, 1938, (135 min).

Documentaires

CHERASSE Jean, *Valmy, 3. Bataille et naissance de la République*, Office de Radiodiffusion-Télévision Française, (80 min).

DUGOWSON Maurice, *Valmy*, MK2 / Le Monde, 1989, (27 min 57).

Émissions télévisées et radiophoniques

« Danton : aux armes citoyen ! », *Secrets d'Histoire*, France Télévisions, 14 juillet 2014, (22 min 13).

« Discours de Jean-Luc Mélenchon devant le Panthéon pour le 220e anniversaire de la naissance de la République », *Public Sénat*, 21 septembre 2012, 11 min 20 - 19 min 42 [En ligne : https://youtu.be/6217-j2-K8E]. Consulté le 7 juin 2022.

BARILLE Albert, « La Révolution française », *Il était une fois… L'Homme, 1979*, (27 nin), [En ligne : https://youtu.be/0Z01AezACcE].

FERRAND Franck, « Le récit - Le mythe de Valmy », *Au cœur de l'histoire*, Europe 1, 18 juin 2015, (18 min 50).

KOERING René, « Évoquer son parcours et sa carrière musicale... René Koering, fondateur du festival Radio France & Montpellier », *Étonnez-moi Benoît*, France musique, 28 janvier 2017, 1h28, [En ligne : https://www.radiofrance.fr/francemusique/podcasts/etonnez-moi-benoit/evoquer-son-parcours-et-sa-carriere-musicale-rene-koering-fondateur-du-festival-de-radio-france-montpellier-5748057]. Consulté le 13 juin 2022.

LORENZI Stellio, « La Terreur et la vertu – Danton », *La Caméra explore le temps*, Office de Radiodiffusion-Télévision Française, 1964, (117 min).

RENOIR Jean, « Entretien avec Jean Renoir », RTF, 10 octobre 1967, [En ligne : https://www.ina.fr/ina-eclaire-actu/audio/phd99203885/entretien-avec-jean-renoir]. Consulté le 16 mai 2022.

SITES ET BASES DE DONNEES

Bibliothèque Diderot de Lyon, Base de données *Emmanuelle*, http://emmanuelle.bibliotheque-diderot.fr

Équipe du projet LAFABREV, Site web *Papiers Michelet*, https://lafabrev-michelet.lac.univ-paris-diderot.fr/article/3964

Gallicagram, https://shiny.ens-paris-saclay.fr/app/gallicagram

Jeu de données « Dénominations des emprises des voies actuelles », Site *Paris Data*, https://opendata.paris.fr/explore/dataset/denominations-emprises-voies-actuelles/

Ministère de la Culture, Catalogue collectif des collections des musées de France *Joconde*, https://www.pop.culture.gouv.fr/search/list?base=%5B%22Collections%20des%20mus%C3%A9es%20de%20France%20%28Joconde%29%22%5D

Paris Musées, *Catalogue des collections des musées de la ville de Paris*, https://www.parismuseescollections.paris.fr.

Site national des adresses, https://adresse.data.gouv.fr/

Université de Caen (Crisco), *Métrique en ligne*, https://crisco2.unicaen.fr/~stage/Verlaine_5

Bibliographie

HISTOIRE DE LA REVOLUTION FRANÇAISE

Ouvrages généraux

FURET François, *La Révolution française*, Paris, Gallimard, 2007.

FURET François, *La Révolution française II : de Louis XVIII à Jules Ferry (1814-1880)*, Paris, Hachette, 1988.

HAZAN Éric, *Une histoire de la Révolution française*, Paris, La Fabrique Éditions, 2012.

JOURDAN Annie, *La Révolution française*, Paris, Flammarion, 2021.

MARTIN Jean-Clément, *Nouvelle histoire de la Révolution française*, Paris, Perrin, 2012.

Biographies

BERTAUD Jean-Paul, *Le duc d'Enghien*, Paris, Fayard, 2001.

BOIS Jean-Pierre, *Dumouriez : héros et proscrit*, Paris, Perrin, 2005.

CHUQUET Arthur, *Dumouriez*, Paris, Librairie Hachette & Cie, 1914.

REISS René, *Kellermann*, Paris, Tallandier, 2009.

Les guerres révolutionnaires et de l'Empire

« Le petit tambour de Wattignies », *Revue pédagogique*, vol. 47, n° 2, 1905, p. 292-296.

BOLTANSKI Ariane, LAGADEC Yann et MERCIER Franck, *La bataille : du fait d'armes au combat idéologique (XIe-XIXe siècle)*, Rennes, PUR, 2015.

CHUQUET Arthur, *Les guerres de la Révolution. IV. Jemmapes et la conquête de la Belgique (1792-1793)*, 3e éd., Paris, Librairie Léopold Cerf, 1890.

CREPIN Annie, GAINOT Bernard et KACI Maxime, *Villes assiégées dans l'Europe révolutionnaire et impériale : actes du colloque de Besançon, 3-4 mai 2017*, Paris, Société des études robespierristes, 2019.

DREVILLON Hervé et PREVOST Dominique, *Le faste et la fureur. L'armée française de Rocroi à Valmy*, Paris, Somogy éditions d'art / Musée de l'armée, 2018.

DULAC René, *Les levées départementales dans l'Allier sous la révolution (1791-1796)*, Paris, Plon, 1911.

ÉLART Joann, « Trois batailles pour la République dans les concerts parisiens (1789-1794) : Ivry, Jemappes et Fleurus », *AHRF*, n° 379, mars 2015, p. 71-108.

FORREST Alan, FRANÇOIS Étienne et HAGEMANN Karen (dir.), *War memories: the Revolutionary and Napoleonic Wars in Modern European Culture*, New York, Palgrave Macmillan, 2012.

GILLI Marita, « Un déserteur allemand dans les rangs de l'armée française, Friedrich Christian Laukhard (1757-1822) » dans *Partir pour résister : s'expatrier pour sa foi ou ses idées (du XVIIe au XIXe siècle)*, Paris, Éditions du CTHS, 2005.

GOUPIL-TRAVERT Maria, *Braves combattantes, humbles héroïnes : trajectoires et mémoires des engagées volontaires de la Révolution et de l'Empire*, Rennes, PUR, 2021.

MARILL Jean-Marc, *Histoire des guerres révolutionnaires et impériales : 1789-1815*, Paris, Nouveau monde éditions / Ministère des armées, 2019.

La bataille de Valmy et ses suites immédiates

BERLAND Just, *Les dommages de guerre après Valmy : Département de la Marne*, Châlons-sur-Marne, Imprimerie et librairie de l'Union républicaine de la Marne, 1931.

BERTAUD Jean-Paul, *Valmy, la démocratie en armes*, Paris, Julliard, 1970.

BOULOISEAU Marc, « Jugement d'un émigré français sur la bataille de Valmy », *AHRF*, n° 202, 1970, p. 671-672.

CHUQUET Arthur, *La campagne de l'Argonne (1792) : thèse présentée à la Faculté des lettres de Paris*, Paris, Librairie Léopold Cerf, 1886.

CHUQUET Arthur, *Les guerres de la Révolution. 2. Valmy*, Paris, Librairie Léopold Cerf, 1887.

CLAUSE Georges, « L'étrange victoire de Valmy », *Horizons d'Argonne*, n° 60, 1990, p. 5-24.

GAINOT Bernard, « Valmy, la concordance des temps », dans Michel Biard, Philippe Bourdin, Hervé Leuwers, Pierre Serna (dir.), *1792, entrer en République*, Paris, A. Colin, 2013, p. 273-282.

HUBLOT Emmanuel, *Valmy ou la Défense de la nation par les armes*, Paris, Fondation pour les études de défense nationale, 1987.

LAURENT Gustave, *Les échos de Valmy : la mission des conventionnels Prieur (de la Marne), Sillery et Carra et les premières fêtes républicaines dans le département de la Marne, 24 septembre-1er novembre 1792*, Reims, H. Matot, 1900.

NEWMAN Simon P., « La Révolution française vue de loin : la célébration de Valmy à Boston, en janvier 1793 », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n° 58/1, avril 2011, p. 80-99.

Contre-révolution et complot

BITTARD DES PORTES René, *Histoire de l'armée de Condé pendant la Révolution française : 1791-1801*, Paris, Perrin, 2016.

GENGEMBRE Gérard, *La contre-révolution ou l'histoire désespérante : histoire des idées politiques*, Paris, Éditions Imago, 1989.

JOLY Laurent, *Naissance de l'Action française : Maurice Barrès, Charles Maurras et l'extrême droite nationaliste au tournant du XX^e siècle*, Paris, Bernard Grasset, 2015.

MARTIN Jean-Clément (dir.), *Dictionnaire de la Contre-Révolution : XVIIIe-XXe siècle*, Paris, Perrin, 2011.

PAPAROUNI Evgenia, « La notion de "théorie du complot" : Plaidoyer pour une méthodologie empirique » dans *Les rhétoriques de la conspiration*, Paris, CNRS Éditions, 2019, p. 97-117.

TAYLOR Ben James, « Reflections on the Revolution in England: Edmund Burke' uses of 1688 », *History of Political Thought*, vol. 35, nº 1, 2014, p. 91-120.

Culture, société et vie politique

BILLY Pierre-Henri, « Des prénoms révolutionnaires en France », *AHRF*, nº 322, octobre 2000, p. 39-60.

BLANC Olivier, « Cercles politiques et « salons » du début de la Révolution (1789-1793) », *AHRF*, nº 344, juin 2006, p. 63-92.

BERTAUD Jean-Paul, *C'était dans le journal pendant la Révolution française*, Paris, Perrin, 1988.

CASTELLUCCIO Stéphane, *Le Garde-Meuble de la Couronne et ses intendants du XVIe au XVIIIe siècle*, Paris, Éditions du CTHS, 2004.

CLAUSE Georges, *La Presse périodique dans le département de la Marne à l'époque révolutionnaire (1789-1800)*, Thèse de doctorat, Faculté des lettres de Paris, Paris, 1968.

COCHET Stéphane, *La Politique française vue par la gazette de Leyde (10 août 1792-21 janvier 1793)*, Mémoire de maîtrise, Paris I Panthéon-Sorbonne, Paris, 1993.

GOUBAULT Floriane, *Le Triomphe de la République ou le Camp de Grand Pré de Gossec*, [En ligne : https://pad.philharmoniedeparis.fr/1072113-le-triomphe-de-la-republique-de-gossec.aspx].

FARGES François, « Les grands diamants de la Couronne de François Ier à Louis XVI », *Versalia. Revue de la Société des Amis de Versailles*, vol. 17, nº 1, 2014, p. 55-78.

FARGES François, SUCHER Scott et HOROVITZ Herbert, « Deux découvertes majeures autour du diamant bleu de la Couronne », *Revue de gemmologie AFG*, nº 165, 2008, p. 17-24.

MATHIEZ Albert, « L'arrestation de Simon Duplay », *Annales révolutionnaires*, nº 11, février 1919, p. 113-115.

MENES Jean-Claude, *La coalition du marquis de la Rouërie (1791-1792)*, Thèse de doctorat, Rennes 2, Rennes, 2000.

OZOUF Mona, *La fête révolutionnaire : 1789-1799*, Paris, Gallimard, 1976.

POPKIN Jeremy D., *La presse de la Révolution : journaux et journalistes (1789-1799)*, Paris, Odile Jacob, 2011.

ROCHEL Xavier, HECKER Anne et HUSSON Jean-Pierre, « Les tranchées routières dans la France de l'Est au XVIIIe siècle. Contribution géohistorique à la question de l'insécurité rurale », *Histoire & Sociétés Rurales*, nº 53, 2020, p. 67-92.

HISTOIRE DE LA MONARCHIE DE JUILLET

Louis-Philippe Ier

« Le voyage du roi Louis Philippe à Valmy en 1832 », *Horizons d'Argonne*, nº 48, 1984, p. 17-22.

CHARLETY Sébastien, *Histoire de la monarchie de Juillet*, Paris, Perrin, 2018.

FRANCONIE Grégoire, *Le lys et la cocarde : royauté et nation à l'âge romantique (1830-1848)*, Paris, PUF, 2021.

MARTIN-FUGIER Anne, *La vie quotidienne de Louis-Philippe et de sa famille : 1830-1848*, Paris, Hachette, 1992.

PRICE Munro, *Louis-Philippe : le prince et le roi*, traduit par Isabelle HAUSSER, Paris, de Fallois, 2009.

ROBERT Hervé, *L'orléanisme*, Paris, PUF, 1992.

TEYSSIER Arnaud, *Louis-Philippe : le dernier roi des Français*, Paris, Perrin, 2010.

Arts et monuments

Raffet, 1804-1860, Paris, Herscher, 1999.

BAJOU Valérie (dir.), *Louis-Philippe et Versailles*, Paris, Musée national du Château de Versailles et de Trianon et Somogy éditions d'art, 2018.

DERUELLE Aude, « Galerie des Batailles et histoire-bataille », *Romantisme*, n° 169, octobre 2015, p. 55-68.

ROUGE-DUCOS Isabelle, *L'arc de triomphe de l'Étoile : panthéon de la France guerrière*, Dijon, Éd. Faton, 2008.

Caricature

BIARD Michel et DUPUY Pascal, « Entre scatologie et fantasmes sexuels, le cul et son imaginaire », *AHRF*, nº 361, septembre 2010, p. 3-11.

CILLESSEN Wolfgang et REICHARDT Rolf, « Matières scatologiques dans la caricature politique, de la Réforme à la Révolution », *AHRF*, nº 361, septembre 2010, p. 13-32.

DUPRAT Annie, *Histoire de France par la caricature*, Paris, Larousse, 1999.

DUPUY Pascal, « "Le trône adoré de l'impudeur" : cul et caricatures en Grande-Bretagne au XVIIIe siècle », *AHRF*, nº 361, septembre 2010, p. 157-178.

ERRE Fabrice, « Provocations satiriques éphémères anonymes », *Acta Fabula*, 14 décembre 2015 [En ligne : https://www.fabula.org/colloques/document2930.php].

ERRE Fabrice, *Le règne de la poire : caricatures de l'esprit bourgeois de Louis-Philippe à nos jours*, Seyssel, Champ Vallon, 2011.

REGNIER Philippe, RÜTTEN Raimund, JUNG Ruth et al., *La caricature entre République et censure : l'imagerie satirique en France de 1830 à 1880, un discours de résistance ?*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1996.

HISTOIRE DES MENTALITES ET DES REPRESENTATIONS

Outils de travail

DELACROIX Christian, DOSSE François et GARCIA Patrick et OFFENSTADT Nicolas (dir.), *Historiographies : concepts et débats*, Paris, Gallimard, 2010, 2 vol.

DURAND Gilbert, « Introduction à la mythodologie » dans *La sortie du XXe siècle*, Paris, CNRS Éditions, 2010, p. 17-186.

GAUVARD Claude et SIRINELLI Jean-François (dir.), *Dictionnaire de l'historien*, Paris, PUF, 2015.

Étude de l'événement

DOSSE François, *Renaissance de l'événement : un défi pour l'historien*, Paris, PUF, 2010.

RIVALAN GUEGO Christine et RODRIGUES Denis, *L'écho de l'événement : du Moyen Âge à l'époque contemporaine*, Rennes, PUR, 2011.

ROUSSEAU Frédéric et THOMAS Jean-François, *La fabrique de l'événement*, Paris, M. Houdiard, 2008.

Mémoire et mythes

AMALVI Christian, *Les héros des Français : controverses autour de la mémoire nationale*, Paris, Larousse, 2011.

BONNIOL Jean-Luc et CRIVELLO Maryline (dir.), *Façonner le passé : Représentations et cultures de l'histoire XVIe-XXIe siècle*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2017.

COTTRET Bernard et HENNETON Lauric, *Du bon usage des commémorations : histoire, mémoire et identité, XVIe-XXIe siècle*, Rennes, PUR, 2010.

COMET Georges, LEJEUNE Antoine et MAURY Claire, *Mémoire individuelle, mémoire collective et histoire*, Marseille, Solal, 2008.

DAVID Isabelle, GALTIER Fabrice et KIMMEL-CLAUZET Flore, *La fabrique des mémoires publiques*, Neuilly-sur-Seine, Atlande, 2018.

DOSSE François et GOLDENSTEIN Catherine, *Paul Ricoeur : penser la mémoire*, Paris, Éd. du Seuil, 2013.

HALBWACHS Maurice, *La mémoire collective*, Paris, Albin Michel, 1997.

HALBWACHS Maurice, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel, 1994.

GIRARDET Raoul, *Mythes et mythologies politiques*, Paris, Seuil, 1986.

LE GUELLEC-MINEL (DIR.) Anne, *La mémoire face à l'histoire : traces, effacement, réinscriptions*, Rennes, PUR, 2019.

NORA Pierre (dir.), *Les lieux de mémoire. 1. La République*, Paris, Gallimard, 1984.

NORA Pierre (dir.), *Les lieux de mémoire. 2. La Nation*, Paris, Gallimard, 1986, vol. III.

RICŒUR Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Éditions du Seuil, 2000.

Mémoire de la Révolution française

BETOURNE Olivier et HARTIG Aglaia I., *Penser l'histoire de la Révolution : deux siècles de passion française*, Paris, La Découverte, 1989.

BONNET Jean-Claude, ROGER Philippe et Centre culturel international, *La légende de la Révolution au XX^e^ siècle : de Gance à Renoir, de Romain Rolland à Claude Simon*, Paris, Flammarion, 1988.

CHALAS Yves (dir.), *Mythe et révolutions*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1990.

Collectif d'analyse de l'enquête, « Passé présent : les Français et leur Révolution. Une enquête qualitative », *Espace Temps*, n° 38-39, 1988, p. 25-35.

DAVALLON Jean, DUJARDIN Philippe et SABATIER Gérard (dir.), *Politique de la mémoire : commémorer la Révolution*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1993.

FORREST Alan, « L'armée de l'an II : la levée en masse et la création d'un mythe républicain », *AHRF*, n° 335, mars 2004, p. 111-130.

GERARD Alice, *La Révolution française, mythes et interprétations, 1789-1970*, Paris, Flammarion, 1970.

MARTIN Jean-Clément, « La Révolution française et la fabrique des héros », *Inflexions*, n° 16, 2011, p. 111-119.

MATHAN Anne de, *Mémoires de la Révolution française : enjeux épistémologiques, jalons historiographiques et exemples inédits*, Rennes, PUR, 2019.

POIRSON Martial, *La Révolution française et le monde d'aujourd'hui : mythologies contemporaines*, Paris, Classiques Garnier, 2014.

SERNA Pierre, « Les deux corps du mythe révolutionnaire » dans KALIFA Dominique (dir.), *Les historiens croient-ils aux mythes ?*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2016, p. 217-236.

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIX^e^ siècle, *Le XIX^e^ siècle et la Révolution française*, Paris, Éd. Créaphis, 1992.

WAHNICH Sophie, *La Révolution française n'est pas un mythe*, Paris, Klincksieck, 2017.

Représentations de l'histoire et en particulier de la Révolution française

AMALVI Christian, « L'Histoire de France racontée par la publicité : les affiches du roman national, au XXe siècle, exposées à la bibliothèque Forney du 30 janvier au 28 avril 2013 », *Sociétés & Représentations*, n° 36, 2013, p. 219-235.

AMALVI Christian (dir.), *Images militantes, images de propagande*, Paris, Éd. du CTHS, 2010.

CHEVALIER Alain et TOSATTO Guy, *Sigmar Polke et la Révolution française*, Vizille, Musée de la Révolution française, 2001.

CHEVREL Claudine et CORNET Béatrice, *L'histoire de France racontée par la publicité*, Paris, Paris bibliothèques, 2013.

CHOPELIN Paul, « La Révolution française en bande dessinée. Actualité de l'édition », *AHRF*, n° 398, décembre 2019, p. 147-172.

CRIVELLO Maryline, *L'écran citoyen : la Révolution française vue par la télévision de 1950 au Bicentenaire*, Paris, 1998.

CRIVELLO Maryline, *Les reconstitutions historiques (*Reenactment*). Pratiques sociales et imaginaire du passé*, [En ligne : https://muse.hypotheses.org/59].

DALLET Sylvie, *La Révolution française et le cinéma : de Lumière à la télévision*, Paris, Éd. des Quatre-Vents, 1989.

DERUELLE Aude et ROULIN Jean-Marie (dir.), *Les romans de la Révolution : 1790-1912*, Paris, Armand Colin, 2014.

ICART Roger, *La Révolution française à l'écran*, Toulouse, Milan, 1988.

JOURDAN Annie, *Les Monuments de la Révolution, 1770-1804 : une histoire de représentation*, Paris, H. Champion, 1997.

LESAGE Sylvain, « Écrire l'histoire en images. Les historiens et la tentation de la bande dessinée », *Le Mouvement Social*, n° 269-270, octobre 2019, p. 47-65.

ORAIN Hugo, *Images et révolution en mouvement : représentations fictionnelles de la Révolution française au cinéma, à la télévision et dans le jeu vidéo entre 2000 et 2020*, Thèse de doctorat, Université Rennes 2, Rennes, 2022.

ORY Pascal, « De Ciné-Liberté à la Marseillaise : espoirs et limites d'un cinéma libéré (1936-1938) », dans BOUVIER Jean, *La France en mouvement : 1934-1938*, Paris, Champ Vallon, 1986, p. 276-297.

ORY Pascal, « L'histoire par la bande ? », *Le Débat*, n° 177, décembre 2013, p. 90-95.

VOVELLE Michel, *La Révolution française, images et récits*, Paris, Messidor, 1986, vol.3.

VOVELLE Michel (dir.), *L'image de la Révolution française : communications présentées lors du congrès mondial pour le bicentenaire de la Révolution*, Paris, Pergamon Press, 1989-1990, 4 vol.

Mémoire et représentation de Valmy

BERGES Louis, *Valmy, le mythe de la République*, Toulouse, Privat, 2001.

CREPIN Annie, « Le mythe de Valmy » dans *Révolution et République, l'exception française*, Paris, Kimé, 1994, p. 467-478.

FEAUX Valmy, *Valmy, une bataille, un prénom, une réflexion*, Bruxelles, Éd. Labor, 1988.

FONROQUES René, *Valmy d'Algérie (El Kerma). Un beau village… de France (1792-1830-1848-1962)*, Chemillé-sur-Indrois, Hugues de Chivré, 2005.

GANDILHON René, « Le moulin de Valmy », *AHRF*, n° 193/1, 1968, p. 401-407.

GENTON François, « Goethe à Valmy et Christoph Friedrich Cotta », dans Pierre GRAPPIN et Jean MOES, *Sçavantes délices. Périodiques souabes au siècle des Lumières*, Paris, Didier-érudition, 1989.

HINTZE Hedwig, « Goethe et la Révolution française », *AHRF*, n° 53, septembre 1932, p. 425-441.

MALANDAIN Gilles, « L'héroïsme en héritage ? Trois ducs de Valmy sous la monarchie censitaire », *Parlement[s], Revue d'histoire politique*, n° 31, juillet 2020, p. 95-109.

MARTIN Jean-Clément, « Valmy ou l'embarras des souvenirs » dans *La machine à fantasmes. Relire l'histoire de la Révolution française*, Paris, Vendémiaire, 2012, p. 52-70.

PEDROTTI Claude, « Valmy, un fleuron de la colonisation », *Revue PNHA*, n° 122, [s.d.].

PESCHOT Bernard, « Valmy : lectures d'une bataille » dans *Recherches sur l'imaginaire*, Angers, Presses de l'Université d'Angers, 1990, vol. XX, p. 417-425.

PSILAKIS Catherine, *Veni, Vidi, Valmy – TCL / Veni, Vidi, Vici – Madonna*, [En ligne : https://antiquipop.hypotheses.org/988].

RELINGER Jean et DELAITRE Michel, « La victoire de Valmy bien vivante dans la mémoire des populations champenoise et argonnaise », *AHRF*, n° 343, mars 2006, p. 251-253.

SURATTEAU Jean-René, « Goethe et le tournant de Valmy », *AHRF*, n° 309, juillet 1997, p. 477-479.

Autres mémoires particulières, y compris de personnages historiques

BLANC William, *Le roi Arthur, un mythe contemporain : de Chrétien de Troyes à Kaamelott en passant par les Monty Python*, Paris, Libertalia, 2020.

CLAVERT Frédéric, « Face au passé : la Grande Guerre sur Twitter », *Le Temps des médias*, vol. 31, n° 2, 2018, p. 173-186.

DALISSON Rémi, *Les guerres & la mémoire : enjeux identitaires et célébrations de guerre en France de 1870 à nos jours*, Paris, CNRS éd., 2013.

DUBY Georges, *Le dimanche de Bouvines : 27 juillet 1214*, Rééd. 2006, Paris, Gallimard, 1985.

MARTIN Jean-Clément, *Robespierre : la fabrication d'un monstre*, Paris, Perrin, 2016.

MAZEAU Guillaume, *Le bain de l'histoire : Charlotte Corday et l'attentat contre Marat, (1793-2009)*, Seyssel, Champ Vallon, 2009.

Mémoires et mémorialistes

BIARD Michel, BOURDIN Philippe et LEUWERS Hervé (dir.), *L'écriture d'une expérience : Révolution, histoire et mémoires de conventionnels*, Paris, Société des études robespierristes, 2016.

BERCHET Jean-Claude, « Les Mémoires d'outre-tombe : une "autobiographie symbolique" » dans Damien Zanone et Chantal Massol (dir.), *Le Moi, l'Histoire 1789-1848*, Grenoble, UGA Éditions, 2019, p. 39-69.

RANCE Karine, « L'historiographie de l'émigration », dans BOURDIN Philippe (dir.), *Les noblesses françaises dans l'Europe de la Révolution*, Rennes, PUR, 2019, p. 355-368.

RANCE Karine, « Mémoires de nobles français émigrés en Allemagne pendant la Révolution française : la vision rétrospective d'une expérience », *Revue d'Histoire Moderne & Contemporaine*, vol. 46, n° 2, 1999, p. 245-262.

SETH Catriona, « La plume ou l'épée. Réflexions sur quelques mémorialistes », dans BOURDIN Philippe, *Les noblesses françaises dans l'Europe de la Révolution*, Rennes, PUR, 2019, p. 443-458.

Commémorations de la Révolution française

BARIETY Jacques (dir.), *1889, centenaire de la Révolution française : réactions et représentations politiques en Europe*, Berne, Suisse, P. Lang, 1992.

GARCIA Patrick, *Le bicentenaire de la Révolution française : pratiques sociales d'une commémoration*, Paris, CNRS éditions, 2000.

KAPLAN Steven Laurence, *Adieu 89*, traduit par André CHARPENTIER et par Rémy LAMBRECHTS, Paris, Fayard, 1993.

LE MONNIER Danielle et VOVELLE Michel, *Les colloques du Bicentenaire : répertoire des rencontres scientifiques nationales et internationales*, Paris, La Découverte / Société des études robespierristes, 1991.

ORY Pascal, *Une nation pour mémoire : 1889, 1939, 1989, trois jubilés révolutionnaires*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1992.

VOVELLE Michel, *La bataille du bicentenaire de la Révolution française*, Paris, La Découverte, 2017.

HISTORIOGRAPHIE

Ouvrages généraux

AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, BARTHELEMY Dominique, BECKER Annette et BECKER Jean-Jacques, *Les historiens*, Paris, Armand Colin, 2003.

CADIOU François, COULOMB Clarisse, LEMONDE Anne, et al., *Comment se fait l'histoire*, Paris, La Découverte, 2011.

FURET François et OZOUF Mona, *Dictionnaire critique de la Révolution française. 5. Interprètes et historiens*, Paris, Flammarion, 2017.

POTIN Yann et SIRINELLI Jean-François, *Générations historiennes : XIX^e^-XXI^e^ siècle*, Paris, CNRS éditions, 2019.

Historiens romantiques

BARTHES Roland, *Michelet*, Paris, Seuil, 1995.

COURT Antoine, « Les Girondins de Lamartine. Un incendie. Un feu de paille », *Cahiers de l'AIEF*, n° 47, mai 1995, p. 305-321.

DARRIULAT Philippe, *Un enfant du siècle : Albert Laponneraye, révolutionnaire, historien et journaliste (1808-1849)*, Rennes, PUR, 2019.

HAZAREESINGH Sudhir, « Une profonde haine de la tyrannie : Albert Laponneraye et les paradoxes de la mémoire républicaine » dans DELEPLACE Marc (dir.), *Les discours de la haine : Récits et figures de la passion dans la Cité*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2019, p. 227-234.

PETITIER Paule, *Michelet : rythme de la prose, rythme de l'histoire*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2010.

TOMBS Robert, « Thiers historien », *Cahiers de l'AIEF*, vol. 47, n° 1, 1995, p. 265-281.

WALCH Jean, *Les maîtres de l'histoire (1815-1850)*, Genève, Éd. Slatkine, 1986.

Autres articles et ouvrages spécifiques sur des historiens

BOURDIN Philippe (dir.), *La Révolution 1789-1871: écriture d'une histoire immédiate*, Clermond-Ferrand, Presses Universitaires Blaise-Pascal, 2008.

COINTET Jean-Paul, *Hippolyte Taine*, Paris, Perrin, 2012.

COX Marvin R., « Furet, Cobban and Marx: The Revision of the "Orthodoxy" Revisited », *Historical Reflections / Réflexions Historiques*, vol. 27, n° 1, 2001, p. 49-77.

GESLOT Jean-Charles, *Histoire d'un livre :* L'Histoire de France *de Victor Duruy (1858)*, Paris, CNRS Éditions, 2022.

RITZ Olivier, « L'an IX ou l'historiographie de la Révolution en débat », *La Révolution française. Cahiers de l'Institut d'histoire de la Révolution française*, n° 10, mai 2016, [En ligne : https://doi.org/10.4000/lrf.1603].

Enseignement de l'histoire

BOURDIN Philippe et TRIOLAIRE Cyril, *Comprendre et enseigner la Révolution française : actualité et héritages*, Paris, Belin, 2015.

BOURDON Étienne, GARCIA Patrick et PERNOT François, *Lavisse : le roman national comme patrimoine scolaire ?*, Montreuil, Les Éditions de l'œil, 2016.

BOYER Gilles, CLERC Pascal, ZANCARINI-FOURNEL Michelle, ABBASSI Driss et CAMARA Amadou, *L'école aux colonies, les colonies à l'école*, Lyon, ENS éd., 2013.

CHOPPIN Alain, « Le cadre législatif et réglementaire des manuels scolaires. II, De 1940 à nos jours », *Histoire de l'éducation*, , vol. 34, n° 1, 1987, p. 3-36.

CITRON Suzanne, *Le mythe national: l'histoire de France revisitée*, Ivry-sur-Seine, Les Éditions de l'Atelier/Les Éditions Ouvrières, 2019.

DE COCK Laurence, PICARD Emmanuelle et CITRON Suzanne, *La fabrique scolaire de l'histoire : illusions et désillusions du roman national*, Marseille, Agone, 2009.

DELEPLACE Marc, DE COCK Laurence, JESSENNE Jean-Pierre et al., « Enseigner la révolution française au début du XXIe siècle », *AHRF*, n° 368, juin 2012, p. 163-182.

FALAIZE Benoît, *L'histoire à l'école élémentaire depuis 1945*, Rennes, PUR, 2016.

GARCIA Patrick et LEDUC Jean, *L'enseignement de l'Histoire en France*, Paris, Armand Colin, 2003.

GAULUPEAU Yves, « L'histoire en images à l'école primaire. Un exemple : la Révolution française dans les manuels élémentaires (1870-1970) », *Histoire de l'éducation*, mai 1986, p. 29-52.

LUCAS Nicole, *Enseigner l'histoire dans le secondaire : manuels et enseignement depuis 1902*, Rennes, PUR, 2001.

MARCEL Jean-François, « De l'évolution socio-historique du travail de l'enseignant du primaire », *Les Sciences de l'éducation - Pour l'Ère nouvelle*, vol. 38, nº 4, 2005, p. 31-59.

REINHARD Marcel, « L'enseignement de l'histoire de la Révolution aux enfants des écoles », *AHRF*, nº 190, décembre 1967, p. 514-516.

SEMIDEÏ Manuela, « De l'Empire à la décolonisation à travers les manuels scolaires français », *Revue française de science politique*, vol. 16, nº 1, 1966, p. 56-86.

ÉCLAIRAGES DIVERS SUR LA FRANCE CONTEMPORAINE

Ouvrages généraux

APRILE Sylvie, *1815-1870. La Révolution inachevée*, Paris, Gallimard, 2020.

DELPECH David, ROLLET Stella et YON Jean-Claude, *La France dans l'Europe du XIX^e^ siècle (1802-1914)*, Paris, Armand Colin, 2017.

HOUTE Arnaud-Dominique, *Histoire de la France contemporaine. 4. Le triomphe de la République*, Paris, Éd. du Seuil, 2014.

Symbolique républicaine

AGULHON Maurice, *Les métamorphoses de Marianne : l'imagerie et la symbolique républicaines de 1914 à nos jours*, Paris, Flammarion, 2001.

AGULHON Maurice, *Marianne au pouvoir : l'imagerie et la symbolique républicaines de 1880 à 1914*, Paris, Flammarion, 2001.

AGULHON Maurice, « Nouveaux propos sur les statues de « grands hommes » au XIX^e^ siècle », *Romantisme*, vol. 28, nº 100, 1998, p. 11-16.

AGULHON Maurice, *Marianne au combat : l'imagerie et la symbolique républicaines de 1789 à 1880*, Paris, Flammarion, 1979.

AGULHON Maurice, « La « statuomanie » et l'histoire », *Ethnologie française*, vol. 8, nº 2/3, 1978, p. 145-172.

BEST Janice, « Une Statue monumentale de la République », *Nineteenth-Century French Studies*, vol. 34, nº 3/4, 2006, p. 303-322.

CORBIN Alain, TARTAKOWSKY Danielle, GEROME Noëlle et al., *Les usages politiques des fêtes aux XIX^e^-XX^e^ siècles*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1994.

DALISSON Rémi, *Célébrer la nation : les fêtes nationales en France de 1789 à nos jours*, Paris, Nouveau Monde éditions, 2009.

HAMMAN Philippe, « Une entreprise de mobilisation patriotique : la production de la faïencerie de Sarreguemines (1871-1918) », *Genèses*, n° 47, 2002, p. 140-161.

IHL Olivier, *La fête républicaine*, Paris, Gallimard, 1996.

IHL Olivier, « Les territoires du politique. Sur les usages festifs de l'espace parisien à la fin du XIXe siècle », *Politix. Revue des sciences sociales du politique*, vol. 6, n° 21, 1993, p. 15-32.

LALOUETTE Jacqueline, *Un peuple de statues : la célébration sculptée des grands hommes (France 1801-2018)*, Paris, Mare & Martin, 2018.

RICOLLEAU Maurice, *Histoire du Panthéon : de l'église Sainte-Geneviève au temple républicain*, Paris, Éditions Beauchesne, 2019.

Histoire des gauches

BECKER Annette, « La gauche et l'héritage de la Grande Guerre » dans Jean-Jacques Becker et Gilles Candar (dir.), *Histoire des gauches en France*, Paris, La Découverte, 2005, vol.2, p. 330-340.

BERNARD Jean-Pierre, *Paris rouge 1944-1964 : les communistes français dans la capitale*, Seyssel, Champ Vallon, 1991.

BOUJU Marie-Cécile, « L'Histoire dans la culture militante communiste en France, 1921-1939 », *Cahiers du CRHQ*, 2012, p. 1-23.

CHAMBARLHAC Vincent, DURY Maxime et HOHL Thierry (éd.), *Histoire documentaire du Parti Socialiste. 1. L'entreprise socialiste (1905-1920)*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2005.

DUCANGE Jean-Numa, *La Révolution française et la social-démocratie : transmissions et usages politiques de l'histoire en Allemagne et Autriche (1889-1934)*, Rennes, PUR, 2012.

HINCKER François, « La lecture de la Révolution française par le Parti communiste français », *Communisme*, n° 20-21, 1989, p. 101-110.

LAVABRE Marie-Claire, *Le fil rouge : sociologie de la mémoire communiste*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1994.

LOUBES Olivier, « A contre histoire. Gaston Clémendot, instituteur pacifiste (1904-1952) », *Histoire@Politique*, vol. 3, n°3, 2007, [En ligne : http://www.histoire-politique.fr/].

LUZZATTO Sergio, *L'impôt du sang : la gauche française à l'épreuve de la guerre mondiale, 1900-1945*, traduit par Simone CARPENTARI-MESSINA, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1996.

MARTELLI Roger, VIGREUX Jean et WOLIKOW Serge, *Le Parti rouge*, Paris, Armand Colin, 2020.

SANTAMARIA Yves, « Passions pacifistes, violence révolutionnaire », *Communisme*, n° 67-68, 2001, p. 41-69.

TCHOUDINOV Alexandre V., « Le culte russe de la Révolution française », *Cahiers du monde russe*, vol. 48, n° 2-3, 15 avril 2007, p. 485-498.

VIDAL Georges, « Le Parti communiste français et la défense nationale (septembre 1937-septembre 1939) », *Revue historique*, n° 630/2, 2004, p. 333-369.

Armée, militarisme et conflits

BATTESTI Michèle, « L'innovation et la marine de guerre (1815-1850) » dans *Guerre et Histoire*, Paris, Hermann, 2019, p. 335-349.

BRANCHE Raphaëlle, *L'embuscade de Palestro : Algérie 1956*, Paris, La Découverte, 2018.

BOURGUINAT Nicolas et VOGT Gilles, *La guerre franco-allemande de 1870*, Paris, Flammarion, 2020.

Centre de recherches révolutionnaires et romantiques (dir.), *La bataille, l'armée, la gloire : 1745-1871*, Clermont-Ferrand, Faculté des lettres et sciences humaines de l'Université de Clermont-Ferrand II, 1985, vol. I.

COCHET François, *Les Français en guerres*, Paris, Perrin, 2017.

CREPIN Annie, *Défendre la France : Les Français, la guerre et le service militaire, de la guerre de Sept Ans à Verdun*, Rennes, PUR, 2015.

CREPIN Annie, *Histoire de la conscription*, Paris, Gallimard, 2009.

DAVION Isabelle, HEUSER Beatrice, ARBARETIER Vincent et al., *Batailles: une histoire des grands mythes nationaux*, Paris, Belin, 2020.

DREVILLON Hervé, *Batailles : scènes de guerre de la Table ronde aux tranchées*, Paris, Seuil, 2007.

DREVILLON Hervé, *Penser et écrire la guerre : contre Clausewitz*, Paris, Passés composés, 2021.

DREVILLON Hervé et WIEVIORKA Olivier (dir.), *Histoire militaire de la France*, Paris, Perrin, 2022.

ESPINOSA Carole, *L'armée et la ville en France : 1815-1870*, Paris, L'Harmattan, 2008.

GACON Gérard et LATTA Claude (dir.), *Les républicains & la guerre de 1870-1871*, Lyon, Jacques André Éditeur, 2014.

GARRY Julien, « Au sabre ou au feu, quelle forme pour les conflits de la Troisième République (1871-1914) », Université de Bourgogne, 2020, [En ligne : https://hal-univ-bourgogne.archives-ouvertes.fr/hal-02864558].

GERVEREAU Laurent, « La guerre invisible », dans Philippe BUTON (dir.), *La guerre imaginée*, Paris, S. Arslan, 2002.

GUIOMAR Jean-Yves, « Du roi de guerre au peuple de guerre » dans Laurent Bourquin, Alain Hugon, Yann Lagadec et Philippe Hamon (dir.), *La politique par les armes : Conflits internationaux et politisation (XVe-XIXe siècle)*, Rennes, PUR, 2019, p. 127-137.

LECONTE Pierre (éd.), *Le Livre d'or du contre-torpilleur Valmy*, Cherbourg, Presses de A. Mouville, 1929.

MARIE Jean-Jacques, *La guerre civile russe (1917-1922). Armées paysannes rouges, blanches et vertes*, Paris, Éditions Autrement, 2005.

Première guerre mondiale

CAMPA Laurence, *Poètes de la Grande Guerre. Expérience combattante et activité poétique*, Paris, Classiques Garnier, 2020.

CHANET Jean-François, COCHET François, DARD Olivier, *D'une guerre à l'autre : que reste-t-il de 1870-1871 en 1914 ?*, Paris, Riveneuve éditions, 2016.

COCHET François, *La grande guerre : fin d'un monde, début d'un siècle*, Paris, Perrin, 2018.

DALISSON Rémi, « Champs de batailles et mémoire de guerre. L'exemplarité de la célébration de la victoire de la Marne de 1916 à 1939 », *Revue du Nord*, vol. 82, n° 337, 2000, p. 763-787.

GERVEREAU Laurent et PROCHASSON Christophe (dir.), *Images de 1917*, Paris, Musée d'histoire contemporaine, 1987.

MARTY Cédric, *« A la baïonnette en ! » : approche des imaginaires à l'épreuve de la guerre 1914-1918*, Thèse de doctorat, Université Toulouse-Jean Jaurès, Toulouse, 2014.

TILLIER Bertrand (dir.), *Cartes postales illustrées en guerre : 1914-1918*, Paris, CNRS Éditions, 2021.

Seconde Guerre mondiale

ALARY Éric, *Nouvelle histoire de l'Occupation*, Paris, Perrin, 2019.

BELLANGER Claude, *Presse clandestine : 1940-1944*, Paris, Armand Colin, 1961.

CAHON Julien, « Commémorations et représentations communistes de la Résistance : le département de la Somme » dans Robert Vandenbussche (dir.), *Mémoires et représentations de la Résistance*, Lille, Publications de l'Institut de recherches historiques du Septentrion, 2018, p. 37-50.

COMBES André, *La franc-maçonnerie sous l'Occupation : Persécution et Résistance (1939-1945)*, Paris, Éditions du Rocher, 2005.

CREMIEUX-BRILHAC Jean-Louis, *Les Français de l'an 40*, Paris, Gallimard, 2020.

CREMIEUX-BRILHAC Jean-Louis, *Ici Londres : 8 décembre 1941-7 novembre 1942*, Paris, La Documentation française, 1975.

FOUCHE Pascal, « Les listes Otto pendant l'Occupation allemande » dans *Censures: de la Bible aux « Larmes d'Éros »*, Paris, Éditions du Centre Georges Pompidou, 1987.

LESTRINGANT Frank, « De Munich à Valmy. La Révolution Française au miroir de l'Humanité clandestine, 1939-1942 », *Histoire, économie & société*, vol. 12, n° 4, 1993, p. 573-584.

LIAIGRE Franck, *Les FTP : nouvelle histoire d'une résistance*, Paris, Perrin, 2015.

LISSNER Abraham, *Un Franc-tireur juif raconte...*, Paris, A. Lissner, 1969.

MARCOT François (dir.), *Dictionnaire historique de la Résistance: résistance intérieure et France libre*, Paris, Robert Laffont, 2006.

MASTOR André, *Des réseaux et des hommes : Félix Orsini, Paris, 1er septembre 1940*, Ajaccio, Lettres sud, 1993.

NOGUERES Henri, *Histoire de la Résistance en France : juin 1941-octobre 1942*, Paris, R. Laffont, 1981.

PROST Antoine (dir.), *La résistance, une histoire sociale*, Paris, les Éd. de l'atelier / les Éd. ouvrières, 1997.

ROSSIGNOL Dominique, *Histoire de la propagande en France de 1940 à 1944 : l'utopie Pétain*, Paris, PUF, 1991.

ROUSSO Henry, *Le régime de Vichy*, Paris, PUF, 2019.

SEGHERS Pierre, *La Résistance et ses poètes : France 1940-1945*, Paris, Seghers, 1974.

SOUCY Robert, *Fascismes français ?*, Paris, Autrement, 2004.

VEILLON Dominique, *Le Franc-tireur*, Paris, Flammarion, 1977.

WIEVIORKA Olivier, *Histoire de la Résistance : 1940-1945*, Paris, Perrin, 2013.

Sentiment national

BECKER Jean-Jacques et AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *La France, la nation, la guerre : 1850-1920*, Paris, SEDES, 1995.

DARRIULAT Philippe, *Les patriotes : la gauche républicaine et la nation*, Paris, Éd. du Seuil, 2001.

DUCANGE Jean-Numa, *Quand la gauche pensait la nation : nationalités et socialismes à la Belle Époque*, Paris, Fayard, 2021.

GIRARDET Raoul, *Nationalismes et nation*, Bruxelles, Belgique, Éditions Complexe, 1996.

GUSDORF Georges, « Le cri de Valmy », *Communications*, n° 45, 1987, p. 117-155.

JOLY Bertrand, « La France et la Revanche (1871-1914) », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 1999, vol. 46, n° 2, p. 325-347.

FALAIZE Benoît, HEIMBERG Charles et LOUBES Olivier, *L'école et la nation : actes du séminaire scientifique international, Lyon, Barcelone, Paris, 2010*, Lyon, ENS éditions, 2013.

LACOSTE Yves, *Vive la nation : destin d'une idée géopolitique*, Paris, Fayard, 1998.

LEDOUX Sébastien, *La nation en récit : des années 1970 à nos jours*, Paris, Belin, 2021.

MARTIN Jean-Clément, *Contre-révolution, révolution et nation en France : 1789-1799*, Paris, Éd. du Seuil, 1998.

Littérature

ARTIAGA Loïc (dir.), *Le roman populaire*, Paris, Autrement, 2008.

AUTRAND Michel, « Le roman d'Alexandre Dumas à l'épreuve de la Révolution », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, vol. 90, n° 4-5, 1990, p. 679-691.

BOIREAU Marie-France, *Aragon, romancier de la Grande Guerre et penseur de l'Histoire*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2013.

GARNOT Benoît, *L'histoire selon San-Antonio*, Dijon, Éditions Universitaires de Dijon, 2018.

HINCKER Louis, « Claude Simon et la Révolution : écrire l'opacité et la désaffiliation », *La Révolution française. Cahiers de l'Institut d'histoire de la Révolution française*, n° 20, juin 2021, [En ligne : https://doi.org/10.4000/lrf.5105].

LEVEQUE Laure, « Le monologue intérieur dans La Semaine sainte d'Aragon, ou les voies dialogiques d'une conscience historique », *Modèles linguistiques*, vol. XXXVIII, n° 76, décembre 2017, p. 165-194.

LEVEQUE Laure, « Les Mystères du peuple d'Eugène Sue, une politique fiction de 1848 : de quoi demain sera-t-il fait ? », *Babel. Littératures plurielles*, n° 30, juillet 2014, p. 303-326.

LEVY Joachim, *L'écriture de résistance de Louis Aragon : entre écriture de l'Histoire et ré-unification nationale*, Stendhal - Grenoble 3, Grenoble, 2011.

MURPHY Steve, *Rimbaud et la ménagerie impériale*, Lyon, Presses universitaires de Lyon , 1991.

SARKONAK Ralph, « Un drôle d'arbre : *L'Acacia* de Claude Simon », *Cahiers Claude Simon*, 8, n° 11, juillet 2016, p. 53-80.

Culture et société

BECK Robert, « La promenade urbaine au XIX^e^ siècle », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, n° 116-2, juin 2009, p. 165-190.

BOURDELAIS Patrice et RAULOT Jean-Yves, *Une peur bleue : histoire du choléra en France (1832-1854)*, Paris, Payot, 1987.

BOUVIER Jean-Claude, *Les noms de rues disent la ville*, Paris, C. Bonneton, 2007.

CAROL Anne, *L'embaumement, une passion romantique : France, XIX^e^ siècle*, Ceyzérieu, Champ Vallon, 2015.

DEGRAS Priska, « Littérature et Histoire : le nom-du-père » dans ROCHMANN Marie-Christine (dir.), *Esclavage et abolitions. Mémoires et systèmes de représentation*, Paris, Karthala, 2000, p. 137-145.

DURAND Guillaume, *Les noms de famille de la population martiniquaise d'ascendance servile: origine et signification des patronymes portés par les affranchis avant 1848 et par les « nouveaux libres » après 1848 en Martinique*, Paris, L'Harmattan, 2011.

KALIFA Dominique, *La culture de masse en France*, Paris, La Découverte, 2001.

LARCHER Silyane, « Tu seras une personne, mon enfant ! La citoyenneté pour les "nouveaux libres" des Antilles françaises après 1848 », *Sociologie*, vol. 5, n° 2, 2014, p. 157-170.

LYONS Martyn, *Le Triomphe du livre*, Paris, Éditions du Cercle de la Librairie, 1987.

PIED Édouard, *Notices sur les rues de Nantes*, Nantes, A. Dugas, 1906.

RIPERT Aline, FRERE-MICHELAT Claude, FORESTIER Sylvie et BORIE-PEREZ Gisèle, *La carte postale : son histoire, sa fonction sociale*, Paris, Éditions du CNRS, 1983.

ROUFFIGNAC Isabeau de et ROUFFIGNAC Aude de, *Les chromos : album d'une collection*, Paris, Éditions de La Martinière, 2016.

TARTAKOWSKY Danielle, « Stratégies de la rue 1934-1936 » dans BOUVIER Jean (dir.), *La France en mouvement (1934-1938)*, Seyssel, Champ Vallon, 1986.

TREMEL Laurent, *Jeux de rôles, jeux vidéo, multimédia. Les faiseurs de mondes*, Paris, PUF, 2001.

VAÏSSE Maurice (dir.), *Le pacifisme en Europe : des années 1920 aux années 1950*, Bruxelles, Bruylant, 1993

Annexes

Annexe 1 : Lettre de Kellermann au ministre de la Guerre

Du quartier-général de Dampierre sur-Ouvres, le 21 septembre à 9 heures du matin

Je m'empresse, Monsieur, de vous instruire de la journée d'hier. Les ennemis ont attaqué, dès la pointe du jour, M. Desprez de Crassier, qui commandait mon avant-garde ; il s'est replié sur moi en se défendant avec valeur et intelligence. Les ennemis, en très-grand nombre, ont marché sur plusieurs colonnes. M. de Valence, à la tête des grenadiers et des carabiniers, les a contenus long-tems sur une hauteur en avant de celle où je formai mes troupes. Ne pouvant que difficilement pénétrer, ils ont prolongé leurs troupes par ma droite, sous la protection d'une immense artillerie. Je me suis alors rangé en bataille ; et quelques désagréable que fût la position que j'avais prise, étant bien loin de croire qu'une aussi grande de leur armée eût passé par la trouée de Grandpré, je lui ai présenté le combat de sept heures du matin jusqu'à sept heures du soir ; ils n'ont jamais osé m'attaquer, malgré la bien grande différence du nombre, et la journée s'est passée en une canonnade de quatorze heures, de très-près, et qui nous a coûté beaucoup de braves gens. On dit que les ennemis ont prodigieusement perdu, surtout de leur cavalerie et de leur artillerie.

Les troupes commandées par M. Hemget, maréchal de camp, que M. Dumourier avait envoyées, ainsi que M. Chazot, lieutenant-général, pour renforcer mon armée, se sont brillamment conduites, et ont fait environ 50 prisonniers.

J'ai gardé ma position jusqu'à 10 heures du soir et j'ai alors pris un autre camp sur la droite des ennemis, qui m'ont laissé faire mon mouvement, quoiqu'il n'ait été fini que ce matin, sans m'attaquer.

Je ne puis rendre assez de justice à la valeur et au zèle des officiers généraux supérieurs et particuliers, et à la conduite des troupes. Je les ai vus perdre des rangs entiers par l'explosion de trois caissons incendié par un obus, sans sourciller, ni déranger leur alignement. Une partie de la cavalerie, et surtout les carabiniers, ont été souvent exposés à un feu très-meurtrier ; ils ont été des modèles de courage et de tranquillité. J'avais espéré que leur cavalerie engagerait le combat, et la mienne était disposée de manières à devoir espérer du succès. M. Desseraremme, maréchal de camp d'artillerie, a eu, ainsi que moi, un cheval fortement blessé d'un coup de canon ; et parmi nos camarades que nous regrettons, se trouve M. Lormier, lieutenant-colonel, commandant un bataillon de grenadiers volontaires, officier distingué de toutes les manières.

Embarrassé du choix, je ne citerai, parmi ceux qui ont montré un grand courage, que M. Chartres et son aide-de-camp, M. Montpensier, dont l'extrême jeunesse rend le sang froid, à un des deux les plus soutenus qu'on puisse voir, extrêmement remarquable.

La Nation française, après ce que j'ai vu hier, peut être sûre que les soldats les plus aguerris ne doivent pas l'emporter sur ceux qui se sont consacrés à la défense de la liberté ; ils ont monté que leur confiance en leurs généraux était entière, par la manière dont ils restaient à des postes périlleux. M. Dumourier est venu passer plusieurs heures avec moi aux batteries, et m'aurait amené toute son armée, s'il n'avait craint d'être attaqué lui-même ; il m'a envoyé plus de troupes que je n'aurais dû en espérer sa position, et je ne puis assez me louer de sa conduite envers moi.

Ma perte se porte à environ 250 hommes, tant tués que blessés. Je ne dois pas vous laisser ignorer non plus que MM. Fabrefond, Hustace, et mon aide-de-camp Lajolet, se sont conduits de la manière la plus distinguée dans l'affaire d'hier.

Je vous enverrai, par la prochaine occasion, de pauvres veuves que je vous prierai de recommander au corps législatif, pour leur faire obtenir des secours.

Le général en chef de l'armée du centre.

Signé, Kellermann.

Source : Gazette nationale ou le Moniteur universel*, 24 septembre 1792, p. 3.*

Annexe 2 : Lettre du duc de Montpensier au duc de Beaujolais

De Dampierre-sur-Aube, le 21 sept, à 9 h. 1/2 du matin,

Nous avons eu hier, mon cher Beaujolois, une bien vive canonnade. Elle a duré 14 heures, depuis 2 heures du matin jusqu'à 6 heures du soir. Tous les vieux militaires ont dit ne s'être jamais trouvés à une affaire si chaude ; nous étions aussi exposés que de simples soldats, les obus éclatoient autour de nous . Le général Kellerman a reçu un boulet qui a emporté un pan de son habit et qui a grièvement blessé son cheval, mais lui, Dieu merci, n'a rien ; nous étions environnés de cadavres, de blessés expirants, de mares de sang, jamais je n'ai vu de spectacle si horrible ; je crois que nous avons perdu, tant morts que grièvement blessés, environ 4 ou 500 hommes ; ce compte n'est nullement exagéré ; mais ce qui m'a touché jusqu'à l'âme, c'est de voir cette infanterie immobile, voyant leurs camarades tomber à tout instant au milieu d'eux et criant : Vive la Nation, ça ira !

L'ennemi est toujours rangé en bataille sur les hauteurs d'où il nous a canonné ; il est très en force ; nous avons changé de position et nous en avons pris une beaucoup meilleure ; j'espère que nous ne laisserons pas ces messieurs longtemps tranquilles. Je suis assez fatigué, mais je me porte très bien ainsi que mon frère...

A. PHILIPPE.

Source : Bibliothèque de l'Institut de France, Ms 2048, « Lettres de Philippe-Antoine, duc de Montpensier à l'armée du Nord, en 1792-1793 […] », pièce n° 293.

La lettre a également été imprimée dans Gaston Du Boscq de Beaumont, M. Bernos (éd.), *La famille d'Orléans pendant la Révolution, d'après sa correspondance inédite*, Paris, Emile-Paul frères, 1913, p. 159-160.

Annexe 3 : Caricatures révolutionnaires

Anonyme, La Grande foire remportée par Brunswick en France*, [1792], eau forte, Musée Carnavalet*.

Anonyme, Refrains patriotiques*, [F. Bonneville], [1792-1793], eau forte, BnF.*

Anonyme, La Querelle des Brigands, [1792-1793], eau forte, Musée Carnavalet.

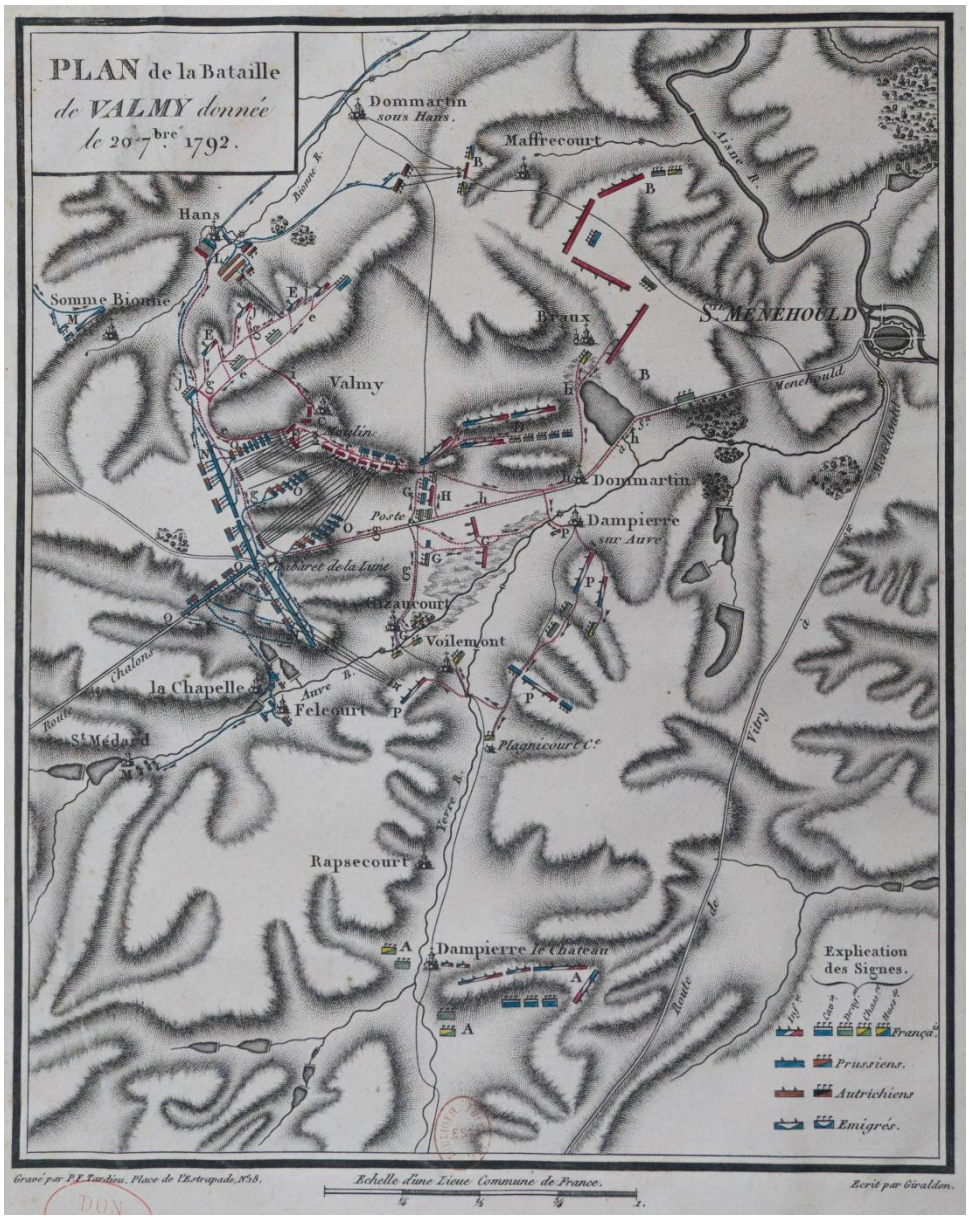
Annexe 4 : La Trouée de Grandpré sous forme de médaillon

Anonyme, La trouée de Grand Pré, [1792], diamètre : 6,8 cm, Musée Carnavalet

Annexe 5 : Plans de la bataille de Valmy de l'époque napoléonienne

Parmi les divers plans qui ont été produits à cette époque, nous avons jugé que celui de Hérisson ainsi que celui de Tardieu et Giraldon étaient plutôt représentatifs des documents diffusés, l'un par son style coloré et naïf, l'autre par sa précision et son récit.

Archives départementales de la Marne, 1 L 878, « Bataille de Valmy, plan par Hérisson », 54 x 59 cm, [1800], [En ligne : https://archives.marne.fr/ark:/86869/q9kq13wdbn5t]. Consulté le 26 juillet 2022.



Bibliothèque Richelieu, QB-1 (1792-08-11/1792-09-20)-FO, Plan de la bataille de Valmy par Tardieu, [1805-1815].

À l'arrière du plan figure du texte :

Explication du plan de la bataille de Valmy

A. Position de l'armée du centre, le 18 septembre.

B. Position de l'armée du Nord, du 19 au 30 septembre.

C. Position de 2000 hommes, commandés par le général Stengel (du 19 au 20)

D. Position de l'armée du centre (le 19).

e. E. Marche et position de la réserve, pour soutenir les troupes commandées par le général Després-Crassier, posté à Hans, et attaqué par l'avant-garde ennemie.

f. F. Marche et position de l'armée du centre (le 20).

g. G. Retraite et position de l'avant-garde et de la réserve.

h. G. Marche et position de 4000 hommes de l'armée du Nord.

I. Marche et position des troupes aux ordres du général Stengel.

J. Marche de l'armée coalisée (le 20).

L. Position d'une partie des Autrichiens, commandés par le général Clairfayt.

M. Position d'une partie des émigrés (l'autre partie était à Somme-Suipe).

N. Positions des Prussiens

Le 20, à sept heures du matin, la canonnade commença de part et d'autre ; vers les dix heures, l'artillerie des ennemis fit sauter (au moulin de Valmy) deux caissons, ce qui occasionna quelque confusion : mais la présence du général en chef, pour l'établissement d'une nouvelle batterie, rétablit bientôt l'ordre sur toute la ligne.
Cependant l'ennemi redoubla son feu et se forma sur trois colonnes, soutenu par la cavalerie (voyez O) s'avança pour attaquer les Français, sur tout le point du moulin de Valmy ; à mesure que ses colonnes avançaient, le feu de son artillerie diminuait, ce qui força le général Kellermann à faire faire une manœuvre semblable. A peine les colonnes sont-elles formées, que, s'adressant à l'armée, il lui dit : « Camarades, le moment de la victoire est arrivé ; laissons avancer l'ennemi, et chargeons-le à la baïonnette ». L'armée répondit par des cris de vive la nation ! qui durèrent près d'un quart-d'heure ; ce qui étonna tellement l'ennemi qu'il s'arrêta tout court, fit demi-tour à droite, et retourna prendre sa première position, avec assez de précipitation, laissant beaucoup d'hommes et une grande quantité de chevaux sur le champ de bataille.

Les éléments présents sur et avec ce plan nous permettent de distinguer plusieurs éléments de la mémoire de Valmy, avec la présence soulignée du moulin sur le plan lui-même et surtout un récit de la bataille de Valmy très proche du mémoire de Kellermann. L'épisode des caissons qui explosent est mentionné ainsi que le cri des troupes après la demande de Kellermann de charger à la baïonnette qui aurait effrayé l'ennemi. Toutefois, ce récit nous incite à la prudence, car il a pu être rédigé ultérieurement au plan.

Annexe 6 : Les médailles représentant Kellermann

Médaille de 1820 produite à la mort du général Kellermann / Médaille de 1920 pour le centenaire de sa mort
Source : Musée historique de la ville de Strasbourg.

En cent ans, le duc de Valmy se retrouve transfiguré par le mythe. D'un portrait en habits, très aristocratique, il se transforme en général exalté de la Révolution française, entonnant le cri de « Vive la nation ! ».

Annexe 7 : Le monument funéraire de Kellermann à Valmy

Source : Wikimédia (CC BY-SA 3.0)

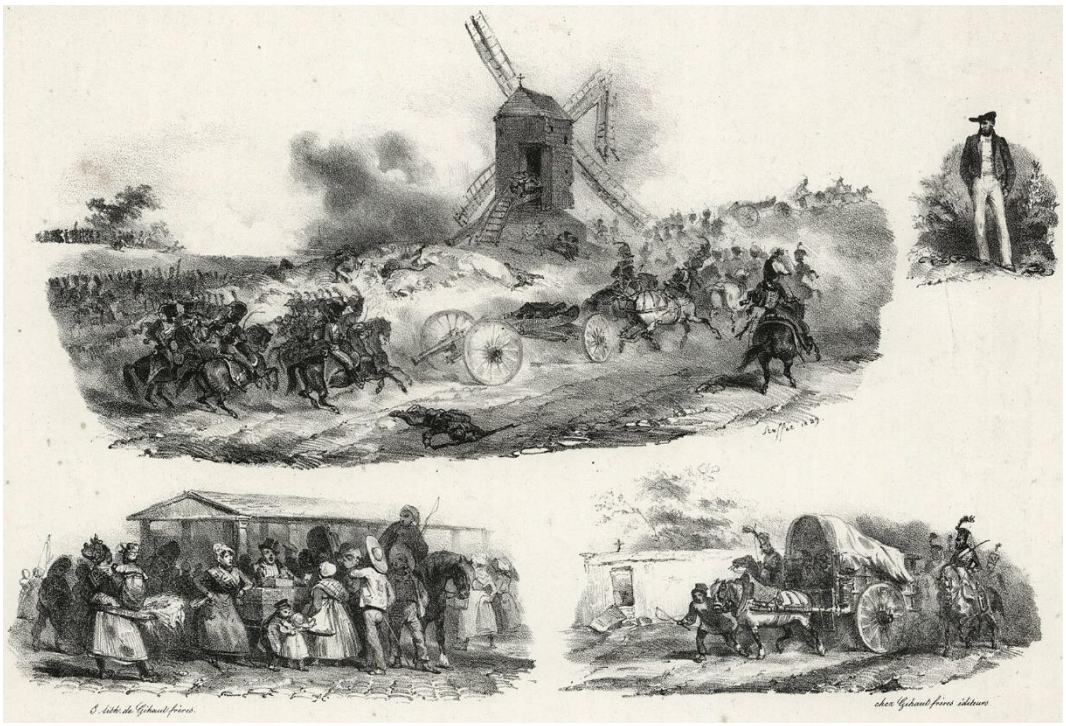
On peut également distinguer la chapelle Ginnetti à gauche.

Annexe 8 : Estampes de Joliot et Bellangé

Joliot (graveur), Cl. Joseph Curty (dessin), Valmy (1792)*, 1833, eau forte, musée Carnavalet.*

Hippolyte Bellangé, Combat de Valmy*, Gihaut frères, 1833, lithographie, musée Carnavalet.*

Annexe 9 : Dessins de Raffet



Divers croquis*, Gihaut frères, 1829, lithographie, 25,7 x 33,7 cm, MAH Musée d'art et d'histoire, Ville de Genève.*

La bataille de Valmy*, Plume et encre brune, 8 x 10 cm.*
Source : marchand d'art Oger-blanchet

Bataille de Valmy*, aquarelle et graphite, 26 x 32 cm, collection The Joseph F. McCrindle.*

Annexe 10 : Lettre de Louis-Philippe à Marie-Amélie

Ste-Ménehould, mercredi 8 juin 1831 à 11 h.d.s.

Ma chère bonne amie, c'est de la chambre que le Général Dumouriez occupait en '92 que je t'écris ce soir. Sa maison est telle qu'elle était alors, & son sallon, son cabinet, sa salle à manger, se retrouvent conformes à la description que j'en avais faite d'avance à mes compagnons de voyage. Tu imaginerais difficilement les sensations que m'a fait éprouver ma longue promenade sur ce premier théâtre de nos victoires nationales. Quand je me suis retrouvé sur l'emplacement identique de ma division, que je revoyais tout le pays environnant, comme ma mémoire locale en avait conservé le souvenir depuis quarante ans, & que je montrais, tant à mes enfans qu'à mes excellens compagnons, parmi lesquels se trouvaient un Maréchal de France (Gérard) & un Lieutenant-Général (Tirlet *(?)*) qui étaient tous deux simples soldats à cette bataille, l'emplacement des batteries ennemies, & celui des notres, aussi bien que tout le développement des positions des deux armées, je faisais des réflexions sur l'importance de ces mamelons de craye dont la défense avait sauvé la France & décidé le sort de la guerre !

L'artillerie de la Garde Nationale de Châlons & celle de Rheims étaient venues en poste avec leurs pièces pour tirer le salut Royal à mon arrivée sur le champ de bataille, & deux ou trois mille spectateurs s'étaient réunis pour jouir de cette vue. Nous fimes de vains efforts pour les empêcher de courir à travers les champs de blé, & de goûter ce qu'on appelle en Champagne les ampouilles (c'est-à-dire les récoltes), mot patois qui a sans doute valu à ces plaines le nom de Champagne pouilleuse. Ces ampouilles sont superbes aujourd'hui, car la culture a fait de grands progrès depuis quarante ans. Elles ont pourtant peu souffert, & quoique les Maires ne voulaient point d'indemnités pour ce léger dégât, j'ai exigé qu'il fut constaté, afin de pouvoir le payer. Mais une scène peut-être plus frappante encore m'attendait au tombeau de Kellermann, près duquel j'ai trouvé un homme qui avait un bras de moins, & qui m'a dit, « Sire, mon Général, j'étais canonier dans votre division, je servais une des pièces de cette batterie où vous êtes, lorsqu'un boulet des ennemis *(emporter*) mon bras gauche. La Convention m'a voté une pension de 800 francs qui a été réduite à *(espace blanc)* & quand j'avais su que mon ancien Général devenu notre Roi, devait visiter notre champ de bataille & de victoire, je suis parti de Clermont où je demeure pour m'y trouver de nouveau auprès de vous, & vous demander justice. »

Je me suis fait donner une croix de la Légion que j'avais prise à M.r Dumas, & j'en ai décoré ce brave vétéran au bruit des acclamations de tous les spectateurs qui en ont été transporté de joye. J'ai fait faire silence non sans peine, & je lui ai dit « Mon cher Camarade, je me réjouis que n'ayiés pas obtenu plutôt ce signe de l'honneur que vous avés si bien mérité, puisque cela me procure la satisfaction de ~~réparer au bout de quarante ans l'injustice~~ vous le

donner moi-même au bout de quarante ans sur ce champ de bataille où nous avons combattu ensemble & où vous avés perdu votre bras en défendant la Patrie & notre indépendance nationale. » Ce brave homme s'appelle François Isidore Jametz *(?),* il était dans le 3e Rég. d'Artillerie.

Je regrette de n'avoir pas le temps de te raconter pendant que j'en suis tout rempli, & et je dois le dire, encore tout ému, tous les détails de ma visite dans toutes ces localités qui fourmillent de souvenirs pour moi ; j'ai revu toutes les chambres où j'ai couché, & les vieux & les vieilles qui m'ont vu. Un d'entr'eux avait sur le corps un habit vert pomme qu'il m'a dit m'avoir prêté quand j'étais mouillé & que je n'avais pas de quoi changer, & c'est vrai. Un autre m'a dit, « Ah çà mais je vous connaissais bien vous & votre frère, car il avait deux Orléans dans notre armée, & je sais, pardonnés-moi, qu'il y en a un de mort, mais je voudrais bien savoir lequel des deux vous êtes. » « Je suis l'ainé, celui qui était Général. » « Ah j'y suis, vous étiés le Général, je m'en ressouviens, & votre frère est-il mort depuis longtemps ? » « Depuis bien longtemps, il n'a pas revu la France. » « Ah j'en suis fâché, car ma foi, vous étiés tous les deux de bien braves gens, voilà tout qu'on peut dire, & une fois, j'ai déjeuné avec vous deux sur l'herbe devant le camp. »

Mon entrée dans Ste Ménehould était une espèce de triomphe & m'a fait une vive sensation, & je ne finirais pas, si je voulais répéter tout ce qu'ils m'ont dit. Je t'embrasse & mes chers enfans & ma sœur.

Bonne nuit.

AN, AP/300(III)/85 Dossier 2. Lettres de Louis-Philippe à Marie-Amélie, Feuillet 23.

Annexe 11 : Lettre du Comte d'Argout à la Reine Marie-Amélie, sur le voyage du Roi sur les lieux de la Bataille de Valmy. 9 juin 1831

Madame,

Le voyage du Roi n'est qu'une suite de triomphes, partout sa présence excite un enthousiasme universel. Il serait bien difficile d'envoyer à Votre Majesté des relations diversifiées – je n'aurais jamais que les mêmes choses à répéter, des noms seuls seraient à changer.

La journée d'hier a seule présenté quelque chose de nouveau. Le Roi a consacré six heures à parcourir le champ de bataille de Valmy – il y a trouvé de glorieux souvenirs. La population accourue de toutes parts éprouvait une émotion facile à comprendre. Le mouvement qui a porté le Roi à se dépouiller de la croix d'honneur pour la donner à un vétéran mutilé à Valmy a produit une *impression (mot probable*) d'attendrissements, de respect et de joie que je ne puis décrire. Du reste la mémoire du Roi est imperturbable autans qu'immense. Les moindres détails sont restés dans son esprit comme s'ils ne dataient que d'hier ! Il a étrangement surpris le général Tirlet, volontaire à Valmy, en lui citant le nom du colonel et des principaux officiers du régiment dans lequel ce général a fais ses premières années. Avant d'arriver dans les villages qu'il devait traverser, le Roi avait la bonté de nous donner des détails minutieux et sur la situation des lieux et sur la distribution des chaumières où ils avaient logé ; toujours ces détails se sont trouvés d'une exactitude rigoureuse. Je prends la liberté d'envoyer à Votre Majesté une relation que j'ai dictée à la hâte. Le Roi y a fais quelques changements ~~pour~~ dans une double qui dois être envoyé au moniteur, mais ces changements ne portens que l'indication de quelques positions et de quelques mouvements militaires que j'avais mal indiqués. Je vais commander un tableau de la scène touchante de la décoration. Il faudra que le vétéran pose devant le peintre, car ce vieux soldat a une très belle figure et tout doit être exact. Le Roi désire que Votre Majesté fasse mettre dans un journal la conversation du Roi avec un paysan qui avais déjeuné à Valmy avec lui et avec Monsieur le duc de Montpensier.

La santé du Roi est excellente, aussi que celle de l. a. Royale Monsieur le Duc d'Orléans et de Monsieur le Duc de Nemours. L'esprit du pays est parfait. Les hommes du mouvement y sont dans une imperceptible minorité. Les élections seront bonnes. On ne nommera que des hommes dévoués au Roi et au bon ordre.

Je suis avec le plus profond respect, Madame, de votre Majesté le très humble, très obéissant et très fidèle sujet,

D'Argout

AN, AP/300(III)/85 Dossier 2 Lettre du Comte d'Argout à la Reine Marie-Amélie.

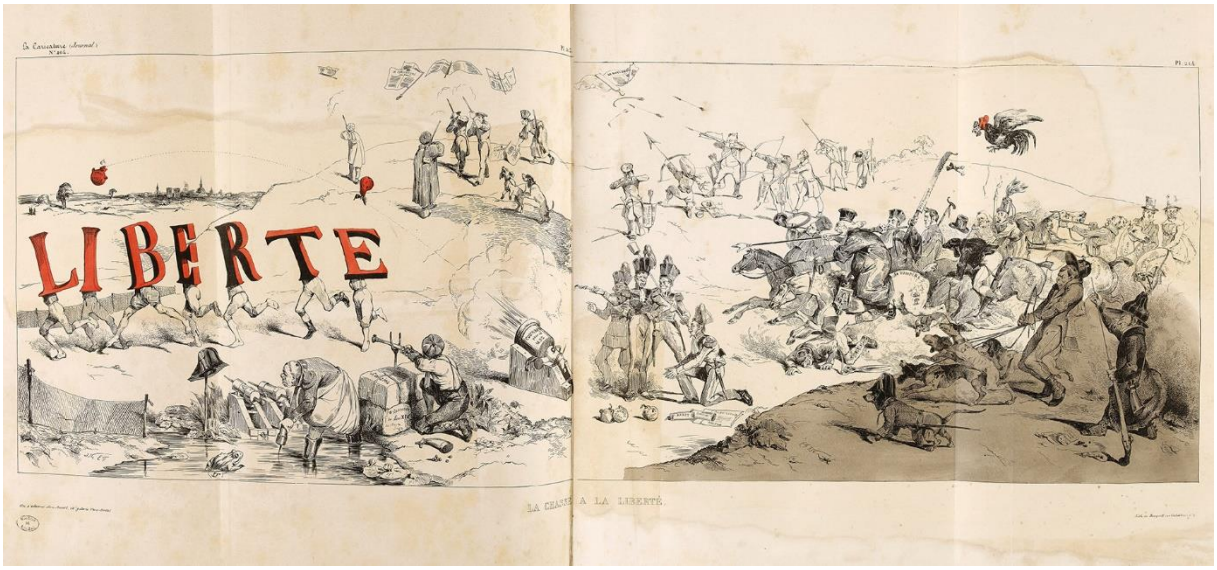
Annexe 12 : Caricature « Le replâtrage »

[Charles Philipon], Le replâtrage*, Aubert, 1831, lithographie, Maison de Balzac.*

Annexe 13 : Caricature « Les trois Parques »

[Ferogio, François-Fortuné-Antoine], Les trois Parques*, Aubert, 1834, lithographie, Maison de Balzac.*

Annexe 14 : Caricature « La chasse à la Liberté »

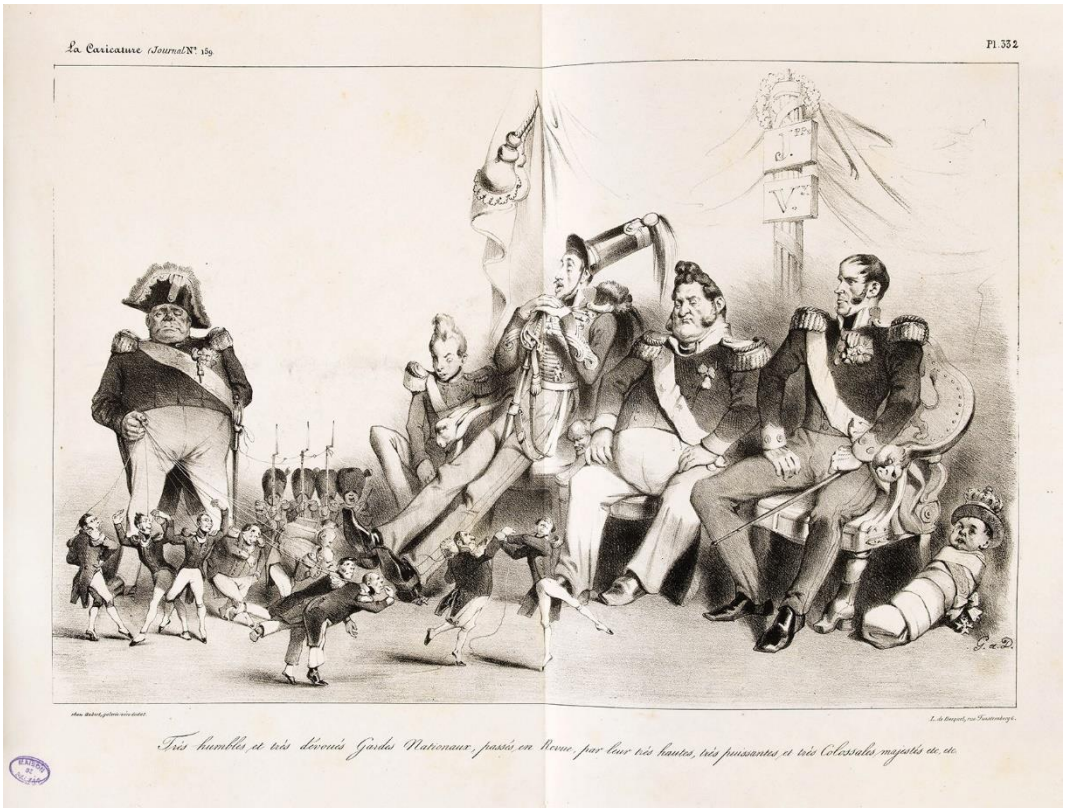


Grandville, La chasse à la Liberté*, Aubert, 1832, lithographie, Maison de Balzac.*

Annexe 15 : Caricature « Ô Soleil de Juillet, viens vite !! »

Grandville, Ô Soleil de Juillet, viens vite !!*, Aubert, 1835, lithographie, maison de Balzac.*

Annexe 16 : Caricature « Très humbles et très dévoués Gardes Nationaux […] »

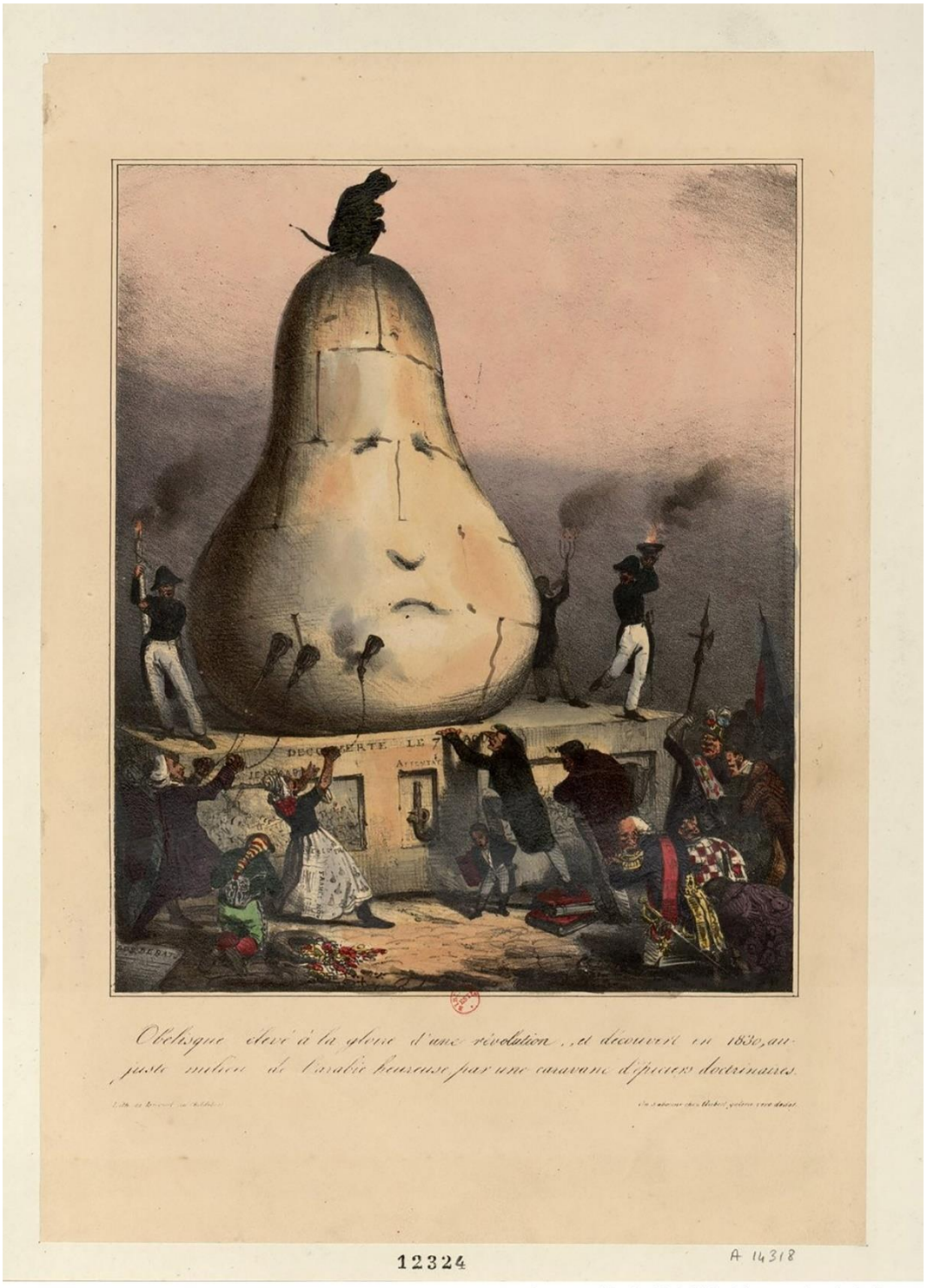


Grandville, Très humbles et très dévoués Gardes Nationaux, passés en Revue, par leur très hautes, très puissantes et très Colossales majestés etc, etc*., Aubert, 1833, lithographie, Maison de Balzac.*

Annexe 17 : Caricature sans titre

Eugène Forest et Grandville, [Sans titre], Aubert, 1832, lithographie, Maison de Balzac.

Annexe 18 : Caricature « Obélisque élevé à la gloire d'une révolution »



Anonyme, Obélisque élevé à la gloire d'une révolution, et découvert en 1830, au juste milieu de l'arabie heureuse, par une caravane d'épiciers doctrinaires*, Aubert, [1830-1835], lithographie, BnF.*

Annexe 19 : Caricature « Pauvre liberté, qu'elle queue !! »

Auguste Bouquet, Pauvre liberté, qu'elle queue !!*, Aubert, 1831, lithographie, Maison de Balzac.*

Annexe 20 : Caricature « Le cauchemar de la poire »

Anonyme, Le cauchemar de la poire*, Aubert, [1830-1835], lithographie, Musée Carnavalet.*

Annexe 21 : Caricature « Hé bien ! vous devez être content ? »

[Grandville], Hé bien ! vous devez être content ?..... ça marche…..je n'en descends pas mal ! – Oh ! il y en a encore diablement qui m'inquiètent !....., *Aubert, 1834, lithographie, Maison de Balzac.*

Annexe 22 : Caricature « Encore une fois […] »

Eugène Forest et Grandville, Encore une fois… Madame, voulez vous ou ne voulez vous pas divorcer, vous êtes parfaitement libre*, Aubert, 1832, lithographie, Maison de Balzac.*

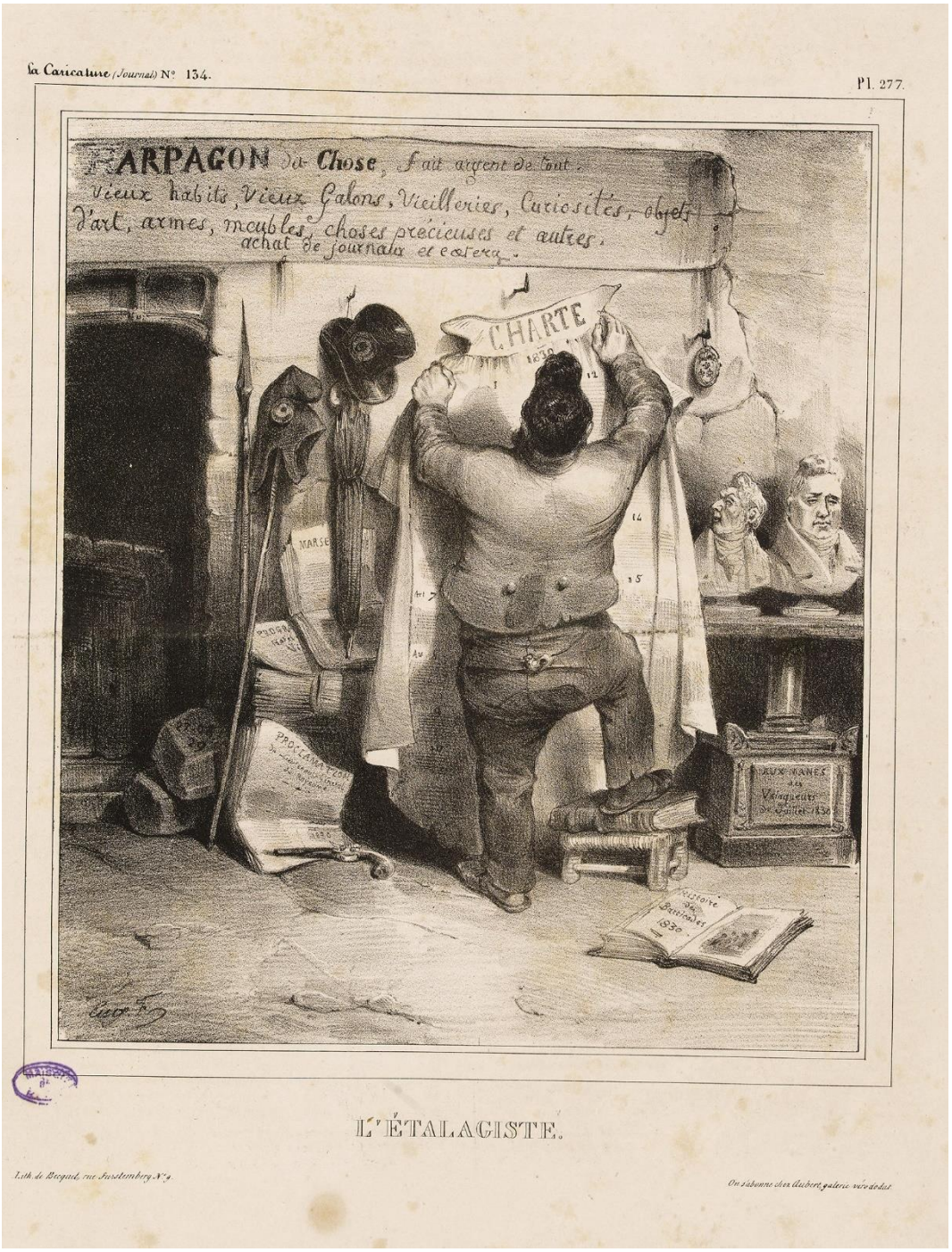
Annexe 23 : Caricature « Philippe mon père […] »

Honoré Daumier, Philippe mon père, ne me laissera donc plus de gloire a acquérir !..., *Aubert, 1834, lithographie, Maison de Balzac.*

Annexe 24 : Caricature « Départ pour l'Espagne »

Honoré Daumier, Départ pour l'Espagne. Il montera! il ne montera pas ! il montera ! et non, il ne montera pas !!!, *Aubert, 1835, lithographie, Maison de Balzac.*

Annexe 25 : Caricature « L'étalagiste »



Eugène Forest, L'étalagiste*, Aubert, 1833, lithographie, Maison de Balzac.*

Annexe 26 : Caricature « Cessez-vos vœux, vert-vert n'en est plus digne »

Anonyme, Cessez-vos vœux, vert-vert n'en est plus digne*, Aubert, 1831, lithographie, Maison de Balzac.*

Annexe 27 : Caricature « Le temps l'amène, patience, patience ! »

Grandville, Le temps l'amène, patience, patience !*, Aubert, 1834, lithographie, Maison de Balzac.*

Annexe 28 : Caricature « Le temps l'amène, patience, patience ! »

[Grandville], Imitation libre d'un tableau de Mr. Horace Vernet, représentant le massacre des Janissaires*, Aubert, 1834, lithographie, Maison de Balzac.*

Annexe 29 : Caricature « Grande croisade contre la liberté »

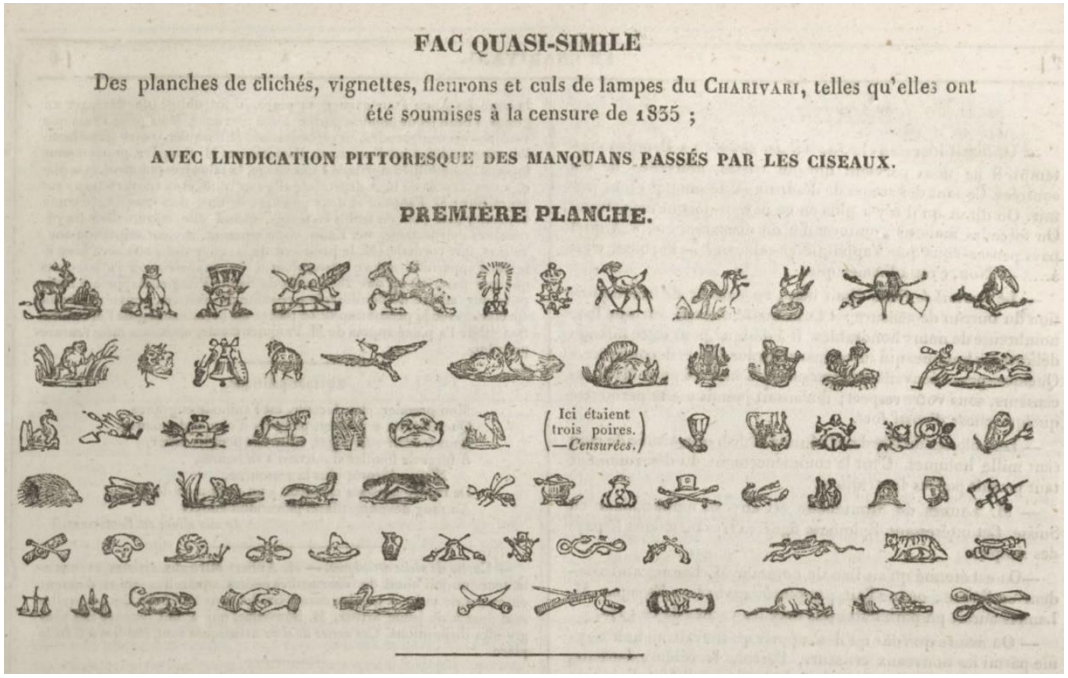
Grandville, Grande Croisade contre la Liberté (1ère feuille), *Aubert, 1834, lithographie, Maison de Balzac.*

Grandville, Grande Croisade contre la Liberté (2e feuille), *Aubert, 1834, lithographie, Maison de Balzac.*

Annexe 30 : Caricature « Règne animal »

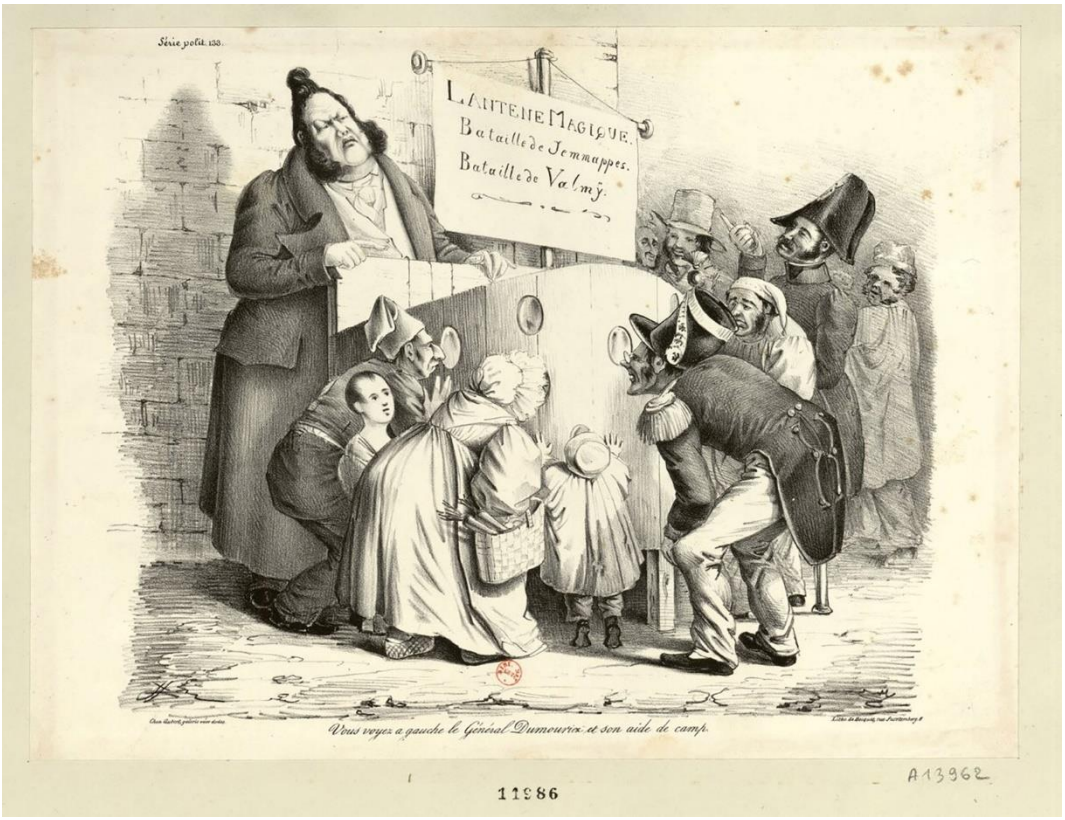
Grandville, Règne animal*, Aubert, 1833, lithographie, Maison de Balzac.*

Annexe 31 : Planche de clichés du *Charivari*

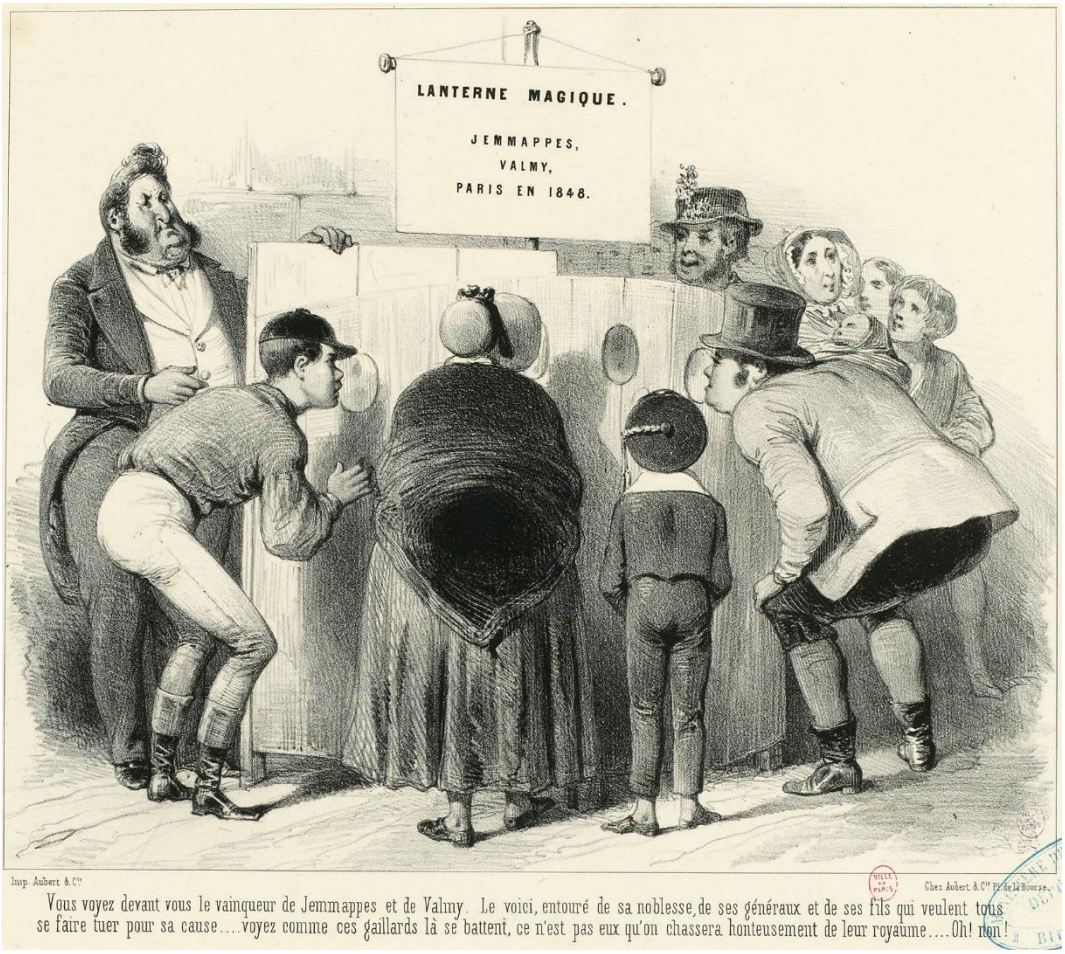


Le Charivari, 4e année, no 261, 18 septembre 1835, p. 3.

Annexe 32 : Caricatures avec les lanternes magiques



Anonyme, La lanterne magique. Vous voyez à gauche le Général Dumouriez et son aide de camp*, Aubert, [1830-1835], lithographie, BnF.*



Anonyme, Vous voyez devant vous le vainqueur de Jemmapes et de Valmy *[...], Aubert, vers 1848, lithographie, Musée Carnavalet.*

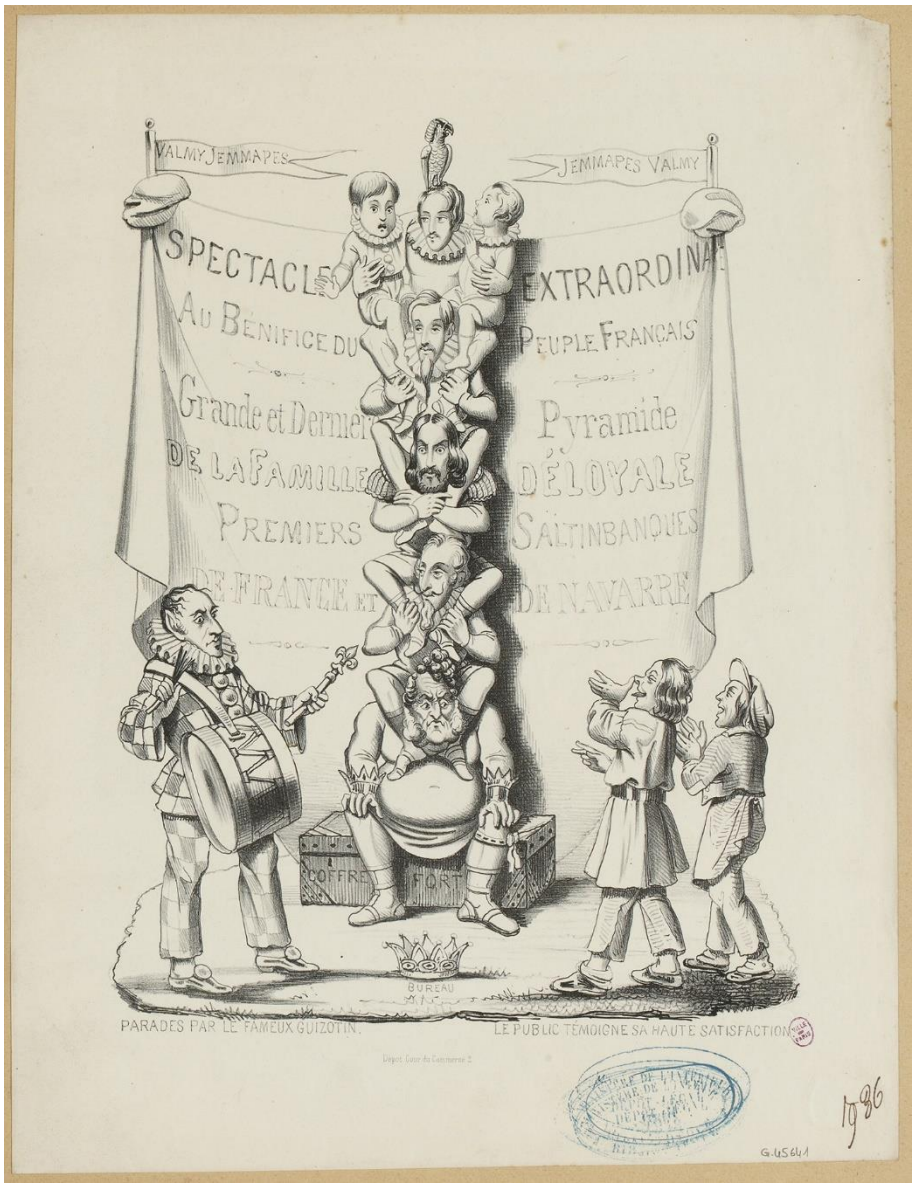
Annexe 33 : Bandeaux du Charivari

Bandeau utilisé du 18 mai 1834 au samedi 31 mai 1834.

Bandeau utilisé du 1er janvier au 28 février 1835.

Annexe 34 : Le retour du perroquet en 1848

Anonyme, Les voyageurs errants, *Dopter, 1848, lithographie, Musée Carnavalet.*



Anonyme, Parades par le fameux Guizotin. Le public témoigne sa haute satisfaction*, [1848], lithographie, Musée Carnavalet.*

Annexe 35 : Gustave Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*

« La Révolution est, pour les uns, un événement satanique. D'autres la proclament une exception sublime. Les vaincus de chaque côté, naturellement, sont des martyrs.

Thierry démontre, à propos des Barbares, combien il est sot de rechercher si tel prince fut bon ou fut mauvais. Pourquoi ne pas suivre cette méthode dans l'examen des époques plus récentes ? Mais l'histoire doit venger la morale ; on est reconnaissant à Tacite d'avoir déchiré Tibère. Après tout, que la reine ait eu des amants, que Dumouriez dès Valmy se proposât de trahir, en prairial que ce soit la Montagne ou la Gironde qui ait commencé, et en thermidor les Jacobins ou la Plaine, qu'importe au développement de la Révolution, dont les origines sont profondes et les résultats incalculables ? Donc, elle devait s'accomplir, être ce qu'elle fut, mais supposez la fuite du Roi sans entrave, Robespierre s'échappant ou Bonaparte assassiné, – hasards qui dépendaient d'un aubergiste moins scrupuleux, d'une porte ouverte, d'une sentinelle endormie, – et le train du monde changeait. Ils n'avaient plus, sur les hommes et les faits de cette époque, une seule idée d'aplomb.

Pour la juger impartialement, il faudrait avoir lu toutes les histoires, tous les mémoires, tous les journaux et toutes les pièces manuscrites, car de la moindre omission une erreur peut dépendre qui en amènera d'autres à l'infini. Ils y renoncèrent.

Mais le goût de l'histoire leur était venu, le besoin de la vérité pour elle-même. »

Gustave Flaubert, Bouvard et Pécuchet, œuvre posthume, 2e éd., Paris, Bibliothèque Charpentier, 1891, p. 151-152.

Annexe 36 : Illustration de Caran d'Ache

Caran d'Ache, Les volontaires en sabot à la bataille de Valmy, 1890.
Source : Nos Soldats du Siècle, librairie Plon, 1890.

Annexe 37 : Planche à découper avec le soldat de Valmy

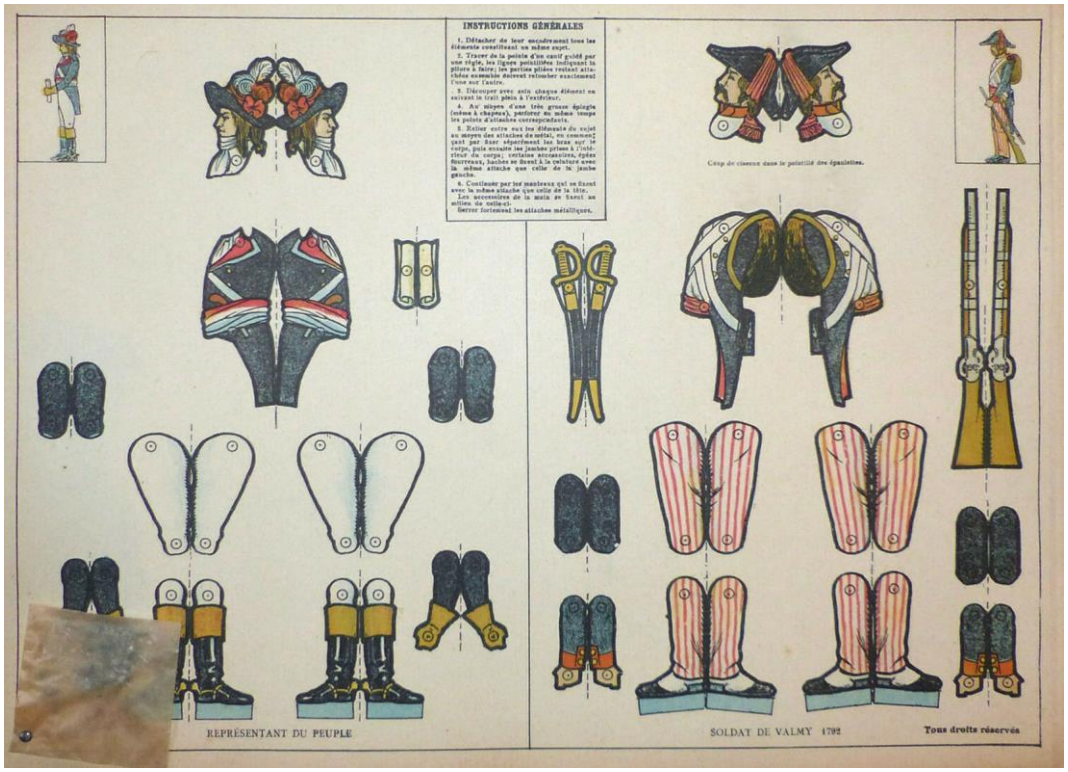
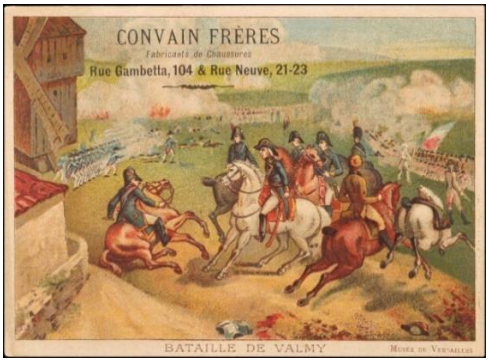


Planche à découper avec des personnages articulés (Représentant du Peuple, Soldat de Valmy), date inconnue. Source : site de vente en ligne.

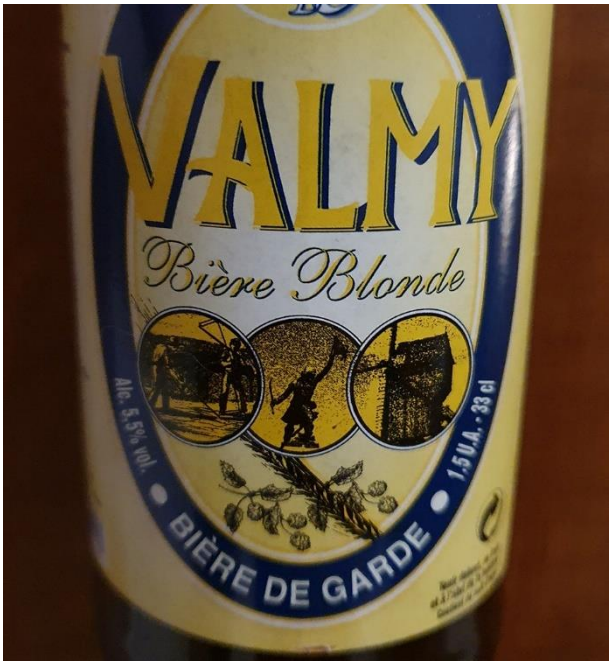
Annexe 38 : Valmy dans la publicité



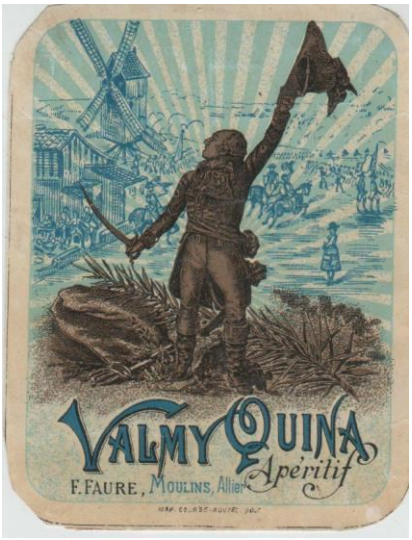
Exemples de cartes-réclame. Source : Mucem.

Chromos Liebig [1950]. Source : site de vente en ligne.

Publicité pour les biscottes Exona faisant office de buvard. Source : Musée national de l'éducation.

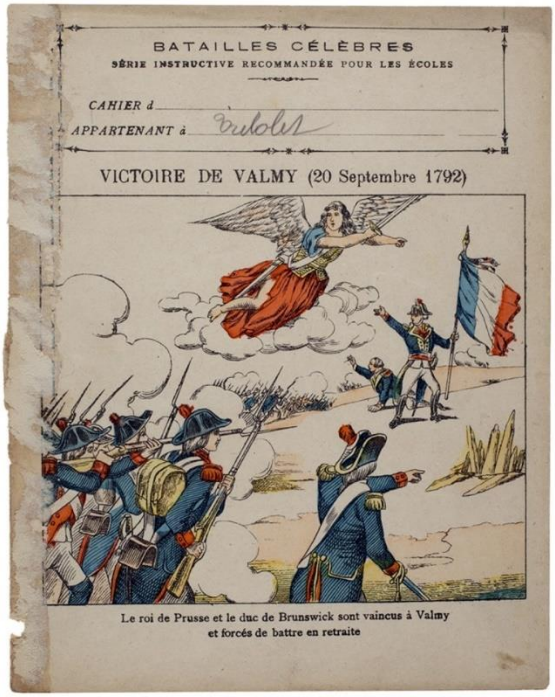


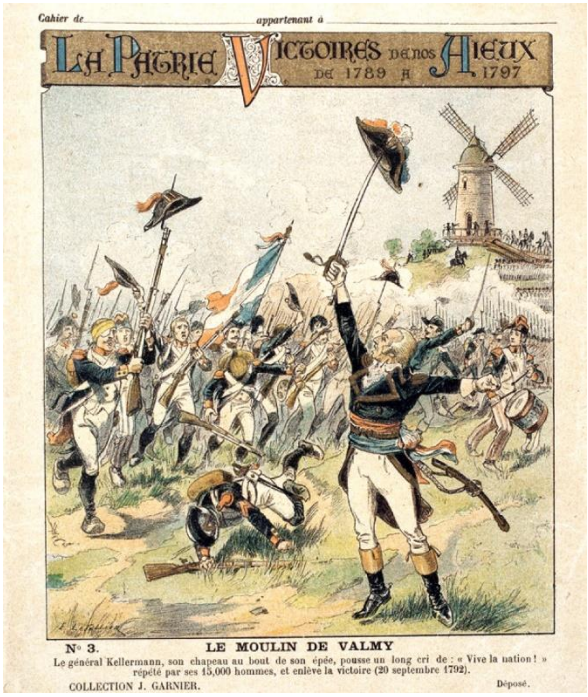
Étiquette de la bière Valmy [2013].
Source : collection personnelle.



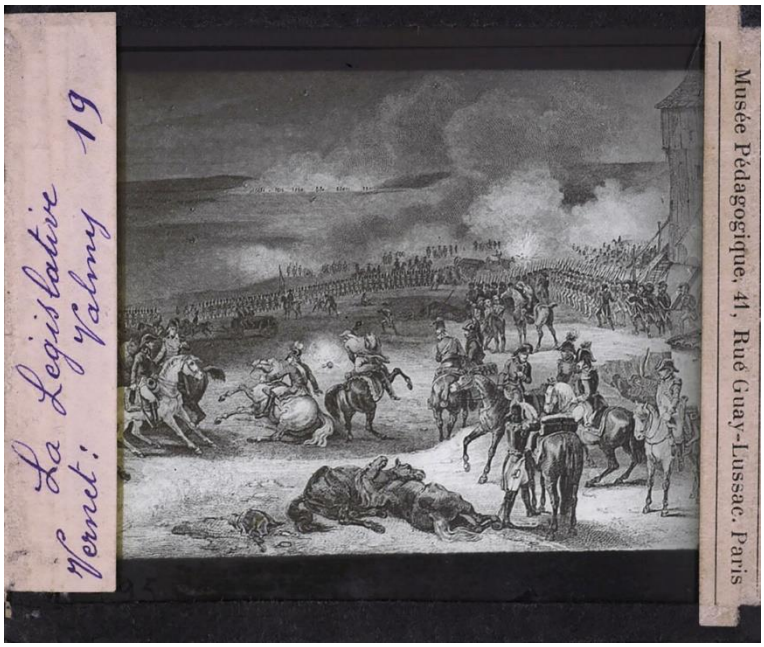
Publicité pour l'alcool apéritif Valmy Quina.
Source : collection privée.

Annexe 39 : Matériel scolaire pédagogique



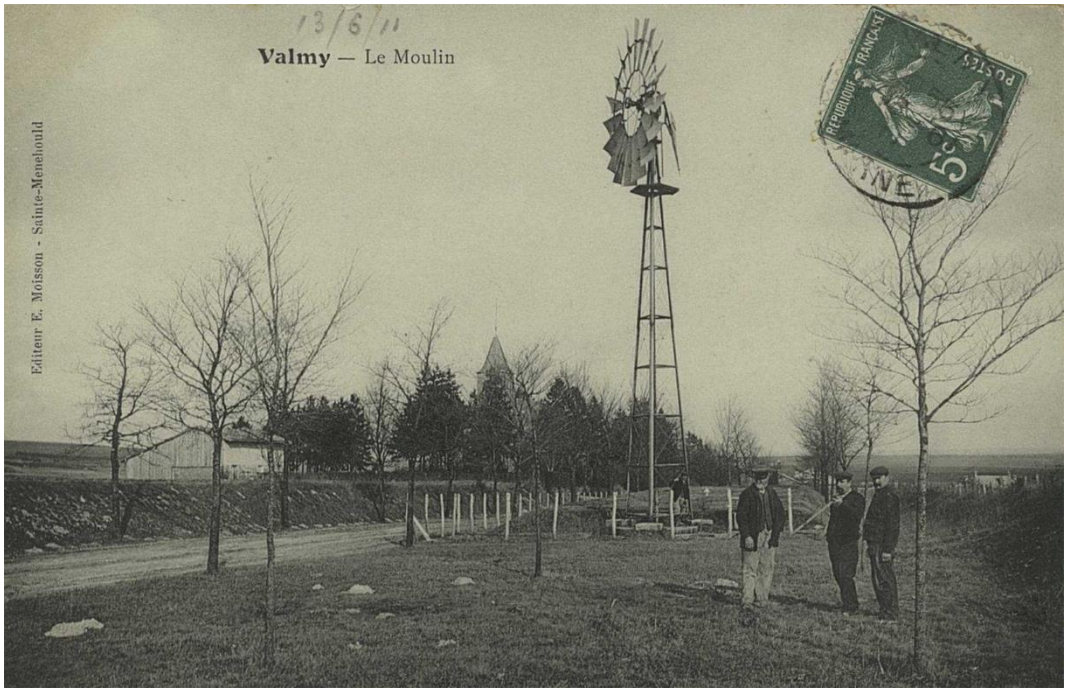


Exemples de cahiers, vers 1890-1900. Source : Musée national de l'Éducation.



L'Assemblée législative (1er octobre 1791- 20 septembre 1792). Valmy, *1903, positif sur verre. Source : Musée national de l'Éducation*

Annexe 40 : Deux exemples de cartes postales



Valmy, Le Moulin*, vers 1911. Source : AD de la Marne, 2 Fi 588/10.*

Statue de Kellermann et pyramide où est enfermé son cœur*, vers 1911. Source : AD de la Marne, 2 Fi 588/46.*

Annexe 41 : Extrait du journal *Excelsior*, 1915

Jeudi 10 juin 1915 — EXCELSIOR — 7

Au pied du monument de Kellermann

Au souvenir des héroïques journées de Valmy, un monument immortalise le geste vainqueur de Kellermann. C'est au pied de ce monument que défila naguère un régiment français en marche vers de nouvelles victoires qui, au livre d'or de nos luttes pour le Droit et la Justice, s'ajouteront en hautes majuscules.

Au pied du monument de Kellermann, *Excelsior*, 10 juin 1915, p. 7.

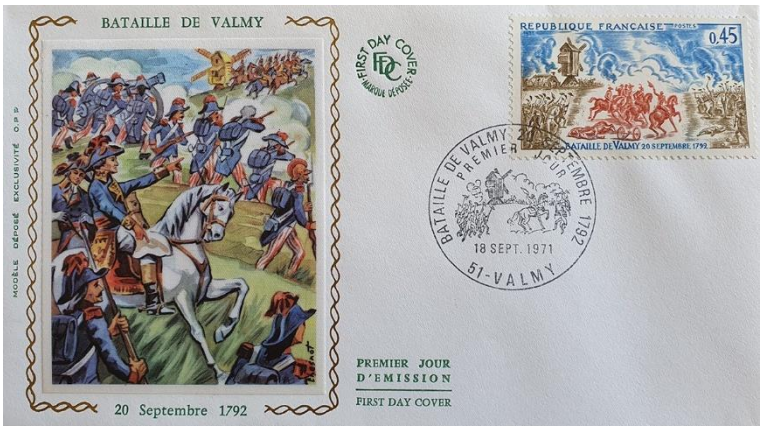
Annexe 42 : Illustration de Job dans *Allons, enfants de de la Patrie !*

Jean Richepin, Job (ill.), Allons, Enfants de la Patrie !..., Tours, A. Mame et fils, 1920, p. 51.

Annexe 43 : Photographie d'un voyage scolaire

Pierre Allard, Voyage scolaire : le voyage en Allemagne. Le retour vers Corbeil : arrêt à Valmy (le moulin)*, 1953. Source : Musée national de l'Éducation.*

Annexe 44 : Lettre et timbre édités en 1971



Lettre timbrée du premier jour d'édition, 18 septembre 1871, collection personnelle.

Annexe 45 : Mail du réalisateur Jean Chérasse

Questions posées :

- *Qu'est-ce qui vous a décidé à faire un film dédié à la bataille de Valmy ?*
- *Avez-vous une affection particulière pour cet évènement, si oui pourquoi ?*
- *À votre avis, l'évocation de Valmy est-elle encore pertinente de nos jours ?*

Réponse par mail le 6 juin 2017 :

Chère Elise Meyer, voici mes réponses à vos questions :

1 – ayant été chargé par Claude Contamine (frère aîné de mon ami l'historien Philippe Contamine) de créer pour l'ORTF naissante une série documentaire historique inspirée par l'Ecole des Annales (dont je suis, ayant été un élève de Robert Mandrou), j'ai proposé en 1964 une première liste de sujets à traiter dans l'esprit des « journées qui ont fait la France ».

Dans cette liste que j'avais mise au point avec mes co-producteurs Jean Mauduit, Bernard Revon et mon collègue de l'Ecole pratique des hautes études, Jean Tulard, il y avait « Valmy et la naissance de la République ».

Pourquoi Valmy ? Parce qu'en étudiant Bouvines, Etienne Marcel, les Maillotins, la Fronde…je me suis souvent interrogé sur ce phénomène peu fréquent des coagulations populaires autour d'une idée ou pour donner suite à un instinct de défense ou de conservation.

Par ailleurs, j'avais souvent discuté avec Albert Soboul sur les sans-culottes, et il m'avait donné les mémoires d'un certain Bricard, ouvrier serrurier, qui avait tout abandonné en 1792 pour se porter volontaire dans un bataillon du faubourg qui s'était constitué lors de la réaction populaire au manifeste de Brunswick.

Tulard m'a mis en rapport avec JP Bertaud qui venait d'écrire sur Valmy, et comme j'avais promis à mon vieux maître Abel Gance (qui était dans la misère) de lui procurer du travail, la collection « Présence du passé » inscrivit Valmy à son programme de production 1966/1967.

2 – j'ai une affection particulière pour cet événement car il symbolise l'élan affectif et viscéral de l'amour de la patrie, du pays où l'on a grandi, des couleurs, des odeurs et des valeurs. De plus, il représente l'éclosion de la res publica, cette forme de gestion politique collective qui nous vient des rivages de la Méditerranée, et qui a mis plusieurs siècles à nous parvenir…

Cette « république » crée une force armée du Tiers-Etat, renforcée par un Quart-Etat prolétaire, face aux mercenaires des monarchies coalisées.

J'aime ces soldats de l'an I, cette « porcelaine bleue » qui va – aux côtés des « culs blancs » de l'armée traditionnelle – marcher vers l'Argonne pour barrer la route à l'envahisseur.

Et le choix de Lény Escudéro n'est pas fortuit car il me semble assez bien incarner le prototype d'un membre des « brigades internationales » telles qu'elles se sont manifestées pour la première fois dans l'histoire, notamment avec Miranda.

3 – l'évocation de Valmy aujourd'hui me semble absolument pertinente.

En effet, les cris de « Vive la nation ! » mélangés aux « ça ira ! » sont porteurs de sens : ils sont les marqueurs de l'identité française à la base, dans cette communion patriotique et civique qui est le ciment d'une communauté nationale. Une communauté nationale, globalement héritière de tout un passé de luttes, de joies et de douleurs. Et aussi de nobles idées.

Il me semble notamment que la fameuse triade républicaine (liberté, égalité, fraternité) pourrait bien apparaître en surimpression sur le moulin de Valmy !

C'est pourquoi le patriotisme des « petites gens » est une force incoercible : n'oublions pas qu'il a été le détonateur de la révolution communaliste du 18 mars 1871…

Bien cordialement vôtre,

Jean A. Chérasse

Table des annexes

ANNEXE 1 : LETTRE DE KELLERMANN AU MINISTRE DE LA GUERRE 521

ANNEXE 2 : LETTRE DU DUC DE MONTPENSIER AU DUC DE BEAUJOLAIS 523

ANNEXE 3 : CARICATURES REVOLUTIONNAIRES 524

ANNEXE 4 : LA TROUEE DE GRANDPRE SOUS FORME DE MEDAILLON 526

ANNEXE 5 : PLANS DE LA BATAILLE DE VALMY DE L'EPOQUE NAPOLEONIENNE 527

ANNEXE 6 : LES MEDAILLES REPRESENTANT KELLERMANN 530

ANNEXE 7 : LE MONUMENT FUNERAIRE DE KELLERMANN A VALMY 531

ANNEXE 8 : ESTAMPES DE JOLIOT ET BELLANGE 532

ANNEXE 9 : DESSINS DE RAFFET 533

ANNEXE 10 : LETTRE DE LOUIS-PHILIPPE A MARIE-AMELIE 535

ANNEXE 11 : LETTRE DU COMTE D'ARGOUT A LA REINE MARIE-AMELIE, SUR LE VOYAGE DU ROI SUR LES LIEUX DE LA BATAILLE DE VALMY. 9 JUIN 1831 537

ANNEXE 12 : CARICATURE « LE REPLATRAGE » 538

ANNEXE 13 : CARICATURE « LES TROIS PARQUES » 539

ANNEXE 14 : CARICATURE « LA CHASSE A LA LIBERTE » 540

ANNEXE 15 : CARICATURE « Ô SOLEIL DE JUILLET, VIENS VITE !! » 540

ANNEXE 16 : CARICATURE « TRES HUMBLES ET TRES DEVOUES GARDES NATIONAUX […] » 541

ANNEXE 17 : CARICATURE SANS TITRE 542

ANNEXE 18 : CARICATURE « OBELISQUE ELEVE A LA GLOIRE D'UNE REVOLUTION » 543

ANNEXE 19 : CARICATURE « PAUVRE LIBERTE, QU'ELLE QUEUE !! » 544

ANNEXE 20 : CARICATURE « LE CAUCHEMAR DE LA POIRE » 545

ANNEXE 21 : CARICATURE « HE BIEN ! VOUS DEVEZ ETRE CONTENT ? » 546

ANNEXE 22 : CARICATURE « ENCORE UNE FOIS […] » 547

ANNEXE 23 : CARICATURE « PHILIPPE MON PERE […] » 548

ANNEXE 24 : CARICATURE « DEPART POUR L'ESPAGNE » 549

ANNEXE 25 : CARICATURE « L'ETALAGISTE » 550

ANNEXE 26 : CARICATURE « CESSEZ-VOS VŒUX, VERT-VERT N'EN EST PLUS DIGNE » 551

ANNEXE 27 : CARICATURE « LE TEMPS L'AMENE, PATIENCE, PATIENCE ! » 552

ANNEXE 28 : CARICATURE « LE TEMPS L'AMENE, PATIENCE, PATIENCE ! » 553

ANNEXE 29 : CARICATURE « GRANDE CROISADE CONTRE LA LIBERTE » 554

ANNEXE 30 : CARICATURE « REGNE ANIMAL » 555

ANNEXE 31 : PLANCHE DE CLICHES DU *CHARIVARI* 555

ANNEXE 32 : CARICATURES AVEC LES LANTERNES MAGIQUES 556

ANNEXE 33 : BANDEAUX DU CHARIVARI 558

ANNEXE 34 : LE RETOUR DU PERROQUET EN 1848 559
ANNEXE 35 : GUSTAVE FLAUBERT, *BOUVARD ET PECUCHET* 561
ANNEXE 36 : ILLUSTRATION DE CARAN D'ACHE 562
ANNEXE 37 : PLANCHE A DECOUPER AVEC LE SOLDAT DE VALMY 562
ANNEXE 38 : VALMY DANS LA PUBLICITE 563
ANNEXE 39 : MATERIEL SCOLAIRE PEDAGOGIQUE 565
ANNEXE 40 : DEUX EXEMPLES DE CARTES POSTALES 566
ANNEXE 41 : EXTRAIT DU JOURNAL *EXCELSIOR*, 1915 567
ANNEXE 42 : ILLUSTRATION DE JOB DANS *ALLONS, ENFANTS DE DE LA PATRIE !* 568
ANNEXE 43 : PHOTOGRAPHIE D'UN VOYAGE SCOLAIRE 569
ANNEXE 44 : LETTRE ET TIMBRE EDITES EN 1971 569
ANNEXE 45 : MAIL DU REALISATEUR JEAN CHERASSE 570

Table des illustrations

Image 1 : Isaac Cruikshank, The New Prussian Exercise [...] 49
Image 2 : William Dent, Rentrée joyeuse et triomphante des Don-Quichottes prussiens 50
Image 3 : La Trouée de Grandpré. 51
Image 4 : Bataille de Gemmape. 70
Image 5 : Pompe funèbre du 10 août 1792 74
Image 6 : La première estampe représentant Valmy 91
Image 7 : Partie haute du tombeau de la famille Kellermann 114
Image 8 : Auguste Raffet, Ils grognaient, et le suivaient toujours 143
Image 9 : Lucile Foullon-Vachot, François-Christophe Kellermann (1735-1820) 144
Image 10 : Tableaux de Théodore Jung 146
Image 11 : Jean-Baptiste Mauzaisse, Louis-Philippe visite le champ de bataille de Valmy 155
Image 12 : Horace Vernet, Bataille de Valmy. 165
Image 13 : Extrait du plan du 1er étage du château de Versailles à la fin des années 1830. 169
Image 14 : Éloi Firmin Féron, Le Duc de Chartres à Valmy 170
Image 15 : François Geoffroy Roux, Le Valmy 175
Image 16 : Détail de « La chasse à la liberté » 181
Image 17 : Détail de « Très humbles et très dévoués Gardes Nationaux […] ». 182
Image 18 : « As-tu déjeuner Jacquot ? ». 187
Image 19 : Photographie de la pyramide restaurée 244
Image 20 : Statue de Kellermann à Valmy 251
Image 21 : Exposition de Reims, côté droit 258
Image 22 : Publicité A Voltaire. 272
Image 23 : La fête du 22 septembre - cortège du centenaire de la bataille de Valmy et de la proclamation de la République. 274
Image 24 : Le Petit Parisien : supplément littéraire illustré, 4e année, no 190, 25 septembre 1892 .. 276
Image 25 : Job, illustration pour La Cantinière, 1898. 296
Image 26 : Première image d'Épinal représentant Valmy. 307
Image 27 : Deuxième image d'Épinal.. 308
Image 28 : Carte-réclame pour le chocolat Le Planteur. 310
Image 29 : Bons points nationaux. 311
Image 30 : Faïencerie de Sarreguemines, 8. Bataille de Valmy 312
Image 31 : Pierre-Victor Robiquet, La route de la gloire. 314
Image 32 : Bernard Naudin, La Charge de Valmy, 1901. 315
Image 33 : Joseph Navlet, Fête révolutionnaire célébrant la bataille de Valmy 316
Image 34 : Édouard Detaille, Le rêve, ... 317
Image 35 : Léopold Morice, Bataille de Valmy, ... 318
Image 36 : **Carte**. Odonymie de trois batailles révolutionnaires en France métropolitaine.. 322
Image 37 : Exemple de carte postale de Valmy édité pendant la guerre, vers 1915. 331
Image 38 : Hansi, Leçon d'histoire, 1914. Source : Musée national de l'Éducation. 333
Image 39 : Utilisation d'une lithographie de Willette pour le 4e emprunt national. 334
Image 40 : Une du Petit journal, no 1273, 16 mai 1915 335
Image 41 : Carte postale représentant le tableau de Lalauze, 1915. 336
Image 42 : **Graphique**. Fréquence des termes « bataille de Valmy » et « victoire de Valmy » dans la bibliothèque numérique Gallica entre 1870 et 1918. 345

Image 43 : L. Blanchot, Monument à Kellermann 353
Image 44 : L'une des affiches de La Marseillaise de Jean Renoir, comprenant une illustration de Valmy. 369
Image 45 : Journal Valmy, extrait de l'édition du 14 juillet 1941 387
Image 46 : Papillon appelant à manifester place de la République à Paris le 20 septembre 1942. ... 390
Image 47 : **Graphique**. Évolution du nombre de références à Valmy de 1940 à 1945 dans Gallica ... 398
Image 48 : Bataille de Valmy, école Rossignol. 411
Image 49 : Affiche Loterie nationale. 428
Image 50 : Le fifre de Valmy 430
Image 51 : Jean Ollivier et Raphaël, L'Histoire de France en bandes dessinées. De Louis XIV à la Révolution. 431
Image 52 : Plan du parcours du bicentenaire 439
Image 53 : Extrait de La Révolution française, 2e partie : Les Années terribles. 448
Image 54 : Sigmar Polke, Valmy. 449
Image 55 : Extrait de Thierry Gloris et Emiliano Zarcone, Champs d'honneur. Valmy 474
Image 56 : Nicolas Juncker et Simon Spruyt, Les mémoires du dragon Dragon. 1. Valmy c'est fini ... 475
Image 57 : **Graphique**. Comparaison des références à Valmy dans Le Monde entre 1949 et 2020 avec Gallicagram. 477

Table des matières

REMERCIEMENTS 2
SOMMAIRE 4
LISTE DES ABREVIATIONS 6
INTRODUCTION 7

PREMIERE PARTIE – UNE ARCHEOLOGIE DES MYTHES DE VALMY (1792-1830) 25

CHAPITRE 1 : VALMY, UNE VICTOIRE ANONYME ? 27
I. L' « affaire » de Valmy 27
A. La réception de l'événement 28
1. La nouvelle de la canonnade 28
2. La satisfaction de la bonne tenue des troupes 30
3. La diffusion de la nouvelle à l'extérieur de Paris 31
B. Le ressenti des protagonistes 35
1. Les témoignages des troupes françaises 35
2. Les témoignages des Prussiens et des émigrés 38
C. L'attente de la véritable bataille 41
1. L'impatience des hommes politiques 41
2. Les raisons de la négation de Valmy 44
II. La mystérieuse déroute des Prussiens 45
A. L'heure des célébrations 46
1. Les fêtes à Châlons et ailleurs 46
2. La retraite des Prussiens dans le patrimoine culturel français 47
B. L'heure des incompréhensions 54
1. La propagation de la rumeur d'une victoire prussienne 55
2. La stupeur des cours européennes à la nouvelle de la retraite prussienne 56
3. Le dépit et le silence des contre-révolutionnaires 59
III. Un faux départ dans la reconnaissance de l'événement 63
A. Valmy, une « journée mémorable » ? 63
1. Les premières transformations du récit de la bataille 63
2. Vive la nation ? 67
B. Jemmapes, la bataille tant espérée 68
1. Un engouement immédiat 69
2. La mémoire grandissante de Jemmapes 71
3. La comparaison avec d'autres événements contemporains 72
C. Les conséquences de la trahison de Dumouriez 76
1. Le procès des dantonistes 76
2. Les souvenirs peu flatteurs des généraux 77
CHAPITRE 2 : UNE TENSION DES MEMOIRES ENTRE PREMIERS HISTORIENS ET CONTRE-REVOLUTIONNAIRES 81
I. La sauvegarde de Valmy dans les premiers récits de la Révolution française 81
A. La préservation du souvenir chez les militaires 81
1. L'importance de Valmy au sein de l'armée française 82
2. Kellermann, duc de Valmy 83
B. La légitimité nouvelle de Valmy 84
1. Un premier regard contre-révolutionnaire 85
2. Les premières histoires de la Révolution française 86
3. Une première représentation de Valmy 90
II. La victoire de Valmy, fruit d'un complot ? 92
A. Le développement des théories complotistes 92
1. Ramener l'inouï à l'ordinaire 92
2. Les différentes légendes noires de Valmy 94
B. Des théories probablement populaires dès la fin des années 1790 97
III. Une mémoire qui peine à exister durant l'Empire et la Restauration 101
A. Où sont donc passées les guerres révolutionnaires ? 101

1. Un processus d'invisibilisation 101
2. La vision des stratèges militaires 105
3. La reconnaissance de Valmy outre-Rhin et la parution de la *Campagne de France* de Goethe 107
B. Le décès des généraux vainqueurs à Valmy 110
1. L'enterrement du général Kellermann 110
2. La mort de Dumouriez en exil 114
C. L'emballement historiographique des années 1820 116
1. Deux histoires de France irréconciliables 116
2. Le rôle crucial d'Adolphe Thiers 117

DEUXIEME PARTIE – UN ROI, UN PERROQUET ET DES HISTORIENS (1830-1870) 121

CHAPITRE 3 : LES GUERRES REVOLUTIONNAIRES, FAIRE-VALOIR DE LA MONARCHIE DE JUILLET 124
I. « Monsieur de Valmy » : une bataille comme programme politique 124
A. L'intronisation d'un roi se proclamant héritier de la Révolution française 125
1. Le duc d'Orléans et son passé révolutionnaire 125
2. La place de Valmy dans les premiers discours de Louis-Philippe 127
B. Un épisode modifié en faveur du nouveau roi 130
1. Les biographies de Louis-Philippe avant la monarchie de Juillet 130
2. *Une veillée au corps-de-garde du Palais-Royal ou Louis-Philippe*, roi des Français d'Eugène Boutmy 131
3. Valmy dans les autres biographies et textes de propagande 134
4. Les mémoires de Louis-Philippe 138
C. L'imprégnation de Valmy au sein de la société de la monarchie de Juillet 141
1. Valmy dans les arts 141
2. Valmy au sein de l'armée 145
3. Valmy dans les relations avec la Belgique 147
II. La venue de Louis-Philippe à Valmy 149
A. Le déroulement de la visite du champ de bataille 150
B. Une journée à fort aspect mémoriel et politique 151
1. Les lettres de Louis-Philippe à Marie-Amélie 152
2. Le relais de l'épisode dans l'art et la presse 154
C. Un lieu ancré dans la tradition orléaniste ? 158
1. La destruction du moulin 158
2. Les visites des autres membres de la famille royale 159
III. L'omniprésence des batailles révolutionnaires dans les grands projets de la monarchie de Juillet .. 161
A. L'arc de triomphe de l'Étoile 161
1. Une construction chaotique mais cohérente 161
2. Les hommages à Valmy 162
3. Une inauguration en demi-teinte 163
B. Le musée de l'Histoire de France à Versailles 164
1. Le goût de Louis-Philippe pour la peinture d'histoire 164
2. La galerie des Batailles et la salle de 1792 166
3. Les autres représentations de Valmy 168
4. La réception de la restauration de Versailles 171
C. Valmy et Jemmapes, des noms convenus jusqu'en 1848 172
1. Une utilisation dans l'odonymie 172
2. Valmy en Algérie 173
3. Le *Valmy*, la vitrine de la flotte française 174
CHAPITRE 4 : LA REACTION DE L'OPPOSITION REPUBLICAINE : DE LA CRITIQUE A LA LEGENDE DOREE 178
I. Rire de Valmy 178
A. Une présence discrète mais constante dans la caricature politique républicaine 179
1. L'ampleur de la caricature politique entre 1830 et 1835 179
2. Les inscriptions mentionnant Valmy 180
3. Les tableaux et les moulins 182
4. Le sabre de Valmy 184
B. La création d'un motif satirique récurrent : le perroquet 186
1. « As-tu déjeuné Jacquot ? » 187
2. Un motif apprécié et pérennisé grâce à Grandville 190
3. La résurrection de Jacquot en 1848 194

C. Un dégoût de Valmy ? ... 195
1. Les guerres révolutionnaires, un simple attribut du roi ... 195
2. Le caractère contesté de l'héritage révolutionnaire du roi ... 197
II. L'apothéose de Valmy dans l'historiographie ... 200
A. La mode des histoires de la Révolution française ... 200
B. L'apport des premières histoires socialistes ... 202
1. Albert Laponneraye ... 203
2. Étienne Cabet ... 204
3. Pierre-François Tissot ... 206
4. L'*Histoire parlementaire* de Buchez et Roux ... 207
C. Le succès des historiens quarante-huitards ... 208
1. Le romantisme d'Alphonse de Lamartine ... 209
2. L'épopée micheletienne ... 210
3. L'inspiration révolutionnaire de Louis Blanc ... 214
4. La prudence poétique d'Edgar Quinet ... 215
III. À la recherche du Valmy perdu ... 217
A. La culture de Valmy par les républicains pendant le Second Empire ... 218
1. L'affermissent de la légende républicaine ... 218
2. Le développement de Valmy dans la fiction ... 221
3. La séduction du mythe, le rejet du terrain ... 225
4. L'improbable visite de George Sand ... 228
B. L'espoir d'un nouveau Valmy ... 230
1. Un sentiment de déjà-vu ... 230
2. La grande désillusion ... 235

TROISIEME PARTIE – VIVE LA NATION ! UN CRI D'UNION NATIONALE (1871-1918) ... 239

CHAPITRE 5 : LE FASTE DU CENTENAIRE DE VALMY ET L'AMENAGEMENT D'UN LIEU DE MEMOIRE PHYSIQUE ... 241
I. Les prémices du centenaire ... 242
A. Le constat de l'abandon du champ de bataille et les premiers travaux ... 242
B. 1889, un pré-anniversaire ? ... 245
C. Préparer et financer le centenaire à Valmy ... 247
1. L'engagement des personnalités politiques locales ... 248
2. La statue de Kellermann ... 249
3. La cantate de Valmy ... 252
II. Fêter Valmy ... 253
A. L'exposition du centenaire ... 254
1. La constitution de l'exposition ... 254
2. Le déroulement de l'exposition ... 257
B. Les festivités de la journée du 20 ... 260
1. Les attentes et l'arrivée des visiteurs ... 260
2. Le programme officiel ... 262
3. Le centenaire de Valmy, un archétype de la fête républicaine ... 266
III. Les festivités parisiennes : la célébration de la République ... 267
A. Le 20 septembre à Paris ... 267
B. Le défilé de chars ... 270
1. Une grande fête populaire ... 271
2. Le questionnement de la place de Valmy au sein du défilé ... 273
C. Les autres célébrations de Valmy ... 277
CHAPITRE 6 : GLOIRE ET MISERE DU PEUPLE EN ARMES ... 283
I. Un mythe républicain engagé au service de la pensée revancharde ... 283
A. S'inspirer de Valmy dans l'armée ... 283
B. Apprendre l'amour et la défense de la patrie aux enfants ... 286
1. La multiplication des manuels scolaires ... 286
2. L'importance de Valmy à l'école primaire publique ... 288
3. Les livres de fiction pour enfants et la littérature populaire ... 292
C. Quelques nuances au consensus autour de Valmy ... 297
1. Les débats des socialistes ... 297
2. Le rejet des royalistes et des « nationalistes » ... 300

3. Arthur Chuquet et les progrès de la méthode historique 304
II. La puissance d'un lieu de mémoire 306
A. Le commerce des images des guerres révolutionnaires 306
1. L'imagerie d'Épinal 306
2. Les chromos 309
3. Les objets 311
B. La glorification des volontaires de Valmy dans les arts 313
1. Valmy au service du peuple en armes dans la peinture 313
2. L'implantation de Valmy dans la statuaire parisienne 317
3. L'intérêt du cinéma naissant pour les guerres révolutionnaires 320
C. Valmy, un nom, un prénom et un odonyme 321
1. Valmy à la conquête des villes françaises 321
2. Le choix d'un nom ou d'un prénom révolutionnaire 324
III. De Valmy à Verdun : le mythe réquisitionné en temps de guerre 326
A. Valmy, ciment de l'Union sacrée 327
1. Le ralliement des socialistes 327
2. Le souvenir de Valmy confronté à la guerre 329
3. Envoyer un souvenir de Valmy 330
B. Une propagande outrancière 332
1. Les fantômes du passé aux côtés des poilus 333
2. Valmy dans la poésie de guerre 337
3. Historiens et romanciers au service du mythe 341

QUATRIEME PARTIE – DU VACARME AUX MURMURES, L'ASSOURDISSEMENT DES ECHOS DE VALMY (1918-2022) 347

CHAPITRE 7 : REINVENTER VALMY 349
I. Une mémoire usée par la guerre 350
A. La fin annoncée du mythe du peuple en armes ? 350
B. Le rejet en bloc de la Révolution française par les communistes dans les années 1920 355
1. La recherche vaine d'un nouveau Valmy soviétique 355
2. Le refus de la Révolution bourgeoise 356
II. Le retour de la symbolique révolutionnaire face à la montée des fascismes 359
A. Valmy et le Front populaire 359
1. Le basculement du discours communiste sur la Révolution française 359
2. Valmy, garant de la sauvegarde de la démocratie 361
B. L'empreinte de Valmy dans les arts au cours des années 1930 362
1. L'appel des historiens et des écrivains 362
2. *La Marseillaise* de Jean Renoir 367
3. *Les Trois Tambours* de Maurice de Canonge 370
C. Une commémoration manquée ? Le cent-cinquantenaire de la Révolution 372
1. Le malaise des manifestations officielles 372
2. Un souvenir vivant de Valmy à gauche 375
III. Valmy, la bataille de la Résistance 378
A. Les effets du régime de Vichy et de l'Occupation sur le récit de Valmy 379
1. Faire oublier la Révolution française au profit de la Révolution nationale 379
2. Saboter Valmy 381
B. Valmy, un symbole précoce de résistance 384
1. *Valmy*, l'un des premiers journaux de la Résistance 385
2. Le *vrai* cent-cinquantenaire 388
C. Un mot d'ordre fédérateur dans la reconquête du territoire 392
1. Valmy au sein des Francs-tireurs et partisans 392
2. Le fer de lance d'Aragon 394
3. Une référence qui essaime dans la presse clandestine ? 397
CHAPITRE 8 : DE L'HISTOIRE A L'ANECDOTE 403
I. Le mythe déconstruit 403
A. Quand un mythe en cache un autre 404
1. L'effet Malraux 404
2. La multiplication des « démystifications » de Valmy 406

B. Un changement de paradigme dans l'appréhension de l'histoire de la Révolution française 410
1. De nouvelles façons d'enseigner l'histoire de France 410
2. La fin de l'histoire-bataille et la remise en cause de l'adhésion de l'historien à la Révolution française .. 415
C. L'effritement du mythe de Valmy dans la vie quotidienne française 417
1. Une faible appropriation de l'ancien champ de bataille 417
2. La disparition de Valmy au cinéma, au théâtre et à la télévision et la tentative de réhabilitation de Jean Chérasse 419
3. La résistance de Valmy à l'écrit 423
4. Les références à Valmy dans la musique 426
5. L'asséchement des représentations iconographiques de Valmy 427
II. Le bicentenaire de la Révolution française 432
A. Comment fêter Valmy en 1989 ? 432
1. Un contexte de commémoration tendu 432
2. Le choix de confier Valmy à des plasticiens 434
B. « Valmy, naissance d'une nation » 437
1. Le déroulement de la commémoration 437
2. Les sarcasmes des journalistes 440
3. Un bicentenaire raté ? 443
C. Les autres références à Valmy aux alentours de 1989 446
1. Les références volontaires dans le contexte commémoratif de Valmy 446
2. Les références opportunistes 449
3. Une référence non liée directement au bicentenaire : *L'acacia* de Claude Simon 450
D. Le bicentenaire en 1992 : le choix entre Valmy et Maastricht ? 452
III. La lutte pour un souvenir de Valmy patrimonialisé 453
A. Beaucoup de vent pour un moulin 454
1. La destruction du moulin en 1999 454
2. Valmy, un parc d'attraction ? 455
3. L'inauguration du nouveau moulin 457
B. Un lieu de mémoire appartenant à tous les Français ? 458
1. Un lieu de manifestation 459
2. Un éparpillement du sens mémoriel de la bataille de Valmy 462
C. Une revanche mémorielle depuis 2010 466
1. Un nouveau départ pour la valorisation du lieu depuis la construction du centre d'interprétation historique 466
2. Un retour plus prononcé dans les manuels scolaires 469
3. Un potentiel renouveau des guerres révolutionnaires dans les récits de la culture populaire 470
CONCLUSION 478
SOURCES 484
BIBLIOGRAPHIE 504
ANNEXES 521
TABLE DES ANNEXES 572
TABLE DES ILLUSTRATIONS 574
TABLE DES MATIERES 576

L'écho de Valmy : mémoires d'une bataille de la Révolution française

Si les lieux de mémoire vivaces au sein de la société française sont traités par les historiens depuis les années 1980, ceux qui ont sombré dans l'oubli sont encore souvent laissés de côté. C'est le cas de la bataille de Valmy, dont le souvenir a été abondamment évoqué au cours de la IIIe République, puis délaissé après la Seconde Guerre mondiale. La mémoire de cette bataille est d'autant plus intéressante qu'elle a suscité de nombreux débats depuis son déroulement, en 1792. Valmy, c'est un combat truqué pour les royalistes légitimistes, un emblème du roi Louis-Philippe, une victoire du peuple pour les socialistes ; l'étudier revient à analyser comment un événement devient un mythe. La bataille de Valmy n'est pas seulement une date dans l'Histoire : c'est un argument éminemment politique.

Mots-clés en français : 1792, Mémoire, Commémoration, Mythe, Révolution française

The echo of Valmy: memories of a French Revolution battle

Before 1830, unlike the great victories of Napoleon, the French people did not use to commemorate the Battle of Valmy (20th September 1792). On the contrary, the Battle of Valmy had soon been forgotten. Its memory was too complicated to carry: the battle had been won by Dumouriez the traitor and there were too many rumors going round about it. However, it is that very battle that Louis-Philippe I chose to put in the spotlight when he became king. Thereafter, Valmy became a myth reused by Republicans, especially during the III Republic, even if it has sunk into oblivion since the World War II. This thesis aims to show how the battle's memory was used since its origin to these days.

Mots-clés en anglais : 1792, Memory, Commemoration, Myth, French Revolution

Discipline ***: HISTOIRE, HISTOIRE DE L'ART ET ARCHEOLOGIE***

Université de Reims Champagne-Ardenne

CERHIC - EA 2616

57 rue Pierre Taittinger - 51100 REIMS